LE

THÉATRE D'AUTREFOIS.

TOME III.

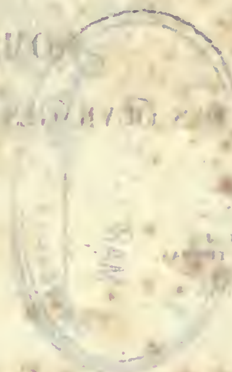


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

NOMS DES AUTEURS

DES OUVRAGES CONTENUS DANS CE VOLUME.



BARON.
BOISSY.
BOURSAULT.
CHAMPFORT.
CHENIER (M.-J.).
CORNEILLE THOMAS.
DANCOURT.
DELAUTEL (G.).
DESFONTAINES.
DIDEROT.
DU BUISSON.
DUFRESNY.
GUIMOND DE LA TOUCHE.
HAUTEROCHE.
LAFONT (DE).
LE SAGE.
MARMONTEL.
NÉRICAULT DESTOUCHES.
POINSINET.
POISSON.
POISSON (RAY.).
ROCHON DE CHABANNES.
ROSOI (DE).
SEDAINE.

LE THÉATRE D'AUTREFOIS

Chefs-d'oeuvre

DE LA LITTERATURE DRAMATIQUE.



PARIS

AU BUREAU DU MUSÉE DES FAMILLES,

RUE GAILLON, 4.

1844

IMPRIMERIE DE HENNUYER ET TURPIN, RUE LEMERCIER, 24.
BATIGNOLLES.



ACTE III, SCÈNE IV.

ARIANE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, PAR TH. CORNEILLE,

Représentée pour la première fois en 1672.

Personnages.

OENARUS, roi de Naxe.
THÉSÉE, fils d'Égée, roi d'Athènes.
PIRITHOUS, fils d'Ixion, roi des Lapithes.
ARIANE, fille de Minos, roi de Crète.
PHÈDRE, sœur d'Ariane.
NERINE, confidente d'Ariane.
ARCAS, Naxien, confident d'OEnarus.

La scène est dans l'île de Naxe.

ACTE I.

SCÈNE I.

OENARUS, ARCAS.

OENARUS.

Je le confesse, Arcas, ma faiblesse redouble;
Je ne puis voir ici Pirithoüs sans trouble.
Quelques maux où ma flamme ait dû me préparer,
C'était toujours beaucoup que les voir différer.
La princesse avait beau m'étaler sa constance,
Son hymen reculé flattait mon espérance;
Et si Thésée avait et son cœur et sa foi,
Contre elle, contre lui, le temps était pour moi.
De ce faible secours Pirithoüs me prive;
Par lui de mon malheur l'instant fatal arrive.
Cet ami, si longtemps de Thésée attendu,
Pour partager sa joie en ces lieux s'est rendu;
Il vient être témoin du bonheur de sa flamme.
Ainsi plus de remise; il faut m'arracher l'âme,
Et me soumettre enfin au tourment sans égal
De voir tout ce que j'aime au pouvoir d'un rival.

ARCAS.

Ariane vous charme, et sans doute elle est belle;
Mais, seigneur, quand l'amour vous a parlé pour elle,
Avez-vous ignoré que déjà d'autres feux
La mettaient hors d'état de répondre à vos vœux?
Sitôt que dans cette île, où les vents la poussèrent,
Aux yeux de votre cour ses beautés éclatèrent,
Vous sûtes que Thésée avait par son secours
Du labyrinthe en Crète évité les détours,
Et que, pour reconnaître une amour si fidèle,
Vainqueur du Minotaure, il fuyait avec elle.
Quel espoir vous laissaient des nœuds si bien formés?
Ils étaient l'un de l'autre également charmés:
Chacun d'eux l'avouait; et vous-même en cette île,
Contre le fier Minos leur promettant asile,

Vous les pressiez d'abord d'avancer l'heureux jour
Qui devait par l'hymen couronner leur amour.

OENARUS.

Que n'ont-ils pu me croire ! ils m'auraient vu sans peine
Consentir à ces nœuds dont l'image me gêne.
Quoiqu'alors Ariane eût les mêmes appas,
On résiste aisément quand on n'espère pas;
Et du moins je n'eusse eu, pour sauver ma franchise,
Qu'à vaincre de mes sens la première surprise.
Mais si mon triste cœur à l'amour s'est rendu,
Thésée en est la cause, et lui seul m'a perdu.
Sans songer quels honneurs l'attendent dans Athènes,
Ici, depuis trois mois, il languit dans ses chaînes;
Et, quoi que dans l'hymen il dût trouver d'appas,
Pirithoüs absent, il ne les goûtait pas.
Pour en choisir le jour, il a fallu l'attendre.
C'est beaucoup d'amitié pour un amour si tendre.
Ces délais démentaient un cœur bien enflammé.
Et, qui n'aurait pas cru qu'il n'aurait point aimé?
Voilà sur quoi mon âme à l'espoir enhardie
S'est peut-être en secret un peu trop applaudie.
Les plus charmants objets qui brillent dans ma cour
Semblaient chercher Thésée, et briguer son amour.
Il rendait quelques soins à Mégiste, à Cyane.
Tout cela me flattait du côté d'Ariane;
Et j'allais quelquefois jusqu'à m'imaginer
Qu'il dédaignait un bien qu'il n'osait me donner.

ARCAS.

Dans l'étroite amitié qui depuis tant d'années
De deux amis si chers unit les destinées,
Il n'est pas surprenant que, malgré de beaux feux,
Thésée ait jusqu'ici refusé d'être heureux :
C'est de quoi mieux goûter le fruit de sa victoire,
Qu'avoir Pirithoüs pour témoin de sa gloire.
Mais, seigneur, Ariane a-t-elle en son amant
Blâmé pour un ami ce trop d'empressement?
En avez-vous trouvé plus d'accès auprès d'elle?

OENARUS.

C'est là ma peine, Arcas : Ariane est fidèle.
Mes languissants regards, mes inquiets soupirs,
N'ont que trop de ma flamme expliqué les désirs.
C'était peu; j'ai parlé. Mais pour l'heureux Thésée
D'un feu si violent son âme est embrasée,
Qu'elle a toujours depuis appliqué tous ses soins
A fuir l'occasion de me voir sans témoins.
Phèdre, sa sœur, qui sait les peines que j'endure,
Soulage en m'écoutant ma funeste aventure;
Et, comme il ne faut rien pour flatter un amant,
Je m'obstine par elle, et chéris mon tourment.

ARCAS.

Avec un tel secours vous êtes moins à plaindre.
Mais Phèdre est sans amour, et d'un mérite à craindre :
Vous la voyez souvent; et j'admire, seigneur,
Que sa beauté n'ait rien qui touche votre cœur.

OENARUS.

Vois par là de l'amour le bizarre caprice.
Phèdre dans sa beauté n'a rien qui n'éblouisse;
Les charmes de sa sœur sont à peine aussi doux;
Je n'ai qu'à dire un mot pour en être l'époux :
Cependant, quoiqu'aimable, et peut-être plus belle,
Je la vois, je lui parle, et ne sens rien pour elle.
Non, ce n'est ni par choix, ni par raison d'aimer,
Qu'en voyant ce qui plaît on se laisse enflammer;
D'un aveugle penchant le charme imperceptible
Frappe, saisit, entraîne, et rend un cœur sensible;
Et, par une secrète et nécessaire loi,
On se livre à l'amour sans qu'on sache pourquoi.
Je l'éprouve au supplice où le ciel me condamne.
Tout me parle pour Phèdre, et tout contre Ariane;
Et, quoi que sur le choix ma raison ait de jour,
L'une a ma seule estime, et l'autre mon amour.

ARCAS.

Mais d'un pareil amour n'êtes-vous pas le maître?
Qui peut tout ose tout.

OENARUS.

Que me fais-tu connaître!
L'ayant reçue ici, j'aurais la lâcheté
De violer les droits de l'hospitalité!
Quand je m'y résoudrais, quel espoir pour ma flamme!
En la tyrannisant, toucherais-je son âme?
Thésée est un héros fameux par tant d'exploits,
Qu'auprès d'elle en mérite il efface les rois.
Son cœur est tout à lui, j'en connais la constance;
Et nous ferions en vain agir la violence.
Ainsi par mon respect, au défaut d'être aimé,
Méritons jusqu'au bout de m'en voir estimé.
Par d'illustres efforts les grands cœurs se connaissent;
Et malgré mon amour... Mais les princes paraissent.

SCÈNE II.

OENARUS, THÉSÉE, PIRITHOUS, ARCAS.

OENARUS.

Enfin voici ce jour si longtemps attendu :
Pirithoüs dans Naxe à Thésée est rendu;
Et, quand un heureux sort permet qu'il le revoie,
Il n'est pas malaisé de juger de sa joie.
Après un tel bonheur rien ne manque à sa foi.

PIRITHOUS.

Cette joie est encor plus sensible pour moi,
Seigneur; et plus Thésée a, pendant mon absence,
D'un destin rigoureux souffert la violence,
Plus c'est pour ma tendresse un aimable transport
D'embrasser un ami dont j'ai pleuré la mort.
Qui l'eût cru, que, du sort le choix illégitime
L'ayant au Minotaure envoyé pour victime,
Il dût, par un triomphe à jamais glorieux,
Affranchir son pays d'un tribut odieux?
Sur le bruit qui rendait ces nouvelles certaines,
L'espoir de son retour m'attira dans Athènes;
Et par un ordre exprès, ce fut là que je sus
Qu'il attendait ici son cher Pirithoüs.
Soudain je vole à Naxe, où de sa renommée
Mon âme à le revoir est d'autant plus charmée,
Que, tout comblé qu'il est des faveurs d'un grand roi,
Même zèle toujours l'intéresse pour moi.

OENARUS.

Que Thésée est heureux ! Tandis qu'il peut attendre
Tous les biens que promet l'amitié la plus tendre,
Du plus parfait amour les favorables nœuds
N'ont rien qu'un bel objet n'abandonne à ses vœux.

THÉSÉE.

Il ne faut pas juger sur ce qu'on voit paraître,
Seigneur: on n'est heureux qu'autant qu'on le croit être.
Vous m'accablez de biens; et, quand je vous dois tant,
Ne pouvant m'acquitter, je ne vis point content.

OENARUS.

Ce que j'ai fait pour vous vaut peu que l'on y pense.
Mais si j'en attendais quelque reconnaissance,
Prince, me dussiez-vous et la vie et l'honneur,
Il serait un moyen...

THÉSÉE.

Quel? Achevez, seigneur.
J'offre tout; et déjà mon cœur cède à la joie
De penser...

OENARUS.

Vous voulez en vain que je le croie.
Cessez d'avoir pour moi des soins trop empressés;
Il vous en coûterait plus que vous ne pensez.

THÉSÉE.

Doutez-vous de mon zèle? et...

OENARUS.

Non; je me condamne.
Aimez Pirithoüs, possédez Ariane.
Un ami si parfait..., de si charmants appas...;
J'en dis trop. C'est à vous de ne m'entendre pas :
Ma gloire le veut, prince, et je vous le demande.

SCÈNE III.

PIRITHOUS, THÉSÉE.

PIRITHOUS.

Je ne sais si le roi ne veut pas qu'on l'entende;
Mais au nom d'Ariane un peu trop de chaleur
Me fait craindre pour vous le trouble de son cœur.
Songez-y. S'il fallait qu'épris d'amour pour elle...

THÉSÉE.

Sa passion est forte, et ne m'est pas nouvelle;
Je la vis dès l'instant qu'il s'en laissa charmer :
Mais ce n'est pas un mal qui me doive alarmer.

PIRITHOUS.

Il est vrai qu'Ariane aurait lieu de se plaindre,
Si, chéri sans réserve, elle vous voyait craindre.

Je viens de lui parler, et je ne vis jamais,
Pour un illustre amant, de plus ardents souhaits.
C'est un amour pour vous si fort, si pur, si tendre,
Que, quoi que pour vous plaire il fallût entreprendre,
Son cœur, de cette gloire uniquement charmé...

THÉSÉE.

Hélas! et que ne puis-je en être moins aimé!
Je ne me verrais pas dans l'état déplorable
Où me réduit sans cesse un amour qui m'accable,
Un amour qui ne montre à mes sens désolés...
Le puis-je dire?

PIRITHOUS.

O dieux! est-ce vous qui parlez?
Ariane en beauté partout si renommée,
Aimant avec excès, ne serait point aimée!
Vous seriez insensible à de si doux appas!

THÉSÉE.

Ils ont de quoi toucher, je ne l'ignore pas:
Ma raison, qui toujours s'intéresse pour elle,
Me dit qu'elle est aimable, et mes yeux qu'elle est belle.
L'amour sur leur rapport tâche de m'ébranler:
Mais, quand le cœur se tait, l'amour a beau parler;
Pour engager ce cœur ses amorces sont vaines,
S'il ne court de lui-même au-devant de ses chaînes,
Et ne confond d'abord, par ses doux embarras,
Tous les raisonnements d'aimer ou n'aimer pas.

PIRITHOUS.

Mais vous souvenez-vous que, pour sauver Thésée,
La fidèle Ariane à tout s'est exposée?
Par là du labyrinthe heureusement tiré...

THÉSÉE.

Il est vrai; tout sans elle était désespéré:
Du succès attendu son adresse suivie,
Malgré le sort jaloux, m'a conservé la vie;
Je la dois à ses soins. Mais par quelle rigueur
Vouloir que je la paye aux dépens de mon cœur?
Ce n'est pas qu'en secret l'ardeur d'un si beau zèle
Contre ma dureté n'ait combattu pour elle:
Touché de son amour, confus de son éclat,
Je me suis mille fois reproché d'être ingrat;
Mille fois j'ai rougi de ce que j'ose faire.
Mais mon ingratitude est un mal nécessaire;
Et l'on s'efforce en vain, par d'assidus combats,
A disposer d'un cœur qui ne se donne pas.

PIRITHOUS.

Votre mérite est grand, et peut l'avoir charmée;
Mais, quand elle vous aime, elle se croit aimée.
Ainsi vos vœux d'abord auront flatté sa foi,
Et vous aurez juré...

THÉSÉE.

Qui n'eût fait comme moi?
Pour me suivre Ariane abandonnait son père;
Je lui devais la vie; elle avait de quoi plaire;
Mon cœur sans passion me laissait présumer
Qu'il prendrait, à mon choix, l'habitude d'aimer.
Par là, ce qu'il donnait à la reconnaissance
De l'amour auprès d'elle eut l'entière apparence.
Pour payer ce qu'au sien je voyais être dû,
Mille devoirs... Hélas! c'est ce qui m'a perdu.
Je les rendais d'un air à me tromper moi-même,
A croire que déjà ma flamme était extrême,
Lorsqu'un trouble secret me fit apercevoir
Que souvent, pour aimer, c'est peu que le vouloir.
Phèdre à mes yeux surpris, à toute heure exposée...

PIRITHOUS.

Quoi! la sœur d'Ariane a fait changer Thésée?

THÉSÉE.

Oui, je l'aime; et telle est cette brûlante ardeur,
Qu'il n'est rien qui la puisse arracher de mon cœur.
Sa beauté, pour qui seule en secret je soupire,
M'a fait voir de l'amour jusqu'où s'étend l'empire;
Je l'ai connu par elle, et ne m'en sens charmé
Que depuis que je l'aime et que j'en suis aimé.

PIRITHOUS.

Elle vous aime?

THÉSÉE.

Autant que je le puis attendre
Dans l'intérêt du sang qu'une sœur lui fait prendre.
Comme depuis longtemps l'amitié qui les joint
Forme entre elles des nœuds que l'amour ne rompt point,
Elle a quelquefois peine à contraindre son âme
De laisser sans scrupule agir toute sa flamme,
Et voudrait, pour montrer ce qu'elle sent pour moi,
Qu'Ariane eût cessé de prétendre à ma foi.
Cependant, pour ôter toute la défiance
Qu'aurait donné le cours de notre intelligence,
Naxe a peu de beautés pour qui des soins rendus
Ne me semblent coûter quelques soupirs perdus:
Cyane, Églé, Mégiste, ont part à cet hommage.
Ariane le voit, et n'en prend point d'ombrage;
Rien n'alarme son cœur: tant ce que je lui dois
Contre ma trahison lui répond de ma foi!

PIRITHOUS.

Ces devoirs partagés ont trop d'indifférence
Pour vous faire aisément soupçonner d'inconstance.
Mais, quand depuis trois mois vous m'avez attendu,
Ne vous déclarant point, qu'avez-vous prétendu?

THÉSÉE.

Flatter l'espoir du roi, donner temps à sa flamme
De pouvoir, malgré lui, tyranniser son âme,
Gagner l'esprit de Phèdre, et me débarrasser
D'un hymen dont peut-être on m'aurait fait presser.

PIRITHOUS.

Mais me voici dans Naxe; et, quoi qu'on puisse faire,
Votre infidélité ne saurait plus se taire.
Quel prétexte auriez-vous encore à différer?

THÉSÉE.

Je me suis trop contraint, il faut me déclarer.
Quoi que doive Ariane en ressentir de peine,
Il faut lui découvrir que son hymen me gêne,
Et, pour punir mon crime et se venger de moi,
La porter, s'il se peut, à faire choix du roi.
Vous seul, car de quel front lui confesser moi-même
Qu'en moi c'est un ingrat, un parjure qu'elle aime?...
Non, vous lui peindrez mieux l'embarras de mon cœur.
Parlez; mais gardez bien de lui nommer sa sœur.
Savoir qu'une rivale ait mon âme charmée,
La chercher, la trouver dans une sœur aimée,
Ce serait un supplice, après mon changement,
A faire tout oser à son ressentiment.
Ménagez sa douleur pour la rendre plus lente:
Avouez-lui l'amour, mais cachez-lui l'amante.
Sur qui que ses soupçons puissent ailleurs tomber,
Phèdre à sa défiance est seule à dérober.

PIRITHOUS.

Je tairai ce qu'il faut; mais comme je condamne
Votre ingrate conduite au regard d'Ariane,
N'attendez point de moi que pour vous dégager
Je lui parle du feu qui vous porte à changer.
C'est un aveu honteux qu'un autre lui peut faire.
Cependant, mon secours vous étant nécessaire,
Si sur l'hymen du roi je puis être écouté,
J'appuirai le projet dont je vous vois flatté.
Phèdre vient, je vous laisse.

THÉSÉE.

O trop charmante vue!

SCÈNE IV.

THÉSÉE, PHÈDRE.

THÉSÉE.

Eh bien, à quoi, madame, êtes-vous résolue?
Je n'ai plus de prétexte à cacher mon secret.
Ne verrez-vous jamais mon amour qu'à regret?
Et quand Pirithoüs, que je feignais d'attendre,
Me contraint à l'éclat qu'il m'a fallu suspendre,
M'aimerez-vous si peu, que, pour le retarder,
Vous me disiez encor que c'est trop hasarder?

PHÈDRE.

Vous pouvez, là-dessus, vous répondre vous-même.
Prince, je vous l'ai dit, il est vrai, je vous aime;
Et, quand d'un cœur bien né la gloire est le secours,
L'avoir dit une fois, c'est le dire toujours.
Je n'examine point si je pouvais sans blâme
Au feu qui m'a surprise abandonner mon âme;
Peut-être à m'en défendre aurais-je trouvé jour:
Mais il entre souvent du destin dans l'amour;
Et, dût-il m'en coûter un éternel martyre,
Le destin l'a voulu, c'est à moi d'y souscrire.
J'aime donc; mais, malgré l'appât flatteur et doux
Des tendres sentiments qui me parlent pour vous,

Je ne puis oublier qu'Ariane exilée
S'est, pour vos intérêts, elle-même immolée;
Qu'aucun amour jamais n'eut tant de fermeté;
Qu'ayant tout fait pour vous, elle a tout mérité;
Et plus l'instant approche où cette infortunée,
Après un long espoir, doit être abandonnée,
Plus un secret remords trouve à me reprocher
Que je lui vole un bien qui lui coûte si cher.
Vous lui devez ce cœur dont vous m'offrez l'hommage;
Vous lui devez la foi que votre amour m'engage;
Vous lui devez ces vœux que déjà tant de fois...

THÉSÉE.

Ah! ne me parlez plus de ce que je lui dois.
Pour elle contre vous qu'ai-je oublié de faire?
Quels efforts! J'ai tâché de l'aimer pour vous plaire;
C'est mon crime, et peut-être il m'en faudrait haïr;
Mais, vous m'en donniez l'ordre, il fallait obéir.
Il fallait me la peindre aimable, jeune, belle,
Voir son pays quitté, mes jours sauvés par elle:
C'était de quoi sans doute assujettir mes vœux
A n'aimer qu'à lui plaire, à m'en tenir heureux.
Mais son mérite en vain semblait fixer ma flamme;
Un tendre souvenir frappait soudain mon âme:
Dès le moindre retour vers un charme si doux,
Je cédais au penchant qui m'entraîne vers vous,
Et sentais dissiper, par cette ardeur nouvelle,
Tous les projets d'amour que j'avais faits pour elle.

PHÈDRE.

J'aurais de ces combats affranchi votre cœur
Si j'eusse eu pour rivale une autre qu'une sœur;
Mais trahir l'amitié dont on la voit sans cesse...
Non, Thésée; elle m'aime avec trop de tendresse.
D'un supplice si rude il faut la garantir;
Sans doute elle en mourrait, je n'y puis consentir.
Rendez-lui votre amour, cet amour qui sans elle
Aurait peut-être dû me demeurer fidèle;
Cet amour qui, toujours trop propre à me charmer,
N'ose...

THÉSÉE.

Apprenez-moi donc à ne vous plus aimer,
A briser ces liens où mon âme asservie
A mis tout ce qui fait le bonheur de ma vie.
Ces feux dont ma raison ne saurait triompher,
Apprenez-moi comment on les peut étouffer,
Comment on peut du cœur bannir la chère image...
Mais à quel sentiment ma passion m'engage!
Si la douceur d'aimer a pour vous quelque appas,
Me pourriez-vous apprendre à ne vous aimer pas?

PHÈDRE.

Il en est un moyen que ma gloire envisage:
Il faut de votre cœur arracher cette image.
Ma vue étant pour vous un mal contagieux,
Pour dégager ce cœur commencez par les yeux.
Fuyez de mes regards la trop flatteuse amorce;
Plus vous les souffrirez, plus ils auront de force.
Ce n'est qu'en s'éloignant qu'on pare de tels coups:
Si le triomphe est rude, il est digne de vous.
Il est beau d'étouffer ce qui peut trop nous plaire;
D'immoler à sa gloire...

THÉSÉE.

Et le pourrez-vous faire?
Ces traits qu'en votre cœur mon amour a tracés,
Quand vous me verrez moins, seront-ils effacés?
Oublirez-vous sitôt cet ardent sacrifice...

PHÈDRE.

Cruel! pourquoi vouloir accroître mon supplice?
M'accable-t-il si peu qu'il y faille ajouter
Les plaintes d'un amour que je n'ose écouter?
Puisque mon fier devoir le condamne à se taire,
Laissez-moi me cacher que vous m'avez su plaire;
Laissez-moi déguiser à mes chagrins jaloux
Qu'il n'est point d'heur pour moi, point de repos sans [vous.
C'est trop: déjà mon cœur, à ma gloire infidèle,
De mes sens mutinés suit le parti rebelle;
Il se trouble, il s'emporte; et, dès que je vous voi,
Ma tremblante vertu ne répond plus de moi.

THÉSÉE.

Ah! puisqu'en ma faveur l'amour fait ce miracle,
Oubliez qu'une sœur y voudra mettre obstacle.
Pourquoi, pour l'épargner, trahir un si beau feu?

PHÈDRE.

Mais sur quoi vous flatter d'obtenir son aveu?
Sachant que vous m'aimez...

THÉSÉE.

C'est ce qu'il faut lui taire.
Sa fuite de Minos allume la colère:
Pour s'en mettre à couvert elle a besoin d'appui.
Le roi l'aime; faisons qu'elle s'attache à lui,
Et qu'acceptant sa main au défaut de la mienne,
Elle souffre en ces lieux qu'un trône la soutienne.
Quand un nouvel amour, par l'hymen établi,
M'aura par l'habitude attiré son oubli,
Qu'elle verra pour moi son mépris nécessaire,
Nous pourrons de nos feux découvrir le mystère.
Mais, prêt à la porter à ce grand changement,
J'ai besoin de vous voir enhardir un amant;
De voir que dans vos yeux, quand ce projet me flatte,
En faveur de l'amour un peu de joie éclate;
Que, contre vos frayeurs rassurant votre esprit,
Elle efface...

PHÈDRE.

Allez, prince; on vous aime, il suffit.
Peut-être que sur moi la crainte a trop d'empire.
Suivez ce qu'en secret votre cœur vous inspire;
Et de quoi que le mien puisse encor s'alarmer,
N'écoutez que l'amour, si vous savez aimer.

ACTE II.

SCÈNE I.

ARIANE, NÉRINE.

NÉRINE.

Le roi de ce refus eût eu lieu de se plaindre,
Madame; vous devez un moment vous contraindre;
Et, quoiqu'en l'écoutant vous ne puissiez douter
Que c'est son amour seul qu'il vous faut écouter,
Votre hymen, dont enfin l'heureux moment s'avance,
Semble vous obliger à cette complaisance.
Il vous perd, et la plainte a de quoi soulager.

ARIANE.

Je sais qu'avec le roi j'ai tout à ménager;
J'aurais tort de l'aigrir. L'asile qu'il nous prête
Contre la violence assure ma retraite.
D'ailleurs, tant de respect accompagne ses vœux,
Que souvent j'ai regret qu'il ne puisse être heureux.
Mais quand d'un premier feu l'âme tout occupée
Ne trouve de douceurs qu'aux traits qui l'ont frappée,
C'est un sujet d'ennui qui ne peut s'exprimer,
Qu'un amant qu'on néglige, et qui parle d'aimer.
Pour m'en rendre la peine à souffrir plus aisée,
Tandis que le roi vient, parle-moi de Thésée:
Peins-moi bien quel honneur je reçois de sa foi;
Peins-moi bien tout l'amour dont il brûle pour moi;
Offres-en à mes yeux la plus sensible image.

NÉRINE.

Je crois que de son cœur vous avez tout l'hommage;
Mais au point que de lui je vois vos sens charmés,
C'est beaucoup s'il vous aime autant que vous l'aimez.

ARIANE.

Et puis-je trop l'aimer, quand, tout brillant de gloire,
Mille fameux exploits l'offrent à ma mémoire?
De cent monstres par lui l'univers dégagé
Se voit d'un mauvais sang heureusement purgé.
Combien, ainsi qu'Hercule, a-t-il pris de victimes!
Combien vengé de morts! combien puni de crimes!
Procruste et Cercyon, la terreur des humains,
N'ont-ils pas succombé sous ses vaillantes mains?
Ce n'est point le vanter que ce qu'on m'entend dire;
Tout le monde le sait, tout le monde l'admire:
Mais c'est peu; je voudrais que tout ce que je voi
S'en entretînt sans cesse, en parlât comme moi.
J'aime Phèdre; tu sais combien elle m'est chère:
Si quelque chose en elle a de quoi me déplaire,
C'est de voir son esprit, de froideur combattu,
Négliger entre nous de louer sa vertu.
Quand je dis qu'il s'acquiert une gloire immortelle,
Elle applaudit, m'approuve: et qui ferait moins qu'elle?
Mais enfin d'elle-même on ne l'entend jamais

De ce charmant héros élever les hauts faits :
Il faut en leur faveur expliquer son silence.

NÉRINE.

Je ne m'étonne point de cette indifférence :
N'ayant jamais aimé, son cœur ne conçoit pas...

ARIANE.

Elle évite peut-être un cruel embarras.
L'amour n'a bien souvent qu'une douceur trompeuse :
Mais vivre indifférente, est-ce une vie heureuse?

NÉRINE.

Apprenez-le du roi, qui, de vous trop charmé,
Ne souffrirait pas tant s'il n'avait point aimé.

SCÈNE II.

OENARUS, ARIANE, NÉRINE.

OENARUS.

Ne vous offensez point, princesse incomparable,
Si, prêt à succomber au malheur qui m'accable,
Pour la dernière fois j'ai tâché d'obtenir
La triste liberté de vous entretenir.
Je la demande entière; et, quoi que puisse dire
Ce feu qui malgré vous prend sur moi trop d'empire,
Vous pouvez sans scrupule en voir mon cœur atteint,
Quand, pour prix de mes maux, je ne veux qu'être plaint.

ARIANE.

Je connais tout l'amour dont votre âme est éprise.
Son excès m'a souvent causé de la surprise ;
Et vous ne direz rien que mon cœur interdit
Pour vous-même avant vous ne se soit déjà dit.
Tant d'ardeur méritait que ce cœur, plus sensible,
A l'offre de vos vœux ne fût pas inflexible,
Que d'un si noble hommage il se trouvât charmé ;
Mais, quand je vous ai vu, Thésée était aimé :
Vous savez son mérite, et le prix qu'il me coûte.
Après cela, seigneur, parlez, je vous écoute.

OENARUS.

Thésée a du mérite, et, je l'ai dit cent fois,
Votre amour eût eu peine à faire un plus beau choix.
Partout sa gloire éclate; on l'estime, on l'honore.
Il vous aime, ou plutôt, madame, il vous adore ;
Vous le dire à toute heure est son soin le plus doux :
Et qui pourrait moins faire étant aimé de vous?
Après cette justice à sa flamme rendue,
La mienne par pitié sera-t-elle entendue?
Je ne vous redis point que tous mes sens ravis
Cédèrent à l'amour sitôt que je vous vis :
Vous l'avez déjà su par l'aveu téméraire
Que de ma passion j'osai d'abord vous faire.
Il fallut, pour cesser de vous être suspect,
Ne vous en parler plus; je l'ai fait par respect.
Pour ne vous aigrir pas, d'un rigoureux silence
Je me suis imposé la dure violence ;
Et, s'il m'est échappé d'en soupirer tout bas,
C'était bien m'en punir que ne m'écouter pas.
Tant de rigueur n'a pu diminuer ma flamme.
Pour vous voir sans pitié, je n'ai point changé d'âme.
J'ai souffert, j'ai langui, d'amour tout consumé,
Madame, et tout cela sans espoir d'être aimé;
Par vos seuls intérêts vous m'avez été chère :
J'ai regardé l'amour sans chercher le salaire;
Et même, en ce funeste et dernier entretien,
Prêt peut-être à mourir, je ne demande rien.
Rendez Thésée heureux; vous l'aimez, il vous aime :
Mais songez, en plaignant mon infortune extrême,
Que vos bienfaits n'ont point sollicité ma foi ;
Que vous n'avez rien fait, rien hasardé pour moi;
Et que lorsque mon cœur dispose de ma vie,
C'est sans vous la devoir qu'il vous la sacrifie.
Pour prix du pur amour qui le fait soupirer,
S'il était quelque grâce où je pusse aspirer,
Je vous demanderais, pour flatter mon martyre,
Qu'au moins quand je vous perds vous daignassiez me dire
Que, sans ce premier feu pour vous si plein d'appas,
J'aurais pu par mes soins ne vous déplaire pas.
Pour adoucir les maux où votre hymen m'expose,
Ce que j'ose exiger sans doute est peu de chose ;
Mais un mot favorable, un sincère soupir,
Est tout pour qui ne veut que l'entendre et mourir.

ARIANE.

Seigneur, tant de vertu dans votre amour éclate,
Qu'il faut vous l'avouer, je ne suis point ingrate.
Mon cœur se sent touché de ce que je vous doi,
Et voudrait être à vous s'il pouvait être à moi :
Mais il perdrait le prix dont vous le croyez être
Si l'infidélité vous en rendait le maître.
Thésée y règne seul, et s'y trouve adoré.
Dès la première fois je vous l'ai déclaré ;
Dès la première fois...

OENARUS.

C'en est assez, madame ;
Thésée a mérité que vous payiez sa flamme.
Pour lui Pirithoüs arrivé dans ma cour
Va presser votre hymen ; choisissez-en le jour.
S'il faut que je donne ordre à l'apprêt nécessaire,
Parlez ; il me suffit que ce sera vous plaire :
J'exécuterai tout. Peut-être il serait mieux
De vouloir épargner ce supplice à mes yeux.
Que doit faire le coup, si l'image me tue?
Mais je me priverais par là de votre vue.
C'est ce qui peut surtout aigrir mon désespoir ;
Et j'aime mieux mourir que cesser de vous voir.

SCÈNE III.

OENARUS, THÉSÉE, ARIANE, NÉRINE.

OENARUS.

Prince, mon trouble parle ; et, quand je voudrais taire
Le supplice où m'expose un destin trop contraire,
De mes yeux interdits la confuse langueur
Trahirait malgré moi le secret de mon cœur.
J'aime ; et de cet amour dont j'adore les charmes
La princesse est l'objet. N'en prenez point d'alarmes :
Au point de votre hymen vous en faire l'aveu,
C'est vous montrer assez ce qu'est un si beau feu.
De tous ses mouvements ma raison me rend maître :
L'effort est grand, sans doute ; on en souffre ; et peut-être
Un rival tel que moi, par sa vertu trahi,
Mérite d'être plaint, et non d'être haï.
C'est tout ce qu'il prétend pour prix de sa victoire,
Ce malheureux rival qui s'immole à sa gloire.
Vos soupçons auraient pu faire outrage à ma foi,
S'ils s'étaient avec vous expliqués avant moi :
C'est en les prévenant que je me justifie.
Ne considérez point le malheur de ma vie.
L'hymen depuis longtemps attire tous vos vœux ;
J'y consens, dès demain vous pouvez être heureux.
Pirithoüs présent n'y laisse plus d'obstacle ;
Ma cour, qui vous honore, attend ce grand spectacle :
Ordonnez-en la pompe ; et, dans un sort si doux,
Quoi que j'aie à souffrir, ne regardez que vous.
Adieu, madame.

SCÈNE IV.

THÉSÉE, ARIANE, NÉRINE.

THÉSÉE.

Il faut l'avouer à sa gloire,
Sa vertu va plus loin que je n'aurais pu croire.
Au bonheur d'un rival lui-même consentir !

ARIANE.

L'honneur à cet effort a dû l'assujettir.
Qu'eût-il fait? Il sait trop que mon amour extrême,
En s'attachant à vous, n'a cherché que vous-même ;
Et qu'ayant tout quitté pour vous prouver ma foi,
Mille trônes offerts ne pourraient rien sur moi.

THÉSÉE.

Tant d'amour me confond ; et plus je vois, madame,
Que je dois...

ARIANE.

Apprenez un projet de ma flamme.
Pour m'attacher à vous par de plus fermes nœuds,
J'ai dans Pirithoüs trouvé ce que je veux.
Vous l'aimez chèrement ; il faut que l'hyménée
De ma sœur avec lui joigne la destinée,
Et que nous partagions ce que pour les grands cœurs
L'amour et l'amitié font naître de douceurs.
Ma sœur a du mérite ; elle est aimable et belle,
Suit mes conseils en tout ; et je vous réponds d'elle.
Voyez Pirithoüs, et tâchez d'obtenir
Que par elle avec nous il consente à s'unir.

THÉSÉE.

L'offre de cet hymen rendra sa joie extrême :

Mais, madame, le roi... Vous savez qu'il vous aime.
S'il faut...

ARIANE.

Je vous entends : le roi trop combattu
Peut laisser à l'amour séduire sa vertu.
Cet inquiet souci ne saurait me déplaire;
Et, pour le dissiper, je sais ce qu'il faut faire.

THÉSÉE.

C'en est trop... Mon cœur... Dieux!

ARIANE.

Que ce trouble m'est doux!
Ce qu'il vous fait sentir, je me le dis pour vous.
Je me dis...

THÉSÉE.

Plût aux dieux! Vous sauriez la contrainte...

ARIANE.

Encore un coup, perdez cette jalouse crainte;
J'en connais le remède; et, si l'on m'ose aimer,
Vous n'aurez pas longtemps à vous en alarmer.

THÉSÉE.

Minos peut vous poursuivre; et si de sa vengeance...

ARIANE.

Et n'ai-je pas en vous une sûre défense?

THÉSÉE.

Elle est sûre, il est vrai; mais...

ARIANE.

Achevez.

THÉSÉE.

J'attends...

ARIANE.

Ce désordre me gêne, et dure trop longtemps.
Expliquez-vous enfin.

THÉSÉE.

Je le veux, et ne l'ose;
A mes propres souhaits moi-même je m'oppose;
Je poursuis un aveu que je crains d'obtenir.
Il faut parler pourtant; c'est trop me retenir.
Vous m'aimez, et peut-être une plus digne flamme
N'a jamais eu de quoi toucher une grande âme.
Tout mon sang aurait peine à m'acquitter vers vous;
Et cependant le sort, de ma gloire jaloux,
Par une tyrannie à vos désirs funeste...
Adieu : Pirithoüs vous peut dire le reste.
Sans l'amour qui du roi vous soumet les états,
Je vous conseillerais de ne l'apprendre pas.

SCÈNE V.

ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE.

ARIANE.

Quel est ce grand secret, prince? et par quel mystère
Vouloir me l'expliquer, et tout à coup se taire?

PIRITHOUS.

Ne me demandez rien : il sort tout interdit,
Madame; et par son trouble il vous en a trop dit.

ARIANE.

Je vous comprends tous deux. Vous arrivez d'Athènes :
Du sang dont je suis née on n'y veut point de reines;
Et le peuple indigné refuse à ce héros
D'admettre dans son lit la fille de Minos.
Qu'après la mort d'Égée il soit toujours le même;
Qu'il m'ôte, s'il le peut, l'honneur du rang suprême :
Trône, sceptre, grandeurs, sont des biens superflus;
Thésée étant à moi, je ne veux rien de plus.
Son amour paye assez ce que le mien me coûte;
Le reste est peu de chose.

PIRITHOUS.

Il vous aime, sans doute.
Et comment pourrait-il avoir le cœur si bas
Que tenir tout de vous et ne vous aimer pas?
Mais, madame, ce n'est que des âmes communes
Que l'amour s'autorise à régler les fortunes.
Qu'Athènes se déclare ou pour ou contre vous,
Vous avez de Minos à craindre le courroux;
Et l'hymen seul du roi peut sans incertitude
Vous ôter là-dessus tout lieu d'inquiétude.
Il vous aime; et de vous Naxe prenant la loi
Calmera...

ARIANE.

Vous voulez que j'épouse le roi?
Certes, l'avis est rare! et, si j'ose vous croire,
Un noble changement me va combler de gloire!
Me connaissez-vous bien?

PIRITHOUS.

Les moindres lâchetés
Sont pour votre grand cœur des crimes détestés;
Vous avez pour la gloire une ardeur sans pareille :
Mais, madame, je sais ce que je vous conseille;
Et si vous me croyez, quels que soient mes avis,
Vous vous trouverez bien de les avoir suivis.

ARIANE.

Qui? moi les suivre! moi qui voudrais pour Thésée
A cent et cent périls voir ma vie exposée?
Dieux! quel étonnement serait au sien égal,
S'il savait qu'un ami parlât pour son rival,
S'il savait qu'il voulût lui ravir ce qu'il aime!

PIRITHOUS.

Vous le consulterez; n'en croyez que lui-même.

ARIANE.

Quoi! si l'offre d'un trône avait pu m'éblouir,
Je lui demanderais si je dois le trahir,
Si je dois l'exposer au plus cruel martyre
Qu'un amant...

PIRITHOUS.

Je n'ai dit que ce que j'ai dû dire.
Vous y penserez mieux : et peut-être qu'un jour
Vous prendrez un peu moins le parti de l'amour.
Adieu, madame.

ARIANE.

Il dit ce qu'il faut qu'il me dise!...
Demeurez. Avec moi c'est en vain qu'on déguise :
Vous en avez trop dit pour ne me pas tirer
D'un doute dont mon cœur commence à soupirer.
J'en tremble, et c'est pour moi la plus sensible atteinte.
Eclaircissez ce doute, et dissipez ma crainte;
Autrement, je croirai qu'une nouvelle ardeur
Rend Thésée infidèle, et me vole son cœur;
Que pour un autre objet, sans souci de sa gloire...

PIRITHOUS.

Je me tais; c'est à vous à voir ce qu'il faut croire.

ARIANE.

Ce qu'il faut croire! Ah, dieux! vous me désespérez.
Je verrais à mes vœux d'autres vœux préférés!
Thésée à me quitter... Mais quel soupçon j'écoute!
Non, non, Pirithoüs, on vous trompe, sans doute,
Il m'aime; et s'il m'en faut séparer quelque jour,
Je pleurerai sa mort, et non pas son amour.

PIRITHOUS.

Souvent ce qui nous plaît, par une erreur fatale...

ARIANE.

Parlez plus clairement; ai-je quelque rivale?
Thésée a-t-il changé? viole-t-il sa foi?

PIRITHOUS.

Mon silence déjà s'est expliqué pour moi;
Par là je vous dis tout. Vos ennuis me font peine;
Mais quand leur seul remède est de vous faire reine,
N'oubliez point qu'à Naxe on veut vous couronner;
C'est le meilleur conseil qu'on vous puisse donner.
Ma présence commence à vous être importune;
Je me retire.

SCÈNE VI.

ARIANE, NÉRINE.

ARIANE.

As-tu conçu mon infortune?
Il n'en faut point douter, je suis trahie. Hélas,
Nérine!

NÉRINE.

Je vous plains.

ARIANE.

Qui ne me plaindrait pas?
Tu le sais, tu l'as vu, j'ai tout fait pour Thésée;
Seule à son mauvais sort je me suis opposée :
Et quand je me dois tout promettre de sa foi,
Thésée a de l'amour pour une autre que moi!
Une autre passion dans son cœur a pu naître!
J'ai mal ouï, Nérine, et cela ne peut être.
Ce serait trahir tout, raison, gloire, équité.
Thésée a trop de cœur pour tant de lâcheté,
Pour croire qu'à ma mort son injustice aspire.

NÉRINE.

Pirithoüs ne dit que ce qu'il lui fait dire :

Et quand il a voulu l'attendre si longtemps,
Ce n'était qu'un prétexte à ses feux inconstants;
Il nourrissait dès lors l'ardeur qui le domine.

ARIANE.

Ah! que me fais-tu voir, trop cruelle Nérine!
Sur le gouffre des maux qui me vont abîmer,
Pourquoi m'ouvrir les yeux quand je les veux fermer?
Hélas! il est donc vrai que mon âme abusée
N'adorait qu'un ingrat en adorant Thésée!
Dieux, contre un tel ennui soutenez ma raison;
Elle cède à l'horreur de cette trahison:
Je la sens qui déjà... Mais quand elle s'égare,
Pourquoi la regretter cette raison barbare,
Qui ne peut plus servir qu'à me faire mieux voir
Le sujet de ma rage et de mon désespoir?
Quoi! Nérine, pour prix de l'amour le plus tendre...

SCÈNE VII.

ARIANE, PHÈDRE, NÉRINE.

ARIANE.

Ah! ma sœur, savez-vous ce qu'on vient de m'apprendre?
Vous avez cru Thésée un héros tout parfait;
Vous l'estimiez, sans doute; et qui ne l'eût pas fait?
N'attendez plus de foi, plus d'honneur: tout chancelle,
Tout doit être suspect; Thésée est infidèle.

PHÈDRE.

Quoi! Thésée...

ARIANE.

Oui, ma sœur, après ce qu'il me doit,
Me quitter est le prix que ma flamme en reçoit;
Il me trahit au point que sa foi violée
Doit avoir irrité mon âme désolée.
J'ai honte, en vous contant l'excès de mes malheurs,
Que mon ressentiment s'exhale par mes pleurs.
Son sang devrait payer la douleur qui me presse.
C'est là, ma sœur, c'est là, sans pitié, sans tendresse,
Comme après un forfait si noir, si peu commun,
On traite les ingrats; et Thésée en est un.
Mais quoi qu'à ma vengeance un fier dépit suggère,
Mon amour est encor plus fort que ma colère,
Ma main tremble; et, malgré son parjure odieux,
Je vois toujours en lui ce que j'aime le mieux.

PHÈDRE.

Un revers si cruel vous rend sans doute à plaindre;
Et, vous voyant souffrir ce qu'on n'a pas dû craindre,
On conçoit aisément jusqu'où le désespoir...

ARIANE.

Ah! qu'on est éloigné de le bien concevoir!
Pour pénétrer l'horreur du tourment de mon âme,
Il faudrait qu'on sentît même ardeur, même flamme;
Qu'avec même tendresse on eût donné sa foi:
Et personne jamais n'a tant aimé que moi.
Se peut-il qu'un héros d'une vertu sublime
Souille ainsi... Quelquefois le remords suit le crime.
Si le sien lui faisait sentir ces durs combats...
Ma sœur, au nom des dieux, ne m'abandonnez pas,
Je sais que vous m'aimez, et vous le devez faire.
Vous m'avez, dès l'enfance, été toujours si chère,
Que cette inébranlable et fidèle amitié
Mérite bien de vous au moins quelque pitié.
Allez trouver.., hélas! dirai-je mon parjure?
Peignez-lui bien l'excès du tourment que j'endure:
Prenez, pour l'arracher à son nouveau penchant,
Ce que les plus grands maux offrent de plus touchant,
Dites-lui qu'à son feu j'immolerais ma vie,
S'il pouvait vivre heureux après m'avoir trahie.
D'un juste et long remords avancez-lui les coups.
Enfin, ma sœur, enfin, je n'espère qu'en vous.
Le ciel m'inspira bien, quand par l'amour séduite
Je vous fis, malgré vous, accompagner ma fuite:
Il semble que dès lors il me faisait prévoir
Le funeste besoin que j'en devais avoir.
Sans vous, à mes malheurs où chercher du remède?

PHÈDRE.

Je vais mander Thésée; et si son cœur ne cède,
Madame, en lui parlant, vous devez présumer...

ARIANE.

Hélas! et plût au ciel que vous sussiez aimer,
Que vous pussiez savoir, par votre expérience,
Jusqu'où d'un fort amour s'étend la violence!
Pour émouvoir l'ingrat, pour fléchir sa rigueur,
Vous trouveriez bien mieux le chemin de son cœur;
Vous auriez plus d'adresse à lui faire l'image
De mes confus transports de douleur et de rage:
Tous les traits en seraient plus vivement tracés.
N'importe; essayez tout; parlez, priez, pressez.
Au défaut de l'amour, puisqu'il n'a pu vous plaire,
Votre amitié pour moi fera ce qu'il faut faire.
Allez, ma sœur; courez empêcher mon trépas.
Toi, viens, suis-moi, Nérine, et ne me quitte pas.

ACTE III.

SCÈNE I.

PIRITHOÜS, PHÈDRE.

PIRITHOÜS.

Ce serait perdre temps, il ne faut plus prétendre
Que rien touche Thésée, et le force à se rendre.
J'admire encor, madame, avec quelle vertu
Vous avez de nouveau si longtemps combattu.
Par son manque de foi, contre vous-même armée,
Vous avez fait paraître une sœur opprimée;
Vous avez essayé par un tendre retour
De ramener son cœur vers son premier amour;
Et prière, et menace, et fierté de courage,
Tout vient pour le fléchir d'être mis en usage.
Mais, sur ce changement qui semble vous gêner,
L'ingratitude en vain vous le fait condamner:
Vos yeux rendent pour lui ce crime nécessaire;
Et s'il cède au remords quelquefois pour vous plaire,
Quoi que vous ait promis ce repentir confus,
Sitôt qu'il vous regarde il ne s'en souvient plus.

PHÈDRE.

Les dieux me sont témoins que de son injustice
Je souffre malgré moi qu'il me rende complice.
Ce qu'il doit à ma sœur méritait que sa foi
Se fît de l'aimer seule une sévère loi;
Et quand des longs ennuis où ce refus l'expose
Par ma facilité je me trouve la cause,
Il n'est peine, supplice, où, pour l'en garantir,
La pitié de ses maux ne me fît consentir.
L'amour que j'ai pour lui me noircit peu vers elle:
Je l'ai pris sans songer à le rendre infidèle;
Ou plutôt j'ai senti tout mon cœur s'enflammer
Avant que de savoir si je voulais aimer.
Mais si ce feu trop prompt n'eut rien de volontaire,
Il dépendait de moi de parler ou me taire.
J'ai parlé, c'est mon crime; et Thésée applaudi
A l'infidélité par là s'est enhardi.
Ah! qu'on se défend mal auprès de ce qu'on aime!
Ses regards m'expliquaient sa passion extrême:
Les miens à la flatter s'échappaient malgré moi:
N'était-ce pas assez pour corrompre sa foi?
J'eus beau vouloir régler son âme trop charmée,
Il fallut voir sa flamme, et souffrir d'être aimée;
J'en craignis le péril, il me sut éblouir.
Que de faiblesse! Il faut l'empêcher d'en jouir,
Combattre incessamment son infidèle audace.
Allez, Pirithoüs; revoyez-le, de grâce:
De peur qu'en mon amour il prenne trop d'appui,
Otez-lui tout espoir que je puisse être à lui.
J'ai déjà beaucoup dit, dites-lui plus encore.

PIRITHOÜS.

Nous avancerions peu, madame; il vous adore:
Et quand, pour l'étonner à force de refus,
Vous vous obstineriez à ne l'écouter plus,
Son âme toute à vous n'en serait pas plus prête
A suivre d'autres lois, et changer de conquête.
Quoique le coup soit rude, achevons de frapper.
Pour servir Ariane il faut la détromper;
Il faut lui faire voir qu'une flamme nouvelle
Ayant détruit l'amour que Thésée eut pour elle,
Sa sûreté l'oblige à ne pas dédaigner
La gloire d'un hymen qui la fera régner.
Le roi l'aime, et son trône est pour elle un asile.

PHÈDRE.

Quoi! je la trahirais, elle qui, trop facile,
Trop aveugle à m'aimer, se confie à ma foi
Pour toucher un amant qui la quitte pour moi!

Et quand elle saurait que par mes faibles charmes,
Pour lui percer le cœur, j'aurais prêté des armes,
Je pourrais à ses yeux lâchement exposer
Les criminels appas qui la font mépriser !
Je pourrais soutenir le sensible reproche
Qu'un trop juste courroux...

PIRITHOUS.

Voyez qu'elle s'approche.
Parlons : son intérêt nous oblige à bannir
Tout l'espoir que son feu tâche d'entretenir.

SCÈNE II.

ARIANE, PIRITHOUS, PHÈDRE, NÉRINE.

ARIANE.

Eh bien, ma sœur, Thésée est-il inexorable ?
N'avez-vous pu surprendre un soupir favorable?
Et quand au repentir on le porte à céder,
Croit-il que mon amour ose trop demander?

PHÈDRE.

Madame, j'ai tout fait pour ébranler son âme ;
J'ai peint son changement lâche, odieux, infâme.
Pirithoüs lui-même est témoin des efforts
Par où j'ai cru pouvoir le contraindre au remords.
Il connaît et son crime et son ingratitude ;
Il s'en hait; il en sent la peine la plus rude;
Ses ennuis de vos maux égalent la rigueur :
Mais l'amour en tyran dispose de son cœur ;
Et le destin, plus fort que sa reconnaissance,
Malgré ce qu'il vous doit, l'entraîne à l'inconstance.

ARIANE.

Quelle excuse ! et pour moi qu'il rend peu de combat!
Il hait l'ingratitude, et se plaît d'être ingrat!
Puisqu'en sa dureté son lâche cœur demeure,
Ma sœur, il ne sait point qu'il faudra que j'en meure;
Vous avez oublié de bien marquer l'horreur
Du fatal désespoir qui règne dans mon cœur ;
Vous avez oublié, pour bien peindre ma rage,
D'assembler tous les maux dont on connaît l'image:
Il y serait sensible, et ne pourrait souffrir
Que qui sauva ses jours fût forcée à mourir.

PHÈDRE.

Si vous saviez pour vous ce qu'a fait ma tendresse,
Vous soupçonneriez moins...

ARIANE.

J'ai tort, je le confesse;
Mais, dans un mal sous qui la constance est à bout,
On s'égare, on s'emporte, et l'on s'en prend à tout.

PIRITHOUS.

Madame, de ces maux à qui la raison cède,
Le temps qui calme tout est l'unique remède;
C'est par lui seul...

ARIANE.

Les coups n'en sont guère importants,
Quand on peut se résoudre à s'en remettre au temps.
Thésée est insensible à l'ennui qui me touche !
Il y consent! Je veux l'apprendre de sa bouche.
Je l'attendrai, ma sœur ; qu'il vienne.

PIRITHOUS.

Je crains bien
Que vous ne vous plaigniez de ce triste entretien.
Voir un ingrat qu'on aime, et le voir inflexible,
C'est de tous les ennuis l'ennui le plus sensible.
Vous en souffrirez trop ; et pour peu de souci...

ARIANE.

Allez, ma sœur, de grâce, et l'envoyez ici.

SCÈNE III.

ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE.

PIRITHOUS.

Par ce que je vous dis, ne croyez pas, madame,
Que je veuille applaudir à sa nouvelle flamme.
Sachant ce qu'il devait au généreux amour
Qui vous fit tout oser pour lui sauver le jour,
Je partageai dès lors l'heureuse destinée
Qu'à ses vœux les plus doux offrait votre hyménée ;
Et je venais ici, plein de ressentiment,
Rendre grâce à l'amante, en embrassant l'amant.
Jugez de ma surprise à le voir infidèle,
A voir que vers une autre une autre ardeur l'appelle,
Et qu'il ne m'attendait que pour vous annoncer
L'injustice où l'amour se plaît à le forcer.

ARIANE.

Et ne devais-je pas, quoi qu'il me fit entendre,
Pénétrer les raisons qui vous faisaient attendre,
Et juger qu'en un cœur épris d'un feu constant
L'amour à l'amitié ne défère pas tant ?
Ah ! quand il est ardent, qu'aisément il s'abuse !
Il croit ce qu'il souhaite, et prend tout pour excuse.
Si Thésée avait peu de ces empressements
Qu'une sensible ardeur inspire aux vrais amants,
Je croyais que son âme au-dessus du vulgaire
Dédaignait de l'amour la conduite ordinaire,
Et qu'en sa passion garder tant de repos,
C'était suivre en aimant la route des héros.
Je faisais plus ; j'allais jusqu'à voir sans alarmes
Que des beautés de Naxe il estimât les charmes;
Et ne pouvais penser qu'ayant reçu sa foi,
Quelques vœux égarés pussent rien contre moi.
Mais enfin, puisque rien pour lui n'est plus à taire,
Quel est ce rare objet que son choix me préfère?

PIRITHOUS.

C'est ce que de son cœur je ne puis arracher.

ARIANE.

Ma colère est suspecte, il faut me le cacher.

PIRITHOUS.

J'ignore ce qu'il craint; mais, lorsqu'il vous outrage,
Songez que d'un grand roi vous recevez l'hommage :
Il vous offre son trône; et, malgré le destin,
Votre malheur par là trouve une heureuse fin.
Tout vous porte, madame, à ce grand hyménée.
Pourriez-vous demeurer errante, abandonnée?
Déjà la Crète cherche à se venger de vous;
Et Minos...

ARIANE.

J'en crains peu le plus ardent courroux.
Qu'il s'arme contre moi, que j'en sois poursuivie :
Sans ce que j'aime, hélas! que faire de la vie?
Au décret de mon sort achevons d'obéir.
Thésée avec le ciel conspire à me trahir :
Rompre un si grand projet, ce serait lui déplaire.
L'ingrat veut que je meure, il faut le satisfaire,
Et lui laisser sentir, pour double châtiment,
Le remords de ma perte et de son changement.

PIRITHOUS.

Le voici qui paraît. N'épargnez rien, madame,
Pour rentrer dans vos droits, pour regagner son âme;
Et si l'espoir en vain s'obstine à vous flatter,
Songez ce qu'offre un trône à qui peut y monter.

SCÈNE IV.

ARIANE, THÉSÉE, NÉRINE.

ARIANE.

Approchez-vous, Thésée, et perdez cette crainte.
Pourquoi dans vos regards marquer tant de contrainte,
Et m'aborder ainsi, quand rien ne vous confond,
Le trouble dans les yeux, et la rougeur au front?
Un héros tel que vous, à qui la gloire est chère,
Quoi qu'il fasse, ne fait que ce qu'il voit à faire ;
Et si ce qu'on m'a dit a quelque vérité,
Vous cessez de m'aimer, je l'aurai mérité.
Le changement est grand, mais il est légitime,
Je le crois: seulement apprenez-moi mon crime,
Et d'où vient qu'exposée à de si rudes coups,
Ariane n'est plus ce qu'elle fut pour vous.

THÉSÉE.

Ah! pourquoi le penser? Elle est toujours la même ;
Même zèle toujours suit mon respect extrême ;
Et le temps dans mon cœur n'affaiblira jamais
Le pressant souvenir de ses rares bienfaits:
M'en acquitter vers elle est ma plus forte envie.
Oui, madame, ordonnez de mon sang, de ma vie :
Si la fin vous en plaît, le sort me sera doux
Par qui j'obtiendrai l'heur de la perdre pour vous.

ARIANE.

Si quand je vous connus la fin eût pu m'en plaire,
Le destin la voulait, je l'aurais laissé faire.
Par moi, par mon amour, le labyrinthe ouvert
Vous fit fuir le trépas à vos regards offert :
Et quand à votre foi cet amour s'abandonne,

Des serments de respect sont le prix qu'on lui donne :
Par ce soin de vos jours qui m'a tout fait quitter,
N'aspirais-je à rien plus qu'à me voir respecter?
Un service pareil veut un autre salaire.
C'est le cœur, le cœur seul, qui peut y satisfaire :
Il a seul pour mes vœux ce qui peut les borner;
C'est lui seul...

THÉSÉE.

Je voudrais vous le pouvoir donner :
Mais ce cœur malgré moi vit sous un autre empire :
Je le sens à regret, je rougis à le dire;
Et quand je plains vos feux par ma flamme déçus,
Je hais mon injustice, et ne puis rien de plus.

ARIANE.

Tu ne peux rien de plus ! Qu'aurais-tu fait, parjure,
Si, quand tu vins du monstre éprouver l'aventure,
Abandonnant ta vie à ta seule valeur,
Je me fusse arrêtée à plaindre ton malheur?
Pour mériter ce cœur qui pouvait seul me plaire,
Si j'ai peu fait pour toi, que fallait-il plus faire?
Et que s'est-il offert que je pusse tenter,
Qu'en ta faveur ma flamme ait craint d'exécuter?
Pour te sauver le jour dont ta rigueur me prive,
Ai-je pris à regret le nom de fugitive?
La mer, les vents, l'exil, ont-ils pu m'étonner?
Te suivre, c'était plus que me voir couronner.
Fatigues, peines, maux, j'aimais tout par leur cause.
Dis-moi que non, ingrat, si ta lâcheté l'ose;
Et désavouant tout, éblouis-moi si bien
Que je puisse penser que tu ne me dois rien.

THÉSÉE.

Comment désavouer ce que l'honneur me presse
De voir, d'examiner, de me dire sans cesse?
Si par mon changement je trompe votre choix,
C'est sans rien oublier de ce que je vous dois.
Ainsi joignez au nom de traître et de parjure
Tout l'éclat que produit la plus sanglante injure :
Ce que vous me direz n'aura point la rigueur
Des reproches secrets qui déchirent mon cœur.
Mais pourquoi, m'accusant, en croitre les atteintes?
Madame, croyez-moi, je ne vaux pas vos plaintes.
L'oubli, l'indifférence, et vos plus fiers mépris,
De mon manque de foi doivent être le prix.
A monter sur le trône un grand roi vous invite;
Vengez-vous, en l'aimant, d'un lâche qui vous quitte:
Quoi qu'aujourd'hui pour moi l'inconstance ait de doux,
Vous perdant pour jamais, je perdrai plus que vous.

ARIANE.

Quelle perte, grands dieux ! quand elle est volontaire!
Périsse tout, s'il faut cesser de t'être chère!
Qu'ai-je à faire du trône et de la main d'un roi?
De l'univers entier je ne voulais que toi.
Pour toi, pour m'attacher à ta seule personne,
J'ai tout abandonné, repos, gloire, couronne;
Et quand ces mêmes biens ici me sont offerts,
Que je puis en jouir, c'est toi seul que je perds !
Pour voir leur impuissance à réparer ta perte,
Je te suis; mène-moi dans quelque île déserte,
Où, renonçant à tout, je me laisse charmer
De l'unique douceur de te voir, de t'aimer :
Là, possédant ton cœur, ma gloire est sans seconde;
Ce cœur me sera plus que l'empire du monde.
Point de ressentiment de ton crime passé;
Tu n'as qu'à dire un mot, ce crime est effacé.
C'en est fait, tu le vois, je n'ai plus de colère.

THÉSÉE.

Un si beau feu m'accable, il devrait seul me plaire;
Mais telle est de l'amour la tyrannique ardeur...

ARIANE.

Va, tu me répondras des transports de mon cœur :
Si ma flamme sur toi n'avait qu'un faible empire,
Si tu la dédaignais, il fallait me le dire,
Et ne pas m'engager, par un trompeur espoir,
A te laisser sur moi prendre tant de pouvoir.
C'est là surtout, c'est là ce qui souille ta gloire :
Tu t'es plu sans m'aimer à me le faire croire;
Tes indignes serments sur mon crédule esprit...

THÉSÉE.

Quand je vous les ai faits, j'ai cru ce que j'ai dit;
Je partais glorieux d'être votre conquête :
Mais enfin, dans ces lieux poussé par la tempête,
J'ai trop vu ce qu'à voir me conviait l'amour;
J'ai trop...

ARIANE.

Naxe te change? Ah ! funeste séjour!
Dans Naxe, tu le sais, un roi, grand, magnanime,
Pour moi, dès qu'il me vit, prit une tendre estime;
Il soumit à mes vœux et son trône et sa foi :
Quoi qu'il ait pu m'offrir, ai-je fait comme toi?
Si tu n'es point touché de ma douleur extrême,
Rends-moi ton cœur, ingrat, par pitié de toi-même.
Je ne demande point quelle est cette beauté
Qui semble te contraindre à l'infidélité :
Si tu crois quelque honte à la faire connaître,
Ton secret est à toi; mais, qui qu'elle puisse être,
Pour gagner ton estime et mériter ta foi,
Peut-être elle n'a pas plus de charmes que moi.
Elle n'a pas du moins cette ardeur toute pure
Qui m'a fait pour te suivre étouffer la nature;
Ces beaux feux qui, volant d'abord à ton secours,
Pour te sauver la vie ont exposé mes jours;
Et si de mon amour ce tendre sacrifice
De ta légèreté ne rompt point l'injustice,
Pour ce nouvel objet, ne lui devant pas tant,
Par où présumes tu pouvoir être constant?
A peine ton hymen aura payé sa flamme,
Qu'un violent remords viendra saisir ton âme;
Tu ne pourras plus voir ton crime sans effroi.
Et qui sait ce qu'alors tu sentiras pour moi?
Qui sait par quel retour ton ardeur refroidie
Te fera détester ta lâche perfidie?
Tu verras de mes feux les transports éclatants;
Tu les regretteras; il ne sera plus temps.
Ne précipite rien, quelque amour qui t'appelle;
Prends conseil de ta gloire avant qu'être infidèle.
Vois Ariane en pleurs : Ariane autrefois,
Tout aimable à tes yeux, méritait bien ton choix :
Elle n'a point changé, d'où vient que ton cœur change?

THÉSÉE.

Par un amour forcé qui sous ses lois me range.
Je le crois comme vous, le ciel est juste; un jour
Vous me verrez puni de ce perfide amour :
Mais à sa violence il faut que ma foi cède.
Je vous l'ai déjà dit, c'est un mal sans remède.

ARIANE.

Ah! c'est trop; puisque rien ne te saurait toucher,
Parjure, oublie un feu qui dut t'être si cher.
Je ne demande plus que ta lâcheté cesse,
Je rougis d'avoir pu m'en souffrir la bassesse :
Tire-moi seulement d'un séjour odieux,
Où tout me désespère, où tout blesse mes yeux;
Et, pour faciliter ta coupable entreprise,
Remène-moi, barbare, aux lieux où tu m'as prise.
La Crète, où pour toi seul je me suis fait haïr,
Me plaira mieux que Naxe, où tu m'oses trahir.

THÉSÉE.

Vous ramener en Crète! Oubliez-vous, madame,
Ce qu'est pour vous un père, et quel courroux l'enflamme?
Songez-vous quels ennuis vous y sont apprêtés?

ARIANE.

Laisse-les-moi souffrir, je les ai mérités;
Mais de ton faux amour les feintes concertées,
Tes noires trahisons, les ai-je méritées?
Et ce qu'en ta faveur il m'a plu d'immoler
Te rend-il cette foi que tu veux violer?
Vaine et fausse pitié! quand ma mort peut te plaire,
Tu crains pour moi les maux que j'ai voulu me faire.
Ces maux qu'ont tant hâtés mes plus tendres souhaits;
Et tu ne trembles point de ceux que tu me fais!
N'espère pas pourtant éviter le supplice
Que toujours après soi fait suivre l'injustice.
Tu romps ce que l'amour forma de plus beaux nœuds;
Tu m'arraches le cœur. J'en mourrai; tu le veux :
Mais, quitte des ennuis où m'enchaîne la vie,
Crois déjà, crois me voir, de ma douleur suivie,
Dans le fond de ton âme armer, pour te punir,
Ce qu'a de plus funeste un fatal souvenir,
Et te dire d'un ton et d'un regard sévère :
« J'ai tout fait, tout osé pour t'aimer, pour te plaire;
J'ai trahi mon pays, et mon père, et mon roi :
Cependant vois le prix, ingrat, que j'en reçoi ! »

THÉSÉE.

Ah ! si mon changement doit causer votre perte,
Frappez, prenez ma vie, elle vous est offerte;
Prévenez par ce coup le forfait odieux
Qu'un amour trop aveugle...

ARIANE.

Ote-toi de mes yeux :
De ta constance ailleurs va montrer les mérites;
Je ne veux pas avoir l'affront que tu me quittes.

THÉSÉE.

Madame...

ARIANE.

Ote-toi, dis-je, et me laisse en pouvoir
De te haïr autant que je le crois devoir.

SCÈNE V.

ARIANE, NÉRINE.

ARIANE.

Il sort, Nérine. Hélas !

NÉRINE.

Qu'aurait fait sa présence,
Qu'accroître de vos maux la triste violence ?

ARIANE.

M'avoir ainsi quittée, et partout me trahir !

NÉRINE.

Vous l'avez commandé.

ARIANE.

Devait-il obéir ?

NÉRINE.

Que vouliez-vous qu'il fît ? vous pressiez sa retraite.

ARIANE.

Qu'il sût en s'emportant ce que l'amour souhaite,
Et qu'à mon désespoir souffrant un libre cours,
Il s'entendît chasser, et demeurât toujours.
Quoique sa trahison et m'accable et me tue,
Au moins j'aurais joui du plaisir de sa vue,
Mais il ne saurait plus souffrir la mienne. Ah, dieux !
As-tu vu quelle joie a paru dans ses yeux,
Combien il est sorti satisfait de ma haine?
Que de mépris !

NÉRINE.

Son crime auprès de vous le gêne,
Madame ; et, n'ayant point d'excuse à vous donner,
S'il vous fuit, j'y vois peu de quoi vous étonner ;
Il s'épargne une peine à peu d'autres égale.

ARIANE.

M'en voir trahie ! Il faut découvrir ma rivale.
Examine avec moi. De toute cette cour
Qui crois-tu la plus propre à donner de l'amour?
Est-ce Mégiste, Églé, qui le rend infidèle?
De tout ce qu'il y voit Cyane est la plus belle :
Il lui parle souvent; mais, pour m'ôter sa foi,
Doit-elle être à ses yeux plus aimable que moi?
Vains et faibles appas qui m'aviez trop flattée,
Voilà votre pouvoir, un lâche m'a quittée !
Mais si d'un autre amour il se laisse éblouir,
Peut-être il n'aura pas la douceur d'en jouir :
Il verra ce que c'est que de me percer l'âme.
Allons, Nérine, allons; je suis amante et femme :
Il veut ma mort, j'y cours; mais, avant que mourir,
Je ne sais qui des deux aura plus à souffrir.

ACTE IV.

SCÈNE I.

OENARUS, PHÈDRE.

OENARUS.

Un si grand changement ne peut trop me surprendre;
J'en ai la certitude, et ne le puis comprendre.
Après ce pur amour dont il suivait la loi,
Thésée à ce qu'il aime ose manquer de foi!
Dans la rigueur du coup je ne vois qu'avec crainte
Ce qu'au cœur d'Ariane il doit porter d'atteinte.
J'en tremble; et si tantôt, lui peignant mon amour,
Je voulais être plaint, je la plains à son tour.
Perdre un bien qui jamais ne permit d'espérance
N'est qu'un mal dont le temps calme la violence;
Mais voir un bel espoir tout à coup avorter
Passe tous les malheurs qu'on ait à redouter :
C'est du courroux du ciel la plus funeste preuve.

PHÈDRE.

Ariane, seigneur, en fait la triste épreuve;
Et si de ses ennuis vous n'arrêtez le cours,
J'ignore, pour le rompre, où chercher du secours.
Son cœur est accablé d'une douleur mortelle.

OENARUS.

Vous ne savez que trop l'amour que j'ai pour elle;
Il veut, il offre tout : mais, hélas ! je crains bien
Que cet amour ne parle, et qu'il n'obtienne rien.
Si Thésée a changé, j'en serai responsable :
C'est dans ma cour qu'il trouve un autre objet aimable;
Et sans doute on voudra que je sois le garant
De l'hommage inconnu que sa flamme lui rend.

PHÈDRE.

Je doute qu'Ariane, encor que méprisée,
Veuille par votre hymen se venger de Thésée ;
Et si ce changement vous permet d'espérer,
Il ne faut pas, seigneur, vous y trop assurer.
Mais quoi qu'elle résolve après la perfidie
Qui doit tenir pour lui sa flamme refroidie,
Qu'elle accepte vos vœux, ou refuse vos soins,
La gloire vous oblige à ne l'aimer pas moins.
Vous lui pouvez toujours servir d'appui fidèle,
Et c'est ce que je viens vous demander pour elle :
Si la Crète vous force à d'injustes combats,
Au courroux de Minos ne l'abandonnez pas;
Vous savez les périls où sa fuite l'expose.

OENARUS.

Ah ! pour l'en garantir il n'est rien que je n'ose,
Madame : et vous verrez mon trône trébucher,
Avant que je néglige un intérêt si cher.
Plût aux dieux que ce soin la tînt seul inquiète !

PHÈDRE.

Voyez dans quels ennuis ce changement la jette :
Son visage vous parle, et sa triste langueur
Vous fait lire en ses yeux ce que souffre son cœur.

SCÈNE II.

OENARUS, ARIANE, PHÈDRE, NÉRINE.

OENARUS.

Madame, je ne sais si l'ennui qui vous touche
Doit m'ouvrir pour vous plaindre ou me fermer la bouche:
Après les sentiments que j'ai fait voir pour vous,
Je dois, quoi qui vous blesse, en partager les coups.
Mais si j'ose assurer que, jusqu'au fond de l'âme,
Je sens le changement qui trahit votre flamme,
Que je le mets au rang des plus noirs attentats,
J'aime, il m'ôte un rival, vous ne me croirez pas.
Il est certain pourtant, et le ciel qui m'écoute
M'en sera le témoin si votre cœur en doute,
Que si de tout mon sang je pouvais racheter
Ce que...

ARIANE.

Cessez, seigneur, de me le protester.
S'il dépendait de vous de me rendre Thésée,
La gloire y trouverait votre âme disposée;
Je le crois de ce cœur qui sut tout m'immoler :
Aussi veux-je avec vous ne rien dissimuler.
J'aimai, seigneur; après mon infortune extrême,
Il me serait honteux de dire encor que j'aime.
Ce n'est pas que le cœur qu'un vrai mérite émeut
Cesse d'être sensible au moment qu'il le veut.
Le mien fut à Thésée, et je l'en croyais digne ;
Ses vertus à mes yeux étaient d'un prix insigne;
Rien ne brillait en lui que de grand, de parfait;
Il feignait de m'aimer, je l'aimais en effet;
Et comme d'une foi qui sert à me confondre
Ce qu'il doit à ma flamme eut lieu de me répondre,
Malgré l'ingratitude ordinaire aux amants,
D'autres que moi peut-être auraient cru ses serments.
Je m'immolais entière à l'ardeur d'un pur zèle;
Cet effort valait bien qu'il fût toujours fidèle.
Sa perfidie enfin n'a plus rien de secret;
Il l'a fait éclater, je la vois à regret.
C'est d'abord un ennui qui ronge, qui dévore;
J'en ai déjà souffert, j'en puis souffrir encore :
Mais quand à n'aimer plus un grand cœur se résout,

Le vouloir, c'est assez pour en venir à bout.
Quoi qu'un pareil triomphe ait de dur, de funeste,
On s'arrache à soi-même; et le temps fait le reste.
Voilà l'état, seigneur, où ma triste raison
A mis enfin mon âme après sa trahison.
Vous avez su tantôt, par un aveu sincère,
Que sans lui votre amour eût eu de quoi me plaire;
Et que mon cœur, touché du respect de vos feux,
S'il ne m'eût pas aimée, eût accepté vos vœux.
Puisqu'il me rend à moi, je vous tiendrai parole;
Mais après ce qu'il faut que ma gloire s'immole,
Etouffant un amour et si tendre et si doux,
Je ne vous réponds pas d'en prendre autant pour vous.
Ce sont des traits de feu que le temps seul imprime,
J'ai pour votre vertu la plus parfaite estime;
Et, pour être en état de remplir votre espoir,
Cette estime suffit à qui sait son devoir.

OENARUS.

Ah! pour la mériter, si le plus pur hommage...

ARIANE.

Seigneur, dispensez-moi d'en ouïr davantage.
J'ai tous les sens encor de trouble embarrassés:
Ma main dépend de vous, ce vous doit être assez;
Mais, pour vous la donner, j'avoûrai ma faiblesse,
J'ai besoin qu'un ingrat par son hymen m'en presse.
Tant que je le verrais en pouvoir d'être à moi,
Je prétendrais en vain disposer de ma foi:
Un feu bien allumé ne s'éteint qu'avec peine.
Le parjure Thésée a mérité ma haine;
Mon cœur veut être à vous, et ne peut mieux choisir;
Mais s'il me voit, me parle, il peut s'en ressaisir.
L'amour par le remords aisément se désarme:
Il ne faut quelquefois qu'un soupir, qu'une larme;
Et du plus fier courroux quoi qu'on se soit promis,
On ne tient pas longtemps contre un amant soumis.
Ce sont vos intérêts que, sans m'en vouloir croire,
Thésée à ses désirs abandonne sa gloire;
Dès que d'un autre objet je le verrai l'époux,
Si vous m'aimez encor, seigneur, je suis à vous.
Mon cœur de votre hymen se fait un heur suprême,
Et c'est ce que je veux lui déclarer moi-même.
Qu'on le fasse venir. Allez, Nérine. Ainsi,
De mon cœur, de ma foi, n'ayez aucun souci:
Après ce que j'ai dit, vous en êtes le maître.

OENARUS.

Ah! madame, par où puis-je assez reconnaître...

ARIANE.

Seigneur, un peu de trêve; en l'état où je suis,
J'ai comblé votre espoir, c'est tout ce que je puis.

SCÈNE III.

ARIANE, PHÈDRE.

PHÈDRE.

Ce retour me surprend. Tantôt contre Thésée
Du plus ardent courroux vous étiez embrasée;
Et déjà la raison a calmé ce transport!

ARIANE.

Que ferais-je, ma sœur? c'est un arrêt du sort.
Thésée a résolu d'achever son parjure,
Il veut me voir souffrir; je me tais, et j'endure.

PHÈDRE.

Mais vous répondez-vous d'oublier aisément
Ce que sa passion eut pour vous de charmant?
D'avoir à d'autres vœux un cœur si peu contraire,
Que...

ARIANE.

Je n'ai rien promis que je ne veuille faire.
Qu'il s'engage à l'hymen, j'épouserai le roi.

PHÈDRE.

Quoi! par votre aveu même il donnera sa foi?
Et lorsque son amour a tant reçu du vôtre,
Vous le verrez sans peine entre les bras d'une autre?

ARIANE.

Entre les bras d'une autre! Avant ce coup, ma sœur,
J'aime, je suis trahie, on connaîtra mon cœur.
Tant de périls bravés, tant d'amour, tant de zèle,
M'auront fait mériter les soins d'un infidèle!
A ma honte partout ma flamme aura fait bruit,
Et ma lâche rivale en cueillera le fruit!
J'y donnerai bon ordre. Il faut, pour la connaître,
Empêcher, s'il se peut, ma fureur de paraître;
Moins l'amour outragé fait voir d'emportement,
Plus, quand le coup approche, il frappe sûrement.
C'est par là qu'affectant une douleur aisée
Je feins de consentir à l'hymen de Thésée;
A savoir son secret j'intéresse le roi.
Pour l'apprendre, ma sœur, travaillez avec moi;
Car je ne doute point qu'une amitié sincère
Contre sa trahison n'arme votre colère,
Que vous ne ressentiez tout ce que sent mon cœur.

PHÈDRE.

Madame, vous savez...

ARIANE.

Je vous connais, ma sœur;
Aussi c'est seulement en vous ouvrant mon âme
Que dans son désespoir je soulage ma flamme.
Que de projets trahis! Sans cet indigne abus,
J'arrêtais votre hymen avec Pirithoüs;
Et de mon amitié cette marque nouvelle
Vous doit faire encor plus haïr mon infidèle.
Sur le bruit qu'aura fait son changement d'amour
Sachez adroitement ce qu'on dit à la cour;
Voyez Eglé, Mégiste, et parlez d'Ariane.
Mais surtout prenez soin d'entretenir Cyane;
C'est elle qui d'abord a frappé mon esprit.
Vous savez que l'amour aisément se trahit:
Observez ses regards, son trouble, son silence.

PHÈDRE.

J'y prends trop d'intérêt pour manquer de prudence.
Dans l'ardeur de venger tant de droits violés,
C'est donc cette rivale à qui vous en voulez?

ARIANE.

Pour porter sur l'ingrat un coup vraiment terrible,
Il faut frapper par là; c'est son endroit sensible.
Vous-même, jugez-en. Elle me fait trahir;
Par elle je perds tout: la puis-je assez haïr?
Puis-je assez consentir à tout ce que la rage
M'offre de plus sanglant pour venger mon outrage?
Rien, après ce forfait, ne me doit retenir;
Ma sœur, il est de ceux qu'on ne peut trop punir.
Si Thésée, oubliant un amour ordinaire,
M'avait manqué de foi dans la cour de mon père,
Quoi que pût le dépit en secret m'ordonner,
Cette infidélité serait à pardonner.
Ma rivale, dirais-je, a pu sans injustice
D'un cœur qui fut à moi chérir le sacrifice;
La douceur d'être aimée ayant touché le sien,
Elle a dû préférer son intérêt au mien.
Mais étrangère ici, pour l'avoir osé croire,
J'ai sacrifié tout, jusqu'au soin de ma gloire;
Et pour ce qu'a quitté ma trop crédule foi,
Je n'avais que ce cœur que je croyais à moi.
Je le perds, on me l'ôte: il n'est rien que n'essaye
La fureur qui m'anime, afin qu'on me le paye.
J'en mettrai haut le prix, c'est à lui d'y penser.

PHÈDRE.

Ce revers est sensible, il faut le confesser:
Mais, quand vous connaîtrez celle qu'il vous préfère,
Pour venger votre amour que prétendez-vous faire?

ARIANE.

L'aller trouver, la voir, et de ma propre main
Lui mettre, lui plonger un poignard dans le sein.
Mais, pour mieux adoucir les peines que j'endure,
Je veux porter le coup aux yeux de mon parjure,
Et qu'en son cœur les miens pénètrent à loisir
Ce qu'aura de mortel son affreux déplaisir.
Alors ma passion trouvera de doux charmes
A jouir de ses pleurs comme il fait de mes larmes;
Alors il me dira si se voir lâchement
Arracher ce qu'on aime est un léger tourment.

PHÈDRE.

Mais, sans l'autoriser à vous être infidèle,
Cette rivale a pu le voir brûler pour elle;
Elle a peine à ses vœux peut-être à consentir.

ARIANE.

Point de pardon, ma sœur; il fallait m'avertir:
Son silence fait voir qu'elle a part au parjure;
Enfin il faut du sang pour laver mon injure.
De Thésée, il est vrai, je puis percer le cœur;
Mais, si je m'y résous, vous n'avez plus de sœur.
Vous aurez beau vouloir que mon bras se retienne;

Tout perfide qu'il est, ma mort suivra la sienne ;
Et sur mon propre sang l'ardeur de nous unir
Me le fera venger aussitôt que punir.
Non, non ; un sort trop doux suivrait sa perfidie,
Si mes ressentiments se bornaient à sa vie :
Portons, portons plus loin l'ardeur de l'accabler,
Et donnons, s'il se peut, aux ingrats à trembler.
Vous figurez-vous bien son désespoir extrême,
Quand, dégouttante encor du sang de ce qu'il aime,
Ma main, offerte au roi dans ce fatal instant,
Bravera jusqu'au bout la douleur qui l'attend ?
C'est en vain de son cœur qu'il croit m'avoir chassée,
Je n'y suis pas peut-être encor tout effacée ;
Et ce sera de quoi mieux combler son ennui,
Que de vivre à ses yeux pour un autre que lui.

PHÈDRE.

Mais pour aimer le roi vous sentez-vous dans l'âme...

ARIANE.

Et le moyen, ma sœur, qu'un autre objet m'enflamme ?
Jamais, soit qu'on se trompe ou réussisse au choix,
Les fortes passions ne touchent qu'une fois :
Ainsi l'hymen du roi me tiendra lieu de peine.
Mais je dois à mon cœur cette cruelle gêne :
C'est lui qui m'a fait prendre un trop indigne amour,
Il m'a trahie ; il faut le trahir à mon tour.
Oui, je le punirai de n'avoir pu connaître
Qu'en parlant pour Thésée il parlait pour un traître ;
D'avoir... Mais le voici. Contraignons-nous si bien,
Que de mon artifice il ne soupçonne rien.

SCÈNE IV.

ARIANE, THÉSÉE, PHÈDRE, NÉRINE.

ARIANE.

Enfin à la raison mon courroux rend les armes.
De l'amour aisément on ne vainc pas les charmes.
Si c'était un effort qui dépendît de nous,
Je regretterais moins ce que je perds en vous.
Il vous force à changer ; il faut que j'y consente.
Au moins c'est de vos soins une marque obligeante,
Que, par ces nouveaux feux ne pouvant être à moi,
Vous preniez intérêt à me donner au roi.
Son trône est un appui qui flatte ma disgrace ;
Mais ce n'est que par vous que j'y puis prendre place.
Si l'infidélité ne vous peut étonner,
J'en veux avoir l'exemple, et non pas le donner.
C'est peu qu'aux yeux de tous vous brûliez pour une autre ;
Tout ce que peut ma main, c'est d'imiter la vôtre,
Lorsque, par votre hymen m'ayant rendu ma foi,
Vous m'aurez mise en droit de disposer de moi.
Pour me faire jouir des biens qu'on me prépare,
C'est à vous de hâter le coup qui nous sépare :
Votre intérêt le veut encor plus que le mien.

THÉSÉE.

Madame, je n'ai pas...

ARIANE.

Ne me répliquez rien.
Si ma perte est un mal dont votre cœur soupire,
Vos remords trouveront le temps de me le dire ;
Et cependant ma sœur, qui peut vous écouter,
Saura ce qu'il vous reste encore à consulter.

SCÈNE V.

PHÈDRE, THÉSÉE.

THÉSÉE.

Le ciel à mon amour serait-il favorable
Jusqu'à rendre sitôt Ariane exorable ?
Madame, quel bonheur qu'après tant de soupirs
Je pusse sans contrainte expliquer mes désirs,
Vous peindre en liberté ce que pour vous m'inspire...

PHÈDRE.

Renfermez-le, de grâce, et craignez d'en trop dire.
Vous voyez que j'observe, avant que vous parler,
Qu'aucun témoin ici ne se puisse couler.

Un grand calme à vos yeux commence de paraître.
Tremblez, prince, tremblez ; l'orage est près de naître.
Tout ce que vous pouvez vous figurer d'horreur
Des violents projets de l'amour en fureur
N'est qu'un faible crayon de la secrète rage
Qui possède Ariane et trouble son courage.
L'aveu qu'à votre hymen elle semble donner
Vers le piége tendu cherche à vous entraîner.
C'est par là qu'elle croit découvrir sa rivale ;
Et, dans les vifs transports que sa vengeance étale,
Plus le sang nous unit, plus son ressentiment,
Quand je serai connue, aura d'emportement.
Rien ne m'en peut sauver, ma mort est assurée.
Tout à l'heure avec moi sa haine l'a jurée :
J'en ai reçu l'arrêt. Ainsi, le fort amour
Souvent sans le savoir mettant sa flamme au jour,
Mon sang doit s'apprêter à laver son outrage.
Vous l'avez voulu, prince ; achevez votre ouvrage.

THÉSÉE.

A quoi que son courroux puisse être disposé,
Il est, pour s'en défendre, un moyen bien aisé.
Ce calme qu'elle affecte afin de me surprendre
Ne me fait que trop voir ce que j'en dois attendre :
La foudre gronde, il faut vous mettre hors d'état
D'en ouïr la menace et d'en craindre l'éclat.
Fuyons d'ici, madame ; et venez dans Athènes,
Par un heureux hymen, voir la fin de nos peines.
J'ai mon vaisseau tout prêt. Dès cette même nuit
Nous pouvons de ces lieux disparaître sans bruit.
Quand même pour vos jours nous n'aurions rien à craindre,
Assez d'autres raisons nous y doivent contraindre.
Ariane, forcée à renoncer à moi,
N'aura plus de prétexte à refuser le roi :
Pour son propre intérêt il faut s'éloigner d'elle.

PHÈDRE.

Et qui me répondra que vous serez fidèle ?

THÉSÉE.

Ma foi, que ni le temps ni le ciel en courroux...

PHÈDRE.

Ma sœur l'avait reçue en fuyant avec vous.

THÉSÉE.

L'emmener avec moi fut un coup nécessaire :
Il fallait la sauver de la fureur d'un père ;
Et la reconnaissance eut part seule aux serments
Par qui mon cœur du sien paya les sentiments :
Ce cœur violenté n'aimait qu'avec étude.
Et, quand il entrerait un peu d'ingratitude
Dans ce manque de foi qui vous semble odieux,
Pourquoi me reprocher un crime de vos yeux ?
L'habitude à les voir me fit de l'inconstance
Une nécessité dont rien ne me dispense ;
Et si j'ai trop flatté cette crédule sœur,
Vous en êtes complice aussi bien que mon cœur.
Vous voyant auprès d'elle, et mon amour extrême
Ne pouvant avec vous s'expliquer par vous-même,
Ce que je lui disais d'engageant et de doux,
Vous ne saviez que trop qu'il s'adressait à vous.
Je n'examinais point, en vous ouvrant mon âme,
Si c'était d'Ariane entretenir la flamme ;
Je songeais seulement à vous marquer ma foi ;
Je me faisais entendre, et c'était tout pour moi.

PHÈDRE.

Dieux ! qu'elle en souffrira ! que d'ennuis ! que de larmes !
J'en sens naître en mon cœur les plus rudes alarmes :
Il voit avec horreur ce qui doit arriver.
Cependant j'ai trop fait pour ne pas achever :
Ces foudroyants regards, ces accablants reproches,
Dont par son désespoir je vois les coups si proches,
Pour moi, pour une sœur, sont plus à redouter
Que cette triste mort qu'elle croit m'apprêter.
Elle a su votre amour, elle saura le reste.
De ses pleurs, de ses cris, fuyons l'éclat funeste ;
Je vois bien qu'il le faut. Mais, las !...

THÉSÉE.

Vous soupirez ?

PHÈDRE.

Oui, prince, je veux trop ce que vous désirez.
Elle se fie à moi, cette sœur, elle m'aime ;
C'est une ardeur sincère, une tendresse extrême ;
Jamais son amitié ne me refusa rien :
Pour l'en récompenser je lui vole son bien,
Je l'expose aux rigueurs du sort le plus sévère,
Je la tue ; et c'est vous qui me le faites faire !
Pourquoi vous ai-je aimé ?

THÉSÉE.

Vous en repentez-vous ?

PHÈDRE.

Je ne sais. Pour mon cœur il n'est rien de plus doux :
Mais, vous le remarquez, ce cœur tremble, soupire;
Et perdant une sœur, si j'ose encor le dire,
Vous la laissez dans Naxe en proie à ses douleurs,
Votre légèreté me peut laisser ailleurs.
Qui voudra plaindre alors les ennuis de ma vie
Sur l'exemple éclatant d'Ariane trahie?
Je l'aurai bien voulu. Mais c'en est fait; parlons.

THÉSÉE.

En vain...

PHÈDRE.

Le temps se perd quand nous en consultons.
Si vous blâmez la crainte où ce soupçon me livre,
J'en répare l'outrage en m'offrant à vous suivre.
Puisqu'à ce grand effort ma flamme se résout,
Donnez l'ordre qu'il faut, je serai prête à tout.

ACTE V.

SCÈNE I.

ARIANE, NÉRINE.

NÉRINE.

Un peu plus de pouvoir, madame, sur vous-même.
A quoi sert ce transport, ce désespoir extrême?
Vous avez, dans un trouble à nul autre pareil,
Prévenu ce matin le lever du soleil :
Dans le palais, errante, interdite, abattue,
Vous avez laissé voir la douleur qui vous tue :
Ce ne sont que soupirs, que larmes, que sanglots.

ARIANE.

On me trahit, Nérine; où trouver du repos?
Quoi! ce parfait amour dont mon âme ravie
Ne croyait voir la fin qu'en celle de ma vie,
Ces feux, ces tendres feux pour moi trop allumés,
Dans le cœur d'un ingrat sont déjà consumés!
Thésée avec plaisir a pu les voir éteindre!
Ma mort n'est qu'un malheur qui ne vaut pas le craindre!
Et ce parjure amant qui se rit de ma foi,
Quoiqu'il vive toujours, ne vivra plus pour moi!
Que fait Pirithoüs? viendra-t-il?

NÉRINE.

Oui, madame;
Je l'ai fait avertir.

ARIANE.

Quels combats dans mon âme!

NÉRINE.

Pirithoüs viendra; mais ce transport jaloux
Qu'attend-il de sa vue? et que lui direz-vous?

ARIANE.

Dans l'excès étonnant de mon cruel martyre,
Hélas! demandes-tu ce que je pourrai dire?
Dût ma douleur sans cesse avoir le même cours,
Se plaint-on trop souvent de ce qu'on sent toujours?

Tu dis donc qu'hier au soir chacun avec murmure
Parlait diversement de ma triste aventure,
Que la jeune Cyane est celle que l'on croit
Que Thésée...

NÉRINE.

On la nomme à cause qu'il la voit:
Mais qu'en pouvoir juger? il voit Phèdre de même;
Et cependant, madame, est-ce Phèdre qu'il aime?

ARIANE.

Que n'a-t-il pu l'aimer! Phèdre l'aurait connu,
Et par là mon malheur eût été prévenu.
De sa flamme par elle aussitôt avertie,
Dans sa première ardeur je l'aurais amortie.
Par où vaincre d'ailleurs les rebuts de ma sœur?

NÉRINE.

En vain il aurait cru pouvoir toucher son cœur;
Je le sais : mais enfin quand un amant sait plaire,
Qui consent à l'ouïr peut aimer et se taire.

ARIANE.

Je soupçonnerais Phèdre, elle de qui les pleurs
Semblaient, en s'embarquant, présager nos malheurs!
Avant que la résoudre à seconder ma fuite,
A quoi, pour la gagner, ne fus-je pas réduite!
Combien de résistance et d'obstinés refus!

NÉRINE.

Vous n'avez rien, madame, à craindre là-dessus.
Je connais sa tendresse; elle est pour vous si forte,
Qu'elle mourrait plutôt...

ARIANE.

Je veux la voir, n'importe.
Va, fais-lui promptement savoir que je l'attends;
Dis-lui que le sommeil l'arrête trop longtemps,
Que je sens ma douleur croître par son absence.
Qu'elle est heureuse, hélas! dans son indifférence!
Son repos n'est troublé d'aucun mortel souci.
Pirithoüs paraît; fais-la venir ici.

SCÈNE II.

ARIANE, PIRITHOÜS.

ARIANE.

Eh bien! puis-je accepter la main qui m'est offerte?
Le roi s'empresse-t-il à réparer ma perte?
Et, pour me laisser libre à payer son amour,
De l'hymen de Thésée a-t-on choisi le jour?

PIRITHOÜS.

Le roi, sur ce projet, entretint hier Thésée;
Mais il trouva son âme encor mal disposée.
Il est, pour les ingrats, de rigoureux instants;
Thésée en fit l'épreuve, et demanda du temps.

ARIANE.

Différer d'être heureux après son inconstance,
C'est montrer en aimant bien peu d'impatience;
Et ce nouvel objet dont son cœur est épris
Y doit, pour son amour, croire trop de mépris.
Pour moi, je l'avoûrai, sa trahison me fâche;
Mais puisqu'en me quittant il lui plaît d'être lâche,
Si je dois être au roi, je voudrais que sa main
Eût pu déjà fixer mon destin incertain.
L'irrésolution m'embarrasse et me gêne.

PIRITHOÜS.

Si l'on m'avait dit vrai, vous seriez hors de peine;
Mais, madame, je puis être mal averti.

ARIANE.

Et de quoi, prince?

PIRITHOÜS.

On dit que Thésée est parti.
Par là vous seriez libre.

ARIANE.

Ah! que viens-je d'entendre!
Il est parti, dit-on?

PIRITHOÜS.

Ce bruit doit vous surprendre.

ARIANE.

Il est parti! Le ciel me trahirait toujours!
Mais non; que deviendraient ses nouvelles amours?
Ferait-il cet outrage à l'objet qui l'enflamme?
L'abandonnerait-il?

PIRITHOÜS.

Je ne sais; mais, madame,
Un vaisseau cette nuit s'est échappé du port.

ARIANE.

Ce n'est pas lui, sans doute; on le soupçonne à tort.
Peut-il être parti sans que le roi le sache,
Sans que Pirithoüs, à qui rien ne se cache,
Sans qu'enfin... Mais de quoi me voudrais-je étonner?
Que ne peut-il pas faire? il m'ose abandonner,
Oublier un amour qui, toujours trop fidèle,
M'oblige encor pour lui...

SCÈNE III.

ARIANE, PIRITHOÜS, NÉRINE.

ARIANE, *à Nérine.*

Que fait ma sœur? vient-elle?
Avec quelle surprise elle va recevoir
La nouvelle d'un coup qui confond mon espoir,
D'un coup par qui ma haine à languir est forcée!

NÉRINE.

Madame, j'ai longtemps...

ARIANE.

Où l'as-tu donc laissée?
Parle.

NÉRINE.

De tous côtés j'ai couru vainement;

On ne la trouve point dans son appartement.

ARIANE.

On ne la trouve point! Quoi! si matin! Je tremble.
Tant de maux à mes yeux viennent s'offrir ensemble,
Que, stupide, égarée, en ce trouble importun,
De crainte d'en trop voir, je n'en regarde aucun.
N'as-tu rien ouï dire?

NÉRINE.

On parle de Thésée.
On veut que cette nuit, voyant la fuite aisée...

ARIANE.

O nuit! ô trahison! dont la double noirceur
Passe tout!... Mais pourquoi m'alarmer de ma sœur?
Sa tendresse pour moi, l'intérêt de sa gloire,
Sa vertu, tout enfin me défend de rien croire.
Cependant contre moi quand tout prend son parti,
Elle ne paraît point, et Thésée est parti!
Qu'on la cherche; c'est trop languir dans ce supplice;
Je m'en sens accablée, il est temps qu'il finisse.
Quoique mon cœur rejette un doute injurieux,
Il a besoin, ce cœur, du secours de mes yeux.
La moindre inquiétude est trop tard apaisée.

SCÈNE IV.

ARIANE, PIRITHOUS, ARCAS, NÉRINE.

ARCAS, *à Pirithoüs.*

Seigneur, je vous apporte un billet de Thésée.

ARIANE.

Donnez, je le verrai. Par qui l'a-t-on reçu?
D'où l'a-t-on envoyé? Qu'a-t-on fait? Qu'a-t-on su?
Il est parti, Nérine. Ah! trop funeste marque!

ARCAS.

On vient de voir au port arriver une barque;
C'est de là qu'est venu le billet que voici.

ARIANE.

Lisons : mon amour tremble à se voir éclairci.

THÉSÉE, *à Pirithoüs.*

« Pardonnez une fuite où l'amour me condamne;
« Je pars sans vous en avertir.
« Phèdre du même amour n'a pu se garantir;
« Elle fuit avec moi. Prenez soin d'Ariane. »

Prenez soin d'Ariane! Il viole sa foi,
Me désespère, et veut qu'on prenne soin de moi!

PIRITHOUS.

Madame, en vos malheurs, qui font peine à comprendre...

ARIANE.

Laissez-moi, je ne veux vous voir ni vous entendre.
C'est vous, Pirithoüs, dont le funeste abord,
Toujours fatal pour moi, précipite ma mort.

PIRITHOUS.

J'ignore...

ARIANE.

Allez au roi porter cette nouvelle :
Nérine me demeure, il me suffira d'elle.

PIRITHOUS.

D'un départ si secret le roi sera surpris.

ARIANE.

Sans son ordre, Thésée eût-il rien entrepris?
Son aveu l'autorise; et de ses injustices
Le roi, vous, et les dieux, vous êtes tous complices.

SCÈNE V.

ARIANE, NÉRINE.

ARIANE.

Ah, Nérine!

NÉRINE.

Madame, après ce que je voi,
Je l'avoue, il n'est plus ni d'honneur ni de foi :
Sur les plus saints devoirs l'injustice l'emporte.
Que de chagrins!

ARIANE.

Tu vois, ma douleur est si forte,
Que, succombant aux maux qu'on me fait découvrir,
Je demeure insensible à force de souffrir.
Enfin d'un fol espoir je suis désabusée.
Pour moi, pour mon amour, il n'est plus de Thésée.
Le temps au repentir aurait pu le forcer;
Mais c'en est fait, Nérine, il n'y faut plus penser.
Hélas! qui l'aurait cru, quand son injuste flamme
Par l'ennui de le perdre accablait tant mon âme
Qu'en ce terrible excès de peine et de douleurs
Je ne connusse encor que mes moindres malheurs?
Une rivale au moins pour soulager ma peine
M'offrait, en la perdant, de quoi plaire à ma haine;
Je promettais son sang à mes bouillants transports.
Mais je trouve à briser les liens les plus forts;
Et, quand dans une sœur, après ce noir outrage,
Je découvre en tremblant la cause de ma rage,
Ma rivale et mon traître, aidés de mon erreur,
Triomphent par leur fuite, et bravent ma fureur!
Nérine, entres-tu bien, lorsque le ciel m'accable,
Dans tout ce qu'a mon sort d'affreux, d'épouvantable?
La rivale sur qui tombe cette fureur,
C'est Phèdre, cette Phèdre à qui j'ouvrais mon cœur!
Quand je lui faisais voir ma peine sans égale,
Que j'en marquais l'horreur, c'était à ma rivale!
La perfide, abusant de ma tendre amitié,
Montrait de ma disgrâce une fausse pitié!
Et, jouissant des maux que j'aimais à lui peindre,
Elle en était la cause, et feignait de me plaindre!
C'est là mon désespoir. Pour avoir trop parlé,
Je perds ce que déjà je tenais immolé.
Je l'ai portée à fuir, et, par mon imprudence,
Moi-même je me suis dérobé ma vengeance.
Dérobé ma vengeance! A quoi pensé-je! Ah, dieux!
L'ingrate! On la verrait triompher à mes yeux!
C'est trop de patience en de si rudes peines.
Allons, partons, Nérine, et volons vers Athènes.
Mettons un prompt obstacle à ce qu'on lui promet.
Elle n'est pas encore où son espoir la met.
Sa mort, sa seule mort, mais une mort cruelle...

NÉRINE.

Calmez cette douleur : où vous emporte-t-elle?
Madame, songez-vous que tous ces vains projets
Par l'éclat de vos cris s'entendent au palais?

ARIANE.

Qu'importe que partout mes plaintes soient ouïes?
On connaît, on a vu des amantes trahies;
A d'autres quelquefois on a manqué de foi :
Mais, Nérine, jamais il n'en fut comme moi.
Par cette tendre ardeur dont j'ai chéri Thésée,
Avais-je mérité de m'en voir méprisée?
De tout ce que j'ai fait considère le fruit.
Quand je fuis pour lui seul, c'est moi seule qu'il fuit.
Pour lui seul je dédaigne une couronne offerte :
En séduisant ma sœur, il conspire ma perte.
De ma foi chaque jour ce sont gages nouveaux :
Je le comble de biens, il m'accable de maux;
Et, par une rigueur jusqu'au bout poursuivie,
Quand j'empêche sa mort, il m'arrache la vie.
Après l'indigne éclat d'un procédé si noir,
Je ne m'étonne plus qu'il craigne de me voir :
La honte qu'il en a lui fait fuir ma rencontre.
Mais enfin à mes yeux il faudra qu'il se montre :
Nous verrons s'il tiendra contre ce qu'il me doit;
Mes larmes parleront, c'en est fait s'il les voit.
Ne les contraignons plus, et par cette faiblesse
De son cœur étonné surprenons la tendresse.
Ayant à mon amour immolé ma raison,
La peur d'en faire trop serait hors de saison.
Plus d'égard à ma gloire; approuvée ou blâmée,
J'aurai tout fait pour moi, si je demeure aimée...
Mais à quel lâche espoir mon trouble me réduit!
Si j'aime encor Thésée, oublié-je qu'il fuit?
Peut-être en ce moment aux pieds de ma rivale
Il rit des vains projets où mon cœur se ravale.
Tous deux peut-être... Ah, ciel! Nérine, empêche-moi
D'ouïr ce que j'entends, de voir ce que je voi.
Leur triomphe me tue; et, toute possédée
De cette assassinante et trop funeste idée,
Quelques bras que contre eux ma haine puisse unir,
Je souffre plus encor qu'elle ne peut punir.

SCÈNE VI.

OENARUS, ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE, ARCAS.

OENARUS.

Je ne viens point, madame, opposer à vos plaintes
De faux raisonnements, ou d'injustes contraintes;
Je viens vous protester que tout ce qu'en ma cour...

ARIANE.

Je sais ce que je dois, seigneur, à votre amour;
Je connais même à quoi ma parole m'engage;
Mais...

OENARUS.

A vos déplaisirs épargnons cette image.
Vous répondriez mal d'un cœur...

ARIANE.

Comment, hélas!
Répondrais-je de moi? Je ne me connais pas.

OENARUS.

Si du secours du temps ma foi favorisée
Peut mériter qu'un jour vous oubliiez Thésée...

ARIANE.

Si j'oublirai Thésée? Ah, dieux! mon lâche cœur
Nourrirait pour Thésée une honteuse ardeur!
Thésée encor sur moi garderait quelque empire!
Je dois haïr Thésée, et voudrais m'en dédire!
Oui, Thésée à jamais sentira mon courroux;
Et si c'est pour vos vœux quelque chose de doux,
Je jure par les dieux, par ces dieux qui peut-être
S'uniront avec moi pour me venger d'un traître,
Que j'oublirai Thésée; et que, pour m'émouvoir,
Remords, larmes, soupirs, manqueront de pouvoir.

PIRITHOUS.

Madame, si j'osais...

ARIANE.

Non, parjure Thésée,
Ne crois pas que jamais je puisse être apaisée:
Ton amour y ferait des efforts superflus.
Le plus grand de mes maux est de ne t'aimer plus:
Mais après ton forfait, ta noire perfidie,
Pourvu qu'à te gêner le remords s'étudie,
Qu'il te livre sans cesse à de secrets bourreaux,
C'est peu pour m'étonner que le plus grand des maux.
J'ai trop gémi, j'ai trop pleuré tes injustices,
Tu m'as bravée: il faut qu'à ton tour tu gémisses.
Mais quelle est mon erreur! Dieux! je menace en l'air.
L'ingrat se donne ailleurs quand je crois lui parler.
Il goûte la douceur de ses nouvelles chaînes.
Si vous m'aimez, seigneur, suivons-le dans Athènes.
Avant que ma rivale y puisse triompher,
Partons; portons-y plus que la flamme et le fer.
Que par vous la perfide entre mes mains livrée
Puisse voir ma fureur de son sang enivrée.
Par ce terrible éclat signalez ce grand jour,
Et méritez ma main en vengeant mon amour.

OENARUS.

Consultons-en le temps, madame; et s'il faut faire...

ARIANE.

Le temps! Mon désespoir souffre-t-il qu'on diffère?
Puisque tout m'abandonne, il est pour mon secours
Une plus sûre voie, et des moyens plus courts.

(Elle se jette sur l'épée de Pirithoüs.)

Tu m'arrêtes, cruel!

NÉRINE.

Que faites-vous, madame?

ARIANE, *à Nérine.*

Soutiens-moi; je succombe aux transports de mon âme.
Si dans mes déplaisirs tu veux me secourir,
Ajoute à ma faiblesse, et me laisse mourir.

OENARUS.

Elle semble pâmer. Qu'on la secoure vite.
Sa douleur est un mal qu'un prompt remède irrite;
Et c'en serait sans doute accroître les efforts,
Qu'opposer quelque obstacle à ses premiers transports.

LE MAI,

comédie en trois actes,

MÊLÉE DE VERS ET DE PROSE, D'ARIETTES ET DE VAUDEVILLES,

PAR DESFONTAINES,

Représentée pour la première fois par les comédiens italiens ordinaires du roi, le 8 mai 1776.

Personnages.	*Acteurs.*
LYSIMON	MM. TRIAL.
DORIMON	LA RUETTE.
LUCILE, fille de Dorimon	Mlle LE FÈVRE.
DORVAL, neveu de Lysimon, et amant de Lucile	M. MICHU.
COSTUME, auteur tragique	MM. SUIN.
DUHAUT-TON, auteur de grands opéras	NARBONNE.
ROUCOULANT, compositeur d'ariettes	JULIEN.
JEUNES FILLES.	
SUITE.	

La scène se passe dans la maison de campagne de Dorimon.

ACTE I.

Le théâtre représente une promenade plantée d'arbres, dans le fond de laquelle on aperçoit l'entrée d'un bois épais. Lucile y arrive seule en rêvant.

SCÈNE I.

LUCILE, seule.

AIR: *Je crois, Lison*, etc.

Que devenir!
Non, je n'y puis consentir;
Mais comment parvenir
A détromper mon père!
Quelle rigueur!
Dorval m'a donné son cœur:
Hélas! que faire
Pour assurer son bonheur?...

(Lysimon arrive pendant les quatre derniers vers, les écoute et s'avance.)

LYSIMON. Il faut...

(Lucile ne l'entend point, et Lysimon s'arrête encore pour l'écouter.)

LUCILE.

AIR : *Je n'en veux pas davantage.*

Mais pourquoi suis-je inquiète
Du destin de mon amant?
Tout me dit, tout me répète
Que Dorval est inconstant.
Ah! s'il n'était pas volage,
Aurait-il écrit sur ce ton?
Eh! non, non, non,
N'y pensons pas davantage..

(Lysimon avance, prend le ton de Lucile, et lui répète les quatre derniers vers du couplet précédent.)

SCÈNE II.

LUCILE, LYSIMON.

LYSIMON.

Quelle rigueur!

LUCILE, *faisant un cri de surprise.* Ah!...

LYSIMON.

Dorval m'a donné son cœur...

LUCILE. Et m'a trompée.

LYSIMON.

Hélas! que faire
Pour assurer son bonheur?

LUCILE. Vous avez..., oui, vous avez mal entendu.

LYSIMON, *ironiquement.* Très-mal, et mon neveu qui est ici....

LUCILE. Lui!... J'en suis fâchée...

LYSIMON. Désespérée...

LUCILE. Oui, monsieur; car enfin, ses rivaux sont arrivés, et demain je serai le prix de celui des trois qui m'offrira le mai le plus beau, le plus brillant...

LYSIMON. Le plus brillant!...

LUCILE. Telle est la volonté de mon père, qui est plus que jamais entêté de musiciens et de musique, de poëtes et de vers.

LYSIMON. Lui, qui de sa vie n'a lu que ses livres de compte, et la facture de ses étoffes! il s'y connaissait fort bien; mais en talents! il n'en a pas l'idée.

LUCILE. De mieux en mieux; mais je lui obéirai.

LYSIMON. Vous!

LUCILE. Assurément : d'ailleurs il a raison, et je suis persuadée, comme lui, que pour figurer dans le monde, il faut y être la beauté chérie d'un poëte, ne fît-il que de petits vers.

AIR : *Sans le savoir.*

Dans ses sonnets, dans ses préfaces,
Ses bouts-rimés, ses dédicaces,
Il met son Iris en crédit :
Veut-il en faire une déesse?
Un hémistiche lui suffit.
Quel honneur d'être la maîtresse
D'un bel esprit!

LYSIMON.

Même air.

Pour une rime qui le gêne,
Pour un mot qui le met en peine,
Il ronge ses doigts jour et nuit;
Dans un coin sa chaste déesse
Sur son autel bâille et maigrit.
Quel plaisir d'être la maîtresse
D'un bel esprit!

LUCILE. Eh! monsieur, vous êtes toujours le même, et c'est votre gaieté, je l'avais prévu, oui, c'est votre gaieté qui a fait notre malheur.

LYSIMON. Oh, parbleu! je sais me fâcher comme un autre, et j'aurai raison de la lettre dans laquelle votre père me mande que mon neveu n'est pas fait pour lutter avec les sublimes amants parmi lesquels il est résolu de vous choisir un époux.

LUCILE. Et vous partez de là pour lui en envoyer le portrait le plus désavantageux.

LYSIMON. Le plus vrai.

LUCILE. Le plus déplacé. Oui, monsieur, et si Dorval m'avait aimée...

LYSIMON. Il aurait souscrit aux éloges que Dorimon prodigue aux insipides tragédies de Costume!...

LUCILE. Que lui importe?

LYSIMON. Aux ridicules opéras de Duhaut-Ton!...

LUCILE. Mais c'était le moyen...

LYSIMON. Aux langoureux opéras comiques de Roucoulant!...

LUCILE. Eh! quand même Dorval aurait feint d'y souscrire, quel droit auriez-vous de le trouver mauvais?

LYSIMON. Celui de tout homme qui révère les talents, et qui ne peut souffrir que de plats écrivains prétendent usurper la place de ceux qui sont faits pour les cultiver. Dorval est de mon avis, et s'il pensait autrement je le déshériterais.

AIR : *Comm' v'là qu'est fait!*

Que l'auteur à qui Melpomène
Prête son âme et ses pinceaux,
Tous les jours offre sur la scène
Et ses tyrans et ses héros.
Mais que le rimeur qui, la veille,
Chansonnait Lisette ou Margot,
Prétende au flambeau de Corneille
Allumer son triste fallot,
Oh! c'en est trop,
Oh! c'en est trop.

LUCILE. Oui, c'en est trop, mais de votre part; et, encore une fois, si je vous avais été chère, vous auriez ordonné à Dorval de ménager ses rivaux; non par égard pour eux mais, pour mon père, qu'il a aigri et animé contre lui, au point que rien ne sera capable de le ramener.

(Dorval arrive sur ces derniers mots, et les entend.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, DORVAL.

DORVAL, *à Lucile.* Ah! si je vous avais vue, un seul de vos regards m'aurait arrêté; mais éloigné de vous, furieux des brocards que ces messieurs ont lancés contre moi; car ce sont eux qui ont dicté la réponse de Dorimon...

LUCILE. Il est vrai...

DORVAL. Je n'ai plus écouté que mon désespoir...

LUCILE. Et les conseil de votre oncle, dont la haine de mon père est la suite; et s'il savait que vous êtes ici, s'il vous y trouvait!...

DORVAL. Il ne m'a vu qu'une fois...

LYSIMON. Et ne le reconnaîtrait pas. Moi, j'ai fait la faute, et je saurai la réparer.

LUCILE. Impossible.

DORVAL, *à Lucile.* Si votre cœur n'est plus à moi; mais si vous me l'avez conservé...

LYSIMON, *à Lucile.* Hein!...

LUCILE. Moi!... Il est bien cruel de ne pouvoir se contraindre.

DORVAL. Je renais.

LYSIMON. Très-cruel : mais Dorval vous en dédommagera, et dans quelques jours, vous conviendrez avec moi que le sort d'une beauté divinisée ne vaut pas celui d'une tendre épouse que l'amour humanise.

DORVAL, *à Lucile.*

AIR : *Je suis Lindor*, etc.

Je n'aurai point le brillant avantage
De vous offrir couplets et madrigaux :
Mais le plaisir vaut mieux que des rondeaux,
Et de l'esprit le cœur nous dédommage.

LUCILE, *à Dorval.*
Même air.

En plein hiver, les amours sur mes traces
Ne cueilleront ni l'œillet, ni le lis;
Je ne serai ni Junon, ni Cypris.
Je vous plairai, j'aurai toutes les grâces.

Ensemble.
Même air.

Je ne connais ni le dieu de Cythère,
Ni les plaisirs qu'on adore à sa cour :
L'objet qu'on aime est le dieu de l'amour,
Et des plaisirs la constance est la mère.

LYSIMON. C'est fort bien ; mais le temps nous presse, et notre premier soin (*à Dorval*) doit être de nous défaire de tes rivaux.

LUCILE. Vain espoir, et mon père en est enthousiasmé, au point qu'il les croit en correspondance avec Apollon.

DORVAL. Avec Apollon !... tant mieux, et sa crédulité même va me fournir contre lui des armes...

LYSIMON. Dont je me servirai.

DORVAL. Non, mon oncle.

LYSIMON.
AIR : *Du prévôt des marchands.*

Oh, parbleu ! je suis outragé,
Et je veux en être vengé.

LUCILE, DORVAL.

Mais songez donc...

LYSIMON.

Point de réplique,
Et pour éloigner tes rivaux,
Tragique, poissard ou comique,
Tous les tons me seront égaux.

DORVAL. Encore une fois, vous ne prévoyez pas...

LYSIMON, *sans les écouter.*
AIR : *Quel plaisir vient me saisir!*

Le désir
Mène au plaisir,
Aimez, cédez au dieu qui vous engage ;
Le désir
Mène au plaisir,
Oui, j'en réponds, je saurai vous unir.

(Pendant cet air, les deux amants se disent par gestes que, puisque Lysimon le veut, il faut lui céder, et ils reprennent le même air avec lui.)

Ensemble.

Le désir
Mène au plaisir :
Aimons, cédons / Aimez, cédez au dieu qui { nous / vous } engage.
Le désir
Mène au plaisir,
Un mot, un rien, peut enfin { nous / vous } unir.

DORVAL, *à Lucile.*

Les amours
Font les beaux jours,
Vos yeux en sont le présage.
Le bonheur
Suit la candeur,
Vos regards en sont l'image.

Ensemble.

Le désir
Mène au plaisir, etc.

DORVAL. J'entends du bruit...

LUCILE. O ciel!

LYSIMON, *à Lucile, en s'en allant.* Dorimon ignore que nous sommes ici, gardez-vous de l'en instruire, et surtout affectez la plus vive impatience d'être unie à l'un des trois soupirants.

LUCILE. Comment ?...

DORVAL, *à Lucile, en s'en allant.* Que chacun d'eux, en particulier, se croie l'amant préféré.

LUCILE. Vous voulez ?...

LYSIMON. Il le faut.

DORIMON, *dans la coulisse.*
Refrain de l'AIR : *Joli mois de mai.*

Honneurs sur honneurs...

LUCILE. Eh ! vite...

DORVAL, *à Lucile.* Adieu.

LYSIMON, *à Dorval.* Allons.

(Ils sortent par un côté, Dorimon entre par l'autre.)

SCÈNE IV.

DORIMON, LUCILE, COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT, SUITE.

DORIMON.
Refrain de l'AIR : *Joli mois de mai.*

Honneurs sur honneurs
Aux trois frères des neuf Sœurs.

CHOEUR.

Honneurs, etc.

DORIMON, *à Lucile.*

Viens à ces trois demi-dieux
Présenter ton hommage :
Ce soir même, de l'un d'eux
Tu seras le partage.

CHOEUR.

Honneurs, etc.

LUCILE, *aux trois auteurs, d'un air respectueux.*
Même air.

Si votre divinité
Jusqu'à moi se rabaisse,
De ma tendre humanité
Protégez la faiblesse...

DORIMON, *à Lucile.* Comment! après avoir fait les plus grands efforts pour détruire mes résolutions, après m'avoir parlé de Dorval, encore ce matin !...

COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT. Fi donc!

DORIMON, *à Lucile.* Te voilà décidée! (*Aux trois auteurs.*) C'est l'effet de votre présence.

CHOEUR.

Honneurs, etc.

DORIMON, *à Lucile.*
Même air.

Je ménageais à ton cœur
Cette gloire suprême.
(Aux trois auteurs.)
Pour céder à votre ardeur,
Que ne suis-je elle-même !

CHOEUR.

Honneurs, etc.

ROUCOULANT, *à Dorimon.* Je les reçois, mais je vous avais prié de vous défaire de ce chant plat...

DUHAUT-TON. Insoutenable.

DORIMON. Habitude : je m'en déferai... Je n'ai qu'elle, et je mourrais content, si je la voyais couverte de toutes les palmes du Parnasse.

AIR : *A tous les capucins du monde.*

Je voudrais qu'elle fût cousine
Et de Corneille et de Racine,
Petite-nièce de Scaron,
Fille adoptive de Molière,
Filleule enfin de Crébillon,
Et sœur cadette de Voltaire.

ROUCOULANT, *à Dorimon.* Encore !...

DORIMON. Oubli! (*A Lucile.*) Mais j'ai su me retourner, et ces messieurs sont, ma foi, au-dessus de tous les gros bonnets du Permesse.

AIR : *Oui, monsieur le bailli.*

Mon choix est poétique,
Le tien y répondra.

DUHAUT-TON. Il est incorrigible.

DORIMON.
Suite de l'air.

Aimes-tu le tragique ?
Monsieur t'étonnera :
(Costume fait un salut.)
Veux-tu du chromatique ?
Monsieur t'attendrira :
(Duhaut-Ton fait un salut.)
Choisis-tu le lyrique ?
Monsieur gazouillera.
(Roucoulant fait un salut, et chante en même temps les paroles suivantes :)

ROUCOULANT.
Volez, amours, volez sous ces tendres ombrages,
Volez...
(Il fait le geste pour continuer ; Duhaut-Ton l'interrompt.)

DUHAUT-TON, *récitatif.*
Ces coteaux... ces ruisseaux... ces plaines... ces bocages...
(Il fait le geste pour continuer ; Costume l'interrompt.)

COSTUME, *déclamation.*
Rien ne peut égaler le feu de mes désirs;
Mais, hélas! quand mon cœur vous offre ses soupirs,

COSTUME.	ROUCOULANT.	DUHAUT-TON.
Songez...	régnez, volez...	ces ormeaux...

LUCILE, DORIMON.
AIR : *Te v'là dans le margouillis.*
Quel divin charivari !
Quel plaisir !...

COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT. Perfide !...

COSTUME.	ROUCOULANT.	DUHAUT-TON.
Songez...	régnez, volez...	ces échos...

DORIMON.	LUCILE.
AIR : *Ah! Thérèse!*	AIR : *Ah! Thérèse!*
Ah! ma fille,	Ah! mon père,
Ah! ma fille,	Ah! mon père,
Quel bonheur!	Quel bonheur!
Et quel honneur!...	Et quel honneur!...

COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT, *avec humeur.* Finissons.

DORIMON. Ah! bravo, bravissimo! Il n'appartient qu'au génie d'avoir de ces vivacités-là ; vos ouvrages en pétilleront. (*A Lucile.*) Nous en jouirons successivement; et comme ces messieurs ont l'honneur d'être, tout à la fois, poëtes et musiciens, nous allons avoir, dans le même jour, tragédie...

COSTUME. J'y travaille.

DORIMON. Opéra sérieux...

DUHAUT-TON. Je m'en occupe.

DORIMON. Opéra comique...

ROUCOULANT. Je le compose.

COSTUME, *se sentant inspiré.* Je le tiens..., il est sublime. (*Il sort.*)

DUHAUT-TON. Un coup de baguette l'anéantira. (Il sort.)

ROUCOULANT. Un trait de chant les écrasera. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

DORIMON, LUCILE, SUITE.

DORIMON. Comme ces trois sorties sont caractérisées ! quel feu ! quelle expression dans chacune d'elles !

LUCILE. Et quels charmants combats vont en être la suite !

DORIMON. Tant mieux.

LUCILE.
AIR : *Ton humeur est, Catherine.*
L'autre jour, sous le feuillage,
Je les entendais entr'eux,
Qui, sur un certain passage,
Voulaient s'arracher les yeux.
On prétend que, sans scrupules,
Plus d'un auteur de Paris
Aime à rendre ridicules
Son confrère et ses écrits.

DORIMON. Tant mieux, encore une fois, tant mieux : sans la critique, l'épigramme, le sarcasme, point de goût, point de génie, point d'ouvrages... Mais j'oublie que j'ai des ordres à donner de tous les côtés. Fais les honneurs de la maison ; je n'y suis pour personne, et d'ici à demain je ne veux m'occuper que des objets relatifs à mon bonheur, et à ta gloire.

AIR.
L'élite des dieux du Permesse
Daigne habiter ces lieux :
Célébrons l'ardeur qui les presse,
Chantons ce jour heureux.

CHOEUR.
L'élite des dieux, etc...

DORIMON.
Souvent la beauté la plus tendre
Sait braver l'amour et ses traits ;
Quand les talents se font entendre,
Il faut céder à ses attraits.

CHOEUR.
L'élite des dieux, etc...

ACTE II.

(Il fait nuit, et Costume arrive chargé de poignards, de sabres, de coupes, de lampes et de chaînes.)

SCÈNE I.

COSTUME.
Tout repose, tout dort, dans ce sombre séjour,
Tout sommeille, excepté le génie et l'amour...
(Il dépose son paquet sur un lit de gazon.)
L'aspect de ces poignards, de ces lampes funèbres...,
Cette coupe..., ces fers..., l'épaisseur des ténèbres...,
Tout, tout va m'inspirer cette sublime horreur
Qu'il me faut imprimer au plus fier auditeur...
(Il se promène à grands pas.)
Je veux que de mon Mai sorte une ombre sanglante...
(Il se promène.)
Je la vois..., je l'entends... dans cet asile errante...
Ses lugubres clameurs font dresser les cheveux...
Le parterre, effrayé, n'ose lever les yeux...
A son horrible aspect, Lucile évanouie
Tombe sur ses genoux... J'y vole, et je m'écrie...,

LYSIMON, *du fond de la scène.*
AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*
Réveillez-vous, belle endormie...

COSTUME. Qu'entends-je !

LYSIMON.
Réveillez-vous...
(Lysimon, déguisé en bourgeois, avance sur la scène.)

SCÈNE II.

COSTUME, LYSIMON.

COSTUME.
Cruel !... quoi ?... qu'est-ce ?... Eh bien ! qui t'a permis l'entrée
D'un lieu ?...

LYSIMON.
Lucile...

COSTUME.
O dieux !...

LYSIMON.
Lucile pénétrée
N'entend, ne voit, ne veut, ne désire que vous,
Et je viens de sa part, tendre et futur époux,
Vous presser...

COSTUME.
Juste ciel !

LYSIMON.
Vous répéter...

COSTUME.
Arrête...
Une heure, une heure encore, et je suis sa conquête.
Qui que tu sois, cours, vole, et dis que j'ai trouvé...

LYSIMON.

Quoi ?

COSTUME.

Mon plan.

LYSIMON.

Votre plan !... l'ouvrage est achevé.

AIR : *Mon père a fait bâtir maison.*

De quelles charmantes horreurs
Vous allez pénétrer nos cœurs !
Ah ! comme nous allons gémir,
Trembler, frémir,
Crier, mourir !
De quelles charmantes horreurs
Vous allez pénétrer nos cœurs !

COSTUME.

C'est pour les attendrir que j'ai quitté Thalie.

LYSIMON.

Quel crime, justes dieux ! si vous l'aviez suivie !
Faites, faites pleurer, voilà le vrai talent,
Et pour les gens bien nés, le rire est indécent.

AIR : *Pour la baronne.*

Au bon Molière
Jadis l'ignorance applaudit ;
Au bon Molière
Jadis l'ignorance applaudit.
Grâces au goût qui nous éclaire,
Nos jolis drames ont proscrit
Le bon Molière.

COSTUME. Et avec raison.

LYSIMON.

Même air.

Le bon Molière
Peignit nos travers et nos mœurs ;
Le bon Molière
Peignit nos travers et nos mœurs ;
Mais notre pastel éphémère
Vaut mieux que l'huile, et les couleurs
Du bon Molière.

COSTUME. Sans doute.

LYSIMON.

Même air.

C'est du Molière,
Dit l'habile et fin connaisseur :
C'est du Molière,
Dit l'habile et fin connaisseur.
Ces *Français* sont las de me plaire,
Et j'irais chez eux ! non, d'honneur !
C'est du Molière.

COSTUME.

Sous cet habit bourgeois, quel goût ! quelle finesse !
Mais le jour vient ; courez, volez vers ma maîtresse,
Dites-lui...

LYSIMON.

Commandez, et je pars à l'instant ;
Mais un mot, et ce mot importe à sa tendresse...

COSTUME.

Parlez...

LYSIMON.

Votre sujet est-il bien effrayant ?

COSTUME.

Effrayant, dites-vous ?... Terrible, révoltant.

LYSIMON.

Bon...

COSTUME, *d'un air mystérieux.*

J'ai trouvé... Mais chut... j'ai trouvé la manière,
L'art de faire passer, courir de main en main
Un poignard vif et prompt, dont l'acier funéraire
Assassine, à la fois, le tyran le plus fin ;
Son fils, son confident, le prince, et son voisin.
Mais, avant tout cela, du dépit, de la rage,
Des palais embrasés, des villes au pillage,
Des pleurs, du désespoir...

LYSIMON.

Et surtout du carnage :
Filles, femmes, enfants, tuez tout, sans remords,
Et plus vous en tuerez, plus vous plairez au père.
C'est le vœu de Lucile ; et, pour la satisfaire,
Il faudrait me donner la liste de vos morts.

COSTUME.

Vous en serez content ; mais la lire d'avance,
C'est m'ôter tout l'effet de mes événements.

LYSIMON.

Il est vrai... Mais...

COSTUME.

Eh bien ?...

LYSIMON.

C'est que... ma confiance
Est extrême...

COSTUME.

Achevez, et songez que le temps...

LYSIMON.

C'est que...

AIR : *Gai, gai, gai, lariradondaine.*

C'est que, de compagnie,
Nous mourons tous, céans,
Nous mourons tous d'envie
De rire à vos dépens.

COSTUME. Téméraire !

LYSIMON.

Gai, gai, gai, lariradondaine,
Gai, gai, gai, lariradondé.

COSTUME.

Est-ce à moi !... Quel forfait !...

LYSIMON.

Quelle horreur !...

COSTUME.

Quelle audace !

LYSIMON.

Éternel habitant des marais du Parnasse,
Quel malheureux démon te met la plume en main ?
Rival de Prométhée, as-tu, comme Voltaire,
Volé ce feu divin, ces faisceaux de lumière
Dont l'heureuse chaleur enflamma son burin ?

COSTUME.

C'en est trop...

LYSIMON.

Tu connais ses superbes émules,
Attache, émeus, surprends, intéresse comme eux,
Ou, brûlant sans pitié tes drames ridicules...

COSTUME.

Moi !... si de ton aspect tu ne purges ces lieux...
Je vais...

LYSIMON.

Oui, laisse là tes lampes, tes lanternes,
Tes poisons, tes poignards ; et, loin du triste essain
De nos rimailleurs subalternes,
Viens labourer nos champs, ou bêcher mon jardin.

COSTUME.

Ciel !...

LYSIMON.

Tu nous ennuyais, tu deviendras utile ;
Et, riches des épis qui naîtront sous tes pas...

COSTUME.

Haine... rage... vengeance... amour... fureur... Lucile !

LYSIMON.

Lucile !... Et tu prétends au don de ses appas !...

COSTUME.

Grands dieux ! vous l'entendez ! et vous ne tonnez pas !..

LYSIMON.

AIR : *A la façon de barbari.*

Armez, armez, tout l'Hélicon ;
Je mérite sa haine :
Reposez-vous sur Apollon,
La vengeance est certaine.
Vous avez sa lyre, et son ton,
La faridondaine,
La faridondon,
Et vous êtes son favori,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

(Il sort.)

SCÈNE III.

COSTUME, seul.

Si j'en avais le temps !... Va... va... fuis de mes yeux,
Traître !... fuis à jamais... ; fuis, dis-je, de ces lieux.

Fusses-tu par delà les colonnes d'Alcide...
Je me croirais encor trop voisin d'un perfide,
Dont l'insolent orgueil...

(Duhaut-Ton, dans le fond de la scène, commence l'invocation suivante.)

SCÈNE IV.

COSTUME, DUHAUT-TON.

DUHAUT-TON.
Jupiter!...

COSTUME. On me suivra partout!...

DUHAUT-TON.
Jupiter!...

COSTUME. Vous ne voyez pas que je suis ici?...

DUHAUT-TON, *sans l'écouter.*
Jup...

COSTUME, *prenant son paquet.* Eh! va au diable, toi, et ton Jupiter! *(Il sort.)*

SCÈNE V.

DUHAUT-TON, seul.

Suite de l'air.

Neptune est ton rival...; lance, lance ta foudre...
Réprime, dessèche ses flots :
Tonne, tonne, réduis en poudre
Et la mer, et les matelots.
Triste Tartare!
Cruel Ténare!
Sombre Achéron!
Noir Phlégéton!
Débordez,
Inondez...
Vomissez, avec le soufre,
Vomissez de votre gouffre
Des feux par torrent,
Des démons par cent.

(Lysimon arrive, vêtu et coiffé à l'italienne.)

SCÈNE VI.

DUHAUT-TON, LYSIMON.

LYSIMON, *allant et venant.* Eh! dans quelle allée travaille-t-il?

DUHAUT-TON. Qui?

LYSIMON, *allant et venant.* Sous quel arbre, sous quel buisson se sera-t-il retiré?...

DUHAUT-TON. Mais qui?

LYSIMON, *allant et venant.* Cet astre de l'Opéra, cet ami des dieux, ce protecteur des diables!

DUHAUT-TON, *l'arrêtant.* Eh! c'est moi.

LYSIMON. Vous!... ah, monsieur! presto, prestissimo.

DUHAUT-TON. Pourquoi?...

LYSIMON. Je suis...

DUHAUT-TON. Quoi?

LYSIMON. Machiniste.

DUHAUT-TON. Machiniste?...

LYSIMON. Le premier de l'Italie.

DUHAUT-TON. De l'Italie?

LYSIMON. J'en arrive.

DUHAUT-TON. Dans l'instant?

LYSIMON. Dans l'instant.

DUHAUT-TON. De l'Italie!... grandes décorations, petite musique.

LYSIMON. Des plus petites : on y fait un air avec quatre notes : deux cents, trois cents, et bien ronflantes; voilà la bonne manière.

DUHAUT-TON. Et c'est la nôtre.

LYSIMON.

AIR : *Hélas! maman, pardonnez, je vous prie.*

Que le morceau soit vif, ou chromatique,
L'orchestre seul doit frapper l'auditeur :
C'est de la pauvre et ridicule musique,
Si l'on distingue les accents du chanteur :
Que le morceau soit vif, ou chromatique,
L'orchestre seul doit frapper l'auditeur.

DUHAUT-TON. Fort bien, monsieur; vous êtes connaisseur, je me servirai de vous. En deux mots, je vais vous faire le détail des machines dont j'ai besoin dans mon opéra...

LYSIMON. Tiré de la Fable?

DUHAUT-TON. De la Fable.

LYSIMON, *l'embrassant.* Ah! bravo!...

DUHAUT-TON. Quel transport!

LYSIMON. Ah! monsieur! on m'avait assuré que l'on avait perdu le génie qui fit éclore *Armide*, *Dardanus*, *Castor*, etc.

DUHAUT-TON. Je l'ai retrouvé.

LYSIMON. Je respire... Quel service vous allez rendre à nos divinités!... que d'esprit vous allez donner à l'Amour.

DUHAUT-TON. Tout le mien.

LYSIMON. Quelle honnêteté, quelle décence, quelle dignité vous allez inspirer à Vénus!

DUHAUT-TON. Elle en a besoin; mais revenons...

LYSIMON.

AIR : *Que ne suis-je la fougère.*

Ce n'est plus cette déesse
Qui régnait par ses appas,
Qui l'emporta, dans la Grèce,
Sur Junon et sur Pallas :
Tantôt, c'est une chanteuse
Qui se répand en éclats,
Et tantôt une sauteuse
Qui s'épuise en entrechats.

DUHAUT-TON. Elle sera contente; mais finissons.

LYSIMON. Quels égards!...

DUHAUT-TON. Le bourreau!...

LYSIMON. Vous allez avoir!...

DUHAUT-TON. Eh! de par tous les dieux, monsieur le machiniste, taisez-vous.

LYSIMON. Je me tais.

DUHAUT-TON, *se rappelant son sujet.* L'enfer à gauche...; le zodiaque... Non, pour aujourd'hui, je me passerai du zodiaque.

LYSIMON. Comme vous voudrez; mais s'il vous fait plaisir, je l'ai en poche.

DUHAUT-TON. Paix... Cerbère..., les Danaïdes...

LYSIMON. Avec leurs tonneaux?

DUHAUT-TON. Oui... Dans le second changement, huit Dryades..., six Faunes..., douze Satyres...

LYSIMON. Charmant!

DUHAUT-TON. Un oracle sortant du creux d'un vieux chêne... ce sera le Mai... m'y voilà.

LYSIMON. J'écoute.

DUHAUT-TON. 1° Un monstre marin à trois têtes, qui engloutira six bergers et trois bergères.

LYSIMON. Bon.

DUHAUT-TON. 2° Une pluie de feu qui embrasera deux palais, et quinze cabanes.

LYSIMON. A merveille.

DUHAUT-TON. 3° Un tonnerre...

LYSIMON. A deux parties?

DUHAUT-TON. A quatre; parce que supposant, comme je le fais, que Pluton, Neptune et Jupiter se disputent Lucile, sous le nom de Cypris, vous sentez qu'il est indispensable que dans l'instant où Jupiter tonnera, Neptune lui réponde par un orage, et Pluton par un tremblement de terre.

LYSIMON. Vous avez raison.

DUHAUT-TON. De là les Titans mutinés, les vents déchaînés, les éléments consternés, et le tout (remarquez bien ceci), le tout remplacé, dans un clin d'œil, par le calme voluptueux d'un bosquet enchanté...

LYSIMON. D'un bosquet!... j'ai votre affaire..., une machine... ah!... une machine qui produit un coup de théâtre, un spectacle, un ombrage, un ramage...; c'est la nature même.

DUHAUT-TON. Secourue par l'art; car il en faut.

LYSIMON. Tout y est; et c'est une petite fable que j'ai lue, qui m'en a donné le plan... la voici.

DUHAUT-TON. Voyons.

LYSIMON.

« Tous les jours, sous le même ombrage,
« Un rossignol venait chanter:
« Attirés par son ramage,
« Les oiseaux du voisinage
« Se taisaient pour l'écouter.
« Un corbeau, jaloux de l'hommage
« Que l'on rendait à ses accents,
« Se perche avec orgueil sur le plus haut feuillage,
« Et mêle ses croassements
« Aux sons mélodieux de l'Amphion des champs.
« Les oiseaux, animés d'une juste colère,
« Fondent, à coups de bec, sur le chantre discord,
« Le forcent au silence, et, d'un commun accord,
« Chassent au loin le téméraire,
« Qui dans le fond des déserts
« Va chez le hibou, son confrère,
« Répéter ses tristes concerts.

DUHAUT-TON. Mais je ne vois pas.

LYSIMON.

« De plus, il courtisait une jeune fauvette...

DUHAUT-TON. Après...

LYSIMON.

« Qui, brûlant, à son tour, pour un tendre moineau...

DUHAUT-TON. Eh! vous ne finissez pas...; et que m'importe votre fable? votre rossignol?...

LYSIMON. Quinault.

DUHAUT-TON. Votre corbeau?...

LYSIMON. Vous.

DUHAUT-TON. Moi, le corbeau; moi!...

LYSIMON. Les oiseaux, Apollon et les Muses, qui, fatigués de vous entendre...

DUHAUT-TON. C'est un fou.

LYSIMON. La fauvette, Lucile...

DUHAUT-TON. Lucile?...

LYSIMON. Lucile, qui, non moins indignée de votre amour que de vos ouvrages...

DUHAUT-TON. De mes ouvrages!... Alecto, Mégère, Tysiphone!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LUCILE.

LUCILE. Eh, mon Dieu! quel tapage!...

DUHAUT-TON. Un fat, un impudent, qui vient me troubler, m'injurier!...

LUCILE, *à Lysimon*. Vous!

DUHAUT-TON. Lui...

LYSIMON, *à Lucile*.

AIR: *Dans les gardes françaises*.

Son cœur vous rend hommage,
Cédez à ses talents:
Ses feux sont le présage
Des dons les plus charmants.
Aux pieds de sa maîtresse
Il joindra, tour à tour,
Les ronces du Permesse
Aux pavots de l'amour.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LUCILE, DUHAUT-TON.

DUHAUT-TON. Des ronces et des pavots!...

LUCILE. Je n'y conçois rien.

DUHAUT-TON. Et la maison de votre père est ouverte à de pareils ignorants!...

LUCILE. Il en sera furieux.

DUHAUT-TON. Mon esprit est dérangé... Le traître! s'il était resté une minute de plus!... Mais mon opéra..., mon Mai...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ROUCOULANT.

ROUCOULANT. Enfin, belle Lucile...

DUHAUT-TON. Encore!...

ROUCOULANT. Je puis vous entretenir un instant du charme involontaire...

DUHAUT-TON. Eh! je sors, et vais recueillir mes idées dans l'épaisseur de cette forêt.

SCÈNE X.

LUCILE, ROUCOULANT.

LUCILE. Il est fâché.

ROUCOULANT. Que vous importe, quand vous réunissez en moi tout ce que le talent peut offrir de plus séduisant, de plus varié, de plus étonnant?

LUCILE. Je le sais.

ROUCOULANT. Ronde, blanche, noire, croche, double-croche, triple-croche, voilà mes armes, mes pinceaux, mes couleurs, et je défie le peintre le plus habile, de tracer sur la toile ce que je peins d'un seul coup de gosier.

ARIETTE.

Les vents déchaînés font ravage...,
Ma voix peint leur fureur.
Hou... hou... hou...
Le calme succède à l'orage:
Je chante sa douceur...
Ta, la, la, la, la...
Le bruit des cors et des trompettes...
Trelin,
Tin, tin...
Le trot, le galop des chevaux...
Pa, ta, ta; pa, ta, ta...
Les doux accents de nos musettes...
Ta, la, la, la, la...
La réponse des échos...
Ho... ho... ho...
Le glou glou de la bouteille...
Glou, glou, glou...
Le buveur dort-il sous la treille?
Il ronfle..., il se réveille...
Ha... ha... ha...
Tapage,
Ravage,
Cors, trompettes,
Echos,
Musettes,
Chevaux,
Papillonnage,
Ramage,
Roucoulage,
Fureur,
Douceur,
Il n'est rien que n'exprime,
Rien que n'anime
Un bon chanteur.

LUCILE. Vous me ravissez, m'enchantez, m'enflammez....

ROUCOULANT. C'est mon projet.

LUCILE.

AIR.

Quand votre gosier se gargarise,
Ou sur un dièse, ou sur un bémol,
De vos accents mon oreille éprise,
Trouve en vous fauvette et rossignol.
Dix fois, vingt fois, dans vos roulades,
Vous répétez les mêmes mots;
Mais chaque fois vos tendres cascades
Les embellissent d'attraits nouveaux.

ROUCOULANT. C'est un art que je me réserve de vous

apprendre, et le Mai que je vais vous offrir sera ma première leçon : loin de moi ces insipides refrains qui prirent naissance sur les tréteaux de la foire, ce rire campagnard, cette gaieté bourgeoise qui firent les délices de nos pauvres aïeux...

LUCILE. Ils étaient bien bornés.

ROUCOULANT. Exposition prise dans le sentiment, intrigue filée par le sentiment, dénoûment tiré du sentiment, cadences, roulades, ports-de-voix amenés par le sentiment, voilà, mon adorable Lucile, les bons, les véritables opéras comiques.

ARIETTE.

C'est le sentiment
Qui les fait éclore;
Ses pleurs sont l'aurore
Du plaisir naissant.
Sa voix séduisante...

LYSIMON, *du fond de la scène.*

REFRAIN.

Qui veut, qui veut passer l'eau,
Qu'il entre dans mon bateau.

ROUCOULANT. Miséricorde!...

LYSIMON *avance déguisé en garçon marinier, et en répétant :* Qui veut, qui veut....

SCENE XI.

LES MÊMES, LYSIMON.

LUCILE, *à Lysimon.* Que demandez-vous?

LYSIMON. Du plaisir, mon petit cœur, du plaisir; on n'en a jamais de trop. J' passais par ici; vot' papa m'a dit d' lui fournir, pour demain, ç' que j'aurai d' plus beau et de plus frais, il l'aura : pour aujourd'hui, nous v'là tout porté, et en not' qualité d' chansonnier du port, j' nous donnerons l'agrément d' fêter vot' mariage.

ROUCOULANT. Bon Dieu! quel ton! c'est quelque arrière-cousin du vieux Vadé.

LYSIMON. Cousin! j' n'ai pas c't honneur-là; mais j'ai celui de m' souv'nir d' son nom, et comm' i' faut.

AIR.

Des nymphes d' la grenouillère
Sa gaité prit des leçons :
De sa muse batelière
J'ai retenu les chansons;
Et, soit dit sans vous déplaire,
C'est l'premier de nos patrons.

ROUCOULANT. Eh! ce n'est pas le mien...

LUCILE. Non, mon ami, et le goût, la légèreté, l'harmonie des ariettes de monsieur ne vont point avec la ridicule monotonie de vos *Pont-neuf.*

LYSIMON.

AIR : *Quand tu battras la retraite.*

Pardon, monsieu d' la musique,
Si j'ai blessé vot' grandeur :
D'un' manièr' pu chromatique,
Un' aut' fois j' vous f 'rai z'honneur.
Sur nos tristes chansonnettes
Quand j'ai dit ce que j'ai dit,
J'oubliais que vos ariettes
Sont tout sel et tout esprit.

ROUCOULANT. Eh! la réparation est pire que l'offence

LYSIMON.

Même air.

Nos vaud'vill' n'ont que l' mérite
De fair' naître la gaîté;
Dans vos ariettes d'élite,
C'est ben un' aut' volupté.
Nos r'frains sont pleins d'allégresse,
C'est pour ça qu' j'en ons fait choix;
Mais ils n' convienn', je l' confesse,
Qu'à de p' tits gosiers bourgeois.

ROUCOULANT. Je suis au supplice... Eh! garde, garde pour toi les réflexions et tes couplets...

LUCILE. Qui ne disent, n'expriment, ne peignent rien.

LYSIMON. Ne peignent rien?

AIR : *Ciel! l'univers*, etc.

Ciel! l'univers va-t-il donc se dissoudre?
Quel bruit! quels cris! quel horrible fracas!
Devant moi je vois la foudre,
Elle tombe par éclats...

Et ça ne vous peint rien? et vous ne voyez pas les éclairs? vous n'entendez pas l' tonnerre?... Voulez-vous d' la crainte?

AIR : *Des trembleurs.*

Ciel! où suis-je? je frissonne...
Quel nuage m'environne!...
Ah! la force m'abandonne...
Ta, la, la, la, la...

ROUCOULANT. Mais...

LYSIMON. D' l'assurance?

AIR : *Je suis Madelon Friquet.*

Je suis Madelon Friquet,
Si l'on s'en choque,
Je m'en moque :
Je suis Madelon Friquet,
Et je me moque du caquet.

ROUCOULANT. Sans le respect...

LYSIMON. D' la gaieté?

AIR : *Eh! gai, gai, gai*, etc.

Eh! gai, gai, gai, mon officier;
Ces filles
Sont gentilles :
Eh! gai, gai, gai, mon officier;
V'là d' quoi s' désennuyer.

ROUCOULANT. Il me tue... Sors, barbare, sors.

LYSIMON.

AIR : *Courons d' la blonde à la brune.*

Je n' m'appelle point barbare,
Cadet Jérôme est mon nom.
Not' chant qu' vous trouvez bizarre,
Fait les délic' du canton.
La nature,
Sans parure,
Nous inspire nos chansons;
Et malgré vos hautes parades,
Vos beaux airs, vos grands sons,
Nos mirlitons,
Nos flons, flons,
Nos zons, zons,
Notre pont
D'avignon;
Jeanneton,
Tout de bon;
Mystico,
Dardillon;
Barbari,
Mon ami,
Valent bien vos roulades.

ROUCOULANT. Mais, de grâce...

LUCILE. Monsieur Cadet Jérôme.

LYSIMON.

Même air.

Ecoutez nos parsonnières,
Comm' ça sait vous mettre en train!
Comm', sans art et sans magnières,
Ça chant' l'amour et le vin!
La guinguette
Satisfaite
Trinque sur le même ton :
Le plaisir nous souffle à l'oreille,
Et prend not' unisson.
Vos soupirez,
Vos chantez,
Vos volez,

Célébrez,
Murmurez,
Fleurissez,
Gazouillez,
Triomphez,
Accourez,
Répétez,
Roucoulez;
Ah! comm' ça vous réveille!

ROUCOULANT. Oui, traître! et si je le voulais, si tu en valais la peine, je te ferais frémir par la hardiesse de mes modulations, pleurer par l'expression de mes accords, danser par la vivacité de mes chants.

LYSIMON. Je n' m'y connais pas, et par ainsi, j' pourrais fair' comme ben d'autres qui trouvent vos grands airs sublimes sur la parole de leur voisin. On m'a dit qu' vous en avez d' ben tournés, d' ben caractérisés: conservez-les, l' public vous en saura gré; mais n' méprisez pas not' genre...

LUCILE. Il suffit.

LYSIMON. Apprenez qu'ils sont tous bons, quand on sait les manier; qu' l'un n' doit pas détruire l'autre, et qu' si l'on rendait justice au nôtre, il tiendrait l' premier rang; oui, l' premier; car la France est la mère du vaudeville, et vous en fait' une marâtre qui méconnaît son enfant.

ROUCOULANT. Mais tu ne sais pas...

LYSIMON. J' sais, encore une fois, qu' vous avez d' charmantes pièces (je n' parle pas des vôtres); mais j' sais aussi qu' j'ai vu d' vos fêtes sans plaisir, d' vos comédies sans sel, d' vos opéras comiques sans gaîté: j'y ai bâillé d' compagnie, et Dieu sait les soupers qu'on fait en sortant de là; c'est à qui s'endormira l' premier. D' la joie, vous dis-je, d' la joie! et parfois, du moins, faites comm' dans l' temps d' jadis.

AIR: *Des portraits à la mode.*

Le cœur joyeux et le front serein,
Venir s'asseoir dans un bon festin,
Charger l' plaisir d'y verser le vin;
C'était la vieille méthode.
N'y plus manger, c'est sage et prudent;
Y boir' de l'eau, c'est rafraîchissant;
N'y plus chanter, c'est noble et décent:
Voilà vos soupers à la mode.

LUCILE. Il n'est pas sot.

ROUCOULANT. Vous le soutenez!

LYSIMON.

Même air.

Bras d'ssus, bras d'ssous sur le vert gazon,
Danser gaîment avec sa Fanchon,
La mariée, ou le cotillon;
C'était la vieille méthode.
Bien se r'dresser, c'est la grand' façon;
Fair' les beaux bras, c'est du meilleur ton;
N' pas sourciller, c'est là d' l'expression:
Voilà vos ballets à la mode.

LUCILE. Il a vu l'Opéra.

ROUCOULANT. Eh!

LYSIMON.

Même air.

Imaginer des sujets plaisants,
Avec un choix d'airs gais et piquants;
Conduir' l'esprit à d' bons dénoûments:
C'était la vieille méthode.
Crier au feu, peindre des combats;
Larder vos scèn' de *ciel!* et d'*hélas!*
Les étouffer d' récits et d'arias:
Voilà vos gaîtés à la mode.

ROUCOULANT, *furieux.* Pour la dernière fois, va tendre ton filet, ou...

LYSIMON.

AIR: *Vive un bon luron!*

Pour jeune tendron
Qui plaît, et qu'on aime,

ROUCOULANT. Oui..., si...

(Il veut continuer, ne le peut, et sort de dépit: Lysimon le suit en finissant l'air qu'il a commencé.)

LYSIMON.

Suite de l'air.

Le plus beau poisson
Se prend de lui-même,
Bon;
La fariradondaine ô gai,
La fariradondé.

(Dorval arrive avec le plus grand empressement, et adresse la parole à Lysimon qu'il ramène sur le bord de la scène.)

SCÈNE XII.

LUCILE, LYSIMON, DORVAL.

DORVAL. Je l'avais prédit...

LUCILE, LYSIMON. Quoi?

DORVAL, *à Lysimon.* Vous avez cru éloigner Costume et Duhaut-Ton...

LYSIMON. J'en réponds.

DORVAL. Et Pasquin, que j'avais mis aux aguets, vient de m'assurer que leurs prétentions sont toujours les mêmes.

LUCILE. J'en étais sûre.

DORVAL. Mais que leur fureur est sans égale.

LYSIMON. Tant mieux...

LUCILE. Eh! tant pis: vous les aurez trop maltraités...

LYSIMON. Je ne leur ai dit que deux mots.

LUCILE. Mon père va le savoir...

DORVAL. Calmez-vous.

LUCILE. Et tout est perdu.

LYSIMON. Non, et voici ce que je vais faire...

DORVAL. Ah! pour cette fois-ci, mon oncle, vous me permettrez de ne m'en fier qu'à moi-même.

LYSIMON. Écoute.

LUCILE, *à Lysimon.* Je vous en prie.

LYSIMON. Voyons donc..

DORVAL, *à Lucile.* Vous m'avez dit que Dorimon est enthousiasmé de ces messieurs, au point qu'il les croit en correspondance avec Apollon...

LUCILE. Oui.

DORVAL. Qu'il ne cesse de parler du Parnasse et des Muses...

LUCILE. Oui.

LYSIMON. Eh bien?

DORVAL. Il suffit: je ne puis triompher de Dorimon que par des moyens extraordinaires... Suivez-moi.

LUCILE. Des moyens!...

DORVAL. Soyez tranquille: Dorimon est votre père, il doit être le mien, et ce n'est qu'en le flattant que je veux le détromper.

LUCILE. Je me livre à vous.

LYSIMON, *à Dorval.* Tu vas faire quelque étourderie, et tu devrais me charger...

DORVAL. Ne craignez rien. (*A Lucile.*) Vous êtes chérie de toutes les jeunes filles du village, elles nous serviront, et si je puis disposer des habits, et même de quelques machines du théâtre de Dorimon...

LUCILE. Vous les aurez.

LYSIMON, *à Dorval.* Mais dis-moi...

DORVAL. Vous le saurez.

LUCILE, *à Dorval.* Quel sera mon rôle?

LYSIMON. Quel sera le mien?

DORVAL. Je vous en instruirai. (*A Lucile*). Surtout continuez celui que vous avez commencé.

LUCILE. Cette feinte est cruelle.

LYSIMON. Patience: agissons de concert, et tout ira bien.

AIR.

Unissons, unissons-nous;
Ce soir, vous serez époux.

Ensemble.

Unissons, etc.

LYSIMON.

Les beaux jours et les plaisirs
Naissent du sein de l'orage;
Tout, au gré de vos soupirs,
Tout ici vous le présage.

Ensemble.

Unissons, etc.

DORVAL, *à Lucile.*

L'espérance est dans mon cœur;
Mon projet l'y fait éclore.
Nous aspirons au bonheur;
Mes désirs en sont l'aurore.

Ensemble.

Unissons, unissons-nous;
Ce soir nous serons époux.

ACTE III.

SCÈNE I.

DORIMON, LUCILE.

DORIMON. Tout est prêt, tout est disposé. Viens, ma chère enfant...: c'est ici que la fête va se passer.... Je suis d'une joie!... ce sont eux!... pas encore... d'un ravissement!... ils vont arriver... quel moment!

LUCILE. Quelle ivresse!

DORIMON.

AIR.

Le dieu des arts comble mon espérance;
Sur ton destin le goût va m'éclairer :
De ton hymen l'heureux instant avance;
A quel plaisir nous allons nous livrer!
Offre aux neuf Sœurs l'encens le plus sincère,
L'Amour t'accorde un de leurs nourrissons;
Et dans dix ans, je serai, je l'espère,
Le grand-papa d'un essain d'Apollons.

LUCILE.

Même air.

Tout vous répond de mon obéissance,
Et vos désirs sont des ordres pour moi :
Mon tendre époux, je le nomme d'avance,
De mes beaux jours saura marquer l'emploi.
Je vis pour lui, c'est pour moi qu'il respire;
Oui, je le sais, et cent fois il m'a dit
Qu'au jeune objet pour qui son cœur soupire
Il réservait plus d'amour que d'esprit.

DORIMON. Tant pis vraiment; un peu de l'un, à la bonne heure; mais beaucoup, beaucoup de l'autre.

AIR : *Du haut en bas.*

C'est par l'esprit
Que la beauté devient plus belle,
C'est par l'esprit
Qu'autrefois Ninon séduisit.
L'Amour fut bien traité chez elle :
Mais, qui l'a rendue immortelle?
C'est son esprit.

LUCILE. Vous serez content.

DORIMON. Mais..., tu vis pour lui, il respire pour toi... Je ne t'entends pas...

LUCILE, *embarrassée.* Ah! mon père! c'est que... oui, c'est que j'ai déjà deviné celui qui l'emportera.

DORIMON. Ah!...

LUCILE. Les femmes ne s'y trompent pas; et d'ailleurs, l'affaire me touche d'assez près pour m'en être cupée.

DORIMON.

AIR : *Non, je ne ferai pas.*

Quelle sagacité! quel coup d'œil! quelle adresse!
Non, jamais, à ton âge, on n'eut cette finesse.
Morbleu! si tu le veux, avant qu'il soit longtemps,
Tu feras des romans, oui, des romans charmants.

(Les trois auteurs arrivent, l'un par une coulisse, l'autre par l'autre, à droite et à gauche.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT.

COSTUME, *à la coulisse.* Et vous partirez au cri que je ferai.

DORIMON. Les voici.

DUHAUT-TON, *à la coulisse.* Au rondeau que je vous ai marqué!...

ROUCOULANT, *à la coulisse.* Au coup de main que vous entendrez.

DORIMON. Vous me ravissez.

COSTUME. Je vous cherchais... Et vous n'êtes pas honteux!...

DUHAUT-TON. Indigné!

ROUCOULANT. Furieux!

DORIMON. De quoi donc?

LUCILE, *à part.* Tout est perdu.

COSTUME. Un prétendu connaisseur...

DUHAUT-TON. Un méchant décorateur...

ROUCOULANT. Un insolent pêcheur!...

DORIMON. Eh bien?

COSTUME. Critiquer mes vers!

DUHAUT-TON. Répudier mes enfers!

ROUCOULANT. Dénigrer mes airs!

DORIMON. Que voulez-vous dire?

COSTUME. Trouver mes poignards mauvais!

DUHAUT-TON. Mes dieux contrefaits!

ROUCOULANT. Mes ariettes moins spirituelles que ses couplets!

DORIMON, *à Lucile.* En un mot, qu'est-ce que cela signifie?

LUCILE, *avec embarras.* Que ces messieurs ont été molestés, critiqués.

DORIMON. Ici?

COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT. Ici même.

DORIMON. Entrer chez moi à mon insu! avoir la hardiesse de vous approcher! la témérité de fronder des génies, comme il n'y en a pas! Vous serez vengés... Germain, Dubois, Jacot... que l'on coure, que l'on cherche... Mais non; ce n'est pas là le moment... De grâce, remettez-vous, et que cette incartade ne dérange rien à nos projets.

ROUCOULANT. Ils auront leur effet.

DUHAUT-TON.

Zoïle contre Homère en vain se déchaîna.

COSTUME.

L'Olympe voit en paix fumer le mont Etna.

DORIMON. Sublime, sublime!

LUCILE. Oui, mon père; mais du silence, je vous en conjure, et songez que chaque instant ajoute à mon impatience.

DUHAUT-TON, *à Lucile.* Elle sera satisfaite: mais vous m'avez promis d'exécuter au moins la pantomime de ma déesse; en voici le programme.

(Il lui donne un papier.)

COSTUME, *atteignant son papier.* Doucement, monsieur, je lui ai destiné le rôle de ma princesse, et toutes les déesses ensemble ne la feront pas reculer d'un pas.

DUHAUT-TON. Téméraire!...

ROUCOULANT, *à Lucile, en atteignant son papier.* Ma bergère est faite pour vous, et c'est par elle que vous commencerez.

LUCILE. Mais comment voulez-vous?...

COSTUME. Par ma princesse!

DUHAUT-TON. Par ma déesse!

ROUCOULANT. Par ma bergère!

DORIMON. De l'esprit dans tout!... Mais un moment. De même que ma fille ne peut vous épouser tous les trois, ce dont j'enrage, de même aussi elle ne peut jouer vos trois personnages à la fois, et j'opine qu'il faudrait débuter...

COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT. Par le mien.

DORIMON. Entendons-nous... Et d'ailleurs... Oui..., parbleu..., chargez-moi d'un rôle, de deux, de trois, si vous voulez...

COSTUME. Impossible.

DORIMON, *à Costume.* Impossible!... Tenez, monsieur, regardez-moi..., démarche fière...

COSTUME. Point.

DORIMON. Voix sombre... *(D'un ton ampoulé.)* Dieux! terre! mer!...

COSTUME. Eh! non.

DORIMON, *à Duhaut-Ton.* Furie menaçante...

(Il se met en attitude.)

DUHAUT-TON. Vous n'y êtes pas.

DORIMON. Déesse dansante. *(Pas majestueux.)*

DUHAUT-TON. Contre-sens.

DORIMON. Pastourelle sautante. *(Pas gais.)*

DUHAUT-TON. Rien de tout cela.

DORIMON, *à Roucoulant.* Vous, monsieur Roucoulant, remarquez ce son filé. *(Il file un son.)*

ROUCOULANT. Faux.

DORIMON. Point d'orgue.

(Il commence un point d'orgue.)

ROUCOULANT. Ridicule.

(Dorimon veut continuer, Costume l'interrompt.)

COSTUME. Eh! je n'écoute plus rien, et dussé-je jouer tous mes rôles... Paraissez...

DUHAUT-TON. Allez.

ROUCOULANT. Partez.

(La symphonie part, la toile se lève, et l'on voit un mont escarpé figurant le Parnasse; sur le sommet on découvre un palmier, près duquel est placé le cheval Pégase qui domine sur la fontaine d'Hypocrène: plus bas on aperçoit Dorval déguisé en Apollon. Il est environné de neuf jeunes filles représentant les neuf Muses.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, DORVAL, JEUNES FILLES.

DORIMON, COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT. Que vois-je!...

JEUNES FILLES.

AIR : *Au charme vainqueur.*

Unissez vos chants,
Célébrez le dieu du Permesse,
Unissez vos chants,
Fêtez le dieu des talents.

DORIMON, COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT. Apollon!

(Scène muette des trois auteurs qui font entendre à Dorimon que c'est pour eux qu'il vient; Dorimon est enchanté.)

UNE JEUNE FILLE.

Suite de l'air.

De l'auteur qui l'intéresse
Il nourrit les feux naissants.

UNE AUTRE JEUNE FILLE.

De sa lyre enchanteresse
Le goût guide les accents.

JEUNES FILLES.

Unissez vos chants,
Célébrez le dieu du Permesse,
Unissez vos chants,
Fêtez le dieu des talents.

COSTUME. Oui, c'est pour moi qu'il est ici.

ROUCOULANT. Pour moi.

DUHAUT-TON.

Pour moi seul.

DORIMON, *à Dorval.*

Monseigneur...

DORVAL, *à Dorimon.*

Au gré de ta prière,
Ton encens et tes vœux sont montés jusqu'à moi.
Tu protéges les arts, Lucile les révère;
Et je viens l'éclairer sur le don de sa foi.

(Il s'élève et descend.)

DORIMON. Monseigneur...

COSTUME, *à Dorval.* Je suis sans inquiétude; mais ma tragédie?...

ROUCOULANT. Mes ariettes?...

DUHAUT-TON. Mon opéra?...

DORVAL.

De ces divins essais vous devez tout attendre,
Mais le dieu de Cythère est jaloux de ses droits;
Et j'ai dû retarder l'instant de vous entendre
Pour servir la beauté dont vous suivez les lois.

(Les auteurs applaudissent à cette idée par un geste.)

DORIMON. *(A Lucile.)* La révérence... Tu vois... Je n'en puis revenir. *(A Dorval.)* Pardon. *(A Lucile).* Tu vois à quels génies nous avons affaire.

DORVAL, *aux trois auteurs, en leur montrant une palme qui est sur le sommet du Parnasse.*

Cette palme immortelle est l'image et l'emblême
Des Mais que votre amour allait lui présenter :
Le goût la fit éclore, et cette palme même
Est le prix que pour elle il vous faut disputer.

COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT. Achevez.

DORVAL, *à Dorimon.*

Mon tendre attachement vous devait cet hommage.

(A Lucile, en désignant la palme.)

Le rival fortuné qui pourra vous l'offrir,
Jouira sans retour de l'heureux avantage
De plaire à votre père, et de vous obtenir.

(Costume, Duhaut-Ton et Roucoulant examinent la palme avec assurance.)

DORIMON. Ah! vous parlez comme un dieu que vous êtes; et moi, je promets, je jure que ma fille sera le partage de celui qui mettra cette palme à ses pieds.

DORVAL, *à Lucile.* Vous l'entendez.

LUCILE. Et le serment de mon père est le mien.

CHOEUR.

Triomphez, volez à la gloire,
A la victoire.

DORVAL, *aux auteurs.*

Franchissez, mais songez que le pas est glissant.

COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT.

Qui peut arrêter le talent?

(Ils montent tous les trois, chacun de leur côté.)

CHOEUR.

Triomphez, volez à la gloire.

DORIMON, *aux auteurs.*

Vous trébuchez!...

COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT.

A la victoire...

(En prononçant ce mot, ils tombent, et disparaissent dans le marais qui est au pied du Parnasse.)

COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT.

Ciel!

DORIMON, *confondu.*

Je ne les vois plus!

(Dans le moment même, la palme se détache, et vient tomber dans la main de Dorval.)

DORIMON.

Que vois-je!...

DORVAL, *à Lucile, en lui présentant la palme.*

La couronne
S'embellira de vos appas.

DORIMON, *étonné.*

Et c'est un dieu qui te la donne!

CHOEUR.

Quel moment! quel honneur!...

DORIMON.

Ah! je ne conçois pas...

(A Dorval.)
Un dieu!... Daignez m'instruire....
Me dire...
(Costume, Duhaut-Ton et Roucoulant montrent leurs têtes.)
COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT.
Pardon, pardon!
DORVAL, *aux auteurs.*
Injustes critiques,
Méchants satiriques...
DORIMON, *aux auteurs.*
Et vous me trompiez!...
COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT.
Pardon!
CHOEUR.
Non, non.
DORVAL, *aux auteurs.*
L'Amour est satisfait, restez à votre place.
DORIMON.
Reztez dans les marais qui bordent l'Hélicon.
DORVAL, *aux auteurs.*
Pégase ne reçoit au sommet du Parnasse
Que les favoris d'Apollon.
COSTUME, DUHAUT-TON, ROUCOULANT.
Pardon!
CHOEUR.
Non, non.
(Les trois auteurs disparaissent tout à fait.)

SCÈNE IV.

DORIMON, LUCILE, DORVAL, JEUNES FILLES.

DORIMON, *à Dorval.* Leur orgueil, votre arrêt, leurs excuses, tout me dit qu'ils sont coupables; mais cette palme qui devait fixer le sort de Lucile, c'est votre divinité qui la lui remet!... Serait-il possible qu'elle eût pour époux...

DORVAL. Vous en avez fait le serment...

DORIMON. Oui, le serment d'accomplir votre volonté, et je jure, pour la seconde fois...

DORVAL, *à Lucile.* Que Dorval est à vous.

DORIMON. Dorval!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LYSIMON.

LYSIMON.
Honneurs sur honneurs...

DORIMON. Lysimon!...

LYSIMON.
Aux trois frères des neuf Sœurs.

DORIMON, *avec colère.* Et vous étiez d'accord!...

LUCILE. Mon père!...

DORVAL. Monsieur!...

DORIMON. D'accord, pour me tromper!...

LYSIMON. Pour te débarrasser de trois ignorants...

DORVAL. Sur le compte desquels je ne vous ai point abusé...

DORIMON. A la bonne heure...; mais, moi...

LYSIMON. Mais toi; mais toi!...

AIR : *Vous qui voyez les dames.*
Tu vas, et sans murmure,
Assurer leur bonheur :
L'amour et la nature,
Tout parle en leur faveur.
Tu voulais être heureux,
Tu le seras par eux...
LUCILE, DORVAL.
Oui...
DORIMON.
Morbleu!... Je ne peux...
Je vous unis tous deux.

LUCILE, DORVAL.	LYSIMON, DORIMON.
Tu partages mes feux,	L'amour est dans vos yeux,
On resserre nos nœuds,	Livrez-vous à ses feux.
On comble tous nos vœux,	Nous voulions être heureux,
Ah! quel moment heureux!	Nous le serons par eux.

DORIMON, *à Dorval.* Mais que sont devenus tes rivaux, et comment, par où, dans quel piége?...

LYSIMON. Tu le sauras; mais il est trop occupé de son bonheur pour t'en rendre compte.

AIR.
Cueillez les fleurs du bel âge,
Aimez, brûlez sans retour,
Des biens que donne l'amour
L'hymen est le gage;
Le désir vous présage
Le plus beau jour.
CHOEUR.
Cueillez les fleurs, etc...
Cueillons les fleurs, etc...
DORVAL.
Dans le verger,
L'amoureux berger
Rencontre sa jeune amante :
Il lui sourit,
La belle rougit,
Se tait, balance et s'enfuit.
Mais bientôt, faible et tremblante,
Elle se rend,
Oh. Dieux! quel instant!
Quel instant charmant!
CHOEUR.
Cueillons les fleurs, etc...
Cueillez les fleurs, etc...
DORVAL, *à Lucile.*
A l'ombre du mystère,
Cypris gardait vos appas,
Dans l'espoir de vous plaire
Mon cœur vole sur vos pas.
LUCILE.
La fuite m'embarrasse,
Bientôt je suis à bout.
DORIMON.
Jamais dans une chasse
L'Amour n'a manqué son coup.
LUCILE.
Les traits dont il nous blesse
Nous font un peu souffrir :
Mais bientôt son adresse
Parvient à nous guérir.
Du sort qu'il me prépare
Je prévois la douceur;
Sonnez, sonnez, fanfare,
Et chantez mon bonheur.
CHOEUR.
Cueillons les fleurs, etc...
Cueillez les fleurs, etc...

LYSIMON. Plus beau que je ne l'espérais! Et si jamais l'ennui s'avise de venir nous trouver, adressez-vous à moi.

VAUDEVILLE.
LYSIMON.
AIR : *Peuples, chantez le soleil.*
Vive, vive la gaîté,
C'est le charme de la vie;
Vive, vive la gaîté,
Nargue de la gravité!
CHOEUR.
Vive, vive, etc...
LYSIMON.
Le printemps a de beaux jours
Quand le plaisir les varie :
Pour en égayer le cours
Interrogeons la Folie.
CHOEUR.
Vive, vive, etc...
DORVAL.
Le soleil produit les fleurs,
Le Zéphyre les colore.
L'amour en veut à nos cœurs,
Le plaisir l'y fait éclore.
CHOEUR.
Vive, vive, etc...
LUCILE.
Nous résistons faiblement
A l'amant qui nous amuse,

S'il saisit l'heureux moment,
Le plaisir nous sert d'excuse.

CHOEUR.

Vive, vive, etc...

DORIMON.

Voulez-vous tromper l'espoir
Des confrères d'Esculape?

Chantez du matin au soir;
C'est ainsi qu'on les attrape.

CHOEUR.

Vive, vive la gaîté,
C'est le charme de la vie :
Vive, vive la gaîté,
Nargue de la gravité!

LES FAUX MOSCOVITES,

comédie en un acte et en vers,

PAR RAY. POISSON;

Représentée pour la première fois en octobre 1668.

Personnages.

GORGIBUS, hôtelier.
SUZON, fille de Gorgibus.
LA MONTAGNE, JOLICOEUR, } Fourbes interprètes des Moscovites.

Personnages.

LUBIN, crieur de noir à noircir.
LUBINE, femme de Lubin.
LA RAMÉE, SANS-SOUCI, } Voleurs.

La scène est à Paris.

SCÈNE I.

LUBIN, LUBINE.

LUBIN, *ivre.*

Ce n'était pas du vin, c'était de l'ambroisie.

LUBINE.

L'ivrogne!

LUBIN.

Laisse-moi vivre à ma fantaisie.

LUBINE.

Eh, crève! que jamais je ne te puisse voir!

LUBIN.

Nargue! je veux toujours... Noir à noircir, du noir!

LUBINE.

Il croit avoir sa boîte! Ah! le maudit ivrogne!

LUBIN.

Quand je fais mon métier, va faire ta besogne.
Que je me porte bien quand je suis en repos!
Noircir....

LUBINE.

Il croit toujours la boîte sur son dos.
Apprends de moi, Lubin.

LUBIN.

Apprends de moi, Lubine.

LUBINE.

Ecoute-moi, coquin.

LUBIN.

Je t'écoute, coquine.

LUBINE.

Puisque tu manges tout avec que cent vauriens,
Je vais me séparer et de corps et de biens.
Tu ne trouveras rien que les quatre murailles.
J'entre en condition tout à l'heure.

LUBIN.

Tu railles.

LUBINE.

Tu verras, tu verras si je raille, ce soir.

LUBIN.

Eh! je sais les moyens... Noir à noircir, du noir!
Ma femme, tu crois donc, à cause qu'on enrage,
Quand on est marié qu'on se démariage?
Oui-dà? je le sais bien. Je veux dîner ce soir.
Mais va-t'en, car jamais... Noir à noircir, du noir!

SCÈNE II.

GORGIBUS, LUBINE.

LUBINE, *heurte à la porte de Gorgibus.*

Je viens pour vous servir, monsieur.

GORGIBUS.

Tant mieux, Lubine.

LUBINE.

Mais, monsieur, qu'avez-vous, qu'est-ce qui vous chagrine?
Vous êtes tout changé. Le chagrin ne vaut rien,
Il faut se réjouir; vous avez tant de bien!

GORGIBUS.

J'attends des étrangers, des gens de conséquence,
Et j'avance pour eux des sommes d'importance.
Leurs interprètes sont chez moi depuis huit jours,
Qui lèvent des brocarts, des satins, des velours;
J'ai donné mille écus à monsieur l'interprète.
C'est bien de l'argent sûr; mais j'avance, je prête.
Puis, ces interprèteux font de fort grands repas,
Leurs maîtres cependant viennent à petit pas.
Je crains bien de passer ici pour une bête.

LUBINE.

Vraiment, j'en ai bien peur.

GORGIBUS.

J'en ai martel en tête.
Ils devaient arriver quatre jours après eux.
Dès demain je les veux faire coffrer tous deux;
S'ils n'arrivent ce soir, le coup est immanquable.
Surtout, garde ma fille.

LUBINE.

Elle est bien mariable,

Votre fille, monsieur. Vous la faites languir :
Ne voir bête ni gens, eh! c'est pour en mourir.

GORGIBUS.

Tais-toi; voici, je crois, des étrangers, Lubine.

LUBINE.

Ceux-là des étrangers ! ils n'en ont pas la mine.

SCÈNE III.

GORGIBUS, LUBINE, LA RAMÉE, SANS-SOUCI.

GORGIBUS.

Etes-vous étrangers, messieurs?

LA RAMÉE.

Pourquoi, monsieur?

GORGIBUS.

N'avez-vous point ouï parler d'un grand seigneur,
Qui vient de Moscovie avec grand équipage,
Grand train?

SANS-SOUCI.

Non pas, monsieur.

GORGIBUS.

Lubine, entrons, entrons, j'enrage.
Adieu, messieurs; je suis votre humble serviteur.

LA RAMÉE.

Nous sommes tout à vous, monsieur, et de grand cœur.

SANS-SOUCI.

Puisque nous revenons malheureux de l'armée,
Que veux-tu faire ici, mon pauvre La Ramée?
Si tu ne veux voler, tu vas mourir de faim.
Veux-tu de porte en porte aller tendre la main?
Pour moi, j'aimerais mieux qu'on me vît sur la roue
Que faire le métier de ces âmes de boue.

LA RAMÉE.

Mais si nous sommes pris, quel sera notre sort?
Il n'en faut espérer qu'une honteuse mort.

SANS-SOUCI.

Eh bien, soit! La mort est la fin de toutes choses,
Et la vie a bien plus d'épines que de roses.
Tu tirais au billet, au camp, pour trois testons,
Que servent à présent tant de réflexions?

LA RAMÉE.

A t'éprouver, mon cher, ne crois pas que je tremble;
Ou nous ferons fortune, ou périrons ensemble;
Voilà mon sentiment, et pour savoir le tien
Je trouvais à propos de te cacher le mien.
Je fais le premier vol. Otons-nous du passage;
Tu verras si j'en suis à mon apprentissage.

SCÈNE IV.

LA RAMÉE, SANS-SOUCI, LA MONTAGNE, JOLICOEUR.

LA RAMÉE.

Est-ce une illusion? regarde, Sans-Souci,
Vois-je pas Jolicœur, et La Montagne aussi?

SANS-SOUCI.

Ils sont en financiers.

LA RAMÉE.

Ce sont eux.

JOLICOEUR.

C'est nous-mêmes.

LA RAMÉE.

Ah! le maudit hâbleur qui nous dit, ce carême,
Que vous aviez dans Tours été roués tous deux.

JOLICOEUR.

Un semblable destin serait assez fâcheux.
Et qui nous a donc fait cet honneur?

SANS-SOUCI.

Saint-Étienne.

LA MONTAGNE.

Lui-même est près de Blois au soleil.

SANS-SOUCI.

Qu'il s'y tienne.

JOLICOEUR.

Il est par ma foi sec.

SANS-SOUCI.

Vous étiez son appui?

LA MONTAGNE.

Nous? nous n'avons point eu de commerce avec lui.
Il eut la question, et lui, plutôt qu'un autre,
Eût dit, au second pas, et sa vie et la nôtre.
Ce n'était qu'un coquin, un fripon achevé.

SANS-SOUCI.

Si bien qu'en bons bourgeois vous battez le pavé.
Le commerce va-t-il? le guet fait-il la ronde?

LA MONTAGNE.

A Paris? Vous venez, je crois, de l'autre monde?
Vole-t-on dans Paris depuis un an ou deux?

LA RAMÉE.

Et qu'y faites-vous donc?

LA MONTAGNE.

Nous y sommes heureux
Sous ces déguisements; et si, sans repartie,
Vous voulez bien tous deux être de la partie
Pour un enlèvement, ce que l'on donnera,
Comme frères, après, on le partagera;
J'ai déjà cent louis qui seront à nous quatre.

SANS-SOUCI.

Nous en sommes, ma foi, s'il faut même se battre.
Vous savez si le fer et le feu nous font peur.

JOLICOEUR.

Je sais votre bravoure et connais votre cœur;
Mais nous n'avons besoin ici que de finesse,
Que de nombre de gens, et que d'un peu d'adresse.
Ceux qui jadis vivaient de vols, d'assassinats,
Dans Paris, à présent, sont gueux comme des rats.

SANS-SOUCI.

Quoi! l'on n'y vole plus?

LA MONTAGNE.

Non, la peste me crève!
Volez ce soir, demain on vous mène à la Grève.
Paris ne vaut plus rien, le guet est en tous lieux.
Dedans les grands chemins on s'y sauve bien mieux.

SANS-SOUCI.

Il faut que vous n'ayez d'un an sorti des portes.
Tout autour de Paris on a mis cent cohortes,
Les archers, à la ronde en mille endroits postés,
Vous y battent l'estrade encor de tous côtés;
C'est bien pis qu'à Paris.

LA MONTAGNE.

Paris est tout de même;
Il n'y faut plus user que d'une adresse extrême;
Cela seul nous nourrit depuis plus de deux ans:
Sachez... Mais c'est ici le chemin des passants;
Sortons, car en ce lieu l'on pourrait nous entendre.
Allez aux Trois-Maillets, nous allons nous y rendre;
C'est où chacun s'habille.

SCÈNE V.

LA MONTAGNE, JOLICOEUR, LUBINE.

JOLICOEUR.

Ah! Lubine.

LUBINE.

Ah! messieurs,
Mon mari m'a réduite au dernier des malheurs.

LA MONTAGNE.

Quelle bête est-ce donc que ton mari?

LUBINE.

Le traître!
Plût à Dieu que je fusse encor à le connaître,
Le méchant!

JOLICOEUR.

Quel est-il? nous saurons l'adoucir.

LUBINE.

Il est crieur.

JOLICOEUR.

De vins?

LUBINE.

Non, de noir à noircir.
Le malheureux qu'il est, je sais ce qu'il me coûte.

JOLICOEUR.

C'est quelque ivrogne, enfin, je n'en fais point de doute.
Mais, que veux-tu de nous?

LUBINE.

Vous supplier, monsieur,
Que je me prostitue aux pieds du grand seigneur,
Quand il sera venu, s'il avait agréable
De me démarier d'avec ce misérable.

LA MONTAGNE.

Mais il faut des raisons.

LUBINE.

Eh! messieurs, j'en ai cent.

Pour un mari, déjà, ce n'est qu'un innocent.
Jamais, au grand jamais... Enfin, c'est un infâme,
Auprès de qui je n'ai que le seul nom de femme.

JOLICOEUR.

C'est ton premier mari, dis?

LUBINE.

Oui, pour mon malheur.

LA MONTAGNE.

Des enfants, en as-tu?

LUBINE.

Non pas de lui, monsieur;
Le moyen?

JOLICOEUR.

Cette affaire est assez d'importance,
Casser un mariage.

LUBINE.

En prouvant l'impuissance,
On le casse, monsieur, il n'est rien plus commun;
Je dis, net comme un verre, on n'en manque pas un.

LA MONTAGNE.

Eh bien! le grand seigneur vous rendra cet office.

JOLICOEUR.

Nous vous y servirons.

LUBINE.

Le bon Dieu vous bénisse!
Je viendrai donc tantôt aux pieds du grand seigneur.

SCÈNE VI.

GORGIBUS, LA MONTAGNE, JOLICOEUR, LUBINE.

GORGIBUS.

A quoi t'amuses-tu, Lubine?

LUBINE.

A rien, monsieur.

LA MONTAGNE.

Parlons de Gorgibus; son âme est mal contente,
Jolicœur, je crains bien que le diable le tente,
Et que, pour s'éclaircir de notre fausseté,
Il ne nous fasse mettre en lieu de sûreté.

JOLICOEUR.

Cette affaire pour nous aurait d'étranges suites.
Ayons dès aujourd'hui tous nos faux Moscovites;
Les habits sont tout prêts.

LA MONTAGNE.

Oui, mais où les trouver?
Depuis huit jours j'y rêve...

JOLICOEUR.

A quoi bon tant rêver?
Cherchons-les. Notre but est d'enlever sa fille,
Nous avons cent louis du baron de Jonquille
Pour cet enlèvement. Il la veut épouser;
Mais, qu'il l'épouse ou non, gardons-nous de jaser.
Disons que nous voulons faire une comédie,
Ou quelque mascarade, enfin quelque folie;
Car nous avons besoin de huit ou dix faquins,
Et, dire son secret à de pareils coquins,
Nous ferions dedans peu d'étranges caprioles.
Gorgibus nous a bien donné trois cents pistoles
Dessus ces blancs signés.

LA MONTAGNE.

Puis il a répondu
Dedans la rue aux Fers, où le brocart est dû.
Tout est-il chez dame Anne au moins?

JOLICOEUR.

Je t'en assure.

LA MONTAGNE.

Voilà notre vrai fait.

JOLICOEUR.

Ah! la bonne figure!

SCÈNE VII.

JOLICOEUR, LA MONTAGNE, LUBIN.

LUBIN *sort en chantant.*

En revenant de Canada,
En revenant de Canada,
Notre hôt' qui avait nom Colas,
Et c'l' épaule branle, branle,
Et c'tella ne branle pas.

JOLICOEUR.

Bonjour donc, camarade.

LUBIN.

Ils sont tous au moulin...

LA MONTAGNE.

Nous nous connaissons tant.

LUBIN.

Oui, je te vis demain.

LA MONTAGNE.

C'est lui qui dans Turin se signala de sorte.

LUBIN.

Si je connais Turin, que diable m'emporte!
Comment est-il vêtu?

LA MONTAGNE.

Bon! je dis à Turin.
Il fut aux ennemis une pique à la main;
Il en tua, je crois, de sa main plus de trente
Dans la tranchée.

LUBIN.

Oh! oui, j'ai la main massacrante;
Mais j'avais des tranchées, comme vous dites là,
Qui me tranchaient le ventre. Ah! vraiment, sans cela
Vous m'eussiez bien vu tous faire un autre carnage.

JOLICOEUR.

C'est donc son élément que la guerre?

LA MONTAGNE.

Il y nage.

LUBIN.

Oui, je nage fort bien.

LA MONTAGNE.

Mais ce fut à Cazal
Où ce brave fit voir qu'il n'avait point d'égal.

LUBIN.

Oh! oui, pour dans Cazal.

LA MONTAGNE.

Il fut tête baissée,
Et perça l'escadron d'une garde avancée,
A coups de pistolet et l'épée à la main.
Bref, il fit à Cazal l'action d'un Romain.
Il va tête baissée, enfin il ne s'enquete.

LUBIN.

Oui, toujours en marchant moi je baisse la tête,
Dans Cazal et partout.

LA MONTAGNE.

Mais après tant d'honneur,
Le sort le fit tomber dans un petit malheur;
Il vola dans Cazal un vivandier, je pense,
Cela lui fit donner le fouet sous la potence,
Avec une brûlure ici qui lui fit mal.

LUBIN.

Vous vous trompez; jamais je ne fus à Cazal.

JOLICOEUR.

Non, non, c'est pour railler qu'on dit ces fariboles.
Écoute, es-tu d'humeur à gagner vingt pistoles,
Bien vêtu, bien nourri?

LUBIN.

Cela n'irait pas mal;
Je le veux; mais jamais je ne fus à Cazal,
Au moins.

JOLICOEUR.

Je le sais bien.

LUBIN.

Morbleu, c'est que j'enrage.

LA MONTAGNE.

Écoute, c'est pour faire un fort grand personnage
Dans une comédie, et qui ne dira mot.

LUBIN.

Je suis votre homme; allez, je ne suis pas un sot.
J'ai dessus le Pont-Neuf joué deux ou trois scènes
Dans une comédie au ravinent des laines;
Nous tirions des manteaux: quatre ou cinq furent pris
Et furent tous pendus.

JOLICOEUR.

Et toi?

LUBIN.

J'eus des amis,
Mais de fort bons amis; sans user de prière,
Ils me servirent là de la belle manière.

LA MONTAGNE.

Voilà de grands amis: et qui sont-ils, dis-moi?

LUBIN.

Un président, nommé monsieur de Sauve-toi,
Et monsieur Gagne-au-Pied, un conseiller encore;

Monsieur Tire-de-Long, un greffier que j'adore;
L'on me donna Va-t'en, un avocat d'honneur;
Je pris Jacques Déloge, après, pour procureur.

JOLICOEUR.

Tu fis fort bien; ceux-là peuvent sauver la vie.

LUBIN.

Voyons donc, que ferai-je?

LA MONTAGNE.

Un grand de Moscovie,
Et tu diras hio lorsque tu parleras;
Hio veut dire oui; tu baragouineras
Quelque étrange jargon. Mais trouve-nous encore
Des gens pour l'escorter: la grande suite honore.
Tous seront bien vêtus et bien payés de nous.

LUBIN.

Allons, s'il en faut vingt, je vous les livre tous.
Serons-nous bien nourris? j'aime à voir des marmites.

JOLICOEUR.

Comment? n'as-tu pas vu dîner les Moscovites?
Tu seras tout comme eux.

LUBIN.

Je les ai vus dix fois.
Peste! nous serons donc traités comme des rois,
Les cailles, les perdrix, là-dedans digérées.
Faudra-t-il faire aussi toutes leurs simagrées?

LA MONTAGNE.

Il les contrefera, c'est un vrai singe.

LUBIN.

Oui, moi,
Je les contreferai comme eux-mêmes, ma foi;
J'y servais d'officier, je demeurais tout proche.

JOLICOEUR.

Qu! d e maitre d'hôtel?

LUBIN.

Non, j'y tournais la broche.

LA MONTAGNE.

Le temps nous presse, allons.

LUBIN.

Les habits sont-ils prêts?
Il me faut le plus beau.

JOLICOEUR.

Va, tous sont faits exprès.

LUBIN.

Je veux que tout Paris nous rende des visites,
Car nous allons passer pour de vrais Moscovites;
Etant vêtus comme eux, nous serons tous égaux,
Hors qu'ils seront les vrais, et nous serons les faux.
Que l'on mette un balustre autour de notre table
Lorsque nous mangerons, car, je me donne au diable,
Nous serions accablés dès le premier repas.

LA MONTAGNE.

On en fera mettre un.

LUBIN.

Peste, ni manquez pas.

JOLICOEUR.

Allons donc, car il faut, pour les bien contrefaire,
Instruire tous nos gens des choses qu'il faut faire.

LUBIN.

Je leur montrerai tout.

LA MONTAGNE.

Cela n'ira pas mal.

LUBIN.

Au moins, messieurs, jamais je ne fus à Cazal.

JOLICOEUR.

Non, va querir tes gens; le rendez-vous se donne
Aux Maillets, les sais-tu?

LUBIN.

Moi? bon! mieux que personne.

SCÈNE VIII.

GORGIBUS, SUZON.

SUZON.

Vous devriez, mon père, attendre encor un peu.

GORGIBUS.

Non, je n'attendrai plus: pour mieux couvrir mon jeu
Je me suis adouci devant eux; c'est un leurre;
Lubine amènera les sergents tout à l'heure.

SUZON.

Quoi donc! vous les allez faire mettre en prison?

GORGIBUS.

Oui.

SUZON.

Si les étrangers arrivaient? que sait-on?
Vous vous seriez fourré dans une étrange affaire.
Peut-être sont-ils près d'ici.

GORGIBUS.

Mais comment faire,
Si ce sont des coquins?

SUZON.

Renvoyez vos sergents,
Mon père, je les crois de fort honnêtes gens.

GORGIBUS.

Les as-tu vus, dis-moi, pour parler de la sorte?

SUZON.

Je les ai regardés par le trou de la porte.

GORGIBUS.

Vous les avez donc vus, malgré tout mon pouvoir!

SUZON.

Par un si petit trou, qu'est-ce que l'on peut voir?

SCÈNE IX.

LUBINE, GORGIBUS, SUZON.

LUBINE.

Eh! vite le couvert, du foin et de l'avoine,
Les Moscovites sont au quartier Saint-Antoine;
On dit qu'ils sont montés sur de petits bidets.
Pour les voir on s'étouffe à la porte Baudets;
Tout le monde déjà s'assomme en notre rue,
Et dedans leur chemin, par ma foi, l'on s'y tue.
Vous voilà dans le gain et dedans le bonheur;
Ah! tout le monde dit que c'est un grand seigneur.

SCÈNE X.

LA MONTAGNE, GORGIBUS, SUZON, LUBINE, JOLICOEUR.

LA MONTAGNE.

Les voici! Savez-vous les choses qu'il faut faire
Pour les saluer tous et les bien recevoir?

GORGIBUS.

Non, je ne les sais pas.

LA MONTAGNE.

Mais il les faut savoir.
D'abord, le grand seigneur me saluera moi-même;
Voyez comme je fais, vous ferez tout de même;
Votre fille sera surtout avecque vous,
Car après mon salut il vous saluera tous.
D'abord qu'ils ont dîné, qu'ils ont fait bonne chère,
Tout ce qu'ils veulent faire il leur faut laisser faire.

GORGIBUS.

Mais si ces choses-là vont à mon déshonneur?

LA MONTAGNE.

Ah! non, ce n'est pas là le but du grand seigneur;
C'est après le repas l'exercice ordinaire;
Tout sera dans l'honneur: ce que vous devez faire,
Est de vous voir d'abord sur un siége un peu haut
Pour les voir ou combattre, ou monter à l'assaut,
Où, comme ils sont d'humeur martiale et civile,
Ils représenteront le sac de quelque ville;
Puis chacun va dormir dans son appartement.

GORGIBUS.

Voilà bien des façons.

LA MONTAGNE.

Cela dure un moment.

GORGIBUS.

Toutes ces façons-là ne se font point en France.

LA MONTAGNE.

Mais préparez-vous tous, je l'entends qui s'avance.

GORGIBUS.

Çà, çà, préparons-nous, il nous faut tous ranger.

LA MONTAGNE.

Que l'on fasse servir, car il voudra manger.

SCÈNE XI.

LUBIN, GORGIBUS, LA MONTAGNE, JOLICOEUR, SUZON, FANCHON, Mme AMINTHE.

LA MONTAGNE.

Vous êtes dispensé de lui faire harangue.

LUBIN, *ici il baragouine.*

GORGIBUS.

Mais que demande-t-il? je n'entends pas sa langue.

LA MONTAGNE.

Il demande les lieux.

GORGIBUS.

Est-ce là ce qu'il dit?
Le bassin, le bourlet, tout est auprès son lit.

LA MONTAGNE.

Il demande les lieux où l'on le prétend mettre.

GORGIBUS.

Ah! je vais l'y mener s'il me le veut permettre.

LUBIN, *ici il baragouine.*

GORGIBUS.

Mais s'il voulait dîner auparavant.

LUBIN.

Hio, hio.

GORGIBUS.

Est-ce qu'il veut manger?

LUBIN.

Hio, hio, hio.

LA MONTAGNE.

Voilà en peu de mots tout ce qu'il vous demande.

GORGIBUS.

J'ai de fort bons perdreaux; aime-t-il cette viande?

LUBIN, *il jargonne.*

(Hio, hio, hio.)

GORGIBUS.

Dit-il pas qu'il les hait et qu'ils ne valent rien?

LUBIN.

La peste! non, je dis que je les aime bien. (Hio, hio.)

JOLICOEUR.

Hé! traître, que fais-tu?

GORGIBUS.

J'entends bien ce langage.

LUBIN.

Faites-lui donc savoir que j'aime tout. J'enrage.

JOLICOEUR.

Ne parle plus français, ne dis qu'hio, hio.

GORGIBUS.

D'un grand cochon de lait et d'un gros aloyau,
En mangerait-il bien?

LUBIN.

Hio, hio, hio.

GORGIBUS.

Il ne boit que de l'eau? rien n'est plus pitoyable.

LUBIN.

Je parlerai français, ou je me donne au diable.

LA MONTAGNE.

L'eau pour le grand seigneur est pire qu'un poison.

LUBIN.

Je bois mon vin tout pur, au moins.

GORGIBUS.

Il a raison.
Le vin pur en effet est un jus bien aimable;
Il en boira de bon; le mien est admirable.

LUBIN, *en jargonnant.*

Hio, hio, hio.

GORGIBUS. *Là, l'on apporte la table toute servie.*

Quand il veut franciser, on l'entend assez bien;
Mais quand il moscovise on n'y comprend plus rien.
Voilà le dîner prêt, il peut se mettre à table.
Des siéges.

(Lubin fait un long jargon en coupant les viandes et les presentant aux autres.)

JOLICOEUR.

(Cracq.)

LA MONTAGNE.

(Cricq.)

LUBIN, *en avalant, il baragouine.*

(Crocq.)

JOLICOEUR.

Le cochon est, dit-il, admirable.

(Lubin baragouine longtemps, le verre à la main.)

LA MONTAGNE, *aux dames.*

Il boit à vos santés.

Mme AMINTHE.

Que ce langage est sot!
Quoi! parler si longtemps pour ne dire qu'un mot!

LA MONTAGNE.

Il vient de boire à vous, il faut faire de même;
N'hésitez pas, madame.

Mme AMINTHE.

Ah! la rigueur extrême!

JOLICOEUR.

C'est la marque et le sceau de son affection.

Mme AMINTHE.

Parce qu'il aime, il faut souffrir la question!
Vous croyez que je boive un verre d'eau-de-vie!

LA MONTAGNE.

C'est l'ordre du pays.

Mme AMINTHE.

Hé! suis-je en Moscovie?

SUZON.

Allez le supplier de vous en dispenser.

(Lubin jargonne.)

LA MONTAGNE.

Il vous fait signe au moins de ne pas avancer,
Madame. Il dit qu'il est à sa femme fidèle,
Et qu'il ne veut avoir de l'amour que pour elle.

Mme AMINTHE.

Comment?

JOLICOEUR.

Il ne faut point vous en mettre en courroux,
Il en a refusé d'aussi belles que vous.

SCÈNE XIII.

LUBINE, LUBIN, GORGIBUS, JOLICOEUR, LA MONTAGNE, LA RAMÉE, SANS-SOUCI, SUZON, Mme AMINTHE.

LUBINE, *à l'interprète, aux pieds de Lubin.*

Monsieur... Expliquez-moi ce qu'il faut que je die.

LUBIN.

Ma carogne de femme est de la comédie?

LUBINE.

Mon bon seigneur, je viens ici pour vous prier
D'obtenir le pouvoir de me démarier
D'avec un sac à vin, un gueux, un lâche, un traître.
Bref, d'avec un mari qui ne le saurait être;
C'est le plus impuissant de tous les impuissants:
Passerais-je sans fruit le plus beau de mes ans?

LUBIN, *bas.*

Ah! la carogne! A qui s'adresse sa harangue?
Dès ce soir je lui veux faire couper la langue.

LUBINE.

C'est un sot, monseigneur, que chacun montre au doigt;
Il le sait, mais il l'est encor plus qu'il ne croit.
Ce monseigneur a l'air de mon coquin d'ivrogne.

LUBIN, *sortant de table, et courant après Lubine qui s'enfuit.*

Tu ne dis que trop vrai, c'est moi-même, carogne.

LA MONTAGNE, *à Gorgibus.*

C'est pour faire exercice, il ne faut craindre rien,
Sonnez bien tantararé, allez, tout ira bien.

(Gorgibus monte sur un siége un cor à la main, et tandis qu'il corne, les filous sortent de chez lui et enlèvent Suzon et force paquets.)

Tantarare, tanta, tantara, tantarare.
Sait-il bien le chemin? je crains qu'il ne s'égare.
(Tantarare, tarare, tarare, tantarare.)

SCÈNE XIV.

LUBINE, GORGIBUS.

LUBINE.

Tantarare, ah, vraiment! le marquis de Jonquille
S'en va bien autrement tantarer votre fille;
Il l'a fait enlever, car je le viens de voir,
Tous ces faux étrangers l'ont mise en son pouvoir.

SCÈNE XV.

GORGIBUS, SA FILLE, LUBINE, LE BARON DE JONQUILLE.

GORGIBUS.

Ah! monsieur le baron, que venez-vous de faire!

SUZON.

Ne vous emportez pas, il n'a rien fait, mon père,
Hélas! c'est un mouton;

LE BARON DE JONQUILLE.

Modérez ce courroux,

Et consentez enfin que je sois son époux;
Car, de force ou de gré, monsieur, je le veux être.
J'adore votre fille, et vous l'ai fait connaître;
Elle m'aimait assez, puisque dans ce moment
Je l'ai fait consentir à son enlèvement;
Je vous l'ai demandée, et votre résistance
M'a fait user ici de cette violence.

GORGIBUS.

J'y consens; mais mon bien, faut-il qu'il soit perdu?

LUBINE.

Ah! si le grand seigneur pouvait être pendu!
Madame la baronne, hélas! faites en sorte
Qu'il soit banni du moins; s'il revient, je suis morte;
Si vous ne l'apaisez, hélas! il me tuera.

SUZON.

Viens, viens avecque nous, il te pardonner.

LUBINE.

C'est tout, au moins, messieurs; qu'aucun de vous n'en [doute
Quand une fin languit, personne ne l'écoute.

TROUPE DE MOLIÈRE.

(9 juillet 1673.)

Voici quelle était la composition *de la* Troupe du Roi *ou* de Molière, *à l'hôtel Guénégaud*, *rue Mazarine. Acteurs du Marais réunis à cette troupe.*

NOMS DES ACTEURS ET ACTRICES, ET DATE DE LEUR ENTRÉE.		RETRAITES.	DÉCÈS.
Mlle Angélique Ducroisy, femme de P. Poisson	1673	19 avril 1694	14 décembre 1756.
Rosimont (Claude Larose)	1673	Mort étant au théâtre	1er novembre 1668.
D'Auvilliers (Nicolas d'Orvay)	1673	*Idem.*	15 août 1690.
Guérin d'Estriché (Eustache-François)	1673	29 juillet 1717	28 janvier 1728.
Verneuil (Ach. Varlet, frère de Lagrange)	1673	19 juin 1684	1707.
Laroque (Régnault Petit-Jean)	1673	Mars 1676	31 juillet 1676.
Dupin (Joseph du Landas)	1673	1680.	25 juillet 1696.
Mlle Dupin (Louise)	1673	14 avril 1685	8 avril 1709.
Mlle Guyot (Judith de Nevers)	1673	1684.	30 juillet 1691.
Mme D'Auvilliers (Victoire Poisson, fille de R. Poisson	1673	Août 1680	12 novembre 1733.
Mlle Auzillon	1673	12 avril 1679	8 juillet 1693.
Champmeslé (Chevillet de)	1679	Mort étant au théâtre	22 août 1701.
Mme Champmeslé (Marie Desmares)	1679	*Idem.*	15 mars 1698.

Circé de Thomas Corneille, *Phèdre* de Pradon, *le Comte d'Essex*, *le Triomphe des Dames*, *le Festin de Pierre*, mis en vers; *la Devineresse*, pièce faite à l'occasion du procès de la Voisin, et jouée avec un incroyable succès trois mois de suite avant son supplice, produisirent les meilleures recettes de ces temps-là. On en jugera par la progression de la part de chaque acteur :

En 1673, chaque sociétaire à part entière touche	1,481 livres.
En 1674	2,510
En 1675	3,298
En 1676	3,251
En 1677	3,149
En 1678	3,191
En 1679	6,585

Ces recettes, et surtout la dernière due aux débuts de Mlle Champmeslé, sont énormes pour l'époque.

La salle Guénégaud était petite, mais le prix des places était comparativement beaucoup plus élevé que de nos jours. En voici la répartition :

Théâtre contenant	50	places à	5 fr.	10 s.
Loges	100		5	10
Amphithéâtre (aujourd'hui première galerie)	222		3	»
Loges hautes (deuxièmes loges)	10		1	10
Loges du troisième rang	105		1	»
Parterre (le public était debout et touchait au théâtre)	470		»	15
Total	1,617			

Dans les grandes représentations les comédiens étaient, comme on sait, autorisés à doubler le prix des petites places. Cet usage a subsisté fort longtemps.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24. Batignolles.



TIBÈRE,

tragédie en cinq actes,

PAR M.-J. CHÉNIER,

Représentée pour la première fois le 18 octobre 1843.

Personnages.	*Personnages.*
TIBÈRE, empereur.	LES DEUX CONSULS.
AGRIPPINE, veuve de Germanicus.	SÉNATEURS.
PISON, sénateur.	PONTIFES.
CNÉIUS, fils de Pison.	MAGISTRATS.
SÉJAN, chevalier romain.	GUERRIERS.
LES TROIS JEUNES FILS D'AGRIPPINE.	LICTEURS.

La scène est à Rome, dans le palais de Tibère.

ACTE I.

SCÈNE I.

PISON, CNÉIUS.

On ne t'a point donné d'infidèles avis,
Et Pison de retour embrasse encor son fils.
Au palais de César, quand le jour luit à peine,
Tu conçois aisément l'intérêt qui m'amène,
Et pourquoi, sans témoins, je veux t'entretenir
Sur la mort de son fils et sur mon avenir.
J'ai vu Germanicus expirer en Syrie;
Un sort prématuré l'enlève à la patrie :
Il ne me traitait plus qu'en soldat révolté,
Et nos dissensions n'ont que trop éclaté.
J'ai fui tous les chemins où sa veuve Agrippine

A vingt cités en pleurs demandait ma ruine :
Sur les mers de Toscane, hier avant la nuit,
Jusqu'aux bouches du Tibre un vaisseau m'a conduit.
Je suis enfin dans Rome, et je viens me défendre.
Agrippine au sénat s'est-elle fait entendre?
Et déjà les Romains, par la haine animés,
Sèment-ils contre moi des bruits envenimés?
Que disent l'empereur et sa mère Livie?
Séjan même avec eux menace-t-il ma vie?
Et de Germanicus tous les persécuteurs
De son ombre aujourd'hui sont-ils les protecteurs?
Parle, ô mon cher Cnéius.

CNÉIUS.

Agrippine attendue,
Aux désirs des Romains n'est pas encor rendue.

PISON.

Ciel!

CNÉIUS.

Mais, aujourd'hui même, elle doit en ces lieux
Apporter d'un époux les restes glorieux.

PISON.

Que m'apprends-tu ?

CNÉIUS.

Séjan, ce ministre fidèle,
Pour l'observer sans doute, est envoyé près d'elle.

PISON.

Et Tibère, Livie?

CNÉIUS.

Hélas! avant ce jour,
Cnéius, vous le savez, ignorait leur séjour.
Le besoin de revoir et d'embrasser mon père
Pouvait seul me conduire au palais de Tibère.
Il y renferme un deuil dont la sincérité
Trouve chez les Romains peu de crédulité :
Pour lui Germanicus fut un objet d'envie;
Et l'on se dit tout haut que Tibère et Livie,
Heureux secrètement dans le commun malheur,
Cachent leur allégresse et non pas leur douleur.

PISON.

Le peuple?

CNÉIUS.

Il adorait un prince magnanime :
Les regrets sont profonds; l'éloge est unanime;
Et tous les vrais Romains ont accusé le sort.

PISON.

C'est moi, Germanicus, qui dois pleurer ta mort.

CNÉIUS.

Oui, vous le regrettez; je me plais à l'entendre :
Je vous retrouve juste, et j'osais y prétendre.
Quel sujet toutefois a pu vous diviser ?
Quels méchants l'un à l'autre ont su vous opposer ?
Quand nos jeux célébraient sa première victoire,
Germanicus parut l'emporter sur sa gloire ;
On crut voir un Camille, et l'on s'était flatté
Qu'il devait aux Romains rendre la liberté.
Souvent je me suis dit, plein de cette espérance :
Mon père à ces beaux jours prépara mon enfance.
C'est vous seul en effet, vous qui m'avez appris
Des austères vertus la douceur et le prix :
Vous conduisiez mes pas dans ces places publiques
Où sont de nos aïeux les marbres héroïques.
Sur leur postérité nos premiers sénateurs
Abaissaient tristement des yeux accusateurs.
Je respirais leur âme, et dans Rome flétrie,
Cnéius, au milieu d'eux, retrouvait la patrie.
Avide j'écoutais, quand vos mâles discours
Du siècle où nous vivons me retraçaient le cours :
Ici, du dictateur la victoire fatale;
Là, Rome, survivant aux débris de Pharsale,
A la tribune encore inspirant Cicéron;
Nos dieux réfugiés dans l'âme de Caton;
Leurs temples, le sénat et notre gloire antique
Avec lui s'exilant au sein des murs d'Utique;
Et ces derniers Romains qui vengèrent l'État,
Quand César tout-puissant, frappé dans le sénat,
Perdant sous le poignard ce qu'il dut à l'épée,
Tombait victorieux aux pieds du grand Pompée.

PISON.

O mon fils, ton aïeul, dont tu me rends les traits,
Vit notre liberté, si chère à tes regrets,
Sous les coups de Lépide et d'Octave et d'Antoine,
Mourir avec Brutus aux champs de Macédoine.
L'un de ces triumvirs dont les coupables mains
Se partageaient le monde et le sang des Romains,
Octave, héritant seul d'une fureur utile,
Enchaîna l'univers par sa clémence habile.
A l'intérêt d'un homme il ralliait l'État,
Il caressait le peuple, il flattait le sénat;
Agrippa dans le camp dirigeait ses cohortes;
Du temple de Janus la paix fermait les portes,
Et Mécène étouffait, sous les palmes des arts,
Les cyprès teints de sang qui couvraient nos remparts.
Auguste vieillissant fit oublier Octave.
Parlant de république au sein de Rome esclave,
Il nous berçait encor de ces mots révérés,
Vains hochets du vulgaire et fantômes sacrés ;
Et, des Romains séduits trompant l'obéissance,
Du nom de liberté cimentait sa puissance.
Il étendit sur moi son charme suborneur;
Des faisceaux avec lui je partageai l'honneur;
Et, lorsque le destin, secouru par Livie,
Eut fait un dieu de plus en terminant sa vie,
Son successeur Tibère, en ce même palais,
Me retint, m'opprima sous d'horribles bienfaits.
Là, du nouveau tyran j'ai connu l'âme altière :
J'ai vu les chevaliers, le sénat, Rome entière,
Tout l'empire, à l'envi, se faisant acheter,
Briguer la servitude et s'y précipiter.

CNÉIUS.

Ah! parmi ces flatteurs, émules d'infamie,
Une tête innocente est bientôt ennemie.
Quand sous le crime heureux tout languit abattu,
Malheur aux citoyens coupables de vertu,
Et dont la gloire offense, à Rome ou dans l'armée,
Tibère impatient de toute renommée.
Les délateurs, vendant leur voix et leurs écrits,
Viennent dans son palais marchander les proscrits;
Lui seul des tribunaux fait pencher la balance;
Le sénat le contemple, et décrète en silence;
Les regards sont muets, les lois n'osent parler;
Tibère, à ses genoux, voit l'univers trembler;
Et, subissant lui-même un tyrannique empire,
Éprouve, en l'ordonnant, la frayeur qu'il inspire.
En ses yeux qui toujours commandent les forfaits
Son ministre devine et prévient les arrêts;
Et le ciel à la fois fit naître, en sa colère,
Tibère pour Séjan, et Séjan pour Tibère.
S'ils n'eussent divisé Germanicus et vous,
Peut-être un jour plus pur luirait encor sur nous.
Le peuple est fatigué du pouvoir despotique :
Naguère, il m'en souvient, le nom de république
A, jusque dans sa cour, effrayé l'oppresseur,
Quand, des derniers Romains et la veuve et la sœur,
La nièce de Caton, cette illustre Junie,
A leurs mânes sanglants fut enfin réunie.
Devant l'urne funèbre on portait ses aïeux :
Entre tous les héros qui, présents à nos yeux,
Provoquaient la douleur et la reconnaissance,
Brutus et Cassius brillaient par leur absence.
Que dis-je? le tyran ne peut dormir en paix;
Quand la nuit sur nos murs étend son voile épais,
Des regrets importuns fatiguent son oreille.
Des Romains opprimés la douleur se réveille;
Et leurs cris menaçants, par Tibère entendus,
Vont lui porter ces mots: Rends-nous Germanicus.
Moi-même à ces regrets que ne puis-je le rendre !

PISON.

Tes vœux n'ont rien, Cnéius, qui doive me surprendre;
Si même, en t'admirant, j'éprouve un peu d'effroi,
C'est de me voir contraint de rougir devant toi.

CNÉIUS.

Qui? vous!

PISON.

Moi. Dût un jour la liberté renaître,
Je n'en jouirai plus; j'ai fléchi sous un maître;
A vivre en le servant je me suis condamné,
Soumis au bras d'airain qui me tient enchaîné.
Mais tu dois ranimer la splendeur de ta race,
O toi dont les vertus consolent ma disgrâce;
Exemple des Romains, modèle des bons fils,
Seul appui, seul honneur de mes cheveux blanchis,
Fuis toujours le tyran : tu vivras sans reproche.

On ouvre, et les licteurs annoncent son approche :
Va trouver mes amis, autrefois si nombreux ;
Va, recommande un père à leurs soins généreux :
Ils ont de mon crédit éprouvé l'influence;
A leur tour maintenant qu'ils prennent ma défense ;
Si, bravant toutefois les destins irrités,
Leur amitié survit à mes prospérités.

CNÉIUS.

J'y vole, et j'ose encore espérer quelque zèle ;
Mais votre fils au moins vous restera fidèle.

SCÈNE II.

TIBÈRE, PISON, SÉNATEURS, LICTEURS.

TIBÈRE.

Sénateurs, je rends grâce aux bontés du sénat :
Ce chagrin solennel des patrons de l'État
A mes calamités vient mêler quelques charmes;
En pleurant avec moi, vous tarissez mes larmes.
Que vois-je? est-ce Pison qui paraît à mes yeux?

PISON.

Oui, César, et c'est vous que je cherche en ces lieux.
C'est vous que j'ai servi. Je demande et j'espère
Un entretien secret que je crois nécessaire.

TIBÈRE.

Ayez quelques égards pour un père accablé ;
Il s'agira de vous au sénat rassemblé.
Loin de moi le désir d'une injuste vengeance !
Mais songez-vous, Pison, qu'Agrippine s'avance?
Et même elle a de Rome abordé les remparts,
Puisque je vois Séjan s'offrir à nos regards.

SCÈNE III.

TIBÈRE, PISON, SÉJAN, SÉNATEURS, LICTEURS.

SÉJAN.

Agrippine dans Rome arrive à l'instant même.
J'ai rempli de César la volonté suprême :
Deux cents prétoriens, sur mes pas réunis,
Dans Brindes attendaient Agrippine et ses fils.
La lumière trois fois avait dissipé l'ombre,
Lorsqu'aux premiers rayons d'un jour livide et sombre,
Le vaisseau, traversant les flots silencieux,
De ses voiles en deuil vient affliger nos yeux.
On voit avec ses fils Agrippine descendre :
L'urne où Germanicus n'est plus qu'un peu de cendre
Paraît; le peuple accourt sur la rive des mers,
Les chemins, les maisons, les toits en sont couverts.
Il est muet longtemps, et longtemps immobile :
Mais quand le char funèbre a roulé dans la ville,
Cent mille bras vers lui sont tendus à la fois :
Cent mille cris plaintifs ne forment qu'une voix.
Partout à la douleur la pompe est réunie.
Aux champs apuliens et dans la Campanie,
Les organes des lois, les ministres du ciel,
Laissant le tribunal, abandonnant l'autel;
Vieux guerriers, villageois, d'une course empressée,
Affrontant les rigueurs de la saison glacée,
Au héros, à la veuve, aux trois jeunes enfants,
Viennent offrir des pleurs, des vœux et de l'encens.
Non loin de Tusculum, aux murs de Palestrine,
L'un et l'autre consul accueillent Agrippine,
Et, durant la nuit même, elle marche avec nous,
Toujours tenant ses fils dormant sur ses genoux ;
Toujours à nos regrets offrant l'urne adorée.
Le jour découvre enfin cette route sacrée,
Où l'on vit son époux au sein de nos remparts
Rapporter de Varus les sanglants étendards.
Elle entre : son cortége est bientôt Rome entière;
Et l'ombre du héros, près d'une épouse altière,
Semble, se réveillant sous l'airain sépulcral,
S'enorgueillir encor de ce deuil triomphal.
J'ai vu des légions les aigles renversées,
Des vétérans en pleurs les piques abaissées ;
J'entendais à la fois, dans ce grand citoyen,
Tous les infortunés regretter un soutien,
Tous les vieillards un fils, tous les enfants un père,
L'armée un dieu vengeur, Rome un dieu tutélaire.
Si j'en crois les discours, la vestale a tremblé
Aux mourantes lueurs d'un feu pâle et voilé;
D'un son lugubre et lent les temples retentissent;
Sous leurs tombeaux ouverts nos ancêtres gémissent ;
Et jusque sur l'autel, partageant nos douleurs,
Les marbres sont émus, l'airain verse des pleurs.

TIBÈRE.

Rendez-vous, sénateurs, où Rome vous appelle ;
Honorez Agrippine ; allez au-devant d'elle :
Je vous attends. Pison, dans ces moments d'éclat,
Vous n'êtes pas contraint de vous rendre au sénat;
Et si quelques dangers pour vous se manifestent,
Vous pouvez recourir aux amis qui vous restent.
Aujourd'hui, sans témoins, je consens à vous voir;
Mais entendre Agrippine est mon premier devoir.

PISON.

Moi-même, en plein sénat, je reviendrai l'entendre.
Vous connaîtrez, César, ce que j'ose prétendre ;
A soutenir mes droits je suis déterminé,
Sans espérer, sans craindre et sans être étonné.

SCÈNE IV.

TIBÈRE, SÉJAN.

TIBÈRE.

Séjan, quelle contrainte! et quel excès d'outrage !
Agrippine jouit de ce bruyant hommage;
Même au sein du néant, traînant Rome à son char,
Germanicus éteint triomphe de César.
Il me faut redouter sa veuve énorgueillie,
Et jusqu'à ce Pison, que je leur sacrifie ;
Car enfin, ne crois pas que son génie altier
Sous le poids du malheur ait fléchi tout entier.
Il fut ambitieux; je l'ai soumis au crime ;
Mais docile instrument, indocile victime,
Il garde, tu le vois, en son adversité
Des Pisons ses aïeux l'audace et la fierté;
Et dans son fils Cnéius, conserve à la patrie
Une austère vertu que lui-même a trahie.
La perte de Pison marquera ton retour.
Un jour encore! Ami, qu'il sera long ce jour!
Germanicus est mort, mais non sa renommée;
Satisfaisons ce dieu de Rome et de l'armée;
Que dans sa gloire même il reste enseveli ;
Qu'il obtienne un cercueil, la vengeance et l'oubli.

SÉJAN.

Tout remplira vos vœux, et d'un agent fidèle,
Avant de vous quitter, j'avais sondé le zèle;
C'était Fulcinius, ce nouveau sénateur;
Il devait de Pison se rendre accusateur.
Ordonnez; rien ne coûte à son obéissance,
Et du soin de vous plaire il fait sa conscience.

TIBÈRE.

Fulcinius est prêt ; je suis content de lui.
Du sénat, par mon ordre, il s'absente aujourd'hui :
Son intérêt sur lui garantit mon empire,
Et j'ai dicté, Séjan, tous les mots qu'il doit dire.
Rome va murmurer, Rome, qui tous les jours
Se permet sourdement d'injurieux discours :
Elle brigue sa honte, et sa honte l'irrite.
De mon prédécesseur la clémence hypocrite
Des partis fatigués a fait taire les cris :
Il me léguait à moi les enfants des proscrits.
Plus habile que grand, plus fortuné qu'habile ;
En triomphant d'un peuple il a vécu tranquille ;
Et l'heureux empereur m'a laissé recueillir
La haine que longtemps sema le triumvir.
Il régnait; je gouverne à force de puissance :
Rome par ses clameurs, même par son silence,
De mes secrets périls m'avertit chaque jour,
Et loin de tous les yeux me bannit dans ma cour.

SÉJAN.

Pourquoi vous condamner à tant d'inquiétude?
Quoi! le maître du monde est dans la servitude !
Aux rives de Caprée, en de pompeux jardins,
Auguste de l'empire oubliait les chagrins.
Là vous pourriez trouver, sous de riants asiles,
Des cieux toujours sereins, des nuits toujours tranquilles;
Là César tout-puissant, même au sein des plaisirs,
Sans cesser de régner, goûtant d'heureux loisirs,
Plus grand par son absence, et laissant ses images
Des Romains prosternés recueillir les hommages,
Semblable aux immortels, du vulgaire adorés,
Pourrait dicter de loin ses oracles sacrés;

Dispenser des bienfaits ou lancer le tonnerre,
Et rester invisible en gouvernant la terre.

TIBÈRE.

Je vois dans l'avenir ce moment souhaité;
Il faut à Rome encor, haï, mais redouté,
Traîner de piége en piége une inquiète vie,
Empereur absolu sous les lois de Livie :
C'est ma mère; et d'ailleurs, puis-je oublier jamais
Que cet empire même est un de ses bienfaits?
Je vais la prévenir du retour d'Agrippine;
Mais quand tout de Pison garantit la ruine,
Toi, ministre zélé, digne de ma faveur,
Et le seul des Romains à qui j'ouvre mon cœur,
Intimide et corromps; c'est ainsi que l'on règne :
Rome peut me haïr, pourvu qu'elle me craigne.
Sur Agrippine enfin tente les orateurs,
Ébranle son crédit auprès des sénateurs.
Si la haine jalouse, à tes pieds abaissée,
Voit dans les jeux publics ta statue encensée,
Mérite que bientôt, rehaussant ton éclat,
L'empereur avec lui t'admette au consulat.

ACTE II.

SCÈNE I.

TIBÈRE, PISON, CONSULS, SÉNATEURS, LICTEURS.

TIBÈRE.

Asseyez-vous consuls; sénateurs, prenez place.
Sans l'approuver, Pison, j'estime votre audace
Licteurs, faites entrer la veuve de mon fils.

SCÈNE II.

TIBÈRE, PISON, AGRIPPINE, CONSULS, SÉNATEURS, PONTIFES, MAGISTRATS, GUERRIERS, LICTEURS, LES TROIS FILS D'AGRIPPINE.

AGRIPPINE.

César, et vous, consuls, et vous, pères conscrits,
Qui, plaignant d'un héros la destinée injuste,
Frémissez à l'aspect de sa dépouille auguste,
Avec Germanicus j'ai quitté mes foyers;
J'y rentre avec sa gloire, au milieu des guerriers
Témoins de ses exploits et de son jour suprême :
En quel état, grands dieux, il y rentre lui-même!
Ah! combien différent de ce Germanicus
Qui monte au Capitole, et, vengeur de Varus,
Y revient déposer, de ses mains triomphantes,
D'Arminius vaincu les dépouilles sanglantes!
Voici votre soutien, le voici, mon époux :
Un triomphe n'est plus ce qu'il attend de vous;
Contre ses ennemis la tombe est son asile.
Approchez, d'une mère espérance fragile,
Approchez, mes enfants : Romains, c'est encor lui.
Vous voyez le seul bien qui me reste aujourd'hui.

TIBÈRE.

Non : je puis vous nommer du tendre nom de fille;
Nous vous restons encor, Rome est votre famille.
Adoptez, sénateurs, les enfants des Césars :
Encouragés par vous, formés sous vos regards,
Tandis qu'au rang des dieux leur père les contemple,
Ils sauront quelque jour, imitant son exemple,
Comme lui, des héros se frayant le chemin,
Etre dignes de vous et du peuple romain.

AGRIPPINE.

Ah! puisse du sénat l'honorable tutelle
Étendre sur mes fils une égide immortelle!
Mais nous n'acceptons pas l'appui d'un sénateur
Qui de Germanicus fut le persécuteur.
Il est devant mes yeux. J'étais loin de m'attendre
Qu'ici, dans ce jour même, il oserait m'entendre.
Un lieutenant du prince, avec impunité,
Au fils de l'empereur aura-t-il insulté?
Quand le premier soldat n'est qu'un chef de rebelles,
Quel chef conserverait des légions fidèles?
Si des fils, une veuve, et les Romains en deuil
Vont de Germanicus entourer le cercueil;
Jeune, et toujours vainqueur, s'il vit ses destinées
Dans ses triomphes même en naissant moissonnées;
Compagnons d'un héros, vous dont les étendards
Ont constamment suivi l'héritier des Césars,
Je vous prends à témoin que des complots perfides
Abreuvaient mon époux de chagrins homicides.
Il luttait, mais en vain, contre la trahison :
Un homme a tout conduit, et cet homme est Pison.

PISON.

Sans me déshonorer par une lâche absence,
Je m'étais à moi-même ordonné le silence :
J'espérais que César, assuré de ma foi,
Daignerait se charger de répondre pour moi.
Il m'en laisse le soin. Rome, mieux informée,
Pourra savoir un jour qui souleva l'armée.
D'Agrippine, aujourd'hui, la sévère douleur
Appelle un attentat ce qui fut un malheur;
Mais dans un autre temps, dans une autre province
(Je n'étais point alors le lieutenant du prince),
Germanicus a vu ses légions sans frein.
Déjà l'aigle, infidèle au pouvoir souverain,
Des marais du Batave aux champs de l'Illyrie,
De son vol orageux menaçait la patrie.
Le drapeau fut souillé; le sang fut répandu :
Et quand? lorsque d'Auguste au tombeau descendu
Tibère honorait l'ombre et recueillait l'empire,
Dans un règne naissant, époque où l'on conspire;
Quand des soldats pouvaient, par la rébellion,
De quelque autre César aider l'ambition.

AGRIPPINE.

D'un héros qui n'est plus, intrépide adversaire,
Je vous rends grâce, à vous qui, dans sa vie entière,
Choisissez l'instant même où sa fidélité
Aux yeux des légions a le plus éclaté.
Je n'ai point oublié que dans la Germanie,
Quand il était absent, la révolte impunie
Immola des tribuns près de leurs étendards,
Et menaçait déjà, devant l'autel de Mars,
Un vieillard, du sénat député consulaire,
Plancus, réfugié sous l'aigle tutélaire.
Germanicus parut; nous eûmes un appui :
« Où sont, dit le héros, les légions de Rome?
« Et comment aujourd'hui faut-il que je vous nomme?
« Soldats? De votre chef vous repoussez la voix.
« Citoyens? Du sénat vous méprisez les lois.
« Ennemis? Non, jamais leur haine sacrilége
« N'a des ambassadeurs blessé le privilége.
« Jules chez les Gaulois vit son camp mutiné :
« Il s'écria : Romains! et tout fut terminé.
« Les voilà ces drapeaux que vous donna Tibère;
« Quel sang les a flétris? Manderais-je à mon père
« Que ses soldats, chargés de vaincre les Germains,
« Ne savent désormais qu'égorger des Romains?
« Frappez : qu'un autre chef vous mène à la victoire;
« Frappez, ou suivez-moi, si vous aimez la gloire;
« Et que demain j'apprenne au nouvel empereur
« Vos combats, vos succès, et non pas votre erreur. »
Il dit; les légions, égalant sa vaillance,
Dans le sang des Germains ont lavé leur offense.
Est-il vrai, Chéréa? Parlez, Vitellius;
Et vous, préfet du camp, courageux Mennius;
Vous tous... Voyez, César, les larmes qu'ils répandent,
Ces bras cicatrisés qu'à la fois ils étendent :
Croyez vos vétérans; ils ont vu mon époux
Parler, agir, combattre et triompher pour vous;
La victoire sous lui, par de brillants auspices,
De votre empire heureux consacra les prémices;
Et c'est après sa mort, c'est devant ses débris,
Qu'on ose en plein sénat insulter votre fils!

PISON.

Ah! je ne prétends pas colomnier sa gloire.

AGRIPPINE.

Et que fais-tu? Comment te permets-tu de croire
Qu'il ait voulu tenter la valeur des soldats?
Non, non, Germanicus ne te ressemblait pas.
Son cœur fut toujours pur, sa foi toujours sincère.
Tu l'outrages, pourtant. S'il respirait!

PISON.

Tibère?

AGRIPPINE.

Si, triomphant encore, il brillait parmi nous!
Mais approche; il est là.

PISON.

Tibère, entendez-vous?

AGRIPPINE.

Il est là, là, te dis-je; il saura te répondre;
Son ombre magnanime est prête à te confondre.
Tu pâlis?

PISON.

Et pourquoi serais-je confondu?
Je n'ai point accusé; je me suis défendu.
Faut-il d'une ombre illustre évoquer la puissance?
Vos larmes contre moi font pencher la balance.
Il n'est plus ce Pison qui vit des jours d'éclat,
Et fut avec Auguste admis au consulat.

TIBÈRE.

Ne voyez, sénateurs, que la seule justice,
Que la loi vengeresse, ou la loi protectrice,
Non le rang de Pison, ses aïeux, sa valeur,
Ou les pleurs d'Agrippine et ma propre douleur.
Vous ne pouvez, sans doute, écouter la clémence;
Mais l'équité finit où le courroux commence.

PISON.

Il faut que je m'explique; on le veut; j'y souscris;
Les Romains sauront tout. Adieu, pères conscrits.
Mon destin, quel qu'il soit, n'a rien que je redoute.
Vous, César, aujourd'hui, vous m'entendez, sans doute.
Nous pourrons sans témoins parler en liberté
Pour ce héros par vous justement regretté,
Dont nous voyons tous deux la veuve gémissante,
Les enfants, les débris et l'ombre menaçante.
Ah! j'ai pu le haïr; mais j'ai su l'admirer;
Et nous avons tous deux le droit de le pleurer.

SCÈNE III.

TIBÈRE, AGRIPPINE, SES TROIS FILS, SÉNATEURS, PONTIFES, MAGISTRATS, GUERRIERS, LICTEURS.

TIBÈRE.

Il sort; et sa douleur n'est que trop véritable.
Est-ce un remords tardif? ou n'est-il point coupable?
Aurait-il seulement haï Germanicus?
Près de moi, sénateurs, je ne l'admettrai plus;
Mais d'un plus grand délit la preuve est nécessaire,
Quand il faut condamner un vieillard consulaire.
Pison, quoi qu'il en soit, trouve un accusateur:
Demain Fulcinius, comme vous sénateur,
Devant le tribunal se dispose à paraître.

AGRIPPINE.

Fulcinius! Séjan s'apprête aussi peut-être!
Eh quoi! Fulcinius ose être mon appui?
Tes exploits, cher époux, seront vantés par lui!
Eh! sait-il seulement quelle est ta renommée?
Nos guerriers l'ont-ils vu? Connaît-il une armée?
A la cour de Séjan, que pouvait-il savoir?
D'où lui vient ce grand zèle? et quel est son espoir?
Sa fortune a besoin de nouvelles bassesses!
C'est Pison que j'accuse, et non pas ses richesses.
Ecoutez les récits de tous ces vieux soldats:
Eux seuls de mon époux vous diront les combats.
Combien de fois son sang coula pour la patrie
Sur les bords du Danube, aux vallons de Syrie;
Ses vertus, ses dangers, les complots des pervers;
Ses pleurs qu'ils ont taris, ses maux qu'ils ont soufferts;
Ou, que devant le peuple on garde le silence:
L'aspect seul de cette urne aura plus d'éloquence;
Les débris et le nom du vainqueur des Germains
Parleront assez haut dans l'âme des Romains.

TIBÈRE.

Fulcinius a-t-il mérité cette injure?
C'est lui qui se présente; aucun ne peut l'exclure:
Tout citoyen romain doit librement user
Et du droit de défendre et du droit d'accuser.
La loi le veut ainsi, maintenons les lois sages.
Surtout de la tribune évitons les orages.
Les sénateurs, fuyant ce scandaleux éclat,
Doivent juger eux-mêmes un membre du sénat.
Mais qui sera chargé du soin de le défendre?
Eh bien! pères conscrits; vous venez de m'entendre.
Quel silence! Pison n'avait donc point d'amis?
Déjà tout l'abandonne?

SCÈNE IV.

TIBÈRE, AGRIPPINE, SES TROIS FILS, CNÉIUS, SÉNATEURS, PONTIFES, MAGISTRATS, GUERRIERS, LICTEURS.

CNÉIUS.

Il lui reste son fils.
J'ai porté, sénateurs, ma prière importune
Aux amis qu'autrefois lui donnait la fortune.
Hélas! j'ai recueilli leur stérile douleur:
Ils bornent leur courage à plaindre son malheur.
Jusqu'ici la tribune ignore ma jeunesse;
Mais l'amour filial soutiendra ma faiblesse.
Vous savez que toujours les héros, vos aïeux,
Dans l'image d'un père ont adoré les dieux.
Sur la base des mœurs, un empire suprême
Affermissait nos lois et la liberté même.
Qu'un autre par la gloire ose leur ressembler,
En piété du moins je puis les égaler.
Vous, de Germanicus épouse auguste et tendre,
Que je crains, que j'implore, et qui saurez m'entendre,
Je vous prends pour modèle en repoussant vos coups;
Vous adorez encor les cendres d'un époux;
Voilà vos fils, les siens, et ceux de la patrie:
Ils sont chéris de vous, vous en êtes chérie.
Mon père aussi mérite un fils reconnaissant.
Je le vois malheureux; je le crois innocent:
Moi-même à son destin tout entier je me livre;
S'il gémit dans l'exil, trop heureux de le suivre,
Comme il fut mon soutien, je serai son appui:
S'il ne vit plus pour moi, je périrai pour lui.

TIBÈRE.

On reconnaît Cnéius aux désirs qui l'animent.
Il était loin d'un père, et les Romains l'estiment.
Mais on peut l'accuser pour étouffer sa voix;
Et vous savez alors ce qu'exigent les lois.
Faut-il que sans témoin le sénat délibère?

AGRIPPINE.

Si le fils de Pison peut défendre son père!
La nature et les lois, tout a délibéré:
C'est un droit; c'est bien plus, c'est un devoir sacré.
Quand j'attaque Pison, Cnéius doit le défendre.
Quel tribunal humain pourrait ne pas l'entendre?
Il n'est point accusé. Souvent Germanicus
De ce jeune Romain m'annonça les vertus.
Un fils dénaturé, de biens, de honte avide,
Séranus, élevant une voix parricide,
Naguère obtint l'exil d'un père infortuné:
Les juges l'ont absous; les dieux l'ont condamné.
Les mères, les vieillards à son aspect frémissent,
Mais aux enfants pieux les mères applaudissent:
Et, quel que soit enfin l'opprobre paternel,
Un père aux yeux d'un fils n'est jamais criminel.

TIBÈRE.

A de tels sentiments le sénat rend hommage.
Vous, qui de Rome antique offrez encor l'image;
Qui, des Calpurniens jeune et digne héritier,
Conservez de leurs mœurs le dépôt tout entier,
C'est à vous que d'un père appartient la défense;
Et puissiez-vous, Cnéius, prouver son innocence!
Vous, consuls, sénateurs, pontifes, magistrats,
Honneur des légions, vieux Romains, vieux soldats,
Qui de Germanicus chérissez la mémoire,
Amis, admirateurs, compagnons de sa gloire,
Sur les pas d'Agrippine, allez au champ de Mars
Réunir ce héros aux débris des Césars.
Epargnez à mes yeux la pompe funéraire:
Son aïeule Livie, Antonia sa mère,
Recueillant en secret leurs pudiques douleurs,
Loin de tous les regards partageront mes pleurs.
Soyons dignes de lui: qu'un hommage unanime
Accompagne au tombeau sa cendre magnanime:
Il blâmerait lui-même un long abattement:
Les princes, les héros, ces astres d'un moment,
Vont s'éteindre à jamais dans la nuit éternelle;
Mais Rome leur survit, Rome est seule immortelle.

AGRIPPINE, *l'urne dans les mains.*

Jusqu'à mon dernier jour toi que je veux pleurer,
Même de tes débris il faut me séparer!
Nouveau dieu des Romains, tourne les yeux sur Rome,
Sur la patrie en deuil, veuve aussi d'un grand homme:

Soutiens, protége encor tes soldats triomphants,
Tes foyers, tes amis, ta veuve et tes enfants.

ACTE III.

SCÈNE I.

TIBÈRE, AGRIPPINE.

AGRIPPINE.

J'ai suivi mon époux jusqu'aux tombes sacrées
Où dorment des Césars les ombres révérées.
Je ne viens plus, Tibère, au nom de tout l'Etat
Contre un lâche ennemi provoquer le sénat.
J'aspire à des bienfaits ; c'est vous seul que j'implore.
Hélas ! je fus épouse, et je suis mère encore.
Gardant quelque espérance en mes calamités,
J'ose pour mes enfants implorer vos bontés.
Des hauteurs de Livie ils souffriront peut-être ;
Mais, nés du sang d'Auguste, ils ont assez d'un maître :
Les Romains de César reconnaissent la loi ;
C'est à lui qu'est l'empire.

TIBÈRE.

Elle règne avec moi.
Ce discours vous surprend ! J'ai, durant huit années,
Parmi les Rhodiens caché mes destinées,
Loin du palais d'Auguste et plus loin de son cœur.
Seule, d'un sort jaloux fléchissant la rigueur,
Quand je n'espérais plus les faisceaux consulaires,
Elle étendait sur moi ses bontés tutélaires ;
Et par elle un empire, attendu quarante ans,
De ses lauriers tardifs couvrit mes cheveux blancs.
Sous le règne d'Auguste on adorait Livie :
Celle à qui je dois tout, mon empire et ma vie,
Peut bien, ainsi que moi, sans blesser les Romains,
Gouverner l'univers que m'ont donné ses mains ;
Et puisse encor longtemps ma pieuse tendresse
Des rayons du pouvoir couronner sa vieillesse !
Vous-même, à vos destins plus soumise aujourd'hui,
Pour vous, pour vos enfants, ménagez son appui,
Loin de vouloir aigrir par un orgueil injuste
La mère de Tibère et la veuve d'Auguste.

AGRIPPINE.

Dans l'état où je suis vous m'accusez d'orgueil !

TIBÈRE.

Oui, jusque dans vos pleurs, jusque dans votre deuil,
Jusqu'en cet appareil de douleur fastueuse.
D'un héros, je le sais, épouse vertueuse,
Vous partagiez l'éclat de ses jours fortunés
Qu'un sort inexorable a trop tôt moissonnés.
Mais enfin ce héros dans la Syrie expire :
Et, son urne à la main, vous traversez l'empire ;
Vous traînez sur vos pas des peuples, des cités ;
On voit les tribunaux, les temples désertés !
Pourquoi ? Ces dieux dont Rome adore les images,
Jule, Auguste, en mourant ont reçu moins d'hommages ;
Moins de deuil éclatait même aux jours malheureux
Où Rome a vu pâlir ses destins généreux,
Où Canne et Trasimène excitaient tant d'alarmes,
Où les mères, les fils, les veuves dans les larmes,
A l'ombre de Varus redemandaient en vain
Les légions d'Auguste et du peuple romain.

AGRIPPINE.

Et ne comptez-vous pas comme un jour déplorable
Celui qui vit tomber ce chef irréparable,
Par qui de vains regrets ne redemandaient plus
Les légions d'Auguste à l'ombre de Varus ?

TIBÈRE.

Vous ne m'accablez pas sous tant de renommée.
Avant Germanicus j'ai commandé l'armée.
On se souvient du temps où les Parthes vaincus
Rendaient à mes exploits les drapeaux de Crassus ;
Quand, privés de tombeaux aux forêts d'Hercinie,
Les ossements romains couvraient la Germanie ;
Quand Varus expiait d'imprudentes terreurs,
Aux champs illyriens j'arrêtais ses vainqueurs ;
Mon front ceignit deux fois la palme triomphale.
Je n'ai cependant pas, d'une gloire rivale,
Jusque dans son palais insulté l'empereur,
Ni d'un peuple avili courtisé la faveur.

AGRIPPINE.

S'il était avili, quelle en serait la cause ?
De la faveur du peuple est-ce moi qui dispose ?
Lorsque Germanicus y conquérait des droits,
Etait-ce par le crime, ou bien par des exploits ?
Voulait-il de si loin briguer le rang suprême ?
Il courtisait le peuple en vous servant vous-même ;
Il avait un grand nom ! brillant, mais faible appui ;
Vingt cités l'adoraient ! ah ! ce n'était plus lui.
Ces regrets si touchants, il n'a pu les entendre.
On ne le voyait plus, mais on voyait sa cendre.
De pleurs reconnaissants on venait la couvrir.
Hélas ! et c'était moi qui devais les tarir !
Complice de Pison, la veuve d'un grand homme
Aurait dit à l'empire, et répété dans Rome :
César est indigné de ce deuil solennel ;
En pleurant un héros on devient criminel.

TIBÈRE.

Oui : voilà les discours que vos amis répandent,
Que vous favorisez, que ces voûtes entendent ;
Et voilà seulement ce qui peut m'indigner.
Vous n'avez qu'un chagrin ; c'est de ne pas régner.

AGRIPPINE.

Moi !

TIBÈRE.

Vous. En d'autres temps vous l'avez fait connaître,
Quand, sur les bords du Rhin, tout le camp vit paraître
Votre jeune Caïus, promené sur un char,
Revêtu des habits et du nom de César.

AGRIPPINE.

Pour calmer, pour vous rendre une armée en furie,
Est-on coupable encor quand on sert la patrie ?
De Caïus, de mes fils, les droits sont-ils perdus ?
Quoi ! le nom de César ne leur appartient plus !
Et qui donc maintenant soutiendra leur enfance ?
Quelle était, cher époux, ta dernière espérance ?
Ah ! mes tremblantes mains, en de cruels instants,
Sur son lit de douleur rassemblaient ses enfants ;
Il les pressait tous trois dans ses bras héroïques :
Tous trois il les baignait de larmes prophétiques.
« Si le sort, me dit-il, se déclarait contre eux !
« Et si, comme leur père, ils étaient malheureux !
« Dieux ! veillez sur mes fils ; dieux ! protégez leur mère.
« Germanicus expire, et les lègue à Tibère.
« Ah ! je l'ai bien servi. Pour me récompenser,
« Qu'un regard paternel daigne les caresser.
« Tendre et fidèle épouse, arme-toi de courage ;
« Nos enfants que tes soins vont sauver du naufrage,
« Recueillis par César, retrouveront en lui
« Un père aussi sensible, un plus puissant appui ;
« Et ton cœur, pénétrant sous le froid mausolée,
« Sentira tressaillir mon ombre consolée. »

TIBÈRE.

Pourquoi rappelez-vous ces douloureux discours ?
C'est de votre infortune éterniser le cours.
Le malheur n'est vaincu que par la résistance :
Il dompte la faiblesse, il cède à la constance.
Obéissez du moins aux conseils d'un époux.
Pour ses fils toutefois que me demandez-vous ?
Parlez : qu'espèrent-ils ?

AGRIPPINE.

Qu'élevés par vous-même,
Partageant tout l'éclat qui suit le rang suprême,
A côté de Drusus, près de vous réunis...

TIBÈRE.

Avez-vous oublié que Drusus est mon fils ?

AGRIPPINE.

Non, mais Rome a connu deux enfants de Tibère,
Et souvent mon époux vous appelait son père.

TIBÈRE.

Lui ! ce rival de gloire à Tibère opposé !
Lui ! mon fils ! par Auguste il me fut imposé.

AGRIPPINE.

Par Auguste ! Et vous-même, au déclin de sa vie,
Ne lui fûtes-vous pas imposé par Livie ?

TIBÈRE.

Il est vrai ; mais comment osez-vous le savoir,
Me braver dans ma cour, et tenter mon pouvoir ?

AGRIPPINE.

Dût ce pouvoir un jour accabler Agrippine,
Des fils de votre fils voudrait-il la ruine ?

Quel mal vous ont-ils fait? Des enfants délaissés,
Par le sort infidèle un moment caressés;
Vous alarmeraient-ils dans un âge si tendre?
Et que m'annonce encor ce que je viens d'entendre?
Est-ce aujourd'hui Pison que vous voulez venger?
Est-ce Germanicus qu'on s'apprête à juger?

TIBÈRE.

J'ai souffert la demande; écoutez la réponse :
Ce n'est point l'empereur, c'est la loi qui prononce :
Mais la loi ne punit que des crimes prouvés,
Et ce sont des décrets au sénat réservés.
Il n'est pas un vengeur, mais un juge équitable.
Moi-même, partageant son emploi redoutable,
Je serai sans colère, au-dessus du soupçon,
Et sévère, mais juste à l'égard de Pison.

AGRIPPINE.

A l'égard de mes fils serez-vous donc moins juste?
Et les punirez-vous du choix fait par Auguste?

TIBÈRE.

Je connais mon devoir, et respecte ce choix.
Des Césars, vos enfants, j'affermirai les droits.
Donnez-leur vos vertus : mais dans leurs jeunes âmes
D'un orgueil dangereux n'attisez point les flammes.
Un jour, peut-être, un jour, ils pourront seconder
Et Tibère, et Drusus né pour lui succéder.
Dites-leur de briller au champ de la victoire,
D'espérer les honneurs, de mériter la gloire,
D'obtenir le triomphe au sein de nos remparts,
De grossir les lauriers cueillis par les Césars,
De prétendre au respect qu'un nom fameux inspire;
D'aspirer aux grandeurs, mais jamais à l'empire.

AGRIPPINE.

Je vois que ma prière aigrit votre courroux :
Cet entretien vous pèse, et Séjan vient à nous.
Je vais trouver mes fils. Déjà privés d'un père,
Ah! doivent-ils longtemps conserver une mère?
Si régner était l'art qu'il faut leur enseigner,
L'exemple est devant eux : Tibère sait régner.
Je leur conseillerais d'imiter sa prudence,
La sagesse d'Auguste, et surtout sa clémence;
D'écouter les amis, d'éloigner les flatteurs,
De ne point accueillir les cris des délateurs,
Et de faciliter l'accès du rang suprême
Au malheur, à la plainte, à la liberté même.
Pour un sort moins brillant j'élèverai mes fils;
Ils ne seront pas craints, mais ils seront chéris.
La faveur, les trésors ne sont point mon partage;
Je pourrai leur laisser, du moins, pour héritage
Une fierté tranquille en leur adversité,
Un cœur paisible et pur, un courage indompté :
Leur nom sera béni par la reconnaissance;
Ils sauront de César révérer la puissance;
Ils pourront quelque jour obéir à Drusus,
Mais ils seront encor fils de Germanicus.

SCÈNE II.

TIBÈRE, SÉJAN.

SÉJAN.

Quoi! lorsque d'Agrippine adoptant la vengeance,
En secret de Pison vous dictez la sentence,
Agrippine, étalant ses pleurs ambitieux,
Ose vous outrager par d'insolents adieux!

TIBÈRE.

Pour ses fils désormais Agrippine respire.
Quand ils sont nés à peine, ils rêvent un empire.

SÉJAN.

Sans cesse elle nourrit leurs désirs criminels.

TIBÈRE.

Ombragés en naissant des lauriers paternels,
Bercés des longs honneurs prodigués à leur race,
D'une orgueilleuse mère ils ont déjà l'audace;
Et j'entrevois, surtout dans les yeux de Caïus,
Les vices de Sylla, mais non pas ses vertus.
Il naquit oppresseur : sa tyrannique enfance
Bégaye insolemment la menace et l'offense.
Puisse Rome, en effet, tomber entre ses mains!
Ma haine avec plaisir le conserve aux Romains.
Timides artisans des discordes civiles,
Rebelles en secret, publiquement serviles,
Du sein de leur bassesse ils osent m'outrager;
C'est en me succédant qu'il pourra me venger.
Écrasés par le fils, ils maudiront le père,
Et, sous Caligula, regretteront Tibère.

SÉJAN.

Ah! sans daigner savoir si le peuple est ingrat,
Régnez, régnez longtemps pour l'honneur de l'État.
Quelques noms trop chéris vous sont-ils redoutables?
Occupez le sénat : faites-lui des coupables.
Vous avez deux soutiens : les dignités et l'or.
En condamnant Pison, ses juges vont encor,
Tout prêts à secourir la puissance suprême,
Condamner, s'il le faut, Agrippine elle-même.
Je viens vous l'annoncer. De zélés orateurs,
De tous vos ennemis futurs accusateurs,
Natta, Balbus, Afer, se vouant avec joie,
Attendent que César ait désigné leur proie.

TIBÈRE.

Agrippine me craint; moi, sans la redouter,
Je prépare les coups que je veux lui porter.
Que de Germanicus la veuve criminelle
Dans sa chute bientôt précipite avec elle
Silius, Sabinius, à me nuire attachés,
Ses partisans publics, mes ennemis cachés.
Crémutius, de Rome écrit, dit-on, l'histoire;
Il veut à l'avenir dénoncer ma mémoire.
Scaurus peint des tyrans les tragiques destins :
C'est moi que sur la scène il désigne aux Romains.
Ils méprisent tous deux cette foule empressée
Dont je puis chaque jour acheter la pensée :
Mais tout prince absolu, s'il ne veut s'affaiblir,
Doit punir les talents qu'il ne peut avilir.
Consommons toutefois un premier sacrifice.
L'intérêt de l'État veut qu'un homme périsse :
C'est Pison. Le voici : tiens-toi près de ces lieux,
Et, dès qu'il sortira, reparais à mes yeux.

SCÈNE III.

TIBÈRE, PISON.

PISON.

Nous voilà seuls, Tibère, et vous pouvez m'entendre.
Ce moment, il est vrai, s'est fait longtemps attendre.
Rome ne m'offre plus que des yeux ennemis.
Mes jours sont-ils donnés? mes biens sont-ils promis?
Ah! Tibère est prudent; mais Tibère est-il juste?
On va juger l'ami, le collègue d'Auguste!
On parle de punir! le glaive est suspendu
Sur un patricien de Numa descendu!
Quelle étrange union conspire à ma ruine!
Le parti de Séjan combat pour Agrippine!
Quoi! ce Fulcinius, apprenti sénateur,
Descend par habitude au rang de délateur!
Et vous le permettez?

TIBÈRE.

Votre courroux s'abuse.
On n'est point délateur alors qu'on vous accuse.
Ce droit de dénoncer, qui vous semble odieux,
Fut, dans les plus beaux temps, utile à nos aïeux.
Je ne veux point choisir un exemple vulgaire;
Cet orateur fameux, plébéien consulaire,
Cicéron, qui toujours soutint avec éclat
Le sénat près du peuple et le peuple au sénat,
N'a-t-il pas accablé de foudres équitables
Verrès que protégeaient ses richesses coupables?
N'a-t-il point accusé l'orgueilleux Lentulus,
L'ardent Catilina, l'effréné Céthégus?
Et, des rois abolis craignant peu l'influence,
Armé contre un Pison sa sévère éloquence?

PISON.

Que font ces traits amers avec choix rassemblés?
Notre âge est-il pareil au temps dont vous parlez?
La liberté régnait sur les rives du Tibre :
César y règne seul, et seul y reste libre.
Chaque mot du sénat par César est dicté.
Oui, vous approuvez tout; mon arrêt est porté :
Avec l'art de Séjan ces trames sont conduites.
César en a, je pense, examiné les suites,
Il a vu quels seraient les droits de l'accusé.

TIBÈRE.

Il n'a vu qu'un devoir à César imposé,
Et dont il faut subir les lois inexorables,

PISON.

César, faut-il aussi punir tous les coupables?

TIBÈRE.

Sur des preuves? sans doute. Ainsi le veut la loi.

PISON.

César sera puni.

TIBÈRE.

Qui l'accuserait?

PISON.

Moi.

Ses ordres à la main. Je les ai.

TIBÈRE.

Téméraire!

Vous les avez gardés?

PISON.

Je connaissais Tibère.

TIBÈRE.

Et des audacieux connaissez-vous le sort?

PISON.

Vous ne pouvez, César, ordonner que ma mort.
On verra si Pison brave les destinées,
Ou s'il a dans les camps perdu quarante années.

TIBÈRE.

J'estime sa fierté; je crains peu son courroux.
Pison, votre péril m'attache encore à vous.
Le sénat frémirait de voir un consulaire
Divulguant sans pudeur, aux yeux de Rome entière,
Un ordre faux peut-être, ou mal interprété,
Et du chef de l'Etat bravant la majesté.
Par vos respects, du moins, méritez la clémence;
Songez que l'empereur est sûr de sa défense.
Au sénat qui vous juge on comptera ma voix.
Et tout aveu d'un crime anéantit vos droits.

PISON.

Mes droits! je n'en ai plus aux yeux de la justice;
J'en ai sur vous encor, je suis votre complice.

TIBÈRE.

Pison!

PISON.

Vous le savez. Auriez-vous prétendu
Que par mon trépas même à vous plaire assidu,
En bénissant vos coups, victime complaisante,
J'irais tendre aux bourreaux ma tête obéissante?
Tibère osant pleurer les malheurs qu'il a faits,
Sur ses propres agents punirait ses forfaits!
Non, vous ne l'aurez pas, ce sanglant privilége.
Il faut que de Pison le juge sacrilége,
Plus fidèle aux devoirs qui lui sont imposés,
Descende en criminel au rang des accusés.

TIBÈRE.

Je n'y descendrai point, je saurai vous confondre;
Et déjà d'un coup d'œil je pourrais vous répondre.
Si l'on hait ma puissance elle inspire l'effroi.

PISON.

J'abandonne mes jours; elle a fini pour moi.

TIBÈRE.

Non; vous avez un fils : vous la craindrez encore.

PISON.

Oseriez-vous, cruel!

TIBÈRE.

Un fils qui vous honore;
Un fils qui vous chérit, que vous devez chérir.

PISON.

S'il m'est cher!

TIBÈRE.

Qui pour vous serait prêt à mourir.

PISON.

Ah! je sais de quels traits sa grande âme est capable :
Il ne méritait pas un père aussi coupable;
Et le seul châtiment que je craigne aujourd'hui,
C'est l'affreux désespoir d'être indigne de lui;
De lui léguer la honte.

TIBÈRE.

Avez-vous pu le croire?
La honte! à lui! jamais. Il est né pour la gloire :
Déjà même il l'obtient en protégeant vos jours.
Eh! quand vous n'auriez pas ses généreux secours,
Quand d'un puissant parti vous péririez victime,
Faudrait-il, en tombant, vous accuser d'un crime?
Est-ce là ce courage au-dessus du trépas?
Les Pisons vos aïeux mouraient dans les combats :
A Rome, ils triomphaient d'une ligue ennemie.
On peut braver la mort, mais non pas l'infamie.
Que dis-je? votre arrêt est-il donc prononcé?
Voyez-vous seulement le débat commencé?
Est-ce moi qui menace? ai-je ameuté l'empire?
Agrippine dénonce, et peut-être conspire;
Elle a sur tout ce peuple un dangereux pouvoir.

PISON.

Agrippine, elle est juste; elle a fait son devoir :
Bien plus qu'elle ne croit, sa haine est légitime.
Elle sait ma révolte; elle ignore un grand crime.
Vous, pour qui j'ai tout fait, vous qui m'abandonnez,
Vous, à qui j'appartiens, mais qui m'appartenez,
César, écoutez moins l'orgueil qui vous enivre :
Ah! croyez que pour moi c'est un tourment de vivre
Sans gloire, sans vertu, chaque jour poursuivi
Par l'impuissant remords de vous avoir servi.
Cette peine est horrible, et pourtant je l'affronte :
Pour l'honneur de mon fils, j'en dois subir la honte.
Rome, l'empire entier, tout se tait devant vous;
On ne murmure point, on pleure à vos genoux.
Vous seul êtes chargé du soin de ma défense.
Consultez-vous. Demain, si le débat commence,
Si ce Fulcinius, dont vous avez fait choix,
Si quelque accusateur veut élever la voix,
Moi-même du forfait j'établirai la preuve;
Du héros qui n'est plus j'irai chercher la veuve;
Pison par vous coupable, et par vous accablé,
Paraîtra devant elle au sénat rassemblé :
Devant elle au sénat Tibère entendra lire
Les ordres qu'en secret il osait me prescrire :
Et, dussent les Romains n'en pas être surpris,
Ils sauront que Tibère a fait périr son fils.
Adieu, César.

TIBÈRE.

(Seul.)

Adieu. Demain! la nuit me reste.
Séjan!

SCÈNE IV.

TIBÈRE, SÉJAN.

SÉJAN.

Que veut César?

TIBÈRE.

Rompre un destin funeste

SÉJAN.

De Pison?

TIBÈRE.

De lui-même. Il menace, et demain
Veut paraître au sénat mes ordres à la main.

SÉJAN.

La nuit n'a pas encore éclipsé la lumière.

TIBÈRE.

Cette nuit, pour Pison, doit être la dernière.
Mais avant de servir un trop juste courroux,
Amène-moi Cnéius.

SÉJAN.

Ah! que prétendez-vous?
Le punir?

TIBÈRE.

Le tromper. Il faut avec adresse
D'un favorable accueil caresser sa jeunesse.
Cet entretien peut même écarter le soupçon.
La nuit, fais investir le palais de Pison.
En proscrivant ses jours, que tout un peuple nomme
Et la veuve et l'époux, ces idoles de Rome :
Que le nom de César ne soit pas prononcé :
Des menaces, du bruit, mais point de sang versé.
Que des agents discrets, des orateurs habiles,
A tous ces mouvements président immobiles.
Dès qu'auront éclaté les cris séditieux,
Convoque le sénat : qu'il accoure en ces lieux :
Reviens pour m'annoncer que le trouble commence;
Et sur les derniers coups j'instruirai ta prudence.

SÉJAN.

Je cours exécuter vos ordres absolus.

TIBÈRE.

Sitôt qu'en mon palais tu conduiras Cnéius,
Que j'en sois informé : je serai chez Livie.

SÉJAN.

Les amis de Séjan vous consacrent leur vie.

César se souviendra de leur fidélité?

TIBÈRE.

Ils obtiendront le prix qu'ils auront mérité.

SÉJAN.

Un regard? des faveurs?

TIBÈRE.

Dis, ma reconnaissance,
Séjan, tous mes trésors et toute ma puissance.

SÉJAN.

Natta, Balbus, Afer, nos zélés orateurs?

TIBÈRE.

Du crédit, des emplois d'édiles, de questeurs.

SÉJAN.

Les agents plus obscurs d'une émeute docile?

TIBÈRE.

De l'or.

SÉJAN.

Fulcinius?

TIBÈRE.

La préture en Sicile.

SÉJAN.

Et les cris importuns de ce peuple odieux?

TIBÈRE.

Du pain, les jeux du cirque, un sacrifice aux dieux.

ACTE IV.

SCÈNE I.

CNÉIUS, SÉJAN.

CNÉIUS.

Moi, dites-vous, Séjan! moi, César veut m'entendre!

SÉJAN.

Vous-même. A cet honneur n'osiez-vous donc prétendre?

CNÉIUS.

Jeune encore, à Tibère, à sa cour inconnu...

SÉJAN.

Par des marques d'estime il vous a prévenu.

CNÉIUS.

Et que suis-je? Veut-il me parler de mon père?

SÉJAN.

Je ne suis point admis aux secrets de Tibère.

CNÉIUS.

Séjan, pour un ministre, est bien mal informé.

SÉJAN.

Je crois que sans motifs vous seriez alarmé?

CNÉIUS.

Je le suis toutefois.

SÉJAN.

Sur quelle conjecture?
Pourquoi?

CNÉIUS.

Fulcinius est votre créature.
Sa voix contre mon père est prête à s'élever.

SÉJAN.

Et, si c'était, Cnéius, pour vous le conserver!

CNÉIUS.

Pour conserver Pison, faut-il tant d'artifice?
N'a-t-il donc plus les lois, le sénat, la justice?

SÉJAN.

De puissants ennemis l'accablent sous leurs coups.

CNÉIUS.

Nul n'est puissant à Rome, hormis César et vous.

SÉJAN.

Moi!

CNÉIUS.

Cependant mon père est traîné dans le piége.

SÉJAN.

Ne repoussez donc pas la main qui le protége.

CNÉIUS.

Vous, protéger Pison! vous, Séjan!

SÉJAN.

Cet orgueil,
De vos aïeux, Cnéius, fut l'ordinaire écueil.
Songez-y; la hauteur ne saurait que vous nuire.
Adieu : dans l'art des cours César peut vous instruire.
De ce qu'il veut bientôt vous serez éclairci :
Je l'ai fait prévenir, et déjà le voici.

SCÈNE II.

TIBÈRE, CNÉIUS.

TIBÈRE.

De vos froideurs, Cnéius, j'aurais lieu de me plaindre.
A venir dans ma cour faut-il donc vous contraindre?
Si d'un masque imposteur le vice est revêtu,
Mon œil à des traits purs reconnaît la vertu.
Quoi! d'un patricien, digne de sa naissance,
Deviez-vous si longtemps m'envier la présence?
Un Romain tel que vous à l'empire appartient.

CNÉIUS.

Moi, seigneur!

TIBÈRE.

C'est aux rois que ce titre convient.
Ah! laissez prononcer aux esclaves d'Asie
Les noms avilissants qu'obtient la tyrannie.
Je ne commande point; j'obéis à la loi;
Et je suis à l'Etat; l'Etat n'est point à moi.
C'est le sang des Pisons qui coule dans vos veines.
On connaît leur fierté; plein des vertus romaines,
De ces grands souvenirs votre cœur enchanté,
Sait palpiter encore au nom de liberté.
Ne vous défendez pas de mériter l'estime;
Vous servirez, Cnéius, un pouvoir légitime
Mieux que des courtisans par intérêt soumis,
Amis de la grandeur, mais des lois ennemis,
Et qui, toujours du prince étudiant les vices,
Lui vendent des forfaits qu'ils nomment leurs services.

CNÉIUS.

J'étais loin de prévoir, en mon obscurité,
Un accueil si flatteur et si peu mérité.
D'un courtisan novice excusez l'ignorance.
Permettez-moi, César, d'écouter l'espérance,
Et laissez-moi penser que je dois cet honneur
Aux exploits de mon père, et même à son malheur.

TIBÈRE.

Ses exploits laisseront un souvenir durable;
Je crois que son malheur n'est point irréparable.
Cet amour filial qui vous attache à lui,
Tous les deux vous honore, et lui donne un appui.
Mais faut-il à ces soins borner vos destinées?
Qu'à l'aspect des vertus qu'ils ont abandonnées,
Apprenant à rougir, les Romains sous vos yeux
Rentrent dans les sentiers, que frayaient leurs aïeux.
Le sénat, les faisceaux, les honneurs militaires,
Attendent l'héritier de tant de consulaires.
A ce bel avenir voulez-vous renoncer?

CNÉIUS.

Moi, des honneurs, César! est-il temps d'y penser?
C'est l'avenir d'un père, hélas! qui m'intéresse.
Si le pieux effort que tente ma jeunesse
Mérite un peu d'égards, et même quelque prix,
Sauvez, sauvez mon père, et laissez là son fils.

TIBÈRE.

Je veille sur Pison; je sais l'aimer, le plaindre;
Je fais plus. Toutefois Agrippine est à craindre.
On connaît les soupçons qu'elle ose fomenter.
Où s'arrêtera-t-elle? On me fait redouter
Des brigues, des excès, peut-être même un crime.

CNÉIUS.

César, on vous abuse; elle est trop magnanime :
C'est l'âme d'un héros, l'âme de son époux :
Pison même se fie à son noble courroux.

TIBÈRE.

Puisse-t-elle répondre à tant de confiance!
C'est elle cependant qui demande vengeance;
Si Pison dans l'armée a des accusateurs...

CNÉIUS.

Et Séjan les choisit parmi les sénateurs!

TIBÈRE.

Séjan peut vous servir. Doutez-vous de son zèle?
Il sait ce que je pense, et Séjan m'est fidèle.

CNÉIUS.

A ce nom de Séjen quelque doute est permis.

TIBÈRE.

Vous fiez-vous, Cnéius, à vos seuls ennemis?

CNÉIUS.

Un fils craint aisément pour un père qu'il aime.
Souffrez que j'ose à vous me plaindre de vous-même.

TIBÈRE.

De moi !

CNÉIUS.

De vous, César. La cause est en vos mains :
C'est le sénat qui juge, et non pas les Romains.
Que ne conservait-on ces formes respectées,
Par les seuls criminels si longtemps redoutées ?
L'État n'est point à vous : il s'agit de l'État :
C'est au peuple à juger d'un pareil attentat.
Il répand les discours que la haine publie,
Les croit bientôt lui-même, et bientôt les oublie.
Non, le cœur des Romains ne se fermerait pas
Devant un sénateur blanchi dans les combats :
D'un soldat vénérable, usé par les services,
On aurait pu compter les nobles cicatrices.
Loin d'élever ma voix contre Germanicus,
J'aurais brigué l'honneur de vanter ses vertus ;
On eût vu de mon père éclater l'innocence ;
Avec moi ses aïeux auraient pris sa défense ;
Et nous aurions trouvé des pères et des fils
Que la crainte et l'orgueil n'ont jamais endurcis.

TIBÈRE.

Y pensez-vous, Cnéius ? cette imprudente audace
Aurait de votre père assuré la disgrâce.
Agrippine, étalant de fastueux débris,
Devant le peuple entier voulait porter ses cris.
Près du peuple souvent quand la haine dénonce,
La haine écoute encor, la haine encor prononce ;
Tandis que le sénat est, pour un sénateur,
Un tribunal paisible et même protecteur.
Je promets l'équité : j'espère l'indulgence.
Adieu, rassurez-vous : Agrippine s'avance.
Votre aspect dans ces lieux peut aigrir ses douleurs ;
Moi-même, en ce moment, j'éviterai ses pleurs :
Vos soutiens sont nos lois, votre cause, vous-même,
Le sénat qui la juge, et César qui vous aime.

SCÈNE III.

CNÉIUS, AGRIPPINE.

AGRIPPINE.

Tibère en me voyant s'éloigne avec effroi !
Et le fils de Pison demeure auprès de moi !

CNÉIUS.

Ne vous offensez point, vertueuse Agrippine,
Si, d'un père chéri redoutant la ruine,
En ces lieux un moment j'ose vous arrêter.
Sans haine et sans courroux pouvez-vous m'écouter ?

AGRIPPINE.

Je ne hais que le crime ; et qu'importe ma haine ?
Vous avez vu celui dont la voix souveraine
Peut condamner Pison, peut le justifier.

CNÉIUS.

Oui, j'ai vu, malgré moi, Tibère tout entier.

AGRIPPINE.

Qui vous y forçait ?

CNÉIUS.

Lui, puisqu'il est notre maître ;
Lui, l'ennemi de Rome, et le vôtre peut-être ;
Lui dont la tyrannie irrite nos débats.

AGRIPPINE.

Si vous étiez Séjan je ne répondrais pas.
Mais Cnéius, indocile au frein de l'esclavage,
N'a point cultivé l'art de farder son langage ;
Vrai dans tous ses discours, par tant de liberté
Il ne tend pas un piége à ma sincérité.
Toutefois, que craint-il en sa faveur nouvelle,
Quand Tibère me fuit, quand Tibère l'appelle ?

CNÉIUS.

Tout, j'ose l'avouer, jusqu'à cette faveur
Dont je n'accepte pas le brillant déshonneur.
Le tyran m'a flatté ; mais je suis libre encore :
Il m'invite à vous craindre, et c'est vous que j'implore.

AGRIPPINE.

Moi-même, en implorant la justice et les lois,
Vous le savez, Cnéius, j'ai respecté vos droits.
J'accuse un criminel que vous devez défendre :
Vous étiez au sénat ; vous avez pu m'entendre :
Là, j'ai plaint les vertus d'un Romain généreux
Digne d'un autre père, et de temps plus heureux.
Mais quand je sollicite un arrêt légitime,
Qu'oseriez-vous prétendre, excepté mon estime ?

CNÉIUS.

Rien pour le défenseur, mais tout pour l'accusé.
Songez au tribunal qui nous est imposé.
Un ami de Séjan va dénoncer mon père :
Et qui nous jugera ? le sénat de Tibère.
A la cour du tyran vous parlez de nos droits !
Vous invoquez sous lui la justice et les lois !
Les lois ! mais en est-il ? est-il une justice,
Inflexible au coupable, à l'innocent propice,
Qui sache, en la blâmant, pardonner à l'erreur,
Qui sache lire un crime au front de l'empereur ?
Tibère corrompt tout par son fatal génie :
Ce qu'on nomme équité n'est que sa tyrannie.
En vain dans ses discours de pompe revêtus,
De ses vices masqués il se fait des vertus ;
Nous pouvons aisément, malgré tant d'artifices,
Dans ses fausses vertus démasquer tous ses vices.
Il récuse le peuple, et commande au sénat :
Vous l'avouez enfin, lui seul est tout l'État.
Sa vengeance proscrit, sa faveur déshonore ;
Plus il est odieux, plus il faut qu'on l'adore ;
Et tremblant devant lui, le pâle genre humain
Le maudit à ses pieds, l'encensoir à la main.

AGRIPPINE.

Vous dites vrai, Cnéius, mais de la servitude,
Même en la détestant, Rome a pris l'habitude.
De peur que le sénat ne décide entre nous,
Faut-il vous immoler l'honneur de mon époux ?
Dans cet humble sénat César tient la balance,
Je le sais ; toutefois dois-je attendre en silence
Que d'un vain tribunal les Romains détrompés
Revendiquent leurs droits si longtemps usurpés ?
Je tente avec douleur une sévère épreuve ;
Mais de Germanicus ne suis-je point la veuve ?
Ainsi que mes enfants n'ai-je pas tout perdu ?
Germanicus enfin nous sera-t-il rendu ?
Ne prétendrait-on pas, en divisant l'armée,
Du chef qui la guidait flétrir la renommée ?
Il n'est plus ; et Pison fut son persécuteur.
Un ami de Séjan se rend accusateur ;
J'en ai rougi : n'importe ; une main ennemie
D'un pareil défenseur me gardait l'infamie :
Je ne puis que gémir des abus du pouvoir,
Vous séparer d'un père, et remplir mon devoir.

CNÉIUS.

D'un père ! ah ! quel que soit le sort qu'on lui prépare,
Que l'exil, que la mort, que rien ne m'en sépare.
Pour vous qui, sous l'empire, exigez des Romains
L'antique austérité des camps républicains,
Savez-vous quels ressorts divisaient en Syrie
Les soldats de Tibère et non de la patrie ?
Pison dirigeait-il ses propres étendards ?
Un héros, cher au peuple, et du sang des Césars,
Germanicus, aimait la liberté romaine :
Jugez si de Tibère il méritait la haine.
Ah ! des dissensions que l'on vit éclater
Le vrai motif un jour peut se manifester.
Je forme des soupçons qui vont trop loin peut-être ;
Mais, quand tout se dira, craignez de reconnaître
Que mon père, en luttant contre Germanicus,
A rempli de César les ordres absolus.

AGRIPPINE.

Je le crois. Aujourd'hui l'insensible Tibère
Aux yeux des sénateurs cachait mal ce mystère.
D'une bouche hypocrite il regrettait son fils ;
Mais son cœur s'indignait de les voir attendris.
Du héros avec peine il célébrait la vie ;
Jusqu'en l'urne funèbre il lui portait envie ;
Et, d'un front abattu démentant les douleurs,
Sa parricide joie éclatait dans ses pleurs.

CNÉIUS.

Et vous balanceriez ! Il peut tout pour le crime ;
Vous pouvez plus que lui : qu'un pardon magnanime
Termine par vous seule un scandaleux débat ;
N'occupez point de vous Tibère et son sénat.
Que Séjan se repose ; et que sa créature
D'un homicide appui vous épargne l'injure :
Ne brisez point vous-même, à la voix du courroux,
La barrière qui reste entre Tibère et vous.
N'exposez point vos fils à des haines durables ;

Ah! de l'amour du peuple ils sont déjà coupables;
Plus coupables bientôt, ils auront des vertus;
Ils sont fils d'Agrippine et de Germanicus.
Seront-ils sans danger si près d'un rang suprême?

AGRIPPINE.

Non; mais répondez-moi, j'en appelle à vous-même.
Tous vos traits ont porté dans ce cœur maternel;
Que lui demandez-vous? un pardon criminel.
Si j'étais l'offensée, écoutant l'indulgence,
J'abdiquerais pour vous le droit de la vengeance:
Mais quand j'aurai trahi mon époux au cercueil,
De quel front le nommer? comment porter son deuil?
Dans sa tombe après lui comment oser descendre?
A Rome, où je n'ai pu rapporter que sa cendre,
Si les dieux protecteurs nous l'avaient ramené,
Qu'eût fait Germanicus?

CNÉIUS.

Il eût tout pardonné.
Vous sauriez, dites-vous, oublier votre injure!
Vos âmes s'entendaient: lui-même il vous conjure,
Il vous presse avec moi, du fond de son tombeau,
De ne point lui ravir ce triomphe nouveau,
D'accueillir la douleur, d'exaucer la prière
D'un fils désespéré qui vous demande un père,
Qui tremble, qui gémit, qui, les larmes aux yeux,
Vous implore à genoux, et comme on parle aux dieux.
Que Séjan soit vaincu: Rome entière attendrie
Pourra croire un moment qu'il est une patrie;
Et, de tant de vertus admirant les effets,
Bénira son héros vengé par des bienfaits.

AGRIPPINE.

Tu l'emportes, Cnéius; cette ombre que j'adore,
Cet époux, ce héros, j'ai cru l'entendre encore.
Ah! je ne crains plus rien; ses mânes offensés
Ne démentiront pas les pleurs que j'ai versés.
Lève-toi; de Pison que la faute s'oublie:
Avec Germanicus je te réconcilie.
Il osa le combattre; il pourra le bénir:
Nos guerriers se tairont; je cours les prévenir
Peut-être malgré lui Pison devint coupable:
L'audace le soutient, le repentir l'accable;
Et dans sa fierté même il paraît abattu:
Non, puisqu'il est ton père, il n'est pas sans vertu.
Qu'il vive: sois longtemps l'honneur de sa vieillesse:
Qu'il vive: et, pour son fils redoublant de tendresse,
Qu'il redevienne encor digne d'un tel appui,
De Rome, et du pardon qu'il obtient aujourd'hui.

SCÈNE IV.

CNÉIUS.

Ah! je respire enfin. Quelle âme noble et pure
Repousse avec orgueil les droits de la nature?
Un Tibère, un Séjan peuvent s'en affranchir;
Mais Agrippine est mère, et j'ai dû la fléchir.
Dans le sein paternel courons porter la joie:
Que Pison... c'est lui-même, et le ciel me l'envoie.

SCÈNE V.

CNÉIUS, PISON.

PISON.

Mon fils, qu'ai-je entendu? puis-je croire un tel bruit?
On dit que par Séjan dans ces lieux introduit,
Tu dois entretenir son redoutable maître.

CNÉIUS.

J'ai vu Séjan; Tibère a voulu me connaître;
J'ai déjà, sans témoins, paru devant ses yeux:
Il m'a longtemps parlé du rang de mes aïeux;
Il m'offre des honneurs peu faits pour ma jeunesse.

PISON.

Je tremble, ô mon cher fils! le tyran te caresse.

CNÉIUS.

Des bontés du tyran vainement menacé,
Du nom de citoyen je ne suis point lassé:
Mais lorsqu'en vous donnant des louanges contraintes,
Tibère, un peu confus, répondait à mes plaintes,
Quand sa bouche avec art consolait ma douleur,
Son cœur était muet.

PISON.

Tibère a-t-il un cœur?

CNÉIUS.

Agrippine a bientôt dissipé mes alarmes;
D'un Romain suppliant elle exauce les larmes.

PISON.

Agrippine, dis-tu, m'oserait pardonner?

CNÉIUS.

De ce trait généreux pourquoi vous étonner?

PISON.

Agrippine!

CNÉIUS.

A son nom quel trouble inconcevable!...

PISON.

Ne vois-tu pas, mon fils, que ton père est coupable?

CNÉIUS.

Contre Germanicus vous formiez un parti;
Je le sais: votre cœur au moins s'est repenti.
N'est-il pas vrai, mon père?

PISON.

Il est trop vrai. N'importe:
Contre un vain repentir Germanicus l'emporte.

CNÉIUS.

Sa veuve a pardonné.

PISON.

Non, jamais; non; dis-lui
Que je n'accepte point son imprudent appui:
Non; dis-lui qu'au pardon le coupable s'oppose;
Dis-lui que de mon sort un seul homme dispose;
Que je suis à Tibère.

CNÉIUS.

Y pensez-vous? ô ciel!

PISON.

Malheur à qui rampa sous un maître cruel!
Misérable, il ne peut sortir de l'infamie;
Avec sa conscience il a livré sa vie.
Un tyran ne sait pas rougir impunément;
Il rompt de ses forfaits le docile instrument;
Et, faisant aux faveurs succéder les supplices,
Avilit, récompense et punit ses complices.

CNÉIUS.

Vous parlez de forfaits! ce mot me fait trembler.

PISON.

Je te remplis d'effroi; je vais t'en accabler.
Apprends... puis-je le dire? oui; j'ai pu davantage;
J'aurai pour mon tourment cet horrible courage.

CNÉIUS.

Mon père, à votre fils qu'allez-vous découvrir?

PISON.

Ton père! ah! tu l'aimais, et tu vas le haïr.

CNÉIUS.

Moi!

PISON.

Tu vas pénétrer dans ce mystère sombre,
Et la nuit qui descend vient me prêter son ombre.
Ecoute-moi. Ce fils par Tibère adopté...
Tu frémis!

CNÉIUS.

Ce héros dans sa course arrêté.

PISON.

Oui, digne ainsi que toi de l'antique patrie,
Et que si jeune encor vit tomber la Syrie,
Germanicus...

CNÉIUS.

Eh! bien?

PISON.

Périt empoisonné.
J'ai tout su.

CNÉIUS.

Dieux!

PISON.

Tibère avait tout ordonné.

CNÉIUS.

C'est un crime de plus, c'est un jour de Tibère!
Qui peut s'en étonner? Mais vous! mais vous, mon père!

PISON.

Oui, j'ai su qu'un esclave à Tibère vendu,
Et du jeune héros surveillant assidu...

CNÉIUS.

Un esclave!

PISON.

C'est lui de qui la main perfide
Prépara, présenta le breuvage homicide.

CNÉIUS.

Mon père, eh ! c'est alors que vous deviez parler ;
C'est lui qu'avant son crime il fallait immoler.

PISON.

Il fallait conserver l'espérance de Rome,
Lutter contre Tibère en faveur d'un grand homme,
A l'appui des soldats hautement recourir,
Avertir le héros, le sauver et mourir.
Et je pourrais, chargé d'une honte éternelle,
Rendre de mon forfait sa veuve criminelle !
D'Agrippine abusée évitant le courroux,
Je pourrais la couvrir du sang de son époux !
Ah ! je dois bien plutôt provoquer ma sentence,
Maudissant l'empereur, abhorrant l'existence,
Abandonné de Rome, et des dieux ennemis,
De la nature entière, et même de mon fils.

CNÉIUS.

Non ; le crime entre nous n'a point mis de barrière ;
Non ; je vous tiendrai lieu de la nature entière.
Hélas ! plus de pardon, plus d'avenir pour nous ;
Mais vous aviez un fils ; il est toujours à vous.
J'ai juré de vous suivre, et je le jure encore,
Par ces dieux outragés que ma douleur implore.
Eh ! si, de la vertu, premier de leurs bienfaits,
Un précipice affreux sépare les forfaits,
Le remords, franchissant cet intervalle immense,
Devant ces dieux peut-être est encor l'innocence.

PISON.

Laisse là mes remords : parle de mes complots.
Trop souvent un coupable est le fils d'un héros :
Mais un espoir me luit dans l'horreur qui m'accable ;
Un héros quelquefois est le fils d'un coupable.
Si ton père est flétri, rappelle tes aïeux.
Moi, faisant éclater ma honte à tous les yeux,
Rejetant le pardon, n'aspirant qu'au supplice,
Demain, je veux dans Rome accuser mon complice,
Déclarer en public et son crime et le mien,
Entendre mon arrêt et prononcer le sien.

CNÉIUS.

Vous pourriez...

PISON.

Je lirai les ordres de Tibère.
Il connaît mon dessein. Va, ton malheureux père,
Ayant perdu sa gloire, ose encor la chérir,
Et du moins en mourant veut la reconquérir.

CNÉIUS.

Ah ! c'est elle qui parle, elle qui vous anime,
Qui peut seule inspirer cet abandon sublime.
Du crime tout-puissant quittant l'affreux séjour,
Demain, quand le soleil ramènera le jour,
Dévoilez tout, mon père ; et que Rome s'explique :
Et vous, dieux citoyens, qui, sous la république,
Des Catons, des Brutus entendiez les serments ;
Puisque les lois, les mœurs, les nobles sentiments
Ne peuvent respirer l'air souillé par un maître,
Puisse, puisse à jamais la liberté renaître
Sur les sanglants débris des tyrans abattus,
Pour que le genre humain conserve des vertus !

ACTE V.

SCÈNE I.

TIBÈRE, SÉJAN.

SÉJAN.

Les ordres sont donnés : tout marche, tout s'agite ;
Mes soins ont eu recours à des amis d'élite :
Bientôt les sénateurs vont se rendre en ces lieux ;
Et, docile au ressort qui se cache à ses yeux,
Déjà, dans la nuit sombre, une foule amassée
Est par un art tranquille au tumulte poussée.
Mais il faut tout prévoir. Forcé dans son palais,
Pison peut à Cnéius dévoiler ses secrets.
Quelques gens éprouvés dont le zèle est habile,
Du moment que l'émeute aura troublé la ville,
Loin du toit paternel entraîneront Cnéius.
C'est au nom d'Agrippine et de Germanicus
Qu'aux publiques fureurs la victime est livrée.
La perte d'Agrippine est de loin préparée :
Par les mêmes moyens nous pourrons voir un jour
Les amis de Pison la frapper à son tour.

TIBÈRE.

Séjan, ne donnons point d'exemple redoutable :
Que le peuple en fureur intimide un coupable ;
Qu'il n'exerce jamais le droit de l'immoler.

SÉJAN.

Vous avez le sénat ; mais Pison veut parler.
Ordonnez.

TIBÈRE.

Que Pison, près de l'heure suprême,
Sans même se défendre ou s'accuser lui-même,
Pour un fils innocent implore mes faveurs,
Et de Germanicus désigne les vengeurs.
Qu'attend-il ? Son arrêt ? Oh ! quelle nuit propice,
Si Pison de sa main prévenait son supplice !
Si je ne craignais plus ses insolents discours !

SÉJAN.

Je vous entends, César.

TIBÈRE.

Porte-lui des secours.
Que tes prétoriens s'enflamment de ton zèle ;
Prodigue mes trésors : va, ministre fidèle :
Rend la paix à César, à Rome, à tout l'Etat,
Et reviens sans délai rassurer le sénat.

SÉJAN.

Vos vœux seront remplis.

SCÈNE II.

TIBÈRE.

Encor cette victime :
Je renonce au pouvoir si je renonce au crime ;
A la haine, au remords je dois me résigner,
Tout oser, mais tout craindre. Et c'est donc là régner !
Quel prestige maintient cet empire suprême,
Pesant pour les sujets, pour le tyran lui-même ?
Un seul, maître de tous, ordonnant de leur sort,
Et promettant la vie, ou prescrivant la mort !
Un seul ! et les Romains tremblent devant un homme !
Les Romains ! Où sont-ils ? Dans les tombeaux de Rome.
Les Romains ! deux encor sont dignes de ce nom,
Cette fière Agrippine et le fils de Pison.
Cnéius est vertueux ; c'est un héros peut-être :
Au temps de ses pareils Cnéius aurait dû naître ;
Mais que sont désormais les pères de l'Etat ?
Un fantôme avili qu'on appelle sénat.
O lâches descendants de Dèce et de Camille !
Enfants de Quintius ! postérité d'Emile !
Esclaves accablés du nom de leurs aïeux,
Ils cherchent tous les jours leurs avis dans mes yeux,
Réservent aux proscrits leur vénale insolence,
Flattent par leurs discours, flattent par leur silence,
Et, craignant de penser, de parler et d'agir,
Me font rougir pour eux, sans même oser rougir.

SCÈNE III.

TIBÈRE, SÉNATEURS, LICTEURS.

TIBÈRE.

Veillons, pères conscrits, Rome n'est pas tranquille ;
Un illustre accusé tremble dans son asile ;
Et de Germanicus les imprudents amis
Pourraient en le vengeant déshonorer mon fils.
Sa veuve a de Pison résolu la ruine.
Oserait-elle ?... On vient. Qui s'avance ?

SCÈNE IV.

TIBÈRE, AGRIPPINE, SÉNATEURS, LICTEURS, GUERRIERS.

AGRIPPINE.

Agrippine.
Aujourd'hui, sénateurs, j'ai dénoncé Pison.

TIBÈRE.

Que voulez-vous encore ?

AGRIPPINE.

Obtenir son pardon.

TIBÈRE.

Son pardon !

AGRIPPINE.

Ma démarche a lieu de vous surprendre :

César, écoutez-moi ; sénat, veuillez m'entendre.

TIBÈRE.

Parlez.

AGRIPPINE.

J'avais rempli mon devoir rigoureux;
Et, bientôt l'abjurant pour un droit généreux,
Mon cœur s'applaudissait : j'apprends en mon asile
Que demain le pardon pourrait être inutile.
Ces guerriers à l'instant sont venus m'annoncer
Que Pison par des cris s'entendait menacer.
Qu'on demandait sa tête, et qu'un ordre suprême
Convoquait le sénat au sein de la nuit même.
Leurs voix contre Pison ne s'élèveront plus;
Comme eux je viens le rendre aux vertus de Cnéius.
A de longs repentirs mon courroux l'abandonne.
Auguste a pardonné : Germanicus pardonne.
De ses persécuteurs il fut longtemps l'appui ;
Sa veuve en l'imitant reste digne de lui :
Il lui suffit des pleurs qu'il vous a fait répandre;
Les regrets des Romains ont bien vengé sa cendre;
Et, dût ce pardon même être accusé d'orgueil,
Des hommages sanglants souilleraient son cercueil.

TIBÈRE.

Qu'entends-je? le sénat peut souffrir ce langage!
Romains dégénérés, prêts à tout esclavage,
Au gré de son caprice, Agrippine, en un jour,
Pourra-t-elle accuser, pardonner tour à tour?
Non; que Pison périsse, ou qu'il se justifie.
Flétrir un sénateur en lui laissant la vie!
Non; respectez sa gloire, et surtout l'équité :
Non; du sénat romain gardez la dignité.
Cet insolent pardon n'a rien de magnanime :
Si Pison fut coupable, on vous demande un crime
Envers les saintes lois dont vous êtes l'appui;
Et, s'il est innocent, le crime est envers lui.

SCÈNE V.

TIBÈRE, AGRIPPINE, CNÉIUS, SÉNATEURS, LICTEURS, GUERRIERS.

CNÉIUS.

Sénat...

TIBÈRE.

Venez, Cnéius; joignez-vous à Tibère;
Défendez avec moi l'honneur de votre père :
Celle qui l'accusait ose lui pardonner,
Tandis qu'ailleurs peut-être on veut l'assassiner.

AGRIPPINE.

Moi! grands dieux! moi, Tibère! Ah! faut-il me défendre?

CNÉIUS.

A vous justifier pourquoi daigner descendre?
Le nom seul d'Agrippine interdit le soupçon,
Et vous ne craignez pas les secrets de Pison.
Mais vous, pères conscrits, vous devez tout connaître :
On vient de m'arracher du toit qui m'a vu naître;
J'entends partout les cris de ce peuple égaré,
Partout le nom d'un père aux insultes livré,
Partout Germanicus, Agrippine, vengeance,
Pison!... Sur l'empereur on garde le silence.
J'apprends que le sénat vient d'être convoqué;
J'accours : je n'aurai pas vainement invoqué
Votre appui, la justice et nos lois tutélaires;
Envoyez vos licteurs, vos tribuns militaires;
Que l'accusé, couvert de votre autorité,
Sorte de son palais et parle en liberté ;
Sans délai devant vous ordonnez qu'il se rende :
Devant vous, sénateurs, que Tibère l'entende.

AGRIPPINE.

Oui, vous reconnaîtrez, j'en atteste les dieux,
Contre Germanicus un complot odieux.
C'est son ombre, c'est lui, c'est moi que l'on outrage.

TIBÈRE.

Et César encor plus : mais il brave l'orage.
Rassurez vos esprits justement effrayés;
Par moi-même à l'instant des secours envoyés...

CNÉIUS.

Des secours!

AGRIPPINE.

Qui?

TIBÈRE.

Séjan, la garde du prétoire.

AGRIPPINE.

Séjan!

CNÉIUS.

Séjan!

AGRIPPINE.

Guerriers, c'est un jour de victoire.
Vous n'étiez point venus demander au sénat
De venger un héros par un assassinat.
Et qui peut le venger, quand sa veuve pardonne?
Ne pensez pas, Cnéius, que je vous abandonne.
A de vils meurtriers opposons mes amis,
Et l'aspect d'Agrippine, et les larmes d'un fils.
Le dieu se cache encor, mais je vois la victime;
Pison pouvait subir un arrêt légitime :
Aux lois, à la clémence on voudrait l'enlever;
Des secours de Séjan courons le préserver.

CNÉIUS.

Agrippine, à ces traits on doit vous reconnaître.
Courons; et que Séjan.... Dieux! je le vois paraître.

AGRIPPINE.

Quel est ce fer sanglant qu'ose agiter sa main?

SCÈNE VI.

TIBÈRE, AGRIPPINE, CNÉIUS, SÉJAN, SÉNATEURS, LICTEURS, GUERRIERS.

SÉJAN.

Le poignard que Pison s'est plongé dans le sein.

AGRIPPINE.

Pison! par quel motif?

SÉJAN.

Vous le savez sans doute.

TIBÈRE.

Parle au sénat qui juge, à César qui t'écoute.

SÉJAN.

Je vois ici Cnéius; et vous aurez appris
Qu'une foule homicide exaltait dans ses cris
Le vainqueur des Germains, sa veuve magnanime;
Qu'au nom de leurs vertus on réclamait un crime.
Mais les prétoriens me prêtaient leur appui,
Ils appelaient Pison; j'arrivais jusqu'à lui,
Quand déjà, croyant voir la troupe forcenée,
Pison, d'un coup trop sûr, tranchait sa destinée.
Dès qu'il entend parler de César et des lois,
D'une âme ferme encor, mais d'une faible voix :
« C'en est fait, me dit-il; la trahison m'assiége :
« Tu sais quels ennemis m'ont préparé le piége :
« On les nomme, on les vante; et, certain de périr,
« Je leur prouve du moins qu'un Romain sait mourir.
« Il faut, sans leur parler de crime ou d'innocence,
« Annoncer que Pison succombe à leur puissance,
« Leur présenter ce fer, ainsi qu'à mes amis,
« Le porter au sénat, le donner à mon fils. »

CNÉIUS.

Donne.

SÉJAN.

« Et si l'on croyait mon trépas légitime,
« Que Pison condamné soit la seule victime.
« Fier, orgueilleux peut-être en ma calamité,
« Je n'ai point de Tibère imploré la bonté :
« Mais qu'à mon dernier vœu Tibère soit propice :
« Pour un fils innocent j'implore sa justice. »
Il expire à ces mots. Soit pitié, soit remord,
Tout frémit dans la place en apprenant sa mort;
Des plus séditieux j'ai vu tomber la rage,
Pareille aux flots mourants à la fin d'un orage :
Tout ce bruyant amas, par la haine assemblé,
Morne et silencieux s'est en foule écoulé;
Et les mêmes Romains qui demandaient vengeance,
Qui de Pison vivant prononçaient la sentence,
De leur succès honteux semblent déjà confus,
Et vont donner des pleurs à Pison qui n'est plus.

AGRIPPINE.

César, et vous, sénat, vous venez de l'entendre :
On attaque Pison; Séjan court le défendre;
Mais Séjan n'a porté que d'impuissants secours;
Pison n'est plus, lui-même il a tranché ses jours :
Séjan seul est témoin de cette mort si prompte,
Des discours de Pison, Séjan vient rendre compte;
Pison, nous dit Séjan, parle de trahison,
Et Séjan tient le fer qui poignarda Pison.

TIBÈRE.

Aux leçons du malheur Agrippine indocile
Commence à fatiguer ma bonté trop facile,
Et détourne avec art des soupçons odieux,
Quand le sénat sur elle ouvre déjà les yeux.
Séjan m'est nécessaire : et qu'aucun ne l'ignore :
J'honore un tel ministre, et prétends qu'on l'honore.
Quant au vœu de Pison, sans peine j'y souscris ;
Cnéius a des vertus dont je connais le prix :
Que d'un malheureux père il garde la fortune ;
Plus d'orageux débats, de recherche importune.
Pison longtemps encor aurait servi l'État,
S'il avait mieux connu l'équité du sénat.
D'un crime, je le sais, Pison fut incapable.

CNÉIUS.

Vous vous trompez, César ; mon père était coupable.

AGRIPPINE.

Cnéius, après sa mort osez-vous l'outrager ?

CNÉIUS.

Écoutez, Agrippine, avant de me juger.

SÉJAN.

Ah ! s'il eut des secrets, pouviez-vous les connaître ?

CNÉIUS.

Aussi bien que Séjan connaît ceux de son maître.

TIBÈRE.

Seriez-vous un ingrat ? M'insultez-vous, Cnéius ?

CNÉIUS.

Mon père était coupable, et Tibère encor plus.

AGRIPPINE.

Ciel !

TIBÈRE.

Moi !

SÉJAN.

César !

CNÉIUS.

César. Oui, Tibère, vous-même.
Hélas ! j'accuse un père : on verra si je l'aime.
Agrippine à mes pleurs l'avait enfin rendu ;
Mon père, en l'apprenant, égaré, confondu,
De la mort d'un héros s'est déclaré complice :
Tibère commanda l'horrible sacrifice.
Demain Pison lui-même aurait tout révélé :
Tibère le savait, Pison s'est immolé !

AGRIPPINE.

Quel abîme !

SÉJAN.

Imposteur...

CNÉIUS.

Ministre nécessaire,
Avez-vous supprimé les ordres de Tibère ?

SÉJAN.

Que prétends-tu ? la mort ?

CNÉIUS.

Je ne sens point d'effroi.
César est immobile, et calme ainsi que moi.
Vous tremblez, sénateurs ; attendez en silence
Que César d'un coup d'œil vous dicte ma sentence.
Et toi qui, dans un cœur de crimes déchiré,
Savoures le tourment que tu m'as préparé,
Tyran profond, mais vil, honte et fléau de Rome,
Eclipsé dans la cour par l'ombre d'un grand homme,
Quand, de tes attentats ministre infortuné,
Pison par son complice expire assassiné,
Tu m'offres des trésors teints du sang de mon père !
Garde pour un Séjan les faveurs d'un Tibère.
C'est le prix des forfaits ; je ne l'accepte pas :
Rien de toi, rien, César ; pas même le trépas.
Un sort plus glorieux doit être mon partage.
Le poignard de Pison, voilà mon héritage !
Ce fer me suffira. Tu pâlis, malheureux !
Va, je te le rendrai teint d'un sang généreux ;
Un autre aura l'honneur de venger tes victimes ;
Séjan respire encor ; tu puniras ses crimes :
J'ai vécu, je meurs libre, et voilà mes adieux.
Il est temps de placer Tibère au rang des dieux.

(Il se tue.)

LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR,

drame en cinq actes,

PAR SEDAINE,

Représenté pour la première fois le 25 juin 1765.

Personnages.

M. VANDERK PÈRE.
M. VANDERK FILS.
M. DESPARVILLES PÈRE, ancien officier.
M. DESPARVILLES FILS, officier de cavalerie.
Mme VANDERK.
UNE MARQUISE, sœur de M. Vanderk père.
ANTOINE, homme de confiance de M. Vanderk.
VICTORINE, fille d'Antoine.
Mlle SOPHIE VANDERK, fille de M. Vanderk.
UN PRÉSIDENT, futur époux de mademoiselle Vanderk.
UN DOMESTIQUE de M. Desparvilles.
UN DOMESTIQUE de M. Vanderk fils.
LE DOMESTIQUE de la marquise.
LES DOMESTIQUES DE LA MAISON.

La scène se passe dans une grande ville de France.

ACTE I.

Le théâtre représente un grand cabinet éclairé de bougies, un secrétaire sur un des côtés : il est chargé de papiers et de cartons.

SCÈNE I.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE. Quoi ! je vous surprends votre mouchoir à la main, l'air embarrassé et vous essuyant les yeux, et je ne peux pas savoir pourquoi vous pleurez ?

VICTORINE. Bon, mon papa, les jeunes filles pleurent quelquefois pour se désennuyer.

ANTOINE. Je ne me paye pas de cette raison-là.

VICTORINE. Je venais vous demander...

ANTOINE. Me demander ? Et moi, je vous demande

ce que vous avez à pleurer ; et je vous prie de me le dire.

VICTORINE. Vous vous moquerez de moi.

ANTOINE. Il y aurait assurément un grand danger.

VICTORINE. Si cependant ce que j'ai à vous dire était vrai, vous ne vous en moqueriez certainement pas.

ANTOINE. Cela peut être.

VICTORINE. Je suis descendue chez le caissier de la part de madame.

ANTOINE. Eh bien?

VICTORINE. Il y avait plusieurs messieurs qui attendaient leur tour et qui causaient ensemble. L'un d'eux a dit : ils ont mis l'épée à la main ; nous sommes sortis, et on les a séparés.

ANTOINE. Qui?

VICTORINE. C'est ce que j'ai demandé. Je ne sais, m'a dit l'un de ces messieurs ; ce sont deux jeunes gens : l'un est officier dans la cavalerie, et l'autre dans la marine. — Monsieur, l'avez-vous vu ? — Oui. — Habit bleu, parements rouges ? — Oui. — Jeune ? — Oui, de vingt à vingt-deux ans. — Bien fait ? Ils ont souri : j'ai rougi, et je n'ai osé continuer.

ANTOINE. Il est vrai que vos questions étaient fort modestes.

VICTORINE. Mais si c'était le fils de monsieur?...

ANTOINE. N'y a-t-il que lui d'officier?

VICTORINE. C'est ce que j'ai pensé.

ANTOINE. Est-il le seul dans la marine?

VICTORINE. C'est ce que je me disais.

ANTOINE. N'y a-t-il que lui de jeune?

VICTORINE. C'est vrai.

ANTOINE. Il faut avoir le cœur bien sensible.

VICTORINE. Ce qui me ferait croire encore que ce n'est pas lui, c'est que ce monsieur a dit que l'officier de marine avait commencé la querelle.

ANTOINE. Et cependant vous pleuriez.

VICTORINE. Oui, je pleurais.

ANTOINE. Il faut bien aimer quelqu'un pour s'alarmer si aisément.

VICTORINE. Eh ! mon papa, après vous, qui voulez-vous donc que j'aime plus ? Comment ! c'est le fils de la maison : feue ma mère l'a nourri ; c'est mon frère de lait ; c'est le frère de ma jeune maîtresse, et vous-même vous l'aimez bien.

ANTOINE. Je ne vous le défends pas ; mais soyez raisonnable.

VICTORINE. Ah ! cela me faisait de la peine.

ANTOINE. Allez, vous êtes folle.

VICTORINE. Je le souhaite. Mais si vous alliez vous informer.

ANTOINE. Et où dit-on que la querelle a commencé?

VICTORINE. Dans un café.

ANTOINE. Il n'y va jamais.

VICTORINE. Peut-être par hasard. Ah ! si j'étais homme, j'irais.

SCÈNE II.

ANTOINE, VICTORINE, UN DOMESTIQUE DE M. DESPARVILLES.

LE DOMESTIQUE. Monsieur?

ANTOINE. Que voulez-vous?

LE DOMESTIQUE. C'est une lettre pour remettre à M. Vanderk.

ANTOINE. Vous pouvez me la laisser.

LE DOMESTIQUE. Il faut que je la remette moi-même ; mon maître me l'a ordonné.

ANTOINE. Monsieur n'est pas ici ; et quand il y serait, vous prenez bien mal votre temps : il est tard.

LE DOMESTIQUE. Il n'est pas neuf heures.

ANTOINE. Oui ; mais c'est ce soir même les accords de sa fille. Si ce n'est qu'une lettre d'affaires, je suis son homme de confiance, et je...

LE DOMESTIQUE. Il faut que je la remette en main propre.

ANTOINE. En ce cas, passez au magasin et attendez ; je vous ferai avertir.

SCÈNE III.

ANTOINE, VICTORINE.

VICTORINE. Monsieur n'est donc pas rentré?

ANTOINE. Non, il est retourné chez le notaire.

VICTORINE. Madame m'envoie vous demander... Ah ! je voudrais que vous vissiez mademoiselle avec ses habits de noces : on vient de les essayer. Les diamants, le collier, la rivière de diamants. Ah ! ils sont beaux : il y en a un gros comme cela. Et mademoiselle, ah ! comme elle est charmante ! Le cher amoureux est en extase. Il est là, il la mange des yeux. On lui a mis du rouge et une mouche. Vous ne la reconnaîtriez pas.

ANTOINE. Sitôt qu'elle a une mouche.

VICTORINE. Madame m'a dit : va demander à ton père si monsieur est revenu, s'il n'est pas en affaire, si on peut lui parler. Je vais vous dire ; mais vous n'en parlerez pas. Mademoiselle va se faire annoncer comme une dame de condition, sous un autre nom ; et je suis sûre que monsieur y sera trompé.

ANTOINE. Certainement un père ne reconnaîtra pas sa fille.

VICTORINE. Non, il ne la reconnaîtra pas, j'en suis sûre. Quand il arrivera, vous nous avertirez ; il y aura de quoi rire. Cependant il n'a pas coutume de rentrer si tard.

ANTOINE. Qui?

VICTORINE. Son fils.

ANTOINE. Tu y penses encore?

VICTORINE. Je m'en vais : vous nous avertirez. Ah ! voilà monsieur.

SCÈNE IV.

ANTOINE, M. VANDERK, DEUX HOMMES portant de l'argent dans des hottes.

M. VANDERK, *aux porteurs*. Allez à ma caisse : descendez trois marches et montez-en cinq, au bout du corridor.

ANTOINE. Je vais les y mener.

M. VANDERK. Non, reste. Les notaires n'en finissent point. (*Il pose son chapeau et son épée : il ouvre un secrétaire.*) Au reste, ils ont raison : nous ne voyons que le présent, et ils voient l'avenir. Mon fils est-il rentré?

ANTOINE. Non, monsieur. Voici les rouleaux de vingt-cinq louis que j'ai pris à la caisse.

M. VANDERK. Gardez-en un. Oh çà, mon pauvre Antoine, tu vas demain avoir bien de l'embarras.

ANTOINE. N'en ayez pas plus que moi.

M. VANDERK. J'en aurai ma part.

ANTOINE. Pourquoi ? Reposez-vous sur moi.

M. VANDERK. Tu ne peux pas tout faire.

ANTOINE. Je me charge de tout. Imaginez-vous n'être qu'invité. Vous aurez bien assez d'occupation de recevoir votre monde.

M. VANDERK. Tu auras un nombre de domestiques étrangers : c'est ce qui m'effraye, surtout ceux de ma sœur.

ANTOINE. Je le sais.

M. VANDERK. Je ne veux pas de débauche.

ANTOINE. Il n'y en aura pas.

M. VANDERK. Que la table des commis soit servie comme la mienne.

ANTOINE. Oui, monsieur.

M. VANDERK. J'irai y faire un tour.

ANTOINE. Je le leur dirai.

M. VANDERK. Je veux recevoir leur santé et boire à la leur.

ANTOINE. Ils seront charmés.

M. VANDERK. La table des domestiques sans profusion du côté du vin.

ANTOINE. Oui.

M. VANDERK. Un demi-louis à chacun, comme présent de noces.

ANTOINE. Oui.

M. VANDERK. Si tu n'as pas assez de ce que je t'ai donné, avance-le.

ANTOINE. Oui.

M. VANDERK. Je crois que voilà tout... Les magasins fermés, que personne n'y entre passé dix heures... Que quelqu'un reste dans les bureaux et ferme la porte en dedans.

ANTOINE. Ma fille y restera.

M. VANDERK. Non; il faut que ta fille soit près de sa bonne amie. J'ai entendu parler de quelques fusées, de quelques pétards. Mon fils veut brûler ses manchettes.

ANTOINE. C'est peu de chose.

M. VANDERK. Aie toujours soin que les réservoirs soient pleins d'eau.

(Ici Victorine entre : elle parle à son père à l'oreille : il lui répond.)

ANTOINE, *à sa fille*. Oui. (*Après qu'elle est partie.*) Monsieur, vous croyez-vous capable d'un grand secret?

M. VANDERK. Encore quelques fusées, quelques violons?

ANTOINE. C'est bien autre chose. Une demoiselle qui a pour vous la plus grande tendresse.

M. VANDERK. Ma fille?

ANTOINE. Juste. Elle vous demande un tête-à-tête.

M. VANDERK. Sais-tu pourquoi?

ANTOINE. Elle vient d'essayer ses diamants, sa robe de noce : on lui a mis un peu de rouge. Madame et elle pensent que vous ne la reconnaîtrez pas. La voici.

SCÈNE V.

ANTOINE, M. VANDERK, UN DOMESTIQUE, Mlle SOPHIE VANDERK, annoncée sous le nom de Mme Vanderville.

LE DOMESTIQUE, *riant*. Monsieur, Mme la marquise de Vanderville.

M. VANDERK. Faites entrer.

(On ouvre les deux battants.)

SOPHIE, *interdite et faisant de grandes révérences*. Mon... monsieur.

M. VANDERK. Madame. Avancez un siége. (*Ils s'asseyent. A Antoine.*) Elle n'est pas mal. (*A Sophie.*) Puis-je savoir de madame ce qui me procure l'honneur de la voir?

SOPHIE, *tremblante*. C'est que... mon... monsieur, j'ai... j'ai un papier à vous remettre.

M. VANDERK. Si madame veut bien me le confier.

(Pendant qu'elle cherche, il regarde Antoine.)

ANTOINE. Ah! monsieur, qu'elle est belle comme cela!

SOPHIE. Le voici. (*Le père se lève pour prendre le papier.*) Ah! monsieur, pourquoi vous déranger? (*A part.*) Je suis interdite.

M. VANDERK. Cela suffit. C'est trente louis. Ah! rien de mieux. Je vais... *Pendant que M. Vanderk va à son secrétaire, Sophie fait signe à Antoine de ne rien dire.*) Ce billet est excellent : il vous est venu par la Hollande.

SOPHIE. Non... oui.

M. VANDERK. Vous avez raison, madame... Voici la somme.

SOPHIE. Monsieur, je suis votre très-humble et très-obéissante servante.

M. VANDERK. Madame ne compte pas?

SOPHIE. Ah! mon cher... monsieur. Vous êtes si honnête homme... que... la réputation... la renommée dont...

SCÈNE VI.

M. VANDERK, Mme VANDERK, SOPHIE, ANTOINE, UN DOMESTIQUE.

SOPHIE. Ah! maman, papa s'est moqué de moi.

M. VANDERK. Comment! c'est vous, ma fille?

SOPHIE. Ah! vous m'aviez reconnue.

Mme VANDERK. Comment la trouvez-vous?

M. VANDERK. Fort bien.

SOPHIE. Vous ne m'avez pas seulement regardée. Je ne suis pas une voleuse, et voici votre argent, que vous donnez avec tant de confiance à la première personne.

M. VANDERK. Garde-le, ma fille. Je ne veux pas que, dans toute ta vie, tu puisses te reprocher une fausseté même en badinant. Ton billet, je le tiens pour bon. Garde les trente louis.

SOPHIE. Ah! mon cher père!

M. VANDERK. Vous aurez des présents à faire demain.

SCÈNE VII.

M. VANDERK, Mme VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE futur, ANTOINE, UN DOMESTIQUE.

M. VANDERK. Vous allez, monsieur, épouser une jolie personne. Se faire annoncer sous un faux nom, se servir d'un faux seing pour tromper son père, tout cela n'est qu'un badinage pour elle.

LE GENDRE. Ah! monsieur, vous avez à punir deux coupables : je suis complice, et voici la main qui a signé.

M. VANDERK, *prenant la main de sa fille et celle de son futur*. Voilà comme je la punis.

LE GENDRE. Comment récompensez-vous donc?

(La mère fait un signe à Sophie.)

SOPHIE, *au futur*. Permettez-moi, monsieur, de vous prier...

LE GENDRE. Commandez.

SOPHIE. Devinez ce que je veux vous dire.

Mme VANDERK, *à son mari*. Votre fille est dans un grand embarras.

M. VANDERK. Quel est-il?

LE GENDRE, *à Sophie*. Je voudrais bien vous deviner... Ah! c'est de vous laisser?

SOPHIE. Oui.

SCÈNE VIII.

M. VANDERK, Mme VANDERK, SOPHIE.

Mme VANDERK. Votre fille se marie demain : elle voudrait vous demander...

M. VANDERK. Ah! madame.

Mme VANDERK. Ma fille!

SOPHIE. Ma mère! Ah! mon cher père, je...

(Elle fait le mouvement de se mettre à genoux, le père la retient.)

M. VANDERK. Ma fille, épargne à ta mère et à moi l'attendrissement d'un pareil moment. Toutes nos actions ne tendent, jusqu'à présent, qu'à attirer sur toi et sur ton frère toutes les faveurs du ciel. Ne perds jamais de vue, ma fille, que la bonne conduite des père et mère est la bénédiction des enfants.

SOPHIE. Ah! si jamais je l'oublie...

SCÈNE IX.

M. ET Mme VANDERK, SOPHIE, VICTORINE.

VICTORINE. Le voilà, le voilà.

Mme VANDERK. Qui? qui donc?

VICTORINE. Monsieur votre fils.

Mme VANDERK. Je vous assure, Victorine, que plus vous avancez en âge, et plus vous extravaguez.

VICTORINE. Madame!

Mme VANDERK. Premièrement, vous entrez ici sans qu'on vous appelle.

VICTORINE. Mais, madame...

Mme VANDERK. A-t-on coutume d'annoncer mon fils?

SOPHIE. En vérité, ma bonne amie, vous êtes bien folle.

VICTORINE. C'est que le voilà.

SCÈNE X.

M. ET Mme VANDERK, SOPHIE, VICTORINE, M. VANDERK FILS, et peu après LE GENDRE.

SOPHIE. Ah! nous allons voir. (*A. Vanderk fils lui fait des révérences.*) Ah! mon frère ne me reconnaît pas.

M. VANDERK FILS. Eh! c'est ma sœur. Oh! elle est charmante!

Mme VANDERK. Tu la trouves donc bien?

M. VANDERK FILS. Oui, ma mère.

LE GENDRE. M'est-il permis d'approcher? (*A Sophie.*) Les notaires... (*Au père.*) Les notaires sont arrivés. (*Il veut donner le bras à Sophie, qui montre sa mère.*) Ah!

(Le gendre donne la main à la mère, et sort.)

SCÈNE XI.

M. VANDERK FILS, SOPHIE, VICTORINE.

SOPHIE. Vous me trouvez donc bien?

M. VANDERK FILS. Très-bien.

SOPHIE. Et moi, mon frère, je trouve fort mal de ce qu'un jour comme celui-ci, vous êtes revenu si tard. Demandez à Victorine.

M. VANDERK FILS. Mais, quelle heure est-il donc?

SOPHIE, *lui donnant une montre.* Tenez, regardez.

M. VANDERK FILS. Il est vrai qu'il est un peu tard. Cette montre est jolie. (*Il veut la rendre.*)

SOPHIE. Non, mon frère, je veux que vous la gardiez comme un reproche éternel de ce que vous vous êtes fait attendre.

M. VANDERK FILS. Et moi, je l'accepte de bon cœur. Puissé-je, chaque fois que j'y regarderai, me féliciter de vous savoir heureuse!

SCÈNE XII.

M. VANDERK FILS, SOPHIE, VICTORINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *à Sophie.* Mademoiselle, on vous attend.

SOPHIE. Ne venez-vous pas, mon frère?

M. VANDERK FILS. Oui, j'y vais tout à l'heure; je vous suis.

SCÈNE XIII.

M. VANDERK FILS, VICTORINE.

VICTORINE. Vous m'avez bien inquiétée. Une dispute dans un café?

M. VANDERK FILS. Est-ce que mon père sait cela?

VICTORINE. Est-ce que cela est vrai?

M. VANDERK FILS. Non, non, Victorine.

(Il entre dans le salon.)

VICTORINE, *s'en allant d'un autre côté.* Ah! que cela m'inquiète!

ACTE II.

SCÈNE I.

ANTOINE, LE DOMESTIQUE qui a déjà paru.

ANTOINE. Où diable étiez-vous donc?

LE DOMESTIQUE. J'étais dans le magasin.

ANTOINE. Qui vous y avait envoyé?

LE DOMESTIQUE. Vous.

ANTOINE. Eh! que faisiez-vous là?

LE DOMESTIQUE. Je dormais.

ANTOINE. Vous dormiez? Il faut qu'il y ait plus de deux heures.

LE DOMESTIQUE. Je n'en sais rien. Eh bien! votre maître est-il rentré?

ANTOINE. Bon; on a soupé depuis.

LE DOMESTIQUE. Enfin puis-je lui remettre ma lettre?

ANTOINE. Attendez.

SCÈNE II.

ANTOINE, LE DOMESTIQUE, M. VANDERK FILS.

LE DOMESTIQUE. N'est-ce pas là lui?

ANTOINE. Non, non, restez. Parbleu! vous êtes un drôle d'homme de rester dans ce magasin pendant trois heures.

LE DOMESTIQUE. Ma foi, j'y aurais passé la nuit, si la faim ne m'avait pas réveillé.

ANTOINE. Venez, venez.

SCÈNE III.

M. VANDERK FILS, seul.

Quelle fatalité! je ne voulais pas sortir; il semblait que j'avais un pressentiment. Au fait, un commerçant... un commerçant... c'est l'état de mon père, et je ne souffrirai jamais qu'on l'avilisse... Ah! mon père! mon père! un jour de noce! Je vois ses inquiétudes, toute sa douleur, le désespoir de ma mère, ma sœur, cette pauvre Victorine, Antoine, toute ma famille. Ah dieux! que ne donnerais-je pas pour reculer d'un jour, d'un seul jour reculer... (*Le père entre et le regarde.*) Non, certes, je ne reculerai pas. Ah dieux!

(Il aperçoit son père, il reprend un air gai.)

SCÈNE IV.

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS.

M. VANDERK PÈRE. Eh! mais, mon fils, quelle pétulance! quels mouvements! que signifie?...

M. VANDERK FILS. Je déclamais; je... faisais le héros.

M. VANDERK PÈRE. Vous ne représenteriez pas demain quelque pièce de théâtre, une tragédie?

M. VANDERK FILS. Non, non, mon père.

M. VANDERK PÈRE. Faites, si cela vous amuse: mais il faudrait quelques précautions. Dites-le-moi; et s'il ne faut pas que je le sache, je ne le saurai pas.

M. VANDERK FILS. Je vous suis obligé, mon père; je vous le dirais.

M. VANDERK PÈRE. Si vous me trompez, prenez-y garde; je ferai cabale.

M. VANDERK FILS. Je ne crains pas cela. Mais, mon père, on vient de lire le contrat de mariage de ma sœur: nous l'avons tous signé. Quel nom y avez-vous pris? et quel nom m'avez-vous fait prendre?

M. VANDERK PÈRE. Le vôtre.

M. VANDERK FILS. Le mien! Est-ce que celui que je porte?...

M. VANDERK PÈRE. Ce n'est qu'un surnom.

M. VANDERK FILS. Vous vous êtes titré de chevalier, d'ancien baron de Savières, de Clavières, de...

M. VANDERK PÈRE. Je le suis.

M. VANDERK FILS. Vous êtes donc gentilhomme?

M. VANDERK PÈRE. Oui.

M. VANDERK FILS. Oui!

M. VANDERK PÈRE. Vous doutez de ce que je dis?

M. VANDERK FILS. Non, mon père; mais est-il possible?

M. VANDERK PÈRE. Il n'est pas possible que je sois gentilhomme?

M. VANDERK FILS. Je ne dis pas cela. Mais est-il possible, fussiez-vous le plus pauvre des nobles, que vous ayez pris un état?...

M. VANDERK PÈRE. Mon fils, lorsqu'un homme entre dans le monde, il est le jouet des circonstances.

M. VANDERK FILS. En est-il d'assez fortes pour descendre du rang le plus distingué au rang...

M. VANDERK PÈRE. Achevez; au rang le plus bas.

M. VANDERK FILS. Je ne voulais pas dire cela.

M. VANDERK PÈRE. Ecoutez: le compte le plus rigide qu'un père doive à son fils, est celui de l'honneur qu'il a reçu de ses ancêtres; asseyez-vous. (*Le père s'assied; le fils prend un siége et ne s'assied pas.*) J'ai été élevé par votre bisaïeul: mon père fut tué fort jeune à la tête de son régiment. Si vous étiez moins raisonnable, je ne vous confierais pas l'histoire de ma jeunesse; et la voici. Votre mère, fille d'un gentilhomme voisin, a été ma seule passion. Dans l'âge où l'on ne choisit pas, j'ai eu le bonheur de bien choisir. Un jeune officier, venu en quartier d'hiver dans la province, trouva mauvais qu'un enfant de seize ans, c'était mon âge, attirât les attentions d'un autre enfant: votre mère n'avait que douze ans; il me traita avec hauteur, je ne le supportai pas, nous nous battîmes.

M. VANDERK FILS. Vous vous battîtes?

M. VANDERK PÈRE. Oui, mon fils.

M. VANDERK FILS. Au pistolet?

M. VANDERK PÈRE. Non, à l'épée. Je fus forcé de quitter la province: votre mère me jura une constance qu'elle a eue toute sa vie: je m'embarquai. Un bon Hollandais, propriétaire du bâtiment sur lequel j'étais, me prit en affection. Nous fûmes attaqués, et je lui fus utile. (C'est là que j'ai connu Antoine). Le bon Hollandais m'associa à son commerce; il m'offrit sa nièce et sa fortune. Je lui dis mes engagements; il m'approuve, il part, il obtient le consentement des parents de votre mère; il me l'amène avec sa nourrice; c'est cette bonne vieille qui est ici. Nous nous marions; le bon Hollandais mourut dans mes bras; je pris, à sa prière, et son nom et son commerce: le Ciel a béni ma fortune, je ne peux être plus heureux, je suis estimé: voici votre sœur bien établie; votre beau-frère remplit avec honneur une des premières places dans la robe. Pour vous, mon fils, vous serez digne de moi et de vos aïeux: j'ai déjà remis dans notre famille tous les biens que la nécessité de servir le prince avait fait sortir des mains de vos ancêtres; ils seront à vous ces biens, et si vous pensez que j'aie fait par le commerce une tache à leur nom, c'est à vous de l'effacer; mais dans un siècle aussi éclairé que celui-ci, ce qui peut procurer la noblesse n'est pas capable de l'ôter.

M. VANDERK FILS. Ah! mon père, je ne le pense pas; mais le préjugé est malheureusement si fort...

M. VANDERK PÈRE. Un préjugé! Un tel préjugé n'est rien aux yeux de la raison.

M. VANDERK FILS. Cela n'empêche pas que le commerce ne soit considéré comme un état...

M. VANDERK PÈRE. Quel état, mon fils, que celui d'un homme qui, d'un trait de plume, se fait obéir d'un bout de l'univers à l'autre! Son nom, son seing, n'a pas besoin, comme la monnaie des souverains, que la valeur du métal serve de caution à l'empreinte: sa personne a tout fait; il a signé, cela suffit.

M. VANDERK FILS. J'en conviens; mais...

M. VANDERK PÈRE. Ce n'est pas un peuple, ce n'est pas une seule nation qu'il sert; il les sert toutes, et en est servi: c'est l'homme de l'univers.

M. VANDERK FILS. Cela peut être vrai; mais enfin, en lui-même, qu'a-t-il de respectable?

M. VANDERK PÈRE. De respectable! Ce qui légitime dans un gentilhomme les droits de la naissance, ce qui fait la base de ses titres, la droiture, l'honneur, la probité.

M. VANDERK FILS. Votre seule conduite, mon père...

M. VANDERK PÈRE. Quelques particuliers audacieux font armer les rois, la guerre s'allume, tout s'embrase, l'Europe est divisée; mais ce négociant anglais, hollandais, russe ou chinois n'en est pas moins l'ami de mon cœur; nous sommes, sur la superficie de la terre, autant de fils de soie qui lient ensemble les nations et les ramènent à la paix par la nécessité du commerce: voilà, mon fils, ce que c'est qu'un honnête négociant.

M. VANDERK FILS. Et le gentilhomme donc? et le militaire?

M. VANDERK PÈRE. Je ne connais que deux états audessus du commerçant, (en supposant encore qu'il y ait quelque différence entre ceux qui font le mieux qu'ils peuvent dans le rang où le Ciel les a placés), je ne connais que deux états, le magistrat qui fait parler les lois, et le guerrier qui défend la patrie.

M. VANDERK FILS. Je suis donc gentilhomme?

M. VANDERK PÈRE. Oui, mon fils: il est peu de bonnes maisons à qui vous ne teniez, et qui ne tiennent à vous.

M. VANDERK FILS. Pourquoi donc me l'avoir caché?

M. VANDERK PÈRE. Par une prudence peut-être inutile: j'ai craint que l'orgueil d'un grand nom ne devînt le germe de vos vertus; j'ai désiré que vous les tinssiez de vous-même. Je vous ai épargné jusqu'à cet instant les réflexions que vous venez de faire; réflexions qui, dans un âge moins avancé, se seraient produites avec plus d'amertume.

M. VANDERK FILS. Je ne crois pas que jamais...

SCÈNE V.

ANTOINE, LE DOMESTIQUE, M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS, qui rêve.

M. VANDERK PÈRE. Qu'est-ce?

ANTOINE. Il y a, monsieur, plus de trois heures qu'il est là: c'est un domestique.

M. VANDERK PÈRE. Pourquoi faire attendre? pourquoi ne pas faire parler? Son temps peut être précieux; son maître peut avoir besoin de lui.

ANTOINE. Je l'ai oublié, on a soupé, il s'est endormi.

LE DOMESTIQUE. Je me suis endormi. Ma foi, on est las, on est las. Où diable est-elle à présent? Cette chienne de lettre me fera damner aujourd'hui.

M. VANDERK PÈRE. Donnez-vous patience.

LE DOMESTIQUE. Ah! la voilà.

(Il bâille pendant que le père lit; le fils rêve.)

M. VANDERK PÈRE. Vous direz à votre maître... Qu'est-il votre maître?

LE DOMESTIQUE. M. Desparvilles.

M. VANDERK PÈRE. J'entends: mais quel est son état?

LE DOMESTIQUE. Il n'y a pas longtemps que je suis à lui; mais il a servi.

M. VANDERK PÈRE. Servi?

LE DOMESTIQUE. Oui, c'est un ancien officier ; un officier distingué même.

M. VANDERK PÈRE. Dites à votre maître ; dites à M. Desparvilles que demain, entre trois et quatre heures après-midi, je l'attends ici.

LE DOMESTIQUE. Oui.

M. VANDERK PÈRE. Dites, je vous en prie, que je suis bien fâché de ne pouvoir lui donner une heure plus prompte, que je suis dans l'embarras.

LE DOMESTIQUE. Je sais, je sais : la noce de Mlle votre fille... Oh ! je sais, je sais.

(Il tourne du côté du magasin.)

ANTOINE. Eh bien ! allez-vous encore dormir ?

SCÈNE VI.

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS.

M. VANDERK FILS. Mon père, je vous prie de pardonner à mes réflexions.

M. VANDERK PÈRE. Il vaut mieux les dire que les taire.

M. VANDERK FILS. Peut-être avec trop de vivacité.

M. VANDERK PÈRE. C'est de votre âge. Vous allez voir ici une femme qui a bien plus de vivacité que vous sur cet article. Quiconque n'est pas militaire, n'est rien.

M. VANDERK FILS. Qui donc ?

M. VANDERK PÈRE. Votre tante, ma propre sœur. Elle devrait être arrivée. C'est en vain que je l'ai établie honorablement : elle est veuve à présent et sans enfants ; elle jouit de tous les revenus des biens que je vous ai achetés, je l'ai comblée de tout ce que j'ai cru devoir satisfaire ses vœux ; cependant elle ne me pardonnera jamais l'état que j'ai pris ; et lorsque mes dons ne profanent pas ses mains, le nom de frère profanerait ses lèvres : elle est cependant la meilleure de toutes les femmes ; mais voilà comme un honneur de préjugé étouffe les sentiments de la nature et de la reconnaissance.

M. VANDERK FILS. Mais, mon père, à votre place, je ne lui pardonnerais jamais.

M. VANDERK PÈRE. Pourquoi ? elle est ainsi, mon fils ; c'est une faiblesse en elle : c'est de l'honneur mal entendu ; mais c'est toujours de l'honneur.

M. VANDERK FILS. Vous ne m'aviez jamais parlé de cette tante.

M. VANDERK PÈRE. Ce silence entrait dans mon système à votre égard ; elle vit dans le fond du Berri ; elle ne soutient qu'avec trop de hauteur le nom de nos ancêtres ; et l'idée de noblesse est si forte en elle, que je ne lui aurais pas persuadé de venir au mariage de votre sœur, si je ne lui avais écrit qu'elle épouse un homme de qualité ; encore a-t-elle mis des conditions singulières.

M. VANDERK FILS. Des conditions ?

M. VANDERK PÈRE. Mon cher frère, m'écrit-elle, j'irai ; mais ne serait-il pas mieux que je ne passasse que pour une parente éloignée de votre femme, pour une protectrice de la famille ? Elle appuie cela de tous les mauvais raisonnements qui... J'entends une voiture.

M. VANDERK FILS. Je vais voir.

SCÈNE VII.

Mme VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS.

Mme VANDERK. Voici, je crois, ma belle-sœur.

M. VANDERK PÈRE. Il faut voir.

SOPHIE. Voici ma tante.

M. VANDERK PÈRE. Restez ici ; je vais au-devant d'elle.

LE GENDRE. Vous accompagnerai-je ?

M. VANDERK PÈRE. Non, restez. Victorine, éclairez-moi.

(Victorine prend un flambeau et passe devant.)

SCÈNE VIII.

Mme VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, M. VANDERK FILS.

LE GENDRE. Eh bien ! mon cher frère, vous avez aujourd'hui un petit air sérieux.

M. VANDERK. Non, je vous assure.

LE GENDRE. Pensez-vous que votre sœur ne sera pas heureuse avec moi ?

M. VANDERK. Je ne doute pas qu'elle ne le soit.

SOPHIE, *à sa mère*. L'appellerai-je ma tante ?

Mme VANDERK. Gardez-vous-en bien : laissez-moi parler.

SCÈNE IX.

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS, Mme VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, VICTORINE, LA TANTE, UN LAQUAIS en veste, une ceinture de soie, botté, un fouet sur l'épaule ; cependant il porte la robe de la tante.

LA TANTE. Ah ! j'ai les yeux éblouis, écartez ces flambeaux. Point d'ordre sur les routes ; je devrais être ici il y a deux heures. Soyez de condition, n'en soyez pas, une duchesse, une financière, c'est égal ; des chevaux terribles ; mes femmes ont eu des peurs... (*A son laquais.*) Laissez ma robe, vous. Ah ! c'est madame Vanderk.

Mme VANDERK, *avance, la salue, et met de la hauteur*. Madame, voici ma fille que j'ai l'honneur de vous présenter.

(La tante fait une révérence et n'embrasse pas.)

LA TANTE, *à M. Vanderk père*. Quel est ce monsieur noir, et ce jeune homme ?

M. VANDERK PÈRE. C'est mon gendre futur.

LA TANTE, *en regardant le fils*. Il ne faut que des yeux pour juger qu'il est d'un sang noble.

M. VANDERK PÈRE. Ne trouvez-vous pas qu'il a quelque chose du grand-père ?

LA TANTE. Mais..., oui, le front : il est sans doute avancé dans le service ?

M. VANDERK PÈRE. Non, il est trop jeune.

LA TANTE. Il a sans doute un régiment ?

M. VANDERK PÈRE. Non.

LA TANTE. Pourquoi donc ?

M. VANDERK PÈRE. Lorsque par ses services il aura mérité la faveur de la cour, je suis tout prêt.

LA TANTE. Vous avez eu vos raisons, il est fort bien : votre fille l'aime sans doute ?

M. VANDERK PÈRE. Oui, ils s'aiment beaucoup.

LA TANTE. Moi, je me serais peu embarrassée de cet amour-là, et j'aurais voulu que mon gendre eût eu un rang avant de lui donner ma fille.

M. VANDERK PÈRE. Il est président.

LA TANTE. Président ? Pourquoi porte-t-il l'épée ?

M. VANDERK PÈRE. Qui ? voici mon gendre futur.

LA TANTE. Cela ? Monsieur est donc de robe ?

LE GENDRE. Oui, madame, et je m'en fais honneur.

LA TANTE. Monsieur, il y a dans la robe des personnes qui tiennent à ce qu'il y a de mieux.

LE GENDRE. Et qui le sont, madame.

LA TANTE, *au père*. Vous ne m'aviez pas écrit que c'était un homme de robe. (*Au gendre.*) Je vous fais, monsieur, mon compliment ; je suis charmée de vous voir uni à une famille...

LE GENDRE. Madame.

LA TANTE. A une famille à laquelle je prends le plus vif intérêt.

LE GENDRE. Madame.

LA TANTE. Mademoiselle a dans toute sa personne

un air, une grâce, un sérieux, une modestie; elle sera dignement madame la présidente; et ce jeune monsieur... (*Regardant le fils.*)

M. VANDERK PÈRE. C'est mon fils.

LA TANTE. Votre fils! votre fils! vous ne me le dites pas... C'est mon neveu. Ah! il est charmant, il est charmant. Embrassez-moi, mon cher enfant. Ah! vous avez raison, c'est tout le portrait du grand-père; il m'a saisie, ses yeux, son front, l'air noble. Ah! mon frère, ah! monsieur, je veux l'emmener, je veux le faire connaître dans la province, je le présenterai. Ah! il est charmant.

Mme VANDERK. Madame, voulez-vous passer dans votre appartement?

M. VANDERK PÈRE. On va vous servir.

LA TANTE. Ah! mon lit, mon lit et un bouillon. Ah! il est charmant: je le retiens demain pour me donner la main. Bon soir, mon cher neveu, bon soir.

M. VANDERK FILS. Ma chère tante, je vous souhaite...

SCÈNE X.

M. VANDERK FILS, VICTORINE.

M. VANDERK. Ma chère tante est assez folle.

VICTORINE. C'est madame votre tante?

M. VANDERK. Oui, sœur de mon père.

VICTORINE. Ses domestiques font un train; elle en a quatre, cinq, sans compter les femmes: ils sont d'une arrogance... Madame la marquise par-ci, madame la marquise par-là, elle veut ci, elle entend ça; il semble que tout soit à elle.

M. VANDERK. Je m'en doute bien.

VICTORINE. Vous ne la suivez pas, votre chère tante?

M. VANDERK. J'y vais. Bonsoir, Victorine.

VICTORINE. Attendez donc.

M. VANDERK. Que veux-tu?

VICTORINE. Voyons donc votre nouvelle montre.

M. VANDERK. Tu ne l'as pas vue?

VICTORINE. Que je la voie encore. Ah! elle est belle; des diamants..., à répétition: il est onze heures sept, huit, neuf, dix minutes; onze heures dix minutes. Demain, à pareille heure... Voulez-vous que je vous dise tout ce que vous ferez demain?

M. VANDERK. Ce que je ferai?

VICTORINE. Oui: vous vous lèverez à sept, disons à huit heures; vous descendrez à dix; vous donnerez la main à la mariée; on reviendra à deux heures: on dînera, on jouera, ensuite votre feu d'artifice; pourvu encore que vous ne soyez pas blessé.

M. VANDERK. Blessé! qu'importe?

VICTORINE. Il ne faut pas l'être.

M. VANDERK. Cela vaudrait mieux.

VICTORINE. Je parie que voilà tout ce que vous ferez demain.

M. VANDERK. Tu serais bien étonnée si je ne faisais rien de tout cela.

VICTORINE. Que ferez-vous donc?

M. VANDERK. Au reste, tu peux avoir raison.

VICTORINE. C'est joli, une montre à répétition; lorsqu'on se réveille, on sonne l'heure: je crois que je me réveillerais tout exprès.

M. VANDERK. Eh bien! je veux qu'elle passe la nuit dans ta chambre, pour savoir si tu te réveilleras.

VICTORINE. Oh! non.

M. VANDERK. Je t'en prie.

VICTORINE. Si on le savait, on se moquerait de moi.

M. VANDERK. Qui le dira? Tu me la rendras demain au matin.

VICTORINE. Vous en pouvez être sûr; mais... vous?

M. VANDERK. N'ai-je pas ma pendule? et tu me la rendras.

VICTORINE. Sans doute.

M. VANDERK. Qu'à moi.

VICTORINE. A qui donc?

M. VANDERK. Qu'à moi.

VICTORINE. Eh! mais, sans doute.

M. VANDERK. Bonsoir, Victorine. Adieu. Bonsoir. Qu'à moi, qu'à moi.

SCÈNE XI.

VICTORINE, seule.

Qu'à moi, qu'à moi! Que veut-il dire? Il a quelque chose d'extraordinaire aujourd'hui: ce n'est pas sa gaieté, son air franc: il rêvait. Si c'était... non...

SCÈNE XII.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE. On vous appelle, on vous sonne depuis une heure. Quatre ou cinq misérables laquais de condition donnent plus de peine qu'une maison de quarante personnes. Nous verrons demain; ce sera un beau bruit. Je n'oublie rien? Non. (*Il souffle les bougies.*) Je vais me coucher.

SCÈNE XIII.

ANTOINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Monsieur Antoine, monsieur dit qu'avant de vous coucher, vous montiez chez lui par le petit escalier.

ANTOINE. Oui, j'y vais.

LE DOMESTIQUE. Bonsoir, monsieur Antoine.

ANTOINE. Bonsoir, bonsoir.

ACTE III.

SCÈNE I.

M. VANDERK FILS, SON DOMESTIQUE.

(M. Vanderk fils entre en tâtonnant avec précaution. Il fait ouvrir le volet fermé le soir par Antoine, et regarde partout. Le domestique est botté ainsi que son maître, qui tient deux pistolets.)

M. VANDERK. Eh bien! les clefs?

LE DOMESTIQUE. J'ai cherché partout, sur la fenêtre, derrière la porte; j'ai tâté le long de la barre de fer, je n'ai rien trouvé; enfin j'ai réveillé le portier.

M. VANDERK. Eh bien?

LE DOMESTIQUE. Il dit que M. Antoine les a.

M. VANDERK. Et pourquoi Antoine a-t-il pris ces clefs?

LE DOMESTIQUE. Je n'en sais rien.

M. VANDERK. A-t-il coutume de les prendre?

LE DOMESTIQUE. Je ne l'ai pas demandé: voulez-vous que j'y aille?

M. VANDERK. Non. Et nos chevaux?

LE DOMESTIQUE. Ils sont dans la cour.

M. VANDERK. Tiens, mets ces pistolets à l'arçon, et n'y touche pas. As-tu entendu du bruit dans la maison?

LE DOMESTIQUE. Non, tout le monde dort: j'ai cependant vu de la lumière.

M. VANDERK. Où?

LE DOMESTIQUE. Au troisième.

M. VANDERK. Au troisième?

LE DOMESTIQUE. Ah! c'est dans la chambre de Mlle Victorine: mais c'est sa lampe.

M. VANDERK. Victorine... Va-t'en.

LE DOMESTIQUE. Où irai-je?

M. VANDERK. Descends dans la cour; écoute : cache les chevaux sous la remise à gauche, près du carrosse de ma mère : point de bruit surtout; il ne faut réveiller personne.

SCÈNE II.

M. VANDERK FILS.

Pourquoi Antoine a-t-il pris ces clefs? Que vais-je faire? C'est de le réveiller. Je lui dirai... je veux sortir... j'ai des emplettes; j'ai quelques affaires... Frappons... Antoine?... Je n'entends rien... Antoine?... Il va me faire cent questions... Vous sortez de bonne heure. Quel affaire avez-vous donc? Vous sortez à cheval? attendez le jour. Je ne veux pas attendre, moi. Donnez-moi les clefs. (*Il frappe.*) Antoine?

ANTOINE, *en dedans*. Qui est là?

M. VANDERK. Il a répondu. Antoine?

ANTOINE. Qui peut frapper si matin?

M. VANDERK. Moi.

ANTOINE. Ah! monsieur, j'y vais.

M. VANDERK. Il se lève!... Rien de moins extraordinaire; j'ai affaire, moi; je sors. Je vais à deux pas : quand j'irais plus loin? Mais vous êtes en bottines? Mais ce cheval? ce domestique? Eh bien! je vais à deux lieues d'ici; mon père m'a dit de lui faire une commission. Comme l'esprit va chercher bien loin les raisons les plus simples! Ah! je ne sais pas mentir.

SCÈNE III.

ANTOINE, son col à la main; M. VANDERK FILS.

ANTOINE. Comment, monsieur, c'est vous?

M. VANDERK. Oui : donne-moi vite les clefs de la porte cochère.

ANTOINE. Les clefs?

M. VANDERK. Oui.

ANTOINE. Les clefs? Mais le portier doit les avoir.

M. VANDERK. Il dit que vous les avez.

ANTOINE. Ah! c'est vrai : hier au soir, je ne m'en ressouvenais pas. Mais, à propos, monsieur votre père les a.

M. VANDERK. Mon père? Eh! pourquoi les a-t-il?

ANTOINE. Demandez-lui, je n'en sais rien.

M. VANDERK. Il ne les a pas ordinairement.

ANTOINE. Mais vous sortez de bonne heure.

M. VANDERK. Il faut qu'il ait eu quelques raisons pour prendre ces clefs.

ANTOINE. Peut-être quelque domestique : ce mariage... Il a appréhendé de l'embarras, des fêtes... des aubades... Il veut se lever le premier; enfin, que sais-je?

M. VANDERK. Eh bien! mon pauvre Antoine, rends-moi le plus grand... rends-moi un petit service; entre tout doucement, je t'en prie, dans l'appartement de mon père : il aura mis les clefs sur quelque table, sur quelque chaise; apporte-les-moi. Prends garde de le réveiller, je serais au désespoir d'avoir été la cause que son sommeil eût été troublé.

ANTOINE. Que n'y allez-vous?

M. VANDERK. S'il t'entend, tu lui donneras mieux une raison que moi.

ANTOINE, *le doigt en l'air*. J'y vais : ne sortez pas, ne sortez pas.

M. VANDERK. Où veux-tu que j'aille?

SCÈNE IV.

M. VANDERK FILS, seul.

J'aurais bien cru qu'il m'aurait fait plus de questions; Antoine est un bon homme... Il se sera bien imaginé... Ah! mon père, mon père! il dort... Il ne sait pas... Ce cabinet, cette maison, tout ce qui m'entoure m'est plus cher : quitter cela pour toujours, ou pour longtemps, cela fait une peine qui... Ah! le voilà. Ciel! c'est mon père.

SCÈNE V.

M. VANDERK PÈRE, en robe de chambre; M. VANDERK FILS.

M. VANDERK FILS. Ah! mon père, que je suis fâché! c'est la faute d'Antoine; je le lui avais dit; mais il aura fait du bruit, il vous aura réveillé.

M. VANDERK PÈRE. Non, je l'étais.

M. VANDERK FILS. Vous l'étiez? Apparemment, mon père, que l'embarras d'aujourd'hui, et que...

M. VANDERK PÈRE. Vous ne me dites pas bonjour.

M. VANDERK FILS. Mon père, je vous demande pardon, je vous souhaite bien le bonjour.

M. VANDERK PÈRE. Vous sortez de bonne heure.

M. VANDERK FILS. Oui, je voulais...

M. VANDERK PÈRE. Il y a des chevaux dans la cour.

M. VANDERK FILS. C'est pour moi : c'est le mien et celui de mon domestique.

M. VANDERK PÈRE. Eh! où allez-vous si matin?

M. VANDERK FILS. Une fantaisie d'exercice; je voulais faire le tour du rempart : une idée..., un caprice qui m'a pris tout d'un coup ce matin.

M. VANDERK PÈRE. Dès hier au soir, vous aviez dit qu'on tînt vos chevaux prêts; Victorine l'a su de quelqu'un de l'écurie, et vous aviez l'idée de sortir.

M. VANDERK FILS. Non pas absolument.

M. VANDERK PÈRE. Non, mon fils, vous avez quelque dessein.

M. VANDERK FILS. Quel dessein voudriez-vous que j'eusse?

M. VANDERK PÈRE. C'est moi qui vous le demande.

M. VANDERK FILS. Je vous assure, mon père...

M. VANDERK PÈRE. Mon fils, jusqu'à cet instant, je n'ai connu en vous ni détour, ni mensonge : si ce que vous dites est vrai, répétez-le-moi, et je vous croirai... Si ce sont quelques raisons, quelques folies de votre âge, de ces niaiseries qu'un père peut soupçonner, mais ne doit jamais savoir; quelque peine que cela me fasse, je n'exige pas une confidence dont nous rougirions l'un et l'autre : voici les clefs, sortez... (*Le fils tend la main et les prend.*) Mais, mon fils, si cela pouvait intéresser votre repos et le mien, et celui de votre mère?

M. VANDERK FILS. Ah! mon père.

M. VANDERK PÈRE. Il n'est pas possible qu'il y ait rien de déshonorant dans ce que vous allez faire.

M. VANDERK FILS. Ah! bien plutôt.

M. VANDERK PÈRE. Achevez.

M. VANDERK FILS. Que me demandez-vous? Ah! mon père, vous me l'avez dit hier : vous aviez été insulté; vous étiez jeune; vous vous êtes battu; vous le feriez encore. Ah! que je suis malheureux! je sens que je vais faire le malheur de votre vie. Non..., jamais... Quelle leçon!... Vous pouvez m'en croire, si la fatalité...

M. VANDERK PÈRE. Insulté..., battu... Le malheur de ma vie : mon fils, causons ensemble, et ne voyez en moi qu'un ami.

M. VANDERK FILS. S'il était possible que j'exigeasse de vous un serment... Promettez-moi que, quelque chose que je vous dise, votre bonté ne me détournera pas de ce que je dois faire.

M. VANDERK PÈRE. Si cela est juste.

M. VANDERK FILS. Juste ou non.

M. VANDERK PÈRE. Juste ou non?

M. VANDERK FILS. Ne vous alarmez pas. Hier au soir

j'ai eu quelque altercation, une dispute avec un officier de cavalerie; nous sommes sortis; on nous a séparés... Parole aujourd'hui.

M. VANDERK PÈRE, *en s'appuyant sur le dos d'une chaise.* Ah ! mon fils.

M. VANDERK FILS. Mon père, voilà ce que je craignais.

M. VANDERK PÈRE. Et puis-je savoir de vous un détail plus étendu de votre querelle, et de ce qui l'a causée, enfin de tout ce qui s'est passé ?

M. VANDERK FILS. Ah ! comme j'ai fait ce que j'ai pu pour éviter votre présence !

M. VANDERK PÈRE. Vous fait-elle du chagrin?

M. VANDERK FILS. Ah ! jamais, jamais je n'ai eu tant besoin d'un ami, et surtout de vous.

M. VANDERK PÈRE. Enfin, vous avez eu une dispute.

M. VANDERK FILS. L'histoire n'est pas longue : la pluie qui est survenue hier m'a forcé d'entrer dans un café; je jouais une partie d'échecs; j'entends à quelques pas de moi quelqu'un qui parlait avec chaleur : il racontait je ne sais quoi de son père, d'un marchand, d'un escompte de billets, mais je suis certain d'avoir entendu très-distinctement : Oui, tous ces négociants, tous ces commerçants sont des fripons, sont des misérables. Je me suis retourné, je l'ai regardé. Lui, sans nul égard, sans nulle attention, a répété le même discours. Je me suis levé, je lui ai dit à l'oreille qu'il n'y avait qu'un malhonnête homme qui pût tenir de pareils propos : nous sommes sortis ; on nous a séparés.

M. VANDERK PÈRE. Vous me permettrez de vous dire...

M. VANDERK FILS. Ah! je sais, mon père, tous les reproches que vous pouvez me faire. Cet officier pouvait être dans un instant d'humeur; ce qu'il disait pouvait ne pas me regarder; lorsqu'on dit tout le monde, on ne dit personne; peut-être même ne faisait-il que raconter ce qu'on lui avait dit ; et voilà mon chagrin, voilà mon tourment. Mon retour sur moi-même a fait mon supplice; il faut que je cherche à égorger un homme qui peut n'avoir pas tort. Je crois cependant qu'il l'a dit parce que j'étais présent.

M. VANDERK PÈRE. Vous le désirez ; vous connaît-il ?

M. VANDERK FILS. Je ne le connais pas.

M. VANDERK PÈRE. Et vous cherchez querelle! Ah ! mon fils, pourquoi n'avez-vous pas pensé que vous aviez votre père? je pense si souvent que j'ai un fils!

M. VANDERK FILS. C'est parce que j'y pensais.

M. VANDERK PÈRE. Eh ! dans quelle incertitude, dans quelle peine alliez-vous jeter aujourd'hui votre mère et moi !

M. VANDERK FILS. J'y avais pourvu.

M. VANDERK PÈRE. Comment ?

M. VANDERK FILS. J'avais laissé sur ma table une lettre adressée à vous : Victorine vous l'aurait donnée.

M. VANDERK PÈRE. Est-ce que vous vous êtes confié à Victorine ?

M. VANDERK FILS. Non; mais elle devait rapporter quelque chose sur une table, et elle l'aurait vue.

M. VANDERK PÈRE. Eh! quelles précautions aviez-vous prises contre la juste rigueur des lois ?

M. VANDERK FILS. La juste rigueur !

M. VANDERK PÈRE. Oui, elles sont justes ces lois... Un peuple..., je ne sais lequel..., les Romains, je crois, accordaient des récompenses à qui conservait la vie d'un citoyen. Quelle punition ne mérite pas un Français qui médite d'en égorger un autre, qui projette un assassinat ?

M. VANDERK FILS. Un assassinat !

M. VANDERK PÈRE. Oui, mon fils, un assassinat. La confiance que l'agresseur a dans ses propres forces fait presque toujours sa témérité.

M. VANDERK FILS. Et vous-même, mon père, lorsqu'autrefois...

M. VANDERK PÈRE. Le Ciel est juste, il m'en punit en vous. Enfin, quelles précautions aviez-vous prises contre la juste rigueur des lois ?

M. VANDERK FILS. La fuite.

M. VANDERK PÈRE. Eh! quelle était votre marche, le lieu, l'instant?

M. VANDERK FILS. Sur les trois heures après-midi, derrière les petits remparts.

M. VANDERK PÈRE. Eh ! pourquoi donc sortez-vous sitôt ?

M. VANDERK FILS. Pour ne pas manquer à ma parole ; j'ai redouté l'embarras de cette noce, de ma tante, et de me trouver engagé de façon à ne pouvoir m'échapper. Ah ! comme j'aurais voulu retarder d'un jour !

M. VANDERK PÈRE. Et d'ici à trois heures ne pourriez-vous rester ?

M. VANDERK FILS. Ah! mon père, imaginez...

M. VANDERK PÈRE. Vous aviez raison; mais cette raison ne subsiste plus. Faites rentrer vos chevaux, remontez chez vous. Je vais réfléchir aux moyens qui peuvent vous sauver et l'honneur et la vie.

M. VANDERK FILS, *à part.* Me sauver l'honneur !... Mon père, mon malheur mérite plus de pitié que d'indignation.

M. VANDERK PÈRE. Je n'en ai aucune.

M. VANDERK FILS. Prouvez-le-moi donc, en me permettant de vous embrasser.

M. VANDERK PÈRE. Non, monsieur ; remontez chez vous.

M. VANDERK FILS. J'y vais, mon père.

(Il se retire précipitamment.)

SCÈNE VI.

M. VANDERK PÈRE.

Infortuné! comme on doit peu compter sur le bonheur présent ! je me suis couché le plus tranquille, le plus heureux des pères, et me voilà. Antoine..., je ne puis avoir trop de confiance... Si son sang coulait pour son roi ou pour sa patrie ; mais...

SCÈNE VII.

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

ANTOINE. Que voulez-vous ?

M. VANDERK. Ce que je veux ? Ah ! qu'il vive.

ANTOINE. Monsieur.

M. VANDERK. Je ne t'ai pas entendu entrer.

ANTOINE. Vous m'avez appelé.

M. VANDERK. Je t'ai appelé?... Antoine, je connais ta discrétion, ton amitié..., pour moi et pour mon fils ; il sortait pour se battre.

ANTOINE. Contre qui ? Je vais.

M. VANDERK. Cela est inutile.

ANTOINE. Tout le quartier va le défendre : je vais réveiller...

M. VANDERK. Non, ce n'est pas...

ANTOINE. Vous me tueriez plutôt que de...

M. VANDERK. Tais-toi, il est ici : cours à son appartement ; dis-lui que je le prie de m'envoyer la lettre dont il vient de me parler. Ne dis pas autre chose : ne fais voir aucun intérêt sur ce qui le regarde... Remarque..., va, qu'il te donne cette lettre et qu'il m'attende : je vais voir.

SCÈNE VIII.

M. VANDERK PÈRE, seul.

Ah ciel ! fouler aux pieds la raison, la nature et les

lois! Préjugé funeste! abus cruel du point d'honneur, tu ne pouvais avoir pris naissance que dans les temps les plus barbares : tu ne pouvais subsister qu'au milieu d'une nation vaine et pleine d'elle-même, qu'au milieu d'un peuple dont chaque particulier compte sa personne pour tout, et sa patrie et sa famille pour rien. Et vous, lois sages, vous avez désiré mettre un frein à l'honneur, vous avez ennobli l'échafaud : votre sévérité a servi à froisser le cœur d'un honnête homme entre l'infamie et le supplice. Ah! mon fils.

SCÈNE IX.

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

ANTOINE. Monsieur, vous l'avez laissé partir.

M. VANDERK. Il est parti? O ciel! arrêtez...

ANTOINE. Ah! monsieur, il est déjà bien loin. Je traversais la cour; il a mis ses pistolets à l'arçon.

M. VANDERK. Ses pistolets!

ANTOINE. Il m'a crié : Antoine, je te recommande mon père, et il a mis son cheval au galop.

M. VANDERK. Il est parti! *(Il rêve douloureusement : il reprend sa fermeté et dit :)* Que rien ne transpire ici. Viens, suis-moi, je vais m'habiller.

ACTE IV.

SCÈNE I.

VICTORINE, seule.

Je le cherche partout : qu'est-il devenu? Cela me passe. Il ne sera jamais prêt. Il n'est pas habillé. Ah! que je suis fâchée de m'être embarrassée de sa montre! Je l'ai vu toute la nuit qui me disait, qu'à moi, qu'à moi, qu'à moi. Il est sorti de bien bonne heure, et à cheval. Mais si c'était cette dispute, et s'il était vrai qu'il fût allé... Ah! j'ai un pressentiment : mais que risqué-je d'en parler? Je vais parler à monsieur. Je parierais que c'est ce domestique qui s'est endormi hier au soir; il avait une mauvaise physionomie; il aura donné un rendez-vous. Ah!

SCÈNE II.

VICTORINE, M. VANDERK PÈRE.

VICTORINE. Monsieur, on est bien inquiet; madame la marquise dit : Mon neveu est-il habillé? qu'on l'avertisse. Est-il prêt? Pourquoi ne vient-il pas?

M. VANDERK. Mon fils?

VICTORINE. Oui : je l'ai demandé, je l'ai fait chercher; je ne sais s'il est sorti, ou s'il n'est pas sorti; mais je ne l'ai pas trouvé.

M. VANDERK. Il est sorti.

VICTORINE. Vous savez donc, monsieur, qu'il est dehors?

M. VANDERK. Oui, je le sais. Voyez si tout le monde est prêt, pour moi, je le suis. Où est vôtre père?

VICTORINE, *faisant un pas et revenant.* Avez-vous vu, monsieur, hier, un domestique qui voulait parler à vous ou à monsieur votre fils?

M. VANDERK. Un domestique? C'était à moi : j'ai donné parole à son maître aujourd'hui; vous faites bien de m'en faire ressouvenir.

VICTORINE, *à part.* Il faut que ce ne soit pas cela : tant mieux, puisque monsieur sait où il est.

M. VANDERK. Voyez donc où est votre père.

VICTORINE. J'y cours.

SCÈNE III.

M. VANDERK PÈRE.

Au milieu de la joie la plus légitime... Antoine ne vient point... Je voyais devant moi toutes les misères humaines... Je m'y tenais préparé. La mort même... Mais ceci... Eh! que dire?... Ah ciel!...

SCÈNE IV.

M. VANDERK PÈRE, LA TANTE.

M. VANDERK. Eh bien! ma sœur, puis-je enfin me livrer au plaisir de vous revoir?

LA TANTE. Mon frère, je suis très en colère; vous gronderez après, si vous voulez.

M. VANDERK. J'ai tout lieu d'être fâché contre vous.

LA TANTE. Et moi contre votre fils.

M. VANDERK. J'ai cru que les droits du sang n'admettaient point de ces ménagements, et qu'un frère...

LA TANTE. Et moi, qu'une sœur comme moi mérite de certains égards.

M. VANDERK. Quoi! vous aurait-on manqué en quelque chose?

LA TANTE. Oui, sans doute.

M. VANDERK. Qui?

LA TANTE. Votre fils.

M. VANDERK. Mon fils? Et quand peut-il vous avoir désobligée?

LA TANTE. A l'instant.

M. VANDERK. A l'instant?

LA TANTE. Oui, mon frère, à l'instant. Il est bien singulier que mon neveu, qui doit me donner la main aujourd'hui, ne soit pas ici, et qu'il sorte.

M. VANDERK. Il est sorti pour une affaire indispensable.

LA TANTE. Indispensable, indispensable; votre sang-froid me tue; il faut me le trouver mort ou vif; c'est lui qui me donne la main.

M. VANDERK. Je compte vous la donner, s'il le faut.

LA TANTE. Vous? Au reste, je le veux bien, vous me ferez honneur. Oh çà, mon frère, parlons raison; il n'y a point de choses que je n'aie imaginées pour mon neveu, quoiqu'il soit malhonnête à lui d'être sorti. Il y a près de mon château, ou plutôt près du vôtre, et je vous en rends grâce, il y a un certain fief qui a été enlevé à la famille en 1575, mais qui n'est pas rachetable.

M. VANDERK. Soit.

LA TANTE. C'est un abus; mais c'est fâcheux.

M. VANDERK. Cela peut être : allons rejoindre...

LA TANTE. Nous avons le temps : il faut repeindre les vitraux de la chapelle : cela vous étonne.

M. VANDERK. Nous parlerons de cela.

LA TANTE. C'est que les armoiries sont écartelées d'Arragon, et que le lambel...

M. VANDERK. Ma sœur, vous ne partez pas aujourd'hui?

LA TANTE. Non, je vous assure.

M. VANDERK. Eh bien! nous en parlerons demain.

LA TANTE. C'est que, cette nuit, j'ai arrangé pour votre fils, j'ai arrangé des choses étonnantes. Il est aimable, il est aimable. Nous avons, dans la province, la plus riche héritière; c'est une Cramont Ballière de la Tour d'Argon : vous savez ce que c'est; elle est même parente de votre femme : votre fils l'épouse, j'en fais mon affaire. Vous ne paraîtrez pas, vous; je le propose, je le marie; il ira à l'armée, et moi, je reste avec sa femme, avec ma nièce, et j'élève ses enfants.

M. VANDERK. Eh! ma sœur.

LA TANTE. Ce sont les vôtres, mon frère.

M. VANDERK. Entrons dans le salon; sans doute on nous y attend.

SCÈNE V.

M. VANDERK PÈRE, LA TANTE, ANTOINE.

M. VANDERK, *à Antoine, qui entre.* Antoine, reste ici.

LA TANTE, *en s'en allant.* Je vois qu'il est heureux, mais très-heureux pour mon neveu que je sois venue ici. Vous, mon frère, vous avez perdu toute idée de noblesse, de grandeur : le commerce rétrécit l'âme, mon frère. Ce cher enfant! ce cher enfant! Mais c'est que je l'aime de tout mon cœur.

SCÈNE VI.

ANTOINE, seul.

Oui, ma résolution est prise. Comment! peut-être un misérable, un drôle...

SCÈNE VII.

VICTORINE, ANTOINE.

ANTOINE. Qu'est-ce que tu demandes?

VICTORINE. J'entrais.

ANTOINE. Je n'aime pas tout cela; toujours sur mes talons : c'est bien étonnant, la curiosité, la curiosité. Mademoiselle, voilà peut-être le dernier conseil que je vous donnerai de ma vie ; mais la curiosité dans une jeune personne ne peut que la tourner à mal.

VICTORINE. Eh! mais, je venais vous dire...

ANTOINE. Va-t'en, va-t'en : écoute, sois sage, et vis honnêtement, et tu ne pourras manquer.

VICTORINE, *à part.* Qu'est-ce que cela veut dire?

SCÈNE VIII.

ANTOINE, VICTORINE, M. VANDERK PÈRE.

M. VANDERK. Sortez, Victorine; laissez-nous, et fermez la porte.

SCÈNE IX.

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

M. VANDERK. Avez-vous dit au chirurgien de ne pas s'éloigner?

ANTOINE. Non.

M. VANDERK. Non?

ANTOINE. Non, non...

M. VANDERK. Pourquoi?

ANTOINE. Pourquoi? C'est que M. votre fils ne se battra pas.

M. VANDERK. Qu'est-ce que cela veut dire?

ANTOINE. Monsieur, monsieur, un gentilhomme, un militaire, un diable, fût-ce un capitaine de vaisseau de roi, c'est ce qu'on voudra; mais il ne se battra pas, vous dis-je ; ce ne peut être qu'un malhonnête homme, un assassin; il lui a cherché querelle : il croit le tuer, il ne le tuera pas.

M. VANDERK. Antoine?

ANTOINE. Non monsieur, il ne le tuera pas, j'y ai regardé... Je sais par où il doit venir; je l'attendrai, je l'attaquerai, il m'attaquera ; je le tuerai, ou il me tuera : s'il me tue, il sera plus embarrassé que moi; si je le tue, monsieur, je vous recommande ma fille. Au reste, je n'ai pas besoin de vous la recommander.

M. VANDERK. Antoine, ce que vous dites est inutile, et jamais...

ANTOINE. Vos pistolets, vos pistolets ; vous m'avez vu, vous m'avez vu sur ce vaisseau. Il y a longtemps. Qu'importe? en fait de valeur, il ne faut qu'être homme, et des armes.

M. VANDERK. Eh! mais, Antoine.

ANTOINE. Monsieur, ah! mon cher maître, un jeune homme d'une si belle espérance! Ma fille me l'avait dit, et l'embarras d'aujourd'hui, et la noce, et tout ce monde : à l'instant même... Les clefs du magasin. Je les emportais. (*Il remet les clefs sur une table.*) Ah! j'en deviendrai fou! Ah, dieux!

M. VANDERK. Il me brise le cœur. Ecoutez-moi, je vous dis de m'écouter.

ANTOINE. Monsieur.

M. VANDERK. Antoine, croyez-vous que je n'aime pas mon fils plus que vous l'aimez?

ANTOINE. Et c'est à cause de cela : vous en mourrez.

M. VANDERK. Non.

ANTOINE. Ah, ciel!

M. VANDERK. Antoine, vous manquez de raison, je ne vous conçois pas aujourd'hui : écoutez-moi.

ANTOINE. Monsieur.

M. VANDERK. Ecoutez-moi, vous dis-je ; rappelez toute votre présence d'esprit, j'en ai besoin. Ecoutez avec attention ce que je vais vous confier. On peut venir à l'instant, et je ne pourrais plus vous parler... Crois-tu, mon pauvre Antoine, crois-tu, mon vieux camarade, que je sois insensible? N'est-ce pas lui qui fonde dans l'avenir tout le bonheur de ma vieillesse? Et ma femme..., ah! quel chagrin! sa santé faible ; mais c'est sans remède, le préjugé qui afflige notre nation rend son malheur inévitable.

ANTOINE. Eh! ne pouviez-vous accommoder cette affaire?

M. VANDERK. L'accommoder! tu ne connais pas toutes les entraves de l'honneur : où trouver son adversaire? où le rencontrer à présent? Est-ce sur le champ de bataille que de pareilles affaires s'accommodent? Eh! n'est-il pas contre les mœurs et contre les lois que je paraisse en être instruit?... Et si mon fils eût hésité, s'il eût molli, si cette cruelle affaire s'était accommodée, combien s'en préparait-il dans l'avenir! Il n'est point de demi-brave, il n'est point de petit homme qui ne cherchât à le tâter : il lui faudrait dix affaires heureuses pour faire oublier celle-ci. Elle est affreuse dans tous ses points; car il a tort.

ANTOINE. Il a tort!

M. VANDERK. Une étourderie.

ANTOINE. Une étourderie!

M. VANDERK. Oui. Mais ne perdons pas le temps en vaines discussions. Antoine.

ANTOINE. Monsieur.

M. VANDERK. Exécutez de point en point ce que je vais vous dire.

ANTOINE. Oui, monsieur.

M. VANDERK. Ne passez pas mes ordres en aucune manière, songez qu'il y va de l'honneur de mon fils et du mien : c'est vous dire tout.

ANTOINE. Ah, ciel!

M. VANDERK. Je ne peux me confier qu'à vous, et je me fie à votre âge, à votre expérience, et je peux dire à votre amitié. Rendez-vous au lieu où ils doivent se rencontrer : déguisez-vous de façon à n'être pas reconnu ; tenez-vous-en le plus loin que vous pourrez; ne soyez, s'il est possible, reconnu en aucune manière. Si mon fils a le bonheur cruel de tuer son adversaire, montrez-vous alors ; il sera agité, il sera égaré, il verra mal : voyez pour lui, portez sur lui toute votre attention ; veillez à sa fuite, donnez-lui votre cheval, faites ce qu'il vous dira, faites ce que la prudence vous conseillera. Lui parti, portez sur-le-champ tous vos soins à son adversaire; s'il respire encore, emparez-vous de ses derniers moments, donnez-lui tous les secours qu'exige l'humanité, expiez autant qu'il est en vous le crime auquel je participe, puisque... puisque... Cruel honneur!... Mais, Antoine, si le Ciel me punit autant que je dois l'être, s'il dispose de mon fils, je suis père, et je crains mes premiers mouvements : je suis père, et

cette fête, cette noce..., ma femme..., sa santé..., moi-même... Alors tu accourras; mon fils a son domestique, tu accourras; mais, comme ta présence m'en dirait trop, aie cette attention, écoute bien, aie-la pour moi, je t'en supplie : tu frapperas trois coups à la porte de la basse-cour, trois coups distinctement, et tu te rendras ici, ici dedans, dans ce cabinet : tu ne parleras à personne, mes chevaux seront mis, nous y courrons.

ANTOINE. Mais, monsieur.

M. VANDERK. Voici quelqu'un, et c'est sa mère.

SCÈNE X.

M. ET Mme VANDERK, ANTOINE.

Mme VANDERK. Ah! mon cher ami, tout le monde est prêt, voici vos gants. Antoine, eh! comme te voilà fait! Tu aurais bien dû te mettre en noir, te faire beau le jour du mariage de ma fille. Je ne te pardonne pas cela.

ANTOINE. C'est que..., madame... Je vais en affaire. Oui, oui..., madame.

M. VANDERK. Allez, allez, Antoine, faites ce que je vous ai dit.

ANTOINE. Oui, monsieur.

M. VANDERK. N'oubliez rien.

ANTOINE. Oui, monsieur.

Mme VANDERK. Antoine?

ANTOINE. Madame.

Mme VANDERK. Si tu trouves mon fils, je t'en prie, dis-lui qu'il ne tarde point.

M. VANDERK. Allez, Antoine, allez.

(Antoine et M. Vanderk se regardent. Antoine sort.)

SCÈNE XI.

M. ET Mme VANDERK.

Mme VANDERK. Antoine a l'air bien effarouché.

M. VANDERK. Tout ceci l'échauffe et le dérange.

Mme VANDERK. Ah! mon ami, faites-moi compliment; il y a plus de deux ans que je ne me suis si bien portée... Ma fille... mon gendre, toute cette famille est si respectable, si honnête; la bonne robe est sage comme les lois. Mais, mon ami, j'ai un reproche à vous faire, et votre sœur a raison : vous donnez aujourd'hui de l'occupation à votre fils, vous l'envoyez je ne sais en quel endroit; au reste, vous le savez : il faut cependant que ce soit très-loin, car je suis sûre qu'il ne s'est point amusé : lorsqu'il va revenir, il ne pourra nous rejoindre. Victorine a dit à ma fille qu'il n'était point habillé, et qu'il était monté à cheval.

M. VANDERK, *lui présentant la main affectueusement*. Laissez-moi respirer, et permettez-moi de ne penser qu'à votre satisfaction; votre santé me fait le plus grand plaisir : nous avons tellement besoin de nos forces, l'adversité est si près de nous! La plus grande félicité est si peu stable, si peu... Ne faisons point attendre, on doit nous trouver de moins dans la compagnie. La voici.

SCÈNE XII.

M. ET Mme VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, LA TANTE, et un groupe de compagnies de femmes et d'hommes, plus d'hommes de robe que d'autres.

M. VANDERK. Allons, belle jeunesse. Madame, nous avons été ainsi. Puissiez-vous, mes enfants, voir un pareil jour, (*A part.*) et plus beau que celui-ci!

ACTE V.

SCÈNE I.

VICTORINE, seule, se tournant vers la coulisse d'où elle sort.

M. Antoine, M. Antoine, M. Antoine. Le maître d'hôtel, les gens, les commis, tout le monde demande M. Antoine. Il faut que j'aie la peine de tout. Mon père est bien étonnant : je le cherche partout; je ne le trouve nulle part. Jamais ici il n'y a eu tant de monde, et jamais... Ah, quoi!... Hein!... Antoine, Antoine. Eh bien! qu'ils appellent. Cette cérémonie que je croyais si gaie, grands dieux, comme elle est triste! Mais lui, ne s'être pas trouvé au mariage de sa sœur! Et d'un autre côté..., aussi mon père, avec ses raisons, sois sage, sois sage, et tu ne pourras manquer... Où est-il allé? Je...

SCÈNE II.

VICTORINE, M. DESPARVILLES.

M. DESPARVILLES. Mademoiselle, puis-je entrer?

VICTORINE. Monsieur, vous êtes sans doute de la noce. Entrez dans le salon.

M. DESPARVILLES. Je n'en suis pas, mademoiselle, je n'en suis pas.

VICTORINE. Ah! monsieur, si vous n'en êtes pas, pour quelle raison?...

M. DESPARVILLES. Je viens pour parler à M. Vanderk.

VICTORINE. Lequel?

M. DESPARVILLES. Mais, le négociant. Est-ce qu'il y a deux négociants de ce nom-là? C'est celui qui demeure ici.

VICTORINE. Ah! monsieur, quel embarras! Je vous assure que je ne sais comment monsieur pourra vous parler au milieu de tout ceci; et même on serait à table, si on n'attendait quelqu'un qui se fait bien attendre.

M. DESPARVILLES. Mademoiselle, M. Vanderk m'a donné parole ici aujourd'hui à cette heure.

VICTORINE. Il ne savait donc pas l'embarras...

M. DESPARVILLES. Il ne savait pas, il ne savait pas : c'est hier au soir qu'il me l'a fait dire.

VICTORINE. J'y vais donc, si je peux l'aborder; car il répond à l'un, il répond à l'autre, je dirai... qu'est-ce que je dirai?

M. DESPARVILLES. Dites que c'est quelqu'un qui voudrait lui parler; que c'est quelqu'un à qui il a donné parole à cette heure-ci, sur une lettre qu'il en a reçue. Ajoutez que... Non... dites-lui seulement cela.

VICTORINE. J'y vais... quelqu'un... Mais, monsieur, permettez-moi de vous demander votre nom.

M. DESPARVILLES. Il le sait bien peu. Dites, au reste, que c'est M. Desparvilles; que c'est le maître d'un domestique...

VICTORINE. Ah! je sais, un homme qui avait un visage... qui avait un air... Hier au soir. J'y vais.

SCÈNE III.

M. DESPARVILLES, seul.

Que de raisons! Parbleu! ces choses-là sont bien faites pour moi. Il faut que cet homme marie justement sa fille aujourd'hui, le jour, le même jour que j'ai à lui parler : c'est fait exprès; oui, c'est fait exprès pour moi; ces choses-là n'arrivent qu'à moi. Peste soit des enfants! Je ne veux plus m'embarrasser de rien. Je vais me retirer dans ma province. Mais, mon père, mon père... Mais, mon fils, va te promener; j'ai fait mon temps, fais le tien. Ah! c'est

apparemment notre homme. Encore un refus que je vais essuyer.

SCÈNE IV.

M. DESPARVILLES, M. VANDERK PÈRE.

M. DESPARVILLES. Monsieur, monsieur, je suis fâché de vous déranger. Je sais tout ce qui vous arrive. Vous mariez votre fille, vous êtes à l'instant en compagnie ; mais un mot, un seul mot.

M. VANDERK. Et moi, monsieur, je suis fâché de ne vous avoir pas donné une heure plus prompte. On vous a peut-être fait attendre. J'avais dit à quatre heures, et il est trois heures seize minutes. Monsieur, asseyez-vous.

M. DESPARVILLES. Non, parlons debout; j'aurai bientôt dit. Monsieur, je crois que le diable est après moi. J'ai, depuis quelques jours, besoin d'argent, et encore plus depuis hier, pour la circonstance la plus pressante, et que je ne peux pas dire. J'ai une lettre de change, bonne, excellente : c'est, comme disent vos marchands, c'est de l'or en barre; mais elle sera payée quand ? quand? je n'en sais rien : ils ont des usages, des usances, des termes que je ne comprends pas. J'ai été chez plusieurs de vos confrères ; mais tous ceux que j'ai vus jusqu'à présent sont des arabes, des juifs; pardonnez-moi le terme; oui, des juifs. Ils m'ont demandé des remises considérables, parce qu'ils voient que j'en ai besoin : d'autres m'ont refusé tout net. Mais que je ne vous retarde point. Pouvez-vous m'avancer le payement de ma lettre de change, ou ne le pouvez-vous pas?

M. VANDERK. Puis-je la voir?

M. DESPARVILLES. La voilà. (*Pendant que M. Vanderk lit.*) Je payerai tout ce qu'il faudra ; je sais qu'il y a des droits. Faut-il le quart? faut-il... J'ai besoin d'argent.

M. VANDERK, *en sonnant.* Monsieur, je vais vous la faire payer.

M. DESPARVILLES. A l'instant?

M. VANDERK. Oui, monsieur.

M. DESPARVILLES. A l'instant! Prenez, prenez, monsieur. Ah! quel service vous me rendez ! Prenez, prenez, monsieur.

M. VANDERK, *au domestique qui entre.* Allez à ma caisse, apportez le montant de cette lettre, deux mille quatre cents livres.

M. DESPARVILLES. Monsieur, au service que vous me rendez, pouvez-vous ajouter celui de me faire donner de l'or ?

M. VANDERK. Volontiers, monsieur. (*Au domestique.*) Apportez la somme en or.

M. DESPARVILLES, *au domestique, qui sort.* Faites retenir, monsieur, l'escompte, l'acompte.

M. VANDERK. Non, monsieur, je ne prends point d'escompte, ce n'est pas mon commerce ; et je vous l'avoue avec plaisir, ce service ne me coûte rien. Votre lettre vient de Cadix, elle est pour moi une rescription, elle devient pour moi de l'argent comptant.

M. DESPARVILLES. Monsieur, monsieur, voilà de l'honnêteté, voilà de l'honnêteté : vous ne savez pas toute l'obligation que je vous dois, toute l'étendue du service que vous me rendez.

M. VANDERK. Je souhaite qu'il soit considérable.

M. DESPARVILLES. Ah ! monsieur, monsieur, que vous êtes heureux ! Vous n'avez qu'une fille, vous.

M. VANDERK. J'espère que j'ai un fils.

M. DESPARVILLES. Un fils! Mais il est apparemment dans le commerce ; dans un état tranquille ; mais le mien, le mien est dans le service : à l'instant que je vous parle, n'est-il pas occupé à se battre?

M. VANDERK. A se battre?

M. DESPARVILLES. Oui, monsieur, à se battre. Un autre jeune homme, dans un café, un petit étourdi, lui a cherché querelle, je ne sais pourquoi, je ne sais comment ; il ne le sait pas lui-même.

M. VANDERK. Que je vous plains ! et qu'il est à craindre...

M. DESPARVILLES. A craindre ! Je ne crains rien : mon fils est brave, il tient de moi ; et adroit, adroit : à vingt pas, il couperait une balle en deux sur une lame de couteau ; mais il faut qu'il s'enfuie, c'est le diable : vous entendez bien, vous entendez bien ; je me fie à vous, vous m'avez gagné l'âme.

M. VANDERK. Monsieur, je suis flatté de votre... (*On frappe à la porte un coup.*) Je suis flatté de ce que... (*Un second coup.*)

M. DESPARVILLES. Ce n'est rien, c'est qu'on frappe chez vous. (*On frappe un troisième coup : M. Vanderk tombe sur un siége.*) Monsieur, vous ne vous trouvez pas indisposé?

M. VANDERK. Ah ! monsieur, tous les pères ne sont pas malheureux ! (*Le domestique entre avec des rouleaux de louis.*) Voilà votre somme : partez, monsieur, vous n'avez pas de temps à perdre.

M. DESPARVILLES. Je vous suis obligé, monsieur.

M. VANDERK. Permettez-moi de ne pas vous reconduire.

M. DESPARVILLES. Ah! vous avez affaire. Ah! le brave homme! ah! l'honnête homme! Monsieur, mon sang est à vous. Restez, restez, restez, je vous en prie.

SCÈNE V.

M. VANDERK PÈRE, seul.

Mon fils est mort... Je l'ai vu là..., et je ne l'ai pas embrassé... Que de peine sa naissance me préparait ! que de chagrin sa mère...

SCÈNE VI.

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

M. VANDERK. Eh bien ?

ANTOINE. Ah ! mon maître ! tous deux ; j'étais très-loin ; mais j'ai vu, j'ai vu... Ah ! monsieur.

M. VANDERK. Mon fils.

ANTOINE. Oui, ils se sont approchés à bride abattue. L'officier a tiré, votre fils ensuite. L'officier est tombé d'abord ; il est tombé le premier. Après cela, monsieur, Ah ! mon cher maître, les chevaux se sont séparés... je suis couru... je... je...

M. VANDERK. Voyez si mes chevaux sont mis; faites approcher par la porte de derrière, venez m'avertir : courons-y, peut-être n'est-il que blessé.

ANTOINE. Mort, mort : j'ai vu sauter son chapeau; mort.

SCÈNE VII.

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE, VICTORINE.

VICTORINE. Mort! Eh ! qui donc ? qui donc?

M. VANDERK. Que demandez-vous ?

ANTOINE. Qu'est-ce que tu demandes? Sors d'ici tout à l'heure.

M. VANDERK. Laissez-la. Allez, Antoine, faites ce que je vous dis.

SCÈNE VIII.

M. VANDERK PÈRE, VICTORINE, ANTOINE dans l'appartement.

M. VANDERK. Que voulez-vous, Victorine ?

VICTORINE. Je venais demander si on doit faire servir, et j'ai rencontré un monsieur qui m'a dit que vous vous trouviez mal.

M. VANDERK. Non, je ne me trouve pas mal. Où est la compagnie?

VICTORINE. On va servir.

M. VANDERK. Tâchez de parler à madame en particulier, vous lui direz que je suis à l'instant forcé de sortir, que je la prie de ne pas s'inquiéter ; mais qu'elle fasse en sorte qu'on ne s'aperçoive pas de mon absence, je serai peut-être... Mais vous pleurez, Victorine.

VICTORINE. Mort. Eh! qui donc? M. votre fils.

M. VANDERK. Victorine!

VICTORINE. J'y vais, monsieur. Non, je ne pleurerai pas, je ne pleurerai pas.

M. VANDERK. Non, restez, je vous l'ordonne : vos pleurs vous trahiraient; je vous défends de sortir d'ici que je ne sois rentré.

VICTORINE, *apercevant M. Vanderk fils.* Ah! monsieur.

M. VANDERK. Mon fils!

SCÈNE IX.

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS. MM. DESPARVILLES PÈRE ET FILS, VICTORINE.

M. VANDERK FILS. Mon père!

M. VANDERK PÈRE. Mon fils !..., je t'embrasse..., je te revois sans doute honnête homme?

M. DESPARVILLES PÈRE. Oui, morbleu! il l'est.

M. VANDERK FILS. Je vous présente MM. Desparvilles.

M. VANDERK PÈRE. Messieurs.

M. DESPARVILLES PÈRE. Monsieur, je vous présente mon fils... N'était-ce pas mon fils, n'était-ce pas lui justement qui était son adversaire?

M. VANDERK PÈRE. Comment! est-il possible que cette affaire...

M. DESPARVILLES PÈRE. Bien, bien, morbleu! bien. Je vais vous raconter.

M. DESPARVILLES FILS. Mon père, permettez-moi de parler.

M. VANDERK FILS. Qu'allez-vous dire?

M. DESPARVILLES FILS. Souffrez de moi cette vengeance.

M. VANDERK FILS. Vengez-vous donc.

M. DESPARVILLES FILS. Le récit serait trop court si vous le faisiez, monsieur, et à présent, votre honneur est le mien. Il me paraît, monsieur, que vous étiez aussi instruit que mon père l'était. Mais voici ce que vous ne savez pas. Nous nous sommes rencontrés ; j'ai couru sur lui ; j'ai tiré ; il a foncé sur moi, il m'a dit : je tire en l'air, et il l'a fait. Ecoutez, m'a-t-il dit, en me serrant la botte, j'ai cru hier que vous insultiez mon père, en parlant des négociants. Je vous ai insulté : j'ai senti que j'avais tort ; je vous en fais mes excuses. N'êtes-vous pas content? éloignez-vous et recommençons. Je ne peux, monsieur, vous exprimer ce qui s'est passé en moi : je me suis précipité de mon cheval, il en a fait autant, et nous nous sommes embrassés. J'ai rencontré mon père, lui à qui, pendant ce temps-là, lui à qui vous rendiez service. Ah! monsieur.

M. DESPARVILLES PÈRE. Eh! vous le saviez, morbleu! et je parie que ces trois coups frappés à la porte... Quel homme êtes-vous! Et vous m'obligiez pendant ce temps-là! Moi, je suis ferme, je suis honnête; mais, en pareille occasion, à votre place, j'aurais envoyé le baron Desparvilles à tous les diables.

M. VANDERK PÈRE. Ah! messieurs, qu'il est difficile de passer d'un grand chagrin à une grande joie! Messieurs, j'entends du bruit. Nous allons nous mettre à table, faites-moi l'honneur d'être du dîner. Que rien ne transpire ici, cela troublerait la fête. (*A M. Desparvilles fils.*) Après ce qui s'est passé, monsieur, vous ne pouvez être que le plus grand ennemi ou le plus grand ami de mon fils, et vous n'avez pas la liberté du choix.

M. DESPARVILLES FILS. Ah! monsieur.

(En baisant la main de M. Vanderk père.)

M. DESPARVILLES PÈRE. Mon fils, ce que vous faites là est bien.

VICTORINE, *à M. Vanderk fils.* Qu'à moi, qu'à moi. Ah, cruel!

M. VANDERK FILS, *à Victorine.* Que je suis aise de te revoir!

M. VANDERK PÈRE. Victorine, taisez-vous.

SCÈNE X.

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS, MM. DESPARVILLES PÈRE ET FILS, Mme VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, VICTORINE.

Mme VANDERK. Ah! te voilà, mon fils? (*A M. Vanderk père.*) Mon cher ami, peut-on faire servir? il est tard.

M. VANDERK PÈRE. Ces messieurs veulent bien rester. (*A MM. Desparvilles.*) Voici, messieurs, ma femme, mon gendre et ma fille que je vous présente.

M. DESPARVILLES PÈRE. Quel bonheur mérite une telle famille!

SCÈNE XI.

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS, MM. DESPARVILLES PÈRE ET FILS, Mme VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, LA TANTE, VICTORINE.

LA TANTE. On m'a dit que mon neveu est arrivé. Eh! te voilà, mon cher enfant? Je n'ai eu qu'un cri après toi. Je t'ai demandé, je t'ai désiré. Ah! ton père est singulier, mais très-singulier! te donner une commission le jour du mariage de ta sœur!

M. VANDERK PÈRE. Madame, vous demandiez des militaires, en voici. Aidez-moi à les retenir.

LA TANTE. Eh! c'est le vieux baron Desparvilles.

M. DESPARVILLES PÈRE. Eh! c'est vous, madame la marquise? je vous croyais en Berri.

LA TANTE. Que faites-vous ici?

M. DESPARVILLES PÈRE. Vous êtes, madame, chez le plus brave homme, le plus, le plus...

M. VANDERK PÈRE. Monsieur, monsieur, passons dans le salon, vous y renouerez connaissance. Ah! messieurs, ah! mes enfants, je suis dans l'ivresse de la plus grande joie. (*A sa femme.*) Madame, voilà notre fils. (*Il embrasse son fils; le fils embrasse sa mère.*)

SCÈNE XII.

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS, MM. DESPARVILLES PÈRE ET FILS, Mme VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, LA TANTE, VICTORINE, ANTOINE.

ANTOINE. Le carrosse est avancé, monsieur, et... Ah! ciel!..., ah! dieux!..., ah! monsieur!

M. VANDERK PÈRE. Eh bien! eh bien! Antoine. Mais la tête lui tourne aujourd'hui.

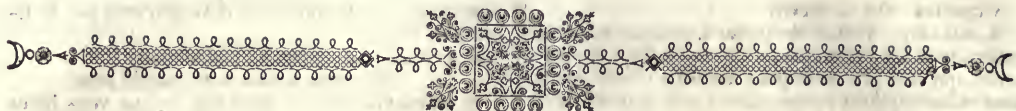
LA TANTE. Cet homme est fou, il faut le faire enfermer.

(Victorine court à son père, lui met la main sur la bouche et l'embrasse.)

M. VANDERK PÈRE. Paix, Antoine ; voyez à nous faire servir.

(La compagnie fait un pas, et cependant Antoine dit :)

ANTOINE. Je ne sais si c'est un rêve. Ah! quel bonheur! Il fallait que je fusse aveugle... Ah! jeunes gens, jeunes gens, ne penserez-vous jamais que l'étourderie, même la plus pardonnable, peut faire le malheur de tout ce qui vous entoure?



LE MARCHAND DE SMYRNE,

comédie en un acte,

PAR CHAMPFORT,

Représentée pour la première fois le 26 janvier 1770.

Personnages.

HASSAN, Turc, habitant de Smyrne.
ZAÏDE, femme de Hassan.
DORNAL, Marseillais.
AMÉLIE, promise à Dornal.
KALED, marchand d'esclaves.
NÉBI, Turc.

Personnages.

FATMÉ, esclave de Zaïde.
ANDRÉ, domestique de Dornal.
UN ESPAGNOL.
UN ITALIEN.
UN VIEILLARD turc, esclave.

La scène est à Smyrne, dans un jardin commun à Hassan et à Kaled, dont les deux maisons sont en regard sur le bord de la mer.

SCÈNE I.

HASSAN, seul.

On dit que le mal passé n'est que songe : c'est bien mieux ; il sert à faire sentir le bonheur présent. Il y a deux ans que j'étais esclave chez les chrétiens à Marseille, et, il y a un an aujourd'hui, jour pour jour, que j'ai épousé la plus jolie fille de Smyrne. Cela fait une différence. Quoique bon musulman, je n'ai qu'une femme. Mes voisins en ont deux, quatre, cinq, six ; et pourquoi faire?... La loi le permet..... heureusement, elle ne l'ordonne pas. Les Français ont raison de n'en avoir qu'une. Je ne sais s'ils l'aiment : j'aime beaucoup la mienne, moi. Mais elle tarde bien à venir prendre le frais. Je ne la gêne pas. Il ne faut pas gêner les femmes ; on m'a dit en France que cela portait malheur..... La voici.

SCÈNE II.

HASSAN, ZAÏDE.

HASSAN. Vous êtes descendue bien tard, ma chère Zaïde.

ZAÏDE. Je me suis amusée à voir du haut de mon pavillon les vaisseaux rentrer dans le port. J'ai cru remarquer plus de tumulte qu'à l'ordinaire. Serait-ce que nos corsaires auraient fait quelque prise?

HASSAN. Il y a longtemps qu'ils n'en ont fait, et en vérité, je n'en suis pas fâché. Depuis qu'un chrétien m'a délivré d'esclavage, et m'a rendu à ma chère Zaïde, il m'est impossible de les haïr.

ZAÏDE. Et pourquoi les haïr? parce qu'ils ne connaissent pas notre saint prophète? Ne sont-ils pas assez à plaindre? D'ailleurs, je les aime, moi ; il faut que ce soient de bonnes gens, ils n'ont qu'une femme : je trouve cela très-bien.

HASSAN, *souriant.* Oui, mais en récompense.....

ZAÏDE. Quoi?

HASSAN. Rien. (*A part.*) Pourquoi lui dire cela ? C'est détruire une idée agréable. (*Tout haut.*) J'ai fait vœu d'en délivrer un tous les ans. Si nos gens avaient fait quelques esclaves aujourd'hui, qui est précisément l'anniversaire de mon mariage, je croirais que le Ciel bénit ma reconnaissance.

ZAÏDE. Que j'aime votre libérateur sans le connaître ! Je ne le verrai jamais..... Je ne le souhaite pas, au moins.

HASSAN. Son image est à jamais gravée dans mon cœur. Quelle âme !... Si vous aviez vu .. On rachetait quelques-uns de nos compagnons ; j'étais couché à terre ; je songeais à vous, et je soupirais : un chrétien s'avance, et me demande la cause de mes larmes. J'ai été arraché, lui dis-je, à une maîtresse que j'adore. J'étais près de l'épouser, et je mourrai loin d'elle, faute de deux cents sequins. A peine eus-je dit ces mots, des pleurs roulèrent dans ses yeux. Tu es séparé de ce que tu aimes? dit-il ; tiens, mon ami, voilà deux cents sequins ; retourne chez toi, sois heureux, et ne hais pas les chrétiens. Je me lève avec transport, je retombe à ses pieds, je les embrasse ; je prononce votre nom avec des sanglots ; je lui demande le sien pour lui faire remettre son argent à mon retour. Mon ami, me dit-il, en me prenant par la main, j'ignorais que tu pusses me le rendre. J'ai cru faire une action honnête : permets qu'elle ne dégénère pas en un simple prêt, en échange d'argent. Tu ignoreras mon nom. Je restai confondu, et il m'accompagna jusqu'à la chaloupe, où nous nous séparâmes les larmes aux yeux.

ZAÏDE. Puisse le Ciel le bénir à jamais ! Il sera heureux, sans doute, avec une âme si sensible.

HASSAN. Il était près d'épouser une jeune personne qu'il devait aller chercher à Malte.

ZAÏDE. Comme elle doit l'aimer !

SCÈNE III.

HASSAN, ZAIDE, FATMÉ.

ZAÏDE. Fatmé, que viens-tu donc nous annoncer? tu parais hors d'haleine.

FATMÉ. Il vient d'arriver des esclaves chrétiens. Cet Arménien, dont vous êtes fâché d'être le voisin, et que vous méprisez tant, parce qu'il vend des hommes, en a acheté une douzaine, et en a déjà vendu plusieurs.

HASSAN. Voici donc le jour où je vais remplir mon vœu. J'aurai le plaisir d'être libérateur à mon tour.

ZAÏDE. Mon cher Hassan, sera-ce une femme que vous délivrerez?

HASSAN, *souriant*. Pourquoi ? Cela vous inquiète ; vous craignez que l'exemple...

ZAÏDE. Non : je suis sans alarmes. J'espère que vous ne me donnerez jamais un si cruel chagrin. Vous ne m'entendez pas. Sera-ce un homme ?

HASSAN. Sans doute.

ZAÏDE. Pourquoi pas une femme ?

HASSAN. C'est un homme qui m'a délivré.

ZAÏDE. C'est une femme que vous aimez.

HASSAN. Oui... mais, Zaïde, un peu de conscience. Un pauvre homme en esclavage est bien malheureux; au lieu qu'une femme, à Smyrne, à Constantinople, à Tunis, à Alger, n'est jamais à plaindre. La beauté est toujours dans sa patrie. Allons, ce sera un homme, si vous voulez bien.

ZAÏDE. Soit, puisqu'il le faut.

HASSAN. Adieu. Je me hâte d'aller chercher ma bourse. Il ne faut pas qu'un bon musulman paraisse devant un Arménien sans argent comptant, et surtout devant un avare comme celui-là.

SCÈNE IV.

ZAIDE, FATMÉ.

ZAÏDE. Mon mari a quelque dessein, ma chère Fatmé ; il me prépare une fête : je fais semblant de ne pas m'en apercevoir, comme cela se pratique. Je veux le surprendre aussi, moi. J'entends du bruit : c'est sûrement Kaled avec ses esclaves ; je ne veux pas voir ces malheureux, cela m'attendrirait trop. Suis-moi, et exécute fidèlement mes ordres.

SCÈNE V.

KALED; DORNAL, AMÉLIE, ANDRÉ, UN ESPAGNOL, UN ITALIEN, enchaînés.

KALED. Jamais on ne s'est si fort pressé d'acheter ma marchandise. On voit bien qu'il y a longtemps qu'on n'avait fait d'esclaves. Il fallait qu'on fût en paix ; cela était bien malheureux.

DORNAL. O désespoir ! la veille d'un mariage ! ma chère Amélie !

KALED, *regardant autour de lui*. Qu'est-ce que c'est? On dit qu'il y a des pays où l'on ne connaît point l'esclavage... Mauvais pays. Aurais-je fait fortune là ? J'ai déjà fait de bonnes affaires aujourd'hui ; je me suis débarrassé de ce vieil esclave qui tirait de ses poches de vieilles médailles de cuivre, toutes rouillées, qu'il regardait attentivement. Ces gens-là sont d'une dure défaite : j'y ai déjà été pris. Je ne suis pas fâché non plus d'être délivré de ce médecin français. Rentrons ; avancez. Qu'est-ce qui arrive ? c'est Nébi. Il a l'air furieux. Serait-il mécontent de son emplette ?

SCÈNE VI.

KALED, NÉBI ; DORNAL, AMÉLIE, ANDRÉ, UN ESPAGNOL, UN ITALIEN, enchaînés.

NÉBI. Kaled, je viens vous déclarer qu'il faut vous résoudre à reprendre votre esclave, à me rendre mon argent, ou à paraître devant le cadi.

KALED. Pourquoi donc? De quel esclave parlez-vous ? Est-ce de cet ouvrier, de ce marchand ? Je consens à les reprendre.

NÉBI. Il s'agit bien de cela ! Vous faites l'ignorant : je parle de votre médecin français. Rendez-moi mon argent, ou venez chez le cadi.

KALED. Comment ? Qu'a-t-il donc fait ?

NÉBI. Ce qu'il a fait? J'ai dans mon sérail une jeune Espagnole, actuellement ma favorite : elle est incommodée ; savez-vous ce qu'il lui a ordonné ?

KALED. Ma foi, non.

NÉBI. L'air natal. Cela ne m'arrange-t-il pas bien, moi ?

KALED. Eh ! l'air natal... Quand je vais dans mon pays, je me porte bien.

NÉBI. Quel médecin ! Apparemment que ses malades ne guérissent qu'à cinq cents lieues de lui. L'ignorant ! il a bien fait d'éviter ma colère : il s'est enfui dans mes jardins ; mais mes esclaves le poursuivent et vont vous l'amener. Mon argent, mon argent.

KALED. Votre argent? Oh ! le marché est bon ; il tiendra.

NÉBI. Il tiendra? Non, par Mahomet ! j'obtiendrai justice cette fois-ci. Vous vous êtes prévalu du besoin que j'avais d'un médecin. C'est bien malgré moi que j'ai eu recours à vous ; mais je n'en serai plus la dupe. Vous croyez que cela se passera comme l'année dernière, quand vous m'avez vendu ce savant !

KALED. Quel savant ?

NÉBI. Oui, oui, ce savant qui ne savait pas distinguer du maïs d'avec du blé, et qui m'a fait perdre six cents sequins pour avoir ensemencé ma terre suivant une nouvelle méthode de son pays.

KALED. Eh bien ! est-ce ma faute à moi ? Pourquoi faites-vous ensemencer vos terres par des savants? Est-ce qu'ils y entendent rien? N'avez-vous pas des laboureurs ? Il n'y a qu'à les bien nourrir et les faire travailler. Regardez-le donc avec ses savants !

NÉBI. Et cet autre que vous m'avez vendu au poids de l'or, qui disait toujours : De qui est-il fils, de qui est-il fils? Et quel est le père, et le grand-père, et le bisaïeul ? Il appelait cela, je crois, être généalogiste. Ne voulait-il pas me faire descendre, moi, du grand-vizir Ibrahim ?

KALED. Voyez le grand malheur! Quel tort cela vous fait-il? Autant vaudrait descendre d'Ibrahim que d'un autre.

NÉBI. Vraiment, je le sais bien ; mais le prix...

KALED. Eh bien ! le prix : je vous l'ai vendu cher? Apparemment qu'il m'avait aussi coûté beaucoup. Il y a longtemps de cela. Je n'étais point alors au fait de mon commerce. Pouvais-je deviner que ceux qui me coûtent le plus sont les plus inutiles ?

NÉBI. Belle raison ! Cela est-il vraisemblable ? Est-il possible qu'il y ait un pays où l'on soit assez dupe? Excuse de fripon, excuse de fripon. Je ne m'étonne pas si on fait des fortunes.

KALED. Excuse de fripon ! des fortunes ! Vraiment oui, des fortunes ! Ne croit-il pas que tout est profit ? Et les mauvais marchés qui me ruinent ? N'ont-ils pas cent métiers où l'on ne comprend rien ? Et quand j'ai acheté ce baron allemand, dont je n'ai jamais pu me défaire, et qui est encore là-dedans à manger mon pain ; et ce riche Anglais qui voyageait pour son

spleen, dont j'ai refusé cinq cents sequins, et qui s'est tué le lendemain à ma vue et m'a emporté mon argent; cela ne fait-il pas saigner le cœur? Et ce docteur, comme on l'appelait, croyez-vous qu'on gagne là-dessus? Et à la dernière foire de Tunis, n'ai-je pas eu la bêtise d'acheter un procureur et trois abbés, que je n'ai pas seulement daigné exposer sur la place, et qui sont encore chez moi avec le baron allemand?

NÉBI. Maudit infidèle, tu crois m'en imposer par des clameurs! mais le cadi me fera justice.

KALED. Je ne vous crains pas; le cadi est un homme juste, intelligent, qui soutient le commerce, qui sait très-bien que celui des esclaves va tomber, parce que tous ces gens-là valent moins de jour en jour.

NÉBI. Ah çà, une fois, deux fois, voulez-vous reprendre votre médecin?

KALED. Non, ma foi.

NÉBI. Eh bien! nous allons voir.

KALED. A la bonne heure.

SCÈNE VII.

KALED, LES ESCLAVES.

KALED, *aux esclaves*. Eh bien! vous autres, vous voyez combien on a de peine à vous vendre. Quel diable d'homme! il m'a mis hors de moi. Il n'y a pas d'apparence qu'il me vienne d'acheteurs aujourd'hui; rentrons. Qui est-ce que j'entends? Est-ce un chaland?

SCÈNE VIII.

KALED, LES ESCLAVES, UN VIEILLARD TURC.

KALED. Bon! ce n'est rien. C'est un esclave d'ici près.

LE VIEILLARD. Bonjour, voisin : est-ce là votre reste?

KALED. Ne m'arrête pas, tu ne m'achèteras rien.

LE VIEILLARD. Je n'achèterai rien? Oh! vous allez voir.

KALED. Que veut-il dire?

DORNAL, *à part*. Je tremble.

LE VIEILLARD. Avez-vous bien des femmes? C'est une femme que je veux.

KALED. Quel gaillard, à son âge!

LE VIEILLARD. Eh! il n'y en a qu'une.

KALED. Encore n'est-elle pas pour toi.

LE VIEILLARD. Pourquoi donc cela?

KALED. Je l'ai refusée à de plus riches.

LE VIEILLARD. Vous me la vendrez.

KALED. Oui, oui.

DORNAL. Serait-il possible! quoi! ce misérable...

LE VIEILLARD. Combien vaut-elle?

KALED. Quatre cents sequins.

LE VIEILLARD. Quatre cents sequins? c'est bien cher.

KALED. Oh! dame, c'est une Française; cela se vend bien, tout le monde m'en demande.

LE VIEILLARD. Voyons-la.

KALED. Oh! elle est bien.

LE VIEILLARD. Elle baisse les yeux. Elle pleure : elle me touche. C'est pourtant une chrétienne; cela est singulier. Trois cent cinquante.

KALED. Pas un de moins.

LE VIEILLARD. Les voilà.

KALED. Emmenez.

DORNAL. Arrêtez... O ma chère Amélie!... Arrêtez.

KALED. Ne vas-tu pas m'empêcher de vendre? Vraiment je n'aurai pas assez de peine à me défaire de toi? Vous autres Français, les maris de ce pays-ci ne vous achètent point. Vous êtes toujours à rôder autour des sérails, à risquer le tout pour le tout.

DORNAL. Vieillard, vous ne paraissez pas tout à fait insensible, laissez-vous toucher. Peut-être avez-vous une femme, des enfants?

LE VIEILLARD. Moi? non.

DORNAL. Par tout ce que vous avez de plus cher, ne nous séparez pas, c'est ma femme.

LE VIEILLARD. Sa femme? Cela est fort différent; mais vraiment, Kaled, si c'est sa femme, vous me surfaites.

DORNAL. Pour toute grâce, achetez-moi du moins avec elle.

LE VIEILLARD. Hélas! mon ami, je le voudrais bien: mais je n'ai besoin que d'une femme.

DORNAL. Je vous servirai fidèlement.

LE VIEILLARD. Tu me serviras? Je suis esclave.

KALED. Est-ce que tu les écoutes?

ANDRÉ. Mes pauvres maîtres!

AMÉLIE. O mon ami, quel sort!

DORNAL. Ne l'achetez pas; quelque homme riche nous achètera peut-être ensemble.

LE VIEILLARD. C'est bien ce qui pourrait t'arriver de pis. Il t'en ferait le gardien.

DORNAL, *à Kaled*. Ne pouvez-vous différer de quelques jours?

KALED. Différer? On voit bien que tu n'entends rien au commerce. Est-ce que je puis? Je trouve mon profit, je le prends.

DORNAL. O ciel! se peut-il?... Mais que dirais-je pour attendrir un pareil homme? Quel métier! quelles âmes! trafiquer de ses semblables!

KALED. Que veut-il donc dire? Ne vendez-vous pas des nègres? Eh bien! moi, je vous vends.... N'est-ce pas la même chose? Il n'y a jamais que la différence du blanc au noir.

LE VIEILLARD. En vérité, je n'ai pas le courage....

KALED. Allons, toi, ne vas-tu pas pleurer aussi? Je garde ton argent, emmène ta marchandise, si tu veux; il se fait tard.

AMÉLIE. Adieu, mon cher Dornal.

DORNAL. Chère Amélie!

AMÉLIE. Je n'y survivrai pas.

KALED. Cela ne me regarde plus.

DORNAL. J'en mourrai.

KALED. Tout doucement, toi, je t'en prie; ce n'est pas là mon compte. Ne vas-tu pas faire comme l'Anglais? (*Repoussant Dornal.*)

DORNAL. Ah Dieu! faut-il que je sois enchaîné!...

ANDRÉ. O ma chère maîtresse!

SCÈNE IX.

KALED, DORNAL, ANDRÉ, L'ESPAGNOL, L'ITALIEN.

KALED. M'en voilà quitte, pourtant. Je suis bien heureux d'avoir un cœur dur, j'aurais succombé. Ma foi! sans son argent comptant, il ne l'aurait jamais emmenée, tant je me sentais ému. Diable! si je m'étais attendri, j'aurais perdu quatre cents sequins. Un, deux.... il n'y en a plus que quatre. Oh! je m'en déferai bien, je m'en déferai bien.

SCÈNE X.

KALED, DORNAL, ANDRÉ, L'ESPAGNOL, L'ITALIEN, HASSAN.

HASSAN, *à Kaled*. Eh bien! voisin, comment va le commerce?

KALED. Fort mal; le temps est dur. (*A part.*) Il faut toujours se plaindre.

HASSAN. Voilà donc ces pauvres malheureux? Je ne puis les délivrer tous. J'en suis bien fâché. Tâchons au moins de bien placer notre bonne action. C'est un devoir, cela, c'est un devoir. (*A l'Espa-*

gnol.) De quel pays es-tu, toi? parle. Tu as l'air bien haut... parle donc...

L'ESPAGNOL. Je suis gentilhomme espagnol.

HASSAN. Espagnols! braves gens; un peu fiers, à ce qu'on m'a dit en France... Ton état?

L'ESPAGNOL. Je vous l'ai déjà dit: gentilhomme.

HASSAN. Gentilhomme, je ne sais pas ce que c'est. Que fais-tu?

L'ESPAGNOL. Rien.

HASSAN. Tant pis pour toi, mon ami; tu vas bien t'ennuyer. (*A Kaled.*) Vous n'avez pas fait là une trop bonne emplète.

KALED. Ne voilà-t-il pas que je suis encore attrapé? Gentilhomme! c'est sans doute comme qui dirait baron allemand. C'est ta faute, aussi; pourquoi vas-tu dire que tu es gentilhomme? Je ne pourrai jamais me défaire de toi.

HASSAN, *à l'Italien.* Et toi, qui es-tu avec ta jaquette noire? Ton pays?

L'ITALIEN. Je suis de Padoue.

HASSAN. Padoue? Je ne connais pas ce pays-là... Ton métier?

L'ITALIEN. Homme de loi.

HASSAN. Fort bien. Mais quelle est ta fonction particulière?

L'ITALIEN. De me mêler des affaires d'autrui pour de l'argent, de faire souvent réussir les plus désespérées, ou du moins de les faire durer dix ans, quinze ans, vingt ans.

HASSAN. Bon métier! Et, dis-moi, rends-tu ce beau service-là à ceux qui ont tort, à ceux qui ont raison, indifféremment?

L'ITALIEN. Sans doute; la justice est pour tout le monde.

HASSAN. Et on souffre cela, à Padoue?

L'ITALIEN. Assurément.

HASSAN, *riant.* Le drôle de pays que Padoue! Il se passera bien de toi, je m'imagine. (*A André.*) Et toi, qui es-tu?

ANDRÉ. Moins que rien. Je suis un pauvre homme.

HASSAN. Tu es pauvre? tu ne fais donc rien?

ANDRÉ. Hélas! je suis fils d'un paysan, je l'ai été moi-même.

KALED. Bon! c'est sur ceux-là que je me sauve.

ANDRÉ. Je me suis ensuite attaché au service d'un bon maître, mais qui est plus malheureux que moi.

HASSAN. Cela se peut bien. Il ne sait peut-être pas labourer la terre. Mais, c'est l'habit français, que tu as là.

ANDRÉ. Je le suis aussi.

HASSAN. Tu es Français? bonnes gens que les Français: ils ne haïssent personne. Tu es Français, mon ami? il suffit, c'est toi que je délivre.

ANDRÉ. Généreux musulman, si c'est un Français que vous voulez délivrer, choisissez quelque autre que moi. Je n'ai ni père, ni mère; ni femme, ni enfants. J'ai l'habitude du malheur; ce n'est pas moi qui suis le plus à plaindre. Délivrez mon pauvre maître.

HASSAN. Ton maître? Qu'est-ce que j'entends! quelle générosité! quoi!.... Ces Français.... Mais, est-ce qu'ils sont tous comme cela?... Et où est-il, ton maître?

ANDRÉ, *lui montrant Dornal.* Le voilà, il est abîmé dans sa douleur.

HASSAN. Qu'il parle donc! il se cache, il détourne la vue, il garde le silence. (*Hassan avance, le considère malgré lui.*) Que vois-je! est-il possible? Je ne me trompe pas; c'est lui, c'est lui-même; c'est mon libérateur. (*Il l'embrasse avec transport.*)

DORNAL. O bonheur! ô rencontre imprévue!

KALED. Comme ils s'embrassent! Il l'aime, bon! il le payera.

HASSAN. Je n'en reviens point. Mon ami! mon bienfaiteur!

KALED. Peste! un ami, un bienfaiteur! cela doit bien se vendre, cela doit bien se vendre.

HASSAN. Mais, dites-moi donc, comment se fait-il?... par quel bonheur?... Qu'est-ce que je dis? La tête me tourne. Quoi! c'est envers vous-même que je puis m'acquitter? J'ai fait vœu de délivrer, tous les ans, un esclave chrétien. Je venais pour remplir mon vœu, et c'est vous...

DORNAL. O mon ami! connaissez tout mon malheur.

HASSAN. Du malheur? il n'y en a plus pour vous. (*Se tournant du côté de Kaled.*) Kaled, combien vous dois-je pour l'emmener?

KALED. Cinq cents sequins.

HASSAN. Cinq cents sequins!... Kaled, je ne marchande point mon ami, tenez.

DORNAL. Quelle générosité!

HASSAN, *à Kaled.* Je vous dois ma fortune, car vous pouviez me la demander.

KALED. Que je suis une grande bête! bonne leçon.

HASSAN. Laissez-nous seulement, je vous prie, que je jouisse des embrassements de mon bienfaiteur.

KALED. Oh! cela est juste, cela est juste; il est bien à vous. Allons, vous autres, suivez-moi.

ANDRÉ, *à Dornal.* Adieu, mon cher maître.

DORNAL. Que dis-tu? peux-tu penser... (*A Hassan.*) Mon cher ami, ce pauvre malheureux, vous avez vu s'il m'est attaché, s'il m'est fidèle, s'il a un cœur sensible?

HASSAN. Sans doute, sans doute, il faut le racheter.

KALED. Quel homme! comme il prodigue l'or! Si je profitais de cette occasion pour faire délivrer mon baron allemand!... Mais il ne voudra pas.

HASSAN. Tenez, Kaled.

KALED, *regardant les sequins.* En vérité, voisin, cela ne suffit pas.

HASSAN. Comment! cent sequins ne suffisent pas? un domestique...

KALED. Eh! mais..., un domestique... Après tout, c'est un homme comme un autre.

HASSAN. Bon! voilà de la morale à présent.

KALED. Et puis, un valet fidèle, qui a un cœur sensible, qui travaille, qui laboure la terre, qui n'est pas gentilhomme... En conscience...

HASSAN, *donnant quelques sequins.* Allons; laissez-nous. Qu'attendez-vous? qu'est-ce que vous voulez?

KALED. Voisin, c'est que j'ai chez moi un pauvre malheureux, un brave homme, qui est au pain et à l'eau depuis trois ans, cela fend le cœur; cela s'appelle un baron allemand. Vous qui êtes si bon, vous devriez bien...

HASSAN. Je ne puis pas délivrer tout le monde.

KALED. A moitié perte.

HASSAN. Cela est impossible.

KALED. Quand je disais que cet homme-là me resterait! Oh! si jamais on m'y rattrape... Allons, homme de loi, gentilhomme, rentrez là-dedans, allez vous coucher; il faut que je soupe.

SCÈNE XI.

HASSAN, DORNAL.

HASSAN. Mon cher ami, que je vous présente à ma femme. Savez-vous que je suis marié? C'est à vous

que je le dois. Et vous, cette jeune personne que vous deviez aller chercher à Malte?

DORNAL. Je l'ai perdue.

HASSAN. Que dites-vous?

DORNAL. Je l'emmenais à Marseille pour l'épouser, elle a été prise avec moi.

HASSAN. Eh bien! est-ce l'Arménien qui l'a achetée?

DORNAL. Oui.

HASSAN. Courons donc vite.

DORNAL. Il n'est plus temps; le barbare l'a vendue.

HASSAN. A qui?

DORNAL. Je l'ignore. Un esclave de quelque homme riche l'a arrachée de mes bras.

HASSAN. Ah! malheureux! c'est peut-être pour quelque pacha. Est-elle belle?

DORNAL. Si elle est belle!

SCÈNE XII.

HASSAN, DORNAL, ZAIDE.

ZAÏDE. Mon ami, vous me laissez bien longtemps seule. Et votre esclave chrétien?

HASSAN. Mon esclave? c'est mon ami, c'est mon libérateur que je vous présente. J'ai eu le bonheur de le délivrer à mon tour.

ZAÏDE. Etranger, je vous dois le bonheur de ma vie.

SCÈNE XIII.

HASSAN, DORNAL, ZAIDE, FATMÉ.

FATMÉ. Est-il temps? ferai-je entrer?

ZAÏDE. Oui, tu peux...

SCÈNE XIV.

ZAIDE, HASSAN, DORNAL.

HASSAN. Quel est ce mystère?

ZAÏDE. Mon ami, vous m'avez tantôt soupçonnée de jalousie; je vais vous prouver ma confiance. Je me suis servie de vos bienfaits pour acheter une esclave chrétienne; je venais vous la présenter, afin qu'elle tînt sa liberté de vos mains.

SCÈNE XV.

HASSAN, ZAIDE, DORNAL, FATMÉ, UNE ESCLAVE CHRÉTIENNE, vêtue en musulmane, avec un voile sur la tête.

ZAÏDE. La voici; voyez le spectacle le plus intéressant, la beauté dans la douleur.

HASSAN *s'approche et lève le voile.* Qu'elle est touchante et belle!

DORNAL. Amélie! ciel! *(Il vole dans ses bras.)*

AMÉLIE, *avec joie.* Que vois-je? Mon cher Dornal!

DORNAL. Ma chère Amélie, vous êtes libre! je le suis aussi. Vous êtes auprès de votre bienfaitrice, de mon libérateur.

(Il saute au cou de Hassan, et veut ensuite embrasser Zaïde, qui recule avec modestie.)

HASSAN, *à Dornal.* Embrassez, embrassez, il est honnête, ce transport-là. *(A Zaïde, qui demeure confuse.)* Ma chère amie, c'est la coutume de France.

AMÉLIE, *à Zaïde.* Madame, je vous dois tout. Que ne puis-je vous donner ma vie!

ZAÏDE. C'est à moi de vous rendre grâce. Vous ne me devez que votre liberté, et je dois à votre époux la liberté du mien.

AMÉLIE. Quoi! c'est lui...

HASSAN. Oh! cela est incroyable. A propos, vous n'êtes point mariés?

DORNAL. Vraiment non; nous ne le serons qu'à notre retour. Une de ses tantes nous accompagnait, elle est morte dans la traversée.

HASSAN. Vite, vite, un cadi, un cadi... Ah! mais à propos, on ne peut pas; c'est cet habit qui me trompe.

DORNAL. Ma chère petite musulmane, quand serons-nous en terre chrétienne? Ah! mon Dieu, nos pauvres compagnons d'infortunes!

HASSAN. Si j'étais assez riche... Mais, après tout, l'homme de loi et cet autre, cela ne doit pas coûter cher, n'est-ce pas?

DORNAL. Ah! mon Dieu, non: nous les aurons à bon marché.

FATMÉ. Ah! c'est bien vrai. Je viens de rencontrer l'Arménien; tout ce qu'il demande, c'est de les vendre au prix coûtant.

DORNAL. D'ailleurs, moi, je suis riche, et je prétends bien...

HASSAN. Allons, délivrons-les. *(A Fatmé.)* Va les chercher, qu'ils partagent notre joie, qu'ils soient heureux, et qu'ils nous pardonnent de porter un doliman au lieu d'un justaucorps.

(Fatmé amène l'Arménien, suivi des esclaves qui ont paru dans la pièce, et de ceux dont il y est parlé. Ils forment un ballet et témoignent leur reconnaissance à Zaïde, à Hassan et à Dornal.)



Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24. Batignolles.



ACTE III.

TURCARET,

comédie en cinq actes,

PAR LE SAGE,

Représentée pour la première fois le 14 février 1769.

Personnages.

M. TURCARET, traitant, amoureux de la baronne.
Mme TURCARET, épouse de M. Turcaret.
Mme JACOB, revendeuse à la toilette, et sœur de M. Turcaret.
LA BARONNE, jeune veuve coquette.
LE CHEVALIER, } petits maîtres.
LE MARQUIS, }
M. RAFLE, commis de M. Turcaret.

Personnages.

FLAMAND, valet de M. Turcaret.
MARINE, } suivantes de la baronne.
LISETTE, }
JASMIN, petit laquais de la baronne.
FRONTIN, valet du chevalier.
M. FURET, fourbe.

La scène est à Paris, chez la baronne.

ACTE I.

SCÈNE I.

LA BARONNE, MARINE.

MARINE. Encore hier, deux cents pistoles?

LA BARONNE. Cesse de me reprocher...

MARINE, *l'interrompant.* Non, madame, je ne puis me taire; votre conduite est insupportable.

LA BARONNE. Marine!

MARINE. Vous mettez ma patience à bout.

LA BARONNE. Eh! comment veux-tu donc que je fasse? Suis-je femme à thésauriser?

MARINE. Ce serait trop exiger de vous, et cependant je vous vois dans la nécessité de le faire.

LA BARONNE. Pourquoi?

MARINE. Vous êtes veuve d'un colonel étranger qui a été tué en Flandre, l'année passée. Vous aviez déjà

mangé le petit douaire qu'il vous avait laissé en partant, et il ne vous restait plus que vos meubles que vous auriez été obligée de vendre, si la fortune propice ne vous eût fait faire la précieuse conquête de M. Turcaret, le traitant. Cela n'est-il pas vrai, madame?

LA BARONNE. Je ne dis pas le contraire.

MARINE. Or, ce M. Turcaret, qui n'est pas un homme fort aimable, et qu'aussi vous n'aimez guère, quoique vous ayez dessein de l'épouser, comme il vous l'a promis; ce M. Turcaret, dis-je, ne se presse pas de vous tenir parole, et vous attendez patiemment qu'il accomplisse sa promese, parce qu'il vous fait tous les jours quelque présent considérable : je n'ai rien à dire à cela. Mais ce que je ne puis souffrir, c'est que vous soyez coiffée d'un petit chevalier joueur qui va mettre à la réjouissance les dépouilles du traitant. Eh! que prétendez-vous faire de ce chevalier?

LA BARONNE. Le conserver pour ami. N'est-il pas permis d'avoir des amis?

MARINE. Sans doute, et de certains amis encore dont on peut faire son pis-aller. Celui-ci, par exemple, vous pourriez fort bien l'épouser, en cas que M. Turcaret vînt à vous manquer; car il n'est pas un de ces chevaliers qui sont consacrés au célibat et obligés de courir au secours de Malte. C'est un chevalier de Paris; il fait ses caravanes dans les lansquenets.

LA BARONNE. Oh! je le crois un fort honnête homme.

MARINE. J'en juge tout autrement. Avec ses airs passionnés, son ton radouci, sa face minaudière, je le crois un grand comédien; et ce qui me confirme dans mon opinion, c'est que Frontin, son bon valet Frontin, ne m'en a pas dit le moindre mal.

LA BARONNE. Le préjugé est admirable! et tu conclus de là?

MARINE. Que le maître et le valet sont deux fourbes, qui s'entendent pour vous duper; et vous vous laissez surprendre à leurs artifices, quoiqu'il y ait déjà du temps que vous les connaissiez. Il est vrai que depuis votre veuvage il a été le premier à vous offrir brusquement sa foi; et cette façon de sincérité l'a tellement établi chez vous, qu'il dispose de votre bourse comme de la sienne.

LA BARONNE. Il est vrai que j'ai été sensible aux premiers soins du chevalier. J'aurais dû, je l'avoue, l'éprouver avant que de lui découvrir mes sentiments, et je conviendrai de bonne foi que tu as peut-être raison de me reprocher tout ce que je fais pour lui.

MARINE. Assurément, et je ne cesserai point de vous tourmenter que vous ne l'ayez chassé de chez vous; car enfin, si cela continue, savez-vous ce qui en arrivera?

LA BARONNE. Eh quoi?

MARINE. M. Turcaret saura que vous voulez conserver le chevalier pour ami; et il ne croit pas, lui, qu'il soit permis d'avoir des amis. Il cessera de vous faire des présents, et il ne vous épousera point; et si vous êtes réduite à épouser le chevalier, ce sera un fort mauvais mariage pour l'un et pour l'autre.

LA BARONNE. Tes réflexions sont judicieuses, Marine; je veux songer à en profiter.

MARINE. Vous ferez bien; il faut prévoir l'avenir. Envisagez dès à présent un établissement solide. Profitez des prodigalités de M. Turcaret, en attendant qu'il vous épouse. S'il y manque, à la vérité on en parlera un peu dans le monde; mais vous aurez, pour vous en dédommager, de bons effets, de l'argent comptant, des bijoux, de bons billets au porteur, des contrats de rente, et vous trouverez alors quelque gentilhomme capricieux, ou malaisé, qui réhabilitera votre réputation par un bon mariage.

LA BARONNE. Je cède à tes raisons, Marine : je veux me détacher du chevalier, avec qui je sens bien que je me ruinerais à la fin.

MARINE. Vous commencez à entendre raison. C'est là le bon parti. Il faut s'attacher à M. Turcaret, pour l'épouser, ou pour le ruiner. Vous tirerez du moins, des débris de sa fortune, de quoi vous mettre en équipage, de quoi soutenir dans le monde une figure brillante; et, quoi que l'on puisse dire, vous lasserez les caquets, vous fatiguerez la médisance, et l'on s'accoutumera insensiblement à vous confondre avec les femmes de qualité.

LA BARONNE. Ma résolution est prise, je veux bannir de mon cœur le chevalier. C'en est fait, je ne prends plus de part à sa fortune, je ne réparerai plus ses pertes, il ne recevra plus rien de moi.

MARINE, *voyant paraître Frontin.* Son valet vient; faites-lui un accueil glacé. Commencez par là ce grand ouvrage que vous méditez.

LA BARONNE. Laisse-moi faire.

SCÈNE II.

FRONTIN, LA BARONNE, MARINE.

FRONTIN, *à la baronne.* Je viens de la part de mon maître et de la mienne, madame, vous donner le bon jour.

LA BARONNE, *d'un air froid.* Je vous en suis obligée, Frontin.

FRONTIN, *à Marine.* Et mademoiselle Marine veut bien aussi qu'on prenne la liberté de la saluer?

MARINE, *d'un air brusque.* Bon jour et bon an.

FRONTIN, *à la baronne, en lui présentant un billet.* Ce billet, que M. le chevalier vous écrit, vous instruira, madame, d'une certaine aventure...

MARINE, *bas, à la baronne.* Ne le recevez pas.

LA BARONNE, *prenant le billet des mains de Frontin.* Cela n'engage à rien, Marine... Voyons, voyons ce qu'il me demande.

MARINE, *à part.* Sotte curiosité!

LA BARONNE, *lisant.* « Je viens de recevoir le « portrait d'une comtesse. Je vous l'envoie et vous « le sacrifie; mais vous ne devez point me tenir « compte de ce sacrifice, ma chère baronne. Je suis « si occupé, si possédé de vos charmes, que je n'ai « pas la liberté de vous être infidèle. Pardonnez, mon « adorable, si je ne vous en dis pas davantage; j'ai « l'esprit dans un accablement mortel. J'ai perdu cette « nuit tout mon argent, et Frontin vous dira le reste.

« LE CHEVALIER. »

MARINE, *à Frontin.* Puisqu'il a perdu tout son argent, je ne vois pas qu'il y ait du reste à cela.

FRONTIN. Pardonnez-moi. Outre les deux cents pistoles que madame eut la bonté de lui prêter hier, et le peu d'argent qu'il avait d'ailleurs, il a encore perdu mille écus sur sa parole : voilà le reste. Oh! diable, il n'y a pas un mot inutile dans les billets de mon maître.

LA BARONNE. Où est le portrait?

FRONTIN, *lui donnant un portrait.* Le voici.

LA BARONNE, *examinant le portrait.* Il ne m'a point parlé de cette comtesse-là, Frontin.

FRONTIN. C'est une conquête, madame, que nous avons faite sans y penser. Nous rencontrâmes l'autre jour cette comtesse dans un lansquenet!

MARINE. Une comtesse de lansquenet!

FRONTIN, *à la baronne.* Elle agaça mon maître. Il répondit, pour rire, à ses minauderies. Elle, qui aime le sérieux, a pris la chose fort sérieusement. Elle nous a ce matin envoyé son portrait. Nous ne savons pas seulement son nom.

MARINE. Je vais parier que cette comtesse-là est quelque dame normande. Toute sa famille bourgeoise se cotise pour lui faire tenir à Paris une petite pension, que les caprices du jeu augmentent ou diminuent.

FRONTIN. C'est ce que nous ignorons.

MARINE. Oh! que non; vous ne l'ignorez pas. Peste! vous n'êtes pas gens à faire sottement des sacrifices. Vous en connaissez bien le prix.

FRONTIN, *à la baronne.* Savez-vous bien, madame, que cette dernière nuit a pensé être une nuit éternelle pour M. le chevalier? En arrivant au logis il se jette dans un fauteuil; il commence par se rappeler les plus malheureux coups du jeu, assaisonnant ses réflexions d'épithètes et d'apostrophes énergiques.

LA BARONNE, *regardant le portrait.* Tu as vu cette comtesse, Frontin? N'est-elle pas plus belle que son portrait?

FRONTIN. Non, madame; et ce n'est pas, comme vous voyez, une beauté régulière; mais elle est assez piquante... Or, je voulus d'abord représenter à mon maître que tous ses jurements étaient des paroles perdues; mais, considérant que cela soulage un joueur désespéré, je le laissai s'égayer dans ses apostrophes.

LA BARONNE, *regardant toujours le portrait.* Quel âge a-t-elle, Frontin?

FRONTIN. C'est ce que je ne sais pas trop bien; car elle a le teint si beau que je pourrais m'y tromper d'une bonne vingtaine d'années.

MARINE. C'est-à-dire qu'elle a pour le moins cinquante ans?

FRONTIN. Je le croirais bien, car elle en paraît trente... (*A la baronne.*) Mon maître donc, après avoir bien réfléchi, s'abandonne à la rage; il demande ses pistolets.

LA BARONNE, *à Marine.* Ses pistolets, Marine, ses pistolets!

MARINE. Il ne se tuera point, madame, il ne se tuera point.

FRONTIN, *à la baronne.* Je les lui refuse. Aussitôt il tire brusquement son épée.

LA BARONNE, *à Marine.* Ah! il s'est blessé, Marine, assurément!

MARINE. Eh! non, non, Frontin l'en aura empêché.

FRONTIN, *à la baronne.* Oui... Je me jette sur lui à corps perdu... « Monsieur le chevalier, lui dis-je, « qu'allez-vous faire? Vous passez les bornes de la « douleur du lansquenet. Si votre malheur vous fait « haïr le jour, conservez-vous du moins, vivez pour « votre aimable baronne. Elle vous a jusqu'ici tiré gé« néreusement de tous vos embarras; et soyez sûr, « ai-je ajouté, seulement pour calmer sa fureur, « qu'elle ne vous laissera point dans celui-ci. »

MARINE, *bas, à la baronne.* L'entend-il, le maraud?

FRONTIN, *à la baronne.* « Il ne s'agit que de mille « écus, une fois. M. Turcaret a bon dos: il portera « bien encore cette charge-là. »

LA BARONNE. Eh bien! Frontin?

FRONTIN. Eh bien! madame, à ces mots, admirez le pouvoir de l'espérance, il s'est laissé désarmer comme un enfant, il s'est couché et s'est endormi.

MARINE, *ironiquement.* Le pauvre chevalier!

FRONTIN, *à la baronne.* Mais ce matin, à son réveil, il a senti renaître ses chagrins; le portrait de la comtesse ne les a point dissipés. Il m'a fait partir sur-le-champ pour venir ici, et il attend mon retour pour disposer de son sort. Que lui dirai-je, madame?

LA BARONNE. Tu lui diras, Frontin, qu'il peut toujours faire fond sur moi, et que, n'étant point en argent comptant...

(*Elle veut tirer son diamant de son doigt pour le lui donner.*)

MARINE, *la retenant.* Eh! madame, y songez-vous?

LA BARONNE, *à Frontin, en remettant son diamant.* Tu lui diras que je suis touchée de son malheur.

MARINE, *à Frontin, ironiquement.* Et que je suis, de mon côté, très-fâchée de son infortune.

FRONTIN, *à la baronne.* Ah! qu'il sera fâché, lui... (*A part.*) Maugrebleu de la soubrette!

LA BARONNE. Dis-lui bien, Frontin, que je suis sensible à ses peines.

MARINE, *à Frontin, ironiquement.* Que je sens vivement son affliction, Frontin.

FRONTIN, *à la baronne.* C'en est donc fait, madame, vous ne verrez plus M. le chevalier. La honte de ne pouvoir payer ses dettes va l'écarter de vous pour jamais; car rien n'est plus sensible pour un enfant de famille. Nous allons tout à l'heure prendre la poste.

LA BARONNE, *bas, à Marine.* Prendre la poste, Marine!

MARINE. Ils n'ont pas de quoi la payer.

FRONTIN, *à la baronne.* Adieu, madame.

LA BARONNE, *tirant son diamant de son doigt.* Attends, Frontin.

MARINE, *à Frontin.* Non, non, va-t'en vite lui faire réponse.

LA BARONNE, *à Marine.* Oh! je ne puis me résoudre à l'abandonner... (*A Frontin, en lui donnant son diamant.*) Tiens, voilà un diamant de cinq cents pistoles que M. Turcaret m'a donné; va le mettre en gage, et tire ton maître de l'affreuse situation où il se trouve.

FRONTIN. Je vais le rappeler à la vie... (*A Marine, avec ironie.*) Je lui rendrai compte, Marine, de l'excès de ton affliction.

MARINE. Ah! que vous êtes tous deux bien ensemble, messieurs les fripons! (*Frontin sort.*)

SCÈNE III.

LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE. Tu vas te déchaîner contre moi, Marine, t'emporter?

MARINE. Non, madame, je ne m'en donnerai pas la peine, je vous assure. Eh! que m'importe, après tout, que votre bien s'en aille comme il vient? Ce sont vos affaires, madame, ce sont vos affaires.

LA BARONNE. Hélas! je suis plus à plaindre qu'à blâmer; ce que tu me vois faire n'est point l'effet d'une volonté libre: je suis entraînée par un penchant si tendre que je ne puis y résister.

MARINE. Un penchant tendre? Ces faiblesses vous conviennent-elles? Eh! fi! vous aimez comme une vieille bourgeoise.

LA BARONNE. Que tu es injuste, Marine! puis-je ne pas savoir gré au chevalier du sacrifice qu'il me fait?

MARINE. Le plaisant sacrifice!... Que vous êtes facile à tromper! Mort de ma vie! c'est quelque vieux portrait de famille; que sait-on? de sa grand'-mère, peut-être.

LA BARONNE, *regardant le portrait.* Non, j'ai quelque idée de ce visage-là, et une idée récente.

MARINE, *prenant le portrait et l'examinant à son tour.* Attendez... Ah! justement, c'est ce colosse de provinciale que nous vîmes au bal il y a trois jours,

qui se fit tant prier pour ôter son masque, et que personne ne connut quand elle fut démasquée.

LA BARONNE. Tu as raison, Marine... Cette comtesse-là n'est pas mal faite.

MARINE, *rendant le portrait à la baronne.* A peu près comme M. Turcaret. Mais, si la comtesse était femme d'affaires, on ne vous la sacrifierait pas, sur ma parole.

LA BARONNE, *voyant paraître Flamand.* Tais-toi, Marine; j'aperçois le laquais de M. Turcaret.

MARINE. Oh! pour celui-ci, passe : il ne nous apporte que de bonnes nouvelles... (*Regardant venir Flamand, et le voyant chargé d'un petit coffre.*) Il tient quelque chose, c'est sans doute un nouveau présent que son maître vous fait.

SCÈNE IV.

FLAMAND, LA BARONNE, MARINE.

FLAMAND, *à la baronne, en lui présentant un petit coffre.* M. Turcaret, madame, vous prie d'agréer ce petit présent... (*A Marine*). Serviteur, Marine.

MARINE. Tu sois lebien venu, Flamand. J'aime mieux te voir que ce vilain Frontin.

LA BARONNE, *à Marine, en lui montrant le coffre.* Considère, Marine; admire le travail de ce petit coffre : as-tu rien vu de plus délicat?

MARINE. Ouvrez, ouvrez; je réserve mon admiration pour le dedans. Le cœur me dit que nous en serons plus charmées que du dehors.

LA BARONNE, *ouvrant le coffret.* Que vois-je? un billet au porteur! L'affaire est sérieuse.

MARINE. De combien, madame?

LA BARONNE, *examinant le billet.* De dix mille écus.

MARINE, *bas.* Bon! voilà la faute du diamant réparée.

LA BARONNE, *regardant dans le coffret.* Je vois un autre billet.

MARINE. Encore au porteur?

LA BARONNE, *examinant le second billet.* Non; ce sont des vers que M. Turcaret m'adresse.

MARINE. Des vers de M. Turcaret?

LA BARONNE, *lisant.* A Philis... Quatrain... (*Interrompant sa lecture.*) Je suis la Philis, et il me prie en vers de recevoir son billet en prose.

MARINE. Je suis fort curieuse d'entendre des vers d'un auteur qui envoie de si bonne prose.

LA BARONNE. Les voici; écoute. (*Elle lit.*)

« Recevez ce billet, charmante Philis,
« Et soyez assurée que mon âme
« Conservera toujours une éternelle flamme,
« Comme il est certain que trois et trois font six. »

MARINE. Que cela est finement pensé!

LA BARONNE. Et noblement exprimé! Les auteurs se peignent dans leurs ouvrages... Allez porter ce coffre dans mon cabinet, Marine. (*Marine sort.*)

SCÈNE V.

LA BARONNE, FLAMAND.

LA BARONNE. Il faut que je te donne quelque chose, à toi, Flamand. Je veux que tu boives à ma santé.

FLAMAND. Je n'y manquerai pas, madame, et du bon encore.

LA BARONNE. Je t'y convie.

FLAMAND. Quand j'étais chez ce conseiller que j'ai servi ci-devant, je m'accommodais de tout; mais dépis que je sis chez M. Turcaret, je sis devenu délicat, oui!

LA BARONNE. Rien n'est tel que la maison d'un homme d'affaires pour perfectionner le goût.

FLAMAND, *voyant paraître M. Turcaret.* Le voici, madame, le voici. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

M. TURCARET, MARINE, LA BARONNE.

LA BARONNE. Je suis ravie de vous voir, monsieur Turcaret, pour vous faire des compliments sur les vers que vous m'avez envoyés.

M. TURCARET, *riant.* Oh! oh!

LA BARONNE. Savez-vous bien qu'ils sont du dernier galant? Jamais les Voiture, ni les Pavillon, n'en ont fait de pareils.

M. TURCARET. Vous plaisantez, apparemment?

LA BARONNE. Point du tout.

M. TURCARET. Sérieusement, madame, les trouvez-vous bien tournés?

LA BARONNE. Le plus spirituellement du monde.

M. TURCARET. Ce sont pourtant les premiers vers que j'ai faits de ma vie.

LA BARONNE. On ne le dirait pas.

M. TURCARET. Je n'ai pas voulu emprunter le secours de quelque auteur, comme cela se pratique.

LA BARONNE. On le voit bien. Les auteurs de profession ne pensent et ne s'expriment pas ainsi : on ne saurait les soupçonner de les avoir faits.

M. TURCARET. J'ai voulu voir, par curiosité, si je serais capable d'en composer, et l'amour m'a ouvert l'esprit.

LA BARONNE. Vous êtes capable de tout, monsieur, il n'y a rien d'impossible pour vous.

MARINE, *à M. Turcaret.* Votre prose, monsieur, mérite aussi des compliments : elle vaut bien votre poésie, au moins.

M. TURCARET. Il est vrai que ma prose a aussi son mérite : elle est signée et approuvée par quatre fermiers généraux.

MARINE. Cette approbation vaut mieux que celle de l'Académie.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.* Pour moi, je n'approuve point votre prose, monsieur, et il me prend envie de vous quereller.

M. TURCARET. D'où vient?

LA BARONNE. Avez-vous perdu la raison de m'envoyer un billet au porteur? Vous faites tous les jours quelque folie comme cela.

M. TURCARET. Vous vous moquez?

LA BARONNE. De combien est-il ce billet? Je n'ai pas pris garde à la somme, tant j'étais en colère contre vous!

M. TURCARET. Bon! il n'est que de dix mille écus.

LA BARONNE. Comment! de dix mille écus? Ah! si j'avais su cela, je vous l'aurais renvoyé sur-le-champ.

M. TURCARET. Fi donc!

LA BARONNE. Mais je vous le renverrai.

M. TURCARET. Oh! vous l'avez reçu; vous ne le rendrez point.

MARINE, *à part.* Oh! pour cela, non.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.* Je suis plus offensée du motif que de la chose même.

M. TURCARET. Eh pourquoi?

LA BARONNE. En m'accablant tous les jours de présents, il semble que vous vous imaginiez avoir besoin de ces liens-là pour m'attacher à vous.

M. TURCARET. Quelle pensée! Non, madame, ce n'est point dans cette vue que...

LA BARONNE, *l'interrompant.* Mais vous vous trompez, monsieur; je ne vous en aime pas davantage pour cela.

M. TURCARET, *à part.* Qu'elle est franche! qu'elle est sincère!

LA BARONNE. Je ne suis sensible qu'à vos empressements, qu'à vos soins.

M. TURCARET, *à part.* Quel bon cœur!

LA BARONNE. Qu'au seul plaisir de vous voir.

M. TURCARET, *à part.* Elle me charme... (*A la baronne.*) Adieu, charmante Philis.

LA BARONNE. Quoi! vous sortez si tôt?

M. TURCARET. Oui, ma reine. Je ne viens ici que pour vous saluer en passant. Je vais à une de nos assemblées, pour m'opposer à la réception d'un pied-plat, d'un homme de rien, qu'on veut faire entrer dans notre compagnie. Je reviendrai dès que je pourrai m'échapper. (*Il lui baise la main.*)

LA BARONNE. Fussiez-vous déjà de retour!

MARINE, *à M. Turcaret, en lui faisant la révérence.* Adieu, monsieur. Je suis votre très-humble servante.

M. TURCARET. A propos, Marine, il me semble qu'il y a longtemps que je ne t'ai rien donné... (*Il lui donne une poignée d'argent.*) Tiens, je donne sans compter, moi.

MARINE, *prenant l'argent.* Et moi, je reçois de même, monsieur. Oh! nous sommes tous deux des gens de bonne foi. (*M. Turcaret sort.*)

SCÈNE VII.

LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE. Il s'en va fort satisfait de nous, Marine.

MARINE. Et nous demeurons fort contentes de lui, madame... L'excellent sujet! il a de l'argent, il est prodigue et crédule; c'est un homme fait pour les coquettes.

LA BARONNE. J'en fais assez ce que je veux, comme tu vois?

MARINE, *apercevant le chevalier et Frontin.* Oui; mais, par malheur, je vois arriver ici des gens qui vengent bien M. Turcaret.

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, FRONTIN, LA BARONNE, MARINE.

LE CHEVALIER, *à la baronne.* Je viens, madame, vous témoigner ma reconnaissance. Sans vous j'aurais violé la foi des joueurs : ma parole perdait tout son crédit, et je tombais dans le mépris des honnêtes gens.

LA BARONNE. Je suis bien aise, chevalier, de vous avoir fait ce plaisir.

LE CHEVALIER. Ah! qu'il est doux de voir sauver son honneur par l'objet même de son amour!

MARINE, *à part.* Qu'il est tendre et passionné! Le moyen de lui refuser quelque chose!

LE CHEVALIER. Bonjour, Marine... (*A la baronne, avec ironie.*) Madame, j'ai aussi quelques grâces à lui rendre: Frontin m'a dit qu'elle s'est intéressée à ma douleur.

MARINE. Eh! oui, merci de ma vie, je m'y suis intéressée; elle nous coûte assez pour cela.

LA BARONNE. Taisez-vous, Marine. Vous avez des vivacités qui ne me plaisent pas.

LE CHEVALIER. Eh! madame, laissez-la parler; j'aime les gens francs et sincères.

MARINE. Et moi, je hais ceux qui ne le sont pas.

LE CHEVALIER, *à la baronne, ironiquement.* Elle est toute spirituelle dans ses mauvaises humeurs; elle a des reparties brillantes qui m'enlèvent... (*A Marine, ironiquement.*) Marine, au moins, j'ai pour vous ce qui s'appelle une véritable amitié; et je veux vous en donner des marques... (*Il fait semblant de fouiller dans ses poches. A Frontin, ironiquement.*) Frontin, la première fois que je gagnerai, fais-m'en ressouvenir.

FRONTIN, *à Marine, ironiquement.* C'est de l'argent comptant.

MARINE. J'ai bien affaire de son argent!... Eh! qu'il ne vienne pas ici piller le nôtre.

LA BARONNE. Prenez garde à ce que vous dites, Marine.

MARINE. C'est voler au coin d'un bois.

LA BARONNE. Vous perdez le respect.

LE CHEVALIER. Ne prenez point la chose sérieusement.

MARINE, *à la baronne.* Je ne puis me contraindre, madame; je ne puis voir tranquillement que vous soyez la dupe de monsieur, et que M. Turcaret soit la vôtre.

LA BARONNE. Marine!...

MARINE, *l'interrompant.* Eh! fi! fi! madame, c'est se moquer, de recevoir d'une main pour dissiper de l'autre : la belle conduite! Nous en aurons toute la honte, et M. le chevalier tout le profit.

LA BARONNE. Oh! pour cela, vous êtes trop insolente, je n'y puis plus tenir.

MARINE. Ni moi non plus.

LA BARONNE. Je vous chasserai.

MARINE. Vous n'aurez pas cette peine-là, madame. Je me donne mon congé, moi-même; je ne veux pas que l'on dise dans le monde que je suis infructueusement complice de la ruine d'un financier.

LA BARONNE. Retirez-vous, impudente, et ne paraissez jamais devant moi que pour me rendre vos comptes.

MARINE. Je les rendrai à M. Turcaret, madame; et, s'il est assez sage pour m'en croire, vous compterez aussi tous deux ensemble. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER, *à la baronne.* Voilà, je l'avoue, une créature impertinente! Vous avez eu raison de la chasser.

FRONTIN, *à la baronne.* Oui, madame, vous avez eu raison. Comment donc! mais c'est une espèce de mère que cette servante-là.

LA BARONNE. C'est un pédant éternel que j'avais aux oreilles.

FRONTIN. Elle se mêlait de vous donner des conseils; elle vous aurait gâtée, à la fin.

LA BARONNE. Je n'avais que trop d'envie de m'en défaire; mais je suis une femme d'habitude, et je n'aime point les nouveaux visages.

LE CHEVALIER. Il serait pourtant fâcheux que, dans le premier mouvement de sa colère, elle allât donner à M. Turcaret des impressions qui ne conviendraient ni à vous, ni à moi.

FRONTIN, *à la baronne.* Oh! diable, elle n'y manquera pas. Les soubrettes sont comme les bigotes, elles font des actions charitables pour se venger.

LA BARONNE. De quoi s'inquiéter? je ne la crains point. J'ai de l'esprit, M. Turcaret n'en a guère. Je ne l'aime point, et il est amoureux : je saurai me faire auprès de lui un mérite de l'avoir chassée.

FRONTIN. Fort bien, madame, il faut tout mettre à profit.

LA BARONNE. Mais, je songe que ce n'est pas assez de nous être débarrassés de Marine; il faut encore exécuter une idée qui me vient dans l'esprit.

LE CHEVALIER. Quelle idée, madame?

LA BARONNE. Le laquais de M. Turcaret est un sot, un benêt, dont on ne peut tirer le moindre service; et je voudrais mettre à sa place quelque habile homme, quelqu'un de ces génies supérieurs qui sont faits pour gouverner les esprits médiocres, et les tenir toujours dans la situation dont on a besoin.

FRONTIN. Quelqu'un de ces génies supérieurs?... Je vous vois venir, madame; cela me regarde.

LE CHEVALIER, *à la baronne.* Mais, en effet, Frontin ne nous sera pas inutile auprès de notre traitant.

LA BARONNE. Je veux l'y placer.

LE CHEVALIER. Il nous en rendra bon compte... (*A Frontin.*) N'est-ce pas?

FRONTIN. Je suis jaloux de l'invention. On ne pouvait rien imaginer de mieux... (*A part.*) Par ma foi, monsieur Turcaret, je vous ferai bien voir du pays, sur ma parole.

LA BARONNE, *au chevalier.* Il m'a fait présent d'un billet au porteur de dix mille écus; je veux changer cet effet-là de nature: il en faut faire de l'argent. Je ne connais personne pour cela. Chevalier, chargez-vous de ce soin. Je vais vous remettre le billet; retirez ma bague: je suis bien aise de l'avoir, et vous me tiendrez compte du surplus.

FRONTIN. Cela est trop juste, madame; et vous n'avez rien à craindre de notre probité.

LE CHEVALIER, *à la baronne.* Je ne perdrai point de temps, madame, et vous aurez cet argent incessamment.

LA BARONNE. Attendez un moment; je vais vous donner le billet. (*Elle passe dans son cabinet.*)

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN. Un billet de dix mille écus! la bonne aubaine et la bonne femme! Il faut être aussi heureux que vous l'êtes pour en rencontrer de pareilles: savez-vous que je la trouve un peu trop crédule pour une coquette?

LE CHEVALIER. Tu as raison.

FRONTIN. Ce n'est pas mal payer le sacrifice de notre vieille folle de comtesse, qui n'a pas le sou.

LE CHEVALIER. Il est vrai.

FRONTIN. Mme la baronne est persuadée que vous avez perdu mille écus sur votre parole, et que son diamant est en gage. Le lui rendrez-vous, monsieur, avec le reste du billet?

LE CHEVALIER. Si je le lui rendrai?

FRONTIN. Quoi! tout entier, sans quelque nouvel article de dépense?

LE CHEVALIER. Assurément, je me garderai bien d'y manquer.

FRONTIN. Vous avez des moments d'équité... Je ne m'y attendais pas.

LE CHEVALIER. Je serais un grand malheureux de m'exposer à rompre avec elle à si bon marché!

FRONTIN. Ah! je vous demande pardon, j'ai fait un jugement téméraire; je croyais que vous vouliez faire les choses à demi.

LE CHEVALIER. Oh! non. Si jamais je me brouille, ce ne sera qu'après la ruine totale de M. Turcaret.

FRONTIN. Qu'après sa destruction, là, son anéantissement?

LE CHEVALIER. Je ne rends des soins à la coquette que pour l'aider à ruiner le traitant.

FRONTIN. Fort bien! A ces sentiments généreux je reconnais mon maître.

LE CHEVALIER, *voyant revenir la baronne.* Paix, Frontin; voici la baronne.

SCÈNE XI.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LA BARONNE, *au chevalier, en lui donnant le billet au porteur.* Allez, chevalier, allez sans tarder davantage négocier ce billet, et me rendez ma bague le plus tôt que vous pourrez.

LE CHEVALIER. Frontin, madame, va vous la rapporter incessamment... Mais, avant que je vous quitte, souffrez que, charmé de vos manières généreuses, je vous fasse connaître que...

LA BARONNE, *l'interrompant.* Non; je vous le défends: ne parlons point de cela.

LE CHEVALIER. Quelle contrainte pour un cœur aussi reconnaissant que le mien!

LA BARONNE, *en s'en allant.* Sans adieu, chevalier. Je crois que nous nous reverrons tantôt.

LE CHEVALIER, *en s'en allant aussi.* Pourrais-je m'éloigner de vous sans une si douce espérance?

SCÈNE XII.

FRONTIN, seul.

J'admire le train de la vie humaine! Nous plumons une coquette, la coquette mange un homme d'affaires, l'homme d'affaires en pille d'autres: cela fait un ricochet de fourberies le plus plaisant du monde.

ACTE II.

SCÈNE I.

LA BARONNE, FRONTIN.

FRONTIN, *donnant le diamant à la baronne.* Je n'ai pas perdu de temps, comme vous voyez, madame: voilà votre diamant. L'homme qui l'avait en gage me l'a remis entre les mains, dès qu'il a vu briller le billet au porteur, qu'il veut escompter moyennant un très-honnête profit. Mon maître, que j'ai laissé avec lui, va venir vous en rendre compte.

LA BARONNE. Je suis enfin débarrassée de Marine; elle a sérieusement pris son parti. J'appréhendais que ce ne fût qu'une feinte: elle est sortie. Ainsi, Frontin, j'ai besoin d'une femme de chambre; je te charge de m'en chercher une autre.

FRONTIN. J'ai votre affaire en main. C'est une jeune personne douce, complaisante, comme il vous la faut. Elle verrait tout aller sens dessus dessous dans votre maison sans dire une syllabe.

LA BARONNE. J'aime ces caractères-là. Tu la connais particulièrement?

FRONTIN. Très-particulièrement. Nous sommes même un peu parents.

LA BARONNE. C'est-à-dire que l'on peut s'y fier?

FRONTIN. Comme à moi-même. Elle est sous ma tutelle: j'ai l'administration de ses gages et de ses profits, et j'ai soin de lui fournir tous ses petits besoins.

LA BARONNE. Elle sert, sans doute, actuellement?

FRONTIN. Non; elle est sortie de condition depuis quelques jours.

LA BARONNE. Et pour quel sujet?

FRONTIN. Elle servait des personnes qui mènent une vie retirée, qui ne reçoivent que des visites sérieuses: un mari et une femme qui s'aiment, des gens extraordinaires. Enfin, c'est une maison triste: ma pupille s'y est ennuyée.

LA BARONNE. Où est-elle donc à l'heure qu'il est?

FRONTIN. Elle est logée chez une vieille prude de ma connaissance, qui, par charité, retire des femmes de

chambre hors de condition pour savoir ce qui se passe dans les familles.

LA BARONNE. Je la voudrais avoir dès aujourd'hui. Je ne puis me passer de fille.

FRONTIN. Je vais vous l'envoyer, madame, ou vous l'amener moi-même; vous en serez contente. Je ne vous ai pas dit toutes ses bonnes qualités; elle chante et joue à ravir de toutes sortes d'instruments.

LA BARONNE. Mais, Frontin, vous me parlez là d'un fort joli sujet.

FRONTIN. Je vous en réponds: aussi je la destine pour l'Opéra; mais je veux auparavant qu'elle se fasse dans le monde, car il n'en faut là que de toutes faites.

LA BARONNE. Je l'attends avec impatience.

(Frontin sort.)

SCÈNE II.

LA BARONNE, seule.

Cette fille-là me sera d'un grand agrément; elle me divertira par ses chansons, au lieu que l'autre ne faisait que me chagriner par sa morale... (*Voyant entrer M. Turcaret, qui paraît en colère.*) Mais je vois M. Turcaret... Ah! qu'il paraît agité! Marine l'aura été trouver.

SCÈNE III.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET, *tout essoufflé.* Ouf! je ne sais par où commencer, perfide!

LA BARONNE, *à part.* Elle lui a parlé.

M. TURCARET. J'ai appris de vos nouvelles, déloyale! j'ai appris de vos nouvelles! On vient de me rendre compte de vos perfidies, de votre dérangement!

LA BARONNE. Le début est agréable, et vous employez de fort jolis termes, monsieur.

M. TURCARET. Laissez-moi parler; je veux vous dire vos vérités... Marine me les a dites... Ce beau chevalier, qui vient ici à toute heure, et qui ne m'était pas suspect sans raison, n'est pas votre cousin, comme vous me l'avez fait accroire. Vous avez des vues pour l'épouser, et pour me planter là, moi, quand j'aurai fait votre fortune.

LA BARONNE. Moi, monsieur, j'aimerais le chevalier?

M. TURCARET. Marine me l'a assuré, et qu'il ne faisait figure dans le monde qu'aux dépens de votre bourse et de la mienne, et que vous lui sacrifiez tous les présents que je vous fais.

LA BARONNE. Marine est une fort jolie personne!... Ne vous a-t-elle dit que cela, monsieur?

M. TURCARET. Ne me répondez point, félone! j'ai de quoi vous confondre; ne me répondez point... Parlez, qu'est devenu, par exemple, ce gros brillant que je vous donnai l'autre jour? Montrez-le tout à l'heure, montrez-le moi.

LA BARONNE. Puisque vous le prenez sur ce ton-là, monsieur, je ne veux pas vous le montrer.

M. TURCARET. Eh! sur quel ton, morbleu! prétendez-vous donc que je le prenne? Oh! vous n'en serez pas quitte pour des reproches. Ne croyez pas que je sois assez sot pour rompre avec vous sans bruit, pour me retirer sans éclat; je veux laisser ici des marques de mon ressentiment. Je suis honnête homme: j'aime de bonne foi; je n'ai que des vues légitimes; je ne crains pas le scandale, moi. Ah! vous n'avez pas affaire à un abbé, je vous en avertis. (*Il entre dans la chambre de la baronne*).

SCÈNE IV.

LA BARONNE, seule.

Non, j'ai affaire à un extravagant, un possédé!... Oh bien! faites, monsieur, faites tout ce qu'il vous plaira; je ne m'y opposerai point, je vous assure... Mais... qu'entends-je?... Ciel! quel désordre!... Il est effectivement devenu fou... Monsieur Turcaret, monsieur Turcaret, je vous ferai bien expier vos emportements.

SCÈNE V.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET. Me voilà à demi soulagé. J'ai déjà cassé la grande glace et les plus belles porcelaines.

LA BARONNE. Achevez, monsieur. Que ne continuez-vous?

M. TURCARET. Je continuerai quand il me plaira, madame... Je vous apprendrai à vous jouer à un homme comme moi... Allons, ce billet au porteur, que je vous ai tantôt envoyé, qu'on me le rende.

LA BARONNE. Que je vous le rende? et si je l'ai aussi donné au chevalier?

M. TURCARET. Ah! si je le croyais!

LA BARONNE. Que vous êtes fou! En vérité, vous me faites pitié.

M. TURCARET, *à part.* Comment donc! au lieu de se jeter à mes genoux et de me demander grâce, encore dit-elle que j'ai tort, encore dit-elle que j'ai tort!

LA BARONNE. Sans doute.

M. TURCARET. Ah! vraiment, je voudrais bien, par plaisir, que vous entreprissiez de me persuader cela.

LA BARONNE. Je le ferais, si vous étiez en état d'entendre raison.

M. TURCARET. Eh! que pourriez-vous me dire, traîtresse?

LA BARONNE. Je ne vous dirai rien... Ah! quelle fureur!

M. TURCARET, *essayant de se modérer.* Eh bien! parlez, madame, parlez: je suis de sang-froid.

LA BARONNE. Écoutez-moi donc... Toutes les extravagances que vous venez de faire sont fondées sur un faux rapport que Marine...

M. TURCARET, *l'interrompant.* Un faux rapport? Ventrebleu! ce n'est point...

LA BARONNE, *l'interrompant à son tour.* Ne jurez pas, monsieur; ne m'interrompez pas: songez que vous êtes de sang-froid.

M. TURCARET. Je me tais... Il faut que je me contraigne.

LA BARONNE. Savez-vous bien pourquoi je viens de chasser Marine?

M. TURCARET. Oui; pour avoir pris trop chaudement mes intérêts.

LA BARONNE. Tout au contraire; c'est à cause qu'elle me reprochait sans cesse l'inclination que j'avais pour vous. « Est-il rien de si ridicule, me disait-elle à « tous moments, que de voir la veuve d'un colo-« nel songer à épouser un M. Turcaret, un homme « sans naissance, sans esprit, de la mine la plus « basse?...

M. TURCARET. Passons, s'il vous plaît, sur les qualités; cette Marine-là est une impudente.

LA BARONNE. « Pendant que vous pouvez choisir un « époux entre vingt personnes de la première qualité, « lorsque vous refusez votre aveu même aux pres-« santes instances de toute la famille d'un marquis « dont vous êtes adorée, et que vous avez la faiblesse « de sacrifier à ce M. Turcaret? »

M. TURCARET. Cela n'est pas possible.

LA BARONNE. Je ne prétends pas m'en faire un mérite, monsieur. Ce marquis est un jeune homme fort agréable de sa personne, mais dont les mœurs et la conduite ne me conviennent point. Il vient ici quelquefois avec mon cousin le chevalier, son ami. J'ai découvert qu'il avait gagné Marine, et c'est pour cela que je l'ai congédiée. Elle a été vous débiter mille impostures pour se venger, et vous êtes assez crédule pour y ajouter foi. Ne deviez-vous pas, dans le moment, faire réflexion que c'était une servante passionnée qui vous parlait; et que, si j'avais eu quelque chose à me reprocher, je n'aurais pas été assez imprudente pour chasser une fille dont j'avais à craindre l'indiscrétion? Cette pensée, dites-moi, ne se présente-t-elle pas naturellement à l'esprit?

M. TURCARET. J'en demeure d'accord; mais...

LA BARONNE, *interrompant*. Mais, mais vous avez tort... Elle vous a donc dit, entre autres choses, que je n'avais plus ce gros brillant qu'en badinant vous me mîtes l'autre jour au doigt, et que vous me forçâtes d'accepter?

M. TURCARET. Oh! oui, elle m'a juré que vous l'aviez donné aujourd'hui au chevalier, qui est, dit-elle, votre parent comme Jean de Vert.

LA BARONNE. Eh! si je vous montrais tout à l'heure ce même diamant, que diriez-vous?

M. TURCARET. Oh! je dirais en ce cas-là que... Mais cela ne se peut pas.

LA BARONNE, *lui montrant son diamant*. Le voilà, monsieur. Le reconnaissez-vous? Voyez le fond que l'on doit faire sur le rapport de certains valets.

M. TURCARET. Ah! que cette Marine-là est une grande scélérate! Je reconnais sa friponnerie et mon injustice. Pardonnez-moi, madame, d'avoir soupçonné votre bonne foi.

LA BARONNE. Non, vos fureurs ne sont point excusables: allez, vous êtes indigne de pardon.

M. TURCARET. Je l'avoue.

LA BARONNE. Fallait-il vous laisser si facilement prévenir contre une femme qui vous aime avec trop de tendresse?

M. TURCARET. Hélas! non... Que je suis malheureux!

LA BARONNE. Convenez que vous êtes un homme bien faible.

M. TURCARET. Oui, madame.

LA BARONNE. Une franche dupe.

M. TURCARET. J'en conviens... (*A part.*) Ah! Marine, coquine de Marine!... (*A la baronne.*) Vous ne sauriez vous imaginer tous les mensonges que cette pendarde-là m'est venue conter... Elle m'a dit que vous et M. le chevalier, vous me regardiez comme votre vache à lait; et que si aujourd'hui pour demain je vous avais tout donné, vous me feriez fermer votre porte au nez.

LA BARONNE. La malheureuse!

M. TURCARET. Elle me l'a dit; c'est un fait constant: je n'invente rien, moi.

LA BARONNE. Et vous avez eu la faiblesse de la croire un seul moment?

M. TURCARET. Oui, madame; j'ai donné là-dedans comme un franc sot... Où diable avais-je l'esprit?

LA BARONNE. Vous repentez-vous de votre crédulité?

M. TURCARET, *se jetant à genoux*. Si je m'en repens!.... Je vous demande mille pardons de ma colère.

LA BARONNE, *le relevant*. On vous la pardonne. Levez-vous, monsieur. Vous auriez moins de jalousie si vous aviez moins d'amour, et l'excès de l'un fait oublier la violence de l'autre.

M. TURCARET. Quelle bonté!.... Il faut avouer que je suis un grand brutal!

LA BARONNE. Mais, sérieusement, monsieur, croyez-vous qu'un cœur puisse balancer un instant entre vous et le chevalier?

M. TURCARET. Non, madame, je ne le crois pas; mais je le crains.

LA BARONNE. Que faut-il faire pour dissiper vos craintes?

M. TURCARET. Éloigner d'ici cet homme-là; consentez-y, madame; j'en sais les moyens.

LA BARONNE. Eh! quels sont-ils?

M. TURCARET. Je lui donnerai une direction en province.

LA BARONNE. Une direction?

M. TURCARET. C'est ma manière d'écarter les incommodes... Ah! combien de cousins, d'oncles et de maris j'ai faits directeurs en ma vie! J'en ai envoyé jusqu'en Canada.

LA BARONNE. Mais, vous ne songez pas que mon cousin le chevalier est homme de condition, et que ces sortes d'emplois ne lui conviennent pas... Allez, sans vous mettre en peine de l'éloigner de Paris, je vous jure que c'est l'homme du monde qui doit vous causer le moins d'inquiétude.

M. TURCARET. Ouf! j'étouffe d'amour et de joie. Vous me dites cela d'une manière si naïve que vous me le persuadez... Adieu, mon adorable, mon tout, ma déesse... Allez, allez, je vais bien réparer la sottise que je viens de faire. Votre grande glace n'était pas tout à fait nette, au moins; et je trouvais vos porcelaines assez communes.

LA BARONNE. Il est vrai.

M. TURCARET. Je vais vous en chercher d'autres.

LA BARONNE. Voilà ce que vous coûtent vos folies.

M. TURCARET. Bagatelle!.... Tout ce que j'ai cassé ne valait pas plus de trois cents pistoles.

(Il veut s'en aller, et la baronne l'arrête.)

LA BARONNE. Attendez, monsieur; il faut que je vous fasse une prière auparavant.

M. TURCARET. Une prière? Oh! donnez vos ordres.

LA BARONNE. Faites avoir une commission, pour l'amour de moi, à ce pauvre Flamand, votre laquais. C'est un garçon pour qui j'ai pris de l'amitié.

M. TURCARET. Je l'aurais déjà poussé si je lui avais trouvé quelque disposition; mais il a l'esprit trop bonace: cela ne vaut rien pour les affaires.

LA BARONNE. Donnez-lui un emploi qui ne soit pas difficile à exercer.

M. TURCARET. Il en aura un dès aujourd'hui; cela vaut fait.

LA BARONNE. Ce n'est pas tout. Je veux mettre auprès de vous Frontin, le laquais de mon cousin le chevalier; c'est aussi un très-bon enfant.

M. TURCARET. Je le prends, madame; et vous promets de le faire commis au premier jour.

SCÈNE VI.

FRONTIN, M. TURCARET, LA BARONNE.

FRONTIN, *à la baronne*. Madame, vous allez bientôt avoir la fille dont je vous ai parlé.

LA BARONNE, *à M. Turcaret*. Monsieur, voilà le garçon que je veux vous donner.

M. TURCARET. Il paraît un peu innocent.

LA BARONNE. Que vous vous connaissez bien en physionomie!

M. TURCARET. J'ai le coupd'œil infaillible... (*A Frontin.*) Approche, mon ami. Dis-moi un peu, as-tu déja quelques principes?

FRONTIN. Qu'appelez-vous des principes?

M. TURCARET. Des principes de commis; c'est-à-dire, si tu sais comment on peut empêcher les fraudes ou les favoriser?

FRONTIN. Pas encore, monsieur; mais je sens que j'apprendrai cela fort facilement.

M. TURCARET. Tu sais, du moins, l'arithmétique? tu sais faire des comptes à parties simples?

FRONTIN. Oh! oui, monsieur; je sais même faire des parties doubles. J'écris aussi de deux écritures, tantôt de l'une et tantôt de l'autre.

M. TURCARET. De la ronde, n'est-ce pas?

FRONTIN. De la ronde, de l'oblique.

M. TURCARET. Comment de l'oblique?

FRONTIN. Eh! oui, d'une écriture que vous connaissez... là... d'une certaine écriture qui n'est pas légitime.

M. TURCARET, *à la baronne*. Il veut dire de la bâtarde.

FRONTIN. Justement; c'est ce mot-là que je cherchais.

M. TURCARET, *à la baronne*. Quelle ingénuité!... Ce garçon-là, madame, est bien niais.

LA BARONNE. Il se déniaisera dans vos bureaux.

M. TURCARET. Oh! qu'oui, madame, oh! qu'oui. D'ailleurs, un bel esprit n'est pas nécessaire pour faire son chemin. Hors moi et deux ou trois autres, il n'y a parmi nous que des génies assez communs. Il suffit d'un certain usage, d'une routine, que l'on ne manque guère d'attraper. Nous voyons tant de gens! Nous nous étudions à prendre ce que le monde a de meilleur; voilà toute notre science.

LA BARONNE. Ce n'est pas la plus inutile de toutes.

M. TURCARET, *à Frontin*. Oh çà! mon ami, tu es à moi, et tes gages courent dès ce moment.

FRONTIN. Je vous regarde donc, monsieur, comme mon nouveau maître... Mais, en qualité d'ancien laquais de monsieur le chevalier, il faut que je m'acquitte d'une commission dont il m'a chargé; il vous donne, et à madame sa cousine, à souper ici ce soir.

M. TURCARET. Très-volontiers.

FRONTIN. Je vais ordonner chez Fite [1] toutes sortes de ragoûts, avec vingt-quatre bouteilles de vin de Champagne; et, pour égayer le repas, vous aurez des voix et des instruments.

LA BARONNE. De la musique, Frontin?

FRONTIN. Oui, madame; à telles enseignes que j'ai ordre de commander cent bouteilles de Surène, pour abreuver la symphonie.

LA BARONNE. Cent bouteilles?

FRONTIN. Ce n'est pas trop, madame. Il y aura huit concertants, quatre Italiens de Paris, trois chanteuses et deux gros chantres.

M. TURCARET. Il a, ma foi, raison; ce n'est pas trop. Ce repas sera fort joli.

FRONTIN. Oh, diable! quand monsieur le chevalier donne des soupers comme cela, il n'épargne rien, monsieur.

M. TURCARET. J'en suis persuadé.

FRONTIN. Il semble qu'il ait à sa disposition la bourse d'un partisan.

LA BARONNE, *à M. Turcaret*. Il veut dire qu'il fait les choses fort magnifiquement.

M. TURCARET. Qu'il est ingénu!... (*A Frontin*). Eh bien! nous verrons cela tantôt... (*A la baronne.*) Et, pour surcroît de réjouissance, j'amènerai ici M. Gloutonneau, le poëte: aussi bien je ne saurais manger si je n'ai quelque bel esprit à ma table.

LA BARONNE. Vous me ferez plaisir. Cet auteur apparemment est fort brillant dans la conversation?

M. TURCARET. Il ne dit pas quatre paroles dans un repas; mais il mange et pense beaucoup. Peste! c'est un homme bien agréable... Oh çà! je cours chez Dautel [1] vous acheter...

LA BARONNE, *l'interrompant*. Prenez garde à ce que vous ferez, je vous en prie; ne vous jetez point dans une dépense...

M. TURCARET, *l'interrompant à son tour*. Eh! fi! madame, fi! vous vous arrêtez à des minuties. Sans adieu, ma reine.

LA BARONNE. J'attends votre retour impatiemment.

(M. Turcaret sort.)

SCÈNE VII.

LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE. Enfin, te voilà en train de faire ta fortune.

FRONTIN. Oui, madame, et en état de ne pas nuire à la vôtre.

LA BARONNE. C'est à présent, Frontin, qu'il faut donner l'essor à ton génie supérieur.

FRONTIN. On tâchera de vous prouver qu'il n'est pas médiocre.

LA BARONNE. Quand m'amènera-t-on cette fille?

FRONTIN. Je l'attends; je lui ai donné rendez-vous ici.

LA BARONNE. Tu m'avertiras quand elle sera venue.

(Elle passe dans sa chambre.)

SCÈNE VIII.

FRONTIN, seul.

Courage! Frontin, courage! mon ami; la fortune t'appelle. Te voilà chez un homme d'affaires par le canal d'une coquette. Quelle joie! l'agréable perspective! Je m'imagine que toutes les choses que je vais toucher vont se convertir en or... (*Voyant paraître Lisette.*) Mais j'aperçois ma pupille.

SCÈNE IX.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN. Tu sois la bienvenue, Lisette... On t'attend avec impatience dans cette maison.

LISETTE. J'y entre avec une satisfaction dont je tire un bon augure.

FRONTIN. Je t'ai mise au fait sur tout ce qui s'y passe et sur tout ce qui s'y doit passer: tu n'as qu'à te régler là-dessus. Souviens-toi seulement qu'il faut avoir une complaisance infatigable.

LISETTE. Il n'est pas besoin de me recommander cela.

FRONTIN. Flatte sans cesse l'entêtement que la baronne a pour le chevalier, c'est là le point.

LISETTE. Tu me fatigues de leçons inutiles.

FRONTIN, *voyant arriver le chevalier*. Le voici qui vient.

LISETTE, *examinant le chevalier*. Je ne l'avais point encore vu... Ah! qu'il est bien fait, Frontin!

FRONTIN. Il ne faut pas être mal bâti pour donner de l'amour à une coquette.

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

LE CHEVALIER, *à Frontin, sans voir d'abord Lisette*. Je te rencontre à propos, Frontin, pour t'apprendre... (*Apercevant Lisette.*) Mais, que vois-je? quelle est cette beauté brillante?

FRONTIN. C'est une fille que je donne à madame la baronne, pour remplacer Marine.

LE CHEVALIER. Et c'est sans doute une de tes amies?

[1] Traiteur célèbre du temps.

[1] Fameux bijoutier d'alors.

FRONTIN. Oui, monsieur ; il y a longtemps que nous nous connaissons. Je suis son répondant.

LE CHEVALIER. Bonne caution ! C'est faire son éloge en un mot. Elle est, parbleu ! charmante... Monsieur le répondant, je me plains de vous.

FRONTIN. D'où vient?

LE CHEVALIER. Je me plains de vous, vous dis-je. Vous savez toutes mes affaires, et vous me cachez les vôtres. Vous n'êtes pas un ami sincère.

FRONTIN. Je n'ai pas voulu, monsieur...

LE CHEVALIER, *l'interrompant*. La confiance pourtant doit être réciproque. Pourquoi m'avoir fait mystère d'une si belle découverte?

FRONTIN. Ma foi ! monsieur, je craignais...

LE CHEVALIER, *l'interrompant*. Quoi ?

FRONTIN. Oh ! monsieur, que diable ! vous m'entendez de reste.

LE CHEVALIER, *à part*. Le maraud ! où a-t-il été déterrer ce petit minois-là !... (*A Frontin.*) Frontin, monsieur Frontin, vous avez le discernement fin et délicat quand vous faites un choix pour vous-même; mais vous n'avez pas le goût si bon pour vos amis... Ah ! la piquante représentation ! l'adorable grisette !

LISETTE, *à part*. Que les jeunes seigneurs sont honnêtes !

LE CHEVALIER. Non, je n'ai jamais rien vu de si beau que cette créature-là.

LISETTE, *à part*. Que leurs expressions sont flatteuses !... Je ne m'étonne plus que les femmes les courent.

LE CHEVALIER, *à Frontin*. Faisons un troc, Frontin ; cède-moi cette fille-là, et je t'abandonne ma vieille comtesse.

FRONTIN. Non, monsieur ; j'ai les inclinations roturières : je m'en tiens à Lisette, à qui j'ai donné ma foi.

LE CHEVALIER. Va, tu peux te vanter d'être le plus heureux faquin !... (*A Lisette.*) Oui, belle Lisette, vous méritez...

LISETTE, *l'interrompant*. Trêve de douceurs, monsieur le chevalier. Je vais me présenter à ma maîtresse, qui ne m'a point encore vue : vous pouvez venir, si vous voulez, continuer devant elle la conversation.

(Elle passe dans la chambre de la baronne.)

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER. Parlons de choses sérieuses, Frontin. Je n'apporte point à la baronne l'argent de son billet.

FRONTIN. Tant pis.

LE CHEVALIER. J'ai été chercher un usurier qui m'a déjà prêté de l'argent, mais il n'est plus à Paris. Des affaires qui lui sont survenues, l'ont obligé d'en sortir brusquement ; ainsi je vais te charger du billet.

FRONTIN. Pourquoi?

LE CHEVALIER. Ne m'as-tu pas dit que tu connaissais un agent de change qui te donnerait de l'argent à l'heure même ?

FRONTIN. Cela est vrai ; mais que direz-vous à madame la baronne? Si vous lui dites que vous avez encore son billet, elle verra bien que nous n'avions pas mis son brillant en gage ; car enfin, elle n'ignore pas qu'un homme qui prête ne se dessaisit pas pour rien de son nantissement.

LE CHEVALIER. Tu as raison ; aussi suis-je d'avis de lui dire que j'ai touché l'argent, qu'il est chez moi, et que demain matin tu le feras apporter ici. Pendant ce temps-là, cours chez ton agent de change et fais porter au logis l'argent que tu en recevras. Je vais t'y attendre aussitôt que j'aurai parlé à la baronne.

(Il entre dans la chambre de la baronne.)

SCÈNE XII.

FRONTIN, seul.

Je ne manque pas d'occupation, Dieu merci ! Il faut que j'aille chez le traiteur, de là chez l'agent de change, de chez l'agent de change au logis, et puis il faudra que je revienne ici joindre M. Turcaret. Cela s'appelle, ce me semble, une vie assez agissante... Mais, patience ! après quelque temps de fatigue et de peine, je parviendrai enfin à un état d'aise. Alors quelle satisfaction ! quelle tranquillité d'esprit !... Je n'aurai plus à mettre en repos que ma conscience.

ACTE III.

SCÈNE I.

LA BARONNE, FRONTIN, LISETTE.

LA BARONNE. Eh bien ! Frontin, as-tu commandé le souper? fera-t-on grand'chère ?

FRONTIN. Je vous en réponds, madame ; demandez à Lisette de quelle manière je régale pour mon compte, et jugez par là de ce que je sais faire lorsque je régale aux dépens des autres.

LISETTE, *à la baronne*. Il est vrai, madame ; vous pouvez vous en fier à lui.

FRONTIN, *à la baronne*. M. le chevalier m'attend. Je vais lui rendre compte de l'arrangement de son repas, et puis je reviendrai ici prendre possession de M. Turcaret, mon nouveau maître. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE. Ce garçon-là est un garçon de mérite, madame.

LA BARONNE. Il me paraît que vous n'en manquez pas, vous, Lisette.

LISETTE. Il a beaucoup de savoir-faire.

LA BARONNE. Je ne vous crois pas moins habile.

LISETTE. Je serais bien heureuse, madame, si mes petits talents pouvaient vous être utiles.

LA BARONNE. Je suis contente de vous... Mais j'ai un avis à vous donner ; je ne veux pas qu'on me flatte.

LISETTE. Je suis ennemie de la flatterie.

LA BARONNE. Surtout, quand je vous consulterai sur des choses qui me regarderont, soyez sincère.

LISETTE. Je n'y manquerai pas.

LA BARONNE. Je vous trouve pourtant trop de complaisance.

LISETTE. A moi, madame ?

LA BARONNE. Oui : vous ne combattez pas assez les sentiments que j'ai pour le chevalier.

LISETTE. Eh ! pourquoi les combattre? ils sont si raisonnables !

LA BARONNE. J'avoue que le chevalier me paraît digne de toute ma tendresse.

LISETTE. J'en fais le même jugement.

LA BARONNE. Il a pour moi une passion véritable et constante.

LISETTE. Un chevalier fidèle et sincère ; on n'en voit guère comme cela.

LA BARONNE. Aujourd'hui même encore il m'a sacrifié une comtesse.

LISETTE. Une comtesse ?

LA BARONNE. Elle n'est pas, à la vérité, dans la première jeunesse.

LISETTE. C'est ce qui rend le sacrifice plus beau. Je connais messieurs les chevaliers : une vieille dame leur coûte plus qu'une autre à sacrifier.

LA BARONNE. Il vient de me rendre compte d'un billet que je lui ai confié. Que je lui trouve de bonne foi!

LISETTE. Cela est admirable.

LA BARONNE. Il a une probité qui va jusqu'au scrupule.

LISETTE. Mais, mais, voilà un chevalier unique en son espèce!

LA BARONNE. Taisons-nous, j'aperçois M. Turcaret.

SCÈNE III.

M. TURCARET, LA BARONNE, LISETTE.

M. TURCARET, *à la baronne.* Je viens, madame... (*Apercevant Lisette.*) Oh! oh! vous avez une nouvelle femme de chambre?

LA BARONNE. Oui, monsieur. Que vous semble de celle-ci?

M. TURCARET, *examinant Lisette.* Ce qu'il m'en semble? Elle me revient assez; il faudra que nous fassions connaissance.

LISETTE. La connaissance sera bientôt faite, monsieur.

LA BARONNE. Vous savez qu'on soupe ici? Donnez ordre que nous ayons un couvert propre, et que l'appartement soit bien éclairé. (*Lisette sort.*)

SCÈNE IV.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET. Je crois cette fille-là fort raisonnable.

LA BARONNE. Elle est fort dans vos intérêts, du moins.

M. TURCARET. Je lui en sais bon gré... Je viens, madame, de vous acheter pour dix mille francs de glaces, de porcelaines et de bureaux. Ils sont d'un goût exquis; je les ai choisis moi-même.

LA BARONNE. Vous êtes universel, monsieur; vous vous connaissez à tout.

M. TURCARET. Oui, grâce au ciel; et surtout en bâtiment. Vous verrez, vous verrez l'hôtel que je vais faire bâtir.

LA BARONNE. Quoi! vous allez faire bâtir un hôtel?

M. TURARET. J'ai déjà acheté la place, qui contient quatre arpents six perches neuf toises trois pieds et onze pouces. N'est-ce pas là une belle étendue?

LA BARONNE. Fort belle!

M. TURCARET. Le logis sera magnifique. Je ne veux pas qu'il y manque un zéro; je le ferais plutôt abattre deux ou trois fois.

LA BARONNE. Je n'en doute pas.

M. TURCARET. Malepeste! je n'ai garde de faire quelque chose de commun, je me ferais siffler de tous les gens d'affaires.

LA BARONNE. Assurément.

M. TURCARET, *voyant entrer le marquis.* Quel homme entre ici?

LA BARONNE, *bas.* C'est ce jeune marquis dont je vous ai dit que Marine avait épousé les intérêts. Je me passerais bien de ses visites; elles ne me font aucun plaisir.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, M. TURCARET, LA BARONNE.

LE MARQUIS, *à part.* Je parie que je ne trouverai point encore ici le chevalier.

M. TURCARET, *à part.* Ah, morbleu! c'est le marquis de la Tribaudière... La fâcheuse rencontre!

LE MARQUIS, *à part.* Il y a près de deux jours que je le cherche..... (*Apercevant M. Turcaret.*) Eh! que vois-je?..... Oui... Non... Pardonnez-moi... Justement... c'est lui-même, M. Turcaret..... (*A la baronne.*) Que faites-vous de cet homme-là, madame? Vous le connaissez... Vous empruntez sur gages? Palsembleu! il vous ruinera.

LA BARONNE. Monsieur le marquis!...

LE MARQUIS, *l'interrompant.* Il vous pillera, il vous écorchera; je vous en avertis. C'est l'usurier le plus juif: il vend son argent au poids de l'or.

M. TURCARET, *à part.* J'aurais mieux fait de m'en aller.

LA BARONNE, *au marquis.* Vous vous méprenez, monsieur le marquis. M. Turcaret passe dans le monde pour un homme de bien et d'honneur.

LE MARQUIS. Aussi l'est-il, madame, aussi l'est-il. Il aime le bien des hommes et l'honneur des femmes: il a cette réputation-là.

M. TURCARET. Vous aimez à plaisanter, monsieur le marquis... (*A la baronne.*) Il est badin, madame, il est badin. Ne le connaissez-vous pas sur ce pied-là?

LA BARONNE. Oui, je comprends bien qu'il badine, ou qu'il est mal informé.

LE MARQUIS. Mal informé? Morbleu! madame, personne ne saurait vous en parler mieux que moi : il a de mes nippes actuellement.

M. TURCARET. De vos nippes, monsieur? Oh! je ferais bien serment du contraire.

LE MARQUIS. Ah! parbleu, vous avez raison. Le diamant est à vous à l'heure qu'il est, selon nos conventions; j'ai laissé passer le terme.

LA BARONNE. Expliquez-moi tous deux cette énigme.

M. TURCARET. Il n'y a point d'énigme là-dedans, madame. Je ne sais ce que c'est.

LE MARQUIS, *à la baronne.* Il a raison : cela est fort clair; il n'y a point d'énigme. J'eus besoin d'argent il y a quinze mois. J'avais un brillant de cinq cents louis; on m'adressa à M. Turcaret. M. Turcaret me renvoya à un de ses commis, à un certain M. Ra... ra... Rafle. C'est celui qui tient son bureau d'usure. Cet honnête M. Rafle me prêta, sur ma bague, onze cent trente-deux livres six sous huit deniers. Il me prescrivit un temps pour la retirer. Je ne suis pas fort exact, moi : le temps est passé; mon diamant est perdu.

M. TURCARET. Monsieur le marquis, monsieur le marquis, ne me confondez point avec M. Rafle, je vous prie. C'est un fripon que j'ai chassé de chez moi. S'il a fait quelque mauvaise manœuvre, vous avez la voie de la justice. Je ne sais ce que c'est que votre brillant : je ne l'ai jamais vu ni manié.

LE MARQUIS. Il me venait de ma tante. C'était un des plus beaux brillants. Il était d'une netteté, d'une forme, d'une grosseur, à peu près comme... (*Regardant le diamant de la baronne.*) Eh!... le voilà, madame. Vous vous en êtes accommodée avec M. Turcaret, apparemment?

LA BARONNE. Autre méprise, monsieur. Je l'ai acheté, assez cher même, d'une revendeuse à la toilette.

LE MARQUIS. Cela vient de lui, madame. Il a des revendeuses à sa disposition, et, à ce qu'on dit, même dans sa famille.

M. TURCARET. Monsieur! monsieur!...

LA BARONNE, *au marquis.* Vous êtes insultant, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. Non, madame; mon dessein n'est pas d'insulter : je suis trop serviteur de M. Turcaret, quoiqu'il me traite durement. Nous avons eu autrefois ensemble un petit commerce d'amitié. Il était laquais de mon grand-père; il me portait sur ses bras. Nous jouions tous les jours ensemble; nous ne nous

quittions presque point. Le petit ingrat ne s'en souvient plus.

M. TURCARET. Je me souviens..., je me souviens... Le passé est passé; je ne songe qu'au présent.

LA BARONNE, *au marquis*. De grâce, monsieur le marquis, changeons de discours. Vous cherchez M. le chevalier?

LE MARQUIS. Je le cherche partout, madame; aux spectacles, au cabaret, au bal, au lansquenet : je ne le trouve nulle part. Ce coquin se débauche : il devient libertin.

LA BARONNE. Je lui en ferai des reproches.

LE MARQUIS. Je vous en prie... Pour moi, je ne change point : je mène une vie réglée; je suis toujours à table, et l'on me fait crédit chez Fite et chez La Morlière [1], parce que l'on sait que je dois bientôt hériter d'une vieille tante, et qu'on me voit une disposition plus que prochaine à manger sa succession.

LA BARONNE. Vous n'êtes pas une mauvaise pratique pour les traiteurs.

LE MARQUIS. Non, madame, ni pour les traitants. N'est-ce pas, monsieur Turcaret? Ma tante, pourtant, veut que je me corrige; et, pour lui faire accroire qu'il y a déjà du changement dans ma conduite, je vais la voir dans l'état où je suis. Elle sera tout étonnée de me trouver si raisonnable, car elle m'a presque toujours vu ivre.

LA BARONNE. Effectivement, monsieur le marquis, c'est une nouveauté que de vous voir autrement. Vous avez fait aujourd'hui un excès de sobriété.

LE MARQUIS. J'ai soupé hier avec trois des plus jolies femmes de Paris. Nous avons bu jusqu'au jour; et j'ai été faire un petit somme chez moi, afin de pouvoir me présenter à jeun devant ma tante.

LA BARONNE. Vous avez bien de la prudence.

LE MARQUIS. Adieu, ma tout aimable!... Dites au chevalier qu'il se rende un peu à ses amis. Prêtez-le-nous quelquefois, ou je viendrai si souvent ici que je l'y trouverai. Adieu, monsieur Turcaret. Je n'ai point de rancune, au moins. (*Lui présentant la main.*) Touchez là : renouvelons notre ancienne amitié. Mais dites un peu à votre âme damnée, à ce M. Rafle, qu'il me traite plus humainement la première fois que j'aurai besoin de lui. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET. Voilà une mauvaise connaissance, madame : c'est le plus grand fou et le plus grand menteur que je connaisse.

LA BARONNE. C'est en dire beaucoup.

M. TURCARET. Que j'ai souffert pendant cet entretien!

LA BARONNE. Je m'en suis aperçue.

M. TURCARET. Je n'aime point les malhonnêtes gens.

LA BARONNE. Vous avez bien raison.

M. TURCARET. J'ai été si surpris d'entendre les choses qu'il a dites, que je n'ai pas eu la force de répondre. Ne l'avez-vous pas remarqué?

LA BARONNE. Vous en avez usé sagement. J'ai admiré votre modération.

M. TURCARET. Moi, usurier? quelle calomnie!

LA BARONNE. Cela regarde plus M. Rafle que vous.

M. TURCARET. Vouloir faire aux gens un crime de leur prêter sur gages!... Il vaut mieux prêter sur gages que prêter sur rien.

LA BARONNE. Assurément.

M. TURCARET. Me venir dire au nez que j'ai été laquais de son grand-père! rien n'est plus faux : je n'ai jamais été que son homme d'affaires.

LA BARONNE. Quand cela serait vrai; le beau reproche! il y a si longtemps..., cela est prescrit.

M. TURCARET. Oui, sans doute.

LA BARONNE. Ces sortes de mauvais contes ne font aucune impression sur mon esprit; vous êtes trop bien établi dans mon cœur.

M. TURCARET. C'est trop de grâce que vous me faites.

LA BARONNE. Vous êtes un homme de mérite.

M. TURCARET. Vous vous moquez.

LA BARONNE. Un vrai homme d'honneur.

M. TURCARET. Oh! point du tout.

LA BARONNE. Et vous avez trop l'air et les manières d'une personne de condition pour pouvoir être soupçonné de ne l'être pas.

SCÈNE VII.

FLAMAND, M. TURCARET, LA BARONNE.

FLAMAND, *à M. Turcaret.* Monsieur...

M. TURCARET. Que me veux-tu?

FLAMAND. Il est là-bas, qui vous demande.

M. TURCARET. Qui? butor!

FLAMAND. Ce monsieur que vous savez... là, ce monsieur..., monsieur... chose...

M. TURCARET. Monsieur chose?

FLAMAND. Eh! oui, ce commis que vous aimez tant. Drès qu'il vient pour deviser avec vous, tout aussitôt vous faites sortir tout le monde, et ne voulez pas que personne vous écoute.

M. TURCARET. C'est M. Rafle, apparemment?

FLAMAND. Oui, tout fin dret, monsieur; c'est lui-même.

M. TURCARET. Je vais le trouver; qu'il m'attende.

LA BARONNE. Ne disiez-vous pas que vous l'aviez chassé?

M. TURCARET. Oui; et c'est pour cela qu'il vient ici. Il cherche à se raccommoder. Dans le fond, c'est un assez bon homme, homme de confiance. Je vais savoir ce qu'il me veut.

LA BARONNE. Eh! non, non... (*A Flamand.*) Faites-le monter, Flamand. (*Flamand sort.*)

SCÈNE VIII.

M. TURCARET, LA BARONNE.

LA BARONNE. Monsieur, vous lui parlerez dans cette salle. N'êtes-vous pas ici chez vous?

M. TURCARET. Vous êtes bien honnête, madame.

LA BARONNE. Je ne veux point troubler votre conversation. Je vous laisse... N'oubliez pas la prière que je vous ai faite en faveur de Flamand.

M. TURCARET. Mes ordres sont déjà donnés pour cela : vous serez contente.

(La baronne entre dans sa chambre.)

SCÈNE IX.

M. RAFLE, M. TURCARET.

M. TURCARET. De quoi est-il question, monsieur Rafle? Pourquoi me venir chercher jusqu'ici? Ne savez-vous pas bien que, quand on vient chez les dames, ce n'est pas pour y entendre parler d'affaires?

M. RAFLE. L'importance de celles que j'ai à vous communiquer doit me servir d'excuse.

M. TURCARET. Qu'est-ce que c'est donc que ces choses d'importance?

M. RAFLE. Peut-on parler ici librement?

M. TURCARET. Oui, vous le pouvez; je suis le maître : parlez.

M. RAFLE, *tirant des papiers de sa poche et re-*

[1] Autre traiteur du temps.

gardant dans un bordereau. Premièrement, cet enfant de famille à qui nous prêtâmes l'année passée trois mille livres, et à qui je fis faire un billet de neuf par votre ordre, se voyant sur le point d'être inquiété pour le payement, a déclaré la chose à son oncle le président, qui, de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

M. TURCARET. Peine perdue que ce travail-là... Laissons-les venir; je ne prends pas facilement l'épouvante.

M. RAFLE, *après avoir regardé de nouveau dans son bordereau.* Ce caissier que vous avez cautionné, et qui vient de faire banqueroute de deux cent mille écus...

M. TURCARET, *l'interrompant.* C'est par mon ordre qu'il... Je sais où il est.

M. RAFLE. Mais les procédures se font contre vous. L'affaire est sérieuse et pressante.

M. TURCARET. On l'accommodera. J'ai pris mes mesures : cela sera réglé demain.

M. RAFLE. J'ai peur que ce ne soit trop tard.

M. TURCARET. Vous êtes trop timide... Avez-vous passé chez ce jeune homme de la rue Quincampoix, à qui j'ai fait avoir une caisse?

M. RAFLE. Oui, monsieur. Il veut bien vous prêter vingt mille francs des premiers deniers qu'il touchera, à condition qu'il fera valoir à son profit ce qui pourra lui rester à la compagnie, et que vous prendrez son parti si l'on vient à s'apercevoir de la manœuvre.

M. TURCARET. Cela est dans les règles; il n'y a rien de plus juste : voilà un garçon raisonnable. Vous lui direz, monsieur Rafle, que je le protégerai dans toutes ses affaires... Y a-t-il encore quelque chose?

M. RAFLE, *après avoir encore regardé dans le bordereau.* Ce grand homme sec, qui vous donna il y a deux mois deux mille francs pour une direction que vous lui avez fait avoir à Valogne...

M. TURCARET, *l'interrompant.* Eh bien?

M. RAFLE. Il lui est arrivé un malheur.

M. TURCARET. Quoi?

M. RAFLE. On a surpris sa bonne foi; on lui a volé quinze mille francs... Dans le fond, il est trop bon.

M. TURCARET. Trop bon! trop bon! Eh! pourquoi diable s'est-il donc mis dans les affaires?.... Trop bon! trop bon!

M. RAFLE. Il m'a écrit une lettre fort touchante, par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui.

M. TURCARET. Papier perdu, lettre inutile.

M. RAFLE. Et de faire en sorte qu'il ne soit point révoqué.

M. TURCARET. Je ferai plutôt en sorte qu'il le soit : l'emploi me reviendra; je le donnerai à un autre pour le même prix.

M. RAFLE. C'est ce que j'ai pensé comme vous.

M. TURCARET. J'agirais contre mes intérêts; je mériterais d'être cassé à la tête de la compagnie.

M. RAFLE. Je ne suis pas plus sensible que vous aux plaintes des sots... Je lui ai déjà fait réponse, et lui ai mandé tout net qu'il ne devait point compter sur vous.

M. TURCARET. Non, parbleu!

M. RAFLE, *regardant pour la dernière fois dans son bordereau.* Voulez-vous prendre, au denier quatorze, cinq mille francs qu'un honnête serrurier, de ma connaissance, a amassés par son travail et par ses épargnes?

M. TURCARET. Oui, oui; cela est bon : je lui ferai ce plaisir-là. Allez me le chercher; je serai au logis dans un quart d'heure. Qu'il apporte l'espèce. Allez, allez.

M. RAFLE, *faisant quelques pas pour sortir et revenant.* J'oubliais la principale affaire : je ne l'ai pas mise sur mon agenda.

M. TURCARET. Qu'est-ce que cette principale affaire?

M. RAFLE. Une nouvelle qui vous surprendra fort. Madame Turcaret est à Paris.

M. TURCARET, *à demi-voix.* Parlez bas, monsieur Rafle, parlez bas.

M. RAFLE, *à demi-voix.* Je la rencontrai hier dans un fiacre avec une manière de jeune seigneur, dont le visage ne m'est pas tout à fait inconnu, et que je viens de trouver dans cette rue-ci en arrivant.

M. TURCARET, *à demi-voix.* Vous ne lui parlâtes point?

M. RAFLE, *à demi-voix.* Non; mais elle m'a fait prier ce matin de ne vous en rien dire, et de vous faire souvenir seulement qu'il lui est dû quinze mois de la pension de quatre mille livres que vous lui donnez pour la tenir en province : elle ne s'en retournera point qu'elle ne soit payée.

M. TURCARET, *à demi-voix.* Oh! ventrebleu! monsieur Rafle, qu'elle le soit. Défaisons-nous promptement de cette créature-là. Vous lui porterez dès aujourd'hui les cinq cents pistoles du serrurier; mais qu'elle parte dès demain.

M. RAFLE, *à demi-voix.* Oh! elle ne demandera pas mieux. Je vais chercher le bourgeois et le mener chez vous.

M. TURCARET, *à demi-voix.* Vous m'y trouverez.

(M. Rafle sort.)

SCÈNE X.

M. TURCARET, seul.

Malepeste! ce serait une sotte aventure si madame Turcaret s'avisait de venir en cette maison : elle me perdrait dans l'esprit de ma baronne, à qui j'ai fait accroire que j'étais veuf.

SCÈNE XI.

LISETTE, M. TURCARET.

LISETTE. Madame m'a envoyée savoir, monsieur, si vous étiez encore ici en affaire.

M. TURCARET. Je n'en avais point, mon enfant. Ce sont des bagatelles dont de pauvres diables de commis s'embarrassent la tête, parce qu'ils ne sont pas faits pour les grandes choses.

SCÈNE XII.

FRONTIN, M. TURCARET, LISETTE.

FRONTIN, *à M. Turcaret.* Je suis ravi, monsieur, de vous trouver en conversation avec cette aimable personne. Quelque intérêt que j'y prenne, je me garderai bien de troubler un si doux entretien.

M. TURCARET. Tu ne seras point de trop. Approche, Frontin, je te regarde comme un homme tout à moi, et je veux que tu m'aides à gagner l'amitié de cette fille-là.

LISETTE. Cela ne sera pas bien difficile.

FRONTIN, *à M. Turcaret.* Oh! pour cela non. Je ne sais pas, monsieur, sous quelle heureuse étoile vous êtes né; mais tout le monde a naturellement un grand faible pour vous.

M. TURCARET. Cela ne vient point de l'étoile, cela vient des manières.

LISETTE. Vous les avez si belles, si prévenantes!

M. TURCARET. Comment le sais-tu?

LISETTE. Depuis le temps que je suis ici, je n'entends dire autre chose à madame la baronne.

M. TURCARET. Tout de bon?

FRONTIN. Cette femme-là ne saurait cacher sa fai-

blesse : elle vous aime si tendrement !... Demandez, demandez à Lisette.

LISETTE. Oh! c'est vous qu'il en faut croire, monsieur Frontin.

FRONTIN. Non, je ne comprends pas moi-même tout ce que je sais là-dessus; et ce qui m'étonne davantage, c'est l'excès où cette passion est parvenue, sans pourtant que M. Turcaret se soit donné beaucoup de peine pour chercher à la mériter.

M. TURCARET. Comment, comment l'entends-tu?

FRONTIN. Je vous ai vu vingt fois, monsieur, manquer d'attention pour certaines choses...

M. TURCARET. Oh, parbleu! je n'ai rien à me reprocher là-dessus.

LISETTE. Oh! non : je suis sûre que monsieur n'est pas homme à laisser échapper la moindre occasion de faire plaisir aux personnes qu'il aime. Ce n'est que par là qu'on mérite d'être aimé.

FRONTIN, *à M. Turcaret*. Cependant, monsieur ne le mérite pas autant que je le voudrais.

M. TURCARET. Explique-toi donc.

FRONTIN. Oui; mais ne trouverez-vous point mauvais, qu'en serviteur fidèle et sincère, je prenne la liberté de vous parler à cœur ouvert?

M. TURCARET. Parle.

FRONTIN. Vous ne répondez pas assez à l'amour que madame la baronne a pour vous.

M. TURCARET. Je n'y répond pas?

FRONTIN. Non, monsieur... (*A Lisette.*) Je t'en fais juge, Lisette. Monsieur, avec tout son esprit, fait des fautes d'attention.

M. TURCARET. Qu'appelles-tu donc des fautes d'attention?

FRONTIN. Un certain oubli, certaine négligence...

M. TURCARET. Mais encore?

FRONTIN. Mais, par exemple, n'est-ce pas une chose honteuse que vous n'ayez pas encore songé à lui faire présent d'un équipage?

LISETTE, *à M. Turcaret*. Ah! pour cela, monsieur, il a raison. Vos commis en donnent bien à leurs maîtresses.

M. TURCARET. A quoi bon un équipage? N'a-t-elle pas le mien dont elle dispose quand il lui plaît?

FRONTIN. Oh! monsieur, avoir un carrosse à soi, ou être obligé d'emprunter ceux des ses amis, cela est bien différent.

LISETTE, *à M. Turcaret*. Vous êtes trop dans le monde pour ne le pas connaître. La plupart des femmes sont plus sensibles à la vanité d'avoir un équipage qu'au plaisir même de s'en servir.

M. TURCARET. Oui, je comprends cela.

FRONTIN. Cette fille-là, monsieur, est de fort bon sens. Elle ne parle pas mal, au moins.

M. TURCARET. Je ne te trouve pas si sot non plus que je t'ai cru d'abord, toi, Frontin.

FRONTIN. Depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service, je sens, de moment en moment, que l'esprit me vient. Oh! je prévois que je profiterai beaucoup avec vous.

M. TURCARET. Il ne tiendra qu'à toi.

FRONTIN. Je vous proteste, monsieur, que je ne manque pas de bonne volonté. Je donnerais donc à madame la baronne un bon grand carrosse, bien étoffé.

M. TURCARET. Elle en aura un. Vos réflexions sont justes; elles me déterminent.

FRONTIN. Je savais bien que ce n'était qu'une faute d'attention.

M. TURCARET. Sans doute; et, pour marque de cela, je vais de ce pas commander un carrosse.

FRONTIN. Fi donc! monsieur, il ne faut pas que vous paraissiez là-dedans, vous; il ne serait pas honnête que l'on sût dans le monde que vous donnez un carrosse à madame la baronne. Servez-vous d'un tiers, d'une main étrangère, mais fidèle. Je connais deux ou trois selliers qui ne savent point encore que je suis à vous; si vous voulez, je me chargerai du soin...

M. TURCARET, *l'interrompant*. Volontiers. Tu me parais assez entendu; je m'en rapporte à toi... (*Lui donnant sa bourse.*) Voilà soixante pistoles que j'ai de reste dans ma bourse, tu les donneras à compte.

FRONTIN, *prenant la bourse*. Je n'y manquerai pas, monsieur. A l'égard des chevaux, j'ai un maître maquignon, qui est mon neveu à la mode de Bretagne; il vous en fournira de fort beaux.

M. TURCARET. Qu'il me vendra bien cher, n'est-ce pas?

FRONTIN. Non, monsieur; il vous les vendra en conscience.

M. TURCARET. La conscience d'un maquignon!

FRONTIN. Oh! je vous en réponds, comme de la mienne.

M. TURCARET. Sur ce pied-là, je me servirai de lui.

FRONTIN. Autre faute d'attention...

M. TURCARET, *l'interrompant*. Oh! va te promener, avec tes fautes d'attention... Ce coquin-là me ruinerait à la fin... Tu diras, de ma part, à madame la baronne qu'une affaire, qui sera bientôt terminée, m'appelle au logis. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN. Cela ne commence pas mal.

LISETTE. Non, pour madame la baronne; mais pour nous.

FRONTIN. Voilà toujours soixante pistoles que nous pouvons garder. Je les gagnerai bien sur l'équipage; serre-les : ce sont les premiers fondements de notre communauté.

LISETTE. Oui; mais il faut promptement bâtir sur ces fondements-là, car je fais des réflexions morales, je t'en avertis.

FRONTIN. Peut-on les savoir?

LISETTE. Je m'ennuie d'être soubrette.

FRONTIN. Comment, diable! tu deviens ambitieuse?

LISETTE. Oui, mon enfant. Il faut que l'air qu'on respire dans une maison fréquentée par un financier soit contraire à la modestie, car, depuis le peu de temps que j'y suis, il me vient des idées de grandeur que je n'ai jamais eues. Hâte-toi d'amasser du bien; autrement, quelque engagement que nous ayons ensemble, le premier riche faquin qui viendra pour m'épouser...

FRONTIN, *l'interrompant*. Mais, donne-moi donc le temps de m'enrichir!

LISETTE. Je te donne trois ans; c'est assez pour un homme d'esprit.

FRONTIN. Je ne te demande pas davantage... C'est assez, ma princesse. Je vais ne rien épargner pour vous mériter; et, si je manque d'y réussir, ce ne sera pas faute d'attention. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

LISETTE, seule.

Je ne saurais m'empêcher d'aimer ce Frontin; c'est mon chevalier, à moi; et, au train que je lui vois prendre, j'ai un secret pressentiment qu'avec ce garçon-là je deviendrai quelque jour femme de qualité.

ACTE IV.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER. Que fais-tu ici? Ne m'avais-tu pas dit que tu retournerais chez ton agent de change? Est-ce que tu ne l'aurais pas encore trouvé au logis?

FRONTIN. Pardonnez-moi, monsieur; mais il n'était pas en fonds : il n'avait pas chez lui toute la somme. Il m'a dit de retourner ce soir. Je vais vous rendre le billet, si vous voulez.

LE CHEVALIER. Eh! garde-le; que veux-tu que j'en fasse?... La baronne est là-dedans? Que fait-elle?

FRONTIN. Elle s'entretient avec Lisette d'un carrosse que je vais ordonner pour elle, et d'une certaine maison de campagne, qui lui plaît et qu'elle veut louer, en attendant que je lui en fasse faire l'acquisition.

LE CHEVALIER. Un carrosse, une maison de campagne? Quelle folie!

FRONTIN. Oui; mais tout cela se doit faire aux dépens de M. Turcaret. Quelle sagesse!

LE CHEVALIER. Cela change la thèse.

FRONTIN. Il n'y a qu'une chose qui l'embarrassait.

LE CHEVALIER. Eh, quoi?

FRONTIN. Une petite bagatelle.

LE CHEVALIER. Dis-moi donc ce que c'est?

FRONTIN. Il faut meubler cette maison de campagne. Elle ne savait comment engager à cela M. Turcaret; mais le génie supérieur qu'elle a placé auprès de lui s'est chargé de ce soin-là.

LE CHEVALIER. De quelle manière t'y prendras-tu?

FRONTIN. Je vais chercher un vieux coquin de ma connaissance, qui nous aidera à tirer dix mille francs dont nous avons besoin pour nous meubler.

LE CHEVALIER. As-tu bien fait attention à ton stratagème?

FRONTIN. Oh! qu'oui, monsieur; c'est mon fort que l'attention. J'ai tout cela dans ma tête; ne vous mettez pas en peine. Un petit acte supposé... un faux exploit.

LE CHEVALIER, *l'interrompant*. Mais prends-y garde, Frontin, M. Turcaret sait les affaires.

FRONTIN. Mon vieux coquin les sait encore mieux que lui. C'est le plus habile, le plus intelligent écrivain!...

LE CHEVALIER. C'est une autre chose.

FRONTIN. Il a presque toujours eu son logement dans les maisons du roi à cause de ses écritures.

LE CHEVALIER. Je n'ai plus rien à te dire.

FRONTIN. Je sais où le trouver, à coup sûr; et nos machines seront bientôt prêtes... Adieu; voilà M. le marquis qui vous cherche. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS. Ah! palsembleu! chevalier, tu deviens bien rare. On ne te trouve nulle part. Il y a vingt-quatre heures que je te cherche pour te consulter sur une affaire de cœur.

LE CHEVALIER. Eh! depuis quand te mêles-tu de ces sortes d'affaires, toi?

LE MARQUIS. Depuis trois ou quatre jours.

LE CHEVALIER. Et tu m'en fais aujourd'hui la première confidence? Tu deviens bien discret.

LE MARQUIS. Je me donne au diable si j'y ai songé. Une affaire de cœur ne me tient au cœur que très-faiblement, comme tu sais. C'est une conquête que j'ai faite par hasard, que je conserve par amusement, et dont je me déferai par caprice, ou par raison, peut-être.

LE CHEVALIER. Voilà un bel attachement!

LE MARQUIS. Il ne faut pas que les plaisirs de la vie nous occupent trop sérieusement. Je ne m'embarrasse de rien, moi... Elle m'avait donné son portrait; je l'ai perdu. Un autre s'en pendrait : (*Faisant le geste de montrer quelque chose qui n'a nulle valeur.*) Je m'en soucie comme de cela.

LE CHEVALIER. Avec de pareils sentiments, tu dois te faire adorer... Mais, dis-moi un peu, qu'est-ce que cette femme-là?

LE MARQUIS. C'est une femme de qualité, une comtesse de province, car elle me l'a dit.

LE CHEVALIER. Eh! quel temps as-tu pris pour faire cette conquête-là? Tu dors tout le jour et bois toute la nuit ordinairement.

LE MARQUIS. Oh! non pas, non pas, s'il vous plaît; dans ce temps-ci il y a des heures de bal : c'est là qu'on trouve de bonnes occasions.

LE CHEVALIER. C'est-à-dire que c'est une connaissance de bal?

LE MARQUIS. Justement. J'y allai l'autre jour un peu chaud de vin : j'étais en pointe; j'agaçais les jolis masques. J'aperçois une taille, un air de gorge, une tournure de hanches... J'aborde, je prie, je presse, j'obtiens qu'on se démasque; je vois une personne...

LE CHEVALIER, *l'interrompant*. Jeune, sans doute.

LE MARQUIS. Non, assez vieille.

LE CHEVALIER. Mais belle encore, et des plus agréables?

LE MARQUIS. Pas trop belle.

LE CHEVALIER. L'amour, à ce que je vois, ne t'aveugle pas?

LE MARQUIS. Je rends justice à l'objet aimé.

LE CHEVALIER. Elle a donc de l'esprit?

LE MARQUIS. Oh! pour de l'esprit, c'est un prodige! Quel flux de pensées! quelle imagination! Elle me dit cent extravagances qui me charmèrent.

LE CHEVALIER. Quel fut le résultat de la conversation?

LE MARQUIS. Le résultat? Je la ramenai chez elle avec sa compagnie : je lui offris mes services; et la vieille folle les accepta.

LE CHEVALIER. Tu l'a revue depuis?

LE MARQUIS. Le lendemain au soir, dès que je fus levé, je me rendis à son hôtel.

LE CHEVALIER. Hôtel garni, apparemment?

LE MARQUIS. Oui, hôtel garni.

LE CHEVALIER. Eh bien?

LE MARQUIS. Eh bien! autre vivacité de conversation, nouvelles folies, tendres protestations de ma part, vives reparties de la sienne. Elle me donna ce maudit portrait que j'ai perdu avant-hier; je ne l'ai pas revue depuis. Elle m'a écrit; je lui ai fait réponse : elle m'attend aujourd'hui, mais je ne sais ce que je dois faire. Irai-je, ou n'irai-je pas? Que me conseilles-tu? C'est pour cela que je te cherche.

LE CHEVALIER. Si tu n'y vas pas, cela sera malhonnête.

LE MARQUIS. Oui; mais si j'y vais, aussi, cela paraîtra bien empressé. La conjoncture est délicate. Marquer tant d'empressement, c'est courir après une femme; cela est bien bourgeois? qu'en dis-tu?

LE CHEVALIER. Pour te donner conseil là-dessus, il faudrait connaître cette personne-là.

LE MARQUIS. Il faut te la faire connaître. Je veux te donner ce soir à souper chez elle avec ta baronne.

LE CHEVALIER. Cela ne se peut pas pour ce soir; car je donne à souper ici.

LE MARQUIS. A souper ici? je t'amène ma conquête.

LE CHEVALIER. Mais la baronne...

LE MARQUIS, *l'interrompant*. Oh! la baronne s'accommodera fort de cette femme-là ; il est bon même qu'elles fassent connaissance : nous ferons quelquefois de petites parties carrées.

LE CHEVALIER. Mais ta comtesse ne fera-t-elle pas difficulté de venir avec toi, tête-à-tête, dans une maison?

LE MARQUIS, *l'interrompant*. Des difficultés! oh! ma comtesse n'est point difficultueuse : c'est une personne qui sait vivre, une femme revenue des préjugés de l'éducation.

LE CHEVALIER. Eh bien! amène-la, tu nous feras plaisir.

LE MARQUIS. Tu en seras charmé, toi. Les jolies manières! Tu verras une femme vive, pétulante, distraite, étourdie, dissipée, et toujours barbouillée de tabac. On ne la prendrait pas pour une femme de province.

LE CHEVALIER. Tu en fais un beau portrait! Nous verrons si tu n'es pas un peintre flatteur.

LE MARQUIS. Je vais la chercher. Sans adieu, chevalier.

LE CHEVALIER. Serviteur, marquis.

(Le marquis sort.)

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, seul.

Cette charmante conquête du marquis est apparemment une comtesse comme celle que j'ai sacrifiée à la baronne.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LA BARONNE. Que faites-vous donc là seul, chevalier? Je croyais que le marquis était avec vous.

LE CHEVALIER, *riant*. Il sort dans le moment, madame... Ah! ah! ah!

LA BARONNE. De quoi riez-vous donc?

LE CHEVALIER. Ce fou de marquis est amoureux d'une femme de province, d'une comtesse, qui loge en chambre garnie. Il est allé la prendre chez elle pour l'amener ici. Nous en aurons le divertissement.

LA BARONNE. Mais, dites-moi, chevalier, les avez-vous priés à souper?

LE CHEVALIER. Oui, madame : augmentation de convives, surcroît de plaisir. Il faut amuser M. Turcaret, le dissiper.

LA BARONNE. La présence du marquis le divertira mal. Vous ne savez pas qu'ils se connaissent. Ils ne s'aiment point. Il s'est passé tantôt entre eux une scène ici...

LE CHEVALIER, *l'interrompant*. Le plaisir de la table raccommode tout. Ils ne sont peut-être pas si mal ensemble qu'il soit impossible de les réconcilier. Je me charge de cela : reposez-vous sur moi. M. Turcaret est un bon sot.

LA BARONNE, *voyant entrer M. Turcaret*. Taisez-vous; je crois que le voici... Je crains qu'il ne vous ait entendu.

SCÈNE V.

M. TURCARET, LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à M. Turcaret, en l'embrassant*. Monsieur Turcaret veut bien permettre qu'on l'embrasse, et qu'on lui témoigne la vivacité du plaisir qu'on aura tantôt de se trouver avec lui le verre à la main?

M. TURCARET, *avec embarras*. Le plaisir de cette vivacité-là... monsieur, sera... bien réciproque. L'honneur que je reçois d'une part, joint à... la satisfaction que... l'on trouve de l'autre... (*lui montrant la baronne*) avec madame, fait en vérité que... je vous assure... que... je suis fort aise de cette partie-là.

LA BARONNE. Vous allez, monsieur, vous engager dans des compliments qui embarrasseront aussi M. le chevalier; et vous ne finirez ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER, *à M. Turcaret*. Ma cousine a raison; supprimons la cérémonie, et ne songeons qu'à nous réjouir. Vous aimez la musique?

M. TURCARET. Si je l'aime? malepeste! Je suis abonné à l'Opéra.

LE CHEVALIER. C'est la passion dominante des gens du beau monde.

M. TURCARET. C'est la mienne.

LE CHEVALIER. La musique remue les passions.

M. TURCARET. Terriblement! Une belle voix, soutenue d'une trompette, cela jette dans une douce rêverie.

LA BARONNE. Que vous avez le goût bon!

LE CHEVALIER, *à M. Turcaret*. Oui, vraiment... Que je suis un grand sot de n'avoir pas songé à cet instrument-là!... (*Voulant sortir.*) Oh! parbleu, puisque vous êtes dans le goût des trompettes, je vais moi-même donner ordre...

M. TURCARET, *l'arrêtant*. Je ne souffrirai point cela, monsieur le chevalier. Je ne prétends point que pour une trompette...

LA BARONNE, *bas, à M. Turcaret*. Laissez-le aller, monsieur. (*Le chevalier sort.*)

SCÈNE VI.

M. TURCARET, LA BARONNE.

LA BARONNE. Et quand nous pouvons être seuls quelques moments ensemble, épargnons-nous, autant qu'il nous sera possible, la présence des importuns.

M. TURCARET. Vous m'aimez plus que je ne mérite, madame.

LA BARONNE. Qui ne vous aimerait pas? Mon cousin le chevalier lui-même a toujours eu un attachement pour vous...

M. TURCARET, *l'interrompant*. Je lui suis bien obligé.

LA BARONNE. Une attention pour tout ce qui peut vous plaire...

M. TURCARET, *l'interrompant*. Il me paraît fort bon garçon.

SCÈNE VII.

LISETTE, LA BARONNE, M. TURCARET.

LA BARONNE, *à Lisette*. Qu'y a-t-il, Lisette?

LISETTE. Un homme vêtu de gris-noir, avec un rabat sale et une vieille perruque... (*Bas.*) Ce sont les meubles de la maison de campagne.

LA BARONNE. Qu'on fasse entrer.

SCÈNE VIII.

M. FURET, FRONTIN, M. TURCARET, LA BARONNE, LISETTE.

M. FURET, *à la baronne et à Lisette*. Qui de vous deux, mesdames, est la maîtresse de céans?

LA BARONNE. C'est moi. Que voulez-vous?

M. FURET. Je ne répondrai point qu'au préalable je ne me sois donné l'honneur de vous saluer, vous, madame, et toute l'honorable compagnie, avec tout le respect dû et requis.

M. TURCARET, *à part*. Voilà un plaisant original!

LISETTE, *à M. Furet*. Sans tant de façons, monsieur, dites-nous, au préalable, qui vous êtes.

M. FURET. Je suis huissier à verge, à votre service, et je me nomme M. Furet.

LA BARONNE. Chez moi un huissier!

FRONTIN. Cela est bien insolent.

M. TURCARET, *à la baronne.* Voulez-vous, madame, que je jette ce drôle-là par les fenêtres? Ce n'est pas le premier coquin que...

M. FURET, *l'interrompant.* Tout beau, monsieur! D'honnêtes huissiers, comme moi, ne sont point exposés à de pareilles aventures. J'exerce mon petit ministère d'une façon si obligeante, que toutes les personnes de qualité se font un plaisir de recevoir un exploit de ma main. (*Tirant un papier de sa poche.*) En voici un que j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur (avec votre permission, monsieur), que j'aurai l'honneur de présenter respectueusement à madame..., sous votre bon plaisir, monsieur.

LA BARONNE. Un exploit à moi?... (*A Lisette.*) Voyez ce que c'est, Lisette.

LISETTE. Moi, madame, je n'y connais rien: je ne sais lire que des billets doux... (*A Frontin.*) Regarde, toi, Frontin.

FRONTIN. Je n'entends pas encore les affaires.

M. FURET, *à la baronne.* C'est pour une obligation que défunt M. le baron de Porcandorf, votre époux...

LA BARONNE, *l'interrompant.* Feu mon époux, monsieur? cela ne me regarde point; j'ai renoncé à la communauté.

M. TURCARET. Sur ce pied-là, on n'a rien à vous demander.

M. FURET. Pardonnez-moi, monsieur, l'acte étant signé par madame...

M. TURCARET, *l'interrompant.* L'acte est donc solidaire?

M. FURET. Oui, monsieur, très-solidaire, et même avec déclaration d'emploi... Je vais vous en lire les termes; ils sont énoncés dans l'exploit.

M. TURCARET. Voyons si l'acte est en bonne forme.

M. FURET, *après avoir mis des lunettes, lisant son exploit.* « Par-devant, etc., furent présents, en « leurs personnes, haut et puissant seigneur Georges-« Guillaume de Porcandorf, et dame Agnès-Ildegonde de la Dolinvillière, son épouse, de lui dûment autorisée à l'effet des présentes, lesquels ont « reconnu devoir à Eloi-Jérôme Poussif, marchand « de chevaux, la somme de dix mille livres »...

LA BARONNE, *l'interrompant.* Dix mille livres!

LISETTE. La maudite obligation!

M. FURET, *continuant à lire son exploit.* « Pour un « équipage fourni par ledit Poussif, consistant en « douze mulets, quinze chevaux normands, sous poil « roux, et trois bardeaux d'Auvergne, ayant tous « crins, queue et oreilles, et garnis de leurs bâts, « selles, brides et licols »...

LISETTE, *l'interrompant.* Brides et licols! Est-ce à une femme à payer ces sortes de nippes-là?

M. TURCARET. Ne l'interrompons point..... (*A M. Furet.*) Achevez, mon ami.

M. FURET, *achevant de lire son exploit.* « Au paye-« ment desquelles dix mille livres lesdits débiteurs « ont obligé, affecté et hypothéqué généralement tous « leurs biens présents et à venir, sans division, ni dis-« cussion, renonçant auxdits droits; et pour l'exé-« cution des présentes, ont élu domicile chez Innocent-« Blaise Le Juste, ancien procureur au Châtelet, « demeurant rue du Bout-du-Monde. Fait et passé, « etc. »

FRONTIN, *à M. Turcaret.* L'acte est-il en bonne forme, monsieur?

M. TURCARET. Je n'y trouve rien à redire que la somme.

M. FURET. Que la somme, monsieur? Oh! il n'y a rien à redire à la somme; elle est fort bien énoncée.

M. TURCARET, *à la baronne.* Cela est chagrinant.

LA BARONNE. Comment! chagrinant? Est-ce qu'il faudra qu'il m'en coûte dix mille livres pour avoir signé?

LISETTE. Voilà ce que c'est que d'avoir trop de complaisance pour un mari. Les femmes ne se corrigeront-elles jamais de ce défaut-là?

LA BARONNE. Quelle injustice!... (*A M. Turcaret.*) N'y a-t-il pas moyen de revenir contre cet acte-là, monsieur Turcaret?

M. TURCARET. Je n'y vois point d'apparence. Si dans l'acte vous n'aviez pas expressément renoncé aux droits de division et de discussion, nous pourrions chicaner ledit Poussif.

LA BARONNE. Il faut donc se résoudre à payer, puisque vous m'y condamnez, monsieur. Je n'appelle pas de vos décisions.

FRONTIN, *bas à M. Turcaret.* Quelle déférence on a pour vos sentiments!

LA BARONNE, *à M. Turcaret.* Cela m'incommodera un peu; cela dérangera la destination que j'avais faite de certain billet au porteur que vous savez.

LISETTE. Il n'importe; payons, madame; ne soutenons pas un procès contre l'avis de M. Turcaret.

LA BARONNE. Le ciel m'en préserve! Je vendrais plutôt mes bijoux, mes meubles.

FRONTIN, *bas, à M. Turcaret.* Vendre ses meubles, ses bijoux, et pour l'équipage d'un mari encore! La pauvre femme!

M. TURCARET, *à la baronne.* Non, madame, vous ne vendrez rien. Je me charge de cette dette-là; j'en fais mon affaire.

LA BARONNE. Vous vous moquez. Je me servirai de ce billet, vous dis-je.

M. TURCARET. Il faut le garder pour un autre usage.

LA BARONNE. Non, monsieur, non; la noblesse de votre procédé m'embarrasse plus que l'affaire même.

M. TURCARET. N'en parlons plus, madame; je vais, tout de ce pas, y mettre ordre.

FRONTIN. La belle âme!... (*A M. Furet.*) Suis-nous, sergent: on va te payer.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.* Ne tardez pas, au moins. Songez que l'on vous attend.

M. TURCARET. J'aurai promptement terminé cela; et puis je reviendrai des affaires aux plaisirs.

(Il sort avec M. Furet et Frontin.)

SCÈNE IX.

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE, *à part.* Et nous vous renverrons des plaisirs aux affaires, sur ma parole! Les habiles fripons que MM. Furet et Frontin! et la bonne dupe que M. Turcaret!

LA BARONNE. Il me paraît qu'il l'est trop, Lisette.

LISETTE. Effectivement, on n'a point assez de mérite à le faire donner dans le panneau.

LA BARONNE. Sais-tu bien que je commence à le plaindre?

LISETTE. Mort de ma vie! point de pitié indiscrète. Ne plaignons point un homme qui ne plaint personne.

LA BARONNE. Je sens naître, malgré moi, des scrupules.

LISETTE. Il faut les étouffer.

LA BARONNE. J'ai peine à les vaincre.

LISETTE. Il n'est pas encore temps d'en avoir, et il vaut mieux sentir quelque jour des remords pour avoir ruiné un homme d'affaires, que le regret d'en avoir manqué l'occasion.

SCÈNE X.

JASMIN, LA BARONNE, LISETTE.

JASMIN, *à la baronne.* C'est de la part de madame Dorimène.

LA BARONNE. Faites entrer. (*Jasmin sort.*)

SCÈNE XI.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE. Elle m'envoie peut-être proposer une partie de plaisir, mais...

SCÈNE XII.

Mme JACOB, LA BARONNE, LISETTE.

Mme JACOB, *à la baronne.* Je vous demande pardon, madame, de la liberté que je prends. Je revends à la toilette, et je me nomme madame Jacob. J'ai l'honneur de vendre quelquefois des dentelles et toutes sortes de pommades à Mme Dorimène. Je viens de l'avertir que j'aurai tantôt un bon hasard, mais elle n'est point en argent, et elle m'a dit que vous pourriez vous en accommoder.

LA BARONNE. Qu'est-ce que c'est?

Mme JACOB. Une garniture de quinze cents livres, que veut revendre une fermière des Regrats. Elle ne l'a mise que deux fois. La dame en est dégoûtée : elle la trouve trop commune; elle veut s'en défaire.

LA BARONNE. Je ne serais pas fâchée de voir cette coiffure.

Mme JACOB. Je vous l'apporterai dès que je l'aurai, madame; je vous en ferai avoir bon marché.

LISETTE. Vous n'y perdrez pas; madame est généreuse.

Mme JACOB. Ce n'est pas l'intérêt qui me gouverne, et j'ai, Dieu merci, d'autres talents que de revendre à la toilette.

LA BARONNE. J'en suis persuadée.

LISETTE, *à Mme Jacob.* Vous en avez bien la mine.

Mme JACOB. Eh! vraiment, si je n'avais pas d'autres ressources, comment pourrais-je élever mes enfants aussi honnêtement que je le fais? J'ai un mari, à la vérité, mais il ne sert qu'à faire grossir ma famille, sans m'aider à l'entretenir.

LISETTE. Il y a bien des maris qui font tout le contraire.

LA BARONNE. Eh! que faites-vous donc, madame Jacob, pour fournir ainsi toute seule aux dépenses de votre famille?

Mme JACOB. Je fais des mariages, ma bonne dame. Il est vrai que ce sont des mariages légitimes : ils ne produisent pas tant que les autres; mais, voyez-vous, je ne veux rien avoir à me reprocher.

LISETTE. C'est fort bien fait.

Mme JACOB. J'ai marié, depuis quatre mois, un jeune mousquetaire avec la veuve d'un auditeur des comptes. La belle union! ils tiennent tous les jours table ouverte; ils mangent la succession de l'auditeur le plus agréablement du monde.

LISETTE. Ces deux personnes-là sont bien assorties.

Mme JACOB. Oh! tous mes mariages sont heureux... (*A la baronne.*) Et si madame était dans le goût de se marier, j'ai en main le plus excellent sujet.

LA BARONNE. Pour moi, madame Jacob?

Mme JACOB. C'est un gentilhomme Limousin. La bonne pâte de mari! il se laissera mener par une femme comme un Parisien.

LISETTE, *à la baronne.* Voilà encore un bon hasard, madame.

LA BARONNE. Je ne me sens point en disposition d'en profiter; je ne veux pas sitôt me marier; je ne suis point encore dégoûtée du monde.

LISETTE, *à Mme Jacob.* Oh bien! je le suis, moi, madame Jacob. Mettez-moi sur vos tablettes.

Mme JACOB. J'ai votre affaire. C'est un gros commis qui a déjà quelque bien, mais peu de protection. Il cherche une jolie femme pour s'en faire.

LISETTE. Le bon parti! Voilà mon fait.

LA BARONNE, *à Mme Jacob.* Vous devez être riche, madame Jacob?

Mme JACOB. Hélas! hélas! je devrais faire dans Paris une figure..., je devrais rouler carrosse, ma chère dame, ayant un frère comme j'en ai un dans les affaires.

LA BARONNE. Vous avez un frère dans les affaires?

Mme JACOB. Et dans les grandes affaires encore! Je suis sœur de M. Turcaret, puisqu'il faut vous le dire... Il n'est pas que vous n'en ayez ouï parler?

LA BARONNE, *avec étonnement.* Vous êtes sœur de M. Turcaret?

Mme JACOB. Oui, madame, je suis sa sœur de père et de mère même.

LISETTE, *étonnée aussi.* M. Turcaret est votre frère, madame Jacob?

Mme JACOB. Oui, mon frère, mademoiselle, mon propre frère; et je n'en suis pas plus grande dame pour cela... Je vous vois toutes deux bien étonnées. C'est sans doute à cause qu'il me laisse prendre toute la peine que je me donne?

LISETTE. Eh oui! c'est ce qui fait le sujet de notre étonnement.

Mme JACOB. Il fait bien pis, le dénaturé qu'il est! il m'a défendu l'entrée de sa maison, et il n'a pas le cœur d'employer mon époux.

LA BARONNE. Cela crie vengeance.

LISETTE, *à Mme Jacob.* Ah! le mauvais frère!

Mme JACOB. Aussi mauvais frère que mauvais mari. N'a-t-il pas chassé sa femme de chez lui!

LA BARONNE. Il faisait donc mauvais ménage?

Mme JACOB. Ils le font encore, madame; ils n'ont ensemble aucun commerce; et ma belle-sœur est en province.

LA BARONNE. Quoi! M. Turcaret n'est pas veuf?

Mme JACOB. Bon! il y a dix ans qu'il est séparé de sa femme, à qui il fait tenir une pension à Valogne, afin de l'empêcher de venir à Paris.

LA BARONNE, *bas, à Lisette.* Lisette?

LISETTE, *bas.* Par ma foi! madame, voilà un méchant homme.

Mme JACOB. Oh! le ciel le punira tôt ou tard; cela ne lui peut manquer. J'ai déjà ouï dire dans une maison qu'il y avait du dérangement dans ses affaires.

LA BARONNE. Du dérangement dans ses affaires?

Mme JACOB. Eh! le moyen qu'il n'y en ait pas; c'est un vieux fou, qui a toujours aimé toutes les femmes, hors la sienne. Il jette tout par les fenêtres, dès qu'il est amoureux; c'est un panier percé.

LISETTE, *bas, à la baronne.* A qui le dit-elle? qui le sait mieux que nous?

Mme JACOB, *à la baronne.* Je ne sais à qui il est attaché présentement; mais il a toujours quelques demoiselles qui le plument, qui l'attrapent, et il s'imagine les attraper, lui, parce qu'il leur promet de les épouser. N'est-ce pas là un grand sot? Qu'en dites-vous, madame?

LA BARONNE, *déconcertée.* Oui; cela n'est pas tout à fait...

Mme JACOB, *l'interrompant.* Oh! que j'en suis aise! Il le mérite bien, le malheureux! il le mérite bien. Si je connaissais sa maîtresse, j'irais lui conseiller de le piller, de le manger, de le ronger, de l'a-

blâmer... (*A Lisette.*) N'en feriez-vous pas autant, mademoiselle?

LISETTE. Je n'y manquerais pas, madame Jacob.

Mme JACOB, *à la baronne.* Je vous demande pardon de vous étourdir ainsi de mes chagrins; mais, quand il m'arrive d'y faire réflexion, je me sens si pénétrée que je ne puis me taire... Adieu, madame; sitôt que j'aurai la garniture, je ne manquerai pas de vous l'apporter.

LA BARONNE. Cela ne presse pas, madame, cela ne presse pas. (*Mme Jacob sort.*)

SCÈNE XIII.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE. Eh bien! Lisette?

LISETTE. Eh bien! madame?

LA BARONNE. Aurais-tu deviné que M. Turcaret eût une sœur revendeuse à la toilette?

LISETTE. Auriez-vous cru, vous, qu'il eût une vraie femme en province?

LA BARONNE. Le traître! il m'avait assuré qu'il était veuf, et je le croyais de bonne foi.

LISETTE. Ah! le vieux fourbe!... (*Voyant rêver la baronne.*) Mais, qu'est-ce donc que cela?... Qu'avez-vous?... Je vous vois toute chagrine. Merci de ma vie! vous prenez la chose aussi sérieusement que si vous étiez amoureuse de M. Turcaret.

LA BARONNE. Quoique je ne l'aime pas, puis-je perdre sans chagrin l'espérance de l'épouser? Le scélérat! il a une femme; il faut que je rompe avec lui.

LISETTE. Oui, mais l'intérêt de votre fortune veut que vous le ruiniez auparavant. Allons, madame, pendant que nous le tenons, brusquons son coffre-fort, saisissons ses billets; mettons M. Turcaret à feu et à sang: rendons-le, enfin, si misérable qu'il puisse un jour faire pitié, même à sa femme, et redevenir frère de Mme Jacob.

ACTE V.

SCÈNE I.

LISETTE, seule.

La bonne maison que celle-ci pour Frontin et pour moi! Nous avons déjà soixante pistoles, et il nous en reviendra peut-être autant de l'acte solidaire. Courage! si nous gagnons souvent de ces petites sommes-là, nous en aurons à la fin une raisonnable.

SCÈNE II.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE. Il me semble que M. Turcaret devrait bien être de retour, Lisette.

LISETTE. Il faut qu'il lui soit survenu quelque nouvelle affaire... (*Voyant entrer Flamand, sans le reconnaître d'abord, parce qu'il n'est plus en livrée.*) Mais que veut ce monsieur?

SCÈNE III.

FLAMAND, LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE, *à Lisette.* Pourquoi laisse-t-on entrer sans avertir?

FLAMAND. Il n'y a pas de mal à cela, madame; c'est moi.

LISETTE, *à la baronne, en reconnaissant Flamand.* Eh! c'est Flamand, madame; Flamand sans livrée! Flamand, l'épée au côté! quelle métamorphose!

FLAMAND. Doucement, mademoiselle, doucement! On ne doit pas, s'il vous plaît, m'appeler Flamand tout court. Je ne suis plus laquais de M. Turcaret, non; il vient de me faire donner un bon emploi, oui. Je suis présentement dans les affaires, da! et, par ainsi, il faut m'appeler monsieur Flamand; entendez-vous?

LISETTE. Vous avez raison, monsieur Flamand; puisque vous êtes devenu commis, on ne doit plus vous traiter comme un laquais.

FLAMAND, *montrant la baronne.* C'est à madame que j'en ai l'obligation; et je viens ici tout exprès pour la remercier. C'est une bonne dame qui a bien de la bonté pour moi de m'avoir fait bailler une bonne commission, qui me vaudra bien cent bons écus par chacun an, et qui est dans un bon pays encore; car c'est à Falaise, qui est une si bonne ville, et où il y a, dit-on, de si bonnes gens.

LISETTE. Il y a bien du bon dans tout cela, monsieur Flamand.

FLAMAND. Je suis capitaine concierge de la porte de Guibrai. J'aurai les clefs, et pourrai faire entrer et sortir tout ce qu'il me plaira. L'on m'a dit que c'était un bon droit que celui-là.

LISETTE. Peste!

FLAMAND. Oh! ce qu'il y a de meilleur, c'est que cet emploi-là porte bonheur à ceux qui l'ont, car ils s'y enrichissent trétous. M. Turcaret a, dit-on, commencé par là.

LA BARONNE. Cela est bien glorieux pour vous, monsieur Flamand, de marcher ainsi sur les pas de votre maître!

LISETTE, *à Flamand.* Et nous vous exhortons, pour votre bien, à être honnête comme lui.

FLAMAND, *à la baronne.* Je vous enverrai, madame, de petits présents, de fois à autres.

LA BARONNE. Non, mon pauvre Flamand, je ne te demande rien.

FLAMAND. Oh! que si fait. Je sais bien comme les commis en usent avec les demoiselles qui les placent... Mais tout ce que je crains, c'est d'être révoqué; car dans les commissions on est grandement sujet à ça, voyez-vous?

LISETTE. Cela est désagréable.

FLAMAND, *à la baronne.* Par exemple, le commis que l'on révoque aujourd'hui pour me mettre à sa place, a eu cet emploi-là par le moyen d'une certaine dame que M. Turcaret a aimée et qu'il n'aime plus. Prenez bien garde, madame, de me faire révoquer aussi.

LA BARONNE. J'y donnerai toute mon attention, monsieur Flamand.

FLAMAND. Je vous prie de plaire toujours à M. Turcaret, madame.

LA BARONNE. Je ferai tout mon possible, puisque vous y êtes intéressé.

FLAMAND, *s'approchant de la baronne.* Mettez toujours de ce beau rouge pour lui donner dans la vue...

LISETTE, *le repoussant.* Allez, monsieur le capitaine-concierge; allez à votre porte de Guibrai. Nous savons ce que nous avons à faire... Oui; nous n'avons pas besoin de vos conseils... Non; vous ne serez jamais qu'un sot. C'est moi qui vous le dis, da! entendez-vous? (*Flamand sort.*)

SCÈNE IV.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE. Voilà le garçon le plus ingénu...

LISETTE, *l'interrompant.* Il y a pourtant longtemps qu'il est laquais, il devrait bien être déniaisé.

SCÈNE V.

JASMIN, LA BARONNE, LISETTE.

JASMIN, *à la baronne.* C'est M. le marquis avec une grosse et grande madame. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE. C'est sa belle conquête. Je suis curieuse de la voir.

LISETTE. Je n'en ai pas moins d'envie que vous; je m'en fais une plaisante image.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, Mme TURCARET, LA BARONNE, LISETTE.

LE MARQUIS, *à la baronne.* Je viens, ma charmante baronne, vous présenter une aimable dame; la plus spirituelle, la plus galante, la plus amusante personne... Tant de bonnes qualités, qui vous sont communes, doivent vous lier d'estime et d'amitié.

LA BARONNE. Je suis très-disposée à cette union... (*Bas, à Lisette.*) C'est l'original du portrait que le chevalier m'a sacrifié.

Mme TURCARET. Je crains, madame, que vous ne perdiez bientôt ces bons sentiments. Une personne du grand monde, du monde brillant, comme vous, trouvera peu d'agrément dans le commerce d'une femme de province.

LA BARONNE. Ah! vous n'avez point l'air provincial, madame; et nos dames le plus de mode n'ont pas des manières plus agréables que les vôtres.

LE MARQUIS, *en montrant Mme Turcaret.* Ah! palsembleu! non. Je m'y connais, madame; et vous conviendrez avec moi, en voyant cette taille et ce visage-là, que je suis le seigneur de France du meilleur goût?

Mme TURCARET. Vous êtes trop poli, monsieur le marquis. Ces flatteries-là pourraient me convenir en province, où je brille assez, sans vanité. J'y suis toujours à l'affût des modes; on me les envoie toutes dès le moment qu'elles sont inventées, et je puis me vanter d'être la première qui ait porté des pretintailles dans la ville de Valogne.

LISETTE, *à part.* Quelle folle!

LA BARONNE. Il est beau de servir de modèle à une ville comme celle-là!

Mme TURCARET. Je l'ai mise sur un pied! J'en ai fait un petit Paris par la belle jeunesse que j'y attire.

LE MARQUIS, *avec ironie.* Comment, un petit Paris? Savez-vous bien qu'il faut trois mois de Valogne pour achever un homme de cour?

Mme TURCARET, *à la baronne.* Oh! je ne vis pas comme une dame de campagne, au moins. Je ne me tiens point enfermée dans un château : je suis trop faite pour la société. Je demeure en ville, et j'ose dire que ma maison est une école de politesse et de galanterie pour les jeunes gens.

LISETTE. C'est une façon de collége pour toute la basse Normandie.

Mme TURCARET, *à la baronne.* On joue chez moi : on s'y rassemble pour médire; on y lit tous les ouvrages d'esprit qui se font à Cherbourg, à Sain-Lô, à Coutances, et qui valent bien les ouvrages de Vire et de Caen. J'y donne aussi quelquefois des fêtes galantes, des soupers-collations. Nous avons des cuisiniers qui ne savent faire aucun ragoût, à la vérité; mais ils tirent les viandes si à propos, qu'un tour de broche de plus ou de moins elles seraient gâtées.

LE MARQUIS. C'est l'essentiel de la bonne chère... Ma foi, vive Valogne pour le rôti!

Mme TURCARET. Et pour les bals : nous en donnons souvent. Que l'on s'y divertit! Cela est d'une propreté! les dames de Valogne sont les premières dames du monde pour savoir l'art de se bien masquer, et chacune a son déguisement favori. Devinez quel est le mien.

LISETTE. Madame se déguise en amour, peut-être?

Mme TURCARET. Oh! pour cela, non.

LA BARONNE. Vous vous mettez en déesse, apparemment, en Grâce?

Mme TURCARET. En Vénus, ma chère, en Vénus.

LE MARQUIS, *ironiquement.* En Vénus? Ah! madame, que vous êtes bien déguisée!

LISETTE, *à madame Turcaret.* On ne peut pas mieux.

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, LA BARONNE, Mme TURCARET, LE MARQUIS, LISETTE.

LE CHEVALIER, *à la baronne.* Madame, nous aurons tantôt le plus ravissant concert... (*A part, apercevant madame Turcaret.*) Mais, que vois-je?

Mme TURCARET, *à part.* O ciel!

LA BARONNE, *bas, à Lisette.* Je m'en doutais bien.

LE CHEVALIER, *au marquis.* Est-ce là cette dame dont tu m'as parlé, marquis?

LE MARQUIS. Oui; c'est ma comtesse. Pourquoi cet étonnement?

LE CHEVALIER. Oh! parbleu! je ne m'attendais pas à celui-là.

Mme TURCARET, *à part.* Quel contre-temps!

LE MARQUIS, *au chevalier.* Explique-toi, chevalier. Est-ce que tu connaîtrais ma comtesse?

LE CHEVALIER. Sans doute; il y a huit jours que je suis en liaison avec elle.

LE MARQUIS. Qu'entends-je? Ah! l'infidèle! l'ingrate!

LE CHEVALIER. Et ce matin même elle a eu la bonté de m'envoyer son portrait.

LE MARQUIS. Comment diable! elle a donc des portraits à donner à tout le monde?

SCÈNE IX.

Mme JACOB, LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, Mme TURCARET, LISETTE.

Mme JACOB, *à la baronne.* Madame, je vous apporte la garniture que j'ai promis de vous faire voir.

LA BARONNE. Que vous prenez mal votre temps, madame Jacob! Vous me voyez en compagnie.

Mme JACOB. Je vous demande pardon, madame; je reviendrai une autre fois... (*Apercevant Mme Turcaret.*) Mais, qu'est-ce que je vois? Ma bellesœur ici! Madame Turcaret!

LE CHEVALIER. Madame Turcaret!

LA BARONNE, *à Mme Jacob.* Madame Turcaret?

LISETTE, *à Mme Jacob.* Madame Turcaret?

LE MARQUIS, *à part.* Le plaisant incident!

Mme JACOB, *à Mme Turcaret.* Par quelle aventure, madame, vous rencontré-je en cette maison?

Mme TURCARET, *à part.* Payons de hardiesse... (*A Mme Jacob.*) Je ne vous connais pas, ma bonne.

Mme JACOB. Vous ne connaissez pas madame Jacob?.... Tredame! est-ce à cause que depuis dix ans vous êtes séparée de mon frère, qui n'a pu vivre avec vous, que vous feignez de ne me pas connaître?

LE MARQUIS. Vous n'y pensez pas, madame Jacob; savez-vous bien que vous parlez à une comtesse?

Mme JACOB. A une comtesse? Eh! dans quels

lieux, s'il vous plaît, est sa comté? Ah! vraiment, j'aime assez ces gros airs-là!

Mme TURCARET. Vous êtes une insolente, ma mie.

Mme JACOB. Une insolente, moi! je suis une insolente!... Jour de Dieu! ne vous y jouez pas! S'il ne tient qu'à dire des injures, je m'en acquitterai aussi bien que vous.

Mme TURCARET. Oh! je n'en doute pas : la fille d'un maréchal de Domfront ne doit point demeurer en reste de sottises.

Mme JACOB. La fille d'un maréchal? Pardi! voilà une dame bien relevée pour venir me reprocher ma naissance! Vous avez apparemment oublié que M. Briochais, votre père, était pâtissier dans la ville de Falaise? Allez, madame la comtesse, puisque comtesse y a, nous nous connaissons toutes deux... Mon frère rira bien quand il saura que vous avez pris ce nom burlesque, pour venir vous requinquer à Paris. Je voudrais, par plaisir, qu'il vînt ici tout à l'heure.

LE CHEVALIER. Vous pourrez avoir ce plaisir-là, madame; nous attendons à souper M. Turcaret.

Mme TURCARET, *à part*. Aïe!

LE MARQUIS, *à Mme Jacob*. Et vous souperez aussi avec nous, madame Jacob; car j'aime les soupers de famille.

Mme TURCARET, *à part*. Je suis au désespoir d'avoir mis le pied dans cette maison.

LISETTE, *à part*. Je le crois bien.

Mme TURCARET, *à part*, *voulant sortir*. J'en vais sortir tout à l'heure.

LE MARQUIS, *l'arrêtant*. Vous ne vous en irez pas, s'il vous plaît, que vous n'ayez vu M. Turcaret.

Mme TURCARET. Ne me retenez point, monsieur le marquis, ne me retenez point.

LE MARQUIS. Oh! palsembleu, mademoiselle Briochais, vous ne sortirez point; comptez là-dessus.

LE CHEVALIER. Eh! marquis, cesse de l'arrêter.

LE MARQUIS. Je n'en ferai rien. Pour la punir de nous avoir trompés tous deux, je la veux mettre aux prises avec son mari.

LA BARONNE. Non, marquis, de grâce, laissez-la sortir.

LE MARQUIS. Prière inutile : tout ce que je puis faire pour vous, madame, c'est de lui permettre de se déguiser en Vénus, afin que son mari ne la reconnaisse pas.

LISETTE, *voyant arriver M. Turcaret*. Ah! par ma foi, voici M. Turcaret.

Mme JACOB, *à part*. J'en suis ravie.

Mme TURCARET, *à part*. La malheureuse journée!

LA BARONNE, *à part*. Pourquoi faut-il que cette scène se passe chez moi?

LE MARQUIS, *à part*. Je suis au comble de la joie.

SCÈNE X.

M. TURCARET, Mme TURCARET, LA BARONNE, Mme JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

M. TURCARET, *à la baronne*. J'ai renvoyé l'huissier, madame, et terminé... (*A part*, *en apercevant sa sœur*.) Ah! en croirai-je mes yeux? Ma sœur ici!... (*Apercevant sa femme*.) Et, qui pis est, ma femme!

LE MARQUIS. Vous voilà en pays de connaissance, monsieur Turcaret... (*Montrant Mme Turcaret*.) Vous voyez une belle comtesse dont je porte les chaînes; vous voulez bien que je vous la présente, sans oublier madame Jacob?

Mme JACOB, *à M. Turcaret*. Ah! mon frère.

M. TURCARET. Ah! ma sœur... (*A part*.) Qui diable les a amenées ici?

LE MARQUIS. C'est moi, monsieur Turcaret, vous m'avez cette obligation-là. Embrassez ces deux objets chéris... Ah! qu'il paraît ému! J'admire la force du sang et de l'amour conjugal.

M. TURCARET, *à part*. Je n'ose la regarder; je crois voir mon mauvais génie.

Mme TURCARET, *à part*. Je ne puis l'envisager sans horreur.

LE MARQUIS, *à M. et à Mme Turcaret*. Ne vous contraignez point, tendres époux; laissez éclater toute la joie que vous devez sentir de vous revoir après dix années de séparation.

LA BARONNE, *à M. Turcaret*. Vous ne vous attendiez pas, monsieur, à rencontrer ici Mme Turcaret; et je conçois bien l'embarras où vous êtes. Mais pourquoi m'avoir dit que vous étiez veuf?

LE MARQUIS. Il vous a dit qu'il était veuf? Eh, parbleu! sa femme m'a dit aussi qu'elle était veuve. Ils ont la rage tous deux de vouloir être veufs.

LA BARONNE, *à M. Turcaret*. Parlez, pourquoi m'avez-vous trompée?

M. TURCARET, *interdit*. J'ai cru, madame... qu'en vous faisant accroire que... je croyais être veuf... Vous croiriez que... je n'aurais point de femme... (*A part*.) J'ai l'esprit troublé, je ne sais ce que je dis.

LA BARONNE. Je devine votre pensée, monsieur; et je vous pardonne une tromperie que vous avez crue nécessaire pour vous faire écouter. Je passerai même plus avant. Au lieu d'en venir aux reproches, je veux vous raccommoder avec Mme Turcaret.

M. TURCARET. Qui? moi! madame. Oh! pour cela non. Vous ne la connaissez pas; c'est un démon. J'aimerais mieux vivre avec la femme du grand Mogol.

Mme TURCARET. Oh! monsieur, ne vous en défendez pas tant. Je n'en ai pas plus d'envie que vous, au moins; et je ne viendrais point à Paris troubler vos plaisirs, si vous étiez plus exact à payer la pension que vous me faites pour me tenir en province.

LE MARQUIS, *à M. Turcaret*. Pour la tenir en province!... Ah! monsieur Turcaret, vous avez tort; madame mérite qu'on lui paye les quartiers d'avance.

Mme TURCARET. Il m'en est dû cinq. S'il ne me les donne pas, je ne pars point; je demeure à Paris, pour le faire enrager. J'irai chez ses maîtresses faire un charivari..., et je commencerai par cette maison-ci, je vous en avertis.

M. TURCARET, *à part*. Ah! l'insolente.

LISETTE, *à part*. La conversation finira mal.

LA BARONNE, *à Mme Turcaret*. Vous m'insultez, madame.

Mme TURCARET. J'ai des yeux, Dieu merci, j'ai des yeux; je vois bien tout ce qui se passe en cette maison. Mon mari est la plus grande dupe...

M. TURCARET, *l'interrompant*. Quelle impudence! Ah, ventrebleu! coquine, sans le respect que j'ai pour la compagnie...

LE MARQUIS, *l'interrompant*. Qu'on ne vous gêne point, monsieur Turcaret. Vous êtes avec vos amis; usez-en librement.

LE CHEVALIER, *à M. Turcaret*, *en se mettant entre lui et sa femme*. Monsieur...

LA BARONNE, *à Mme Turcaret*. Songez que vous êtes chez moi.

SCÈNE XI.

JASMIN, M. TURCARET, Mme TURCARET, LA BARONNE, Mme JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

JASMIN, *à M. Turcaret*. Il y a dans un carrosse qui vient de s'arrêter à la porte, deux gentilshommes

qui se disent de vos associés : ils veulent vous parler d'une affaire importante. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

M. TURCARET, Mme TURCARET, LA BARONNE, Mme JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

M. TURCARET, *à Mme Turcaret.* Ah ! je vais revenir... Je vous apprendrai, impudente, à respecter une maison...

Mme TURCARET, *l'interrompant.* Je crains peu vos menaces. (*M. Turcaret sort.*)

SCÈNE XIII.

Mme TURCARET, LA BARONNE, Mme JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER, *à Mme Turcaret.* Calmez votre esprit agité, madame ; que M. Turcaret vous retrouve adoucie.

Mme TURCARET. Oh ! tous ses emportements ne m'épouvantent point.

LA BARONNE. Nous allons l'apaiser en votre faveur.

Mme TURCARET. Je vous entends, madame. Vous voulez me réconcilier avec mon mari, afin que, par reconnaissance, je souffre qu'il continue à vous rendre des soins.

LA BARONNE. La colère vous aveugle. Je n'ai pour objet que la réunion de vos cœurs ; je vous abandonne M. Turcaret : je ne veux le revoir de ma vie.

Mme TURCARET. Cela est trop généreux.

LE MARQUIS, *au chevalier, en montrant la baronne.* Puisque madame renonce au mari, de mon côté je renonce à la femme. Allons, renonces-y aussi, chevalier. Il est beau de se vaincre soi-même.

SCÈNE XIV.

FRONTIN, Mme TURCARET, LA BARONNE, Mme JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

FRONTIN, *à part.* O malheur imprévu ! ô disgrâce cruelle !

LE CHEVALIER. Qu'y a-t-il, Frontin ?

FRONTIN. Les associés de M. Turcaret ont mis garnison chez lui ; pour deux cent mille écus que leur emporte un caissier qu'il a cautionné... Je venais ici en diligence pour l'avertir de se sauver ; mais je suis arrivé trop tard : ses créanciers se sont déjà assurés de sa personne.

Mme JACOB, *à part.* Mon frère entre les mains de ses créanciers ?... Tout dénaturé qu'il est, je suis touchée de son malheur. Je vais employer pour lui tout mon crédit ; je sens que je suis sa sœur. (Elle sort.)

SCÈNE XV.

Mme TURCARET, LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

Mme TURCARET, *à part.* Et moi, je vais le chercher pour l'accabler d'injures ; je sens que je suis sa femme. (*Elle sort.*)

SCÈNE XVI.

LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, *au chevalier.* Nous envisagions le plaisir de le ruiner ; mais la justice est jalouse de ce plaisir-là : elle nous a prévenus.

LE MARQUIS. Bon ! bon ! il a de l'argent de reste pour se tirer d'affaires.

FRONTIN. J'en doute. On dit qu'il a follement dissipé des biens immenses..., mais ce n'est pas ce qui m'embarrasse à présent : ce qui m'afflige, c'est que j'étais chez lui quand ses associés y sont venus mettre garnison.

LE CHEVALIER. Eh bien ?

FRONTIN. Eh bien ! monsieur, ils m'ont aussi arrêté et fouillé, pour voir si par hasard je ne serais point chargé de quelque papier qui pût tourner au profit des créanciers... (*Montrant la baronne.*) Ils se sont saisis, à telle fin que de raison, du billet de madame, que vous m'avez confié tantôt.

LE CHEVALIER. Qu'entends-je ? juste ciel !

FRONTIN. Ils m'en ont pris un autre de dix mille francs, que M. Turcaret avait donné pour l'acte solidaire, et que M. Furet venait de me remettre entre les mains.

LE CHEVALIER. Eh ! pourquoi, maraud, n'as-tu pas dit que tu étais à moi ?

FRONTIN. Oh ! vraiment, monsieur, je n'y ai pas manqué. J'ai dit que j'appartenais à un chevalier ; mais quand ils ont vu les billets, ils n'ont pas voulu me croire.

LE CHEVALIER. Je ne me possède plus ; je suis au désespoir !

LA BARONNE. Et moi, j'ouvre les yeux. Vous m'avez dit que vous aviez chez vous l'argent de mon billet. Je vois par là que mon brillant n'a point été mis en gage ; et je sais ce que je dois penser du beau récit que Frontin m'a fait de votre fureur d'hier au soir. Ah ! chevalier, je ne vous aurais pas cru capable d'un pareil procédé ! J'ai chassé Marine à cause qu'elle n'était pas dans vos intérêts ; et je chasse Lisette, parce qu'elle y est. Adieu ; je ne veux de ma vie entendre parler de vous.

SCÈNE XVII.

LISETTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE MARQUIS, *riant.* Ah ! ah ! ma foi, chevalier, tu me fais rire ; ta consternation me divertit. Allons souper chez le traiteur et passer la nuit à boire.

FRONTIN, *au chevalier.* Vous suivrai-je, monsieur ?

LE CHEVALIER. Non, je te donne ton congé ; ne t'offre jamais à mes yeux.

SCÈNE XVIII.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE. Et nous, Frontin, quel parti prendrons-nous ?

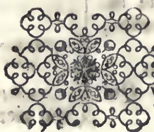
FRONTIN. J'en un à te proposer. Vive l'esprit ! mon enfant. Je viens de payer d'audace ; je n'ai point été fouillé.

LISETTE. Tu as les billets ?

FRONTIN. J'en ai déjà touché l'argent, il est en sûreté ; j'ai quarante mille francs. Si ton ambition veut se borner à cette petite fortune, nous allons faire souche d'honnêtes gens.

LISETTE. J'y consens.

FRONTIN. Voilà le règne de M. Turcaret fini ; le mien va commencer.



LE BARON DE LA CRASSE,

comédie en un acte et en vers,

SUIVIE DE ZIG ZAG,

PAR POISSON,

Représentée pour la première fois en 1662.

Personnages.

LE BARON DE LA CRASSE.
LE MARQUIS.
LE CHEVALIER.

Personnages.

LE COMÉDIEN.
MARIN, valet du baron de La Crasse.

La scène est dans le château du baron de La Crasse, en Languedoc.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Voici donc le château du baron de La Crasse?
On disait que c'était un si beau lieu de chasse.

LE MARQUIS.

C'est que l'on se raillait; mais pour ton reconfort,
Crois que ce campagnard nous divertira fort.

LE CHEVALIER.

Mais enfin ce baron, quelque fat qu'il puisse être,
Voyant que je n'ai pas l'honneur de le connaître,
Croira bien, s'il lui reste un peu de jugement,
Que l'on m'en veut donnèr le divertissement.

LE MARQUIS.

Et quand il le croira, qu'est-ce que l'on hasarde?
C'est un baron, te dis-je, à souffrir la nasarde;
Il n'a depuis dix ans sorti de son château,
Que l'autre jour qu'il fut jusqu'à Fontainebleau,
Où son malheur le fit berner d'une manière
Fort plaisante, dit-on, et fort particulière :
C'est tout ce que j'en sais, mais je veux aujourd'hui
Tâcher adroitement à l'apprendre de lui.

LE CHEVALIER.

Mais si l'affront est grand, voudrait-il nous le dire?

LE MARQUIS.

Lui parlant de la cour, et de Fontainebleau,
Lui-même donnera d'abord dans le panneau.

SCÈNE II.

LE BARON, LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ah! monsieur le baron.

LE CHEVALIER.

Ah! monsieur.

LE BARON.

Je vous jure,
Qu'en me faisant honneur, vous me faites injure;
Car de me venir voir, et n'en avertir pas,
C'est se jouer à faire un fort mauvais repas.

LE MARQUIS.

Vous vous moquez de nous; mangeant votre ordinaire,
Je suis fort assuré que nous ferons grand' chère.

LE CHEVALIER.

Le désir de vous voir me pressait tellement,
Qu'enfin il a fallu...

LE BARON.

Monsieur, sans compliment,
Voyez-moi tout le soûl, contentez votre envie;
L'on est à même ici.

LE CHEVALIER.

Mon âme en est ravie.

LE BARON.

La mienne l'est aussi.

LE MARQUIS.

Monsieur brûlait d'avoir
L'honneur de vous connaître, et moi de vous revoir.

LE BARON.

Pour vous bien divertir, çà, que pourrons-nous faire?

LE MARQUIS.

Nous aurons bien tantôt de quoi nous satisfaire;
Car des comédiens viennent ici vous voir.

LE BARON.

Ne vous moquez-vous point?

LE MARQUIS.

Ils arrivent ce soir.

LE BARON.

Ma foi, je le voudrais.

LE CHEVALIER.

Ce n'est point raillerie,
Nous avons dîné tous en même hôtellerie;
Ils viennent à Beziers.

LE BARON.

Ils quittent leur chemin.

LE MARQUIS.

Et ne pourront-ils pas le reprendre demain?

LE BARON.

Oui-dà, facilement : j'admire ce rencontre!

LE CHEVALIER.

Ce n'est qu'où l'on nous voit que le plaisir se montre.

LE MARQUIS.

En effet, nous vivons comme des demi-dieux;
Les divertissements nous suivent en tous lieux.

LE CHEVALIER.

Je les ai vus jouer, leur troupe est raisonnable.

LE MARQUIS.

Monsieur leur fit sa cour comme ils étaient à table.

LE CHEVALIER.

J'en connais quelques-uns.

LE MARQUIS.

Mais le premier acteur
Se croit fort habile homme, et fort grand orateur;
Les premiers de son art, les plus inimitables,
Il ne les trouve pas seulement supportables.

LE BARON.

S'il vient, nous le verrons.

LE MARQUIS.

Enfin, toujours constant
Dedans votre château?

LE BARON.

Monsieur, j'y vis content;
Tout m'y rit, tout m'y plaît, tout m'y paraît aimable;
Le plus affreux hiver, je l'y trouve agréable.

LE MARQUIS.

Le beau règne où l'on est, la douceur de la paix,
Et la cour, à présent plus belle que jamais,
Avec tous ses appas ne vous fait nulle envie?

LE BARON.

Non.

LE MARQUIS.

Non?

LE BARON.

Que voulez-vous? mon château, c'est ma vie.

LE MARQUIS.

Depuis plus de cent ans on n'a rien vu de beau,
Comme de voir la cour dedans Fontainebleau :
Sept ou huit mois durant elle fut sans égale,
Les seigneurs se portaient dans la cour de l'Ovale;
Et le plus souvent, ceux qui venaient les derniers
Étaient heureux d'avoir leurs lits dans des greniers :
Dans les chambres du roi, dedans celles des reines,
On n'y pouvait entrer; elles étaient si pleines,
Que fort souvent j'ai vu commander aux huissiers
Qu'ils fissent tout sortir jusques aux officiers.

LE CHEVALIER.

Il est vrai que jamais la cour ne fut plus belle.

LE BARON.

Je n'ai point encore eu de passion pour elle ;
Et si je n'avais eu celle de voir le roi,
Je serais demeuré clos et couvert chez moi.

LE MARQUIS.

Ah! vous y fûtes donc? J'en suis ravi, je jure.

LE BARON.

Moi, j'en suis bien fâché, monsieur, je vous assure.

LE CHEVALIER.

Bien fâché! pourquoi donc? c'est le lieu le plus beau.

LE BARON.

Je voudrais n'être point sorti de mon château ;
Si je refais jamais de ces rudes corvées...

LE MARQUIS.

Les grottes du canal n'étaient pas achevées :

LE BARON.

Monsieur, je n'ai rien vu dont je sois satisfait.

LE MARQUIS.

Le parterre du Tibre est encor imparfait.

LE BARON.

Pour bien voir ce canal, ces grottes et ce Tibre,
Fallait-il pas avoir le corps et l'esprit libre?

LE MARQUIS.

Ne les aviez-vous pas?

LE BARON.

Non, j'étais arrêté
Aussi bien que jamais criminel l'ait été.

LE MARQUIS.

Je ne vous entends point.

LE BARON.

C'est un affront sensible
Qu'on m'a fait chez le roi.

LE CHEVALIER.

Serait-il bien possible?

LE BARON.

Mais je m'en vengerai; car après un tel tour,
On ne me reverra de ma vie à la cour.

LE MARQUIS.

C'est assez s'en venger, elle y perdra sans doute.

LE BARON.

Enfin, quoi qu'il en soit, je lui fais banqueroute.
J'allais pour voir le roi, quand insensiblement
Je connus que j'étais dans son appartement :
J'étais pour lors, je crois, le plus propre de France;
Et je puis dire aussi que j'avais fait dépense,
Car ma terre en sauta; j'étais sur le bon bout;
Mais le maudit rabat me coûta plus que tout :
J'en voulus avoir un de ces points de Venise.
La peste! la méchante et chère marchandise!
En mettant ce rabat, je mis (c'est être fou)
Trente-deux bons arpents de vignoble à mon cou;
Mais bah ! Où j'étais donc, on faisait fort la presse;
Une porte s'ouvrait et se fermait sans cesse;
Beaucoup de gens entraient assez facilement,
J'en vis qu'on repoussait aussi fort rudement.
Des hommes fort bien faits assez haut se nommèrent,
Et quelque temps après on ouvrit, ils entrèrent.
Je crus donc que mon nom me ferait estimer,
Et pour entrer comme eux, qu'il me fallait nommer :
Aussitôt que j'eus dit, le baron de La Crasse,
Tous ceux de devant moi font d'abord volte-face,
L'un à droit, l'autre à gauche, et tous si prestement,
Qu'il sembla que mon nom fût un commandement.
Un baron ! dit l'huissier; un baron ! place, place
A monsieur le baron; que l'on s'ouvre, de grâce :
L'on croyait, à la cour, les barons trépassés;
Mais pour la rareté du fait, dit-il, passez.
Je passe, et cet huissier crie encor : place, place,
Messieurs, de main en main, au baron de La Crasse.
J'enrageais quand je vis cent hommes me gausser,
Et que j'avais encore une porte à passer;
Car chacun m'entourait pour me couvrir de honte,
Comme l'on fait un ours quand un enfant le monte :
Mais comme je me vis près la chambre du roi,
(Car l'on m'avait fait jour en se moquant de moi);
Ennuyé de me voir baffoué de la sorte,
Je cherchai le marteau pour frapper à la porte;
Mais je fus obligé (car je n'en trouvai point)
De donner seulement deux ou trois coups de poing.
L'huissier ouvre aussitôt, criant d'une voix forte,
Qui diable est l'insolent qui frappe de la sorte?
Je n'ai pas frappé fort, lui dis-je, excusez-moi,
C'est le désir ardent qu'on a de voir le roi.
Mais d'où diable êtes-vous, pour être si novice,
Dit-il? De Pezenas, dis-je, à votre service.
Eh bien ! apprenez donc, monsieur de Pezenas,
Qu'on gratte à cette porte, et qu'on n'y heurte pas.
Vous voulez voir le roi? vous attendrez qu'il sorte,
Dit-il, et repoussa fort rudement sa porte.
Comme j'étais fort près, je fus si malheureux,
Qu'en fermant, il m'enferme un côté de cheveux.
Je ne le cèle point, ma peur fut sans pareille,
Car la porte les prit rasibus de l'oreille :
J'eus beau pour les ravoir me rendre ingénieux,
Jamais pour mon malheur porte ne joignit mieux;
Mais comme je fus pris la tête un peu penchée,
Mon oreille à la porte était comme attachée :
Ainsi donc, malgré moi, je feignais d'écouter,
Et ma feinte empêchait que l'on s'en pût douter,
La porte par hasard, ou l'huissier par malice,
Etaient les instruments de ce nouveau supplice.

SCÈNE III.

MARIN, LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

MARIN.

Monsieur, Jean dit combien on tuera de poulets?

LE BARON.

Veux-tu parler bas! deux. Peste soit les valets!

LE CHEVALIER.

A-t-on jamais parlé d'un rencontre semblable?

LE BARON.

Le mal que je souffrais était inconcevable :
Encor si c'eût été des cheveux de la cour,
J'aurais fort bien quitté la perruque, ou le tour,
Sans être ainsi gêné, j'aurais levé la crête;
Mais, par malheur, c'étaient des cheveux de ma tête,
Fort épais et fort longs, et que pour mes péchés
Madame la Nature avait trop attachés :
Mais comme ma douleur nuisait fort à ma feinte,
Et que mon action paraissait fort contrainte,
Tous ceux qui m'observaient jugèrent bien, je crois,
Qu'étant ainsi gêné, j'étais là malgré moi :
Aussi vis-je d'un œil (car j'étais pris de sorte,
Que l'autre ne pouvait regarder que la porte)
Qu'un certain fanfaron riait dans son mouchoir
Et me marquait du doigt pour mieux me faire voir.

LE MARQUIS.

Mais que fîtes-vous donc? l'aventure bizarre!

LE BARON.

Il arrive un vieux duc, qui criait, gare, gare!
Retirez-vous, dit-il, en s'adressant à moi,
L'on n'écoute jamais à la porte du roi.
Faites-la donc ouvrir pour finir mon martyre,
Lui dis-je : regardez si je suis malheureux,
Depuis plus d'un quart d'heure on me tient aux cheveux,
C'est le diable d'huissier, car je sens qu'il les tire.
Le duc, me regardant, se prit si fort à rire,
Que ce fut le plus grand de mes étonnements,

De voir que ce vieillard pût rire si longtemps ;
Chacun se relayait pour me voir à son aise;
Douze hommes reculaient, il s'en rapprochait seize.
Bref, on me venait voir comme on fait un encan,
Ou comme un malheureux qu'on a mis au carcan.

LE CHEVALIER.

J'aurais, pour faire ouvrir, refrappé de plus belle.

LE BARON.

Je le fis bien aussi; mais oui! point de nouvelle;

LE MARQUIS.

Le duc ne fit-il pas ouvrir pour lui?

LE BARON.

Ma foi,
L'huissier fut pour le duc aussi sourd que pour moi;
Enfin dans les transports de ma plus forte rage,
Je ne pus me résoudre à souffrir davantage;
Et pour me retirer d'un état malheureux,
Je me coupai tout net ce côté de cheveux.
Mais sitôt qu'on me vit tondu de cette sorte,
Et mes cheveux sans moi demeurer à la porte,
Le ris se redoubla; j'enfonçai mon chapeau
Et sortis en fuyant, le nez dans mon manteau.

LE MARQUIS.

Il y fallait crever; l'affront est trop sensible.

LE BARON.

Et comment y crever? il était impossible.

LE CHEVALIER.

Il est vrai qu'il fallait sur l'heure vous venger.

LE BARON.

Avez-vous entrepris de me faire enrager?

LE MARQUIS.

Je vous y veux servir, et de la bonne sorte.

LE BARON.

Contre qui me servir, monsieur, contre une porte?

LE MARQUIS.

L'ardeur de vous venger nous ôte la raison.

LE BARON.

Peut-être que l'huissier a fait la trahison.
Mais qui l'en convaincra?

SCÈNE IV.

LE BARON, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, MARIN.

MARIN.

Monsieur, on vous demande :
C'est un comédien.

LE BARON.

Parbleu, voici la bande.

LE MARQUIS.

Dites troupe ; l'on dit bande d'Egyptiens,
Et bande offenserait tous les comédiens.

LE BARON.

Il vient fort à propos; ce récit me chagrine.

LE MARQUIS.

Voici ce grand acteur.

SCÈNE V.

LE COMÉDIEN, LE BARON, LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE BARON.

Il a mauvaise mine.

LE COMÉDIEN, *au marquis.*

La comédie étant un divertissement
Qu'un homme comme vous prend ordinairement...

LE MARQUIS.

C'est à vous qu'on en veut.

LE COMÉDIEN, *au marquis.*

Je vous demande excuse.

LE MARQUIS.

Va, je t'excuse aussi.

LE COMÉDIEN.

Le plus juste s'abuse.
(Au chevalier.)
La comédie étant un divertissement
Qu'un homme comme vous prend ordinairement...

LE CHEVALIER.

Tu te méprends, mon cher.

LE COMÉDIEN.

Et qui donc est le maître?

LE BARON.

C'est moi.

LE COMÉDIEN.

Je n'avais pas l'honneur de vous connaître.
La comédie étant un divertissement
Qu'un homme comme vous prend ordinairement;
Je viens pour vous l'offrir dedans son plus beau lustre.

LE MARQUIS.

Remarquez cet abord : c'est un acteur illustre;
Ce compliment-là seul doit le mettre en crédit.

LE BARON.

Il est étudié, mais il est fort bien dit.

LE COMÉDIEN.

Etudié, monsieur! je serais bien stérile;
Pour haranguer, ma foi, l'étude est inutile.
Je harangue et je prose assez facilement;
Je n'ai jamais rêvé pour faire un compliment,
Et si j'ai harangué tous les plus grands de France...

LE BARON.

Il faut donc que cela te vienne de naissance?

LE MARQUIS.

C'est un original.

LE CHEVALIER.

Il est, ma foi, fort bon.

LE BARON.

Avez-vous, pour la farce, un excellent bouffon?

LE COMÉDIEN.

Oui, très-certainement, il l'est, et je puis dire
Qu'il vaut bien de l'argent.

LE BARON.

Il nous fera bien rire?

LE COMÉDIEN.

Oui, vous le trouverez à votre goût, je crois;
Mais je dois en parler modestement.

LE MARQUIS.

C'est toi?

LE COMÉDIEN.

Vous l'avez dit, monsieur; vous me verrez paraître,
Et je vous plairai fort.

LE CHEVALIER.

Le sot!

LE BARON.

Es-tu le maître?

LE COMÉDIEN.

Maître! c'est une erreur; car enfin, parmi nous,
Nous n'avons point de maître et nous le sommes tous :
Je fais les amoureux, les affiches, j'annonce;
Mais pour le nom de maître, il faut que j'y renonce;
Nous sommes tous égaux, nous ne nous cédons rien.

LE MARQUIS.

Quoi! tu n'es pas le chef?

LE COMÉDIEN.

Non.

LE MARQUIS.

Cela n'est pas bien.

LE COMÉDIEN.

Pas trop; car tous les jours je fais assez connaître,
Si je ne le suis pas, que je devrais bien l'être.
Je ferais bien jouer autrement qu'on ne fait,
Et toujours l'auditeur sortirait satisfait.

LE BARON.

Des femmes, il en faut, en avez-vous de belles?

LE COMÉDIEN.

Monsieur, je suis suspect, je ne puis parler d'elles :
Quand j'en dirais du bien, on ne m'en croirait pas;
Mais vous verrez ce soir qu'elles ont des appas
Qui les feront toujours passer pour assez belles.

LE BARON.

Avez-vous quantité de ces pièces nouvelles?

LE COMÉDIEN.

Quelles?

LE BARON.

L'Agesilan de Colchos, l'avez-vous?

LE COMÉDIEN.

Non, nous n'avons qu'Euxode et l'Hôpital des fous,
Messieurs, le Dom Quichot, l'Illusion comique,
Argenis, Ibrahim, et l'Amour tyrannique,
La Belle esclave, Orphée, Esther, Alcimédon,
Gustaphe, Sanche Panse, Erigone, Didon,
Alcionée, Osman, les Captifs, Zénobie,
Le Prince déguisé, Clorise, la Sylvie,
Sophonisbe, Andromire, Agis, Coriolan,
Cléopâtre, Quixaire, Eurimédon, Séjan,

L'Inconstance d'Hylas, Clarimonde, Penthée,
Téléphonte, Arbiran, Laure persécutée,
L'Aveugle clairvoyant, Mirame, Darius,
Le Prince fugitif, Roxane, Arminius,
Roland le furieux, Paléne, Mithridate,
Dom Sanche d'Aragon, Melite, Tyridate...

LE MARQUIS.

En voilà quantité.

LE BARON.

Messieurs, il faut les voir.
Les pouvez-vous pas bien jouer toutes ce soir?
J'entends l'une après l'autre et non pas pêle-mêle.

LE COMÉDIEN.

Oui-dà, cela se peut, si le diable s'en mêle.

LE BARON.

Mais tu n'as pas nommé celle... où... foin... la...

LE COMÉDIEN.

La Sœur?

LE BARON.

Non, c'est une où l'on dit : Rodrigue, as-tu du cœur?
Tout autre que mon père... Ah! morbleu, qu'elle est [belle!

LE COMÉDIEN.

C'est le Cid; nous l'avons : elle n'est pas nouvelle.
Laquelle voulez-vous?

LE BARON.

Celle que tu voudras.

LE COMÉDIEN.

Vous n'avez qu'à choisir, il ne m'importe pas.
Je vous en ai nommé quantité de fort belles.

LE MARQUIS, *au baron.*

Choisissez-la, monsieur.

LE BARON.

Prenons des plus nouvelles.

LE MARQUIS.

De toutes celles-là, si vous le trouviez bon,
Ils représenteraient Dom Sanche d'Aragon;
Je la trouve fort belle et fort divertissante.

LE BARON.

Il ne m'importe pas. Est-elle fort plaisante?

LE COMÉDIEN.

Non, monsieur, le sujet en est fort sérieux,
Et les vers sont fort beaux.

LE BARON.

J'en suis ravi, tant mieux;
Mais après, donne-nous quelque chose pour rire.

LE COMÉDIEN.

Nous n'y manquerons pas, cela s'en va sans dire.

LE BARON.

Ne nous fais pas languir, car nous sommes pressés.
Etes-vous tous ici?

LE COMÉDIEN.

Oui, monsieur.

LE BARON.

C'est assez.
Dépêchez.

LE COMÉDIEN.

Nous allons commencer tout à l'heure :
Je m'habille fort vite.

LE MARQUIS.

Il est drôle; je meure!

LE CHEVALIER.

Pour moi, je crois qu'il a l'esprit un peu gâté.

LE BARON.

Oui, l'on l'a mal bouché : je le trouve éventé.

LE MARQUIS.

Et moi, je crois qu'il l'a fort bon, quoique l'on die :
Le bel emploi qu'il a dedans la comédie
Se donne rarement à des esprits mal faits,
Et nous serons de lui, je crois, fort satisfaits.

LE CHEVALIER.

Vous fera-t-il harangue? Il le doit.

LE BARON.

Prenons place;
Car puisqu'il me la doit, j'entends qu'il me la fasse.

LE MARQUIS.

Vraiment, il vous la doit.

LE BARON.

Il y pourrait manquer...
Holà, comédien! Il me faut haranguer...

LE COMÉDIEN.

J'espère bien avoir cet honneur.

LE BARON.

Bon! commence.

LE COMÉDIEN.

Messieurs les violons, jouez donc en cadence!

HARANGUE.

LE COMÉDIEN.

MONSEIGNEUR,

« Comme il est très-difficile de faire une salade sans que quelqu'un y trouve trop ou trop peu de quelque chose, de même la harangue est un mets dont l'assaisonnement n'est pas toujours heureux; le potage trop mitonné devient bouillie, et la louange trop exagérée fait mal au cœur. Il faut des Homères pour des Achilles et des Plines pour des Trajans; mais tout ce que ces savants hommes ont dit de ces héros, ils l'auraient dit de vous. Si bien, monseigneur, que pour n'être point prolixe, on peut dire, à votre gloire, de leur vie et de la vôtre, que c'est jus-vert et vert-jus. Dispensez-moi donc, monseigneur, de profaner votre haut mérite par la bassesse de mes idées. Le nom du baron de la Crasse s'est assez fait connaître à la cour, et je ne pourrais en faire le portrait sans le tirer aux cheveux. Il n'appartient pas à tous les vinaigriers de faire de bonne moutarde; c'est-à-dire, monseigneur, que quelque douce que soit la seringue, si le lavement est donné trop chaud, il rejaillit d'ordinaire sur celui qui l'a poussé. Je vous laisse sur la bonne bouche. Aussi est-il temps de finir et de vous dire que nous sommes, de votre grandeur, les très-humbles, très-obéissants et très-obligés serviteurs. »

LE BARON.

Nous nous étions trompés, sa harangue est fort belle;
Il a beaucoup d'esprit.

LE MARQUIS.

Elle est assez nouvelle.

LE BARON.

Les cheveux m'ont choqué, je le dis franchement;
Mais les comparaisons m'ont plu certainement.

LE MARQUIS.

Je la trouve, ma foi, bien faite et bien pensée;
Elle est nette et n'est point du tout embarrassée.

LE CHEVALIER.

Il a du jugement plus qu'on ne peut penser.

SCÈNE VI.

UN AUTRE COMÉDIEN, LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER

LE COMÉDIEN.

Monsieur, de plus d'une heure on ne peut commencer,
Car un de nos acteurs est demeuré derrière;
S'il vous plaît, on jouera la farce la première :
Il n'en est pas.

LE BARON.

Oui-dà! Comment l'appelez-vous
Cette farce?

LE COMÉDIEN.

Zigzag.

LE MARQUIS.

Tu te moques de nous;
Zigzag?...

LE COMÉDIEN.

Oui, c'est son nom.

LE MARQUIS.

C'est une raillerie.

LE BARON.

Zigzag soit; voyons donc ce Zigzag, je vous prie.

LE COMÉDIEN.

Tout à l'heure, monsieur.

LE BARON.

Zigzag nous suffira.

LE COMÉDIEN.

Seyez-vous donc, messieurs, et l'on commencera.

LE ZIGZAG,

comédie en un acte.

Personnages.

ISABELLE, amoureuse d'Octave.
LÉONOR, mère d'Isabelle.
CATIN, servante de Léonor, amoureuse de Crispin.

Personnages.

OCTAVE, amant d'Isabelle.
CRISPIN, valet d'Octave, amoureux d'Isabelle.

SCÈNE I.

CATIN.

Y alons, y alons, Godeluriau,
Jour de Dieu, je le trouvons biau
Ce Crispin; il a de quoi frire,
Et si je l'aurons, c'est tout dire.
Qui m'a donné ce sot bastié?
Dieble soit le gallefretié!
Y croyoit par son biau langage
M'avoir peut-être en mariage :
J'aime trop mon pauvre Crispin.
Un jour il me disoit : Catin,
Ma mignonne, que je te baise :
Ce pauvre garçon fut plus aise,
Car je le laissis faire un peu;
J'estiens plus rouge que du feu.
Y disoit, découvre ta gorge.
Non ferai, dis-je, par saint George,
Je ne la découvrirai pas.
Il se pâmoisit dans mes bras
Dès que je lâchis la parole :
Je pleuris, j'étois pis que folle;
Y tombit tout plat contre moi,
Aussi froid que je ne sais quoi.
Que fis-je? je pris ma jambette,
Et lui coupis son éguillette;
Il eût crevé dans ses paneaux :
J'ôtis de ses doigts ses anneaux,
Et lui fis boire du vinaigre,
Par bonheur c'était un jour maigre,
J'en faisiens cuire du poisson.
D'abord ce malheureux garçon
Se relevit plus droit qu'un cierge,
Et plus blanc que la cire vierge,
Enfin tout comme un trépassé.
S'il avoit été mon fiancé,
Comme il le sera, dieble emporte,
On eût marmuré, mais n'importe,
On en eût dit ce qu'on eût dit,
Je l'aurais bouté dans mon lit.
Y vient, y me charche, je gage.
J'ai seulement veu son visage,
Le sang me tribouille partout.
Je l'aime tout de bout en bout,
C'est folie à moi de le taire.

SCÈNE II.

CRISPIN, CATIN.

CRISPIN.

Moi! j'aime Isabelle et j'espère
Qu'elle me donnera son cœur!
Il m'en arrivera malheur.

CATIN.

Ce pauvre cœur, qu'il est aimable!
Mais voyez qu'il est agréable!
Mon fanfan, je songcois à toi.

CRISPIN.

Veux-tu m'obliger? laisse-moi,
J'ai des affaires dans la tête.

CATIN.

Tredame, Crispin, es-tu bête?
C'est ta Catin qui parle à toi.

CRISPIN.

Mais encore un coup laisse-moi.

CATIN.

Mais qu'as-tu donc chien de voirie?

CRISPIN.

Mais rentre chez toi, je te prie.

CATIN.

C'est tout de bon qu'il est fâché :
Sur quelle herbe as-tu donc marché?
Apprends-le-moi, ne te déplaise.

CRISPIN.

C'est sur la bonne ou la mauvaise;
Mais ne t'enquête pas sur quoi,
Et cherche qui voudra de toi.

CATIN.

Veux-tu rire? que veux-tu dire?

CRISPIN.

Non, ma foi, je ne veux pas rire,
Car j'en aime une autre que toi.

CATIN.

Tu me tiens ce discours à moi!
Qui grondois tout à l'heure encore
Un gentilhomme qui m'adore,
Qui me disoit : je te ferois
Damoiselle, si tu voulois
N'aimer plus Crispin. Ce langage
M'a mise en une telle rage
Contre lui, qu'il est assuré
Que je l'aurois défiguré.

CRISPIN.

Qu'il te cajole, qu'il te baise,
Qu'il t'épouse, j'en suis fort aise.

CATIN.

Merci-Dieu, tu n'es qu'un maraud,
Je suis ta femme, ou peu s'en faut.
Tu me prends donc pour une idole?
M'as-tu pas donné ta parole?

CRISPIN.

Oui, je te la donnai jadis,
Mais à présent je me dédis.

CATIN.

Quoi! c'est lundi nos accordailles,
Et dimanche nos épousailles,
Jour de Dieu, tu te dédiras!
Non feras, ma foi, non feras,
Car avant que le jour s'écoule,
Nous en ferons peter la goule
Peut-être à monsieur l'avocat.
Cent diebles! qu'il est délicat!

(Elle pleure.)

Pourquoi suis-je si malheureuse
De l'aimer?

CRISPIN.
La laide pleureuse!
Que tu pleures vilainement!
ISABELLE, *à la fenêtre.*
Catin?
CATIN.
J'y vais dans un moment.
CRISPIN, *à Catin.*
Va-t'en, j'attends ici mon maître.
ISABELLE, *à la fenêtre.*
Catin?
CRISPIN, *à Catin.*
Va, je le vois paraître.
Isabelle a mon cœur.

SCENE III.

OCTAVE, CRISPIN.

OCTAVE.
Sers-moi,
Cher Crispin, j'ai besoin de toi :
Tu connais assez Isabelle?
CRISPIN.
Que trop, hélas!
OCTAVE.
Je meurs pour elle.
CRISPIN.
Et pour moi, monsieur, je suis mort.
OCTAVE.
Qu'est-ce qui te surprend si fort?
CRISPIN.
Une très-fâcheuse nouvelle;
C'est que vous aimez Isabelle;
Et ce qui fait mon plus grand mal,
Monsieur, vous avez un rival.
OCTAVE.
Oui, je sais qu'un certain Valère,
Inconnu d'elle et de sa mère,
Arrive ce soir, et demain
Qu'elle lui doit donner la main :
Mais si ce rival ne succombe....
CRISPIN.
Monsieur, soutenez-moi, je tombe.
OCTAVE.
Ce changement est inouï.
CRISPIN.
Monsicur, je suis évanoui,
Ne me quittez pas, je vous prie.
OCTAVE.
Ce coquin, comme diable il crie!
CRISPIN.
Ah! je suis mort, soutenez-moi.
OCTAVE.
Je te lâcherai, par ma foi.
CRISPIN.
Diable, ne soyez pas si bête.
Vous me feriez casser la tête :
Attendez, je vais revenir.
OCTAVE.
Je ne te puis plus soutenir.
Tiens-toi, tu pèses comme un diable.
CRISPIN.
Que vous êtes impitoyable!
Avoir un maître pour rival!
OCTAVE.
D'où diable peut venir ton mal?
CRISPIN.
Monsieur, c'est que je m'intéresse
Pour vous près de votre maîtresse...
Ce rival m'a fort affligé.
OCTAVE.
Ah! je te suis trop obligé;
Mais sachant qu'Isabelle m'aime
Plus qu'elle ne s'aime elle-même,
Tu peux aisément aujourd'hui
Me servir et passer pour lui.
CRISPIN.
Pour qui pour lui?
OCTAVE.
Pour ce Valère.
CRISPIN, *bas.*
Ah! morbleu! l'admirable affaire!
Feignons... Mais, monsieur, le moyen?
Ai-je sa mine? ai-je son bien?
Pourquoi moi passer pour Valère?
OCTAVE.
Afin de dégoûter la mère.
On sera fort mal satisfait,
Voyant un homme si mal fait;
Car ta mine sera fort bonne...
CRISPIN.
Eh! monsieur, n'offensons personne :
Sans votre perruque, ma foi,
Vous seriez aussi laid que moi.
OCTAVE.
Ne te mets donc point en colère,
Et va passer pour ce Valère;
Habille-toi bizarrement
Et fais quelque sot compliment.
Tu diras qu'Horace ton père...
Mais je t'instruirai de l'affaire
Autre part; songe seulement
A déplaire effroyablement.
CRISPIN, *bas.*
Quelque sot.
OCTAVE.
Tu ris que je pense?
CRISPIN.
Non, j'étudie une insolence,
Afin de me faire haïr.
(Bas.)
Oui-dà, je m'en vais t'obéir.
Mais comment passer pour Valère,
Si je n'ai des lettres du père?
OCTAVE.
Tu diras qu'auprès de Paris
On t'a volé, on t'a tout pris.
La fourbe est bien imaginée.
CRISPIN.
Mais elle sera bien menée.
(Bas.)
Puis-je souhaiter plus de jour
Pour réussir dans mon amour!
OCTAVE.
Comme je doute que la mère
Sans force argent me considère,
Je te veux encore choisir
Pour me faire un petit plaisir;
Car ce n'est qu'une bagatelle :
Il ne te faut rien qu'une échelle,
Une bonne hache, et je crois
Que tu feras parler de toi.
Nous sommes mal avec mon père;
Mais pour mériter sa colère,
Et pour mieux nous en consoler,
C'est, Crispin, qu'il le faut voler.
Tu feras le coup de la sorte,
La hache enfoncera la porte,
Et puis après le cabinet
Qu'il faudra que tu rendes net.
Mais prends au moins, sur toute chose,
Un sac où son trésor repose.
CRISPIN.
Monsieur, qu'on me casse les os
Si je vais troubler son repos.
C'est donc là cette bagatelle?
« Il ne te faut rien qu'une échelle,
Une bonne hache, et je crois
Que tu feras parler de toi! »
Voilà justement la peinture
D'une potence en miniature
Ou, pour en parler tout de bon,
Le grand chemin de Montfaucon.
Quelque sot s'irait faire pendre :
Monsieur, pour vous le faire entendre,
Si vous ne l'avez entendu,
Je n'ai jamais été pendu,
Ni n'ai d'empressement pour l'être.
Je sais que vous êtes mon maître;
Mais quand il y va du gibet,
Monsieur, je suis votre valet.
OCTAVE.
Eh quoi! pour me rendre un service

Qui serait tout plein de justice...
Car, dis-moi, n'est-ce pas mon bien?

CRISPIN.

Ma foi, je n'y demande rien.

OCTAVE.

Viens, Crispin; pour te satisfaire,
Nous ferons ensemble l'affaire.

CRISPIN.

Ah! non, vous la ferez sans moi.

OCTAVE.

Tu n'y viendras pas?

CRISPIN.

Non, ma foi!
Je serais homme à l'entreprendre;
Mais je n'ose me faire pendre:
Ce n'est que cela qui me tient.

OCTAVE.

Que cela! Si le diable y vient,
Quand tu serais à la potence...

CRISPIN.

Je n'irai pas si haut, je pense.

OCTAVE.

Je t'en tirerais mort ou vif.

CRISPIN.

Parbieu, je vous trouve naïf!
Voyez-vous l'offre d'importance
De me tirer de la potence,
Après qu'on m'aurait étranglé!...
Quel service!

OCTAVE.

Pauvre aveuglé!
Combien sais-je de valets, traître,
Qui voudraient mourir pour leur maître
Dessus la roue ou dans le feu!

CRISPIN.

Par ma foi! j'en connais fort peu.

OCTAVE.

Quoi! Crispin est si peu sensible!
Je le prie, il est inflexible!
Ah! pourquoi m'y suis-je attendu?

CRISPIN.

Je ne puis pas être pendu.

OCTAVE.

Mais au moins fais ici paraître
L'amour que tu dois à ton maître;
(Il s'agenouille.)
Peux-tu me voir à tes genoux?...

CRISPIN.

Monsieur, monsieur, que faites-vous?
Me voilà par mon chien de tendre
Résolu de me faire pendre.

OCTAVE.

Viens donc, je marche devant toi.

CRISPIN.

Je vous suis; priez Dieu pour moi.

OCTAVE.

Quelqu'un sort! Que faisais-tu? Rentre.

CRISPIN.

Je me mettais du cœur au ventre.

SCÈNE IV.

LÉONOR, ISABELLE, CATIN.

LÉONOR.

Il m'évite... Il a bien raison:
Je lui défendis ma maison;
Et tu dis qu'il y vient encore?

ISABELLE.

Oui, pour me dire qu'il m'adore,
Qu'il se donne à moi.

LÉONOR.

Le beau don!

ISABELLE.

Mais, maman, considérez donc...

LÉONOR.

Mais j'ai considéré, ma fille:
Je veux enrichir ma famille;
Car sans le bien, tous les appas,
Je ne les considère pas.
Comme tu le vois jeune et brave,
Tu l'estimes fort cet Octave;
Moi, comme je le vois sans bien,
Je l'estime encor moins que rien.
Valère est fort riche, et j'espère,
S'il vient aujourd'hui...

ISABELLE.

Mais, ma mère...

LÉONOR.

Mais, ma fille, ne dites mot;
Ce Valère n'est pas un sot,
Et je sais ce que je dois faire.

CATIN.

A-t-il bonne mine, Valère?

LÉONOR.

Que t'importe comme il soit fait?
Puisqu'il a du bien, c'est son fait.
Voyez la plaisante coquine,
Il te faut de la bonne mine!
Un magot, un monstre, à présent,
Est fort beau, s'il a de l'argent.
Quelle mine avait ton ivrogne,
Ton chien de mari, dis, carogne?
Il était laid, et n'avait rien;
T'a-t-il pas laissé force bien?

CATIN.

Quoi! je n'estiens pas à notre aise?
J'aviesme le fauteuil, la chaise,
Le lit tout garni, les rideaux,
La paire de chenets fort biaux,
Et le tapis vart sur la table.

LÉONOR.

Qui, toi?

CATIN.

Rien n'est plus véritable;
Le chaudron, le gril, le réchaud,
J'estiesme meublés comme il faut,
J'aviesme toujours les dimanches
Que Dieu fit, l'épaule, ou l'éclanche
A souper.

LÉONOR.

Le moindre discours
La va faire parler deux jours.

CATIN.

Je n'engendrins point de tristesse,
Vêtue comme une princesse;
Car j'aviesme toujours sur nous
Cotte dessus, cotte dessous,
Et la robe de florandaine;
L'hiver la jupe de rataine,
L'aiguille d'or, la parle au bout;
Bref, j'estiesme honorés partout,
Et le seriens sans une somme
Que prestit défunt mon pauvre homme;
Ce malheureux prestit vingt francs,
Comme s'il eût prêté trois blancs.
L'emprunteux nous fit banqueroute;
Dieu sait si tout fut en déroute:
Depuis, notre ménage et nous
Tout allit sens dessus dessous;
J'aviesme emprunté, fallit rendre,
J'aviesme acheté, fallit vendre;
Bref, enfin final, tout sautit;
Dieu sait si cela nous coûtit.

LÉONOR.

Te tairas-tu?

CATIN.

Mais une fille
Comme elle est et jeune et gentille,
Vous croyez qu'elle épousera
Un bastié qui lui déplaira,
Qui viendra d'une sale lippe
Lui baiser....

LÉONOR.

Taisez-vous, guenippe.

CATIN.

Mais aussi n'ai-je pas raison?

LÉONOR.

Mais taisez-vous, dame Alizon.

CATIN.

Voyez les beaux noms qu'on nous donne!

LÉONOR.

Voyez la petite mignonne!

CATIN.

Tredame, mignonne et mignon.

LÉONOR.

Ma foi, si je prends ton tignon,
Crois que je te ferai bien taire.

(A Isabelle.)

Songe à bien recevoir Valère,
Non pas un batteur de pavé;
Je vais voir s'il est arrivé :
Poudre-toi, mets-toi quelques mouches,
Et, loin de faire la farouche,
Tâche à lui plaire, car demain
Il faudra lui donner la main.

SCÈNE V.

ISABELLE, CATIN.

CATIN.

Mais il faut donc que ce Valère
Ait ensorcelé votre mère ?
Quoi! ce soir il arrivera?

ISABELLE.

Et demain il m'épousera!

CATIN.

Oui, c'est pour lui, l'on lui fricasse!
Je lui ferais laide grimace.
Quoi! sans savoir si l'inconnu
Est laid ou beau, gros ou menu,
Si sa mine est bonne ou mauvaise,
Qu'il vous plaise, ou qu'il vous déplaise,
S'il arrivait dès aujourd'hui,
Vous coucheriez avecque lui?

ISABELLE.

Hélas! il le faudrait bien faire,
Ou désobéir à ma mère.

CATIN.

Désobéissez hardiment,
Si vous avez un autre amant
Que vous aimiez.

ISABELLE.

J'adore Octave,
Il est jeune, galant et brave.

CATIN.

Ah! madame, il cherche à vous voir;
Il a passé dix fois ce soir
Coup sur coup sous notre fenêtre.
Il voulait vous parler peut-être.

ISABELLE.

Ah! Catin, je perds tout espoir,
Il ne peut plus me venir voir,
Ni ne peut en mes mains remettre
Le moindre petit mot de lettre,
Car l'on m'espionne en tous lieux,
L'on observe jusqu'à mes yeux.
Il a cent choses à m'écrire,
Et j'en ai cent mille à lui dire :
Il a beaucoup d'amour pour moi.
Il a mon cœur, il a ma foi;
Mais hélas! s'il n'a de l'adresse,
Il n'a rien, il perd sa maîtresse,
Et demain nous sommes tous deux
Les amants les plus malheureux...

CATIN.

Madame, je le vois paraître.

ISABELLE.

Allons le voir de la fenêtre.

CATIN.

Votre mère lui parle aussi.
Ils approchent, sortons d'ici.

SCÈNE VI.

LÉONOR, OCTAVE.

LÉONOR.

Quoi! monsieur, ma fille vous aime?
Pour vous son amour est extrême?

OCTAVE.

Oui, madame, elle m'aime bien.

LÉONOR.

Vous le dites, je n'en crois rien,
Ni même je n'en veux rien croire :
Vraiment j'aurais bien de la gloire
De défaire ce que j'ai fait!
Valère est un homme parfait;
Qu'il plaise ou déplaise à ma fille,
Il honorera ma famille;
Il a pour moi beaucoup d'appas.

OCTAVE.

Mais vous ne le connaissez pas.

LÉONOR.

C'est le fils unique d'Horace;
Joint qu'il sort d'une noble race,
Son père dit qu'il est bien fait,
Et qu'on en sera satisfait.
Bref, monsieur, je suis pour Valère.

OCTAVE.

Devez-vous en croire son père?

LÉONOR.

Enfin, monsieur, j'en ai juré,
Valère sera préféré.

OCTAVE.

C'est que vous ignorez peut-être
Qui je suis.

LÉONOR.

Je vous ai vu naître :
Et votre père, que je croi,
Ne vous connaît pas mieux que moi.

OCTAVE.

Madame, je suis gentilhomme.

LÉONOR.

Oui, mais vous n'êtes pas mon homme
Votre père a beaucoup de bien;
Mais je sais que vous n'avez rien :
De plus, ma parole est donnée
A Valère, et cette journée
Je pense qu'il arrivera,
Et ma fille l'épousera.

OCTAVE.

Mais....

LÉONOR.

C'est abus, monsieur Octave
Je sais que vous êtes fort brave :
Aussi, soit dit entre nous deux,
Je sais que vous êtes fort gueux,
Fort fourbe.

OCTAVE.

Fourbe!

LÉONOR.

Fourbissime.

OCTAVE.

Vous m'avez en mauvaise estime.

LÉONOR.

Enfin vous êtes indigent,
Mais ce n'est que faute d'argent.

OCTAVE.

Mais au moins laissez-moi vous dire...

LÉONOR.

Vous n'avez pas le mot pour rire,
C'est un abus.

OCTAVE.

C'est un abus!
Regardez tous ces jacobus.

(Bas.)

Vite, ce moment est propice,
Mon zigzag fera son office;
Ce mot de lettre mis au bout
Instruit Isabelle de tout.

(Isabelle, à la fenêtre, reçoit la lettre.)

LÉONOR, *bas.*

Qu'ai-je fait?

OCTAVE.

Que voulez-vous dire?
N'est-ce pas là le mot pour rire?
Mais quoi! vous m'avez en horreur?

LÉONOR.

Moi! j'ai pour vous toute l'ardeur...

OCTAVE.

Valère n'a point cette somme.

LÉONOR.

Vous êtes un fort honnête homme,
Vous êtes bien noble, bien fait.

OCTAVE, *à part.*
Les jacobus font leur effet.
LÉONOR.
Mais quoi ! j'ai promis à Valère ;
S'il vient, je ne m'en puis défaire :
Allons consulter entre nous
Ce qui se peut faire pour vous.

SCÈNE VII.

ISABELLE, seule.
Je n'avais osé me promettre
De recevoir ce mot de lettre ;
Ouvrons-le, son invention
Est digne d'admiration.

LETTRE.

ISABELLE, *lit.*
« Tu peux obéir à ta mère,
« Et fort bien recevoir Valère,
« Sans craindre que j'en sois jaloux.
« Mon valet fera ce Valère;
« Réjouis-t'en, c'est un mystère
« Qui me va faire ton époux.
« Il fera des extravagances
« Pour se faire haïr de toi;
« Mais c'est l'ordre qu'il a de moi.
« Que toutes ses impertinences
« Fassent ton divertissement.
« OCTAVE, ton fidèle amant. »

SCÈNE VIII.

CATIN, ISABELLE.
CATIN.
Madame, voici ce Valère,
Il a salué votre mère.
Jour de Dieu, c'est un laid mâtin :
Dieble soit le fils de putain !
J'épouserais plutôt un monstre
Que ce visage à cracher contre;
Octave, sans droit ni pouvoir,
Voulait m'empêcher de le voir.
ISABELLE, *bas.*
Je ne puis me tenir de rire.
CATIN.
Il ne pouvait pas être pire.
ISABELLE.
Parle-t-il? a-t-il de de l'esprit ?
CATIN.
Oui-dà, l'on ne sait ce qu'il dit,
Il bredouille avec tant de peine.
Mais votre mère vous l'amène :
Voyez-le un peu, qu'en dites-vous?

SCÈNE IX.

LÉONOR, CRISPIN, CATIN, ISABELLE.
LÉONOR, *à Isabelle.*
Vois-tu cet effroyable époux?
Que t'en semble? c'est ce Valère
ISABELLE.
J'en suis satisfaite, ma mère.
LÉONOR.
En peut-on voir un plus mal fait?
CRISPIN.
Véritablement... en effet...
Il faut avouer... tant de charmes...
Sur mon honneur... je rends les armes,
Et mon père... effectivement...
Certes...
LÉONOR.
Monsieur, sans compliment.
CRISPIN.
Et pourquoi, puisque j'en sais faire?
De grâce, ma future mère,
Nous avons appris à la cour
Le bel air de faire l'amour.
CATIN.
Mais où dieble avez-vous pu prendre
Ce sot homme pour votre gendre,
Avec ses grotesques appas?
LÉONOR.
Il ne le sera ma foi pas,
Tu n'auras pas un si sot maître.
Tu vas voir.
(Elle rentre.)
ISABELLE, *à Crispin.*
Vous voyant paraître,
J'ai senti de l'émotion.
(Crispin, tandis qu'Isabelle le cajole, fait de profondes révérences, et fait semblant de lui répondre en parlant entre ses dents, par un bourdonnement ridicule, sans articuler aucune parole.)
ISABELLE *continue.*
Je suis dans l'admiration
A votre aspect, et tant de charmes
Me font presque rendre les armes;
Je crains que vous ne m'aimiez pas,
Et que de si faibles appas
Ne me puissent gagner votre âme.
CRISPIN.
Vous vous moquez de moi, madame.
ISABELLE.
Je souffre de rudes accès,
Car je vous aime avec excès.
(Crispin continue ses grimaces, son bourdonnement et ses révérences.)
J'adorais un certain Octave,
Fort bien fait, fort jeune et fort brave;
Mais, Valère, pour son malheur,
Vous l'avez chassé de mon cœur.
Oui, vous avez toute ma flamme;
Vous êtes maître de mon âme:
Si vous me trouvez des appas,
Pourquoi ne me parlez-vous pas?
CATIN.
Je crois qu'il s'est mis dans la tête
Qu'un galant doit être une bête.
ISABELLE.
Pourrai-je gagner votre cœur?
CRISPIN.
Ah! je suis votre serviteur.
ISABELLE.
Vous avez, je le dis encore,
Un je ne sais quoi que j'adore.
CATIN, *le contrefaisant.*
Ne diriez-vous pas d'un pourceau
Qui mange du son dans de l'eau?
Dieble soit l'amoureux! j'enrage;
Mais j'ai veu ce chien de visage
Quelque part, je ne puis dire où;
Il a de l'air d'un certain fou...
Mais non, c'est Crispin, c'est lui-même.
ISABELLE.
Enfin mon amour est extrême.
CRISPIN, *lui voulant toucher le sein.*
Et le mien est fort violent.
Pour m'assurer donc...
ISABELLE, *lui donnant un soufflet.*
Insolent.
Pour vous assurer ma personne,
Voilà des arrhes que je donne.
(Elle rentre.)
CATIN.
Cent dieble! quel moule de gant!
Jour de Dieu, le plaisant galant!
Il croyait l'épouser, le traître.
Feignons de ne le pas connaître.
Monsieur, vous perdez ses appas.
(Catin, se moquant de lui, imite le bourdonnement et les grimaces qu'il a faites devant Isabelle.)
CRISPIN.
Je n'en pleurerai, ma foi pas.
D'abord tu m'as paru plus belle,
Plus jeune et plus aimable qu'elle :
Mais, dis-moi, m'aimerais-tu bien?
Mon cœur, tu ne me réponds rien?
Je t'aime de la bonne sorte,
Ma chère, ou le diable m'emporte.

Mais, réponds-moi donc, mon cher cœur?

CATIN.

Vous vous moquez de moi, monsieur.

CRISPIN.

C'est tout de bon que je soupire
Pour toi.

CATIN.

Cela vous plaît à dire.

CRISPIN.

Ne te moque donc pas de moi :
Tu me contrefais, mais ma foi
Pour toi ma flamme est violente.

CATIN.

Ah! je suis fort votre servante.

CRISPIN.

Que diable! parle franchement,
Suis-je pas ton fidèle amant?
Ta maîtresse est allée aux peautres,
Je m'en ris, j'en ai bien vu d'autres.

CATIN *chante.*

« I'en avons bien veu d'autres,
« Colin et mé, Colin et mé,
« I' en avons bien veu d'autres
« Mé et Colin.

CRISPIN.

Ton diable de chant m'étourdit :
Mais écoute donc ce qu'on dit.

CATIN *chante.*

« On dit que la grosse Marthe,
« En revenant de Montmartre,
« En allant à Clignancourt,
« Elle est cheute à la renvarse,
« Qu'en dis-tu, Jean de Nivelle,
« C'est qu'elle a les talons courts.

CRISPIN.

Je dois être encor ton intime,
Car j'ai pour toi toute l'estime...

CATIN *chante.*

« Et vous ne nous zeste, zeste, et zeste,
« Et vous ne nous estimez pas tant.

CRISPIN.

Si tu m'aimais, j'aurais sujet
De charmer, hors toi, nul objet...

CATIN *chante.*

« Nul objet ne me retient,
« Je prends le temps comme il vient.

CRISPIN.

Je vois qu'à présent tu me railles;
Mais hier venant de Versailles....

CATIN *chante.*

« Venant de Versailles,
« Je vis un berger
« Qui tenait une caille,
« Et la faisait chanter,

(Catin danse.)

« Baise-moi Juliane. Jean Julian, je ne puis.
« L'amour de Juliane me fera mourir.

CRISPIN.

Chante donc tout ton chien de sou,
Je m'en vais, je serais bien fou.
De voir....

CATIN *se jette sur Crispin.*

Je ne chante plus, traître.

SCÈNE X.

OCTAVE, LÉONOR, ISABELLE, CRISPIN, CATIN.

OCTAVE.

Le coquin a trahi son maître,
Assomme, assomme-le, Catin.

CRISPIN, *à genoux.*

Pardonnez au pauvre Crispin.

OCTAVE.

Non, coquin, je te ferai pendre.

LÉONOR.

Tu voulais donc être mon gendre?

ISABELLE.

Ah ! pardonnez-lui tout, sans lui
Je ne serais pas aujourd'hui
La femme d'un homme que j'aime.

OCTAVE, *à Crispin.*

Lève-toi, ma joie est extrême :

(A Léonor.)

Madame, obtiendrai-je en ce jour
L'unique objet de mon amour?

LÉONOR.

Le vol que vous venez de faire
Vous a rendu l'amour d'un père;
Et je veux paraître aujourd'hui
Aussi raisonnable que lui :
Puisque maintenant il vous donne
Tout son bien, et qu'il vous pardonne,
Ma fille est à vous cette fois.
Valère ne l'aura jamais,
Et ce sera la pénitence
Que mérite sa négligence.

OCTAVE.

Quel plaisir d'être votre époux!

ISABELLE.

Le ciel me destinait pour vous.

CATIN.

Et moi, jour de Dieu, que ferai-je?
Conseillez-moi, me marierai-je?

LÉONOR.

Je l'entends bien ainsi, Catin.

CATIN, *à Crispin.*

M'aimes-tu, traître de Crispin?

CRISPIN.

Oui, Catin, de toute mon âme.

CATIN.

Touche donc là, je suis ta femme.

CRISPIN.

Et je suis ton mari, Catin.

LE BARON, *se levant.*

Et moi je paye le festin.
Mais surtout, que je sois auprès de cette belle
Lorsque nous mangerons; j'ai du tendre pour elle;
Elle aura cet habit; n'en soyez point jaloux :
Allons, deux jours entiers je vous régale tous.



Imprimerie de Hennuyer et Turpin, rue Lemercier, 24. Batignolles.



NADIR,

OU

THAMAS-KOULI-KAN,

tragédie en cinq actes,

PAR DU BUISSON,

Représentée pour la première fois sur le théâtre de la Nation, le 31 août 1780.

Personnages.	*Acteurs.*
NADIR, roi de Perse et usurpateur	MM. DE LA RIVE.
MIRZA, fils de Nadir	MONVEL.
ALI, neveu de Nadir	GRAMONT.
AXIANE, fille de Mohammed, empereur du Mogol, promise à Mirza	Mlle SAINTVAL.
FATIME, suivante d'Axiane	Mme SUIN.
MORAD, chef de la garde de Nadir	MM. DORIVAL.
SELIM, ami de Mirza	FLORENCE.
UN CONJURÉ	MARSI.
QUATRE AUTRES CONJURÉS.	

La scène est à Ispahan.

ACTE I.

SCÈNE I.

AXIANE, FATIME.

FATIME.

Fille de Mohammed, en ces lieux étrangère,
Par la force arrachée aux mains de votre père,
Si vous avez gémi de suivre des vainqueurs
Qui dans votre patrie ont semé tant d'horreurs,
Vous voilà libre enfin : Nadir, dans sa colère,
Exerçant sur son fils un supplice sévère,
Semble vous affranchir du joug qu'il imposa,
Et ne peut plus, du moins, vous unir à Mirza.
Saisissez cet instant pour vous rendre à vous-même,
Pour rentrer dans les bras d'un père qui vous aime;

Demandez à Nadir à quitter Ispahan,
Et revenez encore embellir l'Indostan.

AXIANE.

Peut-être ce retour n'est pas en ma puissance,
Fatime... Mais enfin, connais mon espérance :
D'un soin plus important tout mon cœur est rempli;
Ce n'est point à revoir, mais à venger Dehli
Qu'Axiane outragée ose aujourd'hui prétendre.
Ses trésors enlevés et ses palais en cendre;
Au signal forcené d'une barbare voix,
Deux cent mille habitants égorgés à la fois,
Mon père, pour sauver les débris de son trône,
Aux pieds de son vainqueur flétrissant sa couronne,
Baisant, avec effroi, son bras ensanglanté,
Et contraint à signer un infâme traité :
Tels sont les souvenirs présents à ma pensée...
Mais... du fils de Nadir la tendresse empressée
Quelquefois, je l'avoue, en charmait la douleur;
Et je ne savais plus appeler un malheur
L'instant où de Nadir la superbe arrogance
Exigea pour son fils une vaine alliance.

FATIME.

Quand vous fûtes conduite aux tentes de Nadir,
Votre cœur à regret y parut consentir,
Et d'une paix honteuse on vous croyait victime.
Quoi ! vous aimez Mirza !

AXIANE.

Si je l'aimais, Fatime!...
Dans l'état déplorable où Nadir l'a réduit,
Quand ses yeux sont couverts d'une éternelle nuit,
Aveugle et dans les fers, c'est lui que je préfère
Aux plus illustres rois dont se vante la terre.

FATIME.

Je n'avais pas prévu que jamais ce séjour
Vous dût faire sentir le pouvoir de l'amour.

AXIANE.

Ce n'est point Ispahan qui vit naître ma flamme;
J'y portai tous les traits qui pénètrent mon âme :
C'est au sein du carnage, à l'instant où Dehli
Sous ses débris fumants croulait enseveli;
C'est lorsque des Persans la fureur égarée
Du sérail et du temple allait forcer l'entrée,
A ce moment terrible où j'aperçus Mirza,
C'est alors que l'amour de ses feux m'embrasa...
J'étais avec mes sœurs dans la sainte mosquée,
Où des cieux vainement la puissance invoquée
Contre le fier Nadir, nous refusait l'appui
D'un Dieu trop courroucé qui nous frappait par lui...
Je ne m'attendais plus qu'à périr la première,
Quand un jeune guerrier tout couvert de poussière
Daigne accourir vers nous, et, le sabre à la main,
A travers les Persans s'ouvre seul un chemin.
« Amis, s'écria-t-il, respectez l'innocence,
« Respectez la beauté, Mirza prend leur défense ;
« A ma prière enfin mon père s'est rendu ;
« Que le sang des Mogols ne soit plus répandu. »
A ces mots, des Persans les farouches cohortes
Semblèrent à regret abandonner nos portes...
Je tournai vers Mirza mes regards effrayés...
Déjà, chère Fatime, il était à mes pieds!
Déplorant de Nadir la fureur inhumaine,
Il craignait, disait-il, de mériter ma haine.
Ah ! s'il eût pu dès lors lire au fond de mon cœur!
Qu'un sentiment plus juste y portait de douceur!
Soit qu'une âme éperdue, et que trouble la crainte,
Se trouve par l'amour plus aisément atteinte;
Soit qu'en effet Mirza méritât tous mes vœux,
Ni haine, ni courroux n'éclata dans mes yeux.
Je crus dans ce héros voir un dieu tutélaire ;
Je voulus oublier quel monstre était son père ;
Des crimes du tyran je ne me souvins plus :
Je ne sus que du fils adorer les vertus.

FATIME.

Mais pourquoi, l'un à l'autre unis par vos promesses,
N'avez-vous pas alors couronné vos tendresses,
Puisque Nadir lui-même en conçut le dessein ?

AXIANE.

De ces délais trompeurs accuse le destin ;
Ou plutôt, du tyran connais la politique :
Aujourd'hui de son fils l'infortune l'explique:
Sa perte fut un coup dès longtemps médité ;
Le roi craint un revers qu'il a trop mérité.
Sans doute il aura vu, dévoré par l'envie,
Ce prince généreux que bénissait l'Asie;
Et tels sont les tyrans, injustes, fiers et bas,
Ils ne pardonnent point les vertus qu'ils n'ont pas;
Cherchant leurs ennemis dans leur propre famille,
Ils redoutent l'éclat dont leur successeur brille,
Et c'est à leur couronne avoir fait un affront
Que d'oser un instant l'essayer sur son front.

FATIME.

Mais que prétendez-vous dans cette cour barbare?
Le malheur de Mirza pour jamais vous sépare.
Loin que de l'épouser vous conserviez l'espoir,
Vous devriez plutôt craindre de le revoir.

AXIANE.

Moi, le craindre, Fatime!... Ah! je voudrais encore
Prodiguer ma tendresse à l'objet que j'adore,
Consoler ses ennuis par les plus tendres soins...
Il ne me verrait pas, il m'entendrait du moins!...
A ma voix, qui pour lui ne fut jamais sans charmes,
Ses yeux pourraient sécher leurs douloureuses larmes.
Mais à des soins plus grands, Fatime, il faut songer :
Le consoler est peu, j'aspire à le venger.
Je te l'ai déjà dit ; l'auteur de sa misère,
L'effroi de l'Indostan, l'oppresseur de la terre,
Ce despote dans peu va tomber sous des coups
Qui vengeront Dehli, mon père et mon époux.

FATIME.

Comptez moins sur l'effet d'une haine impuissante;
Redoutez de Nadir la fortune constante :
Nous l'avons vu cent fois, de piéges entouré,
N'en sortir que plus grand, plus craint, plus révéré.
Oubliez donc, madame, un projet téméraire
Qui vous exposerait à toute sa colère;
Ce colosse affermi ne se peut renverser :
Il briserait la main qui voudrait le percer.

AXIANE.

Par de vaines terreurs ne cherche plus, Fatime,
A détourner mon cœur du dessein qui l'anime.
Je ne me flatte point sur ce que j'entreprends :
Le succès est douteux et les dangers sont grands.
Nadir vit au milieu d'une cour asservie,
Dont tous les bras vendus sont armés pour sa vie;
Nadir est jusqu'ici le plus heureux des rois;
Mais son fils qu'il opprime est tout ce que je vois...
Ne crois pas cependant qu'aveugle en ma vengeance
Je néglige les soins d'une sage prudence :
Apprends que cet Ali, ce neveu de Nadir,
M'a dévoué son bras, tout prêt à me servir.
Son zèle, le dirai-je, a passé mon attente :
Du malheureux Mirza l'exemple l'épouvante;
Il craint qu'un sort pareil ne lui soit réservé,
Si par un coup heureux il n'en est préservé;
Ou, peut-être, en secret ce jeune prince espère
Régner au nom du fils en renversant le père;
Et dans son triste état Mirza semble aujourd'hui
Pour régir un empire avoir besoin d'appui.
Enfin, contre Nadir la tempête est formée,
Et je dois par Ali bientôt être informée
Du jour, du temps, de l'heure où ce fameux brigand
Au sang qu'il répandit va confondre son sang...
Mais je le vois paraître : à peine je respire;
Comment cacher l'horreur que son aspect m'inspire!

SCÈNE II.

NADIR, AXIANE, FATIME, MORAD.

NADIR.

Je vous cherchais, princesse, et je viens vous calmer;
Le sort d'un fils rebelle a dû vous alarmer.
Vous pleurez, m'a-t-on dit, et, de frayeur émue,
Vers les bords de l'Indus vous tournez votre vue...
Ah ! daignez faire encor l'ornement de ma cour !
Vous n'avez rien, madame, à craindre en ce séjour :
Avec sévérité si je punis l'offense,
Je sais avec douceur accueillir l'innocence.
Quoiqu'un traître n'ait plus le nom de votre époux,
Mes constantes bontés se répandront sur vous :
S'il me faut renoncer à vous nommer ma fille,
Je veux par d'autres nœuds vous joindre à ma famille.
Des troubles de ma cour n'ayez plus à souffrir,

Bientôt une autre main à vous pourra s'offrir.

AXIANE.

Seigneur, à vos décrets Axiane est soumise;
Mais je n'oublierai point que ma main fut promise
Au plus grand des mortels, au premier, après vous;
Et, s'il faut renoncer à cet illustre époux,
On ne me verra pas, prodiguant ma tendresse,
A de vulgaires nœuds descendre avec bassesse.
Au sang de Mohammed je sais ce que je dois;
Je ne le ferai point rougir d'un second choix...
Ne croyez pas non plus qu'en mes chagrins aigrie,
J'exige mon retour au sein de ma patrie :
A des yeux paternels je n'irai point, seigneur,
Montrer un front chargé de quelque déshonneur;
Mais d'un asile obscur le secours salutaire
Peut cacher dans ces lieux ma douleur solitaire :
Souffrez qu'en ce sérail achevant mes destins,
Je dérobe mes pleurs au reste des humains.

NADIR.

Oui, restez près de moi : restez, belle princesse,
Mais non point dans le deuil d'une sombre tristesse,
Mais non point dans la honte et dans l'obscurité;
L'éclat seul vous convient : il sied à la beauté...
Toute ma cour s'oppose à votre solitude;
Moi-même de vous voir j'ai la douce habitude,
Et mon cœur ne pourrait s'en priver sans regrets...
Vous connaîtrez dans peu mes sentiments secrets.
Vous verrez, Axiane, à quel point je vous aime.
Allez attendre en paix ma volonté suprême.

SCÈNE III.

NADIR, MORAD.

NADIR.

Des pleurs de la beauté que l'aspect est touchant!
Chaque mot d'Axiane ajoute à mon penchant :
Je veux que dans ce jour, lui dévoilant mon âme,
Elle apprenne qu'enfin je la choisis pour femme.

MORAD.

Elle ne prévoit pas les destins glorieux
Dont l'éclat va frapper son œil ambitieux.

NADIR.

Des projets de ton roi, secret dépositaire,
Morad, crois-tu qu'enfin je parvienne à lui plaire ?

MORAD.

Vous lui donnez bien plus qu'il ne lui fut promis;
Et la gloire du père obtient l'oubli du fils.
Déjà, par ses discours, vous auriez pu comprendre
Qu'à Mirza conservant un sentiment moins tendre,
Le rang que son hymen lui semblait assurer
Est le seul souvenir qui la fasse pleurer :
Toujours l'ambition règne au sein d'une femme,
Et, sous le nom d'amour, sait enflammer son âme.
Seigneur, soyez-en sûr; un amant couronné
Au mépris d'un refus n'est jamais destiné :
On ne se montre point insensible ou contraire
A l'offre d'une main qui fait trembler la terre.

NADIR.

Morad, j'aime à le croire; il importe à mes vœux
De ne pas différer plus longtemps ces beaux nœuds :
J'ai besoin qu'Axiane, à mon sort attachée,
Me montre du bonheur la route encor cachée.
Au faîte des grandeurs mon cœur n'est point rempli;
Vingt sceptres dans mes mains, et tout l'or de Dehli
Ne semblent qu'irriter l'ardeur insatiable
Du plus grand des humains... et du plus misérable.

MORAD, *vivement*.

Qui? vous, seigneur!

NADIR.

Oui, moi, je le répète encor,
Misérable.

MORAD.

Comment?

NADIR.

Je connais le remords...
Depuis six mois entiers, ardent à me poursuivre,
Il déchire avec rage un cœur que je lui livre;
Des jours que j'accumule il me fait un fardeau :
A travers les tourments il me traîne au tombeau,
Et je ne puis trouver contre lui de défense
Qu'à l'aspect d'Axiane, il cède à sa présence :
Tel est de sa vertu le sublime ascendant;
L'inflexible remords se tait en l'écoutant;
Il me fait moins sentir son atteinte cruelle;
J'ai cent fois éprouvé qu'il n'ose approcher d'elle,
Et l'air que je respire en est plus épuré,
S'il est par Axiane avec moi respiré!...
Ami, tant de vertu, de beauté, d'innocence,
Entre le ciel et moi doit prendre ma défense;
La foudre n'oserait me frapper dans ses bras,
Et du moins les remords ne m'y poursuivront pas.

MORAD.

Laissez, seigneur, laissez de si tristes pensées :
Qu'à jamais de votre âme elles soient effacées.
C'est pour le crime obscur que les remords sont faits;
Ils n'accompagnent point d'aussi brillants forfaits :
La gloire qui les suit a droit de les absoudre;
Les trônes ne sont point renversés par la foudre.

NADIR.

Je le veux...; mais souvent, par d'invincibles coups,
La main d'un Dieu vengeur s'appesantit sur nous :
Tandis que les sujets adorent leur monarque,
Qu'au dehors, du bonheur il affecte la marque,
Le dernier de son peuple est bien moins malheureux,
Le pauvre en sa misère a des jours moins affreux,
Si dans le fond du cœur il est irréprochable.
Souffre-t-il, par ses cris il touche son semblable;
On partage ses maux, on répond à sa voix;
On plaint son infortune..., on ne plaint point les rois!
Tu frémirais, Morad, si tu pouvais connaître
Les souvenirs cruels qui tourmentent ton maître.
J'ai conçu pour moi-même une effroyable horreur;
Le calme est sur mon front..., la rage dans mon cœur.
Que ne suis-je resté dans la classe vulgaire
Où le destin plaça mon aïeul et mon père!
Dans mon sein quel démon, jaloux de mon bonheur,
Alluma des combats la sanguinaire ardeur,
Au trône de mon roi m'offrit la route ouverte,
M'apprit, en le flattant, à conjurer sa perte?...
De combien de forfaits celui-là fut le prix!
Que de chefs égorgés dont j'entends tous les cris!
Vois ma propre tribu, détruite par la guerre,
Maudire encor le jour où m'enfanta ma mère :
Vois la vapeur du sang dont j'arrosai ces lieux
Entre le ciel et moi former un voile affreux;
Ce matin même encor, l'astre qui nous éclaire
De rayons teints de sang a frappé ma paupière :
Je vois du sang partout, partout j'en ai versé...

(Avec la plus terrible expression.)

Tiens, Morad, en voilà sur cette main tracé :
C'est celui des Thamas, de mes rois légitimes,
Des peuples de Dehli, de tant d'autres victimes.

(Avec un redoublement d'horreur.)

C'est le sang de mon fils, c'est celui de ses yeux.
Ah! de tous mes remords vois le plus furieux,
Celui dont la poursuite à mon cœur est plus dure;
Tant le ciel a pris soin de venger la nature!...

(Il tombe assis en désordre, en soupirant.)

Car peut-être qu'enfin ma colère a puni
Un rival préféré, plus qu'un fils ennemi :
Et dans ses vains projets, quelque fût son audace,
La clémence d'un père eût dû lui faire grâce,
Si ma jalouse ardeur n'eût étouffé pour lui
Cette même pitié qui me parle aujourd'hui :
Mais, en livrant mon fils au plus cruel supplice,
L'amour dicta l'arrêt non moins que la justice.

MORAD.

Pourquoi vous rappeler ce fatal souvenir?
Mirza fut criminel, vous dûtes le punir;
Ce Tartare inconnu, dont l'audace effrénée
Osa porter sur vous une main forcenée,
Dans la forêt d'Olad immolé par Ali,
Ne vit pas avec lui son crime enseveli;
Et, quoiqu'il expirât sans nommer de complices,
De celui qu'il servait il laissa des indices.
Souvenez-vous, seigneur, de ce coupable écrit
Que Mirza supprimait, et qu'Ali découvrit :
La main qui le traça, s'y déguisant à peine,
Fut contre votre fils une preuve certaine;
Et, ne pouvant douter de son lâche attentat,
Il fallut le punir en criminel d'Etat,
Par ce commun supplice, inventé dans l'Asie,

Qui fait perdre le jour en épargnant la vie,
Des conspirations trop juste châtiment.

NADIR, *se relevant.*

Je ne sais quel soupçon m'agite en ce moment !
La preuve du complot par Ali fut donnée...
Mais l'intérêt d'Ali !.,. Non, mon âme étonnée
Craint trop de découvrir l'affreuse vérité :
Que ce mystère reste en son obscurité !

MORAD.

Que jamais de Mirza l'image retracée
Ne revienne affliger votre auguste pensée;
Que son crime et son nom demeurent dans l'oubli :
C'est trop s'en occuper... Mais que vous veut Ali?

SCÈNE IV.

NADIR, ALI, MORAD.

ALI.

De la rébeltion, seigneur, la main guerrière
Relève ses drapeaux couchés dans la poussière.
Les peuples du Seistan, subjugués tant de fois,
Ont osé de vos chefs méconnaître les lois;
Et ceux du Benader s'arment pour les défendre.

NADIR.

On veut encor du sang; eh bien ! j'en vais répandre.
Ils sentiront ce bras qui les a terrassés;
Du nombre des humains ils seront effacés;
Plus de pitié pour eux, plus de vaine clémence;
Ils en ont abusé, c'est la plus grande offense.
Qu'on prépare l'armée à quitter Ispahan;
La foudre partira du sein du Korassan.
Ces lauriers sont, Ali, destinés pour ta tête.

ALI.

Commandez-moi, seigneur, ma main est toute prête.
Animé, soutenu d'un seul de vos regards,
La victoire en tous lieux suivra mes étendards.

NADIR.

Tu reçus de mon frère et les traits et le zèle;
Digne fils d'Ibrahim, comme lui, sois fidèle :
Imite de Mirza la valeur... sans l'orgueil !
De toutes ses vertus ce vice fut l'écueil.
Souviens-t'en : va, triomphe, et qu'en héros féconde
La race de Nadir étonne encor le monde.

ACTE II.

SCÈNE I.

ALI, MORAD.

MORAD.

Quoi ! pour le vain honneur de dompter le Seistan,
Vous cessez vos projets et quittez Ispahan !
Seigneur, c'est vous conduire avec trop d'imprudence;
On peut contre vous-même employer votre absence :
Des ombres du mystère une voix peut sortir,
Et frapper, malgré vous, l'oreille de Nadir.
Je l'ai vu, de son fils regrettant le supplice,
Accuser devant moi sa trop prompte justice,
Craindre qu'on l'ait trompé, prononcer votre nom,
Même en le rejetant écouter le soupçon.
D'un tyran ombrageux craignez la défiance;
De vos plus sûrs amis redoutez l'inconstance :
Si vous vous éloignez, votre parti s'éteint;
Et ce rang qui par vous déjà semblait atteint,
Ce trône où vos destins vous marquaient une place
Peut devenir le prix d'une plus prompte audace :
Quand la main qui conspire est trop lente à frapper,
La victime à ses coups sait bientôt échapper.

ALI.

Va, je n'ai pas besoin que ce discours m'enflamme,
Morad; l'ambition est le dieu de mon âme;
A peine la raison eut-elle ouvert mes yeux,
Je tournai vers le trône un regard envieux :
Je vis que de mes droits je ne devais attendre
Que l'honneur d'y toucher, et non pas d'y prétendre :
C'était trop peu pour moi. J'ai juré de régner,
N'importe dans quel sang il faudra me baigner;
Ne crains point qu'à ce vœu je me montre parjure.
Tu sais ce que j'ai fait, et par quelle imposture,
Du fils, que j'ai perdu, secret accusateur,
J'ose, contre son père en être le vengeur;
Et comment Axiane, à mes discours trompée,
De servir son amant croit mon âme occupée,
Sollicite ma main pour frapper ces grands coups,
A grossir mon parti met ses soins les plus doux;
Des amis de Mirza m'appuie et m'environne,
Et sert, sans le savoir, à me porter au trône.
Car Mirza n'étant plus qu'un fantôme de roi,
Bientôt tous les Persans se tourneront vers moi,
En m'offrant à genoux le sacré diadème
Que ma main semblera ceindre malgré moi-même.
Et tu pourrais penser que je serais déçu
Dans l'effet que j'attends d'un plan si bien conçu !
Ou que du faible honneur de guider une armée
Mon âme satisfaite en serait désarmée !
Non, Morad, et cet ordre a trop su m'avertir
Que le coup suspendu doit à la fin partir.
Mais il faut qu'en ce jour Axiane décide
Les esprits incertains du parti qu'elle guide;
Je lui fais demander un secret entretien.

MORAD.

Mais, seigneur, savez-vous quel étrange lien
Doit unir aujourd'hui Nadir à la princesse?

ALI.

Dès longtemps dans son cœur j'ai surpris sa faiblesse :
J'en compte faire usage; et cet hymen fatal
Des coups prêts à tomber doit hâter le signal.
Il faut de ce danger qu'Axiane informée,
Aux yeux de ses amis se présente alarmée,
Et pour rompre ces nœuds ne ménage plus rien.
Pour toi, près de Nadir sois toujours mon soutien :
Si son cœur se couvrait d'un soupçonneux nuage,
Fais servir ton adresse à conjurer l'orage :
Surtout de cet endroit tiens Nadir écarté,
J'ai besoin quelque temps d'agir en liberté.
Je compte, cher Morad, reconnaissant ton zèle,
Payer bientôt en roi ton amitié fidèle...
On vient; c'est la princesse.

(Morad sort.)

SCÈNE II.

ALI, AXIANE.

ALI.

Ah ! madame, accourez.
Connaissez-vous les maux qui vous sont préparés?
Le roi, qui pour son fils s'est montré si sévère,
Vient enfin d'expliquer ce terrible mystère :
Il vous aimait, madame, et ses transports jaloux
L'auront porté sans doute à perdre votre époux.
Le cruel cesse enfin de contraindre sa flamme :
Sans honte, sans remords, il vous choisit pour femme.

AXIANE.

De tout ce que j'entends mes esprits confondus
Tiennent avec effroi tous mes sens suspendus.
Ali, combien d'horreurs vous m'avez dévoilées !
Que de calamités sont par moi rassemblées !
Ah ! Mirza, c'est donc moi qui causai ton malheur !
C'est moi qui fis ton crime ! il était dans mon cœur;
C'est celui de t'aimer, c'est celui de te plaire,
Je le vois; tout le reste était imaginaire...
Hélas ! je le croyais ce complot prétendu,
Où semblait de Mirza s'égarer la vertu.
Mais qui peut, en voyant un père inexorable,
Ne pas penser du moins que son fils est coupable?
Un père, dont le cœur doit toujours pardonner,
Quand il accuse un fils ne se peut soupçonner...
Qu'il paraisse à mes yeux ce rival sanguinaire !
Que, de sa cruauté prétendant le salaire,
De ma main indignée il approche sa main,
Et je plonge à l'instant un poignard dans son sein,
Rendant grâces au ciel d'avoir été choisie
Pour frapper la première, et délivrer l'Asie.

ALI.

J'admire avec plaisir ces généreux transports;
Mais pour que Nadir tombe, il faut d'autres efforts,
Madame; et votre main faible, ou trop incertaine,
Au moment de frapper trahirait votre haine.
Il faut, pour ce grand coup, des bras plus assurés :
Déjà pour le hâter j'ai vu les conjurés;
J'ai soufflé dans leurs cœurs ce généreux courage,

Cette ardeur, des succès infaillible présage;
Par le nœud des serments j'ai voulu les unir,
Mais une crainte encor semblait les retenir :
« De Mirza, m'ont-ils dit, nous vengerons la cause !
« Il n'est rien où pour lui notre amour ne s'expose :
« Mais nous voulons le voir; et ce n'est qu'en ses mains
« Que nous devons jurer de changer ses destins .. »
Ensuite, sans détour, un d'eux m'a fait entendre
Qu'ils craignaient qu'à régner je n'osasse prétendre.
D'un semblable soupçon tout mon cœur a frémi,
Moi qui n'aurais voulu que servir mon ami.
Vous le savez, madame, et souvent sans mystère
Mon âme devant vous a paru tout entière :
C'est vous qui, sur Mirza voyant couler mes pleurs,
Vintes me supplier de venger ses malheurs :
Et l'on m'ose accuser d'un indigne artifice !

AXIANE.

Je veux, de leurs soupçons réparant l'injustice,
Leur jurer qu'à Mirza votre entier dévouement
Pour son intérêt seul vous arme en ce moment.
Vous fûtes tous les deux amis dès votre enfance;
Avec vous il voudra partager sa puissance :
Et si vous soutenez les droits de mon époux,
Seigneur, c'est en effet les conserver pour vous.

ALI.

Je ne prétends, madame, aucune récompense
Que l'honneur précieux de venger l'innocence.
Mais, pour mieux rassurer vos inquiets amis,
Quel qu'en soit le péril, cependant, j'ai promis,
S'ils voulaient en secret jusqu'ici s'introduire,
De leur montrer Mirza.

AXIANE.

Mais comment l'y conduire?
Dans le fond des cachots vous savez trop, Ali,
Que l'ordre de Nadir le tient enseveli.

ALI.

Aux menaces, à l'or, sa garde s'est rendue;
Vous l'allez voir paraître.

AXIANE.

O joie inattendue!
Que ne vous dois-je point, prince trop généreux !...
Quoi ! je vais le revoir ! ô moment trop heureux !
Il efface lui seul une longue disgrâce.
Mirza, le ciel encor permet que je t'embrasse !...
De nos projets le sort n'est plus douteux, seigneur,
Puisque le ciel m'accorde une telle faveur.
Mais je crains, pardonnez à mon impatience,
Jamais les malheureux ne sont sans défiance,
Je crains de voir encor cet espoir m'abuser.

ALI.

Je cours presser ses pas; daignez le disposer
A seconder les soins que me dicte mon zèle.
Instruit de ce que j'ose ici pour sa querelle,
Qu'il dise à ses amis sur tout de m'obéir :
Il ne faut que ce mot pour renverser Nadir.

SCÈNE III.

AXIANE, seule.

Est-ce un songe flatteur? et l'ardeur de ma flamme
Par des illusions séduit-elle mon âme?
Mirza va donc venir !... Ah ! surtout cachons lui
Cet amour dont Nadir m'épouvante aujourd'hui :
La cause de ses maux l'y rendrait plus sensible;
Ce serait dans son sein porter un coup terrible
Que de lui dévoiler par quel destin fatal
Il tombait, innocent, frappé par un rival.
J'entends du bruit : on vient ! sans doute c'est lui-même.
Tout mon cœur élancé m'annonce ce que j'aime.
(Mirza paraît.)
Une main le conduit... Ah ! bientôt c'est à moi
Que doit appartenir ce glorieux emploi...
Je n'ose jusqu'à lui porter mon œil timide...
Ecoutons un moment. Il parle avec son guide!...
Hélas ! à cet aspect je ne me connais pas.
(Elle se retire au fond du théâtre.)

SCÈNE IV.

AXIANE, MIRZA, SÉLIM, son guide.

MIRZA.

En quel endroit, Sélim, conduisez-vous mes pas?
Pourquoi m'a-t-on tiré de ce lieu solitaire
Où bientôt la douleur eût fini ma misère?

SELIM.

On dit qu'un grand dessein, qu'on va vous confier...

MIRZA.

Ah ! du moins si c'était pour me justifier;
Si Nadir connaissait enfin mon innocence,
J'en souffrirais mes maux avec plus de constance...
Mais, dis-moi, d'Axiane, ami, quel est le sort?
A la cour d'Ispahan respire-t-elle encor?

SÉLIM.

Oui, seigneur.

MIRZA.

En ces lieux si tu la vois paraître,
Emmène-moi soudain : j'en périrai peut-être;
N'importe, je l'exige. Offrirais-je à ses yeux
Des miens ensanglantés le spectacle hideux?
Mais que dis-je? cet ordre est sans doute inutile;
Va, je n'inspire plus qu'une pitié stérile ;
De me fuir elle-même a dû prendre le soin;
Quand l'espoir est perdu, l'oubli n'est pas bien loin...
Qui vient de me toucher? Qui que vous puissiez être,
Laissez-moi; laissez-moi.

AXIANE.

Peux-tu me méconnaître,
Cruel ! quoi ! tu n'es pas averti par ton cœur!

MIRZA.

Axiane !... est-ce donc de tendresse, ou d'horreur,
Que dans ses bras encor Mirza te presse émue?...
Tes yeux ne se sont point détournés à ma vue!...
Laisse-moi te cacher ces traits défigurés.
(Il met les mains sur ses yeux.)

AXIANE.

Laisse-moi voir ces traits par la vertu parés.

MIRZA.

Axiane..., jamais je ne verrai tes charmes.

AXIANE.

Sur tes mains quelquefois tu sentiras mes larmes.

MIRZA.

Le front chargé d'opprobre, et le cœur plein d'ennuis,
Peux-tu m'aimer encor dans l'état où je suis?

AXIANE.

Et toi, peux-tu douter d'une âme qui t'adore,
Quand ton malheur t'y donne un nouveau droit encore!...
Mais, Mirza, ce malheur est prêt d'être vengé;
Encore un jour, peut-être, et ton sort est changé.

MIRZA.

Je ne vous entends point : expliquez ce langage.

AXIANE.

Connais donc mon amour, et connais son ouvrage :
Tes fidèles amis, à ma voix ranimés,
Vont venir en ces lieux t'offrir leurs bras armés;
Le généreux Ali va paraître à leur tête;
Ordonne de frapper, et la victime est prête.

MIRZA.

La victime! ce mot, qui veut-il désigner?

AXIANE.

Un barbare, un tyran indigne de régner;
L'oppresseur de son fils...

MIRZA, *avec horreur.*

Que dites-vous? mon père!
Et vous ne craignez pas la céleste colère?
O Dieu! pardonne-lui; l'amour l'aveugle, hélas!
Son cœur n'était pas fait pour de tels attentats.
Axiane, est-ce là cette âme noble et pure?
Avez-vous pu souiller ce don de la nature?
Quoi! l'ombre du forfait approcha votre sein?

AXIANE.

J'ai dû concevoir tout contre ton assassin.

MIRZA.

Ah ! vous ne deviez rien oser contre mon père.

AXIANE.

Ne nomme plus ainsi l'auteur de ta misère;
Ce titre révéré, le cruel l'a perdu.

MIRZA, *avec chaleur.*

Dans le fond de mon cœur il lui fut toujours dû,
Et d'un père à son fils telle est la différence;
L'un peut bien oublier qu'il lui donna naissance,
Rien, lorsqu'il l'a proscrit, ne vient lui retracer
L'être que de son cœur il voulut effacer ;
Mais un fils gémissant sous la main de son père,

En conserve toujours l'idée involontaire :
Dans son sein chaque instant où l'air a pénétré
Lui dit que sans un père il n'eût point respiré.
De l'auteur de ses jours, oubliant l'injustice,
Il faut, sans murmurer, que son fils la subisse.
De la main paternelle attendant le trépas,
Isaac vit le coup, et ne s'en plaignit pas.
Mon cœur, comme le sien, sans crainte et sans vengeance,
Se trouve consolé par sa seule innocence.

AXIANE.

Eh bien ! suis à loisir cet effort de vertu;
Bénis, si tu le veux, la main qui t'a perdu :
Interdis à ton cœur jusqu'au moindre murmure;
Mirza, sois à jamais l'honneur de la nature.
Mais moi, je ne dois rien au barbare Nadir ;
Des pleurs qu'il m'a coûtés je cherche à le punir :
L'Indostan envahi me crie encor vengeance;
De mon père accablé rappelle-toi l'offense.
Sont-ce là des affronts qu'on doive pardonner ?

MIRZA.

Nadir sauva ses jours qu'il pouvait terminer;
La voix de la pitié par lui fut entendue :
Il remit sur son front sa couronne abattue...
Mais ces instants de deuil, tu les dois oublier ;
C'est moi qui pour mon père ose te supplier;
Fille de Mohammed, si ce nom le condamne,
Le père de Mirza doit fléchir Axiane.
Mais quoi ! rappelle encore à ton cœur irrité
Combien Nadir souvent te montra de bonté;
Plus qu'aucun autre objet tu lui paraissais chère;
Son front en te voyant devenait moins sévère;
Souvent à ton aspect, pardonnant aux humains,
Sa foudre demeurait suspendue en ses mains.

AXIANE, *vivement.*

Ah ! périsse l'instant où ce tyran farouche
(A part.)
Sembla... Non, ce aveu s'arrête sur ma bouche.

MIRZA.

Tu ne me réponds point !... Je ne puis t'attendrir ;
Je le sens trop... Eh bien ! cours immoler Nadir ;
Conduis les conjurés; que ta rage les guide :
Toi-même dans son flanc plonge ta main perfide;
Mais, après ce forfait, du moins ne t'attends pas,
Teinte du sang d'un père, à courir dans mes bras :
Axiane, autrefois de Mirza si chérie,
Ne sera plus pour lui qu'une horrible furie ;
Jamais il n'entendra son nom qu'avec terreur :
Je dis plus, sur moi-même expiant ta fureur,
De tes cruels desseins si mon père est victime,
Ma mort, au même instant, désavouera ton crime.
(Il fait un pas pour la quitter.)

AXIANE.

Arrête, cher Mirza : cet effrayant discours
Anéantit...

SCÈNE V.

ALI, AXIANE, MIRZA, SÉLIM.

AXIANE.

Ali, venez à mon secours;
Venz contre un ingrat me redonner des armes;
Hélas ! je ne sais point résister à ses larmes;
Contre nous de son père il est le défenseur.

ALI.

Que dites-vous, madame? est-il donc vrai, seigneur?
Quand nous sommes tous prêts à servir votre cause,
A nos secrets desseins quel motif vous oppose?
Qui peut vous retenir ? répondez.

MIRZA.

La vertu,
Le seul bien que Mirza n'ait pas encor perdu...
Il en était un autre, et le cœur d'Axiane
Abjurant des projets que tout le mien condamne,
Déplorant mes malheurs sans vouloir les venger,
Se bornant à venir souvent les partager,
Dans le fond des cachots eût adouci mes peines :
L'amour et la vertu supporteraient mes chaînes;
Le bonheur eût encor accompagné ses pas.

ALI.

De quoi vous flattiez-vous? Ne savez-vous donc pas
Qu'Axiane à jamais de vos bras arrachée
Doit au sort de Nadir ce soir être attachée ?

MIRZA, *il tombe dans les bras de Sélim.*

Que dites-vous ! O ciel ! l'ai-je bien entendu !

AXIANE, *à Ali.*

Il succombe à ce trait, et je l'avais prévu :
Votre zèle imprudent devait encor lui taire
Le douloureux aveu de ce cruel mystère :
L'en avoir informé, c'est lui causer la mort.

ALI.

Pour le déterminer, il fallait cet effort.

MIRZA, *revenant à lui.*

Quelle nouvelle horrible a frappé mon oreille !
Dans ce moment affreux je doute si je veille ;
Mon cœur à ce seul coup n'était point préparé.
Grand Dieu ! tu m'as puni, je n'ai point murmuré;
J'ai senti dans mes yeux s'éteindre la lumière ;
Tu m'as fait un tombeau de la nature entière [1];
D'un père que j'aimais j'éprouvai le courroux.
Grand Dieu ! c'était donc là le moindre de tes coups !

ALI.

Eh bien ! il faut, seigneur, plein d'un noble courage,
Opposer notre zèle à ce nouvel outrage,
Faire qu'un coup mortel terminant ses destins,
En renversant Nadir, arrête ses desseins.
Voudriez-vous laisser une amante adorée
Aux mains de votre père indignement livrée ?

AXIANE.

Tu ne m'aimas jamais si tu tardes encor.

MIRZA.

Cruels ! sauvez-moi donc de l'horreur du remords.

ALI.

Ah ! c'est trop balancer en ce moment extrême;
Mais nous te vengerons, Mirza, malgré toi-même :
Seuls, Axiane et moi, nous oserons tenter
Les coups qu'à ton tyran nous brûlons de porter ;
Peut-être ils seront vains, je vois notre imprudence :
Si tu l'avais voulu, prenant notre défense,
Tes amis, à ta voix, se laissaient entraîner...
Mais notre exemple enfin peut les déterminer :
Ou, si dans nos desseins notre courage échoue,
Axiane elle-même à la mort se dévoue.
Ton père, tu le sais, ne pardonna jamais.

MIRZA.

Eh bien !... c'en est assez; poursuivez vos projets ;
Que tous les conjurés viennent par leur présence
Dans mon cœur incertain affermir ma vengeance;
Vous me déterminez; je sens que cet instant
Au bonheur de mes jours devient trop important...
Vous pouvez tous les deux compter sur ma promesse...
Cependant en ce lieu souffrez que je vous laisse;
Je veux rendre le calme à mes esprits troublés.
Lorsque tous nos amis se seront rassemblés,
Vous pourrez auprès d'eux m'avertir de me rendre.
Axiane, il n'est rien que je n'ose entreprendre :
Mais captivez encor un imprudent courroux,
Et me laissez le soin de diriger les coups.
(Il sort.)

ALI, *vivement.*

Ne l'abandonnez pas; et par vos soins, madame,
Dans ses nouveaux projets affermissez son âme;
Je cours chez nos amis, sans perdre un seul instant,
Leur dire que le prince en ces lieux les attend.

ACTE III.

SCÈNE I.

MIRZA, ALI, LES CINQ CONJURÉS.

ALI.

Amis, vous le voyez ce prince généreux,
Des fureurs de Nadir exemple malheureux ;
Frémissez des excès du pouvoir arbitraire.

(1) Ceux qui ne seront pas contents de ce vers, parce qu'il ressemble fortement à un d'*Iphigénie en Tauride*, pourront le changer pour celui-ci :

Le malheur a flétri l'éclat de ma carrière.

On a conservé l'autre, malgré la ressemblance, parce qu'il convient mieux à Mirza aveugle, qu'à Oreste parricide, et qu'il n'est absolument pour celui-ci qu'une expression poétique.

Si le fils ne fut point épargné par son père,
Est-il quelqu'un de nous qui puisse se flatter
De voir le lendemain du jour qu'il peut compter?
Plus on a prodigué son sang pour le défendre,
Plus ce jaloux tyran brûle de le répandre.
Vous le savez, Mirza fut son plus ferme appui;
Tel est le prix affreux qu'il a reçu de lui.
Mais, je le vois, déjà cette image sanglante
Remplit vos cœurs d'ardeur bien plus que d'épouvante;
Vos fronts sont menaçants, vos yeux sont enflammés,
Vous n'articulez plus que des sons mal formés;
Répétez avec moi le cri de la vengeance,
Qu'en ce jour, à vos pieds abattu, sans défense,
Le tyran satisfasse enfin à l'univers.

LES CONJURÉS.

Sa mort fait tous nos vœux.

ALI.

Les moments nous sont chers,
Nadir à nos projets lui-même s'abandonne:
Ce soir à la princesse il porte sa couronne;
Mais seul, et laissant loin l'appareil qui le suit:
C'est là qu'il doit trouver une éternelle nuit.
Cependant, quand le jour sera prêt à paraître,
Ispahan apprendra qu'il a changé de maître.
Les soldats, dont j'ai su captiver les esprits,
De nos coups, s'il le faut, assureront le prix.

MIRZA.

Vous pouvez, dites-vous, disposer de l'armée?

ALI.

Oui, seigneur; vous voyez de quel zèle animée
Ma main pour vous venger a su tout préparer.

MIRZA.

Ali, sur le succès pour mieux me rassurer,
Nommez-moi les amis armés pour ma querelle.

ALI.

Les voilà près de vous, brûlants d'un même zèle,
Shorab, Corban, Saleg, Abassy, Gélaïr;
Ce sont les cinq guerriers tout prêts à vous servir.

UN DES CONJURÉS.

Oui, Mirza, de nos cœurs et de nos bras dispose:
C'est venger la vertu que de servir ta cause.

ALI.

Amis, pour ce grand coup allez vous préparer;
Il suffit: mais, avant que de vous séparer,
Dans les mains de Mirza jurez qu'en cette place,
Cette nuit, amenés par une heureuse audace,
Vous viendrez tous les cinq mourir ou le venger.

MIRZA.

Oui, par un serment saint je veux vous engager...
Au nom du ciel, vengeur des crimes de la terre,
Jurez-moi...

LES CONJURÉS.

Nous jurons...

MIRZA, *avec la plus grande expression.*

De respecter mon père,
De ne jamais sur lui lever vos bras armés,
D'abjurer les complots que vous avez formés,
Et de rester soumis à son pouvoir suprême.

ALI.

Ah! vous nous perdez tous: vous vous perdez vous-[même.

MIRZA, *vivement.*

Mais, de cet attentat pourquoi donc vous charger?
Que vous a fait Nadir pour vouloir l'égorger?
Vous tous, de ce dessein instruments et complices,
A-t-il d'aucun de vous ordonné les supplices?
Vous, Ali, répondez: que vous fait mon malheur?
Du sceptre qui m'échappe il vous rend possesseur.
Peut-être d'en jouir l'avide impatience
Vous portait à ce coup bien plus que ma vengeance.
Et vous, amis cruels, Gélaïr, Abassy,
Shorab, Saleg, Corban, répondez donc aussi:
Que vous fit votre roi pour oser le proscrire?
N'êtes-vous pas sous lui les premiers de l'empire?
Tout l'or des nations, à Dehly ramassé,
Dans vos ingrates mains par son ordre est passé.
A-t-il sur l'ennemi gagné quelque victoire
Sans vous en partager le butin et la gloire?...
Osez vous repentir, chers amis; mes malheurs,
Loin d'exiger du sang, ne veulent que des pleurs.

ALI.

Non, ne le croyez pas; il faut, malgré lui-même,
Le servir...

MIRZA, *avec indignation.*

Me servir! quelle fureur extrême
Vous porte à me venger quand je ne me plains pas?
Ai-je sollicité le secours de vos bras?
Ali vous a trompés; mais auriez-vous dû l'être?...
Jusqu'à ce point Mirza se peut-il méconnaître,
Qu'on l'ose soupçonner du plus grand des forfaits?...
(Avec la plus grande chaleur.)
Mes amis, dans mon sein il n'habita jamais
Le plus léger désir de ce projet perfide.
Sentez-vous, comme-moi, l'horreur d'un parricide?
Représentez-vous donc, à mon ordre cruel,
Un poignard suspendu sur le sein paternel.
Entendez-vous ce cri que jetterait la terre:
«C'est à la voix d'un fils qu'on massacra le père!...»
Mais si ce crime affreux était par moi permis,
Vous-mêmes, frémissez, vous avez tous des fils;
Quel exemple pour eux, si j'instruis leur enfance
Qu'un fils contre son père a droit à la vengeance!...
Vous ne répondez point!... chers amis, cher Ali,
Qu'à jamais ce complot soit caché dans l'oubli;
Qu'en vos cœurs généreux votre vertu revienne!...
Avant de vous quitter il faut que je l'obtienne...
(Avec exclamation.)
Mais j'entends vos soupirs! vous êtes attendris!
Dieu puissant, fais le reste, et change leurs esprits!

UN CONJURÉ.

Mirza, le ciel lui-même a parlé par ta bouche;
Il n'est aucun de nous que ta vertu ne touche.
De quel fils généreux Nadir s'est-il privé!
Ah! si nous l'épargnons, c'est toi qui l'as sauvé.

ALI.

Quoi! vous m'abandonnez, âmes pusillanimes!
Songez donc ce qu'on risque à commencer des crimes,
La trace s'en découvre...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MORAD.

MORAD.

Ah! seigneur, en ces lieux
Le roi va, dans l'instant, se montrer à vos yeux;
J'ai su le devancer pour venir vous l'apprendre:
Il veut voir la princesse.

MIRZA.

Et moi je veux l'attendre.

ALI.

Avez-vous oublié son ordre rigoureux?
Ne vous chassa-t-il pas pour jamais de ses yeux?
Mais je vois vos desseins; en vos vertus extrême,
Vous voulez à Nadir nous dénoncer vous-même,
Entraîne-le, Sélim, il y va de nos jours.

MIRZA.

Ciel! contre eux à mon père accorde ton secours!
(On l'emmène.)

SCÈNE III.

ALI, MORAD, LES CONJURÉS.

ALI, *aux conjurés.*

Vous, dont je veux encore excuser la faiblesse,
(Les conjurés sortent. A Morad.)
Sortez, je vous rejoins... Près du roi je te laisse:
D'Axiane et de lui confident et témoin,
Recueille, cher Morad, leurs discours avec soin;
De ce que tu verras viens aussitôt m'instruire.
Au cœur des conjurés j'espère encor détruire
Les effets dangereux des discours de Mirza:
Je connais ces esprits que le sort disposa
A suivre tour à tour leur penchant vers le crime,
Et l'exemple imposant d'une vertu sublime.
Quoi qu'il en soit, la Perse aura demain en moi,
Cher Morad, tu m'entends, un rebelle, ou son roi.
Mais je vois Axiane; et ses yeux pleins de larmes...

SCÈNE IV.

AXIANE, ALI, MORAD.

AXIANE.

Le roi me mande ici, vous voyez mes alarmes;
Sans doute à cet hymen qui me glace d'horreur

Le barbare tyran vient disposer mon cœur :
Ne pourriez-vous hâter l'instant de la vengeance?

ALI.

Madame, en nos projets n'ayez plus d'espérance;
Mirza vient de parler, ils sont tous renversés :
Nos amis à sa voix ont été dispersés.
Moi-même de Nadir, s'il connaît ce mystère,
Il ne me reste plus qu'à craindre la colère ;
Et je vais de ce pas, cédant à mes destins,
(A part.)
Le fuir... ou le frapper par des coups plus certains.

SCÈNE V.

AXIANE, MORAD, dans l'enfoncement.

AXIANE.

Quoi! sur Mirza ma voix est restée impuissante !
Sa vertu trop sévère a trompé mon attente.
Rien ne le touche plus. Ah ! Mirza, je le vois,
J'appelle en vain ce cœur qui m'aimait autrefois.
Les rigueurs de ton sort auront changé ton âme;
Les temps et le malheur auront éteint ta flamme.
Tu me verrais sans peine, attachée à Nadir,
Avoir fait le serment de l'aimer... de mourir !
C'est le seul désormais qui soit en ma puissance,
Puisque tu m'as ravi tout espoir de vengeance.

SCÈNE VI.

AXIANE, NADIR, MORAD.

NADIR.

Madame, j'eus un fils; mais l'orgueil de son cœur
Sur lui de ma justice attira la rigueur.
Du nom de votre époux maintenant trop indigne,
Il ne doit plus prétendre à cet honneur insigne.
Mais vous, qui du Mogol n'avez quitté la cour,
Et n'avez consenti d'embellir ce séjour
Que sur la foi d'un nœud désormais peu sortable,
Du crime de Mirza vous n'êtes point coupable,
Madame, et ma bonté prétend vous conserver
Ce qu'avec lui le sort parut vous enlever.
Mohammed de Nadir n'aura point à se plaindre;
Nous fîmes un traité qu'il ne faut pas enfreindre :
Demeurez entre nous le gage de la paix;
Par de sacrés liens joignez-nous à jamais.
Que Mohammed flatté, quand il pourra l'apprendre,
Dans son vainqueur soumis ne trouve plus qu'un gendre!
Et qu'il avoue enfin que je vous ai rendu
Peut-être plus encor que vous n'avez perdu.
Je vous offre, madame, un front couvert de gloire,
Un empire puissant, quarante ans de victoire,
Le plus grand roi d'Asie et le plus redouté.

AXIANE, *à part.*

Ajoute donc, tyran, et le plus détesté.

NADIR.

Vous vous troublez !

AXIANE.

Seigneur, Axiane étonnée
Contemple avec terreur sa haute destinée ;
Et mes yeux ne sauraient, sans en être éblouis,
Regarder vos présents dont je sens tout le prix.
Vous m'avez bien connue, et mon âme flattée
De toutes vos grandeurs est sans doute enchantée :
Mais, seigneur, un soupçon vient encor m'alarmer.
Je ne sais à quel point j'aurai pu vous charmer :
Dans un cœur occupé de gouverner le monde
L'amour ne laisse pas de trace bien profonde,
Et celui qu'à mes yeux vous montrez aujourd'hui
N'est peut-être qu'un feu bientôt évanoui.

NADIR.

Que cette inquiétude est chère à ma tendresse!
Connaissez donc Nadir et toute sa faiblesse,
Et sachez que l'amour, que je bravai toujours,
M'attendait plus ardent au déclin de mes jours !
Dès longtemps à Mirza mon cœur portait envie;
Vous êtes le seul bien qui m'attache à la vie,
Et de secrets chagrins mon esprit tourmenté
A mis en vous l'espoir de sa tranquillité.
Si d'un refus cruel vous m'aviez fait l'outrage,
J'ignore à quels excès j'aurais porté ma rage.
Oui, si de vos mépris il m'eût fallu rougir,
Peut-être l'un et l'autre on nous eût vus périr :
Toutes les passions en mon cœur sont extrêmes.

AXIANE.

Assure-moi donc bien s'il est vrai que tu m'aimes.

NADIR.

Je le jure à vos pieds.

AXIANE, *le repoussant avec horreur.*

C'est où je t'attendais.
Pour prix de ton amour, apprends que je te hais.
Assez et trop longtemps je me force à t'entendre,
Mon âme devant toi brûle de se répandre,
Connais-la donc aussi... Ton aspect odieux
Jamais sans m'irriter ne vint blesser mes yeux :
De Mirza que j'aimais en vain étais-tu père,
Je détestais en toi le fléau de la terre.
Mais réponds : à quel titre as-tu pu te flatter
Qu'à t'aimer quelque jour je pourrais me porter?
Parle : quels sont tes droits? qu'as-tu fait pour me plaire ?
Qu'importent à l'amour les palmes de la guerre?
Au vainqueur de l'Asie, à tes plus grands exploits,
Un sentiment d'horreur est tout ce que je dois.
Je te dois plus encor : ta barbare furie,
Dis-moi, n'a-t-elle pas dévasté ma patrie?
Mon époux (car ce nom que Mirza dut porter,
Malgré toi dans mon cœur saura toujours rester),
Ton fils n'a-t-il pas vu sur sa tête innocente
S'imprimer des forfaits la marque flétrissante?
Tel fut le premier prix de ton affreuse ardeur,
Monstre!... Et c'est à ce prix que tu voulais mon cœur!

NADIR.

Madame, c'en est trop; modérez ce langage :
Nadir ne sut jamais endurer un outrage :
Qui brave mon amour doit craindre mon courroux...

AXIANE, *vivement.*

Non, non, je veux mourir; frappe, j'attends tes coups:
Ajoute à tes exploits le meurtre d'une femme.

NADIR.

Ah! par combien de traits vous déchirez mon âme!
Le dépit, la fureur, la vengeance, l'amour
De ce cœur incertain s'emparent tour à tour :
Tantôt je veux punir un tel excès d'audace;
Tantôt l'amour tremblant me demande sa grâce.

AXIANE.

Que je me plais au trouble où je te vois plongé!
Tu m'aimes, je t'abhorre, et ton fils est vengé:
C'est le comble des maux, c'est un supplice extrême
De se voir détesté par l'objet que l'on aime.
Eh bien! pour ton tourment, je voudrais chaque jour
Pouvoir, comme ma haine, accroître ton amour :
Je voudrais que le ciel m'eût donné plus de charmes
Pour te voir à mes pieds répandre plus de larmes :
Je voudrais que toujours tu m'offrisses ta main,
Pour toujours t'accabler d'un plus cruel dédain;
Ou si de l'accepter je pouvais me contraindre,
Il n'est point de fureurs que tu n'en dusses craindre :
Tu me verrais bientôt, pour te percer le sein,
Envelopper un fer des voiles de l'hymen;
Ou des poisons subtils préparés par ma haine
Conduiraient dans tes flancs une mort plus certaine;
Tels seraient mes desseins, tel serait mon espoir :
Ma main est à ce prix, ose la recevoir.

NADIR.

De cet emportement l'inconcevable offense
Mériterait sans doute une prompte vengeance.
Vous parlez de mon cœur et de sa cruauté :
Le vôtre le surpasse en sa férocité ;
Jamais je ne conçus un transport si barbare.
Mais je veux excuser l'amour qui vous égare :
Rentrez, rentrez, madame, et songez que Nadir
Pour la première fois différa de punir.

AXIANE.

Quoi ! même en cet espoir je me vois abusée !
Je ne veux que la mort, elle m'est refusée !

SCÈNE VII.

NADIR, MORAD, dans le fond.

NADIR.

Le voilà donc perdu ce bien tant souhaité!...
Cette tranquille paix dont je m'étais flatté

Echappe pour toujours à mon âme éperdue :
Me voilà seul en proie au remords qui me tue!
L'amour au désespoir y mêlant son horreur,
Semble encor l'enfoncer plus avant dans mon cœur.
Mais, n'est-ce pas Sélim?

SCÈNE VIII.

NADIR, MORAD, SÉLIM.

SÉLIM.

Excusez mon audace,
Seigneur; au nom d'un fils je demande une grâce,
C'est de vouloir l'admettre un instant devant vous,
Et qu'il lui soit permis d'embrasser vos genoux.

NADIR.

A-t-il donc oublié la sévère défense
Qui l'a, sans nul retour, banni de ma présence?
Et toi-même, Sélim, méconnais-tu la loi
Qui punira son nom prononcé devant moi?
Tu mérites la mort.

SÉLIM.

Seigneur, prenez ma tête;
Vous la pouvez proscrire, et vous la voyez prête :
Mais comment résister aux pleurs de votre fils?
Sa voix a pénétré tous mes sens attendris.
« Cher Sélim, m'a-t-il dit, va-t'en trouver mon père;
« Apprends-lui que je touche à mon heure dernière,
« Que je ne me plains point des maux que j'ai soufferts,
« Que je ne prétends pas lui reprocher mes fers;
« Mais enfin, que ma mort me sera moins cruelle,
« Si je puis émouvoir sa pitié paternelle;
« Qu'un secret, que je dois à lui seul révéler,
« Exige qu'à ses pieds je puisse lui parler;
« Qu'ensuite loin de lui, si ma voix l'importune,
« J'irai de mes destins achever l'infortune. »

NADIR.

Eh bien! je le verrai. que l'ordre en soit donné :
Dans une heure, Sélim, qu'il me soit amené.

(Sélim sort.)

Peut-être en ce moment c'est le ciel qui l'envoie
Pour dissiper le trouble où mon âme est en proie.

(A Morad.)

Cependant au conseil assemblé par ma voix,
De mes derniers décrets je vais dicter les lois;
Et, proscrivant enfin un peuple téméraire,
Précipiter d'Ali le départ nécessaire.

ACTE IV.

SCÈNE I.

AXIANE, FATIME, MORAD.

MORAD.

Tandis que de Nadir l'aveugle confiance
Entre les mains d'Ali dépose sa puissance,
Et pense ne l'armer que contre le Seistan,
Sans prévoir un péril plus prochain et plus grand,
Madame, osez paraître au milieu de l'armée :
Souvent par la beauté la valeur animée
Fait de plus grands exploits, frappe des coups plus sûrs.
On saura vous guider par des chemins obscurs
Jusqu'au palais du prince, et dès cette nuit même
Votre cœur se verra rejoint à ce qu'il aime.

AXIANE.

Mais, Morad, dites-moi par quels moyens Ali
A su, malgré Mirza, rassembler son parti,
Et de tous ses projets a renoué la trame.
Quoi! l'armée est pour nous?

MORAD.

N'en doutez pas, madame;
Ce grand corps, composé de peuples différents,
A des murmures sourds est livré dès longtemps;
Nadir a fatigué leur longue patience;
Dans plus de cent combats il usa leur vaillance;
Persans, Usbegs, Afgars, tous sont las de sentir
Un joug que chaque instant paraît appesantir :
Profitons-en, madame, et par votre présence
Venez dans tous les rangs inspirer la vengeance;
On connaît pour Mirza vos constantes ardeurs;
Et vous achèverez de décider les cœurs.
Ali peut-il compter que, secondant son zèle...

AXIANE.

Oui, Morad, j'irai joindre un ami si fidèle.

FATIME.

Quoi! vous voulez, madame, au milieu des combats
Aller risquer des jours....

AXIANE.

J'irai, n'en doute pas.
Je vois tout le danger : mon sexe est né timide;
Mais il ne craint plus rien lorsque l'amour le guide...
O ciel! Nadir paraît.

MORAD.

Craignez de l'irriter,
Et pour le tromper mieux, gardez-vous d'éclater.
Mais, de cet entretien abrégez la durée,
Et fuyez aussitôt par la porte sacrée.

SCÈNE II.

NADIR, ALI, SUITE. MORAD, dans le fond.

NADIR.

Ali, je vous l'ai dit, partez sans différer :
Tel qui perdit un jour ne le peut réparer.
Ne méprisez jamais, chez un peuple rebelle,
De la sédition la première étincelle :
Si des soins négligents la laissent allumer,
C'est un feu qui bientôt saura tout consumer.
Sur des murmures sourds tandis qu'on délibère,
De nombreux bataillons couvrent déjà la terre;
Et le mal qui d'abord s'annonçait sans éclat,
A dans peu de moments infesté tout l'Etat :
Sous la race d'Hussein, la Perse déchirée
En a donné l'exemple à l'Asie éplorée;
Moi-même, quand j'ai dû punir des mécontents,
Et la foudre et l'éclair partaient en même temps.
Demain, sans plus tarder, quittez donc cette enceinte;
Que le Seistan surpris en frémisse de crainte.
Mes ordres sont donnés : déjà chefs et soldats
Attendent le signal pour marcher sur vos pas;
Ils vous obéiront, Ali, comme à moi-même.

ALI, *d'un ton faux.*

Je saurai me servir de ce pouvoir suprême :
Vous verrez que le soin qui par vous m'est commis
En de plus sûres mains ne peut être remis.
Je vais au même instant rassembler votre armée;
Demain, au point du jour, elle sera formée;
Et je cours chez les chefs leur inspirer l'ardeur
Qui doit guider mon bras et pénétrer mon cœur.

(Il donne un coup d'œil à Axiane.)

SCÈNE III.

AXIANE, NADIR, MORAD.

NADIR, *à Morad.*

J'aime à voir dans Ali ce courage et ce zèle!

(A Axiane.)

Et vous, madame, et vous, dont la haine cruelle
Aux plus affreux tourments a dévoué mes jours,
Tantôt, à vos transports laissant un libre cours,
Vous m'avez accablé de tout ce que la rage
Peut assembler d'affronts, de mépris et d'outrage.
Mais enfin votre cœur, s'il veut y réfléchir,
Trouvera des raisons pour se laisser fléchir.
Fille des souverains, l'univers vous contemple ;
De la soumission vous lui devez l'exemple.

AXIANE.

Sans vouloir décider quel exemple je dois,
Sur mon sort, sur mes jours, exercez tous vos droits,
J'y souscris : mais l'amour libre en son influence,
N'obéit point aux rois, il brave leur puissance;
Et, feindre devant eux ce qu'on ne peut sentir,
C'est les trahir, seigneur, et non leur obéir.

NADIR.

Ah! croyez-moi, malgré votre haine constante,
Je sais un sûr moyen de remplir mon attente.
De vaincre vos refus je garde encor l'espoir...
Si Mohammed sur vous conserve du pouvoir;
Si... son intérêt parle à votre âme attendrie,
Surtout si vous aimez encor votre patrie,

Il ne vous reste plus qu'à souhaiter nos nœuds...
Mais si vous persistez à rejeter mes vœux,
Aux portes de Dehly je puis encor paraître;
Pour la seconde fois je peux m'en rendre maître;
Et si vous n'arrêtez mon bras victorieux,
Vous ne me verrez plus qu'en tyran furieux :
Tout deviendra l'objet de ma juste vengeance!
Oui, tout me répondra de votre résistance :
Dehly noyé de sang, s'abîmant embrasé,
Sous son trône abattu votre père écrasé,
Tels seront les excès où montera ma rage;
Ne vous en plaignez pas, ce sera votre ouvrage.

AXIANE.

Sur le sort de Dehly j'ai versé trop de pleurs
Pour l'exposer encore à de nouveaux malheurs :
L'intérêt de mon père est le seul qui m'anime;
Au bien de ma patrie il faut une victime :
Mon cœur, mon triste cœur ne doit plus hésiter...
Quoi qu'il en soit, enfin, seigneur, pour éviter
Les maux dont votre bouche aujourd'hui me menace,
Laissez-moi consulter ce qu'il faut que je fasse.
Je vais, dans ce dessein, me soustraire à vos yeux;
Demain, seigneur, demain vous me connaîtrez mieux.

SCÈNE IV.

NADIR, MORAD.

NADIR.

Quel changement, Morad, et quel heureux présage!
A peine le murmure a marqué son langage!
Ah! si du mien son cœur pouvait se rapprocher!...
(Avec chaleur.)
O ciel! inspire-lui de se laisser toucher.
Le bonheur de l'empire et le repos du monde
Demandent qu'à mes vœux Axiane réponde.
Si je pouvais m'en voir tranquille possesseur,
Par elle les vertus renaîtraient dans mon cœur.
Je jure à mon amour, si tu la rends sensible,
De consoler la terre et la laisser paisible,
D'adoucir de mon joug le fer ensanglanté,
De n'imiter enfin de toi que la bonté...
Mais je vois cet objet des vengeances d'un père,
Qui traîne jusqu'à moi son horrible misère.

SCÈNE V.

NADIR, MIRZA, SÉLIM, MORAD, se retirant au fond du théâtre.

MIRZA, *à Sélim.*

J'entends sa voix! Sélim, conduis-moi près de lui :
Il me faut à ses pieds expirer aujourd'hui...
O vous! qu'un malheureux n'ose nommer son père,
Du moins, en ce moment, voyez-moi sans colère.

NADIR.

Eh bien! que voulez-vous?

MIRZA.

Ce que je veux, seigneur!...
Vous parler, vous entendre, et mourir de douleur:
Mais d'abord à vos yeux prouver mon innocence,
Peut-être à la pitié forcer votre vengeance.

NADIR.

Epargnez-moi plutôt d'inutiles discours.

MIRZA.

Un mot me suffira... Je viens sauver vos jours!

NADIR.

Mirza, que dites-vous?

MIRZA.

Oui, seigneur, on conspire,
On veut vous arracher le jour avec l'empire.
Il est près d'éclater ce complot odieux.

NADIR.

D'où pouvez-vous savoir ce dessein furieux?

MIRZA.

Son auteur a pensé que mon âme irritée
A servir ses projets pourrait être portée;
Il avait en mon nom séduit les conjurés;
Cinq pour ce meurtre horrible étaient tous préparés.
J'ai paru devant eux, et ma voix gémissante
Semblait déjà calmer leur fureur menaçante;
Mais leur chef courroucé m'a fait rentrer soudain,
Et je crains qu'en secret il n'arme encor leur main.

NADIR.

Quel est l'audacieux que ce dessein anime?

MIRZA.

J'ai rempli mon devoir en révélant le crime;
Mais ma bouche s'impose un silence éternel
Quand vous me demandez le nom du criminel.

NADIR.

Si vous taisez le nom de son auteur infâme,
Vous m'aurez vainement dévoilé cette trame :
Méconnaissant la main d'où le coup doit partir,
De ses piéges cachés comment me garantir?

MIRZA.

Pour rendre le repos à votre âme alarmée,
Seigneur, assurez-vous d'abord de votre armée;
Soyez-en seul le chef; ce glorieux emploi
Fait à la fois l'honneur et la garde d'un roi :
Souvent chez un sujet cette importante place
Le sollicite au crime en flattant son audace.

NADIR, *vivement.*

Ah! par ces mots mes yeux à la fin sont ouverts.
Morad, qu'on cherche Ali, qu'il soit chargé de fers...
(Morad sort.)
Le traître! ses grandeurs ont été mon ouvrage!
La plus honteuse mort deviendra son partage :
Je veux que ses tourments puissent épouvanter
Quiconque à l'avenir prétendrait l'imiter.

MIRZA.

Moi, seigneur, j'ose ici vous demander sa grâce;
(Il tombe à genoux, un peu éloigné.)
Daignez me l'accorder par ces pieds que j'embrasse.

NADIR, *le regardant avec attendrissement, ensuite l'embrassant avec transport.*

Toi! rester à mes pieds!... Viens dans mes bras, mon fils.

MIRZA, *avec éclat.*

Vous me rendez ce nom! tous mes maux sont finis!
Ils sont tous oubliés, j'ai retrouvé mon père!
Mais enfin ce retour, cette faveur si chère,
Sans le crime d'Ali, je n'en jouirais pas;
Je lui dois le bonheur d'être encor dans vos bras :
Ces instants sont trop purs pour que rien les altère;
Laissez donc à ma voix fléchir votre colère;
Ne livrez pas mon cœur à l'éternel ennui
D'avoir causé la mort d'un parent, d'un ami;
Que ce jour fortuné s'achève sans alarmes;
Qu'à personne, seigneur, il ne coûte des larmes,
Et que de mon bonheur tous les cœurs soient heureux.

NADIR.

Montre-moi pour Ali des soins moins généreux;
Il osa t'accuser : ce fut sa bouche impure
Qui flétrit ta vertu du cri de l'imposture;
Il fut de tous les deux le plus grand ennemi,
Et je pourrais encor le laisser impuni!
On ne sait pas régner quand on épargne un traître :
Trop de bonté, mon fils, tous les jours en fait naître.
Je suis las, à la fin, de voir tant de complots;
J'ai répandu du sang, j'en verserai des flots.

MIRZA.

Laissez-moi dévoiler l'erreur qui vous égare :
Du sang de vos sujets montrez-vous plus avare.
Pardonnez : j'ose ici faire entendre ma voix;
Mais sur vous mes malheurs m'ont donné quelques droits.
Si vous voulez, seigneur, que, par un sort propice,
De ces nombreux complots la source enfin tarisse,
Que ce bras quelquefois se laisse désarmer;
Vous ne fûtes que craint, daignez vous faire aimer.
C'est par l'attrait touchant d'une sage clémence
Que l'on force les cœurs à la reconnaissance;
L'inexorable loi de la sévérité
Fait le malheur du prince, et non sa sûreté.
Mais l'amour des sujets du trône est la défense;
C'est contre les complots la plus douce assurance.
Sur les rois de l'Europe arrêtez un regard;
Des cœurs de tout leur peuple ils se font un rempart:
On les voit confondus dans une foule immense;
L'amour et le respect marquent seuls leur présence.
Leur vue à leurs sujets n'inspire aucun effroi;
Ils ne se disent pas : cachons-nous, c'est le roi!
Mais vous, fiers potentats de l'Asie enchaînée,
Lorsque vous vous montrez à la terre étonnée,
Vous semez devant vous une morne terreur.

Dès que vous paraissez, l'avouerai-je, seigneur,
Des esclaves gagés par vos ministres même,
Disent : Vive Nadir ! mais tout bas on blasphème.
Telle est la vérité, seigneur, je vous la dois ;
C'est le plus beau présent qu'on puisse faire aux rois.

NADIR.

J'en reçois la lumière avec reconnaissance ;
Mais cesse pour Ali d'exciter ma clémence...
Dis-moi, dis-moi plutôt par quels soins adoucir
L'injustice du sort que je t'ai fait souffrir,
Quels que soient tes désirs, je suis prêt d'y souscrire :
Parle, Mirza, veux-tu partager mon empire ?

MIRZA.

Mes vœux n'eurent jamais le trône pour objet :
Aimez-moi, plaignez-moi, je serai satisfait...
(Timidement.)
Mais si l'effet cruel d'un supplice sévère
A porté les regrets dans le sein de mon père,
J'oserai m'expliquer... Dans l'excès du malheur
Axiane toujours m'a conservé son cœur ;
A l'aspect effrayant de mon état horrible,
Il s'est encor montré plus tendre et plus sensible...,
Ah ! si de notre hymen s'allumaient les flambeaux,
Oui, seigneur, je le sens, j'oublierais tous mes maux :
Je sais trop qu'aujourd'hui, pour une âme vulgaire,
J'aurais perdu le droit de l'aimer, de lui plaire ;
Mais Axiane encor veut se laisser charmer ;
Et, tant qu'il reste un cœur, on peut encor aimer.

NADIR.

Axiane, dis-tu, consentirait peut-être...
(A part.)
Du trouble qu'il me cause à peine je suis maître...
(Haut.)
Je voudrais... ton bonheur...

MIRZA, *vivement.*

Je n'attendais pas moins ;
Je reconnais mon père à ces généreux soins :
Si son cœur se laissa surprendre à l'imposture,
Il n'a point étouffé la voix de la nature ;
Dès qu'il peut l'écouter, l'intérêt de son fils
Sans délai, sans partage occupe ses esprits.
Hélas ! dans vos regards que ne puis-je encor lire,
Et contempler ce front où la grandeur respire !
Sans doute j'y verrais un présage flatteur.

NADIR.

Crains plutôt de pouvoir pénétrer dans mon cœur.
Ah ! si tu connaissais tous les maux qu'il éprouve,
Dans quel affreux état ce cœur si fier se trouve,
C'est alors que le tien, justement indigné,
Devrait se repentir de m'avoir épargné.
Je tremble de t'apprendre un coupable mystère.
Que tu vas me haïr !

MIRZA, *avec exclamation.*

Moi, vous haïr, mon père !
Ah ! jamais, non jamais : vous me connaissez mal.

NADIR.

Je fus ton oppresseur ; je suis plus..., ton rival.
Tu frémis, je le sens, et déjà tu m'abhorres :
Je vois couler les pleurs qu'en secret tu dévores.
Oui, dans ce moment même où, pour sauver mes jours,
Du fond de tes cachots tu viens à mon secours,
J'ai voulu, dévoré par une ardeur funeste,
Te ravir, t'arracher, le seul bien qui te reste...

MIRZA.

Je le savais, seigneur ; mais vos jours en danger
Etaient le seul objet auquel j'ai dû songer :
Et quoiqu'à tous mes vœux vous devinssiez contraire,
Une voix me criait : « Mirza, sauve ton père,
« Sauve un si cher rival : écoute dans ce jour
« Les droits de la nature avant ceux de l'amour. »

NADIR.

Et c'est là ce mortel que, père impitoyable,
Sur de faibles soupçons j'osai croire coupable !
De combien de remords je me sens déchiré !...
Mais un dessein plus juste enfin vient m'inspirer :
De l'effort inouï de la vertu sublime,
Mirza, je ne veux pas que tu sois la victime :
Ce que le monde entier n'aurait pas obtenu,
Quoi qu'il doive en coûter, je l'offre à ta vertu ;
Je te rends Axiane, et je n'y puis survivre.

MIRZA.

Calmez le désespoir où votre âme se livre.

NADIR.

Mon fils, j'ai quarante ans vécu sans rien aimer ;
Les grandeurs m'entouraient sans pouvoir me charmer,
Et mon cœur, égaré de victoire en victoire,
En cherchant le bonheur ne trouva que la gloire.
Enfin il arriva ce moment si fatal
Où je vis Axiane, et devins ton rival.
Depuis le premier jour où je le sentis naître,
Je combats ce penchant dont je ne suis plus maître ;
Vois combien par l'amour mes sens sont captivés !
C'est en vain que par toi mes jours seraient sauvés ;
Leur durée odieuse est un présent funeste
S'il faut sans Axiane en consumer le reste.
Que cet Ali paraisse un poignard à la main,
Toi-même, en te vengeant, viens déchirer mon sein :
Vous ne me verrez point contre vous me défendre ;
J'abandonne ma vie à qui la voudra prendre.

MIRZA.

Cruel ! pouvez-vous bien me tenir ce discours
Quand mon soin le plus cher est de sauver vos jours !
Mais si vous écoutez le tranport qui vous guide,
Vous m'aurez donc rendu malgré moi parricide.
De mon père et mon roi j'aurai causé la mort,
Et l'innocence aussi connaîtra le remords !

NADIR.

Ne te reproche rien ; laisse expirer ton père
Victime d'un amour qu'il n'a pu satisfaire ;
Dans mon sein le désir est un feu dévorant
Que l'obstacle alimente et rend encor plus grand ;
Son ardeur, cette fois, est d'autant plus terrible,
Qu'il n'avait jusqu'ici rien trouvé d'impossible :
L'univers connaît trop que jamais un désir
Ne fut en vain conçu dans le cœur de Nadir.
Pour remplir les souhaits de mon âme obstinée,
Mille fois j'ai forcé la nature étonnée ;
J'ai suspendu son cours, j'ai renversé ses lois :
Les espaces, les temps s'approchaient à ma voix.
Je n'ai rien épargne, soins, travaux, vertu, crime ;
De mes desseins secrets toi-même fus victime ;
Et peut-être pourrais-je, en mon jaloux transport,
D'Axiane elle-même un jour causer la mort :
Prévenons par la mienne un coup aussi barbare,
Terminons un amour dont la rage m'égare.
Pour la dernière fois, mon fils, embrasse-moi,
Vis avec Axiane, adieu, mon fils.
(Il le serre dans ses bras et s'éloigne.)

MIRZA.

Eh quoi !
Vous me quittez, seigneur !... arrêtez... ah ! mon père,
(Il tombe à genoux, et lui tend les bras en suppliant.)
Cher auteur de mes jours, écoute ma prière.
Arrête, et connais-moi.

NADIR, *revenant et le relevant.*

Mirza, que me veux-tu ?

MIRZA.

Vous l'emportez enfin dans mon cœur combattu ;
Plus d'hymen, plus d'hymen... ; ce cruel sacrifice,
C'en est fait, j'y consens..., il faut qu'il s'accomplisse,
Je veux à la princesse ici rendre sa foi :
Faites qu'elle paraisse un instant devant moi.

NADIR.

Si tu peux te résoudre à cet effort insigne,
Moi, si je l'acceptais, je m'en rendrais indigne ;
Je connais trop l'amour et son cruel pouvoir
Pour ne pas pressentir qu'un mortel désespoir
Serait bientôt pour toi le prix d'un sacrifice.

MIRZA, *avec noblesse.*

Eh bien ! seigneur, s'il faut qu'un de nous deux périsse,
De pressants intérêts en décident le choix.
Tout l'empire à genoux vous parle par ma voix ;
Contre les potentats de Moscou, de Byzance,
Si vous l'abonnez, qui prendra sa défense ?
Pour assurer sa gloire, ainsi que son repos,
Vivez, vivez, mon père, il lui faut un héros.
De la Perse, sans vous, la splendeur est flétrie ;
Moi, je n'ai plus qu'un cœur pour servir ma patrie ;
Je l'offre, je l'immole, et je saurai du moins...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MORAD.

MORAD.

Ah! seigneur, pardonnez; Ali, malgré nos soins,
Déjà de son palais avait su se soustraire.

NADIR.

En vain il se dérobe à ma juste colère :
Je veux...

MORAD.

Vous ignorez encor ses attentats :
Il a su s'attacher vos plus braves soldats;
Dans le sein d'Ispahan la révolte est semée,
Vers les murs du sérail il fait marcher l'armée.

NADIR.

Le rang dont en ce jour j'ai voulu l'honorer,
Avec plus de succès lui sert à conspirer!...
Mais je saurai bientôt réprimer tant d'audace;
Les traîtres n'oseraient me regarder en face.
Allons, Morad, ce bras va décider mon sort,
Et ce glaive sur eux fera voler la mort.
(Il sort le sabre à la main.)

MIRZA.

Dieu puissant, pour courir au secours de mon père,
Dans mes yeux, un instant, fais rentrer la lumière!
Mais suivons-le, Sélim, contre un trait meurtrier
Mon corps lui peut du moins servir de bouclier.

ACTE V.

SCÈNE I.

NADIR, entrant en désordre et s'asseyant.

Eh bien! c'est donc ici qu'il faut que je périsse!...
(Se relevant.)
O fortune! à la fin j'éprouve ton caprice!
Un seul revers détruit les plus nobles travaux!...
(Marchant agité.)
J'ai vu naître partout des ennemis nouveaux;
Morad même, Morad, que je crus si fidèle,
Au milieu du combat a trahi ma querelle.
Ingrat! que t'ai-je fait? et pourquoi me haïr?
Mais tu m'as trop flatté pour ne me point trahir!
Malheureux que je suis! dans ma grandeur suprême,
Je n'ai pu m'attacher un seul être qui m'aime :
Axiane elle-même, animant les soldats,
Semblait contre mon sein diriger tous leurs bras.
Je me suis trouvé seul...; fuyant et sans escorte,
A peine du sérail j'ai pu gagner la porte,
Asile trop peu sûr contre tant d'ennemis :
Mes crimes, je le sens, sont prêts d'être punis!
J'ai même cru tantôt, à travers un jour sombre,
Avoir vu de Thamas vers moi s'avancer l'ombre.
(Avançant sur lui.)
Ciel! je le vois encore!... Eh bien! que me veux-tu?
N'es-tu pas satisfait, Thamas? je suis vaincu!
Laisse-moi! laisse-moi! Fuis, spectre épouvantable;
Va m'attendre aux enfers. Dans l'horreur qui m'accable
Il ne me reste plus qu'à déchirer mon flanc!...
Je sens que je deviens avide de mon sang :
J'aurai quelque plaisir à le verser moi-même!...
(Il met la main sur son poignard.)
C'en est fait; de mes jours hâtons l'heure suprême...
Mais, d'un nouvel effroi tous mes sens sont saisis!...
Quand je ne serai plus, que deviendra mon fils :
Hélas! aux mains d'Ali mon injuste vengeance
Va donc après ma mort le livrer sans défense!
Et moi-même aujourd'hui je ne succombais pas
S'il eût pu me servir de l'effort de son bras!
Je sens trop tard qu'un père, en sa vengeance extrême,
Quand il frappe son fils, se frappe aussi lui-même...
Qui s'avance?... Axiane!...

SCÈNE II.

AXIANE, accourant, NADIR.

NADIR, *avec indignation.*

Eh quoi! jusqu'en ces lieux
De ma mort vous cherchez à repaître vos yeux?

AXIANE, *vivement.*

Qu'un soin bien différent auprès de vous me guide!
J'accours sauver Mirza des fureurs d'un perfide,
Ou mourir avec lui. Ce monstre, cet Ali,
Par le traître Morad tout à coup enhardi,
S'est fait proclamer roi. Déjà sa barbarie
A proscrit de Mirza la languissante vie.
S'il sort de ce sérail sans doute il va périr.

NADIR.

Dans ce fatal instant comment le secourir?

AXIANE, *avec un cri de joie.*

Je le vois...

SCÈNE III.

NADIR, MIRZA, AXIANE, SÉLIM.

AXIANE, *courant à lui et le prenant par la main.*

Reconnais une main qui t'est chère.

MIRZA.

Ah, madame!... avant tout parlez-moi de mon père :
Est-il vainqueur?

NADIR.

Il est accablé par le sort :
Il ne nous reste plus à tous deux que la mort;
Et le ciel m'est témoin que mon âme invincible,
A son dernier instant demeurée inflexible,
N'eût pas d'un seul soupir avili mon trépas,
Si celui de mon fils ne l'accompagnait pas.

MIRZA.

O trop tendre retour de l'amitié d'un père!

AXIANE, *avec une surprise mêlée de joie.*

Quoi! vous son oppresseur, vous plaignez sa misère!

NADIR.

Je fus trompé, madame, et c'est le sort des rois.
Mais de son innocence en écoutant la voix,
J'ai frémi des effets d'une affreuse imposture;
Mon âme s'est rouverte au cri de la nature :
Je n'aurais souhaité de revenir vainqueur
Que pour faire à Mirza retrouver le bonheur,
Et, joignant à jamais sa main avec la vôtre,
Peut-être vous contraindre à m'aimer l'un et l'autre.

MIRZA.

Qu'entends-je?

AXIANE.

Qu'ai-je fait? Quoi! vous auriez permis...
Et j'ai pu me ranger parmi vos ennemis!
Et j'ai pu, dans l'excès d'une impudente rage,
Moi-même par ma voix exciter leur courage!
Et, jouet d'un perfide, ardente à conspirer,
Détruire mon bonheur en croyant l'assurer!
Punissez-moi, seigneur, et que ma mort expie...

NADIR.

Non, c'est moi qui bientôt vais vous donner ma vie...

MIRZA.

Ah! mon père, avec vous votre fils veut mourir.

SCÈNE IV.

NADIR, MIRZA, AXIANE, ALI, entrant avec précipitation au second vers, avec des soldats.

NADIR, *prenant son sabre.*

Je les entends...

AXIANE.

Ah! ciel!

NADIR.

Mais avant de périr
Je saurai m'immoler encor quelque victime.
(Il se met en défense.)
Traîtres, approchez donc, consommez votre crime,
Venez assassiner celui dont la valeur
Vous guida si longtemps dans les champs de l'honneur;
Venez! je vous attends.

ALI, *fait un pas pour avancer, suivi des soldats.*

Frappons!

MIRZA.

Qu'allez-vous faire?
(Il se précipite entre Nadir et Ali.)
Marchez donc sur le fils pour aller jusqu'au père.
(Les soldats reculent.)

NADIR *le relève de la main gauche et le range à côté de lui.*

Mirza, relève-toi.

ALI, *voyant les soldats interdits.*
Lâches, vous frémissez!
Dans vos tremblantes mains vos glaives sont baissés!

NADIR.
Traîtres, que d'entre vous le plus hardi s'avance!
Je ne veux, contre tous, que ce bras pour défense.

UN DES SOLDATS, *à genoux.*
Nadir, vois le pouvoir qu'a sur nous ton aspect!
Nous tombons à tes pieds de crainte et de respect.
Tel est donc d'un grand roi le sacré caractère,
Qu'à l'instant de frapper il faut qu'on le révère!
Daigne nous pardonner; et, désormais soumis,
Nos bras se tourneront contre tes ennemis.

NADIR, *avec fierté.*
Puisqu'un prompt repentir succède à votre audace,
Relevez-vous, guerriers, votre roi vous fait grâce...
Et toi, perfide Ali, vil calomniateur,
Rends-moi, rends-moi mon fils qu'a perdu ta fureur!
Lève les yeux, cruel! contemple ton ouvrage;
Et dis-moi quel motif put animer ta rage.

ALI.
Peux-tu le demander, quand je suis de ton sang?
Nadir, j'eus, comme toi, la soif du premier rang;
Sans le même bonheur, j'avais la même audace,
Par les mêmes degrés je montais à ta place,
Et ton exemple seul m'instruisait aux forfaits.
Mais, puisque ta fortune a trahi mes projets,
Tu peux, au lieu du sceptre où je devais prétendre,
M'envoyer tes bourreaux, et je vais les attendre.

NADIR.
Que sa tête à l'instant tombe sur l'échafaud.

SCÈNE V.

NADIR, AXIANE, MIRZA.

MIRZA.
Quoi! son sang coulerait sous la main d'un bourreau!
Grâce au ciel! votre fils fut sa seule victime,
Sur moi seul est tombé tout l'effort de son crime;
Mais n'importe, ma voix ne le peut condamner;
Et moi, je mets enfin ma gloire à pardonner.

NADIR.
Ecoute moins l'élan d'un cœur trop magnanime;
Souffre qu'en cet instant un autre soin m'anime.
(A Axiane.)
Daignez m'aider, madame, à consoler mon fils;
Par moi soyez enfin à jamais réunis:
Que votre âme, toujours tendre et compatissante,
Ne voie en ses malheurs que la vertu souffrante.

AXIANE.
Ah! c'est à mon amour à le venger du sort.

MIRZA, *à Nadir.*
Quoi! vous vous imposez ce généreux effort!

NADIR.
Pouvais-je faire moins après mon injustice?
Eh! que ne puis-je aussi réparer ton supplice!
Connais, connais du moins le désespoir mortel
Que ton père ressent de te voir éternel.

MIRZA.
Seigneur, à des regrets ne livrez point votre âme;
Moi, je ne sens plus rien que l'ardeur qui m'enflamme.
Axiane, en régnant sur ton cœur éperdu,
Non, le mien aujourd'hui croit n'avoir rien perdu:
Eh! qu'ai-je pour t'aimer besoin de la lumière?
Ton image en mon sein sut rester tout entière.
Le coup qui vint fermer mes yeux à la clarté
Y grava plus avant les traits de ta beauté.
On sent mieux le bonheur en y mêlant des larmes,
Et les pleurs de l'amour ne sont jamais sans charmes.

NADIR, *prenant la main de Mirza et d'Axiane.*
Tous les deux dans mon sein confondez vos transports!
L'aspect de leur bonheur apaise mes remords.
Telle est donc d'un bienfait la sainte récompense,
Qu'il rend aux criminels la paix de l'innocence!
Désormais plus tranquille, allons dans tous les cœurs
Effacer, s'il se peut, mes premières fureurs,
Et que l'on dise un jour chez la race future,
Si Nadir fut vaincu, ce fut par la nature.

LA MAISON DE CAMPAGNE,

comédie en un acte,

PAR DANCOURT,

Représentée pour la première fois le 27 janvier 1688.

Personnages.

M. BERNARD.
Mme BERNARD.
MARIANE, fille de M. Bernard.
ERASTE, amant de Mariane.
LA FLÈCHE, valet d'Éraste.
DORANTE, frère de Mariane.
LISETTE, suivante de Mariane.
LE MARQUIS, gascon.
LE BARON, ami du Marquis.
THIBAUT, portier de M. Bernard.
M. GRIFFARD, ami de M. Bernard.
NICOLE, cuisinière de M. Bernard.
TROIS HOBEREAUX.
UN SOLDAT.
UN COUSIN de M. Bernard.
UNE COUSINE de M. Bernard.

SCÈNE I.

ÉRASTE, LA FLÈCHE, LISETTE.

LISETTE. Encore une fois, monsieur, si vous avez quelque considération pour elle, retournez à Paris, et qu'on ne vous voie point ici.

ÉRASTE. Ma pauvre Lisette, que je lui parle un moment, que je la voie seulement, je t'en conjure.

LISETTE. Mais vous êtes le maître; vous voilà dans le logis, il ne tient qu'à vous d'y demeurer. Je crois même que si Mariane vous y savait, elle aurait peut-être autant d'empressement de vous voir et de vous parler, que vous en témoignez vous-même.

ÉRASTE. Et pourquoi donc ne veux-tu pas nous donner cette satisfaction à l'un et à l'autre?

LISETTE. C'est que j'en sais les conséquences. Dès

que vous serez ensemble, vous ne pourrez vous résoudre à vous quitter : quelqu'un vous surprendra, et où en serons-nous, s'il vous plaît?

LA FLÈCHE. Eh bien ! quand on nous surprendra, nous jettera-t-on par les fenêtres ?

LISETTE. Non ; mais on me mettra à la porte, et on enverra Mariane dans un couvent.

ÉRASTE. Et n'y serait-elle pas moins gênée que dans la maison de son père ?

LISETTE. Oh ! vraiment non, elle n'y serait pas moins gênée. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un couvent pour une grande fille qui a coutume d'être dans le monde ?

ÉRASTE. Mais ne suis-je pas bien malheureux ? ce logis est ouvert à tout le monde, et je suis peut-être le seul à qui il n'est pas permis d'y venir librement.

LISETTE. C'est que vous êtes un épouseux, vous, et que M. Bernard ne veut point de gens qui épousent.

LA FLÈCHE. Et que veut-il donc, de par tous les diables ?

LISETTE. Ce qu'il veut ? C'est un ladre, qui veut garder sa fille et son argent pour lui.

LA FLÈCHE. Oh ! il veut, il veut ; nous ne voulons pas, nous. Pour l'argent, passe ; mais pour la fille, si elle voulait prendre de mes almanachs, je défierais bien un régiment de pères de la garder.

LISETTE. Elle n'en prendra pas, je t'en réponds.

LA FLÈCHE. Tant pis ; nous ne venons pourtant ici que pour cela, mon maître et moi ; et si vous faisiez bien l'une et l'autre, sans tant faire de façons, il enlèverait ta maîtresse, je t'enlèverais, moi : ce serait justement partie carrée, et nous vous ferions voir du pays, je t'en réponds.

LISETTE. Quoi, mort de ma vie ! vous seriez assez hardis de vous jouer à la justice et d'enlever la fille d'un gentilhomme de robe ? Et toi, maroufle, tu as l'effronterie de me proposer...

LA FLÈCHE. Oh, oh ! tu vas faire la dragonne de vertu, comme à ton ordinaire. Fais-nous, fais-nous parler à ta maîtresse ; elle sera peut-être plus raisonnable.

ÉRASTE. Mais est-il possible, Lisette, que son frère ne soit point ici ? il est de mes intimes, et malgré l'entêtement de son père...

LISETTE. Je vous ai déjà dit qu'il y a trois jours qu'il est à la chasse avec de ses amis : il ne fait guère d'ordures au logis, vraiment ; et ce n'est pas sa fille seule que notre vieil avaricieux fait enrager : il n'y a personne qui ne se sente de sa mauvaise humeur ; sa femme même a bien de la peine à le mettre à la raison. Il ne veut voir personne chez lui ; ce serait lui arracher l'âme que de tuer un lapin dans sa garenne, et il se désespère autant de fois qu'il voit à sa table quelque personne d'extraordinaire.

ÉRASTE. Vous vous ennuyez donc furieusement ici ?

LISETTE. Pas trop ; mais le vieux penard se désespère souvent ; car, il a beau faire et beau dire, madame sa femme va toujours son train. Le petit homme crève de dépit, et Mariane et moi pâtissons de ses chagrins. Mais tout est perdu, j'entends quelqu'un ; c'est lui, peut-être.

ÉRASTE. Ne pouvons-nous nous cacher quelque part ?

LA FLÈCHE. Maugrebleu du sot homme, qui ne veut pas qu'on épouse sa fille !

LISETTE. Fourrez-vous tous deux sous ce degré, et allez-vous-en dès qu'il n'y aura plus personne ici.

SCÈNE II.

LISETTE, MARIANE.

LISETTE. Ah, ah ! c'est vous ?

MARIANE. Il y a une heure que je te cherche, Lisette. Ne sais-tu qui sont ces personnes qui se promènent dans le jardin, et que ma belle-mère est allée joindre ?

LISETTE. Non ; mais je voudrais bien que monsieur votre père fût allé les joindre aussi.

MARIANE. Je crois qu'il ne sera guère content de cette visite.

LISETTE. Eh ! tenez, tenez. En voici une dont il sera bien moins satisfait, en cas qu'il la sache.

SCÈNE III.

MARIANE, ÉRASTE, LISETTE, LA FLÈCHE.

MARIANE. O ciel !

LISETTE. Dites-vous vitement deux ou trois paroles, et je vais, moi, faire le guet, de peur d'accident.

MARIANE. A quoi m'exposez-vous, Eraste ? et que venez-vous faire ici ?

ÉRASTE. J'y viens mourir, madame, puisque vous me recevez avec tant de surprise, et que ma présence vous fait si peu de plaisir.

MARIANE. Ah ! Eraste, elle m'en fait assez pour vous pardonner tous les chagrins qui m'arriveront, si mon père sait que je vous ai seulement parlé.

ÉRASTE. Que voulez-vous que je devienne madame ?

MARIANE. Que vous attendiez comme moi quelque changement favorable. J'ai une belle-mère, dont je ménage l'amitié par ma complaisance ; elle me témoigne mille bontés que je n'en devais pas attendre, et je crois même qu'elle serait peut-être dans nos intérêts, si j'avais la force de lui avouer que je vous aime.

ÉRASTE. Eh bien ! madame, nous n'avons donc rien à craindre de sa part, et votre frère est de mes amis. Sur cette confiance, ne pouvons-nous point hasarder que je demeure ici quelques jours ? je me cacherai où l'on voudra.

LA FLÈCHE. Oui ; mais aura-t-on soin de nous apporter à manger ?

ÉRASTE. Eh ! tais-toi. Je vous jure, belle Mariane, qu'on ne le saura point. Dans les greniers, dans la cave, il n'importe, pourvu que je sois dans la même maison où vous êtes.

LA FLÈCHE. Cette pendarde de Lisette nous fera faire diète, je vous en avertis.

ÉRASTE. Je ne sortirai point de l'endroit où l'on m'aura mis, pourvu que je vous voie un seul moment par jour. Adorable Mariane, ne me refusez point cette grâce, je vous en conjure.

MARIANE. Cela ne se peut, Eraste, et vous ne devriez point m'en faire la proposition.

ÉRASTE. Quoi ! vous voulez que je retourne à Paris ?

LISETTE. Oui, s'il vous plaît, et tout au plus vite. Et vous, tirez de ce côté, voilà votre père qui vient droit ici.

ÉRASTE. Que voulez-vous que je fasse ?

LISETTE. Que vous partiez.

MARIANE. Demeurez dans le village, et qu'on ne sache point que vous y êtes.

LISETTE. Détalez donc !

ÉRASTE. Pourrai-je vous voir quelquefois ?

LISETTE. Non.

MARIANE. Je ne saurais vous en répondre.

LISETTE. Dépêchez-vous donc.

ÉRASTE. M'écrirez-vous ?

LISETTE. Peut-être.

MARIANE. Si je le puis.

LISETTE. Ils n'auront jamais fait.

ÉRASTE. Si je suis seulement deux heures sans apprendre de vos nouvelles...

LISETTE. Vous ne vous en irez pas?

MARIANE. Ne faites point d'extravagance.

LISETTE. Eh! mort de ma vie! voilà votre père sur nos talons.

SCÈNE IV.

M. BERNARD, THIBAUT.

M. BERNARD. Ah, bourreau! qu'as-tu fait? et tu as l'effronterie de me le venir dire toi-même? Coquin, ne t'avais-je pas donné ordre...

THIBAUT. Eh bien! d'accord; vous m'avez baillé ordre que je ne laississe entrer personne dans la maison, et votre femme m'a baillé ordre que je laississe entrer tout le monde : comment diable voulez-vous que je fasse?

M. BERNARD. Que tu m'obéisses, traître!

THIBAUT. Eh morguoi! de quoi vous boutez-vous en peine? ce n'est pas vous qu'ils demandons, c'est elle.

M. BERNARD. Et c'est par cette raison-là, maroufle!

THIBAUT. Tenez, monsieur, j'aime mieux vous chagriner que votre femme; et quoique vous soyais bien diable, elle est morgué, sans comparaison, plus diable que vous quand alle s'y met.

M. BERNARD. Il faut pourtant que je mette ordre à tout ceci. Viens çà, parle-moi un peu, écoute.

THIBAUT. Mais ne nous boutons donc point en colère; vous êtes toujours de mauvaise humeur.

M. BERNARD. Qui sont ces gens qui viennent d'arriver?

THIBAUT. Oh! ventregué, après ceux-là, il faut tirer l'échelle, et ce sont les plus belles philosomies de parsonnes que j'aie jamais vues.

M. BERNARD. Combien sont-ils?

THIBAUT. Quatre : deux gros monsieux, qui m'ont la mène d'aimer bien la joie, avec deux belles dames, qui ne la haïssont pas, je crois.

M. BERNARD. Tu ne sais comme on les appelle?

THIBAUT. Non; mais ils sont venus dans un biau carrosse tout doré, avec six gros chevaux, et je ne sais combien de laquais derrière.

M. BERNARD. Et tout cet équipage est chez moi?

THIBAUT. Non; le cocher est allé bouter le carrosse sous queuque hangar, dans le village; car tous les vôtres sont pleins de jarbes; mais il ramènera les chevaux, et j'ai dit que vous aviais une belle étable, où il en tiendrait plus de vingt-quatre.

M. BERNARD. Ah, le pendard!

THIBAUT. Vous serez morgué ravi d'envisager ces chevaux-là; je n'en ai jamais vu de si gros en ma vie. Ils m'ont tout l'air d'être bien nourris.

M. BERNARD. Il n'y a pas moyen d'y résister; et depuis que ma pendarde de femme m'a fait acheter cette maudite maison de campagne, j'y ai dépensé, en moins d'un été, mon revenu de quatre années.

THIBAUT. Morguoi, vous vous divartissez bien aussi : toujours grand'chère et biau feu; la maison ne désemplit point, et n'an vous viant voir de partout; jarnigué, c'est qu'an vous aime.

M. BERNARD. Eh! oui, oui, l'on m'aime; mais je voudrais bien qu'on ne m'aimât point tant.

THIBAUT. Il faut que ce soit un sort, voyez-vous; et sty qui vous a vendu la maison était parguenne aussi embarrassé que vous : on l'aimait tout de même, et il ne voulait pas n'an plus qu'an l'aimît.

M. BERNARD. Si j'avais bien su cela...

SCÈNE V.

M. BERNARD, THIBAUT, LISETTE.

LISETTE. Monsieur, madame est dans le jardin avec des dames et des messieurs qui vous demandent.

M. BERNARD. Que le diable les emporte! j'ai bien affaire de leur visite! Eh! qui sont-ils encore?

LISETTE. Il y a ce gros abbé qui est si longtemps à table, et qui boit tant sans s'enivrer, avec un autre monsieur.

M. BERNARD. Fort bien.

THIBAUT. Je vous le disais bian, qu'il avait l'air d'un bon vivant.

LISETTE. Et puis cette jeune marquise qui gagna l'autre jour l'argent de madame.

M. BERNARD. Ah, juste ciel!

LISETTE. Elle est avec cette autre dame qui est de si bonne humeur.

M. BERNARD. Qui?

LISETTE. Et là, celle qui, en riant, vous cassa l'autre jour toutes ces porcelaines de Hollande, parce qu'elle disait qu'il n'en faut avoir que de fines.

THIBAUT. Cela était bouffon.

M. BERNARD. Ne me voilà pas mal! Et comment madame a-t-elle reçu ces gens-là?

LISETTE. Oh! elle paraît bien fâchée contre eux.

M. BERNARD. Oui?

LISETTE. Oui; car ils lui ont dit qu'ils ne seraient ici que huit jours.

M. BERNARD. Comment, huit jours? Oh! ventrebleu, je leur ferai si mauvaise mine, qu'ils n'y seront pas si longtemps. Ne dis-tu pas qu'ils sont dans le jardin?

LISETTE. Oui, monsieur, dans la grande allée. Je vais leur dire que vous allez venir.

M. BERNARD. Huit jours, morbleu, huit jours! quatre personnes, six chevaux, et un tas de valets! Mais ventrebleu, faudra-t-il que j'aie des pensionnaires comme ceux-là? Qu'est-ce que c'est que ce gros coquin-ci encore?

SCÈNE VI.

M. BERNARD, THIBAUT, UN SOLDAT.

LE SOLDAT. C'est de la part de monsieur votre neveu, monsieur.

M. BERNARD. Eh bien! va, je lui donne le bonjour, mon enfant.

LE SOLDAT. Il viendra demain dîner avec vous, monsieur.

M. BERNARD. Je ne dîne point demain, j'ai des affaires.

LE SOLDAT. Voilà un faisan et quelques perdreaux qu'il vous envoie.

M. BERNARD. Ah! ah! mon neveu sait mieux vivre que les autres, encore. (*A Thibaut.*) Prends ce gibier, toi, et qu'on le mette fraîchement.

LE SOLDAT. Il amènera deux ou trois de nos capitaines avec lui.

M. BERNARD. Comment diable! deux ou trois capitaines! Ecoute, écoute, je t'avais bien dit d'abord que j'aurais demain des affaires : tiens, reprends ton gibier, mon ami, et dis à mon neveu...

LE SOLDAT. Oh! ça ne fait rien, ils ne laisseront pas de venir. Ils s'ennuient comme tout à ce camp, et votre maison leur vient bien à point. Allez, ils vous tiendront bonne compagnie.

M. BERNARD. Ah! j'enrage. Comment, morbleu, il m'envoie un faisan et quatre perdreaux, et il m'amène cinq ou six bouches à nourrir.

SCÈNE VII.

M. BERNARD, M. GRIFFARD.

M. GRIFFARD. Monsieur, je ne sais pas ce que cela veut dire; mais, si vous n'y mettez ordre, on viendra au premier jour tuer vos poules jusque dans votre basse-cour.

M. BERNARD. Comment donc! que veux-tu dire?

M. GRIFFARD. On a chassé toute la journée dans votre petit bois, ils sont venus tirer jusque dans votre clos. Est-ce que vous n'avez pas entendu?

M. BERNARD. Non, vraiment; et d'où vient qu'on ne leur a point ôté leurs fusils? Pourquoi ne leur pas mettre du plomb dans la cervelle?

M. GRIFFARD. Bon, bon. Ils sont trois ou quatre grands escogriffes de ce camp, et monsieur votre neveu est avec eux.

M. BERNARD. Mon neveu, dis-tu?

M. GRIFFARD. Oui, monsieur.

M. BERNARD. Ah! le traître! Il m'envoie du gibier qui ne lui coûte guère.

M. GRIFFARD. Vraiment, il a bon moyen de vous en envoyer; et leurs valets en sont si chargés, qu'ils ne sauraient marcher.

M. BERNARD. Mais, ne suis-je pas bien misérable de me voir ainsi piller de tous les côtés, et d'avoir une carogne de femme qui veut encore que je fasse bonne mine malgré que j'en aie? Mon pauvre monsieur Griffard!

M. GRIFFARD. Monsieur?

M. BERNARD. Il faut que tu m'aides à remédier à tout ceci, mon enfant.

M. GRIFFARD. Volontiers, monsieur, et le cœur me saigne de voir manger votre bien par mille gens qui croient encore vous faire trop d'honneur.

M. BERNARD. Cela est horrible; mais n'y a-t-il point quelque bon moyen pour faire finir tout cela?

M. GRIFFARD. Je ne viendrais jamais ici, si j'étais en votre place.

M. BERNARD. Oui; mais ma femme y serait toute seule, et ce serait bien pis encore, elle mettrait tout par écuelles.

M. GRIFFARD. C'est bien dit; que ne vous défaites-vous de cette chienne de maison, aussi?

M. BERNARD. Je ne trouve point à la vendre, elle est trop décriée, et j'ai fait une grande sottise de l'acheter.

M. GRIFFARD. D'accord. Attendez. Faites-moi ôter tous les meubles, et n'en laissez dans le logis que ce qu'il faut pour vous nécessairement.

M. BERNARD. Eh! ne l'ai-je pas déjà voulu faire? mais cela n'a servi de rien.

M. GRIFFARD. On ne resterait point à coucher chez vous, et les gens qui viendraient vous voir n'y viendraient qu'en passant, du moins.

M. BERNARD. Point du tout. Ma coquine les fait rester, et tout le monde couche dans ma grange comme par divertissement. J'en suis pour ma paille et mon blé; et quand je m'en fâche, elle me dit que je suis un brutal, et que je ne sais pas vivre.

M. GRIFFARD. Oh! bien, monsieur, je n'y sais donc qu'un remède.

M. BERNARD. Et quel est-il? Parle.

M. GRIFFARD. Je mettrais le feu à la maison, je crois que vous y gagneriez encore. Mais, qui est ce monsieur-là?

M. BERNARD. Je ne le connais point.

SCÈNE VIII.

M. BERNARD, LE MARQUIS, M. GRIFFARD.

LE MARQUIS, *parlant gascon.* Mon cher monsieur, votre très-humble serviteur.

M. BERNARD. Monsieur, je vous donne le bonjour.

LE MARQUIS. Vous me méconnaissez, à ce que je puis voir?

M. BERNARD. Oui, monsieur, à ce qu'il me semble.

LE MARQUIS. Il y a pourtant longtemps que j'ai dessein de boire avec vous.

M. BERNARD. Ce n'est pas une conséquence, et...

LE MARQUIS. J'ai laissé les dames avec ce gros coquin d'abbé; elles vont jouer au lansquenet en attendant le repas. Pour moi, qui ne suis point joueur, je me range auprès du maître du logis; et je vous jure que, sans l'envie que j'avais de le connaître, je n'aurais pas fait ce petit voyage.

M. BERNARD, *à part.* Eh! qui diable t'a prié de le faire?

LE MARQUIS. Savez-vous que c'est un bijou que votre petite maison, hem?

M. BERNARD. C'est un bijou dont je voudrais bien retirer mon argent.

LE MARQUIS. Plaît-il? hem? n'est-ce pas un charme dans la vie qu'un petit endroit comme celui-ci, pour recevoir ses amis? Vous ne manquez point de bonne compagnie, sans doute?

M. BERNARD. Oui, monsieur; mais j'aime fort mon petit particulier, pour moi.

LE MARQUIS. Il faut de bon vin, surtout; et sans le bon vin et la bonne chère, par ma foi, je dis fi de la campagne.

M. BERNARD. Oh bien! mon vin ne vaut rien du tout, et la chère que l'on fait ici ne devrait point attirer tant de gens.

LE MARQUIS. Eh! allons, allons, vous êtes un compère qui avez l'air de vous bien traiter, et nous savons que votre épouse est d'un goût délicat sur tout.

SCÈNE IX.

THIBAUT, M. BERNARD, LE MARQUIS, M. GRIFFARD.

THIBAUT. Monsieur?

M. BERNARD. Qu'est-ce?

THIBAUT. C'est monsieur le baron de Messy, qui a perdu son oisel avec des grelots. Il dit qu'il est parché sur un des arbres du jardin : ne voulez-vous pas qu'on li rende?

LE MARQUIS. Le baron de Messy?

SCÈNE X.

M. BERNARD, LE MARQUIS, LE BARON, THIBAUT, M. GRIFFARD.

LE BARON. Je vous demande pardon, monsieur, et j'ai à me reprocher que ce soit une occasion comme celle-ci qui me fait vous rendre mes premiers devoirs.

M. BERNARD. Vous vous moquez de moi, monsieur; et pour être voisins, il n'est pas dit qu'on doive être toujours les uns chez les autres.

THIBAUT. Je m'en vas avec vos garçons raveindre votre oisel; ne vous boutez pas en peine.

LE BARON. Comment vous trouvez-vous du séjour de la campagne?

M. BERNARD. Fort mal, je vous jure, et j'en suis déjà si las...

LE MARQUIS. Eh! vraiment, justement, c'est le baron, c'est lui-même!

LE BARON. Et c'est vous, mon pauvre marquis! Nous ne nous sommes point vus depuis l'académie, je crois.

LE MARQUIS. Sandis, mon cher, voilà une des plus heureuses rencontres que j'aie eues de ma vie.

M. GRIFFARD, *bas, à M. Bernard.* Ces deux messieurs sont fort bons amis.

M. BERNARD, *bas, à M. Griffard.* Oui, je vois fort

bien qu'ils se connaissent, mais je n'en connais pas un, moi.

LE MARQUIS. Monsieur, je vous le livre un des plus honnêtes hommes de la province. Je te félicite, baron, d'avoir un voisin comme monsieur.

LE BARON. C'est pour moi un avantage dont je prétends bien profiter.

M. BERNARD. Monsieur.

LE MARQUIS. Cadédis, vous serez amis, et je veux former les nœuds de cette amitié, moi.

LE BARON. C'est une grâce que je te demande.

LE MARQUIS. Mordi, je te l'accorde et sans remise. Nous sommes ici bonne compagnie; renvoie ton équipage et passe quelques jours avec nous.

M. BERNARD, *bas, à M. Griffard.* Eh bien! ne voilà-t-il pas comme ils font les honneurs de chez moi?

LE MARQUIS. Hem! Je ne barguigne point, comme vous voyez, et je suis sûr que vous me saurez gré de me saisir ainsi de l'occasion; la dame du logis ne me querellera pas non plus, je crois. Baron, te faudra-t-il beaucoup prier pour te faire demeurer à la cour de cette princesse?

M. BERNARD. Si cet homme-là connaît toute la noblesse du pays, il me fera des amis, malgré que j'en aie, de tout le monde.

SCÈNE XI.

M. BERNARD, Mme BERNARD, LE MARQUIS, LE BARON, M. GRIFFARD.

LE MARQUIS, *à Mme Bernard.* Madame, voilà un gentilhomme que je vous présente.

LE BARON. Je suis bien heureux, madame, d'être voisin d'une si belle personne, et le peu de bien que j'ai dans ce pays-ci me sera désormais plus précieux que les plus belles terres du monde.

Mme BERNARD. Monsieur, je suis votre très-humble servante.

LE MARQUIS. Ce baron n'est point fat, au moins : je le débauche, madame, et je le fais rester ici.

Mme BERNARD. Vous ne sauriez faire plus de plaisir à monsieur et à moi.

M. BERNARD, *bas, à Mme Bernard.* Vous en avez menti, carogne, et vous savez bien le contraire.

LE BARON. J'ai bien du regret, madame, de ne pouvoir pas profiter de l'honneur que vous me faites; mais j'ai chez moi quelques dames de mes parentes, que je ne puis pas quitter honnêtement.

LE MARQUIS. Bon! tu te moques. Il a chez lui des dames, et nous avons des dames ici : joignons toutes nos dames ensemble. Çà, baron, sans façon, envoyons chercher les tiennes. Plus on est de fous, plus on rit.

M. BERNARD, *bas.* Voilà un expédient admirable! J'enrage!

LE BARON. Il faut donc que je les aille prendre moi-même.

M. BERNARD. Fort bien.

LE BARON. Vous le voulez absolument, au moins.

M. BERNARD. Point du tout; et si cela vous gêne, je vous assure que de mon côté...

SCÈNE XII.

M. ET Mme BERNARD, LE MARQUIS, LE BARON, THIBAUT, M. GRIFFARD.

THIBAUT. Monsieur, votre oisel est retrouvé, et nan lui a rebouté sa calotte.

LE BARON. Je ne vous dis point adieu, et nous ne vous ferons point attendre.

LE MARQUIS. Dépêche, au moins; je ne me puis passer de toi.

SCÈNE XIII.

M. ET Mme BERNARD, LE MARQUIS.

M. BERNARD, *bas, à Mme Bernard.* Morbleu, madame, vous êtes cause que je ne suis pas le maître chez moi.

Mme BERNARD. Ne deviendrez-vous jamais raisonnable?

LE MARQUIS. Il est bon homme, le baron. Un peu trop façonnier d'abord, cela n'est point du goût du siècle. Vivent, vivent, morbleu, les gens de chez nous, pour être francs et généreux! depuis que je suis à Paris, j'ai réformé, moi seul, la moitié de la cour.

Mme BERNARD. Vous êtes de l'humeur du monde la plus agréable.

LE MARQUIS. Toujours un pied en l'air : et donc, ces belles, qu'en avez-vous fait?

Mme BERNARD. Elles sont encore au jeu, et Mariane joue pour moi.

LE MARQUIS. Vous avez quelques affaires ensemble, madame. Au moins, point de dépense superflue, nous avons plus d'un jour à vivre ensemble.

Mme BERNARD. Que vous êtes badin!

M. BERNARD. Le pauvre enfant!

LE MARQUIS. Non, sans façon. La pièce de boucherie, cela suffit. Vous avez la basse-cour, le gibier ne vous manque pas; il ne nous faut point d'autre extraordinaire. Adieu.

M. BERNARD. Si j'étais bien le maître, tu n'aurais pas seulement du pain des valets.

SCÈNE XIV.

M. ET Mme BERNARD.

Mme BERNARD. Vous serez toujours de la même humeur, et désormais il n'y aura plus moyen de vivre avec vous.

M. BERNARD. Non, morbleu, il n'y aura plus moyen de vivre avec moi, car je n'aurai bientôt plus de quoi vivre. Je voudrais déjà que ce cela fût, pour ne plus voir tout ceci.

Mme BERNARD. Mais vous prêchez toujours misère.

M. BERNARD. C'est que vous m'y plongez, dans la misère.

Mme BERNARD. En vérité, monsieur, cela est horrible! et il semble que je ne sois devenue votre femme que pour être déshonorée dans le monde par vos manières.

M. BERNARD. Eh! ventrebleu, madame, je suis ruiné par les vôtres, moi.

Mme BERNARD. Si vous saviez toutes les impertinences que vous faites dire de vous!

M. BERNARD. Si vous vous corrigiez de toutes celles que vous faites!

Mme BERNARD. Il n'y a pas jusqu'à vos paysans qui se plaignent que vous ne voulez pas qu'ils raccommodent les chemins du village, pour rendre votre maison plus difficile à aborder.

M. BERNARD. Oui, morbleu, et je voudrais que les trous et les ornières fissent casser le cou à tous ceux qui viennent ici.

Mme BERNARD. Voilà de beaux souhaits, vraiment! Mais finissons. Ne venez-vous pas joindre la compagnie?

M. BERNARD. Non, madame, et la compagnie ne me plait pas.

SCÈNE XV.

M. ET Mme BERNARD, LISETTE.

LISETTE. Voilà Mme la comtesse de Préfanné qui

s'en allait en Bourgogne; elle vient de verser à cent pas d'ici.

Mme BERNARD. La pauvre femme! n'est-elle point blessée?

LISETTE. Non, madame, mais son carrosse est bien rompu.

M. BERNARD. Eh bien! qu'on le raccommode.

LISETTE. On dit qu'il faudra deux ou trois jours pour le mettre en état de marcher.

Mme BERNARD. Je suis à demi consolée de cet accident, puisqu'il est arrivé près d'ici. Nous profiterons de sa mauvaise aventure.

M. BERNARD. Quoi! vous allez...

Mme BERNARD. Peut-on se dispenser d'offrir sa maison à une femme de qualité?

M. BERNARD. Si l'on peut s'en dispenser!

Mme BERNARD. Voilà ce que font vos trous et vos ornières.

M. BERNARD. Vous êtes bien aise d'avoir cela à me dire, morbleu!

SCÈNE XVI.

M. ET Mme BERNARD, LE COUSIN, LA COUSINE.

LE COUSIN. Bonjour, ma cousine.

Mme BERNARD. Ah, ah! bonjour, Chonchon, bonjour. Tenez, voilà votre cousin que vous allez faire bien aise. (*Elle rentre.*)

LE COUSIN. Oh! je m'en doute bien. Bonjour, mon cousin.

M. BERNARD. Bonjour... Courage!

LE COUSIN. Voilà ma sœur, que j'ai amenée dans une cariole.

LA COUSINE. Bonjour, mon cousin.

LE COUSIN. Nous avons pensé mourir tous deux, et nous venons achever d'être malades chez vous.

M. BERNARD. Comment donc?

LE COUSIN. Nous venons un peu prendre l'air, pendant quinze jours ou trois semaines, pour nous remettre un peu.

M. BERNARD. L'air de ce pays-ci ne vaut rien.

LA COUSINE. Mon père dit qu'il est admirable.

LE COUSIN. Je vous aurais bien amené mon autre sœur, avec mon petit frère, mais la cariole était trop petite, et ils ne viendront qu'après-demain, avec ma mère.

M. BERNARD. Oui? (*Bas.*) Maugrebleu de la chienne de parenté!

LE COUSIN. Allons, ma sœur, allons faire mettre nos hardes dans une chambre, et puis nous irons voir ma petite cousine.

LA COUSINE. Mais, mon frère, il faudrait prier mon cousin qu'on nous fît faire un petit potage.

LE COUSIN. Ah, oui! A propos, mon cousin, ma mère vous prie bien fort que nous ayons tous les jours de petits potages.

M. BERNARD. Morbleu, ceci passe la raillerie!

LA COUSINE. Et quelquefois de petits poulets rôtis; mon frère le médecin l'a dit.

LE COUSIN. Non pas, s'il vous plaît, ma sœur, de petites perdrix, de petites perdrix; et le médecin dit que cela nous rétablira beaucoup mieux. N'est-ce pas, mon cousin? (*Le cousin et la cousine sortent.*)

SCÈNE XVII.

M. BERNARD, seul.

Ouais! je ne sais pas ce que cela signifie, mais il semble qu'on ait dessein de me faire pièce: de petits potages, de petits poulets, de petites perdrix. Ce grand nicodème de cousin m'a plus mis en colère que tout le reste, et cependant je n'ai jamais eu la force de le lui dire; mais c'en est trop. Allons, morbleu! une bonne résolution : je m'en vais être homme à la barbe de ma femme. Il faut que je commence par faire quelque incartade aux gens qui sont déjà ici; il en arrivera ce qu'il pourra.

SCÈNE XVIII.

M. BERNARD, THIBAUT.

THIBAUT. Oh, palsanguoi! monsieur, vous ne querellerez plus tant; il viant de vous venir, morgué, une bonne aubaine; v'là ce que c'est de ne pas toujours tenir la porte farmée.

M. BERNARD. Qu'y a-t-il?

THIBAUT. Je veux dire que si vous avez ici bien du monde, vous avez morguenne aussi de quoi les nourrir.

M. BERNARD. Comment donc?

THIBAUT. Un cerf qui est, morguoi, gros comme un âne, viant d'arriver dans votre cour tout essoufflé; quoique vous m'ayais défendu de laisser entrer parsonne, je n'ai pargué pas été si sot que de li farmer la porte au nez. Je l'ai bravement laissé passer, je li ai bravement ôté mon chapeau, et j'ai dit à part moi : bon, v'là de la provision pour cheux nous, et notre maître ne sera plus si enragé.

M. BERNARD. Eh bien?

THIBAUT. Eh bian! eh bian, le drôle s'est allé fourrer tout au fond de l'étable, darrière un tas de foin. Il croyait être bian caché là; mais, morgué, il n'avait pas affaire à un gniais. Je ne sis ni fou ni étourdi, voyez-vous, et crainte qu'il ne s'en retournît comme il était venu, avec un bon fusil, que j'ai été chercher dans la cuisine, je lui ai sanglé un bon chinfregniau par la face, et depis il n'a pas grouillé. Eh bian! morgué, jurerez-vous contre moi d'avoir laissé entrer sti-là?

M. BERNARD. Non, vraiment; tu as bien fait, au contraire, et tu es un garçon de bon sens, pour le coup.

THIBAUT. Ne vous boutez pas en peine : il n'est pas tout seul, il y a je ne sais combien de chiens qui japons dans le village après d'autres, je gage; je m'en vas au bout de la petite ruelle, et tout autant qu'il en viendra, je les détornerai envars ici, et ils seront pris comme des sots. Jarnigué, que de pâtés j'allons avoir!

M. BERNARD. Le ciel n'est pas tout à fait injuste, et cela ne pouvait arriver plus à propos.

SCÈNE XIX.

M. BERNARD, NICOLE.

NICOLE. Et qu'est-ce donc, monsieur? que voulez-vous faire de tous ces chiens-là? Est-ce vous qui avez dit qu'on les amenât dans votre jardin?

M. BERNARD. Moi?

NICOLE. Ils sont, je crois, plus de quarante, qui accommodont bian votre parterre et vos choux. Comme ils labouront! il ne leur faut point de pioche.

M. BERNARD. Ah, ciel! il ne me fallait plus que cela pour m'achever de peindre.

NICOLE. Il en est entré trois ou quatre dans ma cuisine, qui ont emporté la moitié de votre soupé, que j'allais mettre à la broche.

M. BERNARD. Comment donc, morbleu! jusqu'aux chiens, tout sera à bouche chez moi?

NICOLE. Voirement, ce ne sont pas les chiens qui font le plus de désordre; ils sont trois ou quatre grands escogriffes, et autant de valets, qui ne demandons qu'où est-ce? Ce ne sont pas des hommes, ce sont des diables.

M. BERNARD. Ah! que la vie de la campagne est une abominable vie!

SCÈNE XX.

M. BERNARD, THIBAUT, NICOLE.

THIBAUT. Oh! palsanguoi, en voilà bien d'une autre; ils voulont ravoir leur cerf à toute force, mais ils ne l'auront morgué pas.

M. BERNARD. Ah! double chien! tu m'as fait de belles affaires avec ton cerf.

THIBAUT. Ils ne l'auront morgué pas, vous dis-je; ils me tueriont plutôt.

SCÈNE XXI.

M. BERNARD, THIBAUT, NICOLE, M. GRIFFARD.

M. GRIFFARD. Monsieur, ces messieurs vous demandent.

M. BERNARD. Quels messieurs? y a-t-il encore quelque chose de nouveau?

M. GRIFFARD. Non, monsieur, ce sont ces chasseurs. Les voilà qui montent à la chambre de madame.

M. BERNARD. Ils ne sont donc plus dans la cuisine?

M. GRIFFARD. Il n'y a plus que leurs gens.

M. BERNARD. Ma pauvre Nicole, va prendre garde à ces fripons-là.

THIBAUT. Oh! ventregué, ne vous boutez pas en peine; je leur tiandrai bian tête moi tout seul.

M. BERNARD. Mon pauvre monsieur Griffard, je ne sais plus où j'en suis.

M. GRIFFARD. Il faut mettre le feu à la maison.

M. BERNARD. Ecoutez, il ne me faudrait point trop presser là-dessus.

M. GRIFFARD. Il faut le faire, vous dis-je.

M. BERNARD. M'ont-ils fait bien du dégât?

M. GRIFFARD. Bon, bon, vous ne savez pas tout: chiens, chevaux, maîtres et valets, tout restera ici jusqu'à demain matin, pour être au bois de meilleure heure. Je leur ai ouï faire le complot.

M. BERNARD. Ah! ah! je suis mort! et voilà de quoi abîmer tout le village. Quoi, ventrebleu! des gens que je ne connais point?

M. GRIFFARD. Ils vous connaissent bien, eux.

M. BERNARD. Ils me connaissent? comment le sais-tu?

M. GRIFFARD. Cela vous fâchera, si je vous le dis.

M. BERNARD. Et quelque chose me peut-il fâcher plus que je le suis?

M. GRIFFARD. Ils disent que c'est pain bénit de venir ronger un homme de robe à la campagne, et qu'à Paris c'est vous qui rongez les autres.

M. BERNARD. Les scélérats!

M. GRIFFARD. Et je suis le plus trompé du monde, s'ils n'ont dessein de vous faire quelque pièce. J'ai entendu par-ci par-là de certaines choses.

M. BERNARD. Oui? Oh parbleu! c'est moi qui leur en vais faire une. Viens-t'en avec moi seulement.

M. GRIFFARD. Comment?

M. BERNARD. Cela part de là, vois-tu?

M. GRIFFARD. Qu'est-ce que c'est?

M. BERNARD. Viens-t'en avec moi, te dis-je. Pour cela, l'esprit est une belle chose! Ah! si je m'en étais avisé plus tôt, je me serais épargné bien des chagrins.

SCÈNE XXII.

M. BERNARD, LISETTE, M. GRIFFARD.

LISETTE. Monsieur, madame vous prie bien fort de venir, et elle ne peut pas fournir toute seule à la conversation de tant de monde.

M. BERNARD. La double masque! il lui sied bien de me vouloir plaisanter encore! mais ventrebleu, rira bien qui rira le dernier.

LISETTE. Allez-vous venir, monsieur?

M. BERNARD. Je m'en vais... Je m'en vais lui servir un plat de ma façon. Tu n'as qu'à lui dire.

LISETTE, *seule*. Par ma foi, il n'a pas trop tort d'être fâché, et je lui trouve assez belle patience.

SCÈNE XXIII.

MARIANE, LISETTE.

LISETTE. Quoi! vous quittez ainsi votre belle-mère?

MARIANE. La tête me fend, Lisette, je ne puis plus résister à tant de fracas. En vérité, mon père a bien raison de n'aimer point la campagne; et, outre la dépense qu'il est obligé d'y faire, on n'y vit point assez tranquille.

LISETTE. C'est à quoi je rêvais tout à l'heure. Mais songez-vous à écrire un mot à Eraste?

MARIANE. Tu sais bien que je n'ai pu le faire depuis qu'il est sorti d'ici.

LISETTE. Songez donc à le faire à présent. C'est un petit étourdi qui fera quelque coup de sa tête, s'il n'a point de vos nouvelles; vous savez qu'il vous l'a promis, il est homme à vous tenir parole, et dans le chagrin où est votre père, il ne ferait pas bon de l'irriter encore par cet endroit-là.

MARIANE. Et comment fera-t-on pour lui rendre ma lettre?

LISETTE. Voyez! le village est-il si grand, et aurai-je tant de peine à le trouver?

MARIANE. Tu la lui porteras donc toi-même?

LISETTE. Oui, je la lui porterai.

MARIANE. Je vais l'écrire.

SCÈNE XXIV.

MARIANE, LE COUSIN, LISETTE.

LE COUSIN. Et où allez-vous comme ça, ma cousine? venez çà, venez çà, j'ai quelque chose à vous dire, qui vous fera bien rire.

LISETTE. Laissez-la aller, elle n'a pas le temps.

LE COUSIN. Oh! si fait, si fait.

MARIANE. Dépêchez-vous donc, mon cousin.

LE COUSIN. J'ai trouvé en arrivant ici un petit jeune monsieur, que j'ai vu quelquefois avec vous.

MARIANE. Paix, mon cousin.

LISETTE. Mort de ma vie! ne parlez pas de cela.

LE COUSIN. Oh! je me doute bien qu'il n'en faut rien dire devant le monde; et je vous ai fait signe, je ne sais combien de fois là haut, que j'avais à vous parler en cachette.

MARIANE. Je ne m'en étais point aperçue.

LE COUSIN. Je suis secret, voyez-vous. Demandez, demandez à mes sœurs; j'ai toujours su toutes leurs petites affaires, et je n'en ai jamais rien dit, ni à mon père, ni à ma mère.

MARIANE. Oh! mon cousin Chonchon est un bon enfant.

LISETTE. Eh bien! vous a-t-il reconnu, ce monsieur?

LE COUSIN. S'il m'a reconnu? il m'a fait tant de caresses! il m'a tant embrassé! Allez, ce garçon-là m'aime bien, ma cousine.

MARIANE. Oh! je le crois, mon cousin. Mais ne vous a-t-il rien dit?

LE COUSIN. Il m'a demandé où j'allais. Je lui ai dit que je venais ici. Il m'a dit que j'étais un petit fripon qui me divertissais bien, et que j'avais toute la mine de ne vouloir pas que mon cousin me vît seulement. Il prenait ma sœur pour quelque maîtresse que je menais promener en *catimini*.

MARIANE. Eh bien ! mon cousin ?

LE COUSIN. Eh bien ! ma cousine, il a voulu parier dix pistoles que je n'y venais pas, et j'ai parié que j'y venais; moi. L'honneur de ma sœur y était engagé, voyez-vous.

LISETTE. Assurément.

LE COUSIN. Je lui ai dit qu'il n'avait qu'à me faire suivre, mais il n'a pas voulu; et, pour plus de sûreté, il m'a dit qu'il allait m'attendre à cette petite porte du jardin qui donne dans les champs, et que, si je ressortais par là, il verrait bien que je serais entré dans la maison.

MARIANE. Eh bien ! mon cousin ?

LE COUSIN. Eh bien ! j'ai été ouvrir la porte, il est entré, et il m'a payé les dix pistoles.

LISETTE. Cela est bien honnête.

LE COUSIN. Oui, mais il a voulu avoir sa revanche.

LISETTE. Et comment, sa revanche ?

LE COUSIN. Il a gagé que je ne vous viendrais pas dire qu'il est là; j'ai gagné, comme vous voyez, et il faut que vous veniez le lui dire, ma cousine, s'il vous plaît.

MARIANE. Moi, que j'aille parler à un homme ?

LISETTE. Et que diantre, personne ne vous verra là; et puis, voulez-vous faire perdre dix pistoles à votre cousin Chonchon ?

MARIANE. Allons-y donc, Lisette : au moins, ce n'est que pour vous faire gagner la revanche de la gageure.

LE COUSIN. S'il veut gagner encore quelque chose, je lui donnerai son tout. Allez. Ne me ferez-vous pas gagner, ma cousine ?

SCÈNE XXV.

THIBAUT, LISETTE.

THIBAUT. Oh ! par ma foi, le tour est drôle; ils ne s'attendent morguenne pas à ça.

LISETTE. Quel autre incident est-ce encore ici ?

THIBAUT. Jarni, qu'il est bon là !

LISETTE. A qui en as-tu ?

THIBAUT. Je ne sommes pu cheux nous, mon enfant, je sommes au cabaret.

LISETTE. Au cabaret ! que veux-tu dire ?

THIBAUT. Oui, morgué, au cabaret. Tiens, notre maître et M. Griffard venont de plaquer une vieille épée toute rouillée au-dessus de la porte, avec un bouchon de lierre, et ils ont griffonné au-dessous, avec un gros charbon : *à l'Épée royale*.

LISETTE. En voici bien d'une autre !

THIBAUT. Dame, c'est ici l'Epée royale, bon logis, à pied et à cheval. La maison est morgué bien achalandée, toujours.

LISETTE. Courons avertir Mariane de l'extravagance de son père.

THIBAUT. Vous varrez qu'il n'y viandra pu tant de monde.

SCÈNE XXVI.

M. BERNARD, THIBAUT, M. GRIFFARD.

M. GRIFFARD. Cette invention est admirable.

M. BERNARD. Nous allons voir des gens bien penauds.

THIBAUT. Le diable m'emporte si vous n'avez plus d'esprit que li !

M. BERNARD. Tu peux, à présent, laisser entrer tout le monde.

THIBAUT. Moi ! j'appellerai les passants, si vous voulez, et je gage que vous allez couper la gorge à tous les autres cabaretiers; ils ne gagneront pas de l'eau. V'là M. votre fils, qui ne se doute pas de la manigance.

SCÈNE XXVII.

M. BERNARD, DORANTE, THIBAUT, M. GRIFFARD.

M. BERNARD. Qu'est-ce, Dorante ? vous voilà bien seul aujourd'hui ? Vous avez pourtant coutume de ne pas revenir sans compagnie.

DORANTE. J'ai pris un peu les devants, mon père, pour vous prier instamment de faire un accueil favorable à celle que je vous amène aujourd'hui.

M. BERNARD. Pourquoi non ? vous êtes le maître; on vous fait honneur et à moi aussi. Vous êtes-vous bien diverti ? d'où venez-vous ?

DORANTE. Le mieux du monde; et j'ai trouvé une occasion tout à fait avantageuse pour nous procurer des amis dans la province.

M. BERNARD. J'en suis ravi, je vous assure; il est bon de connaître d'honnêtes gens.

DORANTE. C'est un accommodement qu'on veut faire entre deux gentilshommes qui, depuis vingt-cinq ou trente ans, sont à couteaux tirés pour une dispute qu'eurent autrefois leurs grands-pères.

M. BERNARD. Voilà une querelle bien ancienne, et cela est glorieux à accommoder.

DORANTE. Ces affaires-là font toujours honneur aux personnes chez qui elles se terminent.

M. BERNARD. Assurément.

DORANTE. J'appréhendais, mon père, que cela ne vous fît point autant de plaisir que cela me paraît vous en faire.

M. BERNARD. Pourquoi cela ?

DORANTE. Je sais que vous n'aimez point la dépense.

M. BERNARD. Oh ! je suis bien changé depuis que vous ne m'avez vu. Sont-ils beaucoup ?

DORANTE. Huit ou dix de chaque côté.

M. BERNARD. Ce n'est guère.

DORANTE. Les uns vont arriver, et les autres seront ici demain matin.

M. BERNARD. Oh çà, çà, je vais me préparer pour les recevoir.

DORANTE. Ah ! mon père ! que je vous ai d'obligation !

M. BERNARD. Ce sont gens de bonne chère et de plaisir, n'est-ce pas ?

DORANTE. Oui, mon père; les plus honnêtes gens du monde.

M. BERNARD. Tant mieux. Je suis à vous dans un moment; ne vous ennuyez pas.

SCÈNE XXVIII.

DORANTE, THIBAUT.

THIBAUT, *à part*. Il va leur jouer quelque tour de maître Gonin. Tudieu, v'là un futé manœuvre. Il ne faut faire semblant de rien.

DORANTE. Cela est admirable. Comme mon père est changé d'humeur depuis trois jours ! Thibaut, ne trouves-tu pas cela tout extraordinaire ?

THIBAUT. Oui, morgué, cela est tout à fait bouffon.

DORANTE. Ne sais-tu point d'où vient un si prompt changement ?

THIBAUT, *en riant*. C'est que...

DORANTE. A qui en a donc ce maroufle ?

THIBAUT, *riant*. Monsieur, c'est que...; morgué, c'est un drôle de corps que votre père !

DORANTE. Écoute, si tu me fais prendre un bâton...

THIBAUT. Ne vous fâchez donc point, v'là vos houberiaux qui arrivent.

SCÈNE XXIX.

DORANTE, TROIS HOBEREAUX, THIBAUT.

DORANTE. Soyez les bien-venus, messieurs. Qu'on mette les chevaux de ces messieurs à l'écurie.

PREMIER HOBEREAU. Savez-vous que vous êtes bien logé?

DORANTE. La maison est assez agréable.

DEUXIÈME HOBEREAU. Et le fief est bien noble, qui plus est.

DORANTE. Oui, la terre est fort belle.

DEUXIÈME HOBEREAU. Eh! à qui le dites-vous? Cette maison-ci devrait être à moi; et c'est feu mon grand-père qui l'avait vendue au père de celui qui l'a vendue à monsieur votre père.

DORANTE. Je le crois bien. Çà, messieurs, ne parlons point aujourd'hui d'affaires, et ne songeons ce soir qu'à nous divertir. Où sont donc ces autres messieurs?

TROISIÈME HOBEREAU. Ils n'arriveront d'une bonne heure; et comme leurs juments sont pleines, ils n'ont jamais voulu les faire galoper.

DORANTE. Ne voulez-vous point vous débotter?

PREMIER HOBEREAU. Non, s'il vous plaît, ma botte me tient la jambe fraîche.

DORANTE. Est-ce que vous êtes botté à cru?

PREMIER HOBEREAU. Savez-vous bien qu'en été il n'y a rien de meilleur?

DEUXIÈME HOBEREAU. Moi, je trouve qu'il n'y a rien de si commode que de ne se botter qu'avec des guêtres.

DORANTE. Vous avez raison. Mais, mon père, quel équipage est-ce là?

SCÈNE XXX.

M. BERNARD, habillé en cuisinier, DORANTE, LES TROIS HOBEREAUX, M. GRIFFARD.

M. BERNARD. C'est un déshabillé pour la cuisine.

DORANTE. Comment, mon père...

M. BERNARD. Sont-ce là ces messieurs?

DORANTE. Oui, mon père.

M. BERNARD. Çà, vitement, dépêchons-nous, une chambre pour ces messieurs. Voulez-vous descendre dans la cuisine, pour voir ce que vous mangerez?

PREMIER HOBEREAU. Vous vous moquez de nous, monsieur, et votre ordinaire nous suffit.

M. BERNARD. A table d'hôte? je vous entends, tant par tête. Combien êtes-vous, s'il vous plaît?

DORANTE. Mon père, que dites-vous là? que faites-vous? quel est votre dessein?

M. BERNARD. Paix, mon fils, vous êtes une bête.

DEUXIÈME HOBEREAU. Dans quelle chienne de maison nous a-t-on amenés?

M. BERNARD. C'est l'Epée royale, à votre service.

DORANTE. Mon père!

M. BERNARD. Il y a de bon vin, mais je le fais bien payer.

TROISIÈME HOBEREAU. C'est une pièce qu'on nous fait.

DORANTE. Ah! je crève.

M. BERNARD. Vous pouvez voir ailleurs, messieurs, on vous accommodera peut-être mieux; mais pour moi je suis cher, je vous l'avoue.

DORANTE. Je suis dans le dernier désespoir.

DEUXIÈME HOBEREAU. La raillerie est un peu forte.

DORANTE. Messieurs, ne prenez point, je vous conjure, pour...

DEUXIÈME HOBEREAU. Mon petit gentilhomme cabaretier, je ne vous dis pas adieu.

DORANTE. Mon cher monsieur de la Garannière!

DEUXIÈME HOBEREAU. Qu'on bride mon cheval.

M. GRIFFARD. En voilà déjà un de parti.

DORANTE. Monsieur de Trofignac, empêchez, de grâce...

TROISIÈME HOBEREAU. Touchez là.

DORANTE. Mon cher ami!

TROISIÈME HOBEREAU. Je vous assommerai avant qu'il soit peu.

DORANTE. Ils sont en droit de me dire cent fois pis encore.

PREMIER HOBEREAU. Monsieur de l'Epée royale, vous aurez, au premier jour, les étrivières de ma façon.

DORANTE. Ah! je n'ai plus de mesures à garder; me voilà déshonoré pour toute ma vie, et je ne dois songer qu'à mourir.

M. BERNARD. Monsieur mon fils, cela vous apprendra à vivre.

DORANTE. Moi, votre fils! A vos manières, je ne reconnais point mon père, et je vais publier moi-même l'indignité d'un tel procédé.

M. BERNARD. Les voilà pourtant partis, et l'Epée royale fait ces merveilles.

SCÈNE XXXI.

M. BERNARD, M. GRIFFARD.

M. GRIFFARD. Il n'y avait point d'autre remède pour vous défaire de tous ces gens-là.

M. BERNARD. Je voudrais bien savoir ce que dira madame ma femme de tout ceci.

M. GRIFFARD. Oh! vous le saurez, elle vous le dira à vous-même; elle ne se contraint pas avec vous.

M. BERNARD. Oui; mais je serais ravi d'entendre ce qu'ils disent entre eux de l'invention que j'ai trouvée.

M. GRIFFARD. Cela n'est pas bien difficile. Mais voici quelqu'un.

SCÈNE XXXII.

LISETTE, LA FLÈCHE, M. BERNARD, M. GRIFFARD.

LISETTE. Quoi! ce grand monsieur qui nous a trouvées dans le jardin?

LA FLÈCHE. Oui, te dis-je, c'est l'oncle de mon maître, qui est capitaine des chasses de tout ce pays-ci. Il aime son neveu à la folie.

M. BERNARD. Comment diable, voilà le valet d'Eraste; est-ce qu'Eraste serait chez moi?

LA FLÈCHE. Oh, par ma foi, voilà M. Bernard!

M. BERNARD. Que fais-tu ici, coquin?

LA FLÈCHE. Rien, monsieur: je demandais une chambre à cette fille pour mon maître.

M. BERNARD. Une chambre pour ton maître!

LISETTE. Oui, monsieur: Eraste est là-haut, avec madame et mademoiselle votre fille.

M. BERNARD. Eraste est avec ma fille!

LA FLÈCHE. Oui, monsieur; mais je voudrais bien savoir où il couchera, pour y mettre nos hardes.

M. BERNARD. Comment, coquin!

LA FLÈCHE. Savez-vous bien que vous tenez le plus beau cabaret de toute la route?

M. BERNARD. Attends, attends, je m'en vais t'apprendre.

LA FLÈCHE. Faites-moi toujours tirer chopine, je vous prie.

SCÈNE XXXIII.

M. ET Mme BERNARD, LA FLÈCHE.

Mme BERNARD. Eh bon Dieu, monsieur! qu'est-ce que tout ceci? Ne rougissez-vous point de vouloir faire un cabaret de votre logis, et trouvez-vous que l'équipage où vous êtes convienne fort à un homme de votre caractère?

M. BERNARD. Pourquoi non, madame? ne vaut-il pas autant vendre mon vin à la campagne que de le faire vendre à pot dans Paris, comme la plupart de mes confrères?

Mme BERNARD. Eh fi, monsieur!

M. BERNARD. Je me moque de cela, et je ne veux point être ruiné.

Mme BERNARD. Oh bien, monsieur, vous êtes plus près de l'être que vous ne vous l'imaginez : je n'entends point du tout les affaires; mais il y a là-haut des gens en disposition de vous en faire une très-mauvaise.

M. BERNARD. Comment donc, madame, une mauvaise affaire?

SCÈNE XXXIV.

M. ET Mme BERNARD, ÉRASTE, LA FLÈCHE, M. GRIFFARD.

ÉRASTE. Non, monsieur, n'appréhendez rien.

M. BERNARD. Ah, ah, monsieur! que venez-vous faire chez moi? ne vous ai-je pas fait dire...

ÉRASTE. Ecoutez-moi, s'il vous plaît, et vous ne vous plaindrez pas que je sois chez vous, assurément. La sottise qu'a faite un de vos valets de tuer un cerf qui s'était sauvé chez vous, et qu'on a trouvé caché dans votre écurie, suffirait pour renverser une fortune encore mieux établie que la vôtre; et je ne sais même si mon oncle ne risquera pas la sienne en ne poussant pas la chose. Cependant, monsieur, si vous voulez bien que j'aie l'honneur d'être votre gendre, il n'en sera jamais parlé.

M. BERNARD. Non, monsieur, et je ne donnerai ma fille qu'à un homme qui achètera ma maison; car je m'en veux défaire.

ÉRASTE. Qu'à cela ne tienne, monsieur; je vous rendrai tout ce qu'elle vous a coûté, et vous y serez toujours le maître.

M. BERNARD. Non, s'il vous plaît, et vous commencerez, dès aujourd'hui même, à en faire les honneurs et la dépense.

ÉRASTE. De tout mon cœur.

M. BERNARD. Eh bien! je vous donne donc ma fille pour être défait de ma maison.

ÉRASTE. Allons rejoindre la compagnie; je voudrais bien qu'elle fût plus nombreuse.

Mme BERNARD. Mais le pauvre Dorante a sur les bras une fort mauvaise affaire.

ÉRASTE. Nous accommoderons tout, madame, et ces messieurs qu'il avait amenés ne refuseront pas d'être des noces.

LA FLÈCHE. Mon maître n'est pas mal dans ses affaires : avec une jolie femme et une maison de bouteille, il aura plus d'amis qu'il ne voudra.

L'ÉTÉ DES COQUETTES,

comédie en un acte,

PAR DANCOURT,

Représentée pour la première fois le 12 juillet 1690.

Personnages.

ANGÉLIQUE.
LISETTE, suivante d'Angélique.
CIDALISE, amie d'Angélique.
DES SOUPIRS, maître à chanter.
L'ABBÉ CHEUREPIED.
LA COMTESSE DE MARTIN-SEC.
M. PATIN, financier.
CLITANDRE.
JASMIN, laquais d'Angélique.
LA FLEUR, laquais de M. Patin.

La scène est dans la maison d'Angélique.

SCÈNE I.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE. Oh çà, madame, parlons un peu raison, s'il nous est possible.

ANGÉLIQUE. Oh! ma chère enfant, laisse-moi en repos, je te prie; le seul mot de raison me fait mourir. A mon âge, faite comme je suis, je passerais pour folle dans le monde si l'on me soupçonnait seulement de savoir ce que c'est que la raison.

LISETTE. Eh bien, soit; parlons donc caprice, puisque le terme de raison vous effarouche. Comment vous accommodez-vous de celui qui a pris à madame votre mère de vouloir vous faire épouser votre vieux cousin?

ANGÉLIQUE. Le mieux du monde. Ma mère me passe tant de bagatelles! je serais bien injuste de ne lui pas souffrir au moins la liberté de vouloir de certaines choses.

LISETTE. Quoi! vous l'épouserez?

ANGÉLIQUE. Nullement.

LISETTE. Et madame votre mère?

ANGÉLIQUE. Je serai toujours complaisante et soumise à ses volontés, je me ferai un devoir de lui obéir

aveuglément; mais je prendrai si bien mes mesures, que monsieur mon cousin ne voudra point de moi.

LISETTE. Il n'y a rien de mieux imaginé.

ANGÉLIQUE. Je ne regarde le mariage qu'avec frayeur; ce que j'en entends dire me fait frémir; c'est un engagement que mille personnes se repentent d'avoir pris, et dont aucune n'est satisfaite. Il n'est point de femmes qui s'en louent, et les plus modestes croient beaucoup faire de ne s'en pas plaindre.

LISETTE. Ma foi, je ne suis pas de votre sentiment; ce que j'entends dire du mariage ne m'en dégoûte point du tout, et ce que j'en imagine me paraît tout à fait joli.

ANGÉLIQUE. Tu feras bien de t'en tenir à l'imagination, pour n'être pas détrompée.

LISETTE. Vous n'avez pas toujours été dans ce goût-là, et Clitandre...

ANGÉLIQUE. Le temps du départ est venu bien à propos; sans le voyage d'Allemagne, j'aurais peut-être fait l'extravagance de l'épouser.

LISETTE. Mais vous l'aimez?

ANGÉLIQUE. Je ne sais : il ne m'ennuie pas tant qu'un autre; je lui trouve plus d'esprit, des manières plus tendres et plus insinuantes, la conversation plus enjouée, le cœur mieux fait...

LISETTE. Vous aviez du plaisir à le voir?

ANGÉLIQUE. Oui.

LISETTE. Vous receviez ses lettres avec joie?

ANGÉLIQUE. Oui.

LISETTE. Son absence vous fait peine?

ANGÉLIQUE. D'accord.

LISETTE. Les dangers où il peut être exposé vous causent de l'inquiétude?

ANGÉLIQUE. Beaucoup, je te l'avoue.

LISETTE. Et vous ne savez si vous l'aimez?

ANGÉLIQUE. Non, il me semble que je n'aime personne.

LISETTE. Mort de ma vie! la voix publique est donc bien injuste!

ANGÉLIQUE. Comment?

LISETTE. Elle vous accuse d'aimer tout le monde.

ANGÉLIQUE. Non, de bonne foi, je n'aime personne; mais je suis ravie d'être aimée, c'est ma folie, j'en demeure d'accord.

LISETTE. C'est celle de toutes les jolies femmes, et vous êtes folle à meilleur titre que pas une.

ANGÉLIQUE. Cependant je ne suis point coquette, et tout ce que je fais n'est que simple curiosité.

LISETTE. Curiosité!

ANGÉLIQUE. Oui, je me plais à connaître les différents effets que l'esprit et la beauté peuvent produire dans les cœurs.

LISETTE. N'entre-t-il point aussi un peu de malice dans votre fait?

ANGÉLIQUE. Quelquefois. Mon maître à chanter, par exemple, je ne serai point contente que je ne l'aie fait mettre aux petites maisons.

LISETTE. Vous lui fites passer dernièrement une bonne nuit sous vos fenêtres.

ANGÉLIQUE. Si la pluie n'avait cessé, je ne lui aurais donné audience qu'à onze heures du matin.

LISETTE. Ma foi, madame, vous n'avez point de conscience : il était percé jusqu'aux os.

ANGÉLIQUE. Ne suis-je pas heureuse de savoir me divertir de toutes sortes d'originaux?

LISETTE. Oui vraiment, et je commence à connaître qu'une fille d'esprit n'a jamais le loisir de s'ennuyer.

ANGÉLIQUE. Il est bon de s'accommoder au temps et aux situations où l'on se trouve.

LISETTE. Vous avez raison.

ANGÉLIQUE. Tant que durera la guerre, si l'on ne s'humanisait un peu, on mourrait d'ennui tout l'été.

LISETTE. Assurément.

ANGÉLIQUE. Il faut se faire une occupation dans la vie.

LISETTE. Il n'y a rien de plus louable.

ANGÉLIQUE. J'y trouve une espèce de mérite même; on polit un homme de robe, on apprend à vivre à un abbé, on met un jeune homme dans le monde, et l'hiver vient insensiblement, et l'on se trouve dans son centre.

LISETTE. Que la conduite est une belle chose!

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN. De la part de M. Patin, madame.

ANGÉLIQUE. Qu'on fasse entrer. Il m'envoie l'argent que je lui gagnai hier au soir.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, LISETTE, LA FLEUR.

ANGÉLIQUE. Ton maître est bien exact.

LA FLEUR. Il serait venu lui-même, madame, mais il a eu ce matin des affaires au grand bureau.

ANGÉLIQUE, *lit.* « Vous m'avez ruiné, madame, et « je ne puis vous payer comptant que deux cents « pistoles. Je vous envoie pour nantissement des « cent autres, un diamant que vous avez trouvé beau, « et que je reprendrai pour mille écus toutes fois et « quantes. Fait à Paris, en mon bureau, l'an de « grâce 1690, et du bail courant le troisième. »

CÉSAR-ALEXANDRE PATIN.

LISETTE. Les beaux noms pour un financier!

ANGÉLIQUE. Voilà des manières tout à fait galantes.

LISETTE. Et très-solides. Il y a peu de gens qui puissent écrire si noblement.

ANGÉLIQUE. Prenez cette bourse, Lisette, et donnez dix louis à ce valet de chambre.

LA FLEUR. Voilà le diamant, madame.

ANGÉLIQUE. Dis à ton maître que je veux souper ce soir avec lui. S'il ne vient pas, nous nous brouillerons ensemble.

LISETTE. César-Alexandre Patin est un financier fort bon à décrasser, madame.

ANGÉLIQUE. C'est à moi qu'il est redevable du peu de noblesse qu'il commence à mettre dans ses manières.

LITETTE. Eh! madame! voilà Cidalise. Il y a mille ans que vous ne l'avez vue.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LISETTE.

ANGÉLIQUE. Eh! bonjour, mon aimable petite! et d'où sortez-vous?

CIDALISE. J'aurai tout le temps de vous le dire; je viens passer avec vous toute la journée.

ANGÉLIQUE. J'en suis ravie.

LISETTE. Nous ne nous ennuierons pas aujourd'hui.

CIDALISE. Nous dînerons aux bougies, premièrement; j'ai des chagrins que je veux dissiper par quelque plaisir extraordinaire.

ANGÉLIQUE. Tu seras contente. Es-tu mariée?

CIDALISE. Le ciel m'en préserve!

ANGÉLIQUE. Et ton vieux tuteur est-il mort?

CIDALISE. Non, c'est un tuteur éternel.

ANGÉLIQUE. Te veut-il toujours épouser?

CIDALISE. Il me persécute plus que jamais.

ANGÉLIQUE. Me hait-il toujours?

CIDALISE. En perfection. Il est pour vous ce que votre mère est pour moi.

ANGÉLIQUE. Ma mère est à la campagne.

CIDALISE. Et mon persécuteur aussi.

LISETTE. L'heureuse rencontre!

CIDALISE. Lisette, donne cette pistole à mes porteurs ; tant qu'elle durera, qu'ils ne sortent point du cabaret.

LISETTE. Cela est de fort bon sens.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, CIDALISE.

ANGÉLIQUE. Eh bien! ma chère enfant, comment vont tes affaires?

CIDALISE. Tout à fait mal, et je suis à la veille de prendre le parti d'un couvent.

ANGÉLIQUE. Le parti d'un couvent!

CIDALISE. Quand on ne peut vivre heureusement au monde, n'est-ce pas être sage d'y renoncer?

ANGÉLIQUE. Eh! qui t'empêche d'être heureuse?

CIDALISE. Le testament de mon père qui m'attache à ce que je hais, et qui ne me permet pas d'être à ce que j'aime.

ANGÉLIQUE. Quoi! tu t'amuses à aimer? es-tu folle? à ton âge aimer! tu n'y songes pas.

CIDALISE. Comment donc?

ANGÉLIQUE. Je ne m'étonne pas que tu te trouves malheureuse.

CIDALISE. Est-ce que tu n'aimes pas, toi?

ANGÉLIQUE. Non, vraiment. Je souffre qu'on m'aime; et quand je ne me fâche point de me l'entendre dire, je prétends qu'on m'a grande obligation.

CIDALISE. Nous ne nous ressemblons donc guère; car, pour moi, je sais toujours gré aux personnes qui m'aiment; et de tous ceux qui me l'ont dit, je n'ai jamais haï que mon tuteur.

ANGÉLIQUE. Tu as donc grand nombre d'amants?

CIDALISE. Oui, mais je n'en aime qu'un; et s'il m'aime toujours, je l'aimerai toute ma vie.

ANGÉLIQUE. Eh! quel est cet heureux mortel?

CIDALISE. Tu ne le connais pas.

ANGÉLIQUE. Peut-être : on le nomme?

CIDALISE. Je n'ai rien de caché pour toi, on l'appelle Clitandre.

ANGÉLIQUE. Clitandre, dites-vous?

CIDALISE. Tu le connais?

ANGÉLIQUE. Il n'est pas impossible qu'il y ait plus d'un Clitandre dans le monde.

CIDALILE. Celui que je connais est le vrai Clitandre; mais son nom a paru vous embarrasser, vous le connaissez assurément.

ANGÉLIQUE. C'est un jeune homme assez bien fait.

CIDALISE. Tout des mieux faits.

ANGÉLIQUE. Spirituel et de bon goût.

CIDALISE. Plein d'esprit et de délicatesse.

ANGÉLIQUE. D'une conversation agréable.

CIDALISE. Qui ne m'a jamais ennuyée.

ANGÉLIQUE. Il est de famille de robe.

CIDALISE. Oui, mais il ne laisse pas d'aller à l'armée.

ANGÉLIQUE. Volontaire.

CIDALISE. Vous le connaissez; c'est lui-même. Parlez, m'est-il fidèle? ne me déguisez rien. Me trompe-t-il? vous le savez.

ANGÉLIQUE. Mais vraiment, à ce compte, il faut qu'il trompe l'une de nous deux.

CIDALISE. Ah! je suis la malheureuse, il vous aime.

ANGÉLIQUE. Il me le jurait encore la veille de son départ.

CIDALISE. La veille de son départ?

ANGÉLIQUE. Il n'y a guère plus d'un mois.

CIDALISE. Un mois, dites-vous? Ah! je respire. Vous êtes la plus trompée ; il n'y a que quinze jours qu'il s'en est allé.

ANGÉLIQUE. Comment?

CIDALISE. Tout le monde le croyait parti, comme vous; mais il a été quelque temps caché dans une maison voisine de la nôtre, dont les fenêtres répondaient aux miennes.

ANGÉLIQUE. Cela est fort passionné. Et que faisait-il dans cette maison?

CIDALISE. Il passait les jours à m'écrire, et les nuits à m'entretenir.

ANGÉLIQUE. Ah! je n'en appelle plus. Je suis la sacrifiée ; voilà filer le parfait amour.

CIDALISE. Tu vas être en colère contre moi?

ANGÉLIQUE. Moi, mon enfant? Je donnerais tous les hommes du monde pour une amie. Un amant de moins n'est pas une affaire, et ma cour n'est que trop nombreuse.

CIDALISE. Que tu es heureuse!

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LISETTE.

LISETTE. Voilà votre petit maître à chanter, madame.

ANGÉLIQUE. Je ne prendrai point de leçon aujourd'hui.

LISETTE. Ah! madame, ne lui faites pas perdre son étalage. Il est paré, poudré, beau comme un Adonis; il a du blanc, du rouge et des mouches.

CIDALISE. Ah! ma bonne, en faveur du rouge et des mouches, il ne faut pas le renvoyer. Il nous réjouira.

LISETTE. Ce serait un petit homme à s'aller pendre.

ANGÉLIQUE. Mais je ne suis point en humeur de chanter, Lisette.

LISETTE. Qu'importe? il vous fredonnera quelques airs nouveaux.

CIDALISE. Je serai ravie de l'entendre.

ANGÉLIQUE. Les cœurs tendres sont pour la musique. Qu'il entre.

CIDALISE. Clitandre te tient au cœur : quelque mine que tu fasses, tu es fâchée contre moi.

ANGÉLIQUE. Eh! fi, fi, tu te moques; moi, fâchée pour la perte d'un soupirant! j'en ai tous les jours une vingtaine de renvoi dans mon antichambre. Approchez, monsieur des Soupirs, approchez.

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, DES SOUPIRS, LISETTE.

CIDALISE. Ah! ma bonne, quel excès de magnificence! je croyais que la danse seule pouvait suffire à de si grands airs.

ANGÉLIQUE. La danse a tenu quelque temps le haut du pavé; mais M. des Soupirs fait prendre le pas devant à la musique.

LISETTE. Ah! cela n'est-il pas juste? c'est la musique qui fait aller la danse, mais la danse ne fait point chanter la musique.

CIDALISE. C'est une vérité incontestable.

LISETTE. Assurément; et par toutes sortes de raisons, les chevaliers de C sol ut doivent l'emporter sur les marquis de la capriole.

DES SOUPIRS. Je me suis donné un carrosse depuis quelques jours, madame.

ANGÉLIQUE. Un carrosse, monsieur des Soupirs! voilà une matière belle pour la médisance. Combien de femmes vont être soupçonnées d'avoir part à cet équipage!

DES SOUPIRS. Vous ne sauriez croire, madame, tous les contes qui s'en font déjà, et les plaisanteries qu'on m'en dit à moi-même.

CIDALISE. Elles n'ont rien de désavantageux pour vous, et vous êtes toujours le héros de tous les contes qu'on peut faire.

DES SOUPIRS. Madame!

LISETTE. Mais vous ne parlez point à monsieur de son teint. Où le prend-il, madame? On peut dire qu'aussi bien que les mouches, il est assurément de la bonne faiseuse.

ANGÉLIQUE. Tais-toi donc, folle.

LISETTE. M. des Soupirs est bon prince, madame : il entend raillerie autant qu'homme du monde.

CIDALISE. Mais voyez donc, madame, qu'il est bien fait, et qu'il a bon air!

DES SOUPIRS. Madame!

CIDALISE. Qu'il soutient spirituellement tous les compliments qu'on lui fait!

DES SOUPIRS. Madame!

ANGÉLIQUE. Comment, ma chère! c'est son moindre talent que la musique.

DES SOUPIRS. Madame!

CIDALISE. Qu'il y a de délicatesse dans tout ce qu'il dit!

LISETTE, *à part*. Voilà un pauvre petit diable en bonnes mains.

DES SOUPIRS. A vous parler naturellement, madame, je n'ai jamais regardé la musique que comme un amusement.

ANGÉLIQUE. N'a-t-il pas raison?

DES SOUPIRS. J'étais né pour tout autre chose; mais je ne me repens point du parti que j'ai pris, puisqu'il me donne quelquefois les moyens d'être auprès de madame.

CIDALISE. Ah! voilà du plus tendre et du plus délicat.

ANGÉLIQUE. Malgré la guerre et la saison, je ne manque pas de fleurettes, comme tu vois.

DES SOUPIRS *chante*.

Le printemps de Paris chassera les plumets,
Les ardeurs de l'été feront tarir la Seine;
Mais sans adorateurs jamais
Nulle saison ne surprendra Climène.

ANGÉLIQUE. Ah! que cela est joliment tourné!

CIDALISE. C'est un impromptu, je crois.

DES SOUPIRS. Oui, madame.

ANGÉLIQUE. Climène, c'est moi, apparemment?

DES SOUPIRS. Oui, madame.

CIDALISE. Je ne croyais pas que monsieur des Soupirs fît des vers.

LISETTE. Cela vous étonne? Fou, musicien et poëte, qui dit l'un dit l'autre : c'est la même chose.

CIDALISE. Poëte et musicien! il pourrait faire tout seul un opéra.

ANGÉLIQUE. Ne pensez pas railler, il réussirait mieux qu'un autre.

CIDALISE. Je ne raille point.

ANGÉLIQUE. Allons, monsieur des Soupirs, chantez-nous quelque air nouveau, je vous prie, de votre composition.

DES SOUPIRS. Voulez-vous prendre votre téorbe, madame?

ANGÉLIQUE. Je ne saurais.

DES SOUPIRS. Vous ne chanterez pas, madame?

ANGÉLIQUE. Non; je vous prie de m'en dispenser.

LISETTE. La voix de madame a la migraine. Chantez.

DES SOUPIRS *chante*.

Que je hais la clarté du jour!
Que cette nuit m'a paru belle!
Favorable à mon tendre amour,
Elle m'a fait revoir ma bergère fidèle;
Et le soleil, par son retour,
M'a forcé de m'éloigner d'elle.

LISETTE. Ma foi, vous fûtes pourtant bien mouillé, et le soleil ou un fagot ne vous aurait point incommodé.

DES SOUPIRS. Cet endroit n'exprime-t-il pas bien le chagrin qu'on a de quitter ce qu'on aime?

Et le soleil, etc.

ANGÉLIQUE. Cela est parfait.

DES SOUPIRS. Les paroles, que vous en semble?

CIDALISE. Elles sont d'une grande beauté.

ANGÉLIQUE. Et tout à fait dans la nature.

DES SOUPIRS. Elles sont vraies, du moins, et je sais la chose d'original.

CIDALISE. Je l'entends; il en est l'auteur et le sujet.

DES SOUPIRS. Madame...

ANGÉLIQUE. Avec quelle modestie il s'en défend! Au moins, monsieur des Soupirs, je veux que vous me donniez cet air.

DES SOUPIRS. Quand il vous plaira, madame.

CIDALISE. J'en retiens un; mais je veux savoir l'aventure.

ANGÉLIQUE. Entrez dans mon cabinet, et faites-en deux copies en attendant qu'on nous serve. Vous dînerez avec nous.

DES SOUPIRS. Madame!

ANGÉLIQUE. Conduisez-le dans mon cabinet, Lisette; il y trouvera tout ce qu'il lui faut.

LISETTE. Allons, venez, petit fripon. Cela est plus heureux qu'un honnête homme.

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, CIDALISE.

CIDALISE. Tu n'es pas bonne, au moins.

ANGÉLIQUE. Te crois-tu meilleure que moi?

CIDALISE. Je n'ai fait que te seconder.

ANGÉLIQUE. Tu vois les plaisirs innocents que je me donne pendant l'absence du beau monde?

CIDALISE. Ils sont innocents, il est vrai; mais penses-tu qu'on les regarde du bon côté? Ces petits messieurs sont fanfarons; ils ont trop peu d'esprit pour s'apercevoir qu'on les raille, et trop bonne opinion d'eux-mêmes pour ne pas croire qu'on les aime. Ils se font un honneur de le publier, et ne trouvent que trop de personnes qui, par bêtise ou par malice, sont faciles à persuader.

ANGÉLIQUE. Ah! que la morale a bonne grâce dans ta bouche, et que tu fais bien des réflexions! Nous verrons, l'hiver qui vient, de tes maximes sur les écrans.

CIDALISE. Fort bien, et l'on fera peut-être un tableau d'almanach de tes aventures.

ANGÉLIQUE. J'en serais ravie; cela me ferait connaître à mille gens qui ne savent pas que je suis au monde.

SCÈNE IX.

CIDALISE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE. M. des Soupirs est content comme un petit roi, madame. Il est entré mystérieusement dans votre cabinet comme si je l'eusse fait cacher, et je gagerais qu'il prend ceci pour une aventure dans les formes.

CIDALISE. Tu vois que mes réflexions sont assez justes.

ANGÉLIQUE. Je viens d'entendre arrêter un carrosse.

LISETTE. C'est monsieur l'abbé, je l'ai vu par la fenêtre.

CIDALISE. Quoi! tu donnes dans les abbés, ma bonne, toi qui ne pouvais les souffrir?

ANGÉLIQUE. Veux-tu que je demeure seule? Faute de meilleure compagnie, on s'accoutume à ces messieurs-là.

LISETTE. Oh! celui-ci n'est pas comme un autre; il n'a point de bénéfice, et il n'a pris le petit collet que pour ne point marcher à l'arrière-ban.

ANGÉLIQUE. Tais-toi donc, il va venir.

LISETTE. Bon, bon, madame, avant qu'il ait consulté son petit miroir de poche, mordu ses lèvres, arrangé les boucles de sa perruque et pris l'avis de tous ses laquais sur sa parure, il en a pour un bon quart-d'heure sur l'escalier.

CIDALISE. La plupart des jeunes abbés sont fous de leur ajustement.

LISETTE. Jeune, madame? Celui-ci a cinquante bonnes années, et je ne désespère pourtant pas qu'au premier jour, pour toucher le cœur de madame, il n'arbore le plumet et ne se fasse cornette de cavalerie, s'il ne peut d'abord être capitaine.

ANGÉLIQUE. Veux-tu te taire? le voici.

CIDALISE. Ah, ma chère enfant! c'est le frère de mon tuteur.

ANGÉLIQUE. Sauve-toi vite dans ma chambre: il ne t'a point vue; je ne tarderai pas à m'en débarrasser. Eh bien! Lisette, vous n'avez donc point dit là-bas que je ne voulais pas être au logis, et l'on me laisse monter tout le monde?

LISETTE. C'est M. l'abbé Cheurepied, madame.

ANGÉLIQUE. Je ne dis plus rien, et l'ordre n'était pas pour lui.

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, LISETTE, L'ABBÉ.

L'ABBÉ. Je me donnerais cet ordre à moi-même, si je croyais que ma présence vous fût importune, madame.

ANGÉLIQUE. Oh! pour cela, monsieur l'abbé, vous êtes bien persuadé qu'elle fait plaisir, qu'on ne vous voit jamais autant de temps que l'on voudrait. Mais quelle métamorphose! je ne m'étonne pas si je vous ai d'abord méconnu; cette perruque allongée, le juste-au-corps violet-bleu, la veste brodée: vous allez à la campagne, apparemment?

L'ABBÉ. Non pas, madame.

ANGÉLIQUE. Quoi! pour demeurer à Paris, vous vous mettez en habit de chasse?

L'ABBÉ. Ce n'est point un habit de chasse, madame.

LISETTE. Et ne voyez-vous pas bien, madame, que c'est son habit à bonnes fortunes?

ANGÉLIQUE. Vous perdez l'esprit, Lisette.

L'ABBÉ. Eh! laissez-la dire, madame; ces petites libertés font plaisir.

LISETTE. Mais aussi, n'ai-je pas raison? Il faut être tout un ou tout autre. M. l'abbé, dans cet équipage, n'a l'air ni d'un bénéficier, ni d'un homme d'épée, et il n'y a personne qui ne le prenne pour un animal amphibie.

L'ABBÉ. Vous voyez par là, madame, que je tâche de m'accommoder à votre goût, et je m'éloigne, autant qu'il m'est possible, du petit collet et du manteau.

ANGÉLIQUE. Vous ne sauriez me faire plus de plaisir.

LISETTE. Ma foi, madame, le petit collet et le manteau ne gâtent rien: on se repent quelquefois de s'en être défait; et c'est une espèce de housse, qui fait souvent honneur à ceux qui la portent.

L'ABBÉ. Lisette est franche, madame, et il serait à souhaiter pour moi que vous fussiez aussi sincère.

ANGÉLIQUE. Vous doutez que je le sois, monsieur l'abbé?

L'ABBÉ. Vos sentiments sont impénétrables, madame: on ne sait jamais comment on est avec vous.

ANGÉLIQUE. Est-il si difficile de vous en apercevoir? et ne voyez-vous pas que vous y êtes autant bien qu'une personne de votre caractère y doit être?

L'ABBÉ. Une personne de mon caractère! Ah! madame, je n'ai point encore de caractère.

LISETTE. C'est un jeune enfant qui ne sait à quoi se déterminer.

L'ABBÉ. Oui, madame, j'attends vos résolutions pour prendre les miennes: expliquez-vous, je vous prie. Vous ne me dites mot, mes beaux yeux[1], mes beaux sourcils, ma belle reine.

LISETTE. Monsieur l'abbé a raison, madame. Reprendra-t-il la housse? voulez-vous qu'il se fasse mousquetaire? Il ne tient qu'à vous d'arracher un cœur à la mollesse, et de donner un guerrier de plus à l'Etat.

ANGÉLIQUE. Ah! les belles malines, Lisette.

LISETTE. Ah! que la réponse est juste!

ANGÉLIQUE. Que je les voie de près, monsieur l'abbé, je vous prie.

L'ABBÉ. Elles sont assez bien choisies.

ANGÉLIQUE. Ah! ciel!

L'ABBÉ. Qu'avez-vous?

ANGÉLIQUE. Ah! je n'en puis plus: un fauteuil.

L'ABBÉ. Ma belle reine!

ANGÉLIQUE. Un fauteuil, je me meurs! Ah! ah!

LISETTE. Madame!

L'ABBÉ. Quel mal imprévu!

ANGÉLIQUE. Eloignez-vous de moi, monsieur l'abbé; vous avez des odeurs. Ah!

L'ABBÉ. Ce n'est que de la poudre de Chypre, madame.

ANGÉLIQUE. Et c'est un poison qui me fait mourir. Sortez d'ici, je vous prie. Ah!

L'ABBÉ. Mais il me semble que...

LISETTE. Eh! les vilains abbés avec leur poudre; ils en portent exprès pour donner des vapeurs aux dames.

L'ABBÉ. Mais, vraiment, j'en ai toujours, et ce n'est que d'aujourd'hui que madame m'en fait reproche. Je m'étonne pour moi...

LISETTE. Le beau sujet d'étonnement! les femmes sont capricieuses; ne faut-il pas que leurs vapeurs le soient aussi?

ANGÉLIQUE. Ah! me voilà malade pour quinze jours! Ah! monsieur l'abbé, vous êtes un cruel homme! Eh! sortez, encore une fois, si vous m'aimez.

L'ABBÉ. Mes beaux yeux, je suis au désespoir.

LISETTE. Eh! sortez, vous vous désespérerez dans la rue.

L'ABBÉ. Que je suis malheureux!

LISETTE. Sans cela, nous allions peut-être savoir les sentiments qu'elle a pour vous.

L'ABBÉ. Voilà un accident qui me passe.

ANGÉLIQUE. Ah! ah!

LISETTE. Eh! sortez donc, monsieur, vous empestez cet appartement. Voulez-vous donner des vapeurs à tout le monde? Ah! ah!

L'ABBÉ. La maudite poudre! je n'en mettrai de ma vie.

LISETTE. Vous ferez fort bien. Adieu, allez prendre l'air dans la plaine.

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE. Est-il parti?

LISETTE. Oui, madame.

ANGÉLIQUE. Va-t'en le dire à Cidalise.

LISETTE. Ah! ah! et les vapeurs sont-elles passées?

ANGÉLIQUE. Les vapeurs! Ah! que tu es bonne! Est-ce que je suis sujette aux vapeurs? et m'en as-tu jamais vu?

LISETTE. Quoi! la poudre de Chypre?

ANGÉLIQUE. Il fallait se débarrasser de cet importun. L'idée des vapeurs m'est venue, je m'en suis servie.

LISETTE. La jolie chose que l'esprit d'une femme! Par ma foi, j'ai si bien cru vos vapeurs véritables, qu'il a pensé m'en prendre par compagnie.

SCÈNE XII.

ANGÉLIQUE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN. Mme la comtesse de Martin-Sec, madame.

ANGÉLIQUE. Ah! l'ennuyeuse créature!

LISETTE. Elle ne vous ennuiera qu'autant que vous voudrez, et un petit trait de vapeurs vous en fera raison.

ANGÉLIQUE. Va, va-t'en avertir Cidalise.

SCÈNE XIII.

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE. Eh bonjour! ma mignonne. Eh bon Dieu, quel abandonnement! quelle disette de compagnie! Avec plus de mérite que femme du monde, on vous trouve aussi esseulée qu'un favori disgracié.

ANGÉLIQUE. Vous voyez les tristes effets de la guerre, madame.

LA COMTESSE. Mais vraiment, si elle continue, je prévois que pour ne pas s'ennuyer tout l'été, il faudra prendre le parti de faire un voyage sur la frontière.

ANGÉLIQUE. Où aller? servir comme volontaire dans quelque régiment de faveur: cela serait-il de votre goût, madame?

LA COMTESSE. Vous pensez railler; mais si, sans choquer la bienséance, on pouvait prendre un habit d'homme, je vous jure que je serais déjà partie.

ANGÉLIQUE. Vous avez un cœur de héros.

LA COMTESSE. Ah! voilà Cidalise.

SCÈNE XIV.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE.

CIDALISE. Quelle heureuse rencontre pour moi, madame!

LA COMTESSE. Ma chère enfant, que j'ai de joie à vous voir!

ANGÉLIQUE. Je vous croyais à la campagne, madame.

LA COMTESSE. J'en suis revenue d'hier au soir; et désert pour désert, j'aime autant Paris que mon château.

ANGÉLIQUE. On dit que c'est un si beau lieu, madame.

LA COMTESSE. Oui; mais les lieux ne me paraissent charmants qu'autant que j'y vois ce que j'aime.

CIDALISE. Ah! qu'elle a bien raison!

LA COMTESSE. Ma maison n'a plus d'agrément pour moi. Il est parti, le pauvre enfant; et jusqu'à son retour, qui est le temps que nous avons pris pour nous épouser, je n'aurai point de vrai plaisir dans la vie.

ANGÉLIQUE. Ah! je ne m'étonne plus, madame, que vous soyez tant dans le goût d'aller visiter la frontière. Votre amant est à l'armée, selon toutes les apparences.

LA COMTESSE. Il n'y peut pas encore être arrivé. Malgré son devoir, l'amour l'a retenu longtemps auprès de moi. Il n'est parti que d'hier après midi.

CIDALISE. Il n'est parti que d'hier, madame?

LA COMTESSE. Que d'hier. C'est ce qui m'a fait prendre le dessein de revenir ici.

ANGÉLIQUE. Nous profiterons de son absence.

CIDALISE. Se mettre si tard en campagne, c'est un peu sacrifier sa gloire à son amour.

LA COMTESSE. Je demeure d'accord que ce garçon-là m'aime extraordinairement.

ANGÉLIQUE. Il paraît dans sa conduite autant de prudence que de passion.

LA COMTESSE. Comment?

ANGÉLIQUE. Il a pris des mesures fort justes, et, pour peu qu'il fasse diligence, il arrivera tout à propos pour voir séparer l'armée.

CIDALISE. C'est peut-être lui qui porte les ordres pour la faire entrer en quartier d'hiver.

LA COMTESSE. Vous êtes toujours de la même humeur, et, pour ne pas perdre un bon mot, vous sacrifieriez toute la terre: mais vous changeriez bien de langage et de sentiments si je vous avais dit qui c'est.

ANGÉLIQUE. Nous le connaissons donc, madame?

LA COMTESSE. Pour Cidalise, je ne sais; mais pour vous, vous ne connaissez autre.

ANGÉLIQUE. Trop de curiosité serait indiscrète.

LA COMTESSE. Pourquoi? ce n'est point un mystère, et nos affaires sont dans une situation à n'être pas longtemps secrètes. C'est Clitandre.

CIDALISE. Clitandre, juste ciel!

ANGÉLIQUE. Clitandre?

LA COMTESSE. Lui-même. D'où vient votre étonnement?

CIDALISE. Jamais surprise ne fut pareille à la mienne. Clitandre!

LA COMTESSE. Oui, oui, Clitandre. Qu'y a-t-il donc là de si surprenant?

CIDALISE. Je n'en puis revenir.

ANGÉLIQUE. Moi, je ne puis m'empêcher d'en rire. Nos fortunes sont pareilles, à ce que je vois.

LA COMTESSE. Comment, comment donc? qu'est-ce que cela signifie?

ANGÉLIQUE. Que vous vous confiez à vos rivales, madame.

LA COMTESSE. A mes rivales!

ANGÉLIQUE. Ne vous en fâchez point, madame; ce serait à nous de nous plaindre. Depuis un mois, il est parti pour moi; il y a quinze jours qu'il fit ses adieux à Cidalise, et ce n'est que d'hier qu'il prit congé de vous. Il semble que vous n'êtes pas la plus maltraitée.

LA COMTESSE. Je ne comprends rien à ce que vous me dites.

ANGÉLIQUE. Ce petit gentilhomme fera une belle campagne cette année.

LA COMTESSE. Assurément, il fera une belle campagne; et je n'ai rien épargné pour son équipage.

CIDALISE. Pour son équipage, madame?

LA COMTESSE. Oui vraiment, pour son équipage.

ANGÉLIQUE. Pour son équipage? ah! il n'y a pas le mot à dire, et ce n'est pas sans raison qu'il a quitté madame la dernière.

LA COMTESSE. Je ne donne point dans vos plaisanteries, et je sais ce qu'il faut que j'en pense.

ANGÉLIQUE. Il n'est peut-être pas encore bien parti, et, dans quinze jours, je ne désespère pas que quelqu'une de nos amies ne nous vienne apprendre de ses nouvelles. C'est un petit volontaire qui sert les dames par quinzaine.

CIDALISE. Non, je déteste tous les hommes, et je n'en verrai de ma vie que pour les mépriser et me moquer d'eux.

SCÈNE XV.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE. Voilà M. Patin, madame.

LA COMTESSE. Qu'est-ce que ce M. Patin, ma mignonne?

LISETTE. C'est un soupirant d'été, madame, qui ne va point sur la frontière.

SCÈNE XVI.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, LISETTE, M. PATIN.

M. PATIN. Vous ne m'attendiez que ce soir, madame; mais je me dérobe à mes affaires pour me donner tout entier au plaisir d'être auprès de vous.

ANGÉLIQUE. Vous venez fort à propos, monsieur Patin, et notre petit cercle avait besoin d'un chapeau.

M. PATIN. Je suis ravi de trouver si bonne compagnie, et ces dames, je crois, voudront bien être de la partie que je viens vous proposer.

LA COMTESSE. Quelle partie? il faut savoir auparavant ce que c'est.

M. PATIN. C'est un petit régal que j'espère ce soir avoir l'honneur de donner à madame, dans ma maison de campagne, qui n'est qu'à demi-lieue d'ici.

ANGÉLIQUE. Quoi! toujours régal sur régal; tous les jours des cadeaux, et des présents même. Je ne parle point de ce que vous perdez au jeu; mais en vérité, monsieur Patin, vous vous jetez dans une dépense effroyable, et il faut être ce que vous êtes pour la soutenir.

M. PATIN. Vous moquez-vous, madame? ce ne sont là que des bagatelles.

LISETTE. Eh! madame, ces messieurs les financiers entendent bien leurs affaires; et, s'ils font en été si grosse dépense avec les dames, ils ont pendant l'hiver, en revanche, tout le temps de se ménager.

M. PATIN. Oh! pour moi, l'hiver et l'été, je vais toujours le même train.

CIDALISE. Vous êtes heureux d'y pouvoir suffire.

SCÈNE XVII.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, M. PATIN, LISETTE, JASMIN.

JASMIN. Madame, il y a là-bas un monsieur dans une chaise, qui demande si vous êtes au logis.

ANGÉLIQUE. Tu ne le connais point?

JASMIN. Il a le nez dans un manteau, et il prend grand soin de se cacher.

ANGÉLIQUE. Voyez ce que c'est, Lisette.

SCÈNE XVIII.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, M. PATIN.

LA COMTESSE. C'est quelque aventure d'été, ma mignonne.

ANGÉLIQUE. Je le voudrais, nous nous en réjouirions, et cela tirerait peut-être Cidalise de sa mauvaise humeur.

CIDALISE. Ne m'en fais point la guerre, elle ne durera pas, je t'en réponds, et j'aurai bientôt pris mon parti.

SCÈNE XIX.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, DES SOUPIRS, M. PATIN.

DES SOUPIRS. Madame, voilà les deux copies que vous m'avez demandées.

M. PATIN. Ah! ah! et voilà M. des Soupirs. Il sera des nôtres, madame, ne le voulez-vous pas bien?

ANGÉLIQUE. De tout mon cœur; dans un repas, rien ne me fait tant de plaisir que la musique.

M. PATIN. Nous en aurons, madame, et de la meilleure.

DES SOUPIRS. J'ai fait un air sur les paroles que vous m'avez envoyées, monsieur.

M. PATIN. Eh bien! est-il joli? est-il joli?

M. DES SOUPIRS. Vous en allez juger si vous voulez, et madame, peut-être, voudra bien l'entendre.

ANGÉLIQUE. Volontiers. Aussi bien ces dames sont rêveuses; la conversation languit; une chanson leur fera plaisir.

DES SOUPIRS.

Vous qui faites tous vos plaisirs
De régner dans le cœur des belles,
Il faut, pour vous faire aimer d'elles,
Autres choses que des soupirs.
Sans cadeaux et sans promenades,
L'amour les tient peu sous ses lois;
Et sans Crenet et la Guerbois,
Ce dieu n'a que des plaisirs fades.

M. PATIN. Eh bien! mesdames, cette chanson est de bon sens, qu'en dites-vous?

ANGÉLIQUE. Elle est fort de mode, je vous assure.

LA COMTESSE. Et elle donne de l'appétit, même.

CIDALISE. Oui, Crenet et la Guerbois; cela est de bon goût.

SCÈNE XX.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, DES SOUPIRS, M. PATIN, LISETTE.

ANGÉLIQUE. Eh bien, Lisette?... Oh! parlez haut; je ne hais rien tant que le mystère.

LISETTE. Eh bien! madame, c'est Clitandre qui arrive de l'armée incognito.

LA COMTESSE. Clitandre, dit-elle?

ANGÉLIQUE. Vous l'aviez deviné, madame; c'est une aventure d'été. Je vous disais bien qu'il n'était pas tout à fait parti.

CIDALISE. En vérité, c'est pousser l'impudence un peu trop loin, et pour moi, je ne le veux point voir.

LA COMTESSE. Oh! si c'est lui, je veux l'attendre, moi, pour le dévisager.

LISETTE. Que vous a-t-il donc fait, madame?

M. PATIN. Quel est cet incident, je vous prie?

ANGÉLIQUE. Vous l'allez savoir. Lui avez-vous dit qu'il y avait compagnie?

LISETTE. Non, madame.

ANGÉLIQUE. A la bonne heure. Entrez tous dans ma chambre, et n'en sortez que bien à propos. Faites-le monter, Lisette, et ne l'avertissez de rien.

CIDALISE. Mais quel est ton dessein?

LA COMTESSE. Je ne sais ce que vous voulez faire; mais, si c'est Clitandre, je ne prétends pas qu'il m'échappe.

ANGÉLIQUE. Vous serez contente; faites seulement ce que je vous dis. Passez vite, monsieur des Soupirs.

M. PATIN. Faut-il me cacher aussi, moi, madame? je suis de taille difficile à cacher.

ANGÉLIQUE. Entrez, monsieur Patin, vous aurez votre part de la comédie. Ah! fourbe! fourbe! tu m'as trompée; tu te livres bien heureusement à la vengeance que je veux prendre.

SCÈNE XXI.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, LISETTE.

ANGÉLIQUE. Quoi! Clitandre, c'est vous! quitter l'armée pour me venir voir! cet empressement me devrait faire plaisir; mais je n'aime pas qu'aux dépens de votre gloire, vous me donniez des marques de votre tendresse.

CLITANDRE. Il m'était impossible de vivre plus longtemps sans vous voir : un mois entier éloigné de vous ! Si vous saviez avec quelle impatience l'amour m'a fait voler ici... Que vous dirai-je, madame ? il semblait qu'il m'eût prêté ses ailes, et j'ai fait une diligence incroyable.

ANGÉLIQUE, *à part*. Il n'est pas permis de mentir si effrontément.

CLITANDRE. Que dites-vous, madame?

ANGÉLIQUE. Serez-vous longtemps à Paris?

CLITANDRE. Je n'y puis demeurer plus de quatre jours.

ANGÉLIQUE. Quatre jours ? faire tant de chemin pour être si peu avec vos amis ?

CLITANDRE. Que ne ferais-je pas, madame, pour être un instant avec vous !

ANGÉLIQUE. Que n'y faites-vous donc un plus long séjour ? Regardez-moi, Clitandre, ne mérité-je pas bien ma quinzaine comme une autre ?

CLITANDRE. Que me dites-vous là, madame ?

ANGÉLIQUE. Vous êtes un adroit fripon, Clitandre, puisque vous m'avez trompée.

CLITANDRE. Madame !

ANGÉLIQUE. Je vous le pardonne. Allez, à cela près, vous êtes un fort joli homme, et je veux bien encore être de vos amies ; mais toutes les femmes ne sont pas bonnes comme moi, et je suis fâchée pour vous que le hasard fasse rencontrer chez moi Cidalise.

CLITANDRE. Cidalise, madame?

ANGÉLIQUE. Dites-lui qu'elle vienne, Lisette, et que Clitandre brûle d'impatience de la voir.

CLITANDRE. Moi, madame !

LISETTE, *à part*. Je commence à démêler l'aventure.

ANGÉLIQUE. Quoiqu'il n'y ait que quinze jours que vous l'avez quittée, elle ne sera point surprise de votre retour, et en quinze jours on fait bien des choses.

CLITANDRE. Me voilà pris comme un fat, et sans un peu d'effronterie, j'aurai peine à sortir d'intrigue.

ANGÉLIQUE. Il ne faut point perdre contenance : quand on a de l'esprit, on se tire aisément d'un mauvais pas.

CLITANDRE. Ma foi, madame, puisque vous êtes si bonne, je vous avouerai tout ingénument ; mais pardonnez-moi cette bagatelle, ou ne m'empêchez pas du moins de me justifier auprès de Cidalise.

ANGÉLIQUE. Moi, vous en empêcher ? Je veux vous aider à la tromper, au contraire.

CLITANDRE. Etes-vous de bonne foi, madame, et ne me trahirez-vous point?

ANGÉLIQUE. Vous connaîtrez ma sincérité. La voici.

SCÈNE XXII.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CIDALISE, LISETTE.

CLITANDRE. L'amour est un bon guide, madame ; je vous aurais cherchée vainement chez vous, et c'est lui qui m'a fait entendre que je vous trouverais ici.

CIDALISE. Vous n'y seriez pas venu, si l'amour vous avait donné de bons avis.

CLITANDRE. Qu'aurait-il pu me dire, madame, qui m'eût fait craindre de vous voir? Parlez, vous a-t-on prévenue contre moi, et quinze jours d'absence me feront-ils vous retrouver infidèle?

CIDALISE, *à part*. Le scélérat ! (*Haut.*) Qu'avez-vous fait, monsieur, depuis que vous m'avez quittée ?

CLITANDRE. Moi ! madame, j'ai joint l'armée ; j'ai vu l'ennemi, je me suis fait voir à nos généraux, j'ai fait le coup de pistolet, pris quelques officiers prisonniers ; l'amour m'a rappelé vers vous, je suis revenu sans réflexion.

ANGÉLIQUE. On ne peut pas rendre un compte plus juste, et tu dois être satisfaite.

CIDALISE. Oh ! je n'y puis plus tenir, en vérité, et j'ai trop d'horreur pour l'imposture.

CLITANDRE. Madame...

CIDALISE. C'en est fait, Clitandre, rompons sans bruit et sans éclaircissement. Je vous connais trop pour vous aimer encore, et je vous estime trop peu pour avoir du ressentiment contre vous.

CLITANDRE. Madame ?

ANGÉLIQUE. Elle s'explique net ; et pour elle comme pour moi, vous aurez de la peine à vous faire croire innocent.

CLITANDRE. Lisette ?

LISETTE. Monsieur?

CLITANDRE. Qu'est-ce que tout cela signifie?

LISETTE. Je n'en suis pas trop informée ; mais, autant que j'en puis juger, on a fait entendre à ces dames que depuis votre dernier départ vous avez toujours été en garnison dans le château de Martin-Sec.

CLITANDRE. Dans le château de Martin-Sec ! et qui peut avoir fait ces contes?

SCÈNE XXIII.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CIDALISE, LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE. C'est moi, monstre ! qui les ai faits. Oseras-tu me démentir ?

LISETTE. Allons, ferme, monsieur, il faut sauter le fossé.

CLITANDRE. Madame?

LA COMTESSE. Réponds, réponds, réponds donc.

CLITANDRE. Moi, madame ! je n'ai rien à répondre ; que voulez-vous que je vous dise ? le respect me ferme la bouche, et je m'en vais prendre la poste.

LA COMTESSE. Non, traître ; et puisque tu n'es pas parti, tu ne partiras point, sur mon honneur.

SCÈNE XXIV.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CIDALISE, LA COMTESSE, M. PATIN, DES SOUPIRS, LISETTE.

M. PATIN. Eh ! bonjour, monsieur, serviteur.

CLITANDRE. Ah ! monsieur Patin, votre valet.

M. PATIN. Eh bien ! vous revenez de l'armée, quelle nouvelle?

CLITANDRE. Tout le monde revient, et les bourgeois n'ont qu'à déguerpir, monsieur Patin.

DES SOUPIRS. Avez-vous bien tué des Allemands, monsieur?

CLITANDRE. Mon pauvre monsieur des Soupirs, pour tout exploit, j'ai fait donner les étrivières à un maître à chanter qui faisait le mauvais plaisant.

DES SOUPIRS. Il avait tort.

CIDALISE. Il est brutal et n'aime pas qu'on le plaisante.

ANGÉLIQUE. Il a raison.

CLITANDRE. Vous êtes bonne, madame, et je connais votre sincérité ; je la reconnaîtrai, sur ma parole.

ANGÉLIQUE. Oh ! ne prenez pas votre sérieux. De quoi vous plaignez-vous ? vous nous avez jouées les premières, demeurons bons amis, et ne parlons plus du passé.

LA COMTESSE. Comment, madame, ne parlons plus du passé ?

ANGÉLIQUE. Ne vous emportez pas, madame, on vous le cède ; et il vous demeurera pour l'équipage.

SCÈNE XXV.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CIDALISE, LA COMTESSE, M. PATIN, DES SOUPIRS, LISETTE, JASMIN.

JASMIN. Madame, on a servi.

ANGÉLIQUE. Allons nous mettre table, nos différends s'y termineront mieux qu'ici, et nous irons tous ensemble souper ce soir chez monsieur Patin.

CLITANDRE. Sans rancune, madame.

ANGÉLIQUE. Donnez la main à la comtesse, vous avez intérêt de la ménager.

LA COMTESSE. Moi? je ne lui pardonnerai qu'à condition qu'il ne partira point.

CIDALISE. On prendra soin de le retenir, madame.

LISETTE. Ma foi, vivent les femmes de bon esprit! toutes les saisons leur sont égales, rien ne les chagrine, et jusqu'aux moindres bagatelles, tout leur fait plaisir.

ANECDOTES.

Il pouvait être six heures du soir. Un jour brumeux, comme on n'en voit que trop souvent à Londres, arrivait à peine dans un atelier meublé d'une manière élégante, et ses rayons blafards prêtaient aux objets une couleur morne et triste. L'artiste avait abandonné ses pinceaux, et semblait sous le coup d'un souvenir pénible; un homme à la physionomie noble et expressive était près de lui. Cet homme, c'était Garrick, le plus célèbre des acteurs du dix-huitième siècle; l'artiste, c'était Hogarth, le plus populaire des peintres de la même époque.

« Comment se fait-il, disait Garrick, que jamais tu n'aies songé à faire le portrait de Fielding, lui qui ne laissait pas passer un jour sans venir dans ton atelier?

— Que veux-tu? les heures s'écoulent si vite!... Nous devions toujours commencer le lendemain..., et puis..., parce qu'on se voit tous les jours, on se figure qu'on ne doit jamais être séparé.

— Mourir ainsi! au moment où *Tom Jones*, *Amélie*, *les Aventures d'Andrew*, lui avaient déjà fait une réputation européenne... Et jamais, depuis sa mort, tu n'as cherché à retrouver ses traits? ajouta Garrick.

— Je n'ai pu, jusqu'ici, obtenir que des esquisses informes.

— Oh! que n'ai-je tes pinceaux, Hogarth! car, vois-tu, son image est là, dit-il en frappant son front. Je le vois avec sa bouche pleine de malice, et ses yeux dont l'âge ni la souffrance n'avaient pu ternir l'éclat... Et, tiens, tu penseras ce que tu voudras..., souvent, j'ai cru le voir assis à mon chevet... Tu souris... Est-il donc bien prouvé qu'il ne reste plus rien de nous après la mort? Sans croire qu'un homme sorte de la tombe, ne serait-il pas possible que son âme vînt communiquer avec celle d'un ami?... »

La conversation continua ainsi pendant une partie de la soirée. Enfin Garrick se retira, et Hogarth resta seul, sous l'impression de ce que venait de lui dire son ami.

Peu après, une petite toux sèche se fait entendre dans son salon de compagnie; il prête l'oreille, et entend distinctement ces mots :

« Hogarth, viens me peindre. »

Suis-je fou? se dit Hogarth après un moment de réflexion. Au diable Garrick, avec ses sottes histoires!... Et l'artiste se mit à crayonner une esquisse, afin de détourner sa pensée de son idée fixe.

« William! mon cher William! viens me peindre!... répéta la voix devenue suppliante.

Hogarth s'arrête, prête l'oreille de nouveau, se lève et ne peut croire à ce qu'il vient d'entendre. — Est-ce un rêve? se dit-il..., et la main sur le bouton de la porte, il hésite encore à l'ouvrir... Il se décide enfin... Quel est son étonnement, lorsqu'il voit son salon éclairé comme pour une brillante réception! Seulement, les lampes semblaient ne répandre qu'une lueur terne et fantastique.

Mais cet étonnement devint de l'effroi, lorsqu'il aperçut auprès de la cheminée Fielding! Fielding, son ami! Fielding, mort depuis deux ans, qui, s'efforçant de le rassurer, lui disait d'une voix pénétrante :

« Ne crains rien, mon ami; tes regrets sont parvenus jusqu'à moi; hâte-toi de saisir mes traits, il ne me reste qu'un quart d'heure à te donner. »

Il serait impossible de peindre tout ce qui se passait alors chez Hogarth : la surprise, la crainte, la joie l'agitent, se confondent dans son âme et le laissent en proie aux sentiments les plus contradictoires. L'amitié l'emporte enfin. S'avançant résolument vers Fielding, il l'aborde et veut le presser dans ses bras; mais il est arrêté dans sa marche par le fantôme, qui lui dit :

« Arrête, de grâce! tu ne trouverais qu'une vaine ombre, et cette ombre s'évanouirait tout à coup à tes

yeux. Hogarth! ajouta-t-il d'un air suppliant, Hogarth! je t'attends...» et son corps et ses regards devinrent immobiles.

Hogarth se décide enfin à prendre ses pinceaux, et, comme saisi d'une inspiration subite, en quelques minutes il a achevé le portrait.

« Bravo, Hogarth! bravo! dit alors le fantôme... c'est bien moi... Adieu..., emporte ton ouvrage, et surtout, en sortant, garde-toi bien de te retourner. »

Hogarth se conforme au désir de son ami, et sort, emportant le portrait; mais, sur le seuil de la porte, il ne peut s'empêcher de jeter un dernier coup d'œil à celui qu'il ne doit plus revoir...

Le salon était rentré dans une obscurité complète et le fantôme avait disparu.....................

....

Le lendemain, voulant juger de l'impression que ferait ce portrait, Hogarth l'exposa avec ses autres ouvrages dans son atelier. Comment exprimer toute sa joie, quand il vit la sensation aussi subite que générale que produisait son ouvrage, dont la ressemblance et l'exécution furent comblées d'éloges par tout ce que Londres comptait de vrais connaisseurs.

Cependant, malgré le plaisir que lui causait cet étrange succès, Hogarth ne conservait pas moins une sorte d'inquiétude sur la cause secrète qui le lui faisait obtenir. Les visiteurs partis, et resté seul avec lord Liberttlton, son ami, et qui de plus avait vécu dans l'intimité de Fielding, il se décida à lui conter l'aventure de la veille.

Lord Liberttlton, homme d'énergie et de plus esprit fort, ne put s'empêcher de s'égayer aux dépens d'Hogarth.

« Mon cher ami, lui dit-il, je me plais à voir en vous cette crédulité, elle est une preuve de la candeur de votre âme... Mais si j'ai un conseil à vous donner, c'est de garder le secret de cette apparition; elle pourrait faire rire à vos dépens... Oh! oh!... ce pauvre Hogarth!...

— Voici pourtant le vrai Fielding!» dit une voix cassée, mais grave, qui sortait de derrière le paravent; et une tête apparaissant du haut de ce même paravent, vint offrir à lord Liberttlton l'original du portrait qu'il avait devant lui.

Malgré toute sa bravoure, le noble lord ne put se défendre d'un certain mouvement d'effroi... « Hogarth! Hogarth! criait-il après le peintre, qui était passé dans la pièce voisine, venez donc!

— Que lui voulez-vous? reprit le fantôme en descendant et en venant se placer entre lord Liberttlton et Garrick qui était survenu... Vous croyez donc enfin aux revenants?... c'est fort heureux!... Que je vous y prenne à faire l'esprit fort une autre fois!

Le noble lord n'osait détourner la tête.

« Allons, regardez-moi, que craignez-vous?...

— Garrick!...» s'écrièrent à la fois Hogarth et lord Liberttlton saisis d'étonnement.

En effet, c'était Garrick qui, aidé de John, le valet d'Hogarth, avait joué cette petite comédie.

« Me pardonneras-tu de t'avoir fait faire un chef-d'œuvre? dit-il, en tendant la main à son ami.

— Je puis à peine en croire mes yeux, répondit Hogarth en la serrant affectueusement.

— Et vous, milord, sans rancune, n'est-ce pas?

— Comment donc!... trop heureux d'avoir aussi joué mon rôle. Je vais de ce pas conter l'aventure, et vous proclamer le plus grand comédien de l'univers.

— Arrêtez, reprit Garrick, Hogarth et moi tenons au contraire à ce que ceci reste entre nous, et nous vous en demandons le secret.

— Comme vous voudrez; mais dès aujourd'hui je me mets à la tête de vos plus grands admirateurs, et, si vous le permettez, au nombre de vos meilleurs amis. »

Corneille eut de son mariage six enfants, quatre garçons et deux filles. L'aîné de ses enfants, né en 1643, mourut en 1698 et laissa un fils, Pierre-Alexis Corneille, né en 1694. Nous n'avons pas retrouvé la date de sa mort, mais nous savons qu'il était marié et qu'il eut deux enfants, un fils et une fille. Le fils, Claude-Etienne Corneille, qui naquit en 1728, fut reçu par Voltaire à Ferney, le 19 mars 1763. Il laissa quatre enfants : deux garçons et deux filles. L'aîné de ces deux garçons, Louis-Ambroise, né le 9 décembre 1756, donna de nombreux rejetons au sang de son illustre aïeul, et peut être regardé comme celui qui fit le plus, matériellement du moins, pour perpétuer le beau nom de sa famille. Il eut huit enfants; voici leurs noms et la date de leur naissance :

Louise-Madeleine, née en 1786.
Marie-Thérèse, née en 1787.
Marie-Augustine, née en 1790.
Pierre-Alexis, né en 1792.
Catherine, née en 1793.
Pierre, né en 1796.
Joseph-Augustin, né en 1798.
Joseph-Michel (la date de sa naissance nous a manqué).

Pierre-Alexis, l'aîné des enfants mâles de Louis-Ambroise Corneille, fut élevé au lycée de Marseille, et devint professeur d'histoire au collége royal de Rouen. Il occupa cette chaire depuis 1818 jusqu'en 1830, et nous l'avons fort bien connu, pendant les quelques années que nous avons passées à ce collége. Il est aujourd'hui, à ce que nous croyons, inspecteur de l'Académie de Poitiers. Ses trois frères furent élevés, l'un, celui qui porte simplement le prénom de son aïeul, au lycée de Versailles; les deux autres au lycée de Nîmes.

Là s'arrête la descendance directe de Pierre Corneille ; mais nous avons encore quelques détails à donner, et ce ne sont pas les moins intéressants. Nous avons dit plus haut que deux grands noms avaient illustré la descendance de l'auteur du *Cid*. Fontenelle, en effet, le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, l'élégant auteur de *la Pluralité des Mondes*, cet ouvrage si populaire il y a quelques années, était le fils d'une sœur de Pierre Corneille. Fontenelle, comme son oncle, est né à Rouen ; et l'une des rues de cette ville reconnaissante porte son nom justement célèbre.

Pierre et Thomas Corneille avaient épousé les deux sœurs. De Marie Corneille, fille aînée de Pierre, fille aînée du grand Corneille, mariée à Adrien de Farcy, président des trésoriers de France, est issue Françoise de Farcy, qui épousa Adrien de Corday. Elle en eut Jacques-Adrien de Corday, qui mit au monde huit enfants, parmi lesquels Jacques-François de Corday, père de Marie-Anne-Charlotte de Corday, née en 1768, célèbre par l'assassinat de Marat et qui fut guillotinée le 17 juillet 1793. Un des auteurs de la vie de Corneille trace de lui ce portrait : « Il avait l'âme fière et indépendante ; nulle souplesse, nul manége, ce qui l'a rendu très-propre à peindre la vertu romaine. Il était mélancolique ; il lui fallait des sujets plus solides pour espérer et pour se réjouir que pour se chagriner et pour craindre. » Comme on le voit, avec le sang de Corneille, Charlotte Corday avait hérité de quelques-uns des traits de son caractère. Le nom de cette jeune fille, à l'âme véritablement romaine, qui délivra la France de la tyrannie d'un farouche tribun et mourut avec tant de courage, est le second des deux noms qui ont illustré la descendance de Pierre Corneille. Charlotte Corday avait un frère, né en 1765, marié en 1803 ; nous n'avons aucun renseignement qui constate sa mort. Du reste, il est certain qu'une petite-nièce de Charlotte Corday existe encore, et cette branche indirecte de la famille du grand poëte n'est pas entièrement éteinte.

Un oncle de Corneille, avocat au parlement de Rouen, eut cinq enfants, et l'une de ses petites-filles, Marie-Françoise, recueillie par Voltaire en 1761, fut mariée en 1764 à Claude Dupuitz, dont elle eut deux enfants, entre autres Marie-Adélaïde, qui devint en 1776, baronne d'Angely.

Un frère de Louis-Ambroise Corneille, né en 1766, eut en 1809 un fils, qui fut élevé au lycée de Caen. Une sœur de ce même Louis-Ambroise fut mariée à un M. Girard dont la descendance n'est pas connue. Une autre sœur, qui avait obtenu, par les soins de Colin d'Harleville, une pension sur la cassette du roi Louis XVI et une rente viagère de la Comédie-Française, est morte il y a quelques années. Pour compléter ces renseignements, nous devons ajouter que nous croyons nous souvenir qu'à l'époque où la ville de Rouen inaugura solennellement la statue de Pierre Corneille, un autre descendant de cet illustre écrivain, qui se trouvait dans une position fort voisine de la misère, fut secouru simultanément par la Comédie-Française et par l'association des auteurs dramatiques. Nous ignorons s'il existe encore. Quant à la descendance de Thomas Corneille, elle paraît éteinte ; ou du moins, on manque de renseignements au sujet de cette branche, les petits-enfants de l'auteur du *Comte d'Essex* et du *Festin de Pierre* n'ayant pas laissé de postérité masculine.



Imprimerie de Hennuyer et Turpin, rue Lemercier, 24. Batignolles.



LES AMANTS GÉNÉREUX,

comédie en cinq actes,

PAR ROCHON DE CHABANNES,

Représentée pour la première fois le 13 octobre 1774.

Personnages.

LE COMTE DE BRUXHAL.
TÉLEIM, major d'un régiment prussien, amoureux de Minna.
VERNER, maréchal-des-logis du régiment du major.
L'HOTE.
JUSTIN, valet du major.

Personnages.

UN DOMESTIQUE du comte de Bruxhal.
LA COMTESSE MINNA DE BARLEIM, nièce du comte.
FANCHETTE, femme de chambre de Minna.
GARÇONS de l'hôte, GENS du comte. } personnages muets.

La scène est à Berlin, dans un hôtel garni, et représente un salon meublé modestement, qui conduit à plusieurs appartements.

ACTE I.

SCÈNE I.

L'HOTE, UN DOMESTIQUE en livrée; GARÇONS d'auberge, et gens de livrée, personnages muets.

(L'hôte entre, suivi de quelques-uns de ses garçons qui sont en veste, en bonnet, en tablier vert, et de quelques gens de livrée portant des valises.)

L'HÔTE, *à ses garçons.* Allons, grand feu partout : que le sommelier, le cuisinier et l'écuyer ne s'écartent pas, et soient aux ordres des illustres étrangers qui nous arrivent. (*A un des domestiques.*) Qui sont vos maîtres ?

LE DOMESTIQUE. De grands seigneurs.

L'HÔTE. Tant pis : cela fait beaucoup de bruit et peu de dépense. (*Aux domestiques portant des valises.*) Attendez, attendez un moment ici, messieurs ; on va vous faire passer là-dedans. (*Au domestique.*) Nous donnons à vos maîtres l'appartement d'un officier disgracié qui loge ici depuis longtemps, et nous le plaçons un peu plus haut; mais encore faut-il bien le déménager pendant son absence,

et avoir soin de ses effets ; car vous n'en répondriez pas, messieurs.

LE DOMESTIQUE. Ce ne serait pas la peine de les trouver.

L'HÔTE. Je le conçois. (*A ses garçons.*) Qu'on donne à ces gens-ci de mauvais lits et de bon vin, afin qu'ils s'amusent plutôt à boire qu'à dormir. (*Au domestique.*) Vos maîtres seront bien, auront de bons lits, des appartements commodes. C'est le meilleur hôtel garni de Berlin. C'est ici que logent tous les princes d'Allemagne, et j'ai eu l'honneur d'y recevoir les ministres de France et de l'empereur.

LE DOMESTIQUE. Il vous manquait d'avoir reçu M. le comte.

L'HÔTE. A la bonne heure. Fait-il de la dépense? Aime-t-il la bonne chère?

LE DOMESTIQUE. Il boit et mange en Allemand, et paye en Anglais.

L'HÔTE. Oh! s'il fait de la dépense, je le traiterai comme une altesse : cela ne nous coûte rien à nous autres, et nous donnons ici du monseigneur à tous les aventuriers qui voyagent avec des ducats, quoique nous apprenions de leurs gens que ce soient des marchands de Londres ou de Paris.

LE DOMESTIQUE. Fort bien.

L'HÔTE. M. le comte est donc un gros seigneur, qui fait de la dépense et qui paye? C'est bon à savoir. Et cette personne qui voyage avec lui, est-ce sa femme, sa fille, ou bien sa... bonne amie?... Elle est jolie, au moins.

LE DOMESTIQUE. C'est sa nièce. Il n'a jamais voulu se marier, parce qu'il n'y avait pas de parti assez noble pour lui en Allemagne.

L'HÔTE. Quel malheur pour sa postérité!

LE DOMESTIQUE. Mais au reste, c'est un bon humain que le comte de Bruxhal... Il est un peu fier, un peu prompt, un peu brutal; mais il vous donne un soufflet, un coup de pied et un ducat en même temps.

L'HÔTE. Et un ducat en même temps? Oh! le marché est bon; et sa nièce, donne-t-elle des soufflets et des ducats?...

LE DOMESTIQUE. Oh! elle donne, elle, des ducats et de bonnes paroles. C'est la plus douce, la plus aimable, la plus modeste et la plus honnête personne du monde.

L'HÔTE. Et comment vit-elle avec son oncle?

LE DOMESTIQUE. Comme on vit avec un oncle dont on attend toute sa fortune... Mais les voici.

(Les garçons de l'auberge se retirent.)

SCÈNE II.

FANCHETTE, LA COMTESSE, LE COMTE, L'HOTE, et les gens de livrée.

LE COMTE, *avec humeur*. Eh bien! où est donc cet appartement qu'on nous fait attendre là-bas depuis trois quarts d'heure?... L'hôte se moque-t-il?

L'HÔTE. Pardonnez, monseigneur... Encore un moment, et je suis en état de vous recevoir comme vous le méritez. Je fais déménager un officier...

MINNA, *à l'hôte*. Voilà ce qu'on vient de nous dire, et j'en suis vraiment fâchée : j'aurais bien voulu, monsieur l'hôte, que vous n'eussiez pas dérangé cet officier...

L'HÔTE. Oh! les officiers, madame, sont accoutumés à camper et à décamper... Et ce sont mes affaires, après tout.

LE COMTE. Oui, oui, ce sont les affaires de l'hôte, ma nièce; et vous n'auriez pas dû vous en mêler.

L'HÔTE. Notre officier se fâchera, s'il veut; je m'en embarrasse peu. Je n'ai pas osé lui dire de s'en aller; mais il décrédite ma maison, et je ne serais pas fâché qu'il prît son parti.

LE COMTE. Comment?

L'HÔTE. Ah! c'est une longue histoire, une histoire de corps... Et si elle pouvait intéresser votre excellence?...

LE COMTE. Une affaire d'honneur?

L'HÔTE. Non : il se bat tant qu'on veut; mais il aime l'argent; et au fond je ne le blâme pas. Il y a été attrapé; voilà le mal. Il n'y a que les maladroits qui aient tort. Tant y a que tout le monde lui tourne aujourd'hui le dos, et que plusieurs de ses camarades et de ses meilleurs amis même viennent de quitter ma maison, pour n'être pas dans le cas de le voir, de le rencontrer, ni même de le saluer.

LE COMTE. Eh bien! ma nièce, vous avez fait là une belle étourderie, d'avoir envoyé chez cet homme!...

MINNA. Lui faire des excuses d'avoir pris son appartement... Il n'y a pas d'inconvénient à cette démarche; et nous ne devons pas entrer...

LE COMTE. Oh! non, nous ne devons rien examiner. Il est du régiment (*Bas à sa nièce.*) du major; et il faut, à quelque prix que ce soit...

L'HÔTE. C'est un homme poli, au reste, et qui sait vivre.

LE COMTE. Aux dépens d'autrui.

MINNA. Eh! mon oncle, nous avons appris, aux dépens d'un ami bien respectable, à nous méfier du jugement des hommes!... Celui-ci n'est peut-être pas moins malheureux que le major Téleim.

L'HÔTE, *avec vivacité*. Le major Téleim! Eh! mais... c'est...

MINNA. Eh! qui sait même, mon oncle?...

LE COMTE. Es-tu folle?... Je voudrais bien que le faquin s'avisât de me parler ainsi du major Téleim... Je le ferais mourir sous le bâton.

L'HÔTE, *à part*. Gardons-nous de lui dire que c'est lui-même... J'allais faire une belle sottise!

LE COMTE. Achevez de me déménager votre officier, et jetez-moi par la porte ou par la fenêtre tout ce qui peut appartenir à ce fripon-là.

L'HÔTE, *à part*. Je n'ai garde de rien laisser chez lui qui puisse le faire reconnaître, et me procurer les honoraires de mon panégyrique.

LE COMTE. Qu'il n'ait rien à réclamer ici, et qu'il se dispense de nous remercier de nos politesses, entendez-vous?

L'HÔTE. Je ferai en sorte que vous n'entendiez seulement pas parler de lui. (*Aux domestiques du comte.* Allons, messieurs, suivez-moi. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE.

LE COMTE. Nous allons avoir une visite de cet officier.

MINNA. Eh bien! mon oncle, nous le recevrons.

LE COMTE. J'aimerais mieux recevoir le diable qu'un malhonnête homme. Vous ne saurez pas ce qu'est devenu Téleim : j'en suis fâché. Tâchez de le découvrir par un autre moyen, à la bonne heure : je vous aiderai même volontiers dans vos recherches. Mais...

MINNA. Mais, mon oncle, cet officier... si c'était...

LE COMTE. C'est un fripon... Ne m'en parle plus. Il n'est pas le seul, au reste, qui puisse nous donner des nouvelles du major Téleim... Et je t'en promets, moi, aujourd'hui, dans l'instant même. On saura ce qu'il est devenu à la cour, et j'y vole. Ferme la porte sur le nez à notre officier, s'il se présente, et moi, je

vais aller servir Téleim. Je n'ai quitté la Saxe que pour lui, et on m'écoutera sans doute ici : je parlerai haut, du moins.

FANCHETTE. Oh ! nous n'en doutons pas.

LE COMTE. Oui, je dois justice à Téleim, et je la lui rendrai. J'irai au directeur de la guerre, j'irai au roi, s'il le faut, et je lui dirai : Vous n'avez pas un plus honnête homme que Téleim dans votre royaume; c'est un sujet fidèle, un ennemi généreux : rendez-lui ses biens, son honneur, son état; et placez-le auprès de vous, vous ne sauriez mieux faire; les honnêtes gens sont rares, et surtout à la cour.

MINNA. Ah ! mon oncle, adoucissez...

LE COMTE. Je n'adoucirai rien. Je dirai au roi : On vous a trompé; vous avez cru les accusateurs ou plutôt les ennemis de Téleim. Ils vous ont persuadé que sa conduite n'était pas nette dans les contributions qu'il avait levées sur nous pendant la dernière guerre, et que l'on trouverait chez lui des traces de ses connivences avec nous. Vous avez fait enlever ses papiers, et vous l'avez condamné sur un billet qui ne prouve que sa bienfaisance et son humanité. Vous aviez laissé Téleim maître de se contenter de telles contributions, s'il ne pouvait en obtenir de plus fortes : Téleim a exécuté vos ordres; il s'est borné, à la dernière extrémité et après même avoir vérifié l'excès de notre misère, à exiger la moins onéreuse de vos demandes; mais cette demande était encore bien au-dessus de nos forces, et il faut que vous sachiez comment il nous a mis en état de vous obéir. Nos bailliages avaient en vain représenté à Téleim l'impossibilité de vous satisfaire; il les avait en vain menacés d'une exécution militaire; tous nos citoyens, les mains jointes et levées vers lui, l'implorant au nom de l'Etre suprême, de l'humanité, et de vous-même, sire, attendaient ce qu'il allait résoudre, la flamme, le pillage et la mort, qu'il retenait encore et qu'ils voyaient errer autour de lui; Téleim écarte cette scène d'horreur, porte la joie et la consolation dans l'âme de tant de malheureux, délie en pleurant les cordons de sa bourse et complète avec eux la somme que vous en exigiez. Voilà la dette des Saxons et le crime du major Téleim; la reconnaissance que tout un peuple lui a signée à genoux, et non, comme on a voulu le faire croire ici, le salaire de ses perfides complaisances envers les bailliages. Que votre majesté répare ses torts, c'est le plus beau droit de l'autorité et la plus belle action que puisse faire un souverain; qu'elle les répare, ou nous les réparerons pour elle. Oui, votre majesté peut garder le billet que nous avons fait à Téleim, et que la calomnie et la bassesse ont porté au pied de son trône; mais nous payerons toujours à ce brave officier les deux mille pistoles qu'il nous a avancées, et rien n'effacera jamais la reconnaissance de nos cœurs.

MINNA. Ah ! mon oncle, que vous êtes bon et généreux! On voit combien la vertu vous enflamme; mais prenez garde d'irriter notre juge : il faut parler aux rois avec tant de ménagements !...

LE COMTE. Eh! pourquoi donc? Tous ces ménagements trahissent toujours la vérité; et je ne mets au-dessous de celui qui approche des rois et la leur déguise, que le souverain qui ne veut pas l'entendre.

MINNA. Mon oncle, vous avez raison; mais vous aimez Téleim, et vous devez craindre de le compromettre en voulant le servir.

LE COMTE. Qu'est-ce à dire, le compromettre en voulant le servir? Me prenez-vous pour un sot, un idiot? Ah! voilà comme les enfants en veulent toujours savoir plus long que nous! Eh bien! servez Téleim, conduisez cette grande affaire (*le comte s'assied*); je ne m'en mêle plus.

FANCHETTE, *à part.* Elle n'en irait pas plus mal.

MINNA. Mais, mon oncle, vous ne me comprenez pas. Une réflexion...

LE COMTE. Je réfléchis tout seul... Je suis bien bon de me donner tant de peine et de tracas!...

MINNA. Vous aimez à obliger, mon cher oncle...

LE COMTE. Oui, c'est vrai, c'est mon faible; mais je veux qu'on me laisse faire.

FANCHETTE, *à part.* Nous y avons été tant de fois trompées !

LE COMTE. Qu'on ait confiance en nous...

MINNA. C'est juste.

LE COMTE. Qu'on me laisse réfléchir tout seul...

FANCHETTE, *à part.* Le moyen de vous en empêcher?

LE COMTE. Et qu'on ne croie pas enfin avoir plus d'esprit que moi.

MINNA. Je n'en ai jamais eu l'idée.

FANCHETTE. Ce serait conscience.

MINNA. Mon oncle, mon cher oncle, soyez persuadé...

LE COMTE. Voilà qui est bien. Taisez-vous donc, et me laissez faire. Je t'ai promis de courir après Téleim, et j'y cours aussi, malgré ma goutte, parce qu'il te convient et me convient également. C'est pourtant un homme singulier, que ton Téleim... Te refuser parce que tu es trop riche !..... L'action est belle, au reste, et me pique de générosité. Oh! je le servirai, je le servirai.

MINNA. Que de grâces....

LE COMTE. Oui; car je t'avouerai que je ne suis pas trop curieux de me présenter devant le roi de Prusse, parce que j'ignore comme il me recevra. Il n'aime que les militaires et les gens de lettres, ce prince-là. Je ne suis plus l'un, je ne serai jamais l'autre; je n'ai pas envie de déroger à mes seize quartiers, et de me rendre homme de lettres pour lui faire plaisir... N'ai-je pas vu des Algarotti, des Maupertuis, des Voltaire dans ses équipages? Eh! qu'est-ce qu'ils prouvaient, ces gens-là?

MINNA. Téleim vous a fait cependant plusieurs fois convenir que la science...

LE COMTE. Je ne suis jamais convenu de rien avec lui. Il est taquin; je me fâchais; et il était obligé d'avouer que j'avais raison.

FANCHETTE, *à part.* Cela persuade.

LE COMTE. Il est aussi un peu entiché de littérature, notre Téleim; mais je lui pardonne, parce qu'enfin il me lit les gazettes, et qu'à tout prendre il y a de bonnes choses dans ces ouvrages-là : on y lit les promotions que font les souverains, les noms des gens en place, les mariages et les morts des chefs de maison, enfin tout ce qu'il y a d'intéressant à savoir...

FANCHETTE, *à part.* Pour les seize quartiers.

LE COMTE. Mais je te laisse, et vais voir ce qu'on me donne à dîner, et où je coucherai; après quoi je vole au directoire, à la cour, chez les ministres, les commis même; et je fais entendre raison à tous ces gens-là, s'il y a moyen de la leur faire entendre. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

FANCHETTE, MINNA.

MINNA. Mon oncle me fait trembler.

FANCHETTE. Comment, M. le comte!... Il aime M. le major autant que vous; il n'est occupé que de vos intérêts.

MINNA. Il est vrai.

FANCHETTE. Il a fait ce que vous n'auriez osé faire sans lui.

MINNA. J'en conviens.

FANCHETTE. Il quitte sa maison, sa patrie, pour venir le défendre.

MINNA. D'accord... C'est le meilleur humain de la terre ; mais il nuit toujours à ceux qu'il veut servir.

FANCHETTE. Assez souvent, du moins.

MINNA. Il se fâchera dans l'antichambre contre les valets, s'ils ne le laissent pas entrer d'abord ; dans le cabinet contre les ministres, s'ils ne lui font pas excuse du moindre retard ; il dira : Vous devez me connaître, messieurs (à des gens qui n'auront peut-être jamais entendu parler de lui) ; et si l'on ne le connaît pas, si on lui fait la plus légère observation sur l'affaire de Téleim, il sera d'abord aux champs, dira du mal des ministres, des commis, les traitera d'envieux, de fripons et de sots ; et tout sera perdu.

FANCHETTE. Oui, mais il revient aussitôt.

MINNA. Eh! les gens offensés reviennent-ils de même? Et si Téleim n'était pas justifié, autre embarras : qui viendrait à bout de ce singulier personnage?... Ne m'a-t-il pas écrit une belle lettre, ce Téleim? Non ; il y a des moments où je suis tentée de le haïr.

FANCHETTE. Ils sont courts, heureusement.

MINNA. Il est vrai, Fanchette. Eh ! ne dois-je pas, en effet, lui pardonner cette injuste délicatesse qui l'éloigne en ce moment de moi? Elle a quelque chose de si noble, de si héroïque, de si imposant !... Non ; il me semble que Téleim est un être privilégié qui fait honte au reste de la terre ; oui, Fanchette, oui... De là peut-être un peu d'indiscrétion et de franchise dans mon goût pour lui.

FANCHETTE. Il faut bien avouer ce qu'on ne peut pas cacher.

MINNA. Et ce qu'on ne doit pas cacher. J'aime Téleim, non pas comme on aime les autres hommes, avec cette défiance et cette réserve qu'inspirent le mépris qu'on a pour l'humanité, et les préjugés dans lesquels on est élevé ; je l'aime avec sécurité, je le lui avoue avec franchise, je n'en fais mystère à personne, parce que je ne crains ni le public, ni mon amant, ni moi-même. Il y a des passions qui en imposent même à la perversité des mœurs. Qui pourrais-je aimer qui valût mieux que lui, et qui répondît mieux au public de la délicatesse de mes sentiments?

FANCHETTE. N'êtes-vous pas veuve, d'ailleurs, veuve affligée de dix-neuf ans, mais enfin maîtresse de vos actions?

MINNA. Mais quand je serais encore sous la puissance paternelle, je ne mettrais guère moins de franchise dans mes procédés. Je dirais à mes parents : Voilà l'homme qui peut seul me rendre heureuse ; au public : Voilà celui que j'ai préféré, parce qu'il est le plus vertueux, et que je veux estimer et aimer mon mari.

FANCHETTE. Il n'y a pas un mot à répondre à cela.

MINNA. Que ces femmes, que ces hommes qui se marient sans respecter le mariage, ou qui restent célibataires pour pervertir l'ordre de la société, rougissent de leur conduite ; cette pudeur n'est que la honte de leurs déréglements ; c'est un remords et non pas une vertu. Mais moi, puis-je rougir d'aimer Téleim? Je veux être mère tendre, épouse fidèle : j'ai consulté mon cœur pour assurer ma vertu. Ne sommes-nous pas nées pour aimer? Ah! la belle passion que l'amour, quand il n'y a pas un seul homme en droit de nous la reprocher, et surtout quand nous ne pouvons pas nous la reprocher à nous-mêmes! J'aime Téleim; et, après le plaisir de le lui dire, je ne sens que celui de l'avouer à tout le monde.

FANCHETTE. Vous avez raison ; je pense comme vous, mais je ne suis pas si à mon aise avec Paul Verner, et quand on m'en parle, je rougis ; et cependant, madame...

MINNA. Oh! je le crois. Tu es trop bien élevée pour avoir la fausse pudeur dont je viens de parler ; à ton âge, on rougit, parce qu'on n'a pensé à rien.

FANCHETTE. Grand merci de la politesse, mais j'ai pensé à tout.

MINNA. Tais-toi... Mais Ridern, que j'ai envoyé vers cet officier du même régiment que Téleim, ne revient pas : qui peut le retenir? Non, j'ai une impatience de savoir...

FANCHETTE. Mais Ridern vient de partir, madame.

MINNA. Mais pour faire mes excuses à cet officier que nous avons délogé, il ne faut pas tant de temps.

FANCHETTE. Mais pour lui demander où peut être Téleim, les circonstances de son affaire...

MINNA. Mais je ne l'ai point chargé de cela, mademoiselle ; je ne lui ai ordonné que de prier l'officier...

FANCHETTE. Oh ! je ne sais pas au juste, ce que vous lui avez ordonné ; car vous l'avez fait venir et revenir dix fois, pour lui faire son thème de dix façons ; et je ne serais pas surprise qu'il n'en eût retenu aucune.

MINNA. Nous voilà bien avancées! Que ne me disais-tu cela? Je t'aurais chargée toi-même...

FANCHETTE. D'aller trouver un officier ! Votre servante, madame ; ils ne sont pas tous comme Téleim.

MINNA. Il est vrai. Connais-tu quelqu'un qui ait plus de qualités que Téleim ?

FANCHETTE. Verner a bien aussi son mérite.

MINNA. Qui soit plus généreux, plus bienfaisant?

FANCHETTE. Il n'a rien à lui.

MINNA. Qui se présente mieux?

FANCHETTE. Il ne fait que l'exercice, mais il le fait bien.

MINNA. Qui ait plus de liant, de douceur dans le caractère?

FANCHETTE. Il jure, mais sans faire de mal à personne.

MINNA. Il jure?

FANCHETTE. Rarement ; mais il me donne envie de rire quand cela lui arrive.

MINNA. Et son esprit?

FANCHETTE. Il est plaisant, il m'amuse.

MINNA. Eh ! mais... c'est qu'il dit les choses comme personne ne les dit.

FANCHETTE. Comment ! l'auriez-vous entendu quelquefois?

MINNA. Si j'ai entendu Téleim?

FANCHETTE. J'ai cru que vous me parliez de Verner.

MINNA. Aussi folles l'une que l'autre, mon enfant.

FANCHETTE. Que voulez-vous? chacun a sa folie ; je commence aussi à m'impatienter de ne pas voir revenir Ridern ; car je l'avais chargé de s'informer de Verner.

MINNA. Comment, de Verner? Eh ! mais, qu'est-ce que c'est que cette extravagance-là? Je ne suis plus surprise si Ridern ne revient pas : il aura fait vos commissions et oublié les miennes. C'est bien intéressant, au moins, de savoir où est Paul Verner ! Eh! à qui voulez-vous, mademoiselle, qu'il le demande?

Croyez-vous qu'un officier aura la complaisance de lui donner des nouvelles d'un maréchal-des-logis, de Paul Verner? Il aura renvoyé le questionneur à coups de canne.

FANCHETTE. Il en serait revenu plus vite.

MINNA. Il est bien temps de plaisanter! Voyez là-bas; demandez à l'hôte, à mes gens, où est Ridern, ce que c'est que cet officier, et revenez promptement.

FANCHETTE. J'y cours, madame. (*Minna sort.*)

SCÈNE V.

FANCHETTE, seule.

Mais, si je rencontre Verner, adieu la commission.

ACTE II.

SCÈNE I.

JUSTIN, L'HOTE.

JUSTIN. M. le major ne veut ni de l'appartement où tu as placé ses effets, ni de tout autre. Tu nous a délogés pour des étrangers, sans nous en demander notre avis : voilà ton argent, et nous sortons. Retire-toi.

SCÈNE II.

JUSTIN, VERNER, L'HOTE.

VERNER. Que faites-vous avec ce coquin-là, monsieur Justin?

JUSTIN. Je le paye, monsieur Verner, et lui dis de se retirer.

VERNER. Et il se fait prier!... Sors, ou je vais te payer comme tu le mérites.

L'HÔTE. Je ne demande plus rien.

(Il sort précipitamment.)

SCÈNE III.

JUSTIN, VERNER.

VERNER. J'apporte de l'argent à M. le major, et je vais faire la guerre aux Tartares, aux Cosaques, aux Calmoucks.

JUSTIN. Qui sont ces animaux-là?

VERNER. Vous avez entendu parler de Pugastchew?

JUSTIN. Non; qu'est-ce qu'un Pugast-chew?

VERNER. C'est un chef de révoltés, et je n'aime pas ces gens-là, moi. Je vais me joindre aux Russes pour le mettre à la raison. Dieu soit loué, qu'il y ait au moins guerre en quelque coin du monde! j'espérais qu'on recommencerait en Allemagne, mais on n'y fait que des camps, des revues; et je veux des batailles, moi. Oui, Justin, né soldat, soldat je veux mourir. Je vais faire une campagne avec les Russes contre les Calmoucks et les Tartares. Je veux voir si ces gens-là valent nos Européens, nos Allemands, et surtout un soldat prussien.

JUSTIN. J'espère que vous ne serez pas assez fou pour abandonner votre jolie terre.

VERNER. Je la porte sur moi : je l'ai vendue.

JUSTIN. Vendue?

VERNER. Oui; jen ai tiré hier deux cents ducats, et je les apporte à mon major.

JUSTIN. Eh! que voulez-vous qu'il en fasse?

VERNER. Qu'il les boive, qu'il les mange, qu'il les joue. Il faut qu'un homme comme lui ait de l'argent. C'est bien affreux qu'on lui retienne si longtemps ce qu'on lui doit, et qu'on traite le plus honnête homme de l'armée avec tant d'injustice et de barbarie. Ah! si j'étais à sa place, j'enverrais ce service-ci au diable, et j'irais avec Paul Verner.

JUSTIN. Vous êtes trop bon, monsieur Verner : nous ne voulons pas de votre argent; gardez vos ducats. Vous pourrez aussi reprendre la somme que vous avez déjà prié mon maître de vous conserver; car il m'a chargé de vous dire de venir l'en débarrasser.

VERNER. Le major a donc de l'argent?

JUSTIN. Non.

VERNER. Eh! de quoi vivez-vous?

JUSTIN. Des débris de notre fortune.

VERNER. Et il refuse de garder mon argent dans une pareille détresse?

JUSTIN. Oui : et il vient de me traiter très-durement, parce que je lui faisais entendre, comme nous en étions convenus, qu'il pouvait en disposer.

VERNER. Oh! nous verrons qui l'emportera.

JUSTIN. Ne l'espérez pas, monsieur Verner. Tenez, il vient de faire une action qui a achevé de me confondre, et qui doit vous ôter toute espérance de lui faire accepter votre petite fortune.

VERNER. Qu'est-ce que c'est?

JUSTIN. Vous connaissez bien la comtesse de Marloff.

VERNER. Oui; c'est la veuve d'un de ses anciens camarades, une femme bien respectable et bien malheureuse, chargée d'une nombreuse famille et sans fortune.

JUSTIN. Elle sort d'ici.

VERNER. Son mari devait considérablement au major.

JUSTIN. Il ne lui doit plus rien, et M. le major n'en est pas plus riche.

VERNER. Comment?

JUSTIN. J'étais dans un coin de l'appartement du major sans qu'il en sût rien, et j'ai été témoin de la scène la plus extraordinaire que j'aie jamais vue de ma vie : Mme Marloff est entrée, lui a dit qu'elle venait acquitter les dettes de son mari, retirer ses billets, et le payer. Le major a nié la dette, les billets, l'a forcée de remporter son argent, et a tout déchiré dès qu'elle a été partie.

VERNER. Et on persécute de pareilles gens! et des camarades, qui devraient être à ses pieds, sont assez lâches pour lui tourner le dos! Ah! il faut que je fuie ce pays-ci, Justin; il le faut absolument; car je manquerais à la subordination, et j'attaquerais, je crois, notre colonel lui-même.

JUSTIN. Eh! que ne fuyez-vous du côté de la Saxe?

VERNER. Je ne peux pas, mon ami. M. le major y a laissé une maîtresse aussi aimable que la mienne, et il ne veut pas l'aller rejoindre. Il faut bien aller se battre : Mlle Fanchette et la gloire, moi je ne reconnais que ces deux maîtreses-là. Ah! tenez, ne me rappelez pas ce souvenir; il m'afflige le cœur!

JUSTIN. Mais, Mlle Fanchette vous aime-t-elle comme vous l'aimez?

VERNER. Je n'en sais rien, mon pauvre Justin.

JUSTIN. Comment! vous n'en savez rien?

VERNER. Non. Vous m'avez vu à l'armée; je ne suis pas poltron, je braverais le diable : eh bien! je n'ai jamais eu le courage de la regarder en face et de lui demander si elle m'aimait.

JUSTIN. Quelle faiblesse!

VERNER. Mais je crois qu'elle m'aime; et ce sont de ces choses qu'on laisse toujours mieux voir qu'on ne les dit.

JUSTIN. A la bonne heure. Au plaisir, monsieur Verner, je vais voir où nous logerons la nuit prochaine.

(Il sort.)

VERNER. Eh! mais, je vous suis.

SCÈNE IV.

MINNA, VERNER.

MINNA, *à part*. Voyez si Fanchette reviendra! (*Haut.*) O ciel! est-il possible? en croirai-je mes yeux? Quoi! c'est vous, monsieur Verner?

VERNER. Eh! mais, est-il bien vrai? ne me trompé-je pas? Quoi! c'est vous, madame la comtesse?

MINNA. Oui, c'est moi-même, et je ne reviens pas de cet heureux hasard.

VERNER. Mais je suis bien plus étonné de vous trouver ici. Qui vous amène?

MINNA. Je viens consoler M. le major.

VERNER. Ah! madame la comtesse, vous voilà bien là, et vous valez mieux que tout le reste de la terre. Tenez, notre régiment est en garnison ici. Il n'y a pas un officier du corps que M. le major n'ait obligé, et les ingrats l'évitent tous depuis sa disgrâce.

MINNA. Ah dieux! quel coup pour sa sensibilité!

VERNER. Il leur rend mépris pour mépris; mais son âme est blessée, et il n'y a que vous qui puissiez le guérir.

MINNA. A-t-il douté de ma tendresse?

VERNER. Ah! il est tout occupé de son malheur.

MINNA. Mais est-il irréparable? et le témoignage de nos Etats...

VERNER. Il ne veut pas le réclamer; il dit qu'on le croirait mendié, et que ses ennemis en tireraient de nouveaux avantages contre lui.

MINNA. Mais, si notre première noblesse venait elle-même?

VERNER. Vous amèneriez ici toute la Saxe, que cela n'avancerait de rien. On commence bien à s'apercevoir qu'on a été trop vite, mais on ne sera pas assez généreux pour revenir sur ses pas. Par exemple, on lui avait défendu de sortir de Berlin; on vient de lui rendre toute sa liberté. Eh bien! il a répondu qu'il ne quitterait pas la ville qu'il n'eût confondu ses ennemis, dussent-ils lui faire porter la tête sur l'échafaud. Cela s'appelle répondre.

MINNA. Oh! je le reconnais bien là.

VERNER. Le directeur de la caisse de la guerre, son ennemi secret, vient même de lui dire de passer dans une heure chez lui, sans doute pour lui ordonner de se retirer, ou pour lui offrir une grâce...

MINNA. Qu'il rejettera.

VERNER. N'en doutez pas. Il a promis de s'y rendre; mais je suis sûr que l'accusé confondra l'accusateur. Heureusement vous voilà ici, madame, et je ne doute pas de la consolation que vous nous y apporterez. Il reste encore à mon major une brave femme qu'il aime, son maréchal-des-logis qui se ferait tuer pour lui, et sa bonne conscience: en voilà assez pour vivre heureux et tranquille. Je cours le prévenir que vous êtes ici... Ah dieu! Mlle Fanchette!

(Verner fait un mouvement qui marque son embarras, et se met un peu à l'écart pour laisser parler Mlle Fanchette.)

SCÈNE V.

FANCHETTE, MINNA, VERNER.

FANCHETTE. Ah! madame, ah! madame, je viens de le voir, il s'est précipité dans mes bras!... Ah! Fanchette, ma chère Fanchette, m'a-t-il dit, que vient faire ici ta maîtresse? Je ne devrais pas la voir... Je ne le devrais pas; mais je n'ai pas le courage de l'éviter, et je te suis.

MINNA. Ah! Fanchette, je vais donc le voir, il va donc m'être rendu! Mais que dit-il, qu'il devrait m'éviter, qu'il ne devrait pas me voir? Pourquoi ne me l'as-tu pas amené? Je tremble.

FANCHETTE. Eh! donnez-lui le temps d'arriver jusqu'ici; car le pauvre garçon était si abattu, si accablé, qu'il ne pouvait me suivre... et puis, vous le savez, ils sont fiers les hommes... Il faut que celui-ci s'essuie les yeux, qu'il s'arme de courage. Un peu de patience, et vous allez le voir arriver... Il est peut-être déjà dans votre appartement.

MINNA. Je cours l'y recevoir. Mais je veux te rendre service pour service, ma chère Fanchette; tu m'annonces Téleim, et je te laisse avec Verner.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

FANCHETTE, VERNER, tous deux embarrassés.

FANCHETTE. Ah! monsieur...

VERNER. Ah! mademoiselle...

FANCHETTE, *à part*. Je suis troublée...

VERNER *à part*. Je ne sais que lui dire. (*Haut.*) Je vous croyais bien loin, mademoiselle.

FANCHETTE. Nous n'aurions jamais cru vous trouver ici.

VERNER. Ce n'est pas que je sois fâché de la rencontre, mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE. Ni moi, assurément, monsieur Verner.

VERNER. J'admirais tout à l'heure votre bon cœur pour M. le major, mademoiselle Fanchette: avec quel plaisir vous annonciez son arrivée à Mme la comtesse!

FANCHETTE. Ah! monsieur Verner, c'est que j'étais bien sûre de lui apporter une bonne nouvelle; on a tant de plaisir à annoncer aux autres leur bonheur!

VERNER. Ah! oui. (*A part.*) Et on est si embarrassé de parler du sien!

FANCHETTE. Il y a si longtemps qu'il est absent, M. le major!

VERNER. Il y a deux ans trois mois et dix-huit jours et demi que dure cette absence-là.

FANCHETTE. C'est mon compte. Et notre réunion, monsieur Verner, combien durera-t-elle?

VERNER. Je voudrais bien qu'elle durât toujours, mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE. Et moi... et ma maîtresse aussi, monsieur Verner.

VERNER. Elle aime donc toujours bien M. le major, Mme la comtesse?

FANCHETTE. Est-ce qu'on peut s'oublier, monsieur Verner?

VERNER. Cela n'est pas possible... Si je vous disais tout ce que nous faisions pour nous ressouvenir de vous...

FANCHETTE. Nous ne faisions rien, nous, et cela venait tout seul... C'était à propos de tout et à propos de rien.

VERNER. Et nous aussi.

FANCHETTE. Au milieu de la meilleure compagnie...

VERNER. Quand nous étions absolument seuls...

FANCHETTE. Madame me disait: « Vois-tu rien là qui ressemble à Téleim? »

VERNER. Nous disions: « Autant ne voir personne, quand on ne voit pas Mme la comtesse... et Mlle Fanchette. »

FANCHETTE. Si l'on faisait à madame le récit d'une belle action, d'une action généreuse... « Cela ressemble à Téleim. »

VERNER. Et à Verner aussi, avec votre permission, mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE. Ah! je le pensais bien de même, monsieur Verner... Et puis nous prenions une carte de géographie.

VERNER. Ah! et pourquoi faire?

FANCHETTE. Pour chercher où vous étiez. Nous vous suivions partout. Madame me disait : « Ils sont ici, ils sont là; les Autrichiens sont campés en cet endroit, et les Prussiens en cet autre; il y aura bataille aujourd'hui ou demain, M. le major chargera à la tête du régiment. »

VERNER, *en se redressant.* Et Verner?

FANCHETTE. Je n'osais regarder, quand elle faisait ces récits; nous tremblions comme des enfants, et nous pensions qu'il ne se tirerait pas un coup de fusil qui ne fût pour vous, monsieur Verner.

VERNER. Ah! mademoiselle, que de grâces!... Et quand nous étions d'un détachement, quand nous renversions des escadrons, enfoncions des lignes... nous disions : «Ah! si elles n'avaient pas peur, que nous aurions de plaisir à combattre sous leurs yeux!» Et puis je me proposais, à mon retour, de vous conter les belles actions que j'aurais faites pour la gloire et pour vous, mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE, *un peu troublée.* Comment! pour moi, monsieur Verner?

VERNER, *déconcerté.* Pardon, mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE. Il n'y a pas de quoi, monsieur Verner. (*A part.*) Je n'ose l'écouter.

VERNER, *à part.* Je n'ai pas la force de lui en dire davantage.

FANCHETTE. Je vois combien M. le major est attaché à Mme la comtesse...

VERNER. Je vois toute la tendresse de Mme la comtesse pour M. le major...

FANCHETTE. Et je cours la prévenir sur son bonheur.

VERNER. Et je cours l'assurer du sien.

(Ils se retournent tous les deux pour s'en aller, l'un à droite et l'autre à gauche; mais un mouvement de curiosité les ramène en face, et ils n'en sont que plus embarrassés.)

FANCHETTE. Votre servante, monsieur Verner.

VERNER. Votre serviteur, mademoiselle Fanchette.

(Fanchette sort précipitamment en faisant une petite révérence, et Verner reste un moment confondu comme quelqu'un qu'on a laissé sur ce qu'il allait dire.)

SCÈNE VII.

VERNER, seul.

La voilà partie, et mon secret est resté en chemin; courons après elle; mais serai-je plus hardi quand je la reverrai?

ACTE III.

SCÈNE I.

FANCHETTE, MINNA.

MINNA. Tu vois comme il te suivait... Ah! sans doute il t'a trompée! il aura volé chez le ministre qui l'attendait, et il n'y aura point porté cette modération qui lui est nécessaire, et que je lui aurais peut-être inspirée.

FANCHETTE. Eh non! madame, non : il m'a dit qu'il me suivait... Tenez... un moment... chut! je crois l'entendre... oui, c'est lui-même.

MINNA. Contraignons-nous, et combattons son désespoir par un air riant et ouvert, qui lui fasse douter, s'il se peut, de la réalité de son malheur, et l'assure en même temps de mon empressement à le réparer.

SCÈNE II.

FANCHETTE, MINNA, TÉLEIM.

(L'actrice qui représente le rôle de Minna doit dans cette scène nuancer son rôle, marquer par des moments de tristesse, en écoutant Téleim, la violence qu'elle se fait pour lui répondre gaiement; passer peu à peu de ce ton de gaieté à un ton plus touchant et plus ferme. Fanchette s'assied derrière eux, et s'occupe à faire du filet, ou d'autres petits ouvrages.)

TÉLEIM, *d'un ton sombre pendant presque toute la scène.* Quoi! c'est vous, ma chère Minna?

MINNA, *d'un ton gai, noble et consolant.* Ah, mon cher Téleim!

TÉLEIM. Vous ici! vous ici! Que cherchez-vous, madame?

MINNA. Je ne cherche plus rien... Et vous, Téleim?

TÉLEIM. Moi, je cherche quelle vertu pourra m'aider à braver mes malheurs.

MINNA. Quelle vertu! notre amour.

TÉLEIM. Il me fait trembler.

MINNA. Il me rassure. Téleim, m'aimez-vous encore?

TÉLEIM. Si je vous aime, Minna? Ah! cent fois plus que moi-même.

MINNA. Vous m'aimez, Téleim... vous avez votre Minna, et vous êtes malheureux! Ecoutez combien je suis vaine et sensible. Je m'étais imaginé que je suffisais à votre bonheur.

TÉLEIM. Il n'en est pas pour moi, privé de vous, madame. Je puis supporter mes disgrâces, m'endurcir contre la cruauté et l'injustice des hommes; mais je ne survivrai pas au coup qui nous sépare.

MINNA. Eh! qui nous séparera? Sera-ce vous, Téleim?

TÉLEIM. Ce sera l'honneur. Je ne suis plus ce Téleim que vous connûtes dans votre patrie, cet homme devant qui la carrière de l'honneur et de la fortune était ouverte; je suis un soldat disgracié, ruiné, perdu par ses ennemis, et je ne dois pas vous associer à mes malheurs.

MINNA. Et voilà précisément ce que je suis venue chercher.

TÉLEIM. Il ne me faut plus qu'un désert.

MINNA. Et Minna? Je vous permets d'en vouloir à toute la nature humaine; mais il faut que cette haine-là tourne au profit de notre amour. Vous avez à vous plaindre des hommes, mon cher Téleim? Eh bien! abandonnez-les pour moi. Que je leur ai d'obligation de m'avoir cédé tous leurs droits sur vous! Je ne les partageais qu'à regret avec eux, je vous en avertis. Concevez-vous tout mon bonheur? Téleim n'a plus d'engagements, de devoirs, de liens; il ne tient plus aux rois, à leur cour, à d'injustes supérieurs; tous ses moments sont à lui, et il me les donne : l'injustice des hommes l'a séparé d'eux, il retourne à Minna, qui connaît, chérit, respecte ses vertus; et l'estime et l'amour de Minna suffiront à sa félicité.

TÉLEIM. Où suis-je? Laissez-moi; ne m'offrez pas le bonheur trop incertain de vous appartenir; et tremblez que je n'aie pas la force de vous résister.

MINNA. Eh! mais, je l'espère bien pourtant.

TÉLEIM. Rappelez-vous à vous-même, et songez à ce qu'est un homme tombé dans la disgrâce de son maître, et attaqué dans son honneur.

MINNA. S'il est coupable, je le plains; s'il est innocent, je le respecte davantage.

TÉLEIM. C'est un homme rayé de la société, que le plus vil citoyen est en droit de mépriser, dont on évite l'entretien, l'approche, le regard, et qui se rend justice en s'éloignant de tout le monde; il n'a

plus de connaissances, d'amis, de parents : il est marqué du sceau de l'infamie.

MINNA. Arrêtez, arrêtez, s'il vous plaît : je ne veux pas de cet homme-là. J'en veux un que tout le monde m'envie ; et cet homme, c'est vous. Venez, venez, Téleim, au milieu de ma patrie, au milieu de ces mêmes Saxons à qui vous avez conservé les biens, la vie et l'honneur ; et vous verrez si je serai humiliée de vous appartenir !

TÉLEIM. Ah ! madame, quelle ingénieuse adresse pour m'élever au-dessus de moi-même !

MINNA. Eh ! mais non, il n'y a pas d'adresse à tout cela. Voilà l'homme qu'on connaît en Saxe, et qu'on méconnaît à Berlin. Mais, si je vous suis chère, Téleim, n'ai-je pas à me plaindre de votre désespoir ? Tout est-il malheureux pour vous dans cette affaire, et n'y voulez-vous rien voir qui vous console ? N'est-ce pas sur le bruit que faisait votre conduite en Saxe que j'ambitionnai de vous connaître ? Je volai dans toutes les sociétés où j'espérais vous rencontrer : sans cette belle action, vous m'auriez échappé ; mais n'est-ce pas là de quoi vous réconcilier avec vos malheurs ? Tout ne réussit pas également dans le monde, Téleim ; on n'a pas toujours tout ce qu'on mérite : mais il faut recevoir les dédommagements que la fortune nous donne, et dire : J'ai perdu l'estime de quelques gens prévenus et trompés ; mais j'ai fait une belle action qui m'a valu le cœur de Minna. Un roi vous condamne, une femme vous rend justice ; eh bien ! oubliez le roi, et prenez-moi pour votre souveraine : nos récompenses valent bien celles des rois.

TÉLEIM. Ah ! Minna, un trône et vous, je ne balancerais pas : mais je ne puis vous tendre la main pour vous attirer dans le précipice.

MINNA. Mais vous avez de singulières idées... Vous craignez de m'associer à votre sort ; et c'est ce refus de votre main qui va me déshonorer. Oui, monsieur, voilà le seul tort que vous puissiez me faire. Nos Saxonnes ont connu mon amour, ma faiblesse ; toutes m'ont envié le bonheur d'avoir pu vous fixer.

TÉLEIM, *avec un ris amer*. Ah ! oui, je connais les femmes. Elles vous envieront le partage de mon infortune !... Non, madame, non, l'heureuse Minna n'est point faite pour le malheureux Téleim.

MINNA. Et moi, je vous dis que nous n'avons jamais été mieux faits l'un pour l'autre. Nous avons mille choses à partager : moi vos chagrins, et vous mes consolations. Je ne suis pas, à la vérité, la moins heureuse dans ce partage ; mais vous m'aimez trop pour m'envier cet avantage sur vous. O mon cher Téleim ! voilà des vérités de sentiment incontestables. Estimez-vous ; c'est la justice que vous vous devez : aimez-moi ; c'est la consolation que je vous offre : acceptez ma main ; vous le devez à ma réputation.

TÉLEIM, *attendri*. Vous vous trompez, Minna ; ou plutôt vous cherchez à vous tromper vous-même, et je n'ai jamais essuyé un plus rude combat entre l'amour et le devoir. Je ne connais ni l'ambition, ni l'avarice, ni toutes les passions qui tyrannisent les hommes. *(Avec toute l'expression du sentiment.)* Je ne connais que l'amour, et l'amour que vous m'inspirez ; sans vous, point de dédommagement pour moi dans le monde ; avec vous, point de regrets dans un désert ; le ciel même, le ciel n'a point de bienfaits pour moi sur la terre, s'il les sépare de vous. Voilà votre Téleim, voilà ce qu'il sera jusqu'au dernier soupir, et vous n'en doutez pas. *(Avec fermeté.)* Mais rien ne peut me faire oublier ce que je me dois, et ce que je vous dois à vous-même. Où, dans ce moment où je vous retrouve contre toute apparence, où vous enflammez mon âme par l'aspect du bonheur, où votre générosité, votre délicatesse, votre amour devraient tout surmonter dans mon cœur, dans ce même moment, j'ai le courage de vous annoncer que, si le roi ne me rend pas mon état, mon honneur...

MINNA. N'achevez pas, Téleim.

TÉLEIM, *avec noblesse et fermeté*. J'achèverai, madame. Je vais, dans l'instant, avoir un entretien qui décidera peut-être de mon sort. Le directeur de la caisse de guerre m'attend. J'y vole. *(Avec transport.)* Si tout est changé pour moi, vous concevez l'excès de mon bonheur. *(Du ton le plus sombre.)* Si l'injustice des hommes en a autrement ordonné, plus de Minna pour Téleim, plus rien pour Téleim. Adieu, madame. *(Il s'échappe.)*

SCÈNE III.

FANCHETTE, MINNA.

FANCHETTE. Et vous le laissez aller ?

MINNA. Oui : sa fermeté m'en a imposé ; et je ne saurais douter de son amour. Quel homme ! Ah ! respirons. Je viens d'affecter vis-à-vis de Téleim une tranquillité qui me pèse encore sur le cœur. Je voulais égayer sa douleur, dissiper sa mélancolie, le ramener à lui-même, en ne lui offrant que mon amour. Vains projets ; chaque réponse qu'il m'a faite m'a convaincue que tout était perdu pour nous s'il n'obtenait pas la plus éclatante justification.

FANCHETTE. Ah ! madame, il l'obtiendra ; croyez que la démarche de nos États, le témoignage de M. le comte en faveur de M. le major, ouvriront les yeux au roi ; et que sa justice...

MINNA. Je l'espère.

FANCHETTE. J'en suis sûre... Le roi lui rendra tout, et par delà. C'est notre ennemi, mais voilà comme je le juge.

MINNA. Ce dernier trait vaudrait bien ses victoires ; mais, qu'il est loin cet événement, et que d'incertitude encore dans mon sort !

FANCHETTE. Point ; il n'est pas possible que M. votre oncle ne soit écouté, et que M. le major ne reparaisse avec tout son éclat. Je crois que M. votre oncle fait à présent un beau bruit dans les bureaux.

MINNA. Peut-être trop.

FANCHETTE. Oh ! les grands brailleurs y ont quelquefois raison. Préparez-vous à le bien embrasser à son retour.

MINNA. Ah ! Fanchette, je n'ose encore t'en croire.

FANCHETTE. Ou plutôt, madame, occupons-nous du soin de lui faire trouver son dîner prêt ; car voilà la meilleure façon de lui faire notre cour, et de le remercier de ses peines.

MINNA. Tu as raison ; mais, à propos, as-tu donné des ordres ?

FANCHETTE. Des ordres ?... Ah ! il les aura donnés lui-même. Tranquillisez-vous : il n'y a point d'affaire qui puisse le distraire du soin de son dîner ; et le moment de la table est le seul où il oublie de se mettre en colère, et de parler de ses aïeux... Mais, tenez, voici M. l'hôte qui achèvera de vous mettre l'esprit en repos à cet égard.

SCÈNE IV.

FANCHETTE, MINNA, L'HOTE.

FANCHETTE. Monsieur l'hôte, vous arrivez à propos pour nous dire si M. le comte vous a commandé son dîner.

L'HÔTE. Oui, madame, et des plus fins,

FANCHETTE. Eh bien! n'avais-je pas raison de ne pas m'en inquiéter?

L'HÔTE. Il aime la bonne chère, les bons morceaux, le bon vin, M. le comte ; il en parle en homme instruit, éclairé, qui a le tact fin, le goût exercé ; mais je ne suis ni maladroit, ni ignorant, et il est bien tombé. Tout jeune, madame, tout jeune, j'avais des dispositions ; je les ai perfectionnées par de bonnes études. Car enfin, madame, la nature ne fait qu'ébaucher un homme ; il faut que l'art y mette la dernière main. J'ai voyagé, j'ai couru le monde, j'ai servi en Angleterre, en France, en Italie ; je me suis fait aimer, estimer ; enfin j'espère que M. le comte sera content de mon savoir-faire.

MINNA. Ne dirait-on pas que c'est un savant qui vient de faire le tour du monde?

L'HÔTE. Feu M. le baron d'Ernatri m'honorait de son amitié, et je le servirais encore, s'il n'était pas mort d'indigestion d'un petit dîner que je lui ai servi.

FANCHETTE. Oh! nous ne vous demandons pas d'attestation de vos talents : songez seulement à ne nous pas servir comme vous serviez feu M. le baron.

L'HÔTE. Je venais demander à son excellence quand elle voudrait être servie.

MINNA. Eh! mais... quand mon oncle sera arrivé.

L'HÔTE. C'est juste.

FANCHETTE. Et dès qu'il paraîtra.

L'HÔTE. Tout est prêt.

SCÈNE V.

LE COMTE, FANCHETTE, MINNA, L'HOTE.

LE COMTE, *derrière le théâtre.* Holà! hé! quelqu'un ; Ridern, Fricht! Les marauds me feront, je crois, égosiller.

L'HÔTE, *à Fanchette.* Voici, je crois, M. le comte.

FANCHETTE. Oui, c'est lui-même.

L'HÔTE. J'espère qu'il me fera bonne mine, et surtout quand il sera à table... Je vais lui dire qu'il est servi.

SCÈNE VI.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE, L'HOTE, DOMESTIQUES DU COMTE.

LE COMTE, *avec beaucoup d'humeur et d'emportement.* Je suis d'une fureur contre le directeur de la guerre... (*A ses gens, qui le suivent.*) Où vous tenez-vous? qu'avez-vous fait? pourquoi le couvert n'est-il pas mis? (*A part.*) Non, je ne lui pardonnerai jamais.

UN DOMESTIQUE. Mais, monseigneur...

LE COMTE. Allez, et ne répliquez pas.

(Il les pousse dehors.)

SCÈNE VII.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE, L'HOTE.

L'HÔTE. Monseigneur, il est là-bas dans le salon.

LE COMTE, *sans prendre garde à l'hôte, qui prend pour lui l'humeur du comte.* Le fat! l'impertinent!

L'HÔTE. Mais votre excellence n'a pas passé par là : elle l'aurait vu.

LE COMTE. Oui, j'ai vu le plus audacieux, le plus impudent des hommes.

L'HÔTE. Mais, monseigneur, je prends la liberté de vous dire qu'il est dans le salon.

LE COMTE. Qui, lui?

L'HÔTE. Sans doute, et en état de vous recevoir.

LE COMTE, *tirant son épée à moitié.* Allons, j'y vole. (*L'hôte croit que le comte veut lui remettre son épée pour dîner, et fait un pas pour la recevoir. Le comte le repoussant.*) Je crois que le faquin veut me désarmer?

L'HÔTE. Je croyais que vous vouliez me remettre votre épée pour dîner?

LE COMTE. Il est bien question de ton chien de dîner!

FANCHETTE. Non ; ils sont trop plaisants.

LE COMTE, *à l'hôte.* Connais-tu le directeur de la caisse de guerre?

L'HÔTE. Il dîne quelquefois ici.

LE COMTE. Puisse-t-il y être empoisonné!

L'HÔTE. Mais, avec votre permission...

LE COMTE, *avec colère.* Mais, avec ta permission, c'est un fat. (*Se radoucissant.*) Me fais-tu bonne chère?

(Le visage du comte, pensant à son dîner et au directeur, s'éclaircit et se rembrunit tour à tour.)

L'HÔTE. Ne vous embarrassez pas.

LE COMTE, *en colère.* Ah! mon petit monsieur. (*A l'hôte.*) Macaroni?

L'HÔTE. Pouding, rôt-de-bif, le rôti à l'allemande, et des entremets français.

LE COMTE. Fort bien... (*En colère.*) Quand un homme tel que moi fait tant que de vous attester... de vous dire qu'il a vu... (*A l'hôte.*) Et les vins?

L'HÔTE. Vins de France, de Hongrie, d'Espagne, de Portugal...

LE COMTE, *en colère.* Ah! vous doutez, vous doutez! Je vous apprendrai à douter... (*A l'hôte.*) Vin d'Aï?

L'HÔTE. Mousseux?

LE COMTE. Mousseux... (*En colère.*) Savez-vous que je suis homme à vous faire sauter comme un bouchon?

L'HÔTE. Monsieur.

LE COMTE, *à l'hôte.* Liqueurs?

L'HÔTE. De Dantzick, des Barbades?

LE COMTE, *en colère.* Sors... (*Le rappelant.*) Et fais-les rafraîchir. (*L'hôte sort.*)

SCÈNE VIII.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE.

FANCHETTE, *riant.* Non, je n'y puis plus tenir. Ah! ah! ah! ah!...

MINNA, *voulant d'abord se retenir, puis éclatant.* Te tairas-tu? Ah! ah! ah! ah!...

LE COMTE. Riez, riez ; vous en avez les plus grands sujets du monde. Je viens du directoire de la guerre pour ce malheureux Téleim.

MINNA, *troublée.* Eh bien, mon oncle?

FANCHETTE. Eh bien, monsieur le comte?

LE COMTE. Eh bien, ma nièce? ah! vous voilà sérieuse à présent, et Fanchette aussi : continuez, continuez donc de rire ; j'ai de l'humeur, et cela me la fera passer.

MINNA. Ah, mon oncle! de grâce!...

LE COMTE, *avec un rire forcé.* Fanchette, c'était, sans doute, quelques observations malignes, quelques bons mots de ta façon : mets-les au jour, que nous t'applaudissions.

FANCHETTE. Je ne parle plus... ; et puis, en conscience, vous n'avez jamais eu moins d'envie de rire qu'à présent.

LE COMTE. Non ; car j'étouffe de colère... Un fat, un sot, un présomptueux... c'est ce directeur de la guerre... On ne lui parle pas... on lui parle... il ne donne pas la main chez lui ; il ne vous reconduit que jusque dans son antichambre ; mais ce n'est pas une

affaire, et s'il entendait raison, s'il rendait justice... Enfin, j'entre, je sors... Il faut que tu saches... Tiens, je suis encore tout ému : laisse-moi mettre de l'ordre dans mes idées.

MINNA. Je suis au supplice.

LE COMTE. Ecoute, écoute... Je m'annonce : il me fait attendre... Le fat ne sait pas qu'il y a plus de six cents ans qu'on n'a fait attendre aucun de mes aïeux. J'entre, je trouve un petit homme maigre, sec, le teint livide, tout chamarré d'ordres et de ridicules.

MINNA, *avec impatience.* Le directeur ?

LE COMTE. Un fat, qui ne sait rien, qui ne me connaît seulement pas.

MINNA, *du même ton.* Il vous dit ?...

LE COMTE. Il ne me dit rien. Je lui prouve qu'une pareille action...

MINNA, *du même ton.* De Téleim ?

LE COMTE. Eh ! de qui[1] ?... ne peut surprendre qu'à Berlin, et qu'il n'y a pas un Prussien capable d'en faire autant.

FANCHETTE. Cela a dû lui faire plaisir.

LE COMTE. « Eh ! comment voulez-vous donc », me dit-il, « que nous croyions un fait si extraordinaire ?... » Parce que je l'atteste, moi, le comte de Bruxhal, président des Etats de Thuringe, comte du Saint-Empire, commandeur de l'ordre Teutonique, directeur général... (*L'acteur doit distinguer avec soin le ton du comte et celui du directeur.*) « Eh bien ! tout cela ne fait qu'un témoin, et nous avons cent preuves... Enfin l'affaire est jugée... » Je le menace de voir le roi (et en effet je le verrai) : admire ma modération et son impertinent laconisme... « Voyez-le, monsieur... » Sur quel rapport a-t-il fait juger cette affaire ?... « Sur les nôtres... » On aurait bien dû nous consulter, au moins... « L'affaire était claire... » Oui, monsieur le directeur, claire, et très-claire ; et nous payerons notre dette à Téleim... « Et votre billet à nos grenadiers... » Comment, comment, monsieur le directeur, à vos grenadiers, en temps de paix ?... « Cela n'y fait rien... » Il me tire une froide révérence, qu'il accompagne d'un froid « serviteur... » Je l'envoie au diable ; je lui tourne le dos sans le saluer : et me voilà.

MINNA. Ah ! mon oncle, Téleim est perdu !

LE COMTE. Est-ce ma faute à moi, si tous ces gens-là n'entendent pas raison ?... Mais là, là... il y a du remède à tout ceci, et le roi... Mais qu'avons-nous besoin, le major et moi, du roi ?... Téleim n'a qu'à abandonner sa patrie, et venir avec nous...

MINNA. Quoi ! vous consentiriez, mon oncle, malgré son malheur ?...

LE COMTE. Oui : on ne croira pas au jugement du directoire de Berlin, quand on saura que le comte de Bruxhal a donné sa nièce à l'accusé.

MINNA. Non, sans doute, mon oncle.

LE COMTE. Il faut chercher Téleim.

MINNA. Il est ici.

LE COMTE. Comment ?

MINNA. C'est cet officier que nous avons délogé.

LE COMTE. Et dont ce coquin d'hôte parlait tantôt si mal ? Ah ! je lui apprendrai... (*Se retournant, levant la canne, et faisant quelques pas comme pour l'aller étriller, puis revenant à Minna.*) Envoyez-moi le major, envoyez-le-moi. Je lui dirai qu'il n'a pas le sens commun, avec son héroïsme, de refuser une veuve jeune, riche et belle, parce qu'il n'a rien.

MINNA. Que de grâces, mon oncle !... Mais que puis-je espérer de vos bontés ?... Je lui ai déjà offert tous ces biens...

LE COMTE. Ah ! parbleu ! je voudrais bien qu'il s'avisât de te refuser ! Cela ne se fait pas entre gentilshommes, et je m'en vengerais... Mais il ne sera pas si sot, je pense, d'aimer mieux se couper la gorge avec moi, que d'épouser ma nièce ; et je suis homme à lui offrir l'un ou l'autre : mais, en attendant ces grands événements, qu'on me fasse dîner. Oh çà ! point de maux d'estomac et de migraine ; de l'appétit et de la bonne humeur ; et qu'on me passe le vidercome pour boire à la santé du major. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

FANCHETTE, MINNA.

MINNA. Ah, Fanchette ! je suis au désespoir. Je vois d'ici le jugement de Téleim confirmé, et Téleim ne songeant qu'à m'abandonner.

SCÈNE X.

FANCHETTE, MINNA, VERNER.

VERNER. Avec la permission de son excellence, si j'osais....

MINNA. Approchez, approchez, monsieur Verner. Qu'y a-t-il ?

VERNER. Madame, c'est à vous de nous retenir ici. Monsieur le major est revenu de la cour plus triste et plus sourcilleux que de coutume. J'ai eu bien de la peine à lui arracher quelques mots ; mais enfin il m'a parlé : « Il faut, Verner, m'a-t-il dit en soupirant, il faut nous éloigner de Berlin ; il n'y a plus d'espérance, il n'y a plus d'espérance. »

MINNA. Eh bien ! tu vois, Fanchette....

VERNER. Il m'a ajouté que le ministre, à qui il s'était fait annoncer, ne lui avait pas donné d'audience, et qu'il était sorti sans le regarder. Je lui ai représenté votre constance, vos procédés, et lui, de soupirer de nouveau. Ah ! madame, c'est un homme mort si vous le laissez partir, et moi aussi, mademoiselle Fanchette ! Mais, après la mort de M. le major, il n'y a plus rien à pleurer.

MINNA. Ah ! monsieur Verner, que faut-il faire pour le retenir, et que n'ai-je pas déjà vainement tenté ? Où est-il ? allez le trouver de ma part ; dites-lui que je le demande ; que je veux le voir ; que je suis dans le trouble, la douleur, la consternation ; et si vous n'ébranlez pas sa fermeté, venez m'avertir de ses dernières résolutions, et je cours m'opposer moi-même à son départ.

VERNER. Je vais exécuter les ordres de madame la comtesse. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

FANCHETTE, MINNA.

MINNA. Comment le retenir et lui persuader ? Ah, maudite fortune !

FANCHETTE. Que diantre ! ne pourrait-on pas s'en défaire pour un moment ?

MINNA. Pour toujours, et j'en serais charmée. Mais un nouveau trait de lumière vient éclairer mon âme et calmer mon désespoir. Fanchette, il se pourrait.... Non, je n'en doute pas, et je le tiens. Fanchette, il veut en vain me fuir : je suis sûre à présent de son retour.

FANCHETTE. Malgré le procès perdu ?

MINNA. Il va reparaître et tomber à mes pieds.

FANCHETTE. Comment ?

MINNA. Comment ? Ah ! rien n'est plus sûr. Il faut que tu ailles trouver Téleim.

FANCHETTE. Bon.

MINNA. Que tu lui dises...

[1] Ces traits de déraison caractérisent les gens impétueux, et ne peuvent offenser personne.

FANCHETTE. Quoi?

MINNA, *comme par réflexion.* Il n'a pas vu mon oncle?

FANCHETTE. Non.

MINNA. Je ne lui ait point parlé de la démarche de nos Etats?

FANCHETTE. J'entends; il faut que je l'en informe.

MINNA. Au contraire.

FANCHETTE. Au contraire?

MINNA. Oui, tout cela ne réussirait pas; c'est un homme généreux, qui m'abandonne par délicatesse; il faut nous emparer de cette délicatesse-là. Oh! il faut être moi pour avoir imaginé ce projet-là, et avoir un amant comme Téleim, pour n'en pas douter. Il n'échappera pas à ma tendresse; je vaincrai sa fierté, Fanchette; oui, je la vaincrai. Viens, suis-moi, j'ai besoin de ton secours; tu verras si j'ai bien connu mon amant.

ACTE IV.

SCÈNE I.

VERNER, seul.

VERNER, *seul.* Où se cache donc M. le major? Je crois que je ne pourrai le rejoindre aujourd'hui. Quand on l'aurait averti que je veux lui remettre de l'argent et lui parler de sa maîtresse...

SCÈNE II.

JUSTIN, VERNER.

JUSTIN. Je vous trouve à propos, monsieur Verner. Voilà les cent pistoles que vous aviez prié M. le major de vous garder, et qu'il m'a chargé de vous rendre. Je vais achever d'emporter ses effets. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

VERNER, seul.

VERNER, *seul.* Au moment de son départ, et quand il en a plus besoin que jamais, il me fait remettre cet argent... Ah! cet argent et tout ce que je possède est à lui, et je le forcerai bien à l'accepter. Je suis un honnête homme, je l'ai bien servi, et il ne doit pas me refuser.

SCÈNE IV.

TÉLEIM, VERNER.

TÉLEIM. Ah! te voilà, Verner?

VERNER. Oui, mon major, et je vous cherchais. Vous venez de me faire remettre une partie de mon bien, et je viens vous forcer de prendre le tout.

TÉLEIM. Il serait bien placé aujourd'hui!

VERNER. Au plus haut intérêt.

TÉLEIM. Mais sais-tu que je n'ai plus rien?

VERNER. Eh! voilà pourquoi je vous l'offre.

TÉLEIM. Et voilà pourquoi je ne puis le recevoir.

VERNER. Je sais qu'on peut vous enlever tout ici; mais je sais en même temps que le major Téleim trouvera toujours dans ses talents et son courage le moyen de réparer sa fortune, et dans sa probité celui de conserver la mienne, et je la dépose en vos mains. Prenez, prenez, mon cher major, tout ce qui m'appartient, et ne vous embarrassez de rien. Je n'ai que faire d'argent, moi; partout on a besoin d'un maréchal-des-logis, et on le paye; mais il faut qu'un homme comme vous...

TÉLEIM. Vive et meure sans devoir rien à personne.

VERNER. Vous n'avez donc pas d'amis?

TÉLEIM. A qui je veuille être à charge.

VERNER. C'est les mépriser que de ne pas accepter leurs services.

TÉLEIM. Non; j'en sens tout le prix, mon cher Verner, et je commence par te remercier, comme le plus tendre de mes amis. Laisse-moi; je n'ai pas besoin de ton argent.

VERNER. Vous me trompez, monsieur le major.

TÉLEIM. Je ne veux pas être ton débiteur.

VERNER. Vous ne le voulez pas? Et si je vous disais que vous l'êtes déjà! Quand à l'armée j'emportai le bras de l'ennemi qui vous ajustait pour vous étendre à terre; quand une autre fois je me précipitai au-devant d'un soldat qui allait vous fendre la tête, et que je reçus le coup, ne me restâtes-vous pas redevable de votre vie, et même de la mienne que j'avais hasardée pour vous? Croiriez-vous donc aujourd'hui me devoir davantage? Mes jours sont-ils de moindre conséquence que ma bourse? Ah! si c'est ainsi que raisonnent les grands, quel cas font-ils des hommes? et devons-nous nous sacrifier pour eux?

TÉLEIM. Ah! que me dis-tu, Verner? J'avoue avec plaisir que je te dois deux fois la vie; mais, mon ami, à qui a-t-il tenu que je n'en aie fait autant pour toi?

VERNER. Vous n'avez manqué que d'occasions, je le sais bien, mon cher major. Ne vous ai-je pas vu mille fois hasarder votre vie pour sauver un simple soldat?

TÉLEIM. Eh bien! mon cher Verner...

VERNER. Mais...

TÉLEIM. Mais tu ne m'entends pas; je te refuse seulement dans les circonstances présentes.

VERNER. J'entends. Vous m'emprunterez quand vous n'aurez pas besoin de mon argent, ou que je ne serai plus en état de vous en offrir... Ah! votre refus me désespère. Prenez, prenez, mon major; et si ce n'est aujourd'hui pour vous, que ce soit pour moi: oui, monsieur le major, pour moi. Souvent, en pensant à l'avenir, je disais: « Que ferai-je dans ma vieillesse? Où me réfugierai-je? Qui prendra soin de moi, si je suis infirme ou blessé?... Je me trouverai dans un désert au milieu du monde, et peut-être obligé d'aller mendier mon pain. Mais non, reprenais-je avec confiance... J'irai chez le major Téleim; il ne me laissera pas dans la misère; il partagera sa fortune avec moi, et je pourrai dans sa maison vivre et mourir en honnête homme. »

TÉLEIM. Eh bien! camarade, ne crois-tu plus la même chose?

VERNER. Non: vous refusez mon secours, quand vous en avez besoin et que je puis vous aider... C'est me dire: ne compte pas sur moi quand tu seras dans la nécessité. C'est assez.

TÉLEIM. Où vas-tu? Tu me pousses à bout... Verner, mon cher Verner, j'ai encore de l'argent, je t'avertirai dès qu'il m'en manquera..., et tu seras le seul à qui j'emprunterai. Es-tu content?

VERNER. Il faut bien que je le sois... Votre main, mon major?

TÉLEIM. Tiens, la voilà.

VERNER. Ne trompez pas Verner; il en mourrait.

TÉLEIM. Nous voilà contents l'un et l'autre, mon cher Verner... Laisse-moi; il faut que j'écrive à Minna.

VERNER. Qu'allez-vous écrire à Mme la comtesse? que vous désespérez de vos affaires? que vous devez vous éloigner d'elle? Eh mais! c'est bien consolant après ce qu'elle a fait pour vous, son empressement à vous chercher ici.... Voulez-vous la réduire au désespoir? Elle est dans un chagrin, un accablement, une affliction, que vous seul pouvez dissiper.

TÉLEIM. Comment! que dis-tu? Saurait-elle?...

VERNER. Oui, monsieur le major: croyant qu'il n'y

avait que madame au monde qui pût vous consoler, je lui ai tout dit; et en vérité elle vous aurait attendri.

TÉLEIM. Malheureux! qu'as-tu fait?

VERNER. Mon devoir: j'irais vous chercher un consolateur au bout du monde.

SCÈNE V.

FANCHETTE, TÉLEIM, VERNER.

VERNER *continue*. Mais, tenez, voilà Mlle Fanchette... Fuyez-nous tous, monsieur le major; c'est le moyen de nous rendre tous aussi malheureux que vous.

TÉLEIM. Ah! te voilà, ma chère Fanchette?... J'allais passer chez ta maîtresse.

FANCHETTE. Vous ne sauriez la voir, monsieur le major... elle vient de m'ordonner de ne laisser entrer personne, et elle m'envoie vous faire ses adieux.

TÉLEIM. Comment! elle me quitte?

FANCHETTE. Elle sait vos résolutions, monsieur, et n'y veut plus mettre obstacle.

VERNER. Et vous m'aviez chargé tantôt, mademoiselle Fanchette...

FANCHETTE. De nouveaux malheurs, dont je ne devrais pas même informer monsieur le major, changent nos résolutions... Monsieur Verner, permettez...

TÉLEIM, *à Verner*. Laisse-nous. (*Verner sort.*)

SCÈNE VI.

FANCHETTE, TÉLEIM.

FANCHETTE, *à part*. Voyons si le projet de ma maîtresse réussira.

TÉLEIM. De nouveaux malheurs! Tu m'effrayes.

FANCHETTE, *avec deux visages, s'il se peut; un qui mette le public dans la confidence de sa malice, et l'autre qui en impose au major*. J'ai ordre de ne vous rien dire, monsieur; mais je ne puis me taire; car, au fond, je crois que vous aimez ma maîtresse.

TÉLEIM. Je l'adore.

FANCHETTE. Et elle ne vous est pas moins tendrement attachée.

TÉLEIM. Où tend ce discours?

FANCHETTE. Et vous vous séparez, quand vous devez être plus unis que jamais, quand vous avez plus que jamais besoin l'un de l'autre.

TÉLEIM. Je ne te comprends pas.

FANCHETTE. Vous l'avez vue tantôt tendre, empressée, cherchant à vous consoler de vos malheurs; elle croyait que l'amour suffisait au bonheur l'un de l'autre; point du tout, vous lui ôtez toutes ces idées-là de la tête.

TÉLEIM. J'ai dû lui conseiller de fuir un infortuné.

FANCHETTE. Et vous l'avez forcée à vous délivrer par générosité d'une femme encore plus à plaindre que vous.

TÉLEIM. Comment, plus à plaindre que moi?

FANCHETTE. Oui. Vous connaissez le comte de Bruxhal?

TÉLEIM. Son cher oncle?

FANCHETTE. C'est son ennemi, c'est le vôtre. Nous vous avons sacrifié sa tendresse, sa fortune, un époux qu'il voulait nous donner de sa main; et nous sommes maintenant déshéritées, fugitives, et poursuivies par cet homme impétueux et absolu.

TÉLEIM. O ciel! que me dis-tu?

FANCHETTE. Madame la comtesse était venue vous chercher; mais vous avez refusé sa main, et elle a cru qu'elle devait renoncer à vous pour jamais.

TÉLEIM. Pour jamais! Minna malheureuse m'appartient, et je la disputerais à tout l'univers.

FANCHETTE, *à part*. Bon! nous le tenons.

TÉLEIM. Il fallait mourir tantôt, n'étant plus soutenu par l'espoir de la posséder; Minna, environnée de tout l'éclat de sa fortune, me semblait une divinité que je devais respecter: mais Minna avec ses malheurs est la personne du monde la plus intéressante pour moi, et je dois voler à son secours. Que de plaisirs, de devoirs, d'engagements chers et sacrés vont m'attacher à la vie et me la rendre précieuse en dépit du monde entier! Mes malheurs m'avaient accablé: je ne formais que des projets sinistres, enfantés par la mélancolie et le désespoir. Minna malheureuse! Je sens mon courage s'élever, mon âme renaître, et je tiens enfin à une vie qui peut faire la sûreté de la sienne. Elle m'a sacrifié l'opinion des hommes, elle me fait oublier leur injustice, et je me pique de l'égaler en générosité. Elle est à moi, je suis à elle, et il ne nous manque plus rien. Vois-tu, vois-tu tous les biens que me procure son infortune? Ah! je suis trop heureux!

FANCHETTE. Eh! mais... oui, en effet... Je n'y avais pas pensé: ce malheur-là pourrait rapprocher bien des choses.

TÉLEIM. Tout, tout, tout. Mais est-il bien vrai qu'elle soit persécutée, déshéritée, poursuivie par son oncle; en un mot, aussi malheureuse que tu me l'as représentée?

FANCHETTE. Oh! vous n'avez rien à désirer là-dessus. Elle attendait tout de son oncle, et le barbare l'a dépouillée de tout.

TÉLEIM. A-t-il pu lui enlever ses grâces, sa douceur, son honnêteté, sa tendresse pour moi? Voilà Minna, voilà ses trésors: c'est encore la plus riche héritière de la nature; et je vole à ses pieds abjurer les résolutions que le soin de son bonheur m'avait fait prendre, lui offrir un consolateur, un vengeur, un époux; et je pars avec elle, et je me dérobe à un monde qui n'altérera plus par ses opinions la félicité de deux époux séparés de lui, contents d'eux-mêmes, et ne pensant plus au reste de la terre. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

FANCHETTE, seule.

Il ne trouvera pas de grandes difficultés à nous arrêter et à nous faire consentir à un prompt mariage. Mais l'oncle nous laissera-t-il le temps de terminer cette grande affaire? S'il rencontre Téleim, il va lui offrir sa nièce avec tout ce qu'il possède; et voilà précisément l'épouse dont Téleim ne veut pas, et qu'on ne lui fera jamais accepter. Tâchons de conclure et d'épouser: nous dirons après à Téleim que nous avons le malheur d'être riches, et il faudra bien qu'il en passe par là; il ne se démariera point pour avoir été trompé de la sorte.

ACTE V.

SCÈNE I.

TÉLEIM, seul.

Minna m'épouse, Minna part avec moi. Je ne veux m'occuper aujourd'hui que de mon bonheur; loin de moi toute idée qui pourrait l'altérer! Je possède Minna, et je rends grâce aux malheurs qui nous réunissent.

SCÈNE II.

VERNER, TÉLEIM.

TÉLEIM. Ah! mon cher Verner, elle est malheureuse, déshéritée, poursuivie par son oncle!

VERNER. Qui, major?

TÉLEIM. Minna; et je l'épouse.

VERNER. Et vous faites fort bien. Epousez cette dame, et prenez mon argent; voilà deux belles actions que vous devriez faire ensemble.

TÉLEIM. Eh! sais-je quand je pourrai te le rendre?

VERNER. Je ne vous le demande pas. Je vais vous apporter tout ce que je possède.

TÉLEIM. Va, nous partagerons même fortune ensemble, et j'espère que mon nom et mon épée...

VERNER. Oui, nous ne saurions manquer de rien... Allons-nous-en battre les Calmoucks, monsieur le major avec Mme la comtesse, et Mlle Fanchette et moi.

TÉLEIM. Nous y songerons. Je rentre chez moi, et je t'attends.

VERNER. Je suis à vous dans le moment. Vivent les Russes, la guerre de Tartarie, et surtout mon major, qui veut bien accepter mon argent! (*Il sort.*)

SCÈNE III.

JUSTIN, TÉLEIM.

JUSTIN, *entrant d'un côté, pendant que Verner sort par l'autre.* Sauvez-vous, mon cher maître; sauvez-vous, s'il en est temps encore... On vous demande là-bas de la part du roi; on parle d'un ordre pour vous faire arrêter, et j'ai même aperçu quelques mouvements autour de l'hôtel.

TÉLEIM. Au moment où Minna n'attend plus rien que de moi, la cour attenterait à ma liberté! Ah! toute ma constance m'abandonne, et je succombe à ce dernier revers.

JUSTIN. L'hôtesse a dit d'abord que vous n'y étiez pas, pour vous donner le temps de vous sauver; et elle a imaginé de vous faire sortir par une porte de derrière qui est toujours fermée, et qu'on aura peut-être oublié de faire investir.

TÉLEIM. Va lui demander la clef de cette porte; observe si personne ne rôde autour de cet endroit, et reviens me chercher; je vole à Minna.

SCÈNE IV.

TÉLEIM, VERNER.

VERNER, *rentrant du côté opposé à celui par où sort Justin.* Ah! monsieur le major!... Ah! monsieur le major, tout est perdu! Je viens de le voir; je viens de l'entendre...

TÉLEIM. Qui?

VERNER. Ne venez-vous pas de me dire que le comte de Bruxhal persécutait, poursuivait Minna?

TÉLEIM. Eh bien?

VERNER. Eh bien! il est ici.

TÉLEIM. Il est ici?

VERNER. Et sans doute il la cherche, et vous cherche vous-même.

TÉLEIM. En est-ce assez!

SCÈNE V.

TÉLEIM, LE COMTE, VERNER.

LE COMTE, *derrière le théâtre.* Eh! pourquoi ne m'avertissez-vous pas qu'il est ici?

TÉLEIM. Dieux! qu'entends-je?

VERNER. C'est lui-même... Il entre.

TÉLEIM. Laisse-nous. (*Verner sort.*)

SCÈNE VI.

TÉLEIM, LE COMTE.

TÉLEIM, *à part.* Il faut qu'il me donne la mort, ou m'accorde Minna.

LE COMTE, *à part, en entrant.* Voyons s'il s'obstinera toujours à refuser ma nièce. (*Avec amitié, mais avec son ton bourru qui trompe toujours.*) Eh parbleu! le voilà.

TÉLEIM, *d'un air fier.* Oui, monsieur; et mes malheurs ne m'ont pas rendu indigne de votre amitié.

LE COMTE, *toujours du même ton.* Et ma nièce, où est-elle?

TÉLEIM, *très-affectueusement.* Monsieur, vous êtes son oncle, son père...

LE COMTE, *avec impatience.* Après?

TÉLEIM. J'étais digne d'elle, autrefois; et de votre aveu même...

LE COMTE. Autrefois? belle distinction!

TÉLEIM. Ah! monsieur, daignez m'entendre, et souffrez qu'à vos pieds...

LE COMTE, *à part.* Il n'en veut pas. (*Haut, et avec humeur.*) Eh! que prétendez-vous me persuader, monsieur?

TÉLEIM. Je prends la liberté de vous représenter...

LE COMTE, *de même.* Je prends la liberté de te dire, moi, que ta conduite m'offense, et que je ne souffrirai jamais...

TÉLEIM, *fièrement.* Et moi, monsieur, jamais je ne permettrai...

LE COMTE, *à part.* Il faut être bien endiablé pour refuser ma nièce. (*Haut.*) Monsieur le major, on n'offense pas impunément un homme tel que moi.

TÉLEIM. Monsieur le comte, un homme tel que moi mérite qu'on l'écoute; et vos persécutions...

LE COMTE. Sont étranges, en effet!

TÉLEIM. Je respecterai toujours l'oncle de Minna; mais...

LE COMTE, *avec la plus grande vivacité.* Mais vous n'épouserez pas sa nièce?... Ah! c'en est trop.

TÉLEIM. Oui, monsieur, c'en est trop; mon honneur...

LE COMTE. Ton honneur? et le mien, morbleu!... Eh! que voudriez-vous, monsieur, qu'on dît de ma nièce et de moi, si je cédais à tous vos beaux raisonnements?

TÉLEIM, *fièrement.* Que Téleim, malheureux et disgracié, a su vous y faire consentir.

SCÈNE VII.

TÉLEIM, FANCHETTE, MINNA, LE COMTE.

MINNA, *à part, en entrant.* Téleim et mon oncle! tout est découvert.

TÉLEIM, *courant à Minna.* Venez, venez, Minna, vous joindre à moi.

LE COMTE, *à part.* Il perd l'esprit. (*Courant à sa nièce et voulant l'emmener.*) Viens, viens, ma nièce, et renonce...

TÉLEIM, *arrachant Minna des mains du comte.* Je ne souffrirai pas qu'elle me soit enlevée.

LE COMTE, *dans le plus grand étonnement.* En voici bien d'une autre!

FANCHETTE, *au comte, en riant.* Non, sûrement, il ne le souffrira pas.

LE COMTE, *avec impatience.* Quoi!...

MINNA, *riant.* Que je lui sois enlevée.

LE COMTE. Quel diable de galimatias me faites-vous là?

TÉLEIM. Minna, ma chère Minna, tombons à ses genoux.

LE COMTE, *à part.* Il a le diable au corps. (*Haut.*) Monsieur le major, point de milieu ; ou vous épouserez Minna tout à l'heure, ou vous m'en rendrez raison. Vous m'entendez, monsieur le major?

TÉLEIM. Quoi!... comment! vous me l'accordez? Vous oubliez votre courroux, ses torts, sa fuite?...

LE COMTE. Oh! pour le coup il extravague.

MINNA. Vous ne me déshéritez plus, mon oncle?

LE COMTE. Ils sont tous devenus fous. Sa fuite, mon courroux, ses torts, déshérité! Qui?

TÉLEIM. Votre nièce.

LE COMTE. J'arrive avec elle.

TÉLEIM. Vous arrivez avec elle?

LE COMTE. De la Saxe, et je viens exprès pour te la donner.

TÉLEIM. A moi?

LE COMTE. A toi ; et il y a plus d'une heure que tu me la refuses.

TÉLEIM. Moi! je vous la demandais à genoux. Ah! Minna.

LE COMTE. Mais débrouillez-moi donc tout ceci. Est-ce toi qui lui as forgé cette histoire?

MINNA. Oui, mon oncle, pour l'arrêter et l'attacher éternellement à moi. Mais je crains bien que vos bontés ne nous séparent à jamais.

LE COMTE. Eh! mais, oui; je te conseille encore de dire que je m'y suis mal pris!

TÉLEIM. Non, monsieur; et vos emportements, dont je connais enfin la cause, me font voir toute l'honnêteté de votre âme... Mais aussi, de la part de votre nièce, quelle générosité! quelle délicatesse!

LE COMTE. Quelle extravagance! Je te déclare, moi, que je te maintiens pour un brave homme, et que je veux te donner ma nièce : c'est bien plus simple, et tu dois mieux me reconnaître à ce procédé.

TÉLEIM. Ah! monsieur! ah! Minna! (*A part.*) Non, je n'ai pas la force de leur résister davantage... Mais les ordres du roi vont m'arracher, sans doute, à ces généreux amis, qui veulent se perdre avec moi.

SCÈNE VIII.

JUSTIN, TÉLEIM, MINNA, LE COMTE, FANCHETTE.

JUSTIN, *à Téleim.* Monsieur, la porte de derrière est ouverte ; on n'aperçoit personne aux environs, et vous pouvez vous soustraire aux ordres du roi.

MINNA. Comment! aux ordres du roi? Qu'ai-je entendu?

(Téleim fait signe à son valet de ne pas parler davantage.)

LE COMTE. Eh! là, là; de quoi t'effarouches-tu? Des ordres du roi doivent être des actes de justice, et j'attendais presque ceux-ci. Vous ne savez pas tout ce que je viens de faire.

FANCHETTE, *à part.* Il me fait frémir avec ses démarches.

LE COMTE. Je n'ai pu rejoindre le roi, mais je lui ai laissé un placet où je ne ménage rien, et cela doit opérer une révolution.

TÉLEIM. Oui, oui, rassurez-vous, Minna; on m'a jugé précipitamment; on ne peut avoir que des éclaircissements favorables sur mon compte, et je n'ai pas de nouveaux malheurs à craindre. Adieu, Minna : je vole au-devant de la justice du roi; elle me ramènera sans doute à vos pieds. (*Il fait signe à Justin de se taire.*) Suis-moi, Justin.

SCÈNE IX.

JUSTIN, MINNA, LE COMTE, FANCHETTE.

JUSTIN. Eh! mais, je n'y comprends rien. Comment! il voulait se sauver tout à l'heure, et à présent il va se livrer à l'homme qui vient l'arrêter!

MINNA. Qui vient l'arrêter!

JUSTIN. Eh! vraiment oui; il y a là-bas un homme qui a la mine rébarbative, qui regarde de tous côtés, comme quelqu'un qui a peur que sa proie ne lui échappe, et qui l'attend depuis une heure de la part du roi, muni de papiers qui contiennent peut-être l'ordre de se rendre dans quelque citadelle.

MINNA. Ah! mon oncle, ne perdons pas de temps; courons, volons à son secours.

LE COMTE. Nous n'irons pas bien loin, si le roi a résolu de le faire arrêter ; et vous n'avez que faire dans cette bagarre-là, ma nièce. Demeurez. (*Passant devant sa nièce et allant à Justin.*) Mon ami, es-tu homme de résolution?... Suis-moi, et allons rejoindre Téleim. J'ai des chevaux, des armes; nous nous sauverons d'ici le pistolet au poing, et nous ferons feu sur tout ce qui voudra nous arrêter.

(Ils font quelques pas.)

MINNA. Ah! mon cher oncle, vous me faites frémir!

LE COMTE, *retournant à sa nièce.* Ma chère nièce, embrasse-moi : ne crains rien, mon enfant.

SCÈNE X.

JUSTIN, LE COMTE, TÉLEIM, MINNA, FANCHETTE.

TÉLEIM, *des papiers à la main, et dans la plus grande joie.* Ah! Minna, ah! Minna, partagez ma joie, mes transports, mon ravissement! Je ne me possède plus; je suis dans une ivresse!... Le roi, le roi... madame.

MINNA. Eh bien! quoi? le roi?...

TÉLEIM. Lisez, lisez, madame, la lettre que je viens de recevoir de ce généreux monarque.

FANCHETTE. Comment? une lettre d'un roi?

LE COMTE. Et pourquoi pas? Est-ce que tu crois qu'ils ne savent pas écrire?

FANCHETTE, *prenant les papiers.* Voyez, voyez, madame.

MINNA, *lit.* « Mon cher Téleim!...

FANCHETTE. « Mon cher Téleim! » Madame, ah! les larmes m'en viennent aux yeux.

MINNA, *continuant de lire avec la plus grande émotion.* « Mon cher Téleim, je suis détrompé, et je me hâte de vous rendre justice. La caisse d'État a ordre de vous remettre votre billet, et de vous payer vos avances pour le régiment. Vos accusations sont biffées à la chancellerie de guerre; et je ne désire plus que de vous voir rentrer au service. Je suis le plus heureux des souverains de pouvoir justifier le plus honnête homme de mon royaume. » Voilà, mon cher Téleim, une lettre dont je n'aurais jamais eu besoin.

FANCHETTE. Elle fait bien de l'honneur à un sujet qui la reçoit.

LE COMTE. Et à un souverain qui l'écrit. Donnez-moi cette lettre... Elle est bien, mais fort bien... Garde-la dans tes archives, mon cher neveu; et dans quelques centaines d'années, elle fera la joie et la consolation de tes descendants. Ma conversation avec le directeur et mon placet au roi ont fait leur effet ; ils ont eu peur de moi, et je leur ai fait entendre raison. Oh çà! Téleim, il faut que nous allions ensemble remercier le roi et le directeur de la guerre, quoique ce soit un fat ; car enfin il a fait tout ce que je voulais... Mais quelle est cet autre lettre?

TÉLEIM. Elle est du directeur : après celle du roi, elle m'a peu intéressé. Ce sont sûrement des compliments.

LE COMTE. Passe, passe-la-moi. C'est peut-être le billet de nos États, le remboursement de vos avances, une gratification, un mandat sur la caisse. Oh! vous

ne pensez jamais à rien, vous autres jeunes gens. (*Il lit, d'abord fort haut, ensuite d'un ton plus bas, mais de façon cependant qu'on l'entende.*) « Si vous aviez pu perdre votre cause, vous l'auriez perdue, par la manière dont un comte de Bruxhal, qui se dit de vos amis, l'a défendue. La cour n'est pas un pays qui lui convienne, et vous devez l'engager à retourner dans ses terres. » Eh parbleu! croit-il que je sois venu à Berlin pour l'admirer? Partons, partons, mes enfants; il n'y a pas moyen de demeurer ici; on n'y aime ni la vérité, ni la noblesse, ni les honnêtes gens. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

JUSTIN, VERNER, TÉLEIM, MINNA, FANCHETTE.

VERNER, *avec la plus grande joie et la plus grande précipitation.* Ah! monsieur le major, vous la savez sans doute, cette heureuse nouvelle, dont tout Berlin se réjouit? Souffrez que je vous embrasse, et que, le premier de tout le régiment...

TÉLEIM. Oui, mon ami, embrasse-moi. Allons aux pieds du roi lui rendre grâces; et puis, acquittés de ce devoir, nous partirons pour la Saxe; moi, l'époux de Minna, toi, celui de Fanchette; et tous les quatre les plus heureuses personnes de la terre.

LA FAUSSE MAGIE,

opéra comique en un acte,

PAR MARMONTEL,

MUSIQUE DE GRÉTRY.

Représenté pour la première fois par les comédiens italiens ordinaires du roi, le 1er février 1775.

Personnages.

DALIN.
DORIMON.
LUCETTE.
LINVAL.
Mme SAINT-CLAIR.
UNE BOHÉMIENNE.
TROUPE DE BOHÉMIENS.

La scène est dans une maison de campagne.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

Mme SAINT-CLAIR, LUCETTE.

Mme SAINT-CLAIR.

Respirons cet air pur. Le beau lieu! le beau temps!
Je crois rajeunir au printemps.
Le chant des oiseaux, la verdure,
Tout m'enchante; à mes yeux tout renaît, tout jouit;
Et mon cœur, avec la nature,
Se ranime et s'épanouit.

LUCETTE.

(Bas.) (Haut.)
Son cœur est tranquille. Ah! ma tante,
Que je vous porte envie! A toutes les saisons
Vous trouvez quelque charme; et d'en être contente
Vous avez toujours des raisons.

Mme SAINT-CLAIR.

Eh, oui, mon enfant, j'aime à vivre.
Le poison de mon âge est l'humeur, ou l'ennui:
Je l'évite autant que je pui.
Mais le plaisir, oh! je m'y livre:
On ne vieillit point avec lui.
Et toi? Je te trouve inquiète.

LUCETTE.

Moi, ma tante?

Mme SAINT-CLAIR.

Allons, ma Lucette.
Tu sais bien que je t'aime? Un peu de bonne foi.

LUCETTE.

Souvent on est rêveuse, et l'on ne sait pourquoi.

Mme SAINT-CLAIR.

Va, va, tout au moins on s'en doute;
Et quand on a *je ne sais quoi*,
L'on sait bien ce qu'on a. Tiens, par exemple, écoute:
Je fus jeune autrefois; j'étais jolie.

LUCETTE.

Oh, oui!
Vous deviez être bien jolie!

Mme SAINT-CLAIR.

Un jeune homme galant, éveillé, réjoui,
Fait pour plaire, Saint-Clair, m'aimait à la folie.

LUCETTE.

Et vous, ma tante?

Mme SAINT-CLAIR.

Et moi, je l'aimais bien aussi.

LUCETTE.

Je le crois.

Mme SAINT-CLAIR.

Un barbon, que l'âge avait transi,
Conçut de m'épouser la ridicule envie.
Je n'osais dire non, je gardais mon secret,
Et j'obéissais à regret.

AIR.

C'est un état bien pénible
Que celui d'un jeune cœur,
D'un cœur timide et sensible
Que fait taire la pudeur.
L'amour lui fait violence ;
Le devoir lui dit, silence!
Comment faire? à qui céder?
On ne sait auquel entendre.
On est craintive, on est tendre.
Comment faire ? à qui céder ?
Et comment se décider?
C'est un état bien pénible
Que celui d'un jeune cœur, etc.

LUCETTE.

Vous étiez bien à plaindre!

Mme SAINT-CLAIR.

Une rougeur modeste
Avait beau me trahir; mon vieillard se flattait
Qu'en sa faveur elle éclatait.
Je touchais au moment funeste,
Et j'aurais voulu me noyer...
Mais je commence à t'ennuyer;
Laissons cela : tantôt je te dirai le reste.

LUCETTE.

Oh! non, de grâce!

Mme SAINT-CLAIR.

Eh bien, par bonheur je trouvai,
Dans une vieille tante, une indulgente amie.
Il fallait révéler le secret de ma vie.
Elle commença ; j'achevai.

LUCETTE.

Et que fit-elle?

Mme SAINT-CLAIR.

Elle eut l'adresse
De servir si bien ma tendresse,
Que mon hymen fut différé,
Et mon jeune amant préféré.

LUCETTE.

Ah! ma tante!

Mme SAINT-CLAIR.

Eh bien, ma tante?

LUCETTE.

Votre secret..., c'est le mien.

Mme SAINT-CLAIR.

Vois-tu? Je le disais bien,
Que tu n'étais pas contente.

LUCETTE.

AIR.

Je ne le dis qu'à vous,
A vous que je révère.
Si j'avais une mère,
Sa fille, à ses genoux,
Eût fait l'aveu sincère
Du penchant le plus doux.
Mais je n'ai plus de mère;
Et cet aveu sincère,
Je ne le fais qu'à vous.
Je suis timide :
Soyez mon guide,
Soyez mon guide et mon appui.
Vous aimerez celui que j'aime,
Et vous direz, comme moi-même :
Tout cœur sensible est fait pour lui.

Mme SAINT-CLAIR.

Il est donc bien aimable?

LUCETTE.

Oui, ma tante.

Mme SAINT-CLAIR.

Il se nomme?

LUCETTE.

Linval.

Mme SAINT-CLAIR.

Quoi! Linval? ce jeune homme?...

LUCETTE.

Mais, le vôtre n'était pas vieux.

Mme SAINT-CLAIR.

Allons, rassure-toi.

LUCETTE.

Je me sens beaucoup mieux.

Mme SAINT-CLAIR.

Et t'aime-t-il bien?

SCÈNE II.

LINVAL, LUCETTE, Mme SAINT-CLAIR.

LINVAL.

Je l'adore,
Madame.

Mme SAINT-CLAIR.

Il écoutait!

LINVAL.

Oui, j'ai tout entendu,
Madame; et c'est vous que j'implore.
Vous le voyez, son cœur est un bien qui m'est dû.

AIR.

Ceux que trahit une infidèle
Sont bien moins à plaindre que moi.
Lucette, aussi tendre que belle,
Tu ne m'as point manqué de foi.
Ceux que trahit une infidèle
Sont bien moins à plaindre que moi.
Ils peuvent changer avec elle;
Et que puis-je aimer après toi?

Mme SAINT-CLAIR, *à part.*

En vérité, je sens qu'il m'attendrit moi-même.
Oui, c'est de bonne foi qu'il l'aime;
Et j'en crois son air ingénu.
Çà, contez-moi comment cet amour est venu.

LUCETTE et LINVAL.

DUO.

Il vous souvient de cette fête
Où l'on voulut nous voir danser
Pour faire de nous sa conquête,
L'amour n'eut qu'un trait à lancer.

LINVAL.

Dans mon sein une douce flamme
De veine en veine se glissa.

LUCETTE.

Je sentis que j'avais une âme :
Un feu naissant me l'annonça.
Ma main, qui tremblait dans la sienne,

LINVAL.

Sa main qui tremblait dans la mienne,

LUCETTE.

Donna pour moi

LINVAL.

Reçut de moi

Ensemble.

Le tendre gage de ma foi.

LINVAL.

Je m'égarais parmi la danse;
Je n'entendais plus le hautbois.

LUCETTE.

Je rencontrai ses yeux deux fois;
Deux fois j'oubliai la cadence.
Ma main, etc.

LINVAL.

Sa main, etc.

Mme SAINT-CLAIR, *à part.*

Comme tout cela m'intéresse!
Je me sens le cœur tressaillir,
Quand je vois deux amants s'aimer avec tendresse.
On ne médit de la jeunesse
Que par le chagrin de vieillir.
(A Lucette.)
Mais son oncle sait-il?

LUCETTE.

Son oncle a la parole
De mon tuteur pour m'épouser.

Mme SAINT-CLAIR.

Va, cette assurance est frivole :
Ton tuteur s'en dedit, et va le refuser.

LUCETTE.

Hélas! oui, je le sais! pour se mettre à sa place.

Mme SAINT-CLAIR.

Vraiment, c'est sa folie : il vient de s'aviser
De me le dire, à moi, de me le dire en face;

Mais je sais le moyen de le désabuser.

LUCETTE.

Ah !

Mme SAINT-CLAIR.

Nous allons nous amuser.
Il fait de temps en temps des réflexions sages.
L'inégalité de vos âges,
L'inconstance d'un jeune cœur,
Tout l'alarme; il croit aux présages;
Un songe même lui fait peur.
Il en a, cette nuit, fait un qui le dérange;
De s'en moquer il fait semblant,
Mais, quand il me l'a dit, je n'ai pas pris le change,
Et j'ai bien remarqué qu'il riait en tremblant.
Il me vient même une autre idée,
Qui nous servira bien, si je suis secondée.

LINVAL.

Hélas ! je n'espère qu'en vous.

Mme SAINT-CLAIR.

J'entends du bruit; éloignons-nous.

SCÈNE III.

DALIN, seul, tremblant.

RÉCITATIF OBLIGÉ.

Si je croyais aux présages,
Je sens que j'aurais grand'peur.
Chassons, chassons ces nuages.
Non, non, non, je n'ai pas peur;
Et tout présage est trompeur.
Ah ! c'est ce mauvais songe
Qui me tient en souci.
Tout le reste est mensonge;
Mais ce songe ! Ah ! quel songe !
J'en ai le cœur transi.
Un vieux coq, vigilant,
Encore assez galant,
Gardait une poulette.
Un milan, qui la guette,
S'en vient, par la trahison,
Enlever la poulette;
Et le coq se change en oison.
Ah, Lucette ! Lucette !
N'es-tu pas la poulette?
Ne suis-je pas?... Non, non,
Non, non, je le répète,
Non, non, je n'ai pas peur:
Tout présage est trompeur.

SCÈNE IV.

DALIN, LUCETTE.

DALIN.

Bonjour, mon aimable pupille,
La fraîcheur d'un si beau réveil
Me dit que vous avez dormi d'un doux sommeil.

LUCETTE.

Non, je vous l'avoûrai, je ne dors pas tranquille
Depuis qu'à Dorimon vous voulez me donner.

DALIN, *à part*.

Bon !

LUCETTE.

Daignez me le pardonner;
Mais pour cet homme-là je ne me sens point d'âme.

DALIN, *à part*.

Tant mieux ! plus d'obstacle à ma flamme.

LUCETTE.

AIR.

Je ne dis pas quel objet
Le ciel destine à me plaire.
Aimer n'est pas un projet;
C'est l'instant qui nous éclaire.
Mais je n'augure pas bien
D'un choix qui n'est pas le mien.
Qu'on me donne à choisir
Au gré de mon envie;
Je vais avec plaisir
M'engager pour la vie.
Mais, malgré soi,
Donner sa foi,
C'est mensonge ou folie.
Non, je n'augure pas bien
D'un choix qui n'est pas le mien.

DALIN.

Va, j'ai changé d'avis. Dorimon n'est pas l'homme
Qui te convient. Il fait semblant d'être joyeux;
De sa gaieté bruyante il excède, il assomme,
Il se croit jeune encore, et sera bientôt vieux.
Et puis, t'épouser, à son âge,
C'est voler ce neveu, que je vois, parmi nous,
Rêveur, inquiet et jaloux,
Nous reprocher son héritage.
Cela me déplaît : je ne veux
Rien dérober à ses neveux.

LUCETTE.

Ah ! que c'est bien penser !

DALIN.

L'époux que je te donne,
Bien moins âgé que lui, te convient tout à fait.
Il a, quoique dans son automne,
L'air jeune encor; il est bien fait;
Il sait aimer mieux que personne;
Il a surtout l'âme si bonne!

LUCETTE.

Vous l'appelez?

DALIN.

Devine. Il est peint trait pour trait.

LUCETTE.

C'est vous, je gage.

DALIN.

Eh ! oui, friponne.
Tu souris, c'est bon signe.

LUCETTE.

Et je ne sais pourquoi;
Car le danger qui nous menace
Doit me causer bien de l'effroi !

DALIN.

Qu'est-ce donc?

LUCETTE.

Quelque autre, à ma place,
Aurait grand soin de le cacher.

DALIN.

Explique-toi.

LUCETTE.

Je n'ose.

DALIN.

Oh ! tu vas me fâcher.

LUCETTE.

Vous vous rirez de moi.

DALIN.

Vous savez bien, Lucette,
Que je ne ris jamais.

LUCETTE.

Un songe m'inquiète.

DALIN.

Un songe?

LUCETTE.

Hélas ! oui, sans raison,
Je le sais; je sais que les songes
Ne sont jamais que des mensonges;
Mais ce milan, ce coq qui se change en oison !

DALIN.

Comment? Qui vous a dit?...

LUCETTE.

Trois fois dans ma pensée
Le même songe est revenu.

DALIN.

Quoi ! vous avez rêvé ?...

LUCETTE.

Je l'avais bien prévu
Que vous me croiriez insensée.

DALIN, *à part*.

Celui-ci, par exemple, est un peu fort.

LUCETTE.

Hélas !
Si vous aviez vu quelle joie
Me témoignait l'oiseau de proie !

DALIN.

Il vous enlevait?

LUCETTE.

Oui, vraiment; et tout là-bas,

Je voyais mon oison si confus et si triste!

DALIN, *à part.*

Quelle rencontre, ô ciel! N'importe, je persiste.

LUCETTE.

Je vous trouve l'air interdit.

DALIN.

On l'aurait à moins : je vous aime,
Lucette.

LUCETTE.

Oh! je le crois. Vous me l'avez tant dit!

DALIN.

Eh bien! je ne sais pas ce qui nous est prédit;
Mais ce songe étonnant, je l'ai fait tout de même.

DUO.

LUCETTE. Quoi ! } ce vieux coq, { Quoi ! } ce milan
DALIN. Oui, } { Oui, }
LUCETTE. Qui fond sur moi } tout d'un élan!
DALIN. Fondait sur toi }

LUCETTE.

C'est cet oison qui m'inquiète.

DALIN.

C'est ce milan qui m'inquiète.

LUCETTE.

Et ce vieux coq, et ce milan!

DALIN.

Et la poulette, et le milan!
Cela dérange tout mon plan.

Ensemble.

Tous les deux, la même nuit,
Même songe nous poursuit!

LUCETTE.

Cela tient du prodige.

DALIN.

Vraiment c'est un prodige.

Ensemble.

Ce n'est pas sans raison
Que ce songe m'afflige.

LUCETTE.

J'étais la poule.

DALIN.

Et moi l'oison.

Ensemble.

Oui, tous deux nous avons raison.

DALIN.

Mais ce milan funeste,
Ce milan, quel est-il?

LUCETTE.

Il a, je vous proteste,
Le vol preste
Et l'œil subtil.

DALIN.

Tous les deux, la même nuit,
Même songe nous poursuit!

LUCETTE.

Cela tient du prodige.

DALIN.

Vraiment c'est un prodige.

Ensemble.

Ce n'est pas sans raison
Que ce songe m'afflige.

LUCETTE.

J'étais la poule.

DALIN.

Et moi l'oison.

Ensemble.

Oui, tous deux nous avons raison.
Moi, } { Et vous, } l'oison.
Vous, } { Et moi, }
Oui, tous deux nous avons raison.

DALIN.

Quelle faiblesse à moi! je suis plus enfant qu'elle,
Eh quoi! de ma frayeur mortelle,
Un jeu du hasard est l'objet!
Voici mon homme; il faut que je le congédie.
Va, moquons-nous d'un songe, et suivons mon projet.

(Lucette se retire.)

SCÈNE V.

DALIN, seul.

J'ai beau dire. Il y va du repos de ma vie.
Pour me rassurer, je veux voir
Ces devins si vantés qu'on m'amène ce soir.

SCÈNE VI.

DORIMON, DALIN.

DORIMON, *à part.*

(A Dalin.)

Je vais m'amuser. Eh bien! qu'est-ce,
Mon voisin? Vous voilà bien grave!

DALIN.

Et vous, bien gai!

DORIMON.

A quand la noce? le temps presse;
Et je ne veux plus de délai.

DALIN.

Mais, j'ai consulté ma pupille.
Elle n'est pas aussi docile
Que je l'espérais. Elle dit
Que votre âge et le sien...

DORIMON.

J'entends. Et ce crédit
Que vous aviez sur elle, est-ce un conte frivole?
Cependant, sur votre parole,
J'ai bien voulu finir avec vous nos procès.

DALIN.

Je ne doutais pas du succès;
Mais l'amour nous oppose un obstacle invincible.

DORIMON.

L'amour!

DALIN.

Oui, Lucette est sensible,
Et déjà son cœur s'est donné.

DORIMON.

Il est pris?

DALIN.

Il est pris d'un goût passionné.
Et sans cela, de ma promesse
Aurais-je pu me dégager?
Mais je connais trop bien votre délicatesse;
Et j'ai voulu la ménager.

DORIMON.

AIR.

Quand l'âge vient, l'amour nous laisse :
C'est une loi qu'il faut subir.
La jeunesse aime la jeunesse,
Comme la rose le zéphyr.
Mais sans gémir en vain
D'un sort inévitable,
N'avons-nous pas le vin,
Et la chasse et la table,
Tous ennemis du noir chagrin?
Voici le temps de la sagesse.
Sans nous flatter, allons au fait,
Allons au fait : on n'est pas fait
Pour plaire et pour aimer sans cesse :
Voilà le fait.
Quand l'âge vient, etc.
Lucette a pris sans doute un amant de son âge?
Rien n'est plus juste, et j'y souscris.

DALIN.

Non, elle a fait un choix plus sage.
Mais je vous réponds, moi, que celui qui l'engage,
Peut plaire encor, et vaut son prix.

DORIMON.

Et c'est?

DALIN.

Moi.

DORIMON.

Vous?

DALIN.

Moi-même. En êtes-vous surpris?

DORIMON.

DUO.

Quoi! c'est vous qu'elle préfère!

DALIN.
Oui, c'est moi.
DORIMON.
Vous?
DALIN.
Moi.
DORIMON.
Vous?
DALIN.
Moi.
DORIMON.
C'est à quoi l'on ne s'attend guère.
DALIN.
Mais je ne sais pas pourquoi.
DORIMON.
Là, soyons de bonne foi :
Vous seriez au moins son père.
DALIN.
Je la chéris comme un père.
DORIMON.
Et vous la croyez sincère?
DALIN.
Très-sincère.
Ensemble.
Oui, je le croi.
DORIMON.
Et fidèle?
DALIN.
Je l'espère.
Ensemble.
DALIN. } Et je le croi.
DORIMON. } Oui, je le croi.
DORIMON.
Et c'est vous qu'elle préfère?
DALIN.
Oui, c'est moi, etc.
DORIMON.
Voilà donc cette jeunesse
Qui reverdit tous les ans?
DALIN.
Vous avez sur moi l'aînesse.
De plus de deux ou trois ans.
DORIMON.
Quand on a la soixantaine,
Entre nous, c'est bien la peine
De voler deux ou trois ans!
DALIN.
Je n'ai pas la soixantaine ;
Il s'en faut plus de trois ans.
Ensemble.
DORIMON. } Je le désole.
DALIN. } Il se désole.
Ah ! que la vieillesse est folle !
Ah ! que les hommes sont plaisants !

SCÈNE VII.

DORIMON, LINVAL.
DORIMON, *à part.*
Aux dépens l'un de l'autre ici chacun s'amuse.
Mais, ma foi, les plus vieux ne sont pas les plus fins.
(Montrant Linval.)
Le plus fin, le voilà. Voyons par quelle ruse
Il croit arriver à ses fins.
Eh bien? tu sais mon aventure?
LINVAL.
Ah ! mon oncle, si je la sai !
DORIMON.
Que dis-tu de cette rupture?
LINVAL.
Autant que vous, j'en suis blessé.
DORIMON.
(Bas.) (Haut.)
Bon ! il veut me piquer. Moi? non, rien ne me blesse.
Dalin se sera consulté.
Il aime, il a cru plaire.
LINVAL.
Et sans difficulté
Vous lui cédez la place !
DORIMON.
Oui. Je plains sa faiblesse;
Et, plus sage que lui, je me tiens pour battu.
LINVAL.
Quoi, mon oncle !
DORIMON.
Eh bien ! toi, voyons, que ferais-tu ?
LINVAL.
Je lui ferais bien voir, malgré son assurance,
Que ce n'est pas à lui d'avoir la préférence.
DORIMON.
Mais vraiment, tu m'y fais penser,
Aurait-on voulu m'offenser?
Comment donc ! se jouer d'un homme de mon âge !
Me prend-on pour un écolier?
Mon neveu, nous savons à quoi l'honneur engage ;
Et nous sommes francs du collier.
Nous verrons si Dalin défendra sa conquête
Comme un preux chevalier.
LINVAL, *à part.*
Dalin, preux chevalier!
Mon oncle a-t-il perdu la tête?
DORIMON.
Nous manquer de parole au moment de la fête !
Parbleu, le tour est singulier!
LINVAL.
Mon oncle, un peu moins de colère.
Dalin est un bon homme, et sa faute est légère.
Sans l'aveu de sa nièce il s'était engagé.
Il en est le tuteur, il n'en est pas le maître ;
Et c'est elle-même, peut-être,
Qui vous trouve un peu trop âgé.
DORIMON.
Est-il plus jeune, lui?
LINVAL.
Mais croyez qu'il se vante.
DORIMON.
Non, non, c'est lui qui me supplante ;
Et je veux en être vengé.
LINVAL.
Ecoutez-moi, je vous conjure.
DORIMON.
Voilà donc comme tu prends feu,
Quand il s'agit de mon injure?
LINVAL.
Mais ce n'en est pas une.
DORIMON.
Oh! non, ce n'est qu'un jeu
LINVAL.
Ah ! mon cher oncle ! la clémence
Est une si belle vertu !
DORIMON.
Et, si l'on t'enlevait ta maîtresse, aurais-tu
La bonté d'oublier cette légère offense?
Va, je n'ai pas besoin de toi pour ma défense.
Un autre peut-être osera
Disputer à Dalin le cœur de sa pupille.
LINVAL.
Ciel ! qu'entends-je ?
DORIMON.
Un autre sera
Plus hardi que toi, plus habile ;
Un autre enfin l'épousera.
LINVAL.
Ah ! si c'est là votre vengeance,
Vous serez obéi.
DORIMON.
Non, tu m'as refusé.
LINVAL.
Rien au monde n'est plus aisé ;
Et Lucette avec nous sera d'intelligence.
DORIMON.
Tu crois donc avoir son aveu?
LINVAL.
Mais, j'y ferai tout mon possible.
DORIMON.
Il faudrait, pour cela, l'aimer toi-même un peu.
LINVAL.
Oh! moi, vous le savez, j'ai le cœur si sensible !
DORIMON.
Et lui persuader que le don de sa main

Ne dépend que d'elle.

LINVAL.

Oui, laissez, laissez-moi faire.

DORIMON.

Mais à se décider crois-tu qu'elle diffère?

LINVAL.

Tenez, si vous voulez, tout sera fait demain.

DORIMON.

Demain? C'est bien tard!

LINVAL.

Ce soir même,
Si vous voulez.

DORIMON.

Ce soir! Je n'avais donc pas tort,
Mon drôle? et je vois bien que vous êtes d'accord.

LINVAL.

Il est vrai. Pardonnez.

DORIMON.

Ah! c'est donc toi qu'elle aime?
Je m'en doutais.

SCÈNE VIII.

DORIMON, Mme SAINT-CLAIR, LINVAL.

Mme SAINT-CLAIR.

Eh bien? Qu'est-ce donc? Qu'ai-je appris?
Mon frère!...

DORIMON.

Est mon rival, et j'en suis peu surpris.
Mais ce fripon, cette friponne,
Mon neveu, votre nièce... Ils s'aimaient.

Mme SAINT-CLAIR.

Tout de bon?

DORIMON.

Ils nous trompaient.

Mme SAINT-CLAIR.

Cela m'étonne.
Ma nièce une friponne, et Linval un fripon!

LINVAL.

Vous qui savez, madame, avec quelle innocence
Notre amour avait pris naissance,
De grâce, obtenez mon pardon.

DORIMON.

Oui-dà! Vous aussi, vous en êtes,
Madame?

Mme SAINT-CLAIR.

Et pourquoi pas? est-ce un mal de chérir
Deux jeunes enfants très-honnêtes?
Est-ce un mal de vouloir guérir
D'un fol amour deux vieilles têtes?

DORIMON.

Vieilles têtes: c'est un peu fort.

Mme SAINT-CLAIR.

Non, vous allez voir que j'ai tort.

AIR.

En conscience,
C'est bien à vous
D'être amoureux, d'être jaloux!
Vous me causez tous
Une impatience!
Mais où prenez-vous
Tant de confiance?
Allez, vous êtes de vieux fous.
Eh oui, vraiment, c'est bien à vous
D'être amoureux, d'être jaloux!
L'on vous en donnera
Des épouses fidèles,
Jeunes, belles,
Fidèles.
Eh oui, l'on vous en donnera;
Exprès pour vous on en fera.
N'avez-vous pas de la jeunesse
Mis à profit tous les instants?
Eh bien, chaque chose a son temps.
Faut-il que le plaisir renaisse,
Comme les fleurs, tous les printemps?
Tenez, voyez ce portrait:
Je ressemblais trait pour trait.
J'étais jeune, assez jolie;
On m'aimait à la folie.
Eh bien, l'on ne m'aime plus.
Faut-il que je me désole?
Non, non. Le temps qui s'envole;
Rit de nos vœux superflus.
En conscience, etc.

DORIMON.

Et voilà, voilà de mes femmes.
On n'en fait plus; c'est du bon temps.

Mme SAINT-CLAIR.

Le temps ne vieillit point les âmes;
On peut, quand on est sage, être jeune à cent ans.

DORIMON.

C'est bien dit: soyons sage. Allons, plus de dispute.
Mais je veux que Dalin, comme moi, s'exécute.
Qu'à sa nièce il rende son bien;
Je donne à Linval tout le mien.

Mme SAINT-CLAIR.

Et le mien, n'est-il pas à ma chère Lucette?
Il lui fut promis au berceau.
D'abord, je ferai son trousseau,
Et dans quelque temps sa layette.
Mais, jeune homme, souvenez-vous
Que vous seriez indigne d'elle,
Si des amants et des époux
Vous n'étiez pas le plus fidèle.

LINVAL.

Ah, Dieu! j'en serai le modèle.

Mme SAINT-CLAIR.

AIR.

Vous auriez affaire à moi,
Si vous lui manquiez de foi.
Gardez-vous, gardez-vous d'aller prendre
Les faux airs de nos francs étourdis;
Car, tenez, c'est moi qui vous le dis:
Si ce cœur innocent, doux et tendre,
Si ce cœur s'était laissé surprendre,
Le trompeur aurait affaire à moi.
Gardez-vous de lui manquer de foi.
Ma Lucette est si touchante!
C'est comme une jeune plante
Qui cherche un appui léger.
Mais n'allez pas l'affliger;
C'est moi qui serais méchante.
Vous auriez affaire à moi,
Si vous lui manquiez de foi.

SCÈNE IX.

LUCETTE, DALIN, DORIMON, Mme SAINT-CLAIR, LINVAL.

DALIN.

Ma sœur, je ne me sens pas d'aise.

Mme SAINT-CLAIR.

Quoi donc!

DALIN.

Nous allons être heureux;
Elle y consent.

LINVAL.

O ciel!

DALIN.

Que Dorimon s'apaise,
Et qu'il soit de la noce, en rival généreux.

Mme SAINT-CLAIR.

Mais, mon frère, ne vous déplaise,
Vous rêvez quelquefois. Avez-vous bien l'aveu
De ma nièce?

DALIN.

Oui, l'aveu formel et volontaire.
Adieu. Je cours chez le notaire;
Et je compte ce soir sur l'oncle et le neveu.

SCÈNE X.

LINVAL, LUCETTE, Mme SAINT-CLAIR, DORIMON.

QUATUOR.

LINVAL.

Qu'ai-je entendu?

Mme SAINT-CLAIR.

C'est une ruse.

DORIMON.

Ceci pourtant passe le jeu.

LINVAL.

Lucette!

Mme SAINT-CLAIR.

Il se flatte, il s'abuse.

LINVAL.

Lucette !

Mme SAINT-CLAIR.

Eh non, ce n'est qu'un jeu.

(A Lucette.)

N'est-il pas vrai? Ce n'est qu'un jeu.

LUCETTE.

Hélas ! non, ce n'est point un jeu.

LINVAL ET DORIMON.

Quoi, Lucette! vous { me / nous } trompez !
Du coup mortel vous { me / le } frappez !

Mme SAINT-CLAIR.

Mais rien n'est plus étrange.
Mais, mon enfant, dis-moi,
Est-ce que ton cœur change,
Et lui manque de foi?

DORIMON.

Mais rien n'est plus étrange.
Lui manquez-vous de foi?

LINVAL.

Quel changement étrange !
Vous! me manquer de foi!

Mme SAINT-CLAIR.

Réponds-moi donc.

DORIMON.

Répondez-nous.

LINVAL.

Répondez-moi.

LUCETTE.

Laissez-moi, Linval, laissez-moi.
Je ne suis pas digne de haine.

Mme SAINT-CLAIR ET DORIMON.

A quoi bon redoubler sa peine?
A quoi bon le désespérer?

LINVAL.

Elle veut redoubler ma peine;
Elle veut me désespérer.

Mme SAINT-CLAIR ET DORIMON.

Parlez-nous, au lieu de pleurer.

LUCETTE.

Un devoir rigoureux m'enchaîne.

TOUS LES TROIS.

Et quel devoir? Et quel devoir?

LUCETTE.

Un pouvoir absolu m'entraîne.

TOUS LES TROIS.

Et quel pouvoir? Et quel pouvoir?

LUCETTE.

J'ai lu ces mots de la main de mon père :
Sur une fille qui m'est chère,
Je vous remets tout mon pouvoir.

LINVAL.

Il a sur vous les droits d'un père :
Voilà mon arrêt, le voilà.

DORIMON.

Elle obéit aux lois d'un père :
Je n'ai rien à dire à cela.

LUCETTE.

Il a sur moi les droits d'un père :
Voilà mon malheur, le voilà.

Mme SAINT-CLAIR.

Ah! mon frère, mon cher frère!
Vous abusez des droits d'un père.
Vous ne m'aviez pas dit cela.

LINVAL, LUCETTE, DORIMON.

Ah! quelle loi sévère!

Mme SAINT-CLAIR.

Voilà donc le mystère!
Et vous m'attendiez là?

TOUS LES TROIS.

Ah! quel devoir! qu'il est sévère!

Mme SAINT-CLAIR.

Paix, ne vous désolez pas.

LINVAL, LUCETTE, DORIMON.

Dans { nos malheurs, / ce malheur, } que faire, hélas!

Mme SAINT-CLAIR.

Je médite dans ma tête,
J'imagine un trouble-fête
Auquel il ne s'attend pas.
Savez-vous l'astrologie?

DORIMON, LINVAL, LUCETTE.

Qui? moi? non. Ni moi. Ni moi.

Mme SAINT-CLAIR.

Croyez-vous à la magie?

DORIMON, LINVAL, LUCETTE.

Qui? moi? non. Ni moi. Ni moi.

Mme SAINT-CLAIR.

Eh! laissez donc faire à moi.

DORIMON.

Vous y croyez de bonne foi?

Mme SAINT-CLAIR.

Nous y croyons, mon frère et moi.

LINVAL ET LUCETTE.

Pour nous unir ensemble,
Vous aurez son aveu?

Mme SAINT-CLAIR.

Vous allez voir dans peu.

LINVAL.

J'espère.

LUCETTE.

Et moi je tremble.

DORIMON.

Ah! quel plaisir d'unir ensemble
Votre Lucette et mon neveu!

Mme SAINT-CLAIR.

Je veux les voir unis ensemble,
Et qu'il y donne son aveu.
On a joué chez vous la comédie?

DORIMON.

De nos amis c'est la folie.

Mme SAINT-CLAIR.

Rassemblez-les.

DORIMON.

Je vous entends.

Mme SAINT-CLAIR.

Oui, vous serez tous contents.
Ah, mon frère!
Mon cher frère!
Vous abusez des droits d'un père?
Vous ne m'aviez pas dit cela.

DORIMON.

Lui, qui croit qu'on le préfère,
Il ne s'attend pas à cela.

LINVAL ET LUCETTE.

Voilà donc le mystère!
Quel appui nous avons là!

Mme SAINT-CLAIR.

Laissez, laissez-moi faire;
Vous serez tous contents.

LES TROIS.

Laissons, laissons-la faire;
Nous serons tous contents.
Je vous entends :
C'est le mystère.

Mme SAINT-CLAIR.

Songez à notre affaire :
Allez, je vous attends.

LES TROIS.

Et nous serons tous contents?

Mme SAINT-CLAIR.

Et vous serez tous contents.

SCÈNE XI.

LUCETTE, seule.

AIR.

Comme un éclair, la flatteuse espérance
Brille à mes yeux et semble voltiger.
En moi renaît le calme et l'assurance;
Je ne vois plus que l'ombre du danger.
Calme trompeur, hélas! vaine assurance
Comme un éclair, comme un éclair léger,
Bientôt s'envole et s'éteint l'espérance;
Et je revois l'image du danger.
Comme un éclair, la flatteuse espérance
Brille à mes yeux, et semble voltiger.
Pour la saisir mon cœur s'élance;
Elle s'enfuit comme un songe léger.

SCÈNE XII.

LINVAL, LUCETTE.

LINVAL, *en traversant le théâtre.*

Tout ira bien. Chacun fait son rôle à merveille.
C'est moi qui serai le devin.

SCÈNE XIII.

LUCETTE, seule.

Hélas! comment jusqu'à la fin
Jouer, sans se trahir, une scène pareille?
Les voilà qui vont commencer.
Ah! quel moment je vais passer!
(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

DALIN, seul.

Tandis que le contrat se dresse,
Mes astrologues vont venir;
Et je veux de leur art tirer, avec adresse,
Le secret de mon avenir.

SCÈNE XV.

LINVAL, DALIN.

LINVAL, *à part.*

Quel bonheur m'est prédit!

DALIN, *à part.*

Qu'est-ce donc qui l'agite?

LINVAL.

Ah! monsieur, félicitez-moi.

DALIN.

Et de quoi voulez-vous que je vous félicite?

LINVAL.

De ma bonne aventure.

DALIN.

Est-ce qu'ils vous l'ont dite?

LINVAL.

S'ils me l'ont dite, ah! je le croi.
(En lui montrant sa main.)

AIR.

Voyez-vous ces lignes?
Ce sont là les signes
D'un bonheur sans fin.
Fille jeune et belle
Me promet sa main,
Son cœur et sa main;
Et s'il dépend d'elle,
Son amant fidèle
Aura, dés demain,
Son cœur et sa main.
Voyez-vous ces lignes?
Ce sont là les signes
D'un bonheur sans fin.
Un astre malin
Nous poursuit sans cesse;
Mais, sur son déclin,
Le voilà qui baisse.
Oui, monsieur Dalin,
Le voilà qui baisse;
Son effort est vain.
Voyez-vous ces lignes, etc.

DALIN.

L'astre malin sera bien sot,
N'est-ce pas?

LINVAL.

Je l'espère.

DALIN.

Ah!... je crois les entendre.
Que Lucette vienne au plus tôt;
Et laissez-moi seul les attendre.
(Marche et entrée des Bohémiens.)

SCÈNE XVI.

LES BOHÉMIENS, DALIN, LUCETTE.

DALIN.

Çà, voyons: qui de vous lira dans ma planète?

UNE BOHÉMIENNE.

Moi.

DALIN.

Vous?

LA BOHÉMIENNE.

Donnez la main. Vous tremblez?

DALIN, *bas.*

J'avoûrai
Que mon avenir m'inquiète.

LA BOHÉMIENNE.

Bon, bon! dans un moment je vous l'éclaircirai.
(Elle lui regarde attentivement dans les mains, et puis dans les yeux.)

AIR.

Ah! le beau jour!
C'est une fête.
Est-ce l'amour
Qui vous l'apprête?
Oui, c'est la fête
De l'amour.
Au son des hautbois on y danse;
Le vin coule avec abondance.
L'heureux destin! l'heureux destin,
Si tout ressemble à ce festin!
Mais j'entends l'orage qui gronde.
Ah! quelle crainte vous poursuit!
Je vois, dans l'horreur de la nuit,
Le noir soupçon qui fait sa ronde;
Et je vois l'amour qui s'enfuit.

DALIN, *avec humeur.*

C'est là ce que dit ma planète?
Elle n'a pas le sens commun.
Voyons, à présent, si quelqu'un
Lira plus clairement dans la main de Lucette.

LINVAL, *déguisé en Bohémien, tenant la main de Lucette.*

AIR DIALOGUÉ.

Autour d'elle, sans dessein,
Que de plaisirs elle attire!

DALIN.

Oui, c'est bien dit, sans dessein.

LINVAL.

J'en vois voler un essaim.
Que de cœurs sous son empire
Elle engage sans dessein!

DALIN.

Oui, c'est bien dit, sans dessein.

LINVAL.

Elle est sage.

DALIN.

Ah! je respire.

LINVAL.

Elle est sage; mais enfin...

DALIN.

Mais enfin! Quoi donc? qu'est-ce à dire?

LINVAL.

Autour d'elle sans dessein, etc.
Mais quelle métamorphose!
(La symphonie rappelle le songe, en imitant le chant du coq.)

DALIN.

C'est mon songe.

LINVAL.

Et co... comment
S'est opéré ce changement?

DALIN.

Voilà ma poule.

LINVAL.

Et co... comment?

DALIN.

Voilà le coq.

LINVAL.

Et co... comment
S'est opéré ce changement?

DALIN.

Paix donc, paix, vous dis-je, et pour cause.

LINVAL.

Oui, je me tais, et pour cau... cause.
Mais que vois-je rôder dans l'air?

DALIN.

C'est le milan, rien n'est plus clair.

LINVAL.

Et oui vraiment, rien n'est plus clair.

LUCETTE, *avec l'air de l'effroi.*

Monsieur, qu'est-ce donc qu'il veut dire?

Mon songe va-t-il s'avérer?
Il me fait peur.

DALIN.

Loin d'en pleurer,
Crois-moi, Lucette, il en faut rire.
Va-t'-en.
(Lucette se retire.)

SCÈNE XVII.

DALIN, LES BOHÉMIENS.

DALIN.

Ce n'est pas tout que de nous affliger.
Dans les astres vous savez lire :
Mais savez-vous les corriger?

LA BOHÉMIENNE.

Si nous le savons? Laissez faire.
Ayez-moi seulement une glace bien claire;
Et pour talisman je ne veux
Qu'un ruban, qui trois fois ait noué les cheveux
De celle à qui vous voulez plaire.

DALIN.

Je l'aurai. C'est donc là ce qui forme les nœuds?

LA BOHÉMIENNE.

Ah! que n'ai-je vos noms, écrits, comme l'on signe,
En blanc, de votre main, et sur la même ligne!
Le charme irait bien mieux! Mais je puis m'en passer.

DALIN.

Nous les aurons aussi.

LA BOHÉMIENNE.

Je vais donc commencer.
(Dalin sort.)

SCÈNE XVIII.

LES BOHÉMIENS.

CHOEUR.

O grand Albert!
Descends des sept planètes.
Matthieu Lænsberg,
Prête-nous tes lunettes.
Et toi, qui fais le nouvel an,
Célèbre almanach de Milan!

SCÈNE XIX.

Mme SAINT-CLAIR, LES BOHÉMIENS.

Mme SAINT-CLAIR.

Eh bien? notre homme...

LE CHOEUR, *bas*.

Allez-vous-en.

Mme SAINT-CLAIR.

Dites-moi donc où vous en êtes?

LE CHOEUR.

Allez-vous-en, allez-vous-en.
(Elle sort.)

SCÈNE XX.

LE CHOEUR.

O grand Albert!
Descends des sept planètes.
Matthieu Lænsberg,
Prête-nous tes lunettes.
Et toi, qui fais le nouvel an,
Célèbre almanach de Milan!
A votre voix tout le ciel tremble.
Vous l'arrangez, le dérangez.
S'il n'est pas tel que bon vous semble,
D'un tour de main vous le changez.
On voit arriver pêle-mêle
Les vents, et la pluie, et la grêle,
La giboulée, et le beau temps,
Un rude hiver, un doux printemps.
O grand Albert, etc.

SCÈNE XXI.

DALIN, LES BOHÉMIENS.

DALIN.

Tenez, je vous apporte un ruban de Lucette,
Et nos deux noms, en blanc, écrits de notre main.

LA BOHÉMIENNE, *à un Bohémien*.

C'est assez. Venez, sage Osmin.
Tenez, combinez-moi ces deux noms. Prenez garde,
En faisant vos calculs, de ne pas vous tromper.

DALIN, *à la Bohémienne*.

Permettez-vous que je regarde?

LA BOHÉMIENNE.

Oh! j'ai de quoi vous occuper.
A genoux. C'est dans cette glace
Que je vais conjurer l'influence des cieux.
Mais de cette claire surface
Gardez-vous bien, surtout, de détacher vos yeux.

SCÈNE XXII.

DALIN, LES BOHÉMIENS, Mme SAINT-CLAIR, DORIMON, LINVAL ET LUCETTE.

(Ceux-ci se tiennent éloignés pendant le duo, et ne se présentent qu'à propos, derrière la glace transparente que Dalin prend pour un miroir.)

DUO.

LA BOHÉMIENNE.

Ne troublez pas le mystère.

DALIN, *à genoux*.

Ne troublons pas le mystère.

LA BOHÉMIENNE.

Soyons immobile.

DALIN.

Soyons immobile.

LA BOHÉMIENNE.

Fort bien.
Que voyez-vous?

DALIN.

Je ne vois rien.

LA BOHÉMIENNE.

Que voyez-vous?

DALIN.

Le charme opère.
Je vois Lucette. Elle sourit.

LA BOHÉMIENNE.

Elle sourit?

DALIN.

Elle sourit.

LA BOHÉMIENNE.

Voyez-vous à qui s'adresse
Ce regard plein de tendresse?
C'est à l'amant qu'elle chérit.

DALIN.

Ciel! est-ce à moi que s'adresse
Ce regard plein de tendresse?
Est-ce l'amour qui l'attendrit?

LA BOHÉMIENNE.

Oui, c'est l'amour qui l'attendrit.
Ne troublez pas le mystère.

DALIN.

Ne troublons pas le mystère.

LA BOHÉMIENNE.

Vous le voyez, le charme opère.

DALIN.

Oui, je le vois, le charme opère.
Comme Lucette s'attendrit!

LA BOHÉMIENNE.

Et c'est l'amour qui l'attendrit!

DALIN.

Quoi! c'est l'amour qui l'attendrit!

LA BOHÉMIENNE.

Oui, c'est l'amour qui l'attendrit.
Voici le moment de la crise.
Gardez-vous bien d'une surprise.

DALIN.

N'ayez pas peur, je tiendrai bon.

LA BOHÉMIENNE.

Prenez-y garde.

DALIN.

Oh! non, non.

LA BOHÉMIENNE.

Prenez-y garde, et tenez bon.

DALIN.

N'ayez pas peur : je tiendrai bon.

LA BOHÉMIENNE.

Ne voyez-vous pas un homme?

DALIN.

Oui; mais...

LA BOHÉMIENNE.
Mais, quoi ?
DALIN.
Mais cet homme,
Mais cet homme n'est pas moi ;
Et c'est Linval qu'on le nomme.
LA BOHÉMIENNE.
Je le sais. Voyez-vous comme
A Lucette il prend la main ?
DALIN.
Oui, je vois comme
A Lucette il prend la main.
L'infidèle ! Est-il possible !
C'est pour lui qu'elle est sensible ?
LA BOHÉMIENNE.
Laissez faire.
DALIN.
Est-il possible !
LA BOHÉMIENNE.
L'affaire est en bon chemin.
DALIN.
Ah ! quel supplice inhumain !
De quels yeux il la regarde !
LA BOHÉMIENNE.
Prenez garde,
Et tenez bon.
DALIN.
De quels yeux il la regarde !
LA BOHÉMIENNE.
Non, ce n'est pas tout de bon ;
A mon art tout est possible.
J'ai le secret infaillible
De disposer de sa main.
DALIN.
L'infidèle ! Est-il possible !
C'est pour lui qu'elle est sensible.
Ah ! quel supplice inhumain !
LA BOHÉMIENNE.
Ce n'est rien qu'une menace.
DALIN.
C'est bien pis qu'une menace.
LA BOHÉMIENNE.
Si je souffle sur la glace,
Dans le moment tout s'efface.
DALIN.
Soufflez donc sur cette glace.
Ah ! de grâce ! allons au fait.
LA BOHÉMIENNE.
Vous en allez voir l'effet.
DALIN.
O ciel ! Dorimon les embrasse !
LE CHOEUR.
C'est fait.
DORIMON.
C'est fait. De votre main
Vous avez terminé l'affaire.
DALIN.
Quoi ! de ma main !
TOUS.
De votre main.
N'avons-nous pas votre blanc seing ?
DALIN.
C'est un larcin.
TOUS.
A bon dessein
On peut faire un petit larcin.
MADAME SAINT-CLAIR.
C'est pour vous une bonne affaire.
DALIN.
C'est un larcin, c'est un larcin.
DORIMON.
C'est pour vous une bonne affaire.
DALIN.
C'est un larcin, c'est un larcin.
TOUS.
On ne l'a fait qu'à bon dessein.
DORIMON.
Le sage Osmin est mon notaire.
DALIN.
Ah ! le perfide ! ah ! le faussaire !
TOUS.
C'est pour vous une bonne affaire.
Le sage Osmin...
DALIN.
C'est un faussaire.
DORIMON.
C'est mon notaire.
DALIN.
C'est un larcin, c'est un larcin.
MADAME SAINT-CLAIR.
Allons, mon frère, allons, courage.
Notre pupille est notre enfant.
LUCETTE.
Un peu de ruse est de notre âge ;
Et, comme on peut, on se défend.
LINVAL.
Un peu de ruse est de notre âge ;
Et, comme on peut, on se défend.
MADAME SAINT-CLAIR.
Allons, mon frère, allons, courage.
Est-ce à vous de faire l'enfant ?
LINVAL ET LUCETTE.
Un peu de ruse, etc.
DORIMON.
Allons, mon cher, allons, courage.
Est-ce à vous de faire l'enfant ?
LES QUATRE.
Vous jouirez / Nous jouirons } de { votre / notre } ouvrage.
Votre / Notre } pupille est { votre / notre } enfant.
DALIN.
Oui, c'est bien dit. Mais moi, j'enrage.
Comme le drôle est triomphant !
DORIMON ET MADAME SAINT-CLAIR.
L'amour jouit de notre ouvrage :
C'est par nous qu'il est triomphant.
LINVAL ET LUCETTE.
L'amour jouit de votre ouvrage :
C'est par vous qu'il est triomphant.
DALIN.
Oui, c'est bien dit. Mais moi, j'enrage.
Comme le drôle est triomphant !
COUPLETS.
MADAME SAINT-CLAIR.
Veut-on que la bonne aventure
N'ait rien de douteux ni d'obscur ?
Le plus facile et le plus sûr,
C'est d'interroger la nature.
Chacun de nous a son devin,
Qui ne répond jamais en vain.
DORIMON.
On sait assez, quand on est sage,
Ce que promet le lendemain.
Mais ce n'est pas sur notre main,
C'est dans nos cœurs qu'est le présage.
Chacun de nous a son devin,
Qui ne répond jamais en vain.
MADAME SAINT-CLAIR.
Lorsqu'un vieillard veut encor plaire,
Qu'il se demande : « Est-ce mon tour ?
« Est-ce l'étoile de l'amour
« Qui me domine et qui m'éclaire ? »
Chacun de nous a son devin,
Qui ne répond jamais en vain.
DALIN.
J'avais prévu ce qui m'arrive ;
Et j'avais là, je ne sais quoi,
Qui me disait : « Retire-toi :
« Il faut qu'à son tour chacun vive. »
Oui, la vieillesse a son devin,
Qui ne répond jamais en vain.
LINVAL.
Pour être heureux avec ma femme
Je ne lirai pas dans les cieux :
Je lirai mon sort dans ses yeux.
LUCETTE.
Je lirai le mien dans ton âme.
TOUS LES DEUX.
L'amour sera notre devin,
Il ne répond jamais en vain.

LAURETTE,

comédie en un acte et en prose, mêlée d'ariettes,

Représentée pour la première fois par les comédiens italiens ordinaires du roi, le 23 juillet 1777.

TIRÉE DES CONTES MORAUX DE MARMONTEL,

MUSIQUE DE DEMEREAUX.

Le théâtre représente l'entrée du parc attenant au château de Luzi. La décoration est terminée par une grille ouverte et quelques maisons du village, parmi lesquelles il est censé qu'ést celle de Basile. Il est à présumer que le bal est fort près de l'endroit de la scène.

Personnages.	*Acteurs.*
LE COMTE DE LUZI, seigneur du village, et amoureux de Laurette	MM. JULIEN.
LE MARQUIS DE CLANCÉ, ami du comte de Luzi	MICHU.
BASILE, père de Laurettte	NARBONNE.
LAURETTE, fille de Basile	Mlle COLOMBE.
COLIN, fermier, prétendu de Laurette	M. TRIAL.
CLAUDINE, jeune veuve, fermière, amoureuse de Colin	Mme DE MOULINGHEN.

La scène se passe au village de Luzi.

SCÈNE I.

LE COMTE, LE MARQUIS.

DUO.

LE COMTE.	LE MARQUIS.
Laissez-moi vous cacher ma peine;	Pourquoi me cacher votre peine?
Laissez-moi cacher mes ennuis;	Pourquoi me cacher vos ennuis?
Vous ne pouvez calmer la gêne	Je veux faire cesser la gêne
Qui trouble mes sens interdits.	Qui trouble vos sens interdits.
Une douleur secrète	Quelle douleur secrète
S'empare de mon cœur;	Maîtrise votre cœur?
Et mon âme inquiète	De votre âme inquiète
Ne respire que la douleur.	Éloignez la douleur.
Laissez-moi, etc.	Pourquoi, etc.

LE MARQUIS. Eh quoi! mon cher comte, des secrets pour moi! vous êtes triste, rêveur..., votre âme souffre, et la mienne a perdu ses droits à la consoler!... Vous ne me répondez pas... Ah! mon ami! l'amour, sans doute, l'amour a produit ce changement subit, et je me trompe fort, ou j'en connais l'objet.

LE COMTE. Que me dites-vous, marquis..., moi, amoureux, et vous, instruit d'un secret... Et par qui?

LE MARQUIS. Par vous. Au nom de la jeune Laurette, vingt fois devant moi vous vous êtes trahi vous-même. Ce grand système d'indifférence dont vous vous faisiez gloire, n'a pas tenu contre deux beaux yeux... Mais on rougit d'avouer sa défaite.

LE COMTE. Moi, rougir! Non, marquis, non: ce serait outrager celle que j'aime. La douce habitude de déposer mes peines et mes plaisirs dans le sein de mon plus tendre ami, ne sera point perdue pour un fol amour... Oui, c'est Laurette qui empoisonne ma vie, jusqu'ici tranquille. Vous l'avouerai-je, enfin? je lui dois toutes mes vertus... Quand je soulageais les malheureux habitants de ce village, lorsque la grêle avait détruit tout espoir de vendange; quand mes bienfaits ranimèrent leurs espérances perdues, c'était à Laurette que je rendais hommage: je désirais lui plaire et mériter son estime... Cependant je m'imposais l'effort de la fuir... Je crus vaincre ma passion..., mais loin d'elle mon supplice était trop affreux... Le temps et l'éloignement semblaient ajouter encore à mon amour, et je reviens plus amoureux que jamais.

LE MARQUIS. Pauvre philosophe! après avoir résisté courageusement aux belles de notre capitale, un petit minois de village vous tourne la cervelle! Heureusement, cet amour n'est qu'un caprice que le temps et l'absence détruiront. Quoi que vous en disiez, nous savons à quoi réduire ces transports, que l'on dit devoir être éternels.

ARIETTE.

L'amour est une faiblesse,
Dont il faut défendre son cœur;
S'en amuser est sagesse,
S'en occuper est une erreur. *Fin.*
Laissons, laissons aux amants
Des romans
Cette constance,
Cette espérance,
Qui jamais ne tarit;
Aujourd'hui l'on en rit.
Pour s'aimer à la mode,
On se cherche tant qu'on se plait,
C'est un fait:
Rien, mon ami, n'est si commode,
Une querelle a mille attraits;
On se boude, on se raccommode,
Pour se bouder encore après.
L'amour, etc.

LE COMTE. En ce cas, plus de mariage, car sans un amour parfait...

LE MARQUIS. Le mariage aujourd'hui est-il ce qu'il doit être? Dans les grands il unit les fortunes; et dans le peuple, le plus souvent, des malheureux. Il est vrai que je n'ai pu m'empêcher de remarquer Laurette. La vertu brille dans tous ses traits; et, sous le simple habit qui la couvre, elle semble annoncer une naissance au-dessus du commun.

LE COMTE, *vivement*. Oui, oui, mon ami!

ARIETTE.

Laurette pauvre, infortunée,
Semble être née
Pour nous donner la loi :
Sans trop savoir pourquoi,
On la révère;
Elle sait plaire;
C'est un je ne sais quoi,
Qui nous enchaîne,
Qui nous mène
Sous sa loi.
Mais quelle est sa naissance!
Une fille des champs!...
Des parents
Indigents.
Triste orgueil, garde le silence!
Préjugés, soyez moins puissants!
Laurette, etc.

LE MARQUIS. Luzi, Luzi, si vous restez, vous êtes perdu... Fuyez... Partons ce soir, tout à l'heure, le plus tôt que nous pourrons... Vous le devez..., j'en exige votre parole.

LE COMTE, *soupirant*. Eh bien!... je vous le promets... Voici le père de Laurette... : il s'avance de ce côté, et paraît pensif. Serait-il malheureux? Interrogez-le sur sa situation : vous voyez mieux que moi..., je veux au moins lui faire du bien. Je vous laisse ensemble.

LE MARQUIS. Vous serez satisfait, mon cher comte, tranquillisez-vous. (*Le comte sort.*) Il est si doux de faire des heureux! qu'importe le motif?

SCÈNE II.

LE MARQUIS, BASILE arrive, en rêvant; il aperçoit le marquis, il veut se retirer.

LE MARQUIS. Restez, restez, Basile; quel sujet vous fait quitter le bal?

BASILE. Une affaire intéressante pour moi, monsieur; tout père sage doit songer à marier ses enfants. Je marie ma fille, et j'attends ici celui que je lui destine, pour convenir de nos faits. On ne saurait trop prendre de précautions.

LE MARQUIS. Je prends intérêt à ce mariage; et j'en veux faire les frais. On vous révère dans le pays, on vous aime, quoique vous y soyez depuis peu; c'est tout ce que je sais de vos aventures, et je serais curieux d'en savoir davantage : je juge, à votre façon de vous exprimer, que vous n'avez pas toujours habité la campagne.

BASILE. Puisque vous le désirez, je vais vous raconter...

LE MARQUIS, *l'interrompant*. Je vous en prie, et vous me ferez le plus grand plaisir.

ROMANCE [1].

La gloire a tant de charmes
Pour tous les cœurs français,
Que le métier des armes
Eut mes premiers souhaits :
Du printemps de ma vie
Je fis un noble emploi;
En servant ma patrie,
Et la gloire et mon roi.

A la mort de mon père,
Je ne me trouvai rien :
(Il montre sa maison.)
Ce petit coin de terre
Est mon unique bien.
Au-dessous de l'aisance,
Il est quelque plaisirs;
On vit dans l'abondance
Quand on est sans désirs.

Le nœud du mariage
Fixa bientôt mon cœur;
Laurette fut le gage
De ma première ardeur :
L'aurore de son âge
Embellit mes vieux jours,
Laurette douce et sage
En prolonge le cours.

J'ai tâché de donner à Laurette les vertus de sa mère, qui mourut en me laissant cet unique gage de notre amour... Pardonnez si le souvenir d'une tendre épouse m'afflige... Des débris de ma fortune j'acquis ce que je possède ici, et nous y sommes en paix : le Ciel bénit nos travaux; une mauvaise année ne doit pas décourager l'homme laborieux!

LE MARQUIS. Vous m'intéressez... Votre fille aime-t-elle celui que vous lui destinez?

BASILE. Non. Mais il est honnête homme; le cœur de ma fille est libre, et j'espère...

LE MARQUIS, *l'interrompant*. Oui; elle l'estimera; elle l'aimera, sans doute; je ne puis trop vous louer, mon cher Basile; je vous le répète; je me charge de cette noce, et je prétends vous être utile. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

BASILE, COLIN.

BASILE. Tu te fais bien attendre, Colin!

COLIN. Pardi, vous prenez bien votre temps! C'est la fête aujourd'hui; on danse, on joue, on boit, grâce à monseigneur; Dieu sait comme; je ne pouvais pas m'arracher du bal; oh! quelle gaieté! quelle folie! et j'y serais encore sans mamselle votre fille... Je vais vous conter tout cela.

ARIETTE.

La fête est ravissante,
Nos paysans sont joyeux;
Une gaîté charmante
Brille dans leurs yeux.
Ils ont l'âme satisfaite;
Et comme eux
Je l'aurais,
Mais;
Quand je danse avec Laurette
Elle paraît inquiète,
Son âme est émue,
Elle soupire tout bas,
Détourne la vue.
Et pourquoi cet embarras?
Puis en faisant la mine,
Elle me dit : « Colin,
Allez plus loin;
Claudine,
De votre soin
Peut avoir besoin. »

BASILE. Laurette t'envoie à Claudine? J'en suis ravi; voilà la meilleure nouvelle que je pouvais apprendre.

COLIN, *fâché*. C' n'est pas dire les choses en deux fois ça; je n' vous conçois pas : jarni! j' donnerais cent francs de bon cœur, pour n'être féru de votre fille comme je le suis...; vous dites..., vous vous dédites... Fi, ça n'est pas beau.

BASILE. Ecoute-moi jusqu'au bout. Non, mon ami, je ne me suis jamais dédit, et je n'ai qu'une parole...

[1] On peut la chanter sur l'air : *Dans ma cabane obscure*, ou *Jeune et novice encore*, ou *De mon Berger volage.*

COLIN, *l'interrompant.* Allons, ça va bien..... Après ?

BASILE. Mais examine. Laurette te renvoie à Claudine, ne vois-tu pas que c'est par jalousie; elle est fâchée que tu lui rendes des soins, donc elle t'aime. Ne t'inquiète plus, j'espère plus que jamais.

COLIN. J' crois qu' vous avez raison, beau-père. La voici, il ne faut pas qu'elle me voie : c'est vous qu'elle cherche. Elle ne peut rester où vous n'êtes pas. Comme elle vous aime! morbleu!... j'en suis presque jaloux... (*En s'en allant.*) Ne la grondez pas trop fort, pourtant, car un rien lui fait de la peine. Je vous attends par ici pour savoir ce qu'elle vous aura dit.

SCÈNE IV.

BASILE, LAURETTE.

LAURETTE. Ah! vous voilà, mon père! je vous cherche partout. (*Tendrement.*) Pourquoi m'avoir ainsi laissée?

BASILE. Loin comme près de toi, je suis toujours sans crainte. Je connais ma fille, et sa vertu me rassure... (*Avec finesse, en regardant Laurette.*) D'ailleurs, Colin a dû te tenir compagnie.

LAURETTE, *avec un peu d'humeur.* Que votre Colin est insupportable! qu'il est gauche! Il croit, en me serrant la main, à me faire crier, me témoigner beaucoup de tendresse; lorsqu'il danse avec moi, il ne sait ce qu'il fait, et ne voit rien : chacun rit de sa bêtise, il en rit encore plus fort que les autres; j'ai cru, en vérité, ne pouvoir me débarrasser de lui.

BASILE. Je conviens qu'il est simple; mais il est sage et laborieux; de plus il est riche. Trouve-moi un meilleur parti, ou quelqu'un qui puisse te plaire davantage; je te jure, en bon père, de ne jamais te contraindre... Un mari te deviendra un appui nécessaire quand je ne serai plus... Quoi! tes yeux sont remplis de larmes! Parle-moi, parle, ma Laurette, ouvre ton cœur à ton père. Je suis ton ami; que veux-tu, mon enfant?

ARIETTE.

(Tendrement.)

Je vous dois le jour,
Je vous dois plus encore;
D'un tendre retour
Votre fille s'honore...
Est-il pour moi de nœuds plus doux?
Je ne dois..., je ne veux..., mon père, aimer que vous.
Je ne voudrais pas vous déplaire;
Mais pourquoi donc nous séparer?
Près de vous, près d'un tendre père,
Est-ce à moi de rien désirer?

Je vous dois, etc.

BASILE. Ma fille, le temps te rendra plus raisonnable; mais ne parlons plus de choses qui t'affligent; retourne dans le bal, ma chère amie, dissipe-toi, amuse-toi, et songe que ton refus serait un sujet de chagrin pour moi. Je vais bientôt te rejoindre.

(Il l'embrasse.)

SCÈNE V.

LAURETTE, seule.

O mon père! faut-il te cacher l'état de mon âme! Non, il saura tout; ses sages conseils détruiront la folle passion dont mon cœur est rempli... Cher comte! faut-il me résoudre à t'oublier pour jamais! De toutes les filles du hameau il n'a distingué que moi; il semblait que je lui faisais grâce en le préférant à des gens de village; il m'en remerciait avec des yeux si tendres! d'un air si humble et si touchant!...

RÉCITATIF OBLIGÉ.

Quel trouble affreux m'agite en ce moment...
Quel avenir à mes yeux se présente...
Ah! tendre père, adoucis mon tourment;
Calme mes sens; par ta voix consolante
Ramène la paix dans mon cœur...
Ecoute..., écoute une trop faible amante...
Quoi! tu condamne une innocente ardeur...
Et tu me plains... Tu m'entends sans colère...
Oui, oui, tu m'ordonne en bon père,
De fuir un amant... De le fuir!...
Il le faut... Il faut obéir...
Luzi! Luzi! quel triste souvenir!

ARIETTE.

Il me jurait si tendrement
De m'adorer toute sa vie!
Mon âme, hélas! dans ce moment,
Par ses soupirs fut attendrie;
Sans lui parler, il devina
La tendresse qu'il m'inspira.
Une si douce sympathie
Fait le charme heureux des amants.
O Luzi! faut-il être chérie,
Et n'éprouver que des tourments!

SCÈNE VI.

LAURETTE, LE COMTE.

LE COMTE. Enfin, je vous trouve seule, belle Laurette... Vous paraissez interdite... Eh quoi! ma présence vous causerait-elle quelque chagrin?

LAURETTE. Du chagrin!... Ah! vous savez bien que non.

LE COMTE. Si vous le voulez, pourtant, nous retournerons au bal : à une condition, c'est que je n'y danserai qu'avec vous.

LAURETTE. Ce serait bien de l'honneur pour moi, mais cela fâcherait mes compagnes, et dans ce village on est si jaloux...

LE COMTE. On doit l'être sans doute de vous voir si jolie; c'est un malheur qui vous suivra partout.

LAURETTE. Moi! monseigneur!...

LE COMTE. Ah! de grâce, quittez ce froid respect, Laurette; l'Amour vous a fait mon égale; ce dieu connaît-il des distances entre nous!

LAURETTE, *à demi bas et soupirant.* Ah! il n'en est que trop, et je le sais bien, moi.

LE COMTE. Qu'entends-je? Se pourrait-il?... Répétez, Laurette, qu'avez-vous dit?

LAURETTE, *avec embarras.* Rien, je crois...

LE COMTE. Si vous m'aimez... Ah! belle Laurette, mon cœur est à vous dès longtemps; vous ne l'ignorez pas; ma naissance, mon état, ma fortune, tout est à vos pieds : parlez, Laurette, assurez mon bonheur en me disant : je vous aime.

LAURETTE.

ARIETTE.

(Naïvement.)

Je ne connais pas bien ce qu'on appelle amour;
Mais mon cœur cherche à le connaître.
Certain trouble enchanteur que vous avez fait naître
M'agite nuit et jour.
J'éprouve loin de vous une langueur extrême,
J'éprouve près de vous tout ce qui peut charmer :
Si c'est là ce qu'on nomme aimer,
Il est bien vrai que je vous aime.

LE COMTE. Ah! ma chère Laurette, vous m'aimez!... Je ne veux vivre que pour vous.

LAURETTE. Ah, dieux! je suis perdue : cette femme nous aura entendus... Tout le village va savoir que je vous aime... Je vais trouver mon père.

LE COMTE, *lui prenant la main avec enthousiasme.* Au nom de l'amour le plus tendre, promettez-moi de revenir... Que je vous voie : ne fût-ce

qu'un instant ; ce plaisir sera peut-être le dernier de ma vie.

LAURETTE. Laissez-moi.

LE COMTE. Non, non, Laurette, promettez-moi : j'ai les plus fortes raisons...

LAURETTE. Eh bien, oui, je reviendrai.

(Elle sort avec précipitation.)

SCÈNE VII.

CLAUDINE, seule.

(Elle est comme immobile, les deux poings sur les côtés, regardant partir le comte et Laurette.)

Ah, ah !... oui-dà ! c'est donc comme ça ! Qu'un coup d'œil pénétrant éclaircit de choses ! J'étais bien en colère, mais ceci me calme. Je ne m'étonne plus de la fierté de cette petite sotte : ce sont des seigneurs qu'il lui faut... Allez raconter ça, vous passerez pour une méchante, une mauvaise langue ; on ne dit pourtant que ce qu'on a vu.

ARIETTE.

(D'un ton bavard.)

Je ne suis pas médisante,
Ni méchante ;
Et je me garde bien
De dire rien
Qui puisse nuire
A mon prochain.
Mais tout ce qu'on voit luire
N'est pas or ;
Je dis encor :
Est-ce être méchante?
Est-ce être médisante ?
Quand on a vu...
Qui l'aurait cru !
Cette sucrée,
Si réservée,
Si mijaurée,
Avec un seigneur ?...
Ce petit cœur
N'est pas pour le village,
C'est un équipage,
Un grand étalage,
Qui la flatterait ;
C'est là son projet :
Elle est bien fine ;
Mais on devine.
Oh, oui, je saurai tout,
Et le dirai partout.

Je croyais Colin de ce côté... Que je suis folle d'aimer encore cet infidèle, qui m'a quittée pour un enfant !... sans expérience..., qui n'a rien et qui le ruinera. Moi, qui suis veuve de défunt maître Claude, qui était l'ami de son père, cela va tout seul : et puis je ne l'ai pas été chercher... Je le vois par ici, ce n'est pas moi qu'il compte trouver : il faut qu'il m'épouse déjà ; si ce que je vais lui dire ne le touche pas, nous verrons, nous verrons.

SCÈNE VIII.

CLAUDINE, COLIN.

COLIN, *sans voir Claudine.* Basile me demande du temps..., Laurette me rebute... Je comptais la rencontrer. Si je pouvais lui parler seul... (*Il aperçoit Claudine.*) Bon ! le diable m'envoie encore cette babillarde. (*Il veut s'en aller.*)

CLAUDINE *le retient par le bras.* Tu prétends m'éviter : mais il faut que tu me dises tout net que tu ne veux plus de moi, ou que tu en veux.

COLIN. Mais...

CLAUDINE. Point de barguignage, j'en suis lasse : d'ailleurs, je puis encore choisir ; comptes-tu qu'il n'y a que toi ?

COLIN, *brusquement.* Eh bien, choisissez donc : car, tenez, je ne veux plus vous épouser.

CLAUDINE. En ce cas-là, je t'épouserai, moi, je t'en assure.

COLIN. Malgré moi ?

CLAUDINE, *en colère.* Malgré toi, malgré ton père, malgré ta Laurette, et malgré tout le village. On verra si Claudine se laisse jouer ainsi. (*Elle s'attendrit.*) Avant que tu connaisses Laurette, s'il y avait un beau bouquet, un beau ruban dans le village, c'était moi qui l'avais, et c'était toi qui me l'avais donné. S'il y avait une fête quelque part, c'était toi qui m'y menais... (*Elle pleure.*) Enfin j'oubliais que j'étais veuve, et ton amour me semblait le premier de ma vie.

COLIN. Morbleu ! elle me fait encore de la peine... Tenez, laissez tout ça là : mariez-vous, puisque vous en avez tant d'envie : ça fera passer votre chagrin.

CLAUDINE, *avec colère.* Oui, oui, je me marierai, ingrat ! Au reste, je suis bien bonne ; le ciel est juste, va ; car on te rend ce que tu fais aux autres, et ceux qu'on te préfère... suffit... tu seras bien heureux, s'ils ne t'envoient pas bien loin.

COLIN. Que dites-vous ?

CLAUDINE. Je dis que ta Laurette est amoureuse de monseigneur, que monseigneur est amoureux d'elle, qu'ils étaient là tout à l'heure, qu'ils sont allés ensemble, et que cela ne finira pas bien pour toi.

COLIN, *après une pause.* V'là donc pourquoi on me rebute, v'là donc pourquoi on est si triste..., v'là donc pourquoi...

CLAUDINE. V'là donc pourquoi, v'là donc pourquoi... nigaud, si tu avais affaire à une femme sensée, te promènerait-elle comme ça ? Ça doit bien te faire rentrer en toi-même.

COLIN, *impatienté.* Laissez-moi, jarni ! je ferai comme vous, et je l'épouserai malgré vous, malgré monseigneur, malgré son père, malgré elle, malgré tout le village... Je vais avertir Basile de tout ce qui se passe.

CLAUDINE. Ah, tu le prends sur ce ton-là ! V'là monseigneur, il faut qu'il en décide.

SCÈNE IX.

LE COMTE, COLIN, CLAUDINE.

LE COMTE. Laurette n'est pas ici ? Je croyais l'y trouver... Encore cette femme !

TRIO.

COLIN.	LE COMTE.	CLAUDINE.
Monseigneur, ne l'écoutez pas.		Monseigneur, écoutez ma plainte.
	Quel embarras !	De m'aimer ce drôle a fait feinte. Mais je sais qu'il ne m'aime pas. Ah ! démens-moi, si tu l'oses.
Vous m'aimez, en suis-je la cause ? Ne m'aimez plus, laissez-moi là.		
	Je n'entends rien à tout cela, Une autre fois je vous rendrai justice ; Laissez-moi pour ce moment-ci.	
Ah ! monseigneur, j'attends votre justice ; De me laisser ordonnez-lui.		Ah ! monseigneur, j'attends votre justice. De m'épouser ordonnez-lui ; Car c'est son bien, c'est lui rendre service. Il aime une fillette, Fort jeune, et qui n'a rien ; Qui s'appelle Laurette.
	Qui s'appelle Laurette ?	Vous la connaissez bien.
	(*Après une pause.*) S'il est ainsi, j'ordonne Que vous ayez Colin ; A ce prix je lui donne, En prenant votre main, Cent louis pour le mariage.	
		Entends-tu bien, Colin ?

COLIN.	LE COMTE.	CLAUDINE.
	Mais Colin ne dit rien.	Vois-tu quel avantage?
Vos bontés me pénètrent l'âme.		Il y consent, je suis sa femme; Il m'aime encor, je le vois bien.

(Elle l'emmène malgré lui, sans le laisser répondre.)

SCÈNE X.

LE COMTE, seul.

C'est donc là le rustre auquel son père la destine ! Ah ! Laurette, êtes-vous faite pour lui? Connaîtra-t-il le prix de tant de charmes... Oui, Clancé, mes promesses sont vaines ; je ne partirai pas..., ou si je pars, ce sera sans vous, et avec l'objet sans lequel je ne puis vivre. Ma chaise est prête ; un laquais affidé me la conduira à l'autre bout du parc au moindre signal... Sans son aveu cependant il m'est impossible... Quoi ! je pourrais.... et si le changement... Écartons cette idée, soyons heureux ; je pourrai me servir de la crainte d'un mariage proposé..., oui, elle n'y résistera pas.

ARIETTE.

Triomphe, tendre amour, fais éclater ta gloire;
Mon cœur n'entend plus que ta voix ;
Toi seul remportes la victoire ;
Je ne veux suivre que tes lois.
Si la beauté, si la jeunesse,
Peuvent excuser une erreur,
Qui peut avoir plus de droits sur mon cœur
Que la beauté qui m'intéresse ?

SCÈNE XI.

LE COMTE, LAURETTE.

LAURETTE, *sans voir le comte.* Tout est prêt pour son départ ; je ne sais où il est ; partira-t-il sans me voir..., sans me rien dire... Ah! s'il m'aimait autant qu'il l'assure !

LE COMTE. Soyez plus juste, Laurette... Je vous cherchais, et depuis un instant.

LAURETTE. Vous m'écoutiez... vous cherchiez à entendre... Ah ! pouviez-vous douter de ce que je devais dire ! mais est-il vrai que vous partiez ?

LE COMTE, *en regardant Laurette.* Dans une heure.

LAURETTE. O ciel !

LE COMTE. Vous vous affligez de mon départ ; il me désole, et cependant si vous le vouliez, Laurette, il serait un moyen pour qu'il fît mon bonheur.

LAURETTE. Comment ?

LE COMTE. Laurette, ma chère Laurette, je vous respecte, vous le savez ; vous m'estimez, je dois le croire. Si vous consentiez... Laurette, ne m'en voulez pas.

LAURETTE. Expliquez-vous... Vous êtes troublé... Ah ! je le suis bien plus encore.

LE COMTE. Il faudrait... il faudrait partir avec moi.

LAURETTE, *ingénument.* Avec vous, avec mon père... eh oui... ; mais y consentira-t-il ?

LE COMTE. Je crains en effet... C'est ce qui me désespère ; mais, Laurette, ne pourrait-on pas lui cacher ?...

LAURETTE, *fièrement.* Lui cacher... Vous venez de dire que je vous estimais... Vous parlez à présent de fuir sans mon père ; je vous ai sans doute mal entendu.

LE COMTE. Ne vous offensez pas... Il est trop vrai...

LAURETTE, *vivement.* Vous continuez !... n'achevez pas ; vous voulez me tromper.

DUO.

LE COMTE.	LAURETTE.
Ah ! lisez, lisez dans mes yeux, Vous verrez que je suis sincère.	
	Laissez-moi fuir de ces lieux ; Je veux aller trouver mon père.
Que peux-tu craindre de moi ?	
	Je ne sais quel secret effroi...
Je t'adore ! Je t'honore ! Que peux-tu craindre avec moi?	
	Je sens un secret effroi...
Laurette, vous tremblez encore, Vous redoutez celui qui vous [adore !	
	La vertu m'ordonne de fuir.
L'amour m'ordonne de mourir. Sans toi, sans mon amie, Que m'importe la vie !... Laurette, décidez mon sort.	
Règle mon sort ; Mon cœur s'agite, Le tien palpite, Et c'est toi qui causes ma mort.	Dieux ! quel transport ! Mon âme s'agite, Mon cœur palpite : Est-ce à moi d'ordonner sa mort?

LAURETTE. Dieux ! où suis-je !

LE COMTE. Un mariage avantageux est offert pour moi, mes parents me pressent, je n'ai aucune raison pour justifier mon refus ; ton père le sait, il ne consentira pas à notre alliance par une cruelle délicatesse. Je sens combien j'exige de toi, mais il le faut. Une fois chez moi, reconnue pour l'objet de ma flamme, ton père, fier, mais sensible, ne pourra plus refuser son consentement.

LAURETTE, *tremblant.* Une autre alliance !...Vous épouseriez...

LE COMTE. Oui, demain peut-être, mon désespoir, si tu me refuses, me forcera...

LAURETTE. Demain ?...

LE COMTE. Demain..., et ce sera toi qui l'auras voulu.

LAURETTE, *très-troublée.* Et vous dites que mon départ... est le seul moyen...

LE COMTE. Je... te jure...

LAURETTE. Mais mon père enfin...

LE COMTE. Pour diminuer sa douleur, pour lui apprendre nos projets... Mes bienfaits ont déjà prévenu ses besoins. Je veux être son fils, Laurette... Il est dans l'indigence, il faut l'en faire sortir. Aujourd'hui, ce soir, il n'aura rien à désirer.

LAURETTE, *tendrement.* Rien !... ah !... il désirera sa fille, et vos bienfaits ne le consoleront pas.

LE COMTE. Pour un instant de chagrin, nous lui préparons une félicité plus durable... Suis-moi, ou dis-moi un éternel adieu... Laurette..., un éternel adieu, le pourrais-tu ?

LAURETTE. Non, non, jamais !... je suis tout attendrie, les forces me manquent. Monsieur le comte, je suis crédule : je vous aime, et je promets... Mais, au nom du ciel, ne me trompez pas.

LE COMTE. Je te quitte un instant, et je revole dans tes bras pour ne t'abandonner de la vie.

SCÈNE XII.

BASILE, LAURETTE.

BASILE *a entendu la fin de la scène précédente.* Pour ne l'abandonner de la vie !...

LAURETTE. Dieux ! quelle voix ! C'est mon père...

BASILE, *d'une voix très-sévère.* Laurette ?

LAURETTE, *pleurant.* Mon père.

BASILE. Qu'avez-vous fait ? qu'avez-vous promis ?

LAURETTE. Hélas ! mon père...

BASILE. Répondez. Vous verserez des larmes après, vous en aurez tout le loisir.

LAURETTE. Monsieur le comte m'a dit... N'avez-vous pas déjà reçu des preuves de ses bienfaits ?

BASILE. J'ai tout entendu... Le lâche, en me comblant de biens, espérait-il compenser la perte que j'aurais faite ?... Se flattait-il de me consoler ? il te l'avait promis... Homme dénaturé !... Qu'il connaît peu l'âme d'un père !

ARIETTE.

Ah ! si d'un traître l'artifice
T'eût conduite au déshonneur ;
Le jour pour moi n'eût été qu'un supplice,
Et le trépas la fin de mon malheur.

Sans cesse ma voix gémissante
Eût prononcé ton nom ;
Et ma bouche expirante
Au ciel eût demandé pardon.

Au milieu des plaisirs séducteurs de la ville,
On t'aurait dit : le malheureux Basile...
Il expire... Basile est mort...
Il mérite son sort ;
C'était un père trop facile :
Basile est mort.

(Laurette frémit.)

Ah ! si d'un traître, etc.

LAURETTE. Quel père j'allais affliger !... Vous ne me faites pas de reproches... Vous m'aimez encore, et...

BASILE. Arrête. Je t'aime... si je puis t'estimer... Suis-moi. Quittons ce malheureux hameau, fuyons l'homme puissant et méprisable qui voulait te tromper.

LAURETTE. Me tromper !... lui !... ah ! mon père !

BASILE. Oui, le cruel voulait te perdre ; et ma Laurette, mon sang, née d'une mère honnête..., serait devenue... ah ! je ne puis le dire sans frémir de honte. Elle aurait perdu le droit de se faire respecter... Méprisée de tout le monde !... Ah ! Laurette ! Laurette !... quel chagrin pour ton père ! Tu veux donc me faire mourir de douleur ?... Mais pour ne pas t'exposer davantage à de nouveaux dangers, il faut me suivre. Oui, viens sans tarder.

LAURETTE. Ciel !... Cela n'est pas possible... Mon père... Partir sans lui parler... Partir en le croyant coupable, en le croyant un monstre ! Ah ! mon père, cela est trop cruel aussi, trop injuste... C'est lui qui croira que je l'ai trahi.

BASILE. Quoi ! tu préfères donc à ton père le plus cruel de ses ennemis, tu n'oses fuir en son absence. Ah ! quand il fallait te décider à quitter ton père, tu n'a pas été si timide. Et qu'attends-tu de ce ravisseur ? Qu'il te défende ? Qu'il te dérobe à l'autorité paternelle ? Ah ! qu'il vienne, je suis seul, sans armes, affaibli par l'âge...

LAURETTE. Ah ! mon père, que vous connaissez peu celui que vous outragez si cruellement ! Rien de si doux, rien de si sensible... Il vous respecte... il...

BASILE. M'oses-tu parler du respect de celui qui veut te déshonorer ? Espères-tu qu'il me séduise comme toi par sa perfide douceur ? Je ne veux pas le voir ; si tu réponds de lui, je ne réponds pas de moi-même. Allons, ma fille, décide-toi, une retraite sûre va nous dérober à ses poursuites ; là nous braverons ses recherches... Nous ne le reverrons plus.

(Il l'entraîne.)

LAURETTE. Vous me percez le cœur.

BASILE. Obéis, te dis-je, ou crains ma colère.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE.

LE COMTE. Dieux !... Basile est avec elle !...

BASILE. Malheureux ! éloignez-vous, ôtez-vous de mes yeux !

LE COMTE. Non ; je meurs à vos pieds, si vous ne daignez m'entendre.

BASILE. Après avoir voulu perdre la fille, vous osez vous présenter au père !

LE COMTE. Je suis coupable, je l'avoue ; mais, si vous m'écoutez, j'espère que vous aurez quelque indulgence pour moi.

BASILE. Ah ! si j'étais aussi lâche, aussi cruel que vous... (*A sa fille.*) Vois combien le vice est bas, et quelle en est la honte ! puisqu'il oblige l'homme à ramper aux pieds de son semblable et à supporter ses mépris.

LE COMTE. N'attribuez mon humiliation qu'à ce qu'il y a de plus noble dans la nature ; à l'amour, à la vertu même, au désir que j'ai d'expier une faute, excusable peut-être, et que je ne me reproche si cruellement, que parce que j'ai le cœur bon et sensible.

BASILE. Voici les traits de cette sensibilité, dont vous vous glorifiez. Dans un moment de désolation, causée par le plus grand orage qui ravageait tout le pays, vous m'abordez, vous me secourez, vous feignez de me plaindre, et vous dites dans votre cœur : Voilà un malheureux, qui n'a dans le monde de consolation que sa fille ; c'est le seul bien que le ciel lui laisse ; demain je veux la lui enlever... Oui, cruel, voilà ce qui se passait dans votre âme : et moi, crédule, je vous admirais, je vous comblais de bénédiction ; je demandais au ciel qu'il accomplit tous vos vœux... ; et tous vos vœux tendaient à suborner ma fille, à l'enlever ! (Voyez (*Il lui montre son sein.*) voyez quel homme vous auriez déshonoré, j'ai versé pour l'Etat plus de sang que vous n'en avez dans les veines. (*Montrant sa fille.*) Voyez cette malheureuse victime de vos séductions ; elle va désormais tremper de pleurs le pain dont elle se nourrira. Elevée dans la simplicité d'une vie innocente et laborieuse, elle l'aimait, elle va la détester. Tout le village sait déjà son funeste amour ; partout on va raconter ma honte et votre projet, et il ne lui sera plus permis de lever les yeux sans rougir.

LE COMTE, *attendri.* Mon père, pardonnez-lui, pardonnez-moi, embrassez vos enfants ; et si le ravisseur de Laurette n'est pas trop indigne du nom de son époux, je vous conjure de me l'accorder.

BASILE. S'il y avait un autre moyen de me rendre l'honneur, et de vous rendre à tous deux l'innocence, je refuserais celui-ci ; mais il est le seul, je l'accepte, et bien plus pour vous que pour moi ; car je ne veux, je n'attends rien de vous, et je mourrai en cultivant ma terre.

TRIO.

LAURETTE.	BASILE.	LE COMTE.
		Nous ne ferons qu'une famille.
Pourriez-vous quitter votre fille ?		Pourriez-vous quitter votre fille ?
	Non, non, je ne veux plus la voir.	
De ma tendresse le pouvoir Triomphera de votre indifférence. Vous verrez ma reconnaissance. Oui, votre indifférence Nous réduirait au désespoir.		De sa tendresse le pouvoir Triomphera de votre indifférence. Vous verrez ma reconnaissance. Oui, votre indifférence Nous réduirait au désespoir.
	Ah ! je cède à votre tendresse,	
Il cède à notre tendresse, Il nous ouvre à tous deux les bras ! Si l'amour égarait nos pas, N'en accusez que la jeunesse.	Venez, mes enfants, dans mes bras ; Si la vertu vous condamne tout bas, Votre repentir m'intéresse.	Il cède à notre tendresse, Il nous ouvre à tous deux les bras ! Si l'amour égarait nos pas, N'en accusez que la jeunesse.
	Venez, mes enfants, dans mes bras.	
Volons tous les deux dans ses bras.		Volons tous les deux dans ses bras.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *en entrant*. Serez-vous bientôt las de me faire attendre, mon cher Luzi? Tout est prêt par vos ordres; partons-nous enfin? (*Il aperçoit Laurette.*) Ah! je ne suis pas étonné.

LE COMTE. Non, mais vous allez l'être; je ne pars plus, et je vous présente ma femme.

LE MARQUIS. Y pensez-vous, Luzi? ne craignez-vous pas...

LE COMTE. Regardez-la; sa vertu, sa candeur surpassent sa beauté, son amour pour moi.

LE MARQUIS. Tout cela est fort bien; mais...

BASILE. Monsieur, ma naissance est égale à la vôtre : voilà le seul bien que ma fille possède, et dont elle n'aurait jamais été instruite sans un événement aussi inattendu.

LE COMTE. Et quelle raison peut vous avoir forcé à vivre dans cette obscurité?

BASILE. Point d'autre que mon peu de fortune et mes malheurs. Sans espoir, le travail de mes mains était ma seule ressource. En laissant ignorer à ma fille sa naissance, je lui épargnais des chagrins : j'allais la marier à un paysan honnête homme; l'amour en ordonne autrement, et la nature est faite pour guider l'amour, et non pour l'affliger.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, COLIN ET CLAUDINE.

CLAUDINE, *montrant le comte et Laurette à Colin.* Tiens!... Ils sont encore ensemble.

COLIN. Oh! c'est fini; nous aurons les cent louis.

LE COMTE. Oui; et les voilà d'avance.

(Basile parle bas à Claudine.)

COLIN. Oh! monseigneur, ce n'est pas l'argent qui fait ça; car, voyez-vous, nous sommes à notre aise; mais abondance de bien ne nuit pas. (*A Laurette.*) Dame, vous m'avez tant rebuté que j'ai suivi votre conseil; et puis vous n'étiez pas faite pour moi.

LAURETTE. Je me souviendrai toujours, Colin, des soins que vous avez eu pour moi, et je récompenserai votre zèle.

CLAUDINE, *à Colin.* Monseigneur épouse Laurette!

COLIN. Morguienne, elle était trop belle pour être la ménagère d'un paysan. Quant à vous, madame Claudine, vous serez la mienne.

CHOEUR.

Que la gaîté règne en ce jour :
De l'amour
Effacez / Effaçons } les larmes;
Plus d'alarmes
En ce jour,
Ne nous livrons qu'aux charmes
De l'amour.
Ce dieu, pour nous surprendre,
N'a qu'à verser des pleurs,
Elles ont des douceurs
Pour l'âme sensible et tendre :
Il faut se rendre.
O cœur tendre!
L'amour, pour te surprendre,
N'a qu'à verser des pleurs.

ANECDOTES.

Dans la soirée du 9 mars 1776, tout Paris courait au Théâtre-Français, où l'affiche annonçait un de ces événements qui font époque dans les annales dramatiques. Il ne s'agissait de rien moins que des débuts en concurrence, dans *Bajazet*, de Mlle Contat et de Mlle Vadé, la fille du poëte poissard. D'avance les hommes de lettres, les seigneurs et les financiers, premiers juges dans la matière, se partageaient entre les deux rivales, et le parterre, dont l'impatience était vivement excitée, demandait le rideau à grands cris, lorsqu'une scène de prélude assez piquante suspendit sa curiosité. Un billet venait de tomber sur le théâtre : on en réclama la lecture avec feu d'abord, puis avec un tel vacarme, que, dans l'intérêt des débutantes, Messieurs les comédiens du roi, malgré leur fierté bien connue, crurent devoir céder. La toile se leva donc, et Bellecour, avec son air glacial et ses manières d'homme de qualité, ayant fait les trois saluts d'usage, déplia le papier et lut :

« A Zizir, quelques heures avant son début, le 9 mars 1776. »

Un fou rire éclata dans la salle à ce nom, et de tous côtés partirent des interpellations pour savoir qui s'appelait Zizir. Bellecour avait beau répondre et faire signe qu'il l'ignorait, l'orage de cris allait toujours croissant et eût crevé sur lui en ondées de sifflets sans un incident qui le détourna : Au fort du tumulte, un officier aux gardes, fendant les flots bruyants du parterre, sauta sur le théâtre, et indiqua d'un geste qu'il voulait parler. Il se fit un profond silence.

L'orateur sourit, et de l'accent le plus énergiquement gascon :

— Messieurs, dit-il en désignant Bellecour d'un mouvement d'épaule, cet histrion est une pécore. Il né lui était pas plus difficile dé vous donner les explications démandées, qué dé boire une bouteille dé Médoc. Jé m'en charge et mé flatté, Messieurs, qué cé morceau dé poésie né perdra rien en passant par les lèvres du chévalier dé Pomponne.

Oui, oui, s'écria-t-on de toutes parts, le chevalier de Pomponne, lisez! lisez!

Celui-ci prit sans façon les vers des mains de Bellecour stupéfait, et commença à débiter avec emphase :

Eh! quoi! belle Zizir....

Ici les rires et le bruit recommencèrent, et il s'éleva cent voix railleuses pour demander au chevalier quelle était cette *Zizir*.

— Jé vais vous lé dire, Messieurs, mais à une pé-

tite condition, c'est qué vous vous tiendrez tranquilles. Autrement cap de bious! lé prémier qui bouge aura l'honneur dé mé parler. Zizir est lé nom dé mademoiselle Vadé. Jé né suis pas étonné qu'il vous semblé bizarre, car lorsqué son illustre père la présenta au baptême, on né voulut point lé lui donner d'abord, sous prétexte qu'on né lé connaissait pas dans lé calendrier. Vadé soutint qué sainte Zizir avait souffert lé martyre en Pologne, qu'elle était fort révérée à Cracovie et qu'il s'engageait à en justifier; après uné longue discussion, lé curé s'en contenta, et jé né pense nullement qué vous puissiez être plus difficiles.

D'ironiques et unanimes applaudissements ayant accueilli ce discours, le chevalier reprit :

Eh! quoi, belle Zizir, en montant sur la scène,
Tu craindrais nos regards; ils pourraient te troubler!
Ta beauté, tes talents, doivent te rassurer.
Sous les traits de Thalie, de ceux de Melpomène
Peut-on te voir, t'entendre et ne pas t'admirer!
Notre inquiétude est bien vaine
Et tous nos cœurs courent un vrai danger.

— L'auteur! l'auteur! cria-t-on en chorus du parterre et des loges après un double salve de bravos!

— Il vous démandé la permission de rester inconnu, répondit le chevalier en s'inclinant d'un air modeste. Un instant après, les deux débutantes parurent.

Mlle Vadé, qui jouait Atalide, s'acquitta parfaitement de son rôle; les connaisseurs lui trouvèrent de l'aplomb, une diction élégante et pure, et une entente de la scène remarquable. Le public, voyant une très-jolie femme, se rangea du côté des connaisseurs, si bien qu'avant la fin du premier acte, elle avait déjà gagné sa cause.

— On sait que les vers de Corneille faisaient pleurer le grand Condé, parce qu'ils sont tout à la fois simples et sublimes, parce qu'ils sont l'expression de la véritable grandeur, qui consiste à trouver dans l'âme des sons qui correspondent à la circonstance où l'on se place.

Mais où Corneille a-t-il donc pris cette grandeur? Quoi! c'est lui, simple bourgeois d'une petite ville de province, fils d'un greffier, ne sortant presque jamais de sa ville natale, caché dans sa famille, y vivant modestement, simplement, c'est lui qui met en scène Auguste et le fait parler ainsi? On ne saurait trop admirer le contraste de la simplicité de la vie de Corneille et de la grandeur de ses héros. Pompée, César, Auguste, Nicomède, les géants du passé, leurs passions profondes et leurs nobles sentiments; et à côté de cela, Corneille, marié à Mlle Lampérière, logeant avec son frère Thomas et sa femme, et formant avec eux un ménage obscur, trivial, monotone même, qui ressemble à un tableau flamand, et qui, cependant, est plein de charme. Ducis, dans une fort jolie pièce de vers, *Les Bonnes femmes* ou *Les Deux ménages*, vante ainsi cette simplicité de la vie de Corneille :

Bonnes femmes, je vous salue.
Bien sot qui ne vous choisira.
Oui, quiconque vous connaîtra,
A ses amis d'abord dira :
« Par une faveur imprévue,
« Qu'il en tombe une dans la rue,
« Nous verrons de nous qui l'aura. »
. . . .
Et ces oncles de Fontenelle,
Du *Cid* et d'*Ariane* auteurs,
Ces frères époux de deux sœurs,
Qui de l'amitié fraternelle,
Et conjugale, et paternelle,
Goûtaient ensemble les douceurs;
Dont les enfants, troupe agréable,
Gentils, pas plus hauts que la table,
Y montaient, lorgnant tous les plats.
Et le doux ris de l'innocence,
Et leurs dents encor dans l'enfance,
Et leur petit menton tout gras.
Sont-ce des femmes adorables,
D'encens, de luxe insatiables
Que l'hymen mit entre leurs bras?
Ce n'étaient que de bonnes mères,
Des femmes à leurs maris chères,
Qui les aimaient jusqu'au trépas;
Deux tendres sœurs qui, sans débats,
Veillaient au bonheur des deux frères,
Filant beaucoup, n'écrivant pas.
Les deux maisons n'en faisaient qu'une;
Les clefs, la bourse était commune;
Les femmes n'étaient jamais deux.
Tous les vœux étaient unanimes;
Les enfants confondaient leurs jeux;
Les pères se prêtaient leurs rimes;
Le même vin coulait pour eux.

Voilà de beaux vers, parce qu'ils sont simples et partent d'une belle âme. Ainsi, on le voit, Corneille heureux au sein de ces deux ménages, le matin s'occupant des soins de la maison, vivant de la vie la plus bourgeoise et la plus commune, et le soir, à l'heure de l'inspiration, évoquant par son génie Pompée, César, Auguste, qui ne manquaient jamais à l'appel, les mettant en scène et leur prêtant ce noble et sublime langage, au milieu du caquet des femmes et du tracas des enfants.

Et l'air de Corneille? sa figure, sa tournure? Comment était-il celui qui écrivit : *qu'il mourût*! Avait-il une physionomie d'inspiré? Sentait-il le sublime d'une lieue à la ronde? La Bruyère nous dit « qu'on le prenait *pour un marchand de Rouen, qu'il se négligeait trop.* » Fontenelle nous fait ainsi son portrait : « Il était grand et assez plein, l'air fort simple et fort commun, négligé et fort peu curieux de son extérieur; sa prononciation n'était pas tout à fait nette. Il lisait ses vers avec force, mais sans grâce. » Corneille avait une qualité qu'il n'a pas su exploiter, dont il n'a pas su tirer parti : *Il était mélancolique!* qualité précieuse aujourd'hui! mais qui lui importait peu, à lui homme simple et fort, qui n'empruntait rien à la cérémonie littéraire, qui pensait qu'on ne se grandit pas à s'exagérer, et préférait vivre simplement pour penser grandement.



Imprimerie de Hennuyer et Turpin, rue Lemercier, 24. Batignolles.



LE MERCURE GALANT,

OU

LA COMÉDIE SANS TITRE,

comédie en cinq actes et en vers,

PAR BOURSAULT,

Représentée pour la première fois le 5 mars 1683.

Personnages.

ORONTE, gentilhomme, cousin de l'auteur du Mercure galant, et amant de Cécile.
M. DE BOISLUISANT, père de Cécile.
CÉCILE, maîtresse d'Oronte.
MERLIN, valet d'Oronte.
LISETTE, suivante de Cécile.
M. MICHAUT.
Mme GUILLEMOT.
LONGUEMAIN, receveur des gabelles.
BONIFACE, imprimeur.
M. DE LA MOTTE, amant de Claire.
CLAIRE, maîtresse de M. de la Motte.

Personnages.

DU MESNIL, professeur de langues.
M. BRIGANDEAU, procureur du Châtelet.
M. SANGSUE, procureur de la Cour.
DU PONT, empirique.
Mme DE CALVILLE, veuve.
LE MARQUIS.
ORIANE, ÉLISE, } sœurs qui ont appris l'art de se taire.
BEAUGÉNIE, poëte.
LA RISSOLE, soldat.
DEUX LAQUAIS.

La scène est dans la maison de l'auteur du Mercure galant.

ACTE I.

SCÈNE I.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

Cécile est arrivée?

MERLIN.

Oui, la chose est certaine.

ORONTE.

Et tu dis qu'elle loge...

MERLIN.

A l'hôtel de Touraine.
Je vous l'ai déjà dit cinq ou six fois.

ORONTE.

Hélas!
Redis-le-moi sans cesse, et ne t'en lasse pas.
Quoi que tu puisses faire, il serait impossible
De me rien annoncer qui me soit plus sensible.
T'a-t-elle vu?

MERLIN.

Vraiment, tout comme je vous voi.

ORONTE.

T'a-t-elle parlé?

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Tout de bon?

MERLIN.

Non, ma foi.
Car depuis le Pont-Neuf où je l'ai rencontrée,
Jusqu'à ce que chez elle elle ait été rentrée,
Son père encor galant la tenant par la main,
Un mot qu'elle m'eût dit trahissait son dessein.
Sa langue s'est contrainte, et je n'ai rien su d'elle;
Mais ses yeux plus hardis jouaient de la prunelle;
Et si de leur jargon je suis bon truchement,
Ils s'expliquaient pour vous intelligiblement.
Elle est grosse...

ORONTE.

Elle est grosse! Une vertu si pure
Recevoir d'un coquin cette mortelle injure!
Cécile grosse! Ah! traître, un mensonge si noir...

MERLIN.

Tout doux, monsieur; j'entends grosse de vous revoir.
Cécile est toute jeune et je la crois fidèle,
Mais mon expression est aussi pure qu'elle.
On dit gros de vous voir, gros de boire avec vous.

ORONTE.

Que ne parlais-tu donc sans me mettre en courroux?
Grosse m'assassinait, la suite me console.

MERLIN.

Vous m'avez dans la bouche arrêté la parole.
Dire Cécile est grosse, et ne pas achever,
Je sais bien que d'abord cela donne à rêver,
Que sur cette matière une équivoque blesse,
Et qu'enfin la plus sage est sujette à faiblesse.

ORONTE.

Elle ne t'a rien dit pour me redire?

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Que son indifférence a de cruauté!

MERLIN.

Bon!
Si vous n'étiez aimé comme vous devez l'être,
M'aurait-elle jeté ceci de sa fenêtre?

ORONTE.

Qu'est-ce?

MERLIN.

Un quadruple.

ORONTE.

A toi?

MERLIN.

C'est la première fois.
Encor suis-je trompé, car il n'est pas de poids.
Je serai bien heureux si j'en ai trois pistoles.

ORONTE.

Tiens, ne perds point de temps en de vaines paroles.
Prends ces quatre louis et me fais ce présent.

MERLIN, *après avoir pris les quatre louis.*

Pour vous le refuser je suis trop complaisant.
Je vous l'offre.

ORONTE.

Il suffit qu'il soit de ce que j'aime,
Il m'est cher. Juste ciel, ma surprise est extrême!
Un louis pèse plus que ce quadruple-là.
Cécile avait sa vue en te jetant cela.
Avec autant d'esprit que j'en trouve à Cécile,
Un objet si charmant ne fait rien d'inutile;
Et puisque son désir est de me rendre heureux...
Ah! Merlin, je me trompe, ou ce quadruple est creux.
Je ne me trompe point, il est creux, oui, sans doute:
Et je crois qu'il enferme un billet. Tiens, écoute.

MERLIN.

Oui, j'entends remuer quelque chose.

ORONTE.

Ah! Merlin,
Qu'elle a d'esprit!

MERLIN.

D'accord, mais il est bien malin.
C'est en savoir beaucoup à son âge.

ORONTE.

Elle charme.
Son esprit me ravit, sa beauté me désarme.
Le ciel en la formant épuisa ses trésors;
Elle a l'âme, Merlin, belle comme le corps:
Plus on la considère, et plus on y découvre...

MERLIN.

Voyez, sans perdre temps, comment sa pièce s'ouvre.
La chose est curieuse à savoir.

ORONTE.

C'est par là;
Justement, j'aperçois son billet, le voilà.

(Il lit.)

« J'arrivai hier au soir à Paris avec mon père, qui est « plus entêté que jamais de l'auteur du *Mercure galant.* Il ne trouve point de mérite égal au sien. Si « vous avez fait ce que je vous ai mandé par ma der« nière lettre, nos affaires sont dans le meilleur état du « monde. »

Jusqu'ici pour mes feux tout est de bon augure:
Je suis cousin germain de l'auteur du Mercure;
Et pour contribuer au succès de mes feux
Il en use sans doute en parent généreux.
Quel zèle plus ardent peut-on faire paraître?
De son logis entier il me laisse le maître:
Déjà depuis trois jours, sans avoir son talent,
Je passe pour l'auteur du Mercure galant;
Et selon l'apparence, il me sera facile
De plaire sous ce nom au père de Cécile.
Jamais rien à mon sens ne fut mieux inventé.

MERLIN.

Oui, pour vous; mais pour moi j'en suis fort dégoûté.

ORONTE.

La raison?

MERLIN.

Croyez-vous ma cervelle assez bonne
Pour résister longtemps à l'emploi qu'on me donne?
Tant que dure le jour, j'ai la plume à la main;
Je sers de secrétaire à tout le genre humain.
Fable, histoire, aventure, énigme, idylle, églogue,
Epigramme, sonnet, madrigal, dialogue,
Noces, concerts, cadeaux, fêtes, bals, enjouements,
Soupirs, larmes, clameurs, trépas, enterrements,
Enfin, quoi que ce soit que l'on nomme nouvelle,
Vous m'en faites garder un mémoire fidèle.
Je me tue, en un mot, puisque vous le voulez.

ORONTE.

Crois-moi, cinq ou six jours sont bientôt écoulés.
Tu sais que Licidas, pour me rendre service,
Me fait de sa fortune un entier sacrifice:
A son propre intérêt il préfère le mien;
Et je serais ingrat de négliger le sien.
Je te l'ai déjà dit, une de mes surprises
C'est de voir tant de gens dire tant de sottises:
Licidas est le seul, délicat comme il est,
Qui puisse avec tant d'art démêler ce qui plaît.
Depuis deux ou trois jours que je le représente,
Je ne vois que des fous d'espèce différente:
L'un qui veut qu'on l'imprime, et n'a point d'autre but,
Croit que hors du Mercure il n'est point de salut;
L'autre, dans la musique ayant quelque science,
Croit de celle du roi mériter l'intendance;
Celui-ci, d'une énigme ayant trouvé le mot,
Se croit un grand génie, et souvent n'est qu'un sot;
Cet autre, d'un sonnet ayant donné les rimes,
Croit tenir un haut rang chez les esprits sublimes;
Enfin, pour être fou, j'entends fou confirmé,
A l'envi l'un de l'autre on veut être imprimé.
As-tu chez le libraire appris quelques nouvelles?

MERLIN.

Oui, monsieur.

ORONTE.

Et de qui?

MERLIN.

D'un commis des gabelles,
Qui, n'ayant pas trouvé ses profits assez grands,
A fait un petit vol de deux cent mille francs.
Qui pourrait de sa route avoir un sûr mémoire
Aurait, pour droit d'avis, mille louis pour boire,
Voyez.

(Il donne un papier à Oronte.)

ORONTE.

Mille louis? C'est un homme perdu.

MERLIN.

Plût à Dieu les avoir, et qu'il fût bien pendu!

ORONTE.

Cela, qu'est-ce?

MERLIN.

Un portrait d'une jeune duchesse
Qui se fait distinguer par sa délicatesse.
Un pli qui par hasard est resté dans ses draps
Lui semble un guet-apens pour lui meurtrir les bras :
Il n'est point de repas qui pour elle ait des charmes,
Si l'on met de travers l'écusson de ses armes :
Qui lui porte un bouillon trop doux ou trop salé
D'auprès de sa personne est sûr d'être exilé :
Et même elle refuse, étant fort enrhumée,
De prendre un lavement lorsqu'il sent la fumée.
Mais, chut! Un gentilhomme entre ici.

SCÈNE II.

M. MICHAUT, ORONTE, MERLIN.

M. MICHAUT.

Serviteur,
N'êtes-vous pas l'auteur du Mercure?

ORONTE.

Oui, monsieur.

(A Merlin.)

Laisse-nous.

M. MICHAUT.

Le Mercure est une bonne chose!
On y trouve de tout, fable, histoire, vers, prose,
Siéges, combats, procès, mort, mariage, amour,
Nouvelles de province, et nouvelles de cour.
Jamais livre à mon gré ne fut plus nécessaire.

ORONTE.

Je suis ravi, monsieur, qu'il ait l'heur de vous plaire.
Je ne le cèle point, j'ai toujours souhaité
Les applaudissements de gens de qualité.
Je ne puis exprimer les plaisirs que je goûte...

M. MICHAUT.

Vous trouvez donc, monsieur, que j'ai l'air grand?

ORONTE.

Sans doute.
Vous êtes fort bien fait, on ne peut l'être mieux.

M. MICHAUT.

Pourriez-vous, en payant, me faire des aïeux?

ORONTE.

Des aïeux?

M. MICHAUT.

Ecoutez, je parle avec franchise.
J'aime depuis six mois une jeune marquise,
Belle, bien faite, noble; et, grâces à mes soins,
Si j'ai beaucoup d'amour, elle n'en a pas moins.
Ses parents, dont le moindre est baron ou vicomte,
Délicats sur l'honneur, sensibles à la honte,
Consultés tous ensemble, ont approuvé mes feux,
Pourvu que mes parents soient aussi nobles qu'eux;
Et je viens vous trouver pour anoblir ma race.

ORONTE.

Moi, monsieur? Et comment voulez-vous que je fasse?
A moins d'avoir un titre et solide et constant,
Puis-je...

M. MICHAUT.

Bon! tous les jours vous en faites autant.
Tout vous devient possible, étant ce que vous êtes.
Vos Mercures sont pleins de nobles que vous faites;
De noms si biscornus, s'il faut dire cela,
Qu'on ne peut être noble et porter ces noms-là.
Ne me refusez pas ce que je vous demande,
De toutes les rigueurs ce serait la plus grande;
Et mon hymen rompu me ferait enrager.

ORONTE.

Je voudrais fort, monsieur, vous pouvoir obliger.
Je puis à la noblesse ajouter quelque lustre,
Et rappeler de loin une famille illustre :
Mais dans tous mes écrits jamais aucun appas
Ne m'a fait anoblir ce qui ne l'était pas.
N'entrevoyez-vous point dans toute votre race
De gloire ou de valeur quelque légère trace?
Aucun de vos aïeux ne s'est-il signalé?

M. MICHAUT.

Ma foi, mon père est mort sans m'en avoir parlé :
Et de tous mes aïeux, puisqu'il ne faut rien taire,
Je n'en ai point connu par delà mon grand-père.

ORONTE.

Qu'était-il? avait-il quelque grade?

M. MICHAUT.

Entre nous,
Feu mon grand-père était mousquetaire à genoux.

ORONTE.

Quelle charge est-ce là?

M. MICHAUT.

C'est ce que le vulgaire
En langage commun appelle apothicaire.

ORONTE.

Fi!

M. MICHAUT.

Dépend-il de nous d'être de qualité?
Quand on m'a voulu faire, ai-je été consulté?
Sans savoir ce qu'il fait, le hasard nous fait naître,
Et ne demande point ce que nous voulons être.
Mon père fut d'un cran plus noble que le sien;
Il se fit médecin, gagna beaucoup de bien,
N'eut que moi seul d'enfant, et, passant mon attente,
Me laissa par sa mort cinq mille écus de rente.
Comme Paris est grand, j'ai changé de quartier :
Je me fais par mes gens appeler chevalier;
La maison que j'occupe a beaucoup d'apparence;
Et personne à présent ne sait plus ma naissance.
Faites-moi gentilhomme, il n'est rien plus aisé.

ORONTE.

Je voudrais le pouvoir, j'y serais disposé :
Mais le roi, qui peut tout, aurait peine à le faire.
Le père médecin, l'aïeul apothicaire,
Le bisaïeul peut-être encor moins que cela,
Qui diable serait noble à descendre de là?
Pour remplir vos désirs il faut faire un prodige,
Je ne puis.

M. MICHAUT.

Greffez-moi sur quelque vieille tige.
Cherchez quelque maison dont le nom soit péri;
Ajoutez une branche à quelque arbre pourri :
Enfin, pour m'obliger inventez quelque fable;
Et ce qui n'est pas vrai, rendez-le vraisemblable.
Un homme comme vous doit-il être en défaut?

ORONTE.

Et comment, s'il vous plaît, vous nommez-vous?

M. MICHAUT.

Michaut.

ORONTE.

Ce nom-là n'est point noble, assurément.

M. MICHAUT.

Qu'importe?

ORONTE.

Michaut? un gentilhomme avoir nom de la sorte?
Cela ne se peut pas, vous dis-je.

M. MICHAUT.

Pourquoi non?
Croyez-vous qu'à la cour chacun ait son vrai nom?
De tant de grands seigneurs dont le mérite brille,
Combien ont abjuré le nom de leur famille?
Si les morts revenaient ou d'en haut ou d'en bas,
Les pères et les fils ne se connaîtraient pas :
Le seigneur d'une terre un peu considérable
En préfère le nom à son nom véritable;
Ce nom de père en fils se perpétue à tort,
Et cinquante ans après on ne sait d'où l'on sort.
Je n'escroquerai point vos soins ni vos paroles;
J'ai certain diamant de quatre-vingts pistoles...

ORONTE.

Je vous l'ai déjà dit, monsieur, aucun appas

Ne me fera jamais dire ce qui n'est pas.

M. MICHAUT.

Parbleu, tant pis pour vous d'être si formaliste.
Adieu. Je vais trouver un généalogiste,
Qui pour quelques louis que je lui donnerai
Me fera sur-le-champ venir d'où je voudrai.

ORONTE, *seul*.

Qui jamais de noblesse a vu source moins pure?
Médecin!

SCÈNE III.

Mme GUILLEMOT, ORONTE, JASMIN.

Mme GUILLEMOT.

Est-ce vous qui faites le Mercure,
Monsieur?

ORONTE.

Oui, madame.

Mme GUILLEMOT.

Oui? l'aveu m'en semble bon.

ORONTE.

En avez-vous besoin, madame?

Mme GUILLEMOT.

Qui? moi? non.
A moins d'être d'un goût insipide et malade,
Peut-on s'accommoder d'une chose si fade?

ORONTE.

Ah, ah! voici d'un style un peu rude.

Mme GUILLEMOT.

Pour vous,
Quelque rude qu'il soit, il est encor trop doux.

ORONTE.

Je crois qu'avec raison vous êtes en colère,
Mais je ne sais par où je vous ai pu déplaire.
Je m'examine en vain, et vous m'embarrassez.

Mme GUILLEMOT.

Regardez mon habit, il vous en dit assez.
Ne l'entendez-vous pas?

ORONTE.

Non, je vous le confesse.

Mme GUILLEMOT.

O ciel! que vous avez l'intelligence épaisse!
Puisqu'il faut avec vous ne rien dissimuler,
On dit que c'est de moi que vous vouliez parler,
Quand certaine bourgeoise, à qui la mode est douce,
Pour être en cramoisi fit défaire une housse.

ORONTE.

De vous?

Mme GUILLEMOT.

J'en défis une, et ne m'en cache pas.
J'avais un lit fort ample, et d'un beau taffetas;
A force d'être large, il était incommode,
Et le tapissier Bon le remit à la mode.
Par les soins que je pris, j'eus de reste un rideau;
Le cramoisi régnant, j'en fis faire un manteau.
Voilà la vérité, comme elle est dans sa source,
Et non que mon mari m'ait refusé sa bourse.
Pour le mot de bourgeoise, un peu trop répété,
Les bourgeois de ma sorte ont de la qualité:
Quand vous voudrez écrire, ajustez mieux vos contes,
Et sachez que je suis auditrice des comptes.

ORONTE.

Quand je fis cet article, il le faut avouer,
Mon unique dessein était de me jouer:
Je ne présumais pas, en contant cette fable,
Qu'elle dût par vos soins devenir véritable.
Loin de vous en blâmer, j'admire votre esprit
De trouver un manteau dans un rideau de lit;
Et j'ai quelque chagrin de voir que cela vienne
De votre invention plutôt que de la mienne.
Jamais dans ses desseins on n'a mieux réussi:
Vous êtes à la mode, et votre lit aussi.
C'est un avantage...

Mme GUILLEMOT.

Oui: mais ce qui me courrouce,
On sait que mon habit est d'une vieille housse:
Que ce soit par hasard ou par malignité,
Votre indiscret Mercure a dit la vérité.
J'entends à chaque pas la basse bourgeoisie
Qui me nomme en raillant la housse cramoisie;
Et par tout mon quartier la canaille se plaint
Que je prends des couleurs qui font sortir le teint.
Il est vrai, le gros rouge est une couleur sombre
Qui détache le clair par le secours de l'ombre:
Qu'on en ait un manteau, sans ornements dessus,
Pour peu que l'on soit blanche, on le paraît bien plus:
C'est un fard innocent, sans pommade ni drogue;
Et voilà la raison qui l'a tant mis en vogue.

ORONTE.

Redites-moi, de grâce, un certain mot choisi
Qui vous est échappé, pour dire cramoisi.

Mme GUILLEMOT.

Du gros rouge.

ORONTE.

A mon sens, il a beaucoup de grâce:
Jamais le mot de gros ne fut mieux en sa place.
Il charme.

Mme GUILLEMOT.

Il m'est venu sans affectation.

ORONTE.

Votre esprit est fertile en belle invention!
J'ai de votre mérite une idée assez haute
Pour me faire un plaisir de réparer ma faute.
(A Jasmin.)
Le nom de madame est...

Mme GUILLEMOT.

Parlez donc, petit sot.

JASMIN.

Monsieur, madame a nom madame Guillemot.

ORONTE.

C'est assez, vous verrez dans le premier Mercure
Que j'aurai de la housse adouci l'aventure.
Si le mot de bourgeoise aigrit votre courroux,
Je mettrai tout du long, par estime pour vous,
En bon historien, qui ne fait point de contes,
Madame Guillemot, auditrice des comptes.

Mme GUILLEMOT.

Y ferez-vous entrer mon éloge?

ORONTE.

Oui, vraiment.

Mme GUILLEMOT.

Louez-moi, je vous prie, imperceptiblement.
J'ai pour la flatterie une haine invincible.
Si louer sans flatter vous paraît impossible,
J'aime mieux vous donner, si vous le souhaitez,
Un mémoire où seront mes bonnes qualités.
J'ai de la modestie, et me rendrai justice.
Adieu. Ne bougez.

ORONTE.

Moi, madame l'auditrice?

Mme GUILLEMOT.

De grâce...

ORONTE.

Je prétends, pour finir tous débats,
Jusqu'à votre carrosse accompagner vos pas.

Mme GUILLEMOT, *à Jasmin*.

Voyez si mon carrosse est venu me reprendre:
J'avais quelques parents qu'il est allé descendre.
Voyez donc promptement si Lafleur est là bas,
Mon cocher.

JASMIN.

Je suis sûr de ne le trouver pas,
Madame.

Mme GUILLEMOT.

Le fripon craint d'aller dans la rue.
Si je vous...

JASMIN.

C'est à pied que vous êtes venue.

Mme GUILLEMOT.

(A Oronte.)
Ah, coquin! Ne bougez, pour raison.

ORONTE.

J'obéis.

Mme GUILLEMOT, *à Jasmin*.

Vous aurez le fouet en entrant au logis,
Petit gueux.

JASMIN.

Qu'ai-je fait?

Mme GUILLEMOT.

Comment! petite rosse,
Sans vous on aurait cru que j'avais un carrosse.
Je vous ferai sentir ce que pèsent mes coups.

JASMIN.
Dame, je ne sais pas si bien mentir que vous.
ORONTE, *seul.*
Madame l'auditrice est enfin apaisée.
La louange à propos rend toute chose aisée.
Allons fermer la porte, et jusqu'après dîné
Passons quelques moments sans être importuné.

ACTE II.

SCÈNE I.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.
(On heurte assez rudement.)
Qui diable est l'animal qui heurte de la sorte?
ORONTE.
Ouvre, sans hésiter, et l'une et l'autre porte.
(On redouble.)
MERLIN.
Je voudrais qu'en heurtant il se rompît les bras.

SCÈNE II.

LISETTE, MERLIN, ORONTE.

LISETTE.
Est-ce ici le logis de monsieur Licidas?
MERLIN.
Ah! monsieur, c'est Lisette, ou bien j'ai la berlue.
ORONTE.
Lisette? quel bonheur! viens, que je te salue.
Comment te portes-tu, ma pauvre enfant?
LISETTE.
Fort bien,
Monsieur.
MERLIN *la veut saluer aussi.*
Je suis ravi... Comment, je n'aurai rien?
Tu reviendras des champs, sans me baiser?
LISETTE.
Ta bouche
Doit avoir du respect pour ce que monsieur touche.
MERLIN.
Patience, à ton tour tu verras ma fierté.
ORONTE.
Cécile est revenue en parfaite santé?
Pour elle mon ardeur va jusques à l'extrême.
LISETTE.
Et la sienne pour vous est presque tout de même.
Monsieur de Boisluisant, qui brûle de vous voir,
L'a déjà disposée à faire son devoir.
On ne voit rien d'égal, c'est moi qui vous le jure,
A son entêtement pour l'auteur du Mercure :
S'il peut l'avoir pour gendre, il sera trop content.
Le fils d'un duc et pair ne lui plairait pas tant.
Il ne voit qu'en lui seul un mérite qui brille;
Et tout autre lui semble indigne de sa fille.
Il va dans un moment vous l'amener ici.
Cécile de frayeur en a le cœur transi.
Elle craint, et sa crainte est assez raisonnable,
Qu'elle ne soit offerte à l'auteur véritable;
Et de monsieur son père ayant loué le choix,
Pour oser se dédire, elle eût manqué de voix.
Pour détourner un coup à ses vœux si contraire,
J'ai cherché ce logis de libraire en libraire.
Enfin, monsieur Blagear, qu'on a fait à dessein
Trop petit pour un homme et trop grand pour un nain,
Avec civilité m'en a donné l'adresse;
Et par le zèle ardent que j'ai pour ma maîtresse,
A vous trouver chez vous n'ayant pas réussi,
Je me suis hasardée à venir jusqu'ici.
Avant qu'à vous y voir elle-même s'expose,
Apprenez-moi, monsieur, comment va toute chose.
ORONTE.
Tout va comme Cécile à peu près l'a voulu.
De ce logis entier je suis maître absolu.
La plus tendre amitié qu'inspire la nature
M'unit étroitement à l'auteur du Mercure.
Nous portons même nom, avons mêmes aïeux,
Et son père et le mien étaient frères.
LISETTE.
Tant mieux.
Pour faire le contrat qui vous est nécessaire,
A point nommé, monsieur, il fallait un faussaire,
Un notaire fripon, prêt à prévariquer :
Je sais bien qu'à Paris vous n'en pouviez manquer;
En payant largement, sans autre inquiétude,
On rencontre son fait en bien plus d'une étude.
Mais du gendre qu'on cherche ayant le même nom,
De votre tricherie on n'aura nul soupçon.
Ce qui peut mettre obstacle au bien qu'on vous destine,
C'est que pour un auteur vous avez bonne mine :
Cette grande perruque, et ce linge, et ce point,
Avec le nom d'auteur ne sympathisent point.
J'en vois par ci, par là; mais ils ont tous l'air mince :
Et sous cet équipage on vous croirait un prince.
Par là votre dessein peut être divulgué.
Songez...
ORONTE.
Je représente un auteur distingué,
A qui, de compte fait, le débit de ses livres
Rapporte tous les ans plus de dix mille livres.
LISETTE.
Vous ne me dites pas que je m'arrête trop.
Pour regagner le temps, je m'en vais au galop.
Encore une parole, et puis adieu. Cécile,
Comme je vous ai dit, n'a pas l'esprit tranquille;
Et pour chagrin nouveau, ce matin d'un billet
Ayant incognito chargé votre valet,
Elle a craint qu'en chemin il ne prêtât l'oreille
A qui le convierait d'aller boire bouteille,
Et qu'après le repas il ne fût assez sot
Pour offrir un quadruple à payer son écot.
Celui qu'il croit avoir, et dont l'appât le touche,
Quoique marqué de même, est une boite à mouche :
Elle enferme un billet, à l'aide d'un ressort.
MERLIN.
Monsieur, qui l'a reçu, m'en a payé le port.
Tu peux lui demander si je ments.
ORONTE.
Non, sans doute :
Mais je l'ai mal payé, quelque prix qu'il m'en coûte.
De la part de Cécile un billet m'est si doux!...
LISETTE.
Il suffit que le sien soit venu jusqu'à vous.
Dans le cœur inquiet de ma jeune maîtresse
Je vais diligemment rapporter l'allégresse;
En dissiper la crainte, y remettre l'espoir,
Et flatter son amour du plaisir de vous voir.
Du feu dont vous brûlez rendez-vous bien le maître :
Gardez qu'il ne paraisse en la voyant paraître :
Monsieur de Boisluisant, le beau-père futur,
A toujours l'œil au guet, et n'a pas l'esprit dur.
Profitez de l'avis que mon zèle vous donne.
Adieu, monsieur. Adieu, monsieur Merlin.
MERLIN.
Friponne,
Tu m'as fait un affront dont il te souviendra.
LISETTE.
A la première vue on le réparera :
Prends courage.

SCÈNE III.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.
Tu vois comme elle agit de tête:
Ne la trouves-tu pas jolie, aimable, honnête?
MERLIN.
Assurément.
ORONTE.
Veux-tu l'épouser?
MERLIN.
Non, monsieur.
Vous prétendriez sur elle avoir droit de seigneur,
Droit de dîme.
ORONTE.
Es-tu fou?
MERLIN.
Cela n'est point folie,
Un valet marié dont la femme est jolie,
Et de qui le patron est bâti comme vous,

A de justes raisons de paraître jaloux.
Je connais plus d'un sot que je ne veux point suivre.

SCÈNE IV.

LONGUEMAIN, ORONTE, MERLIN.

LONGUEMAIN.
N'est-ce pas vous, monsieur, qui faites ce beau livre,
Qui n'est pas plutôt vieux qu'il redevient nouveau?
Le Mercure?

ORONTE.
Je n'ose avouer qu'il soit beau,
Mais tel qu'il est, monsieur, oui, c'est moi.

LONGUEMAIN.
Je vous jure
Que par toute la France on chérit le Mercure.
A Tours, il faut savoir quelle estime on en fait.

ORONTE.
Passons. Que vous plaît-il?

LONGUEMAIN.
Vous parler en secret.
J'ai mes raisons.

ORONTE, *à Merlin.*
Va-t'en.

LONGUEMAIN.
Avant que je me nomme,
Je crois en vous, monsieur, trouver un honnête homme.

ORONTE.
Si vous m'estimez tel, quoi que vous me disiez,
Vous ne trouverez point que vous vous abusiez.
Croyez-en ma parole, et n'ayez aucun doute.

LONGUEMAIN.
Êtes-vous assuré que personne n'écoute?

ORONTE.
Parlez sans vous contraindre, et n'appréhendez rien.

LONGUEMAIN.
Pour vivre en honnête homme il faut avoir du bien.
La vertu toute nue autrefois était belle,
Mais le vice à son aise est aujourd'hui plus qu'elle :
Et de quelques talents dont on soit revêtu,
On ne fait point fortune avec trop de vertu.
Cela posé, j'ai cru pouvoir tout me permettre
Dans les divers états où l'on m'a voulu mettre.
Dès mes plus jeunes ans, dans mes plus bas emplois,
J'ai toujours eu le soin d'étendre un peu mes droits.
Cette inclination augmentant avec l'âge
Dans des postes meilleurs je prenais davantage;
Mais tous ces petits gains, par leurs faibles appas,
En flattant mes désirs ne les remplissaient pas.
Si bien que tout d'un coup, l'occurrence étant belle,
De deux cent mille francs j'ai fraudé la gabelle :
Et vous m'obligeriez, après ce beau coup-là,
De donner dans le monde un bon tour à cela.
Quand on a, comme vous, une plume si bonne...

ORONTE.
Et quel diable de tour voulez-vous que j'y donne?
Après un vol si grand...

LONGUEMAIN.
Comment vol? parlez mieux,
Et ne vous servez point de ce terme odieux.
Tant pour vous que pour moi, mettez-vous dans la tête
Que frauder la gabelle est un mot plus honnête.
C'est me déshonorer qu'employer de tels mots.

ORONTE.
Vous vous piquez d'honneur un peu mal à propos.
Si ce mot vous fait honte, et vous semble un outrage,
L'action qui le cause en fait bien davantage.
Un homme tel que vous en est assez instruit.

LONGUEMAIN.
Quel grand mal ai-je fait pour faire tant de bruit?

ORONTE.
Quel grand mal? Trouvez-vous qu'il soit petit?

LONGUEMAIN.
Sans doute.
Ce n'est, au pis-aller, faire que banqueroute.
Combien d'autres l'ont fait, et qui n'ont pas péri!

ORONTE.
Et comptez-vous pour rien l'affront du pilori?

LONGUEMAIN.
L'affront du pilori me paraît quelque chose;
Je plains ceux qu'en spectacle en ce lieu l'on expose :
Mais combien en voit-on, banqueroutiers parfaits,
Vivre du revenu des crimes qu'ils ont faits!
Pour un à qui l'on fait ces injures atroces,
Plus de dix à Paris ont deux ou trois carrosses.
Qu'un homme ait de bien clair jusqu'à cent mille écus,
On lui prête sans peine un million et plus :
Chacun ouvrant sa bourse, à sa moindre requête,
Lui jette avec plaisir son argent à la tête;
Et quand ses créanciers redemandent leur bien,
L'emprunteur infidèle abandonnant le sien,
A la face des lois fait un vol manifeste;
Et pour cent mille écus un million lui reste.

ORONTE.
Les gens que vous citez, dont vous suivez le train,
Sont l'exécration de tout le genre humain.
Les affronts qu'on leur fait ont de si justes causes...

LONGUEMAIN.
Trois carrosses roulant rajustent bien des choses;
Et sept cent mille francs pour trahir son devoir,
C'est vendre son honneur tout ce qu'il peut valoir.
Avec ce que j'ai pris comparez cette somme,
Vous verrez que j'en use en bien plus galant homme.
Pour messieurs les fermiers, qui font des gains si grands,
Qu'est-ce, de bonne foi, que deux cent mille francs?
Gros seigneurs comme ils sont, ont-ils lieu de se plaindre?
A rien de plus modique ai-je pu me restreindre?
Et de vider ma caisse ayant fait un serment,
Pouvais-je en conscience en user autrement?
Mettez-vous en ma place, et pensez bien...

ORONTE.
De grâce,
Ne me proposez point cette odieuse place.
Quel secours de ce crime osez-vous espérer?
Vous vous êtes fait riche, et n'osez vous montrer.
De vos meilleurs amis vous craignez la présence.
Vous étiez plus heureux avec plus d'indigence.
Vous marchiez librement sans peur d'être arrêté :
Et vous avez perdu jusqu'à la liberté.

LONGUEMAIN.
Je sais un sûr moyen de me la faire rendre.

ORONTE.
Quel moyen?

LONGUEMAIN.
Ecoutez, et vous l'allez apprendre :
C'est l'unique sujet qui m'amène en ce lieu.
De deux extrémités j'ai choisi le milieu :
De l'argent qu'on a pris fait de la peine à rendre,
Mais on souffre encor plus quand on se laisse pendre;
Ainsi, soit par faiblesse, ou par bonne amitié,
De deux cent mille francs je rendrai la moitié.
Ce sont cent mille francs que je perds; mais qu'y faire?
J'aime, quand je le puis, à conclure une affaire.
Les fermiers généraux, voyant ma bonne foi,
Me pourront confier quelque meilleur emploi.
C'est ce qu'avec grand art, comme par bonté pure,
Il faut insinuer dans le premier Mercure.
Si je suis par vos soins à l'abri de la hart,
Du butin que j'ai fait vous aurez votre part.
Et cent louis...

ORONTE.
Monsieur, en m'offrant cette somme,
Vous oubliez, je crois, que je suis honnête homme?
Et si je l'étais moins que je ne le prétends,
Vous passeriez peut-être assez mal votre temps.
Vous offrez cent louis pour vous faire un asile,
Et qui vous fera prendre est sûr d'en gagner mille;
On les donne, on vous cherche, il n'est rien plus certain;
Et vous vous appelez monsieur de Longuemain.
C'est un sensible appât qu'une somme si forte;
Je n'ai pour la gagner qu'à fermer cette porte :
Mais allez, sauvez-vous, et ne m'apprenez pas
En quel lieu le destin va conduire vos pas.
Que sais-je si demain j'aurais encor la force
De pouvoir résister à cette douce amorce?
Rien ne peut vous sauver, si l'on vous pousse à bout.
Pour vous mettre en repos, restituez le tout.
Mais il faut vous hâter. Si vous vous laissiez prendre,
Il ne serait plus temps de s'offrir à tout rendre;
On vous y forcerait, et vous seriez pendu.

LONGUEMAIN.
Ne me pendrais-je pas si j'avais tout rendu?

Un bien de ses aïeux qu'un héritage amène,
Comme il vient sans travail, peut se perdre sans peine :
Mais un bien étranger que le plus grand bonheur
Ne peut faire acquérir qu'aux dépens de l'honneur;
Un bien qui m'a coûté plus de soins et d'alarmes
Qu'à mes yeux éblouis il n'étalait de charmes;
Enfin, pour expliquer la chose comme elle est,
Un bien que j'ai volé, puisque ce mot vous plaît;
Quand tout est essuyé, me parler de tout rendre,
C'est un pire destin que de se laisser pendre.
Je renonce au secours d'un tel médiateur,
Et suis de vos conseils très-humble serviteur.
S'il faut être pendu, ce n'est pas une affaire.
(Il sort.)

ORONTE, *seul.*

Ce monsieur le commis a l'air patibulaire :
Si je ne suis trompé, sa mort fera du bruit.

SCÈNE V.

MERLIN, ORONTE.

Monsieur, voici Cécile et tout ce qui s'ensuit :
Père, fille, soubrette et laquais vont paraître.

ORONTE.

Suis-je bien ? ma perruque...

MERLIN.

On ne saurait mieux être.
Ils entrent.

SCÈNE VI.

M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, ORONTE, LISETTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Mon abord sans doute vous surprend :
De vos admirateurs vous voyez le plus grand.
Le bonheur de vous voir dont j'ai l'âme ravie,
Est pour moi le plus doux que j'aie eu de ma vie :
Avant que de mourir je bornais mon espoir
Au sensible plaisir que je trouve à vous voir.
Souffrez que je vous aime et que je vous embrasse.

ORONTE.

Monsieur, avec respect je reçois cette grâce.
De cet excès d'honneur tout mon cœur pénétré...

M. DE BOISLUISANT.

Quel mérite plus grand s'est jamais rencontré ?
Avant que vous fussiez, quelles rapides plumes
Enfantaient tous les ans jusqu'à seize volumes ?
Au moindre événement qui fait un peu de bruit,
Votre fécondité va jusques à dix-huit.
Ah, ma fille !

ORONTE.

Est-ce là madame votre fille,
En qui tant de beauté, tant de sagesse brille ?

M. DE BOISLUISANT.

Oui, monsieur.

ORONTE.

Accordez à mon empressement
L'honneur de saluer un objet si charmant.
(Il la salue et la baise; et dans le même temps Merlin en fait autant à Lisette.)
Madame, pardonnez si j'ai l'âme interdite.
C'est un charme pour moi qu'une telle visite :
Et du langage humain les termes impuissants
Ne peuvent exprimer les transports que je sens.
Que je suis redevable à monsieur votre père !

CÉCILE.

Votre joie à nous voir me paraît si sincère,
Que je répondrais mal à cet accueil si doux,
Si je vous témoignais en avoir moins que vous.
Quelque estime pour vous que mon père ait conçue,
Je vois avec plaisir qu'elle vous est bien due;
Et comme son exemple a sur moi tout pouvoir,
Plus j'en montre à mon tour, mieux je fais mon devoir.

SCÈNE VII.

BONIFACE, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

BONIFACE.

Qui de vous, s'il vous plaît, est l'auteur du Mercure ?

ORONTE.

Qui diable amène ici cette sotte figure?
Que voulez-vous ?

M. DE BOISLUISANT, *à Oronte.*

Adieu. Tantôt nous reviendrons.

ORONTE.

Non, monsieur.

BONIFACE.

Pardonnez, si je vous interromps.

ORONTE.

Voulez-vous quelque chose?

BONIFACE.

Oui, monsieur.

ORONTE.

Parlez vite,
De grâce.

BONIFACE.

J'aime mieux différer ma visite,
Que d'avoir le malheur de vous être importun,
Et de ne prendre pas un moment opportun.

ORONTE, *à M. de Boisluisant.*

Monsieur, vous voulez bien me donner la licence...

M. DE BOISLUISANT.

Vous m'obligerez.

ORONTE, *à Boniface.*

Qu'est-ce ?

BONIFACE.

Un avis d'importance,
Qui doit enjoliver votre Mercure.

ORONTE.

Eh bien!
Dites-moi ce que c'est.

BONIFACE.

Ce que c'est ? c'est un bien,
Mais d'une utilité si grande, si féconde,
Qu'on vous en saura gré jusque dans l'autre monde.
C'est un bien, grâce au ciel, et grâce à mes efforts,
Honorable aux vivants, et plus encore aux morts.

ORONTE.

Ne perdons point de temps, monsieur. Que faut-il faire ?
Parlez.

BONIFACE.

Monsieur Blagear, dont je suis le confrère,
M'avait promis, monsieur, de vous faire un récit
Du dessein qui m'amène.

ORONTE.

Il ne m'en a rien dit.

BONIFACE.

Qu'il doit être content d'avoir votre pratique !
On ne déserte point son heureuse boutique :
Du matin jusqu'au soir il ne voit qu'acheteurs.
Vous n'êtes point maudit, comme certains auteurs,
Qui feraient beaucoup mieux de jamais ne rien faire
Que de mettre à l'aumône un malheureux libraire.
Un livre in-folio m'a mis à l'hôpital.

ORONTE.

Pour vous dédommager d'un livre qui va mal,
Que puis-je ?

BONIFACE.

Vous savez qu'il faut que chacun meure :
On le voit tous les jours; on l'éprouve à toute heure;
Et jusques à ce jour on n'a pu découvrir
D'infaillible moyen pour jamais ne mourir.

ORONTE.

Et ce qu'on n'a point fait, prétendez-vous le faire ?

M. DE BOISLUISANT.

Le secret serait beau.

BONIFACE.

Non, monsieur. Au contraire,
Je serais bien fâché que l'on ne mourût pas ;
Je ne puis être heureux qu'à force de trépas :
Mais, monsieur, jusqu'ici les billets nécessaires
Pour inviter le monde aux convois mortuaires
Ont été si mal faits qu'on souffrait à les voir ;
Et pour le bien public j'ai tâché d'y pourvoir.
J'ai fait graver exprès, avec des soins extrêmes,
De petits ornements de devises, d'emblèmes,
Pour égayer la vue, et servir d'agréments
Aux billets destinés pour les enterrements.
Vous jugez bien, monsieur, qu'embellis de la sorte
Ils feront plus d'honneur à la personne morte ;
Et que les curieux, amateurs des beaux-arts,
Au convoi de son corps viendront de toutes parts.

A l'égard des vivants, dont l'orgueil est si vaste
Qu'en escortant le mort ils demandent du faste,
Tout le long d'une rue ils seront trop heureux
De traîner à leur suite un cortége nombreux.

CÉCILE.

Cet avis est fort beau.

ORONTE.

Mais, surtout, fort utile.

BONIFACE.

Je vendrai ces billets trois louis d'or le mille;
Et si l'année est bonne, et fertile en trépas,
Je crois gagner assez pour ne me plaindre pas.
La grâce que j'espère, et qui m'est importante,
C'est un peu de secours d'une plume savante;
Et la vôtre aujourd'hui par son invention
Met ce que bon lui semble en réputation;
Pour être dans le monde illustre à juste titre,
Il faut dans le Mercure occuper un chapitre.
Vous dispensez la gloire. Et si votre bonté
Voulait de mes billets montrer l'utilité,
Il vaudrait mieux, monsieur, dans le premier Mercure
Retrancher quelque fable ou bien quelque aventure,
Et dans un long article avertir les défunts
De ne plus se servir de billets si communs :
Leur bien représenter qu'il y va de leur gloire;
Qu'on revit dans les miens mieux que dans une histoire;
Le prouver par raisons; et leur faire espérer
Qu'ils auront du plaisir à se faire enterrer.
Vous voyez bien, monsieur, que rien n'est plus facile.

ORONTE.

Je vous l'ai déjà dit, cet avis est utile.
Pour le faire valoir je n'épargnerai rien.
Dites-moi votre nom.

BONIFACE.

Boniface Chrétien,
Depuis plus de vingt ans imprimeur et libraire,
Et je tiens ma boutique auprès de Saint-Hilaire.
Vous en souviendrez-vous, monsieur?

ORONTE.

Assurément.

BONIFACE.

Votre temps vous est cher jusqu'au moindre moment.
Le public est lésé quand on vous importune.
Adieu; ménagez-moi ma petite fortune :
Je ne vous parle point de mon remercîment,
Je ferai mon devoir, n'en doutez nullement.
(En montrant M. de Boisluisant.)
Si monsieur vous est joint de sang ou d'alliance,
Il peut hâter l'effet de ma reconnaissance.

ORONTE.

Comment?

BONIFACE.

Vous voyez bien qu'il ne peut aller loin;
Il va de mes billets avoir bientôt besoin.
Et j'aurais un plaisir que je puis dire extrême
De pouvoir pour monsieur les imprimer moi-même.
A tel prix qu'il voudrait il aurait les meilleurs;
Et s'il perdait la vie, il gagnerait d'ailleurs.
Je m'oblige de plus, lorsque vous rendrez l'âme,
De les fournir gratis pour vous et pour madame.
Mourez quand vous voudrez, et comptez là-dessus.

SCÈNE VIII.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE.

Des sottises d'un fat vous me voyez confus.
Victime du public, le Mercure m'expose
A la nécessité d'écouter toute chose :
Mais pour nous dérober aux surprises des sots,
Dans mon appartement nous serions en repos.
Entrons. D'être debout à la fin on se lasse.

M. DE BOISLUISANT.

C'est vous incommoder.

ORONTE.

Non, c'est me faire grâce.
Ne la différez point. Entrez, madame.

M. DE BOISLUISANT.

Entrons.
D'un dessein que j'ai fait nous nous entretiendrons.

ORONTE, *à Merlin.*

Merlin, voilà ma bourse, et je connais ton zèle.
Donne-m'en, je te prie, une preuve nouvelle.
Deux ou trois confiseurs sont mes proches voisins,
De ce qu'ils ont de bon fais emplir deux bassins.

MERLIN.

A montrer mes talents l'occasion est belle.
Savoir ferrer la mule est un art où j'excelle.
Secrétaire banal je m'en vais essayer,
Puisqu'il me met en œuvre, à m'en faire payer.

ACTE III.

SCÈNE I.

M. DE BOISLUISANT, ORONTE.

M. DE BOISLUISANT.

Oui, monsieur, c'est sans fard qu'avec vous je m'explique,
Il n'est rien de plus propre et de plus magnifique :
Je connais quatre ducs et plus de vingt marquis
Qui n'ont pas à mon gré des meubles plus exquis.
Je n'ai vu que miroirs, que pendules, que lustres,
Que tableaux, mis au jour par des peintres illustres;
Et ce qui m'a surpris, une collation
Où la délicatesse et la profusion...

ORONTE.

Et de grâce, monsieur, un peu plus d'indulgence.
J'ai sans doute abusé de votre complaisance.
Je vous en fais excuse, et vous conjure...

M. DE BOISLUISANT.

Eh bien!
Puisque vous le voulez, je n'en dirai plus rien.
Disons un mot ou deux sur une autre matière.
Je vous ai là-dedans ouvert mon âme entière.
Vous savez le penchant qui m'entraîne vers vous;
Et ma fille, en un mot, n'est plus si près de nous.
Peut-être que, contraint par l'aspect de Cécile,
Un refus à ses yeux vous semblait difficile :
Pendant que votre aveu peut être rétracté,
Ne vous contraignez point, parlez en liberté.
Dites-moi franchement si votre cœur chancelle.

ORONTE.

Tout ce qu'on peut sentir, mon cœur le sent pour elle.
Charmé de vos bontés comme de ses attraits,
A vous plaire, à l'aimer je borne mes souhaits :
Et quoique mon amour ne fasse que de naître,
Il est dans un état à ne pouvoir plus croître.
Puisqu'à me rendre heureux vous vous intéressez,
Je vous donne ma foi que jamais...

M. DE BOISLUISANT.

C'est assez :
Vous pouvez librement entretenir Cécile
Pendant une heure ou deux que je vais par la ville.
J'aime mieux la laisser à vos soins obligeants
Qu'en un hôtel garni, rempli de mille gens.
Pénétrez si pour vous elle aura le cœur tendre.
Quand j'aurai fait mon tour, je viendrai la reprendre.
Adieu. Si vous m'aimez, traitez-moi sans façon.

SCÈNE II.

LISETTE, CÉCILE, ORONTE.

LISETTE.

Monsieur de Boisluisant est-il dehors?

ORONTE.

Oui.

LISETTE.

Bon.
(A Cécile.)
Il est sorti, madame, avancez.

ORONTE.

Ah! madame,
Je puis donc à la fin vous parler de ma flamme;
Je puis, dans le transport dont je suis animé,
M'expliquer sans contrainte aux yeux qui m'ont charmé.
Mon aimable Cécile!

CÉCILE.

Eh bien, mon cher Oronte?

ORONTE.
M'aimez-vous toujours?
CÉCILE.
Oui, j'en fais l'aveu sans honte.
Si j'ai quelque chagrin dans cet heureux instant,
C'est d'abuser mon père et de lui devoir tant.
Prévenu comme il l'est pour l'auteur du Mercure,
Nous pardonnera-t-il cette douce imposture?
Je crains...
LISETTE.
A cela près, hâtez le *conjungo.*
Tous deux jeunes, bien faits, vous vivrez à gogo.
Qu'est-ce que votre père après tout pourra dire?
N'êtes-vous pas soumise à tout ce qu'il désire?
C'est lui qui dans ce lieu vient de vous amener;
A monsieur qu'il y trouve il prétend vous donner:
Loin de blâmer son choix, vous en êtes contente,
Et vous tôpez à tout en fille obéissante.
Êtes-vous obligée à savoir si monsieur
Est auteur véritable, ou bien façon d'auteur?
Vous soupçonnera-t-il d'être d'intelligence?
CÉCILE.
Oronte, là-dessus, ne dit point ce qu'il pense?
ORONTE.
Je pensais être aimé plus que je ne le suis,
Madame.
CÉCILE.
Je vous aime autant que je le puis;
Vous n'en pouvez douter sans me faire un outrage.
Et comment ferait-on pour aimer davantage?
ORONTE.
Eh bien! si vous m'aimez, n'appréhendez plus rien;
Le reste me regarde, et j'en sortirai bien.
Qui n'eût pas accepté comme je viens de faire
L'inestimable bien que m'offre votre père?
Fallait-il renoncer à vos divins appas,
Parce qu'il me croyait ce que je ne suis pas?
Et lorsqu'il sera temps que je le désabuse,
N'êtes-vous pas, madame, une assez belle excuse?
Reposez-vous sur moi de tout l'événement.
LISETTE.
J'entends monter quelqu'un: parlez plus doucement.
CÉCILE.
Une dame paraît dont j'admire la mine.
Elle a grand air.

SCÈNE III.

CLAIRE, ORONTE, CÉCILE, LISETTE.

ORONTE.
C'est vous, ma charmante cousine!
A quand la noce?
CLAIRE.
A quand? tout est rompu.
ORONTE.
Comment?
CLAIRE.
Peut-on se marier quand on n'a plus d'amant?
ORONTE.
Parlez-moi sans énigme: êtes-vous mariée?
Répondez.
CLAIRE.
Non, vous dis-je, on m'a répudiée;
Je viens en avertir mon cousin Licidas.
ORONTE.
Vous aurez le chagrin de ne le trouver pas.
Il est à Saint-Germain, pour quelques jours peut-être;
Et de tout son logis il m'a laissé le maître.
Voyez, en son absence, à quoi je vous suis bon:
J'aurai le même zèle, ayant le même nom;
Et cette dame enfin que j'estime et respecte
Ne doit ni vous gêner, ni vous être suspecte:
Elle entre comme moi dans tous vos intérêts.
J'en suis sûr.
CLAIRE.
Mon cousin, je n'ai point de secrets.
On m'avait accordée à monsieur de la Motte:
Il en est de moins fous que je crois qu'on garrotte.
Dénué de cervelle, il fait l'esprit profond,
Ne s'habille jamais comme les autres font,
Et pour tout dire, enfin, il semble qu'il se pique
D'être dans son espèce un animal unique.
Mais comme il est fort riche et que j'ai peu de bien,
On lui promit ma foi sans que j'en susse rien.
La semaine passée, avec une compagne
Je fus voir au Plessis sa maison de campagne:
Je fis pour l'obliger cette débauche-là,
Et ce fut de son mieux qu'il nous y régala.
Comme jeudi dernier j'étais un peu malade,
Seul mon bourru d'amant fut à la promenade:
Je ne sais si c'est là qu'on m'a volé son cœur,
Mais quand il en revint je le trouvai rêveur.
Le soir, en confidence, il me dit que son âge
N'était plus guère propre au joug du mariage;
Qu'il avait cinquante ans, et qu'avec un vieillard
L'hymen de ses plaisirs me ferait peu de part:
Le lendemain matin, sans garder de mesure,
Il revint brusquement me parler de rupture;
Et, pour le mépriser comme il me méprisait,
J'acceptai sur-le-champ ce qu'il me proposait.
Voilà ce que je sais, sans en savoir la cause.
CÉCILE.
Perdre un pareil amant, c'est perdre peu de chose.
LISETTE.
Belle, bien faite, jeune, et sans aucun défaut,
Un homme à cinquante ans n'est pas ce qu'il vous faut.
Qu'en feriez-vous? A vingt la ressource est plus grande.
CLAIRE.
Il m'a fait un présent qu'il faut que je lui rende.
ORONTE.
Puisqu'il rompt sans sujet, je n'en suis pas d'avis:
Et de combien est-il?
CLAIRE.
De deux mille louis.
ORONTE.
Il vous les a donnés?
CLAIRE.
A moi-même en personne.
ORONTE.
Le bien le mieux acquis est celui que l'on donne,
Ils sont à vous.
LISETTE.
Pour moi, je ne les rendrais pas.
CLAIRE.
Il va, je crois, monter; je l'ai laissé là-bas.
Je l'entends.
ORONTE.
Croyez-vous qu'il en aime quelqu'autre?
CLAIRE.
Je ne sais.

SCÈNE IV.

M. DE LA MOTTE, CLAIRE, ORONTE, CÉCILE, LISETTE.

ORONTE.
Serviteur, monsieur.
M. DE LA MOTTE.
Et moi le vôtre.
ORONTE.
Le bonheur de vous voir m'est un plaisir bien doux.
M. DE LA MOTTE.
D'où vient?
ORONTE.
Mademoiselle est ma cousine.
M. DE LA MOTTE.
A vou ?
Tout de bon?
ORONTE.
Oui, monsieur.
M. DE LA MOTTE.
J'en suis vraiment bien aise.
ORONTE.
Et moi je suis ravi, monsieur, qu'elle vous plaise.
Quel jour avez-vous pris pour un hymen si beau?
M. DE LA MOTTE.
Bon! la paille est rompue, et tout est à vau-l'eau;
Vous le savez fort bien, fin matois que vous êtes.
ORONTE.
Vous, monsieur, savez-vous quelle faute vous faites?
M. DE LA MOTTE.
Eh oui: par cet hymen je m'étais figuré
Que j'aurais des enfants qui m'en sauraient bon gré:
J'entends, par des raisons que moi-même je forge,
Que ma postérité se plaint que je l'égorge,

Et frappé quelquefois par de tristes accents
Je pense massacrer de petits innocents.
Mais tout dût-il crever, que tout crève, n'importe ;
La raison opposée est toujours la plus forte.

ORONTE.

Et quelle est la raison qui vous fait hésiter,
Monsieur?

CÉCILE.

Mademoiselle est-elle à rebuter?

CLAIRE.

Ai-je par ma conduite attiré votre haine?

M. DE LA MOTTE.

Je n'ai rien à répondre, et c'est ce qui me gêne.

ORONTE.

Croyez-vous que son sang soit indigne de vous?

CÉCILE.

A-t-elle quelque amant dont vous soyez jaloux?

CLAIRE.

A vos yeux détrompés ne parais-je plus belle?

M. DE LAMOTTE.

Ce n'est point tout cela, ma chère demoiselle.

ORONTE.

Vous a-t-elle engagé par d'indignes moyens?

CÉCILE.

Vous a-t-on déguisé sa naissance et ses biens?

CLAIRE.

Ai-je trahi la foi que je vous ai donnée?

M. DE LA MOTTE.

Non, vous êtes en tout bien conditionnée,
Belle, sage, fidèle ; et, malgré tout cela,
Il plaît à mon destin que je vous plante là.
Laissez-moi, pour raison, m'excuser sur mon âge ;
Et ne me forcez pas d'en dire davantage.

CLAIRE.

Non, monsieur, dites tout, ne soyez point contraint ;
Vous laissez des soupçons dont ma vertu se plaint.

ORONTE.

Elle a raison. Parlez. Que voulez-vous qu'on pense?

M. DE LA MOTTE.

Mais je vais l'offenser si je romps le silence.
Pour n'en pas venir là je fais ce que je puis.
Rendez-moi seulement mes deux mille louis,
Et bon jour.

CLAIRE.

Pour cela, c'est un autre chapitre.
Je les prétends à moi par un assez bon titre ;
En m'en faisant un don, vous en fîtes mon bien.
Mais vidons l'autre affaire et ne confondons rien.
Dussiez-vous m'offenser, expliquez-vous.

ORONTE.

Sans doute.
Je saurai de monsieur quel affront il redoute,
Il ne sortira point qu'il ne m'ait convaincu...

M. DE LA MOTTE.

Puisqu'il faut s'expliquer, je crains d'être cocu.

CLAIRE.

Impudent !

ORONTE.

Supprimez ces discours téméraires.

M. DE LA MOTTE.

Mon prétendu cousin, chacun sait ses affaires.
Pouvez-vous m'empêcher d'avoir peur?

CÉCILE.

C'est à tort ;
Mademoiselle est sage, a de l'honneur.

M. DE LA MOTTE.

D'accord.

ORONTE.

Ses manières, son air, sa pudeur naturelle,
Ce sont des cautions qui vous répondent d'elle.

M. DE LA MOTTE.

Elle a plus de vertus encore que d'appas ;
C'est, je crois, dire assez qu'elle n'en manque pas.
De quelqu'autre que moi qu'elle soit la conquête,
Des dangers de l'hymen je garantis sa tête :
Mais tout ce que j'entends, et tout ce que je vois,
Pour m'appeler cocu semble prendre une voix.
Ecoutez quatre mots, sans aucune incartade,
Et traitez-moi de fou si j'ai l'esprit malade.
Ce fut jeudi dernier que l'enfer en courroux
Du plaisir que j'aurais si j'étais votre époux,
Déchaîna contre moi tout ce qu'il crut capable
De pouvoir me contraindre à me donner au diable.
Ce jour-là, que depuis j'ai maudit mille fois,
Ayant beaucoup marché sans dessein et sans choix,
Je fus me reposer vers les bornes de pierre,
Qui d'un jaloux voisin ont séparé ma terre,
Pour rêver à mon aise au moment bienheureux
Où l'amour dans vos bras remplirait tous mes vœux ;
A peine étais-je assis sur une de ces bornes,
Que deux gros limaçons me présentent les cornes :
Plus je donnai de coups pour les faire rentrer,
Plus ils prirent de peine à me les mieux montrer ;
Et de leur insolence ayant pris quelque ombrage,
Je me levai sur l'heure et les tuai de rage,
Etant persuadé qu'à moins d'un prompt trépas,
Les affronts à l'honneur ne se réparent pas.
Je venais en héros de venger mon injure,
Quand par méchanceté, pour confirmer l'augure,
Un misérable oiseau pensa me rendre fou
A force de crier coucou, coucou, coucou.
Enragé contre lui, mon fusil sur l'épaule,
J'entre dans la forêt, et je cherche le drôle,
Fortement résolu, pour venger mes soupçons,
De lui faire éprouver le sort des limaçons.
Mais zeste! le coquin, de branchage en branchage,
De son maudit coucou redoubla le ramage,
Et quatre coups en l'air, loin de l'épouvanter,
Lui servirent d'appât pour le faire chanter.
Limaçons et coucou, mon âge et votre sexe,
Tout rendait à l'envi ma pauvre âme perplexe.
Lorsque dans mon chemin, et presque sous mes pas,
Je trouve un bois de cerf fraîchement mis à bas,
Et vois un peu plus loin cette maligne bête,
Qui semblait m'annoncer que c'était pour ma tête.
« Vous en aurez menti, malheureux animaux,
« Je rendrai malgré vous tous vos présages faux, »
M'écriai-je ; et soudain je gagnai ma chaumière,
Sans vouloir regarder ni devant ni derrière.
Ainsi vous avez beau menacer ou prier,
Qui diable après cela voudrait se marier?

ORONTE.

Eh ! monsieur, donnez-nous des raisons plus honnêtes.
Ma cousine est croyable un peu plus que vos bêtes :
Et c'est de sa vertu faire trop peu de cas
Que de les vouloir croire, et ne la croire pas.
Je suis las de souffrir un si cruel outrage.

M. DE LA MOTTE.

Je vous ai déjà dit que je la crois fort sage ;
Mais si l'astre s'en mêle, et veut me voir cocu,
Pensez-vous que par elle il puisse être vaincu?
Ce qu'avec un autre homme elle aurait d'innocence
Deviendra contre moi fidèle à l'influence ;
Et moins par son penchant que pour remplir mon sort
Je me verrais cocu sans qu'elle ait aucun tort.
Je veux de ce malheur sauver mademoiselle ;
Elle me touche assez pour ne vouloir point d'elle :
S'il faut être cocu, c'est par un autre choix
Que je veux ressembler à tous ceux que je vois.
Pour l'honneur de mon front et de votre mérite,
Rendez-moi mon argent, et sortons quitte à quitte.

ORONTE.

Puisque par ses raisons monsieur est convaincu
Qu'on lui rendra justice en le faisant cocu,
La rupture qu'il cherche est une preuve insigne
Que de remplir son sort il ne vous croit pas digne.
Vous n'auriez pas l'esprit de lui manquer de foi.
Finissez. Quel argent lui devez-vous?

CLAIRE.

Qui? moi?
Rien du tout.

M. DE LA MOTTE.

En trois mots c'est me payer ma somme.

CLAIRE.

Que me demandez-vous? parlez en honnête homme.
Que vous dois-je?

M. DE LA MOTTE.

L'argent que vous me retenez,
Les deux mille louis que je vous ai donnés.

CLAIRE.

A moi, monsieur?

M. DE LA MOTTE.
A vous : pourquoi tant de grimaces ?
CLAIRE.
Lorsque je les reçus, je vous en rendis grâces ;
Me les ayant donnés, ils ne sont plus à vous.
M. DE LA MOTTE.
Je me flattais alors de me voir votre époux.
Jamais félicité ne me parut plus haute.
CLAIRE.
Si vous ne l'êtes pas, monsieur, est-ce ma faute ?
Tous les dons qu'en m'aimant vous pouvez m'avoir faits,
Me sont trop précieux pour les rendre jamais.
CÉCILE.
Ce refus obligeant que fait mademoiselle,
Marque pour un volage une bonté nouvelle :
Retenir vos présents, c'est vous aimer encor.
M. DE LA MOTTE.
Je renonce à l'amour qu'on vend au poids de l'or.
Quand je fis ce présent, elle m'était acquise ;
Je n'ai fait avec elle aucune autre sottise :
Demandez-lui plutôt si jamais...
ORONTE.
Ecoutez,
(Aussi-bien suis-je sûr que vous vous en doutez)
C'est par mon ordre exprès qu'on n'a rien à vous rendre ;
Et si vous l'ignorez, je veux bien vous l'apprendre.
Epousez ma cousine, ou ne prétendez pas...
M. DE LA MOTTE.
Quand je serai cocu, qu'il sera bien plus gras !
Sachez, petit cousin, qui par votre menace
Prétendez m'ajouter aux cocus de ma race,
Que malgré mon étoile et malgré vos leçons,
Je veux faire mentir cerf, coucou, limaçons,
Et fuir le mariage un peu plus que la peste.
Licidas à l'instant va décider du reste :
Nos communs intérêts sont remis en sa main.
N'est-il pas ici ?
ORONTE.
Non, il est à Saint-Germain.
M. DE LA MOTTE.
Pour longtemps ?
ORONTE.
On ne sait.
M. DE LA MOTTE.
Attendons qu'il revienne :
Il entendra plaider votre cause et la mienne.
De mes prétentions quel que soit le succès,
Ne me pas marier c'est gagner mon procès.
Combien devant nos yeux en voyons-nous paraître
Qui pour bien plus d'argent voudraient ne le pas être !
Tant ils sont assurés de trouver au logis,
Ou leur femme qui gronde, ou quelquefois bien pis !
Serviteur.

SCÈNE V.

CÉCILE, ORONTE, CLAIRE, LISETTE.

CÉCILE.
Quel amant, pour une belle amante !
LISETTE.
Je n'en voudrais point, moi, qui ne suis que suivante ;
Ou si j'étais réduite à cette extrémité,
Je crois que son coucou dirait la vérité.
ORONTE.
Consolez-vous, cousine, il en viendra quelqu'autre.
Apprenez mon destin, puisque je sais le vôtre :
Je vous prie à mon tour de ma noce.
CLAIRE.
Comment ?
ORONTE.
Nous sommes mieux unis que vous et votre amant.
Ma maîtresse ni moi, nous ne voulons pas rompre.
Mais j'aperçois quelqu'un qui nous vient interrompre.
Passez dans l'autre chambre, où bientôt je vous suis.

SCÈNE VI.

DU MESNIL, ORONTE.

DU MESNIL.
Monsieur, je suis perdu si je n'ai votre appui.
ORONTE.
Qu'est-ce, monsieur ? parlez, quel sujet vous oblige...
DU MESNIL.
Si je n'ai votre appui, je suis perdu, vous dis-je.
ORONTE.
Vous est-il arrivé quelque accident fâcheux ?
DU MESNIL.
Il n'est point sous le ciel d'homme plus malheureux.
ORONTE.
Avez-vous sur les bras quelque méchante affaire ?
Etes-vous assassin, empoisonneur, faussaire ?
Êtes-vous poursuivi des archers ?
DU MESNIL.
Moi, monsieur ?
Ai-je l'air d'un faussaire ou d'un empoisonneur ?
ORONTE.
Vous a-t-on dérobé quelque somme un peu forte ?
DU MESNIL.
Non, monsieur.
ORONTE.
N'est-ce point que votre femme est morte ?
DU MESNIL.
Eh ! si c'était cela, serais-je malheureux ?
ORONTE.
Dites donc quel obstacle est contraire à vos vœux.
J'écoute, mais surtout point de longue harangue.
DU MESNIL.
Force gens à Paris enseignent quelque langue,
Celui-là l'espagnol, celui-ci le latin ;
Et, sans autre secours ils subsistent enfin.
J'en connais deux ou trois tellement à leur aise,
Que depuis quelque temps ils ne vont plus qu'en chaise :
Et cherchant un emploi que l'on ne pût m'ôter,
Je crus pour m'enrichir les devoir imiter.
Je pris dans un faubourg une maison fort grande,
Et mis un écriteau pour la langue normande ;
M'offrant de l'enseigner avec affection
A qui voudrait l'apprendre en sa perfection.
Pendant le premier mois il ne me vint personne.
ORONTE.
Quoi ! pas un écolier ?
DU MESNIL.
Pas un.
ORONTE.
Je m'en étonne :
Un succès plus heureux devrait suivre vos soins.
Le second mois, sans doute, alla bien ?
DU MESNIL.
Encor moins.
Pour me manifester, tant aux pauvres qu'aux riches,
Ces deux mois écoulés j'eus recours aux affiches :
Et par tous les endroits où j'étais affiché,
Je voyais en passant force monde attaché :
J'en conçus de la joie, et la chose étant sue,
Je me tins assuré d'en avoir bonne issue,
Et crus que ma maison crèverait d'écoliers ;
Mais le troisième mois eut le sort des premiers :
Pas une âme ne vint. Je disais à moi-même,
En songeant quelquefois à mon malheur extrême :
« Tous les gens de commerce ont affaire à Rouen,
« A Bayeux, à Falaise, à Dieppe, au Havre, à Caen ;
« Peu de gens ont affaire à Florence, à Venise,
« Et c'est par conséquent une grand sottise
« D'ignorer le normand et de savoir si bien
« L'extravagant jargon qu'on nomme italien.
« L'un est infructueux et l'autre fort utile. »
Comme on a vers l'espoir une pente facile,
Je me flattais alors, et même avec excès,
Qu'à la fin mon dessein aurait un grand succès.
Je faisais afficher de nouveau : mais ma peine
Pendant quatorze mois a toujours été vaine ;
Et quoi que cette langue ait de particulier,
Je n'ai pas eu l'honneur d'avoir un écolier :
Le croiriez-vous ?
ORONTE.
Moi ? non ; cela n'est pas croyable.
DU MESNIL.
Rien n'est plus vai pourtant, ou je me donne au diable.
Pas un seul n'a paru pendant quatorze mois :
Tant il est vrai qu'en France on fait peu de bons choix !
ORONTE.
Et que puis-je pour vous en semblable occurrence,
Monsieur ?

DU MESNIL.

Réprimander la noblesse de France.
Qui parle italien, espagnol, allemand,
Et qui ne peut parler le langage normand;
Qui sait parfaitement deux ou trois langues mortes,
Et qui n'en sait pas une usitée à ses portes;
Qui, sans avoir dessein d'aller jamais fort loin,
Des pays étrangers apprend le baragoin;
Et qui par une erreur que le bon sens condamne,
Aime mieux *signor si*, que *voire* ou *Dieu me damne.*
Vous voyez cependant quelle comparaison?

ORONTE.

Il est vrai, je vois bien que vous avez raison:
Mais comme à ce dessein la fortune s'oppose,
Je vous conseillerais de tenter autre chose;
Quand on veut se tirer d'un fâcheux embarras,
Il est bon qu'avec elle on ne s'obstine pas.
Croyez-moi, faites choix de quelqu'autre exercice.

DU MESNIL.

Non, monsieur, tôt ou tard on me rendra justice.
De quoi que l'on se mêle, en un même quartier
Quarante quelquefois sont d'un pareil métier;
Et par cette raison, que je crois pertinente,
Ce qu'un seul gagnerait se partage en quarante:
Mais par l'heureux effet de mon invention,
Je suis seul à Paris de ma profession.
Publiez mes talents dans le premier Mercure;
Si le roi par hasard en faisait la lecture,
Bienfaisant comme il est par inclination,
Doutez-vous que bientôt je n'eusse pension?
Comme de mes pareils la nature est avare,
On a quelques égards pour un homme si rare.

ORONTE.

Pour rare, il est certain, on ne peut l'être plus.

DU MESNIL.

Me louer devant moi, c'est me rendre confus;
Je suis déconcerté d'une louange en face;
Et votre honnêteté me fait quitter la place.
Adieu, le mois prochain parlez si bien de moi,
Que de voir mon visage il prenne envie au roi.
C'est la grâce qu'espère et que vous recommande
Du Mesnil, professeur de la langue normande.

ORONTE, *seul.*

Juste ciel! que ces fous qui fatiguent mes yeux
Volent à mon amour de moments précieux!

ACTE IV.

SCÈNE I.

CLAIRE, ORONTE.

CLAIRE.

Demeurez, mon cousin, vous avez compagnie;
Je vous quitte ajourd'hui de la cérémonie.

ORONTE.

Et moi, qui suis ravi d'accompagner vos pas,
De votre sentiment je ne vous quitte pas.
Vous avez à loisir parcouru ma maîtresse,
Et vous jugez de tout avec délicatesse:
Comment la trouvez-vous? ai-je fait un bon choix?

CLAIRE.

Elle est belle, à mes yeux, jusques au bout des doigts.
Son teint, son air, sa taille, en un mot tout m'enchante,
Et de la tête aux pieds elle est toute charmante.
Jamais d'un pareil choix on ne peut vous blâmer.
Eh! comment feriez-vous pour ne la pas aimer?
Un homme qui paraît m'empêche de poursuivre.
Adieu. Je vous défends de songer à me suivre,
Un pas que vous feriez me mettrait en courroux.

SCÈNE II.

ORONTE, DU PONT.

DU PONT.

Que n'ai-je le bonheur d'être connu de vous,
Monsieur! vous n'auriez pas attendu ma prière
Pour célébrer mon nom et le mettre en lumière.

ORONTE.

Le mérite me charme, et pour le publier
Je n'attends point, monsieur, qu'on m'en vienne prier.
C'est de tous les plaisirs le plus grand que je goûte.

DU PONT.

Publiez donc le mien. Je guéris de la goutte.

ORONTE.

De la goutte! ah! monsieur, l'admirable secret!
Est-il sûr?

DU PONT.

En six mois j'en ai guéri dix-sept.

ORONTE.

Que vous allez jouir d'une haute fortune!
Ce ne sont point des gueux que ce mal importune.
Je sais un prince, un duc, un comte et deux marquis,
Qui donneraient beaucoup pour en être guéris.
A quoi, mon cher monsieur, puis-je vous être utile?

DU PONT.

A répandre mon nom à la cour, à la ville.
Faute d'être connu, je perds des millions.
Publiez qui je suis. Publiez....

ORONTE.

Publions.
J'y consens. Mais, monsieur, la moindre de vos cures
Doit plus faire de bruit que cinquante Mercures;
Et tant d'hommes guéris parlent si haut pour vous....

DU PONT.

Si j'étais plus heureux, ils en parleraient tous,
Il est vrai; mais, monsieur, quelque soin que je prenne,
Un destin envieux empoisonne ma peine.
Tous ceux que je guéris, la mort les prend.

ORONTE.

Tant pis.

DU PONT.

Ce n'est pas, grâce au ciel, qu'ils ne soient bien guéris;
Mais lorsqu'en bon état j'ai mis une personne,
Je ne puis empêcher que le ciel n'en ordonne.
Quand il lui plaît qu'on meure, il faut que cela soit.
J'en ai vu de mes yeux la preuve sur dix-sept:
Ils se portaient fort bien quand ils sont morts.

ORONTE.

Je jure
Que j'aurai du plaisir à vous mettre au Mercure.
Un homme comme vous est assez singulier,
Pour ne pas avoir peur qu'on le puisse oublier,
Votre gloire ira loin, je n'en fais aucun doute.

DU PONT.

Puissiez-vous quelque jour avoir gravelle ou goutte!
Vous seriez par mes soins, mon zèle et mes travaux,
En quatre jours, au plus, guéri de tous vos maux.

ORONTE.

Je le crois.

DU PONT.

Trouvez bon, en faisant mon éloge,
Pour l'intérêt public d'enseigner où je loge:
Je vous laisse un billet qui vous en instruira;
Et le corps des goutteux vous en remerciera.

ORONTE, *seul.*

Jamais profession ne fut plus fatigante.
J'y renonce.

SCÈNE III.

Mme DE CALVILLE, ORONTE.

MADAME DE CALVILLE, *en deuil.*

Monsieur, je suis votre servante.
Je vous suis inconnue et redevable.

ORONTE.

A moi,
Madame?

MADAME DE CALVILLE.

Oui, monsieur, à vous-même.

ORONTE.

Et de quoi?
En quelle occasion la fortune propice
M'a-t-elle offert l'honneur de vous rendre service?

MADAME DE CALVILLE.

En trois occasions, où vous avez appris,
Mais galamment, la mort de trois de mes maris.
En lisant ces endroits, j'eus un plaisir extrême;
Et comme je fis hier enterrer le quatrième,
J'offre cette matière à votre heureux talent
Pour en faire un article au Mercure galant.
Je lui dois de mes feux cette marque fidèle.

ORONTE.
Pour un mari défunt c'est montrer bien du zèle.
Je ne m'étonne pas, après cette action,
Qu'on brigue avec chaleur votre possession.
A votre âge, madame, être quatre fois veuve,
C'est de votre mérite une assez grande preuve.
Sur un si bel exemple on se doit écrier.
MADAME DE CALVILLE.
On me parle déjà de me remarier :
Mais je tiens au défunt par de si fortes chaînes,
Que je n'y veux penser de plus de trois semaines.
Il verra si pour lui mes feux étaient constants.
ORONTE.
Quoi! vous vous résoudrez à pâtir si longtemps,
Madame? Je vous plains : cet effort est pénible.
MADAME DE CALVILLE.
J'aimais feu mon mari; l'amour rend tout possible.
ORONTE.
Qui croirait qu'une dame aussi jeune que vous
Eût eu le déplaisir de perdre quatre époux?
Comment ont fait vos yeux pour conserver leurs [charmes,
Après s'être occupés à verser tant de larmes?
Voir mourir ce qu'on aime est un sort si fatal....
MADAME DE CALVILLE.
De tous les maux du monde il n'en est point d'égal.
Il faut pour en parler en avoir fait l'épreuve.
J'avouerai, cependant, moi qui suis souvent veuve,
Qu'au lieu de quatre fois j'aime mieux l'être neuf,
Que d'avoir le chagrin de faire un mari veuf.
Je sais bien au surplus ce qu'il faut que je fasse ;
J'ai pleuré le défunt avec assez de grâce :
Pendant qu'il se mourait, fidèle à mon devoir,
J'apprenais à pleurer devant un grand miroir.
Pour pleurer un mari d'une manière honnête,
Il faut négligemment savoir pencher la tête;
Avoir la gorge nue, et laisser à dessein
Couler par-ci, par-là des larmes sur son sein;
Eviter les hauts cris que la canaille jette;
Avoir un air stupide, une douleur muette;
Regarder son malheur avec tranquillité :
Voilà comme l'on pleure en gens de qualité;
Mais si quelque bourgeoise, ou simple demoiselle
Osait pleurer de même, on se moquerait d'elle.
ORONTE.
Pour avoir le plaisir d'être pleuré de vous,
On va briguer l'honneur de mourir votre époux.
Comment le nommait-on?
MADAME DE CALVILLE.
Le comte de Calville.
ORONTE.
Je vais marquer sa mort du plus sublime style,
Vous serez au Mercure avec distinction.
MADAME DE CALVILLE.
Marquez-y bien l'excès de mon affliction,
Comme une tourterelle, à tous moments je pleure.
Si je me remarie, et que mon mari meure,
Je viendrai vous l'apprendre et n'y manquerai pas.
ORONTE, *seul.*
Que l'auteur du Mercure a de fous sur les bras!
Mais pendant qu'en ce lieu je me trouve tranquille,
Mon cœur impatient de rejoindre Cécile....
Ciel! on vient mettre obstacle à mon empressement.

SCÈNE IV.

ORIANE, ORONTE, ÉLISE.

ORIANE.
Monsieur, vous allez faire un mauvais jugement,
Sans doute.
ORONTE.
Moi, madame? En tout ce que vous faites
Vous n'avez point de peine à montrer qui vous êtes :
On découvre d'abord un mérite si grand....
ÉLISE.
Nous savons bien, monsieur, que vous êtes galant.
On ne voit point d'écrits comparables aux vôtres.
Que d'éloges charmants cousus les uns aux autres!
Vous louez avec grâce, il le faut avouer.
ORONTE.
D'agréables objets sont aisés à louer,
Vos manières, votre air...
ORIANE.
Brisons là, je vous prie :
La louange affectée est une raillerie.
Tirez-nous seulement d'une grossière erreur,
Qui me fait tous les jours brouiller avec ma sœur.
Sitôt qu'un mois commence, on m'apporte un Mercure.
C'est mon plaisir d'élite et ma chère lecture;
Et depuis qu'il paraît, ce qui m'en a déplu,
C'est qu'il est trop petit, et qu'on l'a trop tôt lu.
Mais un des plus charmants que l'on vous ait vu faire,
C'en est un où j'ai vu le grand art de se taire;
Art qui pour notre sexe est plein d'utilité,
Et dont ma sœur et moi nous avons profité.
Nous avons toutes deux purifié nos âmes
D'un défaut qui partout déshonore les femmes;
Et nous faisons un vœu qui sans doute tiendra,
De ne parler jamais que lorsqu'il le faudra.
N'est-il pas juste aussi que des femmes se taisent?
Leurs discours éternels fatiguent et déplaisent :
Tout ce qui leur échappe est de si peu de poids,
Qu'un silence modeste est plus beau mille fois.
S'il n'était des rubans, des jupes, des dentelles,
Tant que dure le jour, de quoi parleraient-elles?
Je sèche de chagrin lorsque j'entends cela.
ÉLISE.
Et qui pourrait tenir à ces sottises-là?
Est-ce un si grand effort qu'être femme et se taire,
Qu'aucune autre que nous n'ait encor pu le faire?
Car, ma sœur, franchement, nous pourrions avouer,
N'était qu'il est honteux de vouloir se louer,
Que l'on ne voit que nous se faire violence,
Et trouver du plaisir à garder le silence.
Mais je ne comprends point par quelle injuste loi
Vous prétendez, ma sœur, vous mieux taire que moi.
Depuis six mois entiers que j'apprends à me taire,
J'ai fait pour réussir tout ce que j'ai pu faire;
Et dans ce grand dessein, je vous suis d'assez près,
Pour devoir me flatter d'un semblable progrès.
Je consens, comme vous, que monsieur en décide.
ORONTE.
Moi, mesdames?
ORIANE.
Monsieur, soyez juge rigide.
Ma sœur, me voilà prête à vous faire un aveu
Que vous ne parlez point, ou que vous parlez peu,
Que vous avez sur vous un merveilleux empire;
Que vous ne dites rien que vous ne deviez dire;
Que le don de vous taire est l'effet de vos soins :
Mais avouez aussi que je parle encor moins;
Si ce n'est par devoir, que ce soit par tendresse.
ÉLISE.
Sur tout autre sujet vous seriez la maîtresse,
Ma sœur; mais sur cela ne me demandez rien.
Je donnerais pour vous tout mon sang, tout mon bien :
Mais je ne puis céler que la gloire m'est chère.
Eh! quelle gloire encore! être fille et se taire!
Souffrez-moi votre égale, et par cette équité...
ORIANE.
Non, ma sœur, je ne puis souffrir d'égalité.
Je parle moins que vous, j'en suis sûre.
ÉLISE.
Au contraire.
Si vous en jugez bien, vous savez moins vous taire.
ORIANE.
Je vous appris cet art. Sans moi vous l'ignoriez.
ÉLISE.
Vous m'en avez appris plus que vous n'en saviez.
ORIANE.
Monsieur est sur ce point plus éclairé que d'autres;
Prions-le d'écouter mes raisons et les vôtres.
Nous verrons sur-le-champ notre doute éclairci.
ÉLISE.
J'en conjure monsieur.
ORIANE.
Je l'en conjure aussi.
ORONTE.
Je me fais un bonheur du désir de vous plaire :
Mais comment en parlant montrer qu'on sait se taire?
ORIANE.
Écoutez mes raisons; et j'espère...

ÉLISE.

Ma sœur,
Qui parle la première a le plus de faveur.
Que dirai-je après vous sur la même matière?

ORIANE.

L'une de nous, ma sœur, doit parler la première,
Et par mon droit d'aînesse il me semble devoir...

ÉLISE.

La qualité d'aînesse est ici sans pouvoir.

ORIANE.

(Elles parlent toutes deux le plus vite qu'il leur est possible.)

Quittez l'opinion où cette erreur vous jette;
Une aînée en tous lieux parle ayant sa cadette.

ÉLISE.

Je sais bien qu'en tous lieux et qu'en toute saison
C'est un droit de l'aînée, alors qu'elle a raison :
Mais si j'ai raison, moi, qu'ai-je affaire de l'âge?

ORIANE.

Apprenez que sur vous j'ai ce double avantage,
Que l'âge et la raison sont pour moi contre vous,
Et que votre sottise excite mon courroux.
Vous croyez que partout votre mérite brille.

ÉLISE.

Ah! que par le babil vous êtes encor fille,
Ma sœur! et que cet art que vous citez toujours
A votre pétulance offre un faible secours!
Vous me traitez de sotte; et par ce que vous faites,
Je vois qu'au lieu de moi, c'est vous-même qui l'êtes;
Et cependant, ma sœur, quoique vous le soyez,
Je ne vous en dis rien, comme vous le voyez.
Je sais dans quel respect la cadette doit être.

ORIANE.

L'aînée entre nous deux est aisée à connaître.
Vous avez quelque esprit, quelque rayon de feu;
Mais pour du jugement, vous en avez si peu,
Qu'en voulant faire voir que vous savez vous taire,
Vous parlez aujourd'hui plus qu'à votre ordinaire.

ÉLISE.

Monsieur en est le juge, il n'a qu'à prononcer.

ORIANE.

J'ai la bonté pour vous de ne l'en pas presser.

ÉLISE.

Pour comble de bonté faites-moi grâce entière :
Permettez qu'à monsieur je parle la première.

ORIANE.

Vous? me faire l'affront de parler avant moi?
Vous ne le ferez point, et j'en jure ma foi.

ÉLISE.

Ni vous aussi, ma sœur, et j'en jure la mienne :
Je vous interromprai, sans que rien me retienne.

ORONTE, *à Oriane.*

Madame...

ORIANE.

Non, monsieur, je veux le premier pas.

ORONTE, *à Élise.*

Madame...

ÉLISE.

Non, monsieur, je n'en démordrai pas.

ORONTE, *à Oriane.*

Si vous...

ORIANE.

Je céderais à cette audacieuse!

ORONTE, *à Élise.*

Croyez...

ÉLISE.

J'obéirais à cette impérieuse!

ORONTE, *à Oriane.*

Montrez-vous son aînée, et considérez bien...

ORIANE.

Pour la faire enrager je n'épargnerai rien.

ORONTE, *à Élise.*

Montrez-vous sa cadette, et cherchez une voie...

ÉLISE.

A la contrecarrer je mets toute ma joie.

ORONTE.

En vain de vous juger vous m'imposez la loi.
Que sais-je qui des deux parle le moins?

TOUTES DEUX.

C'est moi.

ORIANE.

Et par bonnes raisons je m'en vais vous l'apprendre.

(A peine l'une donne-t-elle le temps d'achever à l'autre.)

ÉLISE.

Et pour en être instruit vous n'avez qu'à m'entendre.

ORIANE.

C'est moi qui la première ai formé le dessein...

ÉLISE.

J'ai pour les grands parleurs conçu tant de dédain...

ORIANE.

De captiver ma langue et d'être distinguée.

ÉLISE.

Que du moindre discours j'ai l'âme fatiguée.

ORIANE.

Pour peu qu'on me { fréquente, on admire
ÉLISE.
regarde, on devine } cela.

ORONTE.

Vous taisez-vous souvent de cette façon-là?
Tout franc, je ne vois goutte en toute vos manières.

ORIANE.

(Elles parlent en même temps.)

Je ne vous croyais pas de si courtes
ÉLISE.
C'est pour un grand génie avoir peu de } lumières.

ORIANE.

Pour juger qui de nous était digne du
ÉLISE.
Vous ne deviez pas craindre en me donnant le } prix.

ORIANE.

Je ne sais que vous seul qui pût s'
ÉLISE.
Que l'on vous soupçonnât de vous } être mépris.

TOUTES DEUX.

Adieu, monsieur.

SCÈNE V.

ORONTE, *seul.*

Ma foi, voilà deux sœurs bien folles!
Quel rapide torrent d'inutiles paroles
Pour me persuader qu'elles ne parlent point!
Jamais extravagance alla-t-elle à ce point?
Et peut-on faire voir par un trait plus sensible,
Qu'être fille et se taire est chose incompatible?
A force de babil elles m'ont enivré :
Mais enfin par bonheur m'en voilà délivré.
Holà! Merlin?

SCÈNE VI.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

Monsieur.

ORONTE.

Mon cher Merlin, de grâce,
Pendant quelques moments occupe ici ma place.
Ma Cécile m'appelle auprès de ses appas.
Si l'on me vient chercher, dis que je n'y suis pas.

MERLIN, *seul.*

Je me passerais bien d'une pareille aubade :
Mais que veut ce soldat?

SCÈNE VII.

LA RISSOLE, MERLIN.

LA RISSOLE.

Bonjour, mon camarade.
J'entre sans dire gare, et cherche à m'informer
Où demeure un monsieur que je ne puis nommer.
Est-ce ici?

MERLIN.

Quel homme est-ce?

LA RISSOLE.

Un bon vivant, alègre,
Qui n'est grand ni petit, noir ni blanc, gras ni maigre.
J'ai su de son libraire, où souvent je le vois,
Qu'il fait jeter en moule un livre tous les mois.
C'est un vrai juif errant, qui jamais ne repose.

MERLIN.

Dites-moi, s'il vous plaît, voulez-vous quelque chose?
L'homme que vous cherchez est mon maître.

LA RISSOLE.

Est-il là?

MERLIN.

Non.

LA RISSOLE.

Tans pis. Je voulais lui parler.

MERLIN.

Me voilà,
L'un vaut l'autre. Je tiens un registre fidèle
Où chaque heure du jour j'écris quelque nouvelle :
Fable, histoire, aventure, enfin quoi que ce soit
Par ordre alphabétique est mis en son endroit.
Parlez.

LA RISSOLE.

Je voudrais bien être dans le Mercure :
J'y ferais que je crois une bonne figure.
Tout à l'heure, en buvant, j'ai fait réflexion
Que je fis autrefois une belle action ;
Si le roi la savait, j'en aurais de quoi vivre;
La guerre est un métier que je suis las de suivre.
Mon capitaine, instruit du courage que j'ai,
Ne saurait se résoudre à me donner congé.
J'en enrage.

MERLIN.

Il fait bien : donnez-vous patience...

LA RISSOLE.

Mordié, je ne saurais avoir ma subsistance.

MERLIN.

Il est vrai, le pauvre homme! il fait compassion.

LA RISSOLE.

Or donc, pour en venir à ma belle action,
Vous saurez que toujours je fus homme de guerre,
Et brave sur la mer autant que sur la terre.
J'étais sur un vaisseau quand Ruyter fut tué,
Et j'ai même à sa mort le plus contribué:
Je fus chercher le feu que l'on mit à l'amorce
Du canon qui lui fit rendre l'âme par force.
Lui mort, les Hollandais souffrirent bien des mals:
On fit couler à fond les deux vice-amirals.

MERLIN.

Il faut dire des maux, vice-amiraux; c'est l'ordre.

LA RISSOLE.

Les vice-amiraux donc, ne pouvant plus nous mordre,
Nos coups aux ennemis furent des coups fataux;
Nous gagnâmes sur eux quatre combats navaux.

MERLIN.

Il faut dire fatals et navals, c'est la règle.

LA RISSOLE.

Les Hollandais, réduits à du biscuit de seigle,
Ayant connu qu'en nombre ils étaient inégals,
Firent prendre la fuite aux vaisseaux principals.

MERLIN.

Il faut dire inégaux, principaux, c'est le terme.

LA RISSOLE.

Enfin, après cela nous fûmes à Palerme.
Les bourgeois à l'envi nous firent des régaux :
Les huits jours qu'on y fut furent huit carnavaux.

MERLIN.

Il faut dire régals et carnavals.

LA RISSOLE.

Oh, dame!
M'interrompre à tous coups, c'est me chiffonner l'âme,
Franchement.

MERLIN.

Parlez bien. On ne dit point navaux :
Ni fataux, ni régaux, non plus que carnavaux:
Vouloir parler ainsi, c'est faire une sottise.

LA RISSOLE.

Eh! mordié, comment donc voulez-vous que je dise?
Si vous me reprenez lorsque je dis des mals,
Inégals, principals, et des vice-amirals;
Lorsqu'un moment après, pour mieux me faire entendre,
Je dis fataux, navaux, devez-vous me reprendre?
J'enrage de bon cœur quand je trouve un trigaud
Qui souffle tout ensemble et le froid et le chaud.

MERLIN.

J'ai la raison pour moi qui me fait vous reprendre,
Et je vais clairement vous le faire comprendre ;
Al est un singulier dont le pluriel fait *aux*;
On dit c'est mon *égal*, et ce sont mes *égaux*.
Par conséquent on voit par cette règle seule...

LA RISSOLE.

J'ai des démangeaisons de te casser la gueule.

MERLIN.

Vous?

LA RISSOLE.

Oui, palsandié, moi : je n'aime point du tout,
Qu'on me berce d'un conte à dormir tout debout :
Lorsqu'on veut me railler, je donne sur la face.

MERLIN.

Et tu crois au Mercure occuper une place,
Toi? Tu n'y seras point, je t'en donne ma foi.

LA RISSOLE.

Mordié! je me bats l'œil du Mercure et de toi.
Pour vous faire dépit, tant à toi qu'à ton maître,
Je déclare à tous deux que je n'y veux pas être :
Plus de mille soldats en auraient acheté
Pour voir en quel endroit la Rissole eût été ;
C'était argent comptant, j'en avais leur parole.
Adieu, pays. C'est moi qu'on nomme la Rissole :
Ces bras te deviendront ou fatals ou fataux.

MERLIN.

Adieu, guerrier fameux par des combats navaux.

ACTE V.

SCÈNE I.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

Je viens te relayer; Cécile me l'ordonne.
N'as-tu rien à m'apprendre? Est-il venu personne?

MERLIN.

Un soldat, dont j'ai su les exploits éclatants:
Un brave homme.

SCÈNE II.

M. DE BOISLUISANT, ORONTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Pardon, si j'ai mis si longtemps,
Mon cher monsieur. Eh bien! vous sera-t-il facile
De faire des progrès sur le cœur de Cécile?

ORONTE.

Je ne puis en juger que suivant vos bontés.
Ce sont vos seuls désirs qui font ses volontés.

M. DE BOISLUISANT.

Si c'est moi qu'elle en croit, qu'on appelle ma fille.
(Merlin sort.)
J'ai l'esprit éclairci touchant votre famille:
Mon devoir le voulait, je m'en suis acquitté;
Vous avez du mérite et de la qualité :
On m'a dit de quel sang vous avez reçu l'être;
Enfin je suis content tout ce qu'on le peut être.
Si douze mille francs d'un revenu certain,
Qui doivent de ma fille accompagner la main,
Peuvent contribuer à vous la rendre chère,
Je serai trop heureux d'être votre beau-père.

ORONTE.

Ah! monsieur, quels devoirs m'acquitteront jamais?...

SCÈNE III.

CÉCILE, M. DE BOISLUISANT, ORONTE, LISETTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Ma fille, vos désirs seront-ils satisfaits,
Si demain de monsieur vous devenez la femme?
Avez-vous du penchant à l'aimer?

ORONTE.

Quoi! madame,
Vous ne répondez rien! Que dois-je croire, hélas?

CÉCILE.

Si je vous haïssais, je ne me tairais pas.

M. DE BOISLUISANT.

C'est dire en peu de mots tout ce que je souhaite.

LISETTE, *à Cécile.*

Dites-moi, s'il vous plaît, que deviendra Lisette,
Madame? Il me souvient qu'autrefois vous disiez,
Quand on vous marierait, que vous me marieriez :
Vous allez devenir madame la Mercure,
Pendant que je serai Lisette toute pure.
Tâter un peu de tout ne me déplairait pas.

CÉCILE.

Eh quoi! te lasses-tu d'accompagner mes pas?

LISETTE.
Non, je suis toute à vous, et mon sort tient au vôtre :
Mais je voudrais, madame, être encore à quelqu'autre.
Tant qu'on demeure fille, on n'est point en repos ;
Et quoiqu'on soit suivante, on est de chair et d'os.
Un tronc semble maudit s'il n'en sort quelque branche,
Et si Merlin penchait du côté que je penche...

MERLIN.
Tu me parais jolie, à parler tout de bon,
Mais...

LISETTE.
Quoi, mais ?

MERLIN.
Je te trouve un certain air fripon...

LISETTE.
Je ne sais si mon air est fripon ou modeste ;
Mais jusqu'à ce moment je te réponds du reste.

M. DE BOISLUISANT.
Pour leur tendre la main dans un pas si glissant,
Je donne cent louis.

CÉCILE.
Et moi, cent.

ORONTE.
Et moi, cent.

MERLIN.
Trois cents louis ! Messieurs, je l'épouse au plus vite.
Tu m'aimes ?

LISETTE.
Oui.

MERLIN.
Demain nous nous verrons au gîte.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

LE MARQUIS.
Serviteur ! vous voyez un marquis distingué,
Que les plus grands emplois n'ont jamais fatigué,
Du Mercure galant adorateur fidèle,
J'ai fait un air nouveau sur la saison nouvelle.
Ah ! je croyais parler à monsieur Licidas.
Est-il là ?

ORONTE.
Non, monsieur, mais il n'importe pas,
Je tiens ici sa place, et sais la tablature.

LE MARQUIS.
Tous les mois de mes airs j'embellis le Mercure.
S'il a ce grand débit dont chacun s'aperçoit,
A parler entre nous, c'est à moi qu'il le doit.
L'éclat que je lui donne en est la seule cause.

ORONTE.
Je crois vos airs fort beaux, mais il faut autre chose :
Qui ne veut que des airs achète un opéra.

LE MARQUIS.
Parbleu, je vais gager tout ce que l'on voudra,
Que dans tout Phaéton, quelque bruit qu'on en fasse,
On ne verra point d'air que celui-ci n'efface.
Vous vous y connaissez, et cela me suffit.
D'ailleurs, ce que je dis ne s'est point encor dit.
La route que je tiens est fraîchement tracée :
Tout y sera nouveau, jusques à la pensée ;
Et comme c'est un air à demi-goguenard,
Je l'ai pris sur un ton entre doux et hagard.
Je voudrais qu'en cet art madame fût congrue ;
Il serait mal aisé qu'elle n'eût l'âme émue.

CÉCILE.
Pour tous les airs nouveaux j'ai de la passion,
Et je vais écouter avec attention.

LE MARQUIS.
Je vous demande à tous une équitable oreille.
(Il prélude et dit ensuite ce vers.)
Les paroles et l'air n'ont coûté qu'une veille.

(Il chante.)

Tant que l'hiver a duré,
Margot m'a fait la grimace;
Mon cœur n'a point murmuré
De voir le sien tout de glace :
Mais le printemps de retour,
Elle doit changer de note;
Ou bientôt avec la sotte
J'enverrai paître l'amour.

Comment le trouvez-vous ?

ORONTE.
Fort nouveau.

LE MARQUIS.
Je me pique
D'avoir dans l'univers peu d'égaux en musique.
Outre qu'avec plaisir les tons sont variés,
Les paroles et l'air sont si bien mariés,
Qu'il semble qu'on ait fait, sans préceptes frivoles,
Les paroles pour l'air, et l'air pour les paroles.
Vous faites tous des vœux pour un second couplet,
J'en suis sûr.

CÉCILE.
Le plaisir en serait plus complet.

LE MARQUIS.
Pour vous refuser rien je vous trouve trop belle.
Prêtez-moi, je vous prie, attention nouvelle.

Second couplet.

Avant le temps des frimas,
Dans une grotte champêtre,
De ses plus charmants appas
Elle me faisait le maître;
Mais je prétends dès ce jour
La ramener dans la grotte ;
Ou bientôt avec la sotte
J'enverrai paître l'amour.

Eh bien ! que vous en semble?

ORONTE.
Il est beau, je vous jure.

LE MARQUIS.
Il faut le faire entrer dans le premier Mercure.
Le temps presse.

ORONTE.
Il est vrai. L'avez-vous tout noté,
Monsieur ?

LE MARQUIS.
Assurément, et de plus cacheté.
(Il montre le paquet, et lit le dessus.)

A monsieur Licidas, à son accoutumée
Substitut de la Renommée.

Mon air aura pour lui des appâts éclatants.
Adieu, mon cher.

SCÈNE V.

M. DE BOISLUISANT, ORONTE, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.
Monsieur, ménageons ces instants.
Nous chanterions ici sur de meilleures notes
Avec des conseillers surnommés garde-notes.

ORONTE, *à Merlin.*
Va chercher un notaire et reviens promptement.
(Brigandeau paraît.)

MERLIN.
J'en crois voir un, qui vient de quelque enterrement.

ORONTE.
En robe ?

MERLIN.
C'est ainsi qu'ils sont mis d'ordinaire,
Quand ils vont d'un défunt mendier l'inventaire.

SCÈNE VI.

M. BRIGANDEAU, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE, *à M. Brigandeau.*
Nous vous croyons notaire. Il en faut un ici.

M. BRIGANDEAU.
Dieu m'en garde ! Je suis procureur, Dieu merci,
Et ma communauté près de vous me députe.
La vertu d'ordinaire est ce qu'on persécute ;
Et telle est aujourd'hui la licence des mœurs,
Que des hommes de bien, comme des procureurs,
Qui de tant d'opprimés embrassent la défense,
Ne sont pas à couvert contre la médisance,
Depuis que dans le monde Arlequin Procureur
Pour un corps si célèbre a donné tant d'horreur.

Mais ce n'est point, monsieur, comme on se le figure,
De ceux du Châtelet dont on fait la peinture :
Nous savons de l'auteur qui mit la pièce au jour
Qu'il ne prétend parler que de ceux de la Cour;
Et ma communauté par ma voix vous conjure
D'en instruire Paris dans le premier Mercure.
Mais, monsieur, est-ce ici votre procureur?

(M. Sangsue paraît.)

ORONTE.

Non,
Je ne le connais pas seulement.

M. BRIGANDEAU.

Tout de bon?

ORONTE.

Je n'impose jamais de la moindre syllabe.

M. BRIGANDEAU.

De tout le parlement c'est le plus grand arabe :
Pour piller le plaideur lui seul en vaut un cent.

SCÈNE VII.

M. SANGSUE, M. BRIGANDEAU, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

M. SANGSUE, *à Oronte.*

Monsieur, votre très-humble et très-obéissant.
Ma personne, je crois, ne vous est pas connue?

ORONTE.

Non, monsieur, par malheur.

M. SANGSUE.

Je me nomme Sangsue,
Procureur de la Cour, pour vous servir.

ORONTE.

Monsieur,
Je vous rends, sur ce point, grâce de tout mon cœur.

M. SANGSUE.

Savez-vous quel dessein en ce lieu me fait rendre?

ORONTE.

Non, monsieur.

M. SANGSUE.

En trois mots je m'en vais vous l'apprendre.
Voici le fait. En l'an six cent quatre-vingt-deux,
Pour divertissement d'un théâtre fameux,
Contre les procureurs on fit une satire,
Où presque tout Paris pensa pâmer de rire :
Mais l'auteur qui l'a faite a dit publiquement
Qu'il n'entend point toucher à ceux du parlement;
Et je viens tout exprès, pour braver l'imposture,
Vous en demander acte en un coin du Mercure.
En s'attaquant à nous, quel opprobre eût-ce été!
C'était jouer la foi, l'honneur, la probité :
Mais ceux qu'on a choisis méritent qu'on les berne :
Ce sont des procureurs d'un ordre subalterne;
Comme ceux des consuls, du Châtelet...

M. BRIGANDEAU.

Tout beau,
Maître Sangsue, ou bien...

M. SANGSUE.

Quoi! maître Brigandeau,
Prétendez-vous nier ce que je dis?

M. BRIGANDEAU.

Sans doute.

M. SANGSUE.

Et moi, devant monsieur, qui tous deux nous écoute,
Je m'offre à le prouver, en cas de déni.

M. BRIGANDEAU.

Vous?

M. SANGSUE.

Oui.

M. BRIGANDEAU.

Sauf correction, vous imposez.

ORONTE.

Tout doux;
Si vous voulez parler, point d'aigreur, je vous prie.

M. SANGSUE.

Entrons dans le détail de la friponnerie.
Souvent, au Châtelet, un même procureur
Est pour le demandeur et pour le défendeur :
Si quelqu'autre partie a part à la querelle,
A la sourdine encore il occupe pour elle.

M. BRIGANDEAU.

Combien au parlement, et des plus renommés,
Sont pour les appelants et pour les intimés,
Et savent les forcer par divers stratagèmes
A se manger les os pour les ronger eux-mêmes!

M. SANGSUE.

Et quand dans cette pièce on voit un procureur
Qui trouve le secret de voler un voleur,
Dis-moi qui de nous deux on prétend contrefaire?
C'était au Châtelet que pendait cette affaire.

M. BRIGANDEAU.

Et quand un scélérat, qui l'est avec excès,
Moyennant pension, éternise un procès,
De qui veut-on parler? Dis-le-moi, si tu l'oses.
Ce n'est qu'au parlement où sont ces grandes causes.

M. SANGSUE.

Lorsque d'un chapelier on attrape un chapeau,
Et que d'un pâtissier on extorque un gâteau,
Ne m'avoueras-tu pas, comme chacun l'avoue,
Que c'est un procureur du Châtelet qu'on joue?

M. BRIGANDEAU.

C'est à toi le premier à me faire un aveu,
Que ceux du parlement ne prennent point si peu;
Et que leur main crochue, à voler toujours prête,
Aime mieux écorcher que de tondre la bête.
Je vais devant monsieur dire ce que j'en croi :
On grapille chez nous, et l'on pille chez toi.

M. SANGSUE.

Ce que tu fais bâtir au faubourg Saint-Antoine,
Est-ce de grapiller, ou de ton patrimoine?
Ton père était aveugle, et jouait du haulbois.

M. BRIGANDDAU.

Et tes quatre maisons du quartier Quincampoix,
A-ce été tes aïeux qui les ont là plantées?
Du sang de tes clients elles sont cimentées.
Il n'entre aucune pierre en leur construction
Qui ne te coûte au moins une vexation :
Et quand tu seras mort, ces honteux édifices
Publieront après toi toutes tes injustices.

M. SANGSUE.

Au mois de juin dernier, un mémoire de frais
Pensa dans un cachot te faire mettre au frais.
Tu l'avais fait monter à sept cent trente livres;
Et ton papier volant, tel que tu le délivres,
Etant vu de messieurs, trois des plus apparents
Réduisirent le tout à trente-quatre francs :
Encore, dirent-ils, que dans cette occurrence
Ils te passaient cent sous contre leur conscience.

M. BRIGANDEAU.

Et l'hiver précédent, toi qui fais l'entendu,
Sans un peu de faveur n'etais-tu pas pendu?
Tu pris quinze cents francs, dont on a tes quittances,
Pour avoir obtenu deux arrêts de défenses.

ORONTE.

Eh! messieurs, il sied mal, lorsque vous disputez,
De dire l'un de l'autre ainsi les vérités.
Pour rompre un entretien qui me fait de la peine,
Adieu. Je sais, messieurs, quel dessein vous amène.
Votre voyage ici n'aura pas été vain;
Vous aurez tous deux place au Mercure prochain.

M. SANGSUE.

Procureur de la Cour, j'entends qu'on me discerne
D'un méchant procureur au Châtelet moderne.

ORONTE.

Je ferai mon devoir, je vous le promets.

M. SANGSUE.

Bon.

M. BRIGANDEAU.

Ne me confondez pas avec un tel fripon.
Tout Paris sait, monsieur, de quel air je m'acquitte...

ORONTE.

Je prétends vous traiter selon votre mérite;
Laissez-moi faire. Eh bien! vous avez tout ouï?...

M. DE BOISLUISANT.

On se plaint de leurs tours, mais ils m'ont réjoui.
J'avais à les entendre une joie infinie.

SCÈNE VIII.

BEAUGÉNIE, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE.

BEAUGÉNIE.

Serviteur à l'illustre et belle compagnie.

Je vois, au sombre accueil que je reçois de tous,
Que je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous.

ORONTE.

Puis-je vous être utile et vous rendre service,
Monsieur?

BEAUGÉNIE.

Non. Je viens, moi, vous rendre un bon office.
Je viens vous faire voir que j'ai quelque talent;
Je viens vous réciter un ouvrage excellent.

ORONTE.

Qu'est-ce, monsieur? voyons.

BEAUGÉNIE.

Une énigme si belle
Qu'elle fera du bruit dans plus d'une ruelle.
C'est un effort d'esprit, mais si rempli d'attraits,
Qu'il n'a point eu d'égal et n'en aura jamais.

CÉCILE.

Ecoutons, je vous prie. Une énigme me charme.

BEAUGÉNIE.

L'énigme qui jadis causa tant de vacarme,
Fit verser tant de sang, ouvrit tant de tombeaux,
Des monarques thébains mit le trône en lambeaux,
Et fut cause qu'OEdipe eut la douleur amère
De faire des enfants à madame sa mère;
Cette énigme, en un mot, qui fit tant de fracas,
A celle que j'ai faite aurait cédé le pas.
Vous en allez juger : mais je veux par avance
Que vous me promettiez d'être sans complaisance.
Ecoutez.

Je suis un invisible corps
Qui de bas lieu tire mon être,
Et je n'ose faire connaître
Ni qui je suis ni d'où je sors.
Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper j'use d'adresse,
Et deviens femelle traîtresse,
De mâle que j'aurais été.

ORONTE.

Ces vers-là me semblent bien tournés,

CÉCILE.

Je brûle de savoir ce que c'est.

BEAUGÉNIE.

Devinez.

CÉCILE.

Soit manque de lumière ou de bonne fortune,
Je n'ai pu de ma vie en deviner aucune.

BEAUGÉNIE.

Et monsieur?

M. DE BOISLUISANT.

Sur ce point je demande quartier.
J'y rêverais gratis au moins un siècle entier.

BEAUGÉNIE.

Et vous, monsieur?

ORONTE.

Ma foi, je ne la puis comprendre.

BEAUGÉNIE.

Et vous?

LISETTE.

Je ne l'entends ni je ne veux l'entendre.
C'est du grimoire.

BEAUGÉNIE.

Enfin, vous ne l'entendez pas?

CÉCILE.

Non. Qu'est-ce?

BEAUGÉNIE.

C'est un vent échappé par en bas.
Vous vous regardez tous, et j'en sais bien la cause :
Tous ceux qui l'ont ouïe ont fait la même chose.
Sur un sujet si faible, un ouvrage si beau
Paraît à tout le monde un prodige nouveau.
Mais pour voir si les vers cadrent à la matière,
Faisons-en, vous et moi, l'anatomie entière.

Je suis un invisible corps
Qui de bas lieu tire mon être,
Et je n'ose faire connaître
Ni qui je suis ni d'où je sors.

Est-il rien de plus juste et de mieux rencontré?
Jamais dans son sujet homme est-il mieux entré?
Il semble que ce vent ait de la connaissance.
Rien n'est plus singulier que cette énigme-là.

LISETTE.

Il faut avoir bon nez pour deviner cela.

ORONTE.

Il n'est rien plus galant que votre énigme.

BEAUGÉNIE.

Peste!
Je le sais bien. Passons à l'examen du reste.

Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper j'use d'adresse,
Et deviens femelle traîtresse,
De mâle que j'aurais été.

Jamais d'aucune énigme a-t-on vu rien de tel?
Qu'est-il de plus coulant et de plus naturel?
Loin que ce que je dis blesse la vraisemblance,
On en fait tous les jours la rude expérience :
Et quelqu'un en ce lieu, qui ne s'en vante pas,
Peut-être à quelque mâle a fait passer le pas.
Des injures du temps mon nom n'a rien à craindre.
J'ai peint ce qu'un pinceau ne pourrait jamais peindre;
Et je suis étonné, quand je songe à cela,
Comment l'esprit humain peut aller jusque-là.
Je vais recommencer...

ORONTE.

Non, je vous en supplie,
Nous avons de vos vers la mémoire remplie :
Votre nom à l'énigme ajouterait du poids.

BEAUGÉNIE.

La nature prudente eut soin d'en faire choix;
Et de mes vers nombreux prévoyant l'harmonie
Me doua tout exprès du nom de Beaugénie.
Je vous laisse l'énigme avec mon nom au bas :
Ornez-la d'un prélude et vantez ses appas.
Les vers en sont si beaux, la matière si belle,
Que vous n'en direz rien qui soit au-dessus d'elle.

ORONTE.

C'est assez, vos désirs seront tous satisfaits.

BEAUGÉNIE.

Adieu, je me retire, et je vous laisse en paix.

SCÈNE IX.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE.

Puisqu'il nous laisse en paix, nous ne pouvons mieux (faire
Que d'envoyer Merlin nous chercher un notaire.

LISETTE.

Montre-moi ton amour par ton empressement :
Cours, vole.

M. DE BOISLUISANT.

Allons l'attendre en votre appartement :
Et conduisons si bien cette heureuse aventure,
Qu'elle fasse du bruit dans le premier Mercure.



LE COCHER SUPPOSÉ,

comédie en un acte,

PAR HAUTEROCHE,

Représentée pour la première fois le 9 avril 1684.

Personnages.

M. HILAIRE, oncle de Dorothée.
M. EUTROPE, amant de Dorothée.
LISIDOR, autre amant de Dorothée.
DOROTHÉE, amante de Lisidor, et promise à M. Eutrope.
JULIE, amante de Lisidor.

Personnages.

ROSETTE, suivante de Julie.
ROLINE, suivante de Dorothée.
MORILLE, valet de Lisidor et cocher de M. Hilaire.
ADRIAN, frère de Rosette.

La scène est à Paris, dans la maison de M. Hilaire.

SCÈNE I.

LISIDOR, MORILLE.

MORILLE. Ah! monsieur, je viens de vous chercher.

LISIDOR. Et moi, Morille, je rôdais autour d'ici, pour voir si je pourrais te rencontrer. Pourquoi me cherchais-tu?

MORILLE. Pour deux choses: l'une, pour vous faire savoir qu'hier je rencontrai, par hasard, un de mes amis arrivé du Mans, qui me fit des baise-mains de la chère Rosette, et qui m'assura que Mme Julie est fort en peine de votre retardement à Paris. Elle sait qu'il y a déjà longtemps que vos affaires sont terminées, et que vous devriez être de retour.

LISIDOR. Je sais tout cela; mais n'as-tu rien d'ailleurs à m'apprendre?

MORILLE. Oui; mais, monsieur, Mme Julie est une personne qui...

LISIDOR. Eh! laisse là Julie, et me parle de Dorothée.

MORILLE. Lisez ce billet, et souffrez que je vous quitte. Quelques gens pourraient sortir du logis... Serviteur.

LISIDOR. Tu as raison. Va.

SCÈNE II.

LISIDOR, seul, lit.

« J'irai tantôt me promener aux Invalides; ne man-
« quez pas de vous y trouver: je m'y rendrai de bonne
« heure, pour avoir la joie d'être plus longtemps avec
« vous. Adieu; aimez-moi toujours autant que je
« vous aime. DOROTHÉE. »

J'aperçois son oncle qui sort de sa maison: éloignons-nous.

SCÈNE III.

HILAIRE, EUTROPE.

EUTROPE. Soyez persuadé, monsieur Hilaire, que la chose est véritable.

HILAIRE. Je vous avoue, seigneur Eutrope, que j'ai peine à croire ce que vous venez de me dire.

EUTROPE. Rien n'est pourtant plus assuré.

HILAIRE. Mais, seigneur Eutrope, n'est-ce point aussi quelque sentiment de jalousie qui s'est emparé de votre imagination? Souvent les amants trop délicats prennent l'ombre pour le corps, et le faux pour le vrai.

EUTROPE. Encore une fois, monsieur Hilaire, c'est la vérité.

HILAIRE. Mais, de qui tenez-vous la chose?

EUTROPE. Je la tiens d'un billet cacheté qu'on a envoyé chez moi, en mon absence, sans savoir de quelle part il vient; je n'en connais pas même l'écriture.

HILAIRE. C'est peut-être une chose supposée, ou une histoire faite à plaisir.

EUTROPE. Non; rien n'est plus certain, et j'en suis fortement persuadé.

HILAIRE. Pourrait-on voir ce billet?

EUTROPE. Facilement; le voilà.

HILAIRE, *lit.* « A monsieur Eutrope. Un intérêt
« particulier qui me regarde, m'oblige à vous avertir
« que Mme Dorothée, nièce de M. Hilaire, de laquelle
« vous êtes si passionnément amoureux, aime un
« cavalier qui vous est inconnu, et qu'ils se voient
« tous les jours à la promenade. Si vous doutez de ce
« que je vous écris, vous pouvez vous-même, avec
« un peu de soin, vous éclaircir aisément de cette vé-
« rité. »

EUTROPE. C'est ce que je n'ai pas manqué de faire; et je la vis hier, dans le bois de Vincennes, en grande conversation avec un monsieur que je ne connais point.

HILAIRE. Hors du carrosse?

EUTROPE. Hors du carrosse, et se promener avec lui assez familièrement.

HILAIRE. Vous me surprenez. Je veux, tout à l'heure, éclaircir cette affaire devant vous, et lui en faire reproche.

EUTROPE. Non, ce n'est pas ce que je demande; je craindrais qu'elle ne s'irritât contre moi, et qu'elle ne trouvât mauvais que je censurasse ses actions avant d'être son époux; je ne veux pas même qu'elle sache que ce rapport vienne de ma part: je connais son esprit, et...

HILAIRE. Je vous entends, seigneur Eutrope, il suffit. Vous aimez ma nièce?

EUTROPE. On ne saurait en douter sans me faire injure.

HILAIRE. Seigneur Eutrope, je vous ai promis ma nièce, et je vous la promets: dans trois jours, au plus tard, elle sera votre femme.

EUTROPE. Je n'ai rien à souhaiter davantage, et vous me mettrez par là au comble de la joie. Mais, surtout, je vous prie de manier les choses avec douceur: je serais au désespoir si elle en recevait quelque mauvais traitement.

HILAIRE. Allez, soyez en repos; vous aurez de mes nouvelles dans peu : je dois promptement m'instruire de tout ceci.

SCÈNE IV.

HILAIRE, seul, appelle.

Holà, cocher! Morille!

SCÈNE V.

HILAIRE, MORILLE.

MORILLE, *de son écurie.* Monsieur? (*Entrant.*) Que vous plaît-il, monsieur? Faut-il mettre les chevaux au carrosse? Ils sont en bon état. Aussi je puis dire, sans vanité, que, dans tout Paris, il n'y a point de cocher qui prenne tant de soin de ses chevaux que moi. Je viens de les ramener de chez le maréchal.

HILAIRE. Pourquoi les as-tu menés chez le maréchal?

MORILLE. C'est qu'il y en avait un, monsieur, à qui un fer s'était cassé en revenant de l'abreuvoir, et qu'à l'autre, il y manquait cinq ou six clous.

HILAIRE. Tu as bien la mine de t'entendre avec le maréchal pour manger avec lui le fer et les clous.

MORILLE. Je ne suis point de ces fripons-là, et vous ne me connaissez pas. Je sais que la plupart des cochers s'entendent avec le sellier, le maréchal et le charron pour attraper de quoi boire; mais je n'ai rien à craindre là-dessus.

HILAIRE. Je crois que tu vaux bien mieux que les autres! Dis-moi un peu : quel est ce muguet qui se rencontre à toutes les promenades que fait ma nièce, et qui, hier encore, dans le bois de Vincennes, se promenait tête à tête avec elle, dans des lieux écartés des routes ordinaires?

MORILLE. Je ne sais ce que c'est, monsieur.

HILAIRE. Comment! tu ne sais ce que c'est?

MORILLE. Non, monsieur.

HILAIRE. Veux-tu soutenir que cela n'est pas véritable?

MORILLE. Moi, monsieur? Vous voyez que je ne soutiens rien.

HILAIRE. On t'a fait le bec, et on t'a donné la pièce blanche pour te taire; mais il faut que tu me dises tout maintenant la vérité.

MORILLE. Je vous la dis.

HILAIRE. Qu'est-ce que tu me dis?

MORILLE. Je vous dis que je ne sais ce que c'est.

HILAIRE. Oses-tu mentir avec tant d'impudence?

MORILLE. Je ne mens point.

HILAIRE. Tu ne mens point, pendard? C'est une chose que j'ai vue de mes propres yeux.

MORILLE, *embarrassé.* Vous l'avez donc vue tout seul; car... pour moi... je n'ai rien vu. (*A part.*) Que faire ici?

HILAIRE. As-tu l'effronterie de m'assurer que tu n'as rien vu? Hein? réponds, parle.

MORILLE. Monsieur, j'aime mieux me taire que de mal parler.

HILAIRE. Ne crois pas te sauver par le silence; je veux que tu parles.

MORILLE. Mais, en parlant, que faut-il que je dise?

HILAIRE. Il faut dire ce que tu sais.

MORILLE. Je ne sais rien.

HILAIRE. Quoi! tu persisteras à nier toujours? Par la mort!...

MORILLE, *à part.* Il faut ici payer d'esprit. (*Haut.*) Est-ce que je prends garde aux choses que fait un maître ou une maîtresse? Je ne pense qu'à mener mon carrosse, et à faire ce qu'on me commande.

HILAIRE. Je veux savoir absolument quel est ce drôle avec qui elle a des intelligences.

MORILLE. Monsieur, il ne faut jamais qu'un serviteur mette le nez dans les affaires de ceux dont il mange le pain, à moins qu'ils ne l'ordonnent.

HILAIRE. Eh bien! je t'ordonne de me dire, sur l'heure, quel est ce monsieur avec qui ma nièce a commerce.

MORILLE. Ce n'est point aux valets à s'ingérer de pénétrer les actions des personnes qu'ils servent.

HILAIRE. Veux-tu répondre à ce que je te demande?

MORILLE. Ce n'est point là mon humeur.

HILAIRE. Je perds patience.

MORILLE. Depuis deux mois que je vous sers, je ne crois pas que vous puissiez vous plaindre de ma langue.

HILAIRE. Le diable t'emporte!

MORILLE. Nous savons la gouverner.

HILAIRE. Que la peste t'étouffe!

MORILLE. Vous voulez sans doute m'éprouver; mais vous ne m'y tenez pas.

HILAIRE. Que le ciel te confonde!

MORILLE. Je ne suis pas de ces gens qui s'abandonnent à parler de leurs maîtres à tort et à travers.

HILAIRE. Que la foudre t'écrase!

MORILLE. Nous savons vivre, dieu merci.

HILAIRE. Oh! je n'en puis plus.

MORILLE. Il faut, dans le monde, tout voir, tout entendre, et se taire.

HILAIRE. Maraud! je te...

MORILLE. C'est la maxime des grands hommes.

HILAIRE. Ah! je te déteste.

MORILLE. Quoique je ne sois qu'un cocher, j'ai de la morale; et je puis dire, sans vanité, que j'ai vu, lu et retenu, et que...

HILAIRE. Ah, bourreau! il faut que je t'étrangle.

MORILLE. Tout doux, tout doux, monsieur; vous vous mettez en colère.

HILAIRE. Eh! n'ai-je pas raison, chien que tu es?

MORILLE. Monsieur, sans vous emporter si fort, faites-moi, s'il vous plaît, la grâce de m'écouter.

HILAIRE. Çà, que veux-tu me dire?

MORILLE. Faisons-nous justice : seriez-vous bien aise, monsieur, que j'allasse découvrir à madame votre nièce l'intrigue secrète que vous avez avec certaine bourgeoise que je fais entrer, sans bruit, deux fois la semaine, par la porte de derrière, et que je conduis, par votre ordre, jusqu'au petit degré qui rend à votre garderobe? Plaît-il?

HILAIRE. Il n'est pas, à présent, question de cela.

MORILLE. Il est vrai; mais c'est pour vous faire connaître qu'un domestique doit être discret, et qu'il ne faut jamais qu'il s'émancipe de raisonner sur les choses qui regardent ses supérieurs.

HILAIRE. Es-ce là tout ce que tu as à me dire? et n'aurai-je point d'autres raisons de toi?

MORILLE. Il ferait beau voir, vraiment, qu'après m'avoir honoré de votre confiance, j'allasse imprudemment faire éclater cet agréable joli petit commerce, et que...

HILAIRE, *lui donnant un soufflet.* Oh, morbl u! c'en est trop.

MORILLE. Vous avez grand tort, monsieur; vous voyez que je parle raison.

HILAIRE. Et moi, je réponds ainsi.

MORILLE. La réponse est violente, et je ne m'en accommode nullement. (*A part.*) Peste soit des amours de mon maître!

HILAIRE. Holà, quelqu'un! Il faut tenter une autre voie.

SCÈNE VI.

HILAIRE, MORILLE, ROLINE.

ROLINE. Que voulez-vous, monsieur?

HILAIRE. Qu'on fasse venir ma nièce.

ROLINE. Elle est empêchée, monsieur.

HILAIRE. A quoi faire?

ROLINE. A battre le petit laquais.

HILAIRE. Elle le battra une autre fois; qu'elle vienne tout maintenant.

ROLINE. Faut-il que je vienne aussi, monsieur?

HILAIRE. Non; je n'ai que faire de toi. (*Roline sort.*)

SCÈNE VII.

HILAIRE, MORILLE.

MORILLE, *bas*, *à part*. Je crains que la nièce...

HILAIRE. Que dis-tu entre les dents?

MORILLE. Je dis, monsieur, que je n'aime point une telle réponse, et que nous ne mangerons pas un minot de sel ensemble.

HILAIRE. Coquin! si je prends un bâton...

MORILLE, *voulant s'en aller*. Oh! prenez tout ce qu'il vous plaira.

HILAIRE, *s'opposant à sa sortie*. Où vas-tu?

MORILLE. Je vais voir à mes chevaux, qui m'appellent.

HILAIRE. Tes chevaux n'ont que faire de toi; demeure là.

MORILLE. J'obéis; mais, si vous me frappez davantage, je quitte tout à l'heure.

SCÈNE VIII.

HILAIRE, DOROTHÉE, MORILLE.

DOROTHÉE, *à Hilaire*. On dit que vous me demandez, mon oncle?

HILAIRE, *à Dorothée*. Oui; venez çà. Quel est ce monsieur qui, depuis quelque temps, s'empresse à se trouver à toutes les promenades que vous faites, et avec qui vous étiez hier en grande conversation dans le bois de Vincennes?

DOROTHÉE. Moi, mon oncle?

HILAIRE. Oui, vous.

DOROTHÉE. Je ne sais si Morille aurait fait quelque imposture.

MORILLE. Moi? je n'en fis jamais. Il y a une heure qu'on me querelle et qu'on me bat pour me forcer à dire ce que je ne sais point; mais je suis incorruptible.

HILAIRE, *à Morille*. Tais-toi. (*A Dorothée.*) Et vous, répondez.

DOROTHÉE, *se rassurant*. Je ne sais, mon oncle, de qui vous me parlez, et l'on me prend sans doute pour une autre.

HILAIRE. Il est inutile de vouloir nier la vérité; c'est une chose que j'ai vue.

DOROTHÉE. Ah! mon oncle, je n'ai rien à répondre là-dessus.

HILAIRE. Vous avouez donc que la chose est véritable?

DOROTHÉE. Non pas, mon oncle, s'il vous plaît: je vous dirai seulement que ce n'est point à moi à combattre vos sentiments, et que, quand il y aurait du mensonge, je dois être toujours dans le respect.

HILAIRE. Fort bien! On appelle cela se sauver par les marais. Ecoutez, ma nièce: vous savez que vous êtes promise à M. Eutrope; que c'est un homme qui vous aime; et que, d'ailleurs, il est en droit, quand il voudra, de nous faire un procès qui nous coûterait plus de dix mille écus, si nous venions à le perdre: ainsi, préparez-vous à l'épouser au plus tôt.

DOROTHÉE. Tout ce qu'il vous plaira, mon oncle.

HILAIRE. C'est bien dit. Cependant, jusqu'au jour de votre mariage, je vous défends de sortir du logis sans mon consentement; (*A Morille.*) et à toi, de mettre les chevaux au carrosse sans ma permission.

SCÈNE IX.

DOROTHÉE, MORILLE.

DOROTHÉE. Hé bien, Morille, que dis-tu de tout ceci?

MORILLE. Eh! qu'en pourrais-je dire, madame, sinon que je vois les amours de vous et de mon maître en fort mauvaise posture?

DOROTHÉE. Quel remède, Morille?

MORILLE. Ma foi, madame, je n'en sais point; car quel personnage voulez-vous que je fasse à présent? Vous avez voulu, de concert avec mon maître, que je vinsse ici me mettre cocher, moi qui n'avais en ma vie mené de carrosse. Je vous tiens fort heureuse que mon ignorance ne vous ait point fait casser le cou ou quelque membre. Mais aujourd'hui, puis-je jouer un autre rôle sans que votre oncle s'en aperçoive?

DOROTHÉE. Mais, Morille, tout est-il désespéré?

MORILLE. Parbleu! j'y vois beaucoup d'apparence, et c'est à vous à vous consulter là-dessus. Quant à moi, je suis d'avis de demander mon congé; car le métier de cocher, que je fais malgré moi pour servir vos amours, m'attirera sans doute quelque maligne influence. Tout franc, je crains la destinée de M. Phaéton, c'est-à-dire que la foudre ne tombe sur mes épaules: il me souvient que votre oncle a déjà commencé, par un soufflet, à faire le Jupiter sur mon visage.

DOROTHÉE. J'en suis fâchée; mais pour adoucir en quelque façon ton déplaisir, prends cette bague, et surtout ne m'abandonne point en l'état où je suis.

MORILLE. Je crois qu'il est à propos d'aller trouver mon maître pour l'avertir de tout ce qui se passe.

DOROTHÉE. Fais en sorte que je puisse lui parler.

MORILLE. Mais en quel lieu, madame?

DOROTHÉE. Je ne sais.

MORILLE. Ni moi; à moins que vous ne me permettiez de l'introduire dans la maison.

DOROTHÉE, *s'en allant*. Fais comme tu l'entendras.

MORILLE. C'est assez, c'est assez.

SCÈNE X.

MORILLE, seul.

Cette bague peut, en quelque manière, amoindrir les chagrins qu'un soufflet inspire; et... Mais ne perdons point de temps; allons au plus tôt chercher mon maître. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

JULIE, ROSETTE, ADRIAN.

ROSETTE, *à Julie*. Ah! madame, regardez; il me semble que voilà Morille. Oui, c'est lui: il faudrait l'appeler.

JULIE, *à Rosette*. Tais-toi; je ne veux pas que Lisidor sache que je suis en ville.

ROSETTE. Peut-être que, si je parlais à Morille...

JULIE. Fais ce que je t'ordonne, et non davantage.

ADRIAN, *à Julie*. Madame, voilà le logis de M. Hilaire, de la nièce duquel, comme je vous ai dit, M. Lisidor est passionnément amoureux.

JULIE. Le traître! le perfide!

ADRIAN. Vous m'avez envoyé, depuis un mois, ici, pour observer les actions de votre amant; soyez persuadée que je n'y ai point perdu de temps, et que, par mes lettres, je vous en ai rendu un fidèle compte.

JULIE, *à Adrian*. Crois que je suis fort contente de tes soins, et que tu le seras de moi.

ADRIAN. Madame, je suis votre serviteur. Mais que dites-vous du billet que j'ai écrit à M. Eutrope pour lui donner martel en tête, et traverser votre amant dans ses nouvelles amours ?

JULIE. Rien n'est mieux imaginé, et le tour est adroit.

ROSETTE. Je vous avais bien dit, madame, que mon frère en savait bien long, et qu'il n'était pas un sot ; c'est un compère... Il est vrai qu'il n'est pas riche, non plus que moi ; mais il possède, en fonds d'esprit, plus de cinq cents écus de revenu : le jeu lui en fournit une bonne partie ; et certains autres petits négoces, que les occasions présentent, lui répondent du reste. J'avoue que, souvent, il n'y a pas beaucoup de droiture dans tout ce trafic, mais on doit l'excuser ; il a cela de commun avec de bien plus grands seigneurs que lui.

ADRIAN. Ma sœur aime à plaisanter.

ROSETTE, *à Adrian.* J'aime à parler franchement et sans fard. Mais rends-moi raison sur Morille, cocher dans ce logis, lui qui n'a jamais mené de carrosse.

ADRIAN. N'ai-je pas dit à madame que c'était sûrement une adresse pour faciliter leurs entrevues ; et que, dans toutes les promenades, j'ai remarqué que M. Lisidor s'y rencontrait toujours ?

ROSETTE. Il est vrai : excuse ; c'est que j'ai la mémoire courte.

JULIE. Laisse-nous, Adrian, et va faire apporter mes hardes à l'hôtellerie : surtout, cache bien qui je suis.

ADRIAN. Madame, soyez en repos.

SCÈNE XII.

JULIE, ROSETTE.

ROSETTE. Que voulez vous faire dans les rues, en l'équipage où vous êtes, madame ?

JULIE. Hélas ! ma chère Rosette, l'état de mon âme est bien plus en désordre que celui de mon corps. Faut-il que j'aime un homme si perfide !

ROSETTE. Il est vrai que M. Lisidor ne fait pas trop bien son devoir, et qu'après les obligations qu'il vous a, il n'en use guère en galant homme ; mais c'est le procédé ordinaire de tous les infidèles.

JULIE. Que ne puis-je changer comme lui !

ROSETTE. Ma foi, madame, vous devriez oublier cet inconstant.

JULIE. Il est inconstant ; mais, Rosette, je l'aime.

ROSETTE. Il ne mérite pas que vous pensiez à lui. Considérez qu'au préjudice de la promesse de mariage qu'il vous a donnée, il cherche à vous manquer de foi. Chassez de votre mémoire ce volage, pour y laisser régner sa trahison. Il faut que ce soit un grand scélérat ; car, quand je me souviens des termes passionnés dont il vous a tant de fois exprimé sa tendresse, je ne sais où j'en suis. Pour moi, je vous confesse qu'à tout ce qu'il disait, je donnais autant de croyance que vous, et même j'en sentais dans le cœur... des mouvements... qui s'épandaient partout, et qui inspiraient... des désirs... En vérité, madame, c'est un méchant homme. (*Julie rit.*) Vous riez ; c'est quelque chose ; mais, mort de ma vie ! je m'en vengerais.

JULIE. Et que ferais-tu ?

ROSETTE. J'en épouserais un autre à sa barbe.

JULIE. Ah ! Rosette, quand on aime fortement, il n'est guère en notre pouvoir de faire ce que tu dis.

ROSETTE. Merci de ma vie ! je n'en ferais point à deux fois. Tu en aimes un autre ? adieu ; au diable !

JULIE. Tu es bien heureuse, Rosette, de savoir si facilement te défaire de ta passion.

ROSETTE. Il ne faut que le vouloir, et l'on en vient à bout.

JULIE. Pourtant, tu n'as pas entièrement oublié Morille ?

ROSETTE. Mafique ! je ne pense plus à lui.

JULIE. Cependant, quand tu l'as aperçu, tu n'as pu t'empêcher de faire paraître beaucoup d'émotion, et cela s'est vu sur ton visage.

ROSETTE. Je ne m'en défends pas. Vous savez que, quand on a eu de l'amitié et qu'on revoit la personne qu'on a aimée, il est difficile qu'on ne ressente, à sa vue, certains petits remuements... dans le cœur... qui... Ne seriez-vous pas bien aise de rencontrer M. Lisidor ?

JULIE. Je serais ravie de le voir ; mais je serais fâchée qu'il m'eût vue.

ROSETTE. Mais, madame, quel est votre dessein ?

JULIE. Je ne le sais pas bien encore, Rosette ; mais le temps m'inspirera les moyens nécessaires pour triompher de mon inconstant, et...

SCÈNE XIII.

ADRIAN, JULIE, ROSETTE.

ADRIAN. Ah ! madame, je viens de rencontrer, chemin faisant, Morille et M. Lisidor, qui, sans doute, dressent leurs pas de ce côté ; j'ai accouru pour vous en avertir.

JULIE, *à Rosette et à Adrian.* Retirons-nous à l'écart, et tâchons de les observer.

SCÈNE XIV.

MORILLE, LISIDOR.

MORILLE. Monsieur, demeurez autour d'ici, sans vous impatienter ; je vais prendre mon temps pour tâcher à vous faire entrer dans l'endroit où je couche, comme nous l'avons concerté.

LISIDOR. Va donc, Morille, et reviens promptement : je brûle d'impatience de parler à ma chère Dorothée.

SCÈNE XV.

LISIDOR, seul.

J'espère que, lorsque nous serons ensemble, nous trouverons les moyens de prévenir les malheurs qui nous menacent, et je hasarderai toutes choses pour avoir le bonheur d'être son époux. Mais il me semble que j'aperçois quelqu'un venir ici : éloignons-nous un peu.

SCÈNE XVI.

EUTROPE, seul.

O amour ! ô amour ! ô amour ! que tu fais régner puissamment dans mon cœur l'aimable Dorothée ! Quand je ne la vois pas, je suis dans des inquiétudes cruelles ; et quand je la vois, je sens des élancements de joie qui me causent des émotions incompréhensibles. J'ai une impatience extrême de la voir, et d'apprendre de M. Hilaire le succès de leur entretien touchant les plaintes que je lui ai faites. Entrons.

(Il frappe à la porte de M. Hilaire.)

SCÈNE XVII.

EUTROPE, ROLINE.

ROLINE, *ouvrant.* Que vous plaît-il, monsieur ?

EUTROPE. M. Hilaire est-il au logis ?

ROLINE. Non, monsieur.

EUTROPE. Et Mlle Dorothée ?

ROLINE. Elle est à sa chambre ; venez, je vais vous y conduire.

EUTROPE. Volontiers.

SCÈNE XVIII.

LISIDOR, seul.

Que je suis malheureux ! fallait-il que ce maudi

rival vînt en ce moment pour traverser notre dessein! Mais n'importe; il faut absolument, quoi qu'il arrive, que je parle à ma chère Dorothée.

SCÈNE XIX.

LISIDOR, MORILLE.

MORILLE. Monsieur, tout est favorable pour vous couler dans mon taudis. Venez vite; et après, quand je trouverai l'occasion, je ferai le reste.

LISIDOR. Mais...

MORILLE. Point de mais; suivez-moi.

SCÈNE XX.

JULIE, ROSETTE ET ADRIAN, sortant de l'endroit où ils étaient cachés.

ADRIAN, *à Julie.* Eh bien! madame, vous ne pouvez plus l'ignorer.

JULIE. Ah, ciel! que viens-je de voir et d'entendre! le traître!

ROSETTE. Madame, il faut entrer là dedans, et frotter le maître et le valet comme tous les diables.

JULIE. Le lâche! le scélérat! Adrian, va-t'en au logis, et fais ce que je t'ai dit.

ADRIAN. Suffit, madame. (*Il sort.*)

SCÈNE XXI.

JULIE, ROSETTE.

JULIE. Le fourbe! me trahir ainsi!

ROSETTE. Tout franc, si j'aimais comme vous aimez, j'aurais déjà mis le feu à la maison.

JULIE. La violence est ici bien moins nécessaire que l'adresse.

ROSETTE. Morguienne! ils s'en souviendront. Mais que prétendez-vous faire? Quant à moi, j'enrage de battre. Ah! que je prendrais un grand plaisir à bourrer un infidèle, et à lui faire rentrer dans le ventre sa perfidie et son inconstance.

JULIE, *après avoir un peu rêvé.* Cesse tes emportements; baisse ta coiffe, heurte, et demande le maître de la maison. (*Elle baisse sa coiffe.*)

ROSETTE. Pourquoi cela, madame?

JULIE. Garde le silence, et me laisse agir.

ROSETTE. Mais si Morille vient à paraître, je commencerai d'abord à lui donner sur les oreilles.

JULIE. Non, je te le défends; tu ruinerais par là le dessein que j'ai pris. Ne bouge; j'y vais moi-même; mais, surtout, ne parle point.

ROSETTE, *baissant sa coiffe.* Il faudra se contraindre.

SCÈNE XXII.

HILAIRE; JULIE ET ROSETTE, ayant leurs coiffes baissées.
(Comme Julie va pour heurter, elle rencontre Hilaire qui aveint son passe-partout.)

HILAIRE, *à Julie.* Que cherchez-vous, madame?

JULIE, *sa coiffe baissée.* Je cherche monsieur Hilaire, le maître de ce logis.

HILAIRE. Vous parlez à lui, madame.

JULIE, *se mettant à genoux.* Ah! s'il est ainsi, monsieur, souffrez que j'implore votre justice.

HILAIRE, *la relevant.* Contre qui, madame?

JULIE. Contre un perfide, un traître, un scélérat que vous avez chez vous.

HILAIRE. Et quel est-il, madame?

JULIE. C'est Morille, monsieur, votre cocher.

HILAIRE. Et que vous a-t-il fait?

JULIE. Hélas! plutôt, que ne m'a-t-il point fait? Il m'a abandonnée misérablement avec deux pauvres petits enfants.

HILAIRE. Comment! êtes-vous sa femme?

JULIE. Oui, monsieur, pour mon malheur.

HILAIRE. Il ne m'avait point dit qu'il fût marié: mais la plupart des serviteurs en usent de la sorte, pour se conserver une condition. Çà, que souhaitez-vous de moi?

JULIE. Je voudrais seulement le voir, et que vous voulussiez prendre la peine de nous remettre bien ensemble.

HILAIRE. De tout mon cœur: mais voyons un peu votre visage.

JULIE, *levant sa coiffe.* Volontiers.

HILAIRE. Ah, ciel! l'aimable personne! Quoi! vous êtes la femme de ce maraud-là?

JULIE. Oui, monsieur, puisque le ciel l'a voulu ainsi.

HILAIRE. C'est un meurtre que vous soyez la femme d'un fat comme lui.

JULIE. Il est mon mari.

HILAIRE. Il n'est pas digne de ce nom-là, et vous méritez une autre fortune.

JULIE. Vous me flattez, monsieur.

HILAIRE. Je veux prendre votre parti contre lui, et par là vous donner des marques sensibles de l'estime que j'ai pour vous.

JULIE. Que je vous serai redevable!

HILAIRE. Votre abord m'a touché d'une telle manière, que je l'étranglerais, s'il refusait de faire son devoir auprès de vous.

JULIE. Que je vous suis obligée!

HILAIRE. Point; au contraire, c'est moi qui, en vous servant, trouve que je vous suis encore redevable. Une femme aussi belle et aussi bien faite mérite assurément qu'on ait de la tendresse pour elle. C'est un pendard! Quelle est cette autre dame?

JULIE. C'est une de mes parentes. (*A Rosette.*) Ma cousine, saluez monsieur.

ROSETTE, *levant sa coiffe.* Je suis sa très-humble servante.

HILAIRE. Elle est assez jolie; mais, tout franc, vous l'êtes encore plus qu'elle. Je vais faire ouvrir mon appartement pour vous y faire entrer, et là nous nous expliquerons avec lui de bonne manière.

SCÈNE XXIII.

JULIE, ROSETTE.

ROSETTE. Ma foi, madame, je crois que ce monsieur Hilaire se sent remuer... dans lui... quelque chose pour vous.

JULIE. Qu'importe?

ROSETTE. Il embrasse votre intérêt avec beaucoup de chaleur; et cela signifie que vos yeux lui inspirent de certains sentiments qui... enfin, vous m'entendez.

JULIE. Cela m'est fort indifférent; mais je suis bien aise de l'engager dans mes intérêts.

ROSETTE. Vous ne vous y prenez pas mal. Mais, s'il vous plaît, madame, à quoi bon dire que vous êtes la femme de Morille? Je n'y comprends rien.

JULIE. N'en sois point jalouse; c'est pour mieux ménager les choses, et ne pas commettre d'abord mon infidèle.

ROSETTE. Voilà bien des réserves pour un amant qui vous trahit.

JULIE. Il est vrai; mais l'amour...

ROSETTE. Mais l'amour... mais l'amour... L'amour est un sot quand il excuse un infidèle: pour moi, je ne mourrai point satisfaite que je n'aie assommé un inconstant.

JULIE. Ta violente humeur va toujours à l'extrémité: mais laisse-moi faire; et surtout ne parle point que je ne te l'ordonne.

ROSETTE. C'est assez; vous serez obéie.

JULIE. On ouvre; baissons nos coiffes.

SCÈNE XXIV.

(On tire une ferme qui représente une grande porte d'appartement et celles de deux cabinets [1].)

HILAIRE, ROLINE, JULIE, ROSETTE.

ROLINE, *à Hilaire.* Monsieur Eutrope est là haut, avec votre nièce, monsieur.

HILAIRE. J'en suis ravi. Sors, Roline, et fais venir ici Morille.

ROLINE, *faisant la révérence.* N'avez-vous besoin de rien, monsieur?

HILAIRE. Non; laisse-moi en repos, et va faire ce que je t'ordonne.

ROLINE, *s'en allant.* J'y cours.

SCÈNE XXV.

HILAIRE, JULIE. ROSETTE.

HILAIRE, *à Julie.* Madame, voici l'appartement de votre serviteur, dont vous êtes la maîtresse.

JULIE. Ah! monsieur...

HILAIRE. Morille va venir; entrez dans ce cabinet pour nous écouter, et vous verrez comme je vais prendre la chose.

JULIE, *entrant dans le cabinet.* D'accord.

(Rosette entre aussi dans le cabinet.)

SCÈNE XXVI.

HILAIRE, MORILLE.

MORILLE. Que vous plaît-il, monsieur?

HILAIRE. Venez çà, maraud; venez çà, pendard. N'avez-vous point de honte de faire ce que vous faites?

MORILLE. Moi, monsieur?

HILAIRE. Oui, toi; oui, toi.

MORILLE. Et que fais-je, monsieur?

HILAIRE. Comment, traître! ce que tu fais?

MORILLE, *bas, à part.* Je tremble. (*Haut.*) J'ignore, monsieur, ce que vous voulez me dire.

HILAIRE. Je veux dire que tu es un coquin fieffé, et que tu mériterais une punition rigoureuse, pour t'apprendre à faire ce que tu dois.

MORILLE, *bas, à part.* Tout est perdu.

HILAIRE. Allons, qu'on se repente de son crime, et qu'on m'avoue la vérité.

MORILLE. Je ferai tout ce qu'il vous plaira. (*Bas, à part.*) Que mon maître n'est-il hors d'ici!

HILAIRE. Trahir une personne pour qui tu devrais avoir le dernier respect! Qui te porte à faire une telle perfidie?

MORILLE, *bas, à part.* Tout est découvert. (*Haut.*) Monsieur!...

HILAIRE. Quoi, monsieur?... Parle.

MORILLE. Monsieur!... monsieur!

HILAIRE. Eh bien? quoi?

MORILLE, *à genoux.* Je vous demande pardon.

SCÈNE XXVII.

JULIE, HILAIRE, MORILLE.

HILAIRE, *amenant Julie qu'il a été prendre dans le cabinet.* Ce n'est pas à moi que tu dois demander pardon; c'est à cette aimable personne que ta mauvaise humeur maltraite.

MORILLE. Ah, ciel! que vois-je? Je ne sais où j'en suis.

HILAIRE. Te voilà tout interdit, coquin! Allons, qu'on l'embrasse tout à l'heure devant moi; qu'on lui témoigne son repentir, et qu'on la prie de vouloir te pardonner. (*A Julie.*) Le voulez-vous pas bien?

JULIE, *à Hilaire.* Tout ce qu'il vous plaira, monsieur.

HILAIRE, *à Morille.* Ah, pendard! tu ne mérites pas une femme si aimable. Allons donc, qu'on l'embrasse.

MORILLE, *résistant à Hilaire.* Eh! monsieur...

HILAIRE. Quoi! tu y montres de la répugnance!

JULIE. Vous le voyez, monsieur.

HILAIRE, *prenant Morille par le bras.* Vite, qu'on fasse ce que je dis.

MORILLE, *se retirant.* Vous vous moquez de moi, monsieur.

HILAIRE. Est-ce me moquer de toi, quand je veux te remettre bien avec ta femme?

MORILLE. Ma femme!

HILAIRE. Oui, ta femme, et dont tu as deux petits enfants.

MORILLE. Moi?

HILAIRE. Oui, toi: oses-tu soutenir que tu n'es pas marié avec elle?

MORILLE. Oui, monsieur, je l'ose, puisque cela n'est pas.

JULIE, *à Morille.* Cela n'est pas, infâme? Peux-tu, sans rougir, proférer ces paroles?

MORILLE. Quoi! vous êtes ma femme?

JULIE. Oui, oui, je le suis; et tes débauches t'ont porté à me quitter pour une autre, qui, sans doute, vaut moins que moi: le Mans, où je suis née, est témoin de ce que je dis.

HILAIRE. Voilà de nos débauchés, qui souvent abandonnent des femmes aimables, pour courir après des gueuses et des chèvres coiffées.

JULIE, *à Hilaire.* Quel avantage aurais-je, s'il n'était pas mon mari, de venir ici me dire sa femme?

HILAIRE. En effet. Qu'as-tu à répliquer là-dessus? car, auprès d'elle, tu n'es qu'un magot.

MORILLE, *à part.* Je n'y connais plus rien.

HILAIRE. Eh bien! que réponds-tu à cela?

MORILLE. Monsieur... elle veut être ma femme; j'en demeure d'accord.

HILAIRE. Vraiment, te voilà bien malade! voyez qu'il est à plaindre! Allons donc, qu'on l'embrasse au plus vite.

MORILLE, *allant pour embrasser Julie.* Puisque vous l'ordonnez, monsieur, c'est de tout mon cœur.

JULIE. Non, monsieur; souffrez que je n'en fasse rien: il m'a refusée, en votre présence, et il est juste que je le refuse à mon tour, afin qu'il cherche à mériter cette faveur.

HILAIRE. Elle a parbleu raison, et je n'en ferais pas moins en sa place. (*A Julie.*) Mais, pour l'amour de moi, touchez-vous dans la main.

JULIE, *présentant sa main à Morille.* J'obéis à vos ordres avec bien du plaisir.

MORILLE, *prenant la main de Julie pour la baiser.* Et moi pareillement. (*Julie retire sa main.*)

HILAIRE, *serrant la main de Julie.* J'ai de la joie de vous voir en bonne intelligence, et que ce soit par mon moyen.

JULIE. Je vous remercie de toute mon âme.

MORILLE. Monsieur, je suis... votre serviteur (*A part.*) Parbleu! je n'y vois goutte.

HILAIRE. Voilà qui ne va pas mal. (*A Julie.*) Il faut, pour bien fomenter ce raccommodement, que vous demeuriez dans mon logis avec votre mari. Ma nièce se marie, au plus tard, dans trois jours, et j'ai besoin, en son absence, d'une personne qui prenne soin de ma maison; je serai ravi d'en mettre la conduite entre vos mains. Qu'en dites-vous?

JULIE. Je ferai tout ce que vous voudrez.

HILAIRE, *à Morille.* Et toi, qu'en dis-tu?

MORILLE. Je ne m'oppose à rien, monsieur. (*A part.*) Je ne comprends point tout ceci.

[1] Ce changement de décoration, pendant qu'il y a des acteurs sur la scène, est une faute inexcusable.

HILAIRE. Votre réunion ne sera pas bien faite que vous n'ayez couché ensemble.

MORILLE, *à part.* Je voudrais voir cela.

JULIE. Rien ne presse, monsieur.

HILAIRE. J'en demeure d'accord ; mais, dans ces sortes de réconciliations, le particulier de l'homme et de la femme est un grand secours pour terminer bien des contestations. Vous pouvez, en attendant mieux, disposer de ce cabinet, vous y déshabiller et vous mettre au lit.

JULIE. Oh ! monsieur...

MORILLE, *se déboutonnant.* Quant à moi, monsieur, je suis tout prêt à obéir.

HILAIRE, *à Morille.* C'est bien fait. (*A Julie.*) Vous devez, à son exemple, montrer un peu d'empressement pour les choses.

JULIE. Monsieur, permettez-moi...

HILAIRE. Sans façon ; je veux vous voir ensemble dans le lit ; et pour cela, il faut vous laisser seule avec votre époux : l'occasion achèvera de cimenter ce que j'ai mis en beau chemin.

JULIE. Je suis confuse de vos bontés.

HILAIRE, *à Morille.* Qu'elle est charmante !

MORILLE. Cela est vrai.

HILAIRE. Qu'on fasse désormais son devoir, et que je n'entende aucune plainte.

MORILLE. Je n'y manquerai pas. (*A part.*) Ma foi, tout coup vaille ; voyons où la chose ira.

HILAIRE, *à Julie.* Je cherche entièrement votre satisfaction.

JULIE. Je vous en ai les dernières obligations. (*A Morille.*) Remercie donc monsieur de tant de grâces qu'il nous fait.

HILAIRE. Je l'en dispense : il faut un peu l'excuser ; il est tout étourdi du bateau.

MORILLE. Un autre le serait à moins. (*A part.*) Que mon maître peste contre moi ! (*Haut.*) Monsieur, l'excès de mon silence vous explique... souverainement... ma reconnaissance.

HILAIRE, *à Morille.* C'est fort bien dit. (*A Julie.*) Je vais emmener votre parente avec moi et la conduire dans un autre appartement. Un tiers est toujours incommode en de pareilles rencontres.

JULIE, *à Hilaire.* Souffrez qu'elle reste encore un moment ici, après elle sortira.

HILAIRE. Vous avez vos raisons pour cela, que je ne veux point pénétrer. Quand vous jugerez à propos qu'elle sorte, Morille prendra le soin de la mettre entre les mains de Roline. Soyez persuadée de mon estime.

JULIE. J'aurais tort d'en douter.

SCÈNE XXVIII.

JULIE, MORILLE.

JULIE, *après avoir fermé la porte.* Nous voici maintenant comme je l'ai souhaité. Or çà, monsieur le faquin, que me direz-vous ?

SCÈNE XXIX.

ROSETTE, JULIE, MORILLE.

ROSETTE, *sortant du cabinet, à Morille.* C'est à ce coup que nous te tenons, pendard !

MORILLE. Quoi ! Rosette aussi !

ROSETTE. Oui, c'est Rosette, fourbe ! Mais réponds à madame.

MORILLE, *à Rosette.* Que veux-tu que je lui réponde ? Elle se dit ma femme ; elle a des enfants de moi ; tout le Mans le sait : je ne comprends point ce qu'elle veut par là.

JULIE. Je veux par là prévenir tes fourberies et m'expliquer avec toi sur les perfidies de ton maître.

MORILLE, *à Julie.* Je ne suis point un fourbe. Mais M. Hilaire vous a-t-il causé quelque déplaisir ?

JULIE. Ce n'est pas de M. Hilaire que je parle ; c'est du traître Lisidor, chien !

MORILLE. Madame, il y a trois mois que je ne suis plus avec lui et que je ne l'ai vu.

JULIE. L'effronté menteur ! Il n'est donc pas amoureux de la nièce de M. Hilaire, et tu ne t'es pas mis cocher céans pour servir ses nouvelles amours ? hein?

MORILLE. Cela n'est point vrai.

ROSETTE, *donnant un soufflet à Morille.* Impudent ! un démenti mérite un soufflet. Nous savons tes ruses.

MORILLE, *à Rosette.* Morbleu ! je n'entends point raillerie.

ROSETTE. Oh ! tu n'y es pas encore ; je t'en dois bien d'autres. Mais réponds, réponds, et dis la vérité ; car, autant de fois que tu mentiras, autant de soufflets.

JULIE. Où est-il, Lisidor ?

MORILLE. Qu'il soit où il voudra ; ce n'est pas mon affaire. (*Il va pour sortir.*)

JULIE, *l'arrêtant.* Non, non ; tu ne sortiras point.

MORILLE, *résistant.* Madame, laissez-moi.

JULIE, *le battant.* Ah, maraud ! il faut que je t'étrangle.

ROSETTE, *le battant aussi.* Assommons ce trompeur. Ah, traître ! ah, scélérat ! tu passeras par nos mains.

MORILLE, *criant.* A l'aide ! au meurtre ! ah ! ah ! on m'assomme !

SCÈNE XXX.

HILAIRE, JULIE, ROSETTE, MORILLE.

HILAIRE, *en dehors de la porte.* Quel bruit est-ce là ?

JULIE, *après avoir ouvert, à Hilaire.* Hélas ! monsieur, c'est ce méchant qui m'assassine ; et, sans ma parente, je crois qu'il m'aurait estropiée.

HILAIRE, *poussant rudement Morille.* Comment, infâme ! vous osez maltraiter votre femme chez moi ! Oh ! je vous apprendrai à vivre.

ROSETTE, *à Hilaire.* Monsieur, d'un coup qu'il m'a donné, je pense avoir le cou rompu. Ah ! ah ! je n'en puis plus.

MORILLE, *à Hilaire.* Monsieur, elles ne disent pas vrai ; et je vais vous faire connaître...

HILAIRE, *le repoussant.* Taisez-vous, impudent, taisez-vous ; autrement je vous traiterai comme vous le méritez. (*A Julie.*) Votre intérêt m'est cher. (*A Morille.*) Allons, qu'on aille à son écurie, et qu'on nous laisse ici.

JULIE, *se mettant au devant de Morille, à Hilaire.* Non, monsieur, je ne souffrirai point qu'il sorte ; il y va trop du vôtre.

HILAIRE, *à Julie.* Comment ?

JULIE. Il faut que vous sachiez sa trahison ; je ne puis la céler. Il a fait cacher, depuis une demi-heure, un homme céans, qui, sans doute, y est encore ; il est important que vous sachiez à quel sujet.

HILAIRE. Que me dites-vous là ?

JULIE. Je vous dis la vérité ; nous l'avons vu.

ROSETTE. Rien n'est plus assuré, monsieur ; et c'est ce que nous lui reprochions quand il nous a battues.

HILAIRE. Il y a de la vraisemblance à ce que vous dites : c'est peut-être un certain drôle qui, dit-on, en veut à ma nièce, et qui, possible, a de l'intelligence avec lui. (*A Morille.*) Quel est cet homme ?

MORILLE, *embarrassé.* Monsieur.. je ne sais pas...

HILAIRE. Par la mort ! par le ventre ! je le veux savoir, ou je t'estropie.

MORILLE. Monsieur, je vous demande pardon : c'est

un de mes amis, fort galant homme, qui, pour une action d'honneur, appréhende la justice, et qui, pour sa sûreté, m'a prié instamment de le cacher deux ou trois jours dans le lieu où je couche.

HILAIRE. Quoi! sans ma permission!

MORILLE. Excusez-moi, monsieur; je n'ai pas encore trouvé le temps de vous en parler.

JULIE. Croyez, monsieur, qu'il vous abuse : les bontés que vous m'avez témoignées me forcent à prendre ici votre intérêt contre le sien.

HILAIRE, *à Julie, la caressant.* Que ne vous dois-je point?

JULIE. Si vous voulez que je vous en dise davantage, faites venir cet homme en ce lieu, et que devant eux vous soyez instruit de toutes choses.

HILAIRE. Il faut vous satisfaire. (*A Morille.*) Je commence à me persuader que tu es un fourbe. Donne-moi la clef.

MORILLE. J'y vais avec vous, monsieur.

HILAIRE. Je ne le veux pas; demeure là.

JULIE. Empêchez, surtout, que cet homme ne sorte de chez vous, et pour cause.

(Morille donne sa clef à Hilaire.)

HILAIRE, *sortant, à Julie.* Laissez-moi faire; vous serez contente.

SCÈNE XXXI.

JULIE, ROSETTE, MORILLE.

ROSETTE, *à Morille.* Eh bien! monsieur le fripon, voilà tantôt toutes vos tromperies à bout.

MORILLE, *à Rosette.* Que veux-tu que j'y fasse? est-ce ma faute?

ROSETTE. A qui donc, chien de pendard?

MORILLE. A la violente humeur de mon maître, qui m'a contraint à faire tout ce que j'ai fait. Mais, Rosette, ma chère Rosette, suis-je indigne du pardon que je demande? (*A Julie.*) Madame, je suis perdu, si vous n'avez pitié de moi.

ROSETTE. Tu fais le chien couchant, à présent.

MORILLE. Rosette, ma chère Rosette, par l'amour que j'ai pour toi, porte madame à me pardonner, quoique, Dieu me damne, je ne sois point coupable.

ROSETTE, *à Julie.* Madame, il s'explique à cœur ouvert.

JULIE, *à Rosette.* Crois-tu qu'il soit véritable?

MORILLE. Oui, la peste m'étouffe, ou le diable m'emporte.

ROSETTE, *à Morille.* Penses-tu qu'on te croie, pour jurer?

MORILLE. Quoi! Rosette, seras-tu une roche pour Morille? n'auras-tu point de compassion de ses larmes, et ne saurait-on te toucher par quelque endroit? Rosette! Rosette!

ROSETTE, *à Julie.* Madame, ses pleurs me percent l'âme, et je vous demande sa grâce.

JULIE. Eh bien! je lui pardonne à ta considération.

MORILLE. Ah! me voilà trop content! arrive tout ce qu'il pourra, maintenant : j'ai votre appui, c'est assez.

ROSETTE, *à Morille.* Mort de ma vie! n'y retourne pas; autrement...

MORILLE, *l'embrassant.* Rosette, crois que je suis au désespoir de t'avoir déplu; et que, quand il irait de la potence...

SCÈNE XXXII.

DOROTHÉE, JULIE, MORILLE, ROSETTE.

DOROTHÉE, *derrière le théâtre*, Morille!

MORILLE, *répondant à Dorothée.* On y va. (*A Julie*). C'est Dorothée.

JULIE, *à Rosette.* Taisons-nous.

DOROTHÉE, *entrant.* Quel bruit ai-je entendu?

MORILLE, *à Dorothée.* Je ne sais.

DOROTHÉE, *à Morille.* Quelles sont ces demoiselles?

MORILLE. Je ne sais.

DOROTHÉE. Pourquoi sont-elles ici?

MORILLE. Je ne sais.

DOROTHÉE. Que demandent-elles?

MORILLE. Votre oncle.

DOROTHÉE. Mon oncle? et où est-il?

MORILLE. Il va venir tout à l'heure avec M. Lisidor.

DOROTHÉE. Que dis-tu?

MORILLE. Je dis que tout est découvert.

DOROTHÉE. Comment?

SCÈNE XXXIII.

HILAIRE, LISIDOR, JULIE, ROSETTE, MORILLE, DOROTHÉE.

MORILLE, *apercevant Hilaire et Lisidor.* Les voici.

DOROTHÉE, *à part.* O ciel! que je suis malheureuse!

HILAIRE, *à Lisidor.* Monsieur, c'est en ce lieu qu'il faut s'expliquer nettement et sans détours.

LISIDOR, *à part.* Que vois-je? Julie en ces lieux!

HILAIRE. Çà, pour quel dessein êtes-vous dans mon logis? Répondez.

LISIDOR, *embarrassé, à Hilaire.* Monsieur, ce n'est point en ce lieu que je dois expliquer les choses; lorsque nous serons seuls, vous et moi, je vous en instruirai.

HILAIRE. Il n'est pas nécessaire d'être seuls pour cela; il faut parler franc.

LISIDOR. Vous le voulez ainsi, et moi je n'en ferai rien : serviteur. (*Il va pour sortir.*)

JULIE, *à Lisidor, l'arrêtant.* Non, tu ne sortiras point que je n'aie éclairci toutes les choses.

LISIDOR, *à Julie.* Madame...

JULIE. Eh bien! madame... Que veux-tu dire?

HILAIRE, *à Julie.* Qu'est-ce ci?

JULIE, *à Hilaire.* Apprenez, monsieur, que, pour mon malheur, j'aime ce perfide; que j'ai de lui une promesse de mariage, et qu'il cherche à me manquer de parole pour tâcher à surprendre votre nièce.

HILAIRE. Vous avez une promesse de mariage de monsieur?

JULIE. Oui, monsieur, et la voilà.

HILAIRE. Vous n'êtes donc pas la femme de Morille?

JULIE. Non, monsieur; et ce Morille est le valet de mon infidèle.

ROSETTE, *à Hilaire.* C'est la pure vérité, monsieur; et moi je suis la servante de madame. (*A Morille.*) Parle, n'est-il pas véritable?

HILAIRE, *à Morille.* Que réponds-tu à cela, maraud?

MORILLE, *à Hilaire.* Hé! rien... monsieur.

HILAIRE. J'entends; c'est assez. (*A Lisidor.*) Et vous, monsieur, qu'avez-vous à répondre là-dessus?

LISIDOR. Que cela peut être vrai, et peut être faux.

HILAIRE. La réponse est un peu normande. (*A Dorothée.*) Et vous, notre nièce, qu'en dites-vous?

DOROTHÉE, *s'en allant.* Que c'est un fourbe, un scélérat que je déteste. (*Elle sort.*)

HILAIRE. Fort bien.

SCÈNE XXXIV.

HILAIRE, LISIDOR, JULIE, ROSETTE, MORILLE.

HILAIRE, *à Lisidor et à Morille.* Savez-vous, morbleu! que si vous ne sortez au plus tôt de ma maison, je vais vous mettre entre les mains de la justice, comme des fourbes et des ravisseurs?

JULIE. Monsieur, vous excuserez, s'il vous plaît,

la liberté que j'ai prise, et vous pardonnerez à la tendresse d'une amante jalouse...

HILAIRE. Allez au diable, et sortez promptement de mon logis. Pour ma nièce, elle épousera, dès demain, monsieur Eutrope ou un couvent. (*A Morille, lui donnant un soufflet en sortant.*) Et pour toi, voilà ton salaire.

SCÈNE XXXV.

LISIDOR, JULIE, ROSETTE, MORILLE.

MORILLE. Me voilà payé de mes gages.

ROSETTE. Tu en es quitte à bon marché.

LISIDOR, *à Julie*. Je ne sais que trop bien, madame, que je suis coupable envers vous; mais je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous m'accordiez le pardon que je vous demande.

(Il se met à genoux.)

JULIE, *le relevant*. On pardonne aisément aux personnes qu'on aime.

MORILLE. Et toi, Rosette, n'en fais-tu pas de même?

ROSETTE. De tout mon cœur.

LISIDOR. Mais par quelle aventure êtes-vous ici?

JULIE. Vous l'apprendrez une autre fois. Sortons, et ne donnons point sujet à M. Hilaire de se plaindre davantage.

MORILLE. Je vous suis; car il ne fait pas bon ici pour moi.

LA MANIE DES ARTS,

OU

LA MATINÉE A LA MODE,

comédie en un acte,

PAR ROCHON DE CHABANNES,

Représentée pour la première fois le mercredi 1er juin 1763.

Personnages.

ALLÉGRO.
DU COLORIS.
DUMONT.
FORLISE.
LA COMTESSE.

Personnages.

Mme FORLISE.
UN PHILOSOPHE.
UN GASCON.
MUSICIENS.
PEINTRE.

Le théâtre représente l'appartement du protecteur; on y voit deux bureaux remplis de livres, de manuscrits et de papiers de musique; plus loin on aperçoit un tableau sur le chevalet. Le salon est garni de fauteuils, d'instruments répandus çà et là.

SCÈNE I.

LE PHILOSOPHE, seul.

Ah! monsieur l'homme sensé, ou du moins qui vous piquez de l'être, vous avez fait là une belle démarche! Vous rencontrez Forlise dans une maison, on vous l'annonce comme un protecteur des arts; vous vous prévenez en sa faveur, il se passionne pour vous; il vous engage à le venir voir : vous n'hésitez pas à lui promettre, et vous voilà chez un protecteur artiste. Vingt instruments de toutes les façons, répandus dans tous les coins et recoins du salon; de mauvaise musique étalée sur le bureau et notée à la main; un tableau détestable placé sur le chevalet; tout m'annonce la manie de mon original et le caractère de ses protégés, qui l'entretiennent sans doute dans autant de ridicules.... Eh bien! qu'importe? il ne faut point perdre ses pas. Je comptais trouver un grand homme, des gens à talent; je verrai un nain, un pygmée monté sur des échasses, à qui des flatteurs persuaderont qu'il est véritablement grand : cela m'amusera; ce tableau peut mériter un coup d'œil philosophique : il est bon de voir de près certains ridicules, pour n'être pas tenté de les prendre soi-même. Voilà sans doute deux protégés de monsieur le marquis : ils s'avancent, écoutons-les. (*Il s'assied derrière un bureau.*)

SCÈNE II.

LE PHILOSOPHE, ALLÉGRO, DU COLORIS.

ALLÉGRO, *s'avançant*. Si c'est du bel air que de se faire attendre, il faut convenir que monsieur de Forlise attrape mieux cet air-là que personne.

DU COLORIS. Il ne sait pas apparemment que le temps qu'un grand fait perdre à l'attendre, est toujours employé à parler mal de lui.

LE PHILOSOPHE. Bon.

DU COLORIS. Je ne connais rien de plus ridicule que ce personnage.

ALLÉGRO. Dites, de plus impudent.

DU COLORIS. Il a la manie de tout savoir et ne sait rien.

ALLÉGRO. Il veut être artiste, musicien; et nous le sommes pour lui.

LE PHILOSOPHE, *à part*. Voilà deux lâches qui font le portrait d'un sot.

ALLÉGRO. Et avec tout cela, il ne nous ménage pas.

DU COLORIS. Il nous traite avec orgueil, avec mépris.

ALLÉGRO. Il n'est pas jusqu'à ses valets qui ne nous mesurent du haut en bas.

LE PHILOSOPHE, *à part*. Que je leur sais bon gré de leur insolence!

DU COLORIS. Cependant, monsieur s'habille, fait sa toilette, s'amuse avec ses chiens ou ses valets, dit une mauvaise plaisanterie qu'il veut que nous trouvions bonne, se lève, prétexte une affaire, nous tend la main, et nous renvoie.

ALLÉGRO. Et monsieur Dumont, son valet de chambre?

DU COLORIS. C'est encore un autre impertinent.

ALLÉGRO. Il vous protége aussi.

DU COLORIS. Il faut le ménager pour avoir l'oreille de son maître.

LE PHILOSOPHE, *à part.* Monsieur Dumont doit valoir son pesant d'or.

DU COLORIS. Patience, que j'aie fait mon chemin....

ALLÉGRO. Que je me voie au-dessus de mes affaires....

DU COLORIS. Comme je vous le mène, ce petit monsieur!

ALLÉGRO. Comme je lui fais changer de ton! Je ne veux plus qu'on me parle musique.

DU COLORIS. Ni moi, peinture.

ALLÉGRO. Je me refuse aux empressements des sots.

DU COLORIS. On me retient à dîner trois mois d'avance, et j'y manque.

ALLÉGRO. Moi, j'y vais; mais c'est pour boire, manger et ne dire mot; si je chante, ce n'est que par contradiction.

LE PHILOSOPHE. Bravo! mes bons amis, bravo! rampants d'abord, impertinents après; c'est dans l'ordre : voilà le caractère des gens médiocres.

DU COLORIS. Monsieur....

LE PHILOSOPHE. Ah! ne vous fâchez pas; point d'aigreur : recevez de bonne grâce l'apostrophe; vous le devez, du moins, par politique. J'ai votre secret; et il ne tient qu'à moi d'en abuser pour vous perdre.

ALLÉGRO, *à du Coloris.* Il a raison, contraignons-nous.

LE PHILOSOPHE. Point d'inquiétude : je n'ai point envie de vous brouiller. Vous êtes faits l'un pour l'autre. Forlise vous traite comme vous le méritez, vous le traitez comme il le mérite; c'est à sa place. Je voudrais bien qu'il vînt à paraître, ce M. Forlise; vous feriez une bonne scène ensemble, je m'imagine. On ouvre.

SCÈNE III.

LE PHILOSOPHE, DUMONT, DU COLORIS, ALLÉGRO.

DU COLORIS ET ALLÉGRO. Ah! c'est M. Dumont.

LE PHILOSOPHE, *à part.* Cette scène ne doit pas être moins curieuse : voyons le valet pour nous dispenser de voir le maître. *(Il s'assied.)*

DU COLORIS ET ALLÉGRO. Serviteur à monsieur Dumont.

DUMONT. Bonjour. Y a-t-il longtemps que vous attendez M. le marquis?

ALLÉGRO. Eh! mais, il y a environ deux heures.

DUMONT. Nous causions et nous riions ensemble.

LE PHILOSOPHE, *à part.* Cela donne envie d'attendre.

DU COLORIS. Vous êtes de ses amis, monsieur Dumont?

DUMONT. Oui, nous vivons en assez bonne intelligence... Je lui passe ses défauts, il me corrige quelquefois des miens; mais tout cela se fait de la meilleure amitié du monde.

ALLÉGRO. Il a bien raison de vous aimer, monsieur Dumont, il a bien raison de vous aimer, vous lui êtes fort attaché.

DUMONT. Eh! mais, oui; il paye bien. Ce n'est pas l'intérêt qui me mène; mais il faut vivre, mes amis, il faut vivre.

DU COLORIS. Sans doute. Mais c'est que M. le marquis ne se borne pas à lui donner des preuves de son amitié; c'est qu'il le considère, monsieur Allégro.

ALLÉGRO. Je m'en suis aperçu comme vous.

DUMONT. Messieurs...

DU COLORIS. Il le consulte.

ALLÉGRO. Il prend ses avis.

DUMONT. Messieurs...

ALLÉGRO. Il faut entendre M. Dumont parler musique...

DU COLORIS. Et peinture, mon cher, et peinture!...

ALLÉGRO. Il a une oreille!

DU COLORIS. Un coup d'œil!...

DUMONT. Allons, vous voulez rire... Mais si nous nous asseyions, nous causerions aussi à notre aise.

ALLÉGRO. En effet, nous vous tenons debout.

DU COLORIS. Voilà un siége, monsieur Dumont.

DUMONT *s'assied.* Et vous?

ALLÉGRO. Ne prenez pas garde à nous.

DUMONT. A la bonne heure.

LE PHILOSOPHE, *à part.* Je ne m'attendais pas à ce dernier trait; les voilà debout devant M. Dumont.

ALLÉGRO. Eh bien! monsieur Dumont, que nous direz-vous de bon? Verrons-nous aujourd'hui M. le marquis?

DUMONT. Un moment tout au plus; car il a de grandes affaires.

ALLÉGRO. Il est occupé sans doute du projet d'un petit opéra que nous avons concerté ensemble, et dont je viens lui montrer l'exécution?

DUMONT. Il n'y pense plus aujourd'hui.

DU COLORIS. Je me suis aperçu qu'il avait retouché notre tableau, et il m'attend sans doute...

DUMONT. Non, il ne vous attend ni l'un ni l'autre. Il attend M. Dorilas pour mettre la dernière main à une tragédie qu'il a composée ce matin. Je ne m'y connais pas; mais, en vérité, c'est la plus belle chose du monde... Mais quel est cet original, cette espèce d'ours qui se tient tapi dans un coin, nous observe et paraît se moquer de nous? Se croirait-il déshonoré de me faire une révérence? (*Au philosophe.*) Monsieur, peut-on savoir?...

LE PHILOSOPHE, *à Dumont.* Pourquoi je n'ai pas volé au-devant de vous comme ces messieurs?... Vous en méritez bien la peine, mon ami, car vous êtes bon à voir : mais, tenez, je vois aussi bien de loin que de près.

DUMONT, *à part.* Cet homme-là se moque de moi.

LE PHILOSOPHE. Non, je vous admire; vous jouez le rôle de votre maître si parfaitement, si parfaitement, que ces messieurs prennent le change. Oh! il faut avoir de véritables talents pour jouer ainsi la comédie.

DUMONT, *à part.* Il me ferait perdre mon crédit, il faut l'expédier. (*Haut.*) Votre nom, monsieur, pour que je vous annonce.

LE PHILOSOPHE. Non, mon ami, je ne veux pas voir votre maître; je doute qu'il puisse valoir mieux que vous. Je suis resté par curiosité : elle est satisfaite. Adieu.

SCÈNE IV.

DUMONT, DU COLORIS, ALLÉGRO.

DUMONT. Voilà un homme singulier, messieurs.

ALLÉGRO. A qui le dites-vous?

DUMONT. Il m'a étourdi.

DU COLORIS. On le serait à moins.

DUMONT. Si j'avais su à qui j'avais affaire...

ALLÉGRO. A un fou.

DUMONT. Je l'ai pensé de même.

DU COLORIS. Il faut passer quelque chose à ces gens-là.

DUMONT. Aussi, vous voyez comme je me suis conduit.

ALLÉGRO. Nous avons admiré votre retenue.

DUMONT. Il ne faudrait pas me marcher sur le pied.

DU COLORIS. On passerait mal son temps.

DUMONT. Je ne suis pas brutal ; mais... Ah! j'aperçois M. le marquis; je vais vous présenter.

SCÈNE V.

FORLISE, suivi d'un nombreux domestique, ALLÉGRO, DU COLORIS, DUMONT.

FORLISE. Mille pardons, messieurs, mille pardons. (*A Dumont, en lui donnant un rouleau de papier.*) Tenez, monsieur Dumont.

DUMONT. Malepeste! c'est la tragédie.

FORLISE. Point de curiosité, mons Dumont; mettez tout cela sur mon bureau.

DUMONT, *à du Coloris*. Il ne veut pas que je lise sa pièce ; tantôt il me forcera de l'écouter.

FORLISE, *à ses gens*. Qu'on m'habille. (*Aux protégés.*) Vous permettez... (*A Dumont.*) A propos, as-tu porté ce livre chez la duchesse?

DUMONT. Oui ; je lui ai dit qu'il était d'un de vos amis et qu'il fallait qu'elle le trouvât bon.

FORLISE. A merveille.

DUMONT. Elle m'a remis celui-ci, qu'il faut que vous trouviez mauvais.

FORLISE. C'est juste... Eh bien! mon cher monsieur du Coloris, que dites-vous de notre tableau? avez-vous remarqué?...

DU COLORIS. Des changements considérables.

FORLISE. Dont vous êtes content, sans doute...

DU COLORIS. Mais, oui ; l'on ne peut nier...

FORLISE. Dumont, je sors à trois heures, ayez soin d'en prévenir mon cocher.

DUMONT. Mais, monsieur le marquis, vous ne sauriez sortir...

FORLISE, *à Dumont*. Comment?... (*A ses gens.*) Mon habit... Vous ne finissez pas, entre nous, ce que vous faites, mon cher du Coloris, vous ne finissez pas; ce tableau avait grand besoin d'être retouché... Je ne saurais sortir, monsieur Dumont? Eh! pourquoi, s'il vous plaît?

DUMONT. Pour une petite bagatelle.

FORLISE. Une petite bagatelle? On saura sans doute cette petite bagatelle?

DUMONT, *avec un geste d'impatience de ne pouvoir lui répondre*. C'est...

FORLISE, *à ses gens*. Ma montre... Apportez-vous notre opéra, mon cher Allégro?

ALLÉGRO. Le voici.

FORLISE. Qu'est-ce qui me retient donc, monsieur Dumont? qu'est-ce qui me retient donc? répondez.

DUMONT. A qui répondre?

FORLISE, *à Allégro*. Avez-vous fait copier les parties?

ALLÉGRO. Oui, monsieur.

FORLISE, *à Dumont*. Je ne me souviens d'aucun engagement... Parle donc.

DUMONT. Il faudrait être sûr que vous m'écoutassiez.

FORLISE. J'écoute.

DUMONT. Vous avez...

FORLISE, *au musicien*. Nous avons un ballet à la fin?

ALLÉGRO. Un grand chœur.

FORLISE, *à Dumont*. Eh bien! achève donc? j'ai...

DUMONT. Du monde à dîner.

FORLISE, *à Allégro*. Un grand chœur : cela fera un grand effet. (*A Dumont.*) Du monde à dîner, dis-tu? Quel contre temps! Il faut pourtant que je sorte, mons Dumont : comment faire? J'ai promis à Montfort de l'aller voir ; c'est un jeune artiste que je veux mettre en réputation; c'est une visite essentielle, cela marquera.

DUMONT. Vous êtes bien embarrassé! Envoyez votre carrosse à sa porte ; cela lui fera autant d'honneur que si vous y alliez vous-même.

FORLISE. Oui, l'on peut en effet... Rien de mieux raisonné... Tu as un gros bon sens qui m'étonne quelquefois. (*A part.*) Il faut pourtant que je me débarrasse de ces messieurs. (*Haut.*) Voilà donc notre opéra, mon cher? je verrai cela à tête reposée... De l'émulation, monsieur du Coloris, de l'émulation! Adieu : je ne vous retiens pas. Il y a longtemps que vous m'attendez, j'en suis honteux... Monsieur Allégro, en vous en allant, remettez les parties copiées à mes musiciens, et dites-leur qu'ils ne s'écartent pas. Si j'ai un moment à moi, je les ferai avertir. Nous exécuterons quelques morceaux de notre opéra. Je vous baise les mains; au revoir... J'irai vous rendre visite au premier jour.

DUMONT. Oui, nous enverrons le carrosse.

ALLÉGRO. Nous reviendrons vous faire notre cour.

FORLISE. Vous savez bien que je ne veux pas qu'on me fasse la cour : regardez-moi comme votre ami, l'un et l'autre, je vous en conjure. Venez dîner ici quand vous voudrez; je suis au désespoir de ne pouvoir vous retenir aujourd'hui. Serviteur : nous parlerons musique et peinture une autre fois ; je vous laisse aller. Venez revoir votre tableau, et vous votre opéra, vous ne les reconnaîtrez plus.

(Le peintre et le musicien sortent.)

SCÈNE VI.

FORLISE, DUMONT.

DUMONT. Voilà des gens bien reçus pour avoir attendu trois heures!

FORLISE. Ils s'en vont les plus contents du monde... (*Appelant un de ses gens.*) Holà! hé! quelqu'un? Si Dorilas vient, qu'on le laisse entrer... Ma tragédie l'étonnera, sur ma parole. Comment ai je pu trouver un pareil sujet? Non, je n'en reviens pas. Qu'on dise qu'il n'y a plus rien de neuf; oui, pour des esprits stériles; mais pour ces heureux génies favorisés des cieux... Monsieur Dumont, il faut passer aux Français, leur demander lecture de ma part pour Dorilas; je veux lui faire présent de ma tragédie.

DUMONT. Monsieur le marquis est magnifique.

FORLISE. Quel début! il fixera votre attention, messieurs les comédiens, il fixera votre attention ; vous prêterez l'oreille à Dorilas; il fera tomber la navette de vos mains, mesdames; vous n'aurez pas envie de vous regarder pour vous faire rire ; vous pleurerez, morbleu! vous pleurerez : et vous messieurs, vous ne vous amuserez pas longtemps de l'embarras, de la modestie, ou des prétentions de l'auteur; il vous attendrira, il vous subjuguera. Je vous entends d'ici vous récrier, vous extasier. « Bon! encore mieux! à miracle! à merveille! j'étouffe; je n'en puis plus; laissez-nous respirer : c'est du Corneille, du Racine, du Crébillon, du Voltaire! cela ira aux nues! voilà ce qui s'appelle une tragédie! C'est un fier génie que cet homme-là! Au scrutin, messieurs : point de scrutin ; enregistrons : faites copier les rôles, monsieur l'auteur. A qui destinez-vous la princesse, l'amant, le tyran?... » Que d'embrassades, de la part des dames, je vous ménage là, monsieur Dorilas! Que de compliments vous allez recevoir de ces messieurs! La louange, la flatterie, le miel coulent de toutes les bouches. Vous sortez, vous descendez les marches de la Comédie, c'est un consul romain qui descend du Capitole ; on vous précède, on vous entoure, on vous suit; votre triomphe est écrit sur tous les fronts, et sur le vôtre particulièrement, monsieur l'auteur : les oisifs du café sont sous les armes, et

vous attendent. Quel moment! quelle sortie! Je ne sais pas comment un auteur peut quitter ce jour-là la porte de la Comédie.

DUMONT. Voilà qui est beau: mais quand la pièce est refusée?

FORLISE. C'est un courtisan disgracié, à qui tout le monde tourne le dos; il descend les marches de la Comédie sans escorte, l'œil morne et la tête baissée; sort sans regarder devant ni derrière lui, à droite ni à gauche, et file le long du mur; mais Dorilas n'éprouvera point ce revers, je t'en réponds. Voyons, continuons ce que nous avons si bien commencé: Dumont, ne m'interromps plus, mon démon me saisit, j'entre en verve; écrivons.

DUMONT, *à lui-même.* Si je faisais aussi des vers; qu'est-ce qui m'en empêche? en les faisant recorriger par un autre, cela n'est pas difficile. M. Dorilas aura bien la complaisance de faire pour moi ce qu'il fait pour mon maître... Poétisons... Mais pour qui? Comment! pour Philis... ma maîtresse; elle a un petit nez retroussé bien capable d'ouvrir la veine.

FORLISE. Quelle rapidité! quelle foule d'idées! Comme cela se présente!

DUMONT. Voilà une plume, de l'encre, du papier; il y aura bien du malheur, si je ne fais pas des vers avec tout cela. Il faut d'abord se frotter le front, se ronger les doigts, regarder le ciel, fixer les yeux en terre, frapper du pied, battre la muraille de sa tête, marcher à grands pas, s'arrêter tout court, s'asseoir tantôt sur une chaise, tantôt sur une autre: essayons toutes ces manières-là... Bon! je commence à entrevoir quelques idées; promenons-les pour les étendre... m'y voilà...

De même qu'un taureau...

Mais cette comparaison-là effrayera ma maîtresse..... Tout coup vaille; écrivons.

FORLISE. Voyons, que j'arrange ma situation, que je mesure un peu l'étendue de la scène pour mon coup de théâtre.... Bon.... il y aura de la place; l'effet sera merveilleux.... On aurait mis là autrefois du sentiment, le cri de la douleur, du désespoir; mais nous nous y entendons bien mieux aujourd'hui. Une déclamation, un coup d'œil philosophique, voilà ce qu'il faut.

DUMONT.

De même qu'un taureau bondissant dans les airs...

FORLISE. Courage! Forlise.

DUMONT. Courage! Dumont.

FORLISE. Que je suis content de moi!

DUMONT. Que je suis enchanté de ma petite personne! Je me caresserais, je me baiserais volontiers.

FORLISE. Comment ai-je pu trouver cela?

DUMONT. Comment l'esprit humain peut-il aller jusque-là?

FORLISE, *embrassant son papier.* O trop heureux Forlise!

DUMONT, *le regardant.* C'est encore apparemment une des cérémonies de la magie. (*Faisant comme son maître.*) O trop heureux Dumont!... En effet, je sens que cela m'échauffe l'imagination... O trop heureux Dumont!

FORLISE. Voilà de quoi faire tourner la tête à toutes nos femmes.

DUMONT. Je ne sais si la tête en tournera à Philis; mais elle m'en tourne, à moi.

FORLISE. Je ne me possède pas... Je suis dans une ivresse....

DUMONT. Et moi, je suis comme un homme ivre-mort. Ce que c'est que la poésie!

FORLISE. Si Dumont n'était pas si bête...

DUMONT. Si mon maître ne croyait pas avoir tant d'esprit...

FORLISE. Je lui lirais ce morceau.

DUMONT. Je lui ferais voir ce petit plat de mon métier.

FORLISE. Mais, non; il ne sentira point.

DUMONT. Mais, non; il se moquera de moi.

FORLISE. Dumont, te tairas-tu?

DUMONT. Non, ma Philis, non...

FORLISE, *se levant.* Comment, non?... Maraud?

DUMONT. Monsieur, je parlais à Philis.

FORLISE. Qu'est-ce à dire, à Philis?

DUMONT. Ce sont de petits vers.

FORLISE. Je crois, Dieu me pardonne, que le maroufle....

DUMONT. Oui, monsieur.

FORLISE. Ah! voyons cela, monsieur Dumont, voyons cela.

DUMONT. Eh! mais, cela n'est pas si mauvais que vous vous l'imaginez bien.

FORLISE. Tu te fâches? Prends la peine d'aller bouder et extravaguer plus loin, et laisse-moi.

DUMONT, *à lui-même.* Extravaguez ici tout seul, à la bonne heure. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

FORLISE, seul.

FORLISE, *seul.* J'ai fait assez de noir avec ma tragédie. Changeons d'occupation pour nous distraire. (*Il se met au chevalet, après le tableau de M. du Coloris.*) Ah! monsieur du Coloris, que vous me donnez de peine! mais je vous rendrai un homme célèbre, en dépit de vous-même. (*Il prend la palette et donne quelques coups de pinceau au tableau.*) C'est Prométhée qui vient, un flambeau à la main, animer la peinture. Quel jour j'ai répandu sur ce tableau! quel feu! quelle âme! Il semble que la déesse respire.

SCÈNE VIII.

FORLISE, DUMONT, LA COMTESSE.

DUMONT, *annonçant.* Madame la comtesse. (Il sort.)

SCÈNE IX.

FORLISE, LA COMTESSE, DUMONT.

FORLISE, *surpris et se levant.* Eh! madame, comment jusqu'ici?

LA COMTESSE. Oui; votre salon est plein; votre frère en fait parfaitement les honneurs, et j'ai esquivé la compagnie pour venir vous surprendre dans vos hautes occupations.... Mais, comment, monsieur le marquis, vous peignez! Eh! mais, je ne vous connaissais pas encore ce talent.

FORLISE. Ah! comtesse, ce sont des essais d'écolier.

LA COMTESSE. Qui valent des coups de maître... Je suis jalouse de ce tableau d'imagination. Allons, remettez-vous à votre place, et moi je vais m'asseoir ici. Peignez-moi.

FORLISE, *très-embarrassé.* Eh! mais vous n'y pensez pas, et je ne suis pas assez habile...

LA COMTESSE. Pour attraper une femme. Nous verrons. (*S'asseyant et s'arrangeant.*) Me voilà bien, commencez: si vous vous y prenez mal, on vous le dira.

FORLISE. Mais je n'ai pas de toile.

LA COMTESSE. Eh bien! effacez cette tête et mettez-moi à la place.

FORLISE. Mais c'est une tête de caractère.

LA COMTESSE, *avec un peu d'humeur.* Vous verrez que je n'ai pas de caractère.

FORLISE. Non, vous êtes trop jolie.

LA COMTESSE. Il a quelque raison.

FORLISE. Et puis avez-vous des heures à me donner?

LA COMTESSE. Des moments, passe. M'en voilà dégoûtée. (*Elle vole au bureau de Forlise.*) Avez-vous là quelque chose de nouveau?

FORLISE, *à la comtesse, qui ravage tout sur le bureau.* Ah! comtesse, prenez garde.

LA COMTESSE. Je ne touche à rien; je n'en veux qu'à cette musique.

FORLISE. C'est un petit opéra.

LA COMTESSE. Vous avez fait un opéra, monsieur le marquis? Voyons, voyons. Comment! mais cela me paraît très-agréable; voilà une ariette tout à fait de mon goût.

FORLISE. Si vous vouliez nous la chanter?...

LA COMTESSE. M'accompagnerez-vous?

FORLISE. Volontiers, comtesse. C'est une bergère à qui le réveil vient d'effacer l'image de son amant. (*Il essaye de jouer du violon.*) Je ne suis pas en train, je ne sais ce que j'ai dans les doigts. Dumont?

DUMONT. Monsieur?

FORLISE. Mes musiciens sont-ils là?

DUMONT. Les voilà; il y a une heure qu'ils attendent pour répéter votre opéra.

FORLISE. Qu'ils jouent; acte premier, scène troisième, après l'air de basse-taille. Allons, messieurs.

LA COMTESSE *chante.*

Sommeil, pourquoi me fuyez-vous?
Je ne retrouve plus Silvandre;
Silvandre était à mes genoux,
Je ne retrouve plus Silvandre.
Silvandre était à mes genoux,
Il me pressait de me rendre,
Il me fixait d'un air si doux,
Il me parlait d'un ton si tendre.
Sommeil, etc.

(Dumont, qui n'est pas fort content de la musique de son maître, sort avec humeur.)

SCÈNE X.

FORLISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *continuant.*

Il ravissait, ce cher amant,
Mon cœur, mes sens et mon oreille;
Toujours le bien vient en dormant,
Et les regrets quand on s'éveille.

Et les regrets quand on s'éveille: cela est vrai, mon cher marquis, cela est vrai; je l'ai éprouvé plusieurs fois.

FORLISE. Comment trouvez-vous mon ariette?

LA COMTESSE. Charmante.

FORLISE. Je ne l'ai pas encore retouchée.

SCÈNE XI.

FORLISE, LA COMTESSE, UN VALET.

LE VALET. Monsieur, c'est madame votre mère.

FORLISE. Eh bien! faites entrer.

LA COMTESSE. La fâcheuse rencontre! Que vient-elle faire?

FORLISE. Comtesse, un moment est bientôt passé.

LA COMTESSE. Ah! je vais rejoindre la compagnie.

FORLISE. Non, de grâce! Ce sont des conseils, des remontrances ou des sollicitations pour des protégés; car ma mère a aussi des protégés, et votre présence à coup sûr abrégera sa visite.

LA COMTESSE. A la bonne heure; mais je m'enfuis, si elle ne finit pas.

SCÈNE XII.

Mme FORLISE, LA COMTESSE, FORLISE.

Mme FORLISE. Mon fils, je viens vous parler en faveur d'un homme d'un vrai mérite, vous engager à lui rendre service, à le présenter au ministre; c'est un homme essentiel, rempli de bonnes vues, qui n'a jamais rêvé qu'au bien de sa patrie et de ses concitoyens. Des établissements utiles et glorieux; des projets de réforme et d'amélioration dans les finances; d'excellentes observations sur le commerce, l'agriculture et le défrichement des terres: voilà les pièces de son portefeuille, les trésors qu'il a amassés depuis vingt ans; il faut lui en faire faire la distribution.

FORLISE. Tenez, ma mère, les systèmes, les grandes idées, les choses qui ont l'air du bien public, échauffent votre imagination; mais moi, je me défie de tous ces grands raisonneurs.

Mme FORLISE. Voyez, mon fils, examinez, jugez par vous-même.

FORLISE. Eh bien! soit, nous verrons, nous examinerons, nous jugerons; envoyez-moi cet homme-là, qu'il vienne me voir, que nous causions un peu ensemble.

Mme FORLISE. Ce n'est pas un homme à se morfondre dans une antichambre, je vous en avertis. Il est fier, d'un caractère un peu dur... Il faut...

LA COMTESSE. Ne faut-il pas que monsieur le marquis aille le trouver, le prévenir, lui offrir sa protection?...

Mme FORLISE. Et pourquoi non, madame? Il faut quelquefois déterrer le talent, aller au-devant du mérite; l'homme pour qui je m'intéresse craint le mépris des sots, le jargon des beaux esprits, la table des riches, l'audience des grands, et la toilette des femmes.

LA COMTESSE. Et avec toutes ces belles frayeurs-là, on n'attrape rien: les places se donnent aux gens qui les demandent, les sollicitent...

Mme FORLISE. Quelquefois à ceux qui les méritent. Il est encore des riches et des grands qui ne donnent pas aux flatteurs et aux sots les places qui appartiennent au mérite et à la vertu. Vous les voyez chercher avec empressement le grand homme, lui tendre une main bienfaisante, le protéger, l'enhardir et vaincre sa misanthropie par la délicatesse de leurs procédés. Ils dédaignent l'encens, les petits soins et la servile adulation des gens médiocres; ils estiment, ils aiment même la franchise et la simplicité des hommes de génie. Voilà les protecteurs que je révère, voilà ceux à qui je voudrais que vous ressemblassiez, mon fils; ce sont les soutiens des arts et de la littérature; les autres en sont les fléaux et les destructeurs. Le véritable protecteur est un dieu bienfaisant, qui purge un champ des mauvaises herbes pour en ranimer les plantes salutaires.

FORLISE. C'est le mieux du monde, madame, et je conviens avec vous qu'il est glorieux de s'intéresser pour un homme de mérite: je pense même à cet égard que votre protégé exige tous mes soins; mais j'ai peu de crédit, je n'importune guère le ministre...

LA COMTESSE. Ah! pour cela rien de plus vrai, madame. Tenez, il y a six mois que je persécute monsieur le marquis pour présenter un de mes protégés au ministre, et je ne saurais en venir à bout... C'est pourtant un homme charmant que mon protégé; il a fait des vers délicieux pour ma petite chienne...

Mme FORLISE. Je ne croyais pas mon fils si raisonnable, madame; ce serait mal faire sa cour au ministre que de lui présenter votre protégé.

LA COMTESSE. Comment, madame?

Mme FORLISE. Permettez-moi de ne vous en pas dire davantage. Je vous laisse, mon fils; je me flatte que vous ne m'oublierez pas, et que vous aurez égard à ma recommandation... Adieu... Ne me reconduisez pas... mes gens sont là... Vous avez du monde... Demeurez... je le veux... (*Elle sort.*)

LA COMTESSE. Heureusement, nous en voilà débarrassés.

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, FORLISE, UN GASCON.

LE GASCON. Serviteur à l'honorable compagnie.

J'entre sans façon; j'ai eu le bonheur, monsu, d'échapper à vos valets, et jé viens mé présenter à vous avec confiance. Jé né vous aurais peut-être pas vu d'aujourd'hui, si j'avais rencontré lé moindre de vos gens, votre petit houssard; car avant que ces messieurs s'avisent d'annoncer un galant homme, qué vous leur fassiez réponse, et qu'ils s'avisent dé nous la porter, Dieu mé damne, la justice férait vendre les terres d'un Gascon par décret.

FORLISE. Je serais fâché, monsieur, que leur impertinence m'eût privé du plaisir...

LE GASCON. Eh donc! jé lé crois bien. Jé viens vous rendre un petit service.

FORLISE. A moi, monsieur? Eh! comment reconnaître?...

LE GASCON. Point dé reconnaissance. J'ai appris dé par lé monde qué vous aviez besoin d'un sécrétaire.

FORLISE. Il est vrai.

LE GASCON. Vous êtes un homme dé mérite, vous avez des talents, des connaissances; jé né suis pas un sot, un ignorant. Eh bien! jé viens mé présenter.

FORLISE. Vous?

LE GASCON. Moi-même. Personne n'est plus en état qué moi dé vous dire à quoi jé suis propre et cé qué jé vaux.

FORLISE. Mais, monsieur...

LE GASCON. On né sé loue pas ordinairement, jé lé sais; mais, quand on veut sé faire connaître tout d'un coup, il faut bien faire les honneurs dé sa personne.

LA COMTESSE. Il a quelque raison.

LE GASCON. Jé n'ai dé recommandation que moi-même, et cé petit placet dé ma façon, dont jé veux vous régaler.

FORLISE. Madame, qu'en dites-vous? monsieur veût vous régaler d'un placet.

LE GASCON. Jé mé flatte qu'il vous fera plaisir.

LA COMTESSE. C'est un fou dont il faut se débarrasser.

LE GASCON. C'est un plàcet en vers, madame.

LA COMTESSE. Un placet en vers, monsieur?

FORLISE. L'idée est neuve.

LA COMTESSE. Originale, plaisante. (*A Forlise.*) Ce pourrait être un homme d'un vrai mérite, monsieur le marquis.

FORLISE, *à la comtesse.* Nous pourrions bien en avoir été la dupe. (*Au gascon.*) Voyons votre placet, monsieur, nous vous écoutons.

LA COMTESSE. Nous sommes tout oreille.

LE GASCON. Jé commence : écoutez.

Jé suis faiseur dé petits vers,
Et dé bourgeoises comédies,
Compositeur dé petits airs,
Dé parades, dé parodies;
Rieur et bouffon excellent,
Lé singe d'une compagnie.
Jé posséde l'heureux talent
D'amuser un grand qui s'ennuie.
J'ai fait rire à temps un Anglais
Qui songeait à ses funérailles,
Un Allemand, un Hollandais,
Un ministre allant à Versailles...
Plaise, de grâce, à monseigneur
Laisser, du haut de sa grandeur,
Tomber un regard protecteur
Sur son très-humble serviteur.

LA COMTESSE. A miracle! voilà qui est charmant, délicieux, divin! c'est le plus joli placet du monde!

FORLISE. On ne saurait demander mieux.

LA COMTESSE. Avec plus d'esprit.

FORLISE, *à la comtesse.* Et à plus de titres, s'il tient tout ce qu'il promet; mais c'est un homme impayable.

LE GASCON. Jé passe.

LA COMTESSE. Voilà mon protégé, moi, voilà mon protégé. Je veux avoir votre placet; vous me le copierez, monsieur.

LE GASCON. Oui, madame : jé ferai plus, j'aurai soin dé vous lé noter. Jé l'ai mis en musique.

FORLISE. En musique?

LE GASCON. Oui, monsu.

LA COMTESSE. Votre placet en musique? Oh! je vais raffoler de vous, mon cher petit monsieur. Son placet en musique, monsieur le marquis! Oh! il n'y a rien au-dessus de cela. Si vous ne le prenez pas, monsieur le marquis, je le prends, moi... Votre air? votre air, mon cher monsieur? Ne nous faites pas languir.

LE GASCON. J'en ai justement sur moi les parties copiées, jé vais les distribuer à vos musiciens, si vous lé trouvez bon, et nous exécuterons ensemble mon pétit placet. (*Il chante.*)

Jé suis faiseur, etc.

LA COMTESSE. Bravo! de mieux en mieux! l'air surpasse les paroles; on n'y tient pas... C'est un homme unique, incomparable. Hâtez vous de vous l'attacher, craignez qu'on ne vous l'enlève, qu'on ne vous l'arrache...

FORLISE. Je commence à sentir, comme vous, tout le prix de cette acquisition.

LE GASCON. Cé n'est pas tout encore : c'est qué l'air est dansant, et qué j'en ai fait une danse de caractère.

LA COMTESSE. Eh! mais, voilà qui est d'une folie unique. Voyons, dansons le placet.

FORLISE. Très-volontiers, cela sera charmant, allons.

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, FORLISE, LE GASCON, DUMONT.

DUMONT. Vous êtes servi, monsieur le marquis.

FORLISE. Remettons la danse du placet après dîner. Allons, comtesse. Monsieur, j'accepte vos services; nous suivez-vous?

LE GASCON. Jé mé garderai bien dé réfuser cet honneur.

AIR *des petits ballets.*

Allons dans un brillant salon
Préférable au sacré vallon;
Allons dans un brillant salon
Nous asseoir à côté d'Apollon.
Les neuf Sœurs qu'on adore au Parnasse
A Vénus y céderont la place,
Et l'eau qu'on y boit ne servira plus
Que pour mettre au frais la liqueur de Bacchus.
Allons dans un brillant salon, etc.

(Ils sortent tous trois en dansant et chantant.)

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24. Batignolles.



LE PÈRE DE FAMILLE,

drame en cinq actes et en prose.

PAR DIDEROT,

Représenté pour la première fois le 18 février 1761.

Personnages.

M. D'ORBESSON, père de famille.
M. LE COMMANDEUR D'AUVILÉ, beau-frère du père de famille.
SAINT-ALBIN, fils du père de famille.
GERMEUIL, fils de feu M. de ***, un ami du père de famille.
M. LE BON, intendant de la maison.
LA BRIE, PHILIPPE, } domestiques du père de famille.
DESCHAMPS, domestique de Germeuil.
CÉCILE, fille du père de famille.

Personnages.

SOPHIE, une jeune inconnue.
Mlle CLAIRET, femme de chambre de Cécile.
Mme HÉBERT, hôtesse de Sophie.
M. ***, pauvre honteux.
UN PAYSAN. UN EXEMPT. GARDES. DOMESTIQUES DE LA MAISON. } Personnages muets.

La scène est à Paris, dans la maison du père de famille.

Le théâtre représente une salle de compagnie, décorée de tapisseries, glaces, tableaux, pendule, etc. C'est celle du père de famille. La nuit est fort avancée; il est entre cinq et six heures du matin.

ACTE I.

SCÈNE I.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

Sur le devant de la salle, on voit le père de famille qui se promène à pas lents. Il a la tête baissée, les bras croisés et l'air tout à fait pensif.

Un peu sur le fond, vers la cheminée, qui est à l'un des côtés de la salle, le commandeur et sa nièce font une partie de trictrac.

Derrière le commandeur, un peu plus près du feu, Germeuil est assis négligemment dans un fauteuil, un livre à la main. Il en interrompt de temps en temps la lecture pour regarder tendrement Cécile dans les moments où elle est occupée de son jeu, et où il ne peut en être aperçu.

Le commandeur se doute de ce qui se passe derrière lui. Ce soupçon le tient dans une inquiétude qu'on remarque à ses mouvements.

CÉCILE. Mon oncle, qu'avez-vous? Vous me paraissez inquiet.

LE COMMANDEUR, *en s'agitant dans son fauteuil.* Ce n'est rien, ma nièce, ce n'est rien. (*Les bougies*

sont sur le point de finir; il dit à Germeuil :) Monsieur, voudriez-vous bien sonner?

(Germeuil va sonner. Le commandeur saisit ce moment pour déplacer le fauteuil de Germeuil et le tourner en face du trictrac. Germeuil revient, remet son fauteuil comme il était.)

SCÈNE II.

LA BRIE, LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

LE COMMANDEUR, *à La Brie, qui entre.* Des bougies. (*La Brie sort.*)

SCÈNE III.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

(Cependant la partie de trictrac s'avance. Le commandeur et sa nièce jouent alternativement, et nomment leurs dés.)

LE COMMANDEUR. Six, cinq.

GERMEUIL. Il n'est pas malheureux.

LE COMMANDEUR. Je couvre de l'une et je passe l'autre.

CÉCILE. Et moi, mon cher oncle, je marque six points d'école. Six points d'école...

LE COMMANDEUR, *à Germeuil.* Monsieur, vous avez la fureur de parler sur le jeu.

CÉCILE. Six points d'école...

LE COMMANDEUR. Cela me distrait, et ceux qui regardent derrière moi m'inquiètent.

CÉCILE. Six et quatre que j'avais font dix.

LE COMMANDEUR, *toujours à Germeuil.* Monsieur, ayez la bonté de vous placer autrement, et vous me ferez plaisir.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à part.* Est-ce pour leur bonheur, est-ce pour le nôtre qu'ils sont nés?... Hélas! ni l'un ni l'autre.

SCÈNE IV.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL, LA BRIE.

(La Brie vient avec des bougies, en place où il en faut, et lorsqu'il est sur le point de sortir, le père de famille l'appelle.)

LE PÈRE DE FAMILLE. La Brie?

LA BRIE. Monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE, *après une petite pause, pendant laquelle il a continué de rêver et de se promener.* Où est mon fils?

LA BRIE. Il est sorti.

LE PÈRE DE FAMILLE. A quelle heure?

LA BRIE. Monsieur, je n'en sais rien.

LE PÈRE DE FAMILLE, *après une pause.* Et vous ne savez pas où il est allé?

LA BRIE. Non, monsieur.

LE COMMANDEUR. Le coquin n'a jamais rien su. Double deux.

CÉCILE. Mon cher oncle, vous n'êtes pas à votre jeu.

LE COMMANDEUR, *ironiquement et brusquement.* Ma nièce, songez au vôtre.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à La Brie, toujours en se promenant et rêvant.* Il vous a défendu de le suivre?

LA BRIE, *feignant de ne pas entendre.* Monsieur.

LE COMMANDEUR. Il ne répondra pas à cela. Terne.

LE PÈRE DE FAMILLE, *toujours en se promenant et rêvant.* Y a-t-il longtemps que cela dure?

LA BRIE, *feignant de ne pas entendre.* Monsieur.

LE COMMANDEUR. Ni à cela non plus. Terne encore. Les doublets me poursuivent.

LE PÈRE DE FAMILLE. Que cette nuit me paraît longue!

LE COMMANDEUR. Qu'il en vienne encore un, et j'ai perdu. Le voilà. (*Germeuil rit.*)

LE COMMANDEUR, *à Germeuil.* Riez, monsieur; ne vous contraignez pas. (*La Brie sort.*)

SCÈNE V.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

(La partie de trictrac finit. Le commandeur, Cécile et Germeuil s'approchent du père de famille.)

LE PÈRE DE FAMILLE. Dans quelle inquiétude il me tient! Où est-il? Qu'est-il devenu?

LE COMMANDEUR. Et qui sait cela?... Mais vous vous êtes assez tourmenté pour ce soir. Si vous m'en croyez, vous irez prendre du repos.

LE PÈRE DE FAMILLE. Il n'en est plus pour moi.

LE COMMANDEUR. Si vous l'avez perdu, c'est un peu votre faute, et beaucoup celle de ma sœur. C'était (Dieu lui pardonne) une femme unique pour gâter ses enfants.

CÉCILE, *peinée.* Mon oncle!

LE COMMANDEUR. J'avais beau dire à tous les deux : Prenez-y garde, vous les perdez.

CÉCILE. Mon oncle!

LE COMMANDEUR. Si vous en êtes fous à présent qu'ils sont jeunes, vous en serez martyrs quand ils seront grands.

CÉCILE. Monsieur le commandeur!

LE COMMANDEUR. Bon! est-ce qu'on mécoute ici?

LE PÈRE DE FAMILLE. Il ne vient point!

LE COMMANDEUR. Il ne s'agit pas de soupirer, de gémir, mais de montrer ce que vous êtes. Le temps de la peine est arrivé. Si vous n'avez pu la prévenir, voyons du moins si vous saurez la supporter... Entre nous, j'en doute. (*La pendule sonne six heures.*) Mais voilà six heures qui sonnent... Je me sens las... J'ai des douleurs dans les jambes comme si ma goutte voulait me reprendre. Je ne suis bon à rien. Je vais m'envelopper de ma robe-de-chambre, et me jeter dans un fauteuil. Adieu, mon frère... Entendez-vous?

LE PÈRE DE FAMILLE. Adieu, monsieur le commandeur.

LE COMMANDEUR, *en s'en allant.* La Brie...

SCÈNE VI.

LA BRIE, LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

LA BRIE, *arrivant.* Monsieur.

LE COMMANDEUR. Éclairez-moi; et quand mon neveu sera rentré, vous viendrez m'avertir.

SCÈNE VII.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE, GERMEUIL.

LE PÈRE DE FAMILLE, *après s'être encore promené tristement.* Ma fille, c'est malgré moi que vous avez passé la nuit.

CÉCILE. Mon père, j'ai fait ce que j'ai dû.

LE PÈRE DE FAMILLE. Je vous sais gré de cette attention; mais je crains que vous n'en soyez indisposée. Allez vous reposer.

CÉCILE. Mon père, il est tard. Si vous me permettiez de prendre à votre santé l'intérêt que vous avez la bonté de prendre à la mienne...

LE PÈRE DE FAMILLE. Je veux rester. Il faut que je lui parle.

CÉCILE. Mon frère n'est plus un enfant.

LE PÈRE DE FAMILLE. Et qui sait tout le mal qu'a pu apporter une nuit?

CÉCILE. Mon père...

LE PÈRE DE FAMILLE. Je l'attendrai. Il me verra. (*En appuyant tendrement ses mains sur les bras*

de sa fille.) Allez, ma fille, allez. Je sais que vous m'aimez.

(Cécile sort. Germeuil se dispose à la suivre.)

SCÈNE VIII.

LE PÈRE DE FAMILLE, GERMEUIL.

(La marche de cette scène est lente.)

LE PÈRE DE FAMILLE, *retenant Germeuil.* Germeuil, demeurez. (*Comme s'il était seul, et en regardant aller Cécile.*) Son caractère a tout à fait changé; elle n'a plus sa gaieté, sa vivacité... Ses charmes s'effacent... Elle souffre... Hélas! depuis que j'ai perdu ma femme et que le commandeur s'est établi chez moi, le bonheur s'en est éloigné!... Quel prix il met à la fortune qu'il fait attendre à mes enfants!... Ses vues ambitieuses et l'autorité qu'il a prise dans ma maison me deviennent de jour en jour plus importunes... Nous vivions dans la paix et dans l'union. L'humeur inquiète et tyrannique de cet homme nous a tous séparés. On se craint, on s'évite, on me laisse; je suis solitaire au sein de ma famille, et je péris... Mais le jour est prêt à paraître, et mon fils ne vient point!... Germeuil, l'amertume a rempli mon âme. Je ne puis plus supporter mon état...

GERMEUIL. Vous, monsieur?

LE PÈRE DE FAMILLE. Oui, Germeuil.

GERMEUIL. Si vous n'êtes pas heureux, quel père l'a jamais été?

LE PÈRE DE FAMILLE. Aucun... Mon ami, les larmes d'un père coulent souvent en secret. (*Il soupire, il pleure.*) Tu vois les miennes... Je te montre ma peine.

GERMEUIL. Monsieur, que faut-il que je fasse?

LE PÈRE DE FAMILLE. Tu peux, je crois, la soulager.

GERMEUIL. Ordonnez.

LE PÈRE DE FAMILLE. Je n'ordonnerai point: je prierai. Je dirai: « Germeuil, si j'ai pris de toi quelque soin; si, depuis tes plus jeunes ans, je t'ai marqué de la tendresse, et si tu t'en souviens; si je ne t'ai point distingué de mon fils; si j'ai honoré en toi la mémoire d'un ami qui m'est et me sera toujours présent... Je t'afflige, pardonne; c'est la première fois de ma vie et ce sera la dernière... Si je n'ai rien épargné pour te sauver de l'infortune, et remplacer un père à ton égard; si je t'ai chéri; si je t'ai gardé chez moi, malgré le commandeur à qui tu déplais; si je t'ouvre aujourd'hui mon cœur, reconnais mes bienfaits et réponds à ma confiance.

GERMEUIL. Ordonnez, monsieur, ordonnez.

LE PÈRE DE FAMILLE. Ne sais-tu rien de mon fils? Tu es son ami, mais tu dois être aussi le mien... Parle... Rends-moi le repos ou achève de me l'ôter... Ne sais-tu rien de mon fils?

GERMEUIL. Non, monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE. Tu es un homme vrai, et je te crois: mais vois combien ton ignorance doit ajouter à mon inquiétude. Quelle est la conduite de mon fils, puisqu'il la dérobe à un père dont il a tant de fois éprouvé l'indulgence, et qu'il en fait un mystère au seul homme qu'il aime!... Germeuil, je tremble que cet enfant...

GERMEUIL. Vous êtes père; un père est toujours prompt à s'alarmer.

LE PÈRE DE FAMILLE. Tu ne sais pas, mais tu vas savoir et juger si ma crainte est précipitée... Dis-moi, depuis un temps, n'as-tu pas remarqué comme il est changé?

GERMEUIL. Oui; mais c'est en bien. Il est moins curieux dans ses chevaux, ses gens, son équipage; moins recherché dans sa parure. Il n'a plus aucune de ces fantaisies que vous lui reprochiez. Il a pris en dégoût les dissipations de son âge. Il fuit ses complaisants, ses frivoles amis. Il aime à passer les journées retiré dans son cabinet. Il lit; il écrit; il pense. Tant mieux. Il a fait de lui-même ce que vous en auriez tôt ou tard exigé.

LE PÈRE DE FAMILLE. Je me disais cela comme toi; mais j'ignorais ce que je vais t'apprendre... Ecoute... Cette réforme dont, à ton avis, il faut que je me félicite, et ces absences de nuit qui m'effrayent...

GERMEUIL. Ces absences et cette réforme?

LE PÈRE DE FAMILLE. Ont commencé en même temps (*Germeuil marque sa surprise*); oui, mon ami, en même temps.

GERMEUIL. Cela est singulier.

LE PÈRE DE FAMILLE. Cela est. Hélas! le désordre ne m'est connu que depuis peu, mais il a duré... Arranger et suivre à la fois deux plans opposés, l'un de régularité qui nous en impose de jour, un autre de déréglement qu'il remplit la nuit; voilà ce qui m'accable... Que, malgré sa fierté naturelle, il se soit abaissé jusqu'à corrompre des valets; qu'il se soit rendu maître des portes de ma maison; qu'il attende que je repose; qu'il s'en informe secrètement; qu'il s'échappe seul, à pied, toutes les nuits, par toutes sortes de temps, à toute heure, c'est peut-être plus qu'aucun père ne puisse souffrir, et qu'aucun enfant de son âge n'eût osé... Mais, avec une pareille conduite, affecter l'attention aux moindres devoirs, l'austérité dans les principes, la réserve dans les discours, le goût de la retraite, le mépris des distractions... Ah! mon ami!... Qu'attendre d'un jeune homme qui peut tout à coup se masquer et se contraindre à ce point?... Je regarde dans l'avenir, et ce qu'il me laisse entrevoir me glace... S'il n'était que vicieux, je n'en désespérerais pas. Mais s'il joue les mœurs et la vertu!...

GERMEUIL. En effet, je n'entends pas cette conduite; mais je connais votre fils. La fausseté est de tous les défauts le plus contraire à son caractère.

LE PÈRE DE FAMILLE. Il n'en est point qu'on ne prenne bientôt avec les méchants; et maintenant, avec qui penses-tu qu'il vive?... Tous les gens de bien dorment quand il veille... Ah! Germeuil!... Mais il me semble que j'entends quelqu'un... C'est lui peut-être... Eloigne-toi.

SCÈNE IX.

LE PÈRE DE FAMILLE, seul.

(Il s'avance vers l'endroit où il a entendu marcher. Il écoute, et dit tristement:)

Je n'entends plus rien. (*Il se promène un peu, puis il dit:*) Asseyons-nous. (*Il cherche du repos: il n'en trouve point.*) Je ne saurais... Quels pressentiments s'élèvent au fond de mon âme, s'y succèdent et l'agitent!... O cœur trop sensible d'un père, ne peux-tu te calmer un moment?... A l'heure qu'il est, peut-être il perd sa santé..., sa fortune..., ses mœurs... Que sais-je? sa vie..., son honneur..., le mien... (*Il se lève brusquement.*) Quelles idées me poursuivent!

SCÈNE X.

LE PÈRE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN.

(Tandis que le Père de famille erre accablé de tristesse, entre Saint-Albin vêtu comme un homme du peuple, en redingote et en veste; les bras cachés sous sa redingote, et le chapeau rabattu et enfoncé sur les yeux. Il s'avance à pas lents. Il paraît plongé dans la peine et la rêverie. Il traverse sans apercevoir personne.)

LE PÈRE DE FAMILLE, *qui le voit venir à lui, l'attend, l'arrête par le bras, et lui dit:* Qui êtes-

vous? Où allez-vous? (*Saint-Albin ne répond point encore. Le père de famille relève lentement le chapeau de Saint-Albin, reconnaît son fils et s'écrie:*) Ciel!... c'est lui! c'est lui!... Mes funestes pressentiments, les voilà donc accomplis!... Ah!... (*Il pousse des accents douloureux, il s'éloigne, il revient. Il dit:*) Je veux lui parler... Je tremble de l'entendre... Que vais-je savoir?... J'ai trop vécu; j'ai trop vécu.

SAINT-ALBIN, *en s'éloignant de son père, et soupirant de douleur.* Ah!

LE PÈRE DE FAMILLE, *le suivant.* Qui es-tu? d'où viens-tu?... Aurais-je eu le malheur?...

SAINT-ALBIN, *en s'éloignant encore.* Je suis désespéré.

LE PÈRE DE FAMILLE. Grand Dieu! que faut-il que j'apprenne?

SAINT-ALBIN. Elle pleure; elle soupire; elle songe à s'éloigner; et, si elle s'éloigne, je suis perdu.

LE PERE DE FAMILLE. Qui, elle?

SAINT-ALBIN. Sophie... Non, Sophie, non... Je périrai plutôt.

LE PERE DE FAMILLE. Qui est cette Sophie?... Qu'a-t-elle de commun avec l'état où je te vois, et l'effroi qu'il me cause?

SAINT-ALBIN, *se jetant aux pieds de son père.* Mon père, vous me voyez à vos pieds. Votre fils n'est pas indigne de vous; mais il va périr, il va perdre celle qu'il chérit au delà de la vie. Vous seul pouvez la lui conserver. Ecoutez-moi; pardonnez-moi; secourez-moi. (*Toujours à genoux.*) Si j'ai jamais éprouvé votre bonté, si, dès mon enfance, j'ai pu vous regarder comme l'ami le plus tendre, si vous fûtes le confident de toutes mes joies et de toutes mes peines, ne m'abandonnez pas. Conservez-moi Sophie; que je vous doive ce que j'ai de plus cher au monde. Protégez-la... Elle va nous quitter, rien n'est plus certain... Voyez-la, détournez-la de son projet..., la vie de votre fils en dépend... Si vous la voyez, je serai le plus heureux de tous les enfants, et vous serez le plus heureux de tous les pères.

LE PERE DE FAMILLE, *à part.* Dans quel égarement il est tombé! (*A son fils.*) Qui est-elle, cette Sophie? qui est-elle?

SAINT-ALBIN, *relevé, allant et venant avec enthousiasme.* Elle est pauvre, elle est ignorée, elle habite un réduit obscur; mais je ne vois rien, dans ma vie dissipée et tumultueuse, à comparer aux heures innocentes que j'ai passées près d'elle. J'y voudrais vivre et mourir, dussé-je être méconnu, méprisé du reste de la terre... Je croyais avoir aimé; je me trompais... C'est à présent que j'aime... (*En saisissant la main de son père.*) Oui... j'aime pour la première fois.

LE PÈRE DE FAMILLE. Vous vous jouez de mon indulgence et de ma peine. Malheureux! laissez là vos extravagances. Regardez-vous, et répondez-moi. Qu'est-ce que cet indigne travestissement? que m'annonce-t-il?

SAINT-ALBIN. Ah! mon père, c'est à cet habit que je dois mon bonheur, ma Sophie, ma vie!

LE PÈRE DE FAMILLE. Comment? Parlez.

SAINT-ALBIN. Il a fallu me rapprocher de son état; il a fallu lui dérober mon rang, devenir son égal. Écoutez, écoutez.

LE PÈRE DE FAMILLE. J'écoute et j'attends.

SAINT-ALBIN. Près de cet asile écarté qui la cache aux yeux des hommes... Ce fut ma dernière ressource.

LE PÈRE DE FAMILLE. Eh bien?...

SAINT-ALBIN. A côté de ce réduit... il y en avait un autre.

LE PÈRE DE FAMILLE. Achevez.

SAINT-ALBIN. Je le loue. J'y fais porter les meubles qui conviennent à un indigent. Je m'y loge, et je deviens son voisin sous le nom de Sergi et sous cet habit.

LE PÈRE DE FAMILLE. Ah! je respire!... Grâce à Dieu, du moins, je ne vois plus en lui qu'un insensé.

SAINT-ALBIN. Jugez si j'aimais!... Qu'il va m'en coûter cher!... Ah!

LE PERE DE FAMILLE. Revenez à vous, et songez à mériter par une entière confiance le pardon de votre conduite.

SAINT-ALBIN. Mon père, vous saurez tout. Hélas! je n'ai que ce moyen pour vous fléchir... La première fois que je la vis, ce fut à l'église. Elle était à genoux auprès d'une femme âgée que je pris d'abord pour sa mère. Elle attachait tous les regards... Ah! mon père, quelle modestie, quels charmes!... Non, je ne puis vous rendre l'impression qu'elle fit sur moi, quel trouble j'éprouvai, avec quelle violence mon cœur palpita, ce que je ressentis, ce que je devins... Depuis cet instant je ne pensai, je ne rêvai qu'elle. Son image me suivit le jour, m'obséda la nuit, m'agita partout. J'en perdis la gaieté, la santé, le repos. Je ne pus vivre sans chercher à la retrouver. J'allais partout où j'espérais de la revoir. Je languissais, je périssais, vous le savez; lorsque je découvris que cette femme âgée qui l'accompagnait se nommait Mme Hébert, que Sophie l'appelait sa bonne, et que, reléguées toutes deux à un quatrième étage, elles y vivaient d'une vie misérable... Vous avouerai-je les espérances que je conçus alors, tous les projets que je formai? Que j'eus lieu d'en rougir, lorsque le ciel m'eut inspiré de m'établir à côté d'elle!... Ah! mon père, il faut que tout ce qui l'approche devienne honnête ou s'en éloigne... Vous ignorez ce que je dois à Sophie, vous l'ignorez... Elle m'a changé. Je ne suis plus ce que j'étais... Dès les premiers instants, je sentis les désirs honteux s'éteindre dans mon âme, le respect et l'admiration leur succéder. Sans qu'elle m'eût arrêté, contenu, peut-être même avant qu'elle eût levé les yeux sur moi, je devins timide; de jour en jour je le devins davantage, et bientôt il ne me fut pas plus libre d'attenter à sa vertu qu'à sa vie.

LE PÈRE DE FAMILLE. Et que font ces femmes? Quelles sont leurs ressources?

SAINT-ALBIN. Ah! si vous connaissiez la vie de ces infortunées! Imaginez que leur travail commence avant le jour, et que souvent elles y passent les nuits. La bonne file au rouet. Une toile dure et grossière est entre les doigts tendres et délicats de Sophie, et les blesse. Ses yeux, les plus beaux yeux du monde, s'usent à la lumière d'une lampe. Elle vit sous un toit, entre quatre murs tout dépouillés. Une table de bois, deux chaises de paille, un grabat; voilà ses meubles... O ciel! était-ce là le sort que tu lui destinais?

LE PÈRE DE FAMILLE. Et comment eûtes-vous accès? Soyez vrai.

SAINT-ALBIN. Il est inouï tout ce qui s'y opposait, tout ce que je fis. Etabli auprès d'elles, je ne cherchai point d'abord à les voir; mais, quand je les rencontrais en descendant, en montant, je les saluais avec respect. Le soir, quand je rentrais (car le jour on me croyait à mon travail), j'allais doucement frapper à leur porte, et je leur demandais les petits services qu'on se rend entre voisins, comme de l'eau, du feu, de la lumière. Peu à peu elles se firent à moi. Elles prirent de la confiance. Je m'offris à les servir

dans des bagatelles. Par exemple, elles n'aimaient pas à sortir la nuit, j'allais et je venais pour elles.

LE PÈRE DE FAMILLE. Que de mouvements et de soins! Et à quelle fin? Ah! si les gens de bien... Continuez.

SAINT-ALBIN. Un jour j'entends frapper à ma porte: c'était la bonne. J'ouvre. Elle entre sans parler, s'assied, et se met à pleurer. Je lui demande ce qu'elle a. Sergi, me dit-elle, ce n'est pas sur moi que je pleure. Née dans la misère, j'y suis faite; mais cette enfant me désole.— Qu'a-t-elle? que vous est-il arrivé?— Hélas! répond la bonne, depuis huit jours nous n'avons plus d'ouvrage, et nous sommes sur le point de manquer de pain.— Ciel! m'écriai-je; tenez, allez, courez. Après cela..., je me renfermai, et on ne me vit plus.

LE PÈRE DE FAMILLE. J'entends. Voilà le fruit des sentiments qu'on leur inspire. Ils ne servent qu'à les rendre plus dangereux.

SAINT-ALBIN. On s'aperçut de ma retraite, et je m'y attendais. La bonne Mme Hébert m'en fit des reproches. Je m'enhardis. Je l'interrogeai sur leur situation. Je peignis la mienne comme il me plut. Je proposai d'associer notre indigence, et de l'alléger en vivant en commun. On fit des difficultés. J'insistai, et l'on consentit à la fin. Jugez de ma joie! Hélas! elle a bien peu duré, et qui sait combien ma peine durera! Hier j'arrivai à mon ordinaire. Sophie était seule. Elle avait les coudes appuyés sur sa table, et la tête penchée sur sa main. Son ouvrage était tombé à ses pieds. J'entrai sans qu'elle m'entendît. Elle soupirait. Des larmes s'échappaient d'entre ses doigts, et coulaient le long de ses bras. Il y avait déjà quelque temps que je la trouvais triste... Pourquoi pleurait-elle? Qu'est-ce qui l'affligeait? Ce n'était plus le besoin. Son travail et mes attentions pourvoyaient à tout... Menacé du seul malheur que je redoutais, je ne balançai point. Je me jetai à ses genoux. Quelle fut sa surprise! Sophie, lui dis-je, vous pleurez! Qu'avez-vous? ne me célez pas votre peine. Parlez-moi; de grâce, parlez-moi. Elle se taisait. Ses larmes continuaient de couler. Ses yeux, noyés dans les pleurs, se tournaient sur moi, s'en éloignaient, y revenaient. Elle disait seulement: Pauvre Sergi! malheureuse Sophie! Cependant j'avais baissé mon visage sur ses genoux, et je mouillais son tablier de mes larmes. Alors la bonne rentra. Je me lève. Je cours à elle. Je l'interroge. Je reviens à Sophie. Je la conjure. Elle s'obstine au silence. Le désespoir s'empare de moi. Je marche dans la chambre sans savoir ce que je fais. Je m'écrie douloureusement: C'est fait de moi. Sophie, vous voulez nous quitter: c'est fait de moi. A ces mots ses pleurs redoublent, et elle retombe sur sa table comme je l'avais trouvée. La lueur pâle et sombre d'une petite lampe éclairait cette scène de douleur, qui a duré toute la nuit. A l'heure que le travail est censé m'appeler, je suis sorti, et je me retirais ici accablé de ma peine...

LE PÈRE DE FAMILLE. Tu ne pensais pas à la mienne.

SAINT-ALBIN. Mon père!

LE PÈRE DE FAMILLE. Que voulez-vous? qu'espérez-vous?

SAINT-ALBIN. Que vous mettrez le comble à tout ce que vous avez fait pour moi depuis que je suis; que vous verrez Sophie, que vous lui parlerez, que...

LE PÈRE DE FAMILLE. Jeune insensé!... Et savez-vous qui elle est?

SAINT-ALBIN. C'est là son secret. Mais ses mœurs, ses sentiments, ses discours n'ont rien de conforme à sa condition présente. Un autre état perce à travers la pauvreté de son vêtement. Tout la trahit, jusqu'à je ne sais quelle fierté qu'on lui a inspirée, et qui la rend impénétrable sur son état... Si vous voyiez son ingénuité, sa douceur, sa modestie!... Vous vous souvenez bien de ma mère... Vous soupirez. Eh bien! c'est elle. Mon père, voyez-la; et si votre fils vous a dit un mot...

LE PÈRE DE FAMILLE. Et cette femme chez qui elle est ne vous en a rien appris?

SAINT-ALBIN. Hélas! elle est aussi réservée que Sophie. Ce que j'en ai pu tirer, c'est que cette jeune personne est venue de province implorer l'assistance d'un parent, qui n'a voulu ni la voir ni la secourir. J'ai profité de cette confidence pour adoucir sa misère, sans offenser sa délicatesse. Je fais du bien à ce que j'aime, et il n'y a que moi qui le sache.

LE PÈRE DE FAMILLE. Avez-vous dit que vous aimiez?

SAINT-ALBIN, *avec vivacité.* Moi, mon père?... Je n'ai pas même entrevu dans l'avenir le moment où je l'oserais.

LE PÈRE DE FAMILLE. Vous ne vous croyez donc pas aimé?

SAINT-ALBIN. Pardonnez-moi... Hélas! quelquefois je l'ai cru...

LE PÈRE DE FAMILLE. Et sur quoi?

SAINT-ALBIN. Sur des choses légères, qui se sentent mieux qu'on ne les dit. Par exemple, elle prend intérêt à tout ce qui me touche. Auparavant, son visage s'éclaircissait à mon arrivée, son regard s'animait, elle avait plus de gaieté. J'ai cru deviner qu'elle m'attendait. Souvent elle m'a plaint d'un travail qui prenait toute ma journée; et je ne doute pas qu'elle n'ait prolongé le sien dans la nuit pour m'arrêter plus longtemps...

LE PÈRE DE FAMILLE. Vous m'avez tout dit?

SAINT-ALBIN. Tout.

LE PÈRE DE FAMILLE, *après une pause.* Allez vous reposer... Je la verrai.

SAINT-ALBIN. Vous la verrez? Ah! mon père, vous la verrez! Mais songez que le temps presse...

LE PÈRE DE FAMILLE. Allez, et rougissez de n'être pas plus occupé des alarmes que votre conduite m'a données et peut me donner encore.

SAINT-ALBIN. Mon père, vous n'en aurez plus.

SCÈNE XI.

LE PÈRE DE FAMILLE, seul.

De l'honnêteté, des vertus, de l'indigence, de la jeunesse, des charmes, tout ce qui enchaîne les âmes bien nées!... A peine délivré d'une inquiétude, je retombe dans une autre... Quel sort!... Mais peut-être m'alarmé-je encore trop tôt... Un jeune homme passionné, violent, s'exagère à lui-même, aux autres... Il faut voir... Il faut appeler ici cette fille, l'entendre, lui parler... Si elle est telle qu'il me la dépeint, je pourrai l'intéresser, l'obliger... Que sais-je?

SCÈNE XII.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, en robe de chambre et en bonnet de nuit.

LE COMMANDEUR. Eh bien! M. d'Orbesson, vous avez vu votre fils? De quoi s'agit-il?

LE PÈRE DE FAMILLE. Monsieur le commandeur, vous le saurez. Entrons.

LE COMMANDEUR. Un mot, s'il vous plaît... Voilà votre fils embarqué dans une aventure qui va vous donner bien du chagrin, n'est-ce pas?

LE PÈRE DE FAMILLE. Mon frère!...

LE COMMANDEUR. Afin qu'un jour vous n'en prétendiez cause d'ignorance, je vous avertis que votre chère

fille et ce Germeuil, que vous gardez ici malgré moi, vous en préparent de leur côté, et, s'il plaît à Dieu, ne vous en laisseront pas manquer.

LE PÈRE DE FAMILLE. Mon frère, ne m'accorderez-vous pas un instant de repos?

LE COMMANDEUR. Ils s'aiment; c'est moi qui vous le dis.

LE PÈRE DE FAMILLE, *impatienté*. Eh bien! je le voudrais.

(Il entraîne le commandeur hors de la scène, tandis qu'il parle.)

LE COMMANDEUR. Soyez content. D'abord ils ne peuvent ni se souffrir ni se quitter. Ils se brouillent sans cesse, et sont toujours bien. Prêts à s'arracher les yeux sur des riens, ils ont une ligue offensive et défensive envers et contre tous. Qu'on s'avise de remarquer en eux quelques-uns des défauts dont ils se reprennent, on y sera bienvenu!... Hâtez-vous de les séparer, c'est moi qui vous le dis...

LE PÈRE DE FAMILLE. Allons, monsieur le commandeur; entrons.

LE COMMANDEUR. C'est-à-dire que vous voulez avoir du chagrin? Eh bien! vous en aurez.

ACTE II.

SCÈNE I.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE, Mlle CLAIRET, M. LE BON, UN PAYSAN, LA BRIE, PHILIPPE, domestique qui vient se présenter, UN HOMME vêtu de noir, qui a l'air d'un pauvre honteux, et qui l'est.

Toutes ces personnes arrivent les unes après les autres. Le paysan se tient debout, le corps penché sur son bâton. L'homme vêtu de noir est retiré à l'écart, debout dans un coin auprès d'une fenêtre. La Brie est en papillotes. Philippe est habillé. La Brie tourne autour de lui, et le regarde un peu de travers.

Le père de famille entre, et tout le monde se lève.

Il est suivi de sa fille, et sa fille précédée de sa femme de chambre, qui porte le déjeuner de sa maîtresse. Elle sert le déjeuner sur une petite table. Cécile s'assied d'un côté de cette table: le père de famille est assis de l'autre. Mlle Clairet est debout derrière le fauteuil de sa maîtresse.

LE PÈRE DE FAMILLE, *au paysan*. Ah! c'est vous qui venez enchérir sur le bail de mon fermier de Limeuil. J'en suis content; il est exact; il a des enfants. Je ne suis pas fâché qu'il fasse avec moi ses affaires. Retournez-vous-en.

SCÈNE II.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE, Mlle CLAIRET, M. LE BON, LE PAUVRE HONTEUX, LA BRIE, PHILIPPE.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à son intendant*. Eh bien! monsieur Le Bon, qu'est-ce qu'il y a?

M. LE BON. Ce débiteur dont le billet est échu depuis un mois demande encore à différer son payement.

LE PÈRE DE FAMILLE. Les temps sont durs; accordez-lui le délai qu'il demande. Risquons une petite somme plutôt que de le ruiner.

M. LE BON. Les ouvriers qui travaillaient à votre maison d'Orsigni sont venus.

LE PÈRE DE FAMILLE. Faites leur compte.

M. LE BON. Cela peut aller au delà des fonds...

LE PÈRE DE FAMILLE. Faites toujours. Leurs besoins sont plus pressants que les miens, et il vaut mieux que je sois gêné qu'eux. (*Il aperçoit le pauvre honteux. Il se lève avec empressement; il s'avance vers lui, et lui dit bas:*) Pardon, monsieur; je ne vous voyais pas... Des embarras domestiques m'ont occupé... Je vous avais oublié.

(Tout en parlant, il tire une bourse qu'il lui donne furtivement: il le reconduit.)

SCÈNE III.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE, Mlle CLAIRET, M. LE BON, LA BRIE, PHILIPPE.

LE PÈRE DE FAMILLE, *en revenant, bas, et d'un ton de commisération*. Une famille à élever, un état à soutenir, et point de fortune!

M. LE BON, *au père de famille*. Ce voisin, qui a formé des prétentions sur votre terre, s'en désisterait peut-être, si...

LE PÈRE DE FAMILLE. Je ne me laisserai point dépouiller. Je ne sacrifierai point les intérêts de mes enfants à l'homme avide et injuste. Tout ce que je puis, c'est de céder, si l'on veut, ce que la poursuite de ce procès pourra me coûter. Voyez. (*M. Le Bon va pour sortir, le père de famille le rappelle et lui dit:*) A propos, monsieur Le Bon. Souvenez-vous de ces gens de province. Je viens d'apprendre qu'ils ont envoyé ici un de leurs enfants: tâchez de me le découvrir.

SCÈNE IV.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE, Mlle CLAIRET, LA BRIE, PHILIPPE.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à La Brie, qui s'occupait à ranger le salon*. Vous n'êtes plus à mon service. Vous connaissiez le déréglement de mon fils. Vous m'avez menti. On ne ment pas chez moi.

CÉCILE, *intercédant*. Mon père!

LE PÈRE DE FAMILLE, *à part*. Nous sommes bien étranges. Nous les avilissons. Nous en faisons de malhonnêtes gens; et lorsque nous les trouvons tels, nous avons l'injustice de nous en plaindre. (*A La Brie.*) Je vous laisse votre habit, et je vous accorde un mois de vos gages. Allez.

SCÈNE V.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE, Mlle CLAIRET, PHILIPPE.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à Philippe*. Est-ce vous dont on vient de me parler?

PHILIPPE. Oui, monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE. Vous avez entendu pourquoi je le renvoie, souvenez-vous-en. Allez, et ne laissez entrer personne.

(Mlle Clairet et Philippe sortent, et emportent ce qui a servi pour le déjeuner.)

SCÈNE VI.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE.

LE PÈRE DE FAMILLE. Ma fille, avez-vous réfléchi?

CÉCILE. Oui, mon père.

LE PÈRE DE FAMILLE. Qu'avez-vous résolu?

CÉCILE. De faire, en tout, votre volonté.

LE PÈRE DE FAMILLE. Je m'attendais à cette réponse.

CÉCILE. Si cependant il m'était permis de choisir un état...

LE PÈRE DE FAMILLE. Quel est celui que vous préféreriez?... Vous hésitez... Parlez, ma fille.

CÉCILE. Je préférerais la retraite.

LE PÈRE DE FAMILLE. Que voulez-vous dire? un couvent?

CÉCILE. Oui, mon père: je ne vois que cet asile contre les peines que je crains.

LE PÈRE DE FAMILLE. Vous craignez des peines, et vous ne pensez pas à celles que vous me causeriez? Vous m'abandonneriez? Vous quitteriez la maison de votre père pour un cloître? Non, ma fille, cela ne sera point. Je respecte la vocation religieuse, mais ce n'est pas la vôtre. La nature, en vous accordant les qualités sociales, ne vous destina point à l'inutilité... Non, je n'aurai point donné la vie à un enfant,

je ne l'aurai point élevé, je n'aurai point travaillé sans relâche à assurer son bonheur, pour le laisser descendre, tout vif, dans le tombeau, et avec lui, mes espérances et celles de la société trompées... Et qui la repeuplera de citoyens vertueux, si les femmes les plus dignes d'être des mères de famille s'y refusent?

CÉCILE. Je vous ai dit, mon père, que je ferais en tout votre volonté.

LE PÈRE DE FAMILLE. Ne me parlez donc jamais de couvent.

CÉCILE. Mais j'ose espérer que vous ne contraindrez pas votre fille à changer d'état, et que, du moins, il lui sera permis de passer des jours tranquilles et libres à côté de vous.

LE PÈRE DE FAMILLE. Si je ne considérais que moi, je pourrais approuver ce parti; mais je dois vous ouvrir les yeux sur un temps où je ne serai plus... Cécile, la nature a ses vues; et, si vous regardez bien, vous verrez sa vengeance sur tous ceux qui les ont trompées : les hommes punis du célibat par le vice; les femmes, par le mépris et par l'ennui... Que cela soit ou non, l'âge avance, les charmes passent, les hommes s'éloignent, la mauvaise humeur prend : on perd ses parents, ses connaissances, ses amis. Une fille surannée n'a plus autour d'elle que des indifférents qui la négligent, ou des âmes intéressées qui comptent ses jours. Elle le sent : elle s'en afflige; elle vit sans qu'on la console, et meurt sans qu'on la pleure.

CÉCILE. Cela est vrai : mais est-il un état sans peine, et le mariage n'a-t-il pas les siennes?

LE PÈRE DE FAMILLE. Qui le sait mieux que moi? Vous me l'apprenez tous les jours. Mais c'est un état que la nature impose. C'est la vocation de tout ce qui respire... Ma fille, celui qui compte sur un bonheur sans mélange ne connaît ni la vie de l'homme, ni les desseins du ciel sur lui... Si le mariage expose à des peines cruelles, c'est aussi la source des plaisirs les plus doux. Où sont les exemples de l'intérêt pur et sincère, de la tendresse réelle, de la confiance intime, des secours continus, des satisfactions réciproques, des chagrins partagés, des soupirs entendus, des larmes confondues, si ce n'est dans le mariage? Qu'est-ce que l'homme de bien préfère à sa femme? Qu'y a-t-il au monde qu'un père aime plus que son enfant?... O lien sacré des époux! si je pense à vous, mon âme s'échauffe et s'élève. O noms tendres de fils et de fille! je ne vous prononçai jamais sans tressaillir, sans être touché. Rien n'est plus doux à mon oreille; rien n'est plus intéressant à mon cœur... Cécile, rappelez-vous la vie de votre mère : en est-il une plus douce que celle d'une femme qui a employé sa journée à remplir les devoirs d'épouse attentive, de mère tendre, de maîtresse compatissante?... Quel sujet de réflexions délicieuses elle emporte en son cœur, le soir, quand elle se retire!

CÉCILE. Oui, mon père. Mais où sont les femmes comme elle, et les époux comme vous?

LE PÈRE DE FAMILLE. Il en est, mon enfant; et il ne tiendrait qu'à toi d'avoir le sort qu'elle eut.

CÉCILE. S'il suffisait de regarder autour de soi, d'écouter sa raison et son cœur...

LE PÈRE DE FAMILLE. Cécile, vous baissez les yeux; vous tremblez; vous craignez de parler... Mon enfant, laisse-moi lire dans ton âme. Tu ne peux avoir de secret pour ton père; et, si j'avais perdu ta confiance, c'est en moi que j'en chercherais la raison... Tu pleures...

CÉCILE. Votre bonté m'afflige. Si vous pouviez me traiter plus sévèrement...

LE PÈRE DE FAMILLE. L'auriez-vous mérité? votre cœur vous ferait-il un reproche?

CÉCILE. Non, mon père.

LE PÈRE DE FAMILLE. Qu'avez-vous donc?

CÉCILE. Rien.

LE PÈRE DE FAMILLE. Vous me trompez, ma fille.

CÉCILE. Je suis accablée de votre tendresse... Je voudrais y répondre.

LE PÈRE DE FAMILLE. Cécile, auriez-vous distingué quelqu'un? aimeriez-vous?

CÉCILE. Que je serais à plaindre!

LE PÈRE DE FAMILLE. Dites. Dis, mon enfant. Si tu ne me supposes pas une sévérité que je ne connus jamais, tu n'auras pas une réserve déplacée. Vous n'êtes plus un enfant. Comment blâmerais-je en vous un sentiment que je fis naître dans le cœur de votre mère? O vous qui tenez sa place dans ma maison, et qui me la représentez, imitez-la dans la franchise qu'elle eut avec celui qui lui avait donné la vie, et qui voulut son bonheur et le mien... Cécile, vou ne me répondez rien?

CÉCILE. Le sort de mon frère me fait trembler.

LE PÈRE DE FAMILLE. Votre frère est un fou.

CÉCILE. Peut-être ne me trouveriez-vous pas plus raisonnable que lui.

LE PÈRE DE FAMILLE. Je ne crains pas ce chagrin de Cécile; sa prudence m'est connue, et je n'attends que l'aveu de son choix pour le confirmer. (*Cécile se tait. Le père de famille attend un moment, puis il continue d'un ton sérieux, et même un peu chagrin.*) Il m'eût été doux d'apprendre vos sentiments de vous-même; mais, de quelque manière que vous m'en instruisiez, je serai satisfait. Que ce soit par la bouche de votre oncle, de votre frère ou de Germeuil, il n'importe... Germeuil est notre ami commun..., c'est un homme sage et discret... Il a ma confiance..., il ne me paraît pas indigne de la vôtre.

CÉCILE. C'est ainsi que j'en pense.

LE PÈRE DE FAMILLE. Je lui dois beaucoup : il est temps que je m'acquitte avec lui.

CÉCILE. Vos enfants ne mettront jamais de bornes ni à votre autorité, ni à votre reconnaissance... Jusqu'à présent, il vous a honoré comme un père, et vous l'avez traité comme un de vos enfants.

LE PÈRE DE FAMILLE. Ne sauriez-vous point ce que je pourrais faire pour lui?

CÉCILE. Je crois qu'il faut le consulter lui-même... Peut-être a-t-il des idées... Peut-être... Quel conseil pourrais-je vous donner?

LE PÈRE DE FAMILLE. Le commandeur m'a dit un mot.

CÉCILE, *avec vivacité.* Ah! mon père, n'en croyez rien. Vous connaissez mon oncle.

LE PÈRE DE FAMILLE. Il faudra donc que je quitte la vie sans avoir vu le bonheur d'aucun de mes enfants!... Cécile!... Cruels enfants, que vous ai-je fait pour me désoler? J'ai perdu la confiance de ma fille; mon fils s'est précipité dans des liens que je ne puis approuver et qu'il faut que je rompe...

SCÈNE VII.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE, PHILIPPE.

PHILIPPE. Monsieur, il y a deux femmes qui demandent à vous parler.

LE PÈRE DE FAMILLE. Faites entrer.

SCENE VIII.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE.

(Cécile se retire.)

LE PÈRE DE FAMILLE *rappelle sa fille et lui dit tristement :* Cécile !

CÉCILE. Mon père.

LE PÈRE DE FAMILLE. Vous ne m'aimez donc plus ?

(Les femmes annoncées entrent, et Cécile sort avec un mouchoir sur les yeux.)

SCÈNE IX.

LE PÈRE DE FAMILLE, SOPHIE, Mme HÉBERT.

LE PÈRE DE FAMILLE, *apercevant Sophie, à part, d'un ton triste, et avec l'air étonné.* Il ne m'a point trompé. Quels charmes ! Quelle modestie ! Quelle douceur !... Ah !...

Mme HÉBERT. Monsieur, nous nous rendons à vos ordres.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à Sophie.* C'est vous, mademoiselle, qui vous appelez Sophie ?

SOPHIE, *tremblante, troublée.* Oui, monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à Mme Hébert.* Madame, j'aurais un mot à dire à mademoiselle : j'en ai entendu parler, et je m'y intéresse. (*Mme Hébert s'éloigne.*)

SOPHIE, *toujours tremblante, la retenant par le bras.* Madame !

LE PÈRE DE FAMILLE. Mademoiselle, remettez-vous. Je ne vous dirai rien qui puisse vous faire de la peine.

SOPHIE. Hélas !

(Mme Hébert va s'asseoir sur le fond de la salle, tire son ouvrage et travaille.)

LE PÈRE DE FAMILLE *conduit Sophie à une chaise, et la fait asseoir à côté de lui.* D'où êtes-vous, mademoiselle ?

SOPHIE. Je suis d'une petite ville de province.

LE PÈRE DE FAMILLE. Y a-t-il longtemps que vous êtes à Paris ?

SOPHIE. Pas longtemps ; et plût au ciel que je n'y fusse jamais venue !

LE PÈRE DE FAMILLE. Qu'y faites-vous ?

SOPHIE. J'y gagne ma vie par mon travail.

LE PÈRE DE FAMILLE. Vous êtes bien jeune.

SOPHIE. J'en aurai plus longtemps à souffrir.

LE PERE DE FAMILLE. Avez-vous M. votre père ?

SOPHIE. Non, monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE. Et votre mère ?

SOPHIE. Le ciel me l'a conservée ; mais elle a eu tant de chagrins, sa santé est si chancelante, et sa misère si grande !...

LE PÈRE DE FAMILLE. Votre mère est donc bien pauvre ?

SOPHIE. Bien pauvre : avec cela, il n'en est point au monde dont j'aimasse mieux être la fille.

LE PÈRE DE FAMILLE. Je vous loue de ce sentiment. Vous paraissez bien née... Et qu'était votre père ?

SOPHIE. Mon père fut un homme de bien. Il n'entendit jamais le malheureux sans en avoir pitié. Il n'abandonna pas ses amis dans la peine, et il devint pauvre. Il eut beaucoup d'enfants de ma mère : nous demeurâmes tous sans ressources à sa mort... J'étais bien jeune alors... Je me souviens à peine de l'avoir vu... Ma mère fut obligée de me prendre entre ses bras, et de m'élever à la hauteur de son lit pour l'embrasser... Je pleurais. Hélas ! je ne sentais pas tout ce que je perdais.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à part.* Elle me touche... (*Haut.*) Et qui est-ce qui vous a fait quitter la maison de vos parents et votre pays ?

SOPHIE. Je suis venue ici avec un de mes frères implorer l'assistance d'un parent qui a été bien dur envers nous. Il m'avait vue autrefois en province : il paraissait avoir pris de l'affection pour moi, et ma mère avait espéré qu'il s'en ressouviendrait ; mais il a fermé sa porte à mon frère, et il m'a fait dire de n'en pas approcher.

LE PÈRE DE FAMILLE. Qu'est devenu votre frère ?

SOPHIE. Il s'est mis au service du roi, et moi je suis restée avec la personne que vous voyez, et qui a la bonté de me regarder comme son enfant.

LE PÈRE DE FAMILLE. Elle ne paraît pas fort aisée.

SOPHIE. Elle partage avec moi ce qu'elle a.

LE PÈRE DE FAMILLE. Et vous n'avez plus entendu parler de ce parent ?

SOPHIE. Pardonnez-moi, monsieur ; j'en ai reçu quelques secours : mais de quoi cela sert-il à ma mère ?

LE PÈRE DE FAMILLE. Votre mère vous a donc oubliée ?

SOPHIE. Ma mère avait fait un dernier effort pour nous envoyer à Paris. Hélas ! elle attendait de ce voyage un succès plus heureux. Sans cela, aurait-elle pu se résoudre à m'éloigner d'elle ? Depuis, elle n'a plus su comment me faire revenir. Elle me mande cependant qu'on doit me reprendre et me ramener dans peu Il faut que quelqu'un s'en soit chargé par pitié. Oh ! nous sommes bien à plaindre.

LE PÈRE DE FAMILLE. Et vous ne connaîtriez ici personne qui pût vous secourir ?

SOPHIE. Personne.

LE PÈRE DE FAMILLE. Et vous travaillez pour vivre ?

SOPHIE. Oui, monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE. Et vous vivez seules ?

SOPHIE. Seules.

LE PÈRE DE FAMILLE. Mais qu'est-ce qu'un jeune homme dont on m'a parlé, qui s'appelle Sergi, et qui demeure à côté de vous ?

SOPHIE. C'est un malheureux qui gagne son pain comme nous, et qui a uni sa misère à la nôtre.

LE PÈRE DE FAMILLE. Est-ce là tout ce que vous en savez ?

SOPHIE. Oui, monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE. Eh bien ! mademoiselle, ce malheureux-là.

SOPHIE. Vous le connaissez ?

LE PÈRE DE FAMILLE. Si je le connais !... c'est mon fils...

SOPHIE. Votre fils !

MADAME HÉBERT. Sergi !

LE PÈRE DE FAMILLE. Oui, mademoiselle.

SOPHIE, *à part.* Ah ! Sergi, vous m'avez trompée.

LE PÈRE DE FAMILLE. Fille aussi vertueuse que belle, connaissez le danger que vous avez couru.

SOPHIE. Sergi est votre fils !

LE PÈRE DE FAMILLE. Il vous estime, vous aime ; mais sa passion préparerait votre malheur et le sien, si vous la nourrissiez.

SOPHIE. Pourquoi suis-je venue dans cette ville ? Que ne m'en suis-je allée, lorsque mon cœur me le disait !

LE PÈRE DE FAMILLE. Il en est temps encore. Il faut aller retrouver une mère qui vous rappelle, et à qui votre séjour ici doit causer la plus grande inquiétude. Sophie, vous le voulez ?

SOPHIE, *à part.* Ah ! ma mère, que vous dirai-je ?

LE PÈRE DE FAMILLE, *à Mme Hébert.* Madame, vous la reconduirez ; et j'aurai soin que vous ne regrettiez pas la peine que vous aurez prise.

(Mme Hébert fait la révérence.)

LE PÈRE DE FAMILLE, *à Sophie.* Mais, Sophie, si je vous rends à votre mère, c'est à vous à me rendre

mon fils. C'est à vous à lui apprendre ce que l'on doit à ses parents ; vous le savez si bien !

SOPHIE, *à part.* Ah ! Sergi ! pourquoi...

LE PÈRE DE FAMILLE. Quelque honnêteté qu'il ait mise dans ses vues, vous l'en ferez rougir. Vous lui annoncerez votre départ ; et vous lui ordonnerez de finir ma douleur et le trouble de sa famille.

SOPHIE, *à Mme Hébert.* Ma bonne !...

Mme HÉBERT. Mon enfant !...

SOPHIE, *en s'appuyant sur elle.* Je me sens mourir...

Mme HÉBERT. Monsieur, nous allons nous retirer, et attendre vos ordres.

SOPHIE, *en se retirant.* Pauvre Sergi ! malheureuse Sophie ! (*Elle sort appuyée sur Mme Hébert.*)

SCÈNE X.

LE PÈRE DE FAMILLE, seul.

O lois du monde ! O préjugés cruels !... Il y a déjà si peu de femmes pour un homme qui pense et qui sent ! Pourquoi faut-il que le choix en soit encore si limité ? Mais mon fils ne tardera pas à venir... Secouons, s'il se peut, de mon âme, l'impression que cette enfant y a faite... Lui représenterai-je, comme il me convient, ce qu'il se doit à lui-même, si mon cœur est d'accord avec le sien ?

SCÈNE XI.

LE PÈRE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN, *en entrant, et avec vivacité.* Mon père ! (*Le père de famille se promène et garde le silence. Saint-Albin suit son père, et d'un ton suppliant.*) Mon père !

LE PÈRE DE FAMILLE, *s'arrêtant, et d'un ton sérieux.* Mon fils, si vous n'êtes pas rentré en vous-même, si la raison n'a pas recouvré ses droits sur vous, ne venez pas aggraver vos torts et mon chagrin.

SAINT-ALBIN. Vous m'en voyez pénétré. J'approche de vous en tremblant... Je serai tranquille et raisonnable... Oui, je le serai... Je me le suis promis. (*Le père de famille continue de se promener. Saint-Albin s'approchant avec timidité, dit à son père, d'une voix basse et tremblante :*) Vous l'avez vue ?

LE PÈRE DE FAMILLE. Oui, je l'ai vue. Elle est belle, et je la crois sage. Mais qu'en prétendez-vous faire ? Un amusement ? Je ne le souffrirai pas. Votre femme ? Elle ne vous convient pas.

SAINT-ALBIN, *en se contenant.* Elle est belle, elle est sage ; et elle ne me convient pas ? Quelle est donc la femme qui me convient, mon père ?

LE PÈRE DE FAMILLE. Celle qui, par son éducation, sa naissance, son état et sa fortune, peut assurer votre bonheur, et satisfaire à mes espérances.

SAINT-ALBIN. Ainsi le mariage sera, pour moi, un lien d'intérêt et d'ambition ? Mon père, vous n'avez qu'un fils ; ne le sacrifiez pas à des vues qui remplissent le monde d'époux malheureux. Il me faut une compagne honnête et sensible, qui m'aide à supporter les peines de la vie, et non une femme riche et titrée qui les accroisse. Ah ! souhaitez-moi la mort, et que le ciel me l'accorde, plutôt qu'une femme comme il y en a tant !

LE PÈRE DE FAMILLE. Je ne vous en propose aucune ; mais je ne permettrai jamais que vous soyez à celle à laquelle vous vous êtes follement attaché. Je pourrais user de mon autorité, et vous dire : Saint-Albin, cela me déplaît, cela ne sera pas ; n'y pensez plus. Mais je ne vous ai jamais rien demandé sans vous en montrer la raison. J'ai voulu que vous m'approuvassiez en m'obéissant ; et je vais avoir la même condescendance. Modérez-vous, et écoutez-moi. Mon fils, il y aura bientôt vingt ans que je vous arrosai des premières larmes que vous m'ayez fait répandre. Mon cœur s'épanouit en voyant en vous un ami que la nature me donnait. Je vous reçus entre mes bras du sein de votre mère ; et vous élevant vers le ciel, et mêlant ma voix à vos cris, je dis à Dieu : « ô Dieu qui m'avez accordé cet enfant, si je manque aux soins que vous m'imposez en ce jour, ou s'il ne doit pas y répondre, ne regardez point à la joie de sa mère ; reprenez-le. » Voilà le vœu que je fis sur vous et sur moi. Il m'a toujours été présent. Je ne vous ai point abandonné au soin d'un mercenaire. Je vous ai appris moi-même à parler, à penser, à sentir. A mesure que vous avanciez en âge, j'ai étudié vos penchants ; j'ai formé sur eux le plan de votre éducation, et je l'ai suivi sans relâche. Combien je me suis donné de peines pour vous en épargner ! J'ai réglé votre sort à venir sur vos talents et sur vos goûts. Je n'ai rien négligé pour que vous parussiez avec distinction. Et lorsque je touche au moment de recueillir le fruit de ma sollicitude ; lorsque je me félicite d'avoir un fils qui répond à sa naissance qui le destine aux meilleurs partis, et à ses qualités personnelles qui l'appellent aux grands emplois, une passion insensée, la fantaisie d'un instant aura tout détruit ; et je verrai ses plus belles années perdues, son état manqué et mon attente trompée, et j'y consentirai ! Vous l'êtes vous promis ?

SAINT-ALBIN. Que je suis malheureux !

LE PÈRE DE FAMILLE. Vous avez un oncle qui vous aime et qui vous destine une fortune considérable ; un père qui vous a consacré sa vie, et qui cherche à vous marquer en tout sa tendresse ; un nom, des parents, des amis, les prétentions les plus flatteuses et les mieux fondées, et vous êtes malheureux ! Que vous faut-il encore ?

SAINT-ALBIN. Sophie, le cœur de Sophie, et l'aveu de mon père.

LE PÈRE DE FAMILLE. Qu'osez-vous me proposer ? De partager votre folie et le blâme général qu'elle encourrait ? Quel exemple à donner aux pères et aux enfants ! Moi, j'autoriserais, par une faiblesse honteuse, le désordre de la société, la confusion du sang et des rangs, la dégradation des familles !

SAINT-ALBIN. Que je suis malheureux ! Si je n'ai pas celle que j'aime, un jour il faudra que je sois à celle que je n'aimerai pas ; car je n'aimerai jamais que Sophie : sans cesse j'en comparerai une autre avec elle. Cette autre sera malheureuse ; je le serai aussi : vous le verrez, et vous en périrez de regret.

LE PÈRE DE FAMILLE. J'aurai fait mon devoir, et malheur à vous si vous manquez au vôtre.

SAINT-ALBIN. Mon père, ne m'ôtez pas Sophie.

LE PÈRE DE FAMILLE. Cessez de me la demander.

SAINT-ALBIN. Cent fois vous m'avez dit qu'une femme honnête était la faveur la plus grande que le ciel pût accorder. Je l'ai trouvée, et c'est vous qui voulez m'en priver. Mon père, ne me l'ôtez pas. A présent qu'elle sait qui je suis, que ne doit-elle pas attendre de moi ? Saint-Albin sera-t-il moins généreux que Sergi ? Ne me l'ôtez pas. C'est elle qui a rappelé la vertu dans mon cœur ; elle seule peut l'y conserver.

LE PÈRE DE FAMILLE. C'est-à-dire que son exemple fera ce que le mien n'a pu faire.

SAINT-ALBIN. Mon père !...

LE PÈRE DE FAMILLE. Écoutez, mon fils. Vous aimez Sophie ?

SAINT-ALBIN. Si je l'aime !

LE PÈRE DE FAMILLE. Ecoutez-moi, dis-je, et tremblez sur le sort que vous lui préparez. Un jour viendra que vous sentirez la valeur des sacrifices que vous lui aurez faits. Vous vous trouverez seul avec elle, sans état, sans fortune, sans considération; l'ennui et le chagrin vous saisiront. Vous la haïrez; vous l'accablerez de reproches. Sa patience et sa douceur achèveront de vous aigrir; vous la haïrez davantage; vous haïrez les enfants qu'elle vous aura donnés, et vous la ferez mourir de douleur.

SAINT-ALBIN. Moi?

LE PÈRE DE FAMILLE. Vous.

SAINT-ALBIN. Jamais, jamais.

LE PÈRE DE FAMILLE. La passion voit tout éternel; mais la nature humaine veut que tout finisse.

SAINT-ALBIN. Je cesserais d'aimer Sophie! Si j'en étais capable, j'ignorerais, je crois, si je vous aime.

LE PÈRE DE FAMILLE. Voulez-vous le savoir et me le prouver? Faites ce que je vous demande.

SAINT-ALBIN. Je le voudrais en vain; je ne puis; je suis entraîné. Mon père, je ne puis.

LE PÈRE DE FAMILLE. Insensé, vous voulez être père! En connaissez-vous les devoirs? Si vous les connaissiez, permettriez-vous à votre fils ce que vous attendez de moi?

SAINT-ALBIN. Ah! si j'osais répondre...

LE PÈRE DE FAMILLE. Répondez.

SAINT-ALBIN. Vous me le permettez?

LE PÈRE DE FAMILLE. Je vous l'ordonne.

SAINT-ALBIN. Lorsque vous voulûtes ma mère, lorsque toute la famille se souleva contre vous, lorsque votre père vous appela enfant ingrat, et que vous l'appelâtes au fond de votre âme père cruel, qui de vous deux avait raison? Ma mère était vertueuse et belle comme Sophie; elle était sans fortune comme Sophie; vous l'aimiez comme j'aime Sophie. Souffrîtes-vous qu'on vous l'arrachât, mon père? et n'ai-je pas un cœur aussi?

LE PÈRE DE FAMILLE. J'avais des ressources, et votre mère avait de la naissance.

SAINT-ALBIN. Qui sait encore ce qu'est Sophie?

LE PÈRE DE FAMILLE. Chimère.

SAINT-ALBIN. Des ressources! L'amour, l'indigence m'en fourniront.

LE PÈRE DE FAMILLE. Craignez les maux qui vous attendent.

SAINT-ALBIN. Ne la point avoir est le seul que je redoute.

LE PÈRE DE FAMILLE. Craignez de perdre ma tendresse.

SAINT-ALBIN. Je la recouvrerai.

LE PÈRE DE FAMILLE. Qui vous l'a dit?

SAINT-ALBIN. Vous verrez couler les pleurs de Sophie, j'embrasserai vos genoux, mes enfants vous tendront leurs bras innocents, et vous ne les repousserez pas.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à part*. Il me connaît trop bien... (*Après une petite pause, il prend l'air et le ton le plus sévère, et dit:*) Mon fils, je vois que je vous parle en vain, que la raison n'a plus d'accès auprès de vous, et que le moyen dont je craignis toujours d'user est le seul qui me reste. J'en userai, puisque vous m'y forcez. Quittez vos projets: je le veux, et je vous l'ordonne par toute l'autorité qu'un père a sur ses enfants.

SAINT-ALBIN, *avec un emportement sourd*. L'autorité, l'autorité! Ils n'ont que ce mot.

LE PÈRE DE FAMILLE. Vous oubliez qui je suis et à qui vous parlez. Taisez-vous, ou craignez d'attirer sur vous la marque la plus terrible du courroux des pères.

SAINT-ALBIN. Des pères! des pères! Il n'y en a point... Il n'y a que des tyrans.

LE PÈRE DE FAMILLE. O ciel!

SAINT-ALBIN. Oui, des tyrans.

LE PÈRE DE FAMILLE. Eloignez-vous de moi, enfant ingrat et dénaturé! Je vous donne ma malédiction. Allez loin de moi. (*Saint-Albin va pour sortir.*)

LE PÈRE DE FAMILLE *lui laisse à peine faire quelques pas, court après lui, et lui dit*: Où vas-tu, malheureux?

SAINT-ALBIN, *accourant aux pieds de son père*. Mon père!

LE PÈRE DE FAMILLE, *se jetant dans un fauteuil*. Moi, votre père? Vous, mon fils? Je ne vous suis plus rien; je ne vous ai jamais rien été; vous empoisonnez ma vie; vous souhaitez ma mort. Eh! pourquoi a-t-elle été si longtemps différée? que ne suis-je à côté de ta mère! Elle n'est plus, et mes jours malheureux ont été prolongés.

SAINT-ALBIN. Mon père!

LE PÈRE DE FAMILLE. Eloignez-vous. Cachez-moi vos larmes. Vous déchirez mon cœur, et je ne puis vous en chasser.

SCÈNE XII.

LE PÈRE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN, LE COMMANDEUR.

(Le commandeur entre. Saint-Albin, qui était aux genoux de son père, se lève, et le père de famille reste dans son fauteuil, la tête penchée sur ses mains, comme un homme désolé.)

LE COMMANDEUR, *en montrant le père de famille à Saint-Albin, qui se promène sans écouter*. Tiens, regarde. Vois dans quel état tu le mets. Je lui avais prédit que tu le ferais mourir de douleur, et tu vérifies ma prédiction.

(Pendant que le commandeur parle, le père de famille se lève et s'en va. Saint-Albin se dispose à le suivre.)

LE PÈRE DE FAMILLE, *en se retournant vers son fils*. Où allez-vous? Ecoutez votre oncle: je vous l'ordonne.

SCÈNE XIII.

SAINT-ALBIN, LE COMMANDEUR.

SAINT-ALBIN. Parlez donc, monsieur; je vous écoute... Si c'est un malheur que d'aimer Sophie, il est arrivé, et je n'y sais plus de remède... Si on me la refuse, qu'on m'apprenne à l'oublier... L'oublier! Qui? moi! je le pourrais! je le voudrais! Que la malédiction de mon père s'accomplisse sur moi, si jamais j'en ai la pensée!

LE COMMANDEUR. Qu'est-ce qu'on te demande? De laisser là une créature que tu n'aurais jamais dû regarder qu'en passant; qui est sans bien, sans parents, sans aveu; qui vient de je ne sais où, qui appartient à je ne sais qui, et qui vit je ne sais comment. On a de ces filles-là: il y a des fous qui se ruinent pour elles: mais épouser! épouser!

SAINT-ALBIN, *avec vivacité*. Monsieur le commandeur!

LE COMMANDEUR. Elle te plaît? Eh bien! garde-la. Je t'aime autant celle-là qu'une autre; mais laisse-nous espérer la fin de cette intrigue, quand il en sera temps. (*Saint-Albin veut sortir.*) Où vas-tu?

SAINT-ALBIN. Je m'en vais.

LE COMMANDEUR, *l'arrêtant*. As-tu oublié que je te parle au nom de ton père?

SAINT-ALBIN. Eh bien! monsieur, dites. Déchirez-moi, désespérez-moi: je n'ai qu'un mot à répondre: Sophie sera ma femme.

LE COMMANDEUR. Ta femme?

SAINT-ALBIN. Oui, ma femme.

LE COMMANDEUR. Une fille de rien.

SAINT-ALBIN. Qui m'a appris à mépriser tout ce qui vous enchaîne et vous avilit.

LE COMMANDEUR. N'as-tu pas de honte?

SAINT-ALBIN. De la honte!

LE COMMANDEUR. Toi, fils de M. d'Orbesson! neveu du commandeur d'Auvilé!

SAINT-ALBIN. Moi, fils de M. d'Orbesson, et votre neveu.

LE COMMANDEUR. Voilà donc les fruits de cette éducation merveilleuse dont ton père était si vain! Le voilà, ce modèle de tous les jeunes gens de la cour et de la ville!... Mais tu te crois riche, peut-être?

SAINT-ALBIN. Non.

LE COMMANDEUR. Sais-tu ce qui te revient du bien de ta mère?

SAINT-ALBIN. Je n'y ai jamais pensé, et je ne veux pas le savoir.

LE COMMANDEUR. Ecoute. C'était la plus jeune de six enfants que nous étions, et cela dans une province où l'on ne donne rien aux filles. Ton père, qui ne fut pas plus sensé que toi, s'en entêta et la prit. Mille écus de rente à partager avec ta sœur; c'est quinze cents francs pour chacun: voilà toute votre fortune.

SAINT-ALBIN. J'ai quinze cents livres de rente?

LE COMMANDEUR. Tant qu'elles peuvent s'étendre.

SAINT-ALBIN. Ah! Sophie, vous n'habiterez plus sous un toit! Vous ne sentirez plus les atteintes de la misère. J'ai quinze cents livres de rente!

LE COMMANDEUR. Mais tu peux en attendre vingt-cinq mille de ton père, et presque le double de moi. Saint-Albin, on fait des folies; mais on n'en fait pas de plus chères.

SAINT-ALBIN. Et que m'importe la richesse, si je n'ai pas celle avec qui je la voudrais partager?

LE COMMANDEUR. Insensé!

SAINT-ALBIN. Je sais. C'est ainsi qu'on appelle ceux qui préfèrent à tout une femme jeune, vertueuse et belle; et je fais gloire d'être à la tête de ces fous-là.

LE COMMANDEUR. Tu cours à ton malheur.

SAINT-ALBIN. Je mangeais du pain, je buvais de l'eau à côté d'elle, et j'étais heureux.

LE COMMANDEUR. Tu cours à ton malheur.

SAINT-ALBIN. J'ai quinze cent livres de rente.

LE COMMANDEUR. Que feras-tu?

SAINT-ALBIN. Elle sera nourrie, logée, vêtue, et nous vivrons.

LE COMMANDEUR. Comme des gueux.

SAINT-ALBIN. Soit.

LE COMMANDEUR. Cela aura père, mère, frères, sœurs; et tu épouseras tout cela.

SAINT-ALBIN. J'y suis résolu.

LE COMMANDEUR. Je t'attends aux enfants.

SAINT-ALBIN. Alors, je m'adresserai à toutes les âmes sensibles. On me verra; on verra la compagne de mon infortune; je dirai mon nom, et je trouverai du secours.

LE COMMANDEUR. Tu connais bien les hommes!

SAINT-ALBIN. Vous les croyez méchants.

LE COMMANDEUR. Et j'ai tort!

SAINT-ALBIN. Tort ou raison, il me restera deux appuis avec lesquels je peux défier l'univers; l'amour, qui fait entreprendre, et la fierté, qui fait supporter... On n'entend tant de plaintes dans le monde, que parce que le pauvre est sans courage... et que le riche est sans humanité...

LE COMMANDEUR. J'entends... Eh bien! aie-la, ta Sophie. Foule aux pieds la volonté de ton père, les lois de la décence, les bienséances de ton état. Ruine-toi, avilis-toi, je ne m'y oppose plus; tu serviras d'exemple à tous les enfants qui ferment l'oreille à la voix de la raison, qui se précipitent dans des engagements honteux, qui affligent leurs parents, et qui déshonorent leur nom. Tu l'auras, ta Sophie, puisque tu l'as voulu; mais tu n'auras pas de pain à lui donner, ni à ses enfants, qui viendront en demander à ma porte.

SAINT-ALBIN. C'est ce que vous craignez.

LE COMMANDEUR. Ne suis-je pas bien à plaindre?... Je me suis privé de tout pendant quarante ans; j'aurais pu me marier, et je me suis refusé cette consolation; j'ai perdu de vue les miens, pour m'attacher à ceux-ci: m'en voilà bien récompensé!... Que dira-t-on dans le monde? Voilà qui sera fait: je n'oserai plus me montrer, ou, si je parais quelque part et que l'on demande: « Qui est ce vieux homme-là « qui a l'air si chagrin? » On répondra tout bas: « C'est le commandeur d'Auvilé..., l'oncle de ce « jeune fou qui a épousé... Oui... » Ensuite on se parlera à l'oreille. On me regardera. La honte et le dépit me saisiront. Je me lèverai; je prendrai ma canne et je m'en irai. Non; je voudrais, pour tout ce que je possède, lorsque tu gravissais, au dernier siége, le long des murs, que quelque ennemi, d'un bon coup de baïonnette, t'eût envoyé dans le fossé, et que tu y fusses demeuré enseveli avec les autres. Du moins, on aurait dit: « C'est dommage; c'était « un sujet. » Non, il est inouï qu'il y ait jamais eu un pareil mariage dans une famille.

SAINT-ALBIN. Ce sera le premier.

LE COMMANDEUR. Et je le souffrirai?

SAINT-ALBIN. S'il vous plaît.

LE COMMANDEUR. Tu le crois?

SAINT-ALBIN. Assurément.

LE COMMANDEUR. Allons, nous verrons.

SAINT-ALBIN. Tout est vu.

SCÈNE XIV.

SAINT-ALBIN, SOPHIE, Mme HÉBERT.

(Tandis que Saint-Albin continue comme s'il était seul, Sophie et sa bonne s'avancent et parlent dans les intervalles du monologue de Saint-Albin.)

SAINT-ALBIN, *après une pause, en se promenant et rêvant.* Oui, tout est vu... Ils ont conjuré contre moi.., je le sens...

SOPHIE, *d'un ton doux et plaintif, à sa bonne.* On le veut... Allons, ma bonne.

SAINT-ALBIN, *de même.* C'est pour la première fois que mon père est d'accord avec cet oncle cruel.

SOPHIE, *en soupirant.* Ah! quel moment!

MADAME HÉBERT. Il est vrai, mon enfant.

SOPHIE, *de même.* Mon cœur se trouble.

SAINT-ALBIN, *de même.* Ne perdons point de temps. Il faut l'aller trouver.

SOPHIE, *apercevant Saint-Albin.* Le voilà, ma bonne; c'est lui.

SAINT-ALBIN, *allant à Sophie.* Oui, Sophie, oui, c'est moi. Je suis Sergi.

SOPHIE, *en sanglotant.* Non, vous ne l'êtes pas. (*Elle se retourne vers madame Hébert.*) Que je suis malheureuse!

SAINT-ALBIN. Sophie, ne craignez rien. Sergi vous aimait; Saint-Albin vous adore, et vous voyez l'homme le plus vrai, et l'amant le plus passionné.

SOPHIE *soupire profondément.* Hélas!

SAINT-ALBIN. Croyez que Sergi ne peut vivre, ne veut vivre que pour vous.

SOPHIE. Je le crois; mais à quoi cela sert-il?

SAINT-ALBIN. Dites un mot.

SOPHIE. Quel mot?

SAINT-ALBIN. Que vous m'aimez. Sophie, m'aimez-vous?

SOPHIE, *soupirant profondément.* Ah! si je ne vous aimais pas...

SAINT-ALBIN. Donnez-moi donc votre main; recevez la mienne, et le serment que je fais ici, à la face du ciel et de cette honnête femme qui vous a servi de mère, de n'être jamais qu'à vous.

SOPHIE. Hélas! vous savez qu'une fille bien née ne reçoit et ne fait de serments qu'aux pieds des autels... Et ce n'est pas moi qui vous y conduirai... Ah! Sergi, c'est à présent que je sens la distance qui nous sépare.

SAINT-ALBIN, *avec violence.* Sophie, et vous aussi?

SOPHIE. Abandonnez-moi à ma destinée, et rendez le repos à un père qui vous aime.

SAINT-ALBIN. Ce n'est pas vous qui parlez; c'est lui. Je le reconnais, cet homme dur et cruel.

SOPHIE. Il ne l'est point: il vous aime.

SAINT-ALBIN. Il m'a maudit. Il m'a chassé. Il ne lui restait plus qu'à se servir de vous pour m'arracher la vie.

SOPHIE. Vivez, Sergi.

SAINT-ALBIN. Jurez donc que vous serez à moi malgré lui.

SOPHIE. Moi, Sergi! Ravir un fils à son père!... J'entrerais dans une famille qui me rejette!

SAINT-ALBIN. Et que vous importe mon père, mon oncle, ma sœur et toute ma famille, si vous m'aimez?

SOPHIE. Vous avez une sœur?

SAINT-ALBIN. Oui, Sophie.

SOPHIE. Qu'elle est heureuse!

SAINT-ALBIN. Vous me désespérez.

SOPHIE. J'obéis à vos parents. Puisse le ciel vous accorder une épouse qui soit digne de vous et vous aime autant que Sophie!

SAINT-ALBIN. Et vous le souhaitez?

SOPHIE. Je le dois.

SAINT-ALBIN. Malheur, malheur à qui vous a connue, et qui peut être heureux sans vous!

SOPHIE. Vous le serez. Vous jouirez de toutes les bénédictions promises aux enfants qui respecteront la volonté de leurs parents. J'emporterai celles de votre père. Je retournerai seule à ma misère, et vous vous ressouviendrez de moi.

SAINT-ALBIN. Je mourrai de douleur, et vous l'aurez voulu... (*En la regardant tristement.*) Sophie...

SOPHIE. Je ressens toute la peine que je vous cause.

SAINT-ALBIN, *la regardant encore.* Sophie...

SOPHIE, *à Mme Hébert en sanglotant.* O ma bonne! que ses larmes me font de mal!... Sergi, n'opprimez pas mon âme faible... J'en ai assez de ma douleur... (*Elle se couvre les yeux de ses mains.*) Adieu, Sergi. (*Elle s'éloigne.*)

SAINT-ALBIN. Non, non... Je ne le puis... Madame Hébert, retenez-la... Ayez pitié de nous.

Mme HÉBERT. Pauvre Sergi!

SAINT-ALBIN, *à Sophie.* Vous ne vous éloignerez pas... J'irai... Je vous suivrai... Sophie, arrêtez... (*Il se jette à ses genoux.*) Ce n'est ni par vous, ni par moi que je vous conjure..., c'est au nom de ces parents cruels... Si je vous perds, je ne pourrai ni les voir, ni les entendre, ni les souffrir... Voulez-vous que je les haïsse?

SOPHIE. Aimez vos parents. Obéissez-leur. Oubliez-moi. Ne me suivez pas; je vous le défends.

(Elle sort avec Mme Hébert.)

SCÈNE XV.

SAINT-ALBIN, seul.

(Il marche; il se plaint; il se désespère; il nomme Sophie par intervalles: ensuite il s'appuie sur le dos d'un fauteuil, les yeux couverts de ses mains.)

SCÈNE XVI.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, GERMEUIL.

(Pendant qu'il est dans cette situation, Cécile et Germeuil entrent.)

GERMEUIL, *s'arrêtant sur le fond, et regardant tristement Saint-Albin, dit à Cécile*: Le voilà, le malheureux! Il est accablé, et il ignore que, dans ce moment... Que je le plains! Mademoiselle, parlez-lui.

CÉCILE. Saint-Albin!

SAINT-ALBIN, *qui ne les voit point; mais qui les entend approcher, leur crie, sans les regarder*: Qui que vous soyez, allez retrouver les barbares qui vous envoient. Retirez-vous.

CÉCILE. Mon frère, c'est moi; c'est Cécile qui connaît votre peine et qui vient à vous.

SAINT-ALBIN, *toujours dans la même position.* Retirez-vous.

CÉCILE. Je m'en irai, si je vous afflige.

SAINT-ALBIN. Vous m'affligez. Vous m'affligez.

(Cécile s'en va.)

SAINT-ALBIN, *rappelant sa sœur d'une voix faible et douloureuse.* Cécile.

CÉCILE, *s'approchant de son frère.* Mon frère!

SAINT-ALBIN, *la prenant par la main, sans changer de situation et sans la regarder.* Elle m'aimait. Ils me l'ont ôtée. Elle me fuit.

GERMEUIL, *à lui-même.* Plût au ciel!

SAINT-ALBIN. J'ai tout perdu, ma sœur. J'ai tout perdu.

CÉCILE. Il vous reste une sœur, un ami.

SAINT-ALBIN, *se relevant avec vivacité.* Où est Germeuil?

CÉCILE. Le voilà.

SAINT-ALBIN *se promène un moment en silence, puis il dit*: Ma sœur, laissez-nous. (*Cécile parle bas à Germeuil et sort.*) *Saint-Albin en se promenant et à plusieurs reprises.*) Oui... C'est le seul parti qui me reste..., et j'y suis résolu.

SCÈNE XVII.

SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

SAINT-ALBIN. Germeuil, personne ne nous entend?

GERMEUIL. Qu'avez-vous à me dire?

SAINT-ALBIN. J'aime Sophie; j'en suis aimé. Vous aimez Cécile, et Cécile vous aime.

GERMEUIL. Moi, votre sœur!

SAINT-ALBIN. Vous, ma sœur. Mais la même persécution qu'on me fait vous attend; et, si vous avez du courage, nous irons, Sophie, Cécile, vous et moi, chercher le bonheur loin de ceux qui nous entourent et nous tyrannisent.

GERMEUIL. Qu'ai-je entendu?... Il ne me manquait que cette confidence!... Qu'osez-vous entreprendre, et que me conseillez-vous? C'est ainsi que je reconnaîtrais les bienfaits dont votre père m'a comblé depuis que je respire! Pour prix de sa tendresse, je remplirais son âme de douleur, et je l'enverrais au tombeau en maudissant le jour où il me reçut chez lui!

SAINT-ALBIN. Vous avez des scrupules, n'en parlons plus.

GERMEUIL. L'action que vous me proposez, et celle que vous avez résolue, sont deux crimes (*Avec vivacité.*) Saint-Albin, abandonnez votre projet. Vous avez encouru la disgrâce de votre père, et vous allez la mériter, attirer sur vous le blâme public, vous exposer à la poursuite des lois, désespérer celle que vous aimez... Quelles peines vous vous préparez!... Quel trouble vous me causez!...

SAINT-ALBIN. Si je ne peux compter sur votre secours, épargnez-moi vos conseils.

GERMEUIL. Vous vous perdez.

SAINT-ALBIN. Le sort en est jeté.

GERMEUIL. Vous me perdez moi-même ; vous me perdez... Que dirai-je à votre père, lorsqu'il m'apportera sa douleur?... A votre oncle?... Oncle cruel! neveu plus cruel encore!.... Avez-vous dû me confier vos desseins?... Que suis-je venu chercher ici?.. Pourquoi vous ai-je vu?...

SAINT-ALBIN. Adieu, Germeuil. Embrassez-moi. Je compte sur votre discrétion.

GERMEUIL. Où courez-vous?

SAINT-ALBIN. M'assurer le seul bien dont je fasse cas, et méloigner d'ici pour jamais.

SCÈNE XVIII.

GERMEUIL, seul.

Le sort m'en veut-il assez! Le voilà résolu d'enlever sa maîtresse, et il ignore qu'au même instant son oncle travaille à la faire enfermer... Je deviens coup sur coup leur confident et leur complice. Quelle situation est la mienne! Encore, si je pouvais m'ouvrir au père respectable... Mais ils ont exigé le secret. Y manquer, je ne puis ni ne le dois... Voilà ce que le commandeur a vu lorsqu'il s'est adressé à moi, à moi qu'il déteste, pour l'exécution de l'ordre injuste qu'il sollicite... En me présentant sa fortune et sa nièce, deux appas auxquels il n'imagine pas qu'on résiste, son but est de m'embarquer dans un complot qui me perde... Si son neveu le prévient, autres dangers... Mais Cécile sait tout ; elle connaît mon innocence... Eh! que servira son témoignage contre le cri de la famille entière qui se soulèvera contre moi?... Dans quels embarras ils m'ont précipité, le neveu par indiscrétion, l'oncle par méchanceté!... Et toi, malheureuse innocente, dont les intérêts ne touchent personne, qui te sauvera de deux hommes violents qui ont également résolu ta ruine?... L'un m'attend pour la consommer, l'autre y court; et je n'ai qu'un instant... Ne le perdons pas... Emparons-nous d'abord de l'ordre. Je m'expose, je le sais; mais il faut faire son devoir, et fermer les yeux sur le reste.

ACTE III.

SCÈNE I.

GERMEUIL, CÉCILE.

GERMEUIL, *d'un ton suppliant.* Mademoiselle.

CÉCILE. Laissez-moi : qu'osez-vous me demander? Je recevrais la maîtresse de mon frère chez moi! chez moi! dans mon appartement! dans la maison de mon père! Laissez-moi, vous dis-je ; je ne veux pas vous entendre.

GERMEUIL. C'est le seul asile qui lui reste, et le seul qu'elle puisse accepter.

CÉCILE. Non, non, non.

GERMEUIL. Je ne vous demande qu'un instant; que je puisse regarder autour de moi, me reconnaître.

CÉCILE. Non, non... Une inconnue!

GERMEUIL. Une infortunée, à qui vous ne pourriez refuser de la commisération, si vous la voyiez.

CÉCILE. Que dirait mon père?

GERMEUIL. Le respecté-je moins que vous? Craindrais-je moins de l'offenser?

CÉCILE. Et le commandeur?

GERMEUIL. C'est un homme barbare.

CÉCILE. Vous êtes la cause de toutes mes peines.

GERMEUIL. Dans cette conjoncture difficile, c'est votre frère, c'est votre oncle que je vous prie de considérer; épargnez-leur à chacun une action odieuse.

CÉCILE. La maîtresse de mon frère! une inconnue! Non, monsieur; mon cœur me dit que cela est mal, et il ne m'a jamais trompée. Ne m'en parlez plus; je tremble qu'on ne nous écoute.

GERMEUIL. Ne craignez rien. Votre père est tout à sa douleur, le commandeur et votre frère à leurs projets; les gens sont écartés : j'ai pressenti votre répugnance...

CÉCILE. Qu'avez-vous fait?

GERMEUIL. Le moment m'a paru favorable, et je l'ai introduite ici ; elle y est. La voilà. Renvoyez-la, mademoiselle.

CÉCILE. Germeuil, qu'avez-vous fait?

SCÈNE II.

GERMEUIL, CÉCILE, SOPHIE.

(Sophie entre sur la scène comme une troublée. Elle ne voit point; elle n'entend point; elle ne sait où elle est. Cécile, de son côté, est dans une agitation extrême.)

SOPHIE. Je ne sais où je suis..., je ne sais où je vais... Il me semble que je marche dans les ténèbres... Ne rencontrerai-je personne qui me conduise? O ciel! ne m'abandonnez pas.

GERMEUIL, *l'appelant.* Mademoiselle! mademoiselle!

SOPHIE. Qui est-ce qui m'appelle?

GERMEUIL. C'est moi, mademoiselle, c'est moi.

SOPHIE. Qui êtes-vous? où êtes-vous? Qui que vous soyez, secourez-moi..., sauvez-moi...

GERMEUIL *va la prendre par la main, et lui dit :* Venez.., mon enfant... Par ici.

SOPHIE *fait quelques pas et tombe sur ses genoux.* Je ne puis... La force m'abandonne... Je succombe...

CÉCILE. O ciel! (*A Germeuil.*) Appelez. Eh! non, n'appelez pas.

(Germeuil et Cécile relèvent Sophie et la mettent sur un fauteuil.)

SOPHIE, *les yeux fermés et dans le délire de la défaillance.* Les cruels!... Que leur ai-je fait?

(Elle regarde autour d'elle avec toutes les marques de l'effroi.)

GERMEUIL. Rassurez-vous; je suis l'ami de Saint-Albin, et mademoiselle est sa sœur.

SOPHIE, *après un moment de silence.* Mademoiselle, que vous dirai-je? Voyez ma peine. Elle est au-dessus de mes forces... Je suis à vos pieds.

(Elle se jette aux genoux de Cécile. Cécile fait rasseoir Sophie.)

SOPHIE. Je suis une infortunée qui cherche un asile... C'est votre oncle et votre frère que je fuis... Votre oncle, que je ne connois pas, et que je n'ai jamais offensé; votre frère... Ah! ce n'est pas de lui que j'attendais mon chagrin! Que vais-je devenir, si vous m'abandonnez?... Ils accompliront sur moi leurs desseins... Secourez-moi, sauvez-moi... Sauvez-moi d'eux. Sauvez-moi de moi-même. Ils ne savent pas ce que peut oser celle qui craint le déshonneur, et qu'on réduit à la nécessité de haïr la vie... Je n'ai pas cherché mon malheur, et je n'ai rien à me reprocher... Je travaillais ; je vivais tranquille... Les jours de la douleur sont venus. Ce sont vos parents qui les ont amenés sur moi, et je pleurerai toute ma vie, parce qu'ils m'ont connue.

CÉCILE. Qu'elle me peine!... Oh! que ceux qui peuvent la tourmenter sont méchants!

(Ici la pitié succède à l'agitation dans le cœur de Cécile. Elle se penche sur le dos d'un fauteuil du côté de Sophie, et celle-ci continue.)

SOPHIE. J'ai une mère qui m'aime... Comment reparaîtrais-je devant elle!... Mademoiselle, conservez une fille à sa mère; je vous en conjure par la vôtre, si vous l'avez encore... Je ne peux rien, mais il est un être qui peut tout, et devant lequel les œuvres de la commisération ne sont pas perdues... Mademoiselle! (*Elle se jette aux genoux de Cécile.*)

CÉCILE, *s'approche d'elle, et lui tend les mains.* Levez-vous.

GERMEUIL, *à Cécile.* Vos yeux se remplissent de larmes. Son malheur vous a touchée.

CÉCILE, *à Germeuil.* Qu'avez-vous fait?

SOPHIE. Dieu soit loué! tous les cœurs ne sont pas endurcis.

CÉCILE, *à Sophie.* Je connais le mien. Je ne voulais ni vous voir, ni vous entendre... Enfant aimable et malheureux, comment vous nommez-vous?

SOPHIE. Sophie.

CÉCILE, *en l'embrassant.* Sophie, venez. *Germeuil se jette aux genoux de Cécile, et lui prend une main qu'il baise sans parler.* Que me demandez-vous encore? Ne fais-je pas tout ce que vous voulez?

GERMEUIL, *en se relevant, à part.* Imprudent!... Qu'allais-je lui dire!

SCÈNE III.

Mlle CLAIRET, SOPHIE, CÉCILE, GERMEUIL.

(Cécile ouvre la porte de sa chambre, appelle Mlle Clairet, lui remet Sophie et lui parle à l'oreille.)

Mlle CLAIRET, *à Cécile.* J'entends, mademoiselle. Reposez-vous sur moi.

SCÈNE IV.

GERMEUIL, CÉCILE.

CÉCILE, *après un moment de silence, avec chagrin.* Me voilà, grâce à vous, à la merci de mes gens.

GERMEUIL. Je ne vous ai demandé qu'un instant pour lui trouver un asile. Quel mérite y aurait-il à faire le bien, s'il n'y avait aucun inconvénient?

CÉCILE. Que les hommes sont dangereux! Eloignez-vous... Vous vous en allez, je crois?

GERMEUIL. Je vous obéis.

CÉCILE. Fort bien! Après m'avoir mise dans la position la plus cruelle, il ne vous reste plus qu'à m'y laisser. Allez, monsieur, allez.

GERMEUIL. Que je suis malheureux!

CÉCILE. Vous vous plaignez, je crois?

GERMEUIL. Je ne fais rien qui ne vous déplaise.

CÉCILE. Vous m'impatientez... Songez que je suis dans un trouble qui ne me laissera rien prévoir, rien prévenir. Comment oserai-je lever les yeux devant mon père? S'il s'aperçoit de mon embarras et qu'il m'interroge, je ne mentirai pas. Savez-vous qu'il ne faut qu'un mot inconsidéré pour éclairer un homme tel que le commandeur?... Et mon frère... Je redoute d'avance le spectacle de sa douleur. Que va-t-il devenir lorsqu'il ne trouvera plus Sophie?... Monsieur, ne me quittez pas un moment, si vous ne voulez pas que tout se découvre... Mais on vient. Allez... Restez... Non : retirez-vous...

SCÈNE V.

CÉCILE, seule.

Ciel! dans quel état je suis!

SCÈNE VI.

CÉCILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *à sa manière.* Cécile, te voilà seule?

CÉCILE, *d'une voix altérée.* Oui, mon cher oncle. C'est assez mon goût.

LE COMMANDEUR. Je te croyais avec l'ami.

CÉCILE. Qui, l'ami?

LE COMMANDEUR. Eh! Germeuil.

CÉCILE. Il vient de sortir.

LE COMMANDEUR. Que te disait-il? Que lui disais-tu?

CÉCILE. Des choses déplaisantes, comme c'est sa coutume.

LE COMMANDEUR. Je ne vous conçois pas. Vous ne pouvez vous accorder un moment; cela me fâche. Il a de l'esprit, des talents, des connaissances, des mœurs dont je fais grand cas. Point de fortune à la vérité, mais de la naissance. Je l'estime, et je lui ai conseillé de penser à toi.

CÉCILE. Qu'appelez-vous penser à moi?

LE COMMANDEUR. Cela s'entend. Tu n'as pas résolu de rester fille apparemment?

CÉCILE. Pardonnez-moi, monsieur, c'est mon projet.

LE COMMANDEUR. Cécile, veux-tu que je te parle à cœur ouvert? Je suis entièrement détaché de ton frère : c'est une âme dure, un esprit intraitable; et il vient, encore tout à l'heure, d'en user avec moi d'une manière indigne, et que je ne lui pardonnerai de ma vie... Il peut à présent courir tant qu'il voudra après la créature dont il s'est entêté, je ne m'en soucie plus... On se lasse à la fin d'être bon... Toute ma tendresse s'est retirée sur toi, ma chère nièce.... Si tu voulais un peu ton bonheur, celui de ton père et le mien...

CÉCILE. Vous devez le supposer.

LE COMMANDEUR. Mais tu ne me demandes pas ce qu'il faudrait faire?

CÉCILE. Vous ne me le laisserez pas ignorer.

LE COMMANDEUR. Tu as raison. Eh bien! il faudrait te rapprocher de Germeuil. C'est un mariage auquel ton père ne consentira pas sans la dernière répugnance; mais je parlerai, je lèverai les obstacles : si tu veux, j'en fais mon affaire.

CÉCILE. Vous me conseilleriez de penser à quelqu'un qui ne serait pas du choix de mon père?

LE COMMANDEUR. Il n'est pas riche, tout tient à cela; mais je te l'ai dit, ton frère ne m'est plus rien, et je vous assurerai tout mon bien. Cécile, cela vaut la peine d'y réfléchir.

CÉCILE. Moi, que je dépouille mon frère!

LE COMMANDEUR. Qu'appelles-tu, dépouiller? Je ne vous dois rien. Ma fortune est à moi, et elle me coûte assez pour en disposer à mon gré.

CÉCILE. Mon oncle, je n'examinerai point jusqu'où les parents sont les maîtres de leur fortune, et s'ils peuvent, sans injustice, la transporter où il leur plaît. Je sais que je ne pourrais accepter la vôtre sans honte, et c'en est assez pour moi.

LE COMMANDEUR. Et tu crois que Saint-Albin en ferait autant pour sa sœur?

CÉCILE. Je connais mon frère; et, s'il était ici, nous n'aurions tous les deux qu'une voix.

LE COMMANDEUR. Et que me diriez-vous?

CÉCILE. Monsieur le commandeur, ne me pressez pas : je suis vraie.

LE COMMANDEUR. Tant mieux, parle, j'aime la vérité; tu dis?

CÉCILE. Que c'est une inhumanité sans exemple, que d'avoir en province des parents plongés dans l'indigence, que vous frustrez d'une fortune qui leur appartient, et dont ils ont un besoin si grand; que nous ne voulons, ni mon frère, ni moi, d'un bien qu'il faudrait restituer à ceux à qui les lois de la nature et de la société l'ont destiné.

LE COMMANDEUR. Eh bien! vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre. Je vous abandonnerai tous. Je sortirai d'une maison où tout va au rebours du sens commun, où rien n'égale l'insolence des enfants, si ce n'est l'imbécillité du maître. Je jouirai de la vie, et je ne me tourmenterai pas davantage pour des ingrats.

CÉCILE. Mon cher oncle, vous ferez bien.

LE COMMANDEUR. Mademoiselle, votre approbation est de trop, et je vous conseille de vous écouter. Je sais ce qui se passe dans votre âme; je ne suis pas la dupe de votre désintéressement, et vos petits secrets ne sont pas aussi cachés que vous l'imaginez. mais il suffit...., et je m'entends.

SCÈNE VII.

CÉCILE, LE COMMANDEUR, LE PÈRE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN.

(Le père de famille entre le premier, son fils le suit.)

SAINT-ALBIN, *violent, désolé, éperdu, ici et dans toute la scène.* Elles n'y sont plus.... On ne sait ce qu'elles sont devenues.... Elles ont disparu.

LE COMMANDEUR, *à part.* Bon, mon ordre est exécuté.

SAINT-ALBIN. Mon père, écoutez la prière d'un fils désespéré. Rendez-lui Sophie. Il est impossible qu'il vive sans elle. Vous faites le bonheur de tout ce qui vous environne; votre fils sera-t-il le seul que vous ayez rendu malheureux?... Elle n'y est plus..., elles ont disparu... Que ferai-je?... Quelle sera ma vie?

LE COMMANDEUR, *à part.* Il a fait diligence.

SAINT-ALBIN. Mon père!

LE PÈRE DE FAMILLE. Je n'ai aucune part à leur absence. Je vous l'ai déjà dit; croyez-moi.

(Il se promène lentement, la tête baissée et l'air chagrin.)

SAINT-ALBIN *s'écrie en se tournant vers le fond.* Sophie, où êtes-vous? qu'êtes-vous devenue?... Ah!..

CÉCILE, *à part.* Voilà ce que j'avais prévu.

LE COMMANDEUR, *à part.* Consommons notre ouvrage. Allons. (*A son neveu, d'un ton compatissant.*) Saint-Albin!

SAINT-ALBIN. Monsieur, laissez-moi. Je ne me repens que trop de vous avoir écouté.... Je la suivais... Je l'aurais fléchie... et je l'ai perdue!

LE COMMANDEUR. Saint-Albin!

SAINT-ALBIN. Laissez-moi.

LE COMMANDEUR. J'ai causé ta peine, et j'en suis affligé.

SAINT-ALBIN. Que je suis malheureux!

LE COMMANDEUR. Germeuil me l'avait bien dit. Mais aussi, qui pouvait imaginer que, pour une fille comme y en a tant, tu tomberais dans l'état où je te vois?

SAINT-ALBIN, *avec terreur.* Que dites-vous de Germeuil?

LE COMMANDEUR. Je dis... Rien...

SAINT-ALBIN. Tout me manquerait-il en un jour? et le malheur qui me poursuit m'aurait-il encore ôté mon ami?... Monsieur le commandeur, achevez.

LE COMMANDEUR. Germeuil et moi... Je n'ose te l'avouer... Tu ne nous le pardonneras jamais...

LE PÈRE DE FAMILLE, *au commandeur.* Qu'avez-vous fait? Serait-il possible!... Mon frère, expliquez-vous.

LE COMMANDEUR. Cécile... Germeuil te l'aura confié?.... Dis pour moi.

SAINT-ALBIN, *au commandeur.* Vous me faites mourir.

LE PÈRE DE FAMILLE, *avec sévérité.* Cécile, vous vous troublez!

SAINT-ALBIN. Ma sœur!

LE PÈRE DE FAMILLE, *regardant encore sa fille avec sévérité.* Cécile!... Mais, non, le projet est trop odieux. Ma fille et Germeuil en sont incapables.

SAINT-ALBIN. Je tremble... je frémis... O ciel! de quoi suis-je menacé?

LE PÈRE DE FAMILLE, *avec sévérité.* Monsieur le commandeur, expliquez-vous, vous dis-je, et cessez de me tourmenter par les soupçons que vous répandez sur tout ce qui m'entoure. (*Le père de famille se promène : il est indigné. Le commandeur, hypocrite, paraît honteux et se tait. Cécile a l'air consternée. Saint-Albin a les yeux sur le commandeur, et attend avec effroi qu'il s'explique. Le père de famille au commandeur.*) Avez-vous résolu de garder longtemps ce silence cruel?

LE COMMANDEUR, *à sa nièce.* Puisque tu te tais, et qu'il faut que je parle.... (*A Saint-Albin.*) Ta maîtresse...

SAINT-ALBIN. Sophie?

LE COMMANDEUR. Est renfermée.

SAINT-ALBIN. Grand Dieu!

LE COMMANDEUR. J'ai obtenu l'ordre..., et Germeuil s'est chargé du reste.

LE PÈRE DE FAMILLE. Germeuil!

SAINT-ALBIN. Lui!

CÉCILE. Mon frère, il n'en est rien.

SAINT-ALBIN. Sophie... Et c'est Germeuil!

(Il se renverse sur un fauteuil, avec toutes les marques du désespoir.)

LE PÈRE DE FAMILLE, *au commandeur.* Et que vous a fait cette infortunée, pour ajouter à son malheur la perte de l'honneur et de la liberté? Quels droits avez-vous sur elle?

LE COMMANDEUR. La maison est honnête.

SAINT-ALBIN. Je la vois..., je vois ses larmes; j'entends ses cris, et ne meurs pas!... (*Au commandeur.*) Barbare! appelez votre indigne complice. Venez tous les deux; par pitié, arrachez-moi la vie... Sophie!... Mon père, secourez-moi; sauvez-moi de mon désespoir. (*Il se jette entre les bras de son père.*)

LE PÈRE DE FAMILLE. Calmez-vous, malheureux!

SAINT-ALBIN, *entre les bras de son père, et d'un ton plaintif et douloureux.* Germeuil!... lui!... lui!...

LE COMMANDEUR. Il n'a fait que ce que tout autre aurait fait à sa place.

SAINT-ALBIN, *toujours sur le sein de son père et du même ton.* Qui se dit mon ami! le perfide!

LE PÈRE DE FAMILLLE. Sur qui compter désormais!

LE COMMANDEUR. Il ne le voulait pas; mais je lui ai promis ma fortune et ma nièce.

CÉCILE. Mon père, Germeuil n'est ni vil ni perfide.

LE PÈRE DE FAMILLE. Qu'est-il donc?

SAINT-ALBIN, *à son père.* Ecoutez, et connaissez-le... Ah! le traître!... Chargé de votre indignation, irrité par cet oncle inhumain..., abandonné de Sophie....

LE PÈRE DE FAMILLE. Eh bien?

SAINT-ALBIN. J'allais, dans mon désespoir, m'en saisir et l'emporter au bout du monde... Non, jamais homme ne fut plus indignement joué... Il vient à moi... Je lui confie ma pensée comme à mon ami... Il me blâme... Il me dissuade... Il m'arrête; et c'est pour me trahir, me livrer, me perdre... Il lui en coûtera la vie.

SCÈNE VIII.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

CÉCILE, *qui la première aperçoit Germeuil, court à lui et lui crie :* Germeuil!... où allez-vous?

SAINT-ALBIN *s'avance vers lui et lui crie avec fureur* : Traître, où est-elle? Rends-la-moi, et te prépare à défendre ta vie.

LE PERE DE FAMILLE, *courant après Saint-Albin.* Mon fils!

CÉCILE. Mon frère!... arrêtez... Je me meurs...

(Elle tombe dans un fauteuil.)

LE COMMANDEUR, *au père de famille.* Y prend-elle intérêt! Qu'en dites-vous?

LE PERE DE FAMILLE. Germeuil, retirez-vous.

GERMEUIL. Monsieur, permettez que je reste.

SAINT-ALBIN. Que t'a fait Sophie? Que t'ai-je fait pour me trahir?

LE PERE DE FAMILLE, *toujours à Germeuil.* Vous avez commis une action odieuse.

SAINT-ALBIN. Si ma sœur t'est chère, si tu la voulais, ne valait-il pas mieux?... Je te l'avais proposée... Mais c'est par une trahison qu'il te convenait de l'obtenir... Homme vil, tu t'es trompé... Tu ne connais ni Cécile, ni mon père, ni ce commandeur qui t'a dégradé et qui jouit maintenant de ta confusion... Tu ne réponds rien!... Tu te tais!

GERMEUIL, *avec froideur et fermeté.* Je vous écoute, monsieur, et je vois qu'on ôte ici l'estime, en un moment, à celui qui a passé toute sa vie à la mériter. J'attendais autre chose.

LE PERE DE FAMILLE. N'ajoutez pas la fausseté à la perfidie. Retirez-vous.

GERMEUIL. Je ne suis ni faux, ni perfide.

SAINT-ALBIN. Quelle insolente intrépidité!

LE COMMANDEUR, *à Germeuil.* Mon ami, il n'est plus temps de dissimuler. J'ai tout avoué.

GERMEUIL, *au commandeur.* Monsieur, je vous entends, et je vous reconnais.

LE COMMANDEUR. Que veux-tu dire? Je t'ai promis ma fortune et ma nièce : c'est notre traité, et il tient.

GERMEUIL. Je n'estime pas assez la fortune pour en vouloir au prix de l'honneur; et votre nièce ne doit pas être la récompense d'une perfidie.... Voilà votre ordre.

LE COMMANDEUR, *en le reprenant.* Voyons, voyons.

GERMEUIL. Il serait en d'autres mains, si j'en avais fait usage.

SAINT-ALBIN. Qu'ai-je entendu? Sophie est libre!

GERMEUIL. Saint-Albin, apprenez à vous méfier des apparences, et à rendre justice à un homme d'honneur. (*Au commandeur.*) Monsieur, je vous salue.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, SAINT-ALBIN, CÉCILE.

LE PERE DE FAMILLE, *avec regret.* J'ai jugé trop vite. Je l'ai offensé.

LE COMMANDEUR, *stupéfait, regarde sa lettre de cachet.* Il m'a joué.

LE PERE DE FAMILLE. Vous méritez cette humiliation.

LE COMMANDEUR. Fort bien! Encouragez-les à me manquer; ils n'y sont pas assez disposés.

SAINT-ALBIN. En quelque endroit qu'elle soit, sa bonne doit être revenue... J'irai. Je verrai sa bonne. Je m'accuserai. J'embrasserai ses genoux. Je pleurerai. Je la toucherai, et je percerai ce mystère.

(Il va pour sortir.)

CÉCILE, *en le suivant.* Mon frère!

SAINT-ALBIN, *à Cécile.* Ma sœur, de grâce, faites ma paix avec Germeuil.

SCÈNE X.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR. Vous avez entendu?

LE PERE DE FAMILLE. Oui, mon frère.

LE COMMANDEUR. Savez-vous où il va?

LE PERE DE FAMILLE. Je le sais.

LE COMMANDEUR. Et vous ne l'arrêtez pas?

LE PERE DE FAMILLE. Non.

LE COMMANDEUR. Et s'il vient à retrouver cette fille?

LE PERE DE FAMILLE. Je compte beaucoup sur elle : c'est un enfant, mais c'est un enfant bien né; et, dans cette circonstance, elle fera plus que vous et moi.

LE COMMANDEUR. Bien imaginé!

LE PERE DE FAMILLE. Mon fils n'est pas dans un moment où la raison puisse quelque chose sur lui.

LE COMMANDEUR. Donc il n'a qu'à se perdre? J'enrage. Et vous êtes un père de famille, vous?

LE PERE DE FAMILLE. Pourriez-vous m'apprendre ce qu'il faut faire?

LE COMMANDEUR. Ce qu'il faut faire? Etre le maître chez soi; se montrer homme d'abord, et père après, s'ils le méritent.

LE PERE DE FAMILLE. Et contre qui, s'il vous plaît, faut-il que j'agisse?

LE COMMANDEUR. Contre qui? Belle question! Contre tous. Contre ce Germeuil, qui nourrit votre fils dans son extravagance, qui cherche à faire entrer une créature dans la famille pour s'en ouvrir la porte à lui-même, et que je chasserais de ma maison; contre une fille qui devient de jour en jour plus insolente, qui me manque à moi, qui vous manquera bientôt à vous, et que j'enfermerais dans un couvent; contre un fils qui a perdu tout sentiment d'honneur, qui va nous couvrir de ridicule et de honte, et à qui je rendrais la vie si dure, qu'il ne serait pas tenté plus longtemps de se soustraire à mon autorité. Pour la vieille qui l'a attiré chez elle, et la jeune dont il a la tête tournée, il y a beau jour que j'aurais fait sauter tout cela. C'est par où j'aurais commencé; et, à votre place, je rougirais qu'un autre s'en fût avisé le premier... Mais il faudrait de la fermeté, et nous n'en avons point.

LE PERE DE FAMILLE. Je vous entends. C'est-à-dire que je chasserai de ma maison un homme que j'y ai reçu au sortir du berceau, à qui j'ai servi de père, qui s'est attaché à mes intérêts depuis qu'il se connaît, qui aura perdu ses plus belles années auprès de moi, qui n'aura plus de ressource si je l'abandonne, et à qui il faut que mon amitié soit funeste, si elle ne lui devient pas utile, et cela, sous prétexte qu'il donne de mauvais conseils à mon fils; dont il a désapprouvé les projets; qu'il sert une malheureuse créature, que peut-être il n'a jamais vue, ou plutôt parce qu'il n'a pas voulu être l'instrument de sa perte. J'enfermerai ma fille dans un couvent, je chargerai sa conduite ou son caractère de soupçons désavantageux, je flétrirai sa réputation, et cela, parce qu'elle aura quelquefois usé de représailles avec monsieur le commandeur; qu'irritée par son humeur chagrine, elle sera sortie de son caractère, et qu'il lui sera échappé un mot peu mesuré. Je me rendrai odieux à mon fils, j'éteindrai dans son âme les sentiments qu'il me doit, j'achèverai d'enflammer son caractère impétueux, et de le porter à quelque éclat qui le déshonore dans le monde tout en y entrant, et cela, parce qu'il a rencontré une infortunée qui a des charmes et de la vertu, et que, par un mouvement de jeunesse, qui marque au fond la bonté de son naturel, il a pris un attachement qui m'afflige. N'avez-vous pas honte de vos conseils? Vous qui devriez être le protecteur de mes enfants auprès de moi, c'est vous qui les accusez : vous leur cherchez des torts, vous exagérez ceux qu'ils ont, et vous seriez fâché de ne leur en pas trouver.

LE COMMANDEUR. C'est un chagrin que j'ai rarement.

LE PÈRE DE FAMILLE. Et ces femmes contre lesquelles vous obtenez un ordre?

LE COMMANDEUR. Il ne vous restait plus que d'en prendre aussi la défense. Allez, allez.

LE PERE DE FAMILLE. J'ai tort. Il y a des choses qu'il ne faut pas vouloir vous faire sentir, mon frère. Mais cette affaire me touchait d'assez près, ce me semble, pour que vous daignassiez m'en dire un mot.

LE COMMANDEUR. C'est moi qui ai tort, et vous avez toujours raison.

LE PERE DE FAMILLE. Non, monsieur le commandeur, vous ne ferez de moi ni un père dur et injuste, ni un homme ingrat et malfaisant. Je ne commettrai point une violence, parce qu'elle est de mon intérêt; je ne renoncerai point à mes espérances, parce qu'il est survenu des obstacles qui les éloignent, et je ne ferai point un désert de ma maison, parce qu'il s'y passe des choses qui me déplaisent comme à vous.

LE COMMANDEUR. Voilà qui est expliqué. Oh bien! conservez votre chère fille, aimez bien votre cher fils, laissez en paix les créatures qui le perdent; cela est trop sage pour qu'on s'y oppose; mais pour votre Germeuil, je vous avertis que nous ne pouvons plus loger, lui et moi, sous le même toit... Il n'y a point de milieu; il faut qu'il soit hors d'ici aujourd'hui, ou que j'en sorte demain.

LE PERE DE FAMILLE. Monsieur le commandeur, vous êtes le maître.

LE COMMANDEUR. Je m'en doutais. Vous seriez enchanté que je m'en allasse, n'est-ce pas? Mais je resterai: oui, je resterai, ne fût-ce que pour vous remettre sous le nez vos sottises et vous en faire honte. Je suis curieux de savoir ce que tout ceci deviendra.

ACTE IV.

SCÈNE I.

SAINT-ALBIN, seul.

(Il entre furieux.)

Tout est éclairci; le traître Germeuil est démasqué. Malheur à lui! malheur à lui! C'est lui qui a emmené Sophie; il l'a arrachée des bras de sa bonne. Je ne le quitte plus qu'il ne m'ait instruit. (*Il appelle.*) Philippe!

SCÈNE II.

SAINT-ALBIN, PHILIPPE.

PHILIPPE. Monsieur.

SAINT-ALBIN, *en donnant une lettre*. Portez cela.

PHILIPPE. A qui, monsieur?

SAINT-ALBIN. A Germeuil... (*Philippe va pour sortir; il s'arrête et revient sur ses pas.*) Je lui arrache l'aveu de son crime et le secret de sa retraite, et je cours partout où me conduira l'espoir de la retrouver. (*Il aperçoit Philippe, qui est resté.*) Tu n'es pas allé, revenu?

PHILIPPE. Monsieur...

SAINT-ALBIN. Eh bien?

PHILIPPE. N'y a-t-il rien là-dedans dont M. votre père soit fâché?

SAINT-ALBIN. Marchez.

SCÈNE III.

SAINT-ALBIN, seul.

Lui qui me doit tout!

SCÈNE IV.

CÉCILE, SAINT-ALBIN.

SAIT-ALBIN, *continuant*. Que j'ai cent fois défendu contre le commandeur!... A qui... (*En apercevant sa sœur.*) Malheureuse, à quel homme t'es-tu attachée!...

CÉCILE. Que dites-vous? qu'avez-vous? Mon frère, vous m'effrayez.

SAINT-ALBIN. Le perfide! le traître!... Elle allait dans la confiance qu'on la menait ici... Il a abusé de votre nom...

CÉCILE. Germeuil est innocent.

SAINT-ALBIN. Il a pu voir leurs larmes! entendre leurs cris! les arracher l'une à l'autre! Le barbare!

CÉCILE. Ce n'est point un barbare, c'est votre ami.

SAINT-ALBIN. Mon ami!... Je le voulais... Il n'a tenu qu'à lui de partager mon sort..., d'aller lui et moi, vous et Sophie...

CÉCILE. Qu'entends-je?... Vous lui auriez proposé...

SAINT-ALBIN. Que ne me dit-il pas! que ne m'opposa-t-il pas! avec quelle fausseté...

CÉCILE. C'est un homme d'honneur: oui, Saint-Albin, et c'est en l'accusant que vous achevez de m'en convaincre.

SAINT-ALBIN. Qu'osez-vous dire?... Tremblez, tremblez... Le défendre, c'est doubler ma fureur... Eloignez-vous.

CÉCILE. Non, mon frère; vous m'écouterez. Germeuil... Rendez-lui justice... Ne le connaissez-vous plus? un moment l'a-t-il pu changer?... Vous l'accusez! vous!... Homme injuste!

SAINT-ALBIN. Malheur à toi, s'il te reste de la tendresse!... Je pleure..., tu pleureras bientôt aussi.

CÉCILE, *avec terreur et d'une voix tremblante.* Vous avez un dessein?

SAINT-ALBIN. Par pitié pour vous, ne m'interrogez pas.

CÉCILE. Vous me haïssez?

SAINT-ALBIN. Je vous plains.

CÉCILE. Vous attendez mon père?

SAINT-ALBIN. Je le fuis, je fuis toute la terre.

CÉCILE. Je le vois. Vous voulez perdre Germeuil..., vous voulez me perdre... Eh bien! perdez-nous...; dites à mon père...

SAINT-ALBIN. Je n'ai plus rien à lui dire... Il sait tout.

CÉCILE. Ah ciel!

SCÈNE V.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, LE PÈRE DE FAMILLE.

(Saint-Albin marque d'abord de l'impatience à l'approche de son père: ensuite il reste immobile.)

LE PERE DE FAMILLE. Tu me fuis, et je ne peux t'abandonner!... Je n'ai plus de fils; et il te reste toujours un père!... Saint-Albin, pourquoi me fuyez-vous?... Je ne viens pas vous affliger davantage, et exposer mon autorité à de nouveaux mépris... Mon fils, mon ami, tu ne veux pas que je meure de chagrin... Nous sommes seuls. Voici ton père. Voilà ta sœur. Elle pleure, et mes larmes attendent les tiennes pour s'y mêler... Que ce moment sera doux, si tu veux! Vous avez perdu celle que vous aimiez, et vous l'avez perdue par la perfidie d'un homme qui vous est cher.

SAINT-ALBIN, *en levant les yeux au ciel, avec fureur.* Ah!

LE PERE DE FAMILLE. Triomphez de vous et de lui. Domptez une passion qui vous dégrade. Montrez-vous digne de moi... Saint-Albin, rendez-moi mon fils. (*Saint-Albin s'éloigne. On voit qu'il voudrait*

répondre aux sentiments de son père, et qu'il ne le peut pas. Le père de famille suit son fils, en lui criant avec violence :) Rends-moi mon fils... Rends-moi mon fils. (*Saint-Albin va s'appuyer contre le mur, élevant ses mains et cachant sa tête entre ses bras.*) Il ne me répond rien. Ma voix n'arrive plus jusqu'à son cœur. Une passion insensée l'a fermé. Elle a tout détruit. Il est devenu stupide et féroce. (*Il se renverse dans un fauteuil et dit :*) O père malheureux! Le ciel m'a frappé. Il me punit dans cet objet de ma faiblesse... J'en mourrai... Cruels enfants! c'est mon souhait..., c'est le vôtre...

CÉCILE, *s'approchant de son père en sanglotant.* Ah! mon père.

LE PÈRE DE FAMILLE. Consolez-vous... Vous ne verrez pas longtemps mon chagrin...

CÉCILE, *avec douleur, et saisissant la main de son père.* Si vous abandonnez vos enfants, que voulez-vous qu'ils deviennent?

LE PÈRE DE FAMILLE, *après un moment de silence.* Cécile, j'avais des vues sur vous... Germeuil... Je disais, en vous regardant tous les deux : voilà celui qui fera le bonheur de ma fille... Elle relèvera la famille de mon ami.

CÉCILE, *surprise.* Qu'ai-je entendu!

SAINT-ALBIN, *se retournant avec fureur.* Il aurait épousé ma sœur! Je l'appellerais mon frère! lui!

LE PÈRE DE FAMILLE. Tout m'accable à la fois... Il n'y faut plus penser.

SCÈNE VI.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, LE PÈRE DE FAMILLE, GERMEUIL.

SAINT-ALBIN. Le voilà; le voilà. Sortez, sortez tous.

CÉCILE, *en courant au-devant de Germeuil.* Germeuil, arrêtez. N'approchez pas. Arrêtez.

LE PÈRE DE FAMILLLE, *en saisissant son fils par le milieu du corps, et l'entraînant hors de la salle.* Saint-Albin!... Mon fils!...

(Germeuil s'avance, d'une démarche ferme et tranquille. Saint-Albin, avant que de sortir, détourne la tête, et fait signe à Germeuil.)

SCÈNE VII.

CÉCILE, GERMEUIL.

CÉCILE. Suis-je assez malheureuse!

SCÈNE VIII.

CÉCILE, GERMEUIL, LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE PÈRE DE FAMILLE, *rentrant, rencontre le commandeur sur le fond de la salle.* Mon frère, dans un moment je suis à vous.

LE COMMANDEUR. C'est-à-dire que vous ne voulez pas de moi dans celui-ci. Serviteur.

SCÈNE IX.

CÉCILE, GERMEUIL, LE PÈRE DE FAMILLE.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à Germeuil.* La division et le trouble sont dans ma maison, et c'est vous qui les causez... Germeuil, je suis mécontent. Je ne vous reprocherai point ce que j'ai fait pour vous. Vous le voudriez peut-être : mais, après la confiance que je vous ai marquée aujourd'hui, je ne daterai pas de plus loin, je m'attendais à autre chose de votre part... Mon fils médite un rapt; il vous le confie, et vous me le laissez ignorer. Le commandeur forme un autre projet odieux; il vous le confie, et vous me le laissez ignorer.

GERMEUIL. Ils l'avaient exigé.

LE PÈRE DE FAMILLE. Avez-vous dû le promettre?... Cependant cette fille disparaît, et vous êtes convaincu de l'avoir emmenée... Qu'est-elle devenue?... Que faut-il que j'augure de votre silence? Mais je ne vous presse pas de répondre. Il y a dans cette conduite une obscurité qu'il ne me convient pas de percer. Quoi qu'il en soit, je m'intéresse à cette fille, et je veux qu'elle se retrouve. Cécile, je ne compte plus sur la consolation que j'espérais trouver parmi vous. Je pressens les chagrins qui attendent ma vieillesse, et je veux vous épargner la douleur d'en être témoins. Je n'ai rien négligé, je crois, pour votre bonheur, et j'apprendrai avec joie que mes enfants sont heureux.

SCÈNE X.

CÉCILE, GERMEUIL.

(Cécile se jette dans un fauteuil, et penche tristement sa tête sur ses mains.)

GERMEUIL. Je vois votre inquiétude, et j'attends vos reproches.

CÉCILE. Je suis désespérée... Mon frère en veut à votre vie.

GERMEUIL. Sa lettre ne signifie rien. Il se croit offensé; mais je suis innocent et tranquille.

CÉCILE. Pourquoi vous ai-je cru? que n'ai-je suivi mon pressentiment!... Vous avez entendu mon père.

GERMEUIL. Votre père est un homme juste, et je n'en crains rien.

CÉCILE. Il vous aimait, il vous estimait.

GERMEUIL. S'il eut ces sentiments, je les recouvrerai.

CÉCILE. Vous auriez fait le bonheur de sa fille... Cécile eût relevé la famille de son ami.

GERMEUIL. Ciel! qu'entends-je?

CÉCILE. Mon père!... Je n'osais lui ouvrir mon cœur... Désolé qu'il était de la passion de mon frère, je craignais d'ajouter à sa peine... Pouvais-je penser que, malgré l'opposition, la haine du commandeur... Ah! Germeuil, c'est à vous qu'il me destinait.

GERMEUIL. Et vous m'aimiez!... Mais j'ai fait ce que je devais... Quelles qu'en soient les suites, je ne me repentirai point du parti que j'ai pris... Mademoiselle, il faut que vous sachiez tout.

CÉCILE. Qu'est-il encore arrivé?

GERMEUIL. Cette femme.

CÉCILE. Qui?

GERMEUIL. Cette bonne Sophie...

CÉCILE. Eh bien?

GERMEUIL. Est assise à la porte de la maison. Les gens sont assemblés autour d'elle. Elle demande à entrer, à parler.

CÉCILE, *se levant avec précipitation et courant pour sortir.* Ah Dieu! je cours...

GERMEUIL. Où?

CÉCILE. Me jeter aux pieds de mon père.

GERMEUIL. Arrêtez; songez...

CÉCILE. Non, monsieur.

GERMEUIL. Ecoutez-moi.

CÉCILE. Je n'écoute plus.

GERMEUIL. Cécile!... Mademoiselle!...

CÉCILE. Que voulez-vous de moi?

GERMEUIL. J'ai pris mes mesures. On retient cette femme. Elle n'entrera pas; et quand on l'introduirait, si on ne la conduit pas au commandeur, que dira-t-elle aux autres qu'ils ignorent?

CÉCILE. Non, monsieur, je ne veux pas être exposée davantage. Mon père saura tout. Mon père est bon; il verra mon innocence, il connaîtra le motif de votre conduite, et j'obtiendrai mon pardon et le vôtre.

GERMEUIL. Et cette infortunée, à qui vous avez accordé un asile?... Après l'avoir reçue, en disposerez-vous sans la consulter?

CÉCILE. Mon père est bon.

SCÈNE XI.

CÉCILE, GERMEUIL, SAINT-ALBIN.

(Saint-Albin entre à pas lents; il a l'air sombre et farouche, la tête basse, les bras croisés, et le chapeau renfoncé sur les yeux.)

GERMEUIL, *à Cécile.* Voilà votre frère.

CÉCILE *se jette entre Germeuil et lui, et s'écrie :* Saint-Albin!... Germeuil!

SAINT-ALBIN, *à Germeuil.* Je vous croyais seul, monsieur.

CÉCILE. Germeuil, c'est votre ami, c'est mon frère.

GERMEUIL. Mademoiselle, je ne l'oublierai pas.

SAINT-ALBIN, *en se jetant dans un fauteuil.* Sortez ou restez, je ne vous quitte plus.

CÉCILE, *à Saint-Albin.* Insensé!... ingrat!... qu'avez-vous résolu?... Vous ne savez pas...

SAINT-ALBIN. Je ne sais que trop!

CÉCILE. Vous vous trompez.

SAINT-ALBIN, *en se levant.* Laissez-moi, laissez-nous... (*S'adressant à Germeuil, en portant la main à son épée.*) Germeuil!...

CÉCILE, *se tournant en face de son frère, lui crie :* O Dieu!... Arrêtez... Apprenez... Sophie...

SAINT-ALBIN. Eh bien, Sophie?

CÉCILE. Que vais-je lui dire?...

SAINT-ALBIN. Qu'en a-t-il fait? Parlez, parlez.

CÉCILE. Ce qu'il en a fait?... Il l'a dérobée à vos fureurs..., il l'a dérobée aux poursuites du commandeur... Il l'a conduite ici... Il a fallu la recevoir... Elle est ici, et elle y est malgré moi... (*En sanglotant et en pleurant.*) Allez maintenant, courez lui plonger votre épée dans le sein.

SAINT-ALBIN. O ciel! puis-je le croire! Sophie est ici!... Et c'est lui!... c'est vous! Ah! mon ami! ah! ma sœur! Je suis un malheureux, je suis un insensé. Cécile, Germeuil, je vous dois tout... Me pardonnerez-vous?... Oui, vous êtes justes; vous aimez aussi; vous vous mettrez à ma place, et vous me pardonnerez...

CÉCILE. Mais Sophie a su le projet que vous avez fait de l'enlever; elle pleure, elle se désespère.

SAINT-ALBIN. Elle me méprise, elle me hait. Cécile, voulez-vous vous venger? voulez-vous m'accabler sous le poids de mes torts? mettez le comble à vos bontés. Que je la voie..., que je la voie un instant.

CÉCILE. Qu'osez-vous me demander?

SAINT-ALBIN. Ma sœur, il faut que je la voie. Il le faut.

CÉCILE. Y pensez-vous?

SAINT-ALBIN. Cécile!

CÉCILE. Et mon père? Et le commandeur?

SAINT-ALBIN. Et que m'importe?... Il faut que je la voie, et j'y cours.

GERMEUIL. Arrêtez.

CÉCILE. Germeuil!

GERMEUIL. Mademoiselle, il faut appeler.

CÉCILE. Oh! la cruelle complaisance!

(Germeuil sort pour appeler.)

SCÈNE XII.

CÉCILE, SAINT-ALBIN.

(Saint-Albin saisit la main de Cécile et la baise avec transport.)

SCÈNE XIII.

Mlle CLAIRET, GERMEUIL, CÉCILE, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN, *embrassant son ami.* Je vais la revoir!

CÉCILE, *après avoir parlé bas à Mlle Clairet, continue haut et d'un ton chagrin.* Conduisez-la. Prenez bien garde.

GERMEUIL, *à Mlle Clairet qui sort.* Ne perdez pas de vue le commandeur.

SCÈNE XIV.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, GERMEUIL.

SAINT-ALBIN. Je vais revoir Sophie! (*Il s'avance, en écoutant du côté où Sophie doit entrer, et il dit :*) J'entends ses pas... Elle approche... Je tremble... Je frissonne... Il semble que mon cœur veuille s'échapper de moi, et qu'il craigne d'aller au-devant d'elle... Je n'oserai lever les yeux... Je ne pourrai jamais lui parler.

SCÈNE XV.

CÉCILE, GERMEUIL, SAINT-ALBIN, SOPHIE, Mlle CLAIRET, dans l'antichambre, à l'entrée de la salle.

SOPHIE, *apercevant Saint-Albin, court effrayée se jeter entre les bras de Cécile, et s'écrie :* Mademoiselle!

SAINT-ALBIN, *la suivant.* Sophie!

(Cécile tient Sophie entre ses bras, et la serre avec tendresse.)

GERMEUIL, *appelant.* Mlle Clairet?

Mlle CLAIRET, *du dedans.* J'y suis.

SCÈNE XVI.

SOPHIE, CÉCILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

CÉCILE, *à Sophie.* Ne craignez rien. Rassurez-vous. Asseyez-vous.

(Sophie s'assied. Cécile et Germeuil se retirent au fond du théâtre, où ils demeurent spectateurs de ce qui se passe entre Sophie et Saint-Albin. Germeuil a l'air sérieux et rêveur. Il regarde quelquefois tristement Cécile, qui, de son côté, montre du chagrin, et de temps en temps de l'inquiétude.)

SAINT-ALBIN, *à Sophie, qui a les yeux baissés et le maintien sévère.* C'est vous! c'est vous! Je vous recouvre... Sophie!... O ciel! quelle sévérité! quel silence!... Sophie, ne me refusez pas un regard... J'ai tant souffert!... dites un mot à cet infortuné...

SOPHIE, *sans le regarder.* Le méritez-vous?

SAINT-ALBIN. Demandez-leur.

SOPHIE. Qu'est-ce qu'on m'apprendra? N'en sais-je pas assez? Où suis-je? Que fais-je? Qui est-ce qui m'y a conduite? Qui m'y retient?... Monsieur, qu'avez-vous résolu de moi?

SAINT-ALBIN. De vous aimer, de vous posséder, d'être à vous malgré toute la terre, malgré vous.

SOPHIE. Vous me montrez bien le mépris qu'on fait des malheureux. On les compte pour rien. On se croit tout permis avec eux. Mais, monsieur, j'ai des parents aussi.

SAINT-ALBIN. Je les connaîtrai. J'irai. J'embrasserai leurs genoux; et c'est d'eux que je vous obtiendrai.

SOPHIE. Ne l'espérez pas. Ils sont pauvres, mais ils ont de l'honneur... Monsieur, rendez-moi à mes parents. Rendez-moi à moi-même. Renvoyez-moi.

SAINT-ALBIN. Demandez plutôt ma vie : elle est à vous.

SOPHIE. O Dieu! que vais-je devenir! (*A Cécile et à Germeuil, d'un ton désolé et suppliant.*) Monsieur!... Mademoiselle!... (*Se tournant vers Saint-Albin.*) Monsieur, renvoyez-moi... Renvoyez-moi... Homme cruel, faut-il tomber à vos pieds? M'y voilà.

(Elle se jette aux pieds de Saint-Albin.)

SAINT-ALBIN *tombe aux siens en la relevant, et dit :* Vous à mes pieds! C'est à moi à me jeter, à mourir aux vôtres.

SOPHIE, *relevée.* Vous êtes sans pitié... Oui, vous

êtes sans pitié... Vil ravisseur, que t'ai-je fait? Quel droit as-tu sur moi?... Je veux m'en aller... Qui est-ce qui osera m'arrêter?... Vous m'aimez?... Vous m'avez aimée?... Vous?

SAINT-ALBIN. Qu'ils le disent.

SOPHIE. Vous avez résolu ma perte... Oui, vous l'avez résolue, et vous l'achèverez... Ah! Sergi.

(En disant ce mot avec douleur, elle se laisse aller dans un fauteuil : elle détourne son visage de Saint-Albin, et se met à pleurer.)

SAINT-ALBIN. Vous détournez vos yeux de moi!... Vous pleurez! Ah! j'ai mérité la mort... Malheureux que je suis! Qu'ai-je voulu? Qu'ai-je dit? Qu'ai-je osé? Qu'ai-je fait?

SOPHIE, *à elle-même*. Pauvre Sophie, à quoi le ciel t'a réservée! La misère m'arrache d'entre les bras d'une mère... J'arrive ici avec un de mes frères... Nous y venions chercher de la commisération, et nous n'y rencontrons que le mépris et la dureté... Parce que nous sommes pauvres, on nous méconnaît, on nous repousse... Mon frère me laisse... Je reste seule... Une bonne femme voit ma jeunesse et prend pitié de mon abandon... Mais une étoile qui veut que je sois malheureuse, conduit cet homme-là sur mes pas, et l'attache à ma perte!... J'aurai beau pleurer... Ils veulent me perdre, et ils me perdront... Si ce n'est celui-ci, ce sera son oncle. (*Elle se lève.*) Eh! que me veut cet oncle?... Pourquoi me poursuit-il aussi? Est-ce moi qui ai appelé son neveu?... Le voilà; qu'il parle, qu'il s'accuse lui-même. Homme trompeur, homme ennemi de mon repos, parlez...

SAINT-ALBIN. Mon cœur est innocent. Sophie, ayez pitié de moi... Pardonnez-moi.

SOPHIE. Qui s'en serait méfié?... Il paraissait si tendre et si bon!... Je le croyais doux...

SAINT-ALBIN. Sophie, pardonnez-moi.

SOPHIE. Que je vous pardonne!

SAINT-ALBIN. Sophie!

(Il veut lui prendre la main.)

SOPHIE. Retirez-vous. Je ne vous aime plus, je ne vous estime plus. Non.

SAINT-ALBIN. O Dieu! que vais-je devenir?... Ma sœur, Germeuil, parlez; parlez pour moi... Sophie, pardonnez-moi.

SOPHIE. Non. (*Cécile et Germeuil s'approchent.*)

CÉCILE, *à Sophie*. Mon enfant!

GERMEUIL, *à Sophie*. C'est un homme qui vous adore.

SOPHIE. Eh bien! qu'il me le prouve; qu'il me défende contre son oncle; qu'il me rende à mes parents; qu'il me renvoie, et je lui pardonne.

SCÈNE XVII.

GERMEUIL, CÉCILE, SAINT-ALBIN, SOPHIE, Mlle CLAIRET.

Mlle CLAIRET, *à Cécile*. Mademoiselle, on vient, on vient.

GERMEUIL. Sortons tous.

(Cécile, Sophie et Mlle Clairet entrent dans un appartement; Saint-Albin et Germeuil dans un autre.)

SCÈNE XVIII.

LE COMMANDEUR, Mme HÉBERT, DESCHAMPS.

(Le commandeur entre brusquement, Mme Hébert et Deschamps le suivent.)

Mme HÉBERT, *en montrant Deschamps*. Oui, monsieur, c'est lui; c'est lui qui accompagnait le méchant qui me l'a ravie; je l'ai reconnu tout d'abord.

LE COMMANDEUR. Coquin! à quoi tient-il que je n'envoie chercher un commissaire, pour t'apprendre ce que l'on gagne à se prêter à des forfaits!

DESCHAMPS. Monsieur, ne me perdez pas; vous me l'avez promis.

LE COMMANDEUR. Eh bien! elle est donc ici?

DESCHAMPS. Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR, *à part*. Elle est ici, ô commandeur, et tu ne l'as pas deviné! (*A Deschamps.*) Et c'est dans l'appartement de ma nièce?

DESCHAMPS. Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR. Et le coquin qui suivait le carrosse, c'est toi?

DESCHAMPS. Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR. Et l'autre qui était dedans, c'est Germeuil?

DESCHAMPS. Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR. Germeuil!

Mme HÉBERT. Il vous l'a déjà dit.

LE COMMANDEUR, *à part*. Oh! pour le coup, je les tiens.

Mme HÉBERT. Monsieur, quand ils l'ont emmenée, elle me tendait les bras, et elle me disait : « Adieu, ma bonne, je ne vous verrai plus; priez pour moi. » Monsieur, que je la voie, que je lui parle, que je la console.

LE COMMANDEUR. Cela ne se peut... (*A part.*) Quelle découverte!

Mme HÉBERT. Sa mère et son frère me l'ont confiée. Que leur répondrai-je, quand ils me la redemanderont? Monsieur, qu'on me la rende, ou qu'on m'enferme avec elle.

LE COMMANDEUR, *à lui-même*. Cela sera, je l'espère. (*A Mme Hébert.*) Mais pour le présent, allez, allez vite, et surtout ne reparaissez plus. Si l'on vous aperçoit, je ne réponds de rien.

Mme HÉBERT. Mais on me la rendra, et je puis y compter?

LE COMMANDEUR. Oui, oui; comptez et partez.

SCÈNE XIX.

LE COMMANDEUR, DESCHAMPS.

DESCHAMPS, *à part, en voyant sortir Mme Hébert*. Que maudits soient la vieille et le portier qui l'a laissée passer!

LE COMMANDEUR, *à Deschamps*. Et toi, maraud!... va..., conduis cette femme chez elle..., et songe que, si l'on découvre qu'elle m'a parlé... ou si elle remonte ici, je te fais pendre.

DESCHAMPS, *en s'en allant*. Oui, monsieur.

SCÈNE XX.

LE COMMANDEUR, seul.

La maîtresse de mon neveu dans l'appartement de ma nièce!... Quelle découverte!... Je me doutais bien que les valets étaient mêlés là-dedans. On allait, on venait, on se faisait des signes, on se parlait bas. Tantôt on me suivait, tantôt on m'évitait... Il y a là une femme de chambre qui ne me quitte non plus que mon ombre... Voilà donc la cause de tous ces mouvements auxquels je n'entendais rien... Commandeur, cela doit vous apprendre à ne jamais rien négliger. Il y a toujours quelque chose à savoir où l'on fait du bruit... S'ils empêchaient cette vieille d'entrer, ils en avaient de bonnes raisons... Les coquins!... Mais j'ai mon ordre... Ils me l'ont rendu... Oh! pour cette fois, il me servira. Dans un moment, je tombe sur eux, je me saisis de la créature, je chasse le coquin qui a tramé tout ceci..., je romps à la fois deux mariages... Ma nièce, ma prude nièce s'en ressouviendra, je l'es-

père... Et le bon homme, j'aurai mon tour avec lui... Je me venge du père, du fils, de la fille, de son ami... O commandeur, quelle journée pour toi!

ACTE V.

SCÈNE I.

CÉCILE, Mlle CLAIRET.

CÉCILE. Je meurs d'inquiétude et de crainte... Deschamps a-t-il reparu?

Mlle CLAIRET. Non, mademoiselle.

CÉCILE. Où peut-il être allé?

Mlle CLAIRET. Je n'ai pu le savoir.

CÉCILE. Que s'est-il passé?

Mlle CLAIRET. D'abord il s'est fait beaucoup de mouvement et de bruit. Je ne sais combien ils étaient. Ils allaient et venaient. Tout à coup le mouvement et le bruit ont cessé. Alors, je me suis avancée sur la pointe des pieds, et j'ai écouté de toutes mes oreilles; mais il ne me parvenait que des mots sans suite. J'ai seulement entendu M. le commandeur qui criait d'un ton menaçant : un commissaire.

CÉCILE. Quelqu'un l'aurait-il aperçue?

Mlle CLAIRET. Non, mademoiselle.

CÉCILE. Deschamps aurait-il parlé?

Mlle CLAIRET. C'est autre chose. Il est parti comme un éclair.

CÉCILE. Et mon oncle?

Mlle CLAIRET. Je l'ai vu. Il gesticulait. Il se parlait à lui-même. Il avait tous les signes de cette gaieté méchante que vous lui connaissez.

CÉCILE. Où est-il?

Mlle CLAIRET. Il est sorti seul, et à pied.

CÉCILE. Allez.... Courez.... Attendez le retour de mon oncle... Ne le perdez pas de vue... Il faut trouver Deschamps... Il faut savoir ce qu'il a dit. (*Mlle Clairet sort; Cécile la rappelle et lui dit :*) Sitôt que Germeuil sera rentré, dites-lui que je suis ici.

SCÈNE II.

CÉCILE, seule.

Où en suis-je réduite!... Ah, Germeuil!... Le trouble me suit...

SCÈNE III.

SAINT-ALBIN, CÉCILE.

CÉCILE, *à elle-même.* Tout semble me menacer... Tout m'effraye.... (*A Saint-Albin, allant à lui.*) Mon frère, Deschamps a disparu. On ne sait ni ce qu'il a dit, ni ce qu'il est devenu. Le commandeur est sorti en secret, et seul... Il se forme un orage. Je le vois. Je le sens. Je ne veux pas l'attendre.

SAINT-ALBIN. Après ce que vous avez fait pour moi, m'abandonnerez-vous?

CÉCILE. J'ai mal fait. J'ai mal fait... Cette enfant ne veut plus rester; il faut la laisser aller. Mon père a vu mes alarmes. Plongé dans la peine et délaissé par ses enfants, que voulez-vous qu'il pense, sinon que la honte de quelque action indiscrète leur fait éviter sa présence, et négliger sa douleur?... Il faut s'en rapprocher. Germeuil est perdu dans son esprit; Germeuil, qu'il avait résolu... Mon frère, vous êtes généreux; n'exposez pas plus longtemps votre ami, votre sœur, la tranquillité et les jours de mon père.

SAINT-ALBIN. Non; il est dit que je n'aurai pas un instant de repos.

CÉCILE. Si cette femme avait pénétré!... Si le commandeur savait!... Je n'y pense pas sans frémir... Avec quelle vraisemblance et quel avantage il nous attaquerait! Quelles couleurs il pourrait donner à notre conduite! et cela, dans un moment où l'âme de mon père est ouverte à toutes les impressions qu'on y voudra jeter.

SAINT-ALBIN. Où est Germeuil?

CÉCILE. Il craint pour vous. Il craint pour moi. Il est allé chez cette femme...

SCÈNE IV.

CÉCILE, SAINT-ALBIN, Mlle CLAIRET.

Mlle CLAIRET *se montre sur le fond, et leur crie :* Le commandeur est rentré.

SCÈNE V.

CÉCILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

GERMEUIL. Le commandeur sait tout.

CÉCILE ET SAINT-ALBIN, *avec effroi.* Le commandeur sait tout!

GERMEUIL. Cette femme a pénétré. Elle a reconnu Deschamps. Les menaces du commandeur ont intimidé celui-ci, et il a tout dit.

CÉCILE. Ah ciel!

SAINT-ALBIN. Que vais-je devenir?

CÉCILE. Que dira mon père?

GERMEUIL. Le temps presse. Il ne s'agit pas de se plaindre. Si nous n'avons pu ni écarter, ni prévenir le coup qui nous menace, du moins qu'il nous trouve rassemblés et prêts à le recevoir.

CÉCILE. Ah! Germeuil, qu'avez-vous fait?

GERMEUIL. Ne suis-je pas assez malheureux?

SCÈNE VI.

CÉCILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL, Mlle CLAIRET.

Mlle CLAIRET *traverse la scène, et leur crie :* Voici le commandeur.

SCÈNE VII.

GERMEUIL, SAINT-ALBIN, CÉCILE.

GERMEUIL. Il faut nous retirer.

CÉCILE. Non, j'attendrai mon père.

SAINT-ALBIN. Ciel! qu'allez-vous faire?

GERMEUIL. Allons, mon ami.

SAINT-ALBIN. Allons sauver Sophie.

CÉCILE. Vous me laissez!

SCÈNE VIII.

CÉCILE, seule, va, vient, et dit :

Je ne sais que devenir... (*Elle se tourne vers le fond de la salle en criant :*) Germeuil!... Saint-Albin!... O mon père, que vous répondrai-je?... que vous répondrai-je?... que dirai-je à mon oncle?... Mais le voici... Prenons mon ouvrage..., cela me dispensera du moins de le regarder.

SCÈNE IX.

LE COMMANDEUR, Mlle CLAIRET, CÉCILE.

(Le commandeur entre, poursuivant mademoiselle Clairet qui entre dans le salon, et lui ferme la porte au nez.)

SCÈNE X.

CÉCILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR. Ma nièce, tu as là une femme de chambre bien alerte... On ne saurait faire un pas sans la rencontrer.... Mais te voilà, toi, bien rêveuse et bien délaissée!... Il me semble que tout commence à se rasseoir ici.

CÉCILE, *en bégayant.* Oui..., je crois... que... Ah!

LE COMMANDEUR, *appuyé sur sa canne, et debout devant elle.* La voix et les mains te tremblent... C'est une cruelle chose que le trouble!... Ton frère me paraît un peu remis... Voilà comme ils sont tous! d'abord c'est un désespoir où il ne s'agit de rien moins que de se noyer ou de se pendre. Tournez la main, pst, ce n'est plus cela... Je me trompe fort, ou il n'en serait pas de même de toi : si ton cœur se prend une fois, cela durera.

CÉCILE, *parlant à son ouvrage.* Encore!

LE COMMANDEUR, *ironiquement.* Ton ouvrage va mal!

CÉCILE, *tristement.* Fort mal.

LE COMMANDEUR. Comment Germeuil et ton frère sont-ils maintenant?... Assez bien, ce me semble... Cela s'est apparemment éclairci?... Tout s'éclaircit à la fin; et puis on est si honteux de s'être mal conduit!.... Tu ne sais pas cela, toi qui as toujours été si réservée, si circonspecte!

CÉCILE, *à part.* Je n'y tiens plus. (*Elle se lève.*) J'entends, je crois, mon père.

LE COMMANDEUR. Non, tu n'entends rien... C'est un étrange homme que ton père. Toujours occupé, sans savoir de quoi. Personne, comme lui, n'a le talent de regarder et de ne rien voir... Mais revenons à l'ami Germeuil... Quand tu n'es pas avec lui, tu n'es pas trop fâchée qu'on t'en parle... Je n'ai pas changé d'avis sur son compte, au moins.

CÉCILE. Mon oncle!...

LE COMMANDEUR. Ni toi non plus, n'est-ce pas?... Je lui découvre tous les jours quelque qualité, et je ne l'ai jamais si bien connu... C'est un garçon surprenant... (*Cécile se lève encore.*) Mais tu es bien pressée?

CÉCILE. Il est vrai.

LE COMMANDEUR. Qu'as-tu qui t'appelle?

CÉCILE. J'attendais mon père; il tarde à venir, et j'en suis inquiète.

SCÈNE XI.

LE COMMANDEUR, seul.

Inquiète! je te conseille de l'être. Tu ne sais pas ce qui t'attend... Tu auras beau pleurer, gémir, soupirer; il faudra se séparer de l'ami Germeuil... Un ou deux ans de couvent seulement... Mais le bonhomme ne vient point...

SCÈNE XII.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *voyant entrer le père de famille.* Ah! le voici. Arrivez donc, arrivez donc.

SCÈNE XIII.

LE COMMANDEUR, LE PÈRE DE FAMILLE, Mlle CLAIRET.

(Mademoiselle Clairet entr'ouvre la porte du salon, passe la tête, et écoute.)

LE PERE DE FAMILLE. Et qu'avez-vous de si pressé à me dire?

LE COMMANDEUR. Vous l'allez savoir... Mais attendez un moment. (*Il s'avance doucement au fond de la salle, et dit à la femme de chambre, qu'il surprend au guet:*) Mademoiselle, approchez; ne vous gênez pas; vous entendrez mieux.

(Mademoiselle Clairet se retire et pousse la porte.)

SCÈNE XIV.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE PERE DE FAMILLE. Qu'est-ce qu'il y a? A qui parlez-vous?

LE COMMANDEUR. Je parle à la femme de chambre de votre fille, qui nous écoute.

LE PERE DE FAMILLE. Voilà l'effet de la méfiance que vous avez semée entre vous et mes enfants. Vous les avez éloignés de moi, et vous les avez mis en société avec leurs gens.

LE COMMANDEUR. Non, mon frère, ce n'est pas moi qui les ai éloignés de vous; c'est la crainte que leurs démarches ne fussent éclairées de trop près. S'ils sont, pour parler comme vous, en société avec leurs gens, c'est par le besoin qu'ils ont eu de quelqu'un qui les servît dans leur mauvaise conduite. Entendez-vous, mon frère?... Vous ne savez pas ce qui se passe autour de vous. Tandis que vous dormez dans une sécurité qui n'a point d'exemple, ou que vous vous abandonnez à une tristesse inutile, le désordre s'est établi dans votre maison. Il a gagné de toute part, et les valets, et les enfants, et leurs entours... Il n'y eut jamais ici de subordination; il n'y a plus ni décence ni mœurs.

LE PERE DE FAMILLE. Ni mœurs!

LE COMMANDEUR. Ni mœurs.

LE PERE DE FAMILLE. Monsieur le commandeur, expliquez-vous.

LE COMMANDEUR. Du caractère faible dont vous êtes, je n'espère pas que vous en conceviez le ressentiment vif et profond qui conviendrait à un père. N'importe, j'aurai fait ce que j'ai dû, et les suites en retomberont sur vous seul.

LE PERE DE FAMILLE. Vous m'effrayez. Qu'est-ce donc qu'ils ont fait?

LE COMMANDEUR. Ce qu'ils ont fait? De belles choses! Ecoutez, écoutez.

LE PERE DE FAMILLE. J'attends.

LE COMMANDEUR. Cette petite fille, dont vous êtes si fort en peine...

LE PERE DE FAMILLE. Eh bien?

LE COMMANDEUR. Où croyez-vous qu'elle soit?

LE PERE DE FAMILLE. Je ne sais.

LE COMMANDEUR. Vous ne savez?... Sachez donc qu'elle est chez vous.

LE PÈRE DE FAMILLE. Chez moi!

LE COMMANDEUR. Chez vous; oui, chez vous... Et qui croyez-vous qui l'y ait introduite?

LE PERE DE FAMILLE. Germeuil?

LE COMMANDEUR. Et celle qui l'a reçue?

LE PERE DE FAMILLE. Mon frère, arrêtez... Cécile..., ma fille!...

LE COMMANDEUR. Oui, Cécile; oui, votre fille a reçu chez elle la maîtresse de son frère. Cela est honnête; qu'en pensez-vous?

LE PERE DE FAMILLE. Ah!

LE COMMANDEUR. Ce Germeuil reconnaît d'une étrange manière les obligations qu'il vous a.

LE PERE DE FAMILLE. Ah! Cécile, Cécile! où sont les principes que vous a inspirés votre mère?

LE COMMANDEUR. La maîtresse de votre fils chez vous, dans l'appartement de votre fille! Jugez, jugez.

LE PERE DE FAMILLE. Ah, Germeuil!... Ah, mon fils!... Que je suis malheureux! quel sera le reste de ma vie? qui adoucira les peines de mes dernières années? qui me consolera?

LE COMMANDEUR. Quand je vous disais: « Veillez sur votre fille; votre fils se dérange; vous avez chez vous un coquin », j'étais un homme dur, méchant, importun.

LE PERE DE FAMILLE. J'en mourrai, j'en mourrai. Et qui chercherai-je autour de moi?... Ah ciel! ah ciel! (*Il pleure.*)

LE COMMANDEUR. Vous avez négligé mes conseils; vous avez ri.

LE PERE DE FAMILLE. Non, mes enfants ne sont pas tombés dans les égarements que vous leur re-

prochez : ils sont innocents. Je ne croirai point qu'ils se soient avilis, qu'ils m'aient oublié jusque-là... Saint-Albin!... Cécile!... Germeuil!... Où sont-ils?... S'ils peuvent vivre sans moi, je ne peux vivre sans eux... J'ai voulu les quitter... Moi les quitter!... Qu'ils viennent..., qu'ils viennent tous se jeter à mes pieds.

LE COMMANDEUR. Homme pusillanime, n'avez-vous point de honte?

LE PÈRE DE FAMILLE. Qu'ils viennent... Qu'ils s'accusent... Qu'ils se repentent...

LE COMMANDEUR. Non; je voudrais qu'ils fussent cachés quelque part, et qu'ils vous entendissent.

LE PÈRE DE FAMILLE. Et qu'entendraient-ils qu'ils ne sachent?

LE COMMANDEUR. Et dont ils n'abusent.

LE PÈRE DE FAMILLE. Il faut que je les voie, et que je leur pardonne, ou que je les haïsse.

LE COMMANDEUR. Eh bien! voyez-les. Pardonnez-leur. Aimez-les, et qu'ils soient à jamais votre tourment et votre honte. Je m'en irai si loin, que je n'entendrai parler ni d'eux, ni de vous.

SCÈNE XV.

LE COMMANDEUR, LE PÈRE DE FAMILLE, Mme HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS.

LE COMMANDEUR, *apercevant Mme Hébert.* Femme maudite! (*A Deschamps.*) Et toi, coquin, que fais-tu ici?

Mme HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS, *au commandeur.* Monsieur!

LE COMMANDEUR, *à Mme Hébert.* Que venez-vous chercher? Retournez-vous-en. Je sais ce que je vous ai promis, et je vous tiendrai parole.

Mme HÉBERT. Monsieur... Vous voyez ma joie... Sophie...

LE COMMANDEUR. Allez, vous dis-je.

M. LE BON. Monsieur, monsieur, écoutez-la.

Mme HÉBERT. Ma Sophie... Mon enfant... n'est pas ce qu'on pense... M. Le Bon... parlez... je ne puis...

LE COMMANDEUR, *à M. Le Bon.* Est-ce que vous ne connaissez pas ces femmes-là, et les contes qu'elles savent faire? M. Le Bon, à votre âge, vous donnez là-dedans?

Mme HÉBERT, *au père de famille.* Monsieur, elle est chez vous.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à part et douloureusement.* Il est donc vrai!

Mme HÉBERT. Je ne demande pas qu'on m'en croie... Qu'on la fasse venir.

LE COMMANDEUR. Ce sera quelque parente de ce Germeuil.

(Ici on entend, au-dedans, du bruit, du tumulte, des cris confus.)

LE PÈRE DE FAMILLE. J'entends du bruit.

LE COMMANDEUR. Ce n'est rien.

SCÈNE XVI.

LE COMMANDEUR, LE PÈRE DE FAMILLE, Mme HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS, CÉCILE.

CÉCILE, *au dedans.* Philippe, appelez mon père.

SCÈNE XVII.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, Mme HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS.

LE PÈRE DE FAMILLE. C'est la voix de ma fille.

Mme HÉBERT, *au père de famille.* Monsieur, faites venir mon enfant.

SCÈNE XVIII.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, Mme HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN, *au dedans.* N'approchez pas. Sur votre vie, n'approchez pas.

SCÈNE XIX.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, Mme HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS.

Mme HÉBERT ET M. LE BON, *au père de famille.* Monsieur, accourez.

LE COMMANDEUR, *au père de famille.* Ce n'est rien, vous dis-je.

SCÈNE XX.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, Mme HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS, Mlle CLAIRET.

Mlle CLAIRET, *effrayée, au père de famille.* Des épées, un exempt, des gardes! Monsieur, accourez, si vous ne voulez pas qu'il arrive malheur.

SCÈNE XXI.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, Mme HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS, Mlle CLAIRET, CÉCILE, SOPHIE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL, UN EXEMPT, PHILIPPE, des domestiques, toute la maison.

(Cécile, Sophie, l'exempt, Saint-Albin, Germeuil et Philippe entrent en tumulte; Saint-Albin a l'épée tirée, et Germeuil le retient.)

CÉCILE, *entre en criant et se jetant aux pieds de son père.* Mon père.

SOPHIE, *en courant vers le père de famille, et en criant.* Monsieur!

LE COMMANDEUR, *à l'exempt en criant.* Monsieur l'exempt, faites votre devoir.

SOPHIE ET Mme HÉBERT, *en s'adressant au père de famille, et la première en se jetant à ses genoux.* Monsieur!

SAINT-ALBIN, *toujours retenu par Germeuil.* Auparavant il faut m'ôter la vie. Germeuil, laissez-moi.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à l'exempt.* Arrêtez!

M. LE BON ET Mme HÉBERT, *en tournant de son côté Sophie qui est toujours à genoux.* Monsieur, regardez-la.

LE COMMANDEUR, *à l'exempt, sans la regarder.* Faites votre devoir, vous dis-je.

SAINT-ALBIN, *en criant.* Arrêtez!

Mme HÉBERT ET M. LE BON, *en criant au commandeur, et en même temps que Saint-Albin.* Regardez-la.

SOPHIE, *en s'adressant au commandeur.* Monsieur.

LE COMMANDEUR, *se retourne, la regarde, et s'écrie stupéfait.* Que vois-je?

Mme HÉBERT ET M. LE BON. Oui, monsieur, c'est elle : c'est votre nièce.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, GERMEUIL, Mlle CLAIRET. Sophie, la nièce du commandeur!

SOPHIE, *toujours à genoux, au commandeur.* Mon cher oncle!

LE COMMANDEUR, *brusquement.* Que faites-vous ici?

SOPHIE, *tremblante.* Ne me perdez pas.

LE COMMANDEUR. Que ne restiez-vous dans votre province? Pourquoi n'y pas retourner quand je vous l'ai fait dire?

SOPHIE. Mon cher oncle, je m'en irai, je m'en retournerai, ne me perdez pas.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à Sophie.* Venez, mon enfant, levez-vous.

CÉCILE, *toujours à genoux aux pieds de son père.* Mon père, ne condamnez pas votre fille sans l'entendre. Malgré les apparences, Cécile n'est point

coupable; elle n'a pu ni délibérer, ni vous consulter...

LE PÈRE DE FAMILLE, *d'un air un peu sévère, mais touché.* Ma fille, vous êtes tombée dans une grande imprudence.

CÉCILE. Mon père !

LE PÈRE DE FAMILLE, *avec tendresse.* Levez-vous.

SAINT-ALBIN. Mon père, vous pleurez.

LE PERE DE FAMILLE. C'est sur vous, c'est sur votre sœur. Mes enfants, pourquoi m'avez-vous négligé? Voyez, vous n'avez pu vous éloigner de moi sans vous égarer.

SAINT-ALBIN *et* CÉCILE, *en lui baisant les mains.* Ah! mon père.

LE PERE DE FAMILLE, *après avoir essuyé ses larmes, prend un air d'autorité, et dit au commandeur qui paraît confondu :* Monsieur le commandeur, vous avez oublié que vous étiez chez moi.

L'EXEMPT, *au père de famille, montrant le commandeur.* Est-ce que monsieur n'est pas le maître de la maison?

LE PERE DE FAMILLE, *à l'exempt.* C'est ce que vous auriez dû savoir, avant que d'y entrer. Allez monsieur; je réponds de tout. (*L'exempt sort.*)

SCÈNE XXII.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, SOPHIE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL, et tous les gens de la maison.

SAINT-ALBIN. Mon père!

LE PERE DE FAMILLE, *avec tendresse.* Je t'entends.

SAINT-ALBIN, *en présentant Sophie au commandeur.* Mon oncle!

SOPHIE, *au commandeur qui se détourne d'elle.* Ne repoussez pas l'enfant de votre frère.

LE PERE DE FAMILLE, *au commandeur, en montrant Sophie.* Voyez-la. Où sont les parents qui n'en fussent vains?

LE COMMANDEUR. Elle n'a rien, je vous en avertis.

SAINT-ALBIN. Elle a tout

LE PERE DE FAMILLE. Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR, *au père de famille.* Vous la voulez pour votre fille?

LE PERE DE FAMILLE. Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR, *à Saint-Albin.* Tu la veux pour ta femme?

SANT-ALBIN. Si je la veux!

LE COMMANDEUR. Aie-la; j'y consens : aussi bien je n'y consentirais pas, qu'il n'en serait n'y plus ni moins...

SAINT-ALBIN, *à Sophie.* Ah! Sophie, nous ne serons plus séparés.

LE COMMANDEUR, *au père de famille.* Mais, c'est à une condition.

LE PERE DE FAMILLE. Mon frère, grâce entière; point de condition.

LE COMMANDEUR. Non. Il faut que vous me fassiez justice de votre fille et de cet homme-là.

SAINT-ALBIN. Justice! et de quoi? qu'ont-ils fait? Mon père, c'est à vous-même que j'en appelle. C'est lui qui vous a conservé votre fils... Sans lui, vous n'en auriez plus. Qu'allais-je devenir? C'est lui qui m'a conservé Sophie... Menacée par moi, menacée par mon oncle, c'est Germeuil, c'est ma sœur qui l'ont sauvée... Ils n'avaient qu'un instant..., elle n'avait qu'un asile... Ils l'ont dérobée à ma violence.... Les punirez-vous de ma faute? Cécile, venez. Il faut fléchir le meilleur des pères.

(Il amène sa sœur aux pieds de son père, et s'y jette avec elle.)

LE PÈRE DE FAMILLE. Ma fille, je vous ai pardonné, que me demandez-vous?

SAINT-ALBIN. D'assurer pour jamais son bonheur, le mien et le vôtre. Cécile..., Germeuil..., ils s'aiment ils s'adorent... Mon père, livrez-vous à toute votre bonté. Que ce jour soit le plus beau jour de notre vie. (*Il court à Germeuil, il appelle Sophie.*) Germeuil, Sophie, allons tous nous jeter aux pieds de mon père.

SOPHIE, *se jetant aux pieds du père de famille, dont elle ne quitte guère les mains le reste de la scène.* Monsieur!

LE PÈRE DE FAMILLE, *se penchant sur eux, et les relevant.* Mes enfants!... mes enfants!... Cécile, vous aimez Germeuil?

LE COMMANDEUR. Et ne vous en ai-je pas averti?

CÉCILE. Mon père, pardonnez-moi.

LE PÈRE DE FAMILLE. Pourquoi me l'avoir célé? Mes enfants, vous ne connaissez pas votre père... Germeuil, approchez; vos réserves m'ont affligé; mais je vous ai regardé de tout temps comme mon second fils, je vous avais destiné ma fille : qu'elle soit avec vous la plus heureuse des femmes!

GERMEUIL, *baisant la main du père de famille.* Ah! monsieur.

LE COMMANDEUR. Fort bien. Voilà le comble. J'ai vu arriver de loin cette extravagance; mais il était dit qu'elle se ferait malgré moi, et dieu merci, la voilà faite. Soyons tous bien joyeux, nous ne nous reverrons plus.

LE PERE DE FAMILLE. Vous vous trompez, monsieur le commandeur.

SAINT-ALBIN. Mon oncle!

LE COMMANDEUR. Retire-toi. Je voue à ta sœur la haine la mieux conditionnée; et toi, tu aurais cent enfants, que je n'en nommerais pas un. Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE XXIII.

Toute la maison, excepté LE COMMANDEUR.

LE PERE DE FAMILLE. Allons, mes enfants. Voyons qui de nous saura le mieux réparer les peines qu'il a causées. Approchez, mes enfants... Venez, Germeuil... Venez, Sophie. (*Il unit ses quatre enfants, puis il dit :*) Le jour qui vous unira sera le plus solennel de votre vie; puisse-t-il être aussi le plus fortuné!... Allons, mes enfants... Oh! qu'il est cruel!... qu'il est doux d'être père!

(En sortant de la salle, le père de famille conduit ses deux filles; Saint-Albin a les bras jetés autour de son ami Germeuil; M. Lebon donne la main à Mme Hébert : le reste suit en confusion, et tous marquent le transport de la joie.)



LES TROIS FRÈRES RIVAUX,

comédie en un acte et en vers,

PAR DE LAFONT,

Représentée pour la première fois le 4 février 1712.

Personnages.

M. PHILIDOR, bourgeois de Paris, et qui s'est enrichi au Palais.
Mme PHILIDOR, son épouse.
ANGÉLIQUE, leur fille.
MERLIN, valet de M. et de Mme Philidor.

Personnages.

LE CHEVALIER LISIMON, LE COMTE LISIMON, LE MARQUIS LISIMON, } Tous trois frères et tous trois capitaines dans le régiment de la reine.
LA RONCE, commissionnaire de Merlin.

La scène est à Paris, chez M. Philidor, dans l'avant-cour de sa maison et près de son jardin.

SCÈNE I.

MERLIN, seul, tirant trois bourses de sa poche, l'une après l'autre.

Trois objets ravissants, trois bourses pleines d'or!
Qu'un valet est heureux chez monsieur Philidor!
Tel qui veut épouser Angélique, sa fille,
Vient à moi pour avoir accès dans la famille.
J'en ai *novissime* produit trois, tour à tour,
Qui veulent par l'hymen couronner leur amour.
Le premier a déjà tiré l'aveu du père,
Le second a tiré parole de la mère,
Le dernier de la fille a tiré l'agrément,
Et moi de tous les trois j'ai tiré de l'argent.
Le premier est, je crois, marquis; le second comte,
Et l'autre chevalier... Justement c'est mon compte.
Capitaines tous trois, tous trois du même nom,
Et tous trois introduits par moi dans la maison.
Mon manége est plaisant! je suce les trois frères;
Mais, ma foi! le cadet fait le mieux ses affaires.
Comme il paye assez bien et qu'il parait foncé,
A la fille d'abord je l'ai droit adressé.
Aussi je le sers mieux que ne ferait personne.
Mon cœur officieux est à qui plus lui donne.
Le bon de tout ceci, c'est que, sans le savoir,
Epris du même objet, tous trois pensent l'avoir;
Car j'ai conduit ma barque avec tant de sagesse,
Que chacun d'eux de l'autre ignore la maîtresse.
Peste! pour un mari la fille est un trésor;
Car son père au Palais a gagné des monts d'or.
Elle, elle a pour la robe une invincible haine,
Et veut absolument un époux capitaine...
(Il remet les trois bourses dans sa poche, en apercevant entrer le chevalier Lisimon.)
Mais je vois justement le plus jeune des trois.
Il marche doucement et vient en tapinois.
C'est quelque rendez-vous qui dans ce lieu l'appelle.
(Voyant arriver Angélique.)
Je ne me montre point; car j'aperçois la belle,
Qui sort de son côté pour le même sujet.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, MERLIN.

MERLIN, *à Angélique et au chevalier.*
Eh bien! qu'est-ce? Approchez; Merlin est du secret.
Vous le savez? je suis tout propre aux confidences.
(Le chevalier et Angélique se saluent.)
Eh! mon Dieu, laissez là toutes vos révérences.

LE CHEVALIER, *à Angélique.*
Madame, quel bonheur de vous entrenir!
Mon sort avec le vôtre est-il prêt à s'unir?
Puis-je espérer bientôt, par un doux hyménée,
Voir ma félicité justement couronnée?
Parlez, belle Angélique.

ANGÉLIQUE.
Espérez, Lisimon,
Et sachez de mon cœur quelle est l'intention.
Si mon hymen vous plaît, je veux vous satisfaire,
Et j'y vais disposer et mon père et ma mère.
Dans la robe ils voulaient me choisir un parti;
Mais c'est à quoi mon cœur n'a jamais consenti.
Ils voudront bien enfin, ou je suis fort trompée,
Pour seconder mes vœux prendre un gendre d'épée.

MERLIN.
Oui, madame a raison: ces messieurs du Palais,
Avec leur air gris-brun, sont des maris si laids!
C'est une nation impolie et grossière.
Mais vive un capitaine! A sa mine guerrière,
A ses discours polis, à son air conquérant,
La beauté la plus fière en peu de jours se rend.
Pour moi, si j'étais fille et que j'eusse des charmes,
(Montrant le chevalier.)
Ce serait à monsieur que je rendrais les armes.

LE CHEVALIER, *ironiquement.*
Vraiment, monsieur Merlin, vous êtes obligeant.

MERLIN, *à part.*
Eh! là, là; je t'en vais donner pour ton argent.

LE CHEVALIER, *à Angélique.*
Franchement, les robins, enfoncés dans l'étude,
En abordant le sexe ont l'accueil un peu rude.

MERLIN.
Plaisant époux, ma foi, qu'un époux à rabat!
Car, qu'est-ce, dites-moi, que Damon l'avocat?
Un fat, un ignorant balayant la grand' salle,
Qui par sa vanité croit que rien ne l'égale;
Qui de papiers tout blancs a soin d'emplir son sac;
Qui décide de tout, et *ab hoc* et *ab hac;*
Qui s'écoute parler, qui s'applaudit lui-même,
Pindarisant ces mots avec un soin extrême;
Qui dans les entretiens tranche du bel esprit;
Qui rit tout le premier des sottises qu'il dit;
Qui respecte, lui seul, sa mine de poupée,
Le matin est en robe et le soir en épée;
Etourdi, dissipé, grand parleur; en un mot,
Qui partout fait l'habile et partout n'est qu'un sot.

ANGÉLIQUE, *ironiquement.*
Merlin fait des portraits.
MERLIN.
Oh ! c'est mon fort, madame.
Vive, vive un guerrier pour une jeune femme !
Et vous serez heureux l'un et l'autre à jamais
Si l'hymen aujourd'hui peut remplir vos souhaits.
LE CHEVALIER.
Merlin est fort porté pour nous deux, ce me semble ?
MERLIN.
Pour vous deux cependant, à dire vrai, je tremble.
ANGÉLIQUE.
Tu trembles : pourquoi donc ?
LE CHEVALIER.
De grâce, explique-toi.
MERLIN, *à part.*
J'en vais encor tirer de l'argent, sur ma foi !
ANGÉLIQUE.
Que dis-tu là ?
MERLIN.
Moi, rien.
ANGÉLIQUE.
Ah ! tire-nous de peine.
MERLIN.
Vous voudriez avoir un époux capitaine ?
ANGÉLIQUE.
Eh bien, Merlin ?
MERLIN.
Eh bien ! votre père aujourd'hui
Veut vous voir pleinement satisfaite de lui.
Sur certain capitaine il a jeté la vue,
Et vous allez dans peu, madame, être pourvue.
LE CHEVALIER, *à part.*
Ah ciel ! je suis perdu.
ANGÉLIQUE, *à part.*
Quel cruel contre-temps !
LE CHEVALIER, *à part.*
(A Merlin, en tirant sa bourse de sa poche et en la lui présentant.)
Que ferai-je ?... Ah ! Merlin, voilà ma bourse, prends.
Il faut jouer ici quelque coup de ta tête.
MERLIN.
Moi ! prendre encor de vous ? Ah ! je suis trop honnête.
LE CHEVALIER.
Pour réussir en tout tu n'as qu'à dire un mot.
MERLIN, *prenant l'argent.*
Hélas ! il est bien vrai, je ne suis pas trop sot.
LE CHEVALIER.
C'est toi qui dans ces lieux voulus bien m'introduire ;
Par toi j'obtins le cœur pour qui le mien soupire.
Achève mon bonheur ; car dans cette maison
Je sais que de tout temps tu fus le factoton.
MERLIN.
Allez, je rends l'argent si, dans cette journée,
Je ne vous conduis pas tout droit à l'hyménée.
Je saurai bien lever toute difficulté...
(A Angélique.)
Mais que madame agisse aussi de son côté.
ANGÉLIQUE, *au chevalier.*
Ne vous chagrinez point, Lisimon : je vais faire
Tout ce que je pourrai pour engager mon père.
MERLIN, *au chevalier.*
Sinon, je saurai bien vous sortir d'embarras.
ANGÉLIQUE, *au chevalier, en s'en allant.*
Revenez dans une heure : allez, n'y manquez pas.
(Elle rentre dans l'intérieur de la maison, et le chevalier sort.)

SCÈNE III.

MERLIN, seul, regardant la dernière bourse qu'il a reçue.

Voilà donc de l'argent encor que je raccroche ?
Je fais un magasin de bourses dans ma poche...
(Il met cette quatrième bourse dans sa poche avec les trois autres.)
Je ne crois pas qu'au monde il soit d'agioteur,
De notaire, de juif, même de procureur,
Qui porte aux louis d'or une plus tendre estime.
Tirer à droite, à gauche, est ma grande maxime.
Tout va bien jusqu'ici... Mais si les deux aînés
En ce lieu, par malheur, se trouvent nez à nez?...
L'un a l'aveu du père, et l'autre de la mère.
Chacun d'eux a caché son amour à son frère.
S'ils rencontrent ici leur cadet Lisimon,
Et s'ils savent enfin que je suis un fripon,
Que j'ai tiré des trois avec effronterie,
Ils ne manqueront pas de me prendre à partie :
Ils voudront s'expliquer... Que faire en ce cas-là ?
Un peu d'effronterie ajustera cela...
(Apercevant le marquis et le comte, qui viennent chacun d'un côté opposé.)
Mais je vois les aînés... Ah !... juste ciel ! je tremble...
Qu'ils vont être ébahis de se trouver ensemble !
Restons... Puisque je viens de prendre mon parti,
Morbleu ! je n'en veux pas avoir le démenti.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, entrant par un côté du théâtre ; LE COMTE, entrant par l'autre ; MERLIN.

LE MARQUIS, *dans le fond, à part, et se croyant seul.*
C'est ici la maison de mon futur beau-père :
Je viens pour terminer avec lui notre affaire.
LE COMTE, *dans le fond, à part, et se croyant seul aussi.*
Madame Philidor, qui connaît mon amour,
Doit me donner sa fille et conclure en ce jour.
LE MARQUIS, *à part.*
Monsieur Philidor croit que je suis fils unique ;
C'est pour cela qu'il veut me donner Angélique.
LE COMTE, *à part.*
Sa mère, par bonheur, me croit seul de mon nom,
Et pense que je suis l'unique Lisimon.
LE MARQUIS, *à part.*
Le nom de Lisimon peut honorer sa fille.
LE COMTE, *à part.*
Mon nom seul peut me faire entrer dans sa famille.
MERLIN, *à part, sur le devant de la scène.*
Ma foi ! c'est un honneur qu'aucun des deux n'aura,
Ou Merlin à la peine aujourd'hui crèvera.
LE MARQUIS, *à part, en apercevant Merlin.*
Mais j'aperçois Merlin.
LE COMTE, *à part, voyant aussi Merlin.*
C'est Merlin ; c'est lui-même.
LE MARQUIS, *à part, apercevant le comte.*
O ciel ! que vois-je encor ? Ma surprise est extrême...
Est-ce une illusion ? Le comte dans ces lieux !
LE COMTE, *à part, apercevant aussi le marquis.*
Quel homme en cet instant se présente à mes yeux ?...
(Au marquis.)
C'est vous, marquis, je crois ?
LE MARQUIS.
Comment ! c'est donc vous, comte ?
MERLIN, *à part.*
Peste ! ils vont s'éclaircir : ce n'est pas là mon compte.
(Merlin fait plusieurs révérences au comte.)
LE COMTE.
(A part.)
Bonjour, Merlin, bonjour ! ... Je ne sais où j'en suis ;
Mais je veux être instruit de ce point, si je puis...
(Au marquis.)
Que faites-vous ici ? Quelle est cette aventure ?
LE MARQUIS.
Mais de vous, bien plutôt, que faut-il que j'augure ?
Vous n'êtes pas ici sans dessein, sûrement ?
MERLIN.
Eh ! messieurs, à quoi bon cet éclaircissement ?
LE COMTE.
(Au marquis.)
Tais-toi, Merlin, tais-toi... S'il faut que je m'explique,
Je viens en ce logis pour l'hymen d'Angélique.
LE MARQUIS.
Et moi, j'y viens aussi pour la même raison.
LE COMTE, *en colère.*
Quoi ! morbleu !...
MERLIN, *l'interrompant.*
Paix, messieurs... Respectez la maison...
Quoi donc ! prétendez-vous faire ainsi des querelles ?...
Messieurs les officiers, dites-moi des nouvelles.
LE MARQUIS.
Oh ! morbleu !... tais-toi donc. Peste soit du butor !...
(Au comte.)

Je viens ici mandé par monsieur Philidor.
(Tirant une lettre de sa poche, et la montrant au comte.)
Voilà ce qu'il m'écrit; car j'ai l'aveu du père.

LE COMTE.

Moi, j'ai pareillement un billet de la mère.

LE MARQUIS.

Son père, par sa lettre, à mes vœux la promet.

LE COMTE.

Et sa mère me l'offre aussi par son billet.

LE MARQUIS, *lisant le dessus et le dedans de la lettre de M. Philidor.*

« A monsieur le marquis Lisimon, capitaine dans le régiment de la Reine.

« Faites-moi l'honneur, monsieur le marquis, de « vous trouver tantôt chez moi. Je parlerai de vous à « ma femme et à ma fille, et je ne doute pas que vous « ne leur plaisiez fort. Ne paraissez pas d'abord dans « la maison. Promenez-vous, en m'attendant, dans les « allées de mon jardin : je les y conduirai l'une et « l'autre, et ce sera là que se fera la première entre- « vue. »

LE COMTE, *tirant de sa poche la lettre de Mme Philidor, et en lisant aussi le dessus et le dedans.*

« A monsieur le comte Lisimon, capitaine dans le régiment de la Reine.

« C'est aujourd'hui, monsieur le comte, que je dois « parler de vous à ma fille et à mon mari. Je vous at- « tends. Nous finirons ce jour même si vous souhai- « tez. Comptez sur ma parole. Trouvez-vous seulement « dans mon jardin, et m'y attendez. J'aurai soin de « m'y rendre avec mon mari et ma fille, qui, comme « je l'espère, seront charmés l'un et l'autre de l'hon- « neur de votre alliance. »

LE MARQUIS.

Ciel! que me dites-vous?

LE COMTE.

Que venez-vous m'apprendre?

MERLIN, *à part.*

Ah! quel galimatias! je n'y puis rien comprendre.

LE MARQUIS, *bas, à Merlin.*

Merlin, écoute un mot : tirons-nous à l'écart.

MERLIN.

Que vous plaît-il, monsieur?

LE MARQUIS, *bas, à Merlin.*

Comment! double pendard!
Pourquoi ne m'as-tu pas révélé ce mystère?

MERLIN, *bas, au marquis.*

D'honneur! je l'ignorais.

LE MARQUIS, *bas.*

Sais-tu que c'est mon frère?

MERLIN, *faisant l'étonné.*

Votre frère, monsieur?... Ah! que m'apprenez-vous?
Eh! qui diable a donc pu l'introduire chez nous?

LE MARQUIS.

Moi, je te le demande.

MERLIN.

Ah! monsieur, je vous jure
Que j'en lave mes mains. Voyez quelle aventure!
Mais la fille est pour vous : j'en ferais bien serment...
Je m'en vais lui parler... Laissez-nous un moment.

LE COMTE, *bas, à Merlin.*

Vraiment, monsieur Merlin, j'ai sujet de me plaindre.

MERLIN.

De qui, monsieur?

LE COMTE.

De vous.

MERLIN.

Moi, je n'ai rien à craindre.

LE COMTE, *bas.*

Et vous en agissez certainement fort mal.
Vous deviez m'avertir que j'avais un rival.
Je vous avais payé, je pense, en galant homme.

MERLIN, *bas.*

Moi! je n'en savais rien, ou la foudre m'assomme!
Mais vous vous alarmez, je ne vois pas pourquoi.
Angélique est pour vous, vous dis-je; croyez-moi...
(Haut.)
Embrassez-vous, messieurs, sans causer de désordre.

LE MARQUIS.

Moi, j'épouse Angélique, et n'en veux point démordre.

LE COMTE.

Moi, je l'épouse aussi; j'y suis déterminé.

LE MARQUIS.

Parbleu! vous céderez; car je suis votre aîné.

LE COMTE.

Oh! parbleu! nous verrons. Sur le fait de maîtresse
Je suis humble valet à votre droit d'aînesse.

LE MARQUIS, *en colère.*

Je vais, en attendant la fin de tout ceci,
Au jardin du beau-père.

LE COMTE.

Et moi, j'y vais aussi.
(Le marquis et le comte sortent.)

SCÈNE V.

MERLIN, seul, riant.

J'en suis quitte, à la fin, mais ce n'est pas sans peine.
Respirons un moment et reprenons haleine.
Un autre se serait vingt fois déconcerté;
Mais dans le monde il faut surtout être effronté.
L'effronterie en France est un vice à la mode :
Rien de plus nécessaire et rien de plus commode.
Un parfait effronté ne doit rougir de rien;
Et c'est là le grand art pour amasser du bien.
Les hommes de nos jours ont toute honte bue,
Et de quelque côté que je tourne la vue,
Je ne vois d'indigents que les sots vertueux.
Il faut un front d'airain pour devenir heureux...
(Voyant venir M. Philidor.)
Taisons-nous; j'aperçois mon bonhomme de maître.
Entêté du marquis autant qu'on le peut être,
Il prétend lui donner Angélique aujourd'hui;
Mais j'empêcherai bien qu'elle ne soit pour lui.

SCÈNE VI.

M. PHILIDOR, MERLIN.

M. PHILIDOR.

Ah! te voilà, Merlin?

MERLIN.

Fort à votre service;
Toujours zélé pour vous.

M. PHILIDOR.

Va, je te rends justice :
Tu m'as toujours paru la perle des valets.
Je sais que contre tous tu prends mes intérêts,
Même contre ma femme.

MERLIN.

Elle est insupportable!

M. PHILIDOR.

Pour toi, tu me parais un garçon raisonnable;
Car tu prends mon parti.

MERLIN.

Moi, n'ais-je pas raison?
N'êtes-vous pas, monsieur, le chef de la maison?

M. PHILIDOR.

Sans doute.

MERLIN.

Vous avez une excellente tête;
Mais votre femme...

M. PHILIDOR, *l'interrompant.*

Fi! ma femme est une bête.
Je viens pour lui parler de mon gendre futur,
Du marquis Lisimon; mais, Merlin, je suis sûr,
Pour peu que nous voulions insister sur le nôtre,
Qu'aussitôt elle va m'en proposer un autre.
Oh! je la connais bien.

MERLIN.

Moi, je n'en doute pas.
Votre femme, monsieur, a l'esprit haut et bas :
Elle veut ignorer que cette loi si belle,
Qui fait l'homme le maître, est la loi naturelle.
Sa complaisance va comme un flux et reflux :
Vous croyez la tenir, vous ne la tenez plus.
Pour sa tête, oh! ma foi! c'est tout comme la lune,
Qui tantôt paraît claire et tantôt paraît brune.
Quand vous lui parlez blanc, elle vous répond noir,
Et dites-lui bonjour, elle vous dit bonsoir.

M. PHILIDOR.

Oh! parbleu! nous verrons. J'ai fait choix de mon gendre :
Le marquis Lisimon en ce lieu doit se rendre.
Je prétends que ma femme avec lui file doux,
Et que ma fille en fasse aujourd'hui son époux.
Mais n'est-il point venu?

MERLIN.

N'en soyez point en peine :
Le marquis Lisimon au jardin se promène.

M. PHILIDOR.

En es-tu bien certain?

MERLIN.

Oui, je viens de le voir.

M. PHILIDOR.

Parbleu! Merlin, je suis ravi de le savoir.
Je veux tout au plus tôt en parler à ma femme.
Va-t'en me la chercher.

MERLIN.

Mais si la bonne dame,
Quand vous lui parlerez du marquis Lisimon,
Avait un gendre en poche aussi de sa façon?

M. PHILIDOR.

Oh! vraiment, c'est de quoi je la crois fort capable.

MERLIN.

C'est un esprit malin!

M. PHILIDOR.

C'est un esprit du diable!

MERLIN.

Elle dit toujours non.

M. PHILIDOR.

Moi, je dis toujours oui.

MERLIN.

Elle se fâchera.

M. PHILIDOR.

J'en serai réjoui.

MERLIN.

Tenez toujours bien ferme.

M. PHILIDOR, *en colère.*

Oh! va, va, laisse faire...
Comment donc! n'est-ce pas une fort bonne affaire?
Le marquis Lisimon est joli cavalier.
Ma fille pour époux voulait un officier :
Tous les gens du Palais lui causaient la migraine.
Pour lui faire plaisir je prends un capitaine.
Je suis sûr qu'à ma fille aussitôt il plaira.
Et puis ma femme après de quelqu'autre voudra?
Corbleu! nous allons voir. Fais ce que je désire;
Va, cours, dis-lui que j'ai quelque chose à lui dire.

MERLIN, *apercevant Mme Philidor.*

Il n'en est pas besoin : elle vient; je la voi.

M. PHILIDOR.

Je veux lui parler seul; Merlin, éloigne-toi.

SCÈNE VII.

Mme PHILIDOR, M. PHILIDOR, MERLIN.

MERLIN, *bas, à Mme Philidor.*

Le comte Lisimon, votre prétendu gendre,
Est dans votre jardin, madame, à vous attendre.

Mme PHILIDOR.

Je viens à ce sujet parler à mon époux.
Je te suis obligée. Adieu; va, laisse-nous.

(Merlin sort.)

SCÈNE VIII.

M. PHILIDOR, Mme PHILIDOR.

M. PHILIDOR, *à part.*

Voyons, sachons un peu tout ce qu'elle a dans l'âme.

Mme PHILIDOR, *brusquement.*

Eh bien, mon cher époux?

M. PHILIDOR, *sur le même ton.*

Eh bien, ma chère femme?

Mme PHILIDOR.

Pour vous entretenir vous me voyez ici.

M. PHILIDOR.

Pour le même sujet vous m'y voyez aussi.

Mme PHILIDOR.

Au moins, je vous demande un peu de complaisance.

M. PHILIDOR.

Soit; mais je veux aussi de la condescendance.

Mme PHILIDOR.

N'en ai-je pas toujours?

M. PHILIDOR.

Non, pas avec excès.

Mme PHILIDOR.

N'allez-vous pas déjà m'intenter un procès?
C'est vous qui commencez toujours à faire rage.

M. PHILIDOR.

Ma foi! vous êtes, vous, un vrai trouble-ménage.....
Mais brisons là-dessus. Nous venons nous parler;
Tâchons de commencer par ne point quereller.
Notre fille Angélique à présent est nubile.
Vous savez qu'en maris elle est fort difficile?
J'ai voulu lui donner plusieurs gens de Palais.
Ils sont trop attachés, dit-elle, à leurs procès.
Bref, elle a pour la robe une mortelle haine;
Et j'ai fait choix pour elle enfin d'un capitaine.
C'est...

Mme PHILIDOR, *l'interrompant.*

Je vous interromps, tout d'abord, sur ce point.
Sa mère à cet hymen ne consentira point.

M. PHILIDOR.

Pourquoi donc, s'il vous plaît? et quel but est le vôtre?
Car enfin...

Mme PHILIDOR, *l'interrompant.*

Mon but est qu'elle en épouse un autre.
J'ai son affaire.

M. PHILIDOR, *en colère.*

Eh bien! n'avais-je pas bien dit?
Ventrebleu! peste soit de votre chien d'esprit!

Mme PHILIDOR.

Mais, monsieur mon mari, d'un ton plus bas, pour cause!

M. PHILIDOR.

Comment donc! il suffit que je veuille une chose
Pour que vous vouliez l'autre?

Mme PHILIDOR.

Oh! je veux la raison.
L'époux que je lui donne est un joli garçon,
Même il est capitaine.

M. PHILIDOR, *à part.*

(A Mme Philidor.)

Ah! j'enrage... Madame,
Je vous ferai bien voir que vous êtes ma femme.

Mme PHILIDOR.

Et par où, s'il vous plaît?

M. PHILIDOR.

Par où?... Suffit. Je veux
Que ma fille aujourd'hui condescende à mes vœux.

Mme PHILIDOR.

Je prétends qu'Angélique à moi seule obéisse.

M. PHILIDOR.

Selon ma volonté j'entends, moi, qu'elle agisse.

Mme PHILIDOR.

Elle doit se soumettre aveuglément à moi,
Et de nul autre après ne recevoir la loi.

M. PHILIDOR.

Et par quelle raison?

Mme PHILIDOR.

C'est que je suis sa mère.

M. PHILIDOR.

Et moi donc, s'il vous plaît, ne suis-je pas son père?

Mme PHILIDOR.

Et quand vous le seriez? voyez, belle raison!

M. PHILIDOR.

Je m'en moque; j'aurai pour gendre Lisimon.

Mme PHILIDOR.

Lisimon, dites-vous? Lisimon, capitaine?

M. PHILIDOR.

Oui.

Mme PHILIDOR.

De quel régiment?

M. PHILIDOR.

De celui de la Reine.

Mme PHILIDOR.

Tout de bon?

M. PHILIDOR.

Tout de bon.

Mme PHILIDOR.

Eh! vite embrassons-nous,
Allons, faisons la paix, mon cher petit époux.

M. PHILIDOR.
D'où vient donc, tout à coup, un excès de tendresse,
Que l'on pardonnerait à peine à sa maîtresse?
Mme PHILIDOR.
L'époux que je destine à ma fille aujourd'hui,
C'est Lisimon.
M. PHILIDOR.
Comment! Lisimon?
Mme PHILIDOR.
Oui, c'est lui.
Et puisque nous voulons tous deux le même gendre,
A votre volonté je suis prête à me rendre.
M. PHILIDOR.
Voyez le grand effort!... Mais je suis tout troublé.
Quoi! monsieur Lisimon vous a déjà parlé?
Mme PHILIDOR.
Oh! vraiment, j'ai fait plus : ma parole est donnée
De finir de ma fille avec lui l'hyménée.
M. PHILIDOR.
De moi sur cet article il a parole aussi.
Je vous dirai bien plus; Lisimon est ici.
Mme PHILIDOR.
Je le sais bien.
M. PHILIDOR.
Comment?
Mme PHILIDOR.
Je le sais bien, vous dis-je.
M. PHILIDOR.
(A part.)
Vous le savez?... Voici quelque nouveau vertige.
Mme PHILIDOR.
Sur mon billet il s'est rendu dans le jardin.
Il a reçu, vous dis-je, un billet de ma main,
Par lequel, en deux mots, je lui mande et propose
De venir au jardin pour terminer la chose.
M. PHILIDOR, *riant.*
Je vous en livre autant. Le cas est singulier;
Je n'ai jamais rien vu de plus particulier.
Ne nous trompons-nous point? C'est peut-être un autre
Est-ce bien Lisimon? [homme.
Mme PHILIDOR.
C'est ainsi qu'on le nomme.
M. PHILIDOR.
Un garçon fort bien fait?
Mme PHILIDOR.
Oui, vraiment, fait au tour.
M. PHILIDOR.
Assez beau de visage?
Mme PHILIDOR.
Ah! beau comme le jour.
M. PHILIDOR.
Capitaine?
Mme PHILIDOR.
Oui, vous dis-je.
M. PHILIDOR.
Ah! ma foi! c'est lui-même.
Mme PHILIDOR.
En doutez-vous?
M. PHILIDOR.
Moi? non... Mais c'est un vrai problème.
Mme PHILIDOR.
Nous allions quereller; car nos plus grands débats
Viennent faute souvent de ne s'entendre pas.
M. PHILIDOR.
Eh! la chose à présent n'est pas encor bien claire.
Mme PHILIDOR.
Il faut à notre fille apprendre ce mystère.
Puisqu'elle hait si fort tous les gens du Palais,
Lisimon pleinement doit remplir ses souhaits.
M. PHILIDOR.
Sans doute, et je prétends que l'affaire se fasse.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, M. PHILIDOR, Mme PHILIDOR.

ANGÉLIQUE, *à M. Philidor en se jetant à ses pieds.*
Mon père, à vos genoux, je demande une grâce.
M. PHILIDOR, *la relevant.*
Comment donc?
ANGÉLIQUE.
Ah! mon père, auriez-vous bien le cœur
De vouloir aujourd'hui causer tout mon malheur?
M. PHILIDOR.
En voici bien d'une autre! Eh! que veux-tu donc dire?
Mme PHILIDOR.
Mais, vraiment, son discours commence à m'interdire.
ANGÉLIQUE, *à M. Philidor.*
Vous voulez, dit Merlin, tous deux me marier,
Et je viens tout exprès ici pour vous prier
De ne me point forcer au nœud du mariage.
Mme PHILIDOR.
Ah! le cas est nouveau, qu'une fille à votre âge
Ait pour l'état de femme une si grande horreur!
Des filles de Paris c'est l'unique fureur,
Et leur esprit serait attaqué de folie
S'il leur fallait rester fille toute leur vie.
ANGÉLIQUE.
Mais, mon dessein n'est pas de rester fille... Hélas!
Un jeune cavalier m'a trouvé des appas,
Et je viens vous prier de renoncer au vôtre,
Et de m'en accorder en même temps un autre.
M. PHILIDOR.
Je ne m'attendais pas à ce petit détour.
Or çà, mademoiselle, en dépit de l'amour,
A votre mère, à moi, j'entends qu'on obéisse.
ANGÉLIQUE.
Quoi! vous seriez, mon père, auteur de mon supplice?
M. PHILIDOR.
Ceci n'est pas mauvais!... Quoi! quand un coup du sort
Met votre mère et moi parfaitement d'accord
(Ce qui n'arrive pas deux fois, au plus, l'année),
Vous seule vous rompez un projet d'hyménée?
Mais quel est ce mignon, ce joli jouvenceau
Dont vous avez coiffé votre petit cerveau?
Mme PHILIDOR.
Je le gagerais bien, c'est quelque petit-maître.
ANGELIQUE.
Oh! non; il est sensé tout autant qu'on peut l'être.
M. PHILIDOR.
Mais, enfin, quel homme est-ce? est-ce un homme de
ANGÉLIQUE. [nom?
C'est, puisqu'il le faut dire, un nommé Lisimon.
M. PHILIDOR.
Lisimon, dis-tu pas? Quoi! c'est chose certaine?
ANGÉLIQUE.
Oui, mon père.
M. PHILIDOR.
Et qu'est-il?
ANGÉLIQUE.
Mais il est capitaine
Au régiment, dit-on, de la Reine... Pourquoi
Paraissez-vous surpris? Vous riez?
M. PHILIDOR, *riant.*
Oh! ma foi!
Je n'y plus puis tenir.
ANGÉLIQUE, *à madame Philidor, qui rit aussi.*
Quoi! vous aussi, ma mère?
Mme PHILIDOR.
Le plaisant tour!
ANGÉLIQUE.
De grâce, expliquez ce mystère.
M. PHILIDOR, *riant toujours.*
Celui que nous t'avons destiné pour époux,
C'est Lisimon lui-même.
ANGÉLIQUE.
Ah! que m'apprenez-vous?
M. PHILIDOR.
Parbleu! de Lisimon j'admire la sagesse.
Quelle discrétion! quelle délicatesse
De prendre de nous trois, en secret, l'agrément!
Peste! ce garçon-là promet infiniment.
ANGÉLQUE.
Le pauvre chevalier va donc être bien aise.
Mme PHILIDOR.
Chevalier, dites-vous? Oh! ne vous en déplaise,
Vous serez bien comtesse.
M. PHILIDOR.
Elle comtesse? Bon!
Elle sera marquise, et je vous en répond.
Lisimon est marquis.
Mme PHILIDOR.
Non, vraiment, il est comte.

ANGÉLIQUE.

Non, il est chevalier.

M. PHILIDOR.

Eh ! quel peste de conte !
Il est marquis, vous dis-je, et marquis, très-marquis,
Et tous les Lisimon le sont, de père en fils.

Mme PHILIDOR.

Et moi, monsieur, et moi je soutiens le contraire.

M. PHILIDOR.

Bon ! encore une fois mettons-nous en colère.

Mme PHILIDOR.

Vous m'y forcez toujours ; car, tenez, franchement...

M. PHILIDOR, *l'interrompant.*

Ne sauriez-vous parler qu'avec emportement ?
Entre nous, vos discours sont pleins de pétulance.

Mme PHILIDOR.

Et les vôtres, monsieur, sont pleins d'extravagance.

M. PHILIDOR.

Le compliment est doux... Mais faut-il nous fâcher ?
C'est une bagatelle... Envoyons-le chercher.
N'est-il pas au jardin ?

Mme PHILIDOR.

Sans doute, il y doit être.
Nous n'avons qu'à parler, il va bientôt paraître...
(Voyant le comte qui vient.)
Mais je le vois venir.

SCÈNE X.

LE COMTE, LE MARQUIS, paraissant en même temps; M. PHILIDOR, Mme PHILIDOR, ANGÉLIQUE.

M. PHILIDOR, *à Mme Philidor, en voyant le marquis.*

Justement le voici.

Mme PHILIDOR, *prenant le comte par la main.*

Tenez, c'est celui-là.

M. PHILIDOR, *prenant aussi le marquis par la main.*

Non, non, c'est celui-ci.

Mme PHILIDOR.

C'est celui-là, vous dis-je.

M. PHILIDOR.

Eh mon dieu ! non, ma femme.

Mme PHILIDOR, *au comte.*

Monsieur, n'êtes-vous pas Lisimon ?

LE COMTE.

Oui, madame.

Mme PHILIDOR, *à M. Philidor.*

Là, monsieur mon mari, n'avais-je pas raison ?

M. PHILIDOR, *au marquis.*

N'est-ce pas vous, monsieur, qu'on nomme Lisimon ?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Juste ciel ! ma surprise est extrême.

M. PHILIDOR, *au marquis.*

Capitaine ?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

Mme PHILIDOR, *au comte.*

Et vous ?

LE COMTE.

Et moi de même.

M. PHILIDOR.

Comment ! deux Lisimon ?... Mais je n'y conçois rien.

Mme PHILIDOR.

Pour moi, je n'en connais point d'autre que le mien.

M. PHILIDOR.

Moi, je crois que le mien est le seul véritable :
Je m'y tiens.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Tout ceci me paraît incroyable.

LE MARQUIS, *à M. Philidor.*

Monsieur, j'espère en vous ; vous savez mon amour ?

M. PHILIDOR.

Oui, monsieur, vous aurez ma fille, et dès ce jour.

LE COMTE, *à Mme Philidor.*

Vous savez mon ardeur ? J'espère en vous, madame.

Mme PHILIDOR.

Comptez sur moi, monsieur ; ma fille est votre femme.

M. PHILIDOR, *à Angélique.*

Angélique !

ANGÉLIQUE.

Mon père ?

M. PHILIDOR.

A quoi rêves-tu là ?
Tu le connais si bien ! explique-nous cela.
Lequel est Lisimon ? Est-ce l'un ? est-ce l'autre ?
Parle, est-ce le mien ?

ANGÉLIQUE.

Non.

Mme PHILIDOR.

C'est le mien.

ANGÉLIQUE.

Ni le vôtre.

LE MARQUIS.

Comment ! mademoiselle, ai-je l'air imposteur ?
Mon nom est Lisimon ; je suis homme d'honneur.

LE COMTE, *à Angélique.*

Permettez-moi de dire ici la même chose,
Que Lisimon n'est pas un nom que je suppose.

M. PHILIDOR.

Lequel croire des deux ? Par ma foi ! je ne sais...
(Au marquis.)
Mais vous me convenez, monsieur, et c'est assez.
A mes commandements ma fille va se rendre.

Mme PHILIDOR, *montrant le comte.*

Et moi, je prétends, moi, que monsieur soit mon gendre.

M. PHILIDOR.

C'est à vous à céder : je le veux, en un mot.
Vous n'êtes qu'une femme.

Mme PHILIDOR.

Et vous n'êtes qu'un sot.

ANGÉLIQUE, *à M. Philidor.*

Ah ! mon père, en faut-il venir aux invectives ?

M. PHILIDOR, *en colère.*

Quoi donc ! dérogerai-je à mes prérogatives ?
Vous dépendez de moi : je suis père et mari ;
D'elle comme de vous je veux être obéi.

LE MARQUIS.

Ah ! monsieur...

LE COMTE, *à Mme Philidor.*

Ah ! madame...

ANGÉLIQUE, *à Mme Philidor.*

Eh ! ma mère, de grâce,
Tâchez qu'avec douceur cette affaire se passe.

Mme PHILIDOR.

Votre père me joue un tour de sa façon :
Je gage que le sien est un faux Lisimon ?

M. PHILIDOR.

Moi ! je me servirais d'un pareil stratagème ?
Je n'en suis pas capable.

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, M. PHILIDOR, Mme PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE.

ANGÉLIQUE, *à M. Philidor.*

Eh ! le voici, lui-même.

M. PHILIDOR.

Eh ! qui donc ?

ANGÉLIQUE.

Lisimon.

M. PHILIDOR, *regardant le chevalier.*

Qui ? celui que je voi ?...
(A part.)
Je ne sais où j'en suis.

Mme PHILIDOR, *à part.*

Ni moi.

LE MARQUIS, *à part, en voyant le chevalier.*

Ni moi.

LE COMTE, *à part, en voyant le chevalier.*

Ni moi.

LE CHEVALIER, *à part.*

Le marquis et le comte !... O rencontre imprévue !
De tout ce que je vois mon âme est confondue.
(A M. Philidor.)
Ah ! monsieur, pardonnez à mon étonnement.
Deux rivaux, je le vois, traversent un amant.
Espérant m'allier avec votre famille,
Je vous venais ici demander votre fille.

M. PHILIDOR.

Oh ! ma foi, c'en est trop : trois époux à la fois !
Prétendez-vous, messieurs, l'épouser tous les trois?

Mme PHILIDOR.

La chose assurément ne paraît pas faisable.

M. PHILIDOR, *aux trois Lisimon.*

Mais qui diantre de vous est donc le véritable?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

C'est moi, monsieur.

M. PHILIDOR.

Comment ! tous les trois? Oh ! parbleu !
A la fin je croirai que ceci n'est qu'un jeu.

LE CHEVALIER.

Monsieur, puisqu'il vous faut dévoiler ce mystère,
Des aînés Lisimon je suis le jeune frère.
Nous servons tous les trois au même régiment.
Nous nous trouvons chez vous je ne sais pas comment.
Ils sont très-étonnés. Quant à moi, je vous jure
Que je suis, tout comme eux, surpris de l'aventure.

M. PHILIDOR.

Puisque vous m'assurez que la chose est ainsi,
Je me trouve à présent un peu plus éclairci.
Mais par quel cas fortuit vous trouvez-vous ensemble?

LE MARQUIS.

Sans doute, c'est l'amour qui tous trois nous rassemble.
Quant à moi, Merlin seul m'a produit près de vous.

LE COMTE.

Quoi! Merlin?... Ah ! le traître ! il mourra sous mes coups.
C'est lui qui m'a donné l'accès près de madame.

LE CHEVALIER.

Ah ! qu'entends-je? Ainsi donc il trahissait ma flamme?
Il m'a, comme vous deux, produit dans la maison;
Il m'a deux fois tiré de l'argent.

M. PHILIDOR.

Le fripon !

LE COMTE, *au chevalier.*

J'en suis pour mon argent, comme vous pour le vôtre.

LE MARQUIS.

Il nous a donc dupés, tous trois, l'un après l'autre...
(A M. Philidor.)
Mais vous m'avez promis votre fille, monsieur,
Et de vous sur ce point j'ai parole d'honneur.

M. PHILIDOR.

Oh ! je vous la tiendrai.

LE COMTE, *montrant Mme Philidor.*

Par parole authentique,
Madame m'a promis la charmante Angélique.

Mme PHILIDOR.

Ne craignez rien, monsieur, vous serez son époux.

LE CHEVALIER, *à Angélique.*

Belle Angélique, hélas ! je n'espère qu'en vous.

ANGÉLIQUE.

Ah ! tant que de mon cœur je serai la maîtresse,
Vous pouvez, chevalier, compter sur ma tendresse.

M. PHILIDOR.

C'est ce qu'il faudra voir.

Mme PHILIDOR, *voyant entrer La Ronce.*

Mais que veut ce valet?

SCÈNE XII.

LA RONCE, M. PHILIDOR, Mme PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE, LE CHEVALIER.

LA RONCE, *à Mme Philidor, en lui remettant une lettre.*

Madame, on m'a chargé de vous rendre un billet.
(Mme Philidor prend la lettre.)

M. PHILIDOR, *à Mme Philidor.*

Encore un Lisimon?

Mme PHILIDOR, *à La Ronce, qui sort.*

Attendez donc réponse....
(A part.)
Mais il s'en va...

SCÈNE XIII.

M. PHILIDOR, Mme PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE, LE CHEVALIER.

Mme PHILIDOR, *ouvrant la lettre, à part.*

Voyons un peu ce qu'il m'annonce...
Le benêt, il apporte un billet au hasard!
Il devait bien nous dire au moins de quelle part...
(Examinant la lettre.)
Je ne reconnais point du tout cette écriture,
Et je vois qu'on a même omis la signature.
(Elle lit.)
« Ayant appris, madame, que les deux aînés des trois
« Lisimon aspiraient au bonheur d'entrer dans votre
« famille, j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous
« avertir que le marquis est si fort adonné au jeu, et
« le comte aux femmes, qu'ils rendront une épouse
« éternellement malheureuse. Vous savez, madame,
« que ce sont là les deux vices ordinaires de tous les
« gens de guerre. Ainsi, prenez garde à ce que vous
« ferez. »
(Au marquis et au comte, après avoir lu.)
Quoi ! messieurs, vous aimez les femmes et le jeu?
Vraiment, vous pourriez bien ruiner ma fille en peu.

LE COMTE.

Madame, ce billet n'est qu'un pur artifice.

LE MARQUIS, *à M. Philidor.*

Monsieur, à ma conduite on ne rend pas justice.

M. PHILIDOR, *au marquis et au comte.*

Ce que j'apprends de vous, messieurs, me fait trembler.
Moi, vous donner ma fille? Autant vaut l'immoler.

Mme PHILIDOR.

Fi ! les maris joueurs sont des maris infâmes.
Peut-on aimer le jeu?... Passe encor pour les femmes.

LE COMTE.

Madame, encore un coup, on nous accuse à tort ;
Et, s'il faut parler net, je soupçonne très-fort
Votre valet Merlin de cette fourberie.
Nous avons des garants de sa friponnerie,
Et ce qu'il nous a fait à tous trois, tour à tour,
Nous montre qu'il est bien capable d'un tel tour.
Eclaircissons ce fait, je le demande en grâce !

M. PHILIDOR.

Si c'est lui, je prétends l'assommer sur la place...
(Voyant paraître Merlin.)
Mais, voyez ce maraud !... Taisons-nous... Le voici.

SCÈNE XIV.

MERLIN, M. PHILIDOR, Mme PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE, LE CHEVALIER.

MERLIN, *à part, en apercevant les trois Lisimon ensemble.*

Ah ! que vois-je !... La peste ! ils sont encore ici.
(Voulant ressortir.)
Je les croyais bien loin... Fuyons.

M. PHILIDOR, *le retenant.*

Arrête, arrête.
Viens-tu jouer encor quelque tour de ta tête?

MERLIN, *voulant encore s'échapper.*

Eh ! monsieur, laissez-moi : l'on m'attend autre part.

LE MARQUIS.

Ah ! ah ! vous voilà donc, traître ! insigne pendard !

LE COMTE, *à Merlin.*

C'est donc toi, malheureux ! dont l'audace est extrême?

LE CHEVALIER, *à Merlin.*

Faquin ! te voilà donc?

MERLIN.

Oui, messieurs, c'est moi-même.
(A part.)
Un peu d'effronterie ; allons, ferme, Merlin !

LE COMTE.

Tu nous as donc joués tous trois, double coquin?

MERLIN.

Qui, moi? de vous jouer j'aurais eu l'impudence ?...
(A part, mais de manière à être entendu.)
Souverain protecteur des cœurs pleins d'innocence,
Ciel ! qui voyez ici l'affront que l'on me fait,
Me laissez-vous noircir d'un semblable forfait ?

LE MARQUIS.

Quoi ! ne nous as-tu pas introduits chez ton maître,
Tous trois, l'un après l'autre ?

MERLIN.

Oui, monsieur.

M. PHILIDOR.

Eh bien ! traître!
N'est-ce pas les jouer? Dis-nous-en la raison.

MERLIN.

Est-ma faute, à moi, s'ils sont trois Lisimon?
J'ai conduit, ce me semble, assez bien leurs affaires.
De quoi s'avisent-ils aussi d'être trois frères?

Mme PHILIDOR.

(Lui montrant la lettre qu'elle vient de recevoir.)

Mais ce n'est pas le tout... Connais-tu ce billet?
Je suis sûre, maraud! que c'est toi qui l'as fait?

LE MARQUIS, *à Merlin.*

De tes tours insolents, coquin! c'est là le pire.

MERLIN.

Qui, moi! faire un billet? Je ne sais pas écrire.
Si j'avais un peu su barbouiller du papier,
Je serais à présent peut-être un gros fermier.

LE COMTE, *tirant son épée.*

Mon âme en ce moment veut être détrompée,
Traître! ou bien dans ton sang je plonge cette épée.

MERLIN.

Mais, messieurs, battez-moi, bourrez-moi, tuez-moi;
Je ne sais pas d'où vient ce billet, par ma foi!

LE COMTE.

Tu n'en sais rien, maraud?

MERLIN.

Non, la peste me tue;
Et c'est la vérité, comme on dit, toute nue.

Mme PHILIDOR, *au marquis et au comte.*

Je veux croire, messieurs, qu'on cherche à vous noircir;
Mais avant de conclure, il faut nous éclaircir
Si ce qu'on nous écrit est faux ou véritable.

M. PHILIDOR, *à part.*

Pour la première fois ma femme est raisonnable,

ANGÉLIQUE, *à Mme Philidor.*

Tout cela ne serait d'aucune utilité.
Ces messieurs voudraient-ils forcer ma volonté?
Puisqu'un autre a mon cœur, que peuvent-ils prétendre?

MERLIN, *à part.*

Bon! elle me seconde, et c'est fort bien l'entendre.

LE MARQUIS, *à Angélique.*

Madame, c'est assez; je me tiens averti...

(Au comte.)

Comte, m'en croirez-vous? Prenons notre parti.
Faisons, par grandeur d'âme, un effort sur nous-même,
Puisque, tous trois rivaux, ce n'est pas nous qu'on aime.

LE COMTE, *au chevalier.*

Chevalier, nous laissons un champ libre à tes feux...

(A Merlin.)

Toi, maraud! de tes jours ne te montre à mes yeux.

(Il sort avec le marquis.)

SCENE XV.

M. PHILIDOR, Mme PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, MERLIN.

M. PHILIDOR, *à Merlin.*

Or ça, monsieur Merlin, je veux que, sans mystère,
Vous me développiez le fond de cette affaire.
Ces messieurs quittent prise; ils en ont tout sujet.
Si vous ne m'apprenez d'où vient ce beau billet,
Comme un fripon fieffé, je vais vous faire prendre,
Jusqu'à ce que l'on ait des preuves pour vous pendre.

MERLIN, *se jetant à ses pieds.*

Permettez donc, monsieur, qu'embrassant vos genoux,
Votre Merlin exige une grâce de vous.

M. PHILIDOR.

Eh! quelle grâce? dis.

MERLIN.

Celle de ne point battre
Un valet digne, hélas! de l'être comme quatre...

(Tirant de sa poche les quatre bourses qu'il a reçues et les lui montrant.)

Jetez les yeux, monsieur, sur mon petit trésor,
Et voyez seulement ces quatre bourses d'or.
Des aînés Lisimon j'obtins les deux premières,
Et le cadet, lui seul, m'offrit les deux dernières.
Je les servais d'abord tous trois sans primauté;
Mais le plus fort payant l'a lui seul emporté.
Pour faire déguerpir les aînés des trois frères,
J'ai cru dans un besoin mes ruses nécessaires;
Et cette lettre enfin, dont vous cherchez l'auteur,
Est de l'invention de votre serviteur.
De cent routes, monsieur, qui vont à la fortune,
Depuis près de trente ans, je n'en ai trouvé qu'une.
Si je vous ai trompé, j'en pleure amèrement,
Et j'en suis très-fâché, monsieur, assurément.

M. PHILIDOR.

Comment, double coquin! nous jouer de la sorte!

MERLIN.

Je m'y suis vu contraint, ou le diable m'emporte.

M. PHILIDOR.

En faveur de l'argent que cela t'a produit,
Je veux bien pardonner ce petit tour d'esprit;

(Au chevalier.)

Mais n'y retourne plus... Ma fille a su vous plaire;
Obtenez, s'il se peut, l'agrément de sa mère:
Cela se doit ainsi. Qu'elle approuve vos feux,
Et je suis prêt, monsieur, à vous unir tous deux.

LE CHEVALIER, *à Mme Philidor.*

Ma fortune est égale à celle de mes frères,
Pourquoi vos sentiments me seraient-ils contraires?

ANGÉLIQUE, *à Mme Philidor.*

Ma mère, vous pouvez me faire un heureux sort.

Mme PHILIDOR.

Entrons dans le logis, nous ferons cet accord.

MERLIN.

Le cadet Lisimon remporte la victoire.
Des trois frères rivaux ainsi finit l'histoire.



Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24. Batignolles.



L'ANDRIENNE,

comédie en cinq actes et en vers,

PAR BARON,

Représentée pour la première fois le 16 novembre 1703.

Personnages.

SIMON, père de Pamphile.
PAMPHILE, fils de Simon, et amant de Glicérie.
CHRÉMÈS, père de Glicérie et de Philumène.
CARIN, amant de Philumène.
CRITON, de l'île d'Andros.
SOSIE, affranchi de Simon.
DAVE, esclave de Pamphile.

Personnages.

BYRRHIE, esclave de Carin.
DROMON, esclave de Simon.
GLICÉRIE, fille de Chrémès.
MISIS, servante de Glicérie.
ARQUILLIS, autre servante de Glicérie.
Plusieurs valets qui reviennent du marché avec Simon.

La scène est dans une place publique d'Athènes.

ACTE I.

SCÈNE I.

SIMON, SOSIE, PLUSIEURS VALETS, portant des provisions.

SIMON, *aux valets.*

Emportez tout cela dans la maison; allez.

(Les valets entrent chez Simon.)

SCÈNE II.

SIMON, SOSIE.

SIMON, *voyant que Sosie veut aussi rentrer.*

Sosie, un mot.

SOSIE.

Je sais tout ce que vous voulez.
C'est d'avoir soin de tout? Il n'est pas nécessaire
De me recommander...

SIMON, *l'interrompant.*

Non, c'est une autre affaire.

SOSIE.

Dites-moi donc en quoi mon adresse et mon soin...

SIMON, *l'interrompant.*

Je n'ai de ton adresse aucunement besoin.
Il suffit, pour servir utilement ton maître,
De ces deux qualités qu'avec toi j'ai vu naître :
C'est la fidélité, le secret.

SOSIE.

Je n'attends...

SIMON, *l'interrompant.*

Je t'ai toujours connu sage dans tous les temps.
Je t'achetai, Sosie, en l'âge le plus tendre,
Et j'eus de toi des soins qu'on ne saurait comprendre.
J'élevai ta jeunesse, et tu connus en moi
Combien la servitude était douce pour toi.
Tu t'attiras d'abord toute ma confiance;
Et tu m'en témoignas tant de reconnaissance
Qu'enfin je t'affranchis, et par ta liberté
Récompensai ton zèle et ta fidélité.

SOSIE.

D'un si rare bienfait mon cœur n'a pu se taire.

SIMON.

Je le ferais encor, si j'avais à le faire.

SOSIE.

Je me tiens fort heureux, si j'ai fait, si je fais
Quelque chose qui soit au gré de vos souhaits :
Mais pourquoi, s'il vous plaît, rappeler cette histoire?
Croyez-vous que jamais j'en perde la mémoire?
Ce récit d'un bienfait que j'ai tant publié,
Semble me reprocher que je l'aie oublié.
Pourquoi tant de détours? Pardonnez-moi, si j'ose...

SIMON, *l'interrompant,*

Je commencerai donc; et la première chose
Dont je veux que par moi tu sois d'abord instruit,
C'est que le bruit qui court ici n'est qu'un faux bruit :
Ces noces, ce festin, véritables chimères,
Dont les préparatifs ne sont qu'imaginaires.

SOSIE.

Pourquoi donc?... Excusez ma curiosité.

SIMON.

Suis-moi, tu perceras dans cette obscurité.
Quand je t'aurai fait voir mon dessein, ma conduite,
En quoi tu me seras utile, dans la suite,
D'un stratagème adroit tu connaîtras le fruit :
Tu connaîtras mon fils, ses mœurs; et ce qui suit
Te va donner du fait entière connaissance.
Mais surtout ne perds pas la moindre circonstance.
Mon fils donc, qui pour lors avait près de vingt ans,
Plus libre, commençait à voir les jeunes gens.
Je passe son enfance, où retenu, peut-être,
Par le respect d'un père et la crainte d'un maître,
L'on n'a pu discerner ses inclinations.

SOSIE.

C'est bien dit.

SIMON.

Je bannis toutes préventions.
Ce temps où ses pareils ont pour l'académie,
Pour la chasse, le jeu, les bals, la comédie,
De ces empressements qu'on ne peut exprimer,
Ne fit rien voir en lui que l'on dût réprimer.
Il prenait ces plaisirs avec poids et mesure.
Je m'en applaudissais.

SOSIE.

Non à tort, je vous jure,
Ce proverbe, monsieur, sera de tous les temps :
« Rien de trop. » Il instruit les petits et les grands.

SIMON.

De la sorte il passait cet âge difficile,
Ne préférant jamais l'agréable à l'utile.
A servir ses amis il s'offrait de grand cœur,
Pourvu qu'il crût pouvoir le faire avec honneur.
Il avait à leur plaire une douce habitude :
Aussi de ses désirs ils faisaient leur étude.
Ainsi donc, sans envie, il attirait à lui
La jeunesse sensée, et si rare aujourd'hui.

SOSIE.

On appelle cela marcher avec sagesse.
A son âge, savoir que la vérité blesse,
Et que la complaisance attire des amis,
C'est d'un excellent père être le digne fils.

SIMON.

Environ vers ce temps, une femme andrienne
Vint prendre une maison assez près de la mienne.
Sans parents, sans amis, peu riche; c'est ainsi
Qu'elle partit d'Andros pour s'établir ici.
Elle était encor jeune et passablement belle.

SOSIE.

L'Andrienne commence à me mettre en cervelle.

SIMON.

Vivant pour lors sans bien et sans ambition,
Coudre et filer faisait son occupation.
Le travail de ses mains, de son fil, de sa laine,
A ses besoins pressants ne suffisait qu'à peine.
On publiait partout sa vertu, sa pudeur :
Tout ce qu'on m'en disait me perçait jusqu'au cœur;
Et je cherchais déjà comment je pourrais faire
Pour soulager, sous main, l'excès de sa misère.
Mais sitôt qu'à ses yeux brillèrent les amants,
Elle ne garda plus tant de ménagements.
Comme l'esprit, toujours ennemi de la peine,
Se porte au travail où le plaisir le mène,
Elle donna chez elle à jouer nuit et jour.
Parmi les jeunes gens qui lui faisaient la cour,
Ceux qui pour la servir montraient le plus de zèle
Obligèrent mon fils à l'aller voir chez elle.
Sitôt que je le sus, en moi-même je dis :
Pour le coup, c'en est fait; on le tient : il est pris.
J'attendais le matin leurs valets au passage,
Qui, tour à tour, rôdaient dans tout le voisinage.
J'en appelais quelqu'un. Je lui disais : Mon fils,
Nomme-moi tous les gens qui sont avec Chrysis.
Chrysis est proprement le nom de l'héroïne.

SOSIE.

Ah! je n'entends que trop! je fais plus; je devine.

SIMON.

Je ne me souviens plus, moi-même, où j'en étais.

SOSIE.

Vous appeliez...

SIMON, *l'interrompant.*

J'y suis. Je priais, promettais.
Phèdre, me disait l'un, Nicérate, Clinie,
Ces jeunes gens, tous trois, l'aimaient plus que leur vie.
Et Pamphile? Pamphile, assis près d'un grand feu,
Par complaisance attend qu'on ait fini le jeu.
Je m'en réjouissais. Les jours suivants sans cesse
Je revenais vers eux et leur faisais largesse,
Pour savoir comme en tout mon fils se conduisait.
Je n'eusse osé penser le bien qu'on m'en disait.
Plusieurs fois, éprouvé de la même manière,
Je crus pouvoir en lui prendre assurance entière;
Car celui qui s'expose et qui revient vainqueur
Gagne la confiance et s'attire le cœur.
D'ailleurs, de tous côtés, je dis le plus farouche,
N'osait sans le louer même en ouvrir la bouche :
D'une commune voix j'entendais mes amis
Qui me félicitaient d'avoir un si bon fils.
Que te dirais-je enfin, Chrémès, rempli de zèle,
Me vient offrir sa fille et son bien avec elle;
Pour épouser mon fils, au moins, cela s'entend.
J'approuve, je promets, et ce jour-ci se prend.

SOSIE.

A leur bonheur commun quel obstacle s'oppose?

SIMON.

Patience : un moment t'instruira de la chose.
Lorsque Chrémès et moi nous mettions tout d'accord,
De Chrysis, tout à coup, nous apprenons la mort.

SOSIE.

Où qu'elle soit, monsieur, pour Dieu, qu'elle s'y tienne!
Je n'ai jamais rien craint tant que cette Andrienne.

SIMON.

Mon fils, qui la plaignait dans son malheureux sort,
Ne l'abandonnait pas, même depuis sa mort;
Et tout se disposait pour la cérémonie
De ces tristes devoirs qu'on rend après la vie.
Plus attentif alors, je l'examinais mieux.
J'aperçus qu'il tombait des larmes de ses yeux.
Je trouvais cela bon, et disais en mon âme :
Il pleure, et ne connaît qu'à peine cette femme,
S'il l'aimait, qu'eût-il fait en un pareil malheur?
Et si je mourais, moi, que ferait sa douleur?
Je prenais tout cela pour la marque infaillible
De la bonté d'un cœur délicat et sensible.
Mais, pour trancher enfin d'inutiles discours,
On emporte le corps : il y vole; j'y cours,
Je me mets dans la foule; et le tout pour lui plaire.
Je ne soupçonnais rien encor dans cette affaire.

SOSIE.

Comment! que dites-vous?

SIMON.

Attends; tu le sauras.
Nous allions, nous suivions, nous marchions pas à pas.
Plusieurs femmes pleuraient, mais surtout une blonde
Me parut...

SOSIE, *l'interrompant.*

Belle?... Hein?

SIMON.

La plus belle du monde,
Mais dont la modestie égalait la beauté;
Et tant de grâce jointe à tant d'honnêteté,
La mettait au-dessus de tout ce qu'on admire.
Poussé par un motif que j'aurais peine à dire,
Soit qu'elle m'eût touché par son affliction,
Ou qu'elle eût sur mon cœur fait quelque impression,
Je voulus la connaître, et dans l'instant j'appelle
Doucement le valet qui marchait après elle :
Quelle est cette beauté, mon ami, que tu suis?
Lui dis-je. Il me répond : C'est la sœur de Chrysis.
L'esprit frappé, surpris, et le cœur en alarmes :
« Ah! ah! dis-je, voici la source de ses larmes...
« Voilà donc le sujet de sa compassion! »

SOSIE.

Je crains que tout ceci n'amène rien de bon.

SIMON.

On arrive au tombeau. Là, selon la coutume,
Le corps sur le bûcher se brûle, se consume.
Cette sœur de Chrysis, dans ces tristes moments,
Faisant retentir l'air de ses gémissements,
Se jetant sur ce corps que la flamme dévore,
Pour la dernière fois veut l'embrasser encore.
Pamphile, pénétré des plus sensibles coups,
S'avance, presse, accourt, se fait jour parmi nous,
Et de ses feux cachés découvrant le mystère,
L'arrête; et, tout rempli d'amour et de colère,
« Ma chère Glicérie, hélas! dit-il, hélas!
« Mourons ensemble, au moins!...» Elle tombe en ses bras.
Leurs yeux se rencontrant nous firent trop entendre
Qu'ils s'aimaient, dès longtemps, de l'amour le plus tendre.

SOSIE.

Que me dites-vous là?

SIMON.

Je retourne au logis,
Dans le fond de mon cœur pestant contre mon fils,
Et n'osant pourtant point lui montrer ma colère;
Car il n'eût pas manqué de me dire : « Mon père,
« Quel mal ai-je donc fait? Quel crime ai-je commis?
« J'ai donné du secours à la sœur de Chrysis;
« Dans la flamme elle tombe, et ma main l'en retire. »
Tu vois bien qu'à cela je n'aurais rien à dire.

SOSIE.

C'est savoir à propos dompter sa passion.
Le quereller après une telle action!
Après un mauvais coup que pourrait-il attendre?

SIMON.

Chrémès ne voulant plus de mon fils pour son gendre,
Vint dès le lendemain pour me le déclarer,
Ajoutant qu'on n'eût pu jamais se figurer
Que mon fils, sans égard, sans respect pour son père,
Vécût, comme il faisait, avec cette étrangère,
Moi, de nier le fait; lui, de le soutenir.
Je m'emporte... Mais lui, ne cherchant qu'à finir,
J'eus beau lui rappeler sa promesse et la mienne,
Il me rend ma parole et retire la sienne.

SOSIE.

A Pamphile aussitôt vous fites la leçon?

SIMON.

La réprimande encor n'était pas de saison.

SOSIE.

Comment?

SIMON.

Il m'aurait dit, comme je m'imagine :
« Mon père, en attendant le choix qu'on me destine,
« Et pour lequel enfin je vois tout disposer,
« Prêt à subir le joug que l'on va m'imposer,
« Dans le reste du temps, qui ne durera guère,
« Qu'il me soit libre, au moins, de vivre à ma manière. »

SOSIE.

Quel lieu donc aurez-vous de le réprimander?

SIMON.

Le refus ou l'aveu me fera décider.
S'il recule ou s'oppose à ce feint mariage,
Tu m'entendras pour lors prendre un autre langage :
D'un ridicule amour, par lui-même éclairci,
Je lui montrerai bien si l'on doit vivre ainsi...
Mais suffit. A l'égard de ce maraud de Dave,
Qui depuis si longtemps et me joue et me brave,
Et qui, pour me tromper, fait agir cent ressorts,
Il fera pour mon fils d'inutiles efforts.
A me fourber aussi le traître veut l'instruire,
Et songe à le servir beaucoup moins qu'à me nuire.

SOSIE.

Eh! pourquoi donc cela?

SIMON.

Quoi! tu ne le sais pas?
Ah! c'est un scélérat qui ne peut faire un pas...
Mais baste!... Si j'apprends qu'en cette conjoncture
Le fourbe contre moi prenne quelque mesure,
Tu verras... Souhaitons seulement que mon fils
Soit à mes volontés aveuglément soumis,
Qu'il ne me reste plus qu'à renouer l'affaire.
Pour adoucir Chrémès je sais ce qu'il faut faire.
Ce que je veux de toi, c'est de persuader
Que l'hymen de mon fils ne se peut retarder;
D'appuyer ce mensonge, et jurer sur la tête
Que ce jour-ci, ce jour est marqué pour la fête;
D'intimider ce Dave en cette occasion.
C'est tout ce que je veux de ton affection.

SOSIE.

Vous pouvez maintenant dormir en assurance.

SIMON.

Va, rentre.

(Sosie rentre chez Simon.)

SCÈNE III.

SIMON, seul.

Que de soins, sans aucune espérance!
Après bien des tourments, pester, gronder, crier,
Pamphile ne voudra jamais se marier.
Dave m'a trop instruit; et, malgré sa contrainte,
Le trouble de ses yeux m'a découvert sa crainte,
Lorsque je témoignai... Mais voici le maraud.

SCÈNE IV.

DAVE, SIMON.

DAVE, *à part, sans voir d'abord Simon.*

On appelle cela le prendre comme il faut.
Très-certain qu'à son fils on refuse une fille,
Avec beaucoup de bien et de bonne famille,
Le bonhomme fait voir un modeste maintien,
Sans en dire un seul mot, sans en témoigner rien.

SIMON, *à part.*

Il parlera, maraud! donne-toi patience :
Tu n'en seras pas mieux, ainsi que je le pense.

DAVE, *à part.*

Je vois bien ce que c'est : le bon vieillard a cru
Que sous l'espoir flatteur de cet hymen rompu,
Et nous ayant leurrés de cette fausse joie,
Nous passerions des jours filés d'or et de soie;
Sans trouble, sans chagrin, lorsqu'il viendrait, tout net,
Le contrat à la main, nous saisir au collet...
La peste, qu'il en sait!

SIMON, *à part.*

Ah! le maudit esclave!

DAVE, *à part.*

Je ne le voyais pas; c'est mon vieux maître.

SIMON.

Dave?

DAVE, *feignant de ne le pas voir.*

Qui m'appelle?

SIMON.

C'est moi.

DAVE.

Qui? c'est moi?

SIMON.

Me voici.

DAVE.

Où donc?

SIMON, *à part.*

Ah! le bourreau!

DAVE.

Je ne sais.

SIMON.

C'est ici.

DAVE.

Je ne vois...

SIMON, *à part.*

Le pendard!

DAVE, *feignant de commencer à le reconnaître.*

Ouf!... Pardonnez, de grâce!...

SIMON, *l'interrompant.*

Je t'excuse, voleur! mais reste en cette place.

DAVE.

Vous n'avez qu'à parler.

SIMON.

Hein?

DAVE.

Quoi?

SIMON.

Plait-il?

DAVE.

Monsieur?

SIMON.

Ce qu'on dit de mon fils lui fait bien de l'honneur!

DAVE.

Que dit-on?

SIMON.

Ce qu'on dit? Qu'une certaine femme
Allume dans son cœur une illicite flamme.
Tout le monde en murmure.

DAVE.

Ah! vraiment, c'est de quoi
Le monde se met fort en peine, que je croi!

SIMON.

Que dis-tu?

DAVE.

Moi?

SIMON.

Toi.

DAVE.

Rien.

SIMON.

Dans la grande jeunesse,
L'âme soumise aux sens et s'égarant sans cesse...
Brisons là; n'allons point rappeler le passé.
Mais aujourd'hui qu'il est moins jeune et plus sensé,
Dave, il faut d'autres mœurs, un autre train de vie.
Je te commande donc, ou plutôt je te prie,
Et si ce n'est assez, je te conjure, enfin,
De remettre mon fils dans un meilleur chemin.
Tu m'entends? Hein?

DAVE.

Pas trop.

SIMON.

Je sais bien qu'à son âge
On n'aime pas, on craint, on fuit le mariage.

DAVE.

On le dit.

SIMON.

Et surtout lorsqu'un jeune imprudent
S'abandonne aux conseils d'un mauvais confident,
Il se livre à des maux qu'on ne saurait comprendre.

DAVE.

Je commence, monsieur, à ne vous plus entendre.

SIMON.

Tu ne m'entends plus?

DAVE.

Non.

SIMON.

Attends jusqu'à la fin.

DAVE.

Je suis Dave, monsieur, et ne suis pas devin.

SIMON.

Tu veux que je sois clair et plus intelligible?

DAVE.

Oui, s'il vous plaît.

SIMON.

Je vais y faire mon possible.
Si mon fils n'est ce soir soumis à la raison,
Je te ferai demain mourir sous le bâton;
Et veux, si je l'oublie ou si je te fais grâce,
Que sans miséricorde on m'assomme à ta place.
Eh bien! de ce discours es-tu plus satisfait?

DAVE.

Celui-ci, pour le coup, me paraît clair et net.
Ce discours-ci n'est point de ces discours frivoles,
Et renferme un grand sens, en très-peu de paroles.

SIMON.

Tu ris; mais prends bien garde à cette affaire-ci.
Tu ne te plaindras point qu'on ne t'ait averti.
Adieu.

(Il rentre chez lui.)

SCÈNE V.

DAVE, seul.

Vous l'entendez de vos propres oreilles.
Sus, Dave, il n'est pas temps de bayer aux corneilles.
Si l'esprit ne nous sert en cette occasion,
Pour mon maître, ou pour moi, je ne vois rien de bon.
Que faire? Le laisser dans ce péril extrême?
Il est mort. Le servir par quelque stratagème?
Si le vieillard le sait... Je m'y perds; et, ma foi!
Je ne vois que bâtons prêts à tomber sur moi.
Quand il saura (bons dieux! quelle triste journée!)
Pamphile marié, depuis plus d'une année!
Pensent-ils qu'il prendra, ce vieillard emporté,
Des contes, faits en l'air, pour une vérité?
Lui diront-ils qu'elle est citoyenne d'Athènes;
Et de cent visions, dont leurs têtes sont pleines,
Croiront-ils l'endormir, en lui frottant le dos?
Un vieux marchand périt proche l'île d'Andros.
Après sa mort, laissant une petite fille,
Le père de Chrysis, qui la trouva gentille,
La fit, près de Chrysis, avec soin, élever...
Imagination qu'on ne saurait prouver!
Ce vieux marchand mourant... Contes à dormir, fable,
Qui ne me paraît pas seulement vraisemblable...
Mais pourquoi m'arrêter à tous ces vains discours?
A des maux si pressants il faut un prompt secours.
De ce vieillard fougueux pour calmer la furie,
Quoi! ne pourrions-nous pas résoudre Glicérie
A venir à ses pieds lui demander..., hélas!
Glicérie est malade, et je n'y songe pas;
Et si mal, que je crains que la fin de sa vie
Ne soit le dénoûment de cette tragédie...
Mais j'aperçois Misis.

SCÈNE VI.

MISIS, DAVE.

DAVE.

Eh bien! ma chère enfant,
Comment se porte-t-elle?

MISIS.

Un peu mieux maintenant.
Mais, hélas! on ne peut faire aucun fond sur elle.
Ce vieillard irrité lui trouble la cervelle.
Elle n'ignore pas qu'il peut, en un moment,
Rompre un hymen formé sans son consentement.
Malade comme elle est, languissante, abattue,
Bien plus que tout son mal, cette crainte la tue.
Elle découvre tout ce qu'on veut lui cacher.
Elle m'a fait sortir pour te venir chercher.
Tu lui feras plaisir de la voir, de lui dire...

DAVE, *l'interrompant.*

Je ne puis maintenant, Misis; je me retire.
De ma présence ailleurs on a trop de besoin.
Dis-lui qu'à la servir je donne tout mon soin;
Que de ce même pas je cours toute la ville
Pour tâcher de trouver et prévenir Pamphile.

(Il s'en va.)

SCÈNE VII.

MISIS, seule.

A quel nouveau malheur faut-il nous préparer?
De son empressement que pourrais-je augurer?
« Dis-lui que de ce pas je cours toute la ville
« Pour tâcher de trouver et prévenir Pamphile. »
Pour prévenir Pamphile?... O ciel! est-il besoin
Que de le prévenir on prenne tant de soin?
Devrait-il être un jour, une heure, un moment même,

Sans venir l'assurer de son amour extrême?
Que laisse-t-il penser? quel funeste embarras!...
Dieux tout-puissants, grands dieux! ne l'abandonnez pas!...

(Apercevant Pamphile.)

Juste ciel! quel objet se présente à ma vue?
Pamphile hors de lui!... Que mon âme est émue!...
Que vois-je? il lève au ciel et les mains et les yeux!...
Notre malheur, hélas! peut-il s'expliquer mieux?

SCÈNE VIII.

PAMPHILE, MISIS.

PAMPHILE, *à part, et sans voir Misis, qui se retire à l'écart.*

D'un procédé pareil un homme est-il capable?
Est-ce là comme en use un pére raisonnable?

MISIS, *à part.*

Que veut dire ceci? Je tremble.

PAMPHILE, *à part.*

Ah! quelle main,
Sort cruel, choisis-tu pour me percer le sein?
Quoi! sans me pressentir sur le choix d'une femme,
Mon père croit livrer et mon cœur et mon âme?
D'abord, n'a-t-il pas dû me le communiquer?

MISIS, *à part.*

Qu'entends-je? Quelle énigme il vient de m'expliquer!

PAMPHILE, *à part.*

Chrémés donc à présent tient un autre langage?
Lui qui me refusait sa fille en mariage,
Il prétend me la faire épouser aujourd'hui?
Oh! pour moi, je ne veux ni d'elle, ni de lui.
De mes vœux, de ma foi, mon cœur n'est plus le maître:
Je serais à la fois ingrat, parjure, traître!...
Puis-je le concevoir?... S'il n'est aucun secours,
Ce jour fatal sera le dernier de mes jours!...
De mon cœur embrasé le feu ne peut s'éteindre...
Hélas! des malheureux je suis le plus à plaindre.
Ne pourrai-je éviter, dans mon malheureux sort,
Un hymen mille fois plus cruel que la mort?
De combien de rebuts m'ont-ils rendu la proie!
On me veut aujourd'hui, demain l'on me renvoie;
On me rappelle encor. Que dois-je soupçonner?
Il n'est que trop aisé de se l'imaginer:
Il n'a pu de sa fille autrement se défaire,
Il me la veut donner: voilà tout le mystère.

MISIS, *à part.*

Ce discours me saisit et me perce le cœur.

PAMPHILE, *à part.*

Mais ce qui met encor le comble à ma douleur,
C'est l'air indifférent et l'abord de mon père.
Croit-il qu'un mot suffit dans une telle affaire?
Je le rencontre. A peine avait-il pu me voir:
« Philumène est à vous, m'a-t-il dit, et ce soir... »
J'ai cru qu'il me disait, ou qu'à l'instant je meure:
« Va, Pamphile, va-t'en te pendre tout à l'heure... »
Assommé de ce coup, j'ai paru comme un sot,
Sans oser devant lui proférer un seul mot.
Si quelqu'un me demande en une telle affaire,
Averti de tout point, ce qu'il eût fallu faire:
Je ne sais; mais je sais que dans un pareil cas
J'eusse fait ce qu'il faut pour ne l'épouser pas.
Pour moi, je ne vois plus que penser, ni que dire.
Je sens, de toutes parts, mon cœur que l'on déchire.
La pitié, le respect, m'entraînent tour à tour:
Tantôt j'écoute un père, et tantôt mon amour.
Ce père me chérit, l'abuserai-je encore?
Faut-il abandonner la beauté que j'adore?
Hélas! que faire? hélas! de quel côté tourner?

MISIS, *à part.*

Il est temps de combattre, et non de s'étonner.
Il faut absolument qu'il parle à ma maîtresse.
Tout le veut; son repos, son honneur, sa tendresse.
Tandis que son esprit ne sait où s'incliner,
Parlons, pressons: un mot peut le déterminer.

PAMPHILE, *apercevant Misis, qui se rapproche de lui.*

Qu'entends-je?... C'est Misis.

MISIS.

Hélas! c'est elle-même.

PAMPHILE.

Que dit-elle?... Prends part à ma douleur extrême...
Que fait-elle?... Réponds.

MISIS.

Me le demandez-vous?
Du plus cruel destin elle ressent les coups.
Le bruit qui se répand d'un fatal hyménée,
Malgré tous vos serments, malgré la foi donnée...
Elle craint, en un mot, que ce funeste jour
A son fidèle cœur n'arrache votre amour.

PAMPHILE.

Ciel! puis-je le penser? Quel soupçon l'a frappée?
Ah! malheureux! c'est moi qui l'aurais donc trompée?
Je l'abandonnerais, au mépris de ma foi,
Elle qui n'attend rien que du ciel et de moi?
J'exposerais ses mœurs, sa vertu non commune,
Aux bizarres rigueurs d'une injuste fortune?
Cela ne sera point.

MISIS.

Elle ne doute pas
Que s'il dépend de vous, Pamphile... Mais, hélas!
Si l'on vous y contraint?

PAMPHILE.

Je serais assez lâche
Pour rompre, pour briser la chaîne qui m'attache?

MISIS.

Elle mérite bien que vous vous souveniez
Que les mêmes serments, tous deux, vous ont liés.

PAMPHILE.

Si je m'en souviendrai! qui? moi?... Toute ma vie.
Ce que me dit Chrysis, parlant de Glicérie,
Occupe incessamment mon esprit et mon cœur.
Mourante, elle m'appelle; et moi, plein de douleur,
J'avance. Vous étiez dans la chambre prochaine.
Et pour lors, d'une voix qui ne sortait qu'à peine,
Elle me dit: (Misis, j'en verse encor des pleurs!)
« Elle est jeune, elle est belle, elle est sage, et je meurs.
« Pour conserver son bien que peut-elle à cet âge?
« La beauté pour ses mœurs est un triste avantage.
« Je vous conjure donc, par sa main que je tiens,
« Par la foi, par l'honneur, par mes pleurs, par les siens,
« Par ce dernier moment qui va finir ma vie,
« De ne vous séparer jamais de Glicérie!
« Pamphile, quand j'ai cru trouver un frère en vous,
« L'aimable Glicérie y crut voir un époux;
« Et depuis tous ses soins n'ont tendu qu'à vous plaire.
« Soyez donc son tuteur, son époux et son père.
« Du peu de bien qu'elle a daignez prendre le soin;
« Conservez-le. Peut-être elle en aura besoin. »
Elle prit nos deux mains et les mit dans la sienne:
« Que dans cette union l'amour vous entretienne;
« C'est tout... » Elle expira dans le même moment...
Je l'ai promis, Misis; je tiendrai mon serment.
Je ne trahirai point la foi la plus sincère:
Je te le jure encor.

MISIS.

Pamphile, je l'espère...
Mais ne montez-vous pas, pour calmer ses ennuis?

PAMPHILE.

Je ne paraîtrai point dans le trouble où je suis...
Mais, ma chère Misis, fais en sorte, de grâce,
Qu'elle ne sache rien de tout ce qui se passe.

MISIS.

J'y ferai mes efforts.

PAMPHILE.

Attends, Misis..., je crains...
Non, je ne la puis voir.

MISIS, *à part.*

Hélas! que je le plains!



ACTE II.

SCÈNE I.

CARIN, BYRRHIE.

CARIN.

Ai-je bien entendu? me dis-tu vrai, Byrrhie,
Le croirai-je? Pamphile aujourd'hui se marie?

BYRRHIE.

Cela n'est que trop vrai.

CARIN.

Mais de qui le sais-tu?
Dis-le-moi donc.

BYRRHIE.

De Dave, à l'instant, je l'ai su.

CARIN.

Jusqu'ici, quelque espoir, au milieu de ma crainte,
Soulageait tous les maux dont mon âme est atteinte :
Mais enfin, interdit, languissant, abattu,
Je sens que je n'ai plus ni force ni vertu.
C'en est fait, je succombe à ma douleur mortelle.
Eh! puis-je vivre après cette affreuse nouvelle?

BYRRHIE.

Lorsqu'on ne peut, monsieur, faire ce que l'on veut,
Il faudrait essayer à vouloir ce qu'on peut.

CARIN.

Que puis-je souhaiter quand je perds Philumène?

BYRRHIE.

Eh! ne feriez-vous pas, avec bien moins de peine,
Un effort pour chasser ce malheureux amour
Que d'en parler sans cesse, et la nuit et le jour?
Sans relâche, attentif au feu qui vous dévore,
Par de pareils discours vous l'irritez encore.

CARIN.

Hélas! qu'il t'est aisé, dans un profond repos,
De vouloir apporter du remède à mes maux!

BYRRHIE.

Je vous dirai pourtant...

CARIN, *l'interrompant.*

Ah! laisse-moi, Byrrhie;
Un semblable discours me fatigue et m'ennuie.

BYRRHIE.

Vous ferez là-dessus tout ce qu'il vous plaira.

CARIN.

Pamphile de mon sort lui seul décidera.
Il faut tout employer, avant que je périsse :
Il se rendra peut-être à mes désirs propice.
Je vais lui découvrir l'excès de mes tourments;
Et s'il n'est pas touché des peines que je sens,
Pour quelque temps, au moins, j'obtiendrai qu'il diffère
Un hymen que je crains et qui me désespère.
Pendant ce temps il peut arriver... que sait-on?

BYRRHIE.

Il ne peut désormais arriver rien de bon.

CARIN, *apercevant Pamphile.*

Je vois Pamphile... O ciel! conseille-moi, Byrrhie.
L'aborderai-je, ou non?

BYRRHIE.

Contentez votre envie.
Découvrez-lui l'état où l'amour vous a mis.
Peut-être craindra-t-il quelque chose de pis.

SCÈNE II.

PAMPHILE, CARIN, BYRRHIE.

PAMPHILE, *à part.*

(A Carin.)

Je vois Carin... Bonjour.

CARIN.

Bonjour, mon cher Pamphile.
En vos seules bontés trouverai-je un asile?
Serez-vous mon appui? La rigueur de mon sort
A mis entre vos mains et ma vie et ma mort.

PAMPHILE.

Hélas! mon cher Carin, quel espoir est le vôtre?
Je ne puis rien pour moi; que puis-je pour un autre?
Mais de quoi s'agit-il?

CARIN.

Il s'agit de savoir
Si vous vous mariez, comme on dit, dès ce soir.

PAMPHILE.

On le dit.

CARIN.

Permettez, mon cher, que je vous die
Un adieu qui sera le dernier de ma vie.

PAMPHILE.

Eh! pourquoi donc cela?

CARIN.

Je demeure interdit.
Je n'ose vous parler, et vous m'avez tout dit.
Byrrhie, instruit d'un mal, que j'ai peine à vous taire,
Vous peut de mes malheurs découvrir le mystère.

BYRRHIE, *à Pamphile.*

Oui-dà, je le ferai très-volontiers.

PAMPHILE.

Hé bien?

BYRRHIE.

Ne vous alarmez pas, surtout; c'est moins que rien.

(Montrant Carin.)

Monsieur est amoureux, amoureux, à la rage,
De celle qu'on vous va donner en mariage.

PAMPHILE.

(A Carin.)

Il l'aime?... Mais, Carin, parlez-moi nettement :
Vous aime-t-elle aussi? Par quelque engagement
Pourriez-vous?... Dites-moi... ce que je me propose...

CARIN, *l'interrompant.*

Non, je vous avoûrais ingénûment la chose.

PAMPHILE.

Ah! plût au ciel, Carin, que pour vous et pour moi...

CARIN, *l'interrompant.*

Je suis de vos amis, Pamphile; je le croi.
Par cette amitié donc entre nous établie,
Rompez premièrement cet hymen qu'on publie.

PAMPHILE.

Je ferai mes efforts.

CARIN.

Ou bien, si votre cœur
Dans cet engagement trouve tant de douceur...

PAMPHILE, *l'interrompant.*

Quelle douceur!

CARIN.

Au moins, et pour dernière grâce,
Différez d'un seul jour le coup qui me menace,
Pour me donner le temps de délivrer vos yeux
D'un ami, d'un amant, d'un rival odieux!

PAMPHILE.

Ecoutez-moi, Carin. Dans le siècle où nous sommes,
Vous ne l'ignorez pas, on rencontre des hommes
Qui, parés d'un bienfait qu'ils n'ont jamais rendu,
En arrachent le fruit, qui ne leur est pas dû.
Je suis, vous le savez, d'un autre caractère :
Ainsi, pour vous parler sans feinte, sans mystère,
Cet hymen si contraire à vos plus chers désirs,
Me cause maintenant de mortels déplaisirs.

CARIN.

Hélas! vous me rendez la joie et l'espérance.

PAMPHILE.

Vous pouvez maintenant agir en assurance.
Faites pour l'épouser jouer mille ressorts;
Pour ne l'épouser point je ferai mes efforts.

CARIN.

J'emploirai...

PAMPHILE, *l'interrompant, et voyant paraître Dave.*

Dave vient. C'est en lui que j'espère.
Son conseil nous sera, sans doute, nécessaire.

CARIN, *à Byrrhie.*

Toi, qui cent fois par jour me mets au désespoir,
Retire-toi, va-t'en.

BYRRHIE.

Monsieur, jusqu'au revoir.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE III.

DAVE, CARIN, PAMPHILE.

DAVE, *à part.*

(A Pamphile et à Carin, sans les reconnaître d'abord.)

Bons dieux! que de plaisirs!... Eh! là, messieurs, de grâce!
Je suis un peu pressé, permettez que je passe...
Pamphile n'est-il point parmi vous?... Dans son cœur
Je voudrais rétablir la paix et la douceur.
Eh! morbleu! rangez-vous... Où diantre peut-il être?

CARIN, *bas, à Pamphile.*

Il me paraît content.

PAMPHILE, *bas.*

Il ne sait pas peut-être
Les troubles, les chagrins dont je me sens pressé.

DAVE, *à part.*

S'il est instruit des maux dont il est menacé!...

CARIN, *bas, à Pamphile.*

Ecoutez ce qu'il dit.

DAVE, *à part.*

Il court toute la ville,
Et de nous rencontrer il n'est pas bien facile...
De quel côté tourner?

CARIN, *bas, à Pamphile.*

Que ne lui parlons-nous?

DAVE, *à part.*

Je vais...

PAMPHILE.

Dave?

DAVE, *reconnaissant Pamphile et Carin.*

Qui, Dave?... Ah! monsieur, c'est donc vous?...
(A Carin.)
Et vous aussi, Carin?... Allégresse! merveilles!
Ecoutez-moi, tous deux, de toutes vos oreilles.

PAMPHILE.

Dave, je suis perdu.

DAVE.

De grâce! écoutez-moi.

PAMPHILE.

Je suis mort.

DAVE.

Je sais tout.

CARIN.

Je n'ai recours qu'en toi.

DAVE.

Je suis fort bien instruit.

PAMPHILE.

Dave, l'on me marie.

DAVE.

Je le sais.

PAMPHILE.

Dès ce soir.

DAVE.

Eh! merci de ma vie!
Un moment de repos!... Je sais vos embarras.
(A Carin.)
Vous craignez d'épouser... Vous, de n'épouser pas?

CARIN.

C'est cela.

PAMPHILE, *à Dave.*

Tu l'as dit.

DAVE.

Oh! cessez de vous plaindre;
Jusques ici, tous deux, vous n'avez rien à craindre.

PAMPHILE.

Hâte-toi, tire-moi de la crainte où je suis.

DAVE.

Eh! je le fais aussi, le plus tôt que je puis.
Vous n'épouserez point, vous dis-je, Philumène,
Et j'en ai, je vous jure, une preuve certaine.

PAMPHILE.

D'où le sais-tu? dis-moi?

DAVE.

Je le sais, et fort bien.
Votre père tantôt, par forme d'entretien,
M'a dit : « Dave, je veux, sans tarder davantage,
« De mon fils aujourd'hui faire le mariage. »
Passons. Vieillard jasant tient discours superflus,
Dont, très-heureusement, je ne me souviens plus.
Au même instant, rempli d'une douleur mortelle,
Je cours pour vous porter cette triste nouvelle.
Je vais droit à la place, où ne vous voyant point,
Je me trouve, pour lors, affligé de tout point.
Je gagne la hauteur; et là, tout hors d'haleine,
En cent lieux différents où mon œil se promène,
Elevé sur mes pieds, je m'aperçois fort bien
Que je découvre tout et ne discerne rien.
Je descends promptement; je rencontre Byrrhie.
Avec empressement je le prie et reprie
De me dire en quel lieu vous êtes. Ce nigaud
Me regarde, m'écoute et s'enfuit aussitôt.
Las, fatigué, chagrin, je pense, je repense...
Mais pour ce mariage on fait peu de dépense »,
Dis-je alors. Là-dessus je prends quelque soupçon.
Le bonhomme me vient quereller sans raison.
nous forge un hymen pour nous tromper, je gage.
es doutes, bien fondés, rappellent mon courage.

PAMPHILE.

h bien! après?

DAVE.

Après? Plus gaillard, plus dispos,
J'arrive à la maison de Chrémès aussitôt.
Je considère tout avec exactitude.
Un seul valet, sans soin et sans inquiétude,
Respirait à la porte un précieux loisir,
Et, malgré le grand froid, ronflait avec plaisir.
J'en tressaille.

PAMPHILE.

Poursuis.

DAVE.

Cette maison m'étonne,
D'où personne ne sort, où n'aborde personne,
Où je ne vois amis, parentes, ni parents,
Ni meubles somptueux, ni riches vêtements,
Où l'on ne parle point de musique, de danse.

PAMPHILE.

Ah! Dave.

DAVE.

Cet hymen a-t-il de l'apparence?

PAMPHILE.

Je ne sais que penser.

DAVE.

Que me dites-vous là?
C'est très-certainement un conte que cela.
Je fais plus. A l'instant j'entre dans la cuisine :
Je n'y vois qu'un poulet d'assez mauvaise mine,
Un seul petit poisson, qui dans l'eau barbotait,
Un cuisinier transi, qui dans ses mains soufflait.

CARIN.

Dave, tu me parais comme un dieu tutélaire :
Je retrouve en toi seul un protecteur, un père.

DAVE.

Eh! vous n'en êtes pas encore où vous pensez.

CARIN, *montrant Pamphile.*

Il n'épousera point Philumène?

DAVE.

Est-ce assez?
Dites-moi, s'il vous plaît, est-ce ainsi qu'on raisonne?
Parce qu'il ne l'a point, faut-il qu'il vous la donne?
Ne tardez pas, allez, employez vos amis;
Montrez-vous caressant, obligeant et soumis.

CARIN.

Va, je n'oublirai rien. Je ferais plus encore
Pour posséder un jour la beauté que j'adore.
(Il s'en va.)

SCÈNE IV.

PAMPHILE, DAVE.

PAMPHILE, *à part.*

Mais pourquoi donc, mon père, à ce point nous jouer?

DAVE.

Il sait bien ce qu'il fait; vous l'allez avouer.
Si Chrémès rompt des nœuds formés par votre père,
Votre père ne peut que se plaindre ou se taire.
Il sent bien qu'il eût dû vous en parler d'abord;
Il vous veut maintenant mettre dans votre tort.
Si dans cette union feinte qu'il vous propose,
Vous ne lui paraissez soumis en toute chose,
Ah! pour lors, vous verrez de terribles éclats.

PAMPHILE.

Je me prépare à tout.

DAVE.

Ne vous y trompez pas.
C'est votre père, au moins, pensez-y mieux, Pamphile;
Et de lui résister c'est chose peu facile.
Dans de nouveaux chagrins n'allez point vous plonger.
Sur le moindre soupçon qu'il pourrait se forger,
Il vous ferait chasser brusquement Glicérie,
Vous n'en entendriez parler de votre vie.

PAMPHILE.

La chasser! juste ciel!

DAVE.

N'en doutez nullement.

PAMPHILE.

Que faut-il faire? hélas!

DAVE.

Dire, tout maintenant,
Qu'à suivre ses conseils vous n'aurez nulle peine,
Et que vous êtes prêt d'épouser Philumène.

PAMPHILE.

Hein ?

DAVE.

Plaît-il ?

PAMPHILE.

Je dirai...

DAVE, *l'interrompant.*

Pourquoi non ?

PAMPHILE.

Que je vais...
Non, Dave, encore un coup, ne m'en parle jamais.

DAVE.

Croyez-moi.

PAMPHILE.

C'en est trop, et ce discours me lasse.

DAVE.

Mais que risquerez-vous? Ecoutez-moi, de grâce !

PAMPHILE.

De me voir séparer de l'objet de mes vœux,
D'épouser Philumène et vivre malheureux.

DAVE.

Cela ne sera point, soit dit sans vous déplaire :
Je vois plus clair que vous dans toute cette affaire.
Vous ne hasardez rien à vous humilier.
Votre père dira : « Je veux vous marier;
« J'ai choisi ce jour-ci pour célébrer la fête. »
Et vous lui répondrez, en inclinant la tête :
« Mon père, je ferai tout ce qu'il vous plaira. »
Fiez-vous en à moi; ce coup l'assommera.
Et ce bonhomme, enfin, en intrigues fertile,
Cessera de poursuivre un dessein inutile.
Chrémès, dans son refus, plus ferme que jamais,
Vous va servir, monsieur, et selon vos souhaits.
Ainsi vous passerez, au gré de votre envie,
Sans trouble, d'heureux jours auprès de Glicérie.
Chrémès, de votre amour par mes soins informé,
Dans son juste refus se verra confirmé.
Mais ressouvenez-vous que le nœud de l'affaire
Est de paraître en tout soumis à votre père.
Et ne vous allez point encore imaginer
Qu'il ne trouvera plus de fille à vous donner.
Dans cet engagement que vous faites paraître,
Il vous la choisira vieille et laide peut-être,
Plutôt que vous laisser dans le déréglement,
Où vous lui paraissez vivre jusqu'à présent :
Mais si vous vous montrez soumis à sa puissance,
Le bonhomme, pour lors, rempli de confiance,
Nous laissera le temps de choisir, d'inventer
Quel remède à nos maux nous devons apporter.

PAMPHILE.

Dave, crois-tu cela ?

DAVE.

Si je le crois? Sans doute.

PAMPHILE.

Hélas ! si tu savais ce qu'un tel effort coûte !

DAVE.

Par ma foi ! vous rêvez. Quoi donc ! y pensez-vous ?
On se moque de lui tant qu'on veut, entre nous...
Le voici... Bon courage ! un peu d'effronterie.
Surtout, ne paraissez point triste, je vous prie.

SCÈNE V.

SIMON, PAMPHILE, DAVE.

SIMON, *à part, dans le fond, sans voir d'abord son fils et Dave.*

Je reviens pour savoir quels conseils ils ont pris.

DAVE, *à part, en regardant furtivement Simon, qui ne le voit pas.*

Cet homme croit trouver un rebelle en son fils,
Et médite, à part lui, quelque trait d'éloquence,
Dont nous l'allons payer autrement qu'il ne pense...
(Bas, à Pamphile.)
Allons, songez à vous, et possédez-vous bien.

PAMPHILE, *bas.*

Je ferai de mon mieux; mais ne me dis plus rien.

DAVE, *bas.*

Si vous lui répondez, ainsi que je l'espère :
« Tout ce que vous voudrez; j'obéirai, mon père... »
Vous le verrez confus, sans pouvoir dire un mot;
Et si cela n'est pas, prenez-moi pour un sot.

SIMON, *à part, en apercevant son fils et Dave.*

Ah ! les voici tous deux, et je vais les surprendre.

DAVE, *bas, à Pamphile.*

Prenez garde, il nous voit... N'importe, il faut l'attendre.

SIMON, *à Pamphile.*

Pamphile ?

DAVE, *bas à Pamphile.*

Tournez-vous, et paraissez surpris.

SCÈNE VI.

BYRRHIE, dans le fond et sans se faire voir; SIMON, PAMPHILE, DAVE.

PAMPHILE, *à Simon, avec un feint étonnement.*

Ah ! mon père !

DAVE, *bas.*

Fort bien.

SIMON, *à Pamphile.*

C'est aujourd'hui, mon fils,
Que l'hymen se conclut et que tout se dispose.

PAMPHILE.

Mon père, je suis prêt à terminer la chose.

BYRRHIE, *à part.*

Qu'entends-je? que dit-il ?

DAVE, *bas, à Pamphile, en lui montrant Simon.*

Il demeure muet.

SIMON, *à Pamphile.*

Mon fils, de ce discours je suis fort satisfait.
Je n'attendais pas moins de votre obéissance;
L'effet n'a nullement trompé mon espérance.

DAVE, *à part.*

J'étouffe !

BYRRHIE, *à part.*

Après le tour de ces mauvais railleurs,
Mon maître peut chercher une autre femme ailleurs.

SIMON, *à Pamphile.*

Entrez : Chrémès dans peu chez moi viendra se rendre,
Et ce n'est pas à lui, mon fils, à vous attendre.

PAMPHILE.

J'y vais.

BYRRHIE, *à part.*

O temps ! ô mœurs ! qu'êtes-vous devenus !

SIMON, *à Pamphile.*

Allez, rentrez, vous dis-je, et ne ressortez plus.
(Pamphile rentre chez son père, et Byrrhie s'éloigne.)

SCÈNE VII.

SIMON, DAVE.

DAVE, *à part, et sans regarder Simon.*

Il me regarde : il croit, je gagerais ma vie,
Que je reste en ce lieu pour quelque fourberie.

SIMON, *à part.*

Si de ce scélérat, par quelque heureux moyen,
(A Dave.)
Je pouvais... A quoi donc s'occupe Dave ?

DAVE.

A rien.

SIMON.

A rien ?

DAVE.

A rien du tout, où qu'à l'instant je meure !

SIMON.

Tu me semblais pensif, inquiet, tout à l'heure.

DAVE.

Moi ? non.

SIMON.

Tu marmottais pourtant je ne sais quoi.

DAVE, *à part.*

(A part.)
Quel conte !... Il ne sait plus ce qu'il dit, par ma foi !

SIMON.

Hein ?

DAVE.

Plaît-il?

SIMON.

Rêves-tu?

DAVE.

Très-souvent, dans les rues
Je fais châteaux en l'air, je bâtis dans les nues;

Et rêver de la sorte est, vous le savez bien,
Rêver à peu de chose, et, pour mieux dire, à rien.

SIMON, *voyant que Dave affecte de ne pas le regarder.*

Quand je te fais l'honneur de te parler, j'enrage!
Tu devrais bien, au moins, me tourner le visage.

DAVE.

Ah! que vous voyez clair!... C'est encore un défaut
Dont je me déferai, monsieur, tout au plus tôt.

SIMON.

Ce sera fort bien fait. Une fois en ta vie...

DAVE, *l'interrompant.*

Vous voulez bien, monsieur, que je vous remercie?

SIMON.

De quoi?

DAVE.

De vos avis donnés très à propos.

SIMON.

J'y consens.

DAVE.

En effet, aller tourner le dos
Lorsque quelqu'un vous parle!

SIMON, *à part.*

Ah! quelle patience!

DAVE.

C'est choquer tout à fait l'exacte bienséance.

SIMON.

Auras-tu bientôt fait?

DAVE.

Une telle leçon
Me fait ouvrir les yeux de la bonne façon.

SIMON.

Oh! tu m'avertiras quand ton oreille prête...

DAVE, *l'interrompant.*

Je m'en vais, je vois bien que je vous romps la tête.

SIMON.

Eh! non, bourreau! Viens çà, je te veux parler.

DAVE.

Bon.

SIMON.

Oui, je te veux parler. Le veux-tu bien, ou non?

DAVE.

Si j'avais cru, monsieur...

SIMON, *l'interrompant.*

Ah! bon Dieu! quel martyre!

DAVE.

Que vous eussiez encor quelque chose à me dire,
Je me fusse gardé d'interrompre un instant.

SIMON, *l'interrompant.*

Eh! ne le fais-tu pas, bourreau! dans ce moment?

DAVE.

Je me tairai.

SIMON.

Voyons.

DAVE.

Je n'ouvre pas la bouche.

SIMON.

Tant mieux.

DAVE.

Et me voilà, monsieur, comme une souche.

SIMON, *levant son bâton.*

Et moi, si je t'entends, je ne manquerai pas
Du bâton que voici de te casser les bras.
Or sus, puis-je espérer qu'aujourd'hui, sans contrainte,
La vérité pourra, sans recevoir d'atteinte,
Une fois seulement de ta bouche sortir?

DAVE.

Qui voudrait devant vous s'exposer à mentir?

SIMON.

Ecoute, il n'est pas bon de me faire la nique.

DAVE.

Je ne le sais que trop: qui s'y frotte, s'y pique.

SIMON.

Oh bien! cela conté, comme tu me le dis,
Cet hymen ne fait-il nulle peine à mon fils?
N'as-tu point remarqué quelque trouble en son âme,
A cause de l'amour qu'il a pour cette femme?

DAVE.

Qui, lui? Voilà, ma foi! de plaisantes amours!
Ce trouble sera donc de trois ou quatre jours?
Puis, ne savez-vous pas qu'ils sont brouillés ensemble?

SIMON.

Brouillés?

DAVE.

Je vous l'ai dit.

SIMON.

Non, à ce qu'il me semble.

DAVE.

Oh bien! tout va, vous dis-je, au gré de vos souhaits.
Ils sont brouillés, brouillés, à ne se voir jamais.
Vous voyez qu'à vous plaire il fait tout son possible:
De l'état de son cœur c'est la preuve sensible.

SIMON.

Il est vrai que j'ai lieu d'en être fort content;
Mais il m'a paru triste, embarrassé, pourtant.

DAVE.

Ma foi! je ne puis plus le cacher davantage.
Je crois que vous verriez au travers d'un nuage.

SIMON.

Eh bien?

DAVE.

Vous l'avez dit, il est un peu chagrin.

SIMON.

Tu vois...

DAVE, *l'interrompant.*

Peste! je vois que vous êtes bien fin.

SIMON.

Dis-moi donc?

DAVE, *hésitant.*

Ce n'est rien.... c'est une bagatelle...

SIMON.

Mais encor?

DAVE.

Que se forge une jeune cervelle.

SIMON.

Quoi! je ne puis savoir?

DAVE.

Il conçoit de l'ennui...
Mais ne me brouillez pas, s'il vous plaît, avec lui.

SIMON.

Il ne le saura point.

DAVE.

Il dit qu'on le marie
Sans éclat; qu'on l'expose à la plaisanterie.

SIMON.

Comment donc?

DAVE.

« Quoi! dit-il, personne n'est commis
« Pour prier seulement nos parents, nos amis?
« Pour un fils, poursuit-il, rempli d'obéissance,
« Epargne-t-on les soins, autant que la dépense? »

SIMON.

Moi?

DAVE.

Vous. Il a monté dans son appartement.
Il y croyait trouver un riche ameublement.
Il n'a pas tort, au moins... Si j'osais...

(Il hésite.)

SIMON.

Je t'en prie.

DAVE.

Je vous accuserais d'un peu de ladrerie.

SIMON.

Retire-toi, maraud!

DAVE, *à part, en s'en allant.*

Il en tient.

SCÈNE VIII.

SIMON, seul.

Sur ma foi,
Je crois que ce coquin se moque encor de moi:
Ce traître, ce pendard à toute heure m'occupe.
Eh quoi! serai-je donc incessamment sa dupe?
Si j'allais... C'est bien dit... Que sert-il de rêver?
Bon ou mauvais, n'importe, il faut tout éprouver.

ACTE III.

SCÈNE I.

SIMON, seul.

Ah! je puis maintenant, selon toute apparence,
D'un succès assuré concevoir l'espérance.
S'ils m'ont voulu jouer dans cette affaire-ci,
J'ai de quoi maintenant me moquer d'eux aussi.
S'ils sont de bonne foi, comme je le souhaite,
Dans deux heures, au plus, l'affaire sera faite...
(Appelant.) (A part.)
Holà, Sosie, holà?... Bons dieux! que de plaisirs
De voir tout réussir au gré de ses désirs!

SCÈNE II.

SOSIE, SIMON.

SOSIE.
Que vous plaît-il, monsieur?

SIMON.
Écoute des merveilles...
(Lui faisant regarder autour de lui si personne ne l'écoute.)
Mais ce coquin de Dave est tout yeux, tout oreilles,
Prends garde.

SOSIE.
Là-dessus n'ayez aucun soupçon,
Il n'abandonne pas un instant la maison.
Tout se fait, disent-ils, au gré de leur envie;
Ils n'ont jamais été si contents de leur vie.

SIMON.
Tel qui rit le matin pleure à la fin du jour;
Et le proverbe dit que chacun a son tour.

SOSIE.
Eh! comment donc?

SIMON.
Je suis au comble de la joie.

SOSIE.
Quel est enfin ce bien que le ciel vous envoie?

SIMON.
Ce mariage feint, à plaisir inventé,
Ce conte...

SOSIE.
Eh bien! ce conte?

SIMON.
Est une vérité.

SOSIE.
D'un autre que de vous j'aurais peine à le croire.

SIMON.
Je le vais, en deux mots, conter toute l'histoire.
Mon fils, m'ayant promis ce que je demandais,
Et même beaucoup plus que je n'en attendais,
M'a jeté, tout d'un coup, dans quelque défiance.
J'ai prié Dave alors, avec beaucoup d'instance,
De vouloir pleinement éclaircir mes soupçons.
Le traître m'en a dit de toutes les façons,
M'a fait cent questions sur une bagatelle;
Et le chien m'a si bien démonté la cervelle
Que dans tous ses discours je n'ai rien vu, sinon
Qu'il se moquait de moi.

SOSIE.
Tout de bon?

SIMON.
Tout de bon.
Je chasse sur-le-champ cette maligne bête;
Tout ému que je suis, il me vient dans la tête
De voir Chrémès. Je suis ce premier mouvement;
J'arrive à sa maison dans cet empressement.
Les compliments rendus, je lui fais des caresses,
Cent protestations, mille et mille promesses.
J'ai tant prié, pressé, je m'y suis si bien pris,
Que sa fille aujourd'hui doit épouser mon fils.

SOSIE.
Ah! que me dites-vous?

SIMON.
C'est la vérité pure.
Tout m'a favorisé dans cette conjoncture;
Et tu verras dans peu Chrémès venir ici,
(Voyant paraître Chrémès.)
Pour conclure l'hymen... Justement, le voici.

SCÈNE III.

CHRÉMÈS, SIMON, SOSIE.

SIMON, *à part.*
Non, je ne me sens pas!... O ciel! je te rends grâce!...
(A Chrémès, en l'embrassant.)
Mon cher Chrémès, souffrez qu'encor je vous embrasse.
Allons, n'entrons-nous pas?
(Sosie s'éloigne.)

SCÈNE IV.

CHRÉMÈS, SIMON.

CHRÉMÈS.
Votre intérêt, le mien
Me font vous demander un moment d'entretien.

SIMON.
Chez moi nous serons mieux.

CHRÉMÈS.
Il n'est pas nécessaire.
Un mot est bientôt dit; je ne tarderai guère.

SIMON.
Vous n'auriez pas changé de résolution?

CHRÉMÈS.
Monsieur, sur tout ceci j'ai fait réflexion.
De vos empressements je n'ai pu me défendre:
J'ai donné ma parole, et je viens la reprendre.

SIMON.
Pour la seconde fois, Chrémès? y pensez-vous?

CHRÉMÈS.
Pour la centième fois; car enfin, entre nous,
A votre fils plongé dans le libertinage
Irais-je ainsi donner ma fille en mariage?
C'est se moquer, tout franc; et vous n'y songez pas
De me pousser, vous-même, à faire un mauvais pas.
Croyez d'ailleurs, Simon, que cet effort me coûte.

SIMON.
Ah! de grâce! un moment.

CHRÉMÈS.
Parlez, je vous écoute.

SIMON.
Chrémès, par tous les dieux, j'ose vous conjurer,
Par l'amitié qu'en nous rien ne peut altérer,
Qui dès nos jeunes ans a commencé de naître,
Que l'âge et la raison ont formée et vu croître,
Par cette fille unique en qui vous vous plaisez,
Par mon fils, du salut duquel vous disposez,
D'accomplir cet hymen sans tarder davantage!
C'est de notre amitié le plus sûr témoignage.

CHRÉMÈS.
Ah! Simon, cachez-moi toute votre douleur:
Ce discours me saisit et me perce le cœur.
A vos moindres désirs je suis prêt à me rendre.
Du moins, à votre tour, daignez aussi m'entendre.
Voyons: si cet hymen leur est avantageux,
J'y consens; à l'instant marions-les tous deux.
Mais quoi! si cet hymen, que votre cœur souhaite,
Dans des gouffres de maux l'un et l'autre les jette,
Nous devons regarder la chose de plus près,
Et prendre de tous deux les communs intérêts.
Pensons donc, pour le bien et de l'un et de l'autre,
Que Pamphile est mon fils, que ma fille est la vôtre.

SIMON.
Et je le fais aussi; je ne regarde qu'eux:
Leur bonheur est très-sûr, leur malheur est douteux.
A conclure aujourd'hui, Chrémès, tout nous convie.

CHRÉMÈS.
Comment?

SIMON.
Il ne voit plus...

CHRÉMÈS, *l'interrompant.*
Hé! qui donc?

SIMON.
Glicérie.

CHRÉMÈS.
J'entends.

SIMON.
Ils sont brouillés; mais comptez là-dessus,
Si brouillés que je crois qu'il n'y songera plus.

CHRÉMÈS.
Fable!

SIMON.
Rien n'est plus vrai. Chrémès, je vous le jure.

CHRÉMÈS.
Ne nous arrêtons point à cette conjecture.
Simon, nous le savons, et depuis plus d'un jour,
Les piques des amants renouvellent l'amour.

SIMON.
Chrémès, n'attendons pas que cet amour renaisse,
Et profitons d'un temps qu'un bon destin nous laisse.
N'exposons plus mon fils aux charmes séducteurs,
Aux larmes, aux transports, à ces feintes douleurs,
Dont se sert avec fruit une coquette habile :
Prévenons ce malheur en mariant Pamphile.
De Philumène alors mon fils étant l'époux
Prendra des sentiments dignes d'elle et de vous.

CHRÉMÈS.
Votre amour aveuglé vous flatte et vous abuse.
Nous accordera-t-il un bien qu'il vous refuse?
Ne nous amusons point d'un ridicule espoir.

SIMON.
Sans l'avoir éprouvé, pouvez-vous le savoir?

CHRÉMÈS.
En vérité, Simon, l'épreuve est dangereuse!

SIMON.
Çà, je le veux, prenons que la chose est douteuse.
S'il arrivait pourtant, ce que je ne crains pas,
Quelque désordre : eh bien! sans faire de fracas,
Nous les séparerions. Regardez, je vous prie ;
Voilà le plus grand mal. Mais s'il change de vie,
Considérez les biens que vous nous donnerez.
D'abord notre amitié, que vous conserverez ;
En second lieu, le fils que vous rendez au père :
Pour vous un gendre acquis et soigneux de vous plaire,
A Philumène enfin un époux vertueux.

CHRÉMÈS.
Oh bien! soit, que l'hymen les unisse tous deux.

SIMON.
Ah ! c'est avec raison, Chrémès, que je vous aime,
Je vous le dis sans fard, à l'égal de moi-même.

CHRÉMÈS.
Je vous suis obligé. Qui vous a donc appris
Que l'Andrienne enfin ne voit plus votre fils?

SIMON.
Vous me feriez grand tort, mon cher Chrémès, de croire
Que je voulusse ici vous forger une histoire.
C'est Dave, à qui mon fils ne cache jamais rien,
Qui me l'a dit tantôt par forme d'entretien.
C'est de lui que je sais, comme chose certaine,
Le désir qu'a mon fils d'épouser Philumène.
Je m'en vais l'appeler. Cachez-vous dans ce coin ;
De tout ce qu'il dira vous serez le témoin.

CHRÉMÈS.
Je fais ce qu'il vous plait.

SIMON, *apercevant Dave.*
Ah ! le voilà lui-même.
(Chrémès se cache dans un coin.)

SCÈNE V.

DAVE, SIMON; CHRÉMÈS, caché dans un coin du théâtre.

DAVE, *à Simon.*
Pourquoi nous laissez-vous dans cette peine extrême?
Il se fait déjà tard. C'est se moquer, aussi !
L'épouse ne vient point, et devrait être ici.
Nous sommes de la voir dans une impatience...

SIMON, *l'interrompant.*
Va, Dave, elle y sera plus tôt que l'on ne pense.

DAVE.
Elle n'y peut venir assez tôt.

SIMON.
Je le croi.
Et Pamphile ?

DAVE.
Il attend plus ardemment que moi.

SIMON, *toussant.*
Hem, hem, hem !

DAVE.
Vous toussez?

SIMON.
Ce n'est rien.

DAVE.
Je l'espère.
Tous ces petits enfants, dont vous serez grand-père,
Auront besoin de vous. Cela donne à rêver ;
Et pour eux et pour nous il faut vous conserver.

SIMON.
Que fait mon fils?

DAVE.
Il court, il arrange, il ordonne,
Et se donne, ma foi, plus de soin que personne.

SIMON.
Mais encor, que dit-il ?
Oh ! vraiment, ce qu'il dit ?...
Je crois qu'à tous moments il va perdre l'esprit.

SIMON.
Eh ! comment donc cela ?
Son âme impatiente
Ne saurait supporter une si longue attente.

SIMON, *toussant encore.*
Hem, hem !

DAVE.
Mais, cependant, ce rhume est obstiné.

SIMON.
Un peu de mouvement que je me suis donné...
Laissons... Il parle donc souvent de Philumène?

DAVE.
C'est son petit bouchon, sa princesse, sa reine.

SIMON.
Cela me fait plaisir.

DAVE, *riant.*
Et le pauvre garçon
A déjà composé pour elle une chanson.

SIMON.
Je pense que tu ris?

DAVE.
Il faut bien que je rie ;
Je n'ai jamais été plus joyeux de ma vie.

SIMON.
Dave, il faut maintenant t'avouer mon secret.
J'avais toujours de toi craint quelque mauvais trait,
Et l'amour de mon fils avec cette étrangère
Me rendait défiant ; je ne puis plus le taire.

DAVE.
Moi, vous tromper? Bons dieux ! que me dites vous là?
Je ne suis vraiment pas capable de cela.

SIMON.
Je l'ai cru. Maintenant que ton zèle m'impose,
Je te vais découvrir ingénument la chose.

DAVE.
Quoi donc?

SIMON.
Tu le sauras, car je me fie à toi.

DAVE.
J'aimerais mieux cent fois...

SIMON, *l'interrompant.*
C'est assez, je te croi.
L'hymen en question ne se devait point faire.

DAVE.
Comment?

SIMON.
Pour vous tromper j'ai fait tout ce mystère.

DAVE.
Que me dites-vous là?

SIMON.
Que la chose est ainsi.

DAVE.
Non, je n'eusse jamais deviné celui-ci...
Ah ! que vous en savez !

CHRÉMÈS, *à Simon, en sortant du lieu où il était caché.*
C'est trop longtemps attendre,
Et j'en sais beaucoup plus qu'il n'en fallait entendre.
Je vais chercher ma fille, et l'amener chez vous.
(Il s'en va).

SCÈNE VI.

SIMON, DAVE.

SIMON.
Tu comprends bien?

DAVE, *à part.*
Ah ciel ! où nous fourrerons-nous?

SIMON.
Et, sans te fatiguer d'inutile redite,
Tu vois de tout ceci la naissance et la suite.

DAVE.
Il ne m'échappe rien, monsieur, je comprends tout.

SIMON.
Je te le veux conter de l'un à l'autre bout.
DAVE.
Ne vous fatiguez point.
SIMON.
Je veux...
DAVE, *l'interrompant.*
Je vous en prie.
SIMON.
Mais, du moins, il faut bien que je te remercie.
Ce mariage, enfin, dont je me sais bon gré,
C'est toi, Dave, c'est toi qui me l'as procuré.
DAVE, *à part.*
Ah! je suis mort!
SIMON.
Plaît-il?
DAVE.
Fort bien! le mieux du monde!
SIMON.
Et je m'en souviendrai.
DAVE, *à part.*
Que le ciel te confonde!
SIMON.
Que murmures-tu là, tout bas, entre tes dents?
DAVE.
Il m'a pris tout d'un coup des éblouissements.
SIMON.
Cela se passera. Désormais fais en sorte
Que mon fils dans l'hymen sagement se comporte.
DAVE.
Allez, vous n'en aurez que du contentement.
SIMON.
Dave, mieux que jamais tu le peux maintenant.
L'Andrienne et Pamphile étant brouillés ensemble,
C'est pour ce mariage un grand bien, ce me semble?
DAVE.
Reposez-vous sur moi, puisque je vous le dis.
SIMON.
N'est-il pas à présent?...
DAVE, *l'interrompant.*
Il est dans le logis.
SIMON.
Je m'en vais le trouver; cette affaire le touche.
Il faut de tout ceci l'instruire par ma bouche.
(Il rentre chez lui.)

SCÈNE VII.

DAVE, seul.

Où suis-je? où vais-je?... Hélas! quel destin est le mien!
Je ne me connais plus, et je suis moins que rien.
Ne pourrai-je obtenir, par grâce singulière,
Qu'on me jette dans l'eau, la tête la première?
Je l'entreprendrais bien; mais, malheureux en tout,
J'y ferais mes efforts sans en venir à bout.
Quelque mauvais démon, par quelque diablerie,
Me retiendrait en l'air, pour conserver ma vie.
Que deviendrai-je donc?... Je suis bien avancé!
J'ai tout perdu, brouillé; j'ai tout bouleversé.
Sans en tirer de fruit, j'ai trompé mon vieux maître.
Dans ces noces, enfin, qui ne devaient point être,
Misérable! j'embarque et j'engage son fils,
Malgré tous ses conseils, que je n'ai point suivis...
Si je puis revenir du danger qui me presse,
Je fais vœu désormais à la sainte paresse
De chercher le repos et la tranquillité
Au fond de la mollesse et de l'oisiveté.
Pour lors je passerai, sans trouble, sans affaire,
La nuit à bien dormir, le jour à ne rien faire.
Finesse, ruse, fourbe, adresse, activité,
Tant de soins, tant de pas que m'ont-ils rapporté?
Si j'eusse demeuré dans une paix profonde,
Maintenant nous serions les plus heureux du monde...
Ah! je le vois..., grands dieux! c'en est fait, et je crois
Qu'il me va voir ici pour la dernière fois.

SCÈNE VIII.

PAMPHILE, DAVE.

PAMPHILE, *à part, sans voir d'abord Dave.*
Où trouverai-je donc ce scélérat, ce traître?
DAVE, *à part.*
Je me meurs!
PAMPHILE, *à part.*
A mes yeux osera-t-il paraître?
Des rigueurs du destin je n'ose murmurer.
Des conseils d'un maraud que pouvais-je espérer?
Mais il partagera le tourment que j'endure.
DAVE, *à part.*
Si je puis échapper d'une telle aventure,
Je ne dois désormais plus craindre pour mes jours.
PAMPHILE, *à part.*
Que dirai-je à mon père?... Il n'est plus de secours.
Moi qui lui paraissais rempli d'obéissance,
De changer à ses yeux aurai-je l'insolence?
Que faire?... Je ne sais.
DAVE, *à part.*
Ni moi, de par les dieux!...
Et, cependant, en vain j'y rêve de mon mieux.
PAMPHILE, *apercevant Dave.*
Ah! c'est vous?
DAVE, *à part.*
Il me voit.
PAMPHILE.
Effronté! misérable!
Eh bien! où me réduit ton conseil détestable?
Dans quel abîme affreux...
DAVE, *l'interrompant.*
Je vous en tirerai.
PAMPHILE.
Tu m'en retireras?
DAVE.
Ou bien j'y périrai.
PAMPHILE.
Oui, comme tu l'as fait, double chien! tout à l'heure.
DAVE.
Non, je m'y prendrai mieux, Pamphile, que je meure!
PAMPHILE.
Quoi donc! je me fierais encore à toi, bourreau!
A toi qui m'as tendu cet horrible panneau?
Ne t'avais-je pas dit qu'il valait mieux se taire?
DAVE.
Oui, vous me l'aviez dit.
PAMPHILE.
Que te faut-il donc faire?
DAVE.
Me pendre. Mais, avant cette exécution,
Donnez-moi quelque temps pour la réflexion.
Il ne faut qu'un moment pour nous tirer d'affaire.
PAMPHILE.
Non, je n'entends plus rien qui ne me désespère.
Infâme! tu peux bien t'apprêter à mourir;
Mais je veux y rêver pour te faire souffrir.

SCÈNE IX.

CARIN, PAMPHILE, DAVE.

CARIN, *à Pamphile.*
Ose-t-on le penser? oserait-on le croire?
Peut-on exécuter une action si noire?
PAMPHILE, *montrant Dave.*
Je suis au désespoir, Carin : ce malheureux,
En voulant nous servir, nous a perdus tous deux.
CARIN.
En voulant nous servir? Le prétexte est honnête!
PAMPHILE.
Comment?
CARIN.
A ces discours croit-on que je m'arrête?
PAMPHILE.
Que veut dire ceci?
CARIN.
Mon malheureux amour
A fait un changement bien cruel en un jour.
Vous abandonnez donc cette pauvre Andrienne?
Hélas! je vous croyais l'âme comme la mienne.
PAMPHILE.
Cela n'est point ainsi, vous dis-je; croyez-moi.
CARIN.
Le plaisir n'était pas assez grand, je le voi,
Si vous ne me flattiez d'une fausse espérance,
Epousez Philumène.

PAMPHILE.
Une vaine apparence
(Montrant Dave.)
Vous abuse, Carin... Vous ne comprenez pas
Que c'est ce malheureux qui fait notre embarras.
Il devient mon bourreau. Mes intérêts, les vôtres...
CARIN, *l'interrompant.*
Vous traite-t-il plus mal que vous traitez les autres?
PAMPHILE.
Si vous me connaissiez, ou l'amour que je sens,
Je vous verrais bientôt changer de sentiments.
CARIN.
Ah! je vois ce que c'est : malgré l'ordre d'un père,
Malgré tous ses discours et toute sa colère,
Il n'a pu vous contraindre enfin à l'épouser?
PAMPHILE.
Ecoutez; un moment va vous désabuser.
On ne me forçait point de prendre Philumène.
CARIN.
Et vous la prenez donc pour jouir de ma peine?
PAMPHILE.
Attendez.
CARIN.
Mais enfin l'épousez-vous, ou non?
PAMPHILE.
(Montrant Dave.)
Vous me faites mourir!... Ce méchant, ce fripon
M'a tant prié, pressé d'aller dire à mon père
Qu'en tout absolument je voulais lui complaire,
Qu'il a fallu céder, après un long débat.
CARIN.
Qui vous l'a conseillé?
PAMPHILE, *montrant Dave.*
Ce chien, ce scélérat!
CARIN.
Dave?
PAMPHILE.
Dave a tout fait.
CARIN.
Eh! pourquoi?
PAMPHILE.
Je l'ignore.
CARIN, *à Dave.*
Dave, as-tu fait cela?
DAVE.
Je l'ai fait.
CARIN.
Ciel! encore?
(Montrant Pamphile.)
Eh quoi! le plus mortel de tous ses ennemis
Pouvait-il inventer quelque chose de pis?
DAVE.
Je me suis abusé, monsieur, je vous l'avoue.
Ainsi de nos projets la fortune se joue.
Je ne suis pourtant point tout à fait abattu.
Laissez-moi respirer.
PAMPHILE.
Eh bien? que feras-tu?
Parle vite; il est temps.
DAVE.
Ce que je me propose
Pourrait déjà donner un grand branle à la chose.
PAMPHILE.
Enfin, nous diras-tu?...
DAVE, *l'interrompant.*
Je n'ai pas commencé.
Il faut me pardonner d'abord tout le passé.
CARIN.
Soit.
PAMPHILE.
Ah! si je remets en ses mains ma fortune,
Je serai marié quatre fois au lieu d'une.
DAVE, *après avoir un peu rêvé.*
Je le tiens... C'en est fait, nous serons tous contents.
Vous entendrez parler de moi dans peu de temps.
PAMPHILE.
Quoi? nous ne saurons point?...
DAVE, *l'interrompant.*
Allez, laissez-moi faire.
Je veux avoir, moi seul, l'honneur de cette affaire.
Si je ne réussis selon votre désir,
Vous me pendrez après, tout à votre loisir.
PAMPHILE.
Remets-nous dans l'état où nous étions.
DAVE.
J'enrage!
Allez, je vous réponds d'en faire davantage.

ACTE IV.

SCÈNE I.

MISIS, seul.

Ah ciel! qui vit jamais un tel empressement?
« Allez, soyez ici dans le même moment.
« Marchez, courez, volez; faites toute la ville,
« Et ne revenez pas sans amener Pamphile... »
Cet ordre me paraît très-facile à donner;
Mais pour l'exécuter de quel côté tourner?...
(Voyant paraître Dave.)
Dave vient à propos : il nous dira, peut-être,
Ce que dit, ce que fait, où se cache son maître.

SCÈNE II.

DAVE, MISIS.

MISIS.
Pamphile veut-il donc la mettre au désespoir?
Peut-elle, sans mourir, être un jour sans le voir?
DAVE.
Misis, ma chère enfant, en un mot, comme en mille,
C'en est fait, pour le coup, il n'est plus de Pamphile.
MISIS.
Qu'est-il donc arrivé?
DAVE.
C'est un traître, un ingrat,
Un imposteur, un fourbe, un lâche, un scélérat.
MISIS.
Abandonnerait-il la pauvre Glicérie?
DAVE.
Il l'abandonne.
MISIS.
Ah ciel!
DAVE.
Ce soir on le marie.
MISIS.
Glicérie en mourra.
DAVE.
Moi, j'en suis presque mort.
MISIS.
Quoi donc! y consent-il?
DAVE.
Il y consent très-fort.
MISIS.
Dave, tu t'es trompé, cela n'est pas croyable.
DAVE.
Je ne t'ai jamais rien dit de plus véritable.
MISIS.
Et les dieux permettront qu'une telle action?...
DAVE, *l'interrompant.*
Eh! ce n'est pas cela dont il est question.
MISIS.
Pour le punir est-il une assez rude peine?
DAVE.
Non.
MISIS.
Il aura le front d'épouser Philumène?
DAVE.
Oui.
MISIS.
Qu'as-tu dit, enfin, qu'as-tu fait là-dessus?
DAVE, *hésitant.*
J'ai dit... J'ai fait...
MISIS.
Eh bien?
DAVE.
Cent discours superflus.
MISIS.
Eh! que te répond-il?

DAVE.
Planté comme une idole,
Il n'ose proférer une seule parole.
MISIS.
Il ne te parle point?
DAVE.
Il est comme un benêt,
Et m'entend sans souffler dire ce qu'il me plaît.
MISIS.
Pas un mot?
DAVE.
Pas un mot.
MISIS, *voulant l'emmener.*
Allons voir Glicérie.
DAVE, *la retenant.*
Ma chère enfant, Simon n'entend point raillerie.
Je n'en ai que trop fait; je viens vous avertir...
Bon dieu! si de chez vous on me voyait sortir...
MISIS, *l'interrompant.*
Eh! tu me parles bien au milieu de la rue?
DAVE.
Je puis dire que c'est une chose imprévue.
MISIS, *en s'en allant.*
Ne t'écarte donc pas; je reviens.
DAVE.
Je t'attends.

SCÈNE III.

CRITON, DAVE.

CRITON, *à part.*
Perdrai-je à la chercher bien des pas et du temps?
DAVE, *à part, en apervant Criton.*
Voici quelque étranger.
CRITON, *à part.*
Oui, c'est dans cette place.
DAVE, *à part.*
A qui donc en veut-il?
CRITON.
Me ferez-vous la grâce
De vouloir, s'il vous plaît, m'enseigner le logis
De Glicérie, ou bien de la sœur de Chrysis?
DAVE, *lui montrant la maison où demeure Glicérie.*
Vous voilà maintenant, monsieur, devant sa porte.
Pour Chrysis, vous savez?...
CRITON, *l'interrompant.*
Oui, je sais qu'elle est morte.
Vous la connaissez donc?
DAVE.
Si je la connaissais?
J'étais son serviteur, monsieur, et l'honorais
Comme elle méritait.
CRITON.
Elle était Andrienne?
DAVE.
Je le sais.
CRITON.
Et, de plus, ma cousine germaine;
Et je viens, tout exprès, prendre possession
De ce qui m'appartient de sa succession :
Car j'ai lieu d'espérer que déjà Glicérie,
Rendue heureusement au sein de sa patrie,
A recouvré son bien et ses parents aussi?
DAVE.
Elle est comme elle était en arrivant ici,
Sans parents et sans bien, monsieur, je vous le jure.
CRITON.
Ah! que j'en suis fâché!... La pauvre créature!...
Si j'eusse su cela, loin de partir d'Andros,
J'y serais demeuré, chez moi, bien en repos.
Tout le monde la croit la sœur de ma parente;
Sous ce titre elle a pris et le fonds et la rente.
Etranger, moi, que j'aille intenter un procès?
Je n'en dois espérer qu'un malheureux succès.
Glicérie est fort jeune; elle doit être belle :
Tous ses amants iront solliciter pour elle.
Ils diront que je suis un fourbe, un affronteur,
Qui, n'ayant aucun bien, vient usurper le leur.
Quand toutes ces raisons ne seraient pas valables,
Ne doit-on pas toujours aider les misérables?

DAVE.
Oh! par ma foi! monsieur, dont j'ignore le nom...
CRITON, *l'interrompant.*
Eh bien! mon cher enfant, on m'appelle Criton.
DAVE.
Monsieur Criton, donc, soit; un aussi galant homme
Ne se trouverait pas d'Athènes jusqu'à Rome.
CRITON.
Je vous suis obligé de ces bons sentiments.
DAVE.
Ce ne sont point ici de mauvais compliments.
CRITON.
Vous m'avez bien instruit : je vous en remercie,
Et dans un autre esprit je vais voir Glicérie.
DAVE, *voyant paraître Glicérie.*
Eh! la voilà qui sort, la pauvre femme!
CRITON.
Hélas!

SCÈNE IV.

GLICÉRIE, MISIS, ARQUILLIS, CRITON, DAVE.

GLICÉRIE, *à part, en reconnaissant Criton, avec étonnement, et lui tendant les bras.*
O ciel! je vois Criton!
DAVE, *à Criton.*
Elle vous tend les bras.
CRITON, *à Glicérie.*
C'est vous, ma chère enfant?
GLICÉRIE, *pleurant.*
C'est cette infortunée
Aux rigueurs des destins toujours abandonnée.
CRITON.
Ah! que le ciel ici me conduit à propos!
Allons, ne tardons point, retournons voir Andros.
Tous mes enfants sont morts; je n'ai plus de famille!
Venez, vous y serez comme ma propre fille...
Quel pitoyable état! Les yeux baignés de pleurs,
Languissante, abattue.
GLICÉRIE.
Ah! Criton, je me meurs!
CRITON.
Pourquoi vous levez-vous?
GLICÉRIE.
Une importante affaire
M'oblige de sortir... Je ne tarderai guère...
(A Arquillis, en lui montrant Criton.)
Conduisez-le, Arquillis, dans mon appartement...
(A Criton.)
Reposez-vous; je suis à vous dans un moment.
CRITON.
Qu'un destin plus heureux vous guide et vous conduise,
Et qu'en tous vos desseins le ciel vous favorise!
(Criton entre dans la maison de Glicérie, avec Arquillis.)

SCÈNE V.

GLICÉRIE, DAVE, MISIS.

GLICÉRIE, *à Dave.*
Dave, tu vois l'état où Chrysis me réduit.
De ce beau mariage enfin voilà le fruit!
Carin n'est que trop vrai, Pamphile m'abandonne.
DAVE.
Je ne le comprends pas.
GLICÉRIE.
Et, pour moi, je m'étonne,
Vu le peu que je vaux, que mes faibles appas
Aient pu le retenir si longtemps dans mes bras.
Son amour fut l'effet d'un aveugle caprice;
A mon peu de mérite il a rendu justice.
Sans parents, sans amis, sans naissance, sans bien,
Je n'ai pas dû prétendre un cœur comme le sien.
Fuyons l'éclat; sans bruit, rompons ce mariage...
A des égards, au moins, ma tendresse l'engage.
En tout soumise aux lois qu'il voudra m'imposer.
DAVE, *l'interrompant.*
A ces visions-là faut-il vous amuser?
Oui-dà, dans un roman ce discours, avec grâce,
Ingénieusement pourrait trouver sa place;
Mais les contes en l'air ne sont plus de saison :
Il faut parler, madame, et sur un autre ton.

MISIS, *à Glicérie.*
Ne vous abusez plus, laissez là ces chimères,
Et sérieusement pensez à vos affaires.
GLICÉRIE.
Je ne puis plus longtemps supporter mon ennui.
Le ciel me rend Criton, et je pars avec lui.
Il faut, loin de ces lieux, chercher une retraite,
Et pleurer à loisir la faute que j'ai faite.
DAVE.
Prête à perdre l'époux qu'on veut vous arracher,
Quoi! vous ne ferez pas un pas pour l'empêcher?
MISIS, *à Glicérie.*
Avant que de quitter ces objets de colère,
Il nous reste en ces lieux bien des choses à faire.
GLICÉRIE.
Hélas! que puis-je encor?
DAVE.
Vous taire, m'écouter,
Recevoir mes conseils, et les exécuter.
MISIS, *à Glicérie.*
Employer hardiment et l'honnête et l'utile,
Afin de conserver votre honneur et Pamphile.
GLICÉRIE.
Hélas! après des soins inutilement pris,
Je ne remporterai que honte et que mépris.
MISIS.
Si rien ne réussit, si tout nous désespère,
Nous ferons enrager le père, le beau-père,
La bru, le gendre encore; et sans autre façon,
Il faut les aller tous brûler dans leur maison.
Allez, de ce projet laissez-moi la conduite.
Songeons à nous venger; nous partirons ensuite.
GLICÉRIE.
De semblables discours augmentent mes ennuis,
Et ne conviennent point à l'état où je suis.
DAVE.
Mais, madame, en un mot, que prétendez-vous faire?
GLICÉRIE.
Fuir, pleurer, et cacher ma honte et ma misère.
DAVE.
Prenez des sentiments plus justes et plus doux.
Eh! de grâce, une fois, madame, écoutez-nous.
MISIS, *à Glicérie, qui détourne la tête.*
Mais écoutez-le au moins... Pour moi, je vous admire.
GLICÉRIE.
Eh quoi! ne sais-je pas tout ce qu'il me veut dire?
DAVE.
Ah! juste ciel!
GLICÉRIE.
Il veut que je parle à Simon,
Et que j'aille à ses pieds lui demander...
DAVE.
Eh non!
Il s'en faut bien garder. C'est à Chrémès, madame,
Que vous devez ouvrir votre cœur et votre âme;
Le porter, l'exciter à la compassion,
De Pamphile avec vous déclarer l'union,
Et lui dire surtout, mais qu'il vous en souvienne,
Que, très-certainement, vous êtes citoyenne.
Conjurez-le, pressez-le, embrassez ses genoux;
Demandez-lui s'il veut vous ôter votre époux:
Du saint nœud qui vous joint faites-lui voir le gage,
Et de fréquents soupirs ornez votre langage.
Si vous vous y prenez de la sorte, soudain
Vous lui ferez tomber les armes de la main;
Pour la troisième fois il rompra cette affaire,
Et sera prêt, lui-même, à vous servir de père.
GLICÉRIE.
Je veux bien me soumettre encore à tes avis,
Dave; de point en point tu les verras suivis:
Mais si le sort se montre à mes désirs contraire,
Dès demain je m'impose un exil volontaire.
DAVE.
Allez, tout ira bien; oui, je vous le promets,
Et mes pressentiments ne me trompent jamais.
Le foudre menaçant gronde sur notre tête,
Mais le calme toujours succède à la tempête...
Pour plus d'une raison il est bon qu'en ce lieu
On ne nous trouve point tous trois ensemble. Adieu.
(Il s'éloigne.)

SCÈNE VI.

GLICÉRIE, MISIS.

GLICÉRIE, *à part.*
Soulage mes douleurs, ciel, je te le demande.
MISIS.
Retenez bien cela, mais que Chrémès l'entende.
Allons-nous-en chez lui; point de retardement.
GLICÉRIE.
Ah! du moins laisse-moi respirer un moment.
MISIS.
Songez à vous tirer d'un embarras funeste;
Il faut pour respirer avoir du temps de reste.
GLICÉRIE.
Ne prends-tu point pitié de l'état où je suis?
Misis, crois-moi, je fais bien plus que je ne puis.
MISIS.
Là, ne nous fâchons point... Mais, dites-moi, de grâce,
Serons-nous tout le jour dans cette même place?
GLICÉRIE.
(A part.)
Çà, donne-moi la main; allons, Misis... Grands dieux,
Sur l'excès de mes maux daignez jeter les yeux...
(A Misis, en voyant ouvrir la porte de la maison à Simon.)
Ah! Misis, que je crains!... on ouvre cette porte.
MISIS.
Vous craignez?
GLICÉRIE.
Que Simon ou ne rentre ou ne sorte.
MISIS.
Eh! laissons-le rentrer ou sortir, et passons.
GLICÉRIE.
Ah! ma chère Misis, un instant demeurons.

SCÈNE VII.

SIMON, SOSIE, GLICÉRIE, MISIS.

SIMON, *à Sosie dans le fond.*
Allez, ne tardez pas, dépêchez-vous, Sosie;
Amenez Philumène et Chrémès, je vous prie.
Dites-lui qu'on l'attend avec empressement.
(Simon rentre chez lui, et Sosie s'éloigne.)

SCÈNE VIII.

GLICÉRIE, MISIS.

GLICÉRIE, *à part.*
O ciel! quel coup de foudre et quel triste moment!
Tous mes sens sont troublés, et je sens que mon âme...

SCÈNE IX.

DAVE, GLICÉRIE, MISIS.

DAVE, *bas, à Glicérie.*
Allons, préparez-vous, voici Chrémès, madame.
(Il s'en va.)

SCÈNE X.

CHRÉMÈS, GLICÉRIE, MISIS.

MISIS, *bas, à Glicérie.*
Vous hésitez? Il n'est plus temps de reculer.
Le sort en est jeté, madame, il faut parler...
Il vient, de votre cœur qu'il sache les alarmes.
Jetez-vous à ses pieds, baignez-les de vos larmes.
GLICÉRIE, *à Chrémès, en se jetant à ses pieds.*
Permettez-moi, monsieur, d'embrasser vos genoux,
Et de vous demander...
CHRÉMÈS, *l'interrompant, et voulant la relever.*
Madame, levez-vous.
GLICÉRIE.
Laissez-moi; cet état convient à ma disgrâce.
CHRÉMÈS.
Madame, levez-vous, ou je quitte la place.
GLICÉRIE, *se relevant.*
Il faut vous obéir, puisque vous le voulez.
CHRÉMÈS.
Çà, de quoi s'agit-il? Je vous entends, parlez.
GLICÉRIE, *hésitant.*
Pamphile, qui doit être aujourd'hui votre gendre...
CHRÉMÈS.
Eh bien?

GICÉRIE.

C'est mon époux.

CHRÉMÈS.

Que venez-vous m'apprendre?

GLICÉRIE, *tirant de sa poche son contrat de mariage, et le lui présentant.*

Tenez, lisez, voilà des gages de sa foi...

(Montrant Misis.)

De plus, j'ai pour témoins les dieux, Misis et moi.
Vous, en qui je crois voir un protecteur, un père,
Ne m'abandonnez pas à toute ma misère.
En m'ôtant mon époux vous me donnez la mort.
Vous pouvez, d'un seul mot, faire changer mon sort.
C'est donc entre vos mains qu'aujourd'hui je confie
Mon repos, mon honneur, ma fortune et ma vie.

CHRÉMÈS, *à part, en examinant le contrat.*

Que veut dire ceci ?... Je tremble, et dans mon cœur
Un secret mouvement me parle en sa faveur.

SCÈNE XI.

DAVE, CHRÉMÈS, GLICÉRIE, MISIS.

DAVE, *à la cantonade.*

Eh! messieurs les nigauds! eh bien! c'est un homme ivre.
Pourquoi le harceler? Cessez de le poursuivre...

(A Glicérie et à Misis, avec une brusquerie feinte.)

Peste soit des benêts!... Ah! mesdames, c'est vous?
Vous pourriez apporter du trouble parmi nous.
Détalez promptement. Vite, qu'on se retire.

GLICÉRIE, *à Misis.*

Misis, entendez-vous ce qu'il ose me dire?

MISIS, *à Dave.*

Songes-tu bien, pendard?...

DAVE, *l'interrompant.*

Ces cris sont superflus;
Rendez-moi ce contrat, et qu'on n'en parle plus.

MISIS, *à Glicérie.*

Il rêve, il extravague.

DAVE, *à Glicérie.*

Un pareil mariage
Est, vous le savez bien, un conte, un badinage.
D'ailleurs, vous gagnerez dans un tel changement.
Vous perdrez un époux, conservant un amant.
Pamphile vous verra sans crainte, sans mystère,
Lorsque...

CHRÉMÈS, *à part, après avoir examiné le contrat.*

Je m'embarquais dans une belle affaire!

DAVE, *avec une feinte surprise.*

Qu'entends-je?

CHRÉMÈS, *à part.*

Ah! juste ciel! quel horrible malheur!

DAVE.

Je ne me trompe point!... Eh quoi! c'est vous, monsieur?
Mais que faites-vous donc avec cette Andrienne?
Bon dieu! de l'écouter vous donnez-vous la peine?

GLICÉRIE.

Quoi! toi-même, méchant! pour séduire mon cœur...

DAVE, *l'interrompant.*

Que vient-elle conter?

MISIS, *à Glicérie.*

Le fourbe! l'imposteur!

DAVE, *à Chrémès.*

N'a-t-elle pas juré qu'elle était citoyenne?

GLICÉRIE.

Oui, je le suis.

DAVE, *à Chrémès.*

Pour peu qu'elle vous entretienne,
Elle vous en dira de toutes les façons;
Mais vous, prenez cela pour autant de chansons.

CHRÉMÈS, *montrant le contrat.*

Le contrat que voici n'est pas une chimère.

DAVE.

Il est vrai; mais enfin ce n'est pas une affaire:
En deux heures, au plus, on casse tout cela.

CHRÉMÈS.

Mais qu'ai-je affaire, moi, de cet embarras-là?

DAVE.

Vous imaginez-vous qu'elle soit citoyenne?

CHRÉMÈS, *voulant rentrer chez Simon.*

Qu'elle le soit ou non, ma fille Philumène
N'aura point pour époux Pamphile; et je m'en vais...

DAVE, *le retenant.*

Mais vous n'y songez pas?

CHRÉMÈS.

Il ne l'aura jamais.

DAVE.

Ah! monsieur...

CHRÉMÈS, *l'interrompant.*

C'en est trop.

DAVE.

Écoutez, je vous prie.

CHRÉMÈS, *voulant encore entrer chez Simon.*

Retire-toi, te dis-je; et sans cérémonie...

DAVE, *le retenant toujours.*

Quoi! vous voulez encor?

CHRÉMÈS.

Je veux ce qu'il me plaît.

DAVE.

Mais vous ne savez pas la chose comme elle est.

CHRÉMÈS.

Ah! je n'en sais que trop.

DAVE.

Que je vous parle.

CHRÉMÈS, *levant son bâton et le menaçant.*

Arrête,
Ou bien de ce bâton je te casse la tête.

DAVE.

Tuez-moi.

CHRÉMÈS.

Ce maraud veut me pousser à bout.

DAVE.

Allez où vous voudrez, je vous suivrai partout.

(Chrémès entre chez Simon, et Dave le suit.)

SCÈNE XII.

GLICÉRIE, MISIS.

GLICÉRIE.

De tous les malheureux, non, le plus misérable
N'a jamais éprouvé d'infortune semblable!...
Quoi! Misis, je me vois, et dans un même jour,
Trahir, persécuter, insulter tour à tour.
Au milieu de mes maux, j'ai souffert sans colère
La trahison du fils et l'injure du père;
J'ai demeuré muette à toutes mes douleurs:
Un esclave à présent me fait verser des pleurs!

SCÈNE XIII.

PAMPHILE, GLICÉRIE, MISIS.

PAMPHILE, *à part, et sans voir d'abord Glicérie et Misis, et sans être vu.*

Ah! fuyons... Puisque Dave a trompé mon attente,
C'est ma seule ressource, il faut que je la tente.

GLICÉRIE, *à part.*

Quel sort!

SCÈNE XIV.

DAVE, PAMPHILE, GLICÉRIE, MISIS.

DAVE, *à part.*

Puisqu'envers nous le ciel est adouci,
Retournons, et voyons ce qui se passe ici.

PAMPHILE, *à Glicérie, en l'apercevant.*

Quoi! c'est vous?

GLICÉRIE.

A mes yeux, ingrat! peux-tu paraître?

MISIS, *à Dave, qu'elle aperçoit.*

Ah! te voilà, bourreau!... Je t'étranglerai, traître!

GLICÉRIE, *à Pamphile.*

Lâche!

PAMPHILE.

Qu'injustement vous soupçonnez mon cœur!

MISIS, *à Dave.*

O chien!

DAVE.

Moi, qui deviens votre libérateur?

GLICÉRIE, *à Pamphile.*

Va, monstre!

PAMPHILE.

Y songez-vous, ma chère Glicérie?

MISIS, *à Dave.*

Je te veux...

DAVE, *à Misis, qui veut se jeter sur lui.*
Arrêtez, madame la furie!
Nous n'avons pas le temps de quereller en vain.
Remettons, s'il vous plaît, les procès à demain...
(A Pamphile et à Glicérie.)
Pour vous servir tous deux, j'ai fait une imposture...
(A Pamphile.)
J'ai dit que vous étiez un ingrat, un parjure...
(Montrant Glicérie.)
Devant Chrémès aussi je viens de l'insulter :
La fourbe sans cela ne pouvait subsister.
MISIS.
Maraud! tu nous as fait une frayeur mortelle.
DAVE.
La chose en a paru beaucoup plus naturelle.
Chacun de vous a fait son rôle, mais fort bien,
Et je crois que l'on doit être content du mien.
Après bien des travaux, des soins et de la peine,
Je crois que nous aurons le temps de prendre haleine.
PAMPHILE.
Ah! Dave!...
DAVE.
Les discours ne sont pas de saison...
Rentrons tous : vous saurez le reste à la maison.

ACTE V.

SCÈNE I.

CHRÉMÈS, SIMON.

CHRÉMÈS.
Mon amitié, Simon, et solide et sincère,
En a fait beaucoup plus qu'il n'était nécessaire.
Pour le bien de ma fille, enfin, grâces aux dieux,
Le hasard assez tôt m'a fait ouvrir les yeux.
Ne me parlez donc plus d'hymen de votre vie.
SIMON.
Je ne cesserai point. Chrémès, je vous supplie
De conclure au plus tôt; vous me l'avez promis.
CHRÉMÈS.
En vérité, monsieur, cela n'est pas permis.
A l'injuste désir, au soin qui vous possède,
Aveuglément soumis, il faudra que je cède?
Sous les dehors trompeurs d'une vaine amitié,
Vous viendrez m'égorger, sans égards, sans pitié?
Allez, pensez-y mieux. L'amitié qui nous lie
De moi n'exige point une telle folie.
SIMON.
Eh! comment donc?
CHRÉMÈS.
Cela se peut-il demander?
A vos empressements obligé de céder,
Je prenais pour mon gendre (oh! le beau mariage!)
Un homme que l'on sait qu'un autre amour engage,
Et j'exposais ma fille à toutes les douleurs,
Aux troubles, au divorce, à mille autres malheurs;
Et voulant retirer votre fils de l'abîme,
Ma fille en devenait l'innocente victime.
A la chose, en un mot, je n'ai point résisté
Tant que j'ai cru la voir par un certain côté.
Je vous ai tout promis quand elle était faisable;
Mais enfin, aujourd'hui qu'elle est impraticable,
Ne perdez plus le temps en propos superflus.
C'est trop; épargnez-vous la honte d'un refus.
Cette femme, bien plus, est, dit-on, citoyenne.
SIMON.
Est-ce là, dites-moi, ce qui vous met en peine?
Quoi! vous arrêtez-vous à de pareils discours?
De ces sortes de gens voilà tous les détours.
Elles ont inventé cette fourbe, et bien d'autres,
Pour rompre absolument mes desseins et les vôtres.
Si Philumène était liée avec mon fils,
Tous ces contes en l'air seraient bientôt finis.
CHRÉMÈS.
Il a, vous le savez, épousé Glicérie?
SIMON.
Ah! ne le croyez pas, monsieur, je vous en prie.
CHRÉMÈS.
Mais j'ai vu le contrat.
SIMON.
Vision!
CHRÉMÈS.
Je l'ai vu.
SIMON.
Cela ne se peut point; elles vous ont déçu.
CHRÉMÈS.
J'ai bien vu plus encor. Tantôt cette Andrienne
A Dave soutenait qu'elle était citoyenne.
Ils se sont querellés; mais vraiment, tout de bon!
SIMON.
Chanson que tout cela, mon cher Chrémès, chanson!

SCÈNE II.

DAVE, sortant de chez Glicérie; CHRÉMÈS, SIMON.

DAVE, *à la cantonade, sans voir d'abord Simon ni Chrémès.*
Soyez tous en repos, allez, je vous l'ordonne.
CHRÉMÈS, *bas, à Simon.*
Dave sort de chez elle.
SIMON, *bas.*
Ah! bons dieux!
CHRÉMÈS, *bas.*
Je m'étonne...
DAVE, *à la cantonade.*
Et bénissez les dieux, cet étranger et moi.
SIMON, *bas, à Chrémès.*
Je ne puis vous cacher mon trouble et mon effroi.
DAVE, *à la cantonade.*
Jamais homme ne vint plus à propos; je meure!
SIMON, *bas, à Chrémès.*
Qui vante-t-il si fort? Sachons-le tout à l'heure.
DAVE, *à la cantonade.*
Entre leurs jours heureux qu'ils comptent celui-ci.
SIMON, *bas, à Chrémès.*
Je m'en vais lui parler.
DAVE, *à part, en apercevant Simon et Chrémès.*
C'est mon maître, c'est lui.
Il m'aura vu sortir... Dans quelle peine extrême...
SIMON, *l'interrompant.*
C'est vous, le beau garçon?
DAVE.
Oui, monsieur, c'est moi-même...
Voilà Chrémès encore, et je vous vois aussi.
Je me réjouis fort de vous trouver ici...
(Montrant la maison de Simon.)
Tout est prêt là-dedans?
SIMON.
Tu t'en mets fort en peine!
DAVE.
Dans tous les environs, monsieur, je me promène.
Mais, à la fin, lassé d'aller et de venir,
J'attendais... Entrez donc. Ne va-t-on pas finir?
SIMON.
Va, va, nous finirons. Mais, dis-moi, par avance...
DAVE, *l'interrompant.*
En vérité, monsieur, j'en meurs d'impatience!
SIMON.
Réponds-moi sur-le-champ; point de digression.
(Montrant la maison où loge Glicérie.)
Tu sors de ce logis? A quelle occasion?
DAVE.
Moi?
SIMON.
Toi.
DAVE.
Moi?
SIMON.
Toi, toi, toi... Voilà bien du mystère!
DAVE.
Je n'y fais que d'entrer.
SIMON.
Ce n'est pas là l'affaire;
Le temps ne nous fait rien. Je veux savoir pourquoi
Tu vas dans ce logis. Sans tarder, dis-le-moi.
DAVE.
Mais moi-même, monsieur, j'ai peine à le comprendre.
SIMON.
Eh bien?

DAVE.
Nous étions las et fatigués d'attendre.
SIMON.
Qui?
DAVE.
Votre fils et moi.
SIMON.
Pamphile est là-dedans?
DAVE.
Nous y sommes entrés tous deux en même temps.
SIMON.
(A part.)
Que me dit ce maraud?... Ah! juste ciel! je tremble!
(A Dave.)
Ne m'avais-tu pas dit qu'ils étaient mal ensemble?
DAVE.
Je vous le dis encore.
SIMON.
Eh! pourquoi donc cela?
CHRÉMÈS, *ironiquement.*
C'est pour la quereller, sans doute, qu'il y va?
DAVE, *à Simon.*
Vous ne savez pas tout: et je vais vous apprendre
Une chose qui doit, sans doute, vous surprendre.
Il arrive à l'instant je ne sais quel vieillard,
Dont le port, la fierté, l'action, le regard,
Nous l'ont fait croire à tous un homme d'importance.
Il a beaucoup d'esprit, n'a pas moins d'éloquence,
Et dans tous ses discours brille la bonne foi.
SIMON, *à part.*
Il me fera tourner la cervelle, je croi...
(A Dave.)
Mais, enfin, ce vieillard que tout le monde admire,
Que fait-il?
DAVE.
Rien. Il dit ce que je vais vous dire.
SIMON.
Dis-le-nous donc.
DAVE.
Monsieur, il jure par les dieux...
SIMON, *l'interrompant.*
Eh! laisse-le jurer; achève, malheureux!
DAVE, *hésitant.*
Mais...
SIMON.
Si tu ne finis...
DAVE, *l'interrompant.*
Il dit que Glicérie
Doit retrouver ici ses parents, sa patrie,
Et qu'elle est citoyenne, enfin.
SIMON.
Ah! le fripon!...
(Appelant.)
Holà!. Dromon!
DAVE.
Eh quoi?
SIMON, *appelant encore.*
Dromon! Dromon! Dromon!
DAVE.
Ecoutez.
SIMON.
(Appelant.)
Pas un mot... Dromon, Dromon... Ah! traître!
DAVE.
Eh! de grâce, monsieur...
SIMON, *l'interrompant.*
Je te ferai connaître...

SCÈNE III.

DROMON, SIMON, CHRÉMÈS, DAVE.

DROMON, *à Simon.*
Que vous plaît-il, monsieur?
SIMON, *lui montrant Dave.*
Enlève ce faquin.
DROMON.
Qui donc?
SIMON.
Ce malheureux, ce pendard, ce coquin!
DAVE.
La raison?
SIMON.
(A Dromon.)
Je le veux... Prends-le tout au plus vite.
DAVE.
Qu'ai-je fait, s'il vous plaît?
SIMON.
Tu le sauras ensuite.
DAVE.
Si je vous ai menti, qu'on m'étrangle!
SIMON.
Maraud!
Je suis sourd; tu seras secoué comme il faut.
DAVE.
Et si ce que j'ai dit se trouve véritable?
SIMON, *à Dromon.*
Garde et serre-moi bien cette engeance du diable,
Pieds et poings garrottés.
DAVE.
Mon cher maître, pardon!
SIMON.
Va, va, je t'apprendrai si je le suis ou non.
(Dromon emmène Dave.)

SCÈNE IV.

SIMON, CHRÉMÈS.

SIMON.
Et pour monsieur mon fils, dans peu de temps, j'espère
Que je lui montrerai ce qu'on doit à son père.
CHRÉMÈS.
Modérez vos transports; un peu moins de courroux.
SIMON.
En use-t-on ainsi? Je m'en rapporte à vous.
Pour savoir, pour sentir mon affreuse disgrâce,
Hélas! il faudrait être un moment à ma place;
Tant de peines, de soins, d'égards et d'amitié!
De mon sort malheureux n'avez-vous point pitié?...
(Appelant.)
Holà! Pamphile, holà!... Pamphile, holà! Pamphile!...
(A Chrémès.)
Tant d'éducation lui devient inutile.

SCÈNE V.

PAMPHILE, SIMON, CHRÉMÈS.

PAMPHILE, *à part, sans voir d'abord son père, et sans avoir reconnu que c'était lui qui l'appelait.*
Pourquoi donc tant crier? Qui m'appelle si fort?
(Apercevant son père.)
Que me veut-on?.. Mon père!.. Ah! bons dieux! je suis [mort.
SIMON.
Eh bien! le plus méchant...
CHRÉMÈS, *l'interrompant.*
Mon cher Simon, de grâce,
N'employez point ici l'injure et la menace.
SIMON.
Eh quoi! me faudra-t-il, dans ces occasions,
Chercher, choisir des mots et des expressions?
(A Pamphile.)
En est-il d'assez forts?... Enfin, ton Andrienne,
Qu'en dit-on, à présent? Est-elle citoyenne?
PAMPHILE.
On le dit.
SIMON.
Juste ciel! quelle audace!... On le dit?
(A Chrémès.)
Eh quoi! le malheureux a-t-il perdu l'esprit?
S'excuse-t-il, enfin? Voit-on sur son visage
D'un léger repentir le moindre témoignage?
Malgré les lois, les mœurs, contre ma volonté,
Il aura l'insolence et la témérité
D'épouser avec honte une femme étrangère?
PAMPHILE, *à part.*
Que je suis malheureux!
SIMON.
Vous ne pouvez le taire.
Mais est-ce d'aujourd'hui que vous le connaissez?
Vous l'êtes, dès longtemps, plus que vous ne pensez.
Dès lors que votre cœur s'est plongé dans le vice,

Qu'il n'a plus écouté qu'un aveugle caprice,
Dès ce temps, dès ce temps, Pamphile, vous deviez
Vous donner tous les noms qu'alors vous méritiez...
(A Chrémès.)
Mais pourquoi vainement travailler ma vieillesse?
Pourquoi, pour un ingrat, me tourmenter sans cesse?
Qu'il s'en aille, qu'il vive avec elle, il le peut.
Il faut abandonner un fils lorsqu'il le veut.

PAMPHILE.
Mon père!

SIMON.
Votre père?... Ah! ce père, Pamphile,
Ce père désormais vous devient inutile.
Vous vous êtes choisi vous-même une maison;
Vous avez pris vous-même une femme. A quoi bon
Proférez-vous encor ce sacré nom de père,
Vous qui n'avez plus d'yeux que pour cette étrangère;
Vous qui prenez le soin, contre la bonne foi,
D'aposter un témoin pour agir contre moi?
Qu'il nous montre comment il la croit citoyenne.

PAMPHILE.
Mon père, un seul moment que je vous entretienne.

SIMON, *à Chrémès.*
Eh! que me dira-t-il?

CHRÉMÈS.
Ecoutez; il faut voir.

SIMON.
Que j'écoute?

CHRÉMÈS.
Monsieur, c'est le moindre devoir.

SIMON.
Par de trompeurs discours pense-t-il me surprendre?

CHRÉMÈS.
Mais pour le condamner, au moins faut-il l'entendre.

SIMON.
Eh bien! soit; j'y consens, qu'il parle promptement.

PAMPHILE.
J'avoûrai donc, mon père, et sans déguisement,
Dussé-je être cent fois plus malheureux encore,
Qu'après vous Glicérie est tout ce que j'adore:
Et si le crime est grand d'adorer ses appas,
C'est un crime qu'au moins je ne vous cache pas.
Après cela, parlez; je n'ai plus rien à dire:
Ordonnez, à vos lois je suis prêt à souscrire.
Malgré des feux enfin dès longtemps allumés,
Brisez les plus beaux nœuds que l'amour ait formés.
Je suis près, s'il le faut, d'en épouser une autre;
Je n'ai de volonté, mon père, que la vôtre.
Mais une grâce encor que j'ose demander,
Ne la refusez pas, daignez me l'accorder.
Pour détruire un soupçon que ce vieillard fait naître,
Permettez qu'à vos yeux on le fasse paraître.

SIMON.
Qu'il paraisse à mes yeux?

PAMPHILE.
Mon père, s'il vous plaît.

CHRÉMÈS, *à Simon.*
Ce qu'il demande est juste, et pour son intérêt
Il doit...

PAMPHILE, *à Simon.*
Accordez-moi cette dernière grâce.

SIMON.
Qu'il vienne.
(Pamphile va dans la maison où sont Criton et Glicérie.)

SCÈNE VI.

SIMON, CHRÉMÈS.

SIMON.
Je fais tout ce qu'il veut que je fasse;
Pourvu que je sois sûr qu'il ne me trompe pas!

CHRÉMÈS.
Monsieur, il faut surtout éviter les éclats;
Et plus la faute et grande, et plus on doit se taire.
Punir légèrement, c'est assez pour un père.

SCÈNE VII.

CRITON, PAMPHILE, SIMON, CHRÉMÈS.

CRITON, *à Pamphile.*
Glicérie, en un mot, ou plutôt l'équité,
M'oblige à soutenir la simple vérité.

CHRÉMÈS, *à Criton, en le reconnaissant, avec surprise.*
N'est-ce pas là Criton d'Andros?

CRITON.
Oui, c'est lui-même.

CHRÉMÈS.
Quel plaisir de vous voir!

CRITON.
Ah! ma joie est extrême.

CHRÉMÈS.
Mais dans Athènes, vous, quel hasard vous conduit?

CRITON.
Plus à loisir, monsieur, vous en serez instruit...
(Montrant Simon.)
N'est-ce pas là Simon, le père de Pamphile?

CHRÉMÈS.
C'est lui-même.

SIMON, *à Criton.*
Le bruit qu'on répand dans la ville
Partirait-il de vous, en seriez-vous l'auteur?

CRITON.
Je ne sais pas quel bruit il court ici, monsieur.

SIMON.
Quoi! n'avez-vous pas dit que cette Glicérie
Est citoyenne?

CRITON.
Oui, j'en réponds sur ma vie!

SIMON.
Arrivez-vous exprès pour soutenir ceci?

CRITON.
Comment donc! eh! pour qui me prenez-vous ici?

SIMON.
Vous imaginez-vous que, sans bruit, sans murmure,
On laissera passer une telle imposture?
Qu'il vous sera permis d'employer vos talents
A corrompre l'esprit, les mœurs des jeunes gens,
Sous le flatteur espoir d'une fausse promesse?

CRITON.
Juste ciel! est-ce à moi que ce discours s'adresse?

SIMON.
Et vous figurez-vous qu'un mariage heureux
Soit le terme et le prix d'un amour si honteux?

PAMPHILE, *à part.*
Grands dieux! cet étranger aura-t-il le courage?...

CHRÉMÈS, *à Simon.*
Vous changeriez bientôt de ton et de langage
Si vous le connaissiez. Il est homme de bien;
Tout le monde le sait.

SIMON.
Et moi, je n'en crois rien.
Quoi donc! impunément ose-t-il dans Athènes
Renverser nos desseins et rire de nos peines?
A de semblables gens peut-on ajouter foi?

PAMPHILE, *à part.*
Ah! si cet étranger était proche de moi,
J'aurais à lui donner un conseil admirable.

SIMON, *à Criton.*
Affronteur!

CRITON.
Ecoutez...

CHRÉMÈS, *à Simon.*
Etes-vous raisonnable?...
(A Criton.)
Ne vous attachez point à ce qu'il dit, Criton.
La colère l'aveugle et trouble sa raison.

CRITON.
Et moi, je lui dirai, s'il n'apprend à se taire,
Des choses sûrement qui ne lui plairont guère.
S'il a tant de chagrins, qu'il accuse le sort;
Mais de s'en prendre à moi, certes il a grand tort.
Je n'ai rien dit de faux: c'est ici la patrie
De celle que l'on nomme aujourd'hui Glicérie;
Et je puis le prouver, et même en quatre mots.

CHRÉMÈS.
Faites-le donc, monsieur.

CRITON.
Assez proche d'Andros,
Un vieux Athénien tourmenté par l'orage...

SIMON, *l'interrompant.*
Ce vieux Athénien, sans doute, fit naufrage?
C'est le commencement d'un roman: écoutons.

CRITON.
Je ne dirai plus mot.
CHRÉMÈS.
De grâce! poursuivons.
CRITON.
Ce vieux Athénien et cette jeune fille,
Du père de Chrysis, de toute sa famille,
Reçurent les secours qu'on doit aux malheureux.
L'Athénien mourut, l'enfant resta chez eux.
CHRÉMÈS.
De cet Athénien le nom?
CRITON.
Le nom? Phanie.
CHRÉMÈS.
Ah, dieux!
CRITON.
Oui, c'est son nom.
CHRÉMÈS.
Que j'ai l'âme saisie!
CRITON.
Bien plus, il se disait, je crois, Rhamnusien.
CHRÉMÈS.
O ciel!
CRITON.
Ce que je dis, tout Andros le sait bien.
CHRÉMÈS.
De cette fille, enfin, se disait-il le père?
CRITON.
Il disait que c'était la fille de son frère.
CHRÉMÈS.
C'est ma fille, c'est elle! enfin donc, la voilà!...
(A part.)
Ah, Jupiter!
SIMON.
Comment! que me dites-vous là?
PAMPHILE.
En croirai-je mes yeux, mon cœur et mon oreille?
SIMON, *à part.*
Je ne sais si je dors, je ne sais si je veille...
(A Chrémès.)
Mais éclaircissez-nous, faites-nous concevoir...
CHRÉMÈS, *l'interrompant.*
En un instant, monsieur, vous allez tout savoir.
Phanie...
(Il hésite.)
SIMON.
Eh bien! Phanie?
CHRÉMÈS.
Eh bien! c'était mon frère,
Qui, cherchant un destin à ses vœux moins contraire,
S'embarqua pour aller en Asie, où j'étais,
Prit ma fille avec lui, comme je souhaitais;
Et depuis, en voici la première nouvelle :
Je n'ai plus entendu parler de lui ni d'elle.
PAMPHILE, *à part.*
Je ne puis revenir de mon étonnement.
Les dieux changeraient-ils mon sort en un moment?
CHRÉMÈS, *à Criton.*
Ce n'est pas encor tout; il me reste un scrupule.
Le nom ne convient pas...
CRITON, *l'interrompant.*
Attendez...
PAMPHILE, *l'interrompant à son tour.*
Pasibule.
Je ne puis plus longtemps demeurer aux abois;
Elle m'a dit ce nom plus de cent mille fois.
CRITON.
Justement, le voilà!
CHRÉMÈS.
Mon cher Criton, c'est elle.
SIMON.
Vous voulez, bien, monsieur, que, plein du même zèle,
Plus content, plus surpris qu'on ne saurait penser...
CHRÉMÈS, *à Criton.*
Allons, Criton, allons la voir et l'embrasser...
(A Simon.)
Monsieur, un long discours me ferait trop attendre.
Je vous donne une bru, vous me donnez un gendre :
Il suffit.
(Chrémès et Criton entrent dans la maison où est Glicérie.)

SCÈNE VIII.

PAMPHILE, SIMON.

PAMPHILE, *se jetant aux pieds de son père.*
Mon cher père!
SIMON, *le relevant.*
Ah! mon fils, levez-vous,
Et bénissez les dieux qui travaillent pour nous.
PAMPHILE.
Mais Dave ne vient point.
SIMON.
Une importante affaire.
Le retient.
PAMPHILE.
Eh! quoi donc?
SIMON.
Il est lié.
PAMPHILE.
Mon père!...
SIMON, *l'interrompant.*
Je vais à la maison; mais calmez vos transports.
PAMPHILE.
Mon père, j'y ferais d'inutiles efforts.
(Simon rentre chez lui.)

SCÈNE IX.

CARIN, PAMPHILE.

PAMPHILE, *à part, et sans voir Carin qui paraît.*
Non, les dieux tout-puissants, dans leur gloire suprême,
N'ont rien de comparable à mon bonheur extrême.
CARIN, *à part.*
Tout succéderait-il au gré de nos désirs?
PAMPHILE, *à part.*
A qui pourrai-je donc annoncer mes plaisirs?
CARIN.
Mais, dites-moi, d'où part une si grande joie?
PAMPHILE, *à part, sans écouter Carin et en voyant paraître Dave.*
Voici Dave, à propos, que le ciel me renvoie :
Je sais combien pour moi son zèle et son ardeur
Lui feront partager ma joie et mon bonheur.

SCÈNE X.

DAVE, PAMPHILE, CARIN.

PAMPHILE, *à Dave.*
Dave je t'affranchis.
DAVE.
Monsieur, je vous rends grâce.
PAMPHILE.
D'un injuste destin je brave la menace :
Ignores-tu le bien qui vient de m'arriver?
DAVE.
Ignorez-vous le mal que je viens d'éprouver?
PAMPHILE.
Je le sais, mon enfant.
DAVE.
Monsieur, c'est l'ordinaire :
Le mal se sait d'abord; du bien on fait mystère.
PAMPHILE.
Ma chère Glicérie a trouvé ses parents.
DAVE.
Que dites-vous?
PAMPHILE.
Je suis dans des ravissements...
Son père est mon ami... Chrémès!
DAVE.
Est-il possible?
CARIN, *à Pamphile.*
Que je vous marque, au moins, combien je suis sensible.
PAMPHILE, *l'interrompant.*
Vous ne pouviez venir plus à propos, monsieur.
Partagez mes plaisirs, partagez mon bonheur.
CARIN.
Je sais tout. Maintenant...
PAMPHILE, *l'interrompant.*
Soyez en assurance :
Je ne vous donne point une vaine espérance.

CARIN.

Hélas! si vous pouviez...

PAMPHILE, *l'interrompant.*

Tous les dieux sont pour moi...

(A Dave.)

Allons chez Glicérie, et nous verrons... Pour toi,
Va-t'en dans le logis, et reviens pour me dire
Si tout est prêt, et quand je pourrai l'y conduire.

(Il entre chez Glicérie avec Carin.)

SCÈNE XI.

DAVE, seul.

Pour vous, messieurs, je crois (et soit dit entre nous)
Qu'à présent vous pouvez aller chacun chez vous.
Ils auront là-dedans beaucoup plus d'une affaire,
Des contrats à passer, mille contes à faire :
Ils ne sortiront pas, j'en réponds, de longtemps;
Faites donc retentir vos applaudissements.

LA RÉDUCTION DE PARIS,

drame lyrique en trois actes et en prose.

PAR DE ROSOI,

Représenté pour la première fois, en 1775, par la Comédie-Italienne.

Personnages.	*Acteurs.*
HENRI IV	MM. CLAIRVAL.
LE COMTE DE BRISSAC	SUIN.
DESPINAY SAINT-LUC	JULIEN.
LANOUE, le Brave	NARBONNE.
LE CAPITAINE SAINT-QUENTIN	D'HEMERY.
SOPHIE, fille de Saint-Quentin	Mme TRIAL.
BRISSON, amant de Sophie	M. MICHU.
Mme DE CHATILLON	Mme BILLIONI.
LULLIER, prévôt des marchands	MM. NAINVILLE.
LANGLOIS, premier échevin	MEUNEIR.
MENDOCE, capitaine espagnol	DESORMERY.
Plusieurs échevins.	
Une vieille femme.	
Un laboureur.	
Soldats royalistes et ligueurs ou Espagnols.	

ACTE I.

Le théâtre représente un camp; dans la tente du milieu est le roi occupé à lire... Après quelques moments de silence, il examine tout ce qui l'environne, se lève, et parle ensuite. Dans l'enfoncement de la scène sont des soldats couchés, et qui paraissent dormir très-profondément. Il est minuit lorsque la pièce commence.

SCÈNE I.

HENRI IV, seul.

Quel calme règne autour de moi! Tout repose. Dormez, compagnons de mes travaux, dormez; votre sommeil m'honore. Vous savez, vous savez bien que je veille pour vous..... Peut-être, hélas! peut-être le signal des combats ne vous réveillera que trop tôt. Ville infortunée, que subjuguent des ingrats et des barbares, qu'exiges-tu de plus d'un cœur qui ne s'est refusé à rien de ce qui pouvait assurer ton bonheur?... Moi, te combattre encore!... moi, renouveler les horreurs d'un siége!... je frémis d'y penser. J'ai vu des malheureux, je le fus moi-même, et pour en faire, je sais trop ce qu'il en coûte à l'être. (*On entend ici un bruit de soldats en marche.*) Mais qu'entends-je?... ce sont sans doute les troupes du brave Lanoue... Qu'il me tarde de revoir le fidèle d'Espinay Saint-Luc! S'il faut que je sois réduit à donner l'assaut, je regarderai ce jour comme le plus malheureux de ma vie.

SCENE II.

HENRI, LANOUE.

LANOUE. Enfin je me trouve avec vous, sire, au pied de ces mêmes remparts où, depuis trois ans, vous ne devriez plus avoir d'ennemis assez puissants pour vous combattre. Mais notre vengeance est certaine.

HENRI. Quoi! mon cher Lanoue...

LANOUE. Oui, sire; j'espère que vous n'hésiterez plus.

ARIETTE.

Vengez vos droits,
Vengez les lois :
Armez-vous, lancez la foudre;
Tonnez pour mieux donner la paix :
Frappez, mettez ces murs en poudre,
Soyez le dieu de vos sujets.

De Coligni l'ombre sanglante
En ce moment vient de s'offrir à moi.
A son aspect la nature tremblante
A frémi d'amour et d'effroi.
Votre enfance lui fut si chère!
Il vous aima comme son fils;
N'épargnez plus ses ennemis :
Qui l'emportera sur un père?

Vengez vos droits,
Vengez les lois :
Armez-vous, lancez la foudre,

Tonnez pour mieux donner la paix :
Frappez, mettez ces murs en poudre;
Soyez le dieu de vos sujets.

HENRI. Lanoue, quel nom venez-vous de prononcer!.... vous parlez de combattre! qu'osez-vous exiger de moi?

LANOUE. Sire, ne vous souvient-il plus de ces jours affreux?

HENRI. Non, mon ami, non... J'étais alors sous le glaive, je le tiens maintenant en main; c'est le moment de tout oublier.

LANOUE. Mais, sire, pouvez-vous exposer le sort de votre Etat, pour épargner quelques rebelles?

HENRI. En sont-ils moins mes sujets? Lanoue, quand à l'instant même je serais certain en marchant vers Paris de soumettre cette ville, ce que vous venez de me dire m'arrêterait. Je craindrais que ma voix ne fût plus entendue; je ne veux point que l'on ait à me répondre : ce sont les droits de la guerre...; et ceux de mon cœur, à qui donc les confierai-je qu'à moi-même?

LANOUE. Mais, sire, voulez-vous donc paraître sacrifier vos véritables amis à des ingrats qui vous rendent moins, qu'ils ne vous vendent, les apanages et de la liberté publique et de la royauté?

HENRI. Ecoute-moi, mon cher Lanoue. Profitons des moments qui nous restent : descends dans mon cœur avec moi, et, j'y consens, juge ton roi. (*Après un silence, et du ton le plus noble.*) Un seul homme ne peut et ne doit, pour sa propre cause, sacrifier le bien général à son intérêt particulier, s'il ne veut pas que les lois fassent un jour contre lui autant qu'il aurait fait contre elles. J'ai toujours compris que de ce principe dépendaient le repos de la France et le mien.

LANOUE. Sire, je vous connais trop bien pour en douter. Le vertueux Duplessis-Mornai et ce Rosni, dont votre seule amitié fait l'éloge, et moi-même nous avons pressé Votre Majesté d'accorder au bien de l'Etat...

HENRI. Il est heureux que la politique y ait pu gagner... Sans cela, je ne me serais point menti à moi-même. Je sais que les ligueurs, pour rendre ma bonne foi suspecte, ont répandu de prétendus bons mots, qui ont passé de bouche en bouche, et que sans doute on recueillera pour la postérité. Mais, mon ami, notre premier juge est ici. (*En portant la main sur son cœur.*) Faisons le bien, laissons croire au mal; c'est un double mérite.

LANOUE. Mais ce sentiment ne suffit pas, sire, quand on a besoin de bras qui nous secondent. Les rebelles qui se sont partagé votre royaume, se font acheter à prix d'or, et vos bons serviteurs restent dans l'indigence.

HENRI. Eh! n'y suis-je pas moi-même? N'y ai-je pas encore été davantage? Quand ils se plaindront, mon ami, je leur montrerai les vêtements que leur roi a portés, et dont le bon Rosni a rougi plus d'une fois. Je leur montrerai ceux que ce digne ami m'envoya; gages chéris de l'amitié du sujet et de l'infortune du maître... S'ils osent se plaindre ensuite, je leur dirai... Si entre le crime et la vertu il n'y a point de différence, à quoi donc la reconnaîtra-t-on?

LANOUE. Et si l'on vous accusait d'ingratitude?

HENRI. Qui l'oserait? Des cœurs lâches ou pervers. Je sais que ni Rosni, ni le brave Crillon, ni toi-même, n'avez reçu de moi les récompenses que vous deviez attendre. Mais il est de ces services que, même avec toute notre puissance, nous ne pouvons point payer. Lorsque, sous les yeux du brave Crillon, le jeune Berton, son neveu, voyant un ennemi prêt à percer le sein de Henri III, se précipita au-devant du coup et tomba mort aux pieds du prince dont il sauvait la vie, quel tribut de reconnaissance égal à un pareil héroïsme?... La mienne, à moi, c'est de n'avoir point de secret pour vous. Il est un bien commun qui nous acquitte tous..., la gloire. Avec ce bien, je suis sûr de tous les Crillons, je le suis de Rosni..., ne dois-je pas l'être de toi!

LANOUE. Si vous le pouvez, sire!

HENRI. Eh bien, mon ami, j'ai à triompher de ceux qui me persécutent. Si dans ce moment je parais vendre la France pour la délivrer, je saurai bien la racheter pour la rendre indépendante, et quand vos services m'auront ouvert les portes de Paris, il reste encore à la France trois vengeurs, moi, le temps et Sulli.

LANOUE. Et Chatillon, sire, il brûle de combattre. Son cœur impatient compte déjà ses victimes. Il n'attend que le signal, et sa fureur n'est que trop légitime. Les ligueurs viennent d'attaquer son château; sa femme, ses enfants y sont renfermés. Il n'en est pas moins accouru auprès de vous, au lieu d'aller les défendre.

HENRI. Eh! que ne l'ai-je su plus tôt! nous y aurions couru ensemble. Cruelles gens que vous êtes! me suis-je jamais refusé à rien de ce qui pouvait m'acquitter avec vous?

LANOUE. Non, sire, non : mais tout ce qu'il a de plus cher est peut-être en ce moment au pouvoir des ligueurs.

HENRI. Eh bien! crois-tu que rien me coûte pour former leur rançon? Les petits-fils de Coligni dans les fers!... Vive-Dieu!

SCÈNE III.

Mme DE CHATILLON; les précédents.

Mme DE CHATILLON, *à un corps de soldats qui la suivent.* Venez, braves soldats, venez recevoir le prix de votre courage. Il sera de combattre sous les yeux de votre roi.

HENRI. Qu'entends-je? Cette voix... (*On voit entrer Mme de Chatillon le casque en tête, et la lance en main.*) Ah! madame, mon cœur était pénétré de douleur : j'apprenais, à l'instant, le danger que vous avez couru.

Mme DE CHATILLON. Sire, ce casque et cette lance vous disent assez que le sang des Chatillon, en se mêlant à celui des Dailli, n'a point dégénéré.

HENRI. Pourrais-je apprendre, madame?

Mme DE CHATILLON. Oui, sire; un corps de ligueurs vient attaquer le château de Chatillon, tout fuyait. Quelques soldats fidèles étaient dans un château voisin : je cours implorer leur valeur, ils me suivent, je me renferme avec eux. Alors mon exemple et ma voix les animent.

ARIETTE.

Sur son char je voyais la Gloire
Applaudir mes heureux transports :
Bientôt les cris de la Victoire
Furent le prix de nos efforts.
Le devoir me rendait terrible :
Tout en frappant vos ennemis,
Je m'écriais : Voyez, mes fils,
Ce qu'ose une mère sensible;
N'oubliez pas ce jour horrible...
Soyez dignes d'être mes fils.

Sur son char je voyais la Gloire
Applaudir, etc.

HENRI. Madame, je ne vous louerai point. Vous m'étonnez, sans me surprendre. Mais je vous dois

un gage de mon admiration, et je me flatte que vous y serez sensible.

Mme DE CHATILLON. Sire, n'oubliez pas, je vous prie, que cette main a combattu...

HENRI. Et qu'elle est victorieuse. Madame, j'attends ici le brave Saint-Luc : de lui dépend en ce moment le traité secret qui peut m'ouvrir les portes de Paris ; s'il n'a pu réussir, je dois au moins profiter de ces moments pour m'emparer des faubourgs, et je ne puis me priver du courage de votre époux. Mais il veut combattre ; mais ses ressentiments m'accusent de trop de clémence. Obtenez de lui, madame, qu'il épargne mes sujets. Au moment où je croyais vos fils et vous-même entre les mains des ligueurs, je m'occupais du désir de racheter votre liberté... Eh bien ! que votre générosité paye la rançon des malheureux que nous serons peut-être forcés de combattre, et que votre époux veut immoler.

Mme DE CHATILLON. Croyez-vous, sire, que votre volonté ne suffise pas ?

HENRI. Non, madame, non ; je sais par moi-même combien la vertu est plus touchante, quand la beauté lui sert d'interprète.

Mme DE CHATILLON. Vous l'ordonnez, sire. Eh bien ! je commanderai en votre nom. Mon époux ne pourra vous résister, je crois déjà l'entendre me répondre.

DUO.

Mme DE CHATILLON.

Quel dieu vainqueur
Parle à mon cœur ?
Un jour plus pur enfin m'éclaire.

LANOUE.

Oui, ce prix est bien dû
Au pouvoir d'une voix si chère ;
Henri parle ; c'est la vertu.

Ensemble.

Comment l'entendre,
Et se défendre ?
Henri parle ; c'est la vertu.

Mme DE CHATILLON.

D'un roi chéri la voix désarme
Et la vengeance et la fureur.

LANOUE.

L'espoir renaît : un nouveau charme
Nous rend la paix et le bonheur.

Ensemble.

Comment l'entendre, etc., etc.

HENRI. Eh ! madame, en coûte-t-il donc tant pour être bon ? N'est-ce pas se vouloir du bien à soi-même ?... Mais que je suis impatient de savoir.... Mon cher Lanoue, voudrais-tu demander si Saint-Luc...

SCÈNE IV.

SAINT-LUC, SAINT-QUENTIN, BRISSON ; les précédents.

SAINT-LUC. Sire, vous nous avez dit plus d'une fois que le nom de ce que vous aimez le mieux était le plus souvent dans votre bouche ; jugez si mon cœur...

HENRI. Tu dois connaître le mien... Eh bien ! faudra-t-il combattre, ou n'aurai-je qu'à pardonner ?

SAINT-LUC. Soyez content, sire, tout a réussi au-delà de mes espérances... Je vous détaillerai tout. Souffrez, avant, que je vous présente deux serviteurs fidèles.

HENRI. Je connais bien le capitaine Saint-Quentin ; en quoi puis-je lui être utile ?

SAINT-QUENTIN. C'est moi, sire, qui me crois trop heureux de venir mettre à vos pieds l'hommage de plusieurs sujets fidèles qui n'attendent plus que le moment d'expier les fautes de leurs concitoyens.

HENRI. Achevez.

SAINT-QUENTIN. Oui, sire, le sage Lullier et le fidèle Langlois, le premier des échevins, et Néret et plusieurs autres ont su se ménager un entretien secret avec ce magistrat intègre, ce Molé dont la vertu vous est connue. Sire, tant de bons citoyens attendent que vous daigniez leur envoyer un guerrier honoré de votre confiance, pour les guider dans le plan qu'ils ont formé pour la liberté publique et pour la gloire du meilleur des rois.

HENRI, *après un silence marqué.* Ils seront contents, capitaine ; ils seront contents. Le chevalier qui traitera avec eux n'aura point de reproche à craindre. Vous, chargez-vous de leur apprendre que dans une heure il se rendra sous les remparts, dans cette même maison où j'ai déjà eu plus d'une conférence avec les différents chefs de la ligue ?

SAINT-QUENTIN. J'y cours, sire. (*Montrant Brisson.*) Et voilà mon seul confident.

HENRI. Quel est son nom ?

BRISSON. Vous connaissez, sire, le nom d'un magistrat infortuné, de ce Brisson que la ligue osa condamner à une mort infâme... Son fils est devant vous.

HENRI. Venez, vertueux jeune homme ; venez, que que je vous embrasse. Votre père a péri pour la cause de son roi ; c'est à moi de vous rendre ce que vous avez perdu... Je vous servirai de père.

BRISSON. Tant de gloire, sire, ne m'est point due. (*Montrant Saint-Quentin.*) Ce bon citoyen a pris pitié de ma jeunesse : sa fille, la tendre Sophie, a reçu les vœux d'un cœur sensible, et l'hymen va nous unir.

HENRI. Capitaine, je ne veux point vous ravir vos droits, et vous ne me ravirez point celui d'avoir soin de doter votre Sophie. Retournez tous deux vers vos amis, ou plutôt vers les miens... Dites-leur qu'ils seront contents de moi, que je le suis déjà d'eux... Surtout veillez bien sur vous-mêmes... (*Avec beaucoup de bonhomie, et très-débité.*) Ne hasardez point vos jours... Songez que je vous aime, et que dans un pareil moment vous ne devez point me causer de chagrin.

SAINT-QUENTIN. Entrez dans Paris, sire, régnez-y sans ennemis : tout le reste est peu de chose.

SCÈNE V.

HENRI, LANOUE, Mme DE CHATILLON, SAINT-LUC.

LANOUE. Sire, Saint-Luc a peut-être des détails particuliers à vous confier... Nous vous laissons avec lui.

HENRI (*d'un ton affectueux et débité, qui annonce le mystère de la bienfaisance.*) Madame, vous savez que je n'ai point de secrets pour ce que j'estime... Mais ici, ce n'est point le mien ; c'est celui de quelque serviteur dont le repentir exige de moi quelques faveurs qui d'ailleurs ne coûteront rien à mon cœur. J'irai bientôt vous rejoindre.

Mme DE CHATILLON. Sire, vous cachez vos bienfaits ; c'est là votre bonheur... Mais le nôtre sera de les publier. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

HENRI, SAINT-LUC.

HENRI. Eh bien ! chevalier, qu'ai-je à espérer ? Le comte de Brissac s'est-il trouvé au rendez-vous assigné ?

SAINT-LUC. Oui, sire ; le procès qui divise nos deux maisons nous a servi de prétexte : les ligueurs n'ont point été surpris de cet entretien qui me cause une joie si pure. Vous connaissez, sire, quel est Brissac ; jamais chevalier n'eut une franchise plus loyale,

une valeur plus étonnante et surtout une sensibilité plus héroïque. Quand la nature et l'amitié lui ont parlé en même temps ; quand il a su d'ailleurs jusqu'où s'étend votre bienfaisance, ses remords m'ont à peine laissé le pouvoir de le consoler. Il m'a promis de se rendre au camp sous une heure, et de m'apporter le détail de tout ce qu'il aurait disposé pour assurer votre entrée dans la ville.

HENRI, *du ton le plus attendri.* Je respire donc enfin !... Ville trop chère, je te demanderai ta grâce à toi-même, et tu ne pourras me la refuser.

SAINT-LUC. J'ai remis à Brissac le passe-port signé de votre main. Il demande, sire, que notre entrevue se passe dans les ténèbres. On pourrait nous surprendre au moment où nous serions ensemble, et tout est à redouter.

HENRI. Cher ami, voudras-tu bien m'aider à goûter un plaisir digne de moi... Je veux être témoin de ton entretien avec Brissac ; je veux jouir, sans qu'il le sache, du spectacle de son repentir.

SAINT-LUC. Sire, il m'en voudra de ne l'avoir point conduit aussitôt à vos pieds.

HENRI. S'il t'accuse, je te justifierai. Tu me promets de ne point me déceler ?

SAINT-LUC. Vous serez obéi.

HENRI. Eh bien ! va l'attendre, et dès qu'il arrivera, ne tarde point à l'amener ici.

SAINT-LUC. J'y cours, sire.

HENRI. Réponds-moi. Tu ne m'as point dit qu'au premier moment où tu as traité avec Brissac, pour mieux assurer mes intérêts, tu auras sacrifié quelque chose des tiens dans ce procès de famille ?...

SAINT-LUC. Ne le croyez pas, sire.

HENRI. Mon ami, quand tu me dirais non, mon cœur me dirait le contraire ; et ce cœur-là ne me trompe jamais ; il ressemble au tien. Je t'attends.

(Saint-Luc sort.)

SCÈNE VII.

HENRI, seul.

HENRI, *seul.* Je puis donc espérer enfin que cette nuit me verra maître de Paris. Que d'amis j'aurai à consoler ! que d'ennemis à garantir du fer des vainqueurs !... Mais on vient... Mon cœur s'ouvre à la joie ; j'ai bien assez souffert pour me ménager un dédommagement de ce genre.

(Il s'assied dans sa tente, où il n'y a point de lumière.)

SCÈNE VIII.

HENRI, SAINT-LUC, BRISSAC.

SAINT-LUC. Etes-vous bien certain que les ligueurs ne pourront soupçonner cette démarche ?

BRISSAC. Oui, j'ai tout prévu : des citoyens irréprochables secondent tous mes vœux... Me voilà donc dans le camp de ce roi contre lequel j'ai combattu trop longtemps !

SAINT-LUC. Mon frère, Henri est juste. Il sait que le cœur le plus ami du bien est souvent entraîné par les circonstances. Il sait aussi que l'homme qui a éprouvé combien coûte une faute, qu'il se pardonne à peine, est plus assuré de sa propre vertu que l'homme même qui n'eut jamais rien à se reprocher.

BRISSAC. Cher Saint-Luc, ce n'est point encore tant ma défection elle-même que le premier traité que j'ai proposé qui cause mes remords. Je craignais la présence du roi. Je ne pensais pas qu'il pût mettre à mes services un prix aussi haut ; il m'a tout accordé, ma honte n'en est que plus grande : mon crime...

SAINT-LUC. Il a tout pardonné.

BRISSAC. Mais moi, dois-je me le pardonner à moi-même ? Je ne sais point comment je pourrais soutenir ses regards s'il était ici présent. (*Henri se lève.*) Mais non ; c'est dans les murs seuls de Paris que je dois demander mon pardon, et j'espère l'obtenir. Tout est préparé : des soldats qui me sont dévoués s'empareront des portes à l'heure convenue. J'ai su tromper les chefs de la ligue par des apparences qui coûtaient à ma véracité naturelle ; mais c'était plutôt un stratagème qu'un mensonge, et l'homme criminel qui veut retourner à la vertu n'a pas toujours le choix des moyens qui peuvent le rendre à elle ; mais du moins nous serons vengés. Le cœur du roi rendra justice à un guerrier prêt à mourir désormais pour lui.

SAINT-LUC, *se retournant à moitié du côté du roi.* Sois content : le roi sait quels sont tes sentiments.

BRISSAC. Les lui as-tu bien exprimés ? Connaît-il bien jusqu'où vont mes remords, ma reconnaissance et mon admiration ? Tant de valeur unie à tant de clémence !...

HENRI (*bas*), *se rapprochant de Saint-Luc.* C'est trop me louer.

SAINT-LUC (*bas*), *à Henri.* Vous l'avez voulu, sire... Accoutumez-vous à entendre vos vérités.

BRISSAC. Pourquoi donc t'éloigner de moi ?... A quatre heures tout sera tranquille dans la ville. Que le roi se présente aux portes à cette heure ; nous serons prêts à le recevoir. Si, d'ici à ce moment, il arrivait que je fusse trahi, les ligueurs ne me feront point de grâce. (*Très-tendrement.*) Alors, charge-toi de conduire au roi mes enfants ; dis-lui : « C'est en vous prouvant combien son repentir était sincère, qu'il a trouvé la mort. Son dernier vœu fut que son roi adoptât deux jeunes infortunés privés de tout appui... »

SAINT-LUC. Tu n'auras point de refus à craindre ; les remords du père seront les titres des enfants.

BRISSAC. Adieu, mon cher Saint-Luc... J'eusse désiré cependant...

SAINT-LUC. Parle, mon ami, ne me cache rien.

BRISSAC. J'eusse désiré voir au moins le roi ; il m'eût tendu les bras, je m'y serais précipité ; mes larmes auraient coulé sur son sein ; mon cœur, en palpitant sur le sien, m'aurait semblé devenir plus pur. On n'embrasse pas impunément un héros !

SAINT-LUC (*bas*), *à Henri qui s'approche d'eux.* Ah ! sire, qu'allez-vous faire ?

HENRI (*bas*), *à Saint-Luc.* Je ne puis plus y résister.

(Il se place entre Saint-Luc et Brissac. Tous ces mouvements doivent être rapides.)

BRISSAC. Adieu, mon frère ; que je te presse dans mes bras ! (*Il prend le roi dans ses bras, croyant tenir Saint-Luc.*) Dis tout à ton bon maître. N'oublie aucun détail... Ah ! s'il avait pu m'entendre !

HENRI, *avec toute l'énergie du sentiment.* Il a tout entendu.

BRISSAC. O ciel !

HENRI. Et votre cœur ne vous disait pas que c'est Henri lui-même ?

BRISSAC. Ah ! mon frère, pourquoi me cacher ?...

HENRI. Brissac, m'enviez-vous le plaisir que j'ai goûté ?

BRISSAC. Non, mon cœur ne peut contenir toute sa joie.

HENRI. Ce moment vous est-il bien cher ?

BRISSAC. S'il m'est précieux?... Ah! sire!

HENRI. Eh bien! mon ami, pour gage de votre affection, je ne vous demande qu'une seule chose; c'est que de ce moment il ne soit jamais parlé entre nous de tout ce qui l'a précédé.

BRISSAC. Quoi! vous ne me permettrez pas d'exprimer...

HENRI. Oui, combien vous m'aimez; voilà tout. Mes deux amis, je voudrais que tous les moments où j'ai pu soupçonner d'erreur un cœur français eussent été retranchés de ma vie.

BRISSAC. Sire, mes larmes vous répondent. Vous m'avez nommé gouverneur de Paris. Peuple sensible, je serai le premier à te montrer comme on doit aimer un tel maître. Si jamais mes descendants obtiennent le même honneur que moi, ville célèbre, n'oublie pas que mes pleurs ont été le premier gage de ta réduction, et désormais en nommant un Brissac, puisses-tu dire : il est mort comme il a vécu, sous l'étendard de l'honneur français.

HENRI. J'en accepte l'augure pour les Bourbons qui me succéderont...

BRISSAC. Adieu, sire; cette nuit à quatre heures précises, la porte Saint-Denis vous sera ouverte. C'est là qu'est le poste de Langlois, cet échevin dont le nom seul est un objet de haine pour les ligueurs. Le brave Saint-Quentin et le jeune Brisson s'y trouveront. Je me charge du choix des soldats et du soin d'écarter les ligueurs.

HENRI. Brissac, écoutez : cette nuit, tous ces bons citoyens qui attendent leur roi, tiennent entre eux un conseil; ils désirent qu'un guerrier chargé de mes ordres aille conférer avec eux. Ce guerrier, ce sera moi-même. J'ai traité avec les grands de mon royaume, je veux traiter également avec les chefs de mon peuple. S'il y a de la différence entre mes enfants par les titres et par les services, je ne veux pas qu'il y en ait pour mon amour... Vous voyez, Brissac, quelle est ma loyale confiance. Veillez à tout; et si la France entière a besoin de moi, conservez-moi, moins pour moi-même que pour elle.

BRISSAC. Sire, la postérité n'aura point à me reprocher d'avoir rien oublié.

HENRI. Venez, mes amis, venez. Nuit heureuse, ou terrible, que de jours fortunés ou malheureux peuvent te suivre! Français, c'est une nuit qui fit votre honte; une autre va faire votre gloire. Et toi, palais où sont encore empreintes les traces du crime et de la fureur, tu nous les verras effacer par des larmes de joie; la retraite auguste que la tyrannie profane deviendra le sanctuaire de la clémence et le temple des arts et de l'amitié.

ACTE II.

Le théâtre change et représente une partie des remparts de Paris; on y voit, sur le côté, une maison où sont renfermés les soldats que commandent Lullier et Langlois; plusieurs maisons sont sur la gauche; la porte Saint-Denis au fond.

SCÈNE I.

LULLIER, LANGLOIS, SAINT-QUENTIN, BRISSON.

LULLIER. Eh bien! brave capitaine, pouvons-nous espérer que le roi nous envoie quelque médiateur entre lui et des serviteurs fidèles?

SAINT-QUENTIN. N'en doutez pas. La nuit s'avance, deux heures viennent de sonner, vous serez bientôt satisfaits. Mais j'espère, messieurs, que vous n'avez point de conditions à proposer qui puissent retarder...

LULLIER. Nous, des conditions!... En fait-on avec son roi? Et quel roi encore! Qu'il vienne, qu'il triomphe; voilà tout ce que nous désirons.

LANGLOIS. Nous avons reçu le serment de tous les bourgeois qui forment la garde de ce poste; cependant à tout événement il leur faut un chef. Capitaine, et vous, valeureux Brisson, chargez-vous de tout ce qui tient à l'ordre militaire; le reste sera réglé par nous.

SAINT-QUENTIN. Vous me connaissez, messieurs, et je réponds de mon fils comme de moi-même.

BRISSON. Et comment trahirais-je tant de devoirs sacrés que j'ai à remplir?... C'est sur ce rempart, ici même, que j'embrassai pour la dernière fois mon malheureux père; sage Larchet, vertueux Tardif, vous partagiez son supplice et sa constance. Je jurai de vous venger avec lui... Le jour est venu : qu'il a tardé longtemps! Mais, messieurs, je serai digne des devoirs qu'il m'impose; et pour garants j'ai l'honneur et l'amour.

LULLIER. Nous allons tout préparer pour recevoir l'envoyé du roi. C'est ici même, sur ce rempart que la conférence aura lieu..... Mais le comte de Brissac, savez-vous si le roi l'a reçu en grâce?

BRISSON. Nous l'ignorons encore : mais il vous souvient qu'il fut le premier à vous ouvrir son cœur; et Brissac peut errer, mais jamais trahir.

LULLIER. Veillez sur tout ce qui nous environne; surtout craignez le duc de Feria... Ce superbe Espagnol vous hait... Nous allons bientôt vous rejoindre.

LANGLOIS. Allons, mon ami; le roi au milieu de ses guerriers, nous au milieu de nos concitoyens... Voilà comme la patrie est bien servie. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

BRISSON, SAINT-QUENTIN.

BRISSON. Ah! mon père, que vient-il de nous dire? Le duc de Feria... Si j'en croyais mes soupçons.

SAINT-QUENTIN. Il serait ton rival?

BRISSON.

ARIETTE.

Qui voit Sophie
Doit s'enflammer;
C'est pour la vie
Qu'il faut l'aimer.

Ses yeux, sa voix si tendre,
Ont un pouvoir égal,
Et qui peut l'entendre
Devient mon rival.

Toi qu'adore mon âme,
Tu ne peux me trahir :
Mais, hélas!... à ma flamme
On peut te ravir.

Tes yeux, ta voix si tendre
Ont un pouvoir égal,
Et qui peut t'entendre
Devient mon rival.

SCÈNE III.

SAINT-QUENTIN, SOPHIE, BRISSON.

SOPHIE, *entrant à pas lents, et se traînant dans les ténèbres.* Où vais-je? Serai-je assez heureuse pour échapper aux barbares?...

SAINT-QUENTIN. Quelle est cette voix? Si je ne me trompe pas... (*Il va vers elle.*) C'est toi, Sophie?

SOPHIE. Mon père!

SAINT-QUENTIN. Où vas-tu? Qui fuis-tu?

SOPHIE. Vous me quittez, cruels! et vous me laissez

exposée au danger le plus affreux. Le duc de Feria...

BRISSON. Parle, ma Sophie.

ARIETTE.

SOPHIE.

Ah! mon cœur se déchire,
Brisé par la douleur :
O ciel! fais que j'expire,
Ou préviens ce malheur.
Jour cruel! jour d'horreur!
Perdre tout ce que j'aime!
Tyrans, quelle fureur!
O Dieux! ne frappez que moi-même;
Ou je mourrai de ma douleur.

Il est ton rival... Il est votre ennemi... Vos jours sont en danger... Fuyez tous deux, fuyez..., n'ajoutez pas à mon désespoir.

SAINT-QUENTIN. Ma fille, jamais on ne m'a vu fuir; et ce n'est pas à mon âge que je l'apprendrai.

BRISSON. Il t'aime, et il menace les jours de ton père!

SOPHIE. J'étais seule occupée de vous redemander à toute la nature... Il vient avec toute sa suite, jugez de ma frayeur. « Je sais, me dit-il, que votre père a passé dans le camp de Henri, il n'était pas seul; vous m'entendez. » Ma surprise, ma frayeur me laissent à peine la force de répondre; alors il ajoute : « Je vous aime, votre père est un traître, il mérite la mort; et ce jeune Brisson... » — « Eh bien, seigneur?... » L'excès de la douleur donne enfin du courage... »Vous l'aimez, vous savez s'il est né d'un sang odieux à Mayenne et à ses amis; voilà mes deux victimes; ou renoncer à votre amour, ou les voir périr. »

SAINT-QUENTIN. Le perfide!

SOPHIE. « Homme cruel! lui dis-je; va, je connais mon père; il me haïrait de racheter ses jours par une action infâme : nous sommes sous le glaive, mais Henri est à nos portes; si nous mourons, nous serons vengés... » Il me quitte; je me résous aussitôt à tout hasarder pour vous rejoindre au camp du roi. Je vous retrouve enfin. O vous qui m'êtes si chers! retournez sur vos pas.

SAINT-QUENTIN. Ma fille, cela n'est pas possible.

SOPHIE. Que dites-vous?

TRIO.

SOPHIE.

O vous, sans qui je ne puis vivre,
Voulez-vous braver le trépas?

SAINT-QUENTIN.

Non, non; je ne puis te suivre;
L'Etat a besoin de mon bras.

BRISSON.

Mériterais-je encor de vivre,
Si je ne bravais le trépas?

SOPHIE, *à son père.*

Voulez-vous donc me voir mourante!

SAINT-QUENTIN.

Avant peu, tout change pour nous.

SOPHIE, *à Brisson.*

Abandonnes-tu ton amante?

BRISSON.

Le devoir va guider nos coups.

Ensemble.

SOPHIE.

O vous, sans qui je ne puis vivre,
Voulez-vous, etc.

SAINT-QUENTIN.

Non, non; je ne puis te suivre,
L'Etat a besoin, etc.

BRISSON.

Mériterais-je encor de vivre,
Si je ne bravais, etc.

Vous ne voulez pas quitter cette ville; cherchez-y du moins un asile inconnu.

SCÈNE IV.

SAINT-QUENTIN, SOPHIE, BRISSON, MENDOCE; soldats espagnols.

MENDOCE. Qu'on les arrête.

SOPHIE. O ciel!

SAINT-QUENTIN. Que me veux-tu?

MENDOCE. Conduisez-le, soldats. Qu'il subisse le sort des traîtres.

SAINT-QUENTIN. Malheureux! respecte un vieux guerrier.

MENDOCE. Oseras-tu nier que tu viennes du camp de Henri?

SAINT-QUENTIN. Satellite de Mayenne et du duc de Feria, de quel droit m'interroges-tu? Ces chefs de la ligue ont-ils celui de prononcer sur la mort ou sur la vie de citoyens tels que moi?

MENDOCE. Leur jugement sera leur réponse. Marchons.

SAINT-QUENTIN. Adieu, ma fille.

SOPHIE. Moi vous quitter!

SAINT-QUENTIN. Eloigne-toi, laisse-moi périr seul.

BRISSON. Que dites-vous? Ah! c'est moi, c'est moi seul, qui vous perds tous deux. Le malheur est attaché à mon nom... Sophie, fléchissez le duc de Feria...

SOPHIE. Qu'entends-je? C'est vous qui me conseillez...

BRISSON. Et quel autre que moi remplira ce devoir? Sacrifie ton amant, sauve ton père : le mien m'apprit comme on doit mourir... Si tu résistes, je n'en périrai pas moins, et ton père... Mendoce, c'est à moi seul que le duc de Feria doit en vouloir : respectez sa vieillesse, respectez sa beauté; une seule victime suffit... Vous épargnerez deux crimes à votre maître.

MENDOCE. Est-ce à moi de prononcer? J'ai des ordres... Marchons.

SOPHIE. Quoi! nous périrons sans secours! Ni les cris de la nature, ni ceux de l'amour ne seront entendus!

SCÈNE V.

LULLIER, LANGLOIS; soldats français; les précédents.

LULLIER. Quel est ce bruit? Soldats, quels sont ces prisonniers? Quel crime ont-ils commis? Cette porte de la ville nous est confiée, et l'on nous doit compte de tout ce qui peut y troubler l'ordre public.

SAINT-QUENTIN. Qu'y-a-t-il de commun entre vous et moi; moi, serviteur du plus grand des rois; vous que la ligue tient dans ses fers?

LANGLOIS. Capitaine, vous outragez...

SAINT-QUENTIN. Je n'ai rien à vous dire de plus : vous devez m'entendre. Viens, ma fille, tu recevras mes derniers soupirs. Et vous, messieurs, n'oubliez pas quel exemple j'aurai donné au reste des Français, et comment il doit être suivi. (*On les emmène.*)

SCÈNE VI.

LULLIER, LANGLOIS.

LULLIER. Avec quel héroïsme il se sacrifie lui-même! Il paraît nous outrager pour nous mettre au-dessus du soupçon.

LANGLOIS. Nouveau sujet d'espoir. Jusqu'ici aucun des nôtres n'a même eu la pensée de trahir notre secret. Encore deux heures, et Henri viendra lui-même nous délivrer.

LULLIER. Mais si les chefs de la ligue prononçaient à l'instant même son arrêt de mort?

LANGLOIS. Mon cher Lullier, quand, au milieu de cinquante soldats qui tous avaient le poignard en

main, l'intrépide Molé répondit à Mayenne : « Le plus grand des maux, c'est lorsque le serviteur veut s'armer contre son maître », si chacun de ces poignards se fût tourné contre lui, crois-tu qu'il ne fût pas mort heureux? Eh bien! mon ami, dans ces temps de trouble, le magistrat et le guerrier n'ont qu'une même valeur. Peut-être avant quelques instants subirons-nous le même sort.

LULLIER. Ami, la mort nous suit, mais la gloire nous précède... Marchons donc sans nous arrêter.

LANGLOIS. On vient à nous.

SCÈNE VII.

LULLIER, LANGLOIS, BRISSAC.

BRISSAC. Ne craignez rien, messieurs, ne craignez rien.

LULLIER. C'est vous, monseigneur?

BRISSAC. Je viens de changer les commandants de chaque poste. Mes soldats les plus aguerris et les plus affidés ont les ordres les plus précis... Vous pouvez, messieurs, vous préparer à recevoir le chevalier que le roi envoie vers vous... Je vais donner mes ordres.

LULLIER. Vous me paraissez content, monseigneur, et du roi et de votre propre cœur?

BRISSAC. Pour le roi, quand ne l'est-on pas de sa clémence? Pour moi, j'ai bien encore des devoirs à remplir ; mais je ne manquerai à rien de ce qui pourra me réconcilier avec moi-même. Messieurs, je n'aurais pas même différé à faire entrer les troupes du roi à la suite du guerrier qui vient vous parler en son nom ; mais ce moment est celui où chaque officier des ligueurs fait sa ronde. Dans moins de deux heures tout sera calme et tranquille. Profitons de ce moment pour entendre ce que le roi vous fait dire de sa part. Mais je ne me trompe pas : on vient. *(Allant au fond du théâtre.)* Est-ce vous, Lanoue?

LANOUE, *toujours de même.* Moi-même. Saint-Luc est avec moi, ainsi que le chevalier chargé des volontés de votre roi.

SCÈNE VIII.

HENRI, LANOUE, SAINT-LUC; les précédents.

HENRI. Vous voyez, messieurs, quelle preuve nous vous donnons de notre confiance en vous; mais un prince ami de ses sujets croit à eux, comme il veut qu'ils croient à lui-même. Vous savez qu'il a rempli tous les devoirs que lui imposaient les lois de l'État. Quant à vos prérogatives particulières, loin d'en rien retrancher, il veut encore y ajouter. Parlez maintenant, et dites ce que vous avez à désirer.

LULLIER. Chevalier, le peu de magistrats qui ont osé rester au milieu des ligueurs, pour opposer au moins une digue au torrent, ont rendu à l'État le service le plus mémorable. D'autres, plus intrépides peut-être et non moins vertueux, gémissent en ce moment dans les fers. Nous ne demandons rien pour nous-mêmes : le peuple et ces magistrats, victimes de la cause publique, tels sont les objets de nos vœux.

HENRI. Croyez-vous, messieurs, croyez-vous que le roi oublie ces bons serviteurs? il ira lui-même les tirer des fers; il ira les conduire sur leur tribunal, y siéger avec eux, jouir des acclamations de son peuple; et la plaine d'Ivri sera moins glorieuse à ses yeux que ce sanctuaire auguste où, entouré des princes de son sang, il y sera lui-même la loi vivante. Voilà pour l'État; et quant à vous-mêmes, messieurs, que désirez-vous?

LULLIER. Chevalier, je demande pour ma propre satisfaction, qu'afin de maintenir l'ordre public, le roi me confie le soin d'éclairer les démarches de tant d'hommes dangereux, dont le cœur et l'esprit sont vendus à la ligue.

HENRI. Le roi consent qu'il leur soit ordonné de quitter la ville, mais que l'on ne sévisse contre aucun. Si quelqu'un d'eux est en France sur la foi de son passe-port, qu'il ne lui soit fait aucun mal. Quelle chose sera sacrée, si la parole d'un roi ne l'est pas?... Et vous, sage Langlois?

LANGLOIS. Si j'ai toujours repoussé les ligueurs, si j'ai secondé le vertueux Lullier, je ne demande qu'une seule récompense...

HENRI. Parlez.

LANGLOIS. Le roi, pour prix de mes services, a daigné m'accorder une somme considérable : je me suis servi de ce don pour armer un corps de soldats fidèles. Je n'ai qu'un fils, que le roi permette qu'il marche à leur tête au premier siége formé contre les ligueurs. Ma récompense et la sienne sera de l'y voir fixer les regards de son roi.

HENRI. Il faudra bien que Henri pense à vous, puisque vous ne voulez penser qu'à lui seul.

LULLIER. Ce n'est pas tout, chevalier; recevez ici notre serment de fidélité.

SEXTUOR.

LULLIER, LANGLOIS, PLUSIEURS ÉCHEVINS.

Nous donnons ici notre foi
De vivre et de mourir fidèles :
Entends nos vœux, ô notre roi !
Jamais ingrats, jamais rebelles,
Nous donnons ici notre foi
De vivre et de mourir fidèles.

LANGLOIS, *seul.*

C'est avec crainte que nos voix
Rendent cet hommage à ta gloire :
Demain, par des cris de victoire,
Nous chanterons tous à la fois :

Tous ensemble.

Jamais ingrats, jamais rebelles,
Nous donnons ici, etc.

HENRI. Je reçois votre serment, messieurs, et vous ne pouvez savoir en ce moment combien il m'est cher. On s'est tant de fois rassemblé pour jurer de combattre Henri : vous jurez de lui être fidèles; c'en est assez. Un seul homme vertueux obtient auprès de lui le pardon de dix mille coupables... Voilà comme calcule son cœur.

LULLIER. Seigneur, une seule chose peut nous inquiéter ; c'est que le roi ayant quitté son camp pour se rendre à Senlis, son absence peut entraîner des malheurs au moment même où ses troupes entreront dans la ville.

HENRI. Citoyen sensible, rassurez-vous. Henri n'a fait courir le bruit de sa marche vers Senlis que pour endormir la vigilance des chefs de la ligue... C'est Henri, c'est... lui qui le premier veut s'offrir à votre secours. Croyez-vous qu'il eût pu se résoudre à laisser à tout autre le soin de veiller sur son peuple, et l'honneur d'essuyer le premier les larmes de tant d'hommes vertueux que la ligue opprime?

SCÈNE IX.

Les précédents; SOPHIE, qui entre, les cheveux épars et dans le désespoir le plus marqué.

SOPHIE. Ah! messieurs, je me jette à vos pieds, prenez pitié du sort qui nous menace. Mon père et mon amant... Ils sont condamnés à la mort. N'est-il aucun moyen?...

HENRI. Quelle est cette jeune personne?

SOPHIE. Ah! seigneur, le capitaine Saint-Quentin et

le jeune Brisson ont été chargés de fers par ordre du duc de Feria; sa fille est à vos pieds. Cette nuit même ils vont périr.

HENRI, *avec la plus grande véhémence.* Eux mourir!... Rassurez-vous, mademoiselle, rassurez-vous. Plus de paix, plus de trêve avec le duc de Feria, que les jours de son père et de son amant ne soient sauvés. Comte de Brissac, faites-le dire de ma part à ce superbe Espagnol... Le jour de mon entrée dans Paris serait marqué par ce supplice affreux!

LULLIER. Qu'entends-je?

LANGLOIS. Quoi! sire, vous avez daigné vous-même?...

HENRI. Le spectacle de sa douleur m'a fait trahir mon secret...; mais, en vous le confiant, messieurs, il n'a pas cessé d'être le mien.

LULLIER, *voulant se jeter aux pieds du roi.* Recevez dès ce moment, sire...

HENRI. Non, mes amis, non : n'anticipez point sur un moment plus heureux... Nous n'avons point d'instants à perdre... Je vous quitte.

LANOUE. Mais, sire, n'avez-vous point d'ordres à donner pour s'assurer des plus dangereux ligueurs?

HENRI. Mes amis, mes chers amis, si je n'étais que leur vainqueur, je n'écouterais peut-être que ma politique; mais je suis encore votre père à tous... Souvenez-vous bien de ce que je vais vous dire...: je veux, en oubliant les fautes de mon peuple, être encore plus clément que je ne l'ai été jusqu'ici. S'il y en a qui se sont oubliés, il me suffit qu'ils se reconnaissent...; qu'on ne m'en parle plus.

BRISSAC. Pardonnez, sire, à l'amour filial des alarmes qui sans doute ne seront jamais réalisées. Je vais de nouveau parcourir les différents quartiers de la ville. Aussitôt que l'Espagnol et le ligueur se seront livrés au sommeil, je ferai placer sur cette porte un fanal qui sera pour la France le signal de la liberté.

HENRI. Surtout ne hasardez rien. Mon cher Lanoue, n'oublie point la parole que tu m'as donnée. Souvenez-vous tous qu'un père sensible n'envahit point l'héritage de ses enfants. Tout ce qui ressemblerait à un combat serait pour moi un objet de douleur. Je sens, mes amis, et j'espère que vous le sentez comme moi, que mes ennemis se lasseront plutôt de m'offenser, que je ne me lasserai de pardonner. Adieu, messieurs..., nous allons nous rendre tous à nos postes... Et vous, jeune Sophie, retournez vers votre père.

SOPHIE. Sire, il apprendra de quelle grâce vous honorez.....

HENRI. Grâce, dites-vous! la justice n'en est jamais une.... Les maux qu'il souffre sont le seul sujet de plainte qu'il m'ait jamais donné. Allez, je reviens dans une heure; ou, si le sort nous trahissait, dites-lui qu'il sera plus heureux que moi : il mourra content; et moi, je vivrai malheureux, comme un père que l'on arrache à ses enfants. (*Sophie sort.*)

SCÈNE X.

Les précédents, un soldat français.

(Le soldat parle bas à Brissac pendant la dernière phrase que dit Henri, et se retire ensuite.)

BRISSAC. Sire, on m'annonce qu'un corps de troupes espagnoles n'est plus qu'à deux cents pas de nos postes. Si on leur opposait quelque résistance, ils pourraient soupçonner...

HENRI. C'est un sujet d'alarme qu'il ne faut pas leur donner; adieu, messieurs, adieu... Vive la France! voilà le cri de la gloire et du ralliement.

(Il sort suivi de Lanoue et de Saint-Luc; Lullier et Langlois rentrent dans leur poste.)

SCÈNE XI.

BRISSAC, seul.

Serait-il possible que les Espagnols eussent quelque soupçon? Quelle raison peuvent-ils avoir d'être sous les armes en ce moment?

SCÈNE XII.

BRISSAC, MENDOCE; soldats espagnols.

MENDOCE. Comte de Brissac, les ducs de Mayenne et de Feria m'ont donné ordre de visiter avec vous les remparts.

BRISSAC. D'où peut naître cette terreur apparente?

MENDOCE. Soldats, ne perdez point de vue M. de Brissac. Que le premier qui paraîtra vouloir s'écarter soit poignardé à l'instant.

BRISSAC. Et que l'on me frappe aussi moi-même, si je suis infidèle au devoir sacré qui m'occupe en ce moment.

MENDOCE. C'est aussi l'ordre que j'ai reçu... Mettons nous en marche.

BRISSAC, *à part.* O Henri! quel moment! Serait-il possible que tout fût détruit? (*A Mendoce, du ton le plus fier.*) Marchons, marchons, et nous verrons qui de vous ou de moi sera plus intrépide.

(Ils sortent tous l'épée à la main.)

ACTE III.

La décoration est la même qu'au second acte. Le petit jour pointille à peine au commencement de l'acte; pendant son cours, l'aurore se lève, et ensuite le soleil. Aussitôt après l'entr'acte, Sophie entre en se traînant à peine, et dans un état qui exprime le désespoir le plus affreux.

SCÈNE I.

SOPHIE, seule.

RÉCITATIF obligé.

Où vais-je? ô ciel!... N'avoir plus d'espérance!
Objets de mes vœux les plus chers,
On me refuse, hélas! de partager vos fers.
Mon infortune a lassé ma constance.

(On entend dans l'éloignement un bruit sourd de soldats en marche.)

Quoi! mourir sans les voir, et survivre à leur sort!
J'entends de loin le bruit des armes:
Le moindre cri me semble être un signal de mort;
Ma douleur est sans voix, mes yeux n'ont plus de larmes.

(Elle tombe presque anéantie, et se relève ensuite avec effroi.)

Que vois-je?... Quel spectacle affreux!
Mon père, mon amant..., on les traîne au supplice!
Moi, contempler ce cruel sacrifice!
O mort, viens me fermer les yeux.

(Elle reprend avec beaucoup de chaleur, après un silence.)

AIR.

Non, non, soutiens mon courage,
Vertu, fais triompher mes vœux:
Défions le sort et sa rage;
Qui peut mourir, peut encore être heureux.
Soutiens ma force et mon courage,
Vertu, fais triompher mes vœux.

Pardonne, ô mon roi! j'oublie tes droits, pour ne penser qu'à ma douleur.

SCÈNE II.

SOPHIE, LULLIER.

LULLIER. Langlois ne revient point... Tout serait-il découvert?... C'est vous, jeune Sophie?

SOPHIE. Ils m'ont arrachée des bras de mon père;

errante, livrée au désespoir, je me traînais vers ces lieux... Vous y demander votre appui est le seul espoir qui me reste.

LULLIER. Et que pourrais-je pour vous? L'ouvrage de la liberté publique est peut-être détruit pour longtemps encore. Le comte de Brissac est gardé à vue par les Espagnols. Jamais nuit ne fut aussi tumultueuse. Que pourra penser Henri, lorsqu'à l'heure marquée, le signal convenu ne luira point à ses yeux?... O mon roi! juge de nos cœurs par le tien.

SCÈNE III.

SOPHIE, LULLIER, LANGLOIS.

LANGLOIS. La défiance des Espagnols augmente à chaque instant. Brissac est plus captif encore qu'il ne l'était. Le valeureux Montmorency devait marcher du côté du couchant de la ville, pour se rejoindre ensuite aux troupes que le roi enverra du côté opposé... S'il est déjà en marche, tout est perdu... L'alarme sera générale, et je ne répondrais plus des jours même du généreux Brissac.

SOPHIE. Bon citoyen, pardonnez si je mêle mes intérêts à ceux de la patrie... N'auriez-vous rien appris sur mon père?

LANGLOIS. Fille sensible, fille infortunée, croyez-moi, restez dans l'asile que vous offre ce poste.

SOPHIE. Ils ne sont déjà plus?

LANGLOIS. Ils vivent encore... Mais...

SOPHIE. Je vous entends... Ah! parlez. Est-ce dans la prison même.

LANGLOIS. Non : le général espagnol veut que le spectacle de leur supplice effraye tout sujet fidèle.

SOPHIE. Il suffit : je pourrai donc au moins les voir encore, gémir sur leur sein, rendre leur sort moins horrible et mourir avec eux... Je cours m'offrir sur leur passage. (*Elle sort à pas précipités.*)

SCÈNE IV.

LULLIER, LANGLOIS.

LANGLOIS. Mon ami, elle va remplir un devoir sacré. Mais nous, pourquoi donc attendre en silence que tout espoir nous soit ravi? Plaçons nous-mêmes le fanal qui doit guider les pas du roi. Si l'on a soupçonné Brissac, on peut nous soupçonner aussi. Mourrons-nous comme des lâches qu'on livre à une mort infâme? Viens, ouvrons nos portes.

LULLIER. Arrête. Que vas-tu faire?

DUO.

LULLIER.

Ami, quelle fureur t'égare?
Ne sais-tu pas qu'un peuple entier
Est sous le glaive d'un barbare?
Ami, quelle fureur t'égare?
Voudrais-tu nous sacrifier?

LANGLOIS.

Mais le roi, dont l'impatience
Attend ce moment fortuné?...
Moi, je trahirais sa vaillance!
Moi, je me verrais soupçonné!
Non, non; faisons briller la flamme.

LULLIER.

Non, non; sois maître de ton âme.

LANGLOIS.

Je vole remplir mon devoir.

LULLIER.

Tu vas nous ravir tout espoir.

Ensemble.

LANGLOIS.

J'entends les vœux de ma patrie;
Elle me crie:
Viens, venge-moi!

LULLIER.

Entends la voix de ta patrie:
Elle te crie:
Arrête-toi.

LANGLOIS.

Non, non; faisons briller la flamme.

LULLIER.

Non, non; sois maître de ton âme.

LANGLOIS.

Je vole remplir mon devoir.

LULLIER.

Tu vas nous ravir tout espoir.

(L'on voit au-dessus de la porte le fanal, annoncé par Brissac.)

LANGLOIS. Mais que vois-je?... Le fanal paraît; la France est sauvée.

SCÈNE V.

BRISSAC; les précédents.

BRISSAC. Guerriers, ouvrez cette porte... Superbes Espagnols, vous aviez cru triompher de mon courage... C'est à vous de trembler...

(Les deux battants s'ouvrent, et laissent voir les troupes du roi rangées sur deux files. Henri au milieu, ayant à ses côtés et derrière lui ses principaux officiers; ils entrent sur la scène avec rapidité, et occupent les deux côtés du théâtre.)

BRISSAC (*s'élançant vers lui*). Votre triomphe est donc assuré, ô mon roi!

LULLIER. Voyez à vos pieds des sujets qui n'ont plus rien à désirer, puisque ce jour aura lui pour eux.

HENRI. Relevez-vous, mes amis, relevez-vous; mon bonheur n'est pas tant encore d'être maître de cette ville que d'y entrer sans qu'il en coûte la vie à un seul Français. J'ai chargé Montmorency de s'emparer du midi de la ville. Je connais sa sensibilité; elle ne trahira pas les vœux de la mienne. Le comte de Chatillon doit occuper le quartier du Louvre... Pourquoi donc Lanoue n'est-il pas encore arrivé?... Mais qu'oubliais-je? Messieurs, rassurez avant tout mon cœur alarmé... Quel est le sort du capitaine Saint-Quentin et de Brisson?

LULLIER. Sire, nous ignorons...

HENRI. Vous l'ignorez?... Que l'on ne perde pas un seul instant : ce serait le seul crime que je ne pardonnerais pas aux Espagnols... Mais d'où vient ce bruit? (*On entend de loin une marche de soldats, et le cliquetis des armes.*) Combattrait-on? Brissac, courez, volez... Je fais grâce à tout le monde.

BRISSAC. Sire, c'est un corps de soldats qui vient à nous.

(Tous les soldats font un mouvement pour mettre l'épée à la main.)

HENRI. Messieurs, attendez mes ordres : c'est le jour de la clémence.

SCÈNE VI.

LANOUE; les précédents.

LANOUE. Vous n'aurez point à me reprocher, ô mon roi! d'avoir manqué à mon serment. Quelques Espagnols ont voulu résister, j'ai dû les repousser... Mais aucun Français n'a péri.

HENRI, *avec enthousiasme, en le serrant sur son sein.* Tu es le digne ami de mon cœur... Mais Saint-Quentin..., je veux... Que vois-je? Noblesse française, tu multiplies aujourd'hui les prodiges!

(On voit paraître Mme de Chatillon le casque en tête et la lance en main, suivie de Saint-Quentin et de Brisson, encore enchaînés, et de Sophie.)

SCÈNE VII.

Mme DE CHATILLON, SAINT-QUENTIN, BRISSON, SOPHIE; les précédents.

Mme DE CHATILLON. Venez, citoyens chers à votre roi, venez tomber à ses pieds.

HENRI. Ah! madame, quel plaisir je vous dois!

Mme DE CHATILLON. Mon époux avait partagé ses troupes en deux corps. Celui que je conduisais rencontre les soldats qui traînaient au supplice ces respectables citoyens; je les ai arrachés à la mort. De tous les trophées de ce jour, j'ai cru, sire, que leurs chaînes à leur ôter devant vous serait le plus digne de votre cœur.

(Elle va pour ôter les chaînes de Saint-Quentin et de Brisson.)

HENRI. Non, non, madame : laissez-moi ce plaisir. France, leurs fers sont l'emblème des tiens; je les brise... Pardonnez, madame, si je ne vous remercie pas. Des larmes coulent de mes yeux. Voilà, depuis plus de quinze ans, les premières que la joie en ait fait couler. Mes amis, mes enfants, mes compagnons fidèles, quand vous voudrez célébrer mes travaux, ne dites pas : il vainquit un tel jour; dites : il était vainqueur, et il a pleuré.

SAINT-QUENTIN. Ah! sire, mon cœur n'avait pas besoin de ce moment pour vous consacrer le reste de sa vie.

HENRI. Capitaine, c'en est fait; l'infortune n'aura plus de droits sur vous. D'ailleurs, vous savez que j'ai promis de doter votre Sophie.

SOPHIE. J'ai trouvé, sire, des expressions pour peindre ma douleur; mais je n'en ai point qui suffisent à ma reconnaissance.

HENRI. Aimez-moi, mes enfants; aimez-moi : voilà comme on loue son roi.

(Ici les échevins font un signe; les soldats, qui ferment l'enceinte du trône, s'ouvrent, et laissent voir un trône placé par leurs ordres, au bas duquel sont trois degrés.)

BRISSAC. Mais que vois-je, messieurs?

LANGLOIS. Venez, sire, venez; votre trône est partout où nous pouvons vous célébrer.

HENRI. Vous le voulez... Brissac, Saint-Luc, Lanoue, approchez-vous. (*Il se laisse tomber dans leurs bras, reste un moment dans une sorte d'extase, et dit en se relevant* :) Je vous avouerai que je suis dans une ivresse!... Je ne sais ni que vous demander, ni que vous répondre. (*Il se place sur le trône, avec beaucoup de fermeté et de noblesse.*) Vous comprenez, mes amis, que si quelque chose m'affecte autant, ce n'est point la vue d'un trône, ce n'est que le sentiment qui aime à m'y voir placé.

BRISSAC, *à genoux sur un des degrés*. Souffrez, sire, que j'offre à votre Majesté ce symbole des nœuds sacrés qui vont nous unir à vous.

(Il présente au roi une écharpe blanche à franges d'or; Henri ôte la sienne et la lui passe au cou.)

HENRI. Je la reçois, Brissac, et je vous donne celle-ci en échange. Puissent ces nœuds être indissolubles!

(Lullier vient avec Langlois se placer à genoux sur les degrés du trône. Ils apportent sur un coussin les clefs de la ville de Paris.)

LULLIER. Et nous, sire, nous mettons aux pieds de votre Majesté les clefs de cette ville. Aucun autre don ne peut vous être offert par elle; sa pauvreté présente...

HENRI. Eh! quel autre don égalerait celui-là?... Elle est pauvre, dites-vous? Eh bien! elle et moi soyons riches l'un de l'autre. (*Il relève Langlois et Lullier.*) Que votre hommage m'est cher! Je vous en donnerai pour preuve de demeurer avec vous, d'être en votre garde, et de n'en point vouloir d'autre.

SCÈNE VIII.

LE PEUPLE, LES PRÉCÉDENTS.

(Plusieurs personnes du peuple.)

LE PEUPLE. Où est-il ce roi, ce bon roi? Que nous le chantions, que nous l'adorions.

HENRI. Eh quoi! de nouveaux sujets d'attendrissement! Je vais aller vers eux.

BRISSAC. Sire, la foule augmente.

HENRI, *descendant de son trône*. J'aime mieux avoir un peu plus de peine, et qu'ils me voient tout à leur aise.

(Il accueille chacun des citoyens : ceux-ci forment différents groupes. On voit une mère avec ses enfants, un laboureur, des soldats, etc.)

LULLIER.

Premier couplet.

Demandez, pour bien nous connaître,
Qui de nous aime mieux son maître?
Chacun dira : c'est moi, c'est moi;
Mais d'un roi veut-on un modèle,
Grand par lui-même, aux lois fidèle,
Chacun dira : c'est notre roi.
Sur tout l'Etat qui veille en père?
C'est notre roi.
Qui sait l'aimer, comme il sait plaire?
C'est moi, c'est moi.

CHOEUR DU PEUPLE.

Sur tout l'Etat, qui veille, etc.

(On reprend les quatre derniers vers.)

UNE MÈRE, *offrant au roi ses enfants*.

Ces enfants nés dans la détresse,
Pour tout bien avaient ma tendresse :
Leur sort causait mon juste effroi.
Je pourrai mourir plus tranquille :
Aux pieds du trône est leur asile;
Mes chers enfants, oui, quittez-moi.
Quel bienfaiteur vaut une mère?
C'est votre roi.
Et qui vous donne un si bon père?
C'est moi, c'est moi.

CHOEUR.

Sur tout l'Etat, qui veille, etc.

UN LABOUREUR.

L'autre jour je quittais l'ouvrage;
Mais mon cœur me dit : Prends courage;
Place tes fils auprès de toi.
Alors une main inconnue
Veille pour moi sur ma charrue;
On vient, on crie... : Ah! c'est le roi!
Quel Dieu féconde enfin la terre?
C'est notre roi :
S'il faut souffrir pour ce bon père,
Que ce soit moi.

CHOEUR.

Sur tout l'Etat, etc.

UN SOLDAT.

Près d'Ivri, dans un jour de gloire,
Un guerrier, fils de la Victoire,
Me dit : Soldat, prends garde à toi.
Tout en parlant, il se fait place,
Pare le coup qui me menace :
Chacun s'écrie : Ah! c'est le roi!
La vie, hélas! doit m'être chère :
C'est notre roi.
S'il faut mourir pour ce bon père,
Que ce soit moi.

CHOEUR.

Sur tout l'Etat, qui veille en père?
C'est, etc.

HENRI, *remontant sur son trône*. Que ces cris de joie, que ces transports de tendresse me sont chers! Peuple sensible, je vois trop combien vous avez été tyrannisé. Allons, je vais me rendre au Louvre avec vous; j'y écouterai vos plaintes, j'y comblerai tous vos vœux; je veux que tout ce qui assure l'union

d'un peuple et de son roi, les lois, la gloire, la bienfaisance, concourent à rendre cette époque à jamais mémorable. Je veux encore que chaque année ce jour en soit un de fête pour la nation, et que les rois qui me succéderont, heureux par les jours brillants qui vont naître pour la France, disent en pensant à moi : Il régna par le malheur, et nous régnons par l'amour.

(Marche générale.)

ANECDOTES.

L'anecdote suivante se passait dans les premiers temps du règne de Louis XVI.

A cette époque déjà si éloignée de la nôtre où, grâce à la police, tout se passe avec une régularité remarquable, les nobles enlevaient les bourgeoises, battaient les bourgeois, mettaient sous clef à la Bastille les créanciers de mauvaise composition et les maris incommodes; et quand ces occupations laissaient à ces messieurs de cour quelques heures de repos, ils procédaient aux délicats plaisirs d'une orgie bien conditionnée. Tout cela était fort bien du vivant de Louis XV, qui trouvait ces habitudes du meilleur ton; mais Louis XVI, à peine arrivé sur le trône, entreprit de réformer la cour et de mettre fin à la vie débauchée qui souillait le palais de Versailles. Cette réforme fut très-mal reçue par les élèves des roués de la Régence et du beau temps du règne du roi précédent; il s'établit même une espèce de coterie parmi ces jeunes seigneurs, pour résister à l'envahissement de ces mœurs régulières qui pouvaient anéantir les bonnes traditions. A la tête de cette croisade brillaient l'héritier du grand Lauzun de galante mémoire, le marquis de Louvois, le jeune vicomte de Choiseul, le brillant comte de Lauraguais, et le prince d'Hénin, dont le dernier rejeton végète maintenant au fond d'une triste maison de campagne de la Beauce, parce qu'il n'est pas assez riche pour vivre en prince à la Chaussée-d'Antin ou dans le noble faubourg.

Disposés aux plaisirs permis ou non, comme l'étaient ces hauts et surtout débauchés seigneurs, le carême leur parut fort rude à supporter; car, retenus à la cour par les exigences de leur rang ou de leur service, ils étaient forcés d'aller s'agenouiller aux tribunes de la chapelle, comme ceux qui avaient prêté le flanc aux monotones épreuves de la dévotion. Mais la croisade allait son train; et ces messieurs faisaient la nuit le contraire de ce qu'ils semblaient faire le jour. Pourtant, comme tout se savait à Versailles, ils résolurent de s'affranchir du mystère dont ils étaient forcés de s'entourer, en allant fêter solennellement à Paris la fin du lugubre carême. Des prétextes furent inventés, des permissions obtenues, et ces messieurs, avec toute leur cohorte, quittèrent le château.

Leur première visite, dès leur arrivée à Paris, fut pour la Guimard, artiste du Grand-Opéra, qui, à peine instruite du projet, manda ses amies Cléophile, Minette, Céline et Duthé, afin de régler les dispositions de la fête nocturne. Quelques heures après, le conseil était assemblé dans un boudoir charmant où des peintures de Boucher étalaient des Amours d'une nudité complète; et au milieu des éclats de rire, et de traits d'esprit aussi nus que les Amours de Boucher, il fut décidé que la fête aurait lieu le lendemain de la clôture du théâtre, c'est-à-dire le jeudi-saint; qu'elle se composerait d'un souper exquis, d'un petit spectacle où les dames prendraient le costume d'homme et les hommes le costume féminin, et enfin d'un bal où chacun danserait suivant les inspirations qu'il aurait puisées dans le champagne. Quant aux moyens d'exécution, les nobles échappés du château de Versailles donnèrent cinq louis par tête et nommèrent à l'unanimité la Dervieux trésorière, précisément parce que, de toutes les dames de théâtre, c'était celle qui dépensait le plus.

Le jeudi-saint, les futurs acteurs de l'orgie quittèrent Longchamps de bonne heure pour aller au rendez-vous chez la Guimard. Arrivés près de la maison, ils rencontrèrent quelques files de soldats du guet, allant sans doute, comme le fit observer l'un d'eux, relever les postes de Longchamps ou veiller à l'ordre autour d'une église. Mais celui-là et tous les autres se trompaient : voici pourquoi.

Parmi les amies de la Guimard, qui toutes étaient très-répandues, il y en eut une, c'etait Mlle Minette, qui fit connaître le programme et le personnel de l'orgie projetée à un seigneur qui n'était pas à la hauteur de Lauzun et de ses amis. Celui-ci répéta, une heure après, la confidence à une grande dame qui partait au même instant pour Versailles. Pour faire sa cour, celle-ci n'eut rien de plus pressé que de raconter la nouvelle à qui voulut la savoir. Dix minutes après le roi n'ignorait rien, et faisait expédier un courrier à M. de Maurepas pour qu'il se rendît de suite à ses ordres. Le ministre vola, et les dernières paroles que lui dit Louis XVI, en lui donnant congé, furent celles-ci : « Rappelez-vous, monsieur, que je ne veux pas de bacchanales. »

De retour à Paris, M. de Maurepas fut expéditif; et le coup de main était entièrement préparé, lorsque la compagnie réunie chez la Guimard se ruait follement dans une salle charmante toute illuminée de bougies et toute parfumée d'odeurs, au milieu de laquelle s'élevait une table surchargée de mets et de flacons. Pour jouir d'une liberté complète, on renvoya les domestiques. A peine les portes closes, les plaisanteries firent feu, et on plaisantait si fort qu'il était presque impossible de s'entendre. Aussi fut-ce avec un étonnement sans pareil, une stupéfaction surnaturelle que la folle compagnie avisa tout à coup la présence d'un intrus en uniforme d'exempt et flanqué de deux soldats du guet. Une exclamation partie au même instant de toutes les

bouches accueillit cette apparition; alors l'exempt sans s'émouvoir avança d'un pas, et dépliant gravement un parchemin qu'il tenait à la main, fit passer sous tous les visages un ordre formel d'arrestation. Comme la mesure s'appliquait à tous les convives, par un mouvement spontané, tous se jetèrent par les issues qui ouvraient dans la salle à manger; mais à chaque porte ouverte, un soldat du guet; à chaque corridor enfilé, un, deux, trois soldats, l'arme au poing et le regard sévère : il fallut se rendre et on se rendit. « Excellente, mais maudite plaisanterie! » s'écria Lauzun. « Excellent dîner, mais digestion perdue! » s'écria le prince d'Hénin. « On mangera et on digérera pour vous, répondit durement l'exempt. — Oui, mais ce ne sera pas vous autres, messieurs, puisque vous devez nous servir d'escorte, répliqua la Dervieux; nous testons en faveur des pauvres... ; les flacons et le dîner au curé de Saint-Roch!... — Au curé de Saint-Roch soit, dirent en murmurant Lauzun et ses amis, puisqu'il est écrit que nous ne souperons pas ou que nous souperons mal ce soir. »

Après ce triste et dernier adieu aux délices du banquet et aux joies de la nuit, on se résigna à suivre le guet qui était en force par les escaliers, dans les cours, et stationnait par compagnies à cheval dans les rues. Le cortége se mit en marche éclairé par quelques flambeaux et suivi par des curieux dont la foule augmenta jusque sous les murs du For-l'Evêque, où les soldats du guet s'arrêtèrent, et où les prisonniers entrèrent, pour y attendre la fin d'une expiation qui était à peine commencée. En effet, la pénitence fut rude. Mal couchés et placés dans d'étroites cellules, ils furent réveillés le lendemain à cinq heures du matin; et dames de l'Opéra et seigneurs de la cour, on les obligea d'aller entendre matines, la grand'messe, none, vêpres, complies, office et stabat à la chapelle de la prison. Comme le vendredi-saint est jour de jeûne, ces messieurs et dames jeûnèrent aussi. Le samedi, mêmes pratiques, mêmes dévotions, mêmes privations, j'ajouterai encore mêmes ennuis. Le jour de Pâques, on se relâcha un peu sur le jeûne; mais les visites à la chapelle occupèrent les prisonniers du matin jusqu'au soir. Le lundi seulement, on se relâcha et on rendit les artistes à leur directeur, et les seigneurs punis, mais non corrigés, à la cour dévote de Versailles.

Lorsque les prisonniers du For-l'Evêque retournèrent à l'Opéra, leurs camarades les appelèrent *les chevaliers du guet.* Comme les grandes dames rivalisaient à cette époque avec les actrices en les imitant, elles appelèrent Lauzun et sa cohorte, *les chevaliers de cinq louis*, pour faire allusion à l'écot que ces messieurs avaient payé... au profit des pauvres de la paroisse Saint-Roch.

— Le marquis de Bièvre, cet auteur de tant de bons mots qui ne sont pas de lui, venait de faire jouer une comédie en cinq actes, intitulée *le Séducteur*, lorsque La Harpe donna sa tragédie des *Brames.* Voici comment l'annonce de cette dernière pièce fut faite dans un journal du temps : « Cinq sermons écrits pour être prêchés pendant les cinq premiers dimanches de carême, par M. l'abbé de La Harpe, ex-*brame*, sur l'orgueil, l'insolence, l'audace, le ton tranchant et le mépris de son prochain (toutes épithètes à l'adresse du célèbre écrivain dont les ennemis étaient nombreux), chez Bavardin, libraire, à l'enseigne de l'impuissance. » *Le Séducteur* ayant obtenu le suffrage du parterre tandis que les sifflets accueillaient l'œuvre de La Harpe : « Ah! s'écria le marquis de Bièvre, ma pièce réussit! les *bras me* tombent. »

— On sait que Fontenelle passait pour un gourmand un peu parasite, et qu'il ne lui arrivait presque jamais de dîner chez lui; le lendemain de sa mort, Piron, voyant passer son corbillard, s'écria gaiement : « Voilà la première fois que M. de Fontenelle sort de chez lui pour ne pas aller dîner en ville. »

— Marivaux, original dans sa vie comme dans ses œuvres, fit représenter ses premières pièces sans se faire connaître même aux acteurs; un jour, certain de ses amis l'ayant conduit chez la célèbre Sylvia qui remplissait le principal rôle dans *la Surprise de l'Amour*, et Marivaux ayant aperçu cette pièce sur une console : « C'est une fort jolie comédie, lui dit la charmante actrice, mais j'en veux à l'auteur, homme vain, qui ne veut pas se faire connaître. Nous jouerions cent fois mieux sa pièce s'il avait daigné nous la lire lui-même. » Marivaux se mit alors à lire le rôle de Sylvia, et il en fit tellement ressortir la grâce et la finesse, que l'actrice émerveillée se jeta à son cou en s'écriant : « Monsieur, vous êtes l'auteur de cet ouvrage! — Allons, dit Marivaux, en prenant son parti, on n'est jamais trahi que par les siens. »



Imprimerie de Hennuyer et Turpin, rue Lemercier, 24. Batignolles.



LE DOUBLE VEUVAGE,

comédie en trois actes,

PAR DUFRESNY,

Représentée pour la première fois le 8 mars 1702.

Personnages.

LA COMTESSE.
L'INTENDANT de la comtesse.
LA VEUVE, qui croit l'être de l'intendant.
GUSMAN, maître d'hôtel de la comtesse.
DORANTE, neveu de l'intendant.
THÉRÈSE, nièce de la veuve.

Personnages.

UNE SUIVANTE de la comtesse.
FROSINE, servante de la veuve.
LE SUISSE de la comtesse.
LA SUISSESSE, femme du Suisse.
DEUX LAQUAIS.

La scène est dans un château de campagne, qui est à la comtesse.

ACTE I.

SCÈNE I.

DORANTE, FROSINE.

FROSINE. Je suis ravie de vous voir de retour, monsieur; il y a une heure que je vous cherche dans le château, dans les jardins, partout enfin.

DORANTE. Bonjour, Frosine, bonjour.

FROSINE. Vous êtes arrivé tout à propos. Madame la comtesse, toute sa maison et moi, monsieur, nous vous attendons avec impatience : mais dites-moi vite des nouvelles de votre oncle, est-il mort ou en vie?

DORANTE. Je n'en sais rien.

FROSINE. Nous sommes dans la même incertitude. Il n'y a que ma maîtresse qui en soit certaine; nous lui avons confirmé cette mort, pour la faire tomber dans le panneau que nous lui tendons; elle se croit

veuve, c'est là-dessus que nous fondons le projet de votre mariage...; m'entendez-vous, monsieur?

DORANTE. Eh! plaît-il?

FROSINE. Je vous dis que pour faciliter votre mariage avec Thérèse, madame la comtesse, qui vous protége tous deux, a fait jouer mille ressorts pour certifier à ma maîtresse que votre oncle est mort; elle est si sûre d'être veuve, qu'elle a pris le deuil dès hier..., monsieur!

DORANTE. Que me contes-tu donc là?

FROSINE. Je vous conte vos affaires et les miennes; car les trente louis d'or que vous m'avez promis ont autant d'appas pour moi que Thérèse en a pour vous. Ecoutez-moi donc : pour nous seconder, vous devez cacher à la veuve l'amour que vous avez pour sa nièce; car, si...

DORANTE. Eh! je sais tout cela, je viens d'entretenir madame la comtesse.

FROSINE. Pardon, monsieur, de mes discours inutiles; je devais m'étendre d'abord sur les appas de cette jeune beauté, qui...

DORANTE. Qu'elle a de charmes, Frosine! qu'elle a de charmes!

FROSINE. Ce sont les plus jolis petits charmes; ils n'ont que quinze ans ces charmes-là : il lui en vient de nouveaux tous les jours, et vous épouserez bientôt tout cela.

DORANTE. C'est le plus grand malheur qui me puisse arriver.

FROSINE. Un malheur de posséder ce que vous aimez tant! Voici quelques-unes de vos délicatesses bizarres : vous êtes le gentilhomme de France le plus raisonnable, mais votre amour n'a pas le sens commun. Parlez-moi raisonnablement, souhaitez-vous d'épouser?...

DORANTE. Si je le souhaite!

FROSINE. Puisque vous souhaitez ardemment ce mariage, travaillons-y donc de concert, et j'espère que Thérèse sera votre femme dès aujourd'hui.

DORANTE. Hélas! c'est ce que je crains.

FROSINE. Encore? oh! vous extravaguez : de grâce, monsieur, est-ce folie amoureuse, ou folie folle?

DORANTE. Non, Frosine, non; ce n'est ni caprice, ni extravagance; je crains avec raison ce que je souhaite avec ardeur. Je sens bien que je ne puis vivre sans l'aimable Thérèse, mais je prévois que nous serons malheureux ensemble; en un mot, nous ne nous convenons point.

FROSINE. Est-ce qu'il faut se convenir pour s'épouser?

DORANTE. Si tu savais la réception qu'elle vient de me faire!

FROSINE. Elle a tort.

DORANTE. Elle m'a reçu d'un air...

FROSINE. Est-il possible?

DORANTE. Après huit jours d'absence...

FROSINE. Elle vous reçoit froidement?

DORANTE. Elle me reçoit en sautant, dansant; je la vois accourir d'une gaieté...

FROSINE. Par ma foi, vous n'êtes pas sage. Quoi! vous vous désespérez de ce qu'elle est ravie de vous voir?

DORANTE. Ravie de me voir! Ah! je ne confonds point cette gaieté dissipée, avec le plaisir sensible et passionné que doit causer la vue de ce qu'on aime. Moi, par exemple, que son abord a pénétré, je suis resté immobile; un saisissement..., une langueur...; mon cœur palpite..., ma vue se trouble... Ah! c'est ainsi que devrait s'exprimer sa passion; mais elle est incapable de cet amour solide et sensible qui peut seul contenter le mien.

FROSINE. Si j'étais homme, je choisirais pour mon repos une femme qui fût toujours gaie, et jamais sensible.

DORANTE. Je veux de la sensibilité.

FROSINE. J'en voudrais dans une maîtresse, mais dans une épouse..., hon!

DORANTE. C'en est tout l'agrément.

FROSINE. C'est un agrément bien dangereux pour le mari.

DORANTE. On peut être sensible et avoir de la vertu.

FROSINE. La vertu ne rend pas toujours une épouse vertueuse; et j'aimerais mieux une femme qui n'eût pas de passions, qu'une femme qui les sût vaincre.

SCÈNE II.

DORANTE, FROSINE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *derrière le théâtre, chante.*

La, la, la. La, la. La, la, la, la, la.

DORANTE. Entends-tu, Frosine? entends-tu?

FROSINE. Elle a la voix jolie, n'est-ce pas?

DORANTE. Après m'avoir vu contre elle dans un chagrin...

THÉRÈSE, *chante.*

La fille la plus sage,
Dans le printemps,
Pense à mettre en usage,
La danse et les chants;
On dit aussi que dans le printemps,
La fille la plus sage,
La, la, la, la, la, la, la.

FROSINE. Eh bien! la fille la plus sage.

THÉRÈSE, *chante.*

On dit aussi que dans le printemps,
La fille la plus sage,
Pense au beau temps.

DORANTE, *se tient à côté du théâtre.* Je suis outré d'entendre cela.

THÉRÈSE. Eh! vous voilà aussi vous? on ne vous voit quasi pas là; vous êtes enveloppé dans votre humeur sombre.

DORANTE. Mon chagrin n'est que trop bien fondé.

THÉRÈSE. Vous êtes fâché de me voir rire, et moi je ris de vous voir fâché.

DORANTE. Est-ce ainsi que parle l'amour?

THÉRÈSE. A propos d'amour, le vôtre sera-t-il toujours affligé?

DORANTE. Si j'avais moins de délicatesse...

THÉRÈSE. Vous seriez plus raisonnable.

DORANTE. Est-il rien de plus raisonnable que mes plaintes?

THÉRÈSE. Oh! vos extravagances sont toujours pleines de raison, mais elles ne sont pas réjouissantes.

DORANTE. Quels discours, hélas! que votre caractère est éloigné du mien!

THÉRÈSE. Mon caractère n'est pas plus éloigné du vôtre, que le vôtre est éloigné du mien.

FROSINE. Le mariage rapprochera tout cela.

DORANTE. Çà, Frosine, je te fais juge.

FROSINE. Je n'ai pas le loisir de juger; accommodez-vous à l'amiable, je vais lever ma maîtresse.

THÉRÈSE. Presse-la de s'habiller, car madame la comtesse veut la voir tout à l'heure.

FROSINE. Votre tante n'est encore qu'éveillée, et entre le réveil et la sortie d'une demi-vieille il y a bien des cérémonies de toilette.

SCÈNE III.

DORANTE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE. Il faut tirer de l'argent de ma tante, c'est l'essentiel.

DORANTE. L'essentiel est de savoir si nous nous convenons l'un et l'autre.

THÉRÈSE. Belle demande! à l'humeur près, nous nous convenons à merveille, et je vous corrigerai de vos bizarreries.

DORANTE. Je ne suis point bizarre, lorsqu'après des raisonnements solides, je conclus que votre gaieté...

THÉRÈSE. Oh! ma gaieté, ma gaieté; je conclus, moi, moi, que ma gaieté vous doit prouver ma tendresse; et voici comme je raisonne, car vous m'avez appris à faire des raisonnements : vous savez avec quelle frayeur j'ai toujours envisagé le mariage, parce qu'il est triste; je crains donc le mariage naturellement : je vois qu'on me veut marier avec vous, et je n'en suis pas plus chagrine. Eh bien! être gaie en cette occasion-là, n'est-ce pas vous aimer?

DORANTE. C'est ne me pas haïr.

THÉRÈSE. Et ne me point fâcher du ton dont vous le prenez là, il me semble que c'est vous aimer assez passablement.

DORANTE. Passablement est une expression bien touchante... passablement!

THÉRÈSE. Oh! je veux que vous me teniez compte de la joie que j'ai.

DORANTE. Cette joie serait à sa place, si vous étiez sûre que votre mariage réussît; mais, dans la situation où nous sommes, vous devriez trembler; et, si vous aimiez, on vous verrait comme moi, inquiète, agitée, et dans l'horreur d'une incertitude cruelle, languir, soupirer, gémir...

SCÈNE IV.

THÉRÈSE, DORANTE, LA COMTESSE, LA SUIVANTE.

LA COMTESSE. Eh bien! Thérèse, je travaille à vous marier; n'êtes-vous pas ravie?

THÉRÈSE, *contrefaisant Dorante.* Au contraire, madame, je suis inquiète, agitée, et dans l'horreur d'une incertitude cruelle, je languis, je soupire. (*A Dorante.*) Est-ce comme cela qu'on aime, monsieur?

LA COMTESSE. Fort bien, Thérèse, fort bien : c'est moi, Dorante, qui lui ai dit de vous railler un peu de votre humeur chagrine. Ce n'est pas que je ne vous estime beaucoup, l'intérêt que je prends à votre mariage vous le prouve assez; mais j'ai résolu de rire aujourd'hui du ridicule de tous ceux qui sont ici autour de moi; je n'ai plus qu'un jour ennuyeux à passer à ma campagne, je veux me désennuyer de tout ce qui se présentera : notre veuve sera le principal sujet de notre divertissement; et la manière dont je m'y prends pour tirer de l'argent d'elle est une espèce de comédie que je veux me donner.

THÉRÈSE. Madame, si vous pouviez tirer beaucoup d'argent de ma tante, et ne vous guère moquer d'elle! il faut avoir pitié des affligées.

LA COMTESSE. Quand on lui annonça la mort de son mari, je m'aperçus que cette mort n'affligeait que son visage.

DORANTE. Quoi qu'il en soit, je vous prie de l'épargner; car enfin, si son affliction est fausse, la mort de mon oncle est peut-être véritable, et mon oncle avait l'honneur d'être votre intendant.

LA COMTESSE. Oh! il s'est enrichi à mes dépens, je veux rire aux dépens de sa veuve; après tout, c'est une extravagante; elle veut déshériter sa nièce, qui est ma filleule; en un mot, elle hait celle que vous aimez : pourquoi la ménager? serait-ce parce qu'elle a de l'amour pour vous?

DORANTE. Si elle a de l'amour pour moi, c'est un ridicule inexcusable.

LA COMTESSE. Un ridicule moins excusable, c'est l'empressement qu'elle eut hier de prendre le deuil. Mademoiselle, dites-moi un peu comment elle a pu trouver ici à la campagne tout le crêpe dont elle s'est chargée?

LA SUIVANTE. J'ai su ce matin de Frosine qu'elle gardait dans sa cassette un habit de deuil tout prêt pour la mort de son mari. Elle dit qu'une femme régulière doit en user ainsi pour pouvoir célébrer sa douleur dès le premier moment du veuvage.

LA COMTESSE. Et vous ne voulez pas que je me moque d'une telle vision? Çà, Dorante, allez prendre le deuil aussi, pour lui prouver que vous êtes sûr de la mort de votre oncle.

THÉRÈSE. Je vais aussi prendre le noir pour rendre la chose plus touchante.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LA SUIVANTE.

LA COMTESSE. Mademoiselle, il faudra que vous chantiez quelque petit air dans l'opéra que Gusman me prépare. Il est juste que mon domestique contribue aujourd'hui à me réjouir.

LA SUIVANTE. Je voudrais que votre Suisse fût ici, car il chante plaisamment : sa femme est d'assez bonne humeur, et danse assez bien pour une Suissesse.

LA COMTESSE. La voici : que vient-elle m'annoncer?

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LA SUIVANTE, LA SUISSESSE.

LA SUISSESSE. Réjouissez-vous, madame, mon mari vient d'arriver des eaux.

LA COMTESSE. J'en suis ravie; il va nous apprendre si mon intendant est mort ou en vie : ne te l'a-t-il point déjà dit?

LA SUISSESSE. Mon mari ne me dit jamais ses secrets : il a raison, car je suis trop babillarde, et je n'aime point non plus qu'il me conte rien, car il est si lendore; il a la parole si longue, si longue, que j'aurais plutôt écouté cent douceurs d'un autre, qu'il ne m'en aurait dit une.

LA COMTESSE. Que ne paraît-il donc?

LA SUISSESSE. Madame, pour paraître devant vous en courrier poli, il est allé se friser, se poudrer.

LA SUIVANTE. Il se fardera aussi; car il était allé aux eaux pour s'éclaircir le teint.

LA SUISSESSE. Ne vous moquez point de lui, madame, il était allé aux eaux pour se bien porter, et pour me plaire; car, comme il m'aime beaucoup, j'aime sa santé.

LA COMTESSE. Je suis ravie de vous voir de bonne humeur.

LA SUISSESSE. J'y suis, parce que mon mari est revenu, et aussi parce que vous avez commandé à votre officier de nous faire boire tous à discrétion; les femmes de mon pays sont nées pour le vin, comme les Françaises pour l'amour; chacune a son usage, et souvent l'un n'empêche pas l'autre.

LA SUIVANTE. Voici votre Suisse, madame. Il va vous faire un beau discours; car il a de l'érudition, votre Suisse.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, LE SUISSE, LA SUIVANTE.

LE SUISSE, *frisé, poudré, paré, fait plusieurs révérences.* Mondeme, mondeme.

LA COMTESSE. Ne perdons point de temps en révérences, dites-moi si mon intendant est mort.

LE SUISSE. Je savoir toutes ces chouses-là dans l'extrême exaltitude.

LA COMTESSE. Toutes ces choses-là consistent en un mot : est-il mort ou ne l'est-il pas?

LE SUISSE. Faut que moi conte ça par ordonnance ; car, quand je vous quitta, vous m'ordonnîtes que je vous apporta toutes les circonvenances de notre voyage en arrangement par écriture.

LA COMTESSE. Fort bien ; ce que je veux savoir est écrit sur votre journal.

LE SUISSE. Ma jornale, c'est de la parole sans papier, car je l'écriva dans mon jugement, par trois petites chapitres ; ce que nous partâmes, ce que nous sejournîmes, et ce que nous revenâmes.

LA COMTESSE. Voilà une relation dans un bel ordre.

LE SUISSE. A l'égard de premièrement, monsieur notre intendant, l'être fort ridicule, fort ridicule ; il y a dix ans que sa famme a du mariage, et qu'elle n'a point de génération, et que c'est pour cela qu'il allait querir des enfants aux eaux, vlà de quoi il m'entretena tant qu'il arrivit.

LA COMTESSE. Si ce récit ne me réjouissait pas, il m'impatienterait beaucoup.

LE SUISSE. A l'égard de secondement, monsieur l'intendant est encore pu ridicule, car j'aime le bon vin, moi, et lui fut aux eaux pour boire de l'eau, et dans cette eau-là, au lieu d'enfants, il y trouvit tant de maladie, tant de maladie, qu'il en était mort quand il ressuscitit.

LA COMTESSE. Nous voilà au fait. Il a pensé mourir, et n'en est pas mort. Ecoutez, Suisse, il faut dire à la veuve que, quand son mari fut mort, il en mourut tout à fait.

LE SUISSE. Ah! ah! ah! quand a ne se trouvera veuve que d'un homme en vie, nous rirons bien.

LA COMTESSE. Quand arrivera mon intendant? où l'avez-vous laissé?

LE SUISSE. Je passîmes hier par trente lieues d'ici, et tout contre-là son petit calèche romput. Va-t'en donc devant, me dit-il, car j'ai envie d'être malade ici tant qui sera dimanche, pour qu'on refasse mon calèche lundi, et je m'en vas mardi tout bellement.

LA COMTESSE. A ce compte-là, il n'arrivera que demain, et ne viendra point aujourd'hui troubler notre projet. Çà, mademoiselle, que celles de mes femmes qui savent danser se préparent pour la noce que je prétends faire.

LA SUIVANTE. Nous ferons de notre mieux pour vous plaire ; et moi, qui chante fort mal, je ne laisserai pas de chanter quelques airs sur le veuvage.

LA COMTESSE. C'est mon maître d'hôtel qui les a faits : il se pique d'être maître de musique, mon maître d'hôtel.

LA SUIVANTE. C'est encore un autre original. Le voici ; je crois qu'il compose, car il marche de mesure ; tenez, tenez, madame, de la force dont il se tourmente, il est possédé du démon de la musique.

LA COMTESSE. Chut, il ne nous voit pas ; je veux m'en donner le plaisir.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, LA SUIVANTE, GUSMAN.

GUSMAN, *composant et ne voyant pas la comtesse, entre en marchant de mesure, et la bat avec ses mains.* La, la, la, la, cela ne vaut rien, morbleu : ne trouverai-je point quelque idée toute neuve?..... (*Lentement.*) La, la, la, la... non, ce début-là est dans Lulli... La, la, la, la, la, la ; Lulli, encore... La, la, la, la ; encore Lulli : quoi ! Lulli partout, de quelque côté que je me tourne! Je suis bien malheureux de n'être venu qu'après lui ; car, parce que j'ai dans la tête tout ce qu'il a fait de beau, on dit que je le pille... La, la, la, la, la ; fort bien cela... La, la, la, la, la, la ; admirable... La, la, la ; merveilleux. (*Il chante ces derniers mots.*) Et le second dessus. La, la ; et la basse... ton, ton... quelle fécondité! (*L'octave de haut en bas très-vite.*) La, la, la, la, la, la, la, la... quel reflux de génie! (*L'octave de bas en haut.*) La, la, la, la, la, la, la, la. (*Sur le même ton.*) Les notes me gagnent, notons vite. (*Il tire des lignes, et ne dit plus rien, mais note sur son genou, un genou en terre. Il jette les yeux du côté de la comtesse, et, l'apercevant, met son chapeau par terre, et continue toujours. Il chante.*) Pardon, madame, pardon..., hon, hon, hon. (*Il note toujours.*) Je crains de perdre une idée. Hon, hon, hon..., dont vous serez enchantée. Hon, hon, hon..., je note le dernier ton. (*Il se relève et salue la comtesse.*) C'est un duo pour un air de veuvage que vous m'avez commandé. (*Il donne à la suivante le papier sur lequel il a écrit.*) Tenez, mademoiselle, vous savez chanter à livre ouvert.

LA COMTESSE. J'aperçois la veuve dans la galerie, je vais au-devant d'elle.

GUSMAN. Chantons toujours, cela nous servira de répétition.

SCÈNE IX.

GUSMAN, LA SUIVANTE.

GUSMAN. C'est vous qui représentez la veuve ; imitez bien l'affliction des veuves, pleurez depuis les yeux jusqu'au menton.

LA SUIVANTE *chante le rôle de la veuve.*

Pleurons, pleurons les malheurs du veuvage.
Sur un lugubre habit, un crêpe à triple étage
Effarouchera les amants :
L'horreur d'un linge uni qui me bat le visage!
Ni pretintailles ni rubans,
Pendant deux ans!
Pleurons, pleurons les malheurs du veuvage.

GUSMAN, *chante.*

Chantons, chantons les douceurs du veuvage.
Une fille craint le courroux
D'une mère un peu trop sage,
Une femme craint son époux ;
Mais la veuve, hors d'esclavage,
Ne craint ni mère ni jaloux.
Chantons, chantons les douceurs du veuvage.

LA SUIVANTE.

Je perds un cher époux qui m'aima constamment.

GUSMAN.

Jusques au jour charmant
De votre mariage.

LA SUIVANTE.

Il me tenait sans cesse un si tendre langage!
Sa complaisance, sa douceur,

GUSMAN.

Cachait toujours quelque infidèle ardeur
A votre jalouse fureur.

LA SUIVANTE.

Ah! qu'il était d'une agréable humeur!

GUSMAN.

Quand il soupait chez sa voisine.

LA SUIVANTE.

Quelle union fut pareille à la nôtre?
Nous n'avions entre nous que le oui et le non.

GUSMAN.

Mais quand vous disiez l'un, il disait toujours l'autre.

LA SUIVANTE.

Il était bienfaisant.

GUSMAN.

En ville, libéral.

LA SUIVANTE.

Et de tous les maris enfin,

GUSMAN.

Le plus brutal.

LA SUIVANTE.

Que de vertus il avait en partage!

GUSMAN.

Que de défauts il avait en partage!

ENSEMBLE.

Pleurons, pleurons les malheurs } du veuvage.
Chantons, chantons les douceurs }

SCÈNE X.

LA SUIVANTE, FROSINE, GUSMAN.

FROSINE, *à la suivante*. Retirez-vous, ma maîtresse s'approche. (*A Gusman.*) Elle vient pleurer ici chemin faisant.

GUSMAN. On en tirera plutôt de fausses larmes que de bon argent.

FROSINE. Ne plaisante point : je crains bien que tout ceci ne soit périlleux pour elle.

GUSMAN. Comment donc?

FROSINE. Elle m'a fait pitié, quand Mme la comtesse lui a certifié son veuvage ; c'est un coup de poignard qu'elle lui a enfoncé dans le cœur.

GUSMAN. Quoi ! elle a senti le coup?

FROSINE. Ce qui la fera mourir, ce n'est pas le coup, c'est le contre-coup ; car le moment qui la détrompera d'un veuvage si doux, la fera mourir de douleur.

GUSMAN. Venons au fait ; dis-moi, est-il bien vrai qu'elle soit amoureuse de Dorante, et qu'elle pense à l'épouser, aussitôt qu'elle croit son mari mort?

FROSINE. Elle y pensait bien dès son vivant, et je me suis toujours doutée qu'elle destinait au neveu la survivance de son oncle.

GUSMAN. Par les confidences que le mari m'a faites, j'ai jugé qu'il destinait aussi à la nièce le poste de la tante ; il me dit souvent que Thérèse n'est nièce de sa femme qu'au troisième degré.

FROSINE. Ma maîtresse veut que Dorante ne soit quasi pas neveu de son oncle.

GUSMAN. Ces sentiments m'étonnent dans une femme qui se pique d'une régularité de mœurs...

FROSINE. Elle est régulière dans ses mœurs de parade, mais chez certaines femmes les mœurs de parade et les mœurs négligées sont aussi différentes, que coiffure de jour et coiffure de nuit.

GUSMAN. Tout bien considéré, je conclus que le mari et la femme excellent également dans l'hypocrisie conjugale.

FROSINE. Ils s'embrassent à proportion des biens qu'ils espèrent l'un de l'autre.

GUSMAN. Oui, l'intérêt lui seul produit dans certaines familles plus d'embrassades fausses que l'amour et l'amitié n'en produisent de sincères dans tout Paris.

FROSINE. La tendresse affectée de ces deux époux me réjouit ; car, en certains moments, tel des deux qui a envie de dévisager l'autre, caresse la succession qu'il en espère.

GUSMAN. J'admire la sagesse des lois de notre province, qui permet aux époux de s'entre-donner leurs biens ; car l'espérance d'hériter l'un de l'autre est la seule digue qu'on peut opposer au torrent des querelles domestiques.

FROSINE. Retire-toi, voici ma maîtresse. Pour gagner sa confiance, je vais lui aider à contrefaire l'affligée.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, LA VEUVE, FROSINE.

LA COMTESSE. Ménagez votre poitrine, madame, ménagez votre poitrine : gémir, soupirer, sangloter, toutes ces démonstrations de douleur vous feraient plus de mal que la douleur même.

LA VEUVE. Hélas !

LA COMTESSE. Çà, madame, n'éludez point la proposition que je vous fais ; répondez-moi précisément : vous n'aimez point à voir votre nièce, je veux l'éloigner de vous, et la marier en province : ne voulez-vous pas bien lui faire quelque présent?

LA VEUVE. Voici le quatrième jour de mon veuvage : le quatrième, n'est-ce pas, Frosine?

FROSINE, *sur le même ton*. Le quatrième, oui.

LA VEUVE, *à la comtesse*. Eh bien ! madame, depuis ce temps-là je n'ai pris aucune nourriture.

FROSINE. Nous ne nous nourrissons que d'affliction et d'orge mondée.

LA VEUVE. Tout ce que je mange me reste sur l'estomac comme un plomb.

FROSINE. Nous ne mangeons point, et ce que nous mangeons nous étouffe.

LA COMTESSE. Répondez-moi donc, madame, consentez-vous...

LA VEUVE, *pleurant*. Non, je ne serai pas en vie dans quatre jours.

LA COMTESSE. Vivez, ne pleurez plus.

LA VEUVE. Ah ! je pleurerai encore dans trente ans.

FROSINE. Mourir bientôt et pleurer longtemps, c'est notre dernière résolution.

LA VEUVE. Je ne sais ce que je dis, Frosine.

FROSINE. Je le vois bien.

LA VEUVE. J'ai l'esprit troublé, madame, je ne suis pas en état de parler d'affaires ; je suis si faible !

FROSINE. Nous n'avons pas la force de marier Thérèse.

LA COMTESSE. Tant que votre mari a vécu, vous m'alléguiez pour excuse que vous espériez avoir des enfants ; mais vos espérances et vos excuses sont mortes avec votre époux, vous êtes maîtresse de vos volontés ; il faut ou marier Thérèse, ou me dire que vous ne le voulez pas.

LA VEUVE. Je ne puis me résoudre à marier ma nièce. Hélas ! je ne lui veux pas assez de mal pour l'exposer au mariage.

LA COMTESSE. A vous entendre ainsi parler de mariage, on croirait que vous vous en seriez mal trouvée.

LA VEUVE. Au contraire, c'est parce que mon bonheur était parfait, que je ne veux pas marier ma nièce.

LA COMTESSE. C'est une raison pour la marier.

LA VEUVE. J'ai eu un mari trop aimable, je ne veux pas qu'elle en ait de sa vie.

LA COMTESSE. Expliquez-vous mieux.

LA VEUVE. Elle serait trop affligée de le perdre ; la marier, ce serait l'exposer à être veuve et malheureuse comme moi. Ah ! madame, dans l'abîme d'affliction où je me vois, la retraite et la solitude..., c'est le parti que ma nièce doit prendre.

LA COMTESSE. Ce n'est pas à votre nièce que la retraite convient.

LA VEUVE. Ne m'en parlez plus, je suis trop affligée.

LA COMTESSE. En un mot, votre nièce.....

LA VEUVE. Non, non, je suis trop affligée ; je veux qu'elle passe sa vie dans un couvent.

LA COMTESSE. Par les mauvaises raisons que vous me dites, je comprends les bonnes que vous ne me dites pas. Vous voulez garder votre argent pour vous remarier.

LA VEUVE. Moi ! me remarier !

LA COMTESSE. Ecoutez, pour parvenir à un second mariage, vous avez besoin des grands biens que votre époux vous laisse, et ces grands biens ayant été gagnés d'une certaine façon dans mes affaires..., je pourrais... (car je n'avais pas encore signé les comptes de votre mari...) ; c'est pourquoi je vous prie de ne me point refuser dix mille écus que vous avez dans votre cassette ; je vous en prie, je vous en prie.

SCÈNE XII.

LA VEUVE, FROSINE.

LA VEUVE, *d'un air acariâtre.* Je vous en prie, dit-elle, je vous en prie.

FROSINE. Elle vous prie d'un air...

LA VEUVE. Ces gens de qualité...

FROSINE. Le prennent sur un ton.

LA VEUVE. Croient que leurs prières...

FROSINE. Sont des commandements. Un grand seigneur qui prie un bourgeois de lui faire une grâce, c'est comme un sergent qui prie de payer une lettre de change.

LA VEUVE. Elle parle comme si on la craignait beaucoup.

FROSINE. Vous la craindriez moins, si votre mari vivait; car il était aussi habile à défendre sa proie, qu'il était fin pour l'attraper.

LA VEUVE. Hélas! j'ai bien perdu.

FROSINE. Madame la comtesse pourrait bien vous chicaner, oui. Vous me direz qu'elle ne peut faire que de mauvaises chicanes à la veuve d'un honnête intendant, qui s'est enrichi comme les autres, à embrouiller des affaires; mais enfin, si elle allait vous faire rendre par injustice ce que votre mari a gagné équitablement?

LA VEUVE. C'est ce que je crains, Frosine.

FROSINE. On opprime les veuves, parce qu'elles ont perdu leur appui.

LA VEUVE. Leur appui, c'est bien dit. Hélas! je suis sans appui.

FROSINE. Sans appui! c'est pourquoi vous devez contenter madame la comtesse, afin que, possédant paisiblement de grands biens, vous trouviez quelque jeune homme qui soit votre appui.

LA VEUVE. Ah! Frosine, si je pense à m'accommoder avec madame la comtesse, ce n'est que pour avoir du repos: mais, avant que de lui rien donner, je veux consulter quelque homme d'esprit.

FROSINE, *à part.* Comme Dorante. (*Haut.*) Quelque homme d'esprit; oui...

LA VEUVE. Quelque homme de bon conseil.

FROSINE. Fort bien.

LA VEUVE. Quelque homme de tête.

FROSINE. A propos, madame, Dorante est arrivé ce matin.

LA VEUVE. Dorante est arrivé?

FROSINE. Oui, madame, il est homme d'esprit, Dorante.

LA VEUVE. Assurément.

FROSINE. Homme de bon conseil.

LA VEUVE. Sans doute.

FROSINE. Homme de tête; si vous lui communiquiez vos petites inquiétudes?

LA VEUVE. Il savait les affaires de mon mari.

FROSINE. Les vôtres seront bien entre ses mains.

LA VEUVE. Va lui dire qu'il vienne me trouver dans le jardin.

FROSINE. Tout à l'heure, madame.

LA VEUVE. Une personne sage doit prendre conseil.

FROSINE. Vous suivrez celui de Dorante? Quelle sagesse! quelle sagesse!

ACTE II.

SCÈNE I.

DORANTE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE. Dites-moi donc vite ce qu'a produit votre conversation avec ma tante?

DORANTE. J'ai tourné son esprit de façon, qu'elle me laisse arbitre entre elle et madame la comtesse.

THÉRÈSE. La plaisante chose!

DORANTE. Je la vois disposée à vous donner tout ce que je jugerai à propos; en un mot, elle facilitera notre union, sans le savoir.

THÉRÈSE. Sans le savoir! c'est ce qui me réjouit.

DORANTE. Comprenez-vous quel est notre bonheur?

THÉRÈSE. Vous prendre pour juge contre elle-même! rien n'est plus plaisant; cela me charme.

DORANTE. Vous êtes charmée du plaisant, c'est le plaisant seul qui vous touche d'abord. Eh! votre premier mouvement ne devrait-il pas être un sentiment vif et passionné du bonheur...

THÉRÈSE. Ce bonheur-là me touche aussi.

DORANTE. Aussi, aussi! non, elle a des expressions...

THÉRÈSE. Oh! ne me chicanez point. Je vais bien faire rire madame la comtesse.

DORANTE. Quoi! me quitter sans me témoigner...

THÉRÈSE. Je vous témoignerai des merveilles.

SCÈNE II.

THÉRÈSE, DORANTE, FROSINE.

THÉRÈSE. Ah! Frosine, tout va le mieux du monde, tu me vois dans une joie... mais, en récompense, Dorante est bien chagrin; je crois qu'il souhaiterait quasi que notre mariage ne se fît point, et qu'il survînt quelque obstacle.

FROSINE. Il peut se réjouir, car l'obstacle est survenu; votre oncle est arrivé, monsieur.

DORANTE. Mon oncle! oh ciel! je suis au désespoir.

THÉRÈSE. Voilà tous nos projets renversés. Ah! Dorante, pourquoi m'aimez-vous tant? Que vous allez être malheureux! Hélas! j'aurai autant de chagrin que vous. Plus d'espérance; je suis désolée.

DORANTE. Désolée, dites-vous?

THÉRÈSE. Désolée, désespérée.

DORANTE. Quoi! vous ressentez...

THÉRÈSE. Que je suis malheureuse!

DORANTE. Ah! quelle joie pour moi! vous êtes sensible, je suis aimé! je ne souhaite plus rien au monde, je ne voulais que votre cœur.

FROSINE. Vous n'aurez que cela aussi.

DORANTE. Mais, Frosine, est-il bien vrai que mon oncle soit ici? Quoi! dans le moment que je suis convaincu que je serais heureux! Ah ciel! est-il un malheur égal au mien?

SCÈNE III.

FROSINE, DORANTE, THÉRÈSE, GUSMAN.

GUSMAN. L'intendant de retour, quel contre-temps! prendre la poste pour venir nous désoler! La rage de sa femme va retomber sur nous. Fût-elle déjà où elle croit son mari!

FROSINE. Pour moi, je leur souhaite à tous deux ce qu'ils désirent: à la femme la mort du mari, et au mari la mort de la femme. A moins que leurs désirs ne s'accomplissent subitement, vous ne serez jamais mariés.

DORANTE. Voici mon oncle.

THÉRÈSE. Que lui dirons-nous?

GUSMAN. Je n'en sais rien.

SCÈNE IV.

L'INTENDANT, FROSINE, DORANTE, THÉRÈSE, GUSMAN.

L'INTENDANT. Ouais! que signifie donc tout ceci? J'ai beau questionner tous nos gens, chacun me tourne le dos sans me répondre... Que vois-je? tous trois en deuil? Mon neveu, de qui portez-vous ce deuil-là?

DORANTE. Monsieur...

(Il fait une révérence et s'en va.)

L'INTENDANT. Autre muet qui me fuit. Et vous, Thérèse, me direz-vous?...

THÉRÈSE, *autre révérence.* Je n'en sais rien, monsieur.

L'INTENDANT. Encore? Eh! je te prie, Frosine, tire-moi d'inquiétude : pourquoi ce grand deuil?

FROSINE, *s'en allant aussi.* C'est pour courir le bal.

SCÈNE V.

L'INTENDANT, GUSMAN.

L'INTENDANT. Et vous Gusman, m'expliquerez-vous ce que je commence à soupçonner? car enfin, ce n'est pas madame la comtesse qui est morte, tous ses gens seraient aussi en deuil. Mon cher Gusman, ne me cachez rien, vous êtes mon confident unique.

GUSMAN. Eh! mais... (*A part.*) Que diantre lui dirai-je?

L'INTENDANT. Que dois-je penser en voyant cela?

GUSMAN. En voyant... leurs habits noirs..., vous devez penser... qu'ils sont en deuil.

L'INTENDANT. Hom! je me doute...

GUSMAN. Dites-moi de quoi vous vous doutez, je verrai bien si c'est la vérité.

L'INTENDANT. C'est assurément...; mais je n'ose le croire.

GUSMAN. Ni moi le dire.

L'INTENDANT. Mon cœur me le dit assez... (*Il met ses mains sur ses yeux.*) Ma femme est morte!

GUSMAN, *à part.* Il me vient une idée, faisons-lui croire... Il est amoureux de Thérèse, et cela fera que... cela est bon. Oui, ma foi. (*Haut.*) Monsieur, on devine toujours d'abord ce qu'on craint, ou ce qu'on souhaite le plus; vous l'avez deviné, votre femme est morte.

L'INTENDANT. J'ai bien vu que personne n'osait m'apprendre la nouvelle.

GUSMAN. Cela saute aux yeux. Je n'osais vous le dire non plus, moi : mais je me suis ressouvenu que vous avez l'esprit fort.

L'INTENDANT. Il faut s'attendre à tout dans la vie.

GUSMAN. Vous soutenez tout cela comme un César.

L'INTENDANT. Je gagerais qu'elle est morte la nuit du lundi au mardi.

GUSMAN. Justement.

L'INTENDANT. Car je me réveillai en sursaut.

GUSMAN. Voyez la sympathie, quand on s'aime.

L'INTENDANT. Je sentis une main froide.

GUSMAN. Elle vous disait adieu.

L'INTENDANT. Je vis un fantôme invisible... là..., qui disparaissait. Mais comment cette mort est-elle arrivée?

GUSMAN. Je vais vous le dire, monsieur. Vous saurez que... la nuit du lundi au mardi...

L'INTENDANT. Oui.

GUSMAN. Dans le moment qu'elle vous apparut..., il lui prit...; mais le fantôme vous aura dit tout cela.

L'INTENDANT. Mais encore?

GUSMAN. Il lui prit...; je n'aime point à faire des récits douloureux.

L'INTENDANT. Dites-moi quelques circonstances.

GUSMAN. Si vous voulez absolument savoir les circonstances de sa maladie, je vous dirai que d'abord elle est morte subitement.

L'INTENDANT. D'apoplexie?

GUSMAN. Non, monsieur, de chagrin. On vient lui dire chez elle que vous étiez mort aux eaux; tout d'un coup un saisissement la saisit..., elle tombe évanouie, l'évanouissement prit racine, et vous voilà veuf.

L'INTENDANT, *tirant son mouchoir.* S'il est vrai qu'elle soit morte de douleur, je suis bien obligé de la pleurer... hon!...

GUSMAN. Ne pleurez pas encore, j'ai à vous parler d'affaires importantes.

L'INTENDANT. Hélas! j'ai fait une perte irréparable... hon!

GUSMAN. Cela se réparera, monsieur, car...

L'INTENDANT. C'était la meilleure femme, hon! hon!

GUSMAN. Ecoutez-moi, de grâce.

L'INTENDANT. Une complaisance, une douceur... hon!

GUSMAN. Ecoutez-moi donc!

L'INTENDANT. Une tendresse... hon!... sincère..., désintéressée... hon!...; c'était le meilleur cœur, le meilleur cœur... hon! hon! hon!...

GUSMAN, *à part.* Il va pleurer ici une heure, cela romprait mes mesures. (*Haut, il le tire par le bras.*) Monsieur, vous me faites compassion, et je fais conscience de vous laisser pleurer une femme qui n'est point morte de douleur; je vous ai dit cela d'abord pour vous consoler; mais la vérité, c'est que tous les médecins convinrent que... on a vu des femmes mourir de joie.

L'INTENDANT. Je ne puis croire qu'elle souhaitât ma mort.

GUSMAN. Pour souhaiter votre mort, non; mais elle craignait que vous vécussiez plus qu'elle.

L'INTENDANT. Oh! pour cela, je le croirais bien.

GUSMAN. Elle voulait hériter de vous.

L'INTENDANT. Oui... L'intérêt...

GUSMAN. L'intérêt la rendait caressante; mais dans le fond elle avait une dureté pour vous.

L'INTENDANT. Ah! c'était un mauvais cœur.

GUSMAN. Vous souvient-il qu'un jour, enragée contre vous, elle se contraignit tant pour vous aller embrasser, qu'elle en eût crevé? mais elle s'avisa de dire à son petit laquais toutes les injures qu'elle n'osait vous dire, et pensa l'étrangler à votre intention.

L'INTENDANT. C'était une méchante femme.

GUSMAN. Une malice...

L'INTENDANT. Cachée.

GUSMAN. Noire.

L'INTENDANT. J'en étais si indigné...

GUSMAN. Une malignité...

L'INTENDANT. Si outré...

GUSMAN. De démon...

L'INTENDANT. Si excédé...

GUSMAN. C'était un diable.

L'INTENDANT. Que si elle n'était morte, j'en serais mort.

GUSMAN. A présent que vous ne pleurez plus, souvenez-vous de la tendresse que vous aviez pour Thérèse, lors que vous me fîtes confidence que vous vivriez plus longtemps que votre femme. Si vous aimez encore cette petite Thérèse, je vous plains, car madame la comtesse la marie aujourd'hui.

L'INTENDANT. Aujourd'hui!

GUSMAN. C'est de quoi j'ai voulu vous avertir en ami; mais, avant que d'entrer en matière là-dessus, il est essentiel que vous évitiez madame la comtesse, jusqu'à ce que nous ayons pris certaines mesures avec Thérèse; mais cachez-vous vite au fond de cet appartement, pendant que j'irai avertir Thérèse.

L'INTENDANT. Tu m'inquiètes, et...

GUSMAN. Entrez vite, et pour cause; je vous amènerai Thérèse à l'instant : entrez vite.

SCÈNE VI.

GUSMAN, seul.

Mon idée est bonne, il donnera dans le panneau; c'est un petit génie faible, habile dans les affaires, et sot

partout ailleurs. On en voit tant comme cela ! Courons avertir..; mais si quelqu'un venait le détromper. (*Il va.*) Il faut pourtant que j'aille. (*Il revient*) Il faut que je reste aussi. Par où commencer? appelons quelqu'un de nos gens.

SCÈNE VII.

GUSMAN, LE SUISSE, LA SUISSESSE, DEUX LAQUAIS.

LA SUISSESSE. Ah ! monsieur le maître, notre intendant est revenu, quel malheur !

LE SUISSE. Y revenir en poste, et vlà le malheur.

LA SUISSESSE ET UN LAQUAIS. Vlà le malheur.

LE SUISSE. Drès que son femme l'aura vu, a se doutera bien qu'il n'est plus mort.

LA SUISSESSE. Plus de mariage.

LE SUISSE. On ne boira point ; pu de noce. Nous ne boirons plus.

LA SUISSESSE ET LE LAQUAIS. Plus.

GUSMAN. Ecoutez-moi. Si vous voulez boire, il faut lui faire croire que sa femme est morte.

LE SUISSE. Oh ! oh ! les vlà donc morts tous deux ?

LA SUISSESSE. Et les voilà tous deux veufs?

GUSMAN. S'il vous questionne, ne répondez autre chose que, elle est morte ; mais quand cela? mais comment? mais pourquoi?

LE SUISSE. Elle est morte.

GUSMAN. Fort bien, mais ce n'est pas le tout, il faut l'empêcher de sortir de ces deux salles-ci ; et pour cela il faut contrefaire les ivrognes.

LA SUISSESSE. Je conduirai tout cela; nous le ferons boire malgré lui.

GUSMAN. Oui, gardez-le-moi jusqu'à ce que je revienne.

SCÈNE VIII.

LE SUISSE, LA SUISSESSE, DEUX LAQUAIS.

LE SUISSE. Faut li dire pour toute guialogue : votre femme est morte, et buvons.

LA SUISSESSE. A propos de sa femme morte, il nous écoute. Chante-lui cette chanson que tu sais.

LE SUISSE. Ah! ah! ce chanson de consolation à boire ; la vlà... hem...

Chagrin, chagrin, contre ta noir fisage,
Moi savoir prendre un joyeux trinquement.
Poir un pti coup pour un pti chagrinage,
Pour un pu grand, poire pu grandement.
Mais quand ché nou mon fame fait tapage,
En enrageant avalir tout.
(Il boit.)
Moi craindre point sti rage.

Si pour mourir mon fame était partie,
Moi consolir par un pti trinquement;
Pour consolir de ce qu'al est en vie,
Me faut trinquer beaucoup pu grandement.
Quand son galant veut que moi ne voir goutte,
Par tremblement avalir tout,
Sans l'y perdre un pti goutte.

SCÈNE IX.

LE SUISSE LA SUISSESSE, DEUX LAQUAIS, L'INTENDANT.

L'INTENDANT. Qu'est-ce à dire donc, se réjouir ainsi de mon affliction?

LE SUISSE, *faisant l'ivrogne.* Votre femme est morte, et buvons.

LA SUISSESSE ET LES LAQUAIS. Et buvons.

L'INTENDANT. Ces marauds-là sont ivres.

LE SUISSE, *l'arrêtant.* Il faut boire l'affliction.

L'INTENDANT *veut passer.* Qu'est-ce à dire donc?

UN LAQUAIS *apporte un banc.* Consolez-vous dans ce fauteuil.

L'INTENDANT. Morbleu!

LA SUISSESSE, *l'arrêtant.* Votre femme est partie, il faut boire jusqu'à ce qu'elle revienne.

LE SUISSE. Quand ma femme sera morte, je m'enivrerai sur l'éphitalaphe.

L'INTENDANT. Je ne gagnerai rien avec ces ivrognes-ci ; rentrons pour attendre Gusman.

LA SUISSESSE. En attendant que Gusman vienne, chantons une petite chanson à boire.

Ma voisine est très-jolie,
Mais ce qui me déplaît fort,
Elle est toujours endormie,
Son mari jamais ne dort.
Quand leur humeur me chagrine,
Je porte chez eux d'un vin
Qui réveille la voisine,
Et fait dormir le voisin.

LE SUISSE.

Mon voisin me dit sans cesse,
Qu'il me veut fournir du vin;
Je connais bien sa finesse,
Mais moi l'être encor plus fin.
Fais semblant d'être facile,
Moi ferai semblant de rien;
Pendant qu'il fera le gille,
Je lui boirai tout son bien.

LA SUISSESSE.

Mon mari, je suis trop sage,
Et mon cœur simple et bénin
N'aurait jamais le courage
De tromper un bon voisin.
Car s'il faisait la dépense,
D'apporter du vin chez nous,
Je croirais en conscience
Devoir le payer pour vous.

SCÈNE X.

L'INTENDANT, GUSMAN, THÉRÈSE.

GUSMAN, *faisant retirer les ivrognes.* Chut, retirez-voustous. Çà, mademoiselle, entrez là-dedans.

THÉRÈSE. Le voici : je vais jouer mon rôle à merveille.

L'INTENDANT. Ah! les voilà partis, allons joindre Gusman.

THÉRÈSE. Je viens implorer votre bonté, monsieur, je suis désolée.

L'INTENDANT. Consolez-vous, ma chère enfant, j'empêcherai bien que Mme la comtesse ne vous marie.

THÉRÈSE. Elle veut me marier à un homme qui n'a pas un sou, c'est ce qui me désole.

GUSMAN. Pas un sou ! monsieur, vous savez qu'elle n'a rien, et quand rien se marie avec rien, cela fait des enfants si tristes!... Mme la comtesse dit que cet homme-là fera fortune.

THÉRÈSE. Je ne me connais en fortunes que quand je les vois toutes faites.

GUSMAN. Elle dit qu'il est jeune.

THÉRÈSE. Il en sera plus inconstant.

GUSMAN. Plus un homme est âgé, plus il y a d'apparence qu'il vous aimera le reste de sa vie.

THÉRÈSE. J'ai toujours souhaité un mari dont l'humeur fût éprouvée.

GUSMAN. Qui eût déjà été marié.

THÉRÈSE. Qui ait toujours eu pour sa femme mille complaisances.

GUSMAN, *à l'intendant.* Comme vous, par exemple.

THÉRÈSE. Hélas! je ne serai jamais si heureuse que ma tante l'était.

L'INTENDANT. J'admire la prudence, la sagesse et le bon goût de cette personne-là.

THÉRÈSE. C'est mon goût naturel; vous savez, monsieur, que je suis incapable de ces amours de jeunesse; mais en récompense je suis capable d'une

bonne petite amitié naturelle pour ceux qui me font du bien.

L'INTENDANT. Les beaux sentiments! les beaux sentiments!... J'en suis si charmé, si transporté, que je vais de ce pas trouver Mme la comtesse. Ah! la voilà dans la galerie. Je vais lui parler de bonne sorte.

SCÈNE XI.

THÉRÈSE, GUSMAN.

THÉRÈSE. Cela ne va pas mal; mais si ma tante allait rentrer?

GUSMAN. Ne craignez rien, nos deux défunts ne sauraient se rencontrer sitôt; car Dorante s'est emparé de la femme dans le jardin, et nous tenons ici le mari: Mme la comtesse a le mot, et elle va le ramener dans son appartement.

THÉRÈSE. Tâchons donc de faire aussi bien de notre côté que Dorante a fait du sien.

GUSMAN. Il faut que vous mettiez à contribution l'amour du vieillard veuf, pendant que Dorante fera consigner sa vieille veuve.

SCÈNE XII.

GUSMAN, THÉRÈSE, LA COMTESSE, FROSINE, L'INTENDANT.

LA COMTESSE. L'amour ne se cache point, monsieur, et vous m'avez abordé d'une manière à me persuader que vous en avez beaucoup pour Thérèse.

L'INTENDANT. Point du tout, madame, mais enfin...

LA COMTESSE. Je n'ai qu'un mot à vous dire là-dessus. Si vous voulez que je ne marie point Thérèse, et que je vous la garde pour vous consoler de votre veuvage dans quelque temps d'ici, il faut que vous fassiez du bien à votre neveu. Vous savez que je l'estime; je vous ai parlé cent mille fois inutilement pour lui, je me sers de l'occasion; le notaire est là-dedans, je vais marier Thérèse à vos yeux, si vous n'assurez quelque bien à votre neveu.

L'INTENDANT. Je suis raisonnable, madame.

LA COMTESSE. Nous allons voir: mais pour convenir de nos faits, entrons dans mon appartement. Suivez-nous, Thérèse; votre présence facilitera cet accommodement-ci.

SCÈNE XIII.

FROSINE, DORANTE.

DORANTE. Eh bien, Frosine?

FROSINE. Ils sont à taxer votre oncle. Qu'avez-vous fait pour hâter la libéralité de la veuve?

DORANTE. Je la presse vivement; mais elle me presse vivement aussi.

FROSINE. C'est que son amour la presse de même.

DORANTE. Je feins de ne rien comprendre à ses discours passionnés; mais moins je lui parais intelligent, plus elle se rend intelligible; je n'y pouvais plus tenir; je l'ai laissée seule dans le jardin, où elle est restée pour cacher son trouble: elle soupire, elle s'agite.

FROSINE. C'est la déclaration qui opère, cela veut sortir, elle en aura le cœur net... La voici, voyez si ces portes sont bien fermées, de peur d'accident. Elle médite quelque déclaration qui soit obscure et intelligible.

SCÈNE XIV.

FROSINE, LA VEUVE, DORANTE, un peu éloigné.

LA VEUVE. Ah! Frosine, que j'ai de honte de t'avoir avoué là-bas les vues éloignées que j'ai pour Dorante!

FROSINE. Pourvu que ces vues éloignées ne s'approchent point trop, je les approuve.

LA VEUVE. Serai-je donc moins vertueuse que ces femmes anciennes, qui n'envisageaient d'autre consolation que d'avaler les cendres de leurs époux?

FROSINE. Vous voyez dans un neveu les cendres vivantes de son oncle. Une prise de ces cendres-là vous guérira de vos scrupules.

LA VEUVE. Frosine, dis-moi, Dorante ne se douterait-il point de mes sentiments?

FROSINE. Non, vraiment; mais soyez discrète, car un homme entend les veuves à demi-mot.

LA VEUVE. Je viens de l'entretenir avec une indifférence, une froideur...

FROSINE. Voilà ce que fait la vertu.

LA VEUVE. J'ai éloigné toutes les idées de tendresse avec une circonspection; mais finement, délicatement. Hélas! avec toutes ces précautions, je ne laisse pas d'avoir des remords continuels; je m'imagine sans cesse que l'âme du défunt me reproche...; oui, dans ce moment même, j'entends ses plaintes, le son de sa voix est actuellement dans mes oreilles.

DORANTE, *à qui Frosine a fait signe de s'approcher.* Madame.

LA VEUVE, *ayant peur.* Ah ciel! ah! c'est vous, Dorante? vous m'avez fait une peur..., j'ai cru entendre la voix de mon mari.

DORANTE. J'ai en effet le son de la voix tout semblable à celui qu'avait mon oncle, tout le monde s'y méprenait.

LA VEUVE. Il avait le son de la voix fort agréable, mon mari.

DORANTE. Parlons de vos affaires.

LA VEUVE. C'est une chose merveilleuse que la ressemblance dans les familles. Vous avez toutes les manières de votre oncle, et ses manières me charmaient.

DORANTE. Suivant les conseils que je vous ai donnés...

LA VEUVE. Vous avez son geste, sa démarche, son air de visage; j'aimais tant votre air de visage!

DORANTE. Pensons à terminer.

LA VEUVE. Ce qui me charmait encore dans mon époux, c'est votre douceur, votre esprit, toute votre personne enfin.

DORANTE. Madame, je vous ai dit de quelle conséquence il est pour vous de contenter au plus vite madame la comtesse; vous ne m'honorez point de votre attention.

LA VEUVE. De l'attention? c'est vous qui n'en avez guère. Vous me pressez de donner tout mon bien; vous ne savez pas que plus j'en aurai..., mieux ce sera pour vous..., n'est-ce pas, Frosine?... car, dans la suite..., vous entendez bien, monsieur..., je pourrai bien vous..., n'est-ce pas, Frosine?... je ne m'explique point..., vous entendez bien, monsieur..., car la bienséance me défend de vous dire...

FROSINE. Tout ce que vous lui avez déjà dit.

LA VEUVE. Je vous dirai seulement qu'ayant fait réflexion sur ce que madame la comtesse ne veut point me dire quel est le mari qu'elle destine à ma nièce, je crains que ce ne soit vous.

DORANTE. Moi, madame!

FROSINE. Monsieur est trop sage pour ne pas aller droit à la source du bien.

LA VEUVE. Je le crois; mais de peur que madame la comtesse ne vous donne malgré vous à ma nièce, j'ai résolu de ne donner mon argent qu'en signant le contrat de ma nièce avec un autre mari que vous, avec un autre..., et j'ai mille bonnes raisons à vous communiquer là-dessus. Suivez-moi tous deux.

DORANTE. Frosine.

FROSINE, Monsieur?

SCÈNE XV.

FROSINE, DORANTE, GUSMAN.

FROSINE. Ah! Gusman, tout va mal de ce côté-ci.

GUSMAN. Ah! Frosine, tout va encore plus mal de l'autre.

FROSINE. Elle veut bien donner, à la vérité.

GUSMAN. A la vérité, il veut bien donner aussi.

FROSINE. Mais, Gusman.

GUSMAN. Mais, Frosine.

FROSINE. Elle veut s'assurer Dorante.

GUSMAN. Il veut être nanti de Thérèse; il donnera en signant le contrat, dit-il.

FROSINE. En signant le contrat, dit-elle.

DORANTE. C'est-à-dire que mon malheur est sans ressource!

GUSMAN. Je n'y en vois nulle.

FROSINE. Mon génie est épuisé.

GUSMAN. Nôtre intrigue tombe d'elle-même.

DORANTE. Juste ciel! que deviendrai-je?

SCÈNE XVI.

GUSMAN, FROSINE.

GUSMAN. Frosine, donnons-nous au moins à nous deux le plaisir de voir finir ce double veuvage.

FROSINE. Que veux-tu que je voie? nous n'en pouvons tirer nulle utilité, et je n'ai pas le courage d'en rire.

SCÈNE XVII.

GUSMAN, seul.

Moi, j'ai toujours le courage de me réjouir. Voyons ce que deviendra tout ceci : le mari est resté seul dans cet appartement-là, sa femme est seule dans celui-ci; ils ont tous deux la bride sur le cou. Voyons qui sortira le premier. Bon, voici le mari; j'aperçois aussi la femme. Eteignons les lumières, pour faire durer plus longtemps le double veuvage.

SCÈNE XVIII.

GUSMAN, L'INTENDANT.

L'INTENDANT. Madame la comtesse croyait avoir trouvé sa dupe, et tirer de l'argent de moi, sans me donner Thérèse; elle veut la marier de force à un autre, mais Thérèse serait au désespoir de ne me pas épouser. Elle m'a promis qu'elle ne serait jamais à d'autre qu'à moi : je lui ai dit tout bas de me venir retrouver pour prendre des mesures; elle reviendra, attendons-la ici.

SCÈNE XIX.

GUSMAN, caché; L'INTENDANT, LA VEUVE.

LA VEUVE, *bas, à part.* Dorante ne m'a point suivie, il est resté ici, et on a éteint les lumières : ne serait-ce point un rendez-vous qu'il aurait donné à Thérèse?

L'INTENDANT, *bas, à part.* Si Thérèse y consent, je l'épouserai malgré la comtesse. Je n'ai qu'à l'emmener secrètement, qu'en arrivera-t-il?

LA VEUVE, *bas, à part.* J'entends quelqu'un, c'est Dorante qui attend Thérèse.

L'INTENDANT, *bas, à part.* Oui, Thérèse me suivra; car elle m'a promis de m'épouser : que je serai aise! ah! (*Il élève la voix.*)

LA VEUVE, *bas.* Comme il soupire!... (*Elevant aussi la voix.*) Le petit traître!

L'INTENDANT, *bas, à part.* C'est Thérèse qui me cherche. (*Haut.*) Me voici.

LA VEUVE, *bas, à part.* Cette ressemblance de voix me surprend toujours.

L'INTENDANT. Est-ce moi que vous venez chercher ici?

LA VEUVE, *bas.* Ce son de voix me fait frémir...; mais je suis folle, c'est la voix de Dorante qui a ce son-là. Pour découvrir ses sentiments, contrefaisons la voix de Thérèse. (*Haut.*) Je viens au rendez-vous, mon cher Dorante.

L'INTENDANT, *bas.* Dorante... (*Haut.*) Quoi! c'est Dorante que vous cherchez, après m'avoir promis de n'être jamais qu'à moi?

LA VEUVE, *bas, à part.* Ah! c'est la vraie voix de feu mon mari.

L'INTENDANT. Ingrate! perfide!

LA VEUVE, *bas, à part.* Son âme... me reproche...

L'INTENDANT. Me trahir ainsi?

LA VEUVE, *bas, à part.* C'est son âme qui revient; fuyons. (*Elle tombe dans un fauteuil.* Les jambes me manquent; crions, ma voix s'éteint.

L'INTENDANT. Vouloir épouser Dorante!

LA VEUVE. Je ne dis pas cela.

L'INTENDANT. Quoi! j'ai mal entendu? ce n'est pas Dorante?

LA VEUVE. Eh non! je ne serai jamais à d'autre qu'à vous.

L'INTENDANT. Jamais à d'autre qu'à moi?

LA VEUVE. Non, mon mari, non.

L'INTENDANT. Elle tremble en m'appelant son mari; elle craint madame la comtesse. Il n'y a que moi ici; ne tremblez plus, suivez-moi.

LA VEUVE. Ah!... a, a, a.

L'INTENDANT. Où êtes-vous donc?

(Il rencontre sa main qu'il prend.)

LA VEUVE. Ah!... (*Elle s'évanouit.*)

L'INTENDANT. N'ayez pas de peur, c'est moi qui vous tiens. Oui, puisque vous m'appelez votre mari, vous serez ma femme. Vous m'aimerez un peu, n'est-ce pas? Eh! plaît-il? la pudeur vous rend muette... Hon!... Que cette main-là est bien meilleure à baiser que celle de ma femme! la sienne était rude, celle-ci est douce; mais ne perdons point de temps, venez avec moi. (*Il tire.*) Qu'est-ce donc? vous trouvez-vous mal? Hé? (*Il la tire.*)

LA VEUVE. Ah! Dorante.

L'INTENDANT. Qu'entends-je!

GUSMAN *accourt avec une bougie.* Que faites-vous donc là tête à tête?

L'INTENDANT, *fuyant.* Ah!

LA VEUVE, *fuyant.* Ah!

GUSMAN. Je tourne la chose en raillerie, car il me vient une idée qu'il faut communiquer à Frosine.

ACTE III.

SCÈNE I.

FROSINE, THÉRÈSE.

FROSINE. Notre intendant est outré de n'être plus veuf : il peste contre madame la comtesse, qui lui a donné cette fausse joie; mais il n'ose rompre avec Gusman, il craint qu'il n'apprenne à sa chère épouse son infidélité. Il vous aime, mais il est encore plus amoureux de la succession de sa femme : enfin Gusman fera de son mieux pour ramener cet esprit-là.

THÉRÈSE. Hélas! que pourra produire tout ceci?

FROSINE. Cela pourrait peut-être..., par hasard..., supposé que...; mais franchement, je crois que cela ne produira pas grand'chose. Ils viennent, retirez-vous : je vais voir en quel état est ma maîtresse.

SCÈNE II.

GUSMAN, L'INTENDANT.

GUSMAN. Oui, monsieur, c'est la dissimulation qui maintient parmi les hommes la société civile et matrimoniale.

L'INTENDANT. Ouf!

GUSMAN. A l'abri de la dissimulation, les courtisans s'embrassent, les femmes se complimentent, et les auteurs se saluent de loin; la dissimulation farde les amitiés nouvelles, et recrépit les vieilles haines.

L'INTENDANT. Ouf!

GUSMAN. Sans la dissimulation, que de séparations secrètes s'érigeraient en divorces publics! mais la dissimulation tient lieu de sagesse aux femmes, de bonté aux maris : c'est ce qui fait tant de bons ménages qu'on voit à présent.

L'INTENDANT. Ah! mon cher Gusman!

GUSMAN. Vous commencez à dissimuler, vous me caressez, de peur que je ne dise à votre femme... Ne craignez rien, je suis discret, et elle ne peut pas s'être aperçue que vous la preniez pour Thérèse; car vous parliez bas, et elle était évanouie.

L'INTENDANT. Je suis outré quand je pense...

GUSMAN. Qu'elle n'était qu'évanouie.

L'INTENDANT. La perfide!

GUSMAN. C'est avec cette perfidie que vous avez intérêt de dissimuler.

L'INTENDANT. Quoi! toutes les caresses qu'elle m'a faites pendant dix ans, ce n'était que pour avoir mon bien?

GUSMAN. C'est ce qui vous autorisait à la caresser aussi pour avoir le sien.

L'INTENDANT. Une femme espérer vivre plus longtemps que son mari! cela est bien dénaturé.

GUSMAN. Qu'un mari souhaite vivre plus que sa femme, cela est dans la nature, cela.

L'INTENDANT. Avoir pour mon neveu un amour criminel!

GUSMAN. Vous n'avez pour sa nièce qu'une tendresse innocente.

L'INTENDANT. Le ciel la punira; et ceux qui souhaitent la mort des autres meurent toujours les premiers.

GUSMAN. Sur ce pied-là, vous mourrez tous deux ensemble d'un coup fourré.

L'INTENDANT. Enfin je dissimulerai, pour conserver la paix chez moi, et mon honneur dans le monde.

GUSMAN. Fort bien; mais souvenez-vous de l'essentiel, c'est d'envoyer votre neveu aux Indes.

L'INTENDANT. Aux Indes? oui, je n'épargnerai rien pour l'établir là.

GUSMAN. Çà, commencez votre dissimulation par madame la comtesse; allez rire avec elle du tour qu'elle vous a joué, et plaisantez-en à la barbe des gens, afin qu'ils n'en rient point à la vôtre.

L'INTENDANT. C'est le parti que je vais prendre.

SCÈNE III.

GUSMAN, FROSINE.

FROSINE. Eh bien, Gusman?

GUSMAN. Je l'ai amené à notre but... Il dissimulera...; j'ai bien eu de la peine à calmer ses transports.

FROSINE. Les transports de ma maîtresse sont encore plus violents : pour les adoucir elle s'est évanouie deux fois.

GUSMAN. C'est la force du sexe, que d'avoir ces faiblesses à commandement; car dans les grands accidents, quand l'attaque est trop forte, une femme se sauve dans l'évanouissement.

FROSINE. Elle se retranche là contre les réflexions, et quand la force lui revient, ce sont des tirades d'injures contre son mari; mais elle met le nom en blanc.

GUSMAN. Finissons. Est-il temps de ménager l'entrevue?

FROSINE. Oui. Voici la femme, fais venir le mari.

GUSMAN. Je vais te l'amener.

SCÈNE IV.

FROSINE, LA VEUVE.

LA VEUVE. Où es-tu donc, Frosine? tu m'abandonnes dans ma colère, je suis outrée... contre madame la comtesse.

FROSINE. C'est-à-dire votre mari.

LA VEUVE. Me tromper, me trahir! Il souhaite ma mort, le cruel, le traître!

FROSINE. Oui, c'est une traître que cette madame la comtesse; mais votre mari mérite aussi votre colère, premièrement, parce qu'il est en vie, et de plus, parce qu'il est infidèle; mais, de peur qu'il ne s'aperçoive que vous l'êtes aussi, feignez, comme je vous ai dit, d'être ravie de le revoir.

LA VEUVE. Je tremble de peur qu'il ne me soupçonne; j'aurai peut-être dans mon trouble nommé Dorante innocemment.

FROSINE. Innocemment, d'accord; mais enfin la vertu veut que vous changiez en un clin d'œil votre amour en estime; et dès que votre mari deviendra mort, vous rechangerez en un autre clin d'œil votre estime en amour.

LA VEUVE. Tes conseils sont si sages...; je suivrai celui que tu m'as donné, d'envoyer ma nièce à cent lieues d'ici.

FROSINE. Çà, allons embrasser votre époux, comme si de rien n'était.

LA VEUVE. J'aurai bien de la peine à cacher mon ressentiment.

SCÈNE V.

FROSINE, LA VEUVE, GUSMAN, L'INTENDANT.

FROSINE. Le voici, rappelez-vous toute la tendresse que vous aviez le jour de vos noces.

LA VEUVE. Je frissonne..., mon sang se glace.

FROSINE. C'est la tendresse conjugale qui rentre.

L'INTENDANT, *à Gusman*. Plus j'approche d'elle, plus mon indignation redouble.

GUSMAN, *à l'intendant*. Contraignez-vous. Point de rancune sur votre visage.

FROSINE, *à la veuve*. Courage, madame.

GUSMAN, *à l'intendant*. Faites un effort, monsieur.

FROSINE. Ferme.

GUSMAN. Allons donc.

(Ils s'aperçoivent l'un l'autre, et courent s'embrasser avec une grimace de joie outrée.)

L'INTENDANT. Je revois ma chère femme.

LA VEUVE. Voilà mon cher mari.

(Ils s'embrassent plusieurs fois, et se retournent tous deux de l'autre côté, pour reprendre haleine.)

L'INTENDANT. Aïe!

LA VEUVE. Ouf!

L'INTENDANT *se retourne vers sa femme avec une seconde grimace de joie*. Ma joie est si grande que.... aïe!

LA VEUVE. Je suis si ravie que.... ouf!

L'INTENDANT. Qu'est-ce donc? votre joie paraît troublée.

LA VEUVE. Cela est vrai, il me vient des mouvements de colère... contre madame la comtesse...; car enfin, en vous faisant croire que j'étais morte, elle vous exposait à quelque saisissement...

L'INTENDANT. Elle se jouait à me faire mourir.

LA VEUVE. Dieu merci, vous avez bon visage, vous paraissez avoir une santé...; je suis outrée... contre madame la comtesse.

L'INTENDANT. Tout ceci n'a fait que redoubler ma tendresse.

LA VEUVE. Je sens aussi que mon amour... Hon! que je hais madame la comtesse!

L'INTENDANT. Enfin ceci est un renouvellement d'union.

LA VEUVE. Oui, une espèce de second mariage.

GUSMAN. Un mariage posthume.

L'INTENDANT. En renouvelant mon amour, je veux renouveler aussi les petites précautions qui vous assurent mon bien après ma mort.

LA VEUVE. Je souhaite que vous me surviviez pour jouir du mien.

L'INTENDANT. Afin de n'avoir plus autour de moi personne qui puisse espérer ma succession à votre préjudice, j'ai résolu d'envoyer mon neveu aux Indes.

LA VEUVE, *avec surprise et aigreur*. Et moi je marie ma nièce à cent lieues d'ici.

L'INTENDANT. Vous me dites cela avec un peu d'aigreur! c'est innocemment que je vous parle d'éloigner mon neveu.

LA VEUVE. Moi, je n'entends point finesse en éloignant Thérèse.

SCÈNE VI.

GUSMAN, L'INTENDANT, LA SUIVANTE, LA VEUVE, FROSINE.

LA SUIVANTE. Voici madame la comtesse qui vient se réjouir; nous allons chanter et danser toute la nuit, et ce n'est pas trop pour trois mariages que je vois sur le tapis. Provisions de noces, comme vous voyez.

L'INTENDANT. Qu'est-ce que c'est donc que ces trois mariages?

LA SUIVANTE. Le vôtre, premièrement; car madame la comtesse regarde cela comme un mariage tout neuf.

LA VEUVE. Elle a raison.

L'INTENDANT. Et les deux autres?

LA SUIVANTE. Ne les savez-vous pas? La plaisanterie qu'on vous a faite, n'était-ce pas pour tirer de votre bourse de quoi marier votre neveu en Gascogne? Et vous, madame, vous avez bien compris que l'argent qu'on vous demandait, c'était pour marier votre nièce en Basse-Normandie; comme vous n'avez rien voulu donner, madame la comtesse fait ces deux mariages à ses dépens.

LA VEUVE, *bas, à Frosine*. Dorante en Gascogne?

FROSINE. Faites bonne contenance, la vertu.

L'INTENDANT, *à Gusman*. Thérèse en Basse-Normandie?

GUSMAN. Taisez-vous, monsieur, la dissimulation.

SCÈNE VII.

L'INTENDANT, LA SUIVANTE, LA COMTESSE, DORANTE, LA SUISSESSE, LA VEUVE, THÉRÈSE, FROSINE.

LA COMTESSE. Je viens prendre part à la joie que vous avez de vous revoir; prenez part aussi aux deux mariages que je fais. Allons, réjouissons-nous.

(On danse.)

LA SUISSESSE.

Rien n'est si gai que la tristesse
Ou d'une fille ou d'une nièce,
Qui, pour suivre un mari, va quitter ses parents;
Son cœur sensible à la tendresse,
La fait pleurer et rire en même temps.

LA SUIVANTE, *à Thérèse*.

C'est grand dommage
D'envoyer aux Normands une fille si sage;
Car fille sage apparemment
Sera fidèle en mariage.
Et femme si fidèle avec mari Normand,
C'est grand dommage.

LA COMTESSE. Suspendez vos chansons pour un moment. Je crois m'apercevoir qu'au lieu de vous réjouir, ceci vous attriste; il y a quelque chose là que je ne comprends point. Quand je marie à mes dépens un neveu qui vous déplaît, afin de l'éloigner de vous...

L'INTENDANT. Eloignez-le, madame, c'est ce que je souhaite.

LA COMTESSE. Et quand je vous débarrasse d'une nièce...

LA VEUVE. Vous me faites plaisir, madame.

LA COMTESSE. Votre nièce partira demain pour la Basse-Normandie.

LA VEUVE. J'y consens, mais...

LA COMTESSE. Et votre neveu pour la Gascogne.

L'INTENDANT. C'est ce que je souhaite, mais...

LA COMTESSE. Pourquoi donc êtes-vous fâchés tous deux de ce que je vous contente tous deux?

FROSINE. Madame voudrait bien qu'on n'éloignât point... sa nièce unique.

GUSMAN. Monsieur voudrait bien voir toujours auprès de lui... son cher neveu.

LA COMTESSE. Je ne croyais pas que vous les aimassiez tant; votre tendresse pour eux me ferait venir une idée : ce serait de les garder dans ma maison, et de les marier ensemble, si vous y consentez.

GUSMAN, *bas, à l'intendant*. Ce mariage fera enrager votre femme, et Thérèse restera auprès de vous.

FROSINE, *bas, à la veuve*. Ce mariage punira votre mari, et vous verrez toujours Dorante.

LA COMTESSE. Vous hésitez encore à cette seconde proposition? cela me ferait soupçonner que...

LA VEUVE. Point du tout, madame.

L'INTENDANT. Vous vous trompez.

LA COMTESSE. Qui peut donc vous arrêter?

LA VEUVE. Madame, c'est qu'ayant destiné mon bien à un époux que j'aime...

L'INTENDANT. Oui, madame, et je veux garder aussi tout le mien à mon épouse.

LA COMTESSE. Ah! je suis ravie de m'être trompée dans mes soupçons : puisque je vois le seul point qui vous arrête, je ne vous demande rien pour eux, vous hériterez l'un de l'autre; mais ils hériteront du dernier vivant, et vous leur assurerez tous vos biens.

DORANTE, *à la veuve*. Madame, empêchez qu'on ne m'éloigne.

THÉRÈSE, *à son oncle*. Monsieur, souffrirez-vous qu'on me marie en province?

L'INTENDANT. Ce qui me détermine, c'est la peur... de déplaire à ma femme.

LA VEUVE. La crainte que j'ai de.... de fâcher mon mari.

LA COMTESSE. C'est donc un mariage fait, donnez-vous la main.

GUSMAN. Un si joli mariage mériterait un divertissement complet; mais nous n'avons dans ce château ni musiciens, ni danseurs, et il nous est défendu d'en prendre en ville; contentez-vous donc d'une petite danse que je vous donnerai tantôt. Nous allons la répéter en votre présence. (*On danse.*)

LA SUIVANTE, *à Thérèse.*

L'excès de votre enjouement
Chagrine votre amant.
L'excès de sa tendresse
Vous blesse :
L'hymen va vous guérir; l'hymen en moins d'un jour
Sait corriger l'excès d'enjouement et d'amour.

LA SUISSESSE.
Quand un galant bien fait, de bonne mine,
Me conte fleurette, croit-on
Que j'en sois chagrine?
Non, non, non; ma foi non :
Je voudrais même, en quelque sorte,
Récompenser son joli jargon;
Mais ma vertu n'entend non plus raison
Qu'un Suisse qui garde sa porte.

GUSMAN. Puisque nous manquons de musiciens, je vais chanter moi seul une espèce d'opéra en raccourci.

La la la la : Je vais chanter, la la la la.
Mon opéra, la la la.
Donnez-moi le ton. Je n'y suis pas.
Trop haut, trop bas.
Ha! ha!
M'y voilà.
D'abord une ouverture,
La, la la, d'une beauté,
D'une gravité;
Chant naturel, d'après nature.
La reprise est d'un goût
Fantasque et bizarre, ta ri ta ri ta tou.
Voici la pièce, écoutez jusqu'au bout.
Une ritournelle tendre
Vous prépare au récit que vous allez entendre.
La lire
La, la ri ta ri ta tire,
La li ta ra
Et cætera.
J'admire
La science
De mes chœurs,
Et la magnificence
De mes clameurs.
Quelles horreurs!
Des fureurs!
Ce qui m'étonne,
C'est ma chaconne :
Où puis-je prendre un feu si beau!
Ma passacaille est encore un morceau.
Hon! je mégare
En bécarre;
Rentrons vite en bémol, pour chanter mon rondeau.
Duo, trio, sourdine, écho,
Echo, écho, écho,
Pour ma gigue, elle n'est pas si belle,
Mais elle est nouvelle.
Voici le beau;
Mais il n'est pas nouveau,
C'est un tombeau.
Je descends aux enfers,
De là je monte aux cieux, et parcourant les airs,
Je dors; et mon sommeil est un enchantement.
Je fais le tout en badinant;
Mais la saillie,
Et l'effort d'un grand génie,
C'est mon petit menuet, et ma loure,
Et mon rigaudon,
Diguedou.
Dans mes chansonnettes,
De tendres sornettes
Charment les grands cœurs.
On voit des chaînes si belles.
De nouvelles ardeurs,
Et des ardeurs nouvelles.
J'ai mis partout des coulez, murmurez,
Des régnez,
Courez, volez,
Des triomphes, victoire, et gloires immortelles.
Que vous dirai-je enfin, tous les traits les plus beaux
Des opéra nouveaux.

LE BADINAGE

comédie en un acte et en vers,

PAR BOISSY,

Représentée pour la première fois par les comédiens français, le 23 novembre 1735.

Personnages.

LE BADINAGE.
L'AUTOMNE.
L'INDULGENCE.
ANGÉLIQUE.

Personnages.

UN ACTEUR COMIQUE.
UN OFFICIER.
UN AUTEUR.
LE PARTERRE.

La scène est sur le théâtre de la Comédie-Française.

SCÈNE I.

L'AUTOMNE, UN ACTEUR COMIQUE.

L'AUTOMNE.
Monsieur l'acteur de comédie,
Que votre mine est rembrunie!
On lit sur votre front la tristesse, l'ennui;
Et l'on vous prendrait, aujourd'hui,
Pour un héros de tragédie.
Vous me boudez, je crois?

L'ACTEUR.
Ce n'est pas sans raison.
Maudite soit votre saison,
Qui cause mon chagrin, cruel Dieu de l'automne!
Elle nous a plus nui que les grandes chaleurs;
C'est peu de nous avoir privé de nos acteurs,
Vous nous avez encor, vous et Bellone,
Enlevé tous nos spectateurs.

L'AUTOMNE.
Voilà le temps qui les rappelle :

Après cette éclipse, messieurs,
La splendeur de vos jeux n'en sera que plus belle.

L'ACTEUR.

Il faudra plus d'un jour pour nous bien rétablir
Du tort que nous a fait cette absence mortelle,
Où nous n'avons fait que languir.
Heureux si nous pouvions aujourd'hui la finir
Par une nouveauté qui, marquant notre zèle,
Pût inviter le monde à revenir,
Et qui donnât le temps à Melpomène
De reparaître sur la scène
Pour y faire parler ses pompeuses douleurs.
Heureux qu'on se prêtât à nos efforts sans peine,
Et qu'on voulût bien rire, en attendant les pleurs.

L'AUTOMNE.

Comment! Ce dernier jour d'absence,
Vous comptez donner du nouveau?
Quelle favorable puissance
A fait si promptement les frais d'un tel cadeau?

L'ACTEUR.

Un génie à la mode, et qui préside en France,
Nous a promis son assistance;
Pour commencer, dans ce moment,
Nous n'attendons que sa présence.
Lui-même de la pièce est le héros charmant;
Le plaisir vole sur ses traces,
Il est précédé par les jeux;
C'est un enfant des Ris adopté par les Grâces,
Et l'Amour en a fait son compagnon joyeux.
A l'enjouement ce dieu joint la finesse :
Il raille sans aigreur, plaisante sans bassesse;
Le Goût guide ses pas jusque dans ses écarts.
S'il franchit quelquefois l'exacte bienséance,
L'Agrément qui le suit l'excuse à nos regards.
Mais ce qui nous le fait aimer par préférence,
Il possède, seigneur, la plus rare science,
C'est de plaire aux honnêtes gens,
Et de les faire rire à leurs propres dépens.
On le cherche en tous lieux, on le goûte à tout âge,
Et son nom seul a le pouvoir charmant
De dérider le front le plus sauvage.
A des traits si marqués vous devez, sur-le-champ,
Reconnaître le Badinage.

L'AUTOMNE.

Oui. Je le reconnais vraiment.
Je l'ai vu folâtrer aux vendanges nouvelles;
Il en faisait tout l'agrément.
Comme Zéphire il a des ailes.
Pour ce dieu même à toute heure on le prend.
Comme lui, le follet voltige à tout moment.
Noble dans sa gaieté, brillant dans sa folie,
Il semble fait pour votre comédie.
Je vous en fais mon compliment.
S'il vient ici, vous aurez compagnie :
Mais, puisqu'il faut parler avec sincérité,
Je crains que le petit volage
Ne vous fasse infidélité.
On sait qu'il est plus amusant que sage.
Près du Palais-Royal je l'ai tantôt quitté.
C'est un quartier suspect.

L'ACTEUR.

Eh quoi! toujours le drôle
Vers ce quartier maudit sera-t-il attiré?
Ah! dans cet opéra sans cesse il est fourré!
De venir au plus tôt acquitter sa parole
Daignez donc le sommer, seigneur, de notre part.

L'AUTOMNE.

J'y vais employer tout mon art,
Et réparer par là le tort qu'ont pu vous faire
Tous les malheurs de ma saison contraire.
(Il sort.)

SCÈNE II.

L'INDULGENCE, L'ACTEUR.

L'INDULGENCE.

De votre comédie et de vous, en ce jour,
Je suis, monsieur, la très-humble servante,
Et je viens pour vos jeux vous prouver mon amour.

L'ACTEUR.

Pour reconnaître ici cette marque obligeante,
Madame, je voudrais apprendre votre nom.

L'INDULGENCE.

Je suis une déesse affable et bienfaisante,
Qui, pour vous, du public brigue l'affection.
Assidûment je fais ma résidence
Chez les Italiens qui m'implorent toujours.
Connaissant vos besoins pour couronner l'absence,
Je viens vous offrir mon secours,
Et je m'appelle l'Indulgence.

L'ACTEUR.

Ah! quel est mon ravissement!
Madame, dans ces lieux soyez la bienvenue;
Nous avons de votre aide un besoin très-pressant.
Pardonnez, si d'abord je vous ai méconnue;
Nous vous voyons si rarement!
Pour toute notre comédie
Recevez mon remercîment.
Puissiez-vous avec nous être toujours unie,
Et ne nous quitter de la vie!

L'INDULGENCE.

Ah! comme la nécessité
Rend tendre dans l'adversité!

L'ACTEUR.

ce n'est pas ma disgrâce présente,
C'est le penchant que j'ai pour vous,
Et votre personne charmante
Qui font naître en mon cœur des sentiments si doux.

L'INDULGENCE.

Ce n'est qu'un compliment, il ne vous coûte guère;
Soit par coutume ou par précaution,
Vous en avez de prêts selon l'occasion,
Et votre métier est d'en faire.
Quant à moi, connaissez quel est mon caractère.
Par le seul plaisir d'obliger,
Je prête mon secours quand il est nécessaire,
Sans en attendre de salaire,
Et sans jamais en exiger.
Pour signaler d'abord auprès de vous mon zèle,
Je dois vous dire une bonne nouvelle;
Le Badinage ici va se rendre à l'instant.

L'ACTEUR.

Vous ranimez notre espérance.

L'INDULGENCE.

Je viens de lui parler dans le même moment,
Et par bonté je le devance;
Car pour être approuvé de tous,
Le Badinage a besoin d'Indulgence :
Je ne pouvais venir plus à propos chez vous.

L'ACTEUR.

Ah! quel bonheur pour notre comédie
Si nous pouvions ce soir vous réunir tous deux!
Mais ce bonheur n'est plus douteux.
Un bruit léger, dont mon âme est ravie,
Vient m'annoncer cet aimable génie.
Je le voi, c'est lui-même, et mes vœux sont remplis!

SCÈNE III.

LE BADINAGE, L'INDULGENCE, L'ACTEUR.

LE BADINAGE, *à l'Acteur.*

Eh! bonsoir, mon très-cher; point de mélancolie.
Je viens tenir tout ce que j'ai promis.
(A l'Indulgence.)
Vous, touchez là, ma bonne amie.
A mon aspect je prétends que tout rie.
Je veux d'abord par un baiser
Vous égayer la physionomie.

L'INDULGENCE.

Arrêtez-vous; c'est trop oser.
A ce théâtre il faut plus de décence.

LE BADINAGE.

Vous moquez-vous? Votre présence
A ces petits écarts semble m'autoriser.

L'INDULGENCE.

Songez qu'il est un terme à notre complaisance;
Il ne faut pas en abuser.

LE BADINAGE.

Franchir un peu la borne est ma grande science.

L'ACTEUR.

Le Badinage ici doit être retenu;
Il n'y peut être bien reçu
S'il n'observe toujours l'exacte bienséance.

LE BADINAGE.
Mais vous n'y songez pas vraiment.
Vous voulez donc me mettre en esclavage?
M'anéantir par conséquent;
Car, sans la liberté qui fait mon apanage,
Serviteur à mon enjouement,
Et sans la joie, adieu le Badinage!

L'ACTEUR.
Oui; mais si l'on ne met un frein
A votre humeur trop libertine,
Crac, vous prenez l'essor soudain.

LE BADINAGE.
Mais le moyen que je badine,
Si l'on me charge aussi d'un joug trop assommant!
Tout l'art consiste seulement
A me voiler légèrement.
Car enfin, plus la gaze est fine,
Plus ma beauté paraît et plus j'ai d'agrément.

L'INDULGENCE, *à l'Acteur.*
Entre nous, ce discours est assez véritable.
Sur la scène il suffit que l'élégance aimable
Prête son voile à ses expressions,
Et que je donne un vernis favorable
A ses plus folles actions.

L'ACTEUR.
Vous le gâtez par trop de complaisance.

LE BADINAGE, *à l'Indulgence.*
Vous faites bien de prendre ma défense.
Quand il arriverait qu'aujourd'hui dans ce lieu
Nous nous échapperions un peu,
On doit nous le passer. Un dernier jour d'absence,
Il est permis de s'égayer,
Et cela ne doit pas tirer à conséquence.

L'INDULGENCE.
N'importe, ayez le geste un peu peu moins familier.

LE BADINAGE.
C'est un jeu de théâtre.

L'ACTEUR.
Ou plutôt de foyer.
Suivez votre génie, et badinez sans cesse,
Mais badinez avec sagesse.
Le public en tout temps veut être respecté,
Et l'air du magasin, seigneur, vous a gâté.

LE BADINAGE.
Sur le théâtre où brillent les actrices,
Eh bien! soit, je me contraindrai,
Mais à condition qu'en sortant, je prendrai
Ma revanche dans les coulisses.
Passez-moi cet article, ou je m'envolerai.

L'INDULGENCE, *à l'Acteur.*
Que risquez-vous?

L'ACTEUR.
Jamais je n'y consentirai,
Et la bienséance est contraire...

LE BADINAGE.
Avec sa bienséance il me met en colère.
Je pars. Il fera beau lorsque je reviendrai.

L'ACTEUR.
Mais quoi! vos intérêts sont fondés sur les nôtres.

LE BADINAGE.
Voilà pourquoi je prends de vous congé,
Car si je renonçais au plus beau droit que j'ai,
Je m'ennuierais chez vous, et j'ennuierais les autres.

L'INDULGENCE, *au Badinage.*
Seigneur, arrêtez un moment.
(A l'Acteur.)
Il est si joli, si charmant!
Passez-lui quelque chose en faveur de sa grâce.

L'ACTEUR, *au Badinage.*
Vous le voulez absolument?
Eh bien! pour vous avoir, il n'est rien qu'on ne fasse.

LE BADINAGE.
Oh! de me contenir c'est le plus sûr moyen:
Le naturel du Badinage
Est d'être retenu quand on n'exige rien,
Et de s'émanciper dès qu'on veut qu'il soit sage.
La défense, de soi, porte au libertinage.
Mais c'est trop rire à vos dépens.
Sortez d'erreur tous deux, il en est temps.
Tel que vous me voyez paraître,
Je sais autant que vous respecter les égards,
Et c'est pour badiner que j'ai feint ces écarts.
Pour me faire d'abord connaître,
Apprenez que nous sommes deux.

L'ACTEUR.
Quoi! vous avez un frère?

LE BADINAGE.
Oui, qui n'en vaut pas mieux
Pour être mon aîné. Le vice est son mérite.
C'est un mauvais sujet, sans mœurs et sans conduite;
A l'intérêt il se livre toujours.
Les plaisirs effrénés marchent tous à sa suite.
L'équivoque le guide, et dictant ses discours,
Fait rougir la pudeur et met le goût en fuite.
Tout vicieux qu'il est, il a pourtant du cours.
Le plus grand nombre est son partage.
Je n'en suis pas surpris, puisqu'il fut de tout temps
Le dieu des libertins et des mauvais plaisants.
Moi, je possède moins avec plus d'avantage;
La bonne compagnie est mon seul apanage,
Et je n'accorde mes présents
Qu'aux femmes du grand monde et qu'aux honnêtes [gens.
Ainsi ne craignez plus qu'en ce lieu je m'échappe.

L'INDULGENCE, *à l'Acteur.*
Quand on le voit de près, la différence frappe,
Et mon erreur m'étonne fort.

L'ACTEUR.
Certain air de famille en lui trompe d'abord.

LE BADINAGE.
Il est vrai qu'abusé par cette ressemblance,
Le commun des mortels est ici-bas d'accord
Pour ne mettre entre nous aucune différence.
Mais d'être détrompé comme il mérite peu,
Je le laisse dans l'ignorance,
Et je m'en fais souvent un jeu.
(A l'Acteur.)
Monsieur, pour vous, mon âme est très-surprise
Que vous ayez donné dans la même méprise,
Et je croyais que messieurs les acteurs
En badinage étaient plus connaisseurs.

L'ACTEUR.
A tort ces choses vous surprennent,
Quand nous voyons que messieurs les auteurs
Eux-mêmes, comme nous, tous les jours s'y méprennent.

LE BADINAGE, *à l'Acteur.*
Allez, laissez-moi seul recevoir mes amis.
Et vous, déesse secourable,
Tandis qu'au théâtre où je suis,
Je vais tâcher de me rendre agréable,
Allez dans le parterre adoucir les esprits,
Et rendez par vos soins mon juge favorable.

SCÈNE IV.

LE BADINAGE, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.
Ah! vous voilà, mon joli Badinage.
Je vous cherche partout avec empressement.
Comme je vais joindre mon régiment,
Je compte qu'avec moi vous ferez le voyage.

LE BADINAGE.
Mon aimable officier, vous êtes engageant;
Mais quand vous le seriez mille fois davantage,
Je ne saurais sortir d'un lieu que je chéris.

L'OFFICIER.
Quoi! vous abandonnez vos plus chers favoris?
Songez-vous qu'aujourd'hui je quitte la patrie,
Que vous verrez ce soir tous les plaisirs partis,
Que j'emmène avec moi la bonne compagnie,
Que Paris n'est plus dans Paris?

LE BADINAGE.
Où donc est-il?

L'OFFICIER.
Il est... il est tout où je suis.

LE BADINAGE.
L'hyperbole est un peu hardie;
On vous prendrait, à ce jargon,
Pour un capitaine gascon.

L'OFFICIER.
Je parle pour tous mes confrères.

Je crois pouvoir avancer sans fadeur,
Que pour l'agrément des manières,
Tout autre corps nous est inférieur.
Qui peut vous tenir en balance?

LE BADINAGE.

Les trois quarts de l'Etat. Eh! durant mon absence,
Que feraient les abbés, la robe, la finance?
Que feraient pendant ce temps-là
La Comédie et l'Opéra?

L'OFFICIER.

Le plaisant soin qui vous travaille!
D'abord, ce dernier nous suivra.
Quant au reste, on laissera
Ici toute la pédantaille,
Et vous gagnerez à cela.

LE BADINAGE.

Non, j'y perdrais. Sans risque à leurs dépens je raille.
Il n'en est pas, monsieur, de même des combats.
La guerre est sérieuse; on ne badine pas
Avec le canon et la bombe;
Sous leurs coups le plus fort succombe.
Un éclat vous emporte ou la tête ou le bras.
Cela n'est pas plaisant. Je ne suis point vos pas.

L'OFFICIER.

Mais vous garderez le bagage.

LE BADINAGE.

C'est trop d'honneur. Le Dieu du badinage
N'est pas fait pour grossir le nombre des goujats.

L'OFFICIER.

D'un tel refus vous me cachez la cause.
De grâce, à ce départ, dites-moi qui s'oppose?

SCÈNE V.

LE BADINAGE, L'OFFICIER, UN AUTEUR.

L'AUTEUR.

Moi, monsieur, moi, qui viens pour l'arrêter.
Quand je reste à Paris, il ne peut le quitter.
Je mérite moi seul de fixer son génie.

LE BADINAGE.

Qui donc êtes-vous, je vous prie?

L'AUTEUR.

Un nouveau phénomène, un prodige du temps,
Dont l'art rassemble et dont l'esprit allie
Tous les contrastes différents;
Qui joint le badinage à la philosophie,
L'enjouement aux leçons, les grâces au bon sens,
Le jugement à la saillie;
Un auteur du bel air, un poëte bien mis,
Qui représente en beau le corps des beaux esprits;
Un Gascon à son aise, en dépit de l'envie,
Qui s'est défait de l'accent du pays,
Et n'en a conservé rien que la modestie.

LE BADINAGE.

Il y paraît fort au portrait
Que monsieur nous fait de lui-même.
J'aurais tort de douter, après un pareil trait,
De cette modestie extrême.

L'AUTEUR.

Elle égale pour vous mon inclination,
Et je viens vous offrir ma maison et ma table.

L'OFFICIER.

La table d'un auteur, et d'un auteur gascon!
Seigneur, je crains pour vous une indigestion.

L'AUTEUR.

Plaisanterie usée et fort peu raisonnable.

LE BADINAGE.

On ne vous fera pas un reproche semblable,
Votre offre est toute neuve.

L'AUTEUR.

Elle est fort de saison;
Quand je jouis d'un bien considérable,
Qui m'est venu d'une succession.
Vous en riez tous deux, mais je me donne au diable,
Le fait est vrai, s'il n'est pas vraisemblable,
Et je viens d'hériter de deux cent mille francs.
Quoi qu'il en soit, j'en fais un usage agréable.
Un de mes plaisirs les plus grands,
Est de les dépenser en des soupers galants.
Précisément ce soir j'en donne un très-aimable.
D'autant plus qu'il sera secret et sans façon;
Que la troupe choisie en est des moins nombreuses;
Nous ne sommes que six, trois auteurs de renom;
Et, sans quelques dames joyeuses
Comme il n'est point de repas qui soit bon,
Entre nous j'ai prié de ce repas mignon...

LE BADINAGE.

Qui donc, monsieur?

L'AUTEUR.

Trois actrices brillantes.
D'introducteur faisant la fonction,
Vous conduirez chez moi leurs personnes charmantes,
A petit bruit.

LE BADINAGE.

Noble commission.

L'AUTEUR.

Mais vous marchez toujours de compagnie.
Vous ne pouvez, Badinage fripon,
Vous dispenser d'être de la partie.
Après ces reines-là, l'on attend votre nom.

LE BADINAGE.

Vous vous méprenez.

L'AUTEUR.

Quoi! nous n'êtes pas... là...

LE BADINAGE.

Non.
Je ne suis pas ce badinage, enfant de la licence.

L'OFFICIER.

Je l'avouerai, trompé par l'apparence,
J'étais comme lui dans l'erreur.
Je vous croyais fils unique, seigneur.

LE BADINAGE.

Je pardonne à votre ignorance,
Et le cas n'est pas surprenant.
Tous vos pareils ont en partage
Le véritable badinage,
Sans le connaître bien souvent.

L'OFFICIER.

Nous en plaisons plus sûrement.

L'AUTEUR, *à l'officier.*

Moi, j'ai sur vous cet avantage,
Que je connais ce dieu charmant,
Et le possède également.

LE BADINAGE.

Votre méprise qui m'offense
Ne prouve pas, dans ce moment,
Que je sois fort de votre connaissance.

L'AUTEUR.

C'était pour m'égayer, tout ce que j'en ai dit.
Qui mieux que moi peut savoir qui vous êtes?
Le badinage de l'esprit
Est le dieu des Gascons et celui des poëtes.
Pour vous forcer d'en convenir,
Seigneur, je vais vous définir.
Vous êtes en vers, comme en prose,
A saisir votre goût et l'analyser bien,
Vous êtes l'art d'amuser sur un rien,
Et de prendre en passant la fleur de chaque chose.
C'est justement ce qui compose
L'essence du rimeur et l'esprit du Gascon.
L'un voltige en abeille, et l'autre en papillon.
Votre espèce et la leur sont de même nature.
Cet avantage m'est commun,
Et de là j'ai lieu de conclure,
Que vous et moi ne faisons qu'un.
Monsieur doit vous céder.

L'OFFICIER, *au Badinage.*

Qui? moi, que je vous cède?
Je crois sur vous avoir trop de crédit;
Mon droit...

LE BADINAGE.

Est bon, sans contredit.
Il n'a pas besoin que l'on plaide.
L'auteur me définit, l'officier me possède.
Et l'agrément chez moi l'emporte sur l'esprit.

L'AUTEUR.

Morbleu, vous vous moquez. N'ai-je pas l'un et l'autre,
Moi, de qui le génie est si conforme au vôtre?

LE BADINAGE.

Nous sommes très-distincts, quoi que monsieur ait dit.

L'AUTEUR.

Mais les grâces, le goût et la délicatesse,
La légèreté, la finesse,

L'ironie agréable, et les traits délicats,
Les tours heureux, la fine raillerie,
Et la bonne plaisanterie,
Qui font votre cortége, accompagnent mes pas.

LE BADINAGE.

Oui, quand vous écrivez, cette troupe choisie,
Dans votre cabinet, guide votre génie,
Et le remplit de sa vivacité;
Mais dans le monde elle vous quitte;
Vous y paraissez transplanté.
Alors jusqu'à l'esprit tout prend chez vous la fuite.
L'amour-propre, monsieur, avec l'entêtement,
Est le seul qui vous suit partout fidèlement.

L'OFFICIER.

A dire vrai, ce qui m'étonne,
De ces auteurs fameux qu'admire tout Paris,
Je n'aperçois dans leur personne
Nul de ces agréments qui parent leurs écrits :
Brillants dans un ouvrage, et sots en compagnie,
Leur lecture ravit, et leur présence ennuie;
Ils ont l'âme occupée, et l'air tout désœuvré,
L'expression ornée, et l'habit déchiré.

L'AUTEUR.

Des beaux esprits du temps parlez mieux, je vous prie.
Vous êtes tous encor dans le vieux préjugé;
Vous nous croyez pédants, malpropres, sans manières,
Et pétris d'une pâte à nous particulière;
Tels que sur le théâtre, en un tableau chargé,
Nous a peints tant de fois plus d'un malin confrère.
Je prétends dissiper une erreur si grossière,
Et je viens en ces lieux dire au public, tout haut,
Que la malpropreté n'est plus notre défaut,
Et qu'on nous voit partout paraître avec décence.
Oui, messieurs, aujourd'hui l'on nous fait une offense;
Vous êtes vous même abusés
Par des auteurs jaloux et subalternes,
Dont la main infidèle et les crayons usés
Défigurent le corps de poëtes modernes
Sous les ridicules couleurs,
Et les bizarres traits de leurs prédécesseurs.
Si, par hasard, trois dans la multitude
Ont d'être en linge sale encore l'habitude,
C'est un trio d'auteurs du temps passé.
Il ne fait point exemple et doit être cassé.
Présentement, pour les faire connaître,
Si sur la scène on met de beaux esprits,
Qu'on les y mette donc tels qu'on les voit paraître,
Polis dans leurs façons, galants dans leurs habits,
Rompus dans le grand monde autant qu'on puisse l'être,
Copiant le seigneur, frisant le petit maître.
Le Parnasse leur offre assez d'originaux.
De tels portraits seront d'autant plus beaux,
S'ils sont touchés par une main de maître,
Qu'ils paraîtront ressemblants et nouveaux.
Je serais si charmé d'en voir un bien fidèle,
Que, sans aller plus loin, je m'offre pour modèle.
Je me livre en spectacle avec tous mes défauts,
Qu'on ne me tire point à faux,
Et je jure d'honneur, en pleine comédie,
Moi-même de venir applaudir ma copie.

LE BADINAGE.

Vous n'applaudiriez pas le portrait, à coup sûr,
S'il était fait d'après nature;
Le coloris vous en paraîtrait dur.

L'OFFICIER.

Oui, monsieur, c'est en vain qu'ornant votre figure,
Vous affectez, sous un dehors trompeur,
La politesse de seigneur.
Vous portez certain air qui trahit l'imposture;
Et, malgré tout l'espoir qui flatte votre erreur,
On voit toujours percer, à travers la parure,
La mine du poëte, et le coin de l'auteur.

L'AUTEUR.

Nous avons les bons airs, en dépit de monsieur.
La politesse en moi paraît si naturelle,
Que l'on m'a pris tantôt, à mes façons,
Pour un colonel de dragons.

L'OFFICIER.

Qui vous a fait, monsieur, cette injure mortelle?

L'AUTEUR.

Quelqu'un qui s'y connaît.

LE BADINAGE.

C'est, sans être indiscret?

L'AUTEUR.

Un illustre du temps, un poëte femelle.

L'OFFICIER.

A cette autorité je me rends tout à fait.

L'AUTEUR.

Ne croyez pas railler. Notre figure est telle,
Qu'une femme de cour s'y tromperait comme elle.
Oui, monsieur l'officier, qui vous moquez de nous,
Nous vous le disputons en fait de politesse;
Nous en avons, morbleu, d'une plus fine espèce,
Et je dois remporter la victoire sur vous.
La vôtre est mécanique, et n'est qu'une attitude
Où votre corps s'est façonné.
La nôtre, raisonnée, est un fruit de l'étude,
Et fille de l'esprit orné.
Si vous êtes polis, c'est par simple habitude,
Sans nul principe, et comme par hasard;
Mais nous le sommes, nous, par raison et par art

LE BADINAGE, *bas à l'officier.*

Leur politesse méthodique
Est dans la théorie, et non dans la pratique.

L'AUTEUR.

Sur notre démêlé présent
Que le Badinage décide,
Il est fait pour juger d'un pareil différend.

L'OFFICIER.

Volontiers.

LE BADINAGE.

Je vais donc... Mais quelle aimable enfant
Porte vers nous sa démarche timide?

SCÈNE VI.

LE BADINAGE, L'OFFICIER, L'AUTEUR, ANGÉLIQUE.

LE BADINAGE.

Approchez-vous, objet charmant.

ANGÉLIQUE.

Ah! vous êtes en compagnie.
Je n'ose...

LE BADINAGE.

Venez donc, et n'appréhendez rien.

L'OFFICIER.

Craint-on de se montrer quand on est si jolie?

L'AUTEUR.

Accordez-nous, mignonne, un moment d'entretien.

ANGÉLIQUE, *d'un air froid.*

Je ne puis

L'OFFICIER.

Instamment c'est moi qui vous en prie.
Demeurez.

ANGÉLIQUE.

Je le voudrais bien.
Mais...

LE BADINAGE.

Mais expliquez-vous; courage.

ANGÉLIQUE.

Mais je crains les causeurs.
Que diraient ces esprits railleurs
D'une personne de mon âge,
S'ils me voyaient seule avec deux messieurs,
Ayant encor pour tiers le Badinage?

LE BADINAGE.

Dissipez ces vaines frayeurs.
Le décorum ici préside,
Et l'on y craint plus qu'ailleurs
D'y choquer les regards du censeur trop rigide.
Apprenez qu'il n'est point d'endroit,
Tout révéré, tout auguste qu'il soit,
Où l'on se tienne avec plus de sagesse
Qu'en ce lieu redoutable, où le moindre rien blesse.

ANGÉLIQUE.

Je reste donc.

LE BADINAGE.

Vers moi quel sujet vous conduit?

ANGÉLIQUE.

C'est la vivacité qui fait mon caractère;
J'aime à briller, et j'aime à plaire.
J'entre dans la saison, car j'ai douze ans passés;
Je ris de rien, je suis follette;

J'ai toujours eu du goût pour vous dès la bavette,
Aimable Badinage.

L'AUTEUR.

Hein! C'est en dire assez.

ANGÉLIQUE, *d'un air piqué.*

Monsieur, j'entends ce badinage
Qui n'est que du ressort purement de l'esprit,
Dont peut parler la fille la plus sage,
Et dont jamais la pudeur ne rougit.
Ainsi point d'équivoque, elle me fait outrage.

LE BADINAGE.

A l'extrême jeunesse elle joint la raison.
C'est un exemple à suivre.
(A l'Auteur.)
Voilà pour vous une leçon,
Et vous voyez l'effet de l'éducation.
Un enfant de quinze ans, monsieur, vous montre à [vivre.
A mieux interpréter un mot dit en passant
Que ce petit trait vous instruise.
Rire d'une équivoque est d'un mauvais plaisant.
Ce qui le plus excite ma surprise,
C'est qu'un auteur moderne, et qui fait le galant,
Commette une telle sottise.

L'AUTEUR.

Le Badinage moralise?

LE BADINAGE.

Vos pareils semblent m'y forcer,
Sans compter que chez moi la morale est de mise,
Et que j'ai le secret de la faire passer.
(A Angélique.)
Pour vous, mon doux objet, reprenez la parole.
S'il est vrai que pour moi vous ayez quelque amour,
Vous êtes bien payée aujourd'hui de retour.

ANGÉLIQUE.

Pour le mieux mériter, je viens à votre école.
Que j'apprenne de vous, seigneur, dans ce moment,
L'art de badiner joliment,
D'employer finement cette aimable ironie,
Dont le fat seul doit redouter les traits,
Et d'exercer dans une compagnie
Cette innocente raillerie
Qui réjouit sans offenser jamais,
Et qui se voit hautement applaudie,
Même de ceux qu'elle prend pour objets;
Puisque vous en êtes le maître,
Faites enfin, par votre appui,
Qu'en quelques lieux où je puisse être,
Je sois sûre de plaire et de chasser l'ennui.

L'OFFICIER.

Eh! pour y réussir vous n'avez qu'à paraître.
Votre esprit, vos grâces, vos traits,
Tout vous est garant du succès.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Qu'il est galant!

L'AUTEUR.

Oui, oui, sans flatterie,
Vous avez de l'esprit, et vous êtes jolie.

ANGÉLIQUE.

(A part.) (Au Badinage.)
Ah! qu'il est fat! Sans de plus longs délais,
Découvrez-moi tous vos secrets.

LE BADINAGE.

A vos désirs il faut se rendre.
Puisque vous le voulez, je vais sans plus attendre
Vous dévoiler ici ce que vous demandez,
Et que, sans le savoir, vous-même possédez.
Trois choses font que je plais et je brille :
Le ton qu'on prend, le temps que l'on choisit,
Et la façon dont on m'habille.
Voilà tout l'art qui me met en crédit.
Par exemple, à la comédie,
Le trait le plus brillant, si l'acteur ne l'appuie,
Et si par le ton juste il n'en rend la beauté,
Tombe en naissant et n'est point écouté.
C'est le débit surtout qui me donne la vie.
S'il prend encor son temps mal à propos,
Quand le spectacle est agité de flots,
Et qu'on se mouche en chœur, que l'on crache, qu'on [crie,
Il s'époumone en vain ; il n'est point de saillie,
Il n'est point alors de bons mots
Dont le théâtre ou le parterre rie.
Du moment bien saisi je dépens en partie.
Mais ce n'est point assez. C'est en vain, par l'acteur,
Que le ton est bien pris et l'heure bien choisie
S'il n'est secondé par l'auteur,
Et si l'expression élégante et polie
Ne couvre heureusement chaque plaisanterie.
On aime à deviner dans ce siècle d'esprit :
Que je paraisse à nu, le public se récrie;
Qu'on me voile avec art, alors il applaudit
Et me fait grâce en faveur de l'habit.
J'ai le même sort dans le monde :
Le choix du temps, des mots, la grâce du débit
M'y font goûter, sans quoi chacun m'y fronde.

ANGÉLIQUE.

Ah! si j'avais ces talents à la fois,
Je serais trop...

L'AUTEUR, *l'interrompant.*

Moi, je les ai tous trois :
Je parle bien, à propos, avec grâce.
(Au Badinage.)
Ainsi, sans vanité, je crois
Entre vos favoris mériter une place.

L'OFFICIER.

Par ce même discours vous en êtes exclu.
Il pèche par l'habit; chaque terme trop nu
Fait voir à découvert l'orgueil qui vous talonne.
Il vient mal à propos; car sans aucun égard
Il interrompt cette aimable personne :
Le débit n'en vaut rien, puisqu'à parler sans fard,
Vous avez pris un ton de confiance
Qui séduit l'auditeur bien moins qu'il ne l'offense.

LE BADINAGE.

Hein! qu'avez-vous à répondre à cela,
Monsieur le bel esprit, pour vous si plein d'estime?
Ces messieurs les officiers-là
Tirent à bout portant, sans respect pour la rime.

L'OFFICIER.

A ce tendron rempli d'appas,
Je passerais encor cette saillie.

ANGÉLIQUE.

Je ne me la passerais pas;
Elle serait mal établie.

LE BADINAGE.

C'est l'ordinaire de la vie :
L'objet que j'ai comblé de mes faveurs
D'en douter a la modestie;
Celui pour qui je n'ai que des rigueurs,
Croit seul posséder mon génie.
(A Angélique.)
Je veux faire briller les talents séducteurs
Dont en naissant mes mains vous ont ornée :
Voici l'occasion. Une dispute est née
Entre ces deux messieurs sur l'air de leur état;
Chacun d'eux veut avoir la fine politesse.
Ils m'ont pris pour vider un point si délicat.
Soyez, pour moi, juge de leur débat.

ANGÉLIQUE.

Moi! j'ai trop peu de goût et de finesse,
Et mon âge...

LE BADINAGE.

L'esprit supplée à la jeunesse.
Tous deux applaudiront.

L'OFFICIER ET L'AUTEUR.

Incontestablement.

LE BADINAGE.

Ce choix doit faire honneur à mon discernement,
Et sur un fait de cette espèce,
On sait que le beau sexe est juge compétent.

ANGÉLIQUE.

Puisqu'il faut là-dessus dire ce que je pense,
Voici quel est mon sentiment.
L'officier...

L'AUTEUR, *l'interrompant.*

Écoutons. Paix là, monsieur, silence.

ANGÉLIQUE, *reprend.*

L'officier naturellement
Est galant et poli, sans vouloir le paraître.
L'auteur, qui s'étudie à l'être,
Y réussit plus difficilement.

L'un embellit le petit-maître,
Et l'autre gâte l'important.

LE BADINAGE.

Fort bien. Je n'aurais pu décider autrement.

L'OFFICIER.

Il gâte l'important! J'ai pourtant gain de cause.
Une bouche charmante a décidé la chose.
Quel comble de plaisir! C'est gagner doublement.

L'AUTEUR.

Décision de jeune fille,
Qui se laisse éblouir par l'oripeau qui brille;
Et j'appelle au bon goût d'un pareil jugement.

ANGÉLIQUE, *avec vivacité.*

Je n'ai porté qu'en badinant
L'arrêt qui vous met en colère,
Et je n'écoute qu'en riant
La réponse, monsieur, que vous venez de faire.
Pester contre son juge est un soulagement,
Qu'on permet au plaideur quand il perd son affaire;
Et quoi que vous disiez, tout m'est indifférent.
Vous n'aurez jamais le talent
De m'offenser ni de me plaire.

(Au Badinage, gracieusement.)

Adieu, seigneur; je cours dans ces instants
Mettre à profit tous vos présents,
Et pratiquer la science légère
D'épuiser les riens amusants.

(En tirade.)

Je vais effleurer tout dans les cercles brillants,
Traiter la paix, faire la guerre,
Attaquer l'ennemi, le prendre prisonnier,
Faire éclater tout haut ma douleur peu commune,
Pour le départ de l'officier;
Et maudire tout bas la présence importune,
Du jeune robin familier,

(En regardant l'Auteur.)

Qui dispute à monsieur l'art de nous ennuyer:
Et pour me dissiper dans cette conjoncture,
Railler monsieur l'abbé, badiner sa figure,
Le consulter sur des pompons;
Et l'ayant établi juge de ma coiffure,
Faire imprimer dans le Mercure
Ses arrêts de toilette et ses doutes profonds.

LE BADINAGE.

Adieu, ma belle enfant: votre esprit fait paraître
Trop de talent pour ne pas l'employer;
Continuez, et votre maître
Sera bientôt votre écolier.

(Angélique sort.)

SCÈNE VII.

LE BADINAGE, L'OFFICIER, L'AUTEUR.

L'OFFICIER, *au Badinage.*

Moi, je pars, et je vais prendre congé des dames:
Elles sont à plaindre en ce jour;
Je vous les recommande. Attendant mon retour,
Pour amuser ces pauvres femmes,
Par votre art, s'il se peut, rendez l'abbé moins sot,
Façonnez tous les gens de palais et d'affaire,
Ne perdez pas de temps, il vous est nécessaire:
Il vous faudra donner bien des coups de rabot.
Je serai revenu, je gage,
Que vous n'aurez pas fait un quart de votre ouvrage.
Adieu, j'entends déjà les instruments guerriers
Animer du Français la valeur naturelle;
Je cours où la gloire m'appelle,
Et je vais sur ses pas me couvrir de lauriers.

LE BADINAGE.

Partez, vaillant guerrier, suivez un si beau zèle:
Hâtez votre départ pour hâter le retour:
Revenez plus brillant embellir notre cour;
Revenez pour nous rendre une gaieté nouvelle,
Et pour vous délasser, en cet heureux séjour,
Des fatigues de Mars dans les bras de l'Amour:
Après la peine, après le péril redoutable,
Vous trouverez, auprès de nous,
Le badinage plus aimable,
Le plaisir plus piquant et le repos plus doux.

SCÈNE VIII.

LE BADINAGE, L'AUTEUR.

L'AUTEUR.

Pour moi, la paix est mon partage;
Et, quoique je demeure en ce lieu fortuné,
Ne comptez plus sur notre hommage;
Je le destine à votre frère aîné,
Et je cours de ce pas, mon petit Badinage,
Lui donner sur vous l'avantage;
Il aura seul tout mon encens.
Je vais dans tout Paris, par un sanglant ouvrage,
Vous décrier en même temps;
Je veux que dans trois jours il soit seul à la mode.
Je le peindrai sous des traits séduisants,
Comme un dieu sans façons, agréable, commode,
Père du bien facile et du plaisir réel,
Digne que l'univers encense son autel:
Et rendant vos défauts insignes,
Je vous offrirai, vous, sous des couleurs malignes,
Comme un dieu mince et freluquet;
Un petit précieux que le caprice guide,
Qui veut faire l'habile, et n'a que du caquet.
Tout parle contre vous, et pour lui tout décide:
Vous visez au frivole, il va droit au solide;
Vous êtes l'ombre, il est le corps;
Le bonheur qu'il procure est un bonheur palpable,
Vos faveurs sont du vent et n'ont qu'un vain dehors;
Il est la vérité, vous n'êtes que la fable.

LE BADINAGE.

Signalez vos talents par des projets si beaux,
Vous ne pouviez choisir un plus digne héros.
Partez, allez chanter le vice,
La honte et le remords en seront le seul prix.
Ils puniront votre injustice,
Et sauront me venger d'un indigne mépris.

L'AUTEUR.

D'un chimérique dieu menace imaginaire!
Adieu. Tu vas sentir les traits de ma colère.
C'est peu d'aller, de maison en maison,
Verser sur toi mon dangereux poison;
Je vais dans les cafés, je vais, contre ta cause,
Armer tous les partis divers,
Et je cours, sans faire de pause,
Au faubourg Saint-Germain te dénigrer en prose,
Au delà du Pont-Neuf te déchirer en vers,
Auprès des Quinze-Vingts te fronder en musique,
Et chanter contre toi plus d'un couplet caustique;
Attaquer ta puissance, et combattre ton goût
Sur la scène Française, au Théâtre lyrique;
Et je veux que, pressé de l'un à l'autre bout,
Tu doutes où je suis, et me trouves partout.

SCÈNE IX.

LE BADINAGE, LE PARTERRE.

LE PARTERRE, *à part.*

Peste de la musique! Au diable le poëme!
Payer quarante sous un mal de tête extrême!

LE BADINAGE.

Quel est donc celui que je voi?
Son aspect m'intimide, et je sens de l'effroi.

LE PARTERRE, *à part.*

Je suis encore ému des flots et de l'orage
Que je viens d'exciter dans mon juste courroux.
Je cherche ici...

LE BADINAGE.

Qui, monsieur?

LE PARTERRE.

Vous.
N'êtes-vous pas le Badinage?

LE BADINAGE.

Oui, c'est moi.

LE PARTERRE.

Touchez là; car je viens vous trouver
Pour dissiper l'ennui qu'on m'a fait éprouver:
Déjà votre air fripon déride mon visage.

LE BADINAGE.

Dites-moi quelles sont vos qualités, monsieur?

LE PARTERRE.

Toutes. Je suis robin, je suis auteur,

Je suis abbé, je suis homme d'affaire,
Je suis musicien, et je suis médecin,
Je suis marchand et je suis mousquetaire,
Je suis Normand, Gascon.... Bref, je suis tout enfin.
En ma personne je rassemble
Tous les états et les pays ensemble.
Je décide debout, mais souverainement,
Et l'on ne m'ennuya jamais impunément.
Ici je suis surtout un juge qu'on redoute.
Reconnaissez...

LE BADINAGE.

Qui? Terminez mon doute.

LE PARTERRE, *en bâillant.*

Reconnaissez à ce bâillement-là,
Le Parterre qui sort du nouvel Opéra.

LE BADINAGE.

Vous êtes le Parterre! Ah! mon roi, mon cher maître!
Réuni dans un seul, comment vous reconnaître?
Pardonnez mon erreur, et daignez être assis.

LE PARTERRE.

Non, ce n'est pas ma coutume.

LE BADINAGE.

Tant pis.

LE PARTERRE.

Je ne le fus jamais depuis qu'on m'a vu naître.

LE BADINAGE.

Pourtant, si vous le pouviez être,
Vous seriez plus à l'aise, et nous, seigneur, aussi.

LE PARTERRE.

Vous avez peur?

LE BADINAGE.

On voit trembler le plus hardi
Quand il est devant vous obligé de paraître.

LE PARTERRE.

Vous êtes fait pour plaire, ainsi ne craignez rien.

LE BADINAGE.

Vous venez de voir Hippolyte?
Seigneur, que votre esprit daigne éclairer le mien,
Quels sont vos sentiments?

LE PARTERRE.

Je ne le sais pas bien,
J'en ai plusieurs, et tels qu'il les mérite,
Tous justes dans le fond, mais qui ne sont pas clairs.
Il m'en inspire de divers;
D'ennui, de haine, de colère,
De mépris, de tristesse et de compassion;
Je ressens tout chez moi, hors l'admiration.
Dans tous mes jugements à moi-même contraire,
J'en porte autant, dans ma confusion,
Que sous un seul bonnet je rassemble de têtes;
Et leur nuage obscur excite des tempêtes,
Cause dans mon cerveau tant de flux et reflux,
Qu'ils se confondent tous, et que je n'y vois plus.

LE BADINAGE.

Dans ce conflit, aux auteurs si terrible,
Je vous trouve, seigneur, presqu'incompréhensible.

LE PARTERRE.

Mais la nuit se dissipe, et je vois le soleil,
Il est temps par ma voix que la vérité sorte;
Je viens d'assembler mon conseil;
Sur un ouvrage de la sorte,
Voici tous les arrêts qu'il porte.

LE BADINAGE.

Qu'il va partir d'orages foudroyants,
Et de jugements différents!

LE PARTERRE, *en musicien.*

Je rends justice à la musique,
Elle est bien travaillée, elle a de grands morceaux.
Les accompagnements et les chœurs en sont beaux.
Mais par malheur elle est mélancolique,
Fatigue trop l'orchestre; et dans le même temps
Qu'il paraît qu'elle pique
Quinze ou vingt prétendus savants,
Elle ennuie à mourir plus de mille ignorants.
Les airs d'ailleurs, nouveaux dans leur espèce,
Sont plus tartares que françois;
On leur fait ici politesse,
Comme à des gens qu'on voit pour la première fois.

LE BADINAGE.

C'est le musicien qui parle par sa bouche.

LE PARTERRE, *en auteur.*

Pour le poëme, il m'effarouche;
On n'a jamais commis de tels larcins.
Piller effrontément, piller Phèdre, avilie:
C'est voler sur les grands chemins.
On lui prend tout encor jusqu'au nom d'Aricie;
Mais que dis-je? C'est peu dans ces temps inhumains,
C'est peu qu'on la dépouille, ô ciel! on l'estropie.
Un barbare, eh! le puis-je autrement appeler?
Lui brise chaque membre et l'ose décoller,
Sans pitié, sans égard aux lois de l'harmonie,
Change les plus beaux vers en des vers visigoths,
Et, par un dernier trait de licence inouïe,
De tous les chœurs il fait des matelots.
Et l'on ne venge point le bon sens qu'il désole,
Ce théâtre qu'il pille, et Racine qu'il vole!

LE BADINAGE.

Ah! voilà du public auteur
Le ton caustique et la mauvaise humeur.

LE PARTERRE, *contrefaisant l'abbé.*

Sans m'échauffer les sens, moi, je fais mes remarques:
Je fronde les enfers, et le trio des Parques.
Outre que dans Isis ils sont pris tout du long,
Je ne saurais souffrir les hommes en jupon.
La mascarade est indécente et sotte:
Passe pour mettre encor des femmes en culotte,
J'en trouve le coup d'œil amusant et fripon.
En tirant mon rabat et braquant ma lorgnette,
J'ai le plaisir alors de juger du tendron,
Et de me récrier: qu'elle est bien en garçon!
Non, je ne vis jamais de jambe si bien faite,
Ni de corsage si mignon!
Ah! je la croquerais, tant sa taille est parfaite!
Je n'y saurais tenir, son petit air mutin
Mérite qu'on la claque et reclaque soudain.

LE BADINAGE.

Oh! c'est là de l'abbé le ton plein de mollesse.
Ce goût pour les tendrons nous marque sa faiblesse.

LE PARTERRE, *en petit-maître.*

Le poëme, en honneur, ne saurait se payer.
Entre plusieurs endroits dont je suis chevalier,
Je trouve le retour de Thésée impayable.
Dans le moment qu'on dit à ce héros
Qu'il est déshonoré par son fils trop coupable,
Une troupe de matelots,
Qui dans sa cour arrivent en bateaux,
Viennent lui témoigner leur joie inexprimable
Par des tambourins et des sauts.
On ne peut pas, ou je me donne au diable,
On ne peut pas choisir son temps plus à propos.
Le coq-à-l'âne est admirable!

LE BADINAGE.

Voilà du petit-maître et l'air et les propos.

LE PARTERRE, *en robin.*

Le poëme, en première instance,
A perdu son procès tout net.
De le mettre à néant on a sagement fait,
Et je confirme la sentence.
En outre, non content du quart qu'on a soustrait,
Je condamne le tout par arrêt authentique;
Et j'enjoins, sans délais, au Théâtre lyrique
De supprimer à cet effet
Les paroles tout à fait,
Et ne chanter que la musique.

LE BADINAGE.

On reconnaît la robe à ce ton emphatique.

LE PARTERRE, *en Gascon.*

Pour moi, jé mé rends toujours là,
Juste à la fin dé l'opéra.
Pst, lé gaillard avec sa rédingote
Sé glisse comme un bent coulis.
J'arribe à temps et j'escamote
Lé rossignol chanté par un gosier exquis,
Abec les pas que si bien nous tricote
L'aimable danseuse qui saute
Presqu'aussi bien qu'un homme du pays.
J'enlèbe ainsi lé plus beau du spectacle,
Sans qu'il m'en coûte encor ni d'argent, ni d'ennui.
Hein! ne troubez-bous pas, ou jé meure aujourd'hui,
Qué lé garçon fait à miracle,
Et qu'on né peut agir plus sagément qué lui?

LE BADINAGE.
On devine d'abord l'auteur de cet oracle,
Et sans attendre ici que je nomme son nom,
Chacun dit avant moi, c'est le public gascon.
LE PARTERRE, *en commis subalterne.*
Je sors fort mécontent de cette comédie.
Tout supputé dans mon génie,
L'Opéra, ventrebleu, nous prend pour des zéros,
De nous tirer de nos bureaux
Pour nous donner semblable rapsodie.
J'ai la tête cassée et l'oreille assourdie
D'entendre sans raison tonner à tout propos;
Et la salle est empuantie
Par l'odeur des pétards qu'allument des nigauds,
D'un bras fort maladroit, dans les vilains naseaux
Du monstre affreux que combat Aricie,
Et que Corneille a peint si galamment,
Dans Alexandre, ou dans Iphigénie;
Je ne sais dans lequel des deux précisément.
J'en ai fait la lecture, étant petit enfant.
D'une peinture si jolie
J'ai retenu ces deux vers seulement :

Son front large est armé d'écailles jaunissantes;
Tout son corps est couvert de cornes menaçantes.

LE BADINAGE.
Oh! du plus rustre des commis
Qui soient dans les aides blottis,
Voilà les quiproquos et l'ignorance crasse.
LE PARTERRE, *contrefaisant l'abbé.*
J'oubliais le meilleur. Un petit mot, de grâce.
Je reviens aux enfers. L'oracle qu'on y rend
Me paraît d'un naïf frappant,
(S'interrompant en marchand.)
Et digne de risée........ Et digne de risée!
Songez, monsieur l'abbé, qu'il prédit à Thésée
Qu'il va trouver l'enfer chez lui.
Cette prédiction se trouve véritable :
En y trouvant sa femme, il y trouve le diable.
(Il rit en abbé.)
Cela sent la boutique et son homme établi,
Hi, hi....
(En marchand, contrefaisant l'abbé.)
Hi, hi! Pourquoi ricanez-vous ainsi?
Vous trouveriez l'oracle incontestable,
Si vous aviez une femme aujourd'hui.
(En abbé.)
Monsieur le trafiquant, la vôtre est-elle aimable?
(En Gascon.)
Abec tout lé respect qué jé dois au rabat,
Bous abez tort, moussu l'abbat,
Aux dépens du marchand dé faire l'agréable.
C'est dé tout l'opéra l'endroit lé plus passable,
Cela fait épigramme ou jé né suis qu'un fat.
(En auteur.)
Ciel! peut-on soutenir un oracle exécrable?
(En petit-maître.)
Monse l'auteur, n'en soyez pas surpris,
Sans doute le marchand fait crédit au cousis.
(En commis.)
Je n'en sais rien, monsieur le petit-maître,
Je suis toujours de leur avis.
L'oracle est aussi clair que trois et trois font six.
(En avocat.)
C'est à moi de parler, que je fasse ma charge;
Place au barreau! place, petit commis!
(En Gascon.)
Mais, moussu l'abocat, bous m'écrasez, sandis.
Botre éloquence m'est à charge.
LE BADINAGE.
Tous parlent à la fois.
LE PARTERRE, *en avocat.*
La cour veut être au large.
(En Gascon.)
Ellé casse l'oracle; et jé lé rétablis.
(En cohue.)
J'attaque, je défends, je siffle, j'applaudis,
Je proscris, je fais grâce,
Je m'obstine, je me dédis,
J'ajoute, je supprime. Et moi, je fais main-basse.
(Il tousse, il crache, il se mouche.)
(En fausset.)
Paix, les moucheurs, paix donc! l'endroit est des plus [beaux.
(En basse taille).
Il est des plus mauvais. Silence, les courtauds!
LE BADINAGE.
Ah! seigneur, quel chaos! et quel désordre extrême!
Qui fait naître chez vous ces contradictions?
LE PARTERRE, *d'un air calme.*
Paix! Ce n'est rien. Je suis en prise avec moi-même :
Nous avons tous les jours ces altercations.
Je vais les apaiser sans tarder davantage.
Je n'ai fait éclater ce choc d'opinions,
Que pour faire briller avec plus d'avantage
Mes dernières décisions;
Tel que l'astre du jour, qui fait, après l'orage,
Avec plus de splendeur paraître ses rayons.
LE BADINAGE.
Le calme est revenu. Que dira-t-il? Voyons.
LE PARTERRE, *en public indulgent.*
Juge sans passion, indulgent sans faiblesse,
Au spectacle toujours je cherche le plaisir.
Je ne siffle jamais ni l'acteur, ni la pièce :
Et si je fais du bruit, c'est pour les applaudir.
Toujours porté vers la clémence,
Je sais borner mon éloquence
A saisir et louer les endroits les plus beaux,
Et ce n'est que par mon silence
Que je critique les défauts.
On a remis Issé, ma joie en est extrême.
J'éprouve l'embarras charmant
De ne savoir à tout moment
Qui je dois approuver le plus, ou le poëme,
Ou la musique, ou l'actrice que j'aime.
LE BADINAGE.
Il ne siffle jamais la pièce, ni l'acteur!
Ah! de tous les publics c'est pour nous le meilleur.
La bonne pâte de parterre!
Vers lui toujours mon goût me portera,
Et je m'en tiens à celui-là.
Pour nous prouver votre humeur débonnaire,
Faites, seigneur, un accord avec nous.
LE PARTERRE.
Et quel accord?
LE BADINAGE.
Ayez pour cette comédie
Cette indulgence extrême et cet esprit si doux
Que vous avez pour celle d'Italie.
Notre faiblesse égale leur besoin;
Et nous vous promettons de redoubler de soin,
Et de la surpasser en ardeur de vous plaire.
Le Badinage est Français comme vous :
Que cette gloire, et si grande, et si chère,
Vous porte, en dépit des jaloux,
A faire autant pour lui que pour une étrangère.
LE PARTERRE.
Pour vous je suis prêt à tout faire;
Mais à condition que, pendant ce temps-là,
Toujours le Badinage ici m'amusera.
LE BADINAGE.
Cela dépend...
LE PARTERRE.
De qui?
LE BADINAGE.
Mais de votre présence
Chaque fois qu'on l'affichera,
Venez le voir en affluence,
Et jamais il n'y manquera;
Mais soyez bien exact à lui rendre visite,
Car si vous y manquez deux ou trois jours de suite
Vous ne le verrez plus; crac, il disparaîtra.
LE PARTERRE.
J'y viendrai donc; comptez sur ma présence.
Pour signe de paix maintenant,
Recevez cet embrassement.
(Il embrasse le Badinage.)
Mon frère qui dit *bis*, je pense,
Ne serait pas fâché d'en avoir fait autant.
A propos de ce frère, il est bon, et pour cause,
Qu'il donne les mains à la chose;

Car je ne suis que son petit cadet.
Il a sur nous un ascendant parfait :
Ma volonté toujours est de faire la sienne.
Si vous voulez que la paix tienne,
Dites-lui qu'il ait la bonté
D'approuver à présent lui-même le traité.
(Il sort.)

LE BADINAGE, *au vrai parterre.*

Messieurs, du bon public prenez le caractère.
Vous gagnerez vous-même à paraître indulgents.
En nous ôtant la crainte, aux acteurs si contraire,
Vous augmenterez nos talents,
Et vos plaisirs en même temps.
Que notre état vous touche et vous engage
A souscrire ce soir à l'accord proposé.
Vous plaire est pour nous tous un difficile ouvrage;
Nous excuser vous est aisé.
Faites donc grâce au Badinage :
Qu'il obtienne votre suffrage.
Faire notre bonheur ne dépend que de vous.
(D'un ton tragique.)
Seigneur, dites un mot, et vous nous sauvez tous.

L'AMOUR ET LA FOLIE,

opéra comique en trois actes,

PAR DESFONTAINES,

Représenté pour la première fois par les comédiens Italiens ordinaires du roi, le mardi 5 mars 1782.

Personnages.

L'AMOUR.
LA FOLIE.
MERCURE, sous la figure du bailli.
LISETTE.
SUZETTE.
BASTIEN.
JULIEN.
BOBIE.
LUCAS.
LE BEDEAU.
JEUNES GARÇONS.
JEUNES FILLES.
VIEILLARDS.
VIEILLES.

La scène se passe au village.

ACTE I.

Le théâtre représente un bocage garni de lits de gazon, et parsemé d'arbres, sous lesquels Bastien et Julien sont assis au lever de la toile. L'un et l'autre jouent de la musette, et chantent l'air suivant.

SCÈNE I.

BASTIEN, JULIEN.

BASTIEN.

AIR : *C'est pour Lisette.*

C'est pour Lisette
Que ma musette
Va former des sons nouveaux.

Ensemble.

C'est pour { Suzette / Lisette }
Que ma musette
Va former des sons nouveaux.

BASTIEN.

Viens, cruelle,
Ma voix t'appelle
Sous ces ormeaux :
Ma brunette,
Tout répète
Dans le fond de ces coteaux :

Ensemble.

C'est pour, etc.

(Lucas arrive, reste dans le fond, et se moque d'eux.)

BASTIEN.

Ah! pourquoi vous défendre,
Objets charmants?
C'est au printemps
Que vos cœurs doivent se rendre.
Ecoutez,
Imitez
La sensible colombelle;
Chaque jour auprès d'elle
Nous faisons dire aux échos...

(On entend de loin un chœur de bergers, dont la voix se mêle à celle de Bastien et de Julien. Ils approchent peu à peu, et arrivent en jouant de la musette.)

BASTIEN, JULIEN, BERGERS.

C'est pour { Suzette / Nicette / Lisette / Juliette / Colette }
Que ma musette
Va former des sons nouveaux.

SCÈNE II.

BASTIEN, JULIEN, LUCAS, BERGERS.

LUCAS.

AIR : *J'voulions tout' vous dir' queuqu' chose.*

Eh ! morbleu, voulez-vous plaire?
Choisissez un autre ton
Ou bien renoncez à faire
Ta, la, la, la, la, la, la, etc.
La conquête d'un tendron.

BASTIEN.

AIR *champenois.*

Ailleurs, dit-on, les plus rebelles
Devancent l'âge de l'amour.

LUCAS.

Les vôtres dansent tout le jour,
Tout le jour faut danser comme elles.
Pour triompher de leurs appas,
Il n'est besoin que d'un faux pas.

BASTIEN. Vous croyez?

LUCAS.

AIR : *Paissez, petits moutons.*

L'amour languit et meurt au sein de la tristesse.
Oui, dès que l'ennui
Se glisse chez lui,
Serviteur à son aimable ivresse.

BASTIEN.

Eh quoi ! pour être heureux, faut-il danser sans cesse?
C'est par mes désirs,
Mes brûlants soupirs,
Que je veux attendrir ma maîtresse.

LUCAS. L'amour languit, etc. | BERGERS. Eh, quoi ! pour être, etc.

L'AMOUR, *dans la coulisse.*

AIR : *Hélas! tu t'en vas.*

Ahi ! Ahi !

LUCAS. J'entends pleurer.

L'AMOUR.

Ahi, ahi, ahi...
On me gronde, on me chasse,
C'est bien inhumain.

LUCAS. Savoir.

(L'amour paraît déguisé en marchand, et chargé d'un panier rempli de flacons.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'AMOUR.

L'AMOUR.

Suite de l'air.

Ahi, ahi, ahi, ahi, ahi...
Quel destin !
Quel chagrin !

LUCAS.

AIR : *De la bonne aventure.*

Si quelqu'un, mon cher enfant,
Vous a fait injure,
Contez-nous votre tourment...

L'AMOUR.

Ce mot me rassure...
Mais hélas !

CHOEUR.

Il faut parler,
On pourra vous consoler.

L'AMOUR.

La bonne aventure!
O gué !

CHOEUR.

La bonne aventure.

LUCAS.

AIR : *Pour vous, Philis, j'aurais dessein.*

Vous avez l'œil vif et fripon.

L'AMOUR.

Et mon cœur est dans la détresse.

LUCAS.

Votre douleur nous intéresse,
Parlez, comment vous nomme-t-on?...
Vous hésitez !... point de mystère,
A l'instant même, instruisez-nous.

L'AMOUR.

Si je le dis, qu'allez-vous faire?
Si je me tais, que direz-vous?

BASTIEN. Sa réponse est suspecte.

LUCAS.

AIR : *Du serin qui te fait envie.*

Vous vous plaignez que l'on vous chasse ;
Méritez-vous ce traitement?

L'AMOUR.

Pour quelques tours de passe-passe
Doit-on subir ce châtiment ?

LUCAS.

Par de tendres espiégleries
Aimez-vous à vous signaler ?
Nos filles sont assez jolies,
Et vous aurez à qui parler.

BERGERS. Paix donc !

LUCAS.

Et vous aurez à qui parler.

L'AMOUR.

AIR : *Pour un maudit péché.*

Au fond de ce séjour
Je viens à la sourdine,
Et je veux, à mon tour,
Y régner sans retour.

LUCAS.

Eh mais!... à votre mine,...
C'est clair comme le jour,
Et sans peine on devine
L'Amour.

JEUNES GARÇONS.

Quoi ! c'est vous !
Quoi ! c'est vous !
Eh vite, servez-nous.

LUCAS.

AIR : *Tu croyais en aimant Colette.*

Mais vot' parure est singulière...

L'AMOUR.

Selon mes vœux, mes intérêts,
Soit ici-bas, soit à Cythère,
Je change mon âge et mes traits.

AIR : *Du vaudeville de Florine.*

La Folie, au gré de vos filles,
Me prive ici de tous mes droits;
Les plus jeunes, les plus gentilles,
Ne reconnaissent que ses lois.
Mais, dès ce soir, j'ose le dire,
Mon pouvoir sera rétabli ;
Et, si l'on m'ose contredire,
J'enflammerai jusqu'au bailli.

LUCAS, JEUNES GARÇONS.

Ah ! qu' c'est bien fait !
Ah ! qu' c'est bien fait!

L'AMOUR. Je n'ai ni flèches ni carquois, et c'est avec d'autres armes que je veux réduire vos inhumaines.

LUCAS.

AIR : *Lizon dormait sur la verte fougère.*

Votre projet
Me ravit et m'enchante ;
Mais en effet,
Ce panier me tourmente :
Parlez, je suis discret.

BERGERS.

Au fait.

L'AMOUR.

Au fait?

Ensemble.

BERGERS. | L'AMOUR.
Apprenez-nous votre secret. | Je vais vous dire mon secret.

(On lui aide à se débarrasser de son panier.)

L'AMOUR. Si j'avais paru sous mon habit ordinaire, vos maîtresses m'auraient reconnu, et la Folie l'aurait emporté.

LUCAS, *prenant un bouteille dans le panier.* A coup sûr. (*Il lit.*) « Eau de beauté ? »

L'AMOUR. Justement.

LUCAS. J'en retiens une bouteille pour ma femme.

BERGERS.

AIR : *Ç'a n' dur'ra pas toujours.*

Le teint de nos maîtresses
N'a pas besoin d'atours:
Jamais à vos finesses
Leur fraîcheur n'a recours.

L'AMOUR, LUCAS.

Ça n'dur'ra pas toujours, etc.

L'AMOUR, *prenant une autre bouteille.* « Eau de sagesse. »

LUCAS. En vendez-vous beaucoup?

L'AMOUR. Une cuillerée tous les dix ans.

LUCAS. On s'en aperçoit.

L'AMOUR, *prenant une autre bouteille.* « Eau calmante. »

LUCAS. Quelle est sa vertu ?

L'AMOUR.

AIR : *Ah! Colin, je serai cruelle.*

Des rosiers que ma main cultive
Elle devait arrêter les progrès;
Mais, ma foi, leur sève trop vive
Trompe mes soins, dérange mes projets.
Et la rose, avant la saison,
Se presse d'ouvrir,
Se hâte d'offrir,
Se presse d'ouvrir
Son bouton.

BASTIEN.

AIR : *En mariage, ma mère.*

A l'objet qui m'intéresse
Cachez bien cette liqueur.
Plus je veux toucher son cœur,
Fixer son ardeur,
Fléchir sa rigueur,
Plus il brave ma tendresse.

BERGERS.

Il est lent, si lent, si lent, si lent,
Qu'il faut nous faire présent,
Vraiment,
D'un topique différent.

L'AMOUR, *prenant une bouteille.* J'ai ce qu'il vous faut.

BERGERS. Voyons, voyons!

L'AMOUR. Et je ne l'emploie que dans les cas extraordinaires.

BASTIEN, *lisant :* « Préservatif contre l'amour !... » Vous vous trompez.

L'AMOUR. Eh! point du tout; c'est pour mieux les attraper.

JULIEN. Bon!

LUCAS.

AIR : *Paris est au roi.*

Je suis curieux...

L'AMOUR.

C'est du merveilleux.

LUCAS.

Poursuivez...

L'AMOUR.

Mais jurez
Que vous vous tairez.

LUCAS, BERGERS.

Oui, nous nous tairons,
Nous vous le jurons.

L'AMOUR.

Souvenez-vous en bien,
C'est pour votre bien.
Ma recette
Est parfaite;
Et dès qu'une fille en prend,
Son œil brille,
Son cœur grille
D'avoir un amant
Alerte et fringant;
De le caresser,
Puis de l'embrasser.

LUCAS, BERGERS.

Comment ! de l'embrasser !

L'AMOUR.

Oui, de l'embrasser.

LUCAS, BERGERS.

Ah ! quel élixir !

L'AMOUR.

Il va vous servir...;
Mais...

LUCAS, BERGERS.

Nous nous tairons,
Nous vous le jurons.

LUCAS. Quoi! vous parlez sérieusement; et drès qu'une fille en a bu?...

L'AMOUR. Elle a une envie, une fureur d'embrasser, à laquelle il lui est impossible de résister.

AIR : *Ah! maman, je l'ai échappé belle!*

C'est ainsi que j'attrape une belle...

LUCAS.

Oh ! le fin matois !...

L'AMOUR.

En tapinois
J'entre chez elle :
Le coup part, on me cherche querelle;
Mais le cœur sourit,
Et bientôt j'en fais mon profit.

JULIEN.

Quand on a le cœur de sa bergère,
De quelle façon
Achève-t-on
De lui complaire?

L'AMOUR.

Nigaud, la belle demande à faire !
Le désir est là,
Prends-le pour maître, il t'instruira.

JULIEN.

Sans délai, terminez notre affaire;
On dit que souvent
On perd l'instant,
Quand on diffère.

BERGERS.

Sans délai, terminez notre affaire,
Car je suis pressé,
Mais très-pressé
D'être embrassé.

L'AMOUR.

AIR : *Des fleurettes.*

C'est ici que vos belles
S'enflammeront pour vous.

BASTIEN.

Que nous recevrons d'elles
Les baisers les plus doux.

JULIEN.

Nous allons, en sentinelle,
Attendre ces baisers-là.

LUCAS.

Lorsque l'on commencera,
Que l'on m'appelle.

BASTIEN, *à l'Amour.*

AIR : *Mes enfants, après la pluie.*

S'il le faut, doublez la dose
De cet anodin fripon.

LUCAS.

Si j'étais chargé de la chose,

Ah ! comme il y ferait bon !

L'AMOUR.	BERGERS.
Non, non,	Non, non,
Plus de pardon,	Plus de pardon,
Je saurai doubler la dose,	Doublez, redoublez la dose.
Non, non,	Non, non.
Plus de pardon,	Plus de pardon,
J'emploierai tout le flacon.	Employez tout le flacon.

JEUNES FILLES, *dans la coulisse.*

AIR : *Eh! gai, gai,* etc.

Eh ! gai, gai, gai, légères
Bergères,
Nuit et jour
Nargue de l'amour.

LUCAS. Les voici.

L'AMOUR. Eh ! vite, aidez-moi à cacher mon panier.

BASTIEN. Vous reviendrez ?

L'AMOUR. Quand j'aurai fait ma ronde ; ma is à condition que vous préparerez mon triomphe, et que jusqu'à mon retour vous vous amuserez à leurs dépens.

JEUNES GARÇONS. C'est dit.

LUCAS. Et j' vais commencer.

(Ils prennent le panier de l'Amour, et sortent avec lui. Lisette et Suzette arrivent à la tête des jeunes filles.)

SCÈNE IV.

LISETTE, SUZETTE, LUCAS, JEUNES FILLES.

JEUNES FILLES.

Eh ! gai, gai, gai, légères
Bergères,
Nuit et jour
Nargue de l'amour.

LUCAS. Vous avez raison.

SUZETTE, *à Lisette.* Tu nous a promis une ronde.

LUCAS. Pardi ! j'en sais une toute nouvelle, et j' vais vous la chanter.

JEUNES FILLES, *se prenant par la main.* Volontiers.

LUCAS.

AIR : *Un matin que gros René.*

Aimez-vous, mamzell' Suzon,
Le son d'la musette ?
Nous allons, à l'unisson,
Dir' la chansonnette...
Pardin' ça rend le cœur gai,
Prenez vot' musette, ô gué !
Prenez vot' musette.

JEUNES FILLES.

Prenez, etc.

LUCAS.

En pareil cas, stapendant,
Faut que l'on finance ;
Mais en baisers, ça s'entend,
Et j' donne quittance...
Si monsieur craint d'êt' triché,
Je paierai d'avance, ô gué !
Je paierai d'avance.

JEUNES FILLES.

Je paierai, etc.

LUCAS.

Mamzell', ça n'est pas de r'fus,
Et j' prends un à-compte.
Déjà Suzon ne sait plus
A combien ça s' monte.
Des plaisirs qu'on a d' moitié
Est-c' que l'on tient compte, ô gué !
Est-c' que l'on tient compte ?

JEUNES FILLES.

Est-c' que, etc.

LUCAS.

Mais voilà que la chanson
Plaît à la poulette :
Par ainsi, répond Simon,
Faut que j' la répète...
Si ça s' peut, bien obligé,
R'prenez vot' musette, ô gué !
R'prenez vot' musette.

JEUNES FILLES.

R'prenez, etc.

LUCAS.

On dirait qu' vous êtes las?...
C'est ben vrai, ma reine.
Dame, on n'accompagne pas
Des airs par douzaine.
Quand on a par trop soufflé
On manque d'haleine, ô gué !
On manque d'haleine.

JEUNES FILLES.

Quand on a, etc.

LISETTE.

AIR *languedocien.*

Pour entendre la musette,
Bien folle qui payera.
Jamais son mal ne nous prendra.

LUCAS, *s'en allant.*

Eh ! chut, chut, chut, mamzelle Lisette,
Eh ! chut, chut, chut, Bastien vous dira ça.

(Lucas sort, l'Amour arrive.)

LISETTE. Bastien me dira ça !...

JEUNES GARÇONS, *dans la coulisse.*

Eh ! gai, gai, gai, légères
Bergères,
Nuit et jour
Nargue de l'amour.

LISETTE, SUZETTE. Ho ! ho !

(Elles restent confondues à la vue des jeunes garçons qui viennent danser en rond sur le coteau. Lucas s'arrête et monte sur un lit de gazon, d'où il les excite les uns contre les autres.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, BASTIEN, JULIEN, JEUNES GARÇONS.

BASTIEN.

AIR : *Foin de Louison.*

Rions, dansons, et foin du chagrin
Que donne la tendresse !
Vive le vin !
Le jus du raisin
Vaut mieux qu'une maîtresse.
Sécher pour Lison,
Gémir pour Suzon,
Ça n'a ni rime ni raison.
N'ayons qu'un refrain,
Et l' verre à la main,
Gobergeons-nous d' l'enfant malin.

(Lisette et Suzette, piquées, rassemblent les jeunes filles, avec lesquelles elles dansent sur la reprise de l'air, ainsi que les jeunes garçons.)

LUCAS, JEUNES FILLES, JEUNES GARÇONS.

Vive le vin, etc.

(Après ce couplet, les jeunes filles se partagent en deux files : Suzette d'un côté, Lisette de l'autre.)

SUZETTE.

Même air.

Certain renard,
D'un œil égrillard,
En guettait une grappe :
Il vient, il va,
Grimpe ici, monte là,
Et jamais i' n' l'attrape.
Oui, c'est du chass'las,
Disait-il tout bas ;
Mais il est vert, et j' n'en veux pas.
J'en connais ici
Qui, tout comme lui,
Vous font semblant d'en faire fi.

(Pendant ce couplet, les jeunes garçons se rangent en file, et dansent en se tenant par les mains. Les jeunes filles en font autant, et s'en vont sur la reprise de l'air : les garçons les suivent.)

LUCAS.

Le r' nard est fin,
Et l'amour malin
Le f'ra mordre à la grappe.

JEUNES GARÇONS.	LUCAS.	JEUNES FILLES.
Vive le vin, etc.	Le r'nard est fin, etc.	Non, le renard, etc.

ACTE II.

SCÈNE I.

BASTIEN, JEUNES GARÇONS.

AIR : *Morgué! Catau, que t'es farouche!*

Ah! comme elles sont en colère!

BASTIEN.

C'en est assez, et, pour bien faire,
Il faut attendre son retour.

JULIEN, *traversant le coteau.*

Vite et tôt, je l' vois dans l' bocage.

JEUNES GARÇONS.

Ah! nous te suivons...

(Ils sortent : Lisette arrive suivie de Suzette et des jeunes filles.)

LISETTE.

Suite de l'air.

Bon voyage...
Mais chacun, chacun à son tour.

SCÈNE II.

LISETTE, SUZETTE, JEUNES FILLES.

JEUNES FILLES.

Fin de l'air : *Toujours maman me gronde en vain.*

Comment, comment, comment faire
Pour les punir?
Les haïr, les haïr,
C'est trop peu ma chère.

SUZETTE.

AIR : *C'est la blonde la plus gentille.*

De leur gaieté, de leur outrage,
Pourquoi garder le souvenir?
S'ils ont tenu ce beau langage...

LISETTE.

Nous n'aurions pas dû le souffrir.

SUZETTE.

N'aimons jamais que le plaisir;
C'est l' vrai moyen de les punir.

JEUNES FILLES. Suzette a raison.
N'aimons jamais, etc.

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'AMOUR.

L'AMOUR.

AIR : *Jupin, dès le matin.*

Voulez-vous acheter...

JEUNES FILLES. Ah!...

L'AMOUR.

J'ai, sans me vanter,
De quoi vous contenter.

JEUNES FILLES.

Avancez.

L'AMOUR.

Voyez, choisissez,
Plus vous en prendrez,
Plus vous me flatterez.
Quintessence d'œillet
Et de muguet,
Alcali superfin,
Poudre au jasmin.

JEUNES FILLES.

Après...

L'AMOUR.

Eau de beauté...

JEUNES FILLES.

En vérité?

L'AMOUR.

De tous côtés j'en ai débité.
Excellentes odeurs...

LISETTE.

Sentez nos fleurs...

L'AMOUR.

Mais...

JEUNES FILLES.

Gardez vos paquets
Et vos secrets,
Nous voulons des attraits
Dont la nature fasse les frais.

(Pendant cet air, les jeunes filles ont examiné différentes fioles, et Suzette en garde une qui lui est tombée sous la main.)

SUZETTE, *à Lisette.*

AIR : *Babet m'a su charmer.*

Comme toi, je dis non,
Mais, ma chère Lisette,
Regarde ce flacon,
Et lis-en l'étiquette.

LISETTE, *lisant.* « Préservatif contre l'amour. »

L'AMOUR.

Rendez, rendez-moi...

LISETTE.

Mais, monsieur, pourquoi?

L'AMOUR, *la prenant.*

Rendez-moi ma recette.
Vous causeriez trop de tourments;
Et quand on a vos agréments,
Au dieu d'amour, dans son printemps,
On doit payer sa dette.

(L'Amour veut resserrer son flacon.)

LISETTE. Mais, encore une fois, pour son argent on est libre.

L'AMOUR. C'est juste.

LISETTE. Crois-tu qu'un petit verre nous fasse mal?

SUZETTE. Je ne crois pas.

LISETTE. Et quand on en a bu, on n'aime jamais?

L'AMOUR. Jamais.

LISETTE. Et ça empêche-t-il d'être aimée?

L'AMOUR. Au contraire.

LES JEUNES FILLES.

AIR : *Pour la baronne.*

Il faut en boire.

L'AMOUR.

De quoi peut-il vous préserver?

LISETTE.

Mon cœur est sûr de la victoire...
Mais un malheur peut arriver...

LES JEUNES FILLES.

Il faut en boire.

L'AMOUR. Etes-vous décidées?

LES JEUNES FILLES. Très-décidées.

(L'Amour prend des tasses dans son panier, les remplit et les donne aux jeunes filles.)

LISETTE, *à Suzette.* D' la fermeté.

SUZETTE. J' n'en manque pas.

JEUNES FILLES, *à l'Amour.* A vot' santé.

L'AMOUR. Bien obligé.

JEUNES FILLES, *l'une à l'autre.* A la tienne.

(Bastien, Julien et les autres bergers sont arrivés depuis un moment; l'Amour leur fait signe de se contenir.)

LISETTE, *à l'Amour, après avoir bu.*

AIR : *Si Mathurin dessus l'herbette.*

Quelle gaieté, quelle allégresse!
Quand nous reverrons nos galants,
Braver l'Amour et son adresse!

SUZETTE.
Ah ! c'est jouir de deux printemps.
LISETTE.
On n'a qu'un cœur, et sans mystère
Chaque fillette perd le sien.
Quelques efforts qu'on puisse faire,
Je garderai toujours le mien.
JEUNES FILLES.
Quelques efforts, etc.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BASTIEN, JULIEN, BERGERS.

LISETTE.
AIR : *Finissez donc, Mamzell' Fanchon.*

Mais ç'a m' fait au dedans de moi,
Ça me fait tique,
Ça m' fait taque,
JEUNES FILLES.
Oh ! ç'a m' fait au dedans de moi
Tique, taque, comme à toi.
LISETTE.
Je sens qu' mon esprit
Se trouble...
SUZETTE.
Ça redouble...
L'AMOUR, *aux bergers.*
Tout est dit.
LISETTE, SUZETTE.
Mais c'est un plaisir !
D'où peut-il venir ?
JEUNES FILLES.
Oh ! ça m' fait au dedans de moi,
Ça m' fait tique,
Ça m' fait taque ;
Oh ! ça m' fait, au dedans de moi
Tique, taque, comme à toi.
AIR : *Ne m'entendez-vous pas ?*
Mais... ne m'entends-tu pas ?
BASTIEN, JULIEN, BERGERS.
J'ai peine à te comprendre...
LISETTE, SUZETTE, JEUNES FILLES.
Le gage le plus tendre...
BASTIEN, JULIEN, BERGERS.
Quel est ce gage ?
LISETTE, SUZETTE, JEUNES FILLES.
Hélas !
Mais ne m'entends-tu pas ?
LISETTE, SUZETTE.
AIR : *Lorsque j'ai mon tablier blanc.*
Faut-il donc te le demander ?
BASTIEN, JULIEN.
Eh bien !... eh bien !... il faut céder...
(Elles donnent un baiser à leurs amants : les jeunes filles en font autant.)
LUCAS, *de loin.*
Appuyez,... leur affaire est faite.
Gai, tourlourette.
LISETTE.
Mais je ne saurais concevoir !
BASTIEN, JULIEN, BERGERS.
L'Amour couronne notre espoir.
LISETTE, SUZETTE, JEUNES FILLES.
Quoi ! l'Amour !...
(En donnant un second baiser.)
Notre affaire est faite.
CHOEUR.
Gai, tourlourette.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LUCAS.

LISETTE, *à l'Amour.*
AIR : *V'là c' que c'est d'aller aux bois.*
Ainsi vous v'nez en tapinois...
L'AMOUR, LUCAS, BERGERS.
V'là c' que c'est d'aller au bois.
LISETTE, SUZETTE, JEUNES FILLES, *à l'Amour.*
Votre élixir est trop sournois.
BERGERS, *à leurs maîtresses.*
En s'rais-tu colère ?...
LISETTE, SUZETTE, JEUNES FILLES.
C'est tout au contraire :
Et pour jamais j'ai fait mon choix.
CHOEUR.
V'là c' que c'est d'aller au bois.
LUCAS. Les vieilles !... adieu le reste de la bouteille.
L'AMOUR. Bon !
LUCAS. Et ma femme est à leur tête ! cachons-nous.
(Bobie et les vieilles arrivent, chacune avec une tasse à la main.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BOBIE, LES VIEILLES.

BOBIE, *à l'Amour.*
AIR : *Des fraises.*
Dans ces lieux, mon cher enfant,
J'étais en embuscade...
L'AMOUR.
J'entends, et dans ce moment...
(Il en verse.)
VIEILLES.
Vite et tôt versez-nous-en
Rasade, rasade, rasade.
(Elles boivent.)
BOBIE.
Même air.
Ah ! que ce breuvage est doux !...
VIEILLES.
Déjà mon cœur s'agite...
(Aux bergers qu'elles veulent embrasser.)
Mes amis..., approchez-vous...,
Prenez..., prenez..., prenez tous...
BERGERS.
La fuite, la fuite, la fuite.
(Ils se sauvent, et les bergères les suivent. Bastien et Julien se cachent derrière Lisette et Suzette.)
VIEILLES.
(A l'Amour.)
Comment donc ? Et toi, méchant !...
Tu ris de mon martyre !
Nous les joindrons à l'instant...
Mais, hélas ! en attendant,
J'expire, j'expire, j'expire.
(Elles s'en vont.)
LUCAS.
Oh ! parbleu ! ma chère femme !...
BOBIE, *revenant sur ses pas.*
C'est toi !... tu payeras pour les autres.
LUCAS. Je m' sauve.
VIEILLES.
Nous les joindrons à l'instant ;
Mais, hélas ! en attendant,
J'expire, j'expire, j'expire.

SCÈNE VII.

L'AMOUR, LISETTE, SUZETTE, BASTIEN, JULIEN.

AIR : *Colin, sur un vert gazon.*

LES AMANTS.	L'AMOUR.
Parfois, sur le vert gazon,	Parfois, sur le vert gazon,
Revenez nous faire la leçon.	Je viendrai vous faire la leçon.
Non, non,	Non, non,
Ne nous retirez jamais	Vous ne languirez jamais
Vos charmants bienfaits.	Après mes bienfaits.
Heureux	Heureux
De nos feux,	De vos feux,
Prenons pour modèle	Prenez pour modèle
La tourterelle.	La tourterelle.
L'aveu de nos parents	L'aveu de vos parents
Va finir vos tourments,	Va finir vos tourments,
Et nos moindres désirs	Et vos moindres désirs
Vont être des plaisirs.	Vont être des plaisirs.

(La Folie arrive en secouant sa marotte. Lisette et Suzette se mettent devant Bastien et Julien qui cachent l'Amour.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA FOLIE.

LA FOLIE.

AIR *languedocien.*

Je règne dans vos forêts;
Célébrez-y ma marotte :
Je règne dans vos forêts,
Célébrez-y mes attraits.
De l'instant que je parais,
On arbore la calotte;
De l'instant que je parais...,
Salut aux fous que je fais.
Je ris du sage
Qui dit :
On perd l'esprit.
Mais un beau jour,
A ma cour
Il fait séjour.
Sans effort et sans art;
Par un seul regard
J'engage.
J'ai dans tous les cantons
Mes petites maisons.

LES QUATRE AMANTS.

Parfois, sur le vert gazon,
Il viendra, etc.

LA FOLIE.

AIR : *Margot, Margot*, etc.

Mais, comment?
D'où vient donc ce changement?
Quoi! de la fadeur!
De la langueur?
L'Amour a paru;
L'auriez-vous reçu?

L'AMOUR.

Ah! vraiment,
Vous avez du jugement,
Du discernement,
J'en suis content.

LA FOLIE.

Ah! c'est lui!...

L'AMOUR.

Oui, c'est moi.

LA FOLIE.

Mais, prétends-tu me faire la loi?
Je règne dans ce séjour
Sans retour.
Pour jamais retourne dans les cieux;
Va chercher loin de ces lieux
Les Ris, les Jeux,
Qui d'ennui font bâiller les dieux...
(Aux bergères.)
Eh bien!.. eh bien! Mais je veux sans courroux,
Je veux lui faire voir les droits que j'ai sur vous.
Venez, venez, quittez cet enjôleur,
Il ne sait pas où loge le bonheur.

L'AMOUR, LA FOLIE.

Redoutez, oubliez ses appas;
Le chagrin qui me fuit accompagne ses pas.
Le plaisir qui me suit n'est jamais sur ses pas.

LISETTE, SUZETTE.

Non, c'en est fait,
Et, sans regret,
Pour nos amants
Vrais et constants,
Nous quittons la Folie.

LA FOLIE, *à l'Amour.*

Le trait est touchant,
Et ton orgueil est triomphant;
Mais ma gaieté te poursuivra,
Te confondra,
Et, grâce à moi, tout l'univers
Cessera de porter tes fers.

LES QUATRE AMANTS.	L'AMOUR.
Bouteille, bouteille chérie,	Fillette, fillette jolie,
Non, non, de la vie, [fait.	Songez pour la vie, [fait.
Je n'oublierai le bien que tu m'as	Songez au bien que l'amour vous a
Parmi nous l'hymen est fidèle,	Parmi vous l'hymen est fidèle,
Sa voix nous appelle,	Sa voix vous appelle,
Et ce dieu discret	Et ce dieu discret
Tient ce qu'il promet.	Tient ce qu'il promet.

LA FOLIE.

AIR : *Une jeune fillette.*

Renvoyons en cadence
Cet honnête fripon :
Un siècle de constance
Vaut-il un rigaudon?
Non, non;
Au son du tambourin,
Soudain,
Que l'on se mette en danse.
Vous ne répondez rien...
Fort bien.
L'Amour baisse les yeux,
De mieux en mieux.
L'Ennui vous tend les bras.
Hélas!
Que l'Amour a d'appas!
(Les jeunes garçons et les jeunes filles paraissent sur le coteau.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JEUNES GARÇONS, JEUNES FILLES.

JEUNES GARÇONS, JEUNES FILLES.

AIR : *Sans l'amour*, etc.

Sans l'Amour et sans ses charmes,
Tout languit dans l'univers :
Sans l'Amour, etc.

LA FOLIE, *à l'Amour.*

AIR *languedocien.*

Et tu crois, dans ces hameaux,
T'emparer de ma puissance?

L'AMOUR.

Malgré vous et vos propos,
J'y fais des sujets nouveaux.

LA FOLIE, *en riant.*

Viens, suis-moi; c'est en champ clos
Que j'en veux tirer vengeance.

LA FOLIE.	L'AMOUR.
Viens, suis-moi; c'est en champ clos	Je vous suis; c'est en champ clos
Que j'amuse mes rivaux.	Que j'exerce mes rivaux.

JEUNES GARÇONS, JEUNES FILLES, *à l'Amour.*

Qu'allez-vous faire?
Mon cœur
Bat de frayeur.
(A la Folie.)
Ah! laissez-nous.

L'AMOUR, *aux bergers.*

Calmez-vous.

LA FOLIE, *aux bergers.*

Point de courroux.
Par son petit jargon
L'Amour a le don
De plaire;
Mais il faut l'essayer
En combat singulier.

L'AMOUR, *à la Folie.*

AIR : *J'aime le mot pour rire.*

En tête-à-tête, croyez-moi,
Jamais on ne m'a fait la loi.

LA FOLIE.

Cela vous plaît à dire.

LES QUATRE AMANTS.

Cessez...

LA FOLIE.

Vous tremblez pour l'Amour...
Je vous promets à mon retour,
Le petit mot pour rire.

JEUNES GARÇONS, JEUNES FILLES.

Le triste mot, etc.

LA FOLIE, *à l'Amour.*

Même air.

Dans l'art de l'escrime, vraiment,

Mars instruisit votre maman...

LES QUATRE AMANTS.

Malgré moi, je soupire.

LA FOLIE, *aux bergers.*

Voyons si son fils en tiendra,
Si dans le cartel il aura
Le petit mot pour rire.

L'AMOUR, LA FOLIE.	JEUNES GARÇONS, JEUNES FILLES.
Voyons si / Croyez que } son fils en tiendra, Que dans / Si dans } le cartel il aura Le petit mot pour rire.	Dans vos défis, dans vos débats, Hélas! hélas! je ne vois pas Le petit mot pour rire.

ACTE III.

SCÈNE I.

LISETTE, SUZETTE, BOBIE, UNE JEUNE FILLE.

BOBIE.

AIR : *De mes moutons le nombre augmente.*

Mais à quoi bon cette tristesse?
Un dieu vaut bien une déesse.
Je gage même, et l'on verra
Que votre ami l'emportera.
A l'Amour qui donne la vie,
Le jour ne saurait être ôté.

JEUNES FILLES.

Ah! ce combat, mère Bobie,
Ne peut-il pas affaiblir sa santé?

BOBIE.

Elle ne l'est déjà que trop,
Depuis longtemps j'en fais l'épreuve.

LISETTE, *à Suzette.*

On la devine à demi-mot,
Et sa jeunesse en est la preuve.

BOBIE.

Cependant, je m'en aperçois,
Auprès de vous l'ingrat s'anime;
Et chaque fois que je le vois,
Il me dit qu'il est au régime.

BERGERS, *dans la coulisse.*

AIR : *Des pendus.*

Ah! quel malheur!

BOBIE, JEUNES FILLES.

Qu'ai-je entendu!

SCÈNE II.

LES MÊMES, BASTIEN, JULIEN, PIERROT.

LES TROIS BERGERS, *un mouchoir à la main.*

Nous en venons, nous l'avons vu;
L'Amour, sans casque et sans visière,
S'est présenté dans la carrière...
Et d'un seul coup... quel coup affreux!...

LISETTE. Je tremble.

SUZETTE. Je frémis.

UNE JEUNE FILLE. Je pâlis.

BOBIE. Je chancelle.

LES TROIS BERGERS.

Il a perdu... perdu les yeux.

LISETTE, SUZETTE, UNE JEUNE FILLE.

AIR : *Dans cette aimable solitude.*

Ah! que dira sa pauvre mère?
Que cherchait-il dans ce désert?
Il nous aborde, il sait nous plaire,
Et vous voyez tout ce qu'il perd.

LES TROIS BERGERS.	LES TROIS BERGÈRES.
Prends-moi pour guide; Ton cœur timide Peut désormais suivre mes pas. Désir m'éclaire, Et sa lumière Vaut bien les yeux qu'Amour n'a [pas.	C'était mon guide; Mon cœur timide Allait enfin suivre ses pas. Douleur amère! Hélas! que faire D'un conducteur qui n'y voit pas?

BOBIE. Voilà bien du train pour deux yeux de moins!

LISETTE. Comment!

BOBIE.

AIR : *On compterait les diamants.*

Vous pleureriez avec raison
Si vous aviez perdu les vôtres;
Mais, entre nous, ce beau garçon
Saura bien en retrouver d'autres.
Oui, nos yeux nous viennent de lui;
Et, puisqu'il a l'esprit d'en faire,
Ne peut-il pas, dès aujourd'hui,
S'en procurer une autre paire?

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA FOLIE.

LA FOLIE, *en riant.*

AIR : *Guillot près de sa Guillemette.*

Sur ma parole, je suis libre;
Mais le hameau veut me juger :
Voilà mon sort en équilibre,
De quel côté va-t-on pencher?
J'ai le bedeau pour adversaire,
Vous l'allez voir en long rabat;
Et contre lui, dans mon affaire,
Lucas sera mon avocat.

LISETTE.

Même air.

D'une manière bien cruelle
Vous nous contez cet accident.
Du pauvre enfant qui m'interpelle
J'ai pu hâter l'aveuglement;
Mais de ce mal fort ordinaire
Depuis longtemps il est atteint;
Et tout l'empire de Cythère
Est inondé de Quinze-Vingt.

(Sur l'air suivant, arrive l'Amour conduit par des vieillards et des vieilles. Il est précédé des jeunes gens qui portent chacun un tabouret, de Mercure en bailli, du bedeau et de Lucas.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, L'AMOUR, MERCURE, LUCAS, LE BEDEAU, BOBIE, VIEILLES, VIEILLARDS, BERGERS, BERGÈRES.

LA FOLIE.

AIR : *Sous un ormeau.*

Mais le voici.

CHOEUR.

Tout le village en est transi...
Ah dieux! quel souci!

L'AMOUR.

La perfide est-elle ici?

CHOEUR.

Oui.

L'AMOUR.

Procédez, cher bailli,
C'est en vous que je mets mon appui.

CHOEUR.

Le crime est inouï...

MERCURE.

Avec moi, rien ne reste impuni.

LA FOLIE, *à l'Amour.*

Mon bel ami,
Vous avez un très-grand parti...
Mais...

MERCURE.

Paix!

LA FOLIE.

J'ai choisi.

(Montrant le bedeau.)

Vous plaiderez contre lui.

CHOEUR.

Oui.

(Pendant cet air, les jeunes garçons mettent un siége dans le milieu, et trois de chaque côté. Sur les ailes, ils en placent un pour l'Amour, et l'autre pour la Folie.)

MERCURE.

AIR : *Tout le long du bois.*

Les plaignants

Sont ici présents;
Or donc, sans surseoir,
Il faut nous asseoir.
Hi, hi,
Dans c' coin-ci,
Ha, ha.
Dans c' coin-là,
Et tout autour de moi, la, la, la, la, la, la, etc.

(Mercure se place au milieu, les vieillards sur les côtés, la Folie et l'Amour l'un vis-à-vis de l'autre. Les jeunes filles restent auprès de celui-ci; les garçons entourent la Folie, les vieilles se mettent derrière Mercure qui fait signe au bedeau de commencer.)

LE BEDEAU, *après avoir fait un grand salut.*

AIR : *Ah! si vous aviez vu monsieur de Catinat.*

L'Amour est souverain de la terre et du ciel;
Or, il est, quand on règne, un point essentiel;
Et ce point est d'avoir un intellectuel
Qui soit toujours guidé par un sens visuel.

LUCAS, *montrant l'Amour.*

AIR : *Il a voulu.*

Il ne l'a pas;
Mais en ce cas,
Voici ce qu'il faut faire...

LE BEDEAU.

Quand j'aurai dit, tu parleras.

MERCURE.

Tout doux, messieurs les avocats.

LUCAS.

Oui, dans ce cas...

MERCURE.

Maître Lucas,
La Cour vous dit d' vous taire.

LE BEDEAU.

AIR : *Et j'y pris bien du plaisir.*

Trop honnête pour médire
Des vertus de nos cinq sens,
Je sais que pour nous conduire
Ils ne sont pas suffisants.
Dieux et rois, sans en rabattre,
Devraient en avoir un cent.
L'Amour n'en a plus que quatre...
Jugez.... de son jugement.

LUCAS. Il est notoire...

LE BEDEAU. Il est certain...

MERCURE.

Fin de l'AIR *de la Découpure.*

Revenons, revenons à nos moutons...

LA FOLIE, *montrant le bedeau.*

L'orateur abuse,
Mais sa robe est son excuse.

MERCURE.

Revenons, revenons à nos moutons,
Propos d'avocats ne sont pas des raisons.

LE BEDEAU.

AIR : *C'est la fille à Simonnette.*

Or donc, je reprends mon thème,
Et, d'après mon énoncé,
Je dis que de ce jour même
L'honneur même est renversé.
Oui, si l'Amour suit sa route,
Les maris vont être à bout;
Et comme il n'y verra goutte,
Il voudra toucher à tout.

AIR : *Courant d' la blonde à la brune.*

Il abusera les pères,
Dont la race augmentera;
Il aveuglera les mères
Qu'un galant ruinera.
Sans remède,
Belle ou laide
Sur ses pas s'égarera.
La justice aura pour devise :
« La beauté gagnera. »
Le financier,
Le Guerrier,
Le robin,
Le marin,
Tous enfin
Le suivront,
Et feront
Sottise sur sottise.

MERCURE. Concluez.

LE BEDEAU.

AIR : *Vous avez bien de la bonté.*

Je tire ma conclusion
Du mal qui nous menace;
Et je prétends que l'action
Est hors de toute grâce.
Or, la peine du talion
Me paraît encor trop légère,
Mais nécessaire.

LA FOLIE, *faisant révérence.*

Monsieur, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

LUCAS. J'en appelle.

LE BEDEAU. Je rétorque.

MERCURE. Je vous déboute... A vous, maître Lucas.

LUCAS, *après avoir fait un salut.*

AIR : *De la pantoufle.*

Faut êt' juste en tout,
L'Amour n'a que c' qu'il mérite,
Faut êt' juste en tout,
Il a mis madame à bout.

MERCURE. Prouvez.

LA FOLIE, LUCAS.

AIR : *Le roi boit.*

Il ravit à { mes / ses } sujettes
Et leur cœur et leur gaieté;
Oui, déjà de ces retraites
Les plaisirs ont déserté.

L'AMOUR, LE BEDEAU.	LA FOLIE, LUCAS.
Je vais prouver le contraire.	Osez dire le contraire.
MERCURE.	LUCAS.
Morbleu! craignez ma colère.	Ecoutez ma phrase entière.

Ensemble.

Jamais on ne s'entendra.

MERCURE.	LES AUTRES.
Paix, paix là!	Halte-là!
Oui, paix-là!	Halte-là!
Oui, paix-là!	Halte-là!

LUCAS.

AIR : *Il n'est point de bonne fête.*

Deux yeux sont toujours d' mise,
Ça sert beaucoup pour y voir.
Près de l'objet qu'on courtise,
C'est un plaisir d'en avoir.
Au jour, comme à la lumière,
Faut s'en servir...

LE BEDEAU.

Distinguo.

LUCAS.

Mais un dieu n'en a que faire.

LE BEDEAU.

Parbleu, *nego.*

LUCAS.

AIR : *Du pas redoublé de l'infanterie.*

Nigaud vous-même, et cætera...
Mais j'en r'viens à ma glose,
Et j' dis qu'à c't aveuglement-là
On gagn'ra quelque chose.
L'Amour voyant, allait prenant
Et la blonde et la brune,
L'Amour aveugle et tâtonnant
En manquera plus d'une.

LE BEDEAU.

AIR : *Quand j'étais mousquetaire.*

D'un mot v'là que j'infirme
La vérité qu'il affirme...

LUCAS.

D'un mot je la confirme
Et par-devant experts
J'appers
Que l' bedeau voit d' travers.
Plus l'œil trouve d' quoi plaire,
Plus la main d' vient téméraire;
Par la raison contraire,
Moins on voit, moins on prend
Vraiment.

LE BEDEAU. On lit dans la *Malice des filles*, chapitre VI...

LUCAS. Le grand Albert...

MERCURE. Terminez.

LUCAS.

Même air.

L'Hymen, malgré l'usage,
Ayant seul droit de passage,
Fillette sera sage,
D'où j' conclus sur le fait
Tout net,
Qu' ma partie a bien fait.
Par quoi, loin d'êt' punie,
Faut vraiment qu'on l'a r'mercie.
Si l'on me contrarie,
J' dirai qu' c'est mal jugé
Morgué!
(Il fait un salut et s'assied.)

L'AMOUR. Mal jugé!

LE BEDEAU. Je réplique.

MERCURE. Silence!... De quel avis est Thomas?

THOMAS, *après avoir fait un grand salut.* Du vôtre.

MERCURE. Du mien?

THOMAS. Et par les mêmes raisons.

MERCURE. Je n'ai rien dit.

THOMAS. Je suis incorruptible, et je n'en démordrai pas. (*Il salue et s'assied.*)

MERCURE. A merveille... mais finissons... Guillaume, Pierre, Simon, Lubin, Germain.

LES VIEILLARDS, *après avoir salué.* De l'avis de Thomas.

MERCURE. Et par les mêmes raisons?
(Les vieillards répondent *oui* par signe.)

LUCAS. J'ajoute...

LE BEDEAU. Je réponds que...

MERCURE.

AIR : *Menuet d'Exaudet.*

Avocats,
Vos débats
M'étourdissent;
Mais de mes quatre assistants,
Riches en arguments,
Les raisons m'enhardissent.
Moins profond
Sur le fond
De la cause,
Un autre l'appointerait,
Moi, je décide net
La chose.

L'Amour, qui n'y voyait guère,
N'y voit plus, la preuve est claire,
L'insensé
A cassé
Sa lisière,
Or, comme à rien il ne tient,
Voici ce qu'il convient
De faire.

J'ai suivi,
J'ai servi
La Folie;
Elle a de charmants excès,
Mais son dernier accès
Passe la raillerie:
D'après quoi,
Vu la loi,
Je décide
Qu'au dieu, quand il marchera,
La dame servira
De guide.

L'AMOUR.

AIR : *Il était une fille.*

O ciel! moi qui suis sage...

LA FOLIE.

Moi qui l'étais aussi...

LE BEDEAU.

Je plaiderai...

MERCURE.

Point de souci...
L'auguste aréopage
Que j'ai pris pour appui,
Comme moi, dit-il oui?

CHOEUR.

Oui.

LE BEDEAU.

AIR : *Êtes-vous de Gentilly?*

Il n'en sera pas ainsi.

MERCURE.

Vraiment, mon compère,
Si.
Un juge ne peut malfaire,
Surtout lorsque je l'éclaire...
(On entend un coup de tonnerre, Mercure ouvre sa robe, et montre son caducée.)

CHOEUR.

Quel bruit!... Quel bailli!

MERCURE.

AIR : *Du haut en bas.*

Du haut en bas,
Nous vous avons suivis à vue
Du haut en bas,
Nous avons lorgné vos débats.
(A l'Amour.)
Si Mars ne l'avait retenue,
Votre maman serait venue
Du haut en bas.

AIR : *Du coin du feu.*

Son regard qui s'enflamme,
Son oreille et son âme,
Tout est en jeu;
Au coup qu'elle redoute,
Elle perce la voûte,
Et crie au feu.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

On court, on s'assemble, on dispute
Sur le présent événement:
On parle, on s'échauffe, on réfute,
Plus on en dit, moins on s'entend.
Jupin fait le signe d'usage,
Il juge, Thémis applaudit;
Et moi, je viens dans ce village
Me faire honneur de son esprit.

AIR : *Accompagné de plusieurs autres.*

Le vôtre me faisait trembler,
Il s'agissait de l'égaler;
Et, pour briller à l'audience,
J'ai pris de votre bailli,
Pour vingt-quatre heures assoupi,
L'habit, les traits et l'éloquence.

CHOEUR.

AIR : *Peuples, chantez le Soleil.*

Honneur, honneur au courrier.

LA FOLIE, *à l'Amour.*

Mon ami, que vous en semble?

CHOEUR.

Honneur, honneur au courrier
Que Jupin daigne envoyer.

L'AMOUR, *à la Folie.*

J'aurais tort de m'étonner
De l'arrêt qui nous rassemble.

LA FOLIE, MERCURE.

Nous savions nous / Vous saviez vous } deviner.
Et { nous devions / vous deviez } vivre ensemble.

CHOEUR.

Honneur, honneur au courrier
Que Jupin daigne envoyer.

L'AMOUR, *à la Folie.*

AIR *d'Allemande.*

Mais Vénus vous attend.

LES QUATRE AMANTS.

Un moment.

MERCURE.

Mercure vous entend.

LES QUATRE AMANTS, *à l'Amour.*

Nos cœurs comptent sur vous.

L'AMOUR.

Oui, vous serez époux.

VIEILLES, VIEILLARDS.

Ces bergères n'ont rien...

L'AMOUR.

Je sais quel est leur bien.

VIEILLES, VIEILLARDS.

Vot' pouvoir est divin;
Mais enfin...

(La Folie secoue sa marotte: les vieilles et les vieillards se mettent en gaieté. Ceux-ci prennent la main des jeunes filles, et les vieilles, celles des jeunes garçons.)

CHOEUR.

AIR : *Eh! gai, gai, gai,* etc.

Eh! gai, gai, gai, mon officier,
La Folie
Est jolie;
Eh! gai, gai, gai, mon officier,
V'là d'quoi vous d'sennuyer.

VIEILLES, VIEILLARDS, *aux jeunes.*

J'épouse la jeunesse.

JEUNES GARÇONS, JEUNES FILLES.

J'accepte votre bien.

VIEILLES, VIEILLARDS.

Cède au feu qui me presse.

JEUNES GARÇONS, JEUNES FILLES.

L'Amour n'y perdra rien.

CHOEUR.

Eh! gai, gai, gai, etc.

MERCURE, *à l'Amour et à la Folie.*

Ah! comme d'âge en âge,
Vous ferez radoter.

(Aux quatre amants.)

L'exemple vous engage.

MERCURE, L'AMOUR, LA FOLIE, LES AMANTS.

Il faut en profiter.

CHOEUR.

Eh! gai, gai, gai, etc.

LISETTE, *à l'Amour.*

Souv'nez-vous en voyage
Du nom de not' hameau;
Et parfois au bocage
Rapportez-nous d'vot' eau.

CHOEUR.

Eh! gai, gai, gai, etc.

LUCAS.

Par vot' étourderie
V'là qu' vous allez briller;
De vot' nouvelle amie
C'est l'unique métier.

CHOEUR.

Eh! gai, gai, gai, etc.

L'AMOUR.

Si mon guide m'égare,
N'en soyez point surpris.

LA FOLIE.

La raison est si rare,
Qu'elle en est hors de prix.

CHOEUR.

Eh! gai, gai, gai, etc.

(A chacun de ces refrains, tout le village fait des révérences à L'Amour et à la Folie, qui s'éloignent peu à peu depuis le premier couplet.)



Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24. Batignolles.



DENYS LE TYRAN,

tragédie en cinq actes,

DE MARMONTEL,

Représentée pour la première fois par les comédiens Français ordinaires du roi, le 5 février 1748.

Personnages.

DENYS, tyran de Syracuse.
DENYS le jeune, fils du tyran.
DION, seigneur de la cour.
ARÉTIE, fille de Dion.

Personnages.

THÉODORE, AMIDAS, PHILOXÈNE, } députés du peuple.
DAMOCLÈS, confident de Denys le tyran.
GARDES.

La scène est à Syracuse, dans la salle du conseil de Denys.

ACTE I.

SCÈNE I.

DENYS, seul.

Aveugle ambition, cruelle politique,
Invincibles attraits d'un pouvoir tyrannique,
Dans quel gouffre de maux vous m'avez entrainé!
Des piéges de la mort sans cesse environné,
Mon sommeil est affreux, mon réveil est funeste.
Je me sens poursuivi par le courroux céleste;
Et du sang que je verse un vengeur assidu
Me montre, sur ma tête, un glaive suspendu.
Veillons, puisqu'à mes yeux le sommeil se refuse;
Et de tant d'ennemis dont la haine m'accuse,
Voyons sur qui d'abord doivent tomber mes coups.
(Il parcourt des yeux une liste de proscrits.)
Ah! si je m'en croyais, je les proscrirais tous.
Dion. — Depuis longtemps sa vertu me fatigue.
Philiste avec le peuple est affable et prodigue.
Théodore. — On l'entend parler avec fierté
Des lois, des droits de l'homme et de sa liberté.
Amidas croit encore avoir une patrie,
Et prétend la chérir avec idolâtrie.
Tous remplissent les cœurs de leur souffle empesté.
Ils sont aimés du peuple et j'en suis détesté.
Réduit, pour ma défense, à de vils mercenaires,
D'un pouvoir odieux ministres sanguinaires;
C'est dans leurs mains, ô ciel! que mon sort est remis.
Quelle honte! ô tyrans! ce sont là vos amis.

SCÈNE II.

DENYS, DAMOCLÈS.

DAMOCLÈS.

Seigneur, calmez les soins dont votre âme est troublée.
Le jour luit. Du palais la garde est redoublée;
Mais au sein du repos quel effroi vous poursuit?

DENYS.

Je croyais sous ces murs entendre quelque bruit.

DAMOCLÈS.

Non : tout paraît tranquille.

DENYS.

Hélas! tout devrait l'être;
Mais ce peuple insolent ne peut souffrir un maître.
Et pourquoi, s'il le hait, me l'a-t-il confié,
Ce pouvoir que ma gloire a trop justifié?
A-t-il dû se flatter qu'au gré de son caprice
Le sceptre allait tomber de ma main protectrice?
Et, quand j'ai fait périr des mutins factieux,
N'ai-je pas été juste autant qu'ambitieux?
On nomme cruautés des rigueurs légitimes;
De mes ressentiments on compte les victimes;
Et ce qui m'a contraint de les multiplier,
On l'oublie, ou plutôt on feint de l'oublier.
Ah! j'aurais fait un jour bénir la tyrannie,
Si ce peuple eût voulu la laisser impunie.
Sa haine a d'un long règne empoisonné le fruit.

DAMOCLÈS.

A servir sans se plaindre il est enfin réduit.
Votre grandeur l'accable; et sa haine, en silence,
Respecte dans vos mains le glaive et la balance.
Laissez autour de vous quelques mutins frémir.
Vos travaux sur le trône ont dû vous affermir,
Et parmi les grands rois placé par la victoire,
Vieillissez en repos dans le sein de la gloire.

DENYS.

En repos! Non, crois-moi, la pourpre des tyrans
Cache des cœurs rongés de soucis dévorants.
A Corinthe, à Samos, à Sparte et dans Athènes,
Exposés sans relâche à d'implacables haines,
Mes pareils sur le trône ont rarement vieilli.
Comme eux, de toutes parts je me vois assailli;
Et dans l'inquiétude où s'agite mon âme,
Je ne vois nuit et jour que le fer et la flamme :
Mon palais chancelant sous ses toits embrasés,
Mes pâles défenseurs à mes yeux écrasés,
Mes amis, que la haine appelle mes complices,
Indignement livrés aux plus honteux supplices,
Et moi, chargé de fers, dans la fange traîné,
Expirant sous les coups de ce peuple effréné;
Ce sont là les objets dont l'image effrayante
A mes yeux éperdus est sans cesse présente.
La garde qui m'entoure et veille auprès de moi,
L'esclave qui me sert, m'inspirent de l'effroi.
De funestes besoins à tout moment m'exposent.
Vainement au sommeil mes alarmes s'opposent;
Je soulage, en tremblant, et ma soif et ma faim,
Et je crains jusqu'à l'air qui passe dans mon sein.
Les voilà ces grandeurs que j'ai tant poursuivies;
Le voilà ce pouvoir, ce rang que tu m'envies :
Précipice funeste, et dont l'usurpateur
N'a jamais sans effroi mesuré la hauteur.

DAMOCLÈS.

Gardez-vous toutefois de vouloir en descendre.

DENYS.

Quitter le trône avant qu'il soit réduit en cendre!
Ah! que tu connais mal un cœur ambitieux!
Je suis puissant du moins, si je suis odieux.
Le sort d'un vil esclave est au mien préférable;
Mais, avant de poser ce fardeau qui m'accable,
Quelques fleuves de sang qu'il fallût voir couler,
Il n'est point de forfait qui me fît reculer.

DAMOCLÈS.

Jouissez donc, seigneur, d'un destin plus paisible.
Syracuse est domptée; et ce bras invincible,
Lui servant de rempart contre ses ennemis,
Dans le sein de la paix tient les cœurs endormis.

DENYS.

C'est du sein de la paix que naissent mes alarmes :
Je ne puis reposer qu'à l'ombre de mes armes.
Dans un calme trompeur, quand tout subit ma loi,
La haine alors s'éveille et gronde autour de moi.
Le bonheur des ingrats enhardit leur audace.
Vaincu, l'on m'implorait; vainqueur, on me menace.
Le murmure commence où finit le danger.
Mes ennemis sont ceux que je viens de venger;
Et, par ce même orgueil qui naît de ma victoire,
Je me vois insulté jusqu'au sein de la gloire.

DAMOCLÈS.

N'avez-vous pas toujours dans de nouveaux combats
Le pouvoir d'affaiblir, d'accabler des ingrats?
Laissez, laissez la guerre occuper leur furie,
Et d'un sang ennemi purgez votre patrie.

DENYS.

Et comment l'épuiser? Dans le sein des parents
Les enfants ont sucé la haine des tyrans.
Cette haine en tous lieux me poursuit, m'environne.
S'il fallait immoler tous ceux que je soupçonne,
Damoclès, dans mon sang je tremperais ma main.
Oui, mon fils m'est suspect. Il me croit inhumain;
Et dans le fond du cœur je sens trop qu'il m'accuse.
Comme un Dieu bienfaisant chéri dans Syracuse,
Il regarde en pitié les pleurs des malheureux;
Souvent avec Dion il s'attendrit sur eux;
C'est par lui qu'en secret il se laisse conduire;
Et moins il me ressemble, et plus il peut me nuire.
Vois, comme en évitant de marcher sur mes pas,
Il cherche des vertus que son père n'ait pas.
Il se montre indulgent, débonnaire, accessible.
Il a su réunir, dans une âme sensible,
Tout ce qui d'un monarque adoucit la fierté,
Et d'un peuple insolent flatte la liberté.
Enfin, te le dirai-je? au milieu des alarmes
Sur ses premiers lauriers j'ai vu couler ses larmes.
Il est dans le péril ardent, plein de valeur;
Mais la victoire éteint cette aveugle chaleur :
A ces transports fougueux la clémence succède;
Il n'a plus d'ennemis du moment qu'on lui cède.
C'est ainsi qu'au vulgaire il sème des appâts,
C'est ainsi qu'il séduit le peuple et les soldats;
D'autant plus dangereux qu'il tient de la nature
Ce qui n'est bien souvent qu'une heureuse imposture.
On le connaît, on l'aime; il peut vouloir régner.

DAMOCLÈS.

Et de ces murs, seigneur, prêt à vous éloigner,
Vous allez en ses mains confier une armée?

DENYS.

Oui; mais n'as-tu pas vu comment je l'ai formée?
D'affranchis, d'étrangers qui me sont tous vendus.
Va, mes yeux sont ouverts, mes piéges sont tendus;
Et si mon fils, enflé d'une audace trop vaine...
Le voici. Laisse-nous. Voyons ce qui l'amène.

(Damoclès s'éloigne.)

SCÈNE III.

DENYS, DENYS LE JEUNE.

DENYS.

Approchez.

DENYS LE JEUNE, *à part.*

Je m'expose au chagrin d'un refus.
N'importe.

DENYS.

En m'abordant vous paraissez confus,
Prince!

DENYS LE JEUNE.

De vos projets spectateur immobile,
Je dois rougir, seigneur, de vous être inutile.
Déjà l'Epire tremble à l'aspect des vaisseaux
Qui vont, pour l'attaquer, s'élancer sur les eaux.
Heureux qui tentera cette illustre conquête!

DENYS.

Ce laurier immortel aurait ceint votre tête;
Mais d'obstacles sans nombre un dessein traversé,
Mon fils, demande un chef dans la guerre exercé.
Les périls, les revers, l'abus de la victoire,
Tout alarme mon cœur soigneux de votre gloire.

DENYS LE JEUNE.

Vous m'avez vu, seigneur, servir sous vos drapeaux.

DENYS.

Oui, j'applaudis moi-même à vos premiers travaux;
Mais l'art de commander demande un long usage.

Votre valeur n'a pas reçu le frein de l'âge.

DENYS LE JEUNE.

Mille héros, fameux par des faits éclatants,
Ont commandé plus tôt, et servi moins longtemps.
Vous-même, dont le nom sera mis dans l'histoire
A côté de ces noms consacrés par la gloire,
On vous vit, jeune encor, vous couvrir de lauriers;
Et l'ardente jeunesse est l'âge des guerriers.

DENYS.

Que j'aime à voir en vous une si noble audace,
Prince! Oui, dans cette guerre allez remplir ma place.
Heureux père! le ciel, propice à mes vieux ans,
M'a fait, je le vois bien, le plus cher des présents.

(Denys le jeune se retire.)

SCÈNE IV.

DENYS, DAMOCLÈS.

DENYS.

L'imprudent! quel orgueil dans ses désirs éclate!
L'honneur de commander seul l'occupe et le flatte.
Ami, n'en doutons point, ce jeune audacieux
Jette sur ma couronne un œil ambitieux.
Ecoute. Il va partir; tu seras à sa suite.
Gagne sa confiance, observe sa conduite.
La guerre peut couvrir mille piéges dressés;
Sur le moindre soupçon.... tu m'entends? C'est assez.

DAMOCLÈS.

Quels que soient vos desseins, vous n'aurez qu'à m'instruire;
Mais en les pénétrant Dion peut les détruire.
Fidèle au jeune prince, il ne le quitte pas.
Il veille sur ses jours, il éclaire nos pas.

DENYS.

Dion reste en Sicile, et c'est moi qu'il va suivre.
Il n'est que trop à craindre!

DAMOCLÈS.

Et vous le laissez vivre!

DENYS.

Je fais plus. Mais tu vois sur de faibles esprits
Quel est, par ses vertus, l'ascendant qu'il a pris.
Dion m'est odieux, mais il m'est nécessaire.
Souvent à mes desseins je l'ai trouvé contraire:
Mais la même équité qui le rend mon censeur,
M'en a fait, près du peuple, un zélé défenseur.
Fier d'une liberté que je laisse impunie,
Il blâme le tyran, et sert la tyrannie;
Et lorsque sa franchise a rempli son devoir,
Sur lui, quand il me plaît, je reprends mon pouvoir.
Comme sans artifice, il est sans défiance:
L'espoir de me changer soutient sa patience;
Et, tant que j'en impose à sa crédulité,
Sa vertu me répond de sa fidélité.
Mais un lien plus sûr aujourd'hui me l'engage,
Damoclès; dans sa fille il me donne un otage,
En qui, s'il me trahit, je saurai le punir.
Le voici.

(Damoclès se retire.)

SCÈNE V.

DENYS, DION.

DENYS.

Qu'en ces lieux tu tardais à venir!
Par ta noble candeur chaque jour tu m'attaches.
Sans cesse environné de cœurs faux, d'âmes lâches,
Qui, par de vains égards, dont je suis peu flatté,
A mes yeux avec soin fardent la vérité,
J'aime, dans tes discours, à la voir sans nuage.
La vertu seule aux rois peut tenir ce langage.

DION.

Ce langage, seigneur, n'honore pas autant
Le sujet qui le tient, que le roi qui l'entend.
C'est offenser un roi que de n'oser l'instruire.
L'art de plaire aux grands cœurs n'est point l'art de séduire,
Et, quoique le mensonge ait souvent plus d'accès,
Je suis loin d'envier ses coupables succès!

DENYS.

Puis-je assez m'attacher un ami si fidèle!
Ta fille a-t-elle appris le choix que j'ai fait d'elle?

DION.

A cet excès d'honneur, dont j'étais confondu,
Dans mon étonnement je n'ai point répondu.
Mais, seigneur, sur la foi d'une sainte promesse,
J'ai du prince à ma fille avoué la tendresse;
Et l'espoir d'être unis, fondé sur notre aveu,
Dans leur âme a fait naître et nourri ce beau feu.
Même ils n'attendent plus que l'heure fortunée
Où doit briller pour eux le flambeau d'hyménée.

DENYS.

Je le sais. Mais ta fille, en épousant son roi,
Devient un nœud de paix entre mon peuple et moi.
L'amour de mes sujets, acquis à ta famille,
Sera transmis pour dot à l'époux de ta fille.
C'est par là, cher Dion, que je veux les calmer.
Ils m'ont craint trop longtemps; je veux m'en faire aimer;
C'est le prix que j'attache à ce nœud politique;
Et tu sais que tout cède à la cause publique.
D'ailleurs, par d'autres soins mon fils est occupé.
Ah! si dans mon attente il ne m'a point trompé,
Dion, quel successeur je laisse à mon empire!
A peine a-t-il appris mes desseins sur l'Epire,
Que, pour y commander, il est venu s'offrir.
Il ne voit que la gloire, et brûle d'y courir.

DION.

A son âge! sans guide et sans expérience!

DENYS.

Je n'ai pu résister à son impatience.
Pour un fils vertueux que ne ferait-on pas!

DION.

Seigneur, j'espère au moins accompagner ses pas.

DENYS.

S'il partait avec toi, mon cœur serait tranquille;
Mais j'attends de ton zèle un secours plus utile.
Carthage contre moi soulève mes Etats:
Elle excite mon peuple aux plus noirs attentats,
Et les ports et les murs qu'elle occupe en Sicile,
Au coupable transfuge assurent un asile.
Je veux tenter enfin, par de nouveaux efforts,
De chasser à jamais l'Africain de ces bords;
Et, tandis que mon fils marchera vers l'Epire,
Il faut qu'à ce projet ta prudence conspire.

DION.

Syracuse un moment ne peut donc respirer!
Vous me l'aviez promis, et j'osais l'espérer,
Que d'une longue paix nous goûterions les charmes.
Nos périls sont finis, mais non pas vos alarmes.
Carthage, dites-vous, trouble votre repos!
Voulez-vous la confondre et braver ses complots,
Cultivez dans ces murs la paix et l'abondance:
Faites à vos sujets aimer leur dépendance;
Et quoi qu'osent tenter vos jaloux ennemis,
Si ce peuple est heureux, il vous sera soumis.

DENYS.

S'il est heureux! Dion; ne devrait-il pas l'être?
Mais dans son bienfaiteur il déteste son maître.

DION.

Il l'aimait dans Gélon. A lui plaire occupé,
Ce roi lui fit chérir un pouvoir usurpé.
Au milieu de son peuple il marchait sans alarmes:
Ses vertus, leur amour, étaient ses seules armes.
Il n'éloignait de lui que les lâches flatteurs.
Il écoutait le peuple, et non ses délateurs.
Jamais, à son réveil, sa garde redoublée
Ne décelait une âme inquiète et troublée;
Et comme autour de lui tout reposait en paix,
Lui-même il ne rêvait qu'aux biens qu'il avait faits,
Assuré que sa vie à son peuple était chère.
Et comment l'eût-il craint? il en était le père.
Mais il aimait son peuple; et vous le haïssez.
Vos craintes, vos soupçons...

DENYS.

Dion, c'en est assez.
Je veux bien oublier ce que je viens d'entendre.
Les députés du peuple en ce lieu vont se rendre:
Je dois leur déclarer ce que j'ai résolu.
Prenez soin qu'on souscrive à cet ordre absolu.

SCÈNE VI.

DION, seul.

Va, cruel, ta fureur vainement se déguise.
Parmi tes vils flatteurs cherche qui l'autorise.

Tigre altéré de sang, qui peut t'apprivoiser?
J'ai voulu te fléchir, je croyais t'apaiser,
J'ai plaint de tes esprits la sombre frénésie;
J'ai cru voir de remords ton âme enfin saisie;
Tu m'as trompé. Je vois où tendent tes projets.
Tu veux nager, barbare, au sang de tes sujets.
Non, pour les délivrer, il n'est plus qu'une voie.

SCÈNE VII.

DENYS LE JEUNE, DION.

DENYS LE JEUNE.

Digne ami, partagez mon bonheur et ma joie.
Je commande en Epire, et mon père y consent.
Mais quel accueil! Dion m'écoute en gémissant!

DION.

Prince, daignez en croire un vieillard qui vous aime.
Le premier ennemi d'un héros, c'est lui-même :
C'est d'abord sur son cœur qu'il faut savoir régner.
La gloire des combats n'est point à dédaigner;
Mais, s'il n'est que le prix d'une injuste conquête,
Le laurier des vainqueurs se flétrit sur leur tête;
Et le droit de la force, aux yeux de l'équité,
N'est que le droit du crime et de l'impunité.

DENYS LE JEUNE.

Un pouvoir bienfaisant a le droit de s'étendre.

DION.

Oui, c'est là ce qu'aux rois les flatteurs font entendre;
C'est ce qu'à vos pareils prennent soin d'enseigner
Ceux dont l'ambition ne sait rien épargner,
Et qui, se voyant seuls dans la cause commune,
Veulent sur des débris élever leur fortune.
Mais sachez que l'ardeur d'agrandir son pouvoir
Accorde rarement la gloire et le devoir;
Que tel est à l'étroit dans de vastes frontières,
Qui laisse à l'abandon des provinces entières;
Que d'un ambitieux l'inquiète valeur
Ne fait le plus souvent qu'étendre le malheur,
Et sans cesse ajouter, courant de crime en crime,
De nouveaux opprimés aux sujets qu'il opprime.

DENYS LE JEUNE.

Est-ce ainsi que mon père aspire à conquérir?

DION.

Je parle de vous, prince; et je veux vous guérir
De cette folle ardeur qui déjà se déclare.
Gardez-vous de l'orgueil avant qu'il vous égare,
Et cherchez des vertus dont vous aurez besoin.
Vous régnerez un jour, et ce jour n'est pas loin.
Peut-être...

DENYS LE JEUNE.

Laissons là les droits de ma naissance,
Dion : je ne sais point porter mon espérance
Sur un temps que les dieux daigneront éloigner.
Le ciel peut-être ailleurs me destine à régner,
Peut-être la fortune en Epire m'appelle;
J'y vole.

DION.

Pardonnez à l'excès de mon zèle;
Mais qui part avec vous?

DENYS LE JEUNE.

Damoclès, m'a-t-on dit.

DION.

Qu'entends-je? Damoclès!

DENYS LE JEUNE.

Je vous vois interdit.

DION, *à part*.

Damoclès! l'artisan et l'organe du crime!
(A part.)
Tyran! il te manquait encore une victime.

DENYS LE JEUNE.

Rassurez-vous, Dion. De méchants entouré,
Leur poison dans mon cœur n'a jamais pénétré.
Je prétends, si les dieux m'accordent la victoire,
Que le vaincu lui-même applaudisse à ma gloire.
Je diffère un hymen qui doit combler mes vœux;
Mais je n'ai point encor mérité d'être heureux.
C'est d'un noble laurier la tête couronnée,
Qu'on doit me voir paraître aux autels d'hyménée.

DION.

Hélas!

DENYS LE JEUNE.

Vous soupirez!

DION.

Un rigoureux devoir
A ma fille à jamais défend de vous revoir.

DENYS LE JEUNE.

Dion, que dites-vous? et quelle est ma surprise!
Arétie à mes vœux n'est-elle point promise?

DION.

Vous avez un rival.

DENYS LE JEUNE.

Elle peut me trahir!

DION.

Comme elle à cette loi vous devez obéir;
Et devant ce rival vos cœurs doivent se taire.

DENYS LE JEUNE.

Quel est-il donc, ami, ce rival?

DION.

Votre père.

DENYS LE JEUNE.

Mon père! Eh quoi! lui-même, après m'avoir flatté,
Après que dans sa cour mes feux ont éclaté!...
Cet amour dans mon cœur si pur, si légitime,
N'est donc plus que l'excès de l'opprobre et du crime!
Sage Dion! voici le jour de l'amitié;
D'un homme au désespoir prenez quelque pitié.
Je ne demande point qu'à vos serments fidèle,
Aux volontés du roi vous deveniez rebelle;
Mais contre les transports dont je suis combattu,
Prêtez-moi, s'il se peut, toute votre vertu :
J'en ai besoin. L'effort du tourment que j'endure
Va briser dans mon sein les nœuds de la nature.
Eperdu, je succombe à cet arrêt fatal.
Dans mon rival enfin je ne vois qu'un rival.
Je crains d'en concevoir une haine implacable,
Je crains de ressembler à celui qui m'accable;
Malheureux! qu'ai-je dit? Il est mon père. O dieux!
Et l'auteur de mes jours me devient odieux!
Mon cœur est effrayé des monstres qu'il enfante;
Et la haine et l'amour, tout en moi m'épouvante.
Allons dans les combats porter mon désespoir;
Et mourons-y du moins fidèle à mon devoir.

SCÈNE VIII.

DION, seul.

Ah! la mort ne serait que trop prompte à le suivre.
Sauvons-le des transports où son âme se livre;
Sauvons-le des complots d'un tyran odieux.
Vous, qui sur la vertu veillez du haut des cieux,
Dieux vengeurs, n'est-il point de foudres réservées
A ceux dont les fureurs à leur comble arrivées,
Dans leurs propres enfants détruisant vos bienfaits,
Etouffent les remords sous le poids des forfaits?

ACTE II.

SCÈNE I.

DENYS, DION, THÉODORE, PHILISTE, AMIDAS.

DENYS.

Citoyens, si dans l'âge où la force nous quitte,
Dans l'âge où la nature au repos nous invite,
Je terminais ma course au gré de mon penchant,
Ma vie aurait du moins un paisible couchant.
Depuis que ma patrie agitée, éperdue,
Se jeta dans les bras qui l'avaient défendue,
Et, me sacrifiant sa triste liberté,
A l'ombre de mes lois chercha sa sûreté;
L'envie a, contre moi, dans le sein de ma ville,
Nourri longtemps les feux de la guerre civile.
Je dus les étouffer; et la nécessité
Fit parler vos périls et taire ma bonté.
L'on put douter alors qu'un monarque sévère
Sous les traits d'un vengeur portât le cœur d'un père.
A la fin, grâce aux dieux, les esprits détrompés
Ont banni la frayeur qui les avait frappés;
Et tranquille à présent, mon heureuse vieillesse

N'aurait plus qu'à languir au sein de la mollesse.
Mais ce n'est point pour moi que l'on m'a couronné;
Et de mille périls un peuple environné
Ne permet point encor que son roi se repose.
C'est donc à le servir que mon bras se dispose.
La Sicile est en paix; mais ses ports sont ouverts
A ces brigands d'Afrique, à ces tyrans des mers
Qui possédent Ancyre, et Palerme, et Ségeste,
Et qui, sans moi, de l'île envahissaient le reste.
Amis, c'est trop longtemps nous en voir menacés.
Je ne veux point mourir sans les avoir chassés;
Et, de tous nos voisins embrassant la défense,
Je les mets sous ma garde à l'abri de l'offense.
Une fois réunis..., vous voyez sur ces bords,
Des flots impétueux expirer les efforts;
C'est ainsi que l'Etna verra sur ce rivage
Se briser désormais les forces de Carthage.
Et par qui, dans nos champs, ne sont pas détestés
Ces cruels oppresseurs qui les ont dévastés?
Quels peuples n'ont pas vu leurs murs livrés aux flammes,
Leurs enfants étouffés dans les bras de leurs femmes,
Leurs vieillards sous le fer baissant un front ridé,
Leur lit souillé d'opprobre ou de sang inondé?
Amis, n'en doutez pas, voilà sous quelle image
Aux yeux de nos voisins se présente Carthage;
Et le chef qui du joug saura les affranchir,
Les verra sous ses lois trop heureux de fléchir.
Syracuse dès lors, à l'abri des tempêtes,
Pourra jouir en paix du fruit de ses conquêtes;
Et ses heureux États n'auront de toutes parts
Que ces bords pour limite et les mers pour remparts.
Vous voyez, mes amis, où tend mon entreprise :
La gloire, l'intérêt, l'équité l'autorise.
Préparez-y ce peuple, et surtout dites-lui
Que c'est à son repos que je veille aujourd'hui.
C'est en lui dévouant le reste de ma vie,
Que je veux le punir de l'avoir poursuivie.
C'est ainsi que Denys aspire à se venger.
Vous m'avez vu souvent au milieu du danger;
Vous m'y verrez le même; et tout ce que j'ordonne,
C'est qu'on ose imiter l'exemple que je donne.

THÉODORE.

Vous annoncez la guerre à ces bords alarmés,
Seigneur; et pour l'Epire on dit que vous armez!

DENYS.

L'Epire est engagée à prendre ma défense.
Je demande raison d'un délai qui m'offense;
Et, pour exterminer nos communs ennemis,
Je réclame un secours depuis longtemps promis,
Les armes, les vaisseaux, les trésors de l'Epire.

PHILISTE.

Hélas! à peine encor votre peuple respire.
Il espérait qu'enfin...

DENYS.

Qu'osait-il espérer?
Un repos qu'aux mortels rien ne peut assurer?
Et quel peuple en jouit? Rome, dès sa naissance,
A-t-elle sans fatigue étendu sa puissance?
Et depuis trois cents ans ce peuple de héros
A-t-il pu respirer dans le sein du repos?
La Grèce a-t-elle été plus calme et plus oisive?
Dès longtemps, sous le Perse, elle eût gémi captive,
Si dans les voluptés son courage amolli
Avait mis sa défense et sa gloire en oubli.
De la corruption ses troubles l'ont sauvée;
Sur ses propres débris elle s'est élevée;
Et ses peuples rivaux, l'un par l'autre aguerris,
Sont autant de lions que son sang a nourris.
Et nous, dont ce fléau menace les rivages,
Nous, chez qui Rome un jour peut porter ses ravages,
Nous, que vingt fois Carthage a tenté d'asservir,
Dans un lâche repos nous parlons de languir!
Au milieu des vautours, faible et timide proie,
La Sicile attendra que leur vol se déploie!
Et quel temps plus heureux pour fixer nos destins?
Le Gaulois marche à Rome et venge les Latins;
Par la contagion mortellement frappée,
De son propre malheur Carthage est occupée;
Thèbe et Lacédémone, au milieu des hasards,
De la Grèce alarmée attachent les regards.
Saisissons ce moment d'engager la Sicile
A ne former qu'un peuple et puissant et docile.
Alors ce peuple heureux, avec quelque fierté,
Pourra sous ses drapeaux dormir en liberté;
Mais toujours redoutable au seul bruit de ses armes,
Tout prêt à les reprendre aux premières alarmes,
Et semblable à l'Etna, dont la sourde fureur,
Même dans son silence, imprime la terreur.
Jusque-là gardons-nous d'une paix corruptrice.
Ranimons le courage avant qu'il se flétrisse.
Malheur à qui s'endort au milieu du danger!
Et tant que nous menace un pouvoir étranger,
Si la guerre est un mal, c'est un mal nécessaire.
Consultez cependant ce cœur droit et sincère.
(Il montre Dion.)
Vertueux citoyen, quoique sujet soumis,
Il sait servir son roi sans trahir ses amis.

SCÈNE II.

DION, THÉODORE, PHILISTE, AMIDAS.

DION.

Nous voilà seuls. Amis, expliquez-vous sans feinte.
Dion vous est connu; bannissez toute crainte.
Aux conseils du tyran ces lieux sont destinés,
D'un mur impénétrable ils sont environnés.
Que devons-nous penser du projet qu'il médite?

PHILISTE.

Quoi! c'est là ce tyran dont le nom seul irrite!
Ce farouche oppresseur dont l'orgueil indompté
Voulait tout voir fléchir devant sa volonté!
Combien sa renommée ou lui-même en impose!

THÉODORE.

C'est la douceur du tigre au moment qu'il repose.
Moins crédule que vous, je sais m'en défier;
Et je l'ai trop connu pour le justifier.
Mais, Dion, que résoudre? et comment le distraire
D'un projet tant de fois à nos vœux si contraire?

DION, *à Philiste.*

Denys vous a séduit, et j'en suis peu surpris.
Il sait, quand il lui plaît, captiver les esprits;
Et du talent de feindre une profonde étude
S'est en lui, dès longtemps, changée en habitude.
C'est tout l'art d'un tyran. Fureur, impiété,
Chez lui tout est couvert d'un voile d'équité.
A la justice au moins il sait rendre l'hommage
De n'oser la trahir sans parler son langage;
Et ce voile gênant dont il est revêtu,
En déguisant le crime, honore la vertu.
Mais à tromper mes yeux vainement il s'applique :
J'ai dans tous ses replis sondé sa politique.
Il parle d'écarter je ne sais quel malheur,
Tandis que de son peuple il moissonne la fleur,
Arrache les époux à leurs jeunes compagnes,
Couvre d'un deuil affreux nos cités, nos campagnes,
Laisse le soc oisif au milieu des guérets,
Et dévaste les champs favoris de Cérès.
Quelle guerre, pour nous quel fléau plus funeste?
Mais il veut de ce peuple anéantir le reste,
Attirer dans le piége, envoyer au trépas,
Tout ce qui l'importune, ou qui ne le sert pas,
Etouffer la vertu jusque dans ses racines,
Et de morts entouré, régner sur des ruines.
Voilà son plan. Denys ne croit point vous gagner;
Mais sur d'autres sujets il aspire à régner.
Dans ces murs avec soin dès longtemps il assemble
Un amas de brigands, peuple qui lui ressemble.
Sur son trône sanglant, toujours mal affermi,
S'il reste un homme juste, il craint un ennemi;
Et des plus courageux, trop ardents à le suivre,
Au milieu des combats leur valeur le délivre.
Ainsi vous faites place à de vils affranchis,
Qu'au prix de votre sang vous aurez enrichis.

THÉODORE.

Le perfide! et comment échapper à sa rage?

DION.

Vos malheurs auraient-il glacé votre courage?

PHILISTE.

Hélas! vous le savez, il a trop éclaté;
Déjà plus d'une fois ce peuple révolté,
Succombant sous le faix d'une entreprise vaine,
N'a fait qu'appesantir et resserrer sa chaîne;

Voyez nos oppresseurs dans ces murs enfermés,
Altérés de rapine et de meurtre affamés;
Voyez ce boulevard élevé par la crainte,
Du palais d'un tryan digne et terrible enceinte.

DION.

J'ai prévu vos frayeurs ainsi que vos dangers;
Mais le temps change tout. Parmi ces étrangers,
Il est des mécontents qui de la servitude
Semblent porter le poids avec inquiétude :
L'intérêt les enchaîne encor moins que la peur;
Et ce trouble est caché sous un calme trompeur.
Saisissons le moment non pas de les corrompre,
Mais de briser pour eux des fers qu'ils n'osent rompre.
Amis, point d'artifice. En délivrant l'Etat,
Loin de nous les noirceurs d'un timide attentat :
Combattons en guerriers, et que la tyrannie
N'ait rien à reprocher à qui l'aura bannie;
Ou, si nous succombons, qu'un glorieux trépas
Invite nos neveux à marcher sur nos pas.

AMIDAS.

O généreux Dion! que ta vertu me touche!
La patrie et l'honneur nous parlent par ta bouche!
Je t'admire, et mon cœur s'enflamme à tes discours.
De nos calamités rompons enfin le cours.
Il est temps que des dieux la tardive justice
Sur ce grand criminel enfin s'appesantisse;
Leurs temples, leurs autels, par ses mains dépouillés,
De rapine et de sang ses ministres souillés,
Tant de biens envahis par ses vils satellites,
Sur de vagues soupçons tant de têtes proscrites,
Tout demande sa mort. Mais toi, Dion, mais toi,
Son fils aime ta fille; il a, dit-on, sa foi.

DION.

N'y pensons plus. Le prince, à son devoir fidèle,
N'épousera jamais la fille d'un rebelle :
Mais il en est plus digne et de vous et de moi.
Un fils dénaturé serait un mauvais roi.

THÉODORE.

Il est né vertueux, puisque ta fille l'aime.
Qu'il l'épouse; et sa dot sera le diadème.
Le père est un tyran; il faut l'exterminer.
Le fils est un grand homme; il faut le couronner.

SCÈNE III.

DION, seul.

Ma fille aura besoin de toute sa constance;
Allons l'y préparer. Je la vois qui s'avance.

SCÈNE IV.

DION, ARÉTIE.

DION.

Ma fille, dans vos yeux quel trouble est répandu?
Je vois couler vos pleurs.

ARÉTIE.

Hélas! qu'ai-je entendu!
De l'état de mon cœur, instruit comme moi-même,
Pour un prince accompli, que vous aimez, qui m'aime,
Je vous ai vu, mon père, approuver mes soupirs.

DION.

Tous mes vœux se bornaient à combler vos désirs.

ARÉTIE.

Je viens de le trouver plein de trouble et d'alarmes;
La pâleur sur le front, les yeux noyés de larmes,
Il court dans ce palais, égaré, furieux.
Il me voit, et soupire, et détourne les yeux.
Je frémis des malheurs que cet accueil m'annonce;
J'en demande la cause, et voici sa réponse :
« Etouffons, m'a-t-il dit, des soupirs superflus.
« J'en mourrai; mais adieu. Je ne vous verrai plus. »
Il me fuit sans pouvoir en dire davantage.
Seigneur, expliquez-moi ce funeste langage.

DION.

Ma fille, il est trop vrai : de son bonheur jaloux,
Le tyran vous sépare, et devient votre époux.

ARÉTIE.

Il devient mon époux! lui! quelle loi barbare!
Moi! me donner à lui!... Mais, seigneur, je m'égare.
C'est à moi d'obéir, à vous de commander.

DION.

Non, ma fille, à vous seule il doit vous demander.
Disposez de vous-même, et parlez.

ARÉTIE.

Daignez croire
Que mon amour pour vous, mon pays et ma gloire
Sont les seuls intérêts que je consulterai.
Denys est à mes yeux un mortel abhorré.
Son fils a des vertus; vous savez que je l'aime.
Mais, malgré cette horreur et cet amour extrême,
Si je puis, sur le trône assise auprès de lui,
Servir à l'innocence et d'asile et d'appui,
Du tyran par mes pleurs apaiser la furie,
Enfin, si mon malheur importe à ma patrie,
Je n'écoute plus rien : qu'on me mène aux autels.
Mais unie à son sort par des nœuds immortels,
Si je dois partager une grandeur funeste,
Accepter pour époux un tyran qu'on déteste,
Voir à mes pieds un peuple accablé, gémissant,
Et détourner sans cesse un œil compatissant,
Je préfère la mort aux nœuds de l'hyménée.
Quel supplice, grands dieux! que d'être condamnée
A souffrir dans ses bras, par un devoir affreux,
Un époux toujours teint du sang des malheureux!
De ce lit nuptial l'approche m'épouvante
Plus que la tombe même où j'entrerais vivante;
Et, si j'en crois mon cœur, moins l'eût épouvanté
L'airain par Phalaris sur ces bords inventé.
Je sais, en refusant l'hymen qu'on me propose,
A quel revers, seigneur, ce mépris nous expose;
Mais l'éclat des grandeurs ne peut vous éblouir :
On sait y renoncer lorsqu'on sait en jouir.
Si l'on vous vit monter dans le rang où vous êtes,
Ce fut pour voir de près se former les tempêtes,
En détourner les coups loin d'un peuple alarmé,
Et soulever le joug dont il est opprimé.
Mais, puisque le perfide a trompé votre zèle,
Qui peut vous retenir dans sa cour infidèle?
Allons de nos amis partager le malheur.
Notre exil serait-il plus cruel que le leur?
Pourriez-vous être heureux tandis qu'on les opprime?
Vous me l'avez appris : sous le règne du crime,
La place de l'honneur est dans l'obscurité.

DION.

Tu n'as jamais connu la dure adversité.

ARÉTIE.

Je sais souffrir, mon père, et que loin de cette île
Vous soyez en repos, votre fille est tranquille.

DION.

Tu vas donc renoncer à l'espoir le plus doux!

ARÉTIE.

J'oublirai tout le reste, et je vivrai pour vous.

DION.

Ah! le ciel te devait un destin plus prospère.

ARÉTIE.

Le ciel en fait assez quand il donne un tel père.

DION.

Quel héritage, hélas! que la fuite, l'exil,
Le malheur!

ARÉTIE.

Le malheur! près de vous en est-il?
En est-il dont mon cœur avec vous ne s'honore?

DION.

Ah! ce cœur m'est connu.

ARÉTIE.

Non, pas assez encore.
Puisque vous l'avez plaint, vous en avez douté.

DION, *à part.*

Dans mes vœux les plus chers les dieux m'ont écouté.
Je révère mon sang dans une âme si belle,
Et plein d'un doux transport je me contemple en elle.
(A Arétie.)
Oui, de votre vertu votre père est content,
Ma fille. Mais, hélas! un refus insultant
Va porter le tyran à quelque violence.
Et si des bras d'un père une aveugle insolence
Osait vous arracher?

ARÉTIE.

Pourquoi vous alarmer?
Il ne peut rien sur moi, si vous daignez m'aimer.

DION.
Et que peut cet amour contre la tyrannie?
ARÉTIE.
Des fureurs d'Appius il sauva Virginie.
DION, *avec transport.*
Ma fille! embrasse-moi. Ta noble fermeté
Dans cette épreuve enfin n'a que trop éclaté.
Le tyran, il est vrai, par les nœuds d'hyménée,
A son trône aujourd'hui veut te voir enchaînée;
Mais, ne crains rien. Suis-moi. Tu sauras des secrets
Qui vont de ses fureurs arrêter les progrès.

ACTE III.

SCÈNE I.

DENYS, ARÉTIE.

DENYS.
Sur mes desseins, madame, on vous a prévenue.
A mon illustre ami la cause en est connue.
Le soutien de mon sceptre y doit être lié
Par des nœuds plus étroits que ceux de l'amitié;
Mais ce que je lui dois, mon amour vous le donne.
Vos attraits, vos vertus, dignes d'une couronne,
Ont mérité pour vous ce que je fais pour lui.
Soyez l'honneur du trône; il en sera l'appui.
Vous vous taisez, madame, et semblez consternée!
ARÉTIE.
Seigneur, l'éclat pompeux d'un si grand hyménée
D'une âme ambitieuse exciterait les vœux.
Pour moi, si de l'hymen je dois former les nœuds,
Ce n'est qu'à la vertu que je rendrai les armes;
Et, fuyant des grandeurs les pénibles alarmes,
Un cœur juste est le trône où j'aspire à régner.
DENYS.
Je ne m'attendais pas à me voir dédaigner.
Mais dans cette fierté, qu'un autre eût abaissée,
J'excuse les chagrins d'une amante offensée;
Et, quoiqu'en ma faveur le devoir ait parlé,
L'amour sans quelque effort ne peut être immolé.
ARÉTIE.
Cet amour, s'il est vrai que son pouvoir m'attire,
Jamais de mon devoir n'a balancé l'empire;
Et, soumis en esclave aux lois de la vertu,
S'il était condamné, n'aurait point combattu.
Donnez à mes refus une plus digne cause.
DENYS.
Et quel autre intérêt à mes désirs s'oppose?
ARÉTIE.
Ma gloire.
DENYS.
Oubliez-vous que vous parlez à moi?
Vous, fille d'un sujet qui doit tout à son roi,
Vous dédaignez la main par qui de la poussière
Jusqu'au pied de mon trône est monté votre père!
Quel fantôme de gloire a frappé vos esprits?
Et d'où vous vient pour moi ce superbe mépris?
ARÉTIE.
On ne méprise point ce qu'on a tant à craindre.
DENYS.
A ne pas m'irriter daignez donc vous contraindre.
Le trône vous attend.
ARÉTIE.
Il n'est pas fait pour moi.
DENYS.
Et si de l'accepter on vous fait une loi?
ARÉTIE.
Qui l'oserait?
DENYS.
Un père.
ARÉTIE.
Il daignera lui-même
Tempérer la rigueur de son pouvoir suprême;
Il hait la tyrannie, et la sert à regret.
DENYS.
Vous l'a-t-il confié?
ARÉTIE.
Ce n'est pas un secret :
Il vous l'a dit cent fois.
DENYS.
D'un ami si fidèle
Je veux placer la fille en un rang digne d'elle;
Je le veux, je le dois.
ARÉTIE.
Et quel rang, juste dieux!
Où, pour être obéi, l'on se rend odieux!
Moi, fille de Dion, j'oserais y paraître!
DENYS.
Si mon fils l'occupait, vous l'oseriez peut-être.
ARÉTIE.
Je le pourrais sans honte.
DENYS.
Avez-vous donc pensé
Qu'impunément ainsi je serais offensé?
ARÉTIE.
Je vois que ma franchise étonne votre oreille.
Au fond de votre cœur le remords se réveille;
Mais la voix des flatteurs l'avait trop endormi;
Et je veux une fois vous tenir lieu d'ami.
Vous régnez; on vous craint : muet dans ses alarmes
Votre peuple est forcé de dévorer ses larmes;
Et dans ces murs sanglants, pleins de votre pouvoir,
Le doigt de la vengeance a tracé son devoir.
Mais vous qui l'enchaînez dans ce dur esclavage,
Au faîte des grandeurs, quel est votre partage?
Puissant, mais malheureux, de remords combattu,
(Car on n'étouffe point la voix de la vertu),
Entouré d'ennemis payés pour vous séduire,
Attentifs à vous plaire, et prêts à vous détruire,
Vous tenez, en tremblant, un sceptre détesté,
D'autant plus dangereux qu'il vous a plus coûté.
C'est au père du peuple à porter la couronne!
Un trône est glorieux quand l'amour l'environne;
Mais c'est un précipice, un théâtre d'horreur,
Quand il a pour appui la force et la terreur.
DENYS.
Je me suis tu, madame, et j'ai voulu connaître
Les traits dont un vil peuple ose noircir son maître.
Ainsi donc, sur la foi de ce peuple effréné,
Par vous-même, à mes yeux, mon règne est condamné.
ARÉTIE.
Il suffit qu'à l'État ce règne soit funeste.
Les maux qu'on a soufferts, les fureurs qu'on déteste,
Et tout ce qu'on impute à votre cruauté,
Peut n'être que l'effet de la nécessité :
Des rois usurpateurs on connaît les maximes;
Et souvent leurs vertus ressemblent à nos crimes;
Mais sans être coupable on peut être odieux.
Tout ce qui nuit au peuple est un crime à ses yeux.
Ce silence cruel qu'à ses cris on impose,
Est un nouveau témoin qui contre vous dépose.
Au sang de vos sujets vous vous êtes baigné :
L'univers s'en souvient, il s'en est indigné;
Et ma patrie enfin, de sa gloire jalouse,
Aurait trop à rougir si j'étais votre épouse.
DENYS.
Je sais à qui je dois imputer vos mépris.
Vous ne voulez devoir qu'à l'amour de mon fils
Un sceptre qu'en ses mains mon trépas doit remettre,
Et qu'en secret sans doute il ose vous promettre.
ARÉTIE.
Pour guérir vos soupçons et le justifier,
Un mot suffit. Je vais vous le sacrifier.
Vous m'aimez, dites-vous?
DENYS.
En doutez-vous, madame?
ARÉTIE.
Osez me le prouver, et je suis votre femme.
DENYS.
Qu'exigez-vous de moi?
ARÉTIE.
D'être enfin vertueux,
D'écouter vos remords, ces organes des dieux,
De savoir préférer la gloire au diadème,
Le repos au danger, et ce peuple à vous-même;
D'expier vos fureurs, de les désavouer,
Et de forcer enfin la terre à vous louer.
DENYS.
Je vous entends. Il faut déposer la couronne.
Ce n'est donc qu'à ce prix que votre main se donne?

Avouez-le, madame, un si hardi détour
Est un refus adroit, inspiré par l'amour;
Et vous n'espériez pas de pouvoir me résoudre
A quitter ce haut rang où j'ai bravé la foudre?
Eh bien! connaissez mieux tous vos droits sur mon cœur.
Epris de vos vertus plus que de ma grandeur,
J'y renonce; et ce rang qui faisait mon supplice,
Est pour moi, je l'avoue, un faible sacrifice.
Un fantôme imposant m'a longtemps ébloui;
A la voix de l'amour il s'est évanoui.
Mais mon fils voudra-t-il ceindre le diadème?
Il va venir, madame; offrez-le-lui vous-même.
(A part.)
S'il l'accepte, il est mort.

SCÈNE II.

ARÉTIE, seule.

Il veut quitter ce rang,
Par le crime élevé, cimenté par le sang!
A la voix des remords il a paru sensible!
L'amour a-t-il dompté cet orgueil inflexible?
Pour l'âme des tyrans l'amour a-t-il des traits?
Vous, que je méprisais, périssables attraits,
Auriez-vous de ce tigre adouci la furie?
Pourriez-vous me servir à sauver ma patrie?
Ainsi donc la beauté, ce funeste ornement,
Ecueil de nos vertus, en devient l'instrument!
Cependant à son sort il faut que je me lie.
Toi, qui me fus si cher, il faut que je t'oublie!
Va, que le bien public soit l'un de mes bienfaits.
Avec toi fais régner la justice et la paix.
Tu feras des heureux, tu le seras peut-être;
Je ne m'en plaindrai point. Mais, hélas! puis-je l'être!
Quoi! fille de Dion, tu vas penser à toi!
A de plus grands périls réserve ton effroi.
Vois tes concitoyens au bord du précipice,
Marchant à la révolte, ou peut-être au supplice.
Ton père est à leur tête, et tu n'as qu'un instant.
Si le sort les trahit, l'échafaud les attend.
Et qu'importe, après tout, à qui je sois unie,
Si j'étouffe en ses bras l'affreuse tyrannie,
Si je suis la rançon de mes concitoyens?
Brisons, brisons leurs fers; la mort rompra les miens.

SCÈNE III.

DENYS LE JEUNE, ARÉTIE.

ARÉTIE.
Que vois-je?

DENYS LE JEUNE, *à part.*
Le cruel! auprès d'elle il m'envoie!
Pour aigrir mes douleurs il veut que je la voie.

ARÉTIE.
Quel moment!

DENYS LE JEUNE.
Quel destin! quel affreux désespoir!
Je vous perds. Cependant on me force à vous voir,
Madame. Votre bouche est-elle condamnée
A m'annoncer l'arrêt d'un fatal hyménée?
Mon père à la contrainte ose-t-il recourir?
Ou bien consentez-vous?...

ARÉTIE.
Je consens à mourir.

DENYS LE JEUNE.
Quoi!

ARÉTIE.
Je l'épouse.

DENYS LE JEUNE.
O ciel!

ARÉTIE.
Ecoutez-moi.

DENYS LE JEUNE.
Barbare!
Laissez-moi.

ARÉTIE.
Quel transport de son âme s'empare!

DENYS LE JEUNE.
Voilà donc vos serments?

ARÉTIE.
Oui, je les ai trahis.

DENYS LE JEUNE.
Perfide!

ARÉTIE.
Peut-on l'être en sauvant son pays?

DENYS LE JEUNE.
En sauvant son pays!

ARÉTIE.
Oui, c'est à ma patrie,
A ce dieu des grands cœurs que je vous sacrifie.
Son sort est en nos mains. Je commence; achevez.
Ce n'est point pour m'aimer, prince, que vous vivez.
Vous vous devez au monde, à ce peuple, à la gloire.
J'ai partagé vos feux; partagez ma victoire.
Libre, allez vous offrir aux yeux de l'univers.
Le trône vous attend. Allez briser nos fers.

DENYS LE JEUNE.
Le trône m'attend! moi!

ARÉTIE.
Par un effort suprême,
Denys, en m'épousant, y renonce lui-même.
Je me donne à ce prix, et je viens vous offrir
Un sceptre qu'en ses mains on ne peut plus souffrir.

DENYS LE JEUNE.
Que me proposez-vous? qui? moi! que je prétende
Au trône de mon père!

ARÉTIE.
Il faut qu'il en descende;
C'est à vous d'y monter.

DENYS LE JEUNE.
C'est à moi d'obéir.
Du rang qui vous est dû, madame, allez jouir.
De nos feux mutuels perdez-y la mémoire,
Et laissez-moi mourir avec toute ma gloire.

ARÉTIE.
Cessez de m'opposer un devoir prétendu.
S'il règne encore un jour, votre père est perdu.

DENYS LE JEUNE.
Qu'entends-je? quel complot! quelle aveugle furie!

ARÉTIE.
Ne nommez point ainsi l'amour de la patrie.
Je ne vous dirai point quelles calamités
Animent contre lui ses sujets révoltés.
Vous devez détourner les yeux de leur misère.
Il est affreux d'apprendre à détester un père;
Mais voyez le péril dont il est menacé.
Sur son trône aujourd'hui si vous n'êtes placé,
D'un peuple furieux il éprouve la rage;
Et son fils peut lui seul conjurer cet orage.

DENYS LE JEUNE.
Je mourrai son sujet en défendant ses jours.
De ces complots encore il peut rompre le cours.
Je vais lui découvrir le danger qui s'apprête,
M'armer pour le défendre, et pour punir...

ARÉTIE.
Arrête!

DENYS LE JEUNE.
Je n'écoute plus rien : mon père est en danger.

ARÉTIE.
Cher prince, où courez-vous?

DENYS LE JEUNE.
Me perdre, ou le venger.

ARÉTIE.
Eh bien! cruel, eh bien! ordonne mon supplice.

DENYS LE JEUNE.
Quoi! de ces factieux!

ARÉTIE.
Oui, tu vois leur complice.

DENYS LE JEUNE.
Vous?

ARÉTIE.
Moi. Ce n'est pas tout : ce vertueux ami,
Qui des malheurs du peuple en secret a gémi,
Ce Dion dont les soins ont formé ta jeunesse,
Et qui pour toi d'un père a toute la tendresse,
Dion, de la révolte est le chef et l'auteur.
Va, tu sais mon secret, sois son accusateur.

DENYS LE JEUNE.
Chaque mot me confond; et mon âme égarée
Est, par d'affreux éclairs, sur l'abîme éclairée.
Seul ami de ton roi, Dion, tu le trahis!

ARÉTIE.

Il s'expose pour vous, pour moi, pour son pays;
Trop longtemps sourd aux cris d'un peuple qui l'implore,
Il s'y rend à la fin.

DENYS LE JEUNE.

Il en est temps encore;
Qu'il rentre en son devoir.

ARÉTIE.

Non, il n'en est plus temps.

DENYS LE JEUNE.

Vous me désespérez. Adieu, madame.

ARÉTIE.

Attends,
Cruel, tourne les yeux sur une infortunée,
A t'aimer, à te perdre, à mourir condamnée.
Vois tes plus chers amis dévoués au trépas;
Vois ta triste patrie : elle te tend les bras.
N'a-t-elle pas ses droits ainsi que la nature?
C'est à toi d'adoucir les peines qu'elle endure;
C'est à toi d'essuyer les pleurs qu'elle a versés.
Combien de vœux au ciel pour toi sont adressés!
« S'il règne, disent-ils, si le ciel moins sévère
« Le fait monter un jour au trône de son père;
« Que nous serons heureux sous de si justes lois!
« Il sera notre père et l'exemple des rois. »
Peux-tu ne pas sentir le prix d'une couronne
Que l'amour, que la paix, que la gloire environne;
Et combien il est doux, pour un cœur généreux,
De n'avoir qu'à parler pour faire des heureux?
Cher prince, au nom des dieux, de ma tendresse extrême,
De Dion, de ce peuple, et de ton père même,
Préviens, en acceptant un héritage offert,
Une rébellion qui l'accable ou nous perd.

SCÈNE IV.

DENYS, DENYS LE JEUNE, ARÉTIE, GARDES.

DENYS.

Prince, je viens savoir quelle est votre réponse.
Il est temps qu'aux grandeurs votre père renonce :
Heureux qu'en vous le ciel ait voulu lui donner
Un fils, par ses vertus, digne de gouverner!

DENYS LE JEUNE.

Du destin des mortels il est beau d'être arbitre,
Quand on a les vertus que demande ce titre,
Et qu'on peut s'assurer, n'ayant plus qu'à vouloir,
De remplir dignement un immense devoir;
Mais ces vertus, seigneur, les a-t-on à mon âge?
Des dieux, maîtres des rois, si, pour être l'image,
Il ne fallait qu'un cœur exempt d'ambition,
Ennemi de l'injure et de l'oppression,
Et, pour le bien public, détaché de lui-même,
Je pourrais sans rougir porter le diadème.
Mais quand je considère où s'étend le devoir
De ceux à qui le ciel a remis son pouvoir;
Quand je vois quel péril sans cesse les assiége,
Qu'ils ont, à chaque pas, à craindre quelque piége;
Qu'au milieu des flatteurs dont la dextérité
D'un voile séduisant masque la vérité,
Un roi doit être exempt d'erreur et de faiblesse,
S'observer, se combattre et se vaincre sans cesse;
Craindre tous ses penchants comme autant d'ennemis;
Sous le frein du devoir les tenir tous soumis;
Savoir que rien de lui n'est léger ni frivole,
Qu'il répond d'un regard et d'un mot qui s'envole;
Que ce mot dangereux, échappé sans dessein,
Porte, à celui qu'il frappe, un poignard dans le sein;
Et qu'un peuple attentif, qui de loin le contemple,
Du vice ou des vertus attend de lui l'exemple;
Je sens qu'un diadème est trop pesant pour moi.
Mais mon père aujourd'hui m'en impose la loi;
J'obéis; et toujours sous votre dépendance,
Je porterai le sceptre, et vous seul la balance.

DENYS, *aux gardes.*

Qu'on l'arrête.

DENYS LE JEUNE.

Ah! seigneur!

ARÉTIE.

O ciel!

DENYS, *aux gardes.*

Obéissez.

ARÉTIE.

Quel crime?...

DENYS.

Il m'est connu, madame, c'est assez.
J'ai voulu m'assurer de votre intelligence,
Et voir sur qui devait éclater ma vengeance.

ACTE IV.

SCÈNE I.

DENYS LE JEUNE, DAMOCLÈS, GARDES.

DENYS LE JEUNE.

Où me conduisez-vous, amis? Est-ce à la mort?
Leur silence, ces fers, tout m'annonce mon sort.
Damoclès, obtenez que je parle à mon père.
Ce n'est pas que je pense à fléchir sa colère;
Mais avant de mourir je veux lui révéler
Un secret qui le touche et qui me fait trembler.

SCÈNE II.

DENYS LE JEUNE, GARDES.

DENYS LE JEUNE.

Oui, de quelque rigueur que mon père m'accable,
Je dois lui révéler ce complot redoutable.
O nature! ô devoir! vous suis-je assez soumis?
Je trahis Arétie et je perds mes amis.
Mes amis! dieux! quel nom donné-je à des rebelles,
Ennemis de mon sang, à mon père infidèles?
Ingrat! et c'est pour toi qu'ils l'ont voulu trahir.
Non! généreux vieillard, je ne puis te haïr.
Ton aveugle amitié t'entraînait dans le crime;
Mais ce n'est pas à toi d'en être la victime.
Instruit de tes desseins, je dois les prévenir;
Mais de m'avoir aimé je ne puis te punir.
Je nommerai le crime et non pas le coupable.
Non, la mort à mes yeux présente, inévitable...

SCÈNE III.

DENYS, DENYS LE JEUNE, GARDES.

DENYS.

Abaisse, malheureux, ce regard menaçant.

DENYS LE JEUNE.

La honte suit le crime; et je suis innocent.

DENYS.

Parle. Que me veux-tu?

DENYS LE JEUNE.

Vous sauver.

DENYS.

Toi!

DENYS LE JEUNE.

Moi-même;
Moi, que vous haïssez, mon père, et qui vous aime.
Chargé d'indignes fers, de gardes entouré,
A l'opprobre, à la mort près de me voir livré,
Je ne viens point ici dans un juge sévère
Émouvoir, par mes pleurs, les entrailles de père.
Mieux que moi la nature eût pu vous apaiser;
Et, si vous l'écoutiez, elle eût su m'excuser.
Mais incertain des jours que votre arrêt me laisse,
Et justement troublé du péril qui vous presse,
J'ai cru devoir choisir, pour vous le dévoiler,
Le seul instant, peut-être, où je puis vous parler
Vous êtes menacé; contre vous l'on conspire.

DENYS.

Qui peut l'oser?

DENYS LE JEUNE.

J'ai dit ce que j'ai dû vous dire.

DENYS.

Achevez.

DENYS LE JEUNE.

Je ne puis.

DENYS.

Prince, vous hésitez?

DENYS LE JEUNE.

Qu'on me mène à la mort.

DENYS.

Quoi ! vous me résistez !
Qui ménage un coupable en devient le complice.

DENYS LE JEUNE.

Vous en savez assez.

DENYS.

Par un lâche artifice,
Perfide, je le vois, tu croyais m'alarmer,
Et qu'une crainte vaine allait me désarmer !

DENYS LE JEUNE.

Vous êtes menacé, seigneur; daignez m'en croire.
Disposez de mon sang, mais laissez-moi ma gloire.
Ma vie est votre bien; je sais la dédaigner;
Mais ma gloire est à moi; vous devez l'épargner !

DENYS.

Quoi ! par la trahison lorsqu'on trame ma perte...

DENYS LE JEUNE.

On ne vous trahit point, on s'arme à force ouverte;
Et, se frayant vers vous un pénible chemin,
L'on vient vous attaquer les armes à la main.
Laissez-moi vous défendre, ou forcer les rebelles
A tremper dans mon sang leurs armes criminelles.
Mais, détestant l'emploi de lâche délateur,
Je suis leur ennemi, non leur accusateur.

DENYS.

Eh quoi ! toujours du sang ! Non, non, par la clémence
Conjurons la tempête avant qu'elle commence.
J'ai trop aigri les cœurs; je prétends les gagner.
Ce n'est que par l'amour qu'il est doux de régner.
Nomme-moi les mutins dont l'orgueil nous menace :
Je ne les connaîtrai que pour leur faire grâce.

DENYS LE JEUNE.

Plus l'effort serait grand, moins ce peuple étonné
Au fond de votre cœur se croirait pardonné.

DENYS.

Laissons là ces détours, et nomme mes victimes,
Ou je punis en toi ton silence et leurs crimes.

DENYS LE JEUNE.

Ce que vos intérêts m'ordonnent de cacher,
La mort même, seigneur, ne peut me l'arracher.

DENYS, *aux gardes.*

Nous allons l'éprouver. Gardes, que l'on appelle
Arétie et Dion.

DENYS LE JEUNE.

Je frémis.

DENYS.

Non, rebelle,
Ne crois pas que la mort soit l'asile assuré
D'un traître, d'un ingrat, d'un fils dénaturé.
Je saurai prolonger ton supplice et ma joie,
De ma lente fureur ton cœur sera la proie,
Et j'en arracherai ce secret odieux,
Ou le ferai du moins déchirer à mes yeux.

SCÈNE IV.

DENYS, DENYS LE JEUNE, DION, ARÉTIE, GARDES.

DENYS.

Dion, l'on me trahit. Jusqu'ici je veux croire
Qu'on dérobe à vos yeux une trame si noire.
Allez, et prenez soin qu'avant la fin du jour,
Tous les chefs de l'État se rendent dans ma cour.
De la foi de ce peuple il me faut de tels gages.

DION.

A ses sujets un roi demande des otages !

DENYS.

Dion, à m'obéir qu'on soit exact et prompt.
Et du peuple et de vous votre fille répond.

SCÈNE V.

DENYS, DENYS LE JEUNE, ARÉTIE, GARDES.

DENYS.

Vous, madame, à son sort si l'amour vous attache,
(Il montre son fils.)
Obtenez qu'il révèle un secret qu'il me cache.
Je veux de ce complot qu'il me nomme l'auteur.
Je lui cède, à ce prix, votre main, votre cœur ;
Mais à se taire encor, madame, s'il s'obstine,
Aux plus affreux tourments ma fureur le destine.
J'attends votre réponse; elle fixe son sort,
Et le met dans vos bras, ou le livre à la mort.

SCÈNE VI.

DENYS LE JEUNE, ARÉTIE.

ARÉTIE.

Qui nous a donc trahis?

DENYS LE JEUNE.

C'est moi.

ARÉTIE.

Vous?

DENYS LE JEUNE.

Je l'avoue.
Pour mon père et pour vous moi seul je me dévoue.

ARÉTIE.

Non, vous ne mourrez point; et, pour vous enlever,
Je sais qu'à l'instant même on va se soulever.
Mon père nous l'annonce; il en a l'assurance.

DENYS LE JEUNE.

Vous me faites frémir. Quelle affreuse espérance !
Quoi ! Dion, votre père, aurait la cruauté !...
Tout votre sang répond de sa fidélité.

ARÉTIE.

Il sait que pour l'État je veux bien le répandre :
Il fera son devoir.

DENYS LE JEUNE.

Je ne puis vous entendre.
Lui ! vous sacrifier ! Non, je connais son cœur.
Dion n'aspire point à ce barbare honneur
Qu'attache au parricide une vertu farouche.
Au prix de votre sang il n'est rien qui le touche ;
Et son premier devoir est de vous secourir.
Vivez, madame. Adieu. C'est à moi de mourir.

ARÉTIE.

Moi ! cruel ! après vous que je consente à vivre !
Voyez à quels tourments votre perte me livre.
Esclave dans des lieux souillés de votre sang,
J'accepterais la main qui vous perce le flanc !
Je serais dans les bras d'un tyran que j'abhorre,
D'un père, meurtrier de son fils que j'adore !
Non, si pour nous le sort tarde encore à changer,
C'est à moi de vous suivre, à moi de vous venger.
Tout est grand dans un cœur qui méprise la vie ;
Et, si le fer trompait ma généreuse envie,
Une mort secourable est prête à m'obéir;
Et le poison du moins ne saurait me trahir.

DENYS LE JEUNE.

Le poison !

ARÉTIE.

Pour vous seul est-ce encore un mystère
Qu'à la cour des tyrans, ce secours salutaire
Est toujours dans les mains des mortels courageux
Qui veulent vivre en paix sous un maître ombrageux ?
Je m'en suis en secret réservé l'assistance :
Partout il m'accompagne; il soutient ma constance ;
Et dans ce lieu funeste, où rien n'est révéré,
Il ménage à ma gloire un asile assuré.

SCÈNE VII.

ARÉTIE, THÉODORE, DENYS LE JEUNE.

ARÉTIE.

Théodore en ces lieux ! quelle audace est la vôtre?

THÉODORE.

Rassurez-vous. Je viens vous sauver l'un et l'autre.
(Bas.)
Que ma fureur redouble à l'aspect de ces fers !
(Haut.)
Les gardes sont gagnés; ces murs nous sont ouverts,
L'on n'attend plus que vous; et nos braves cohortes
Vont, au premier signal, s'élancer vers ces portes.
Mais on veut, avant tout, vous mettre en sûreté,
Et voir, loin de ces murs, le prince en liberté.
Profitons des moments.

ARÉTIE.

Allons, prince !

DENYS LE JEUNE.

Ah ! madame !
Pouvez-vous m'inviter à cette fuite infâme?

Et toi, coupable chef de ces séditieux,
Oses-tu, sans frémir, te montrer en ces lieux?

THÉODORE.

Votre mort s'y prépare.

DENYS LE JEUNE.

Apprends à tes complices
Que je sais préférer les plus affreux supplices
A l'horreur de chercher mon salut dans leurs bras.

THÉODORE.

Ah! cher prince!

DENYS LE JEUNE.

Va, dis-je, et ne réplique pas.

THÉODORE.

Vous vous perdez, seigneur, sans sauver votre père.

ARÉTIE.

Va, ne consulte point son aveugle colère.
Hâte-toi. Dans une heure il ne sera plus temps.
Tu vois de sa vertu des témoins éclatants.
Le courroux qui l'enflamme en est un gage insigne.
En refusant le trône, il n'en est que plus digne.

THÉODORE.

Nous allons tous, pour lui, prodiguer notre sang.

DENYS LE JEUNE.

Ah! plutôt que du mien l'on épuise mon flanc!
Oui, c'est par là que doit commencer le carnage;
Et tant qu'un souffle anime et soutient mon courage,
Mon corps, tout déchiré, s'opposant à vos coups,
Sera, pour votre maître, un rempart contre vous.

THÉODORE.

Madame, sauvez-vous de ce lieu si funeste.
Dion, qui vous attend, disposera du reste.

DENYS LE JEUNE.

Non, madame, arrêtez : je n'y puis consentir.
Pour toi, de ce palais, traître, tu peux sortir;
Mais annonce à Dion qu'en ces lieux retenue,
Pour le sang d'un rebelle Arétie est connue;
Qu'il la perd s'il éclate; et qu'au premier signal,
Tout son sang va couler sous le couteau fatal.

ARÉTIE.

Va, ne crains rien. Denys n'a rien appris encore.
Son fils sait mon secret, mais apprends qu'il m'adore.
Il mourrait mille fois avant de m'exposer;
Et sur lui de ma vie on peut se reposer.

SCÈNE VIII.

DENYS LE JEUNE, ARÉTIE.

DENYS LE JEUNE.

O conseil qui m'outrage et qui me désespère!
On résout, à mes yeux, la perte de mon père;
Et vous me méprisez au point de vous flatter
Que j'en serai témoin sans oser éclater!

ARÉTIE.

Non, je connais ton cœur : plus vertueux que tendre,
Il se vaincra sans doute, et je m'y dois attendre.
Viens au fer du tyran me voir tendre le sein;
Viens accuser mon père, et sois mon assassin.
Je mourrai de tes coups, sans regret, sans murmure,
Et tu dois immoler l'amour à la nature.

DENYS LE JEUNE.

Barbare! insultez-moi. Sur ce cœur malheureux
Vous n'abusez que trop d'un pouvoir dangereux.
Cependant, si Dion poursuit son entreprise,
A charger les mutins si le roi m'autorise,
Et si dans le péril leur chef enveloppé
Vient tomber à vos pieds mortellement frappé;
Qu'aurez-vous fait?

ARÉTIE.

Crois-tu qu'en ce moment terrible
Je sois de vos dangers le témoin insensible?
Tu me verras, bravant et le fer et les feux,
Pour suspendre vos coups voler entre vous deux,
Animer nos amis à sauver la patrie,
Et dans mes bras sanglants enchaîner ta furie.
Je retiendrai ta main; et, pour la dégager,
Dans ce cœur qui t'adore il faudra la plonger.

SCÈNE IX.

DAMOCLÈS, DENYS LE JEUNE, ARÉTIE.

DAMOCLÈS.

Le roi se lasse enfin d'attendre une réponse,
Madame; et par ma voix, seigneur, il vous annonce
Qu'il faut à ses genoux aller tout révéler,
Ou me suivre.

DENYS LE JEUNE.

Marchons.

ARÉTIE.

Allez-vous l'immoler?

ACTE V.

SCÈNE I.

DENYS, DAMOCLÈS.

DENYS.

Qui le croirait? le peuple a le grand art de feindre!

DAMOCLÈS.

Il est muet, tranquille.

DENYS.

Il en est plus à craindre;
Mais ce n'est pas de lui que vient la trahison.
As-tu fait de mon fils investir la prison?

DAMOCLÈS.

Il est en sûreté. Mais vous, quelle indolence
De votre fils rebelle enhardit le silence?
Pourquoi de ce complot n'en pas tirer l'aveu?

DENYS.

Laissons-lui son secret : il m'intéresse peu.
J'ai découvert, sans lui, l'artisan de l'intrigue.
C'est Dion.

DAMOCLÈS.

Contre vous le perfide se ligue?
Cependant il est libre.

DENYS.

Attendons son retour.

DAMOCLÈS.

Votre fils l'autorise et voit encor le jour!

DENYS.

Oui, tel est mon malheur, qu'il faut les laisser vivre.
Il n'est pas temps encor que la mort m'en délivre;
Mais à ma sûreté dès qu'ils auront servi,
Mon courroux choisira l'instant d'être assouvi.
Tourner à nos desseins tout ce qui les traverse,
C'est le talent des rois, c'est l'art où je m'exerce.
S'il se sent poursuivi, Dion peut m'échapper.
Dans ses propres filets je veux l'envelopper.
L'art de dissimuler est sans doute pénible;
Mais il est nécessaire en ce moment terrible.
N'opposons qu'Arétie à tous mes ennemis.
Dion tremble pour elle; elle craint pour mon fils;
Enchaînons l'un par l'autre et régnons par la crainte.
De douleur et d'effroi mortellement atteinte,
Arétie attendait l'instant de me parler;
Je suis tranquille enfin, et l'on peut l'appeler.

(Damoclès dit un mot à l'un des gardes.)

Quand un roi soutient mal ce qu'il ose entreprendre,
Ce n'est qu'à sa faiblesse, ami, qu'il faut s'en prendre.
D'Arétie aujourd'hui tu me verras l'époux :
Les rebelles tremblants seront à mes genoux;
Et demain mes drapeaux déployés dans la plaine,
Occuperont ailleurs la discorde et la haine.

(Il aperçoit de loin Arétie.)

Vois-tu comme l'orgueil a fait place à l'effroi?
Laisse-moi profiter du trouble où je la voi.

SCÈNE II.

DENYS, ARÉTIE.

ARÉTIE.

Dans le doute mortel où mon âme est livrée,
Puis-je lever sur vous une vue assurée?
Et n'offrirez-vous pas à mes regards tremblants
D'un parricide affreux les vestiges sanglants?
Ce détestable arrêt dont frémit la nature,
De vos fureurs, sans doute, a comblé la mesure.
Votre fils ne vit plus?

DENYS.

Il vit. Mais aujourd'hui
N'avez-vous à trembler, à frémir que pour lui?

Vous pâlissez, madame; et sur votre visage
Je vois la vérité qui perce le nuage.

ARÉTIE.

Comme moi, devant vous, qui n'est pas frémissant?
Vos soupçons, mille fois, ont perdu l'innocent.
A tant d'infortunés ils tiennent lieu de crime,
Que je crains à mon tour d'en être la victime.

DENYS.

S'ils sont pernicieux, ils sont fondés du moins.
Consultez vos frayeurs; elles en sont témoins.
Vous n'aviez pas prévu que dans cette journée,
Où je vous couronnais des mains de l'hyménée,
Je pourrais en Dion reconnaître un ingrat?

ARÉTIE.

Mon père! ô ciel!

DENYS.

Il est auteur de l'attentat.
Puissant par mes bienfaits, il médite ma perte;
Mais je serai vengé : sa trame est découverte.

ARÉTIE.

Quoi! tandis que sa fille est encore en vos mains,
Que ma tête est garant!...

DENYS.

Tous vos détours sont vains,
Madame : il est coupable. Est-ce moi qu'on abuse?
Ses craintes, vos frayeurs, mon fils même l'accuse.
Mon fils, qui peut choisir entre vous et la mort,
Veut mourir! Dion seul l'engage à cet effort;
Et celui qu'à l'amour, qu'à la vie il préfère,
Serait sacrifié, s'il n'était votre père.

ARÉTIE.

Voilà donc les témoins que vous nous opposez!
C'est sur de tels garants que vous vous reposez!
Eh bien! n'écoutez plus qu'une aveugle furie.
Immolez un héros, l'amour de la patrie.
Vous ne connaîtrez plus le trouble et la pitié
Que faisait naître en vous l'importune amitié.
Qu'il meure. Mais tremblez : cet arrêt détestable
Va remplir tous les cœurs d'une rage indomptable.

DENYS.

Vous me bravez, madame, et croyez m'étonner.
Non, la crainte jamais ne m'a fait pardonner.
De ce peuple insolent ses chefs vont me répondre;
Mais c'est vous que je veux étonner et confondre.
Votre père et mon fils ont mérité la mort :
Le premier est encore arbitre de son sort,
Madame, et c'est par lui que doit être calmée
Une rébellion par lui-même allumée.
L'autre attend, dans les fers, sa grâce ou son arrêt.
Ils vivent. Leur pardon ou leur supplice est prêt.
Je remets en vos mains et leur mort et leur vie.
Un mot les perd, madame, un mot les justifie.

ARÉTIE.

Qu'allez-vous m'ordonner?

DENYS.

De me suivre à l'autel.
Un refus à tous deux porte le coup mortel.

SCÈNE III.

DENYS, ARÉTIE, DAMOCLÈS.

DAMOCLÈS.

Seigneur, les chefs du peuple en ce lieu vont se rendre.
Dion est avec eux.

DENYS.

Ordonnez-leur d'attendre;
Et qu'ils soient désarmés.

ARÉTIE, *bas.*

J'ai perdu tous espoir.

SCÈNE IV.

DENYS, ARÉTIE.

DENYS.

Décidez de sa vie; elle est en mon pouvoir.

ARÉTIE, *bas.*

Grands dieux, à quel arrêt faut-il que je souscrive!
Que votre fils soit libre, et que mon père vive,
Mais différez encor, seigneur, de déclarer
A quel prix...

DENYS.

En secret je vais tout préparer.

SCÈNE V.

ARÉTIE, seule.

Oui, fais orner l'autel, et qu'enfin tout s'expie.
Dieux! qui serez témoins de cette fête impie,
Pardonnez si je fais servir à mes desseins
Le gage solennel des serments les plus saints.
C'est au pied des autels que doit périr le crime.
Il n'est point à vos yeux de plus chère victime.
Et que sont, devant vous, ces offrandes de paix,
Ces vils troupeaux, chargés des maux qu'ils n'ont point faits?
C'est le sang des tyrans sacriléges et traîtres
Qui doit couler, grands dieux! sous le fer de vos prêtres.
Nos vœux sont exaucés quand l'autel en est teint.
C'est dans ce sang impur que la foudre s'éteint.
Vains projets! si sa tête échappe à ma colère,
Je livre à sa vengeance et son fils et mon père.
Dieux! dans ce grand dessein prêtez-moi votre appui.
La mort ne put jamais pénétrer jusqu'à lui.
A la trahison même il est inaccessible.
N'importe; et c'est à moi de tenter... l'impossible.
Le crime même est juste en cette extrémité,
Et le ciel permet tout à ma témérité.
D'ennemis du tyran cette cour est remplie :
A ce maître abhorré l'intérêt seul les lie;
Et j'en puis gagner un à force de bienfaits.
Pour se détruire entre eux les scélérats sont faits.

SCÈNE VI.

DION, ARÉTIE.

DION.

Ma fille, il faut céder. Cette haute entreprise,
A des temps plus heureux pour toi seule est remise.
Ce peuple à son salut a préféré tes jours.

ARÉTIE.

Et pourquoi l'informer du péril que je cours?
Quand il peut s'affranchir d'un cruel esclavage,
Est-il temps de trembler pour le sort d'un otage?
Vous qui me connaissiez, mon père, doutiez-vous
Que d'un si beau trépas mon cœur ne fût jaloux?
Pensiez-vous que ma crainte, à l'aspect du supplice,
Vous ravirait l'honneur de ce grand sacrifice?
Si votre sang en moi ne s'est point altéré,
Versé pour mon pays, aurait-il murmuré?
Mourir pour ma patrie, et digne de mon père,
Est dans ce jour fatal le seul bien que j'espère.

DION.

Sûr de tes sentiments, je veux bien l'avouer,
Au salut de l'Etat j'allais te dévouer;
Mais mes pleurs m'ont trahi. L'invincible nature
Au cri de la vengeance a mêlé son murmure.
Prêt à frapper le coup, hélas! j'ai soupiré;
A cet effort cruel, mon cœur s'est déchiré.
De tes périls le peuple a jugé par mes larmes,
Et j'ai vu tous les cœurs partager mes alarmes.
Nos généreux amis aiment mieux tout souffrir,
Que d'exposer ton père à te laisser périr.

ARÉTIE.

Leurs malheurs, quels qu'ils soient, ne sont pas sans remède :
Un dieu, dans ce moment, peut venir à mon aide.

DION.

Ah! ma fille! et quel dieu daigne nous écouter?

ARÉTIE.

Non, le tyran... bientôt... n'est plus à redouter.

DION.

Il m'en coûterait trop de braver sa colère.
Ma fille est dans ses mains, et j'ai le cœur d'un père.

ARÉTIE.

On peut vous épargner ces combats douloureux.
Défenseurs de l'Etat, citoyens généreux,
Vous dont le sang coula pour la cause commune,
Quelle gloire a suivi votre noble infortune?
Mon père, si, malgré le sort qui les trahit,
Jusque sur l'échafaud la gloire les suivit,
Si, plein d'un saint respect, rappelant leur disgrâce,
De leur sang, sur nos murs, on baise encor la trace;
Quels honneurs obtiendrait celui de qui la main

Aurait porté le coup qu'ils tentèrent en vain?
Ah, mon père! pourquoi n'avons-nous qu'une vie?
Que ne peut-on cent fois mourir pour sa patrie!

DION.

La joie est dans ses yeux, et l'effroi dans mon cœur.
Reviens à toi; modère une si noble ardeur.

ARÉTIE.

Le désir de la gloire aiguillonne mon âme.
Un dieu remplit mon cœur, il l'élève, il l'enflamme.
Que je me sens de force en cet heureux instant!

SCÈNE VII.

DAMOCLÈS, DION, ARÉTIE.

DAMOCLÈS, *bas*.

Madame, tout est prêt, et le roi vous attend.

ARÉTIE.

Je vais...

SCÈNE VIII.

ARÉTIE, DION.

ARÉTIE.

Adieu, mon père. Embrassons-nous.

DION.

Ma fille!
Ma chère fille!... ô dieux!

ARÉTIE, *à part*.

C'en est fait. L'éclair brille;
La foudre va partir.

DION.

Je ne te quitte pas.

ARÉTIE.

Mon père, au nom des dieux, ne suivez point mes pas.

SCÈNE IX.

DION, seul.

Quels adieux! quel transport! quelle audace intrépide!
Elle suit du tyran le ministre perfide!
A mes yeux, en secret, il semblait lui parler...
Que lui veut-il? Denys la fait-il appeler?
Contre lui cependant elle éclate en menaces.
Que dis-je? elle croit voir la fin de nos disgrâces...
Mais pourquoi ces adieux? ils me glacent d'effroi,
Il faut la suivre, il faut... Théodore, est-ce toi?

SCÈNE X.

THÉODORE, DION.

THÉODORE.

Fuis, fuis loin de mes yeux, perfide.

DION.

De quel crime
Oses-tu m'accuser? quelle fureur t'anime?

THÉODORE.

Esclave d'un tyran, tu nous a tous trahis;
Et tu vas devenir l'horreur de ton pays.
Pour toi, nous différons de sortir d'esclavage;
Pour toi, dans ce palais, nous venons en otage;
Et tu nous y conduis pour te voir... j'en frémis.
Lâche!

DION.

Je vous tiendrai tout ce que j'ai promis :
J'en atteste les dieux.

THÉODORE.

Quoi! tu livres ta fille;
Denys par de saints nœuds s'unit à ta famille;
Et tu viens nous jurer!...

DION.

Ah! sors de ton erreur,
Et le père et la fille ont ces nœuds en horreur.
Nous subirions plutôt la mort la plus cruelle.

THÉODORE.

Ta fille!

DION.

Est vertueuse; et je te réponds d'elle.

THÉODORE.

Que dis-tu, malheureux? Quoi? sans t'en avertir...

DION.

Si son cœur à ces nœuds avait pu consentir,
Avant de me souiller d'une tache si noire,
J'aurais percé son cœur, j'aurais sauvé ma gloire.

THÉODORE.

Viens, viens donc le percer aux yeux des Immortels.
Le perfide est...

DION.

Où? parle.

THÉODORE.

Aux autels.

DION.

Aux autels!

THÉODORE.

O père misérable! ô crime! ô ma patrie!

DION.

Quel jour luit tout à coup dans mon âme attendrie!

THÉODORE.

Fille indigne d'un sang et si pur et si beau!
Que ne l'as-tu plutôt étouffée au berceau!

DION.

De ses tendres adieux voilà donc le mystère!
O mon ami!

THÉODORE.

Dion, tu pleures!

DION.

Je suis père.

THÉODORE.

Non, tu n'as plus de fille.

DION.

Elle est digne de moi.
Et sa seule vertu cause tout mon effroi.

THÉODORE.

Elle épouse Denys.

DION.

Elle meurt, ou nous venge.
O ma fille!

THÉODORE.

Aux autels, elle oserait?...

DION.

Qu'entends-je?
Arétie!

SCÈNE XI.

PHILISTE, DION, THÉODORE.

PHILISTE.

Elle meurt.

DION.

Elle meurt! justes dieux!

PHILISTE.

Amis, fuyez l'aspect d'un tyran furieux,
Il vient, le désespoir dans ses yeux étincelle.

DION.

Ma fille ne vit plus! Qu'il m'immole après elle.

PHILISTE.

Non, le tyran n'a point porté ce coup mortel.
Le sang de la victime avait baigné l'autel.
Dans les mains de Denys la coupe était remplie;
Il boit, et la remet dans les mains d'Arétie.
L'on eût dit que la joie et la sérénité
D'un éclat immortel animaient sa beauté.
Mais ses lèvres à peine ont touché le breuvage,
Sur ses yeux tout à coup se répand un nuage;
Et je la vois tomber sans force et sans couleur.

DION.

Allons la secourir ou mourir de douleur.

THÉODORE.

O sort digne d'envie! ô vertu que j'admire!
Peuple, réveille-toi : la tyrannie expire.

SCÈNE XII.

DENYS, THÉODORE, PHILISTE, GARDES.

DENYS, *à Philiste et à Théodore*.

(Aux gardes.)

Sortez. Vous, qu'en ces lieux mon fils soit amené.

SCÈNE XIII.

DENYS, seul.

O vengeance! ô fureur! je suis empoisonné.
Je reconnais mon fils. Sa main désespérée
M'a fait boire la mort dans la coupe sacrée.
Sous quel voile imposteur marchait sa cruauté!

Monstre digne de moi, tu m'as trop imité.
Toi, qu'il a fait couler dans mes veines brûlantes,
Poison, rends, s'il se peut, tes atteintes plus lentes;
Mon supplice m'est doux, s'il peut se prolonger.
O mort! affreuse mort! laisse-moi me venger.
Mon sang se glace... Il vient.

SCÈNE XIV.

DENYS, DENYS LE JEUNE, DION, GARDES.

DENYS, *à un garde.*

Frappe. Obéis.

DION, *au même.*

Arrête.
Epargnez l'innocent, seigneur; voilà ma tête.
Oui, ma fille a tout fait.

DENYS.

S'il est vrai, c'est pour lui.
Que la mort aux enfers les unisse aujourd'hui.
(Il chancelle et tombe entre les bras de ses gardes.)
(Au garde.)
Frappe.

DION.

Arrête. Il expire.

DENYS LE JEUNE, *aux genoux de son père.*

Ah! mon père!

DENYS, *le poignard levé sur son fils.*

Ah, perfide!...
Je meurs.

DION.

Ainsi le ciel prévient un parricide.
Cher prince!

DENYS LE JEUNE.

Epargnez-moi ces secours superflus.
Dans ces moments cruels, je ne me connais plus.

LA FAUSSE AGNÈS,

OU

LE POËTE CAMPAGNARD,

comédie en trois actes,

PAR NÉRICAULT DESTOUCHES,

Représentée pour la première fois le 12 mars 1759.

Personnages.

LE BARON DE VIEUXBOIS.
LA BARONNE DE VIEUXBOIS.
ANGÉLIQUE, leur fille aînée.
BABET, leur fille cadette.
LÉANDRE, amant d'Angélique.
M. DES MASURES, autre amant d'Angélique.
LOLIVE, valet de Léandre.
LE COMTE DES GUÉRETS, gentilhomme campagnard.
LA COMTESSE DES GUÉRETS.
M. LE PRÉSIDENT.
LA PRÉSIDENTE, sa femme.

La scène est en Poitou, dans le château du baron.

ACTE I.

SCÈNE I.

LE BARON, ANGÉLIQUE.

LE BARON. Oh çà! ma fille, parlez-moi naturellement. Je m'aperçois, depuis quelques jours, que vous êtes triste et rêveuse; sans doute que vous regrettez le séjour de Paris?

ANGÉLIQUE. Hélas!

LE BARON. Voilà un hélas qui me fait voir que j'ai deviné juste. Tu t'ennuies ici, ma pauvre enfant?

ANGÉLIQUE. Non, mon père, je ne m'y ennuie pas, et ce séjour aurait mille agréments pour moi, si on m'y laissait disposer de moi-même; mais à peine suis-je arrivée, qu'on parle de me marier, et avec qui? avec un provincial. Que dis-je? un provincial, un campagnard; et, qui pis est, un campagnard bel esprit. Quelle société pour une fille comme moi, élevée dans le grand monde, et accoutumée au commerce des gens de la cour et de Paris, les plus polis et les plus spirituels!

LE BARON. Ah! ma pauvre fille, l'éducation que ta tante t'a donnée te rendra malheureuse. Tu as trop d'esprit et de perfections pour ce pays-ci.

ANGÉLIQUE. Eh! pourquoi voulez-vous donc m'y attacher?

LE BARON. Moi, je ne veux rien; c'est ma femme qui veut.

ANGÉLIQUE. N'êtes-vous pas le maître?

LE BARON. Oui, corbleu ! je le suis.

ANGÉLIQUE. Mais ma mère vous engage toujours à être de son avis.

LA BARON. Je n'ai point de honte de l'avouer : c'est une femme d'un mérite prodigieux, d'une raison et d'un jugement au-dessus de son sexe; une femme qui m'aime à l'adoration, quoiqu'il y ait vingt-cinq ans que nous sommes mariés.

ANGÉLIQUE. Ah ! s'il m'était permis de vous parler naturellement !

LE BARON. Eh bien ! que me dirais-tu ?

ANGÉLIQUE. Que ma mère abuse de votre facilité.

LE BARON. Et en quoi, s'il vous plaît ?

ANGÉLIQUE. En ce qu'elle vous fait rompre un mariage très-avantageux que ma tante avait ménagé pour moi à Paris, et vous force à me faire épouser un personnage qui ne me convient en aucune façon.

LE BARON. Corbleu ! madame votre mère a raison. Ce Léandre dont vous êtes coiffée, n'est point du tout votre fait. Il y a quatre cents ans que dans ma famille nous sommes gueux de père en fils, pour n'avoir pas voulu nous mésallier, et je refuserais pour mon gendre le plus riche parti de France, qui ne pourrait pas me prouver que ses ancêtres ont marché aux premières Croisades.

ANGÉLIQUE. Quel entêtement ! Le mérite se mesure-t-il à l'ancienneté des familles? Ah ! mon père, souffrirez-vous qu'on m'arrache à ce que j'aime, pour me sacrifier à ce que je n'aimerai point ?

LE BARON. Ne te désespère pas, mon enfant, tu verras aujourd'hui M. des Masures, et je te réponds qu'il te charmera.

ANGÉLIQUE. Et moi, je vous réponds qu'il me paraîtra tel qu'il est, c'est-à-dire le plus suffisant, le plus fat et le plus ridicule de tous les hommes.

LE BARON. Ouais ! mademoiselle de Vieuxbois, vous êtes bien délicate ? Comment faut-il donc qu'un homme soit fait pour vous plaire ?

ANGÉLIQUE. Comme Léandre. Qu'il soit honnête homme, qu'il ait vécu dans le monde, et qu'il ait acquis cette politesse, ces manières aisées, nobles et gracieuses, qui ne tiennent rien de la sotte présomption, du ridicule et de l'affectation de la plupart des gens de province.

LE BARON. Ah ! si votre mère vous entendait raisonner de la sorte...

ANGÉLIQUE. Aidez-moi à la désabuser de M. des Masures. Je me jette à vos genoux pour obtenir cette grâce, et je me flatte que vous ne me la refuserez pas.

LE BARON. Je vous aime, ma fille, et je ferai de mon mieux pour que l'on ne force point vos inclinations.

ANGÉLIQUE. Daignez dire quelques mots en faveur de Léandre.

LE BARON. Mais je ne le connais que de réputation. S'il était ici, je soutiendrais mieux sa cause.

ANGÉLIQUE. Eh bien ! promettez-moi de prendre son parti, et je vous promets qu'il vous appuiera bientôt lui-même.

LE BARON. Comment cela se peut-il, s'il est à Paris ?

ANGÉLIQUE. Il n'est pas si loin de vous que vous le croyez. Mais je ne puis vous en dire davantage à présent ; voici ma mère.

SCÈNE II.

LE BARON, LA BARONNE, ANGÉLIQUE.

LA BARONNE, *tenant une lettre à la main*. Ah ! ma fille, que vous allez être heureuse ! M. des Masures sera ici dans un moment. Il me prévient sur son arrivée, par une lettre en vers que je trouve admirable. Tenez, mademoiselle, lisez-nous cette lettre et apprenez-la par cœur. Vous, monsieur le baron, écoutez de toutes vos oreilles.

ANGÉLIQUE *lit*.

Pour vous voir au plus tôt, cousine incomparable,
J'accours et par monts et par vaux.

LA BARONNE. C'est de moi qu'il parle, au moins.

ANGÉLIQUE. Je le vois bien, madame.

LA BARONNE. Cousine incomparable ! en vérité, ce garçon-là écrit bien.

ANGÉLIQUE *lit*.

Pour vous voir au plus tôt, cousine incomparable,
J'accours et par monts et par vaux,
Brûlant d'être aux genoux du soleil adorable,
Dont la possession guérira tous mes maux.

(Faisant la révérence.)

Est-ce vous aussi, madame, qui êtes son soleil ?

LA BARONNE. Non, mademoiselle, cet article-là vous regarde.

ANGÉLIQUE. Et de quels maux votre cousin veut-il que je le guérisse ?

LA BARONNE. Cela est bien difficile à deviner ! Ces maux sont l'absence, l'impatience, les inquiétudes, les peines, les tourments de l'amour. N'est-il pas vrai, monsieur le baron ?

LE BARON. Cela s'entend, m'amour.

ANGÉLIQUE. Comment puis-je lui causer tous ces maux, puisqu'il ne m'a jamais vue ?

LA BARONNE. Quelle absurdité pour une fille d'esprit ! Sur le récit que nous lui avons fait, il s'est formé de vous une idée charmante : cette idée le presse, l'agite, le met tout en feu ; et quand une personne est tout en feu, vous m'avouerez qu'elle n'est pas à son aise. Je sais ce que c'est que ces états-là. (*Regardant tendrement le baron.*) J'y ai passé, mon cher baron.

LE BARON, *l'embrassant*. Et moi aussi, mon aimable baronne.

LA BARONNE, *à Angélique*. Continuez.

ANGÉLIQUE *lit*.

L'amour jour et nuit me lutine,
Et m'a tout criblé de ses traits;
Mais l'épouse qu'on me destine
Va me mettre à couvert de sa main assassine,
Sous le retranchement de ses divins attraits.

LA BARONNE. Cet endroit-ci n'est pas clair; mais c'est ce qui en fait la beauté.

LE BARON. Assurément. Quand je lis quelque chose, et que je ne l'entends pas, je suis toujours dans l'admiration.

LA BARONNE, *à Angélique*. Achevez.

ANGÉLIQUE. Dispensez-m'en, s'il vous plaît.

LA BARONNE. Achevez, vous dis-je. Il semble que vous ayez perdu le goût des bonnes choses.

ANGÉLIQUE *lit*.

La charmante Angélique est si spirituelle,
Qu'on est charmé, dit-on, de tout ce qu'elle dit.
Ainsi, puisque l'hymen va m'unir avec elle,
J'épouse non un corps, mais j'épouse un esprit.

LA BARONNE. En vérité, voilà une pointe admirable.

LE BARON. Oh ! cela est divin, cela est divin !

LA BARONNE. Je voudrais bien savoir si vos beaux esprits de Paris sont capables de produire d'aussi jolies choses ?

ANGÉLIQUE. Non, en vérité, madame ; ils ont le goût trop simple pour cela.

LA BARONNE. Vous m'avouerez qu'un homme de qualité qui fait de si beaux vers, doit trouver bientôt le chemin de votre cœur.

ANGÉLIQUE. Je vous jure qu'il n'en approchera pas, s'il n'a point d'autre mérite que celui-là.

LA BARONNE. Il me paraît que l'air de Paris vous a donné bien de la suffisance.

ANGÉLIQUE. Non, madame, il m'a formé le goût.

LA BARONNE. Vous nous prenez donc pour des grues, nous autres gens de province?

ANGÉLIQUE. A Dieu ne plaise!

LA BARONNE. Monsieur le baron, avez-vous donné ordre à votre notaire de dresser les articles du contrat?

LE BARON. Pas encore, madame la baronne; il n'y a rien qui presse.

LA BARONNE. Il n'y a rien qui presse, monsieur le baron? Ne sommes-nous pas convenus que nous signerions ce soir, et que nous ferions la noce tout de suite?

LE BARON. Cela est vrai, mais Angélique ne me paraît pas si pressée que nous. Donnons-lui le temps de connaître M. des Masures, de lui rendre justice, et de prendre du goût pour lui.

LA BARONNE. Est-ce là votre avis, mon cœur?

LE BARON. Oui, m'amour, et je vous prie que ce soit aussi le vôtre.

LA BARONNE. Hélas! volontiers, si cela vous fait plaisir... Mais... (*en lui faisant des minauderies*), si vous vouliez bien ne me pas donner ce chagrin-là... je vous aurais tant d'obligation!

LE BARON. Eh! quel chagrin cela peut-il vous causer?

LA BARONNE, *en pleurant*. Quel chagrin, cruel que vous êtes! si le mariage ne se conclut pas ce soir, vous m'enterrerez demain matin.

LE BARON. Ah! je ne savais pas cela. Corbleu! il ne sera pas dit que ma femme soit morte pour avoir eu trop de complaisance pour moi. Je suis votre maître, mais je ne suis pas votre tyran. Je vous confie tous mes droits; ordonnez, ma chère baronne, ordonnez, et faites bien valoir mon autorité.

ANGÉLIQUE, *à part*. Ah! mon pauvre père, que vous êtes faible!

SCÈNE III.

LA BARONNE, ANGÉLIQUE.

LA BARONNE, *s'essuyant les yeux*. Oh çà, mademoiselle, vous voyez qu'on n'appelle point ici de mes volontés, et que dès que je me suis mis quelque chose en tête, il faut que cela passe. Ainsi point de raisonnement, et songez à m'obéir.

ANGÉLIQUE. Daignez vous ressouvenir que vous êtes ma mère, et que la tendresse que j'ai lieu d'attendre de vous doit vous inspirer la bonté d'entrer un peu dans mes sentiments.

LA BARONNE. Et le respect doit vous faire céder aux miens.

ANGÉLIQUE. Je ne m'en éloignerai jamais que dans l'occasion dont il s'agit.

LA BARONNE. C'est dans celle-ci précisément que j'exige de vous une parfaite obéissance, et vous épouserez dès ce soir M. des Masures. Mais quel bruit est-ce que j'entends? C'est le jardinier qui querelle son valet apparemment?

SCÈNE IV.

LA BARONNE, ANGÉLIQUE; LÉANDRE et LOLIVE, déguisés en paysans.

LOLIVE, *à Léandre*. Oh! oh! monsieur le paresseux, vous croyez donc que vous n'êtes ici que pour avoir les bras croisés, et vous donner du bon temps?

LA BARONNE. De quoi s'agit-il, maître Pierre?

LOLIVE. De ce coquin-là, qu'il n'y a pas moyen de faire travailler. Tu prétends donc, maître ivrogne, manger le pain des honnêtes gens sans le gagner?

LÉANDRE. Acoutez, maître Pierre, vous êtes un brutal, sauf correction: mais je le suis aussi quand je m'y boute.

LOLIVE. Je suis un brutal, monsieur le maroufle! Si ce n'était le respect que j'ai pour madame...

ANGÉLIQUE. En vérité, maître Pierre, il me semble que vous maltraitez un peu trop ce garçon-là.

LOLIVE. Avec votre permission, mademoiselle, ce ne sont pas là vos affaires. (*A Léandre.*) Ah! je suis donc un brutal!

LÉANDRE. Morgué!...

LOLIVE. Morgué! tatigué! ventregué! tu n'es qu'un sot, entends-tu, Nicolas? un fainéant, un sac à vin, un...

ANGÉLIQUE. Le pauvre garçon me fait pitié. Ne souffrez pas, madame, que maître Pierre le traite si rudement.

LA BARONNE, *à Lolive*. Doucement, maître Pierre; pourquoi l'accables-tu d'injures, et veux-tu me donner mauvaise opinion de lui?

LOLIVE. Morgué! c'est qu'il veut se mêler de jaser, au lieu de faire sa besogne.

LA BARONNE. De jaser! et sur quoi?

LOLIVE. Sur vous, sur M. le baron, sur Mlle Angélique.

LA BARONNE. Ah! ah! ceci n'est pas mauvais! Et que dit-il de nous?

LOLIVE. On le prendrait pour un innocent; mais morgué ne vous y fiez pas: c'est un songe-creux, je vous en avartis.

LA BARONNE. Mais encore, que dit-il de M. le baron?

LOLIVE. Il dit...

LÉANDRE. Ne l'écoutez pas, madame, je vous prie.

LA BARONNE. Pardonnez-moi; je suis bien aise de savoir vos pensées, monsieur Nicolas. Eh bien?

LOLIVE. Eh bien! madame, quand M. le baron nous ordonne quelque chose, savez-vous bien ce que dit Nicolas?

LA BARONNE. Quoi?

LOLIVE. Morgué! se dit-il, ça mérite confirmation.

LA BARONNE. Comment confirmation? Qu'est-ce que cela signifie?

LOLIVE. Ça signifie qu'il se moque des ordres de monsieur, et qu'il ne veut jamais les suivre, qu'après que vous les avez confirmés.

LA BARONNE. Mais vraiment cela n'est point sot.

LOLIVE. Ensuite il se met à parler de vous, et il n'y a pas moyen de le faire finir.

LA BARONNE. A parler de moi? Et quels sont ses discours?

LOLIVE. Par la ventregoi! se dit-il, la brave femme que c'te madame la baronne! All' a pu d'esprit dans son petit doigt que M. le baron dans tout son corps. Morgué! qu'alle a bon air! qu'alle a bonne meine! Que je sis aise quand je la vois!

LA BARONNE. Ce pauvre Nicolas! sa physionomie m'a plu d'abord.

LÉANDRE. Grand marci, madame.

LA BARONNE, *à Angélique*. Il n'est pas mal bâti, ce garçon-là.

ANGÉLIQUE. Non vraiment, madame.

LÉANDRE, *faisant des révérences niaises*. Ah! vous vous moquez.

LA BARONNE. Il a les yeux vifs et le regard touchant.

ANGÉLIQUE. Oui, je m'en aperçois.

LÉANDRE, *tournant son chapeau*. Oh! pour ce qui est d'en cas de ça...

LA BARONNE. Eh! que pense-t-il de ma fille?

LOLIVE. Oh! dispensez-moi de le dire en présence de mademoiselle.

LA BARONNE. Non, je veux savoir à fond tous ses sentiments : cela me divertit.

LOLIVE. Eh bien! madame, puisqu'il faut vous déclarer tout, mademoiselle n'a pas le bonheur de lui plaire.

ANGÉLIQUE, *en souriant*. Je suis fort malheureuse! monsieur Nicolas.

LÉANDRE, *cachant son visage avec son chapeau*. Oh! pardonnez-moi, mademoiselle.

LOLIVE. Il dit, madame, qu'elle a l'air d'être votre mère, et que vous avez l'air d'être sa fille.

ANGÉLIQUE. Il a raison.

LÉANDRE. Ça vous plaît à dire.

LOLIVE. Et qu'il aimerait mieux épouser vingt femmes comme vous l'une après l'autre, que deux filles comme mademoiselle.

LA BARONNE. Cela est réjouissant. Tiens, Nicolas, voilà de quoi boire à ma santé.

LÉANDRE. Oh! madame.

LA BARONNE. Prends, te dis-je; maître Pierre, je vous défends de maltraiter ce garçon-là, ni d'effets, ni de paroles.

LOLIVE. Ça suffit.

LA BARONNE. Je veux qu'on le ménage, qu'on ait des égards pour lui. A propos, il faut que j'aille donner mes ordres pour le dîner. Je prétends qu'il soit magnifique, et digne de la compagnie qui nous vient! Retournez à votre jardin, mes enfants. Un petit mot, Nicolas : je vous ordonne de m'apporter un bouquet tous les matins; n'y manquez pas, je vous en avertis.

LÉANDRE. Oh! je n'ai garde.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, LÉANDRE, LOLIVE.

(Dès que la baronne est sortie, ils se mettent tous trois à rire, en regardant si on ne les écoute point.)

LOLIVE. Eh bien! qu'en dites-vous, mademoiselle? Ne jouons-nous pas bien nos rôles?

ANGÉLIQUE. A ravir, et vous m'avez extrêmement divertie, l'un et l'autre; il n'y a qu'une chose qui m'a choquée; c'est que tu traites ton maître trop rudement.

LOLIVE. C'est pour mieux cacher notre jeu. D'ailleurs, je vous avoue que je ne suis pas fâché de prendre un peu ma revanche. Quel plaisir pour un valet de chambre, d'appeler impunément son maître maroufle, ivrogne, coquin, paresseux! Je rends aujourd'hui à monsieur les belles épithètes dont il m'honore tous les jours.

LÉANDRE, *en riant*. Mon temps reviendra : laisse-moi faire. Mais supprimons les discours inutiles. Laissez-moi jouir, belle Angélique, de la liberté qui me reste encore, de baiser cette main qu'on veut me ravir.

ANGÉLIQUE. N'oubliez pas au moins de porter tous les matins un bouquet à ma mère.

LOLIVE. Vous n'y perdrez pas vos pas, Nicolas.

ANGÉLIQUE. Tout de bon, Léandre, n'êtes-vous pas flatté de cette commission?

LÉANDRE. En vérité, je vous admire. Comment pouvez-vous être tranquille, pour me plaisanter dans l'état où nous nous trouvons? songez-vous que mon rival est sur le point d'arriver?

ANGÉLIQUE. Et de m'épouser, qui pis est. Le danger est encore plus pressant que vous ne croyez. Ma mère veut qu'on signe aujourd'hui le contrat, et que la noce se fasse immédiatement après.

LÉANDRE. Et c'est en riant que vous m'annoncez cette nouvelle! Ce sera donc en vain que je vous aurai suivie secrètement depuis Paris jusqu'ici; que nous nous y serons introduits Lolive et moi, lui en qualité de jardinier, moi comme son valet? Une intrigue aussi bien imaginée, si heureusement conduite, n'aura d'autre succès que de me rendre spectateur du triomphe de mon rival? C'est donc là la récompense de ma fidélité? Ce sont donc là les fruits de la foi que nous nous sommes donnée?

ANGÉLIQUE. Ah! vous voilà monté sur le ton tragique! Il vous sied fort bien, Léandre, et vous déclamez à merveille; mais je n'aime point ce ton-là. Rentrons dans le naturel. Le péril est pressant, je l'avoue; cependant il n'est pas inévitable. Léandre, je vous aime plus que jamais, et je vous jure que je n'aimerai et n'épouserai jamais que vous. Voilà le premier point de mon discours.

LOLIVE. Venons au second.

ANGÉLIQUE. M. des Masures arrive aujourd'hui pour m'épouser; et moi, j'ai deux moyens pour éviter ce malheur.

LOLIVE. Primo?

ANGÉLIQUE. De le dégoûter de ma personne, et de le forcer à rompre ses engagements.

LOLIVE. Fort bien. Secundo?

ANGÉLIQUE. De me sauver d'ici par la petite porte du jardin dont j'ai la clef, et de m'aller jeter dans un couvent, si le premier expédient ne réussit pas.

LÉANDRE. Eh! comment pourriez-vous réussir à dégoûter de vous mon rival? Cela est impossible, vous êtes trop parfaite.

ANGÉLIQUE. Ne vous aveuglez point, et laissez-moi faire; mais il faut que de votre côté vous travailliez adroitement à faire revenir ma mère de ses préjugés pour lui.

LOLIVE. Nous avons déjà concerté différents moyens pour cela.

ANGÉLIQUE. Je connais à fond le personnage qu'on me destine. C'est un provincial très-fat, qui a la folie de se croire le plus grand génie de l'univers, et qui s'est mis en tête qu'une fille n'a de mérite qu'autant qu'elle a de science et d'esprit. Mon dessein est d'avoir au plus tôt quelques conversations particulières avec lui, et d'y affecter tant de naïveté, d'ignorance et de bêtise qu'il ne puisse pas me souffrir.

LÉANDRE. Rien n'est mieux imaginé. D'ailleurs, il ne sera pas édifié des discours que nous lui tiendrons Lolive et moi; et nous nous promettons...

ANGÉLIQUE. Paix! voici ma petite sœur.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, LÉANDRE, LOLIVE, BABET.

BABET. Ma sœur, ma sœur, je viens vous faire mon compliment.

ANGÉLIQUE. Et sur quoi?

BABET. Sur l'arrivée de votre prétendu.

ANGÉLIQUE. M. des Masures est ici?

BABET. Je viens de le voir.

ANGÉLIQUE. Que je suis malheureuse!

BABET. Que vous êtes heureuse, au contraire! Vous allez être mariée. En vérité, les aînées ont un beau privilége, de passer comme cela devant leurs cadettes. Ah! c'est toi, maître Pierre? bonjour. Bonjour, Nicolas.

LÉANDRE. Mademoiselle Babet, votre serviteur. Que vous êtes jolie!

BABET. Vraiment oui, je le suis, je le sais bien; c'est ce qu'on me disait tous les jours à Paris, quand nous y demeurions, ma sœur et moi; mais ici il n'y a personne que toi qui me le dise.

ANGÉLIQUE, *à Léandre*. Si vous la faites jaser, en voilà pour jusqu'à ce soir.

BABET. Laissez-nous dire, et allez voir votre prétendu, qui vous attend avec impatience.

ANGÉLIQUE. Enfin le voilà donc arrivé?

BABET. Et très-arrivé, je vous jure. Je l'ai vu descendre de carrosse. Ah! le beau carrosse! Je crois que c'est un fiacre de rencontre qu'il a acheté à Paris. Les glaces en sont vitrées à petits carreaux, comme les fenêtres de ma chambre.

LOLIVE. Cela est d'un goût tout nouveau.

BABET. Ses trois chevaux sont encore plus étonnants que son carrosse.

ANGÉLIQUE. Comment, il est venu à trois chevaux?

BABET. Oui, en arbalète. Celui qui fait la pointe est noir, borgne et boiteux.

LÉANDRE. Fort bien.

BABET. Le second est gris pommelé; le troisième est de toutes couleurs, et plus haut d'un pied que les deux autres, et si maigre, si maigre, que les os lui percent la peau.

ANGÉLIQUE. Voilà le digne équipage d'un poëte de campagne.

LOLIVE. Ma foi, il est encore mieux monté que ceux de Paris.

BABET. Comment, maître Pierre, vous avez donc été à Paris?

LOLIVE. Oh! voirement oui, mademoiselle; j'y ai exercé mon métier pendant plus de cinq ans.

BABET. Je suis bien trompée, si je ne vous y ai vu.

ANGÉLIQUE. Je ne puis m'empêcher de rire de la description qu'elle vient de nous faire du char pompeux de M. des Masures.

BABET. C'est une chose à voir. Croiriez-vous bien cependant que ces trois bêtes éclopées ont voituré ici cinq originaux, sans compter le cocher, et deux manants qui étaient derrière le carrosse? Aussi se sont-elles couchées en arrivant.

LOLIVE. Les pauvres animaux n'en relèveront pas.

ANGÉLIQUE. Et qui sont donc ces quatre personnes qui font cortége à M. des Masures?

BABET. M. le comte et madame la comtesse des Guérets; M. le président de l'Election, et madame sa chère épouse, car c'est ainsi qu'il l'appelle.

LOLIVE. Et comment diable avaient-ils pu s'emballer tous ensemble?

BABET. Comme le carrosse ne peut tenir que trois personnes, madame la comtesse était sur les genoux de M. des Masures, et madame la présidente sur ceux de M. le comte. Ils disent que cela s'est fort bien passé, excepté qu'ils ont versé deux fois en chemin. Bêtes et gens, tout est crotté depuis la tête jusqu'aux pieds.

ANGÉLIQUE. Et n'y a-t-il personne de blessé?

BABET. Personne.

ANGÉLIQUE. Quoi! pas même M. des Masures?

BABET. Il en est quitte pour une bosse à la tête, et deux ou trois écorchures, parce que heureusement ils ont versé dans la boue.

ANGÉLIQUE. Que n'ont-ils versé dans la rivière!

BABET. J'entends du bruit, c'est apparemment la compagnie qui vient pour vous voir.

ANGÉLIQUE. Et moi, je m'en vais me cacher, pour la voir le plus tard que je pourrai. (*A Léandre.*) Suivez-moi, Nicolas.

BABET. Maître Pierre, allons jaser dans le jardin.

SCÈNE VII.

LE BARON, LA BARONNE, LE COMTE, LA COMTESSE, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, M. DES MASURES.

(On ouvre les deux battants de la porte du fond du théâtre, où l'on voit tous les personnages qui doivent entrer, faire de grandes cérémonies.)

LA COMTESSE. Madame la baronne.

LA BARONNE. Ah! madame la comtesse, je suis dans mon château, et vous me permettrez d'en faire les honneurs.

LA COMTESSE. Passez donc, s'il vous plaît, madame la présidente.

LA PRÉSIDENTE, *d'un ton précieux.* Juste ciel! que me proposez-vous, madame la comtesse!

LA COMTESSE. Eh! de grâce, madame la présidente.

LA PRÉSIDENTE. Mais, mais en vérité, vous me rendez confuse, madame la comtesse.

LA COMTESSE. Mais, madame.

LA PRÉSIDENTE. Mais, madame.

LA COMTESSE. Je m'en vais donc m'en retourner.

LA PRÉSIDENTE. Et moi aussi, je vous assure.

M. DES MASURES, *se mettant entre elles.* Je vois bien, mesdames, qu'il vous faut l'entremise d'un homme de tête pour ajuster ce différend. Donnez-moi la main l'une et l'autre.

(Elles lui donnent la main, et il les tire toutes deux ensemble sur le théâtre, après quoi le comte et le président font les mêmes cérémonies à la porte; le baron et la baronne allant tantôt à l'un et tantôt à l'autre pour les faire passer.)

LE COMTE. Monsieur le président, j'espère que vous ne serez pas si cérémonieux que madame la présidente?

LE PRÉSIDENT. Monsieur le comte, je sais aussi bien mon devoir que ma chère épouse.

LE COMTE, *d'un ton brusque.* Oh! parbleu! vous passerez.

LE PRÉSIDENT, *d'un ton doucereux.* Sur mon honneur, je ne passerai pas.

LE COMTE, *s'appuyant d'un côté de la porte.* Je demeurerai donc ici jusqu'à ce soir.

LE PRÉSIDENT, *s'appuyant de l'autre côté.* Et moi, je garderai mon poste jusqu'à demain matin.

LE COMTE. Têtebleu! on m'assommera plutôt que de me faire démarrer d'ici.

LE PRÉSIDENT. Et on m'écorchera tout vif, plutôt que de me faire faire un pas.

M. DES MASURES. Vous verrez, messieurs, que je suis destiné à terminer ici toutes les disputes de civilité. (*Il sort, leur donne la main comme aux dames, pour les faire passer tous deux ensemble; ils résistent l'un et l'autre, et il les tire si fort qu'il fait un faux pas et est près de tomber avec eux.*) C'est une belle chose que la politesse! Croiriez-vous bien qu'elle ne règne plus que dans les provinces? Vivent les provinces pour les manières! On se pique à Paris d'un petit air aisé qui est la grossièreté même.

LA COMTESSE. Vous me surprenez; je croyais que c'était à Paris que l'on apprenait les belles manières.

M. DES MASURES. Eh! fi donc, avec votre Paris! On n'y a pas le sens commun. Le diable m'emporte, madame, si on y sait ce que c'est que cérémonie. Qu'un homme de qualité comme moi, par exemple, passe dans vingt rues de suite, il ne se trouvera pas un faquin qui le regarde, ni qui s'avise de le saluer. Les conditions n'y sont point distinguées. Un petit commis de la douane y marche aussi fièrement qu'un colonel, et vous prendriez une procureuse au Châtelet pour une présidente.

LA PRÉSIDENTE. Pour une présidente! mais en vérité cela est monstrueux.

M. DES MASURES. Je veux être un coquin, madame, si je n'en suis scandalisé jusqu'au fond du cœur. La première visite que je rendis à Paris, ce fut chez une dame de condition, qui a l'honneur d'être un peu de mes parentes. Vous jugez bien que je pris la précaution de me faire annoncer, afin qu'on me fît les civilités qui m'étaient dues. Je crus qu'au nom de M. des Masures, il s'allait faire un mouvement général,

et que chacun se lèverait pour m'offrir sa place...

LA BARONNE. Cela était dans l'ordre.

M. DES MASURES. Je veux être damné, si, de dix hommes et d'autant de dames qui jouaient dans la salle, une seule âme se leva pour me faire honneur. La dame du logis, sans quitter ses cartes ni souffrir que personne s'interrompît, se contenta de crier : Holà, quelqu'un, approchez un siége à monsieur. Ensuite, après m'avoir invité légèrement à m'asseoir, elle se remit à jouer sur nouveaux frais. Quand je sortis, je fis grand bruit, afin que tout le monde se levât pour me reconduire.

LE BARON. Eh bien?

M. DES MASURES. Bon! j'étais hors de la salle, qu'on ne s'était pas seulement aperçu que je me fusse levé. J'allai dans deux ou trois autres maisons; croiriez-vous bien que j'y fus reçu avec aussi peu de cérémonie?

LA COMTESSE. En vérité, cela crie vengeance.

M. DES MASURES. Oh! je m'en vengeai bien aussi.

LE BARON. Et de quelle manière?

M. DES MASURES. Parbleu! je ne restai que vingt-quatre heures à Paris, et j'en partis sans aller à la cour. Mais le feu de la conversation m'entraîne, et me fait oublier que mon soleil n'est point ici.

Ne puis-je savoir en quels lieux
Il fait briller le feu des rayons de ses yeux?

LA BARONNE. Je crois, Dieu me le pardonne, qu'il nous parle en vers.

LA COMTESSE. Vraiment oui, madame; cela ne lui coûte rien.

M. DES MASURES. La langue des dieux est ma langue maternelle.

LA COMTESSE. Qu'il a d'esprit!

M. DES MASURES, *d'un air de confiance.* Oh! madame!

LA PRÉSIDENTE. Il en a plus qu'il n'est gros.

M. DES MASURES. Mais, mais, madame.

LA BARONNE. Il est toujours brillant, et toujours nouveau.

M. DES MASURES. Oh! palsembleu! madame... Je m'en vais bien m'exercer avec le bel ange qu'on me destine; car on dit que c'est un prodige.

LA BARONNE. Ecoutez, ce n'est pas parce qu'elle est ma fille; mais je vous avertis qu'elle vous surprendra.

LE BARON. C'est une fille qui sait tout.

M. DES MASURES. Parbleu! nous aurons de vives conversations! Que de saillies! que de pointes! que de fines équivoques!

Je brûle de voir cette belle
Qui va me donner le transport :
Déjà mon cœur ne bat plus que d'une aile,
A l'aide! je meurs, je suis mort.

LA COMTESSE, *embrassant la baronne.* Ma chère baronne, c'est un impromptu.

LA BARONNE. Qui n'est pas fait à loisir, je vous en réponds.

LE BARON, *frappant de sa canne.* Corbleu! voilà un furieux génie!

LA PRÉSIDENTE. C'est une source inépuisable.

LA COMTESSE. Il surprend toujours.

LA BARONNE. Il ne dit pas un mot qui ne mérite d'être imprimé.

(Pendant tous ces applaudissements, M. des Masures se mire et s'ajuste en sifflant.)

M. DES MASURES. Je veux vous conter la dispute que j'ai eue avec deux beaux esprits de Paris, que je fis bien bouquer. Un jour...

LA BARONNE. Vous nous conterez cela dans le jardin : allons y faire deux ou trois tours, en attendant qu'on ait servi.

M. DES MASURES.

Allons, mon tendre cœur à chaque instant s'enflamme :
Je brûle de trouver cet objet sans pareil;
Ses yeux remplis de feux vont pénétrer mon âme :
Comme l'aigle, les miens vont fixer le soleil.

ACTE II.

SCÈNE I.

LA BARONNE, LÉANDRE, LOLIVE.

LÉANDRE. Pargué! madame, je ne saurais deviner pourquoi vous nous querellez. J'avons eu dessein de faire honneur à votre gendre. Je l'y avons fait de biaux compliments qu'il a pris pour des injures. Est-ce notre faute, s'il a l'esprit mal tourné? Il est fâché? eh bien! qu'il se défâche; je m'en gobarge.

LA BARONNE. Ah! ah! ceci n'est pas mauvais. Vous faites l'entendu, monsieur Nicolas? mais ne le prenez pas sur ce ton-là, car je pourrais bien vous chasser; je vous en avertis.

LÉANDRE. Eh bian! bian! si vous me chassez, je sais bian ce que je ferai.

LA BARONNE. Et que ferez-vous?

LÉANDRE, *mettant les mains sur ses côtés.* Je m'en irai.

LA BARONNE. Le petit brutal! et moi, je veux que vous restiez. Maître Pierre, faites-lui donc entendre qu'il me manque de respect.

LOLIVE. Ecoute, Nicolas, il n'y a qu'un mot qui sarve. Madame est fâchée contre toi; mais alle est fâchée d'être fâchée. Allons, demande-lui pardon bian tendrement, n'est-ce pas, madame?

LA BARONNE. Tendrement, respectueusement, comme il voudra.

LÉANDRE. Pardon! je n'en ferai rien; alle est trop affolée de son M. des Masures.

LA BARONNE. Mais, dis-moi, tu n'approuves donc pas que je lui donne ma fille?

LÉANDRE. Non, morgué! je ne l'approuve pas.

LOLIVE. Ah! vraiment il n'a garde. Depuis que vous voulez marier votre cousin à mademoiselle Angélique, Nicolas est devenu de si mauvaise humeur, qu'il n'y a pas moyan de vivre avec li.

LA BARONNE. C'est admirable! et de quoi vous mêlez-vous?

LÉANDRE. C'est que je sis amoureux...

LA BARONNE, *en colère.* De ma fille?

LÉANDRE. Non, de votre honneur. Tout le monde se moquera de vous, si vous faites ce mariage-là.

LA BARONNE, *en riant.* Je vous dis qu'il faudra que je le consulte pour disposer de ma fille!

LÉANDRE. Morgué! vous n'en feriez pas pus mal. Si vous me consultiez, je sais bien à qui vous la bailleriez.

LOLIVE. Et moi aussi.

LA BARONNE. Et à qui?

LÉANDRE. A celui qu'alle aime, et non à celui qu'alle n'aime pas.

LA BARONNE. Oh! oh! tu me parais bien instruit; est-ce que ma fille t'a choisi pour son confident?

LÉANDRE. Non; mais je bouttrais ma main au feu qu'alle est enragée d'épouser M. des Masures, et alle n'a pas tort.

LA BARONNE. Elle n'a pas tort?

LÉANDRE. Non voirement. Il n'y a pas pus d'une heure que je connais votre cousin, et je ne pis le souffrir, moi qui vous parle. Sa philosomie m'a cho-

gué d'abord, je vous le dis tout net; et je me sis morgué bian aparçu que mademoiselle Angélique en était encore pus choquée que moi.

LA BARONNE. Cela n'importe; je veux qu'elle l'épouse.

LÉANDRE. Oh! vous voulez, vous voulez; ça est bian aisé à dire, mais ça n'est pas encore fait, je vous en avartis.

LA BARONNE. Non, mais cela sera fait ce soir indubitablement.

LÉANDRE. Ça causera du charivari, je vous le prédis.

LA BARONNE. Je me moque de tout; il faut qu'elle obéisse.

LÉANDRE. Et si alle ne le peut pas? Ne m'avez-vous pas dit, maître Piarre, que vous li aviez entendu parler avec mademoiselle Babet, d'un certain monsieur qu'alle aimait à Paris, et que sa tante voulait li bailler pour mari?

LOLIVE. Oui, morgué! Alle en est bien assottée. Alle dit que c'est un homme noble, qui n'a pas plus de vingt-cinq ans, qui a biaucoup de bian, qui est colonel, qui est bian bâti, qui a de l'esprit, de l'esprit comme un enragé, et qui a été si fâché, si fâché quand alle est partie pour en épouser un autre, qu'il a juré son grand juron que, si ça se faisait, il viandrait ici tout exprès pour couper les oreilles à votre gendre.

LA BARONNE. Pour lui couper les oreilles?

LÉANDRE. Oui, et qu'il les attacherait à la grande porte de votre chaquiau.

LA BARONNE. Qu'il vienne, qu'il vienne, et qu'il se joue à M. des Masures, il trouvera à qui parler. Mon cousin est de mon sang, et cela lui suffit pour prêter le collet à tous les godelureaux de Paris. Mais le voici fort à propos. Demeurez, il faut que je l'avertisse de ce que vous venez de m'apprendre.

SCÈNE II.

LA BARONNE, LÉANDRE, LOLIVE, M. DES MASURES.

LA BARONNE, *allant au-devant de son cousin qui rêve.* Mon cher cousin, je suis dans une alarme effroyable.

M. DES MASURES. Comment? de quoi s'agit-il?

LA BARONNE. Il s'agit de ce que vous courez risque de la vie.

M. DES MASURES. Cousine incomparable, je crois que vous avez raison. Je suis en danger de mourir d'impatience. Je cherche partout mademoiselle votre fille; je la demande à tous les échos d'alentour; ils sont sourds à ma voix, et je ne puis trouver ma déesse. J'ai un torrent de belles pensées qui vont me suffoquer, si elle ne vient pas leur ouvrir le passage.

L'enthousiasme me possède;
Inhumaine, barbare, accourez à mon aide!

LA BARONNE. Eh, mon Dieu! trêve aux belles pensées. Je vous dis...

M. DES MASURES.

Angélique est un ange; et ses divins appas
Font dans mon tendre cœur un terrible fracas.

LA BARONNE. Faites-moi la grâce de m'écouter.

LÉANDRE, *à Lolive.* Quel original!

M. DES MASURES. Oui, elle est toute charmante, autant que j'en puis juger pour l'avoir entrevue un instant.

LA BARONNE. Nous en parlerons une autre fois; sachez...

M. DES MASURES. Mais elle m'a piqué au vif, la petite friponne.

LA BARONNE. Je vous dis...

M. DES MASURES. Car je vois qu'elle me fuit pour échauffer mon amour.

LA BARONNE. Oh! ne m'écoutez donc pas.

M. DES MASURES. Vous avez beau dire, je comprends son adresse. Rien n'est plus délicat, ni plus spirituel.

LA BARONNE. Mon cousin, vous moquez-vous de moi?

M. DES MASURES. C'est vous qui me plaisantez. Mais que veulent dire toutes les mines que me fait ce nigaud-là?

LA BARONNE. Ne vous y trompez pas, il n'est pas si sot que vous le croyez.

M. DES MASURES. Parbleu! il en a pourtant bien la mine.

LÉANDRE. Patience, monsieur des Masures, je vous ferons connaître qui je sommes.

LOLIVE. Il y a des gens dans ce bas monde qui pourront bian rabattre votre caquet.

M. DES MASURES, *d'un air important.* Dites-moi un peu, messieurs les faquins, qui sont les gens qui rabattront mon caquet?

LÉANDRE, *le contrefaisant.* Je ne nommons parsonne.

LOLIVE, *le contrefaisant aussi.* Rira bian qui rira le darnier.

M. DES MASURES. Qui rira le darnier! Je crois, Dieu me le pardonne, que ces marauds-là me menacent. Sans le respect que j'ai pour vous, ma cousine, je leur apprendrais à parler à un homme de ma qualité.

LÉANDRE, *lui frappant rudement sur l'épaule.* Ne vous échauffez pas, monsieur des Masures; ça pourrait avoir queuque mauvaise suite.

LOLIVE, *faisant de même.* Ça est vrai, ça est vrai. Crachez des vars tout votre soû, mais par la ventregoi, ne gesticulez point, je vous en avartis.

M. DES MASURES. Il est vrai que je me déshonorerais en châtiant moi-même une si vile canaille; mais, si j'appelle mes gens, je leur ferai donner les étrivières.

LOLIVE. Vos gens sont-ils aussi vigoureux que vos chevaux?

LÉANDRE. On voit bian qu'ils sont au service d'un poëte. Ils ont, morgué, les dents plus longues que les bras.

M. DES MASURES, *mettant la main sur la garde de son épée, Léandre et Lolive se mettent à rire.* Il faut que j'anéantisse ces marauds-là.

LA BARONNE, *l'arrêtant.* Que faites-vous, mon cousin? Seriez-vous assez emporté pour frapper mes gens devant moi?

M. DES MASURES, *d'un ton tragique.*

Rendez grâce au respect que j'ai pour la baronne;
Sortez, faquins, sortez, c'est moi qui vous l'ordonne.

(Léandre et Lolive se mettent à rire encore plus fort.)

LA BARONNE. Retirez-vous, mes enfants, et songez aux égards que vous devez à un gentilhomme qui a l'honneur de m'appartenir.

LOLIVE. Je sortons pour vous obéir; mais tastigué! je varrons s'il nous fera bailler les étrivières.

LÉANDRE. Je vous baisons les mains, monsieur des Masures. (*D'un ton tragique, comme celui qu'a pris M. des Masures*). Venez promener vos belles pensées dans notre jardin, et je vous régalerons d'une salade.

(Ils s'en vont en se moquant de lui.)

SCÈNE III.

LA BARONNE, M. DES MASURES.

M. DES MASURES. Voilà deux maroufles bien effrontés! Il semble qu'on les ait payés pour m'insulter; mais, s'ils continuent, ma belle cousine, je serai obligé, en conscience, de les faire assommer.

LA BARONNE. Il y a ici quelque dessous de cartes que nous ne voyons pas. Ne serait-ce point ma fille qui ferait agir et parler ces gens-ci ?

M. DES MASURES. Et à quel propos ?

LA BARONNE. Afin de me refroidir pour vous.

M. DES MASURES. Vous croyez donc qu'elle ne m'aime pas ?

LA BARONNE. Oui vraiment, je le crois.

M. DES MASURES. Mais je vous réponds, moi, qu'elle m'épousera de tout son cœur.

LA BARONNE. Et sur quoi fondez-vous cette confiance ?

M. DES MASURES. Sur deux raisons sans réplique : mon mérite et son bon goût.

LA BARONNE. Ne vous y fiez pas. Je la crois prévenue pour quelque autre.

M. DES MASURES. Tant mieux.

LA BARONNE. Comment tant mieux ?

M. DES MASURES.

Sans doute. En triomphant de sa flamme amoureuse,
Ma victoire en sera d'autant plus glorieuse.

LA BARONNE. A ce qu'il me paraît, mon cousin, vous avez assez bonne opinion de votre petite personne.

M. DES MASURES. Quand on est accoutumé à vaincre, on ne craint point d'être battu.

LA BARONNE. Ma fille n'est pas une provinciale, je vous en avertis ; et puisqu'il faut vous dire tout, celui qu'elle aime est un jeune courtisan des plus accomplis, à ce qu'on m'assure.

M. DES MASURES. Et que m'importe ? Croyez-vous qu'un courtisan puisse me surpasser en bonne mine, en esprit, en grâces, en talents, en vivacité, en tout ce qui peut toucher et charmer un cœur ? Si Angélique était une bête, une innocente, peut-être que mes belles qualités ne la frapperaient pas ; mais étant aussi délicate, aussi spirituelle et aussi savante que vous le dites, il est aussi impossible qu'elle ne sympathise pas avec moi, qu'il est impossible que l'aimant n'attire pas le fer.

LA BARONNE. Supposons tout ce que vous croyez, il est certain cependant que vous avez un rival dangereux, qu'on croit qu'il est en ce pays-ci, et qu'il est homme à vous insulter. Ainsi, tenez-vous sur vos gardes. Vous rêvez ?

M. DES MASURES.

Elle a beau se tenir en garde,
L'Amour, ce petit dieu qui darde,
Saura si bien darder son cœur,
Que le mien tôt ou tard s'en rendra possesseur.

LA BARONNE. Oh ! vous m'impatientez : vous rêvez et vous faites des vers, au lieu de profiter de l'avis que je vous donne.

M. DES MASURES. Excusez, ma chère cousine, je pelote en attendant partie. J'ai une si haute idée de l'esprit de mademoiselle votre fille, que je tends tous les ressorts du mien, pour ne pas demeurer court avec elle. Cette pensée m'occupe uniquement, et je serai incapable de vous écouter, jusqu'à ce que j'aie étalé tout mon mérite à ses yeux.

LA BARONNE. La voici fort à propos.

M. DES MASURES. Tout mon embarras est de savoir si j'attaquerai son cœur en vers ou en prose.

LA BARONNE. En prose, et point de vers, si vous m'en croyez. (*A Angélique.*) Ma fille, comme monsieur doit être ce soir votre mari, je vous laisse un moment avec lui. Faites bien les honneurs de votre esprit, et songez que c'est désormais l'unique personne à qui vous devez tâcher de plaire.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, M. DES MASURES, qui lui fait de profondes révérences, qu'Angélique lui rend par des révérences ridicules.

M. DES MASURES, *à part.* Pour une fille qui vient de Paris, voilà des révérences bien gauches. Je crois qu'il faut nous asseoir, mademoiselle, car nous avons bien de jolies choses à nous dire.

ANGÉLIQUE, *d'un ton niais.* Tout ce qui vous plaira, monsieur.

M. DES MASURES, *à part.* C'est la pudeur, apparemment, qui lui donne un air si déconcerté. Voulez-vous, mademoiselle, que nous parlions en vers ?

ANGÉLIQUE. Non, monsieur, s'il vous plaît.

M. DES MASURES. Eh bien ! parlons donc en prose.

ANGÉLIQUE. Encore moins, je n'aime point la prose.

M. DES MASURES. Oh ! oh ! cela est nouveau ! Comment voulez-vous donc que nous parlions ?

ANGÉLIQUE. Je veux que nous parlions... comme on parle.

M. DES MASURES. Mais, quand on parle, c'est en prose ou en vers.

ANGÉLIQUE. Tout de bon ?

M. DES MASURES. Eh ! assurément.

ANGÉLIQUE. Ah ! je ne savais pas cela.

M. DES MASURES. Allons, allons, vous badinez ; prenons le ton sérieux. Je vais vous étaler les richesses de mon esprit, prodiguez-moi les trésors du vôtre. Je sais que c'est le Pactole qui roule de l'or avec ses flots.

ANGÉLIQUE. Tout de bon ? Mais vous me surprenez. (*Lui faisant la révérence.*) Qu'est-ce que c'est qu'un Pactole, monsieur ?

M. DES MASURES, *à part.* Pour une fille d'esprit, voilà une question bien sotte ! Quoi ! vous ne connaissez pas le Pactole ?

ANGÉLIQUE. Je n'ai pas cet honneur-là.

M. DES MASURES, *à part.* Elle n'a pas cet honneur-là. Par ma foi, la réponse est pitoyable. (*A Angélique.*) Ignorez-vous, mademoiselle, que le Pactole est un fleuve ?

ANGÉLIQUE. C'est un fleuve ?

M. DES MASURES. Oui vraiment.

ANGÉLIQUE, *en riant.* Ah ! j'en suis bien aise.

M. DES MASURES, *à part.* Oh ! parbleu, je m'y perds. Si on appelle cela de l'esprit, ce n'est pas du plus fin assurément. (*A Angélique.*) Mademoiselle, vous me surprenez à mon tour. Je vous croyais une virtuose.

ANGÉLIQUE. Fi donc ! monsieur, pour qui me prenez-vous ? Je suis une honnête fille, afin que vous le sachiez.

M. DES MASURES. Mais on peut être honnête fille, et être une virtuose.

ANGÉLIQUE. Et moi je vous soutiens que cela ne se peut pas. Moi une virtuose !

M. DES MASURES. Puisque ce terme vous choque, mademoiselle, je vous dirai plus simplement que je vous croyais une savante.

ANGÉLIQUE. Oh ! pour savante, cela est vrai, cela est vrai.

M. DES MASURES, *après l'avoir examinée.* Hum ! c'est de quoi je commence à douter. Voyons, cependant. Vous savez sans doute la géographie, la fable, la philosophie, la chronologie, l'histoire ?

ANGÉLIQUE. L'histoire ? oui, c'est mon fort.

M. DES MASURES. Oh çà ! pour commencer par l'histoire, lequel aimez-vous mieux d'Alexandre ou de César, de Scipion ou d'Annibal ?

ANGÉLIQUE. Je ne connais point ces messieurs-là. Apparemment qu'ils ne sont pas venus ici depuis que je suis de retour de Paris.

M. DES MASURES, *à part.* Ah! nous voilà bien retombés. (*Haut.*) Je vois que vous n'êtes pas forte sur l'histoire romaine. Peut-être savez-vous mieux celle de France. Combien comptez-vous de rois de France depuis l'établissement de la monarchie?

ANGÉLIQUE. Combien?

M. DES MASURES. Oui.

ANGÉLIQUE. Mille sept cents...

M. DES MASURES. Ah! bon Dieu! mille sept cents rois!

ANGÉLIQUE. Assurément.

M. DES MASURES. Et qui vous a appris cela?

ANGÉLIQUE. C'est ma nourrice.

M. DES MASURES. Sa nourrice lui a appris l'histoire de France! Mademoiselle, cessez de plaisanter, je vous prie; car, ou votre père et votre mère m'ont trompé, ou certainement vous vous moquez de moi.

ANGÉLIQUE. Moi, me moquer de M. des Masures! Ah! j'ai trop de respect pour lui.

M. DES MASURES. Mais vous saviez, disiez-vous, l'histoire, la géographie, la chronologie, la fable, la philosophie?

ANGÉLIQUE. Hélas! je le disais pour vous faire plaisir.

M. DES MASURES. Vous ne savez donc rien?

ANGÉLIQUE. Je sais lire passablement, et j'apprends à écrire depuis deux mois.

M. DES MASURES. La peste! vous êtes fort avancée. Mais on me disait que vous aviez infiniment d'esprit?

ANGÉLIQUE. Infiniment? cela est vrai. Je vous avoue tout bonnement que j'ai de l'esprit comme un ange.

M. DES MASURES. Et vous le dites vous-même?

ANGÉLIQUE. Pourquoi non? est-ce un péché que d'avoir de l'esprit?

M. DES MASURES. Ma foi, si c'en est un, je ne crois pas que vous deviez vous en accuser.

ANGÉLIQUE. Vous me prenez donc pour une bête?

M. DES MASURES. Cela me paraît ainsi; mais, après ce qu'on m'a dit, je n'ose encore le croire. De grâce, ne me cachez plus votre mérite.

Beau soleil, adorable aurore,
Vous que j'aime, vous que j'adore,
Déployez cet esprit que l'on m'a tant vanté,
Et j'enchaîne à vos pieds ma tendre liberté.

Allons, imitez-moi; un petit impromptu de votre façon.

ANGÉLIQUE. Oh! très-volontiers. Je vois qu'il faut vous contenter.

M. DES MASURES. Je sentais bien que vous me trompiez. Courage, belle Angélique, étalez enfin toutes vos merveilles.

ANGÉLIQUE, *feignant de rêver.* Un petit moment, s'il vous plaît.

M. DES MASURES. Volontiers... Y êtes-vous?

ANGÉLIQUE. Oui. Ecoutez.

M. DES MASURES. J'écoute de toutes mes oreilles.

ANGÉLIQUE, *d'un air simple.*

Monsieur, en vérité,
Vous avez bien de la bonté,
Je suis votre servante
Très-humble et très-obéissante.

M. DES MASURES, *à part.* La peste soit de l'imbécile! Ah! madame la baronne, vous m'en donnez à garder!

ANGÉLIQUE. N'êtes-vous pas content?

M. DES MASURES. Charmé, je vous assure.

ANGÉLIQUE. Vous me ravissez.

M. DES MASURES. Tout de bon? J'ai donc le talent de vous plaire?

ANGÉLIQUE, *faisant une révérence courte à chaque question.* Oui, monsieur.

M. DES MASURES. Oh! je n'en doute pas. M'aimez-vous, mademoiselle?

ANGÉLIQUE. Oui, monsieur.

M. DES MASURES. Et vous souhaitez que je vous épouse?

ANGÉLIQUE. Oui, monsieur.

M. DES MASURES, *à part.* Voilà une fille qui n'est point fardée. Mais on dit que j'ai un rival?

ANGÉLIQUE. Oui, monsieur.

M. DES MASURES. Que vous l'aimez de tout votre cœur?

ANGÉLIQUE. Oui, monsieur.

M. DES MASURES, *à part.* En voici bien d'une autre... Et que, si je vous épouse, je pourrai bien être...

ANGÉLIQUE, *faisant une profonde révérence.* Oui, monsieur.

M. DES MASURES. Au diable soit l'imbécile! Il n'y a plus moyen d'en douter. C'est une idiote. On voulait m'attraper; mais, à bon chat, bon rat. Mademoiselle, je suis votre serviteur; si vous avez besoin d'un mari, vous pouvez vous pourvoir ailleurs. Ne comptez plus sur moi.

ANGÉLIQUE. Vous ne voulez plus m'épouser?

M. DES MASURES. Non, sur ma foi.

ANGÉLIQUE. Oh! vous m'épouserez.

M. DES MASURES. Moi? moi? je vous épouserais?

ANGÉLIQUE, *d'un ton vif.* Oui. Vous l'avez promis, et cela sera.

M. DES MASURES. Voilà la preuve complète de sa bêtise.

ANGÉLIQUE, *feignant de pleurer.* Que je suis malheureuse! Vous me méprisez, vous me désespérez; mais vous serez mon mari, ou... vous direz pourquoi.

M. DES MASURES. Oh! cela ne sera pas difficile. Tubleu! quelle commère avec son innocence!

ANGÉLIQUE. Allez, vous devriez mourir de honte de me faire un pareil affront. Je vais m'en plaindre à mon cher père. Ah! ah! ah!

(Elle feint de pleurer et de sangloter.)

M. DES MASURES. A votre cher père? Allez, vous êtes bien sa fille, aussi spirituelle que lui, tout au moins.

SCÈNE V.

LE BARON, LA BARONNE, ANGÉLIQUE, M. DES MASURES.

LE BARON, *à M. des Masures.* Eh bien! N'êtes-vous pas charmé de l'esprit d'Angélique?

M. DES MASURES. Oh oui! très-charmé; c'est un prodige: vous me l'aviez bien dit.

LA BARONNE. Que vois-je? Ma fille toute en pleurs!

M. DES MASURES, *s'essuyant le front.* Et moi tout en eau.

LE BARON. Comment! qu'est-ce que cela veut dire?

M. DES MASURES. Cela veut dire que je n'ai jamais été à pareille fête.

LA BARONNE. De quelle fête parlez-vous? Ma fille pleure et soupire?

M. DES MASURES. Je suis venu, j'ai vu, je me suis convaincu... Cela me suffit.

LA BARONNE. Et de quoi vous êtes-vous convaincu?

M. DES MASURES. Que vous me preniez pour un sot; mais je vous convaincrai, moi, que je ne le suis pas.

LA BARONNE. Que veut-il dire, ma fille? Expliquez-nous cette énigme.

ANGÉLIQUE, *pleurant et sanglotant.* Hélas! je n'en ai pas la force. Tout ce que je puis vous répondre, c'est qu'il m'a dit cent impertinences, et qu'il sou-

tient que je suis... que je suis... J'étouffe, je suffoque, et je me retire.

SCÈNE VI.

LE BARON, LA BARONNE, M. DES MASURES.

LE BARON. Dire des impertinences à ma fille! Vous êtes un malavisé, monsieur des Masures.

LA BARONNE. Pour moi, je n'y comprends rien. Expliquez-vous. Quel défaut trouvez-vous en ma fille? Vous avez dû vous apercevoir d'abord que ses sentiments sont aussi élevés que son esprit.

M. DES MASURES. Vous avez raison; l'un vaut l'autre.

LA BARONNE. Qu'est-ce que cela signifie, mon cousin?

M. DES MASURES. Eh fi! ma cousine.

LA BARONNE. Quoi?

M. DES MASURES. Fi! vous dis-je, vous m'aviez vanté votre fille comme une personne admirable par ses grâces, par ses talents et par son esprit.

LA BARONNE. Sans doute.

M. DES MASURES. Et moi je vous la donne, soit dit sans vous offenser, pour la plus gauche, la plus ignorante et la plus imbécile de toutes les créatures.

LA BARONNE. Etes-vous devenu fou, mon cousin, de parler ainsi d'une fille comme la nôtre?

LE BARON. Corbleu! c'est votre portrait que vous faites, et non pas le sien.

M. DES MASURES. Quoi! vous me soutiendrez qu'Angélique a de l'esprit?

LE BARON. Cent fois plus que vous, et ce n'est pas trop dire.

LA BARONNE. Personne n'en eut jamais plus qu'elle.

M. DES MASURES. Oh! il faut que vous ou moi nous radotions.

SCÈNE VII.

LE BARON, LA BARONNE, M. DES MASURES, LE COMTE, LA COMTESSE, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE.

LE COMTE. A quoi vous amusez-vous donc, vous autres? Est-ce que nous ne dînerons point?

M. DES MASURES, *l'embrassant*. Ah! mon cher comte (*Il chante.*),

J'ai perdu l'appétit! ô douleur sans praeille!

LE COMTE. Parbleu! je l'ai donc trouvé, moi; car je meurs de faim.

LE PRÉSIDENT, *au baron*. Auriez-vous eu quelque altercation? Vous me paraissez tous trois un peu altérés.

LE COMTE. Altérés! Ils le sont bien s'ils le sont plus que moi.

LA PRÉSIDENTE. Effectivement, je crois qu'il y a ici quelque dispute.

LE COMTE. Il ne faut disputer qu'à qui boira le mieux.

LA COMTESSE. Faites-nous confidence du fait, et nous vous ajusterons.

M. DES MASURES. Le voici. M. le baron et madame ma cousine me soutiennent que leur fille est un prodige de science et d'esprit; et moi je leur soutiens que c'est un prodige d'ignorance et de bêtise.

LA BARONNE. En vérité, j'ai honte que mon cousin, que j'avais vanté pour un homme d'esprit, en témoigne si peu dans cette occasion.

M. DES MASURES. Et moi je suis honteux que ma cousine, que je croyais judicieuse et sensée, veuille s'aveugler jusqu'à ce point. Je me donne au diable si j'ai jamais rien vu de si stupide que ce prétendu miracle de perfection.

LE BARON. Par la ventrebleu!...

LA BARONNE, *au baron*. Point d'emportement, mon cœur. Il nous est facile de nous justifier. Ces messieurs et ces dames ont du monde et de l'esprit; je les prends pour juges de notre différend.

LE PRÉSIDENT. Volontiers. J'appointe la cause. Condamnons la demoiselle Angélique à comparaître devant la cour, pour exposer ses qualités et talents, perfections et imperfections, et se voir jugée définitivement. Défense au père, à la mère, et au futur conjoint, d'assister à l'audience en personne.

LE COMTE. Ni par avocats. On se passera bien d'eux.

LE PRÉSIDENT. Et ce, afin que ladite cour puisse prononcer sans partialité; telle est notre sentence provisoire. Messieurs et mesdames, la confirmez-vous?

LE COMTE. Oui, mais à condition qu'avant que de juger, nous irons tous à la buvette.

LE BARON. C'est bien dit.

LE COMTE. J'ajoute encore une clause; c'est que, pendant tout le repas, il ne sera question de rien, et que les procédures ne commenceront qu'après dîner.

LE BARON. On ne peut pas mieux conseiller. Allons, le dîner nous attend.

M. DES MASURES, *à la compagnie*. Messieurs et mesdames, un petit mot avant que de sortir.

Mes chers amis, que ne puis-je assez boire,
Pour oublier ma déplorable histoire!
Mais grâce à mon malheur, mon sort est si fatal,
Que le divin jus de la treille,
Soit qu'il m'endorme ou qu'il m'éveille,
Ne saurait soulager mon mal.

LA COMTESSE. Toujours de l'esprit, monsieur des Masures.

M. DES MASURES. C'est mon défaut; je ne saurais m'en corriger.

ACTE III.

SCÈNE I.

ANGÉLIQUE, LÉANDRE, LOLIVE.

LÉANDRE. Non, je n'ai jamais rien entendu de si plaisant que le récit de votre conversation avec M. des Masures. Comment avez-vous pu si bien contrefaire l'innocente, ayant autant d'esprit que vous en avez?

ANGÉLIQUE. On a raison de dire que l'amour est un grand maître, et qu'il vient à bout de tout ce qu'il entreprend.

LÉANDRE. Il nous le prouve d'une façon bien nouvelle.

LOLIVE. Avouez, mademoiselle, qu'il n'a pas fait ce miracle-là tout seul, et que la malice y a autant de part que l'amour.

ANGÉLIQUE. J'en demeure d'accord. Ce m'est un plaisir bien vif de faire mon possible pour me conserver à ce que j'aime; mais c'en est un pour moi bien piquant de berner un fat que je hais, et de lui jouer un tour qui le rendra ridicule à jamais.

LOLIVE, *à Léandre*. Je ne me trompais pas, comme vous voyez. Je connais les femmes.

ANGÉLIQUE. Il n'en est pas quitte, et je lui réserve un autre plat de mon métier.

LÉANDRE. Et quel est ce nouveau ragoût dont vous allez le régaler?

ANGÉLIQUE. Je vais feindre en sa présence, et devant toute la compagnie, que le désespoir où je suis d'être forcée de l'épouser me donne des vapeurs noires et me fait devenir folle. Je dirai, je ferai tant

d'extravagances, qu'il désirera bien moins d'être mon mari que je n'ai envie d'être sa femme ; c'est le coup de grâce que je lui prépare.

LÉANDRE. Rien n'est mieux imaginé, et vous avez tout l'esprit qu'il faut pour bien jouer ce personnage.

LOLIVE. De notre côté, nous lui préparons un petit compliment qu'il trouvera fort incivil.

ANGÉLIQUE. Léandre m'a confié ce projet, et je l'approuve. Il est question maintenant d'agir en conséquence de ce qui s'est passé entre mon père, ma mère et M. des Masures.

LÉANDRE. Que s'est-il donc passé? Et comment, n'étant point restée à table, avez-vous pu pénétrer...

ANGÉLIQUE. J'ai su par Babet, que j'ai mise aux écoutes, qu'on doit me juger, et qu'on a nommé pour commissaires M. le comte, madame la comtesse, M. le président et sa chère épouse.

LÉANDRE. Tout de bon?

ANGÉLIQUE. Cela me fait naître une idée. Pour mieux brouiller M. des Masures avec mon père et ma mère, bien loin de faire l'imbécile en présence de mes juges, je vais prendre devant eux un ton si sublime, que mon phébus leur fera croire que je suis le plus bel esprit du monde. Ils soutiendront à M. des Masures qu'il s'est trompé sur mon sujet; et comme Babet, que j'ai instruite, doit l'avoir confirmé dans l'opinion que je suis une idiote, cela va former un embrouillement dont s'ensuivra la rupture.

LÉANDRE. Nos affaires prennent un bon tour.

ANGÉLIQUE. Je vous en réponds. Mais j'entends un grand bruit. On se lève de table. Voici mes juges. Retirez-vous.

SCÈNE II.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE.

LE PRÉSIDENT, *à la comtesse.* Oh! oh! ce n'est point là l'abord d'une imbécile.

LA COMTESSE, *au président.* Ni d'une personne aussi maussade qu'on nous l'a dépeinte.

LA PRÉSIDENTE. Au contraire, elle a tout à fait bon air; écoutons ce qu'elle va dire.

ANGÉLIQUE. On m'ordonne de comparaître devant mes juges, et j'obéis avec soumission. Vous êtes ici, monsieur et mesdames, pour porter un jugement sur mon esprit?

LE PRÉSIDENT. Oui, nous nous y sommes engagés.

ANGÉLIQUE. L'entreprise est un peu hardie, monsieur le président; vous dont la profession est de juger, ne sentez-vous pas qu'elle est bien scabreuse, et qu'elle expose à d'étranges bévues?

LE PRÉSIDENT, *à la comtesse.* Voilà une question qui m'embarrasse et me surprend.

ANGÉLIQUE. Et vous, mesdames, vous qui voulez aussi juger des autres, parlez : pourriez-vous bien juger de vous-mêmes?

LA PRÉSIDENTE, *à la comtesse.* Quelle innocente! qu'en dites-vous, madame?

LA COMTESSE. Que jamais idiote ne fit une pareille apostrophe.

ANGÉLIQUE. Vous voulez juger de moi! mais pour juger sainement, il faut une grande étendue de connaissances; encore est-il bien douteux qu'il y en ait de certaines.

LE PRÉSIDENT, *à la comtesse.* Je tombe de mon haut.

LA COMTESSE. Et moi des nues.

ANGÉLIQUE. Avant donc que vous entrepreniez de prononcer sur mon sujet, je demande préalablement que vous examiniez avec moi nos connaissances en général, les degrés de ces connaissances, leur étendue, leur réalité; que nous convenions de ce que c'est que la vérité, et si la vérité se trouve effectivement. Après quoi nous traiterons des propositions universelles, des maximes, des propositions frivoles, et de la faiblesse ou de la solidité de nos lumières.

LE PRÉSIDENT. Mademoiselle, dispensez-vous de cette discussion. Tout se réduit à un point fort simple : savoir, si vous avez de l'esprit, ou si vous n'en avez pas.

ANGÉLIQUE. Eh! comment le connaîtrez-vous? Définissez-moi l'esprit, premièrement; et si je suis contente de votre définition, je verrai si vous êtes capable de juger si j'ai de l'esprit, ou si je n'en ai pas : car il ne suffit pas de dire des mots, il faut leur attacher des idées, et convenir de celles qui leur sont propres; mais c'est ce que la plupart des hommes négligent. De là procède la témérité, la fausseté de leurs jugements. Ils apprennent les mots, à la vérité, mais ignorant les vraies idées avec lesquelles ces mots ont leur liaison, ils forment des sons vides de sens, et parlent comme des perroquets. Quoi! vous me regardez tous trois sans rien dire?... Qu'avez-vous à me répondre?

LE PRÉSIDENT. Qu'il faut que M. des Masures ait perdu l'esprit, puisqu'il ose dire que vous êtes une bête.

LA COMTESSE. Je le croyais un grand homme; mais me voilà bien désabusée.

LA PRÉSIDENTE. Pour moi, je suis saisie d'étonnement.

ANGÉLIQUE. Peu de chose vous étonne, à ce que je vois... Mais si je vous disais...

LE PRÉSIDENT. Je prononce, sans aller aux voix, que vous avez infiniment d'esprit, et que vous êtes très-savante.

LA PRÉSIDENTE. Je prononce de même.

LA COMTESSE. Et moi, je le soutiendrai contre toute la terre.

ANGÉLIQUE. Vous m'accordez l'esprit, vous m'accordez la science, c'est me faire bien de l'honneur; mais je serais bien plus flattée, si vous m'accordiez le jugement et la raison; heureuses et rares qualités!

LA PRÉSIDENTE. Vous les avez aussi : nous n'en doutons pas.

ANGÉLIQUE. Dites que je les avais, mais que je les ai perdues.

LA COMTESSE. Cela ne nous paraît point.

ANGÉLIQUE. Vous ne vous en apercevrez peut-être que trop tôt. Si vous me voyiez dans mes noires vapeurs... (*Elle se met à rêver.*)

LA COMTESSE, *à part.* Oh! oh! la voilà tombée dans une profonde rêverie. (*Haut.*) Pourrait-on savoir, mademoiselle, à quoi vous pensez si sérieusement?

ANGÉLIQUE, *feignant de sortir de sa rêverie.* Ne pourrais-je point, tandis que je suis seule, me fixer à l'un de ces deux différents systèmes de la physique moderne?

LA PRÉSIDENTE. Tandis qu'elle est seule?

LA COMTESSE. Il y a du dérangement dans cet esprit-là.

ANGÉLIQUE. J'aime les tourbillons, mais j'ai peine à résister à l'attraction. Descartes me ravit, et Newton m'entraîne.

LA COMTESSE. Mademoiselle, laissez ces matières abstraites, et songez que nous sommes avec vous.

ANGÉLIQUE, *feignant de la surprise.* Ah! c'est vous, madame la comtesse : vous venez à propos pour me déterminer, et je suivrai votre avis. Le système des tourbillons vous paraît-il préférable à celui de l'attraction?

LA COMTESSE. Oh! je suis furieusement pour l'attraction. J'aime tout ce qui attire.

ANGÉLIQUE. Je m'en étais doutée. Et madame la présidente?

LA PRÉSIDENTE. Pour moi, je me jette à corps perdu dans les tourbillons. (*Au président.*) Je ne sais ce que je dis, mais il faut lui répondre.

LA COMTESSE, *à la présidente.* Vous faites bien. Je me trompe fort si cette aimable personne n'extravague pas de temps en temps.

LA PRÉSIDENTE, *à la comtesse.* Je crois qu'à force d'étudier, elle s'est brouillé la cervelle.

ANGÉLIQUE, *après avoir rêvé.* Non, je ne reviens point de ma surprise et de mon indignation.

LE PRÉSIDENT, *à la comtesse.* Voici quelque autre idée qui lui passe par la tête.

ANGÉLIQUE. La bile me domine, j'entre en fureur.

LA PRÉSIDENTE. Ah! bon Dieu! prenons garde à nous.

ANGÉLIQUE. Oui, je deviens furieuse lorsque je pense qu'un original comme des Masures ose se flatter d'effacer de mon cœur le digne objet de mon estime et de mon amour. Ecoutez tous le serment que je fais. Je jure par le Styx que, s'il ne se désiste pas de sa prétention, il ne mourra jamais que de ma main.

LA COMTESSE. Sa cervelle s'échauffe. Je crois qu'il est temps de nous retirer.

ANGÉLIQUE. Il dit que je suis gauche. Prenez garde à ces révérences. (*Elle fait des révérences de très-bonne grâce.*) Que je marche mal. Voyez de quel air j'entre dans une chambre; avec quelle grâce je m'y prends. (*Elle chante et danse seule.*) Allons, monsieur le président, un petit menuet avec moi.

LE PRÉSIDENT. Excusez-moi, mademoiselle, je ne danse jamais.

ANGÉLIQUE. Vous ne dansez jamais? Oh parbleu! nous danserons ensemble.

LA PRÉSIDENTE, *au président.* Dansez bien ou mal; il ne faut pas l'irriter.

ANGÉLIQUE *chante, et de temps en temps s'interrompt pour parler au président.* Allons, gai, monsieur le président; tenez-vous droit, monsieur le président. Tournez donc. En cadence, monsieur le président. Ah! que la justice a mauvaise grâce!

SCÈNE III.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LA BARONNE, M. DES MASURES.

LA BARONNE. Que vois-je? M. le président qui danse avec ma fille!

LE PRÉSIDENT. Au moins, c'est elle qui l'a voulu.

LA BARONNE. Etes-vous folle, ma fille, de faire danser un grave magistrat? Que veut dire ceci?

LA PRÉSIDENTE. Ne la tourmentez point, madame.

LA BARONNE. Comment! que je ne la tourmente point?

LA COMTESSE. Non, vraiment. Ne voyez-vous pas qu'elle est dans ses vapeurs?

M. DES MASURES. Mademoiselle a des vapeurs! Voilà une nouvelle perfection dont je ne m'étais pas aperçu.

LA BARONNE. Finissons ce badinage, je vous prie, et venons au fait. Avez-vous entretenu ma fille, et la trouvez-vous une idiote?

LE PRÉSIDENT. Je prononce qu'elle a tout l'esprit qu'on peut avoir.

LA PRÉSIDENTE. C'est un prodige de science.

LA COMTESSE. Sa science et son esprit sont ornés de toutes les grâces qu'on admire dans les personnes les plus charmantes. Paris et la cour ne peuvent rien offrir de plus parfait.

M. DES MASURES. Oh! vous me feriez devenir fou. Je sais bien ce que j'ai vu, je sais bien ce que j'ai entendu; je ne rêvais point, et je ne rêve point encore.

LA BARONNE. Voilà une opiniâtreté que je ne puis plus soutenir. Allez, monsieur, vous ne méritez pas l'estime que j'avais pour vous, et je commence à me repentir...

M. DES MASURES. Oui, oui, fâchez-vous, fâchez-vous: je ne suis point dupe, je vous en avertis; vous avez beau vous entendre tous tant que vous êtes, on ne m'en donne point à garder.

LA BARONNE. Oh! c'est pousser ma patience à bout.

M. DES MASURES. Approchez, Angélique; il n'est plus question de garder le silence: voyons si vous êtes une bête.

ANGÉLIQUE. Hélas! je ne sais plus ce que je suis.

LA BARONNE. Comment donc? Parlez, parlez, faut-il tant presser une fille de parler?

ANGÉLIQUE. Que vous dirai-je? Tout ce que je puis vous dire, c'est que je suis au désespoir.

LA BARONNE. Au désespoir! et pourquoi?

ANGÉLIQUE. Je suis dans une tristesse, dans une mélancolie qui m'arrache des larmes. (*Elle pleure.*)

LA BARONNE. Eh! mon Dieu! qu'a-t-elle donc?

LE PRÉSIDENT. Elle rentre dans ses vapeurs.

LA BARONNE. Vous vous moquez de moi, avec vos vapeurs.

ANGÉLIQUE. Oui, quand je vois ce M. des Masures, je le trouve si plaisant, si original, si comique, que je ne puis m'empêcher de rire, ah! ah! ah!

(Elle rit démesurément.)

LA BARONNE. Oh ciel! est-ce que l'amour lui aurait tourné l'esprit?

ANGÉLIQUE, *prenant M. des Masures par la main.* Ne vous désespérez pas, mon cher Léandre.

M. DES MASURES. Moi, Léandre!

ANGÉLIQUE. Ne vous désespérez pas, vous dis-je. Il lève les yeux au ciel! la rage est peinte sur son visage! Que va-t-il faire? Il tire son épée! il veut se percer le cœur! Ah, cruel! ah, barbare! perce donc le mien avant que de te priver du jour. Oui, je veux expirer sous tes coups. (*Il s'éloigne d'elle.*) Mais l'ingrat me fuit, il m'échappe pour exécuter son dessein tragique. Non, non, je ne t'en donnerai pas le loisir; je te suivrai partout: j'arrêterai ton bras, ou ton bras nous assassinera l'un et l'autre. Veux-tu que je vive après toi, pour me livrer à des Masures? Non, donne-moi cette épée dont tu veux te servir pour me priver (*Elle arrache l'épée de M. des Masures.*) de ce que j'aime. J'en veux faire un meilleur usage, et je vais percer le cœur de ton rival.

(Elle court après le président, qui fuit devant elle.)

LE PRÉSIDENT. Arrêtez, mademoiselle, vous me prenez pour un autre; je ne suis point le rival de Léandre; je suis un grave magistrat, un président de l'élection.

(Angélique le laisse, et va se jeter dans le fauteuil, toute hors d'haleine.)

LA PRÉSIDENTE. Ah! mon cher époux, êtes-vous mort?

LE PRÉSIDENT. Je crois que non, ma chère épouse; mais je n'en vaux guère mieux.

M. DES MASURES. Parbleu! j'allais faire un beau mariage! Epouser une bête enragée! Je vous baise les mains, madame la baronne.

LA BARONNE. Hélas! mon cousin, attendez un moment, que nous voyions ce que ceci deviendra.

M. DES MASURES. Je suis votre valet. Si elle m'allait reconnaître?

LA BARONNE. Eh bien! tâchez de lui ôter votre épée.

M. DES MASURES. Dieu m'en préserve! Je lui en fais présent du meilleur de mon cœur.

LA BARONNE. Ma fille, ma chère Angélique, rappelez vos sens; reconnaissez-moi.

ANGÉLIQUE. Ah! mon cher père! mon cher père!

LA BARONNE. Hélas! elle me prend pour M. le baron.

ANGÉLIQUE, *se jetant aux genoux de sa mère.* En quel état me réduisez-vous! Ayez pitié de ma faiblesse; je ne vous l'ai point cachée; mes larmes et mes soupirs vous en avaient instruit, avant que ma bouche vous l'eût confirmée; mais vous m'avez abandonnée à l'autorité d'une mère inflexible, qui veut que sa volonté règle les mouvements de mon cœur, et qui m'arrache au plus aimable de tous les hommes, pour me sacrifier à l'objet de mon aversion. (*Elle se lève.*) Je ne puis vous toucher, vous voulez tous deux ma mort; il faut vous satisfaire.

LA BARONNE *désarme sa fille et remet l'épée à M. des Masures.* Ah! quel égarement! ma chère fille, ouvre les yeux, reconnais ta mère. L'état où je te vois ranime toute la tendresse que j'ai eue pour toi. Malheureuse que je suis! c'est moi qui ai causé son extravagance!

M. DES MASURES. Dites-moi, madame, ces accès-là lui prennent-ils souvent?

LE PRÉSIDENT. Nous nous étions aperçus de sa maladie.

LA BARONNE. Pour moi, je vous jure que voilà la première fois que je l'ai vue en cet état. Apparemment que c'est l'aversion dont elle s'est prise pour mon cousin, qui lui a tourné la cervelle.

SCÈNE IV.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LA BARONNE, M. DES MASURES, LOLIVE.

LOLIVE. Ne pourriez-vous point me dire, par aventure, où je pourrai trouver l'original que je cherche?

M. DES MASURES. Et qui est cet original, mon ami?

LOLIVE. Pargué! c'est vous-même.

M. DES MASURES. Insolent! sans le respect que j'ai pour la compagnie, je t'apprendrais à parler; je t'en dois aussi bien qu'à ton camarade.

LOLIVE. Eh, morgué! ne vous fâchez pas; je vous apporte un petit billet doux qui vous divartira peut-être.

M. DES MASURES. Un billet doux! et de qui est-il?

LOLIVE. D'un biau monsieur tout galonné que je ne connais point; j'ai pris bravement deux louis d'or qu'il a bouté dans ma main, et v'là son billet que je boute dans la vôtre gratis.

LA BARONNE. Je soupçonne d'où il vient. Lisez haut, je vous prie.

M. DES MASURES *lit en tremblant.* « Avant que vous « épousiez Angélique, je suis curieux de savoir si vous « la méritez mieux que moi. Je vous attends dans le « petit bois pour décider cette affaire. Venez m'y trou- « ver au plus vite, sinon j'irai vous chercher, fussiez- « vous au fond des enfers. » « LÉANDRE. »

LA COMTESSE. Voilà une affaire sérieuse, et je me persuade que vous vous en tirerez galamment.

M. DES MASURES. Très-galamment, je vous jure. Mon ami, va-t'en dire à celui qui t'a chargé de ce billet, que nous ne nous battrons point pour savoir à qui Angélique demeurera, et que je la lui cède de tout mon cœur. (*Lolive sort.*)

SCÈNE V.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, M. DES MASURES, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LA BARONNE.

M. DES MASURES. Moi, m'aller battre pour une folle! Je n'ai point de gorge à couper pour elle.

LA BARONNE. Si bien donc, monsieur, que vous rompez tous les engagements que nous avions ensemble?

M. DES MASURES. Très-solennellement. Ce monsieur et ces dames seront témoins que je vous rends votre parole : rendez-moi la mienne.

LA BARONNE. Volontiers, je vous jure, et je voudrais ne l'avoir jamais reçue.

ANGÉLIQUE, *se levant brusquement, ce qui effraye M. des Masures et le président.* Parlez-vous sérieusement, madame?

LA BARONNE. Ah! elle me reconnaît. Oui, ma chère fille, du plus profond de mon cœur.

ANGÉLIQUE. Me promettez-vous aussi, devant la compagnie, de ne plus vous opposer à mon mariage avec Léandre?

LA BARONNE. Que le ciel me punisse si j'y apporte le moindre obstacle!

ANGÉLIQUE. J'embrasse vos genoux pour vous remercier de cette grâce, et pour vous demander mille pardons des alarmes que je vous ai causées. Grâce au ciel, je ne suis ni bête, ni folle.

LE PRÉSIDENT. Oh! oh! voici bien un autre incident.

ANGÉLIQUE. Mais j'ai affecté de le paraître pour dégoûter de moi M. des Masures. Pardonnez à l'amour l'artifice qu'il m'a suggéré, et dont je me suis servie avec tant de succès.

M. DES MASURES. Ce n'est plus une bête qui parle.

LA PRÉSIDENTE. Ni une folle non plus, sur ma parole.

M. DES MASURES. Je crois, Dieu me le pardonne, qu'elle a de l'esprit par accès.

LA BARONNE. Quoi! ma fille, est-il bien possible que vous ayez pu vous contrefaire à ce point?

ANGÉLIQUE. Je n'en rougis que par rapport à vous. Trop heureuse si ma soumission vous touche, et vous engage à combler mes vœux!

LA BARONNE. Je vous confirme la parole que je vous ai donnée de ne me plus opposer à vos inclinations. Vous voyez à présent, monsieur, si ma fille est une sotte?

M. DES MASURES. J'enrage de l'avoir cru. C'est moi qui suis le sot présentement.

LA BARONNE. Où est Léandre?

ANGÉLIQUE. Je crois qu'il est allé se jeter aux genoux de mon père.

SCÈNE VI.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LA BARONNE, M. DES MASURES, LE BARON, LE COMTE.

LE COMTE. Je suis très-content de ce garçon-là, et je veux qu'il soit ton gendre.

LE BARON. Oui, corbleu! il le sera, puisque je lui ai donné ma parole.

LE COMTE. C'est le fils d'un de mes meilleurs amis, et je te le recommande.

LE BARON. C'est une affaire faite : monsieur des Masures, votre serviteur; je suis bien aise de vous voir. Quand vous en retournerez-vous?

M. DES MASURES. Tout au plus tôt, je vous jure, car je pars.

SCÈNE VII.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LE COMTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LE BARON, LA BARONNE; LÉANDRE, en habit de cavalier; LOLIVE, en habit de valet de chambre.

LE BARON. Approchez, mon gendre, approchez.

LA BARONNE. Que vois-je? si je ne me trompe, c'est Nicolas en habit de cavalier.

LOLIVE. Et voilà maître Pierre en habit de valet de chambre, fort à votre service.

LÉANDRE. Vous voyez, madame, que l'amour cause ici bien des métamorphoses.

LA BARONNE. Je ne m'étonne plus, monsieur Nicolas, si vous étiez si prévenu contre mon cousin.

LÉANDRE. Daignez excuser mon déguisement, madame, et confirmer la cession que me fait M. des Masures.

LA BARONNE. Je l'ai confirmée avec serment ; ainsi je ne puis plus m'en dédire, quand même je le voudrais. Soyez mon gendre, puisqu'il faut que j'en passe par là.

LE BARON. Eh bien ! ma fille, vous voyez que je suis le maître; et je vous ordonne d'accepter Léandre pour votre mari, sous peine de ma malédiction.

ANGÉLIQUE. Je vous proteste, mon père, que je suis trop scrupuleuse pour m'exposer à ce malheur. J'obéirai quand il vous plaira.

FINFIN ET LIRETTE,

pastorale en un acte, mêlée d'ariettes,

PAR G. DELAUTEL,

Représentée pour la première fois le 14 septembre 1761, à la foire Saint-Laurent.

Personnages.

DAMON, seigneur du village, déguisé en berger sous le nom de FINFIN.
LIRETTE, bergère.
CORINNE, sœur de Lirette.
MIRTIS, petit-maître.
LICAS, berger, confident de Mirtis.
VALÈRE, intendant de Damon.
LA FRANCE, coureur de Damon, travesti en berger.
GUILLAUME, jardinier de Damon.
TROUPE de villageois et de villageoises.

La scène est au village.

Le théâtre représente un bocage agréable.

SCÈNE I.

FINFIN, seul.

AIR : *On n'aime plus dans nos forêts.*

Il est encore pleine nuit ;
Hélas ! je ne vois point l'aurore :
Tout est calme dans ce réduit,
Les oiseaux sommeillent encore,
Tandis qu'au récit de mes maux
Je viens éveiller les échos.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Lirette en ces lieux doit se rendre,
Elle sait toute mon ardeur.
Quel bonheur si son cœur plus tendre
Pouvait oublier sa rigueur !

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Chaque jour ici la follette
Semble redoubler mon espoir :
Je vois, au son de ma musette,
Son cœur quelquefois s'émouvoir;
Mais une simple conjecture
Ne suffit point pour me calmer :
Si sa bouche ne me rassure,
Je puis bien encor m'alarmer.

AIR : *C'est l'ouvrage d'un moment.*

Mirtis craint peu de lui déplaire,
Et souvent la témérité
Près d'une sévère beauté
Sait trouver le secret de plaire
Mieux que la timidité.

SCÈNE II.

FINFIN, LA FRANCE, en berger.

FINFIN.

AIR : *Vous voulez me faire chanter.*

Elle me croit berger...

LA FRANCE.

Surtout
L'habillement est drôle,
Et vous espérez jusqu'au bout
Jouer ce plaisant rôle ?
Par ma foi, c'est trop de façons
Pour une bergerette :
Damon, seigneur de ces cantons,
Est-il moins que Lirette ?

FINFIN.

AIR : *Des routes du monde.*

Si tu connaissais tout son prix,
Mon cher, tu serais peu surpris
De cet innocent stratagème :
Il est bien doux de s'engager,
Quand, pour obtenir ce qu'on aime,
L'homme de cour cède au berger.

LA FRANCE.

AIR : *J'écoutais de là son caquet.*

Bon : l'on suivait, monsieur Finfin,
Jadis cette longue méthode;
Mais aujourd'hui l'or plus commode
A bien abrégé le chemin.

FINFIN.

AIR : *Du prévôt des marchands.*

Ce sentiment l'offense... Dieux !
Quels traits ! quel éclat radieux !
Je la vois; quel feu me dévore !
A son charmant aspect, ces lieux
Brillent moins des feux de l'aurore
Que de l'éclat de ses beaux yeux.

AIR : *Amis, sans regretter Paris.*

Cachons-nous pour mieux l'observer.

LA FRANCE.

Oui, vive le mystère !
Pour moi je vais en profiter
Près de quelque bergère.

SCÈNE III.

LIRETTE, FINFIN, à l'écart.

LIRETTE.

[1] AIR : *Romance de Daphné.*

Dieux! quels mouvements inspire
Ce délicieux séjour!
L'haleine du doux zéphyre,
Ces eaux, ces fleurs, tout respire
Le sentiment et l'amour.

(Un instrument répète derrière le théâtre l'air du dernier vers.)

LIRETTE, *étonnée.*

AIR : *Non, je ne ferai pas.*

Quels sons mélodieux enchantent mes oreilles!
Finfin ici sans doute opère ces merveilles :
Il y rend chaque jour, par des accents si doux,
Les bergers étonnés, les rossignols jaloux.

(L'instrument répète encore l'air du dernier vers. Lirette va écouter.)

AIR : *Vaudeville d'Epicure.*

Ciel! il m'aura peut-être vue!
Craignons cet aimable étranger.
Quel trouble en mon cœur s'insinue!
Fuyons, évitons le danger.

(Elle revient.)

Sa trop vive ardeur m'inquiète,
Et mon cœur craint de s'engager :
Mais, quand on aime la musette,
Comment n'aimer pas le berger?

AIR : *Quand on sait aimer et plaire.*

Quand un amant jeune et tendre
Nous peint sa naissante ardeur,
En vain l'on veut se défendre,
Tout nous parle en sa faveur.

Il sait de sa vive flamme
Faire un aveu si touchant,
Que bientôt pour lui notre âme
Sent éclore un doux penchant.
Quand, etc.

Il s'empresse de nous plaire,
On croit devoir l'écouter.
Qu'un amant qu'on croit sincère,
Est pour nous à redouter!
Quand, etc.

(Comme elle sort, elle est arrêtée par Corinne.)

SCÈNE IV.

CORINNE, LIRETTE, FINFIN, à l'écart.

CORINNE.

AIR : *Dès que je vois passer Jeannot.*

Mirtis vient, ma sœur, vous fléchir
Par sa douleur sincère.

LIRETTE.

Le traître!

CORINNE.

Quoi! son repentir...

LIRETTE.

Redouble ma colère.

CORINNE.

En faut-il tant pour un baiser
Qu'hier il sut vous prendre?

LIRETTE.

Oui, ma sœur.

CORINNE.

[2] Pour vous apaiser,
Il consent à le rendre.

SCÈNE V.

LICAS, CORINNE, LIRETTE, FINFIN, à l'écart.

LICAS, *présentant un bouquet à Lirette.*

AIR : *Du pont d'Avignon.*

Déjà de son retour il vous offre ce gage.

LIRETTE.

C'est vainement.

LICAS.

Daignez agréer son hommage.

AIR : *De tout temps le jardinage.*

La beauté, jeune bergère,
Est une fleur printanière
Qu'un jour fait naître et détruit.
Il faut donc, dans le jeune âge,
Se hâter d'en faire usage,
Le plaisir en est le fruit.

LIRETTE.

Même air.

La beauté d'une bergère
Est une fleur printanière
Qui se fane au moindre pli.
Il faut donc, dans le jeune âge,
Se garder d'en faire usage;
La fraîcheur en est le prix.

CORINNE, *à Lirette.*

AIR : *Nouvelle romance de M. Gaviniés.*

Que de votre cœur enfin
Le dépit s'efface :
Qu'un sentiment plus humain
En prenne la place.
Nous devons d'un indiscret
Réprimer l'audace :
Mais doit-on à son regret
Refuser sa grâce?

LIRETTE.

AIR : *De Nina.*

Vos discours sont tous superflus.

CORINNE.

Oh! je ne suis point dupe.
Je vois, à travers vos refus,
Le soin qui vous occupe.
Si Mirtis n'était point absent,
Vous sauriez répondre autrement ·
Mais il viendra,
Et l'on verra.
Ah! le voilà, le voilà, là.

(Licas se retire, et pendant l'ariette suivante, apprend à Mirtis, qui est au fond du théâtre, que son bouquet a été refusé.)

LIRETTE, *jetant un coup d'œil à Mirtis.*

DUO.

Quelle impudence!

CORINNE.

Point de vengeance.
Que sert l'emportement,
Quand le cœur dans les yeux se dément?

LIRETTE.

Finirez-vous?

CORINNE.

A quoi bon tout ce vain courroux?
Ma sœur, apaisez-vous.

LIRETTE.

Petite sotte, taisez-vous.

CORINNE.

Quand un amant
Paraît charmant,
A quoi sert l'emportement?
Votre cœur dans vos yeux se dément.

LIRETTE.	CORINNE.
De quoi vous mêlez-vous? Morveuse, taisez-vous. De quoi vous mêlez-vous? Oui, taisez-vous. (*Bis.*) Songez à vous. (*Bis.*) Et taisez-vous. (*Bis.*)	Ma sœur, apaisez-vous. A quoi bon ce courroux? Apaisez-vous. (*Bis.*) Point de courroux. (*Bis.*) Apaisez-vous. (*Bis.*)

LIRETTE.

AIR : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.*

De tous vos propos je suis lasse.

CORINNE.

Calmez votre ressentiment.
Ma présence vous embarrasse?
Adieu, profitez du moment.

[1] L'entrée de Lirette sur cet air semble imiter *Jeannot et Jeannette*; cependant je puis assurer que M. Favard a eu mon manuscrit entre les mains avant que l'on jouât *Jeannot et Jeannette.*

[2] Je dois encore me laver du soupçon de plagiat pour ce couplet, qui a toujours été de même avant *Jeannot et Jeannette.*

SCÈNE VI.

MIRTIS, LIRETTE, FINFIN, à l'écart.

MIRTIS, *arrêtant Lirette.*

AIR : *Ici je fonde une abbaye.*

Mes soins, loin de pouvoir vous plaire,
Vous sont-ils suspects en ce jour?
Vous me fuyez : que dois-je faire?
Parlez.

LIRETTE.

Me fuir à votre tour.

MIRTIS.

AIR : *Eh! mademoiselle Louison, répondez donc.*

Chaque jour vous revoit plus belle;
C'est en honneur, je ne ments pas :
Mais cet air farouche et rebelle,
Ma foi, jure avec tant d'appas.
Que votre cœur, morbleu! s'humanise :
Cette pudeur n'est que sottise.
Pourquoi tant de façon?
Répondez donc :
Dites oui ou non.

(Lirette, ennuyée, se tourne de côté.)

Mais comment la voilà!

LIRETTE.

Laissez-moi là.

MIRTIS.

Ecoutez, venez çà.

AIR.

Pourquoi cet injuste détour?
Sagesse à votre âge est folie.
Est-il un beau jour dans la vie,
S'il n'est éclairé par l'Amour?

AIR : *Tu croyais en aimant Colette.*

Loin de feindre cet air sévère,
Et négliger mon tendre feu,
Ne devriez-vous pas vous plaire
A m'entendre en faire l'aveu?

LIRETTE.

AIR : *Je n'aimais pas le tabac beaucoup.*

Un aveu libre et peu circonspect
Souvent nous choque, ou devient suspect.
Un jeune amant tremblant, interdit,
Prouve mieux ce qu'il dit;
On aime un tendre égard;
Car
Qui pour faire un aveu
Veut
S'énoncer brusquement,
Ment,
Et fait un faux serment.

MIRTIS, *ironiquement.*

AIR : *La mort de mon cher père.*

Eh bien, je serai tendre,
Soumis, respectueux.

LIRETTE.

Non, non, monsieur, c'est prendre
Un soin infructueux.

MIRTIS.

Pourquoi donc, je vous prie?
Parbleu, l'accueil est bon.
Mais quelle fantaisie!
Perdez-vous la raison?

(Lirette, excédée, porte la main à sa tête.)

MIRTIS.

AIR : *Chère maman.*

Est-ce vapeur,
Mal de cœur,
Ou quelque migraine?
Parlez.

LIRETTE, *avec lenteur.*

Eh! non.

MIRTIS, *la contrefaisant.*

Pourquoi donc
Ce singulier ton?

(Il lui prend la main.)

Oh, j'ai pour vous guérir...

LIRETTE.

Voulez-vous finir?

MIRTIS.

Vous boudez, ma reine :
Bon.

LIRETTE.

Finissez.

MIRTIS, *avec mépris.*

Hem!

LIRETTE.

Vous m'étourdissez.

MIRTIS.

AIR : *Et j'y pris bien du plaisir.*

Çà, trêve de fâcherie!
Je veux baiser ces appas.

(Il veut l'embrasser.)

Oui.

LIRETTE, *le repoussant.*

Cessez donc, je vous prie.

MIRTIS, *l'embrassant de force.*

Mais, mais, vous n'y pensez pas.

LIRETTE.

C'est trop... Sortez, je l'exige.

MIRTIS.

Ce courroux est superflu.

LIRETTE.

Oui, sortez d'ici, vous dis-je,
Et ne me revoyez plus.

(Elle sort.)

MIRTIS, *en s'en allant.*

AIR : *Quel plaisir de voir Claudine.*

Oh! sa résistance est vaine,
Je la suivrai constamment :
Le plaisir qui suit la peine
N'en devient que plus charmant.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

FINFIN, sortant de sa cachette.

ARIETTE de l'auteur.

Quelle sensible allégresse!
Dieux, que mon cœur est flatté!
Quel espoir pour ma tendresse!
Mirtis n'est point écouté.
Doux transports, aimable ivresse,
Je me livre à votre douceur :
Sur tous mes sens régnez sans cesse,
Vous êtes l'aurore du bonheur.

SCÈNE VIII.

LA FRANCE, FINFIN.

FINFIN, *apercevant la France, court à lui.*

AIR : *Ton humeur est, Catherine.*

Lirette est, mon cher La France,
Déjà presque en mon pouvoir;
Il reste à voir sa constance
Justifier mon espoir.
Pour m'assurer sa tendresse,
Je dois éprouver son cœur.

LA FRANCE.

Mauvaise délicatesse!
Je m'en tiendrais à l'erreur.

FINFIN.

AIR : *Des proverbes.*

Si de ses feux j'ai l'aveu que j'espère,
Je veux encor, sous le nom de Damon,
Par une fête essayer de lui plaire.

LA FRANCE.

Pourquoi lui cacher votre nom?

AIR : *Lon, lan, la derirette.*

Et si le mérite aujourd'hui
Fait faux bond..., j'en suis dupe ici,
Lon, lan, la derirette.

FINFIN.

Va-t'en.

LA FRANCE.

Vous pourriez l'être aussi.
Lon, lan, la, deriri.

SCÈNE IX.

FINFIN, LIRETTE, cachée.

FINFIN.

AIR : *Quand le péril.*

Témoins de mon amour extrême,
Oiseaux, chantez-le nuit et jour;
Echos, répétez tour à tour :
C'est Lirette que j'aime.

LIRETTE, *derrière la scène, fait l'écho en se montrant un peu, et se cachant aussitôt.*

C'est Lirette que j'aime.

FINFIN.

AIR : *La nuit quand j' pense à Jeannette.*

Ciel ! qu'ai-je entendu ? C'est elle.
Ah ! Lirette, mes amours !
(Il court à elle, elle s'échappe.)
Mais quoi ! tu me fuis, cruelle,
Quand je te cherche toujours.
Que ne puis-je fuir de même
Tes trop dangereux appas !

LIRETTE, *en rentrant, fait un faux pas.*

Lorsque l'on fuit ce qu'on aime,
Ah ! que l'on fait de faux pas !

FINFIN.

AIR : *Au moment que j' t'écoute.*

Ne point vouloir m'entendre,
Quelle injuste rigueur !
Hélas ! un berger tendre
Doit-il te faire peur ?
Du tourment qui me presse
Rien ne peut me guérir.
Me feras-tu languir sans cesse ?
Me feras-tu mourir ?

AIR : *Déjà dans la plaine.*

Ecoute, inhumaine,
Mes tristes accents.
Quelle crainte vaine...

LIRETTE.

Je crains les amants.
Toujours près des belles
Ils vantent leurs feux ;
Et sont infidèles
Dès qu'ils sont heureux.

FINFIN.

AIR : *De s'engager il n'est que trop facile.*

Belle Lirette, un tel soupçon m'outrage,
Moi, tu le sais, qui ne vis que pour toi.
Hélas ! peut-il être dans le village
Quelque berger plus fidèle que moi ?

AIR : *Vous le dirai-je, maman ?*

Ah ! laisse-toi donc charmer :
Peut-on trop tôt s'enflammer ?
S'il faut tôt ou tard se rendre,
Pourquoi vouloir s'en défendre ?
Ah ! laisse, etc.

Même air.

Non, il n'est que d'heureux jours
Pour ceux qui s'aiment toujours.
C'est l'amour seul qui les donne :
Heureux les cœurs qu'il couronne !
Non, etc.

(Lirette laisse échapper un soupir.)

AIR : *Ne v'là-t-il pas que j'aime ?*

Quel trouble ! et d'où vient ce soupir ?

LIRETTE.

Je l'ignore moi-même.

FINFIN, *avec transport.*

Ah ! ton cœur vient de se trahir.

LIRETTE, *avec un air d'ingénuité et d'embarras.*

Ne v'là-t-il pas que j'aime ?

FINFIN et LIRETTE.

AIR : *Sous un ormeau.*

Deux jeunes cœurs
Consumés des mêmes ardeurs,
Aimant leur lien,
N'ont, au-dessus de ce bien,
Rien.
Leurs tourments, leurs soupirs
Sont pour eux la source des plaisirs.
Qu'un tendre amour
Comble nos désirs chaque jour !
A sentir ses traits
Soyons toujours, sans regrets,
Prêts.

FINFIN.

AIR : *Que je suis à plaindre en cette débauche !*

Pour quelques instants permets, ma bergère,
Que je m'arrache de ces lieux.

LIRETTE.

Du moins, cher Finfin, que rien ne diffère
L'instant qui te doit rendre à mes yeux.

FINFIN, *à part, en s'éloignant.*

AIR : *Le bonheur de la vie.*

Qu'il m'en coûte pour l'éprouver !
Mais mon projet doit s'achever,
Et de cette épreuve j'attends
Un sort digne d'envie.
Hélas ! de son succès dépend
Le bonheur de ma vie.

SCÈNE X.

LIRETTE, seule.

AIR : *Quel voile importun nous couvre ?*

Absente de ce qu'elle aime,
Partout jour et nuit
La colombe gémit :
Loin de toi mon cœur de même,
Plein de son amour,
Va languir nuit et jour.
De ces fleurs la riante peinture
N'a pour moi plus rien de charmant :
De ce ruisseau le doux murmure,
Loin de l'adoucir, aigrit mon tourment.
Absente, etc.

AIR : *Tout le monde m'abandonne.*

Mais quelle vapeur soudaine
Tient mes yeux appesantis,
Et coulant de veine en veine,
Glace mes sens engourdis !
Doux sommeil, calme ma peine
En séduisant mes esprits.

(Elle s'endort sur un gazon au son d'un air de sommeil.)

SCÈNE XI.

MIRTIS, LIRETTE, endormie.

MIRTIS, *sans voir Lirette.*

AIR : *Chacun a son tour.*

Pourquoi d'une ardeur indiscrète
Se laisser brûler nuit et jour ?
Ce n'est que dans une amourette
Qu'on a le plaisir de l'amour.
J'ai quitté l'insensible Lirette.
En vain elle attend mon retour :
Chacun a son tour,
Liron, lirette,
Chacun a son tour.

AIR : *Non, je ne veux pas badiner.*

Une amante souvent nous fuit,
Quand trop de soins la rendent vaine ;
Mais négligez-la, le dépit
Mieux que les égards la ramène.

(En se promenant sur le théâtre il aperçoit Lirette.)

Eh ! quel est ce jeune tendron ?
Mais quoi ! c'est mon inhumaine.
Seulette ainsi sur le gazon !
Le hasard vraiment est fort bon.

AIR : *Bouchez, Naïades, vos fontaines.*

Oh ! vengeons-nous de la cruelle,
Et sur cette bouche si belle,
Et sur cet adorable sein.

(Il l'embrasse et se cache.)

LIRETTE.

Quel trouble en sursaut me réveille !
(Elle regarde de tout côté.)
J'ai cru...; mais j'appréhende en vain,
Avec moi tout ici sommeille.
(Elle s'endort.)

MIRTIS, *la considérant.*

AIR mineur de la gavotte de Mondonville.

Ah ! la petite !
Son cœur, son cœur palpite;
Comme il palpite,
Et saute et va sans fin !
Son cœur palpite;
Le mien, le mien s'agite.
Prenons la fuite;
Mais comment quitter cette main ?
Son cœur palpite;
Le mien, le mien s'agite.
Prenons la fuite :
Non, baisons cette main.
(Il lui baise la main. Elle s'éveille, il se cache.)

LIRETTE, *avec émotion.*

AIR : *Pour soumettre mon âme.*

Je suis tout interdite :
Oui, l'on m'a baisé la main,
Et l'on a pris la fuite.
Est-ce toi, mon cher Finfin ?
Je connais mon imprudence ;
Pourquoi dormir seule ainsi ?
(Elle s'éloigne pour découvrir qui ce peut être, et voit Mirtis.)
C'est Mirtis. Quelle impudence !
Que venez-vous faire ici ?

MIRTIS.

AIR : *Palsambleu, monsieur le curé.*

Je veille à votre sûreté.

LIRETTE.

Oui? Mais pourquoi, sans scrupule...

MIRTIS.

Un maudit frelon plein de cruauté
Allait...

LIRETTE.

Suis-je si crédule?

MIRTIS.

AIR.

Pourquoi donc hésiter encore?
Oh! parbleu, vous ferez un choix.
Vous savez que je vous adore,
Je l'ai juré plus de cent fois.

LIRETTE.

AIR.

En aimant le trop affirmer,
Fait souvent un effet contraire;
Pour savoir se faire estimer,
Il faut avant tout savoir plaire.

MIRTIS.

Qu'ai-je donc de si déplaisant?
Mais, mais un tel propos m'irrite.
Pour oser être votre amant,
Diable, il faut donc bien du mérite?

LIRETTE.

AIR : *Du Précepteur d'Amour.*

Partez, je n'écoute plus rien.

MIRTIS.

Du moins...

LIRETTE.

Votre attente est frivole.

MIRTIS *sort en ricanant.*

Une belle nous quitte; eh bien,
Une autre après nous en console.
(On entend de loin un paysan qui chante: Turlurette.)

SCÈNE XII.

LIRETTE.

AIR : *Des folies d'Espagne.*

Mais de bergers quelle troupe s'avance?
Leur chant déjà s'entend de tout côté :
Au chant sans doute ils vont joindre la danse.
Qu'ils sont heureux ! que n'ai-je leur gaieté !

SCÈNE XIII.

GUILLAUME, VALÈRE, LIRETTE, TROUPE de villageois.

GUILLAUME.

AIR : *Turlurette.*

Toujours joyeux et contents,
Morgué, profitons du temps
Tout à la bonne franquette,
Turlurette,
Turlurette, la tanturlurette.

Ici l' plaisir nous prévient,
Et jamais n' nous coûte rien.
A Paris faut qu'on l'achète,
Turlurette, etc.

Oui, palsanguenne il s'y vend;
Et queuqu'fois pour bien d' l'argent
On fait fort mauvaise emplette,
Turlurette, etc.

(Regardant Lirette.)
Fillette qu'a de beaux yeux,
Jamais n' manque d' soupireux;
Sa fortune est bientôt faite,
Turlurette, etc.
(On danse.)

VALÈRE, *à Lirette après la danse.*

AIR : *Mais comment ! ses yeux sont humides.*

Vous ignorez à qui se donne
Cette fête qui vous étonne,
Et vous seule en êtes l'objet.
Oui, le seigneur Damon mon maître
Veut vous faire aujourd'hui connaître
Que son cœur soumis et discret
Pour vos attraits brûle en secret;
Et pour gage de sa tendresse
Il veut, dans l'ardeur qui le presse,
Vous orner de tous ces bijoux.
(Elle les refuse.)
C'est de ce qu'il fera pour vous
Une preuve encor très-légère,
Il n'aspire plus qu'à vous plaire :
Venez-lui donner votre foi.

LIRETTE.

Monsieur, c'est trop d'honneur pour moi.

AIR : *Eh non, non, non.*

Je sais priser son hommage,
Mais ne puis remplir ses vœux.

VALÈRE.

Il vous attend au village
Pour vous faire un sort heureux.
Venez.

LIRETTE.

Un berger m'engage,
Son cœur me suffit.

VALÈRE.

Venez donc.

LIRETTE.

Eh non, non, non;
Je ne veux rien davantage.

GUILLAUME, *à Lirette.*

AIR : *Lure, lure, lure, flon, flon, flon.*

A-t-on des appas
Pour n'en user pas?
Eh! mordonbille, un tel scrupule
Est par trop bizarre et ridicule.
Que de poulett's à l'Opéra
N' marcheriont plus à pied déjà,
S'all's aviont un minois comm' ça!
Lure, lure, lure,
Flon, flon, flon,
Chacun a son ton,
Son allure.

VALÈRE.

AIR : *De Catinat.*

Je vais donc à mon maître annoncer vos refus.

LIRETTE.

Mon cœur reconnaissant de son offre est confus :
J'ai pour lui le respect que je crois lui devoir.
Un autre sentiment n'est plus en mon pouvoir.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE XIV.

LIRETTE, seule.

ARIETTE : De Lindor.

Oui, Finfin à mes yeux est charmant,
Et je préfère en ce moment,
Même au diadème,
Un si tendre amant.
Oui, c'est le seul objet de mes vœux :
Sa tendre langueur et ses feux
Font mon bien suprême :
Tout dit que je dois le rendre heureux.
Mais qu'il tarde à paraître!
Ah! loin d'ici, peut-être,
Quelque objet plus charmant
Le rend inconstant.
Ciel, pourrait-il l'être?
Mais c'est vainement
D'un pressentiment
Faire mon tourment.
Il n'aime que moi;
Et, de bonne foi,
Ce berger n'est point un traître.
Oui, Finfin, etc.

SCÈNE XV.

FINFIN, LIRETTE.

LIRETTE.

AIR : *Non, je n'aimerai jamais que vous.*

Je le vois; mon cœur s'épanouit,
Ainsi qu'une fleur que le zéphyr caresse.

FINFIN, *affectant de la tristesse.*

Près de ce bosquet Damon me suit.

LIRETTE.

Fuyons, et trompons l'espoir qui le conduit.

FINFIN.

Non, non, restez.

LIRETTE.

Hâtons-nous, le temps presse.

FINFIN.

Il veut au sien unir votre destin.
Je dois céder.

LIRETTE.

Il veut; quelle hardiesse!
A-t-il mon cœur pour prétendre à ma main?
Je me ris du vain éclat de l'or;
Mon chien, mon troupeau, font toute ma richesse.
Fuyons : que désirerais-je encor?
Ton cœur, cher Finfin, n'est-il pas un trésor?

FINFIN.

AIR : *Attendez-moi sous l'orme.*

Ah! ma joie est parfaite;
C'en est fait, je te crois.
Rassure-toi, Lirette,
C'est Damon que tu vois.

LIRETTE, *avec un grand étonnement.*

Vous!

FINFIN.

J'ai voulu te plaire...

LIRETTE.

Pourquoi ne puis-je rien...

FINFIN.

Tout mon bonheur, ma chère,
Est de faire le tien.

FINFIN, LIRETTE.

DUO.

AIR : *Au sein des alarmes.*

Mon / Ton } cœur sans défense,
Des traits qu'amour lance,
Par expérience
Connaît la puissance
En ces doux instants.
Aimons-nous sans cesse :
Si ce Dieu nous blesse,
Chérissons nos peines ;
Soyons dans nos chaînes
Toujours plus constants.

SCÈNE XVI.

FINFIN, LIRETTE, CORINNE, VALÈRE, GUILLAUME, LICAS, LA FRANCE, TROUPE de villageois et de villageoises.

CHOEUR. *De l'auteur.*

Sautons, folâtrons, chantons
Les amours de Finfin, Lirette :
Sautons, folâtrons, chantons
De ces amants l'ardeur parfaite :
Sautons, folâtrons, chantons
Pour le seigneur de nos cantons.

FINFIN.

S'épouse-t-on par intérêt,
Bientôt du plus mortel regret
L'hymen devient la cause :
Mais s'unit-on par sentiments,
L'on devient moins époux qu'amants,
C'est tout une autre chose.

CHOEUR.

Sautons, etc.

VALÈRE.

Près de son amant un tendron,
Fille est plus douce qu'un mouton;
J'en sais fort bien la cause.
Mais de cet amant si chéri
A-t-elle enfin fait un mari,
Femme, c'est autre chose.

CHOEUR.

Sautons, etc.

LIRETTE.

C'est toi, redoutable parquet,
Qui vas prononcer notre arrêt
Et juger notre cause.
Heureux l'auteur qui peut en tout
Prévenir et flatter ton goût!
Ce n'est pas peu de chose.

CHOEUR.

Sautons, etc.

(Après l'applaudissement.)

Messieurs, cet applaudissement
Est bien flatteur assurément :
Mais quelle en est la cause?
Nos talents l'ont-ils mérité?
Non, c'est en vous pure bonté,
Et non pas autre chose.

CHOEUR.

Sautons, etc.



Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24. Batignolles.



L'HOMME A BONNE FORTUNE,

comédie en cinq actes,

PAR BARON,

Représentée pour la première fois le 18 décembre 1686.

Personnages.

MONCADE, amant de Léonor.
ÉRASTE, amant de Lucinde.
PASQUIN, valet de Moncade.
ERGASTE, homme aposté.
UN LAQUAIS d'Araminte.
UN LAQUAIS de Cidalise.
UN LAQUAIS de Lucinde.
LUCINDE, amante de Moncade.
LÉONOR, sœur d'Éraste.
ARAMINTE, amante de Moncade.
CIDALISE, amante de Moncade.
MARTHON, suivante de Lucinde.

La scène est à Paris, dans la maison de Lucinde.

ACTE I.

SCÈNE I.

LÉONOR, ÉRASTE, MARTHON.

LÉONOR. Oui, mon frère, le dessein d'épouser Lucinde devient un dessein très-inutile, si l'on ne la détrompe de Moncade.

MARTHON, *à Eraste.* Elle l'aime, vous ne l'ignorez pas. Elle est veuve, et je sais bien, moi, que si l'on n'y donne ordre, et promptement, elle n'attendra pas qu'elle ait vingt-cinq ans pour épouser Moncade, quoiqu'elle ait peu de temps à attendre. Comptez sur ce que je vous dis. Depuis quelques années que je suis avec elle, je dois la connaître.

LÉONOR, *à Eraste.* L'intérêt de votre amour à part, que pensera Damis, son oncle et son tuteur, s'il la trouve mariée sans en être averti? Ne sera-t-il pas en droit de se plaindre de nous, lui qui nous a priés de venir loger avec elle, de veiller à sa conduite et de lui en rendre compte?

ÉRASTE. Je vois tout cela comme vous le voyez :

mon amour ne me dit que trop ce que je devrais faire ; mais je crains de déplaire à Lucinde ; et, d'ailleurs, ces moyens...

MARTHON, *l'interrompant*. Eh! pendant toutes ces irrésolutions, Moncade, peut-être, épousera Lucinde.

ÉRASTE, *à Léonor*. Que faut-il donc que je fasse?

LÉONOR. Satisfaire à votre promesse, avertir Damis de tout ce qui se passe, lui déclarer votre passion pour sa nièce, n'oublier rien de ce qui peut servir à vous rendre heureux.

ÉRASTE. Je ne pourrai jamais.

MARTHON. Eh! que de fausses délicatesses!

ÉRASTE. Mais, ma sœur, de grâce...

LÉONOR, *l'interrompant*. Mon frère, en un mot, voulez-vous épouser Lucinde, ou non?

ÉRASTE. Si je le veux!

LÉONOR. Faites donc ce que l'on vous dit ; nous aurons soin du reste.

ÉRASTE. Mon bonheur est entre vos mains.

MARTHON. Adieu donc. (*Eraste sort.*)

SCÈNE II.

LÉONOR, MARTHON.

LÉONOR. Marthon, que fait Lucinde?

MARTHON. Je viens de l'habiller ; elle sera bientôt ici.

LÉONOR. Ne saurions-nous trouver le moyen de faire donner Moncade dans quelque panneau?

MARTHON. Bon! il donnera le plus aisément du monde dans tous ceux qu'on voudra ; mais je vous avertis qu'il s'en tire encore avec plus de facilité qu'il n'y donne.

LÉONOR. Malgré tout cela, Marthon, il faut servir mon frère, tu me l'as promis.

MARTHON. Je n'ai déjà pas mal commencé ; et, pendant ces deux jours que Moncade a été à la campagne, vous croyez bien que je n'ai rien oublié pour jeter des soupçons dans l'esprit de Lucinde.

LÉONOR. La voici.

SCÈNE III.

LUCINDE, LÉONOR, MARTHON.

LÉONOR, *à Lucinde*. Qu'avez-vous donc, madame? que vous me paraissez triste!

LUCINDE. Je ne sais, madame ; je n'ai point dormi.

LÉONOR. Les gens qui troublent votre repos ne prennent peut-être pas assez de soin de vous le rendre?

LUCINDE. Vous êtes trop bonne, madame, de vouloir bien prendre part à ce qui me regarde.

LÉONOR. Je vous avoue que je voudrais vous voir plus tranquille... (*Lucinde tourne la tête vers l'appartement de Moncade.*) Que vous prêtez peu d'attention à ce que je vous dis! Il faut être autant de vos amies que j'en suis...

LUCINDE, *l'interrompant*. Mais, point, madame : il me semble que je vous écoute ; et quand cela ne serait pas, devriez-vous prendre garde à ce que je fais?

LÉONOR. Si je le dois, madame? est-ce que je ne m'intéresse pas à tout ce qui vous touche? Croyez-vous que je verrais avec plaisir des gens abuser de votre bonne foi? Ne me serait-il point sensible de vous voir faire une injuste préférence, et ne devrais-je point m'efforcer à vous faire connaître la différence des cœurs qui s'attachent à vous? Croyez-moi, madame, j'en connais, et vous les connaissez comme moi, qui ne vous aiment que pour vous, qui sacrifieraient...

LUCINDE, *à Marthon, en tournant encore la tête du côté de l'appartement de Moncade*. Marthon, avez-vous vu...

LÉONOR. Madame, je vois bien que je vous embarrasse.

LUCINDE. Madame, je vous demande pardon. Je vous avoue...

LÉONOR, *l'interrompant, et se retirant*. Je vous laisse.

LUCINDE, *voulant la retenir*. Eh! non, madame.

(Léonor sort.)

SCÈNE IV.

LUCINDE, MARTHON.

MARTHON. Il est vrai que vous avez quelquefois des distractions...

LUCINDE, *l'interrompant*. Marthon?

MARTHON. Madame?

LUCINDE. Est-il sorti?

MARTHON. Qui?

LUCINDE. Est-il sorti, te dis-je?

MARTHON. Eraste?

LUCINDE. Non.

MARTHON. Votre laquais?

LUCINDE. Qui te parle de mon laquais? Moncade est-il sorti?

MARTHON. Je ne pense pas seulement qu'il soit éveillé... Depuis quelque temps vous devenez si difficile à servir, qu'il faudrait une plus grande pénétration et une plus grande patience que la mienne pour pouvoir vous entendre et pour pouvoir durer avec vous. Suis-je maîtresse, moi, de vos distractions et de vos caprices? et ne dirait-on pas que je suis cause que vous n'êtes pas toujours aimée?

LUCINDE. Marthon!

MARTHON. Madame!

LUCINDE. Vous plairait-il de vous taire?

MARTHON. Non, madame. C'est bien ma faute, vraiment, si Moncade a passé deux jours sans vous voir! Que vous êtes coiffée mal à propos de ce petit vilain-là!

LUCINDE. Marthon!

MARTHON. Madame!

LUCINDE. Encore une fois, vous plairait-il de vous taire?

MARTHON. Non, madame. Vous m'avez prise pour parler, et je parle, et je parlerai.

LUCINDE. Eh bien! Marthon, je vous défends de vous taire. Je ne sais plus que ce moyen-là pour vous empêcher de parler.

MARTHON. Vous savez bien que le médecin me dit hier, devant vous, que j'avais une réplétion de paroles si excessive, que si je n'y donnais ordre... Voyez-vous, madame, le silence m'est mortel!

LUCINDE. Ah! parlez, Marthon.

MARTHON. Ah! je me sens déjà soulagée. Dites-moi un peu, madame, dans le temps que vous me rompiez tant la tête à force de m'exagérer que le plus heureux état que puisse souhaiter une femme est celui d'être veuve, et que pour rien au monde vous ne vous remarieriez, qui serait venu vous proposer pour mari, ou pour amant (aussi bien en ce temps-ci n'y fait-on guère de différence), un homme toujours inquiet, toujours bizarre, toujours content de lui, jamais content des autres, amoureux aujourd'hui, demain perfide, qu'eussiez-vous dit?

LUCINDE. On m'aurait vivement offensée.

MARTHON. Ah! pour offensée, non. Si cela était, vous sentiriez l'outrage que vous vous faites, et la honte que vous recevez.

LUCINDE. Moi?

MARTHON. Vous, madame. N'aimez-vous pas Moncade? C'est son portrait que je viens de faire.

LUCINDE. Comme vous le peignez, Marthon!

MARTHON. Comme il est, madame, et comme il devrait vous paraître. Tant qu'il n'a eu dessein que de vous plaire et d'être aimé de vous, le plus joli homme du monde était Moncade; mais, dès qu'il a vu que vous le vouliez toujours fidèle et toujours amoureux, a-t-il seulement pu se résoudre à conserver les moindres égards pour vous? Que n'avez-vous pas fait pour lui? Songez, enfin, madame, que vous vous devez quelque chose à vous-même. Vous me pardonnerez bien la liberté que je vais prendre? Que voulez-vous qu'on pense d'un jeune homme, aimable, sans bien, logé chez vous sous le nom de votre parent, et qui n'a jamais été en état de faire de dépense que depuis que vous l'aimez? Je veux que le dessein de l'épouser puisse justifier votre conduite; mais, en attendant, vous laissez penser, vous laissez dire, et insensiblement, vous vous faites une réputation qui ne vous fait pas grand honneur. Je crois, j'en jurerais même, que votre passion n'est point allée au delà des regards et de la parole; mais, madame, est-on obligé de croire ce que Marthon croit de vous? Le monde, qui n'est pas bon, mène souvent la passion des autres plus loin qu'elle n'est allée. Pensez à votre gloire et à votre repos... Mais, madame, où allez-vous?

LUCINDE. Je ne sais. Moncade serait-il éveillé?... Mais, non. Vas-y toi-même : examine ses actions, ses discours, et m'en rapporte jusqu'aux moindres paroles.

MARTHON. Ce sont des soins bien inutiles! j'aurai toujours mal entendu si je ne le peins constant, amoureux, fidèle. (*Lucinde sort.*)

SCÈNE V.

PASQUIN, MARTHON.

MARTHON. Ah! te voilà, Pasquin? que cherches-tu donc tant?

PASQUIN. Je cherchais une folle, je t'ai trouvée : je ne cherche plus rien, comme tu vois.

MARTHON. Tu n'es pas mal impertinent? Puis-je voir ton maître?

PASQUIN. Non, il n'est encore éveillé que pour lui. Avant qu'il ait niaisé tout son soûl dans un fauteuil et à sa toilette, il a, ma foi, encore plus d'une bonne demi-heure à dormir.

MONCADE, *appelant de sa chambre.* Eh! eh! Pasquin?

PASQUIN, *à haute voix.* Monsieur?

MARTHON, *voulant s'en aller.* Je reviendrai dans un moment.

PASQUIN. Tu n'aimes pas les nudités, à ce que je vois? Attends; aide-moi, je te prie, à porter la toilette ici.

MARTHON. Pourquoi?

PASQUIN. Il dit qu'il fume dans sa chambre.

MARTHON. J'ai peur qu'il ne fume dans sa tête beaucoup plus que dans sa chambre.

(Pasquin et Marthon prennent une toilette qui est à l'entrée de la chambre de Moncade, et la placent dans un coin du théâtre.)

MONCADE, *appelant encore de sa chambre.* Allons donc, eh!

PASQUIN, *à haute voix.* On y va. Comme diable il crie! ne dirait-on pas qu'il a bien des affaires?

(Marthon s'en va.)

SCÈNE VI.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE. Viendras-tu donc?

PASQUIN. Me voilà.

MONCADE. Quel temps fait-il?

PASQUIN. Il n'en fait point.

MONCADE. Maraud! N'est-il venu personne me demander?

PASQUIN. Le grison d'Araminte est dans un cabaret, qui attend que vous soyez éveillé.

MONCADE. Cidalise n'a-t-elle point envoyé ici?

PASQUIN. Je vous le gardais pour la bonne bouche. (*Tirant une lettre et une montre de sa poche, et les lui présentant.*) Tenez, voilà une lettre et une montre qu'elle vous envoie. Son grison va venir pour prendre la réponse.

MONCADE. Tu n'as qu'à les mettre là.

PASQUIN. Ne lisez-vous pas la lettre?

MONCADE. Non; je sais tout ce qu'il y a dedans.

PASQUIN, *entendant du bruit.* On frappe à la porte; ouvrirai-je?

MONCADE. Vois ce que c'est. (*Pasquin va ouvrir.*) Ah! c'est de la part d'Araminte.

SCÈNE VII.

MONCADE, PASQUIN, LE LAQUAIS D'ARAMINTE.

LE LAQUAIS, *donnant une agrafe de pierreries à Moncade.* Oui, monsieur : voilà ce que madame vous envoie. Faites-vous réponse?

MONCADE. Réponse? non.

LE LAQUAIS. Viendrez-vous, monsieur?

MONCADE. Non.

LE LAQUAIS. Demain, n'est-ce pas, monsieur?

MONCADE. Oui, un de ces jours. (*A Pasquin.*) Eh! Pasquin? N'y a-t-il pas là une montre? (*Pasquin lui donne la montre, qu'il fait prendre au laquais.*) Porte cela à ta maîtresse. (*A Pasquin.*) Allons donc; qu'on achève de m'habiller. (*Le laquais sort.*)

SCÈNE VIII.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN. Eh! que dira Cidalise quand elle ne vous verra plus sa montre?

MONCADE. M'habilleras-tu, te dis-je?

PASQUIN. Eh! vous ne vouliez pas sortir.

MONCADE. Je ne sais ce que je ferai. J'ai bien envie de passer la journée ici. Non, il faut que je sorte. (*Croyant entendre du bruit.*) On frappe : n'est-ce point encore quelque laquais?

PASQUIN. Non, monsieur; personne n'a frappé. Avouez que c'est un fatigant mérite que celui d'être un joli homme, et de ne pouvoir faire un pas sans être couru de tout le monde? Il y a quelques chagrins et quelques périls à essuyer, oui, quand on est fait comme vous.

MONCADE. Il y a des moments où je voudrais n'être point fait comme je suis, et où je donnerais toutes choses au monde pour être fait comme toi. Ne saurais-tu point quelque secret pour me faire haïr?

PASQUIN. Oui, monsieur, et facile même. Vous n'avez qu'à continuer de vivre comme vous vivez, et je vous garantis haï et méprisé de tout le genre humain. (*Entendant frapper.*) On heurte, ce coup-ci.

MONCADE. Ouvre.

PASQUIN, *après avoir été ouvrir.* C'est de la part de Cidalise.

SCÈNE IX.

MONCADE, PASQUIN, LE LAQUAIS DE CIDALISE.

LE LAQUAIS, *à Moncade.* Monsieur, j'ai donné une lettre et une montre.

MONCADE, *lui donnant l'agrafe.* Je sais ce que c'est. Tiens, donne-lui cela. (*Le laquais sort.*)

SCÈNE X.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN, *à part*. Ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour.

MONCADE. Te voilà bien étonné?

PASQUIN. Moi? point; je trouve cela le mieux du monde: aimer celle-ci aujourd'hui, demain la trahir, prendre de l'une pour donner à l'autre; fausses confidences, noirceurs, billets sacrifiés, flatteries, médisances: bagatelles! me voilà prêt à tout. Nous n'en serons pas plus riches à la fin; mais nous rirons bien! n'est-ce pas, monsieur!

MONCADE. Ah! je suis ravi de te voir raisonnable.

PASQUIN. Ah! monsieur, qu'un diable et un ermite vivent ensemble quelque temps, l'ermite deviendra diable, ou le diable ermite; j'en suis absolument convaincu. Çà, voyons qui sera la malheureuse que vous allez mettre en réputation par quelque nouvelle perfidie? car aussi bien vois-je clairement que votre tendresse est usée pour la marquise.

MONCADE. Laquelle?

PASQUIN. Hélas! celle à qui vous juriez, il n'y a pas longtemps, de n'être jamais infidèle.

MONCADE. Non, je ne l'aime plus.

PASQUIN. Vos feux ne sont guère plus véhéments pour cette bonne dame à qui je portai votre portrait le même jour?

MONCADE. Ah! fi! je ne la puis souffrir; elle met du blanc.

PASQUIN. Et l'autre, sa bonne amie?

MONCADE. Elle n'a point d'esprit.

PASQUIN. Et la veuve de ce conseiller?

MONCADE. Elle n'est pas riche.

PASQUIN. Et sa sœur?

MONCADE. Elle ne peut souffrir l'odeur du tabac.

PASQUIN. L'odeur du tabac?... Eh! mort de ma vie! de toutes celles-là, il n'y en a pas une dont vous ne m'ayez rompu la tête... « Ah! Pasquin, disiez-« vous, elle est toute charmante! Je l'aimerai toute « ma vie. Je souffrirais mille morts plutôt que d'a-« voir conçu le dessein de changer... » Je vous écoute, je la regarde, je l'examine; je trouve que vous avez raison. Pour le lendemain, je suis un sot. Elle n'a pas le cœur délicat; ses manières sont rudes: elle vous aime trop, elle est jalouse, ou bien indifférente; elle ne peut souffrir l'odeur du tabac. Enfin vous leur trouvez toujours quelque défaut pour justifier votre inconstance.

MONCADE. Que t'importe?

PASQUIN. Comment donc! que m'importe? Vous ne contez pour rien mille faux serments que je fais tous les jours?

MONCADE. Pourquoi les fais-tu?

PASQUIN. Pour rétablir votre réputation chancelante.

MONCADE. Qui t'a chargé de ce soin?

PASQUIN. Ah! ah! ceci n'est pas mauvais; qui m'en a chargé, dites-vous?

MONCADE. Oui.

PASQUIN. Mon honneur.

MONCADE. L'honneur de Pasquin?

PASQUIN. Assurément. Ne voudriez-vous pas que j'aidasse à confirmer partout que le plus scélérat, le plus vain, le plus infidèle, le moins amoureux homme du monde, c'est vous?

MONCADE. Cela ne me plairait point du tout.

PASQUIN. Eh! que voulez-vous que je dise à de semblables discours? car vous ne voyez là que l'ébauche du portrait qu'on me fait de vous tous les jours. Que faut-il donc que je réponde?

MONCADE. Rien; te taire, et commencer dès à présent.

PASQUIN. Oh! monsieur, qui ne dit mot, consent, et je ne veux point qu'on croie dans le monde que je connaisse votre caractère, et que je l'approuve, puisque je reste avec vous; et, d'ailleurs, par ma foi, je ferais bien mes affaires et les vôtres, car enfin, voyez-vous, chacun songe à son petit intérêt. Je n'aurais qu'à me taire, vraiment, sur cent questions que l'on me fait: « Mon pauvre Pasquin, me dit l'une, tiens, « voilà une bague, je te prie, apprends-moi ce que « fait ton maître. A quelle heure est-il revenu? Com-« ment est-il quand il ne me voit pas? Songe-t-il à « moi? Te parle-t-il de moi? Est-il inquiet, joyeux, « triste, gai, mélancolique, content, taciturne, évapo-« ré, chagrin, plaisant, sage, fou?... » Que diable sais-je? et cent mille autres de semblable nature.

MONCADE. Eh bien! que réponds-tu pour lors?

PASQUIN. Selon la bague.

MONCADE. Ah! je savais bien que chez toi mon honneur et le tien marchaient bien loin après ton intérêt... Changeons de discours. Sais-tu bien une chose?

PASQUIN. Qu'est-ce?

MONCADE. Je crois que je suis amoureux.

PASQUIN. Quoi, amoureux? là, ce qu'on appelle amoureux de bonne foi?

MONCADE. Oui, te dis-je, amoureux.

PASQUIN. Mais, parlez-vous là sérieusement?

MONCADE. Veux-tu que je me donne au diable pour te le faire croire?

PASQUIN. Et Lucinde?

MONCADE. Oh! Lucinde, Lucinde! elle n'en saura rien.

PASQUIN. Tant mieux pour vous... Mais, dites-moi, combien cela durera-t-il?

MONCADE. Tu m'en demandes trop, comme si l'on pouvait répondre de cela!

PASQUIN. La connais-je?

MONCADE. Tu la connais.

PASQUIN. Il faut que vous l'aimiez depuis fort peu, car je ne vous en ai jamais ouï parler.

MONCADE. A peu près.

PASQUIN. Est-elle belle?... Bon! peste du sot! est-ce à présent qu'il faut vous le demander? Vous me le direz dans peu de temps. Où loge-t-elle? loin d'ici?

MONCADE. Non.

PASQUIN. Tant mieux; car dans les commencements c'est une fatigue de diable, quand il faut porter réglément trois billets tous les jours.

MONCADE. Tu n'auras pas grand' peine à le faire; tu les donneras sans sortir.

PASQUIN. Et comment?

MONCADE. Elle loge ici.

PASQUIN. C'est Léonor?

MONCADE. Tu l'as dit.

PASQUIN. Ah! monsieur...

MONCADE, *l'interrompant*. Qu'as-tu?

PASQUIN. Songez-vous bien à ce que vous faites?

MONCADE. Fort bien.

PASQUIN. Léonor, amie de Lucinde, à sa vue! Vous n'y songez pas, ou vous voulez vous perdre absolument. Eh! monsieur, où est la probité, l'honneur? Songez-vous, dis-je...

MONCADE, *l'interrompant*. J'aime les moralités; elles endorment.

PASQUIN, *voyant paraître Marthon*. Tenez, monsieur, voilà Marthon, instruisez-la de tout ce beau dessein.

SCÈNE XI.

MARTHON, MONCADE, PASQUIN.

MONCADE, *à Marthon*. Eh! bonjour, Marthon; que voulez-vous?

MARTHON. Vous donner le bonjour, monsieur. J'ai à vous parler de la part de madame.

MONCADE, *à Pasquin*. Mon justaucorps.

(Il s'habille pendant toute cette scène, sans écouter Marthon.)

MARTHON. Si je n'avais cru rendre service à madame et à vous, monsieur, je ne me serais pas chargée de vous parler. Je me suis flattée que vous écouteriez agréablement ce que j'ai à vous dire; vous savez si je suis dans vos intérêts? cela me fait peine de voir que vous ne vouliez pas devenir heureux. Que ne donnerais-je pas pour vous voir faire de sérieuses réflexions sur votre humeur! Pour moi, je vous crois trop honnête homme pour ne vous pas reprocher quelquefois votre conduite avec Lucinde.

MONCADE, *à Pasquin*. Ma montre.

MARTHON. Oserait-on vous dire que vos sentiments, dispersés à vingt coquettes, ne vous rendront ni plus aimable ni plus heureux? A qui devraient-ils être fidèles, ces sentiments que nous ne voyons plus, si ce n'est à la plus tendre, et peut-être à la plus aimable personne du royaume? Croyez-moi, monsieur, et vous croirez une fille tout affectionnée à vos intérêts; soyez heureux pendant que vous pouvez l'être : il vient un temps où le désir de le devenir n'est plus qu'un désir désespérant. Vous ne serez pas toujours aimable, et vous ne trouverez pas toujours une Lucinde qui vous aime.

MONCADE, *à Pasquin*. Mon épée.

MARTHON. Cinquante mille écus et Lucinde, en ce temps-ci, la jolie somme! Cela devrait être bien tentant pour vous, et je ne sache guère que vous qui voulût s'aviser de n'être point tenté de tout cela.

MONCADE, *à Pasquin*. Ma bourse.

MARTHON. En vérité, monsieur, vous avez beau dire et beau faire, à quelque usage que vous prétendiez mettre tout le mérite que vous avez, et vous en avez beaucoup, si l'on en croit les connaisseurs, je veux devenir la plus grande demoiselle de Paris s'il peut jamais vous valoir cinquante mille écus et Lucinde.

MONCADE, *à Pasquin*. Ma perruque.

MARTHON. Ce que je vous dis devrait-il vous paraître assez désagréable pour ne vouloir pas seulement me dire un mot?

MONCADE, *lui faisant remarquer sa mise*. Suis-je bien, Marthon?

MARTHON. Eh! vous n'êtes que trop bien, et nous en enrageons.

MONCADE, *à Pasquin*. Mes gants, mon chapeau. (*A Marthon*.) Adieu, Marthon. (*A Pasquin, en s'en allant*.) Eh! Pasquin?

PASQUIN. Monsieur?

MONCADE. Ecoute.

(Il parle bas à Pasquin et puis s'en va.)

SCÈNE XII.

PASQUIN, MARTHON.

MARTHON, *à part*. Par ma foi, voilà un vilain petit homme. (*A Pasquin*.) Et toi, t'imagines-tu que je m'accommode de tes froideurs et de tes absences d'amour?

PASQUIN. J'aime les moralités, elles endorment.

MARTHON. Va, va, traître! je t'apprendrai...

PASQUIN, *l'interrompant*. Tu ne sais ce que tu dis.

MARTHON. Comment! à une fille comme moi, un homme comme toi? Scélérat! infâme!

PASQUIN, *l'interrompant*. Laisse, laisse ces beaux noms, ces noms illustres, à l'indigne petit-maître que je sers. Donne-m'en de plus doux et qui me conviennent.

MARTHON. A toi des noms plus doux?

PASQUIN. Ah! pardon, ma fille; j'ai la tête si pleine des folies de Moncade...

MARTHON, *l'interrompant*. Et des tiennes?

PASQUIN. Que sans penser que tu fusses là...

MARTHON, *l'interrompant*. Manière de justification assez obligeante! Je t'en tiendrai compte.

PASQUIN. Je te redisais les mêmes paroles qu'il m'a dites lorsque j'ai voulu fronder sa conduite.

MARTHON. Je le crois. Tu sais que j'ai à me plaindre de toi, et que je trouve fort mauvais...

PASQUIN, *l'interrompant, en lui faisant remarquer sa mise*. Suis-je bien, Marthon?

MARTHON. Ah! traître! tu copies Moncade; mais ne pense pas que je sois assez folle pour copier Lucinde.

PASQUIN. Adieu, mon enfant. Je vous donne le bonjour.

MARTHON. La peste soit du maroufle!

ACTE II.

SCÈNE I.

ARAMINTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS. Je vais savoir si l'on peut voir madame.

ARAMINTE. Eh! mon enfant, dis-moi un peu, je te prie, Moncade est il ici?

LE LAQUAIS. Je ne sais; je ne crois pas. Sonnerai-je, madame?

ARAMINTE. Oui, sonne. (*Le laquais tire un cordon de sonnette.*) (*A part.*) Où peut être Moncade? Sa conduite ne me satisfait point. Il a le don de gâter tout ce qu'il fait d'agréable dans le même moment qu'il le fait; et le peu d'empressement qu'il marque pour me voir, détruit le plaisir que j'ai reçu de la montre qu'il m'a envoyée ce matin.

SCÈNE II.

MARTHON, ARAMINTE, LE LAQUAIS.

MARTHON, *au laquais*. Eh bien! qui diantre te fait sonner si fort?

LE LAQUAIS. On demande madame. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

ARAMINTE, MARTHON.

ARAMINTE, *à Marthon*. Que fait-elle?

MARTHON. Elle n'a point dormi de toute la nuit; elle vient de s'assoupir tout à l'heure. Si vous voulez, pourtant, je puis lui dire...

ARAMINTE, *l'interrompant*. Non, Marthon, j'attendrai qu'elle soit éveillée.

MARTHON. Ou que Moncade soit revenu.

ARAMINTE. Pourquoi Moncade?

MARTHON. Pour vous tenir compagnie, en attendant madame.

ARAMINTE. Je n'ai que faire de Moncade.

MARTHON. Et cependant, madame (pardonnez-moi si je vous parle si librement), il court un bruit que vous ne le haïssez pas.

ARAMINTE. Moi?

MARTHON. Tout le monde dit qu'il vous aime, du moins.

ARAMINTE. Tout le monde a menti, Marthon; et s'il est vrai que certains rapports entre les gens for-

ment ordinairement les passions, je ne me tiendrais guère plus coupable de l'aimer que de lui avoir inspiré de l'amour. De grâce, quand vous entendrez de pareilles sottises... Mais qui prend donc plaisir à semer des bruits de la sorte? Moncade lui-même n'y aurait-il point de part?

MARTHON. Eh! madame, à quoi vous arrêtez-vous? ce qui vous fâche fait aujourd'hui la gloire de la plupart des dames, et le plaisir de faire dire qu'on les aime l'emporte sur celui d'être aimées véritablement.

ARAMINTE. Je ne suis point de celles-là, Marthon; et Moncade serait de tous les hommes celui de qui je voudrais le moins qu'on le dît.

MARTHON. C'est cependant, dit-on, la coqueluche de Paris?

ARAMINTE. Ce n'est pas la mienne.

MARTHON. Il a de l'esprit pourtant.

ARAMINTE. Je le trouve d'une sottise, et le plus ennuyeux personnage...

MARTHON, *l'interrompant*. Il est bien fait.

ARAMINTE. Cela se peut-il dire? Je ne puis le souffrir.

MARTHON. Pour écrire, personne n'écrit mieux que lui.

ARAMINTE. Que dites-vous? Il est vrai que je n'ai point vu de ses lettres; mais, enfin, à ses manières, je le crois incapable de rien faire de bien.

MARTHON. Ah! j'en connais d'assez difficiles qui ne laisseraient pas de s'en accommoder.

ARAMINTE. Eh! qui, Marthon?

MARTHON. Quel intérêt y prenez-vous?

ARAMINTE. J'ai des raisons pour le savoir.

MARTHON. J'en ai peut-être pour ne vous pas le dire.

ARAMINTE. Je t'en conjure.

MARTHON. Que vous importe?

ARAMINTE. Je voudrais connaître la malheureuse qui s'attacherait si mal à propos.

SCÈNE IV.

ARAMINTE, MARTHON, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à Marthon*. Cidalise demande à voir madame.

MARTHON, *à Araminte*. Tenez, voilà justement une de ces malheureuses.

(Elle entre chez Lucinde et le laquais sort.)

SCÈNE V.

CIDALISE, ARAMINTE.

CIDALISE. Vous voilà bien seule, madame?

ARAMINTE. Vous voyez, madame?

CIDALISE. Où est Lucinde, madame?

ARAMINTE. J'attends qu'elle soit éveillée.

CIDALISE. Il faut que je fasse la même chose, puisque aussi bien je viens de renvoyer mon carrosse.

ARAMINTE. J'ai le mien là-bas, madame, dont vous pouvez librement disposer.

CIDALISE. Pourrais-je être mieux qu'avec vous, madame?

ARAMINTE. Je sais des gens que vous me préféreriez sans peine.

CIDALISE. C'est du moins quelque chose que je vous le dise.

ARAMINTE. C'est peu de chose lorsque l'on est instruite du contraire. (*Remarquant sur Cidalise l'agrafe de diamants qu'elle a envoyée à Moncade.*) Mais, que vois-je?

CIDALISE. Que voyez-vous, madame?

ARAMINTE. J'admire votre attache. Les diamants en sont forts nets! ils sont tout à fait bien mis en œuvre!

CIDALISE. La trouvez-vous belle, madame?

ARAMINTE. Fort belle, madame.

CIDALISE. Je suis ravie qu'elle soit de votre goût.

ARAMINTE. Il n'y a pas longtemps que vous l'avez, madame?

CIDALISE. Il y a très-longtemps, madame; mais je la porte rarement.

ARAMINTE, *à part*. Me tromperais-je? (*Examinant l'agrafe de très-près.*) Avec votre permission, madame. Non, madame, il n'y a pas si longtemps que vous dites.

CIDALISE. Je vous dis vrai, madame.

ARAMINTE. Je sais ce que je dis, madame.

CIDALISE. Et moi, madame, je sais que vos questions commencent à me lasser.

ARAMINTE. Mais, de grâce, dites-moi comment vous l'avez eue.

CIDALISE. Je n'ai point de compte à vous rendre là-dessus.

ARAMINTE. Où l'avez-vous achetée?

CIDALISE. Finissons, s'il vous plaît.

ARAMINTE. Elle ne vous coûte guère.

CIDALISE, *reconnaissant sur Araminte la montre qu'elle a envoyée à Moncade*. Elle me coûte, madame, elle me coûte autant que vous avez payé votre montre.

ARAMINTE. Quel galimatias me faites-vous, madame? Qu'a de commun ma montre avec l'attache dont je vous parle?

CIDALISE. Madame, n'entrons pas dans un éclaircissement fâcheux. Dans ces sortes d'affaires le meilleur est de passer la chose sous silence. Il s'en trouve de bien plus malheureuses. Dans cette aventure, du moins, si nous perdons un amant, nous retrouvons nos bijoux. Je vais vous rendre votre attache, ou je la garderai, si vous en voulez faire autant de la montre.

ARAMINTE. Non, madame; je ne veux rien garder qui me donne le moindre souvenir du plus scélérat de tous les hommes!

CIDALISE, *lui rendant l'agrafe*. Tenez, madame, voilà votre attache.

ARAMINTE, *lui rendant la montre*. Et voilà votre montre.

SCÈNE VI.

MARTHON, ARAMINTE, CIDALISE.

MARTHON. Quel troc faites-vous là? que je voie.

CIDALISE. Ce n'est rien, Marthon. (*A Araminte.*) Adieu, madame; je vais prendre votre carrosse.

ARAMINTE. Ne le gardez pas.

CIDALISE. Je ne vais qu'ici près.

MARTHON. Madame va venir ici.

CIDALISE. Je me suis souvenue d'une affaire pressée. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

ARAMINTE, MARTHON.

ARAMINTE. Ta maîtresse vient, dis-tu?

MARTHON. Je l'entends.

ARAMINTE, *à part*. Je prétends tout à l'heure me venger de la perfidie de Moncade. (*Marthon sort.*)

SCÈNE VIII.

LUCINDE, ARAMINTE.

LUCINDE. Madame, je suis au désespoir de vous avoir fait attendre.

ARAMINTE. Je suis venue ici pour vous dire la chose du monde qui doit vous surprendre le plus.

LUCINDE. Ne tardez point, madame, je suis déjà dans une impatience...

ARAMINTE, *l'interrompant.* Non, madame, s'il vous plaît; ce sera devant Moncade.

LUCINDE. A-t-il quelque part dans ce que vous avez à me dire?

ARAMINTE. Je veux vous faire connaître quel est le cœur d'un homme que vous estimez peut-être trop.

LUCINDE, *montrant la porte de l'appartement de Moncade.* Madame, voilà la porte de son appartement.... (*Appelant.*) Marthon, Marthon!

SCÈNE IX.

MARTHON, ARAMINTE, LUCINDE.

MARTHON, *à Lucinde.* Madame?

LUCINDE, *montrant Araminte.* Dites à Moncade que madame veut lui parler.

MARTHON. Moncade? Il est sorti, madame, il y a plus d'une heure.

LUCINDE. Voilà qui est bien... (*Marthon sort.*)

SCÈNE X.

LUCINDE, ARAMINTE.

LUCINDE. Je n'apprendrai donc point, madame, ce qu'il était, disiez-vous, si important que je susse?

ARAMINTE. Outrage-t-on ainsi les gens!... Non, madame, je vous le répète encore une fois, Moncade ne mérite pas d'être considéré par une personne comme vous.

LUCINDE. Vous me paraissez assez bien instruite, madame : et la manière dont vous parlez de lui commencerait à me déplaire, si vous continuiez à me cacher les raisons qui vous y obligent.

ARAMINTE. Eh bien! madame, apprenez à votre honte et à la mienne, que Moncade nous trompait toutes deux, qu'il est le plus scélérat des hommes, et qu'enfin, désabusée par ses perfidies, j'ai cru que je devais vous tirer de l'erreur où vous êtes.

LUCINDE. Vous m'obligez beaucoup, madame, quoiqu'un peu tard; et vous souffrirez sans vous fâcher, s'il vous plaît, que je vous dise que vous vous consoleriez aisément de mon erreur si vous étiez encore dans la vôtre.

ARAMINTE. Moncade m'a fait croire aisément tout ce qu'il a voulu, madame, et ce sont des éclaircissements qu'entre lui, vous et moi...

LUCINDE, *l'interrompant.* Ah! madame, de pareils éclaircissements entre trois personnes sont ordinairement fâcheux. Évitons-les; et me donnez sans eux, je vous prie, toutes les marques que vous pourrez de son infidélité.

ARAMINTE. Vous allez voir Moncade tout entier, madame.

LUCINDE, *à part.* Ah! volage!

SCÈNE XI.

PASQUIN, ARAMINTE, LUCINDE.

PASQUIN, *à part, et restant dans le fond.* On parle de mon maître.

ARAMINTE, *à Lucinde.* Je vous rendrai certaine...

LUCINDE, *à part.* Perfide!

PASQUIN, *à part.* C'est de lui.

ARAMINTE, *à Lucinde, en tirant une lettre de sa poche, et la lui présentant.* Tenez, madame, lisez.

LUCINDE, *à part.* Traître! infidèle!

PASQUIN, *à part.* Oh! c'est de lui assurément. Je le reconnais aux épithètes... Écoutons.

ARAMINTE, *à Lucinde.* Vous saurez, je vous prie, que c'est la seule qui me soit restée de plus de trente lettres qu'il m'a écrites, et que j'aurais encore sans l'imprudence d'une de mes femmes, qui les lui laissa prendre dans ma cassette. Heureusement, j'avais celle-ci sur moi, elle suffit.

PASQUIN, *à part.* Je crois que nous n'avons qu'à déloger au plus tôt.

(Lucinde prend la lettre, et la lit tout bas.)

ARAMINTE, *à Lucinde, après qu'elle a lu la lettre.* Qu'en dites-vous, madame?

LUCINDE. Hélas! madame, que dirais-je? Je ne dis rien.

ARAMINTE. Vous prenez cette affaire avec bien de la modération!

LUCINDE. Dans celles de cette nature, le bruit sert à peu de chose.

PASQUIN, *à part.* Plût au ciel que nous en fussions quittes pour du bruit!

ARAMINTE, *à Lucinde.* Adieu, madame.

LUCINDE. Madame, je vous donne le bonjour.

ARAMINTE. Ne me rendez-vous pas ma lettre?

LUCINDE. Non, madame, de grâce! laissez-la-moi.

ARAMINTE. Ces sortes de choses ne sont bonnes qu'entre les mains des personnes intéressées.

LUCINDE. Elle ne sortira pas des miennes.

ARAMINTE. Adieu donc, madame. (*Voyant que Lucinde se dispose à la reconduire, et l'en empêchant.*) Où allez-vous?

LUCINDE. Madame, je vous laisse; aussi bien, ne suis-je guère en état...

ARAMINTE, *l'interrompant.* Rentrez donc.

(Elle s'en va.)

SCÈNE XII.

LUCINDE, PASQUIN.

PASQUIN, *à part, dans le fond.* Je le savais bien, moi, que nos bonnes fortunes nous feraient bien voir du pays... Juste ciel!

LUCINDE, *apercevant Pasquin.* Ah! Pasquin, où est ton maître?

PASQUIN. Je crois qu'il est allé jouer quelque part.

LUCINDE. Va-t'en lui dire qu'il vienne me parler tout à l'heure; mais tout à l'heure, entends-tu? Dis-lui que j'ai quelque chose à lui apprendre de la dernière conséquence; qu'il vienne incessamment. Amène-le avec toi. Entends-tu bien, au moins?

PASQUIN. Eh! oui, madame, je n'entends que trop, et je n'ai que trop entendu.

LUCINDE. Va donc vite. Attends, demeure : je vais lui écrire un mot; cela le pressera davantage. J'aurai fait dans un instant.

(Elle rentre dans sa chambre.)

SCÈNE XIII.

PASQUIN, seul.

Ah! c'est à ce coup-ci que nous voilà perdus sans ressource. Que la peste étouffe les coquets, la coquetterie et tous ceux qui l'ont inventée! Nous voilà pris au trébuchet.

SCÈNE XIV.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN. Ah! monsieur...

MONCADE. Qu'y a-t-il?

PASQUIN. Vous êtes perdu!

MONCADE. Comment?

PASQUIN. Monsieur, Araminte, cette maudite Araminte, par des raisons que je ne comprends pas...

(Il hésite à poursuivre.)

MONCADE. Eh bien?

PASQUIN. Elle a remis entre les mains de Lucinde la lettre que vous lui écrivîtes hier.

MONCADE. Eh bien?

PASQUIN. Eh bien! Que voulez-vous davantage? ne devinez-vous pas la suite?

MONCADE. Eh bien?

PASQUIN. Vous rêvez, je pense, avec votre *eh bien.*

MONCADE. Eh bien?

PASQUIN. Eh bien! eh bien! eh bien! Oh! eh mal! de par tous les diables! Dites-le donc une fois.

MONCADE. Attends; demeure ici... je vais...

PASQUIN, *l'interrompant.* On va me donner ordre de vous aller chercher.

MONCADE. N'importe, je vais... Je voudrais qu'Araminte fût montée?

PASQUIN. Oh! qu'elle est laide à présent! N'est-ce pas, monsieur?

MONCADE. Il faut...

PASQUIN, *l'interrompant.* Voici Lucinde.

SCÈNE XV.

LUCINDE, MONCADE, PASQUIN.

LUCINDE, *à Pasquin, sans voir d'abord Moncade.* Tiens, Pasquin, porte à Moncade. (*A Moncade, qu'elle aperçoit.*) Ah! vous voilà; monsieur? je suis ravie de vous trouver si à propos!

MONCADE. Eh! madame, songez-vous encore que je suis au monde?

LUCINDE. J'y ai songé du moins jusqu'ici; mais désormais...

MONCADE, *l'interrompant.* Ce n'est pas d'aujourd'hui que vos résolutions sont prises.

LUCINDE. Plût au ciel que je ne t'eusse jamais vu, monstre, que je ne regarde qu'avec horreur!

PASQUIN, *à part.* Cela commence assez bien.

MONCADE, *à Lucinde.* Je reconnais, à ces termes, ceux qui vous les ont inspirés.

LUCINDE. Et tu reconnaîtras, par les effets, la récompense qui t'est due.

MONCADE. Je sais à qui je dois rendre grâces de l'indifférence que vous me marquez depuis quelque temps.

LUCINDE. Ne t'en prends qu'à toi-même du mépris que, toute ma vie, je veux avoir pour toi.

MONCADE. Vous m'apprîtes hier qu'il fallait que je commençasse à m'y accoutumer.

LUCINDE. Infidèle! je n'ai jamais passé un jour sans te donner quelque marque de ma tendresse.

MONCADE. C'en sont de bien tendres, madame, de répondre si mal aux empressements que l'on a de recevoir une lettre, sans daigner faire savoir aux gens... Mais, madame, ne parlons plus de cela.

LUCINDE. Quelle lettre, perfide? que veux-tu dire?

MONCADE. Ah! cessons ce discours, ou m'épargnez de semblables noms!

LUCINDE. Non, non, je veux que tu t'expliques. Je me justifierai de tout aisément, et j'en aurai plus de plaisir à te convaincre après de la lâcheté la plus noire. Poursuis, encore une fois. De quelle lettre prétends-tu me parler?

MONCADE. Eh! madame, à quoi tout cela est-il bon? De la lettre que Pasquin vous rendit hier.

LUCINDE. A moi?

MONCADE. A vous, madame.

LUCINDE. Moi, j'ai reçu une lettre?

MONCADE. Eh! vous-même, madame.

LUCINDE. Que Pasquin m'a rendue?

MONCADE. Lui-même.

LUCINDE. Cela est faux...

MONCADE, *à Pasquin.* Pasquin?

PASQUIN. Monsieur?

MONCADE. N'écrivis-je pas une lettre hier?

PASQUIN. Oui, monsieur.

MONCADE. Ne te dis-je pas de la porter à Paris?

PASQUIN. Cela est vrai.

MONCADE. A qui te dis-je de la rendre?

PASQUIN. A qui?

MONCADE, *avec une feinte colère.* Oui, coquin! à qui? N'était-ce pas à madame?

PASQUIN. Oui, monsieur.

MONCADE. N'es-tu pas venu tout exprès?

PASQUIN. J'en demeure d'accord.

MONCADE. N'es-tu pas entré dans ce logis pour la donner?

PASQUIN. Cela est certain.

MONCADE. Eh bien! qu'en as-tu fait, bourreau? réponds.

PASQUIN. Monsieur...

MONCADE, *l'interrompant.* Tu l'as perdue, n'est-ce pas?

PASQUIN. Monsieur, quand je suis entré dans la chambre de madame, lorsque j'ai cru prendre la lettre pour la mettre entre ses mains... (*Hésitant.*)

MONCADE. Eh bien?

PASQUIN. Je ne l'ai pas trouvée.

MONCADE. Ah! coquin! (*A Lucinde.*) Madame, je vous demande pardon. (*A Pasquin, en feignant de le menacer.*) Je ne sais qui me tient... (*A Lucinde.*) Je suis au désespoir de vous avoir accusée aussi injustement que j'ai fait. (*A Pasquin.*) Cherche cette lettre, maraud... Y avait-il quelqu'un dans la chambre?

PASQUIN. Il y avait mille gens, monsieur.

MONCADE, *à Lucinde.* Ma lettre sera perdue! Je suis au désespoir! On verra que je vous priais de venir passer à la campagne quelques heures avec moi, chez ma tante; et ceux qui ne cherchent que l'occasion de vous déchirer... Mais, de grâce, madame, puisque je n'ai pu vous déguiser mes sujets de chagrins, apprenez-moi ce qui vous agite si furieusement contre moi.

LUCINDE. Ah! le détour est fort adroit, je l'avoue; et je serais peut-être assez bonne pour te croire, si le billet pouvait s'accorder à ce que tu me dis. Je l'ai ce billet; il est entre mes mains. Ne t'informe point de la manière dont il y est venu, et voyons comme tu feras pour tourner à mon avantage tout le mépris qui y paraît pour moi.

MONCADE. Du mépris pour vous?

LUCINDE. Oui, cruel! et dans toute son étendue. (*Elle tire de sa poche la lettre qu'Araminte lui a laissée.*) Ecoute. (*Elle lit.*) « Je suis à la campagne « depuis deux jours, et j'y suis sans Lucinde. La « complaisance que je suis obligé d'avoir pour une « tante malade me fait rester ici dans une étrange solitude. N'essayera-t-on point de me la rendre supportable? Si vous ne vous chargez de ce soin, Lucinde, toute la terre ensemble n'en viendrait pas à « bout. Je n'aimerai et n'adorerai que vous de ma vie. « Adieu. »

PASQUIN, *à part.* Vous verrez qu'on aura contrefait son écriture. Que dira-t-il?

MONCADE. Ah! je connais à présent qu'il n'est rien que l'on n'empoisonne... Donnez-moi ce billet, madame, je vous prie. (*Lucinde lui donne la lettre, et il la lit de cette manière.*) « Je suis à la campagne « depuis deux jours, et j'y suis sans Lucinde! La « complaisance que je suis obligé d'avoir pour une « tante malade me fait rester ici dans une étrange « solitude! N'essayera-t-on point de me la rendre supportable? Si vous ne vous chargez de ce soin, « Lucinde! toute la terre ensemble n'en viendrait pas « à bout. Je n'aimerai et n'adorerai que vous de ma

« vie. Adieu. » (*Après avoir lu.*) Ce billet est rempli de mépris pour vous?

LUCINDE. Ah! Moncade, Moncade, vous avez bien des ennemis, ou je suis bien faible.

MONCADE. Ceci cache quelque chose encore, madame; éclaircissez-m'en, je vous en conjure: que je connaisse les gens de qui je dois me défier.

LUCINDE. Non, Moncade; contentez-vous que je n'ajoute point de foi aux trahisons dont je vous soupçonnais.

MONCADE. Madame, je suis le plus heureux homme du monde aujourd'hui; mais l'innocence est-elle toujours reconnue, et ne dois-je point appréhender que la mienne ne succombe, à la fin, sous les traits de quelque imposture nouvelle?

LUCINDE. Ah! Moncade, vos intérêts peuvent-ils être en de meilleures mains que les miennes? je ne suis que trop ingénieuse à chercher des raisons pour vous excuser; et mes soupçons ne commencent que lorsque je ne puis vous trouver innocent.

MONCADE. Cependant, madame, aujourd'hui, que devenais-je, si, par un miracle que je ne comprends pas, la vérité ne se fût montrée à vos yeux? Je perdais pour jamais un cœur que mes soins, mes respects, ma fidélité me doivent conserver éternellement. Puis-je être un moment, désormais, sans des inquiétudes mortelles? Oui, madame, il me passe par la tête cent choses plus bizarres l'une que l'autre; je sens que je consentirais, dès à présent, à ne vous voir de ma vie, plutôt que de vous voir encore une fois si cruellement prévenue... Moi, perfide à ma chère Lucinde! Madame, si vous ne me rassurez contre tout ce qu'on peut tenter contre moi, si vous ne me promettez de fermer la bouche de ceux qui me desservent auprès de vous, vous me verrez mourir de désespoir!

LUCINDE. Vous n'aimez que moi, Moncade?

MONCADE. Je hais tout ce qui n'est point vous.

LUCINDE. Ah! Moncade, ne me trompez point.

MONCADE. Pourquoi le ferais-je, madame?

LUCINDE. Que sais-je? pour entasser conquête sur conquête, pour satisfaire une vanité ridicule, dont tous les jeunes gens se piquent aujourd'hui. Les choses si aisées ne font point d'honneur, Moncade.

MONCADE. Ah! madame, j'aimerais mieux mourir!

LUCINDE. Que ferez-vous aujourd'hui?

MONCADE. Madame, mon frère m'a mandé de me rendre chez lui.

LUCINDE. Irez-vous?

MONCADE. Tout à l'heure, madame.

LUCINDE. Quand vous reverra-t-on?

MONCADE. Tout le plus tôt que je pourrai.

LUCINDE. Adieu, Moncade, songez à moi.

(Elle rentre dans son appartement.)

SCÈNE XVI.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN. Eh bien! monsieur, je m'apprends, comme vous voyez?

MONCADE. Tu fais des merveilles!

PASQUIN. Tout franc, monsieur, si vous n'aviez été secondé, notre barque était renversée. En vérité, quelque peine que vous ait donnée cette aventure, je ne suis point fâché qu'elle vous soit arrivée; car je ne doute point qu'après une alarme si chaude vous ne preniez une ferme résolution de ne plus retomber dans de pareilles fautes.

MONCADE, *regardant à sa montre.* Quelle heure est-il?... Comment, diable! à quatre heures Dorise m'attend dans l'île.

PASQUIN. Monsieur!...

MONCADE, *l'interrompant.* Tais-toi.

PASQUIN, *à part.* Ah! quel homme! (*A Moncade.*) Vous suivrai-je?

MONCADE, *faisant quelques pas pour sortir.* Non... (*Revenant.*) J'oubliais... (*Tirant de sa poche un billet, et le donnant à Pasquin.*) Porte ce billet à la comtesse Dorvoir.

PASQUIN, *prenant le billet.* A la comtesse Dorvoir?... Il y a quinze mois que vous ne l'avez vue.

MONCADE. Va, te dis-je.

PASQUIN, *à part.* Quelle diable d'imagination!... Ah! ah! elle a vendu une terre depuis huit jours... J'y vais... (*A Moncade.*) Mais où vous trouverai-je?

MONCADE. Chez Bélise, où je dois être précisément à cinq heures... Ne sais-tu pas?... Ne te fais pas attendre, au moins; car je n'y serai pas longtemps.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

PASQUIN, seul.

Allez, allez, nous sommes d'ordre; et, à force d'ordre, à la fin, tout n'ira rien qui vaille... Que maudit soit la première guenon qui le mit en réputation! car, enfin, qu'a-t-il donc de si merveilleux? N'ai-je pas un nez, des yeux, un corps à peu près comme lui? C'est le hasard tout pur qui conduit toutes ces choses. Il ne faut d'abord que faire un peu de bruit, et tout vous réussit.... Madame la marquise est amoureuse d'un tel. Cela se dit: elle passe pour connaisseuse; toutes les dames galantes veulent savoir si elle a raison. Toutes s'empressent à lui plaire, l'une par un véritable entêtement, l'autre par jalousie de sa beauté; celle-ci, pour se venger d'un amant qui l'aura quittée; celle-là, pour réveiller les ardeurs d'un amant langoissant; toutes, enfin, pour suivre la mode; car il y a de la mode, oui, en ceci comme en autre chose... Mais, allons l'attendre... Pourvu que je n'aide à tromper que six personnes dans le reste du jour, j'en serai quitte à bon marché.

ACTE III.

SCÈNE I.

ÉRASTE, LÉONOR, MARTHON.

ÉRASTE, *à Léonor.* Ma sœur, j'ai vu Damis, comme vous me l'avez conseillé. Je me suis gardé de lui parler de l'attachement que Lucinde, sa nièce, a pour Moncade. Sans doute, il est instruit de ce qui se passe, et je n'ai pas cru qu'il fût honnête d'aigrir encore un homme qui me paraît au désespoir; outre que ce sont de mauvaises manières pour gagner le cœur des gens que l'on estime. Mais, ma sœur, je crois que le hasard aura fait tout ce que nous espérions. En deux mots, Araminte, que je viens de rencontrer, m'a assuré qu'elle venait de désabuser Lucinde, qu'elle lui avait remis entre les mains une lettre de Moncade.

LÉONOR. Une lettre de Moncade écrite à Araminte?

ÉRASTE. Oui, vous dis-je.

MARTHON, *à Léonor.* Ah! madame, que j'en suis aise! Nous allons voir, par ma foi, le maître et le valet bien penauds! Ce petit freluquet de Moncade, avec ses airs impertinents! et ce maraud de Pasquin, qui commençait à faire comme lui!... Mais écoutez, au moins, ne vous y trompez pas; cimentez la chose comme il faut. Si vous leur donnez le temps de se raccommoder...

LÉONOR, *l'interrompant.* Ah! je ne saurais croire, après ce que j'entends, que Lucinde ait le cœur assez lâche...

MARTHON, *l'interrompant à son tour.* Mon dieu! Lucinde aime; Lucinde est crédule, et Moncade est un scélérat fort aimable! défiez-vous de tout. Prenez-la dans l'emportement, ou vous ne tiendrez rien. Mais, pour moi, j'ai de la peine à ajouter foi aux choses que vous me dites, et je n'ai, ce me semble, remarqué aucune altération dans son visage.

ÉRASTE. Elle étouffe sans doute son ressentiment. Je tiens la chose d'Araminte.

LÉONOR. Allez donc, mon frère, allez la trouver: examinez la situation de son âme; profitez d'un moment si favorable, et, quelque chose enfin qui arrive, soyez sûr que nous tendrons tant de piéges à Moncade, qu'à la fin nous ferons ouvrir les yeux à Lucinde.

ÉRASTE. Ah! ma sœur, il est temps que vous le fassiez; car, en vérité, je me meurs: cette préférence injuste m'assassine, et je crois que je souffrirais moins si Moncade ne la trompait pas.

MARTHON. A quoi vous amusez-vous? Vous nous dites ici les plus belles choses du monde; quand vous serez devant elle, vous ne pourrez desserrer les dents. Si vous voyiez Moncade auprès de ma maîtresse, il ne déparle point, quand il devrait cent fois lui répéter les mêmes choses.

ÉRASTE. Il est heureux, Marthon.

MARTHON. Allez le devenir si vous pouvez.

(Éraste sort.)

SCÈNE II.

LÉONOR, MARTHON.

LÉONOR. Mais, Marthon, plus je songe à ce que vient de me dire mon frère, et moins j'y trouve d'apparence.

MARTHON. Je n'y comprends rien, non plus que vous. Moncade était fort gai lorsqu'il est sorti; Lucinde n'était point triste: il y a du malentendu en tout ceci, ou Moncade aura joué quelque tour de son métier.

LÉONOR. Qu'aura-t-il pu lui dire contre une preuve si forte?

MARTHON. Par ma foi, je n'en sais rien. Que vous dirai-je? Il ouvre de grands yeux, il soupire, il menace, il pleure, il se jette à genoux, se promène à grands pas, casse une chaise, déchire une manchette, s'arrache des cheveux, ronge ses ongles et, à la fin, il a raison.

LÉONOR. Voilà de belles manières de se justifier!

MARTHON. Mais, par ma foi, madame, n'était que je lui ai vu jouer mille fois le même rôle, je ne saurais qu'en dire. Il m'a fait pleurer, moi, dans les commencements; mais, à présent, je suis aguerrie. Mais vous, madame, qui parlez, si vous avez tant d'envie de servir votre frère, qui le peut mieux que vous? car, enfin, je ne suis pas aveugle: je m'aperçois, depuis assez longtemps, que Moncade vous lorgne; et parce que je voyais que vous répondiez assez bien à toutes ses minauderies, je croyais que vous ne manqueriez pas de vous prévaloir de sa passion pour détromper Lucinde.

LÉONOR. Vous avez de bons yeux, Marthon. Eh bien! puisque vous l'avez découvert, je veux bien vous en faire la confidence. C'est à quoi je songe tous les jours; mais c'était le dernier remède dont je voulais me servir, parce que je le trouvais le plus honteux.

MARTHON. Allez, madame, rien n'est honteux pour punir un scélérat.

LÉONOR. Mais j'ai peur qu'il ne se défie de moi.

MARTHON. Bon! lui? il se défierait de vous, si vous lui disiez que vous le haïssez. Il est si prévenu de son mérite, qu'il croit qu'on est forcé de l'aimer dès qu'on le voit. (*Entendant arriver quelqu'un.*) J'entends quelqu'un. C'est peut-être lui. Il donnera dans tous les panneaux que vous lui tendrez.

LÉONOR. Il est plus fin que tu ne crois.

MARTHON. S'il ne faisait point de sottises, il n'aurait pas besoin de finesse. C'est à vous de l'embourber si bien, que rien ne soit assez fort pour le dégager.

LÉONOR. Laisse-moi faire. (*Marthon sort.*)

SCÈNE III.

MONCADE, LÉONOR.

MONCADE, *avec un feint embarras.* Je ne sais ce que je dois faire, madame.

LÉONOR. Il faudrait lire dans votre pensée pour vous donner conseil.

MONCADE. Dois-je rester, madame, et m'exposer au plus grand péril que j'aie couru de ma vie?

LÉONOR. Cette énigme est assez difficile à développer. Mais je ne vois point quel péril vous courez à demeurer ici.

MONCADE. Ah! madame, que mes yeux m'ont mal servi! que mes soupirs se sont mal expliqués! Quoi! toutes mes actions n'ont pu se faire entendre?

LÉONOR. Je n'ai remarqué en vous que ce que vous prodiguez aisément à tout le monde.

MONCADE. Ah! madame, si je n'ai conservé que des airs honnêtes pour les autres, bien différents toutefois de ceux que j'ai pour vous, vous devez m'en tenir compte; je ne l'ai fait que pour mieux cacher mon amour.

LÉONORE. Ah! Moncade, songez-vous bien à ce que vous me dites?

MONCADE. Oui, madame, j'y ai songé. Je sais tout ce que je hasarde: je sais que je perds Lucinde pour jamais, si vous abusez du sincère aveu que je vous fais; mais je sais que je ne pouvais plus vivre et vous cacher ma tendresse.

LÉONOR. Je vous vois de trop près pour croire vos discours sincères.

MONCADE. Eh! que vous disent-ils, madame, qui ne doive vous assurer de la plus forte passion qu'on ait jamais sentie?

LÉONOR. Ne jurez-vous pas tous les jours à Lucinde la même chose?

MONCADE. Jugez par ses reproches continuels de l'amour que je sens pour elle.

LÉONOR. Mais vous la trompez donc?

MONCADE. Eh! madame, ne savez-vous pas, vous-même, comment la chose s'est faite? Ne vous a-t-on point dit que mon oncle m'ordonna de m'attacher à elle, et que les grands biens dont elle est pourvue lui firent entrer ce projet dans la tête? Je n'avais pour lors aucun engagement, je consentis à tout ce qu'on voulut... Mais je vous vis, madame, et l'intérêt de mon amour me ferait, sans balancer, négliger une fortune bien plus considérable.

LÉONOR. Ah! Moncade, je ne sais si tout ce que vous me dites est vrai; mais je sens bien que je voudrais, du moins...

MONCADE, *l'interrompant, et se jetant à ses pieds.* Ah! madame, souffrez, je vous prie, que je me jette à vos genoux et que je vous conjure, au nom de la tendresse la plus vive, d'une passion qui ne finira jamais, de me mettre à l'épreuve la plus forte que vous puissiez imaginer. Voulez-vous les lettres de Lucinde? je vous les abandonne. Voulez-vous que je ne la voie jamais? j'y consens. Voulez-vous qu'à vos yeux je brise son portrait? je le ferai. Il n'est rien que je ne vous sacrifie: commandez.

LÉONOR. Je voudrais ne vous avoir jamais parlé.

MONCADE. Que ne vous ai-je offert mes premiers vœux! je serais encore fidèle.

LÉONOR. Mais, Moncade, que me demandez-vous?

MONCADE. Que vous m'aimiez, que vous le pensiez, et que vous me le disiez sans cesse.

LÉONOR. Vous me trahirez?

MONCADE. Non, madame, jamais.

LÉONOR. Me le signerez-vous?

MONCADE. De mon sang, s'il le faut.

LÉONOR. Vous n'aimez point Lucinde; vous vivrez éternellement pour moi : vous me le promettez, et votre main est prête, dites-vous, à m'en signer l'aveu?

MONCADE. A l'instant même, commandez.

LÉONOR. N'oubliez donc rien, Moncade, de tout ce qui peut me confirmer vos serments.

MONCADE. Je vais vous le porter, madame; pourvu qu'à votre tour vous me donniez des marques d'une tendresse véritable.

LÉONOR. Vous serez content.

MONCADE. C'est assez.

LÉONOR. Je vous attends. (*Moncade sort.*)

SCÈNE IV.

MARTHON, LÉONOR.

MARTHON. Eh bien, madame?

LÉONOR. Tout va le mieux du monde... Et mon frère, que fait-il?

MARTHON, *voyant paraître Eraste avec Lucinde.* Pas grand' chose, madame... Le voici.

SCÈNE V.

ÉRASTE, LUCINDE, LÉONOR, MARTHON.

ÉRASTE, *à Lucinde.* Quoi! madame, rien ne peut vous désabuser?

LUCINDE. Allez, Eraste, j'en sais là-dessus plus que vous tous. Cela est comme je vous l'ai dit.

LÉONOR. Comment donc?

ÉRASTE. La lettre qu'Araminte a rendue à madame (*montrant Lucinde*) était une lettre écrite pour elle.

LUCINDE, *à Léonor.* Cela est ainsi.

ÉRASTE, *à Léonor.* Araminte, par des raisons que l'on ne veut point expliquer, s'est servie du hasard qui la lui a fait trouver, pour nuire à Moncade.

LÉONOR. Eh bien! mon frère, la chose est douteuse; madame aime Moncade; elle prend son parti : que trouvez-vous là d'extraordinaire?

LUCINDE. La chose n'est point douteuse, madame : il y a des circonstances qui m'assurent de la vérité.

LÉONOR, *à Eraste.* Madame a raison. Montrez-lui qu'on la trompe, sans que Moncade puisse le nier, alors...

LUCINDE, *l'interrompant.* Ah! je vous réponds que si vous pouviez en venir à bout, je ne le verrais de ma vie.

ÉRASTE. Mais, madame, que faut-il donc davantage?

LÉONOR. Oh! mon frère, que vous êtes étrange!... (*Lui montrant une chambre voisine.*) Entrez dans cette chambre, je veux vous parler.

ÉRASTE. Mais...

LÉONOR, *l'interrompant.* Je veux vous parler, vous dis-je, suivez-moi. (*Elle sort avec Eraste.*)

SCÈNE VI.

LUCINDE, MARTHON.

LUCINDE. Ah! j'en vois plus que je n'en veux voir; on veut chasser Moncade de mon cœur... On prend des moyens pour le faire qui ne réussiront point.

MARTHON. Pour cela, madame, on a tort. Pour moi, je suis à présent de son côté. Il vous dit qu'il vous aime, pourquoi ne le pas croire? On le soupçonne mal à propos. On dit qu'il vous trompe, toute la terre le croit, qu'importe? Vous êtes la partie intéressée, une fois : il vous fait entendre ce qu'il lui plaît, cela suffit. A-t-il à rendre compte de ses actions à d'autres?

LUCINDE. Mon Dieu, Marthon, j'entends ce langage-là; mais surtout soyez persuadée que je ne suis pas dupe, et que j'aurais des yeux, comme une autre, dans une affaire qui ne regarde que moi.

MARTHON. Moi, madame, je vous parle sérieusement; ce garçon-là vous aime terriblement!

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

MONCADE, LUCINDE.

MONCADE, *tenant un papier à la main, et le présentant à Lucinde, qu'il prend d'abord pour Léonor.* Tenez, madame, voilà...

LUCINDE, *l'interrompant.* Que tenez-vous là? que voulez-vous faire de ce billet?

MONCADE, *revenu de sa surprise et gardant son billet.* Je venais vous l'apporter, madame.

LUCINDE. Que je le voie.

MONCADE. Il faut, s'il vous plaît, que je vous dise auparavant les raisons qui me l'ont fait écrire.

LUCINDE. Je vous écoute.

MONCADE. Il faut que vous m'aidiez, s'il vous plaît, dans cette affaire.

LUCINDE. Dites donc vite.

MONCADE. Madame, je n'ai pu souffrir plus longtemps tous les discours méprisants qu'on tient de vous et de moi dans le monde. Je sais que Léonor ne s'y épargne pas. J'ai résolu de les faire finir, et je n'ai trouvé d'autre moyen pour y réussir que de feindre d'avoir de l'amour pour elle.

LUCINDE. Comment?

MONCADE. Ecoutez, madame, voici bien le meilleur : dès la première entrevue, j'ai si bien avancé mes affaires que nous en sommes venus aux conditions.

LUCINDE. Que dites-vous?

MONCADE. Ecoutez le reste, je vous prie. Elle a exigé de moi une promesse que je n'aimerais jamais qu'elle, et m'a même engagé à y mettre que je ne vous avais jamais aimée.

LUCINDE. Vous avez pu l'écrire?

MONCADE. Pardonnez-le-moi; tout m'a paru permis pour vous venger.

LUCINDE. Eh! qui m'assurera que cette feinte ne cache point une vérité?

MONCADE. Tout, madame, et surtout le soin que j'ai pris de ne lui point remettre ce papier entre les mains sans vous l'avoir montré.

LUCINDE. Ah! Moncade, je ne pourrai jamais m'accoutumer à cette feinte.

MONCADE. Ah! madame, je vous prie, que j'aie une lettre de Léonor entre mes mains.

LUCINDE. Montrez-moi ce papier.

MONCADE. Madame, j'entends Léonor; contraignez-vous, je vous prie.

LUCINDE. J'aurai bien de la peine.

MONCADE. Il le faut.

SCÈNE VIII.

LÉONOR, LUCINDE, MONCADE.

LUCINDE, *à Léonor.* D'où venez-vous donc, madame?

LÉONOR. Madame, je viens d'entretenir mon frère sur une affaire qui vous regarde.

MONCADE, *donnant son billet à Léonor.* Madame, en voilà plus que vous ne m'en avez demandé. (*Léonor prend le billet et le lit tout bas, après quoi elle le donne à Lucinde.*) Madame, que faites-vous?

LÉONOR. Moncade, ne soyez pas surpris si, après avoir trompé tant de fois, on vous trompe à votre tour. Je ne vous aime point, et n'en ai point la moindre envie; mais je n'ai pu souffrir que vous vous soyez joué plus longtemps d'une personne qui ne méritait pas qu'on la jouât. D'ailleurs, l'intérêt de mon frère m'a engagée à tout ceci. Je vais donc découvrir votre perfidie; mais, croyez-moi, à l'avenir profitez de cette aventure. Vous êtes bien fait, vous êtes jeune, vous avez de l'esprit; mêlez à tout cela un peu de sincérité, et, par la suite, j'espère que vous me remercierez de l'avis que je vous donne. (*A Lucinde.*) Lisez, madame.

LUCINDE, *à Moncade*. Moncade!

(Elle lit bas le billet.)

LÉONOR, *après que Lucinde a lu*. Eh bien! que dites-vous?

LUCINDE. Que je suis ravie, madame, de connaître votre bonne foi, et d'être persuadée que vous n'ayez pas voulu me trahir.

LÉONOR. Vous reverrez Moncade?

LUCINDE. Oui, madame.

LÉONOR. Vous l'aimerez?

LUCINDE. Plus que je n'ai fait de ma vie.

LÉONOR. Il faut donc ne vous voir jamais.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

LUCINDE, MONCADE.

LUCINDE. Moncade, je vous laisse (*D'un ton qui marque la colère.*) Je ne veux pas la laisser plus longtemps dans l'erreur où elle est. (*Elle sort.*)

SCÈNE X.

MONCADE, seul.

Que veut dire ceci? Lucinde ne me paraît plus trop désabusée: l'inquiétude où elle était en me quittant, ses yeux, qui n'ont pu se contraindre, quelques soupirs qu'elle n'a pu retenir, toutes ces choses ne m'annoncent rien de bon. Ma surprise, à son abord, sans doute m'avait trahi. Qu'y faire? Ma foi, tant pis pour elle: je prends toutes les précautions qu'il faut prendre pour lui épargner des chagrins; elle veut s'en donner, j'y consens. Pour moi, je n'ai rien à me reprocher. Le détour dont je me suis servi, s'il n'est point vrai, du moins me paraît vraisemblable, et elle doit toujours me compter pour quelque chose les soins que je me suis donnés à la vouloir tromper.

SCÈNE XI.

ÉRASTE, MONCADE.

ÉRASTE. Ah! mon cher Moncade, que je suis ravi!

MONCADE. Eh! de quoi, Eraste?

ÉRASTE. De ce que l'on vient de me dire.

MONCADE. Eh! que vous a-t-on dit?

ÉRASTE. Que vous aimez ma sœur.

MONCADE. Cela est vrai.

ÉRASTE. Oh bien! je viens vous assurer qu'il ne tiendra qu'à vous que nous soyons bientôt heureux tous deux.

MONCADE. Eh! comment?

ÉRASTE. Je vous promets, si vous voulez, d'employer tout le crédit que j'ai sur elle pour la faire consentir à vous épouser.

MONCADE. Je ne veux point me marier.

ÉRASTE. Comment donc?

MONCADE. Cela est ainsi.

ÉRASTE. Ne m'aviez-vous pas dit que vous aimiez ma sœur?

MONCADE. J'en demeure d'accord.

ÉRASTE. Eh! que prétendiez-vous en l'aimant?

MONCADE. L'aimer.

ÉRASTE. Moncade!

MONCADE. Eraste!

ÉRASTE. Vous n'y songez pas.

MONCADE. Pardonnez-moi.

ÉRASTE. Vous aimiez ma sœur et ne songiez point à l'épouser?

MONCADE. Epouse-t-on toutes celles qu'on aime?

ÉRASTE. Il y a de certaines gens qu'on ferait mieux de ne pas aimer avec de pareils sentiments.

MONCADE. C'est ce que je voulais voir.

ÉRASTE. Vous perdez le sens.

MONCADE. Je ne vois pas que c'en soit une bonne marque de ne vouloir point se marier.

ÉRASTE. Adieu, Moncade. Vous ne serez peut-être pas toujours ni si habile, ni si heureux. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

MONCADE, seul.

Nous verrons. Parbleu, cela est plaisant! Dans un autre temps, j'eusse peut-être accepté le parti; mais après le tour que sa sœur vient de me jouer...

SCÈNE XIII.

PASQUIN, MONCADE.

PASQUIN. Vraiment, vous êtes fort exact! Je viens de chez Bélise...

MONCADE, *l'interrompant*. Paix.

PASQUIN. J'ai appris là-dedans aussi...

MONCADE, *l'interrompant*. Paix.

PASQUIN. J'ai passé pour votre écharpe...

MONCADE, *l'interrompant*. Tais-toi.

PASQUIN. Pour votre justaucorps...

MONCADE, *l'interrompant*. Te tairas-tu?

PASQUIN, *à part*. Ouais!

MONCADE. Pasquin?

PASQUIN. Monsieur?

MONCADE. Donne-moi le miroir. (*Pasquin va et vient sans cesse d'un de ces objets demandés à l'autre, et ne peut s'arrêter à aucun.*) Ecoute... Ma tabatière... Attends... Approche ce fauteuil... Eh! mon écritoire... Non... Donne-moi un peigne... Allons donc, te dépêcheras-tu?

PASQUIN. Distes-moi donc auparavant ce que vous voulez.

MONCADE. Je ne sais. Je veux m'asseoir. (*A part.*) Madame Léonor, madame Léonor, vous m'avez joué un tour!

SCÈNE XIV.

MARTHON, MONCADE, PASQUIN.

MARTHON, *à Moncade*. Madame demande si vous souperez ici.

MONCADE. Pourquoi cela, Marthon?

MARTHON. C'est que si vous n'y soupiez pas, elle irait souper en ville.

MONCADE. Je ne veux pas la contraindre, Marthon.

MARTHON. Eh! vous ne la contraindrez pas pourvu que vous y soyez. Y souperez-vous, ou non?

MONCADE. J'y souperai, si cela lui fait plaisir.

MARTHON. Je vais le dire à madame. (*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE. Sais-tu tout ce qui s'est passé?

PASQUIN. Vraiment, on ne parle pas d'autre chose là-dedans.

MONCADE. Mais Lucinde est donc persuadée que la chose est comme je la lui ai voulu faire entendre?

PASQUIN. Apparemment, puisqu'elle envoie savoir si vous souperez avec elle.

MONCADE. Par ma foi, cela est trop plaisant.

PASQUIN. Oh! oui, cela est bien drôle : vous n'avez qu'à continuer.

MONCADE. Oh! assurément, elle ne se doute de rien. Ce qu'elle vient de m'envoyer dire me le confirme assez... Mais achève, que voulais-tu tantôt me dire de Bélise?

PASQUIN. Je voulais vous dire qu'elle ne veut jamais vous voir; qu'elle vous a nommé à tous moments un homme sans foi, sans honneur, médisant, indiscret, traître, scélérat, infidèle!...

MONCADE, *l'interrompant.* Eh! que dis-tu?

PASQUIN. Je ne dis rien, monsieur; c'est Bélise... (*Tirant de sa poche une paire de gants, et les lui présentant.*) Elle m'a donné pourtant cette paire de gants pour vous obliger à y aller... (*Voyant paraître le petit chevalier.*) Et tenez, voilà son neveu qui vient vous querir, sans doute.

SCÈNE XVI.

LE PETIT CHEVALIER, MONCADE, PASQUIN.

LE PETIT CHEVALIER, *à Moncade.* Eh! bonjour, mon ami.

MONCADE. Eh! bonjour, mon enfant. Où vas-tu?

LE PETIT CHEVALIER. Je viens vous voir... En êtes-vous fâché? (*Le petit chevalier veut l'embrasser.*)

MONCADE. Non, da!... Tiens-toi donc.

LE PETIT CHEVALIER. Je veux vous baiser.

MONCADE, *l'embrassant.* Voilà qui est fait.

LE PETIT CHEVALIER, *l'embrassant une seconde fois.* Et pour ma tante, n'aurai-je rien?

MONCADE, *se retirant.* Eh bien! en est-ce assez?... Fi donc! petit fripon! tu gâtes toute ma perruque.

LE PETIT CHEVALIER. Oui, cela est vrai; je lui ai fait un grand bobo!... (*A Pasquin.*) Eh! bonjour, Pasquin... (*Allant présenter la main à Pasquin.*) Touche là.

PASQUIN, *lui touchant la main.* Voilà qui est fait.

MONCADE. Donnez-lui un siége.

LE PETIT CHEVALIER. Non; je ne saurais demeurer assis.

PASQUIN, *à Moncade.* Ne faut-il pas qu'il croisse?

MONCADE, *au petit chevalier.* Viens ici.

LE PETIT CHEVALIER, *en jetant la perruque de Moncade à terre.* Eh bien?

MONCADE. Fi! que cela est vilain de faire l'enfant comme cela! N'est-il pas temps de devenir sage?

LE PETIT CHEVALIER. Et vous qui êtes plus grand que moi, ma tante dit que vous ne l'êtes pas trop.

MONCADE. Votre tante est folle... Est-ce elle qui vous a envoyé ici?

LE PETIT CHEVALIER. Elle a gagé contre moi un demi-louis, oui, que je n'oserais pas venir voir si vous étiez chez vous.

MONCADE. Tu as gagné.

LE PETIT CHEVALIER. Assurément.

PASQUIN, *à part.* La peste! qu'il en sait! Le petit compère a de qui tenir!

MONCADE, *au petit chevalier, en lui touchant le nez.* Qu'as-tu là?

LE PETIT CHEVALIER. Qù?

MONCADE, *lui faisant prendre du tabac malgré lui.* Là.

LE PETIT CHEVALIER, *s'éloignant.* Ah! fi!... Peste soit du vilain, avec son tabac!... Tenez, vous verrez si je ne le dis pas à ma tante!

MONCADE. Te tairas-tu?

LE PETIT CHEVALIER. Pourquoi me faites-vous prendre du tabac aussi?

MONCADE. Paix donc.

LE PETIT CHEVALIER. Si je ne vous fais pas gronder par ma tante!...

MONCADE, *l'interrompant.* Petit pendard!

LE PETIT CHEVALIER. Patience! vous appelez ma tante folle!...

MONCADE, *à Pasquin.* Pasquin?

PASQUIN. Monsieur?

LE PETIT CHEVALIER. Quand ma tante saura...

MONCADE, *à Pasquin.* Ferme-lui la bouche. Il crie comme un petit démon.

LE PETIT CHEVALIER. Je dirai tout cela à ma tante.

PASQUIN. Encore?

MONCADE. Amène-le-moi. (*Pasquin rapproche le petit chevalier de Moncade.*) Mon pauvre petit homme, je t'en prie, ne fais point tant de bruit.

LE PETIT CHEVALIER. Voyez un peu, avec son tabac!

MONCADE. Eh bien! je ne t'en donnerai plus.

LE PETIT CHEVALIER. Si vous ne m'aviez point fait cela, je vous aurais dit quelque chose.

MONCADE. Eh quoi?

LE PETIT CHEVALIER. Non, vous ne le saurez pas.

MONCADE. Je t'en prie.

LE PETIT CHEVALIER. Non.

MONCADE. Mon petit cœur!

LE PETIT CHEVALIER. Non.

MONCADE. Eh! le petit animal qui ne voit pas qu'on se moque de lui, et que je sais tout ce qu'il me veut dire!

LE PETIT CHEVALIER. Oui, vous savez que ma tante m'a dit de venir ici et de vous amener chez elle; et qu'elle m'a dit encore de faire comme si cela fût venu de moi?... Mais, à cause de votre tabac, vous n'en saurez rien... Je savais bien, moi, que je vous punirais!

MONCADE. Et moi, je ne veux plus vous écouter.

LE PETIT CHEVALIER. Et moi, je ne veux plus vous rien dire, aussi.

PASQUIN, *à part.* Le bon petit Mercure!

MONCADE. Mes porteurs sont-ils là-bas?

PASQUIN. Oui, monsieur.

MONCADE. Suis-moi.

ACTE IV.

SCÈNE I.

ÉRASTE, LÉONOR, MARTHON.

MARTHON, *à Eraste.* Allez, allez, ne craignez plus rien; Lucinde commence à ouvrir les yeux : notre homme sera bientôt pris, je vous en réponds.

ÉRASTE. Je crains plus que jamais.

LÉONOR, *à Marthon.* Franchement, j'ai de la peine à me persuader que ce que tu as imaginé réussisse; tout ce qui s'est passé le rendra peut-être sage.

MARTHON. Lui? cela le rendra cent fois plus fou, je vous en réponds. Vous vous connaissez bien mal en caractère. Il compte, à l'heure où je vous parle, qu'il ferait croire à Lucinde que ce qui est blanc est noir. L'expérience qu'il en a ne servira qu'à le rendre plus téméraire. Vous verrez si je ne me connais pas bien en gens.

ÉRASTE. Si tu peux me rendre heureux par ton adresse, crois que...

MARTHON, *l'interrompant.* Tenez, ne m'ayez point d'obligation de tout ce que j'entreprends. Je le fais parce que je veux bien le faire; c'est une pente naturelle qui me porte à desservir tous ces petits animaux-là, dont tout le mérite n'est presque toujours que dans de certaines manières affectées, qui font mal au

cœur : un regard languissant, un sucement de lèvres, tirer son bas; peigner sa perruque, et répondre par un soupir aux choses qu'ils n'ont pas seulement écoutées. Ah! que si toutes les femmes étaient de mon goût... J'enrage quand je songe à cela; car il est vrai qu'ils font déserter tous les jours de bien plus honnêtes gens qu'eux. Eh! pourquoi? je n'en sais rien. Un diable de jargon qu'ils ont entre eux, qui me fait mourir; des serments, cent minauderies... Ah! fi! n'en parlons plus; cela me mettrait en colère tout de bon.

ÉRASTE. Ton homme est-il averti?

MARTHON. Il est instruit de ce qu'il faut faire.

LÉONOR. N'est-il point homme à se laisser gagner par de l'argent?

MARTHON. Oh! de cela, je ne puis vous rien dire. Je ne sais si la médiocrité de ses richesses et le désir naturel que les hommes ont d'en acquérir ne l'emporteront point sur une probité mal éprouvée. Mais il y a un remède à cela. Promettez-lui de le récompenser, en cas seulement que l'affaire aille bien; et vous verrez qu'il en fera la sienne.

ÉRASTE. Oh! de cela, Marthon, il peut bien s'assurer. Où est-il?

MARTHON. Il attend dans le Palais-Royal qu'on l'envoie chercher.

ÉRASTE. J'y vais moi-même.

MARTHON. Vous ferez bien. (*Eraste sort.*)

SCÈNE II.

LÉONOR, MARTHON.

LÉONOR. Je ne te cèle pas, Marthon, que pour tout autre que mon frère, je n'entrerais point dans ceci. Je n'aime point à faire du mal.

MARTHON. Vous n'étiez pas si scrupuleuse ce matin.

LÉONOR. Je te l'avoue, et j'en ignore la cause.

MARTHON. Je la sais bien, moi.

LÉONOR. Eh quoi?

MARTHON. Voulez-vous que je vous la dise?

LÉONOR. Oui.

MARTHON. C'est depuis qu'il vous a dit qu'il vous aimait.

LÉONOR. Moi, je t'avoue que si son cœur répondait à ses manières...

MARTHON, *l'interrompant.* Déjà plus de la moitié du chemin est faite. Par ma foi, je croyais parler à une personne raisonnable; mais je vois bien...

LÉONOR, *l'interrompant à son tour.* Comme tu prends les choses!

MARTHON. Eh! mon Dieu, j'entends ce langage-là. Le cœur fait comme les manières. Tenez, voilà du jargon dont je vous parlais tantôt.

LÉONOR. Que tu es folle!

MARTHON. Je ne suis point folle; je m'y connais.

SCÈNE III.

LUCINDE, MARTHON, LÉONOR.

LUCINDE, *à Léonor.* Eh bien! madame, enfin, me voilà rendue et sur le point d'être désabusée. Hélas! où est le temps que l'on m'aurait désobligée de me montrer Moncade infidèle?

MARTHON. Le temps était encore ce matin.

LUCINDE. Non, non, Marthon, ne vous abusez point: il y a plus d'un jour que je me défie de Moncade; mais se détache-t-on si aisément?

LÉONOR. Ecoutez, madame: pour moi, je ne vous dis plus rien; une erreur qui plaît nous contente; un autre état vous semblera plus rude. Je ne veux point empoisonner le repos de votre vie.

LUCINDE. Non, non, madame, non; achevons, il est temps. Je ne me trouverais peut-être de ma vie dans le sentiment où je suis; et je suis lasse d'être plainte.

MARTHON. Ah! voilà qui va bien. Voilà une femme, cela. Courage, madame.

LUCINDE. Je crois qu'il est chez Bélise. Si j'y envoyais?

MARTHON. A quoi cela serait-il bon? Ils ne vous le diront point, et vous les rendrez plus heureux qu'ils ne sont.

LUCINDE. Fais donc ce que tu voudras.

MARTHON. Je ne ferai que ce que j'ai dit. (*Voyant paraître Ergaste.*) Voilà Ergaste bien à propos. C'est l'homme dont je vous avais parlé.

SCÈNE IV.

ERGASTE, LUCINDE, LÉONOR, MARTHON.

LUCINDE, *à Ergaste.* Marthon ne vous a-t-elle pas dit tout ce qu'il fallait faire?

ERGASTE. Ne vous mettez en peine de rien, madame.

MARTHON. Avez-vous quelque camarade vigoureux avec vous?

ERGASTE. J'ai tout ce qu'il me faut.

LUCINDE. Ne lui faites point de mal, au moins.

ERGASTE. Ce n'est pas ma pensée.

LÉONOR, *à part.* En vérité, elle me fait pitié. (*A Lucinde.*) Madame, encore une fois, ne poussons pas la chose plus avant; vous en aurez du déplaisir.

LUCINDE. Non, madame, vous dis-je; quand j'en devrais mourir...

MARTHON, *entendant venir quelqu'un.* J'entends quelqu'un sur le petit degré: retirez-vous. C'est peut-être Moncade. Eh! vite, il ne faut pas qu'il voie Ergaste. (*Lucinde, Léonor et Ergaste sortent.*)

SCÈNE V.

PASQUIN, MARTHON.

PASQUIN. Marthon, n'as-tu pas vu mon maître?

MARTHON. Eh! bonne bête, tu sais mieux où il est que moi.

PASQUIN. Non, je me donne au diable!

MARTHON. Je viens d'entendre ses porteurs.

PASQUIN. Il est vrai; mais c'était moi qu'ils portaient.

MARTHON. Toi en chaise?

PASQUIN. Va, va, j'en vois tous les jours en carrosse qui ont couru longtemps après avant de l'attraper.

MARTHON. Mais pourquoi en chaise? es-tu malade?

PASQUIN. Moi? non. Je voulais leur faire gagner leur argent. J'ai perdu mon maître à l'Opéra; je ne sais ce qu'il est devenu. Je croyais que quelqu'un de ses amis l'avait ramené ici.

MARTHON, *entendant du bruit et s'en allant.* Tiens, je l'entends. C'est lui assurément. Adieu.

PASQUIN. Adieu, ma princesse.

SCÈNE VI.

PASQUIN, seul.

Le joli terme! Voilà ce que c'est que de servir des maîtres spirituels, on apprend toujours quelque chose. Ma princesse, ma belle dame, mon petit ange, ma reine! ma petite!... Ces mots assaisonnés de quelques soupirs, il n'en faut guère davantage pour tourner la cervelle à plusieurs dames de ma connaissance.

SCÈNE VII.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE, *riant.* Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

PASQUIN. Qu'avez-vous donc à rire ?

MONCADE, *riant encore*. Ah! ah! ah! ah!

PASQUIN. Dites-moi donc ce que c'est, afin que j'en rie aussi ?

MONCADE. J'étais à l'Opéra, comme tu sais ?

PASQUIN. Vraiment, oui, vous y étiez. A qui diable en vouliez-vous? Parterre, théâtre, amphithéâtre, loges hautes et basses, il n'y a point d'endroit où vous n'ayez été.

MONCADE. Ne m'as-tu pas vu dans une de ces coulisses?

PASQUIN. Vraiment, oui, je vous y ai vu, et j'ai vu l'heure où le parterre allait vous siffler. On ne siffle encore que les mauvais acteurs; si vous continuez, vous amènerez la mode de siffler les spectateurs; les ridicules, s'entend. Quelles diables de contorsions faisiez-vous, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre?

MONCADE. Je faisais des mines à une femme d'une seconde loge, que je croyais connaître.

PASQUIN. Appelez-vous cela faire des mines? Ah! du moins, je ne suis plus si fâché, je sais à présent faire des mines. Se déhancher, secouer la tête, baiser le bout de son gant bien tendrement: cela s'appelle faire des mines, n'est-ce pas ? Eh bien! répondait-on à ces mines?

MONCADE. Si bien que je suis monté dans la loge où elle était, où je n'ai demeuré qu'un moment avec elle, à cause d'un jaloux qui perçait le parterre pour nous venir trouver. Nous ne l'avons pas attendu, et d'une autre loge où nous nous sommes mis, nous l'avons vu quereller une femme qui s'était mise à la place de celle avec qui j'étais. Je crois même qu'il lui a donné quelques coups de poing. Enfin, cela a causé une telle rumeur, que l'Opéra a cessé. Le parterre et les loges se sont tournés de leur côté. Nous n'avons point voulu attendre la fin de l'aventure. Je l'ai ramenée chez elle. Ne trouves-tu pas cela plaisant?

PASQUIN. Point du tout. De tout cela je n'aime que les mines. Je veux étudier sous vous: vous me paraissez expert en ce métier.

MONCADE. Moi ? je ne suis encore qu'un écolier. Je t'en veux faire remarquer un à l'Opéra, et devant lequel il faut mettre pavillon bas.

PASQUIN. N'en est-ce pas un... là... qui fait toujours le doucereux, qui croit que toutes les dames sont amoureuses de lui, qui pousse des soupirs qu'on entend du fond du parterre?

MONCADE. T'y voilà.

PASQUIN. Ah! oui, je le connais. C'est un homme à bonne fortune aussi?

MONCADE. Il le dit.

PASQUIN. Est-il riche?

MONCADE. Pourquoi?

PASQUIN. C'est que j'appelle cela avoir eu de bonnes fortunes. Ah! j'en aurai aussi, par ma foi, puisque cela est si facile. J'ai envie de retourner à l'Opéra pour faire des mines. *(Regardant autour de lui.)* N'y a-t-il personne ici qui aime les mines ?

MONCADE. Tais-toi, tu es si sot...

PASQUIN, *l'interrompant en entendant frapper*. On frappe par le petit escalier.

MONCADE. Qui pourrait-ce être?

PASQUIN. Je ne sais. Verrai-je?

MONCADE. Vois. A l'heure qu'il est, je n'attends personne.

(Pasquin va à la porte, et après un instant il en revient.)

PASQUIN. L'on demande à vous parler, et l'on demande si vous êtes seul.

MONCADE. Quel homme est-ce?

PASQUIN. Il se cache; je n'ai pu le voir.

MONCADE. Son nom?

PASQUIN. Il ne veut point dire de quelle part. Renvoyons-le, monsieur, de peur d'accident. Il a mauvaise physionomie.

MONCADE. Tu dis que tu ne l'as point vu?

PASQUIN. Cela est vrai; mais son air mystérieux, un certain chapeau enfoncé, un manteau qui lui entoure le nez... que diable sais-je?

MONCADE. C'est-à-dire que son manteau a la physionomie mauvaise? Fais-le entrer.

PASQUIN. Monsieur, on parle de voleurs; si c'en était un?

MONCADE. Ne sommes-nous pas deux?

PASQUIN. Nous ne sommes qu'un, tout au plus.

MONCADE. Fais ce que je te dis.

(Pasquin introduit Ergaste.)

SCÈNE VIII.

ERGASTE, PASQUIN, MONCADE.

PASQUIN, *à Ergaste*. Entrez, monsieur.

ERGASTE, *à Moncade*. C'est vous, monsieur, qu'on appelle M. de Moncade?

MONCADE. Oui, monsieur.

ERGASTE. Ne saurions-nous être entendus?

MONCADE. Non, si vous ne parlez bien haut.

ERGASTE. Vous plairait-il de faire retirer vos gens?

PASQUIN, *avec effroi et voulant s'éloigner*. Volontiers.

MONCADE. Demeurez. (*A Ergaste.*) Monsieur, Pasquin est discret; on peut tout dire devant lui.

ERGASTE. C'est une affaire de conséquence.

MONCADE. Je ne lui cache rien.

ERGASTE. Si vous vouliez pourtant...

MONCADE, *l'interrompant*. Monsieur, j'aime mieux ne rien apprendre de ce que vous avez à me dire.

ERGASTE. Puisque vous le voulez ainsi, il faut bien s'y résoudre, monsieur. En deux mots, une femme veuve, de la première qualité...

PASQUIN, *à part*. Je respire! Pour cela, nous avons du courage.

ERGASTE, *à Moncade*. Une femme de qualité, vous dis-je, voudrait vous entretenir une heure.

MONCADE. Qui est-elle?

ERGASTE. Bien loin de vous dire son nom, monsieur, vous ne lui parlerez qu'à de certaines conditions, que vous n'accepterez peut-être pas.

MONCADE. Il faut voir.

ERGASTE. Voulez-vous vous résoudre à vous laisser bander les yeux dans l'endroit où je vous prendrai pour vous mener chez elle? Permettez-vous qu'on vous lie les mains?

MONCADE. A quoi bon toutes ces précautions?

ERGASTE. Monsieur, on le veut ainsi. Vous avez trop d'esprit, monsieur, pour ne pas voir, aussi bien que moi, que l'on veut savoir l'état de votre cœur avant de se découvrir à vous. Je vous en dis trop peut-être, et je passe ma commission.

MONCADE. Êtes-vous à elle?

ERGASTE. Monsieur, je n'ai rien à vous dire là-dessus.

MONCADE. Je sais qui c'est.

ERGASTE. Peut-être.

MONCADE. Elle est brune?

ERGASTE. Cela se pourrait.

MONCADE. De grands yeux?

ERGASTE. A peu près.

MONCADE. La bouche ni grande ni petite?

ERGASTE. Je ne dirai plus rien.

MONCADE. La main belle?

ERGASTE. Je ne répondrai pas.

MONCADE. Les dents admirables? le nez... Va, va, mon enfant, je sais qui c'est. (*A Pasquin.*) Pasquin, c'est celle qui, au bal... C'est elle, assurément. (*A Ergaste.*) Oui, mon enfant, j'irai; oui, j'irai, je t'en réponds. Oh çà, mon ami, avoue-le-moi; ne loge-t-elle pas proche de l'Arsenal? Eh? plaît-il? Oh! j'irai, sur ma parole! Ma foi, je l'ai trouvée, n'est-il pas vrai?

ERGASTE. Monsieur... (*Il hésite à répondre.*)

MONCADE. Oh! tu es un fat : mon pauvre cœur, je suis plus fin que toi. En quel endroit? à quelle heure? tu n'as qu'à dire.

ERGASTE. A l'heure, à l'endroit que vous voudrez.

MONCADE. Dans la cour du Palais, à huit heures.

ERGASTE. Non, c'est trop tôt.

MONCADE. Eh bien! à neuf?

ERGASTE. C'est assez. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE. C'est Julie, je n'en doute point.

PASQUIN. Oh! je le crois... Mais vous avez promis que vous souperiez avec Lucinde?

MONCADE. Je serai revenu. Ce n'est pas là ce qui m'embarrasse; c'est ce que je ferai d'ici à neuf heures... (*Regardant à sa montre.*) Il n'en est tout au plus que sept. Pour moi, je ne puis rester une heure au même endroit; il faut que je fasse quelque chose.

PASQUIN. Le temps où vous ne faites rien n'est pas celui que vous employez le plus mal!

MONCADE. Et toi, tu n'as jamais plus d'esprit que lorsque tu te tais... (*Lui faisant examiner sa mise.*) Dis-moi un peu, comment me trouves-tu?

PASQUIN. Fort bien.

MONCADE. Ce justaucorps-là me paraît avoir la taille un peu courte; qu'en dis-tu?

PASQUIN. Effectivement, je ne sais... Oui, cela est vrai.

MONCADE. Donne-m'en un autre.

PASQUIN. Lequel?

MONCADE. Lequel tu voudras... Apporte-moi celui que j'avais avant-hier.

PASQUIN. Fi!

MONCADE. Pourquoi?

PASQUIN. Il ne vous va pas bien. Gardez plutôt le vôtre.

MONCADE. Je n'en veux point.

PASQUIN. L'autre vous fait les épaules grosses.

MONCADE. N'importe.

PASQUIN. Quand vous voulez quelque chose, vous le voulez.

MONCADE. Que de discours!... Iras-tu?

PASQUIN, *hésitant à partir et à répondre.* Monsieur...

MONCADE. Quoi?

PASQUIN. Vous allez vous fâcher contre moi.

MONCADE. Que veut donc dire ce maraud? Me donneras-tu mon justaucorps?

PASQUIN, *pleurant à demi.* Monsieur...

MONCADE. Eh bien?

PASQUIN. J'ai répandu du suif dessus, en le voulant nettoyer.

MONCADE. Où est-il?

PASQUIN. Je l'ai donné à dégraisser afin qu'il n'y parût plus.

MONCADE. Va le chercher tout à l'heure.

PASQUIN. Monsieur, il ne sera pas accommodé.

MONCADE. Apporte-le-moi en quelque état qu'il soit.

PASQUIN. Monsieur...

MONCADE. Qu'y a-t-il encore? Veux-tu marcher?

PASQUIN. Monsieur, il faut vous dire la vérité; je l'ai prêté pour une tragédie au collége.

MONCADE. Mon justaucorps au collége, à un enfant?

PASQUIN. Non, monsieur; c'est un grand garçon, beau, bien fait comme vous, et qui fait le roi de la tragédie.

MONCADE. Ah! vraiment, je suis bien aise de savoir que tu prêtes mes hardes!... Mais, à l'heure qu'il est, la tragédie est finie, va le reprendre à l'instant même... (*Voyant que Pasquin hésite encore à partir.*) Quoi donc! tu ne feras pas ce que je te dis?

PASQUIN, *hésitant.* Monsieur...

MONCADE. Ah! je vois ce que c'est. Tu l'as mis en gage, n'est-ce pas?

PASQUIN. Monsieur, vous l'avez deviné. Comme vous ne me deviez rien sur mes gages, et que vous n'aimez pas à avancer de l'argent, le besoin que j'en ai eu m'a fait recourir aux expédients les plus prompts.

MONCADE. Tu me payeras celle-là, je t'en réponds. Donne-moi le rouge.

(Pasquin passe dans un cabinet voisin.)

SCÈNE X.

MONCADE, seul.

Mais, voyez un peu ce maraud! mettre mes habits en gage!

SCÈNE XI.

PASQUIN, MONCADE.

PASQUIN, *apportant un justaucorps rouge, et le présentant à Moncade.* Le voilà.

MONCADE, *ne mettant pas le justaucorps que Pasquin lui a apporté, mais lui demandant différentes autres choses que Pasquin lui donne, à mesure qu'il les demande.* Ah! je t'apprendrai à vivre, je t'assure... Une autre perruque... Je t'apprendrai à me jouer de pareils tours... Un autre chapeau... Mais voyez un peu, je vous prie!... Un miroir... Qui a jamais ouï parler d'une chose semblable? Un coquin pour qui j'ai mille bontés... De la fleur d'orange... Abuser ainsi de ma facilité! Ah! tu ne me connais pas encore, je le vois bien... Une mouche... Tu t'en repentiras, sur ma parole... (*Entendant frapper.*) Va ouvrir... Tu verras un peu la différence qu'il y a...

(Pasquin va ouvrir, et introduit Martin.)

SCÈNE XII.

MARTIN, tenant une écharpe; PASQUIN, MONCADE.

PASQUIN, *à Moncade.* M. Martin, pour votre écharpe.

MONCADE, *à Martin.* Ah! monsieur Martin, votre serviteur. Vous me voyez en colère.

MARTIN. Monsieur, ce n'est pas ma faute.

MONCADE, *à Pasquin.* Prendras-tu ce miroir?

(Pasquin lui tend un miroir.)

MARTIN. Je suis venu...

MONCADE, *à Pasquin.* Je suis bien aise de vous connaître.

MARTIN. Je suis au désespoir...

MONCADE, *à Pasquin.* Je m'en souviendrai.

MARTIN. On a dû vous dire...

MONCADE, *à Pasquin.* Un bélître.

MARTIN, *étonné.* Monsieur!

MONCADE, *à Pasquin.* Un insolent!...

MARTIN. Monsieur!

MONCADE, *à Pasquin.* Un effronté!..

MARTIN. Monsieur!

MONCADE, *à Pasquin.* Un coquin! un fripon!..

MARTIN. Ah! monsieur!

MONCADE. Ne voyez-vous pas que c'est à ce maraud que je parle?

PASQUIN, *bas, à M. Martin.* Voulez-vous en être de moitié?

MARTIN, *bas.* Non, je ne joue pas si gros jeu.

MONCADE, *à Pasquin.* Je crois que tu plaisantes.?

PASQUIN, *montrant Martin.* Demandez, je n'ai pas parlé.

MONCADE, *à Martin.* Çà voyons. Avez-vous-là mon écharpe?

MARTIN, *montrant l'écharpe.* La voilà.

MONCADE, *examinant l'écharpe.* Elle est fort belle. Vous l'a-t-on payée?

MARTIN. Ce matin, une dame masquée, en chaise, est venue me la payer; il n'était que dix heures: j'ai cru que vous ne seriez pas éveillé. Une autre dame, masquée aussi, l'a payée à ma femme. Ma femme est sortie: une troisième a encore donné à ma fille ce qu'il fallait. Que ferai-je de cet argent? je ne connais point celles qui me l'ont donné.

MONCADE. Faites-moi deux autres écharpes.

MARTIN. De la même façon?

MONCADE. Non, de différentes manières. Vous avez de l'esprit, ajustez cela comme il faut.

MARTIN. C'est assez, monsieur; vous les aurez cette semaine. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN. Monsieur, en faveur de tant d'écharpes, ne me pardonnerez-vous point un pauvre petit justaucorps?

MONCADE. Je te pardonne; mais si de ta vie... Je vais passer un moment chez cette petite marchande, ici près, en attendant l'heure.

PASQUIN. Irai-je vous trouver?

MONCADE. Non, je n'ai que faire de toi; il faut que je sois seul: ne me l'a-t-on pas dit? (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

PASQUIN, seul.

La peste! que je n'étais pas si sot de lui donner le justaucorps qu'il me demandait! C'est un justaucorps heureux pour les bonnes fortunes, car il s'en sert ordinairement pour les grandes expéditions, et je veux m'en servir: car enfin, une fois en ma vie, je veux savoir ce que c'est qu'une bonne fortune. Je sais déjà faire des mines; pour le jargon, je suis grec: je n'ai donc qu'à m'habiller au plus vite. (*Il prend, dans une armoire, des habits de Moncade, tout ce qui lui est nécessaire pour s'habiller en petit-maître, et il s'habille, mais difficilement, parce que les habits de Moncade lui sont trop étroits.*) Oh! çà, prenons donc ce divin justaucorps. Non, commençons par la rhingrave. La peste! qu'elle est étroite! Eh! faut-il tant de façons? un coup de ciseaux, trois ou quatre points d'aiguille ne sont pas une affaire. Allons donc, mes hanches, abaissez-vous. Elles n'en feront rien. Qu'importe? je dirai qu'on les porte comme cela. Vous verrez que j'amènerai la mode des hanches hautes. J'ai bien vu autrefois à la cour la mode des grosses épaules et des coudes en arrière. Voici un justaucorps qui ne me paraît pas trop facile à mettre. Ces maudits tailleurs font les boutonnières si éloignées des boutons! J'y crèverai. Que ne fait-on point pour aller en bonne fortune? Quel chapeau! Ne voilà-t-il pas un homme bien bâti? La tête grosse, le ventre menu, les hanches basses. Morbleu, je veux faire oublier que Moncade est au monde. Têtebleu! j'oubliais le meilleur, de l'eau de fleur d'orange! Peut-on aller en bonne fortune sans eau de fleur d'orange? (*Il prend sur la toilette un flacon d'eau de fleur d'orange, et il s'en parfume.*) Voilà qui est bien. J'ai, ce me semble, tout l'attirail de bonne fortune. Dieu nous garde de mal-encombre!

ACTE V.

SCÈNE I.

MARTHON, seule.

Où diantre est Léonor? où est Eraste? Ergaste ne revient point! Qu'est-ce que tout ceci? Mais, par ma foi, je suis folle; je prends cette affaire avec autant de chaleur que si c'était la mienne.

SCÈNE II.

ÉRASTE, MARTHON.

MARTHON. Eh! d'où venez-vous?

ÉRASTE. Je viens de chez Araminte et de chez Cidalise.

MARTHON. Pourquoi faire?

ÉRASTE. Pour les rendre témoins de la comédie. Ne m'as-tu pas dit qu'il était nécessaire qu'elles y fussent présentes, pour ne laisser aucun retour à Lucinde?

MARTHON. Oui; mais, auparavant, il est bon de savoir si la comédie se jouera.

ÉRASTE. Puisque Ergaste n'est point revenu, tout va bien. Il songe à tout ce qu'il lui faut, sans doute.

MARTHON. Oh! çà, çà, tout coup vaille; cela ne gâte rien.

ÉRASTE. Que fait Lucinde?

MARTHON. Oh! par ma foi, elle est bien résolue de ne voir jamais Moncade, s'il donne dans le panneau.

SCÈNE III.

ERGASTE, ÉRASTE, MARTHON.

ERGASTE, *à Eraste.* Monsieur?

ÉRASTE. Ah! vous voilà? Eh bien?

MARTHON, *à Ergaste.* Qu'avez-vous fait?

ERGASTE. Il s'est enferré de lui-même. Il s'est persuadé qu'il connaissait la personne imaginaire dont je lui parlais. Je n'ai point voulu le détromper: enfin, il s'est résolu à tout.

MARTHON. A se laisser bander les yeux?

ERGASTE. A tout, vous dis-je.

MARTHON. Ah! le plaisant Colin-Maillard! Ce nom lui demeurera.

ERGASTE. Il m'attend dans la cour du Palais à neuf heures.

ÉRASTE. Il n'en est pas loin, je pense? Il vaut mieux que vous l'attendiez; dépêchez-vous. Vous avez un carrosse?

ERGASTE. J'ai tout ce qu'il me faut.

MARTHON. Si, par hasard, il voulait ôter son bandeau?

ERGASTE. Ne vous mettez en peine de rien: nous sommes deux qui saurons bien l'en empêcher.

MARTHON. Allez donc. (*Ergaste sort.*)

SCÈNE IV.

LUCINDE, LÉONOR, ÉRASTE, MARTHON.

LUCINDE, *à Marthon.* Eh bien! vient-il enfin?

MARTHON. Oui, madame.

LUCINDE. Aux conditions qu'on lui a imposées?

MARTHON. Oui, madame.

LUCINDE. J'ai beaucoup de peine à me le persuader.

ÉRASTE. C'est la tendresse qui parle encore pour lui, madame.

LUCINDE. Ne parlons plus de tendresse, Eraste; mais permettez-moi de douter de ce que je ne vois pas.

ÉRASTE. Devriez-vous avoir besoin de cette preuve, madame, après tout ce qui s'est passé?

LUCINDE. Mon dieu! Eraste, je ne prends point son parti; mais, enfin, ce qui s'est passé ne le convainc point absolument.

LÉONOR. Mon frère s'obstine toujours mal à propos.

LUCINDE. Point du tout, madame, et nous pouvons avoir raison tous deux.

MARTHON. Le Colin-Maillard nous sortira d'intrigues.

LUCINDE. Taisez-vous, Marthon : ces plaisanteries-là ne me plaisent point, entendez-vous?

SCÈNE V.

ARAMINTE, CIDALISE, LUCINDE, LÉONOR, ÉRASTE, MARTHON.

LUCINDE, *à Araminte et à Cidalise.* Ah! mesdames, que je suis ravie de vous voir ici! Vous ne pouviez y arriver plus à propos.

ARAMINTE. Pourquoi donc, madame?

CIDALISE, *à Lucinde.* Eh! comment, madame?

MARTHON. Nous allons jouer à Colin-Maillard : ne dites rien.

LUCINDE, *à Araminte.* Et surtout vous, madame.

ARAMINTE. Si c'est quelque chose qui regarde Moncade, comme m'a dit Eraste (*montrant Cidalise*), madame y pourrait prendre autant de part que moi.

LÉONOR. Cidalise serait-elle aussi rivale de Lucinde?

CIDALISE. Moi! je ne sais ce que l'on veut me dire seulement.

MARTHON. Allez, allez, madame, avouez la dette. Il n'y en a point ici que Moncade n'ait trompée.

ÉRASTE. En vérité, cela mérite une punition publique.

LUCINDE. Vous ne vous y prenez pas mal, monsieur; mais aussi sa gloire en sera plus grande, s'il n'est point tel que vous vous imaginez.

CIDALISE. Je ne sais ce que veut dire ceci.

LÉONOR, *se retirant dans un coin du théâtre avec Cidalise.* Je vais vous instruire, madame.

LUCINDE. Mais, madame, si Moncade ne vient point, à quoi sera-t-il bon?

MARTHON. Eh bien! voilà un grand mal. Madame n'est-elle pas partie intéressée?

ARAMINTE, *allant du côté où sont Léonor et Cidalise.* Je veux savoir tout cela aussi, moi; on ne me l'a dit qu'imparfaitement.

(Léonor parle bas à Araminte et à Cidalise.)

LUCINDE, *à Eraste.* Eraste, l'heure se passe; Moncade ne vient point. Je vous avoue que je ne serais pas fâchée qu'il se fût moqué de vous.

ÉRASTE. J'aurai du moins la consolation, madame, de connaître qu'il mérite la tendresse que vous avez pour lui. Mais je ne vois pas ce qui doit tant vous faire espérer; il n'est encore que neuf heures.

(Léonor, Araminte et Cidalise se rapprochent de Lucinde et d'Eraste.)

ARAMINTE, *à Léonor.* En vérité, cela est plaisant.

CIDALISE. Serait-il assez sot pour hasarder la chose?

MARTHON. Oh! qu'oui.

LUCINDE. J'en doute, Marthon. Un homme du caractère dont vous voulez qu'il soit, serait plus diligent.

MARTHON. A moins qu'une autre femme ne le retienne, je ne conçois pas ce qui le peut arrêter.

LUCINDE, *à Eraste.* Eraste, il ne vient point. (*A Léonor.*) Madame, il ne vient point. (*A Cidalise.*) Madame, croyez-vous qu'il vienne?

CIDALISE. En vérité, je ne sais, madame.

MARTHON. Les premiers jours, manquait-il au rendez-vous que vous lui donniez?

CIDALISE. Oh! taisez-vous, Marthon, je me fâcherais.

LÉONOR, *entendant entrer quelqu'un.* J'entends du bruit.

SCÈNE VI.

ERGASTE, LUCINDE, LÉONOR, ARAMINTE, CIDALISE, ÉRASTE, MARTHON.

ERGASTE, *à Marthon.* Cachez les flambeaux.

(Marthon cache les lumières à l'entrée d'un cabinet.)

LUCINDE, *à part.* Je suis perdue!

ERGASTE. Mon homme le garde dans l'antichambre; le laissera-t-on entrer?

LUCINDE. Oui, qu'il entre; je veux le voir. Attendez. Qui lui parlera? pour moi, je vous avoue que je n'en ai pas la force.

ÉRASTE. Est-il besoin de lui parler? n'êtes-vous pas contente, madame? D'ailleurs, il connaîtra votre voix.

MARTHON. Ne connaît-il que la voix des dames qui sont ici? il connaît leur cœur, de par tous les diables! C'est le pis que j'y trouve. Attendez, je contrefais la mienne à miracle. Faites-le entrer. (*A Lucinde.*) Le voulez-vous, madame?

LUCINDE. Fais ce que tu voudras.

(Ergaste va prendre Pasquin à la porte.)

SCÈNE VII.

PASQUIN, vêtu en petit-maître et avec un bandeau sur les yeux, ARAMINTE, ÉRASTE, LUCINDE, LÉONOR, CIDALISE, ERGASTE, MARTHON.

ERGASTE, *à Pasquin.* Nous entrons dans son appartement; il ne tient qu'à vous d'être heureux.

PASQUIN. Eh! je l'ai tant été, mon enfant! je t'assure que si ce n'était à ta considération, et que je ne veux pas te faire perdre la récompense qui t'est promise, j'apaiserais, à l'heure qu'il est, deux de mes maîtresses irritées.

ERGASTE. Je vous suis bien obligé. Songez qu'il y va de la vie au moindre effort que vous ferez pour voir madame.

PASQUIN. Que je n'ai garde! Va, va, mon ami, je suis accoutumé à ces sortes d'aventures, et nous en avons mis à fin de plus périlleuses que celle-ci.

ERGASTE. Vous êtes à présent dans sa chambre, et je vous laisse seul avec elle.

MARTHON, *bas, à tout le monde, excepté à Ergaste et à Pasquin.* Silence, ne faites point de bruit surtout.

PASQUIN, *à part.* Gare le pot au noir!

MARTHON, *à part.* Le beau début!

LUCINDE, *à part.* Le traître!

PASQUIN. Eh bien! mon ange, me voilà.

MARTHON. Réservez de pareilles douceurs pour quand vous me connaîtrez mieux. Ecoutez, auparavant que de me répondre, les choses que j'ai à vous dire.

PASQUIN. La peste! vous me prendriez pour un grand sot. Je vous veux faire voir si je mérite le choix que votre cœur a fait; car je crois que vous ne m'envoyez pas chercher pour me dire que vous me haïssez.

MARTHON. Vous ne saurez pas aussi mes véritables

sentiments, si vous n'éclaircissez, par ordre, le doute où je suis.

PASQUIN. Allons, mon petit cœur, ma reine, ne nous amusons point à la faribole. Regardez ces airs penchés, cette taille! Quand nous nous connaîtrons un peu mieux, je vous ferai des mines.

LUCINDE, *à part.* Ce n'est point là Moncade.

ARAMINTE, *à part et à demi-voix.* Non, assurément.

PASQUIN. Qui est-ce qui dit là que je ne suis pas Moncade? Vous en avez menti.

LÉONOR, *bas, à Eraste.* Mon frère, ce n'est pas lui.

ÉRASTE, *bas.* Je ne sais qu'en dire.

CIDALISE, *bas.* Ce n'est pas lui.

MARTHON, *à Lucinde, à demi-voix.* Madame, c'est Pasquin.

PASQUIN. Comment donc, Pasquin? Qu'est-ce donc que ceci, ma petite amie?

MARTHON, *bas, à Lucinde.* C'est lui, Madame.

ÉRASTE, *à demi-voix.* Un bâton!

PASQUIN. Comment donc un bâton? Madame, je vous déshonorerai. (*Marthon cherche un bâton*).

ÉRASTE, *à Marthon.* Vite!

(Marthon donne des coups de bâton à Pasquin.)

PASQUIN, *criant et ôtant son bandeau.* Les voies de fait?... Encore?... Au meurtre! on m'assomme!

ÉRASTE. Comment, coquin! tu te jouais de nous?

LUCINDE. Eh bien! n'ai-je pas raison?... Allez, Eraste, désabusez-vous, Moncade m'aime; et, pour se mieux moquer de vous, il a feint de donner dans le piége... (*A Araminte et à Cidalise.*) Qu'en dites-vous, mesdames?

ARAMINTE. Je dis qu'il n'est pas étonnant qu'il en ait évité un seul en sa vie!

LUCINDE, *à Cidalise.* Et vous, madame!

CIDALISE. Qu'il a pu se repentir.

LÉONOR, *à Lucinde.* Pour moi, je ne dis rien.

MARTHON. Et moi, je dirai toujours que c'est un fourbe.

ÉRASTE. Il y a quelque chose à tout ceci que je ne comprends pas; mais j'en serai éclairci... (*A Pasquin.*) Parleras-tu?

PASQUIN, *hésitant.* Monsieur...

ÉRASTE. Allons, vite.

PASQUIN, *hésitant encore.* Monsieur...

ÉRASTE, *portant la main à son épée, et le menaçant.* Je te tuerai!

PASQUIN, *se jetant à genoux.* Epargnez un homme à bonne fortune.

ÉRASTE. Allons, tout à l'heure, avoue. Que veut dire ceci?

PASQUIN, *hésitant et se relevant.* Monsieur, puisque vous le voulez...

ÉRASTE. Eh bien?

PASQUIN. La curiosité d'aller en bonne fortune, et la facilité que j'ai trouvée en celle-ci, m'ont fait entreprendre ce que vous voyez.

ÉRASTE. Ah! coquin!... Et comment as-tu fait?

PASQUIN. J'ai dit à mon maître de ne se trouver au rendez-vous qu'à dix heures, et je me suis rendu, à neuf, à sa place.

ÉRASTE, *à Ergaste.* Il n'y a rien de gâté encore; il n'est que dix heures, au plus. Ergaste, retournez au Palais : vous avez pris l'un pour l'autre. Vous trouverez Moncade; amenez-le, comme vous avez fait celui-ci.

ERGASTE. Si je le trouve, je serai ici dans un moment. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LUCINDE, LÉONOR, ARAMINTE, CIDALISE, ÉRASTE, MARTHON, PASQUIN.

ÉRASTE, *à Lucinde.* Madame, Moncade ne sera pas si fidèle que vous l'imaginez.

LUCINDE, *à Pasquin.* Pasquin, crois-tu qu'il vienne.

PASQUIN. Moi, madame, je n'en sais rien... Mais si de ma vie je vais en bonne fortune...

MARTHON, *l'interrompant.* Elles ne réussissent pas toujours, au moins.

PASQUIN. L'expérience ne m'en laisse pas douter un moment... Mais, au moins, que je connaisse le frappeur qui me frappait si distinctement! Si c'est une frappeuse, elle est diablement forte.

MARTHON. C'était moi, je t'en devais il y a bien longtemps.

PASQUIN. Je vous remercie de vos faveurs.

ARAMINTE, *à Lucinde.* Si Moncade doit venir, nous ne serons pas longtemps à le savoir; le Palais n'est pas loin d'ici.

CIDALISE. Je serais bien fâchée de ne point voir la fin de cette aventure, puisque je l'ai préférée à une partie qui n'était pas trop désagréable.

LUCINDE, *à Marthon.* Marthon, voyez là-bas si personne ne vient. (*Marthon sort.*)

SCÈNE IX.

LUCINDE, LEONOR, ARAMINTE, CIDALISE, ÉRASTE, PASQUIN.

PASQUIN, *à Lucinde.* J'irai le faire hâter, si vous voulez, madame.

ÉRASTE, *à Lucinde.* Madame, qu'il ne sorte point, s'il vous plaît!

SCÈNE X.

MARTHON, LUCINDE, LÉONOR, ARAMINTE, CIDALISE, ÉRASTE, PASQUIN.

LUCINDE, *à Marthon.* Quelqu'un vient-il, enfin?

PASQUIN, *à part.* Je vois bien qu'il ne viendra que trop tôt.

MARTHON, *à Lucinde.* Madame, notre homme vient de m'envoyer dire qu'il serait ici dans un moment. Il lui fait prendre plusieurs détours, afin qu'il ne puisse rien juger sur la mesure du chemin.

LUCINDE. Allons, voilà qui est fait : me voilà guérie absolument, et je ne pense pas l'avoir connu de ma vie.

CIDALISE. Puisque vous voulez un aveu de moi, sachez que j'ai bien plus de résolution que vous, et que je l'ai oublié avec autant de facilité que j'en avais eu à l'aimer.

ARAMINTE. Pour moi, je n'ai pas eu l'âme si forte.

CIDALISE, *à Léonor.* Mais vous, madame, il vous aimait?

LÉONOR. Comme les autres.

PASQUIN. Je vous assure que vous êtes la seule femme au monde dont je ne lui ai point ouï dire de mal.

LUCINDE. Et de moi, Pasquin?

PASQUIN. Oh! pour vous, il vous aime, madame.

LUCINDE. On n'en peut pas douter après ceci... Je m'en vais lui parler moi-même. Je n'aurai pas de peine à changer le ton de ma voix.

ERASTE. Madame...

LUCINDE, *l'interrompant.* Laissez moi faire, je veux lui parler... (*A Léonor, à Araminte et à Cidalise, en les faisant asseoir dans un coin.*) Mesdames, mettez-vous sur ces siéges... (*A Eraste, en le plaçant aussi à l'écart.*) Eraste, retirez-vous aussi.

ÉRASTE. Recommandez à Pasquin de se taire.

PASQUIN. Je ne veux plus dire qu'un mot... (*A Lucinde.*) Traite-t-on tous les gens à bonne fortune comme je l'ai été !

LUCINDE. Il n'est rien que ne méritât un traître, un perfide comme ton maître!

PASQUIN. J'aurai donc ma revanche.

MARTHON, *bas, à Lucinde, en entendant entrer Moncade.* Madame, le voici.

LUCINDE, *à tout le monde.* Qu'on se retire.

(Tout le monde se place dans le fond; Léonor, Araminte, Cidalise et Eraste, d'un côté; Marthon et Pasquin d'un autre.)

SCÈNE XI.

MONCADE, les yeux bandés; ERGASTE, LUCINDE, LÉONOR, ARAMINTE, CIDALISE, ÉRASTE, MARTHON, PASQUIN.

LUCINDE, *à Moncade, en contrefaisant sa voix.* Voici une de ces aventures qui ressemblent assez à celles des romans. Je crois, monsieur, que vous ne trouverez point mauvaises les précautions que j'ai prises. Votre réputation, assez mal établie à l'égard des dames, n'a pu me permettre de vous voir autrement; et, d'ailleurs, la nature, qui m'a peut-être assez mal partagée, m'engageait à connaître l'état de votre cœur avant que de me découvrir. Quelques soins qu'on ait bien voulu se donner pour me persuader que j'étais belle, que j'avais de l'esprit, je me suis toujours rendu justice, et je n'ai jamais trouvé en moi tout ce qu'il faut pour faire un infidèle. Quand ma vanité même m'aurait flattée au point de me le faire croire, la bonté de mon cœur m'eût détournée de l'entreprendre. Mes plaisirs ne s'augmentent point par le chagrin des autres. Je cherche un bonheur plus tranquille. Un perfide ne cesse point de l'être, et vous tombez avec lui, tôt ou tard, dans des malheurs que je ne veux point éprouver. Parlez-moi donc sincèrement, si vous le pouvez. Etes-vous libre?

MONCADE. Vous jugerez, madame, si je suis sincère par l'aveu que vous allez entendre. Je n'ai point le cœur libre, madame; je ne veux pas vous tromper. J'aime, et depuis longtemps. Vous voyez, du moins, que mon procédé dément la réputation qu'on me donne.

ÉRASTE, *bas, à Léonor.* Il la reconnaît.

LÉONOR, *bas.* Taisez-vous.

LUCINDE, *à Moncade.* Vous aimez, Moncade, et depuis longtemps, dites-vous?

MONCADE. Oui, j'aime, madame, et d'un amour qui ne finira qu'avec ma vie.

LUCINDE. Mais cet amour si tendre n'est-il point offensé par la démarche que vous faites?

MONCADE. J'aurais peine à vous dire ce qui m'a fait venir ici.

LUCINDE. En vérité, je ne saurais m'empêcher de vous louer. Si je ne puis gagner votre cœur, j'ai le plaisir du moins de voir qu'il n'est point tel qu'on me l'a dépeint... Mais, Moncade, pour prix de ma tendresse, obtiendrai-je une grâce de vous?

MONCADE. Il n'est rien que je ne fasse, madame, de tout ce qui pourra ne point blesser ma passion.

ÉRASTE, *bas à Cidalise.* Il la reconnaît, vous dis-je.

CIDALISE, *bas.* Eh! taisez-vous.

LUCINDE, *à Moncade.* Je ne veux point de vous une chose bien extraordinaire: je ne cherche pas même à vous voir indiscret; mais, Moncade, si je devine votre maîtresse, je veux que vous me l'avouyiez. Est-ce Araminte?

MONCADE. Ah! madame, de qui me parlez-vous?

LUCINDE. Qui vous fait récrier si fort? N'a-t-elle pas du mérite?

MONCADE. Ah! madame, n'entrons point dans le détail d'Araminte. Nous y trouverions si peu de naturel et tant de choses empruntées... De grâce, madame, n'en parlons point davantage. Il y a des gens dont on ne doit jamais rien dire.

ARAMINTE, *bas, à Cidalise.* Je n'y puis pas tenir!

CIDALISE, *bas.* Attendez jusqu'au bout.

LUCINDE, *à Moncade.* Il court dans le monde que vous aimez Cidalise.

MONCADE. C'est une folle.

PASQUIN, *bas, à Eraste.* Elle en est quitte à bon marché.

ÉRASTE, *bas.* Te tairas-tu?

LUCINDE, *à Moncade.* Oh! je l'ai deviné; c'est Léonor, qui demeure chez Lucinde?

MONCADE. Ah! madame, la connaissez-vous? Défiez-vous-en; c'est le plus méchant esprit.

LUCINDE. Nommez-la donc vous-même.

MONCADE. Ah! madame, si vous la connaissiez comme moi, vous me pardonneriez aisément mon insensibilité.

LUCINDE. A-t-elle de l'esprit?

MONCADE. Oui, madame, elle en a; mais non pas de ces esprits qui s'en font trop accroire. Il semble que le sien ne lui sert que pour en découvrir aux autres.

LUCINDE. Voilà un fort joli caractère. Elle est belle, sans doute?

MONCADE. Ah! ne m'engagez point à faire son portrait. Je pourrais pourtant le faire sans vous offenser; et, ne vous ayant peut-être jamais vue, je puis vous dire que je la trouve la plus adorable femme du monde.

LUCINDE. Elle doit être bien contente de le paraître à vos yeux.

MONCADE. Ne dissimulons point davantage, madame, et permettez-moi de jouir de la vue de la seule personne pour qui je veux vivre.

(Il veut ôter son bandeau.)

LUCINDE, *le retenant.* Arrêtez.

MONCADE. Eh! madame, à quoi bon tous ces retardements? Je vous connais; je sais qui vous êtes.

LUCINDE. Attendez. A qui croyez-vous parler?

MONCADE. A vous, madame.

LUCINDE. Je ne suis point Lucinde.

MONCADE. Aussi n'est-ce point à elle à qui j'adresse mes vœux; et, s'il faut vous le dire, le seul espoir que ce pourrait être Julie m'a fait venir ici. Si ce n'est point elle à qui je parle, je m'en retourne sans vous voir.

LUCINDE. Vaus n'aimez point Lucinde?

MONCADE. Non, madame, et je ne l'ai jamais aimée.

LUCINDE. Tu ne l'as jamais aimée, perfide! tu me l'oses dire à moi-même! Eh! pourquoi donc me trompais-tu? (*Elle lui arrache le bandeau.*)

PASQUIN, *à part.* Cela n'est point plaisant sans coups de bâton. Cela était plus plaisant à moi.

ARAMINTE, *à Moncade.* Adieu, monsieur Moncade; je vous remercie des bons sentiments que vous avez pour moi.

LÉONOR, *à Moncade.* Pour moi, je suis contente.

CIDALISE, *à Moncade.* Adieu, Moncade.

MARTHON, *à Pasquin.* Adieu, monsieur Pasquin.

LUCINDE, *à Eraste.* Eraste, voulez-vous recevoir ma main?

ÉRASTE. Si je la veux!

LUCINDE. Je vous la donne. (*A Moncade.*) Adieu, perfide! ne me vois jamais.

(Lucinde, Eraste, Léonor, Araminte, Cidalise, Ergaste et Marthon passent dans l'appartement de Lucinde.)

SCÈNE XII.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN. Allons, monsieur, ne faut-il pas déloger? Nous aurons bientôt déménagé. Surtout, changeons de nom et de quartier. Nous sommes décriés dans celui-ci comme la fausse monnaie.

MONCADE, *à part et accablé d'étonnement et de confusion.* Juste ciel!

PASQUIN, *à part.* Si cela pouvait le rendre plus sage!

LE JE NE SAIS QUOI,

comédie en un acte et en vers,

PAR BOISSY,

Représentée pour la première fois par les comédiens Italiens, le 10 septembre 1731.

Personnages.

MOMUS.
VÉNUS.
APOLLON.
LE JE NE SAIS QUOI.
LE GÉOMÈTRE.
LE PETIT-MAITRE.
LE SUISSE.
LE PUBLIC FÉMININ.
L'ACTEUR FRANÇAIS.
LE MUSICIEN et LA DANSEUSE.
SILVIA.
TROUPE de calotins et calotines.

La scène est dans un désert.

SCÈNE I.

MOMUS, VÉNUS.

MOMUS.
Que vient faire Cypris dans ce lieu solitaire?

VÉNUS.
Et qu'y cherche Momus?

MOMUS.
C'est un fripon charmant,
Qui n'est pas votre fils, et qu'on prend pour son frère;
Dont le nom même est un mystère;
Déserteur de mon régiment,
Ainsi que de Cythère.
Il a les traits peu réguliers, mais fins;
Son air est ingénu, ses discours sont badins;
Il est brun de visage et petit de figure;
De l'art trop composé fuit les charmes contraints,
Et tient ses agréments des mains de la nature.
Votre fils est plus beau; mais je crois celui-ci,
Soit dit sans vous mettre en colère,
Mille fois plus piquant, mille fois plus joli,
Et dans tout ce qu'il fait, il a le don de plaire.

VÉNUS.
Ah! je reconnais là le dieu de l'agrément;
LE JE NE SAIS QUOI ravissant,
Que la plus charmante des Grâces
Et le caprice ont mis au jour;
Qui faisait autrefois la gloire de ma cour,
Et qui fuit à présent mes traces.

MOMUS.
Consolez-vous, déesse, Apollon, que voici,
Éprouve les mêmes disgrâces;
Et comme vous, sans doute, il vient chercher ici
Le fier Je ne sais quoi, que cache cette grotte.

SCÈNE II.

APOLLON, MOMUS, VÉNUS.

APOLLON.
Le Dieu Momus l'y cherche aussi.
Est-ce pour lui donner un brevet de calotte?
Il en est digne sûrement
Par sa rare conduite.

MOMUS.
Mais vous faites par là son éloge, vraiment.
La brigue ne fait rien dans notre régiment,
On n'y reçoit que le mérite;
Vous en faites, seigneur, vous-même l'ornement,
Aussi bien que le dieu dont vous blâmez la fuite.

APOLLON.
Un tel honneur me flatte infiniment:
Mais je me rends justice, et je sens l'avantage
Qu'a sur moi cet enfant volage;
C'est lui qui, le premier, a rendu florissant
Ce corps dont la chaleur s'est un peu ralentie.

MOMUS.
Eh! c'est depuis qu'il est absent.
Sans le Je ne sais quoi tout languit dans la vie,
Il en fait tout l'enchantement;
C'est le Je ne sais quoi qui met sur la Folie
Cet aimable vernis qui la rend si jolie,
Et sur tous mes sujets répand cet enjouement
Qui fait passer heureusement
Leur plus piquante raillerie.
Sans le Je ne sais quoi, le dieu des vers ennuie;
Il donne à ses accords ce doux charme qui plaît,
Et remplit seul la tragédie
De la chaleur de l'intérêt.
Sans le Je ne sais quoi, sans sa grâce infinie,

La beauté n'offre aux yeux qu'un éclat impuissant :
C'est le Je ne sais quoi, qui, je ne sais comment,
Forme la sympathie.
Enfin, par ce Je ne sais quoi,
Un cœur s'attache à l'autre, et sans savoir pourquoi.
On combattrait en vain sa douce tyrannie;
Du petit enchanteur un regard séduisant,
Un coup de tête, un geste, une manière,
Déesse des amours, font plus en un instant,
Que ne feraient votre art et son talent.
En une année entière.
Heureux cent fois l'auteur,
Heureux l'amant, heureux l'acteur,
Heureuses mille fois les belles,
Sur qui ses libérales mains
Répandent, en naissant, ses grâces naturelles;
De toucher et de plaire ils sont toujours certains.

APOLLON.

Ciel! qu'entends-je? Momus s'est fait panégyriste!

VÉNUS.

Le dieu des médisants devient votre copiste.

MOMUS.

Doucement, je ne fais cet éloge de lui,
Que pour mieux vous blâmer l'un et l'autre aujourd'hui.
Du départ de ce dieu vous êtes seuls la cause.

APOLLON.

Qui! nous?

MOMUS.

Vous-même; en vain vous faites les surpris.

VÉNUS.

Je m'étonne, sur nous, que vous mettiez la chose.

MOMUS.

Ce sont tous les abus que vous avez permis,
C'est l'affectation, c'est la coquetterie,
Le fard et le clinquant, qui semble des habits
Avoir passé dans les écrits;
Ce sont tous les faux airs que le faste a fait naître,
Qui l'ont forcé d'abandonner Paris,
Pour suivre la nature en ce séjour champêtre.
Voilà ce qu'a produit la fureur de paraître.
De la simplicité l'on ne sent plus le prix;
Toute belle est coquette, et fait gloire de l'être;
Tous les auteurs sont beaux esprits,
Et tout amant est petit-maître.
De la contagion si quelqu'un est exempt,
C'est à l'abri de ma marotte,
Et pour amis du vrai je compte uniquement
Nos officiers de la calotte.

APOLLON.

Je fronde, comme vous, le faux goût d'à présent;
Mais malgré mes efforts son empire s'étend.

VÉNUS.

C'est par un pur caprice, et non par notre faute,
Que nous avons perdu ce génie inconstant;
Avec les grâces de sa mère,
Il a l'humeur fantasque de son père.

MOMUS.

Ce que je vois pour vous de plus triste aujourd'hui,
C'est que depuis le jour que ce dieu s'est enfui,
L'Ennui mortel a pris sa place,
Et l'on bâille à Cythère aussi fort qu'au Parnasse.
L'amour ne fait plus que languir,
De vains amusements on a beau le remplir,
Le cœur demeure toujours vide,
Et l'Ennui, d'un vol rapide,
S'y vient nicher au milieu du plaisir.

VÉNUS.

Le moyen de s'en garantir?

MOMUS.

Cela me paraît difficile.

VÉNUS.

Il a même forcé notre dernier asile,
Le théâtre est en proie à sa noire vapeur.

MOMUS.

C'est notre premier temple; il est de notre honneur
D'en prendre la défense :
C'est la cause d'ailleurs de tous les immortels.
Si l'ennui s'établit dans le sein de la France,
Il détruira tous leurs autels.

APOLLON.

Contre un fléau si grand que peut notre puissance?
Que faire enfin?

MOMUS.

Agir tous de concert,
Pour arracher de ce désert
Le dieu dont la présence
Peut seule exterminer cet ennemi fatal :
Mais il ne faut pas moins qu'un effort général.
Cette grotte et ces lieux qu'arrosent une onde pure,
Pour retenir ses pas semblent formés exprès;
De leur agréable structure
Le seul caprice a fait les frais.

VÉNUS.

Mais comment l'arracher du fond de sa retraite?

MOMUS.

Pour lui faire quitter ces lieux,
Écoutez un dessein que mon esprit projette,
Et qui sera, je crois, approuvé dans les cieux :
Parmi tous les mortels qui nous rendent hommage,
Que chacun de nous tâche à trouver un sujet,
Qui puisse avoir l'heureux attrait
De rappeler ce dieu volage,
Et de le fixer tout à fait.

APOLLON.

Vous espérez avoir sans doute l'avantage
De l'emporter sur tous les autres dieux;
Et ce retour sera l'ouvrage
De quelque calotin joyeux.

MOMUS.

Mais ne croyez pas rire, avec un tel langage.
On plaît moins par le sérieux,
Qu'on ne fait par le badinage;
Et le Je ne sais quoi, si charmant à nos yeux,
Est lui-même porté vers le calotinage,
Et tient de lui ses traits les plus victorieux.

VÉNUS.

Mais aux mortels pourquoi donner la gloire
De l'exécution?
C'est nous avilir de les croire,
Dans cette occasion,
Plus capables que nous d'obtenir la victoire.

APOLLON.

Oui, de n'avoir pas cet honneur
Ma dignité s'offense et mon orgueil murmure.

MOMUS.

C'est cette dignité qui doit nous en exclure :
La contrainte et l'apprêt qui suivent la grandeur,
Donneraient l'épouvante à notre déserteur.

VÉNUS.

Avant de recourir à ce moyen extrême,
Moi, je veux essayer du moins,
Si je ne pourrai pas réussir par moi-même.

APOLLON.

Et j'y vais comme vous appliquer tous mes soins.

MOMUS.

Des coquettes elle est la reine,
Il est le dieu des beaux esprits;
Je ne suis nullement surpris
Si l'amour-propre les entraîne.
D'un si noble dessein je vous applaudis fort :
Mais voici ce dieu solitaire,
Qui vers ce lieu prend son essor.
Il s'offre à vos filets, signalez votre effort.
Pour convaincre les dieux du choix qu'ils doivent faire,
Et pour songer au mien, moi je quitte ce bord.

(Il s'en va.)

SCÈNE III.

APOLLON, VÉNUS, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Quels sont les importuns qu'ici je vois paraître?
C'est Apollon et madame Vénus.
Qu'ils sont changés depuis que je ne les ai vus!
J'avais d'abord peine à les reconnaître.

APOLLON.

Il s'effarouche en vous voyant.

ARLEQUIN.

Que veulent-ils?

VÉNUS.

Il faut l'aborder doucement.

ARLEQUIN.

Quelle affectation! quel rouge épouvantable!

Je ne puis soutenir leur aspect seulement.
Vite rentrons dans mon appartement.
VÉNUS.
Pourquoi nous fuir, génie aimable?
APOLLON.
Vous seriez accompli,
Si vous vouliez vous montrer plus affable.
ARLEQUIN.
Ah! vous me trouvez donc joli?
VÉNUS, *d'un air minaudier.*
Plus on vous voit, et plus on vous trouve agréable.
ARLEQUIN, *à Vénus.*
Ce compliment est fort poli;
Mais ne pourriez-vous pas, de grâce,
Me dire des douceurs sans faire la grimace?
APOLLON, *faisant le gracieux.*
Tout est charmant en vous. Vous êtes embelli
Même par votre brusquerie.
ARLEQUIN.
Ah! vous m'affadissez par votre flatterie,
Et vous accompagnez ce trait digne de vous,
D'un souris fat et plein d'afféterie,
Capable de gâter l'éloge le plus doux.
Faites-moi tous les deux un plaisir, je vous prie?
APOLLON.
Volontiers.
ARLEQUIN.
Privez-moi de votre compagnie,
Ou trouvez bon que je vous dise adieu.
VÉNUS.
D'où vous vient cette saillie?
ARLEQUIN.
D'une raison sans repartie.
Nous ne saurions tous trois être en un même lieu.
APOLLON.
Mais pourquoi donc, je vous supplie?
ARLEQUIN.
C'est qu'avec l'art j'ai de l'antipathie;
Et, pour trancher les discours superflus,
Que madame n'est plus
Qu'une vieille coquette à mes yeux enlaidie,
Dont je ne puis souffrir le visage fardé;
Et que vous êtes, vous, un bel esprit guindé,
Dont l'entretien m'ennuie.
APOLLON, *l'arrêtant.*
Arrêtez, charmant Je ne sais quoi, arrêtez,
Ne partez pas si vite.
Nous avons traversé les airs, Vénus et moi,
Pour venir vous rendre visite.
ARLEQUIN.
Adieu, je prends la fuite,
Dès qu'on court après moi.
VÉNUS, *en le retenant.*
Ah! montrez-nous plutôt le moyen de vous plaire;
Pour vaincre vos rigueurs, dites, que faut-il faire?
ARLEQUIN.
Vous rapprocher de la simplicité.
APOLLON.
C'est à quoi chaque jour notre esprit s'étudie;
Et sans cesse par nous votre air est imité.
ARLEQUIN.
Par-là même, morbleu, vous êtes affecté:
On n'est plus naturel, sitôt que l'on copie:
Ainsi, plus de commerce.
VÉNUS.
Ah! quelle cruauté!
Le dernier des mortels ne serait pas traité
D'une façon plus dure.
ARLEQUIN.
Je le recevrais beaucoup mieux.
APOLLON.
Pourquoi nous faire cette injure?
ARLEQUIN.
C'est que les hommes sont moins fardés que les dieux:
Plus on est guindé dans les cieux,
Moins on est près de la nature,
Et souvent les plus grands sont les plus ennuyeux.
Voilà pourquoi je vous fais mes adieux.
VÉNUS.
C'est moi plutôt qui vous cède la place.
Je rougis d'en avoir trop fait,
Et mon juste dépit me chasse.
Une mortelle aura peut-être le secret
De venger ma disgrâce.
(Elle sort.)
APOLLON.
Honteux d'avoir tenté des efforts superflus,
Je vais suivre trop tard le conseil de Momus.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, UN GÉOMÈTRE.

LE GÉOMÈTRE, *sans voir Arlequin.*
Plus je combine, plus je pense,
Et moins dans le fond je conçoi
Le prétendu Je ne sais quoi,
Dont chacun regrette l'absence,
Et qu'on dit en ces lieux faire sa résidence.
ARLEQUIN, *à part.*
Ce faquin-là médit de moi.
LE GÉOMÈTRE.
Ou la géométrie est fausse et vaine en soi,
Et je suis une franche bête,
Ou ce Je ne sais quoi dont l'univers s'entête,
Et cette gentillesse avec cet agrément,
Que dans le monde on cherche tant,
Et dont on prétend qu'il est père,
Ne sont qu'une pure chimère.
L'exacte vérité, la solide raison,
Ont seules droit de plaire,
Tout le reste n'est qu'un jargon.
ARLEQUIN.
Holà! hei! jargon toi-même.
Sais-tu bien, maître original,
Sais-tu bien que celui dont tu parles si mal,
Pourrait fort bien punir ton insolence extrême?
LE GÉOMÈTRE.
Vous le connaissez donc?
ARLEQUIN.
Oui;
Ma gloire, qui plus est, m'engage à le défendre.
LE GÉOMÈTRE.
Pour moi, la Vérité, qui me conduit ici,
Ne me permet pas de me rendre
Avant d'être mieux éclairci.
ARLEQUIN.
Pour convaincre à l'instant ton esprit endurci,
Il te suffit de sa présence.
LE GÉOMÈTRE.
Où donc est-il? je serais curieux
D'en faire l'analyse.
ARLEQUIN.
Il te crève les yeux,
Homme ignorant à force de science.
LE GÉOMÈTRE.
Mais je ne vois que vous seul en ces lieux.
ARLEQUIN.
Eh! n'aperçois-tu pas, butor, que c'est moi-même.
LE GÉOMÈTRE.
En ce cas-là vous êtes un problême
Que je ne puis résoudre et dont je dois douter.
ARLEQUIN.
Mais animal indécrotable,
Je suis un être, moi, mais un être palpable;
Tu n'as plutôt qu'à me tâter.
LE GÉOMÈTRE.
Le rapport de mes sens est trompeur, variable;
Sur lui je ne puis m'assurer;
C'est mon esprit qu'il faut seul pénétrer
D'une conviction qui soit inébranlable.
A mes regards que sert de vous montrer;
Je ne saurais vous croire véritable,
Vous que rien jusqu'ici n'a pu me démontrer.
Il faut, s'il vous plaît me permettre,
Pour me convaincre pleinement,
De vous examiner géométriquement,
Et de vous définir sans plus longtemps remettre.
ARLEQUIN.
Apprenez qu'il faut me sentir,
Et qu'on ne peut me définir,
Monsieur le géomètre,

LE GÉOMÈTRE.

Souffrez du moins, de peur d'un quiproquo,
Souffrez que je vous décompose,
Ou je vous tiens pour un zéro.

ARLEQUIN.

Je vais te faire voir que je suis quelque chose,
Et te décomposer toi-même de façon
Que tu vas au plutôt changer d'opinion.

LE GÉOMÈTRE.

Arrêtez, point de violence.
Là, soit pour un moment j'admets votre existence;
Mais, pour mieux affermir mon esprit chancelant,
Avec ce demi-cercle [1], agréez seulement,
Que je mesure ici votre circonférence,
Et prenne exactement chaque dimension.

ARLEQUIN.

Mais il me prend, je pense,
Pour une contrescarpe, ou pour un bastion.

LE GÉOMÈTRE.

Ne remuez donc pas. Un peu de patience.

ARLEQUIN.

Renversons et brisons son instrument maudit.

LE GÉOMÈTRE.

Que faites-vous? quel aveugle dépit!

ARLEQUIN.

Vous êtes un faquin, dont l'audace sournoise
Et le doute insolent excitent mon courroux.
Je ne suis pas un dieu qu'on mesure à la toise,
Et je devrais ici vous donner mille coups.

LE GÉOMÈTRE.

Eh! par là qu'avanceriez-vous?

ARLEQUIN.

Je saurais te convaincre avec tes propres armes.
Mais, va, tu n'as point d'yeux pour connaître mes charmes.
Et toi-même tu perds tous les soins que tu prends.
Je suis un don de la nature,
Qu'on ne peut concevoir par l'art ni par le temps,
Et qu'on ne vit jamais briller dans la figure,
Ni dans le cabinet de messieurs les savants.

LE GÉOMÈTRE, *en s'en allant.*

Pour moi qui ne me rends qu'à la seule évidence,
J'en suis toujours pour ce que j'en ai dit;
Et dans cette occurrence,
Mes yeux sont convaincus, mais non pas mon esprit.

ARLEQUIN.

Si tu me comprenais, je perdrais mon crédit.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, LE PETIT-MAITRE.

LE PETIT-MAITRE.

Au dieu de l'agrément je fais la révérence,
En qualité d'ambassadeur.

ARLEQUIN.

Et quelle est la puissance,
Qui vers notre grandeur
A député votre excellence?

LE PETIT-MAITRE.

En me voyant, seigneur,
Vous devinez qui c'est, je pense.

ARLEQUIN.

Moi? point du tout.

LE PETIT-MAITRE.

C'est Vénus et l'amour,
Qui soupirent tous deux après votre retour,
Et qui m'ont aujourd'hui donné la préférence
Sur tant d'aimables gens
Qui font l'ornement de la France.
Dans cette occasion, je dois, sans perdre temps,
Vous marquer ma reconnaissance,
Et vous faire, seigneur, mille remerciements.

ARLEQUIN.

Eh! pourquoi, s'il vous plaît?

LE PETIT-MAITRE.

La demande m'étonne!
Pour avoir comblé ma personne
De tous vos dons les plus charmants.

[1] Il tire de sa poche un demi-cercle, et le braque sur une canne qu'il tient à la main, et qui sert d'appui.

ARLEQUIN, *à part.*

S'il n'était pas si fat, il serait fort aimable;
Mortifions un peu sa vanité.

LE PETIT-MAITRE.

Si je plais, c'est à vous que j'en suis redevable.

ARLEQUIN.

Vous vous moquez, en vérité,
Monsieur le petit-maître,
Je n'ai pas seulement l'honneur de vous connaître.

LE PETIT-MAITRE.

Trêve de modestie et de déguisement.
Tous ces bons airs qu'en moi l'on voit paraître,
Ce goût qui règne en mon ajustement,
Ce dehors, ces façons, ces riens inexprimables,
Qui rendent tous les cœurs épris,
Ces coups de tête inimitables,
Qui tâchent d'attraper tous nos jeunes marquis,
Quand on les voit, dans les coulisses,
Déployer leurs talents aux yeux des spectateurs,
Et jouant avec les actrices,
Chanter plus haut que les acteurs;

(Il chante.)

Ah! belle reine, est-il possible
Que vous soyez sensible
Pour un autre que moi?
Ah! belle reine, est-il possible
Que je ne sois pas votre roi?

(Il déclame.)

En un mot tous ces dons qui parent ma figure,
C'est de vous seul que je les tiens.

ARLEQUIN.

Il n'en est rien, je vous assure,
Car je ne reconnais pour miens
Que ceux qui sont marqués au coin de la nature;
Et jamais petit-maître...

LE PETIT-MAITRE.

Oh! je le suis en beau,
Et je le suis dès le berceau.

ARLEQUIN.

Apprenez mieux à vous connaître,
La nature jamais ne fit un petit-maître.
Le plus aimable est toujours apprêté,
Et c'est en le louant autant qu'il puisse l'être,
Le chef-d'œuvre de l'art et de la vanité;
Ainsi détrompez-vous.

LE PETIT-MAITRE.

Ce n'est qu'une défaite,
Vous ne pouvez en ce moment
Vous dispenser honnêtement
D'abandonner votre retraite
Pour me suivre à Paris, où chacun vous souhaite.

ARLEQUIN.

Vous comptez donc sur mon retour?

LE PETIT-MAITRE.

Oui vraiment; j'ai donné ma parole à l'Amour
De vous ramener dans ce jour.

ARLEQUIN.

Le compliment est assez drôle;
Il est bon, mon ami, de vous faire savoir
Qu'avec tous les appas que vous croyez avoir,
Vous risquez à l'amour de manquer de parole.
Mais quel est le fâcheux qui vient encor nous voir?

SCENE VI.

ARLEQUIN, LE PETIT-MAITRE, UN OFFICIER SUISSE.

LE SUISSE.

Li tieu qui préside à la tonne,
Monsir Pacchus, me preferir à tous,
Et faire choix de mon personne
Pour faire l'ambassade et la harangue à fous.

ARLEQUIN.

L'aimable ambassadeur! qu'il a de gentillesse!
Quand Bacchus a choisi
Un envoyé de cette espèce,
Assurément il était dans l'ivresse.

LE SUISSE, *à Arlequin.*

Moi, mon petit cadet, fous troufe fort choli;
Tout li corps di bifeurs qu'ici ché représente,
S'ennuyer peaucoup, Tieu merci,
Di foir fotre personne absente,
Nous être également sans li Che ni sais quoi,

Tout che ne sais comment et sans savre pourquoi.

LE PETIT-MAITRE, *à Arlequin.*

Des Suisses soupirer après votre présence !
Ce phénomène me surprend;
Je ne croyais pas seulement
Que le Je ne sais quoi fût de leur connaissance.

LE SUISSE.

Toi li parle très-mal quand toi li parle ainsi,
Et por tranche un discours qui m'échauffe mon pile,
Moi di Che ni sais quoi si fort être l'ami,
Que li mène soupir sti soir même à la file.

ARLEQUIN, *à part.*

Ce ne sera pas d'aujourd'hui.

LE PETIT MAITRE, *au Suisse.*

Vous pouvez vous passer de lui,
Et son secours vous est fort inutile ;
Vous n'avez pas, messieurs, le goût si difficile :
Pourvu qu'un cabaret, centre de vos plaisirs,
Vous offre une table garnie,
Il n'est plus rien qui manque à vos désirs.

LE SUISSE.

Fous ouplier le meillir, ché fous prie.

LE PETIT-MAITRE.

Quoi donc ?

LE SUISSE.

Un Fan chon bien cholie.
Puis dans li même temps li manque au tieu du fin,
Sti Ché ni sais quoi difin :
Qui touchours nous réfeille,
Et fous fait afalir de son liqueur fermeille,
Pendant trois chours entiers, li soir et li matin,
Sans être incommodé di tout le lendemain :
Oh ! sti Ché ni sais quoi n'afre pas sa pareille.
Puis manque à mon moustache encore un acrément,
Qui de monsir dépend ;
C'est que son petit main rempli de chentillesse,
Li tonne un tour patin, et sti ché ni sais qu'est-ce,
Qui me rente charmant
Aux yeux de mon maîtresse.

ARLEQUIN.

Le bel emploi pour moi !

LE PETIT-MAITRE.

Comment? monsieur, comment?
Toute votre personne a naturellement
Tant de grâces et tant de charmes,
Qu'elle n'a pas besoin d'aucun autre ornement;
Vos moustaches surtout frisent si joliment,
Que l'objet le plus fier doit leur rendre les armes.

LE SUISSE.

Monsir de France, ché t'entends;
Pour faire l'acréaple,
Toi fouloir rire à mes dépens.

LE PETIT-MAITRE.

Moi, rire à vos dépens, je n'en suis point capable ;
Et pour être raillé vous êtes trop aimable.

LE SUISSE.

Ne crois point patiner; mon foi,
Dans mon façon, moi l'être autant que toi ;
L'avre de mon pays li craces en partage.

LE PETIT-MAITRE.

Des grâces suisses ! oh ! je sens leur avantage.

LE SUISSE.

Par la tertombre, moi,
Moi parlir tout di pon, et fouloir fiste faire,
Monseignir li Ché ni sais quoi,
Chiche de sti petit affaire.

LE PETIT-MAITRE.

Vous êtes sûr d'avoir une victoire entière.

ARLEQUIN.

Le défi me paraît plaisant;
Je vais vous écouter fort attentivement.
Parlez. Sur pareille matière,
Je me crois juge compétent.

LE SUISSE.

Eh pien ! monsir, sans tardir dafantache,
Por faire la comparaison,
Ricarte son personne, obserfe sti mignon :
Li plutôt afre l'air, le foix et la fissage
D'une fille que d'un garçon.
Puis toi pressentement, toi contemple mon mine ;
Admire cette coffre et mon larche poitrine ;
Foi sti maintien guerrier, sti front machestueux ;
Foilà, foilà ce que ché nomme
Le témoignache afantacheux,
Et tout li frai pauté d'in homme :
Et foilà ce qui plait surtout,
A tous les tames di pon coût;
Et dans leur petit cœur fait fenir le tendresse,
Beaucoup mieux que sti drole afec son gentillesse.

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah, je ris de bon cœur.

LE PETIT-MAITRE, *bas à Arlequin.*

Un tel original vous réjouit, seigneur?

ARLEQUIN.

Rien n'est plus véritable.
Ce Suisse qui se croit aimable,
Et qui vient avec vous faire assaut d'agrément,
Me divertit infiniment.
Mais vous qui vous moquez d'un pareil personnage,
Vous me divertissez encore davantage.

LE PETIT-MAITRE.

Qui, moi, seigneur, je vous divertis?

ARLEQUIN.

Oui.
Vous le plaisantez aujourd'hui,
Et vous trouvez ses façons singulières,
Lorsque dans vos manières,
Vous êtes ridicule autant et plus que lui.

LE SUISSE.

Oh ! l'estre fort pien dit, cela, tiaple m'emporte,
Et montre à respectir un homme de mon sorte.

LE PETIT-MAITRE.

La chose me surprend. Vous trouvez mes façons
Plus choquantes que celles
D'un homme des treize cantons :
Dites-moi pour les trouver telles,
Dites-moi du moins vos raisons?

ARLEQUIN.

Oh ! pour trancher en deux mots la dispute,
Vous avez pris de mauvaises leçons,
Et je fais plus de cas de la nature brute,
Telle qu'en un Suisse sans fard
On peut la voir paraître,
Que des faux agréments de l'art,
Qui brillent dans un petit-maître.

LE SUISSE.

Mon peauté sur le tien l'avre enfin emporté.

LE PETIT-MAITRE, *à Arlequin.*

Jusqu'ici, d'être aimable, on m'a pourtant flatté.

ARLEQUIN.

Vous étiez né pour l'être,
Mais l'affectation chez vous a tout gâté.

LE PETIT-MAITRE.

Vous m'accusez d'être affecté !
Vous êtes le premier. Tout autant que personne
Je crois avoir, sans vanité,
Ces grâces, cette aisance et cette liberté
Que le grand monde donne :
J'abhorre surtout l'air que vous me reprochez.

ARLEQUIN.

Il y paraît à vos manières.
Vous caressez ainsi vos lèvres minaudières,
Et voici comme vous marchez.

(Il se promène, et contrefait le petit-maître.)

LE SUISSE.

Li marchir en catence,
Comme faire un maître à tanser.

LE PETIT-MAITRE, *à Arlequin.*

Eh ! comment donc marcher? montrez-m'en la science.

ARLEQUIN.

Tout naturellement, sans paraître y penser.

LE SUISSE.

Comme li marche, moi. La façon la plus ronde
Estre la meillire façon.
Ricarte sti pon air, profite du leçon,
Et par là plaire à tout li monde.

LE PETIT-MAITRE, *d'un air ironique.*

Cette démarche est noble, et vous avez raison.

(A Arlequin.)

Ah ! c'est trop m'éprouver, seigneur, je vous supplie
De vous déterminer à partir avec moi,
Et de quitter la raillerie.

LE SUISSE.

Lui montir dans mon chaise, et ne point suifre toi.

ARLEQUIN.

Je voudrais à tous deux vous être favorable,
Mais je ne puis me rendre à vos soins empressés.

LE PETIT-MAITRE.

D'où vient?

LE SUISSE.

Pourquoi?

ARLEQUIN, *montrant le petit maître.*

Monsieur veut faire trop l'aimable;
Et vous ne l'êtes pas assez.

LE SUISSE.

L'estre plus qu'il ne faut, et de ton compagnie
Moi me passir fort pien, monsir Che ne sais quoi,
Pendant trente-cinq ans, moi l'afre pu sans toi,
Et li poire encore pien li reste de mon fie.

(Il s'en va en pestant.)

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, LE PETIT-MAITRE.

LE PETIT-MAITRE.

Adieu, seigneur, votre esprit s'est gâté;
Vous avez même contracté
Une humeur brusque, un air sombre et sauvage.
A Paris, aujourd'hui, vous seriez peu goûté;
Vous faites sagement de rester au village.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, LE PUBLIC FÉMININ.

LE PUBLIC.

Ah! vous voilà, seigneur; je vous trouve à la fin;
Mais ce n'est pas sans une peine extrême:
Je n'en puis plus. Il faut bien qu'on vous aime,
Pour avoir fait tant de chemin,
Et pour vous visiter jusque dans ces retraites.

ARLEQUIN.

Madame, apprenez-moi, s'il vous plaît, qui vous êtes?

LE PUBLIC.

Quoi! se peut-il en ce moment,
Que le père de l'agrément
Et de la gentillesse,
Me demande mon nom, et qu'il me méconnaisse?
Moi, l'objet autrefois de son empressement,
Et de sa plus vive tendresse:
Moi, qui décide seule et souverainement,
Des affaires qui sont de son département;
Moi, dont le tribunal est tout puissant en France;
Dont le goût naturel surpasse la science
Du peuple auteur qu'il éclaire souvent;
Qui, l'éventail en main, juge aussi sûrement
De la bonté des pièces de théâtre,
Que de l'air, des habits et de l'ajustement,
Dont je suis idolâtre.
Ma règle sûre est le pur sentiment.
Mon cœur, tendre et sensible,
Dicte lui seul tous mes arrêts;
Et cet oracle infaillible
Est l'arbitre sûr des succès.
Ce n'est qu'à ce qui porte un caractère aimable,
Que mon encens est départi;
On ne l'obtient jamais, si l'on n'est agréable.
Connaissez à ce trait votre meilleur ami,
Le public, qui toujours vous a le plus chéri.

ARLEQUIN.

Vous êtes le public? vous!

LE PUBLIC.

Oui.

ARLEQUIN.

Le véritable?

LE PUBLIC.

Oui, je suis ce public délicat et choisi,
Qui détermine l'autre, et qui s'en voit suivi.

ARLEQUIN.

Le public en cornette! il est méconnaissable.
Mais pourquoi donc? à quel dessein
Vous travestir de la sorte?

LE PUBLIC.

C'est l'habit qu'en tout temps je porte,
Puisque je suis le public féminin;
Cette aimable moitié du plus grand monde enfin,
Dont je fais l'ornement et l'âme.

ARLEQUIN.

Ah! monseigneur, ou bien madame;
Car je ne sais comment il faut vous appeler;
Pardonnez à l'erreur qui m'avait su troubler.
Je révère le public femme;
D'être chéri de lui je me sens trop flatté;
Et cette double qualité
Me fait sentir le prix d'une amitié si chère,
Et craindre en même temps les traits de son courroux.
Malheur à qui se voit haï de vous;
Et trop heureux qui sait vous plaire.
Oui, de tous les encens le vôtre est le plus doux,
Et vous donnez le ton au public votre frère.
Mais, dans ce séjour écarté,
Madame, qui vous a conduite?

LE PUBLIC.

Les Grâces et la volupté,
Qui depuis votre fuite,
Ont perdu leurs attraits et leur vivacité.
Vous savez qu'elles sont le partage ordinaire
De notre sexe né pour plaire,
Formé pour les amours, porté vers le plaisir,
Et qui fait son unique affaire
De l'inspirer et de le ressentir:
Mais chaque jour notre adresse impuissante
A beau le varier et beau le travestir
Sous une forme différente,
Il lui manque sans vous cette pointe charmante,
Et ce je ne sais quoi qui pique le désir.
Sa douceur n'est plus apparente;
Ou plutôt avec vous le plaisir s'est enfui:
Sans pouvoir le saisir, je le cherche sans cesse:
Je crois souvent dans mon ivresse,
Que je le tiens et vais jouir de lui;
Mais je ne trouve que l'ennui
Sous le masque de l'allégresse.

ARLEQUIN.

Le plaisir me ressemble, il est un peu malin;
Lorsqu'on croit le tenir, il échappe soudain.

LE PUBLIC.

Que dis-je, pour chasser la tristesse cruelle,
Un monstre encor plus affreux qu'elle,
Qu'ont mis au jour le désir effréné,
Et la coquetterie,
A fait sentir partout son souffle empoisonné.
On l'appelle galanterie.
Il a, sous ce beau nom séduit tous les esprits,
Et trouvé le secret de régner dans Paris.
Il se dit des plaisirs le père véritable,
Et n'est que la source effroyable
Du repentir et du dégoût.
En rendant tout facile, il a renversé tout.
Cet ennemi fatal de la délicatesse.
Par son affreux système a détruit la tendresse;
Il a fait de l'amour un commerce honteux,
Formé sans sentimenst, et lié sans estime,
Où l'on jouit sans être heureux;
Un trafic passager, que l'intérêt anime,
Que produit l'inconstance, et qu'ils rompent tous deux;
Des règles de la bienséance,
Notre cœur osant s'affranchir,
S'écarte du chemin en croyant l'accourcir;
Et nous avons beaucoup perdu de l'innocence,
Sans rien gagner du côté du plaisir.

ARLEQUIN.

Par la seule innocence on y peut parvenir;
Le plaisir est trop pur pour subsister sans elle;
On ne saurait briser leur chaîne mutuelle,
Sans le détruire ou l'affaiblir.

LE PUBLIC.

Ce qui me désespère,
Comme lui l'agrément affecte de me fuir.
A combler ma misère,
Seigneur, tout semble concourir.
J'ai de la peine à plaire,
Et je ne puis me divertir.
Je commence le jour par me mettre en colère;
On m'éveille mal à propos,

Dans l'instant que je goûte un tranquille repos.
Je m'arrache à regret des bras de la mollesse:
Je crois que du sommeil la force enchanteresse
Aura du moins reposé mes attraits,
Que je vais me lever plus belle que jamais.
Je cours me regarder; mais j'en suis bien punie;
Je vois les mêmes traits,
Mais je ne trouve plus ma physionomie,
Ni cet air animé qui leur donne la vie.
A mon secours j'appelle l'art flatteur:
Pour ramener cet éclat séducteur,
Plus d'une habile main s'applique et s'étudie.
De m'avoir rendu ma beauté
On s'applaudit déjà, mon cœur en est flatté,
Quand par une boucle indocile
Tout l'ouvrage est gâté:
On fait pour la réduire un effort inutile,
J'y mets la main moi-même, et n'y puis réussir.
L'art me rend ridicule, au lieu de m'embellir,
Et par malheur la chose est sans remède.
Le chagrin que j'en ai me rend encore plus laide.

ARLEQUIN.

Vous méritez votre laideur,
Et c'est pour vous apprendre
A vouloir employer l'artifice trompeur.

LE PUBLIC.

Pour mettre enfin le comble à ma mauvaise humeur,
Un abbé doucereux, à force d'être tendre,
Précédé d'un robin, et suivi d'un auteur,
A ma toilette vient se rendre.

ARLEQUIN.

Quel amusant trio de toutes les façons!

LE PUBLIC.

L'abbé m'endort en me prêchant fleurette,
Et l'avocat m'assomme en plaidant ses raisons;
L'auteur un peu moins sot, sans en être plus sage,
Se tait en m'offrant un ouvrage
Qu'il s'empresse de publier.
Je le lis; mais je sens, dès la première page,
Quoiqu'on m'ait fait l'honneur de me le dédier,
Et que de mon mérite il fasse l'étalage,
Je sens qu'il n'a pas moins le don de m'ennuyer.
Mon visage en fait la critique.
Je bâille, en attendant l'heure de l'Opéra,
Qui me délivre enfin de ces trois messieurs-là.
Je m'y rends pour entendre une chanteuse unique,
Qui porte jusqu'aux cieux sa voix sans la forcer,
Qui ne connaît d'autre art que l'art de prononcer,
Et n'a que le cœur seul pour maître de musique.

ARLEQUIN.

Si j'étais à Paris, elle aurait ma pratique.

LE PUBLIC.

Mais de plus d'un acteur que je ne puis souffrir,
Le chant désagréable et la mauvaise grâce,
En troublant ses accords, trouble tout mon plaisir,
Et dans mon cœur portant la glace,
Y fait rentrer l'ennui qui venait d'en sortir.
Ce poison est mêlé d'un transport de colère,
Et je ne puis alors m'empêcher d'envier
L'heureuse liberté dont jouit le parterre,
Et l'avantage qu'a mon frère.
De siffler quand il veut pour se désennuyer.

ARLEQUIN.

Si les dames sifflaient en pleine comédie,
J'irais exprès pour voir cela:
Elles feraient, je crois, une mine jolie.

LE PUBLIC.

Ce n'est pas tout, je sors de là,
Et je me rends aux Tuileries,
Espérant dissiper un mal de tête affreux;
Mais malgré leur éclat qui vient frapper mes yeux,
Je sens que par l'art seul elles sont embellies,
Et je désire à ces beaux lieux
L'air simple et naturel qu'on voit dans ces prairies.
J'ai beau les parcourir avec empressement,
Pour divertir l'ennui dont je suis possédée,
Et jouir de l'amusement
De regarder et d'être regardée,
Je n'aperçois, à chaque instant,
Qu'ajustements sans goût, et que modes choquantes;
Qu'airs empruntés, mines impertinentes:
A force d'être trop parés,
J'y vois des hommes ridicules,
Imitant nos paniers outrés,
Maronnés comme nous, et beaucoup plus poudrés;
Il ne leur manque que des mules.

ARLEQUIN.

Que j'ai bien fait de les quitter!

LE PUBLIC.

Lasse de prendre l'air, bien moins que la poussière,
Et sentant que mon mal ne fait que s'augmenter
Par tant d'objets qui n'ont que l'art de me déplaire,
Et contre qui je me sens irriter,
Même à l'instant qu'ils me font rire,
Je quitte ces jardins sans avoir pû goûter
D'autre contentement que celui de médire.

ARLEQUIN.

Vous ne pouvez pas mieux faire votre satire.

LE PUBLIC.

Je compte que la nuit va me dédommager
D'avoir passé tristement la journée;
Et par la volupté je me vois amenée
Dans un hôtel riant tout fait pour la loger.
D'abord la gaieté se déploie
Sur le front animé du maître du logis,
Et de là se répand parmi tous les esprits.
D'un repas enchanteur tout annonce la joie:
Petits plats délicats, et convives choisis:
Le goût préside à tout; les grâces et les ris
Avec nous sont assis à table.
On sent bientôt régner ce concert délectable,
Qui naît des cœurs bien assortis,
Et forme l'enjouement, sans qui les mets exquis
N'ont qu'un goût effroyable.
On se livre aux accès d'une folie aimable;
Le plaisir désiré vient insensiblement.
Dans le vif transport qui m'enflamme,
Avec un vin de Grave aussi frais que brillant,
Je le sens, ce plaisir, qui coule dans mon âme.
Dans le moment fatal qu'un homme affreux, pesant,
Qu'on n'attend point, forçant la porte,
Vient présenter son visage assommant,
Et glacer tous les cœurs par l'ennui qu'il apporte.
Nous prenons tous la fuite, et notre joie est morte.
Pour surcroît d'agrément,
Je rencontre chez moi mon mari qui m'attend;
Et veut m'entretenir quand je suis arrivée;
Mais je le quitte brusquement,
Et vais me coucher en grondant,
Ainsi que je me suis levée.

ARLEQUIN.

Votre récit est fort touchant.

LE PUBLIC.

Par le détail exact de l'ennuyeuse vie
Que je mène depuis que vous êtes absent,
Jugez, seigneur, de ma peine infinie;
C'est de votre retour que mon bonheur dépend.

ARLEQUIN.

Je puis vous donner maintenant,
Madame, sans quitter cette plaine fleurie,
Le moyen de goûter plus de contentement,
Et de vous rendre plus jolie.

LE PUBLIC.

Et comment donc?

ARLEQUIN.

Premièrement,
Fuyez l'art imposteur dont vous êtes esclave;
Couchez-vous de bonne heure, et levez-vous matin;
N'usez plus tant de vin de Grave,
Et vous aurez le teint plus frais le lendemain.

LE PUBLIC.

Vous voulez qu'avec l'art je me brouille aujourd'hui,
Quand son secours m'est favorable.

ARLEQUIN.

Vous êtes née assez aimable
Pour vous passer de lui:
Rapprochez-vous du naturel, madame,
Qui peut lui seul vous embellir;
A cet instinct si sûr laissez aller votre âme,
Il la saura mener droit au plaisir,
Et vous m'obligerez par là de revenir.

LE PUBLIC.

Venez plutôt, venez vous-même nous conduire
Dans le chemin qu'il faut que nous tenions.

ARLEQUIN.

Je mettrais mon retour à des conditions...

LE PUBLIC.

Je m'y soumets, vous n'avez qu'à les dire.

ARLEQUIN.

Madame, accordez-moi deux jours pour les écrire.

LE PUBLIC.

Soit : mais vous me tiendrez parole, s'il vous plaît;
Car je n'écoute point d'excuse.
Je suis peuple, seigneur, et femme, qui plus est;
Impunément jamais on ne m'abuse;
Après-demain tenez-vous prêt,
Je viendrai vous tirer de ce séjour champêtre.
A votre aspect l'ennui va disparaître,
Les grâces vont se rétablir,
Et tous les plaisirs vont renaître.
Quel favorable changement!
L'abbé va devenir piquant,
Le financier léger, aimable;
Le robin amusant et railleur agréable;
L'acteur plein d'agrément;
Et jusqu'à mon mari, tout va m'être charmant.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, UN ACTEUR FRANÇAIS.

L'ACTEUR.

Dans l'état déplorable où nous sommes réduits,
Je ne sais où je vais, je ne sais où je suis!
Ah! seigneur, pardonnez à mon désordre extrême.

ARLEQUIN.

Que cherchez-vous ici?

L'ACTEUR.

Je vous cherche vous-même.

ARLEQUIN.

Mais, quel homme êtes-vous?

L'ACTEUR.

Je suis Héraclius,
Mithridate, César, Pompée et Régulus;
Pour tout dire en un mot, je règne sur la scène,
Et je suis envoyé vers vous par Melpomène.
C'en est fait, nous touchons à notre dernier jour;
Son empire est détruit sans votre prompt retour.
Privé de vos attraits et de votre présence,
Sur les cœurs révoltés je n'ai plus de puissance.
Je suis en vain paré du grand titre de roi,
Quand le peuple est mon maître et m'impose la loi :
Sitôt que je n'ai point le bonheur de lui plaire,
Sa redoutable voix me contraint de me taire,
Il ne pardonne rien à qui l'ose ennuyer.
Quand je songe aux affronts qu'il me faut essuyer,
Une juste fureur de mon âme s'empare :
Je jette mon chapeau, je descends au Tartare;
Je marche à la lueur du flambeau d'Alecton,
J'embrasse Proserpine en dépit de Pluton :
Dieux! il veut me frapper de son sceptre effroyable!

ARLEQUIN.

Cet homme-là, je crois, est possédé du diable.

L'ACTEUR.

Arrête! Dieu cruel..., pour éviter ses coups,
Fuyons... J'entends Cerbère aboyer après nous...
Il se lance sur moi dans sa cruelle rage!

ARLEQUIN.

Dites-moi, roi des fous, pourquoi tout ce tapage?
Pourquoi vous tourmenter avec tant de fureur?

L'ACTEUR.

Pour exciter en vous une noble terreur.

ARLEQUIN.

Que la peste t'étouffe! avec ce bruit terrible,
Tu n'excites en moi qu'un mal de tête horrible.

L'ACTEUR.

Applaudissez du moins à mes gestes choisis,
Et de mon jeu muet sentez bien tout le prix;
Au mérite, au talent, rendez enfin justice;
Et du chapeau surtout admirez l'exercice.
En trois temps je le mets et l'ôte fièrement;
Puis ma main avec grâce en décore mon flanc.
Vous vous armez en vain d'un front sauvage et rude,
Vous ne sauriez tenir contre cette attitude.

ARLEQUIN.

Campé de la manière, ô prince sans égal!
Il ne vous manque plus, vraiment, qu'un piédestal,
Et vous orneriez bien une place publique :
Mais vous m'ennuyez fort dans ce séjour rustique.

L'ACTEUR.

Ah! pour vous ramener au sein de nos Etats,
Il faut, je le vois bien, que je marche à grands pas,
Et qu'épuisant mon art...; mais inutile gêne!
A me battre les flancs je perds toute ma peine.
J'ai beau rouler mes yeux; j'ai beau lancer ce bras,
Et forcer mon gosier, vous n'applaudissez pas!
Aux efforts que je fais vous êtes insensible,
Et montrez la rigueur d'un parterre inflexible.
Puisque vous n'êtes point frappé par la terreur,
Voyons si la pitié touchera votre cœur.
J'embrasse vos genoux, et j'implore vos charmes;
Laissez-vous, Dieu puissant, attendrir par mes larmes;
Soyez touché du sort d'un prince malheureux,
Qui n'est plus respecté sous ses habits pompeux.
Je vois à chaque instant ma grandeur méprisée :
Mes vœux infortunés excitent la risée.
Venez rendre à mon rang sa première splendeur,
Et répandre sur nous ce charme séducteur,
Qui sait nous attirer une indulgence extrême,
Et qui fait applaudir jusqu'à nos défauts mêmes.
Ne laissez point tomber un théâtre fameux,
Dont vos faveurs jadis ont fait fleurir les jeux.
Au nom d'Agamemnon, au nom de nos princesses,
Venez du peuple enfin nous rendre les tendresses.

ARLEQUIN.

Prince, n'avez-vous rien à me dire de plus?

L'ACTEUR, *se levant.*

Non, d'en avoir tant dit je suis même confus;
Vos mépris redoublés lassent ma patience,
Et tout m'insulte en vous, jusqu'à votre silence.
Je suis entré, seigneur, éperdu dans ces lieux,
Et vous me contraignez d'en sortir furieux.
Adieu, je vais, je cours, guidé par la colère,
Des princes tels que moi la ressource ordinaire,
Remplir tous nos Etats de l'horreur que je sens,
Pour première victime immoler le bon sens;
Et signalant mes coups par des débris illustres,
Poignarder le souffleur et briser tous nos lustres.

SCÈNE X.

LE MUSICIEN, LA DANSEUSE, ARLEQUIN.

LE MUSICIEN, *à la danseuse.*

De nos communs efforts nous devons tout attendre.
Vos pas brillants...

LA DANSEUSE.

Votre voix tendre...

LE MUSICIEN.

Ah! c'est vous,

LA DANSEUSE.

Ah! c'est vous,

LE MUSICIEN.

Qui charmerez ce dieu.

LA DANSEUSE *déclame.*

Mais le voilà qui paraît dans ce lieu.

LE MUSICIEN *chante.*

Vous voyez un des favoris
Du dieu de l'harmonie.

LA DANSEUSE.

De Terpsichore, moi, je suis
Une élève chérie.

(Elle déclame.)

Vers vous, seigneur, par ces divinités,
L'un et l'autre aujourd'hui nous sommes députés.

LE MUSICIEN.

Sans vous, malgré mon art, nos concerts assoupissent.

LA DANSEUSE.

Et sans vous nos fêtes languissent,
Malgré tout mon talent.

ARLEQUIN.

Madame excelle donc au grand art de la danse,
Et monsieur prime dans le chant?

LE MUSICIEN *chante.*

Du public enchanté j'ai mérité l'estime;

Je réunis les goûts divers.
Je suis tantôt badin, je suis tantôt sublime,
Je fais l'honneur de nos concerts;
Ma canne seule les anime,
Et fait sentir l'esprit qui règne dans nos airs.

LA DANSEUSE.

Je suis le phénix de la danse;
Je fais l'étonnement des yeux;
Et comme un aigle qui s'élance,
Je m'élève jusques aux cieux.

LE MUSICIEN.

Grâce à mon art divin, j'affronte le tonnerre,
Je maîtrise et parcours les éléments divers;
Soutenu par mes sons, je vole dans les airs,
Je règne sur la terre,
Et je nage au milieu des mers.

LA DANSEUSE.

D'un zéphir mutin,
Folâtre et badin,
Par un effort nouveau
Je suis le tableau;
Et mon pied léger
Vole et trace dans l'air,
Par son rapide cours,
Cent lacs d'amour.
La jeunesse,
La vieillesse,
Admirent mes entrechats;
La justesse,
La vitesse
Qu'on voit dans mes pas,
Ne se conçoit pas.

LE MUSICIEN.

Mon talent le plus grand et le plus admirable,
Est celui d'inspirer un sommeil favorable.
Mes sons endorment noblement,
Et je fais bâiller décemment.
Si je peins un buveur renversé sous la table,
Vous l'entendez distinctement
Qui ronfle musicalement.

LA DANSEUSE.

Mes bras expriment la mollesse,
Reposant sur un lit de fleurs;
Et mes yeux peignent l'ivresse
Où plongent de tendres ardeurs.

LE MUSICIEN.

Je célèbre l'amour, je chante son empire
Sur tout ce qui respire.
A l'oreille je peins les charmes du printemps,
Et le souffle léger du zéphir qui soupire.
J'imite par mes sons tous les chants différents
Des oiseaux amoureux qui plaignent leur martyre:
On croit ouïr parfaitement.
Un serin qui ramage, un pigeon qui roucoule,
Et qui gémit de son tourment;
Le jet d'eau qui s'élance audacieusement,
La cascade qui tombe, roule,
Et qui de là s'écoule
Dans le lit d'un fleuve charmant.

LA DANSEUSE.

Mes pas, qui coulent doucement,
D'abord imitent l'onde pure;
Puis, précipitant leur mesure,
Partent vite comme un torrent.

LE MUSICIEN.

Au goût français j'allie
Le goût brillant de l'Italie;
Je fais dans mes airs nouveaux,
Badiner (3 *fois.*) les jeunes fleurettes.
Je fais, dans mes chansonnettes,
Sautiller (3 *fois.*) les petits moineaux;
Et par mes tendres musettes,
Frétiller (3 *fois.*) les habitants des eaux.

LA DANSEUSE.

Mes yeux naïfs et mes airs innocents,
D'une Agnès aux regards tracent le caractère;
D'une coquette qui veut plaire,
Je peins les gestes agaçants,
Par ma danse vive et légère.
Faut-il d'une jalouse exprimer la colère?
D'un pas impétueux
Je vole après mon infidèle,
Pour le surprendre avec sa belle,
Et pour les étrangler tous deux.

ARLEQUIN.

Arrêtez; il suffit. Avec toute la France,
Madame j'applaudis, j'admire votre danse;
Rien n'est plus surprenant, plus fort, ni plus hardi.

LA DANSEUSE.

Ah! vous me suivrez donc, la chose étant ainsi?

ARLEQUIN.

Vous m'en dispenserez, madame.

LA DANSEUSE.

Eh! qu'ai-je en moi qui rebute votre âme?

ARLEQUIN.

Un défaut qui ferait un défaut accompli.

LA DANSEUSE.

Quel défaut?

ARLEQUIN, *faisant la capriole.*

Vous sautez trop bien pour une femme.

LA DANSEUSE.

AIR.

Que vous jugez mal
Un saut.
Mon cher petit bonhomme,
Que vous jugez mal
Mon petit animal:
Peut-on trouver un défaut
A fille qui fait un saut,
Deux sauts, etc.

(Elle s'en va.)

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, LE MUSICIEN.

LE MUSICIEN.

Et moi?

ARLEQUIN.

Par l'action, par la délicatesse,
Par l'esprit et la gentillesse,
Vous l'emportez sur tous les Amphions,
Et votre jeu supplée au défaut de vos sons;
De tout faire sentir vous avez la science,
Et rendez finement un personnage outré;
Mais, pour attirer ma présence,
Vous êtes, bel Orphée, un peu trop maniéré.

LE MUSICIEN.

Adieu; je vous croyais le goût plus épuré;
Sachez, qu'and il s'agit de musique et de danse,
Que l'art toujours doit être préféré.

(Il chante en s'en allant.)

Un pigeon qui roucoule.

ARLEQUIN, *le contrefait et répète.*

Un pigeon qui roucoule.

SCÈNE XII.

ARLEQUIN SILVIA.

ARLEQUIN.

Ah! le joli tendron qu'ici je vois paraître!

(A Silvia.)

Belle, qui vous envoie en ce séjour champêtre?

SILVIA.

C'est Momus, dont je suis la loi,
Et de la part de cet aimable maître,
J'y cherche le Je ne sais quoi.

ARLEQUIN.

Vous le voyez en ma personne.

SILVIA.

En ce cas, de sa part recevez ce brevet.

ARLEQUIN.

C'est bien de l'honneur qu'il me fait.

SILVIA.

Vous méritez, seigneur, ce qu'il vous donne.

ARLEQUIN, *lit en ânonnant.*

Le dieu porte... le dieu porte...

SILVIA.

Ah! pour un dieu, comme vous ânonnez!
Je vais lire pour vous; donnez, seigneur.

ARLEQUIN.

Tenez.

SILVIA, *lit.*

Le dieu porte-marotte,
Au dieu Je ne sais quoi, citoyen des forêts,
Salut, folie et paix.
Notre corps admirant sa conduite falotte,
D'avoir quitté Paris, le plus beau des séjours,
Pour s'enterrer dans une grotte,
Et de fuir les mortels pour vivre avec les ours,
Lui décerne à voix haute
Tous les honneurs de la calotte.
Nous remettons nous-mêmes dans sa main
Le sceptre calotin.
Enjoint à lui par la Folie
De l'accepter malgré sa modestie,
Et quitter son désert, notre brevet reçu,
Sous peine, s'il résiste à cet ordre absolu,
De perdre la parole
Et cet air ingénu;
Qui du public le rend l'idole;
D'être pesant et malotru,
Même en faisant la capriole,
Et de devenir aujourd'hui
Le fléau de la joie et le dieu de l'ennui.
Fait je ne sais quel jour, à je ne sais quelle heure,
Dans je ne sais quelle demeure,
Par un auteur du régiment,
Appelé je ne sais comment.

ARLEQUIN.

C'est bien joli!

SILVIA.

La pièce a donc votre suffrage?

ARLEQUIN.

Je parle du lecteur, et non pas de l'ouvrage.
Votre bouche rend flatteurs
Les traits piquants de la satire,
Et je les préfère aux douceurs
Que les autres peuvent me dire.

SILVIA.

Ah! vous me dites-là vous-même des fadeurs;
Je vous dirai pour moi, qu'aucun égard n'arrête,
Qu'il n'est qu'un mot qui serve en cette occasion.
Suis-je de votre goût ou non?
Répondez net et vite, je vous prie.

ARLEQUIN.

Moi, je vous trouve fort jolie.

SILVIA.

Il faut me le prouver non par un compliment,
Mais par un prompt effet, quittant cette demeure,
Et me suivant en France tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Tout à l'heure? le cas est-il donc si pressant?

SILVIA.

Oui, point de retardement.
Décidez-vous, seigneur; au bas de la requête
Mettez *bon* ou *néant*.

ARLEQUIN.

Cet air mutin suffit pour faire ma conquête,
Et vous avez un minois si fripon,
Qu'en dépit qu'on en ait, il faut bien dire, *bon*.

SILVIA.

Donnez-moi donc la main sans autre répartie,
Et venez avec moi vous rendre au régiment.
Mon cœur avec le vôtre a de la sympathie,
Et nous nous convenons tous deux parfaitement.
Vous êtes fait pour la folie,
Et moi pour l'agrément.
Venez, volez, partons incessamment.

ARLEQUIN.

Taupe; j'irai partout en votre compagnie;
Et l'on nous verra vous et moi
Ce soir même à la comédie.
A tous les cœurs je donnerai la loi;
On vous applaudira sans cesse.
Moi je serai Je ne sais quoi,
Et vous serez Je ne sais qu'est-ce.

(Il part avec Silvia.)

SCÈNE XIII.

MOMUS, *seul.*

Pour le coup, je triomphe, et le voilà parti;
Ma sujette l'emmène, et me comble de gloire:
Sur tous les autres dieux j'emporte la victoire:
Au gré de mes désirs l'ouvrage a réussi.
Je cours vite à Paris accompagner l'entrée
Du dieu de l'agrément;
Je veux qu'elle soit célébrée
Par tout mon régiment:
Par mon ordre, déjà, la fête est préparée.

SCÈNE XIV.

Le théâtre change et représente une salle ornée de tout ce qui peut caractériser la Folie et l'agrément réunis ensemble.

(On mène en triomphe Arlequin avec Silvia.)

UN CALOTIN *chante.*

Que le tambour, que la trompette,
Que le tambour, que la trompette,
Célèbrent de Momus le triomphe éclatant;
Que le tambour, etc.
Que la flûte, que la musette,
Annoncent le retour du dieu de l'agrément;
Il vient régner dans notre régiment:
Que la etc.

MOMUS, *présentant le dieu de l'agrément.*

Grands officiers de la calotte,
Devant ce dieu fléchissez les genoux;
Armez sa main de la marotte.
Qu'il règne ici, Momus n'en sera point jaloux.

(Ici tous les officiers de la calotte vont rendre hommage à Arlequin, et lui présenter la marotte qu'il reçoit comiquement en faisant plusieurs lazzis.)

UN CALOTIN.

Calotins ennuyeux, calotins sans mérite,
Fuyez vite; on vous casse tous,
On vous casse tous.
De notre régiment on ne veut que l'élite:
Accourez seuls, aimables fous,
Accourez, accourez seuls, aimables fous,
Accourez, accourez seuls, aimables fous.

(On danse.)

UN CALOTIN.

Le partage du régiment
Est la saine philosophie.
L'esprit de l'aimable folie,
Qui règne dans ce corps brillant,
N'est que la raison travestie,
Sous les habits de l'enjouement,
Et la morale embellie,
Par le secours de l'agrément.
Le partage, etc.

VAUDEVILLE.

A l'univers rendons justice,
De quelque façon qu'on agisse,
Même en dépit qu'il en ait.
On est digne du brevet.
Que la marotte
Passe soudain
De main en main;
Que la calotte
Couvre la tête falotte
Du genre humain.
Que, etc.

Un noble mange, pour paraître,
Principal et revenus.
Un riche heureux, s'il voulait l'être,
Meurt de faim sur ses écus.
Que la marotte, etc.

Un pédant, né désagréable,
Prétend faire le galant.
Un marquis, ignorant aimable,
Veut se donner pour savant.
Que la marotte, etc.

Aujourd'hui l'Opéra nous frappe;
Demain les Comédiens.
Après demain, on nous attrape,
Par les moindres petits riens.
Que la marotte, etc.

ARLEQUIN, *au parterre.*
Heureux! si le parterre affable
Goûtait ce jeu calotin,
Et que d'une voix favorable
Il chantât notre refrain :
Que la Marotte
Passe soudain
De main en main :
Que la calotte
Couvre la tête falotte
Du genre humain.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES COMÉDIENS FRANÇAIS,

DEPUIS MOLIÈRE JUSQU'A NOS JOURS.

ORDONNANCE.

« Sa Majesté ayant estimé à propos de réunir les deux troupes de comédiens établis à l'hôtel de Bourgogne et dans la rue Guénégaud à Paris, pour n'en faire à l'avenir qu'une seule, afin de rendre les représentations des comédies plus parfaites par le moyen des acteurs et actrices, auxquels elle a donné place dans sa dite troupe, Sa Majesté ordonne qu'à l'avenir lesdites deux troupes de comédiens français seront réunies pour n'en faire qu'une seule et même troupe, et sera composée des acteurs et actrices dont la liste sera arrêtée par sadite Majesté. Pour leur donner moyen de se perfectionner de plus en plus, sadite Majesté veut que sadite troupe puisse représenter les comédies dans Paris, faisant défense à tous autres comédiens français de s'établir dans la ville et faubourgs de Paris sans ordre exprès de Sa Majesté. Enjoint Sa Majesté au sieur de La Reynie, lieutenant-général de police, de tenir la main à l'exécution de la présente ordonnance. Fait à Versailles, le 22 octobre 1680. Signé Louis, et plus bas Colbert. »

Quoique datée du 22 octobre, cette lettre de cachet eut force de loi dès le 25 août, le roi était alors à l'armée, en Flandre; et ce fut là qu'il confia au duc de Créquy la mission de réunir les deux troupes, qu'il en signa l'ordre, et qu'il arrêta les règlements intérieurs de la future Comédie Française.

Jonction des troupes de l'hôtel de Bourgogne et de l'hôtel Guénégaud.

(1680 à 1793.)

Poisson, entré en 1680, retraité en avril 1685, mort le 9 mars 1690.
La Thuillerie, ent. en 1608, mort au théâtre, le 13 février 1680.
Hauteroche, ent. en 1680, ret. en mars 1684, m. le 14 juillet 1707.
Raisin, ent. en 1680, m. au théâtre, le 5 septembre 1693.
Villiers, ent. en 1680, m. au théâtre, le 5 juin 1701.
Mme Lecomte, ent. en 1680, ret. en 1680, m. le 3 août 1716.
Mme Dennebaut, ent. en 1680, ret. le 14 avril 1685, m. le 27 mars 1688.
Mme Raisin (femme de Raisin cadet), ent. en 1680, ret. en avril 1701, m. le 3 septembre 1721.
Mme Baron, ent. en 1680, ret. en avril 1691, m. en déc. 1736.
Lecomte, ent. en 1680, ret. le 9 mars 1704, m. le 8 février 1707.
Raisin (l'aîné), ent. en 1684, ret. le 31 octobre 1694, m. en 1698.
La Thorillière, ent. en 1684, mort au théâtre, le 7 août 1731.
Desmares (frère de Mme Champmeslé), ent. en 1685, ret. le 27 juin 1712, m. le 3 novembre 1714.
Mlle Bertrand-Deshayes (mariée en troisièmes noces à Beaubourg), ent. en 1685, ret. en juin 1694, m. le 17 juin 1740.
Dancourt, ent. en 1685, ret. le 3 avril 1718, m. le 6 décembre 1725.
Mme Dancourt, ent. en 1685, ret. en 1720, m. le 11 mai 1725.
Dupérier, ent. en 1686, ret. le 19 octobre 1705, m. le 20 juin 17...
Poisson (fils de Raymond), ent. en 1686, s'est retiré en 1711, est rentré en 1715, s'est retiré de nouveau en 1724, m. le 29 décembre 1735.
Rosélis, ent. en 1688, ret. en décembre 1701, m. en 1711.
Sévigny, ent. en 1688, ret. en décembre 1694.
Mme Desbrosses, ent. en 1685, ret. le 3 avril 1718, m. le 1er décembre 1722.
Mlle Durieu, ent. en 1685, ret. en 1700, m. en janvier 1737.
Mlle Dancourt, ent. en 1692, morte en 1745.
Beaubourg, ent. en 1692, ret. le 23 avril 1718, m. le 17 décembre 1725.
Mme Godefroy, ent. en 1693, m. au théâtre, le 5 mars 1709.
Mlle Duclos, ent. en 1693, ret. le 27 mars 1736, m. le 18 juin 1748.
Baron, ent. en 1694, m. au théâtre, le 9 décembre 1711.
Mlle Lavoy, ent. en 1695, m. au théâtre, le 2 décembre 1726.
Dufey, ent. en 1695, ret. le 21 déc. 1712, m. le 19 août 1736.
Mme Dufey, ent. en 1695, ret. le 21 décembre 1712, m. le 12 août 1719.
Mme Fonpré, ent. en 1695, m. au théâtre, le 3 décembre 1719.
Mme Champvallon, ent. en 1697, ret. le 26 mars 1722, m. le 21 juillet 1742.
Mlle Desmares, ent. en 1699, ret. le 30 mars 1721, m. le 12 septembre 1793.
Mimi Dancourt, ent. en 1699, ret. le 30 mars 1728, m. en 1779.
Mme Dangeville, ent. en 1700, ret. le 14 mars 1739, m. le 4 juillet 1769.
Ponteuil, ent. en 1701, m. au théâtre, le 15 août 1718.
Sallé, ent. en 1701, m. au théâtre, en mars 1706.
Legrand, père, ent. en 1702, m. au théâtre, le 7 janvier 1728.
Dangeville, ent. en 1702, ret. le 3 avril 1740, m. le 18 janv. 1743.
Fonpré, ent. en 1702, mort au théâtre, le 21 décembre 1707.
Duboccage, ent. en 1702, ret. le 21 octobre 1723, m. le 21 janvier 1757.
Mme Sallé, ent. en 1704, ret. le 30 mai 1721, m. le 16 octobre 1745.
Poisson, ent. en 1704, ret. le 21 septembre 1711, et 14 avril 1722, m. le 4 août 1743.
Mlle de Neslle (Françoise Quinault), ent. en 1708, m. au théâtre le 22 décembre 1713.
Mme Dangeville (Christine Desmares), ent. en 1708 ; ret. le 21 décembre 1772, m. en 1712.
Duraud, ent. en 1712, ret. le 20 octobre 1715, m. en avril 1733.
Quinault, l'aîné, ent. en 1712, ret. le 22 mars 1733, reparaît en 1734 et se retire de nouveau, m. le 30 août 1745.
Fontenay, ent. en 1712, ret. en mai 1728, m. le 29 août 1733.
Clavareau, ent. en 1712, ret. le 20 octobre 1715, m. le 17 juillet 1769.
Dufresne (Quinault le cadet), ent. en 1712, ret. le 19 mars 1741, m. en 1767.
Mlle Morancour, ent. en 1712, ret. le 20 octobre 1715, m. en 1775.
Dumirail, ent. en 1712, ret. en juin 1717 et 11 janvier 1720, m. en 1754.
Mlle Lachaise, ent. en 1713, ret. le 18 juin 1724, m. en 1756.
Moligny, ent. en 1713, ret. le 20 octobre 1715, m. le 18 janv. 1727.
Mlle Quinault, l'aînée, ent. en 1714, ret. le 13 décembre 1722, m. en 1791.
Mlle Gauthier, ent. en 1716, ret. en 1726, s'est faite religieuse, m. le 8 avril 1757.
Mlle Lecouvreur, ent. en 1717, m. au théâtre, le 20 mars 1730.
Duchemin, père, ent. en 1718, ret. le 19 mars 1741, m. le 15 novembre 1754.

Mlle Quinault (Dufresne la jeune), ent. en 1718, ret. le 19 mars 1741, m. en janvier 1783.
Mlle Jouvenot, ent. en 1719, ret. le 19 mars 1741, m. le 18 mai 1762.
Legrand, fils, ent. en 1719, ret. en mars 1753, m. en 1769.
Mme Duchemin (femme de Duchemin, père), ent. en 1720, ret. le 28 janvier 1728, m. en 1764.
Champvallon, ent. en 1722, ret. en novembre 1722.
Mlle La Batte, ent. en 1722, ret. le 22 mars 1733, m. en 1769.
Mme Dubreuil, ent. en 1722, ret. le 3 avril 1745, m. en 1758.
La Thorillière, ent. en 1722, ret. en 1759, m. en 1759.
Mlle La Motte, ent. en 1722, ret. le 1er avril 1759, m. le 30 avril 1769.
Mme Dufresne (a débuté sous le nom de Deseine), ent. en 1724, ret. en mars 1736, m. en 1759.
Mlle Dubocage, ent. en 1723, ret. le 31 mars 1743, m. en 1780.
Armand, ent. en 1724, ret. en 1765, m. le 26 novembre 1765.
Poisson (fils de Paul), ent. en 1725, m. au théâtre, le 25 août 1743.
Dubreuil, ent. en 1725, ret. le 1er avril 1759, m. en mai 1760.
Duchemin, ent. en 1725, ret. le 16 février 1730, m. le 3 février 1753.
Mlle Legrand, ent. en 1725, ret. le 11 janvier 1730, m. en juin 1740.
Mlle Balicourt, ent. en 1727, ret. le 22 mars 1738, m. le 4 août 1743.
Monmény, ent. en 1728, m. au théâtre, le 8 septembre 1743.
Bercy, ent. en 1729, ret. le 11 mai 1733, m. le 2 septembre 1760.
Grandval, ent. en 1768, ret. en 1759, m. le 25 septembre 1784.
Sarrazin, ent. en 1729, ret. en 1759, m. en 1762.
Mlle Desbrosses, ent. en 1729, m. au théâtre, le 16 décembre 1742.
Mlle Dangeville, ent. en 1730, ret. le 1er avril 1763, m. en germinal an IV (1796).
Dangeville, ent. en 1730, ret. le 1er avril 1763, m. en fév. 1787.
Mlle La Traverse (petite-fille de Baron), ent. en 1731, ret. en 1733, m. en 1781.
Mlle Gaussin, ent. en 1731, ret. le 19 mars 1763, m. le 6 juin 1767.
Fleury, ent. en 1733, ret. le 12 novembre 1736, il vivait encore en 1793.
Fierville, ent. en 1734, ret. le 24 janvier 1741, m. en 1777.
Mme Granval, ent. en 1734, ret. en 1760, m. en 1783.
Mme Poisson (femme d'Arnould), ent. en 1736, ret. le 3 juillet 1741, m. le 10 avril 1762.
Mlle Connell, ent. en 1736, m. au théâtre, le 21 mai 1750.
Dubois, ent. en 1736, ret. et 1765, m. en 1775.
Mlle Dumesnil, ent. en 1737, ret. en 1776, m. en l'an XI (1803).
Mlle Lavoy, ent. en 1740, ret. en 1759, m. en 1792.
Baron, ent. en 1741, ret. le 1er janvier 1755.
Bonneval, ent. en 1741, ret. en 1773, m. en 1783.
Paulin, ent. en 1742, m. au théâtre, le 19 janvier 1770.
La Noue, ent. en 1742, ret. le 26 mars 1757, m. le 15 novembre 1760.
Mlle Gauthier (femme Drouin), ent. en 1742, ret. le 11 mars 1780, elle vivait encore en 1793.
Deschamps, ent. en 1742, m. au théâtre, le 22 novembre 1754.
Roselly, ent. en 1752, tué en duel étant au théâtre, le 22 décembre 1750.
Mlle Clairon, ent. en 1743, ret. en 1766, m. le 11 pluviôse an XI (31 janvier 1803).
Drouin, ent. en 1745, ret. en janvier 1755, m. en 1790.
Mlle Mélanie Laballe, ent. en 1746, m. au théâtre, le 16 novembre 1748.
Didot, ent. en 1746, ret. en décembre 1747.
Ribon, ent. en 1748, ret. en décembre 1750, m. le 10 mai 1759.
Mlle Beauménard (Mme Bellecourt), ent. en 1749, ret. en 1791, m. en l'an VII (1799).
Mlle Brillant, ent. en 1750, ret. le 3 décembre 1758, m. en 1767.
Lekain, ent. en 1750, m. au théâtre, le 8 février 1778.
Bellecour, ent. en 1752, m. au théâtre, le 9 novembre 1778.
Préville, ent. en 1753, ret. le 1er avril 1786, m. le 27 frimaire an VIII (1800).

Mlle Hus, ent. en 1753, ret en 1780, m. le 18 octobre 1805.
Mlle Guéant, ent. en 1754, m. au théâtre, le 8 octobre 1758.
Mme Préville, ent. en 1757, ret. le 1er avril 1786, m. en 1798.
Brizard, ent. en 1758, ret. le 1er avril 1786, m. le 30 janv. 1791.
Blainville, ent. en 1758, ret. en 1765.
Bernaut, ent. en 1760, ret. le 11 décembre 1762.
Mme Lekain, ent. en 1761, ret. en 1767, m. en 1775.
Mlle Camouche, ent. en 1761, m. au théâtre, en 1761.
Mlle Dubois, ent. en 1761, ret. en 1773, m. en 1779.
Molé, ent. en 1761, m. au théâtre, le 20 frimaire an XI (11 octobre 1802.)
Dauberval, ent. en 1762, ret. le 1er juillet 1780, m. en 180..
Mlle Despinay (Mme Molé), ent. en 1763, m. au théâtre, en 1782.
Bouret, ent. en 1763, m. au théâtre, en 1783.
Auger, ent. en 1763, ret. en 1782, m. en 1783.
Mlle Doligny, ent. en 1764, ret. en avril 1783, m. en 1823.
Mlle Luzy, ent. en 1764, ret. en avril 1781, m. en 1825.
Mlle Fanier, ent. en 1765, ret. le 1er avril 1786, m. en 1822.
Feucie, ent. en 1766, m. au théâtre, en 1774.
Mlle Sainval (l'aînée), ent. en 1766, ret. en 1779, m. en 183..
Mme Dugazon, ent. en 1768, morte au théâtre, en 1788.
Mlle Lachassaigne, ent. en 1769, ret. le 1er avril 1804, m. en 1822.
Delainval, ent. en 1769, ret. en 1776, m. en 1784.
Mme Vestris, ent. en 1769, ret. en avril 1803, m. le 6 oct. 1804.
Monvel, ent. en 1772, ret. en 1806, m. le 13 février 1811.
Dugazon, ent. en 1772, m. au théâtre, le 11 octobre 1809.
Desessarts, ent. en 1773, m. au théâtre, en brumaire an II.
Mlle Raucourt, ent. en 1773, m. au théâtre, le 15 janvier 1815.
Larive, ent. en 1775, ret. an XI (30 avril 1807).
Mme Suin, ent. en 1776, ret. le 1er avril 1801, m. le 30 décembre 1817.
Mlle Sainval (la cadette), ent. en 1776, ret. en 1792, m. en 183..
Mlle Contat, ent. en 1777, ret. le 1er av. 1809, m. le 9 mars 1813.
Dazincourt, ent. en 1778, m. au théâtre, le 28 mars 1809.
Fleury, ent. en 1778, ret. le 1er avril 1818, m. le 3 mars 1822.
Bellemont, ent. en 1778, ret. le 4 fructidor an IX, m. le 23 pluviôse an XI.
Courville, ent. en 1779.
Vanhove, ent. en 1779, m. au théâtre, le 3 messidor an XI.
Dorival, ent. en 1779, ret. en avril 1791, m. en 1793.
Florence, ent. en 1779, ret. le 1er messidor an XII, m. le 25 juin 1816.
Ponteuil, ent. en 1779, m. le 4 janvier 1806.
Mlle Thénard, ent. en 1781, ret. le 1er avril 1819, encore vivante.
Mlle Olivier, ent. en 1782, m. au théâtre, le 21 septembre 1787.
Mlle Joly, ent. en 1783, m. au théâtre, le 16 floréal an VI.
Saint-Prix, ent. en 1784, ret. le 1er avril 1818, m. le 28 octobre 1834.
Saint-Fal, ent. en 1784, ret. le 1er avril 1824, m. le 22 novembre 1835.
Mlle Devienne, ent. en 1785, ret. le 1er avril 1812, encore vivante.
Mlle Emilie Contat, ent. en 1785, ret. le 1er avril 1815, encore vivante.
Mlle Vanhove (Mme Talma), ent. en 1785, ret. le 1er avril 1811, encore vivante.
Mlle Laurent, ent. en 1785, ret. en 1790.
Mlle Candeille, ent. en 1785.
Naudet, ent. en 1786, ret. le 1er mai 1806, m. en mai 1830.
Dunant, ent. en 1787, ret. en 1793, m. en 1797.
Grammont (Nourry), ent. en 1787, ret. en 1793, mis à mort le 24 germinal an II.
La Rochelle, ent. en 1787, m. au théâtre, le 9 avril 1807.
Mlle Desgarcins, ent. en 1788, m. au théâtre, le 28 floréal an V.
Talma, ent. en 1789, m. au théâtre, le 19 octobre 1826.
Mlle Fleury, ent. en 1791, ret. le 1er avril 1807, mort le 28 février 1818.
Grandmesnil, ent. en 1792, m. au théâtre, le 9 thermidor an II.
Champville, ent. en 1792, ret. en germinal an XII.
Dupont, ent. en 1793, ret. le 9 germinal an VI, encore vivant.
Mlle Lange, ent. en 1791, ret. le 1er avril 1811, m. le 5 mai 1816.



Imprimerie de Hennuyer et Turpin, rue Lemercier, 24. Batignolles.



IPHIGÉNIE EN TAURIDE,

tragédie en cinq actes,

PAR GUYMOND DE LA TOUCHE.

Personnages.

THOAS, chef de la Tauride.
ORESTE, roi d'Argos et de Mycène, frère d'Iphigénie.
PYLADE, roi de la Phocide, ami d'Oreste.
IPHIGÉNIE, grande-prêtresse de Diane.
ISMÉNIE, prêtresse de Diane, attachée à Iphigénie.
EUMÈNE, autre prêtresse.

Personnages.

ARBAS, officier des gardes de Thoas.
Un esclave attaché à Isménie.
Prêtresses.
Soldats d'Oreste et de Pylade.
Gardes de Thoas.

La scène est en Tauride, dans le temple de Diane.

ACTE I.

SCÈNE I.

IPHIGÉNIE, seule, prosternée au pied de l'autel.

Grands dieux! dont en tremblant j'implore l'assistance,
Daignez, en l'éprouvant, soutenir ma constance;
Du songe qui m'accable éclaircissez l'horreur :
De vos profonds décrets est-il l'avant-coureur?

SCÈNE II.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE, *au fond du théâtre.*

Quels douloureux accents me remplissent d'alarmes!
N'entends-je pas la voix d'Iphigénie en larmes?

IPHIGÉNIE, *se levant.*

Est-ce toi, dont les soins me deviennent si chers,
Qui seule à ma douleur restes dans l'univers?

ISMÉNIE.

Vous me faites frémir. Vers ces autels funèbres,
Rendus plus effrayants par l'horreur des ténèbres,
Pâle et tremblante, hélas ! que venez-vous chercher,
Vous qui, le jour, osez à peine en approcher?
Aucun ordre sanglant n'a frappé mon oreille.
Du farouche Thoas la cruauté sommeille,
Son cœur qui veille, en proie aux superstitions,
Avide par devoir du sang des nations,
Au pied de ces autels, du trouble qui le tue
N'assiége point encor Diane et sa statue.
Mais que vois-je? vos sens d'épouvante frappés,
D'un nuage de pleurs vos yeux enveloppés...

IPHIGÉNIE.

A la gloire des Grecs et du fils de Pélée,
Diane, que n'étais-je en Aulide immolée!
Ou que n'ai-je, du moins, quand la puissante main
Me transporta loin d'eux sous ce ciel inhumain,
Subi la loi sanglante en ton nom établie
Contre les étrangers qu'elle te sacrifie!
O déesse!

ISMÉNIE.

Pourquoi lui reprocher toujours
La trop juste pitié qui défendit vos jours?
Craignez que sa bonté, si mal récompensée,
A la fin, de vos pleurs ne se trouve offensée;
Mais en ce jour naissant qui peut les redoubler?
Est-ce le sang qui doit sous votre main couler?
D'un cœur compatissant victime déplorable,
Hélas! auriez-vous vu l'étranger misérable,
Au pied du temple hier trouvé sans mouvement,
Sur le sable étendu, privé de sentiment,
Que dans l'horrible excès du zèle qui l'enivre,
Par d'homicides soins Thoas a fait revivre?

IPHIGÉNIE.

Pourquoi l'aurais-je vu? n'ai-je donc pas assez
De la crainte des maux qui me sont annoncés?
A quels pleurs éternels je semble être livrée!
D'un trop crédule espoir me serais-je enivrée?
O destin! n'ai-je dû naître que pour souffrir?
Me verrai-je toujours, sans vivre ni mourir,
Dans ce temple de sang au meurtre assujettie,
Traîner avec effort ma chaîne appesantie,
Victime à chaque instant d'un devoir odieux,
L'horreur de la nature, et peut-être des dieux?

ISMÉNIE.

Quoi! ne comptez-vous plus sur votre frère Oreste?
Avez-vous oublié cet espoir qui vous reste?

IPHIGÉNIE.

Vain espoir! son trépas ne m'est que trop prédit.
Un songe encor présent à mon cœur interdit...

ISMÉNIE.

Pourquoi vous alarmer sur la foi d'un mensonge?
Fille du roi des rois, devez-vous craindre un songe?

IPHIGÉNIE.

Le cœur des malheureux a tout à redouter.
Mais quel ressouvenir vient encor m'agiter?
Quand, dans l'espoir flatteur d'un brillant hyménée,
Je fus aux champs d'Aulide en triomphe amenée,
De mes affreux destins, fatal avant-coureur,
Un songe également vint me remplir d'horreur;
J'y vis d'Agamemnon la sanglante imposture;
Je le vis à l'autel, outrageant la nature,
D'un titre qu'il souillait avidement jaloux,
Me présenter la mort au lieu de mon époux.

ISMÉNIE.

Quel fantôme aujourd'hui, quel sinistre présage
De vos sens égarés suspend encor l'usage?
Osez me le tracer, soulager votre cœur;
Le récit de nos maux adoucit leur rigueur.

IPHIGÉNIE.

Quel mélange inouï d'horreur et d'allégresse!
Je revoyais les lieux si chers à ma tendresse;
Au sein de la nature et de l'humanité,
Je respirais le calme avec la liberté ;
Au fond de leur palais, rempli de leur puissance,
Je cherchais les auteurs de ma triste naissance,
Quand un bruit effrayant des gouffres du trépas
S'élève et fait trembler le marbre sous mes pas.
D'une sombre vapeur l'air à l'instant se couvre,
La voûte du palais à longs sillons s'entr'ouvre;
Je fuis, et la lueur d'un pâle et noir flambeau
Ne me laisse plus voir qu'un horrible tombeau.
En ce même moment un nouveau bruit s'élève ;
De ce vaste débris qu'avec peine il soulève,
Sort un jeune inconnu, sanglant, pâle, meurtri ;
Il m'appelle en poussant un lamentable cri :
J'accours; et pleine encor du fatal ministère
Dont je porte le joug, esclave involontaire,
Ornant son front de fleurs et du bandeau mortel,
Je le traîne en pleurant aux marches de l'autel.
Ce jeune infortuné, grands dieux! c'était mon frère....
Sorti du sein des morts, mon parricide père
Semblait, brûlant encor de la soif de son sang,
Forcer ma main tremblante à lui percer le flanc.

ISMÉNIE.

Chassez ces vains objets, effacez-en l'empreinte.

IPHIGÉNIE.

N'es-tu plus, cher espoir? en croirai-je ma crainte?
Es-tu, comme ta sœur, a l'orgueil immolé?
Pour un autre Ilion ton sang a-t-il coulé?
Hélas! tu soutenais mon timide courage;
J'attendais chaque jour qu'un favorable orage
Me livrât sur ces bords, de mes larmes trempés,
Quelques malheureux Grecs au naufrage échappés,
Pour instruire par eux Argos et ta tendresse
Du cours de mes destins, ignoré de la Grèce;
Sûre que ton grand cœur, pénétré de mon sort,
M'affranchirait d'un joug plus cruel que la mort.
Inutiles projets! Les dieux, dans leur vengeance,
M'ont voulu tout ravir, jusques à l'espérance.

ISMÉNIE.

Croyez-en moins un songe et vos pressentiments :
Il n'est d'oracles sûrs que les événements.
Quel barbare plaisir, quelle fureur extrême
D'irriter vos ennuis sans pitié pour vous-même!
D'ailleurs, souvent les dieux, qu'accusent nos douleurs,
Annoncent leurs bienfaits sous l'aspect des malheurs.
Jusqu'au dernier moment que votre cœur espère;
Je peux encor pour vous nommer ici mon père :
Votre rang, vos vertus, mes pleurs et vos bienfaits,
Jusqu'au fond de son cœur ont porté vos regrets.
Caché sous l'humble toit qu'honore sa vieillesse,
Du soin de vos malheurs il se remplit sans cesse.
Hélas! que votre sort lui fait sentir le sien!
Mais, madame, parlez; nos jours sont votre bien.

SCÈNE III.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE.

EUMÈNE.

Votre tyran, pressé par ses sombres alarmes,
Vient, madame, rouvrir la source de vos larmes.
Inquiet, éperdu, croyant tout ce qu'il craint,
Redoutant l'étranger qui ne doit qu'être plaint,
Il vient, en ses terreurs, aussi cruel qu'extrême,
L'immoler par vos mains au ciel moins qu'à lui-même.

IPHIGÉNIE.

A quoi me réduit-il? fatale extrémité!
Et quel moment encor choisit sa cruauté!

ISMÉNIE.

Ah! si brisant le joug d'une triste contrainte,
Vous essayiez de vaincre et son zèle et sa crainte;
Si de l'humanité vous réclamiez les droits,
Et le courroux des dieux, et le devoir des rois;
Si vous faisiez parler sa gloire et la nature...

IPHIGÉNIE.

Que peut-on sur un cœur en proie à l'imposture,
Que sa religion et la crédulité
Remplissent d'épouvante et de férocité?
Grands dieux! si cependant votre gloire s'oppose
A ces meurtres sacrés qu'un faux zèle m'impose;
Du sang des malheureux si ces autels baignés
Sont un objet d'horreur à vos yeux indignés;
Daignez alors, daignez descendre dans mon âme,
Et l'embraser des traits d'une divine flamme;
A ma timide voix prêtez ces fiers accents
Qui subjuguent l'esprit et captivent les sens;
Que je puisse dompter l'illusion farouche
D'un barbare que tout effraye et rien ne touche;
Et qu'en vous honorant, mes pacifiques mains
Ne servent désormais qu'au bonheur des humains.

ISMÉNIE.

Votre tyran paraît, renfermez votre trouble.

IPHIGÉNIE.

Son aspect, malgré moi, l'excite et le redouble.

SCÈNE IV.

THOAS, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE, ARBAS, gardes.

THOAS.

Vous à qui l'avenir se doit manifester,
Sur mon sort, en tremblant, je viens vous consulter.
Je ne peux plus longtemps, dans l'ombre du silence,
De mes noires terreurs cacher la violence.
Sans être criminel, j'éprouve des remords;
J'entrevois sous mes pieds le rivage des morts:
La foudre autour de moi dans la nuit étincelle;
Sur mon front innocent ma couronne chancelle:
Des dieux qu'avec effroi j'évite d'offenser,
Jusqu'au sein du repos je m'entends menacer.
Diane, par mes vœux vainement combattue,
Semble vouloir ailleurs transporter sa statue;
De ce revers fatal, dont dépendent mes jours,
Je ne sais quelle voix vient m'avertir toujours.
Vous qu'approche des dieux votre saint ministère,
Daignez de ces objets m'éclaircir le mystère;
En apaisant le ciel, daignez l'interroger
Dans le flanc entr'ouvert du sinistre étranger.
L'état où je l'ai vu m'afflige et m'importune;
Tout m'est suspect en lui, jusqu'à son infortune;
Ses regards furieux, vers le ciel élancés,
Sur son front pâlissant ses cheveux hérissés,
Ses mouvements affreux, ses cris mêlés d'alarmes,
Perdus dans un torrent de sanglots et de larmes,
Son visage altéré, sans forme et sans couleur,
L'oubli de sa raison qu'égare la douleur,
Son calme ténébreux après sa rage éteinte,
De l'horreur qui le suit frappent mon âme atteinte.
De ses gardes tremblants si j'en crois les rapports,
Dans l'effroyable accès de ses brûlants transports,
Parmi les cris qu'il pousse en sa douleur amère,
Il semble articuler les noms d'ami, de père;
Un d'eux même a cru voir des spectres l'entourer,
Armés de longs serpents, prêts à le déchirer.
Quel peut être le nom de ce barbare impie?
De son farouche cœur quel crime affreux s'expie?
Condamné par les dieux, et tout près d'expirer,
D'où peut naître l'effroi qu'il semble m'inspirer?
D'où vient que tout me nuit et sert à me confondre?

IPHIGÉNIE.

Sur vos troubles secrets que puis-je vous répondre,
Seigneur? Les dieux sont sourds à mes tristes accents;
Diane avec horreur repousse mon encens;
Sous mes genoux tremblants l'autel fuit et s'entr'ouvre,
La statue à mes yeux d'un voile épais se couvre;
Dans son propre aliment le feu sacré s'éteint.
Je ne sais, mais le sang dont cet autel est teint,
Ce sang de l'innocence aveuglément proscrite,
Loin d'apaiser les dieux, peut-être les irrite.
La vapeur de ce sang, par devoir répandu,
A peut-être formé l'orage suspendu.
Je l'avouerai, je crains d'outrer leur privilége;
Je crains d'être à la fois barbare et sacrilége.
Si l'organe qui parle à mon cœur éperdu,
Du vôtre également pouvait être entendu,
Votre zèle, seigneur, plus pur et moins austère,
Ne ferait plus du meurtre un auguste mystère;
Et ces autels de sang, effroi des malheureux,
Seraient, contre le sort, un asile pour eux;
Même pour l'étranger qui vous paraît à craindre,
Et qui peut-être, hélas! quel qu'il soit, n'est qu'à plaindre.
Enfin, je ne sais trop si c'est les offenser;
Mais, pour l'honneur des dieux, je n'oserais penser
Qu'au gré des noirs transports d'une bizarre haine,
Faisant de leurs autels une sanglante arène;
Ils se plaisent sans honte à voir le sang humain
Couler à longs ruisseaux sous ma tremblante main.
A ces farouches traits peut-on les reconnaître?
Se pourrait-il, grands dieux! qu'avilissant votre être,
Vous nous ordonnassiez, capricieux tyrans,
D'expier nos forfaits par des forfaits plus grands;
Et que nous n'eussions droit à vos bienfaits augustes
Qu'en osant mériter vos vengeances plus justes?

THOAS.

Eh quoi! l'illusion d'un cœur compatissant
Vous fait-elle oublier l'oracle encor récent,
Qui m'ôte avec le jour le sceptre et la statue,
Si par l'humanité mon âme combattue
Dérobe au glaive saint un seul des étrangers
Qu'auront fait échouer le sort et les dangers?
C'est donc en me rendant à ses arrêts contraire,
Qu'aux vengeances du ciel on prétend me soustraire?
Protecteur, dites-vous, des mortels innocents,
Peut-il nous demander leur trépas pour encens?
Sans doute qu'il le peut, puisqu'il vous le demande;
Et cet hommage est dû dès lors qu'il le commande.
Est-il quelque devoir qui l'oblige envers nous?
Ne peut-il pas frapper sans mesurer ses coups?
Quoi! les peuples, armés du glaive de la guerre,
De flots de sang humain pourront couvrir la terre!
Leurs chefs ambitieux au soin de leur grandeur
Pourront tout immoler dans leur aveugle ardeur!
Nous-mêmes, dans le creux de nos antres sauvages,
Nous pourrons subsister de meurtre et de ravages!
Nous pourrons dévorer nos ennemis vivants,
Et nous désaltérer dans leurs crânes sanglants!
Et les dieux en courroux, ces dieux par qui nous sommes,
Ne pourront demander pour victimes des hommes!
Le sang que nous faisons couler à notre gré,
Sera-t-il donc pour eux uniquement sacré?
Mais vous, de leurs décrets l'instrument et l'organe,
Quel tribunal en vous les juge et les condamne?
De quelle autorité, bornant ici leurs droits,
Aux maîtres du tonnerre imposez-vous des lois?
Tremblez de vos discours: qu'un prompt retour expie
Les murmures secrets de votre cœur impie.
Malgré les mouvements dont il est combattu,
Adorer et frapper, voilà votre vertu.

IPHIGÉNIE.

Eh bien! seigneur, eh bien! envoyez la victime.
Puissé-je ne remplir qu'un devoir légitime!

THOAS.

La victime de près va vous suivre à l'autel.
Je retourne la voir dans mon trouble mortel.
Qui que ce soit, frappez, soyez inexorable:
C'est être criminel que d'être misérable.
En un mot, c'est ma loi, c'est ma religion,
Et votre seul devoir est la soumission.

SCÈNE V.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE.

IPHIGÉNIE.

Il faut donc la remplir cette loi rigoureuse!...
Allons, puisqu'il le faut... Où vais-je, malheureuse?
Tout mon sang se soulève et tout mon corps frémit:
Dans mon cœur palpitant l'humanité gémit.

ISMÉNIE.

Vous dépendez d'un maître aux pleurs inaccessible,
En ses fausses erreurs d'autant plus inflexible,
Que par le poids des ans courbé vers le tombeau,
Il voit de ses longs jours pâlir le noir flambeau.
Craignez son zèle affreux, et que dans la Tauride
Il ne vous fasse enfin trouver une autre Aulide.
De ses ordres plutôt remplissez la rigueur;
C'est le crime du sort et non de votre cœur.

IPHIGÉNIE.

Quelque esclave qu'il soit du destin qui l'opprime,
Va, pour qui le commet, le crime est toujours crime
Et la nécessité, qui semble l'excuser,
Ne peut vaincre son cœur, constant à l'accuser.

ISMÉNIE.

Mais si le ciel enfin, si le ciel le commande?
Si c'est un sang impur, que son courroux demande?

IPHIGÉNIE.

Eh! de quel vain effroi prétends-tu me frapper?
La nature me parle et ne peut me tromper:
C'est la première loi... C'est la seule peut-être...
C'est la seule, du moins, qui se fasse connaître,
Qui soit de tous les temps, qui soit de tous les lieux,
Et qui règle à la fois les hommes et les dieux.

EUMÈNE.

Ah! madame, pensez...

IPHIGÉNIE.

Je sens que je m'égare ;
Mais que le ciel enfin me parle et se déclare.
Suit-il dans ses décrets les mœurs des nations ?
Est-il père ou tyran selon leurs passions ?
Mais non, peuples cruels, il n'a point votre rage ;
Auteur de la nature, il chérit son ouvrage ;
Tout homme à ses bienfaits a droit également ;
Aucun dans l'univers n'est né pour son tourment.

ACTE II.

SCÈNE I.

ORESTE, enchaîné, GARDES.

ORESTE, *dans le fond du théâtre.*

Ah ! laissez-moi jouir du moment qui me reste,
Et respectez mon sort.

(Les gardes s'éloignent.)

SCÈNE II.

ORESTE, seul, s'avançant sur le bord du théâtre.

Ah ! malheureux Oreste !
Pour m'accabler encor, quel bras appesanti
Rappelle au sentiment mon cœur anéanti ?...
Cieux ! quel enfer me suit ! quels tourments effroyables !
Laissez-moi respirer, spectres impitoyables.
C'est le crime des dieux... ; je n'ai fait qu'obéir...
Mais vous, qui me donnez le droit de vous haïr,
Auteurs de mon forfait, auteurs de mon supplice,
Dieux bizarres, parlez, quel est votre caprice ?
Du fond de mon exil vous m'arrachez tremblant ;
Vous mettez dans mes mains un glaive étincelant ;
De mon père égorgé par sa fureur jalouse,
Vous marquez à mes coups la parricide épouse ;
Je recule, je crains.... Cruels, vous menacez ;
Je me soume's, je frappe... et vous me punissez....
C'est peu. N'apercevant dans la nature entière
Qu'un gouffre épouvantable et l'ombre de ma mère,
N'en pouvant soutenir le fantôme odieux,
Je cours vous implorer, impitoyables dieux !
Vous me nommez ces lieux qu'au meurtre on prostitue ;
Vous m'annoncez qu'il faut en ravir la statue,
Et transporter ailleurs ses autels profanés,
Pour m'arracher au trouble où vous me condamnez :
Je pars, et tu me suis, ami fidèle et rare !
Mais entrant dans le port l'orage nous sépare.
Poussé sur les écueils, par la foudre embrasé,
Mon vaisseau, loin du tien, vole en éclats brisé.
Englouti sous les flots, privé de la lumière,
J'ignore qui me rend à ma fureur première.
Mais sur quelles horreurs s'arrêtent mes regards ?
Sur ces marbres cruels quels traits de sang épars !
Mes plus affreux malheurs sont-ils ceux que j'ignore ?
Pylade !... Achève, ô ciel ! frappe, je vis encore...
O rage ! Oui, c'est son sang. Me laissant mon ami,
Les dieux ne m'auraient cru malheureux qu'à demi.

SCÈNE III.

ORESTE, PYLADE, enchaîné.

PYLADE, *au fond du théâtre.*

Que vois-je ? A mon transport puis-je le méconnaître ?
(Il court embrasser Oreste.)
Revois entre tes bras, ô moitié de mon être !
Revois Pylade.

ORESTE.

Où suis-je ? En croirai-je mes yeux ?
Pylade dans mes bras ! Pylade dans ces lieux !
Je sens mon âme errer sur mes lèvres tremblantes....

PYLADE.

Rappelle, en me voyant, tes forces chancelantes.

ORESTE.

Dans ces barbares lieux fermés à la pitié
Quel démon ou quel dieu t'a conduit ?

PYLADE.

L'amitié.
Ayant par tes débris connu ton infortune,
Voguant aux cris des tiens, luttant contre Neptune,
Les sauvant tous, croyant te voir dans chacun d'eux,
Je te cherchais, rempli des promesses des dieux,
N'osant et ne pouvant, sans leur faire un outrage,
Te croire enseveli sous ton propre naufrage.
Au milieu des rochers qui défendent ce port,
J'aborde sans autre art qu'un aveugle transport :
De mon vaisseau caché sous leur cime avancée,
J'abandonne le soin au sage et brave Alcée,
Et cherche avec effort la trace de tes pas
Dans des antres voisins des portes du trépas.
Près de ces murs sanglants le jour vient me surprendre :
J'allais, pour tout tenter, vers mon vaisseau me rendre,
Quand tout un peuple accourt et vient m'envelopper :
Je m'arme avec fureur, je crois le dissiper ;
Mais le nombre m'accable, et je deviens la proie
De ces monstres remplis de terreur et de joie ;
Ils me trainent en foule, et d'un commun transport,
Devant leur chef tremblant, qui m'envoie à la mort...
Mais quels profonds sanglots !...

ORESTE.

Dans quel gouffre d'alarmes
Replongez-vous mes sens, dieux, témoins de mes larmes !
Quel est mon sort ! Faut-il toujours me reprocher
Le malheur de tous ceux qui m'osent approcher !
(Se tournant vers Pylade.)
Ah ! fallait-il, quittant le trône et la Phocide,
T'associer sans honte au sort d'un parricide ?
Et ne devais-tu pas, à l'exemple des dieux,
Abandonner un monstre à lui-même odieux ?

PYLADE.

Pylade, ô ciel ! Pylade abandonner Oreste !
Quel langage accablant pour l'ami qui te reste !

ORESTE, *furieux.*

Effroyable ascendant d'un pouvoir ennemi !
J'ai donc assassiné ma mère et mon ami !
Ciel exterminateur, anéantis mon être,
Anéantis le jour, le lieu qui m'a vu naître...
Mais quel vide effrayant se forme sous mes pas !
Grâces au ciel, je vois les gouffres du trépas....
Dans leur profonde nuit courons cacher mes crimes...
Mais quel spectre se meut au fond des ces abîmes ?
C'est ma mère. grands dieux !... Fuyons... Mais la voici.
Égisthe l'accompagne... et toi, Pylade, aussi !
Comme eux tu me poursuis, toi, mon dieu tutélaire !
Tu sers de mes bourreaux l'implacable colère !
L'ami qui me restait devient mon assassin !
Il s'arme de serpents, il les jette en mon sein !
Ciel ! où fuirai-je ? Arrête, ombre chère et terrible...
Vois mes remords, mes pleurs, mon désespoir horrible...
Ah ! je succombe...
(Il tombe dans les bras de Pylade.)

PYLADE.

O ciel ! eh, ne me vois-tu pas
Te soutenir, ami, te serrer dans mes bras ?...

ORESTE, *revenant à lui.*

C'est toi !

PYLADE.

Vois ton ami, que ta fureur offense...
Barbare, voilà donc l'effet de ma présence !
Si tu n'étais encor plus digne de pitié,
Quels reproches amers te ferait l'amitié !

ORESTE.

Excuse un malheureux étonné de lui-même.
Mais peux-tu le blâmer ? il perd tout ce qu'il aime.

PYLADE.

Où s'égare ton cœur ? ose lui commander ;
Illustre l'amitié, loin de la dégrader.
Pense moins à Pylade, et t'occupe d'Oreste ;
Du plus beau sang des rois n'avilis point le reste.
Sois homme et me fais voir le fils d'Agamemnon.
Oublie et tes remords, et ton crime, et ton nom ;
Que notre honneur soit seul présent à ta pensée.

ORESTE.

Du moins si nos soldats, si le fidèle Alcée,
Si de nos premiers ans ce guide et ce soutien
Savait quel est ton sort, savait quel est le mien !...
Mais mon malheur peut-être en ce moment l'opprime.
Il est de mon destin que la mort soit mon crime !...

Ah, malheureux!

PYLADE.

On vient. Au nom de ton ami,
Cesse d'être en ces lieux ton premier ennemi.
Pourquoi se plaindre tant du sort qui nous rassemble?
Est-il donc si cruel? nous périssons ensemble.

ORESTE.

Au moins veille sur moi. Maître de mes remords,
Que je puisse inconnu descendre chez les morts.
Aux yeux de mes bourreaux, que mon âme affermie
Marque mon infortune, et non mon infamie.
Je mourrais doublement, mourant déshonoré.

SCÈNE IV.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE, prêtresses.

IPHIGÉNIE.

Qu'à leur aspect touchant mon cœur est déchiré!

ORESTE, *à Pylade.*

Quelle femme vers nous avec effort s'avance?
Je sens que ma fureur se calme en sa présence.

IPHIGÉNIE.

Des soins que me prescrit la céleste rigueur,
Osons du moins remplir le seul cher à mon cœur.
(Aux prêtresses.)
Que l'on ôte les fers des mains de ces victimes;
Accomplissez du ciel les ordres légitimes.
Ces fers injurieux, désormais superflus,
Dans ce temple sacré ne leur conviennent plus.
(Pendant qu'on détache leurs fers.)
Quels traits et quel maintien!... O devoir inflexible!...
Qu'il est cruel de naître avec un cœur sensible!
(Après que les prêtresses se sont retirées.)
Étrangers malheureux, dont la noble douleur
Accuse en vous des rois le sang et la valeur,
Daignez répondre aux soins de mon âme attendrie.
Quels sont vos dieux, vos lois? Quelle est votre patrie?
Sur les devoirs sanglants d'un emploi rigoureux,
Ne jugez point mon cœur infortuné par eux.
Des barbares rigueurs d'un culte illégitime,
Mon bras est l'instrument, mon cœur est la victime.
Parlez, ne craignez point ici de vous trahir:
Vous êtes malheureux, je ne puis vous haïr.

PYLADE.

Ah! qui que vous soyez, au malheur qui nous presse,
Quand vous l'allez combler, quel soin vous intéresse?
S'il faut mourir, frappez: votre pitié nous nuit;
Précipitez nos jours dans l'éternelle nuit,
Sans exiger de nous un aveu déplorable:
Qui périt inconnu, périt moins misérable.

IPHIGÉNIE.

O sentiments trop chers à mon cœur combattu!
Puise-t-on l'infortune au sein de la vertu?

PYLADE.

Plaignez moins nos destins. La mort fait notre envie:
L'homme apprend tous les jours à mépriser la vie.

IPHIGÉNIE.

Quel sort si rigoureux vous en fait un malheur?

PYLADE.

Tout homme a ses revers, tout homme a sa douleur;
Le plus heureux mortel a connu les alarmes:
Hélas! il n'en est point qui n'ait versé des larmes.

IPHIGÉNIE.

(A Oreste.)
Mais qui donc êtes-vous? Parlez, vous dont le front...

PYLADE.

Pourquoi d'un vain aveu solliciter l'affront?

IPHIGÉNIE, *à Oreste.*

C'est vous que j'interroge. Ah! daignez me répondre;
Et ne m'outragez pas jusques à me confondre
Avec un peuple aveugle, à moi-même odieux,
Dont un sort inouï me fait servir les dieux.
Parlez. A vos malheurs il importe peut-être
Que je sache du moins quels lieux vous ont vu naître...
Vous ne répondez rien? Toujours vous me cachez
Vos douloureux regards, à la terre attachés!

ORESTE.

Quel fruit attendez-vous de cette connaissance?

IPHIGÉNIE.

Dans le sein de la Grèce auriez-vous pris naissance?
Mycènes, Argos... Où vont mes esprits prévenus?...
Ah! sans doute, ces lieux ne vous sont pas connus.

ORESTE.

Plût au barbare ciel qu'un désert m'eût vu naître,
Et qu'il m'eût fait périr avant de les connaître!

IPHIGÉNIE.

Comment! Argos a-t-il été votre berceau?

ORESTE.

Hélas! que n'était-il en naissant mon tombeau!

IPHIGÉNIE.

Ah! s'il est vrai, comblez ou dissipez ma joie.
Au milieu de la gloire et des trésors de Troie,
Quel est dans son palais le sort d'Agamemnon?
Jouit-il d'un bonheur égal à son grand nom?

ORESTE.

O ciel! que dites-vous? une main parricide...

IPHIGÉNIE.

L'aurait livré, grands dieux, à la parque homicide?
Et quelle main?

ORESTE.

Madame...

IPHIGÉNIE.

Achevez.

ORESTE.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

Parlez. Que craignez-vous?

ORESTE, *à part.*

Je ne sais où je suis.

IPHIGÉNIE.

Quel fut son assassin?

ORESTE.

Son épouse adultère.

IPHIGÉNIE.

Clytemnestre!

ORESTE.

L'amour trama ce noir mystère:
Il l'arma d'un poignard.

IPHIGÉNIE.

O crime! affreux transport!
De son assassinat quel est le fruit?

ORESTE.

La mort.

IPHIGÉNIE.

Comment?

ORESTE, *troublé.*

Son fils...

PYLADE, *bas, à Oreste.*

Arrête. Ah! qu'il me désespère!

IPHIGÉNIE.

Eh bien, son fils? Parlez.

ORESTE.

Il a vengé son père.

IPHIGÉNIE.

Qu'entends-je!

PYLADE.

Au nom des dieux, madame, remplissez
Notre plus cher espoir, qu'ici vous trahissez.
Quel soin...

IPHIGÉNIE, *à Oreste.*

Qu'est devenu ce fils?

ORESTE.

L'horreur du monde.

IPHIGÉNIE.

Grands dieux!

ORESTE.

Las de traîner sa misère profonde,
Il a cherché la mort, qu'il a trouvée enfin.

IPHIGÉNIE, *à part.*

O déplorable sang! implacable destin!
(A Oreste.)
Mycènes n'a donc plus du grand vainqueur de Troie...

ORESTE.

Que la plaintive Electre, à sa douleur en proie.

IPHIGÉNIE.

Prêtresses... conduisez ces deux infortunés
Aux lieux où pour l'autel ils doivent être ornés.
(A part.)
Je ne peux plus longtemps devant eux me contraindre.

SCÈNE V.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE.

IPHIGÉNIE.

Oreste est mort!

ISMÉNIE.

Hélas! que vous êtes à plaindre!

IPHIGÉNIE.

Il est mort! c'en est fait, tout est perdu pour moi...

ISMÉNIE.

Ah! madame, quel est l'état où je vous vois?

EUMÈNE.

De quel saisissement êtes-vous pénétrée?

IPHIGÉNIE.

Quelle confusion dans le palais d'Atrée!
Quel cours d'assassinats l'un par l'autre punis!...
Poursuivez, dieux cruels, contre mon sang unis;
Dans mon flanc déchiré cherchez le triste reste
De ce coupable sang qu'avec vous je déteste.
Horrible perspective, effroyable avenir,
Que mes regards tremblants ne peuvent soutenir!
Eh quoi! traîner sans cesse un jour fatal au monde!
Ne m'abreuver jamais que du sang qui m'inonde!
Ne voir, pour tout objet, que morts et que mourants,
Avec de longs sanglots sous mes yeux expirants!
Ce jour encor, malgré le remords qui me ronge...
Ah! plutôt dans mon cœur que le couteau se plonge!
Cessons de respecter l'ouvrage des humains;
Dans un temple de paix eux seuls arment mes mains.
Suivons le désespoir où ma vertu me livre;
Où l'innocent périt, c'est un crime de vivre.

ISMÉNIE.

Ah! pour vous arracher d'un rigoureux séjour,
Le sort vous réduit-il à renoncer au jour?
Quoi donc! oubliez-vous qu'Electre encor vous reste,
Et peut vous tenir lieu de votre cher Oreste?
Osez-vous, de vos fers, au trépas recourir,
Au mépris d'une sœur qui peut vous secourir?
Elle-même, grands dieux! mortellement atteinte,
Parmi l'affreux débris de sa famille éteinte,
Au milieu des ruisseaux du sang dont elle sort,
Rampe et succombe en proie aux horreurs de son sort.
Ah! pour elle du moins supportez la lumière;
Vivez et rappelez votre force première,
Avec l'espoir certain de fuir votre oppresseur,
Et d'adoucir surtout les maux de votre sœur.

IPHIGÉNIE.

Hélas!

ISMÉNIE.

Dans cet espoir le ciel vous autorise;
Moins rigoureux enfin, le sort vous favorise,
Et livre à vos projets un citoyen d'Argos.
Osez rompre par lui la chaîne de vos maux,
De ces sauvages mers ouvrez-lui le passage;
Qu'il retourne à Mycène, et qu'un heureux message
Instruise votre sœur du secret de vos jours,
Qui sans doute des siens vont ranimer le cours.
Eh quoi! vous balancez?

IPHIGÉNIE.

Eh bien! je m'abandonne
Au dangereux conseil que ta pitié me donne...
Au moins d'un malheureux j'adoucirai le sort.
Mais, captive en ces lieux, par quel secret ressort...

ISMÉNIE.

Approuvez seulement le zèle de mon père,
Celui de ses amis.

IPHIGÉNIE.

Je crains que ma misère,
Que sa contagion ne s'étende sur eux.
Ah! si j'allais leur faire un sort plus rigoureux!

ISMÉNIE.

Fuyant l'œil du tyran, sans titre et sans fortune,
Qui les rendent suspects à sa crainte importune,
Croyez qu'enveloppés dans leur obscurité,
Ils vous pourront servir avec impunité.

IPHIGÉNIE.

Tu crois...

ISMÉNIE.

De l'un des Grecs, cher à votre espérance,
Vous allez voir bientôt les jours en assurance.
Je cours...

IPHIGÉNIE.

Arrête. Ecoute, et que ton amitié
Se prête encore aux soins d'une juste pitié.
Ces deux infortunés, qu'un même sort rassemble,
Pourquoi les séparer? délivrons-les ensemble.
Un sentiment secret me rend plus cher l'un d'eux;
Mais l'autre également est homme et malheureux.

ISMÉNIE.

Mon cœur vous prévenait, le même soin l'anime.

IPHIGÉNIE.

L'effroi vient me saisir sur le bord de l'abîme...
Des vengeances du ciel si j'offensais les droits!
Si j'étais malheureuse et coupable à la fois!...
Va, ne m'écoute plus, et cours trouver ton père;
Je vois qu'il n'est plus temps que mon cœur délibère;
Mais qu'il ne tente rien qu'à l'abri du danger:
C'est redoubler mes maux que de les partager.

SCÈNE VI.

IPHIGÉNIE, EUMÈNE.

IPHIGÉNIE.

Toi, cours trouver Thoas. Qu'une innocente feinte
L'éloigne de ces lieux, et commande à sa crainte;
Qu'elle force son zèle à différer la mort
De ces infortunés, dignes d'un meilleur sort;
Flatte l'illusion qui les lui peint coupables:
Prête-leur des forfaits dont ils sont incapables.
Dis que Diane, avant de les sacrifier,
Vient de nous ordonner de les purifier...
Je sens avec effroi, dans le rang où nous sommes,
Combien il est affreux d'en imposer aux hommes;
Mais le motif m'excuse en cette extrémité:
Qui sert les malheureux, sert la divinité.

ACTE III.

SCÈNE I.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Enfin, nous voilà seuls, et libres de contrainte;
Je peux et respirer, et te parler sans crainte,
Avant qu'un même sort, trop longtemps attendu,
Fasse couler mon sang dans le tien confondu.
Un soin nouveau se mêle au trouble qui me presse;
O mon ami! dis-moi, quelle est cette prêtresse,
Dont le sensible cœur, digne de sa beauté,
Sait dans les malheureux chérir l'humanité?
Quel intérêt secret, que je ne peux comprendre,
Au sort d'Agamemnon ici peut-elle prendre?
D'où vient qu'à son aspect s'éclaircissait la nuit
Qu'autour de moi répand le malheur qui me suit?
Par quel charme inconnu la terreur qui me glace,
A d'autres soins plus chers dans mon sein faisait place?
Quels sont les sentiments dont j'éprouvais l'attrait?
Enfin, de mes remords qui peut m'avoir distrait?

PYLADE.

En cet instant fatal, que ton honneur réclame,
Quel méprisable soin vient agiter ton âme?
De quoi va s'occuper ton esprit égaré,
Tandis que sur l'autel le glaive est préparé?
Où t'emportent les pleurs d'une femme étrangère,
Qu'aura versés sur nous sa pitié passagère?
Déjà trop ébranlé par tes premiers tourments,
Veux-tu perdre l'honneur de tes derniers moments?
Remplis plutôt ton cœur du soin de ta mémoire;
Meurs sans honte, du moins, s'il faut mourir sans gloire.
Maître de tes transports, impose à tes bourreaux,
Et ne leur laisse voir, de toi, que le héros.
Un grand cœur ne connaît de tourment que la honte;
Il cède à sa rigueur; le reste, il le surmonte.

SCÈNE II.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

Je vois vos fronts troublés. Mon douloureux aspect,
O dignes étrangers! vous serait-il suspect?

Ah! jugez mieux d'un cœur qui prend votre défense :
Il ne mérite pas que le vôtre l'offense...
Changeant mon ministère en un plus cher emploi,
Je viens vous affranchir des rigueurs de la loi;
Je l'espère du moins. L'humanité plus forte,
Après de longs combats, sur mon devoir l'emporte;
Je sens même les dieux dans mon cœur s'opposer
Au mystère sanglant qu'ils semblent m'imposer;
Et suspendant pour vous leurs volontés suprêmes,
A votre aspect touchant m'en faire un crime eux-mêmes.
J'ose vous l'avouer, un soin cher et pressant
Se joint à la pitié que mon âme ressent.
Ce ciel m'est étranger. Ma patrie est la Grèce.
Je veux écrire à ceux que mon sort intéresse;
Je veux fixer par vous leurs esprits incertains,
Et leur communiquer mes étonnants destins.

SCÈNE III.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Madame...

(Apercevant les étrangers, elle lui fait signe de les faire retirer.)

IPHIGÉNIE.

(A Isménie.)

Eloignez-vous [1]. Ciel! que viens-tu m'apprendre?

ISMÉNIE.

Qu'à sauver les deux Grecs vous ne pouvez prétendre,
Alors qu'un seul suffit au succès de vos vœux.
Tous nos amis tremblants, pour vous comme pour eux,
Disent que c'est se rendre inutile victime,
Et c'est peut-être en vain commettre un double crime.
Ils ajoutent encor que Thoas veut du sang,
Dût-il l'aller chercher jusque dans votre flanc;
Qu'il faut, ainsi qu'aux dieux, qui peut-être l'exigent,
Céder une victime aux terreurs qui l'affligent;
Qu'avec plus de succès vous pourrez imposer
A son zèle sanglant, qu'il vous faut abuser;
Et que son cœur enfin, s'il voit un sacrifice,
Alors de vos discours verra moins l'artifice.
D'un invincible effroi tous en un mot surpris,
Ne veulent seconder mon père qu'à ce prix.
Aux prières en vain son zèle a joint les larmes...
Madame, il a fallu céder à leurs alarmes.

IPHIGÉNIE.

Quelles extrémités!...

ISMÉNIE.

Ils vous ôtent le choix.
La nécessité parle, il faut suivre sa voix.

IPHIGÉNIE.

Je suis, puisqu'il le faut, l'exemple de ton père;
Je cède à son danger, aux dieux, à ma misère.

ISMÉNIE.

Je cours le retrouver. Hâtez-vous.

SCÈNE IV.

IPHIGÉNIE, ORESTE ET PYLADE, dans le fond du théâtre.

IPHIGÉNIE, *seule sur le devant.*

Sort cruel,
Quelles sont tes rigueurs! Ah! d'où vient que le ciel
Ote presque toujours aux cœurs qu'il a fait naître
Humains et bienfaisants, l'heureux pouvoir de l'être?
Approchez...(Je frémis!) Par mon trouble apprenez
L'excès de vos malheurs, et me les pardonnez.
De mes faibles efforts oubliant l'impuissance,
N'ayant le cœur rempli que de votre innocence,
J'ai cru que je pouvais, douce et cruelle erreur!
De vos destins communs diminuer l'horreur :
Je vous en ai flattés; je m'en flattais moi-même.
Trop aisément le cœur se livre à ce qu'il aime.
Ma pitié m'aveuglait : ses efforts hasardeux
Ne peuvent tout au plus sauver qu'un de vous deux;
Et telle est la rigueur de mon sort et du vôtre,
Qu'il faut que l'un, hélas! meure pour sauver l'autre.
Vous partagez mon cœur, et vous le déchirez...

(A Oreste.)

Mais puisqu'il faut choisir..., c'est vous qui partirez.

[1] Oreste et Pylade se retirent au fond du théâtre.

Mes ordres sont donnés; le danger, le temps presse;
Je cours en profiter pour vous, pour ma tendresse;
Et je reviens.

SCÈNE V.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE, *éperdu.*

Où suis-je!... Et je la laisse aller!...
Mais quelle voix pour moi, grands dieux! peut lui parler?

PYLADE.

Le voilà donc rempli ce vœu si légitime!
De l'amitié je meurs honorable victime.
O mon unique ami! souscris à mon bonheur;
Souscris au choix des dieux, si cher à mon honneur.
Laisse-moi mourir seul, et d'un ami fidèle
Donner à l'univers l'exemple et le modèle;
Qu'avec étonnement il apprenne d'un roi
Jusqu'où de l'amitié s'étend l'auguste loi.
Tu ne peux mieux payer les soins de ma tendresse,
Qu'en remplissant mes vœux et ceux de la princesse...

ORESTE.

O fureur! m'aimes-tu?

PYLADE.

Quel étrange discours,
Dont les sanglots pressés interrompent le cours!
Si je t'aime!

ORESTE.

Réponds.

PYLADE.

Ton air affreux me glace :
Parle, que me veux-tu?

ORESTE.

Que tu prennes ma place.

PYLADE.

Moi! renoncer aux choix...

ORESTE.

Et c'est là me chérir?
Dis-moi, qui de nous deux doit en ces lieux périr?
Consulte l'amitié par mes crimes flétrie.
Ai-je quitté pour toi le trône et ma patrie?
L'horreur de ces forfaits, ta rage et les remords,
T'ont-ils ici conduit à travers mille morts?
Parricide vengeur du meurtre de ton père,
Ton bras dégoutte-t-il du meurtre de ta mère?
Vois-tu des traits de sang et des spectres dans l'air,
Au jour que font éclore et la foudre et l'éclair?
Vois-tu fuir devant toi la terre épouvantée,
Marcher à tes côtés ta mère ensanglantée?
Vois-tu d'affreux serpents de son front s'élancer,
Et de leurs longs replis te ceindre et te presser?
Le seul trépas est-il ta dernière ressource?
Lui seul de tant d'horreurs peut-il combler la source?
Tu m'aimes! et tu veux qu'en cet horrible état,
Qu'écrasé sous le poids de mon noir attentat,
Fuyant le coup fatal que ma fureur implore,
Je recherche le jour que je souille et j'abhorre;
Proscrit, désespéré, sans asile, sans dieux,
Misérable partout, et partout odieux.
Tu m'aimes! et tu veux, ô comble de l'outrage!
Tu veux dans ton ardeur, ou plutôt dans ta rage,
Que je me souille encor du plus noir des forfaits,
Pour racheter mes maux, et payer tes bienfaits?
Tu veux que redoublant l'excès de mes alarmes,
Afin de t'épargner quelques frivoles larmes,
Déjà de la nature exécrable bourreau,
Au sein de l'amitié je plonge le couteau?
Ah! barbare, peux-tu jusque-là méconnaître
L'âme de ton ami, le sang qui l'a fait naître?
Avec quels traits affreux dans ton cœur me peins-tu?
Pour être criminel, me crois-tu sans vertu?

PYLADE.

Où t'égare l'horreur du trouble qui t'opprime?
Quel noir transport te fait de mon trépas un crime?
Pour racheter ta vie, as-tu vendu mon sang?
Dois-tu, le glaive en main, me déchirer le flanc?
Ton cœur, ton faible cœur, étonné du supplice,
Du choix de la prêtresse a-t-il été complice?

ORESTE.

En suis-je moins, cruel, l'instrument de ta mort
Qui t'a conduit ici?

PYLADE.

La rigueur de ton sort.

ORESTE.

Eh bien!..

PYLADE.

Mais malgré toi, malgré ta résistance,
Qui n'a jamais cessé d'éprouver ma constance,
Que ta triste fureur cesse de t'imputer
Ma mort, qu'en vain ici tu veux me disputer :
Ose plutôt par elle, ose briser ta chaine.
Je peux fléchir des dieux l'inexorable haine;
Le sang de l'amitié sur l'autel répandu,
Peut expier l'erreur de ton bras éperdu.

ORESTE.

Malheureux! t'es-tu joint à ma barbare mère,
Pour redoubler l'excès de ma douleur amère?
Pourquoi veux-tu des dieux m'ôter le seul bienfait,
Et me charger encor d'un indigne forfait?
Horrible au monde entier, d'où ma fureur m'exile,
Eh! quel serait, dis-moi, quel serait mon asile,
Si, de concert avec le destin ennemi,
Tu m'ôtais à la fois la mort et mon ami?

PYLADE.

Meurs donc, cruel, au gré de ta farouche envie,
Fais donc à ton ami perdre une double vie.
Hélas! je me flattais, qu'au choix des dieux soumis,
Que respectant leur sang dans tes veines transmis,
Ton cœur s'élèverait au-dessus de lui-même,
Et me ferait enfin revivre en ce que j'aime.
Mais tu ne veux que suivre en furieux mes pas,
Et me ravir, ingrat, le fruit de mon trépas.
Ah! dieux!... Mon cher Oreste! ah! par pitié, par grâce,
Daigne, pour ton ami, survivre à ta disgrâce :
Qu'au gré des dieux, contents du supplice où je cours,
De tes tristes fureurs je termine le cours!
Faut-il, pour triompher de ton humeur altière,
Qu'avec Agamemnon et sa famille entière,
Qu'avec toute la Grèce, unie à tes malheurs,
Je tombe à tes genoux, et d'un torrent de pleurs...

ORESTE.

Arrête. Jusque-là peux-tu pousser l'injure?
Au pied de ces autels veux-tu qu'enfin j'abjure
Tous ces serments si chers et si multipliés,
Par qui nos cœurs s'étaient l'un à l'autre liés?
Barbare!. . Ah!... je succombe à ce dernier outrage...
Vois mon horrible état, vois ton horrible ouvrage...
Je ne me connais plus... Mais loin de s'adoucir,
Ton inflexible cœur semble encor s'endurcir...
Eh bien! je vais, sauvant un crime à la prêtresse,
Lui découvrir le mien, et l'horreur qui me presse,
L'obliger, par devoir, à révoquer son choix.

PYLADE.

Ami, que vas-tu faire? ah! ciel!

ORESTE.

Ce que je dois.

PYLADE.

Ah! quel délire affreux! quelle rage ennemie!
Achète-t-on la mort au prix de l'infamie?
De toi-même, grands dieux! porteras-tu l'oubli
Jusqu'à vouloir mourir dans l'opprobre avili?

ORESTE.

C'est toi qui m'y contrains. Ton aveugle injustice
Impose à ma vertu ce honteux sacrifice.

PYLADE.

Moi, juste ciel!

ORESTE.

Tranchons d'inutiles discours,
Ou jure-moi de fuir le trépas où tu cours,
Ou j'achète à ce prix la mort que je mérite :
J'en atteste les dieux, que mon aspect irrite.

PYLADE.

Peux-tu jurer ta honte?

ORESTE.

Eh! c'est toi qui la veux.
Oui, je le jure encore, ou réponds à mes vœux;
Je me déclare un monstre abhorrant la lumière,
Qui s'est fait un tombeau de la nature entière :
Je dis qui m'a fait naître, et qui j'ai fait périr;
Et si de cet aveu je ne dois pas mourir,
Si la prêtresse encore est pour moi combattue,
J'accepte ses bienfaits...; je m'immole à ta vue;
Si cette main balance, ô terre! entr'ouvre-toi,
Et vous qui m'entendez, ô cieux! écrasez-moi.

PYLADE.

Je frémis! qu'opposer à sa rage insensée?
(A part.)
Inspirez-moi, grands dieux!... Ah! sans doute qu'Alcée...

ORESTE.

La prêtresse paraît.

PYLADE.

Je cède à ta fureur.
Tes jours me sont encor moins chers que ton honneur.

SCÈNE VI.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE, EUMÈNE.

IPHIGÉNIE, *une lettre à la main.*

(A Oreste.)(A Pylade.)
Voici... Retirez-vous. Guide ses pas, Eumène.
Au lieu que j'ai prescrit, hélas! qu'on le remène.

ORESTE.

(A Iphigénie.) (Retenant Pylade.)
Ah! madame, arrêtez. Non, il ne mourra pas.
C'est à moi seul ici de subir le trépas;
Votre pitié se trompe au choix de la victime.

IPHIGÉNIE.

Cessez. Que faites-vous?

ORESTE.

Je vous épargne un crime.
(Montrant Pylade.)
Ah! détournez sur lui l'effet de vos bontés,
Et réservez pour moi vos justes cruautés.

IPHIGÉNIE.

Pourquoi repoussez-vous la main tendre et propice
Que la pitié vous tend au bord du précipice?

ORESTE.

Cet héroïque ami m'a tout sacrifié,
Malheureux seulement par ma triste amitié.

IPHIGÉNIE.

Eh quoi! vous préférez une mort rigoureuse,
Au soin de me servir, et de me rendre heureuse?

ORESTE.

D'un reproche honteux n'accablez point mon cœur,
De mes destins plutôt accusez la rigueur.
Dans cet ami si cher souffrez que je vous serve :
Souffrez, pour vos desseins, que je vous le conserve.
Confiez sans soupçon vos lettres à sa foi,
Et me laissez enfin mourir digne de moi.

IPHIGÉNIE.

Quel généreux transport, et quel effort insigne!
Allez, de mes bontés vous n'êtes que plus digne.
Vivez et me servez. Je ne sais quelle voix
Parle à mon cœur pour vous, et confirme mon choix.

ORESTE.

Ah! dieux!... ne rendez point mon sort plus déplorable.
Laissez, sans s'avilir, mourir un misérable.
La mort est mon espoir, n'allez point le trahir,
Et ne me forcez pas peut-être à vous haïr.

IPHIGÉNIE, *à Pylade.*

Mais vous, consentez-vous au transport qui l'anime?
N'allez-vous pas, non moins barbare et magnanime,
Signalant contre moi votre triste amitié,
Combattre également les soins de ma pitié,
Leur préférer la mort?

PYLADE, *à part.*

Hélas! que lui répondre?

ORESTE, *éperdu.*

(Bas, à Pylade.)
Madame... Ah! souviens-toi...

IPHIGÉNIE.

Vous semblez vous confondre.
Parlez, expliquez-vous.

PYLADE.

Son cruel désespoir
M'a fait de lui survivre un rigoureux devoir.

IPHIGÉNIE.

Comment?

ORESTE.

Ah! n'allez point d'une lâche faiblesse
Soupçonner de son cœur l'héroïque noblesse,

C'en est un digne effort, s'il me laisse mourir;
En osant vivre, il fait pour moi plus que périr...
Mais, madame, cessez de vous nuire à vous-même,
Et me laissez enfin vous sauver ce que j'aime.
Hélas! pour vous servir, je suis trop malheureux...
Tournez vers mon ami ces regards généreux.
Ne me refusez pas, ce cœur vous en conjure;
Vous feriez de tous trois et la perte et l'injure.

IPHIGÉNIE.

Suivez donc, j'y consens, votre noble fureur,
Que votre âme tremblante admire avec horreur...
Mourez.

PYLADE, *à part.*

Ciel! je frémis.

IPHIGÉNIE, *à Pylade.*

Me serez-vous fidèle?
Puis-je compter sur vous?

PYLADE.

Vous connaîtrez mon zèle...
Daignez de cet ami, d'un seul jour différer...
Le sacrifice affreux qu'il vous faut préparer...
Qu'au moins de son bûcher la flamme étincelante
Ne me poursuive point sur cette mer sanglante.
Me le promettez-vous?

IPHIGÉNIE.

Comptez sur ma pitié.

PYLADE.

Excusez les terreurs d'une tendre amitié;
Il faut que votre cœur par un serment s'engage;
Je ne puis consentir à partir sans ce gage.

IPHIGÉNIE.

Puisque vous l'exigez, j'en atteste les dieux.
Puissent-ils m'épargner un devoir odieux!
Mais ne laissons pas fuir le moment favorable.

(A Oreste.)

Étranger malheureux, encor moins qu'admirable,
Embrassez votre ami, que vous ne verrez plus.

ORESTE, *embrassant Pylade.*

Adieu. Retiens, ami, tes sanglots superflus.
Ne vois point mon trépas, n'en vois que l'avantage.
L'opprobre et les malheurs étaient tout mon partage.
Adieu. Conserve en toi, fidèle à l'amitié,
De ton ami mourant la plus digne moitié.
Prens soin, à ton retour, d'une sœur qui m'est chère.
Daigne essuyer ses pleurs, et lui rendre son frère.

(Montrant Iphigénie.)

Sois fidèle surtout au vertueux objet
A qui je dois ici de tes jours le bienfait.
Adieu.

PYLADE.

Je meurs.

ORESTE, *s'arrachant des bras de Pylade.*

Allons.

PYLADE.

Mon ami m'abandonne...
Arrête.

ORESTE, *se précipitant de nouveau dans ses bras, puis s'en arrachant.*

O mon ami!... Mais mon destin l'ordonne.

PYLADE, *le retenant.*

Je ne puis m'arracher...

IPHIGÉNIE, *tout éplorée.*

Il faut vous séparer.

PYLADE.

Madame...

IPHIGÉNIE, *à Pylade.*

Dans ses bras voulez-vous expirer?

(Elle conduit Oreste dans le fond du théâtre.)

PYLADE, *à part, sur le devant.*

Ami, va, je saurai te sauver ou te suivre.
Ah! quand je le voudrais, pourrais-je te survivre?

SCÈNE VII.

PYLADE, IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

Hélas! que je vous plains!... Mais les moments sont [chers.
Partez, et me servez ainsi que je vous sers.
Voici l'écrit enfin que j'adresse à Mycène.
Du sort qui vous poursuit si vous domptez la haine,
Ne trompez point l'espoir qui peut m'être permis;
Qu'aux mains d'Électre il soit fidèlement remis.

PYLADE.

Qu'entends-je? Et quel rapport vous unit l'une à l'autre?

IPHIGÉNIE.

Laissez-moi mon secret; j'ai respecté le vôtre.

PYLADE.

Pardonnez. J'obéis.

SCÈNE VIII.

PYLADE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, un esclave.

ISMÉNIE.

Le navire est tout prêt;
Il flotte au gré du vent qui sert votre intérêt.
A travers les rochers cet esclave s'engage
A conduire en secret l'étranger au rivage.
Le temps presse.

IPHIGÉNIE, *à Pylade.*

Venez. Puissiez-vous sans témoins
Quitter ces bords sanglants et mériter mes soins!

ACTE IV.

SCÈNE I.

IPHIGÉNIE, EUMÈNE.

IPHIGÉNIE.

L'esclave ne vient point. O mortelles alarmes!
Mes yeux, sans le vouloir, se remplissent de larmes...
Qu'est devenu le Grec si cher à ma douleur?
Est-il environné de mon propre malheur?...
Faut-il encor languir dans les tourments du doute,
En proie à tous les maux que mon âme redoute?...
Cruels délais! Combien tout sert à confirmer
Les noirs pressentiments qui viennent m'alarmer!
O ciel! encoure-t-on ta haine rigoureuse,
Pour tendre à l'innocence une main généreuse?
Lorsque j'ai dû te plaire, ai-je pu t'irriter?
Et me puniras-tu de t'oser imiter?

EUMÈNE.

Pourquoi vous effrayer de quelque vain obstacle?

IPHIGÉNIE.

Le trouble de mon cœur m'est un fidèle oracle.

EUMÈNE.

Aux maux que vous craignez, que sert de vous livrer?
Que sert, avant le temps, de vous désespérer?

IPHIGÉNIE.

Va, j'ai comblé l'horreur du destin qui m'opprime;
J'ai fait des malheureux... peut-être par un crime!

EUMÈNE.

Calmez de vos frayeurs l'inutile transport,
Et d'Isménie, au moins, attendez le rapport.
Je l'aperçois.

SCÈNE II.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE.

IPHIGÉNIE.

Eh bien! que faut-il que j'espère?
L'esclave et l'étranger ont-ils rejoint ton père?

ISMÉNIE.

Tous deux au lieu prescrit n'ont point encor paru.
Mon père impatient en vain a parcouru
Tous les sombres détours que l'esclave a dû prendre:
Il n'a rien vu. Tous deux ont encore à se rendre.
Il n'ose interpréter leurs sinistres délais.
Le calme cependant règne dans le palais;
Et vos desseins, cachés dans la nuit du silence,
De l'œil qui vous poursuit trompent la vigilance.
Mais, que vois-je?

SCÈNE III.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE, L'ESCLAVE.

IPHIGÉNIE.

Approchez. Soyez moins effrayé.
Qu'est devenu le Grec à vos soins confié?

L'ESCLAVE.

Il n'est plus.

ISMÉNIE.

Ciel !

IPHIGÉNIE.

Comment ?

L'ESCLAVE.

Sous de flatteurs auspices,
Rampant avec effort le long des précipices,
Nous avancions déjà vers l'asile écarté
Où flotte le vaisseau pour sa fuite apprêté.
Je précédais ses pas et lui frayais la route.
Alarmé d'un bruit sourd, il m'arrête, il écoute ;
Et le moment d'après, il pense voir de loin
S'avancer à pas lents quelque indiscret témoin :
Son cœur se trouble. Il veut qu'à l'instant je le quitte,
Et que j'aille éclaircir le danger qui l'agite.
Je cède à la terreur dont je le vois frappé;
Et moi-même tremblant, sous un roc escarpé,
Au fond d'un antre où l'onde en gémissant se brise,
Le faisant retirer de crainte de surprise,
Je cours voir en effet si son œil abusé
Pouvait n'en avoir pas l'un à l'autre imposé.
Reconnaissant bientôt l'illusion fatale
Qu'avait produite en nous une frayeur égale,
Je revole vers lui; mais, ô soins superflus !
Dans le creux du rocher je ne le trouve plus.
Les flots, en s'y brisant, selon toute apparence,
L'ont englouti, madame, avec votre espérance.

IPHIGÉNIE.

(A l'esclave.) (A Ismène.)

O sort !... Allez. Et toi, de ces bords ennemis
Fais éloigner ton père, ainsi que ses amis.
Conserve à ta tendresse une tête si chère;
Qu'il rentre en son asile, et moi dans ma misère.

SCÈNE IV.

IPHIGÉNIE, EUMÈNE.

IPHIGÉNIE.

C'en est donc fait! il faut renoncer pour toujours
Au trop crédule espoir qui prolongeait mes jours.
Jaloux des soins sanglants que sa rigueur m'impose,
Le ciel impitoyable à mon retour s'oppose...
Argos a disparu pour moi de l'univers...
Ces lieux seront toujours de mes larmes couverts !...
Ah ! puisque sans espoir, en esclave asservie,
J'y dois traîner le poids d'une mourante vie,
Au moins contentons-nous. Voyons l'autre étranger :
Sur mes tristes destins osons l'interroger,
C'est le dernier des Grecs que m'offriront sans doute
Ces bords qu'avec horreur l'humanité redoute;
Il faut en profiter.

EUMÈNE.

Eh ! quel funeste bien
Attend votre douleur d'un si triste entretien?
Voulez-vous renoncer au devoir de prêtresse?
Voulez-vous, de vos sens moins que jamais maîtresse,
Ranimant la pitié qu'il vous faut étouffer,
Céder à ses transports, au lieu d'en triompher?

IPHIGÉNIE.

Les dieux, en reprenant leur première victime,
Ne m'apprennent que trop mon devoir et mon crime.

EUMÈNE.

Ne voyez donc ce Grec, madame, qu'à l'autel,
Le front déjà baissé sous le couteau mortel.

IPHIGÉNIE.

Quel qu'en soit le péril, je ne peux m'en défendre;
Sers ma douleur, je veux absolument l'entendre;
Et voir enfin par lui détruit ou confirmé
Le doute affreux qui tient mon esprit alarmé.
Mais ne redoute rien à mon devoir contraire;
Je promets tout son sang aux mânes de mon frère;
Sous le couteau fatal tu le verras couler,
Dans mon triste transport dût le mien s'y mêler.

SCÈNE V.

IPHIGÉNIE, seule.

Daignez me rendre au moins mon devoir légitime,
Et me laisser frapper, sans remords, ma victime,
Grands dieux, que ma douleur implore en frémissant,
Vous qui m'épouvantez en vous obéissant!
Et toi, jeune héros, ombre plaintive et tendre,
Reste du grand Pélops, dont j'osais tout attendre,
Frère d'autant plus cher encore à ma douleur,
Que tu n'eus point de part à mon premier malheur;
Qu'au contraire, rempli d'innocentes alarmes,
Dans mes bras défaillants tu lui donnas des larmes,
Pour suprêmes devoirs de mon amour tremblant,
Reçois, avec mes pleurs, cet hommage sanglant :
Reçois... Mais quel présent mon amour va lui faire !
Le sang des malheureux peut-il le satisfaire?
Hélas! il était né pour être leur soutien :
Du sort des malheureux un grand cœur fait le sien.

SCÈNE VI.

ORESTE, IPHIGÉNIE, EUMÈNE.

ORESTE, *à part.*

O mort! à tant d'horreurs arrache enfin mon âme!

(A Iphigénie.)

Pour vous suivre à l'autel, m'appelez-vous, madame?
Allons. Avec transport je marche sur vos pas.
Les dieux ont su me faire un bonheur du trépas.
Allons. Quoi ! vous pleurez?

IPHIGÉNIE.

Respectez ma faiblesse.
A mes yeux, s'il se peut, montrez moins de noblesse.
N'ébranlez plus un cœur toujours moins affermi,
Qui veut et qui ne peut être votre ennemi.
Cachez-vous tout entier à mon âme sensible.
Votre vertu me rend mon devoir impossible.

ORESTE.

Ah ! ne prolongez point l'excès de mes malheurs.
Que sert de m'accabler de vos propres douleurs?
Ne m'en présentez plus, par pitié, le spectacle :
Venez : à mon bonheur cessez de mettre obstacle...
Mais, madame, parlez : qui peut vous arrêter?
Frémissez-vous du coup que vous allez porter?
Armez mon bras, du vôtre il va faire l'office;
Il va vous épargner ce sanglant sacrifice.

IPHIGÉNIE.

Qu'à ce noble transport mon cœur se sent presser!
Eh ! quel est donc le sang que vous voulez verser,
Quel sein vous l'a transmis? Quel rang vous a vu naître?
Mais je veux l'ignorer. Je crains de vous connaître...
Laissant votre secret entre vous et les dieux,
Seulement sur un point satisfaites mes vœux.
Que sait-on, dans Argos, du sort d'Iphigénie,
Qui vit contre ses jours la Grèce entière unie?

ORESTE.

De quel ressouvenir déchirez-vous mon cœur!
Que me demandez-vous? Ah ! mortelle rigueur !

IPHIGÉNIE.

Eh ! d'où naît, à son nom, le trouble qui vous presse?
Brillant encor des fleurs d'une tendre jeunesse,
Vous n'avez pu la voir, vous n'avez pu tremper
Dans le complot des Grecs tous prêts à la frapper;
Vous n'avez pu parer l'autel pour son supplice.

ORESTE.

Mais quel soin...

IPHIGÉNIE.

Répondez, n'étant point leur complice.

ORESTE.

Que voulez-vous? Je vais subir le même sort,
Par le même chemin descendre au même bord.
Heureux si je pouvais, victime obéissante,
Offrir aux dieux, comme elle, une tête innocente!...

IPHIGÉNIE.

Quoi donc! vous ignorez encore qu'elle vit,
Qu'aux cruautés des Grecs Diane la ravit,
Et que, la transportant sur un rivage horrible...

ORESTE.

Qu'entends-je? Iphigénie... ô dieux ! est-il possible...
Elle vit?... Achevez, je meurs moins malheureux...
Dites... Le savez-vous? Sur quels bords rigoureux
Respire une victime et si chère et si tendre?

IPHIGÉNIE.

En ces lieux.

ORESTE.

Juste ciel !... Et pourrez-vous m'apprendre
Quel est son sort?

IPHIGÉNIE.

Hélas! plus à plaindre que vous,
Le sort qui vous attend lui paraîtrait trop doux!

ORESTE.

Ah! dieux! Que ce discours me fait naître d'alarmes!...
Et ne puis-je la voir, l'arroser de mes larmes?
Si vous saviez... Mais non... Je lui ferais horreur...
Elle détesterait mon crime et ma fureur...
Voyant d'un sang si cher ma main fumante encore,
Pourrait-elle m'aimer? Moi-même je m'abhorre...
Cieux! Quels sont mes tourments! Puis-je les supporter?
Mais le plus grand de tous, c'est de les mériter.

IPHIGÉNIE.

Quoi! vous êtes coupable, et mon cœur vous excuse!
Vous méritez la mort, et ma main s'y refuse!
De vos affreux transports quand je devrais frémir,
Mon cœur s'en attendrit, je ne sais que gémir!
Eh! qu'êtes-vous? Parlez, il y va de ma vie.

ORESTE.

D'Oreste infortuné que pense Iphigénie?

IPHIGÉNIE.

C'était tout son espoir... Elle sait qu'il est mort.

ORESTE.

Non, madame, il survit aux horreurs de son sort.

IPHIGÉNIE.

Que dites-vous?

ORESTE.

Il vit, mais sans espoir pour elle.

IPHIGÉNIE.

Comment?

ORESTE.

O destinée! O rigueur éternelle!
Elle ignore qu'ici...

IPHIGÉNIE.

Je vous vois fondre en pleurs!
Ah! qui que vous soyez, ah! parlez, ou je meurs.

ORESTE.

Mon trouble et mes sanglots ne font que trop connaître...

IPHIGÉNIE.

Dans mon cœur éperdu quel soupçon fait-il naître!
Sa jeunesse... Ses traits... Un secret sentiment...
Se peut-il?... Achevez, finissez mon tourment.

ORESTE, *éperdu.*

Eh bien! à ses malheurs reconnaissez Oreste.

IPHIGÉNIE, *tombant évanouie dans les bras d'Eumène.*

Mon frère!

ORESTE.

Iphigénie!... Oui, tout mon cœur m'atteste...
(Avec transport.)
Iphigénie...

IPHIGÉNIE, *revenant à elle.*

Oreste... Ah! tous mes sens charmés...
Mon frère!... O nom si cher!...

ORESTE.

Ma sœur! Quoi! vous m'aimez...
Vous n'avez point horreur... Je vois couler vos larmes...
Ma chère Iphigénie...

IPHIGÉNIE.

O moment plein de charmes!...
Mon frère est dans mes bras... Et j'allais l'égorger!...
(Elle retombe dans les bras d'Eumène.)

ORESTE.

Cessez... Dans quels ennuis m'allez-vous replonger!

IPHIGÉNIE.

Eh! qui vous a conduit sur ce bord homicide?

ORESTE.

Le ciel, l'injuste ciel, qui m'a fait parricide,
Et qui, m'en punissant, déchaîne sur mes pas
Tous les monstres vengeurs des gouffres du trépas;
Et pour m'en délivrer, le cruel me condamne
A ravir en ces lieux l'image de Diane!

IPHIGÉNIE.

Ce ciel impénétrable, et qui me fait trembler,
Veut-il finir nos maux, ou les veut-il combler?
Mais comment imposer au tyran qui m'observe?
Comment vous dérober au sort qu'il vous réserve?
Qu'en ce moment fatal je découvre d'horreurs!
O superstition! quelles sont tes fureurs!...
J'entends du bruit. Fuyez. Cache ses pas, Eumène.
Dieux, si c'était Thoas! si sa rage inhumaine!...
Allez.

ORESTE.

Moi, vous quitter! que j'expire en vos bras!
C'est mon espoir.

IPHIGÉNIE.

Cruel, voulez-vous mon trépas?

SCÈNE VII.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Fuyez Thoas, fuyez sa rage forcenée;
Il sait de l'étranger la fuite infortunée.
L'esclave est expirant; il cherche dans son sein
A démêler le nœud d'un malheureux dessein.
Sans être encor suspects à sa barbare rage,
Mon père et ses amis ont prévenu l'orage;
Du vaisseau pour le Grec vainement préparé,
Ils ont couru se faire un asile assuré.

IPHIGÉNIE.

La mort est à présent le seul dieu que j'implore;
Je me sauve en ses bras d'un crime que j'abhorre.

ISMÉNIE.

Vous me faites frémir. Parlez.

IPHIGÉNIE.

L'autre étranger,
Que j'allais, que j'ai dû de ma main égorger...

ISMÉNIE.

Eh bien?

IPHIGÉNIE.

Il est mon frère.

ISMÉNIE.

O ciel!

IPHIGÉNIE.

Tu vois mon trouble,
Mes pleurs, mon désespoir, que son danger redouble.

ISMÉNIE.

Madame, il faut...

SCÈNE VIII.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE.

EUMÈNE.

Oreste est au pouvoir d'Arbas.
Il vient de s'en saisir par l'ordre de Thoas.

IPHIGÉNIE.

De quels traits, ciel vengeur, ta main appesantie
Vient frapper coup sur coup mon âme anéantie!
Un courroux éternel semble-t-il t'animer?
Mes pleurs ne pourront-ils jamais te désarmer?
Veux-tu donc me forcer d'assassiner mon frère?...
Dans ses embrassements terminons ma misère.
Courons...

ISMÉNIE.

Où vous égare un aveugle transport?

EUMÈNE.

Ah! madame, arrêtez. Que cherchez-vous?

IPHIGÉNIE.

La mort.

ACTE V.

SCÈNE I.

THOAS, gardes.

THOAS.

Quel art à me tromper employait l'infidèle!
Sous quel prétexte saint elle m'éloignait d'elle!
O mystère fatal! Pour m'en imposer mieux,
Oser impunément faire parler les dieux!
De son perfide cœur éludant l'artifice,
Que n'ai-je, sous mes yeux, pressé le sacrifice!
Devais-je sur sa foi déposer ma terreur?
Qui peut m'avoir plongé dans ce sommeil d'erreur?
De ma religion vengeant le privilége,
Que ne puis-je porter dans son cœur sacrilége,
Avec tous mes tourments, le fer et le poison!
Faut-il de tout mon sang payer sa trahison?
Mais qui suspend mon bras? Frappons qui nous opprime.
Jusque sur les autels on doit punir le crime.

SCÈNE II.

THOAS, ARBAS, gardes.

ARBAS.

Tout est avec effroi rentré dans le devoir,
Seigneur. L'autre étranger reste en votre pouvoir,
Celui dont les fureurs vous remplissaient d'alarmes...
Je l'ai repris des mains de la prêtresse en larmes.
Mais quel trouble nouveau...

THOAS.

Tout me devient suspect;
Tout s'offre à mes regards sous un sinistre aspect.
O toi, fidèle Arbas, dont les soupçons propices
Sont venus m'éveiller au bord des précipices,
Crois-tu que l'étranger aux autels échappé,
Dans les flots en effet soit mort enveloppé,
Et que le traître obscur qui lui servait de guide
N'ait point, dans les tourments, fait un récit perfide?

ARBAS.

Je ne crois pas, seigneur, qu'il vous ait imposé.
Mourant, sur quel espoir vous eût-il abusé?
L'on aurait su d'ailleurs trouver votre victime
Parmi ces malheureux, connus par leur seul crime,
Que ma prudence au port vient de faire arrêter
Sur le vaisseau caché qui dut la transporter.
Eux-mêmes, dans les fers attendant leur supplice,
Confirment le récit de leur lâche complice;
Ils gardent sur le reste un silence profond.

THOAS.

Quel noir pressentiment m'agite et me confond!

ARBAS.

Eh bien! sur ce soupçon, peut-être légitime,
Faites dans les rochers chercher votre victime :
Nous saurons l'y trouver et la rendre au trépas,
Si l'abîme des flots ne la recèle pas.

THOAS.

Va, cours. Délivre-moi du trouble qui me presse.

SCÈNE III.

THOAS, gardes.

THOAS, *à l'un des gardes.*

Et vous, faites venir l'infidèle prêtresse.

SCÈNE IV.

THOAS, gardes.

THOAS.

Contre mes derniers jours l'oracle prononcé
Revient, en traits de sang, frapper mon cœur glacé,
Je sens qu'à mon destin Diane m'abandonne;
La trahison me suit, et la mort m'environne.
En vain sur mes périls je voudrais m'aveugler...
Mais quel prodige affreux vient encor m'accabler!
Par tous les malheureux qu'a fait périr mon zèle
Je m'entends appeler dans la nuit éternelle;
Je vois se ranimer leurs membres desséchés,
Qu'autour de ces autels mes mains ont attachés...
Comment interpréter ces effrayants miracles?
Grands dieux, démentez-vous la foi de vos oracles?
Mais n'écoutons ici que ma propre fureur,
Et méprisons l'effet d'une aveugle terreur.

SCÈNE V.

THOAS, IPHIGÉNIE, gardes.

THOAS.

Approchez et tremblez; que votre âme éperdue
Sente déjà la peine à ses crimes trop due.
Mais répondez, perfide, à mon courroux trahi,
Prêt à venger sur vous le ciel désobéi.
Malheureuse! pourquoi cet étranger funeste
Ravi, mais vainement, à la rigueur céleste?
Quels étaient vos projets? Quel mystère odieux
Vous faisait, contre moi, trahir l'ordre des dieux?

IPHIGÉNIE.

Quand aux plus noirs soupçons votre âme abandonnée
Semble m'avoir déjà sur leur foi condamnée,
Que sert de m'abaisser à me justifier?
Mais à la vérité s'il faut sacrifier,
Je n'eus d'autre dessein, quand je brisai la chaine
De l'un de ces captifs que poursuit votre haine,
Que d'informer par lui mes parents affligés
Du secret de mes jours, malgré moi prolongés;
Etc, le cœur innocent, que noircit l'imposture,
Ecouta seulement la voix de la nature.

THOAS.

Par ce lâche discours croyez-vous m'abuser?
Et fût-il vrai, qui peut d'ailleurs vous excuser?
Quand vous savez, surtout, qu'un oracle terrible
Me menace toujours du sort le plus horrible
Si je n'immole aux dieux, de leurs autels jaloux,
Tout profane étranger proscrit par leur courroux?

IPHIGÉNIE.

Ah! cet oracle obscur autant qu'épouvantable,
Pour le malheur du monde est-il si véritable?
Ceux qui vous l'ont rendu n'ont-ils pu vous flatter?
Au gré de votre cœur n'ont-ils pu le dicter?
Les ministres des cieux sont-ils incorruptibles?
D'erreur ni d'intérêt ne sont-ils susceptibles?
Hélas! pour approcher des dieux et des autels,
En ressemblons-nous moins au reste des mortels?
Je ne veux point ici pousser plus loin le doute
Sur ces décrets confus, que votre âme redoute;
Mais la raison du moins doit les interpréter :
C'est l'oracle qu'il faut avant tout écouter.

THOAS.

Quel perfide détour, et quel affreux langage!
A me l'oser tenir quel motif vous engage?
Pouvez-vous, au mépris des dieux, de votre rang,
Excuser vos forfaits par un crime plus grand?
Par une piété, peut-être criminelle,
Faut-il, Diane, encor te respecter en elle?
Et ne devrais-je pas, de crainte dépouillé,
Venger ici l'honneur de ton temple souillé?

IPHIGÉNIE.

Eh bien! de vos fureurs comblez donc la mesure :
Epargnez-moi des maux dont frémit la nature,
Et que mon œil tremblant découvre avec horreur.
Au gré de vos soupçons et de votre terreur,
Frappez ce cœur, de crime et de crainte incapable,
Ce cœur que vous voulez en vain rendre coupable :
N'attendez pas qu'en pleurs je tombe à vos genoux;
Je n'y voudrais tomber que pour hâter vos coups.

THOAS, *aux gardes.*

Que l'on fasse à l'autel venir l'autre victime.

(A Iphigénie.)

Dans son cœur tout sanglant mon courroux légitime
Va d'un œil scrupuleux, sur votre châtiment,
Interroger le ciel et son ressentiment.

(L'intérieur du temple s'ouvre. Oreste paraît et s'avance au milieu des prêtresses vers l'autel.)

IPHIGÉNIE, *à part.*

Où suis-je? et quel spectacle! O nature! ô mon frère!
O sacrifice affreux d'une tête si chère!

SCÈNE VI.

THOAS, ORESTE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE, prêtresses, gardes.

THOAS, *à Iphigénie.*

Venez remplir le soin de votre emploi sacré,
Et prendre sur l'autel le couteau révéré.

IPHIGÉNIE.

Seigneur...

THOAS.

Obéissez au ciel qui vous commande;
Versez à son courroux le sang qu'il vous demande.

IPHIGÉNIE, *à part.*

Moment terrible! O dieux, venez me secourir!

(Haut.)

Je succombe... Seigneur... Je ne puis que mourir...

THOAS.

Quoi! vous osez encore ici, contre vous-même,
Trahir des dieux présents l'ordre saint et suprême?

ORESTE.

Que lui commandes-tu, tyran dont la terreur
Fait de ce temple saint un théâtre d'horreur?
A la honte des dieux, que ton erreur atroce
Rabaisse au vil néant de ton être féroce,
Monstre, peux-tu penser, qu'ivre du sang humain,

On ne peut les fléchir qu'un poignard à la main?
Cesse de faire enfin ces dieux à ton image,
Et d'ériger le meurtre et le crime en hommage.
Si ton cœur altéré cherche à boire mon sang,
Tigre, que ne viens-tu me déchirer le flanc?

THOAS.

Qu'entends-je! oses-tu bien, insensé, téméraire...
(A Iphigénie.)
Obéissez, frappez.

IPHIGÉNIE.

Seigneur... il est mon frère.

ORESTE.

Oui, je le suis. Devant le fils d'Agamemnon,
Lâche, baisse les yeux, et respecte ce nom.
Rentre dans les horreurs du trouble qui te tue:
Je voulais te ravir le jour et la statue.
C'est à la voix du sang des malheureux humains,
Dont s'abreuve ton cœur par d'innocentes mains;
C'est à ses cris plaintifs, qu'au défaut du tonnerre,
Mon bras venait venger et consoler la terre;
Et de l'atrocité d'un culte destructeur,
Laver dans tout son sang, et l'homme, et son auteur.

IPHIGÉNIE, *à Oreste.*

Cessez...

ORESTE.

Soyez ma sœur, soyez Iphigénie.
Votre terreur pour moi m'est une ignominie.
Ayez la fermeté qui sied à la vertu:
C'est mériter son sort que d'en être abattu.

THOAS.

A cet excès d'orgueil et d'audace effrénée,
L'étonnement encor tient ma langue enchaînée.
Pour me braver ici, parle, quel est-tu?

ORESTE.

Roi.
Si je t'avais puni, j'en remplissais la loi.

THOAS, *troublé.*

(A Iphigénie.)
Je cède à ma fureur. Frappez, quel qu'il puisse être;
Faites votre devoir... et me vengez d'un traître.

IPHIGÉNIE.

O cieux! vous l'entendez, et vous ne tonnez pas?
Et vous tenez fermé l'abîme sous ses pas?
Parricide jouet d'une aveugle imposture,
Tu m'oses commander d'outrager la nature?
De mon frère tu veux que je sois le bourreau,
Qu'en son cœur tressaillant j'enfonce le couteau;
Que respirant encor, mes mains, ces mains sanglantes,
Arrachent de son flanc ses entrailles fumantes;
Et que d'un œil affreux, plein de ta cruauté,
J'y consulte pour toi le ciel épouvanté?
Ah! cet excès d'horreur me rend tout mon courage.
Mais de quel droit ici me commande ta rage?
Es-tu mon maître? Es-tu le dieu de ces autels?
Dois-je en tribut mon sang au dernier des mortels?

THOAS.

Sans doute, tu le dois. Oses-tu méconnaître...

IPHIGÉNIE.

Frappe, sois mon bourreau; mais le ciel est mon maître.
(Elle s'élance vers l'autel, s'empare de la victime, puis s'adresse aux prêtresses.)
Et vous, ne souffrez point qu'on attente à vos droits.
N'obéissez qu'aux dieux, n'écoutez que ma voix.
Rentrez dans les devoirs de votre ministère,
Défendez l'innocent, soulagez sa misère.
(Leur montrant Oreste.)
Veillez sur ce pur sang du maître des humains;
Ses jours sont par le ciel confiés à vos mains.
(Les prêtresses forment un cercle autour d'Oreste.)

THOAS.

Gardes!

ORESTE, *à Iphigénie.*

Laissez, ma sœur, laissez à mon courage
Le soin de m'immoler à sa barbare rage.

THOAS, *aux gardes interdits.*

Quoi donc! à son aspect vous reculez d'effroi?
(Les gardes font un mouvement.)

IPHIGÉNIE, *s'avançant vers les gardes.*

Profanes, arrêtez, et respectez un roi.

SCÈNE VII.

THOAS, ORESTE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, prêtresses, ARBAS, gardes.

ARBAS, *éperdu.*

Ah! paraissez, seigneur; une effroyable escorte...

THOAS.

Quel bruit horrible! ô ciel, on enfonce la porte.
Courons... Mais immolons, avant, à mon courroux...

IPHIGÉNIE, *s'avançant.*

Viens-tu braver les dieux qui combattent pour nous?

ORESTE, *repoussant avec force derrière lui Iphigénie et s'offrant aux coups de Thoas.*

Ah! laissez dans mon sang noyer sa barbarie.

THOAS, *le bras levé sur Oreste.*

Sois le premier objet, traître, de ma furie...

SCÈNE VIII.

THOAS, ORESTE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, prêtresses, ARBAS, gardes, PYLADE, troupe de Grecs.

PYLADE.

(Il s'élance à la tête des Grecs sur la scène: il arrête d'une main Thoas, et le frappe de l'autre.)
Arrête, et meurs, barbare, au pied de ces autels.
(Aux gardes et aux prêtresses.)
Fuyez, tyrans sacrés des malheureux mortels.
(Il se précipite dans les bras d'Oreste. L'instant d'après, encore tout transporté:)
Ne crains plus rien. Tout fuit. La garde est dispersée;
J'ai su tromper mon guide, et j'ai rejoint Alcée.
Guidé par l'amitié, secondé par les dieux,
Je rentre avec les miens, triomphant dans ces lieux.

IPHIGÉNIE, *à Isménie avec transport.*

Cours délivrer ton père.

SCÈNE IX.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE, troupe de Grecs.

ORESTE.

O moitié de ma vie!

PYLADE.

Vivez.

ORESTE.

Ah! digne ami, revois Iphigénie.

PYLADE.

Iphigénie, ô ciel!

IPHIGÉNIE.

Vous apprendrez mon sort.
Mais les moments sont chers. De ce temple de mort,
Où la vertu gémit sous le glaive abattue,
Allons, avec respect, enlever la statue.
Tantôt vous m'avez dit qu'à son enlèvement
Les dieux bornaient le cours de votre affreux tourment.

ORESTE.

J'en sens déjà l'effet. Quel changement j'éprouve!
Dans quel calme profond soudain je me retrouve!
Je sens tous mes forfaits dans mon cœur expiés.
L'abîme dévorant se ferme sous mes pieds.
L'horreur me fuit; tout semble autour de moi renaître;
Dans un monde nouveau je prends un nouvel être.

IPHIGÉNIE.

O bienfaits inouïs! je reconnais les dieux.
La loi de la nature est donc la loi des cieux.

PYLADE.

Alcée impatient, avec le vent propice,
Nous attend sur ces bords. Marchons; et sous l'auspice
Du ciel, fécond pour nous en miracles divers,
Allons en étonner la Grèce et l'univers.

LE CERCLE, OU LA SOIRÉE A LA MODE,

comédie épisodique en un acte et en prose, par Poinsinet,

Représentée pour la première fois par les comédiens Français ordinaires du roi, le 7 septembre 1764.

Personnages.	*Acteurs.*	*Personnages.*	*Acteurs.*
ARAMINTE, veuve d'un financier........	Mme Préville.	LE MARQUIS, jeune colonel...........	MM. Molé.
CIDALISE, } ses amies..................	Mlle d'Épinay.	LE BARON, ancien militaire...........	de Bonneval.
ISMÈNE, }	Mlle Hus.	UN MÉDECIN...........................	Préville.
LUCILE, fille d'Araminte..............	Mlle Doligny.	UN ABBÉ..............................	Auger.
LISETTE, sa femme de chambre........	Mme Bellecourt.	DAMON, bel-esprit....................	Bouret.
LISIDOR, conseiller au Parlement.......	M. d'Auberval.		

La scène est à Paris, dans la maison de Mme Araminte.

Le théâtre représente un salon de compagnie, où se trouvent des siéges, un canapé, un métier de tapisserie, des tables de jeu, des livres de musique, une guitare, etc.

SCÈNE I.

LISETTE, LISIDOR.

(Ils entrent de différents côtés.)

LISETTE. Ah! c'est vous, monsieur! quoique nous vous désirions sans cesse, nous ne vous attendions pas si tôt.

LISIDOR. Mon empressement t'étonnera moins quand le motif t'en sera connu. Je viens de recevoir quelques nouvelles qui m'affligent, et je voulais avoir, à l'issue de son dîner, une conversation avec l'aimable Lucile. (*Il tire sa montre.*) Le repas me paraît aujourd'hui plus long qu'à l'ordinaire.

LISETTE. Ce n'est pas que madame Araminte s'amuse à table : depuis que je la connais, j'ai toujours remarqué que ce n'est jamais où elle est qu'elle se désire; mais nous avons compagnie.

LISIDOR, *tirant une bague de son doigt.* En attendant que l'une ou l'autre de ces dames soit visible... Te pourrai-je consulter sur ce bijou?

LISETTE, *prenant la bague.* Comment! c'est la plus jolie bague...

LISIDOR. C'est un léger cadeau que j'ai dessein de faire.

LISETTE. Il sera très-galant.

LISIDOR. Mais à une condition; c'est que la personne à qui je le destine ne m'en remerciera pas.

LISETTE. Elle serait bien ingrate.

LISIDOR, *finement.* J'espère cependant que tu ne le seras point, Lisette.

LISETTE. Oh! pour le coup, monsieur, vous étonnez jusqu'à ma reconnaissance. Que vous êtes charmant! vous joignez au mérite de donner, le mérite plus rare encore de savoir donner avec grâce. Aussi qui ne s'intéresserait à vous? Si Lucile pouvait disposer d'elle-même, je vous suis caution que le marquis, malgré son élégance et ses talons rouges, ne remettrait jamais les pieds dans la maison.

LISIDOR. Mais tu sais quels étaient avec moi les engagements de madame Araminte. Serait-elle femme à les oublier? Dois-je le craindre? Toi, qui la sers depuis longtemps, Lisette, instruis-moi plus à fond de son caractère; indique-moi, de grâce, quels seraient les moyens les plus assurés de lui plaire.

LISETTE. Des deux choses que vous me demandez, je ferai facilement l'une, parce qu'elle vous intéresse et me contente; nous autres domestiques, dont le ridicule devoir est d'écouter sans cesse et de ne parler jamais, nous avons tant de pénétration à découvrir les défauts de nos maîtres, tant de plaisir à les divulguer; tenez, cela nous console, nous soulage, et il semble que cette petite médisance, qui dans le fond est bien innocente, allége de temps en temps le poids de l'obéissance, et rapproche l'intervalle qui les sépare d'avec nous. Je vous dirai donc bien sincèrement ce que je pense d'Araminte; mais pour vous indiquer les moyens de lui plaire, dispensez-m'en, je vous en prie; elle n'y réussirait pas elle-même. Sait-elle jamais ce qu'elle pense, ce qu'elle désire, ce qu'elle veut? Veuve depuis deux ans d'un fort galant homme, mais que ses occupations dans la haute finance empêchaient de veiller un peu soigneusement aux ridicules naissants de son épouse, elle a choisi dès lors pour son idole cette liberté extrême qui, dans l'esprit d'une jolie femme, finit toujours par rendre pénible l'exercice de la vertu. Tour à tour coquette et sensible, incertaine et bizarre, toujours le cœur vide, l'esprit jamais oisif, nous avons successivement aimé la musique et les petits chiens, les magots et les mathématiques. Notre conduite est le résultat des sentiments de la société qui nous environne; et jeunes encore, aimables et riches, nous travaillons moins à jouir de la vie qu'à nous étourdir sur notre propre existence.

LISIDOR. Tu ne prends pas garde, Lisette, que ce portrait est à peu près celui de toutes les femmes de son état : si demain la fortune t'en faisait changer, il deviendrait le tien...

LISETTE. Peut-être, mais il n'en serait pas moins ridicule. Vraiment, le cœur me dit bien tout bas qu'il n'est pas trop dans les règles du respect de juger ainsi sa maîtresse; mais, ma foi, s'il y a du mal à le penser, il y a bien du plaisir à le dire, et l'un va pour l'autre.

LISIDOR. Par ce que je viens d'apprendre d'Araminte, il ne m'est pas difficile de soupçonner quel peut être à ses yeux le mérite de mon nouveau rival.

LISETTE. Votre rival, fi donc! il faudrait, pour qu'il le fût, qu'il eût au moins l'espoir de plaire; mais ne le craignez pas. Lucile, élevée en province sous les yeux d'une tante respectable, ne connaît que les douces impressions de la nature et de son cœur. Tout charmant, tout extraordinaire que le marquis voudrait bien nous paraître, elle sait apprécier son mérite, et s'aperçoit, aussi bien que moi, tous les jours, que l'histoire de ses valets, le prix de ses chevaux, le dessin de sa voiture, quelques saillies, de la mauvaise foi, de l'impertinence et des dettes; voilà de cet homme si merveilleux quels sont en quatre mots la conversation, les vertus et les vices.

LISIDOR. Un tel concurrent ne devrait pas être redoutable. Ta vivacité m'enchante; mais ne crains-tu pas, Lisette, de me faire un peu aux dépens de ton cœur les honneurs de ton esprit?

LISETTE. Eh bien! que penserez-vous de moi? Que je suis trop sincère? je vous l'avoue et tout est dit: aussi pourquoi ont-ils des ridicules? S'ils les cachaient

mieux, je n'en rirais pas. On n'est indulgent que pour les personnes que l'on chérit, et il est bien difficile d'aimer des gens qui n'aiment rien eux-mêmes. Ah! qu'il me serait aisé de m'égayer encore aux dépens de la société d'Araminte! je vous parlerais de Cidalise la prude, de la minaudière Ismène, qui ne peut dire un mot sans l'accompagner de la plus jolie petite grimace...

LISIDOR. Mais la maîtresse ne verrait-elle plus cet homme sensé, cet ancien militaire?

LISETTE. Qui? ce baron philosophe, qui dit tout ce qu'il pense et se permet de tout penser? si fait vraiment. C'est le tuteur de Lucile. Nous lui avons cru pendant quelque temps des vues sur Madame; mais tout cela est fini; il ne vient ici que rarement, ou plutôt il n'y vient jamais qu'il n'y soit conduit par quelque affaire.

LISIDOR. Je n'ai rien négligé pour le connaître: malheureusement il vit sans cesse à la campagne, mon état m'enchaîne à Paris.

LISETTE. Vraiment, il conserve toujours le plus grand crédit sur l'esprit d'Araminte, et s'il voulait... Mais quelqu'un vient, c'est ma jeune maîtresse; son petit cœur lui aura dit que je n'étais pas ici toute seule...

SCÈNE II.

LISETTE, LUCILE, LISIDOR.

LUCILE, *d'un ton naïf.* Ah! vous voilà, monsieur?

LISIDOR. Quelles que soient mes occupations, belle Lucile, mes sentiments pour vous se justifient par ma conduite. Je consacre à vous attendre tous les moments où je suis privé de vous voir.

LUCILE. Je ne m'étonne plus si la fin du dîner m'a tant ennuyée.

LISIDOR. Que cet aveu m'enchante! ce qui ne serait qu'un trait ingénieux de la part d'une coquette, devient un sentiment dans votre bouche.

LUCILE. Gardez-vous d'en tirer avantage, je ne sais plus ce que je vous ai dit; je suis si troublée! ma mère m'a tant grondée!

LISIDOR. Et pourquoi?

LUCILE. Figurez-vous qu'elle n'a presque point dîné, parce qu'elle se dit malade; moi, j'ai cru lui faire ma cour en l'assurant qu'elle n'avait jamais eu le teint meilleur, et point du tout, je l'ai mise d'une humeur affeuse.

LISETTE. Vraiment, c'est que vous ignorez encore, mademoiselle, que rien n'est moins décent, dans le grand monde, que de jouir d'une santé parfaite; à quelque prix que ce soit, on veut inspirer un sentiment. Une jolie malade se fait plaindre, et pour la coquetterie, la petite santé est une ressource.

LUCILE. Ah! je te promets que si j'eusse bien connu ce monde et ses travers, je n'aurais pas tant désiré de quitter la province.

LISIDOR. Que vous me chagrinez! ainsi vous haïssez des lieux, belle Lucile, où je puis chaque jour et vous voir, et vous jurer que je vous aime.

LUCILE. Vraiment non..., je sais bien que ce n'est pas votre faute. Je ne dois pas vous aimer; mais je puis, je crois, vous avouer que de toutes les personnes qui viennent ici, vous êtes le seul dont la conversation me soit chère.

LISIDOR. Et vous me permettez encore de voir votre douleur sur la résolution que, malgré ses promesses, votre mère a prise de vous unir avec le marquis.

LUCILE. Voilà ce qui me désespère.

LISIDOR. Vous... ne l'aimez pas?

LUCILE. Je ne le puis souffrir... Si cependant on me l'ordonne...

LISIDOR. Je vous entends, je sais que l'obéissance est un devoir; mais ce devoir a ses bornes.

LUCILE. Vous me le répétez sans cesse, e d'après vos discours et mes livres, je suis quelquefois bien tentée de croire qu'une obéissance aveugle tient un peu du préjugé; mais quand la réflexion me ramène à moi-même, ce que je crois plus fermement encore, c'est que l'exacte observation des bienséances est un des premiers devoirs de mon sexe, et qu'entre le vice et la vertu, il n'y a souvent qu'un préjugé de différence.

LISIDOR. Que vous êtes charmante, et qu'il est rare et beau d'unir tant de raison à tant de grâces! Eh bien, ne parlons plus de désobéissance; mais par quelque résistance au moins tâchons d'obtenir du temps. Si je connais bien Mme Araminte, le marquis, d'un jour à l'autre, peut lui déplaire; l'inconséquence et la légèreté sont le caractère distinctif des gens à la mode, et mon heureux rival peut en un instant perdre tout le crédit que je ne sais quel heureux hasard lui a fait si vite acquérir.

LISETTE, *prenant le milieu du théâtre.* Oh! ceci me regarde: c'est une petite anecdote que je possède et qu'il est bon de vous conter. Or, écoutez. Notre maîtresse et ses deux inséparables; vous reconnaissez bien Ismène et Cidalise, ennuyées d'un tri et ne sachant sur quoi médire, s'avisèrent de s'occuper. Araminte à ce métier achève une fleur de tapisserie; Cidalise prend nonchalamment un fil d'or, fait approcher de son fauteuil un tambour, et brode en bâillant une garniture de robe; tandis qu'Ismène, couchée sur le canapé, travaille à un falbala de Marly: on entend des chevaux hennir, l'escalier retentit, un laquais annonce, et le marquis paraît: « Que je suis heureux de « vous trouver, mesdames! mais, que vois-je? Que « ce point est égal! Comme ces fleurs sont nuancées! « C'est l'ouvrage des Grâces, c'est celui des Fées, ou « plutôt c'est le vôtre. » Aussitôt il tire de sa poche un étui, dont assurément on ne le soupçonnait pas d'être porteur; il y choisit une aiguille d'or, s'empare de la soie, et voilà mon colonel qui fait de la tapisserie. On le considère, on l'admire; mais ce n'est rien encore: il quitte Araminte et son ouvrage, il court à Cidalise, lui dérobe le tambour, et déjà sa main légère achève le contour de la fleur à peine commencée. Ismène, la minaudière Ismène, laisse alors tomber un regard, et ce regard veut dire: *Serai-je la seule délaissée, mon ouvrage est-il indigne de vos soins? — Non, madame, non certainement*, reprend l'impétueux marquis. Il s'élance sur le canapé, saisit un bout du falbala et accélère d'autant plus son ouvrage qu'il est plus jaloux d'être auprès de l'aimable Ismène. Peignez-vous la surprise, l'extase de nos trois femmes; le marquis tire sa montre, suppose un rendez-vous et les quitte: mais que le fripon savait bien avoir gravé dans leurs cœurs la plus profonde idée de son mérite! C'est un homme unique, essentiel; un colonel qui brode, qui fait de la tapisserie; il est charmant, il faut se l'attacher; mais comment? Lucile est fille, eh bien! qu'il soit son époux. Le désirer, le dire et le vouloir, c'est l'ouvrage d'un moment; Araminte prononce, ses deux compagnes approuvent, et c'est ainsi que des rares et précieux talents du marquis, mademoiselle devient en ce jour la récompense et la victime... Mais chut, taisons-nous, j'entends madame, et je doute fort que nos petites réflexions lui conviennent.

SCÈNE III.

LISETTE, LUCILE, ARAMINTE, LISIDOR.

ARAMINTE. En vérité, Lisette, vous êtes une fille

bien étrange. (*A Lisidor.*) Bonjour, monsieur. Que faites-vous ici, Lucile? Il me semble, quand j'ai du monde chez moi, qu'une fille aussi grande que vous doit être bonne au moins à faire les honneurs de ma maison.

LUCILE. Ce n'est que par discrétion que je suis sortie.

ARAMINTE. Taisez-vous, je m'aperçois assez, mademoiselle, que mes plaisirs vous ennuient; mais vous n'exigerez pas de moi, j'espère, que je m'accoutume aux vôtres.

LUCILE. De grâce, ma mère...

ARAMINTE. Et je sais bien que je le suis. Rentrez, votre maître à chanter vous attend. (*Lucile sort.*) Ils veulent absolument, Lisette, m'entraîner ce soir au spectacle. (*A Lisidor.*) Je crois, monsieur, vous faire assez joliment ma cour.

LISIDOR. A moi, madame, ce seul mot me pénétrerait de reconnaissance, si j'osais y trouver une explication.

ARAMINTE. Voilà de grandes phrases. La compagnie est dans le petit salon; vous restez dans celui-ci, je veux bien ne pas m'apercevoir que c'est ma fille qui vous y retient; il me semble que cela est fort honnête. Au reste, vous me rendez un vrai service, et si vous pouviez un peu redresser son esprit.

LISIDOR. J'ai le malheur, madame, d'être l'homme du monde le moins propre à cet emploi, et s'il m'était permis de souhaiter quelque chose à votre aimable fille, ce serait de rester toujours la même.

ARAMINTE. Oh! vos désirs seront parfaitement remplis: c'est dont je tremble... Que faites-vous donc là, Lisette? ne vous ai-je pas dit que j'allais au spectacle? il est près de cinq heures. Vous ne songez point à ma toilette.

LISETTE. Pardon, madame, mais il y a quelquefois si loin de ce que vous dites à ce que vous faites.

ARAMINTE. D'accord, mon enfant. Mais aujourd'hui je ne puis disposer de moi-même, je te dis que l'on m'entraîne. (*Lisette sort.*)

LISIDOR. Je vous en félicite; vous allez, ainsi que tout Paris, admirer ce chef-d'œuvre que chérit plus particulièrement son auteur [1] : vous mêlerez vos larmes à celles de Mérope.

ARAMINTE. Moi, monsieur, je m'en garderai bien. Ah! ne présumez pas me surprendre à vos lamentables tragédies. Mais, fi donc! une femme ne sort de ce spectacle que les yeux gros de larmes et le cœur de soupirs. J'ai vu même quelquefois qu'il m'en restait sur le visage, et dans l'âme, une empreinte de tristesse que toute la vivacité du plus joli souper ne pouvait éclaircir. Et qu'est-ce que tout cela, s'il vous plaît? Un tintamarre d'incidents impossibles, des reconnaissances que l'on devine, des princesses qui se passionnent si vertueusement pour des héros que l'on poignarde quand on n'en sait plus que faire, un assemblage de maximes que tout le monde sait et que personne ne croit, des injures contre les grands et par-ci par-là quelques imprécations; en vérité cela vaut bien la peine d'avoir les yeux battus et le teint flétri!

LISIDOR. Mais, madame, il est des personnes...

ARAMINTE. Eh! vive l'Opéra-Comique, monsieur, vive l'Opéra-Comique : le Théâtre-Italien est, à mon gré, le vrai spectacle de la nation; il n'intéresse point l'âme, il n'attache point l'esprit, il réveille, il anime, il égaye, il enlève.

LISIDOR. J'ai peine à concevoir comment des pièces en général aussi peu soignées...

ARAMINTE. Mais ne donnez donc pas dans l'erreur commune; n'imaginez donc pas que ce soit le genre des pièces qui nous y attire. Est-ce qu'on y prend garde? Et non, monsieur; c'est la musique, c'est cette musique brillante qu'il est du bon ton de trouver sublime; pour les pièces, il y en a que j'ai vues dix fois, dont je serais fort embarrassée de vous dire le titre; et pour moi, je fais personnellement si peu de cas des paroles, que j'ai toujours chez moi un poëte prêt à me parodier les airs qu'il me prend fantaisie de chanter... A propos, on me conseille de vendre ma terre en Champagne; vous la connaissez; nous en raisonnerons. Je placerai cet argent sur ma tête et sur celle de ma fille; cela m'arrangera, ainsi que le marquis, dont l'unique désir est d'augmenter son revenu.

LISIDOR. Ainsi, malgré l'espoir que vous m'avez permis, il est décidé que le marquis?...

ARAMINTE. Oui, je lui donne Lucile..., et vous ne devez pas m'en vouloir... Je sais bien quelles étaient vos vues; mais il y a dans ce dernier arrangement une sorte de convenance. Vous tenez à votre état, il est triste, je le suis naturellement, et j'ai besoin d'un gendre qui m'égaye. Au reste, je ne réponds point des événements.

LISIDOR. Et moi, je compte sur eux, madame. Aujourd'hui je cède à mon rival, mais son triomphe pourrait avoir peu de durée. On le dit encore attaché au char d'une certaine comtesse, que sans doute il vous sacrifie. Je ne le soupçonne point d'oser jamais vous sacrifier vous-même. Il est pourtant vrai que dans le tourbillon qu'il habite, souvent les idées du matin sont contrariées par celles du soir.

ARAMINTE. Je connais le cœur du marquis.

LISIDOR. Je le crois.

ARAMINTE. Que me veux-tu, Lisette?

SCÈNE IV.

LISETTE, ARAMINTE, LISIDOR.

LISETTE. La marquise Céliante...

ARAMINTE. Cette petite précieuse! Quoi! déjà des visites?

LISETTE. Soyez tranquille, ce n'est que son valet de chambre. Comme elle vient d'apprendre que vous allez ce soir au spectacle, elle vous envoie demander si vous voulez lui donner une place et venir la prendre.

ARAMINTE. Comment! sérieusement, Céliante me demande?... Mais, en vérité, Lisette, voilà bien la proposition la plus étrange!

LISIDOR. Vous ne la voyez plus?

ARAMINTE. Quelquefois encore.

LISIDOR. Eh bien?

ARAMINTE. Rêvez-vous, mon cher Lisidor? que je me charge de Céliante; que je la conduise au spectacle! Mais j'aimerais autant y mener ma fille. Vous ne la connaissez donc pas? C'est la plus maussade petite créature, d'une indolence, d'une langueur! Cela n'a pas vingt ans, et madame affecte de ne se parer jamais, elle ne met ni diamants, ni rouge. Elle semble dire : « Regardez-moi, je suis jolie, mais ces charmes-là sont à moi, il n'y a point d'art; je n'en ai que faire : la nature a pourvu à tout... » Joignez à cela son impertinente manie de ne porter jamais que des ajustements jaunes et de se placer toujours à côté de moi qui suis blonde.

LISIDOR. J'ignorais ces motifs; mais seraient-ils assez puissants pour vous faire renoncer au plaisir que vous vous promettiez au spectacle?

ARAMINTE. Assurément. D'ailleurs, où Céliante vit-elle? A-t-on jamais vu quatre femmes d'un certain état se resserrer dans une loge et braver en public tous les hasards de la chaleur? Pour moi, je n'y tien-

[1] J'ai eu l'honneur d'entendre répéter plusieurs fois, par M. de Voltaire, que *Mérope* était la tragédie qu'il préférait.

drais pas, et puis il faudrait au moins cinq à six hommes pour nous y conduire, et tout cela ressemblerait à un lendemain de noces. Allons, que ce tracas-là finisse. Que l'on dise à Céliante que j'ai... ma migraine, et que notre partie est remise. Je resterai chez moi, j'y verrai du monde. Faites savoir que je suis visible. (*Lisette sort.*) (*A Lisidor.*) Aussi bien le baron m'a-t-il écrit qu'il viendrait ce soir; s'il ne me trouvait pas, il faudrait bouder des siècles. Mais, qu'entends-je? Serait-ce déjà lui? Je vous garde au moins, Lisidor.

LISIDOR. Je serai bien flatté de le connaître.

ARAMINTE. Ne m'abandonnez pas, je vous en prie, à tout l'ennui d'un tête-à-tête de cette espèce. Cet homme est un original dont le caractère... Eh! bonjour, mon cher baron.

SCÈNE V.

LISIDOR, ARAMINTE, LE BARON.

LE BARON. Bonjour, ma belle dame. Pardon si j'entre sans façon, sans me faire annoncer, mais ce n'est pas ma faute. Vos gens sont si occupés à jouer dans votre antichambre, que, malgré le bruit que j'ai fait, ils n'ont pas daigné m'apercevoir.

ARAMINTE. Il y a des siècles que vous nous abandonnez.

LE BARON. D'accord, il y a longtemps que je ne suis venu. Mais, que voulez-vous? On ne peut pas être partout. Je ne dis pas partout où l'on s'amuse, car si on n'allait que là, on resterait souvent chez soi.

LISIDOR. Ce gentilhomme n'est pas complimenteur.

ARAMINTE. Vous me paraissez toujours aussi franc qu'à votre ordinaire.

LE BARON. Et je m'en fais honneur. Il y a tant de gens qui mentent, les uns par goût, les autres malheureusement par devoir, que l'on oublierait enfin l'existence de la vérité, si le cœur de quelque galant homme ne lui servait encore d'asile. Au reste, ce n'est point vous qui me devez reprocher ma franchise, elle vous a souvent été utile et va vous l'être encore aujourd'hui. Je viens vous parler d'affaires.

ARAMINTE. Oh! je m'y attendais.

LE BARON. Vous savez que je n'aime pas les visites inutiles; mais savez-vous que l'objet qui m'occupe rend celle-ci très-importante? Peut-on s'expliquer devant monsieur?

ARAMINTE. Il est de mes amis, il est digne des vôtres, sa réputation même vous est déjà connue: c'est monsieur Lisidor.

LE BARON. Oui, j'en conviens; vous êtes peut-être, monsieur, le seul homme dont je n'ai jamais entendu dire que du bien.

LISIDOR. C'est trop me flatter.

LE BARON. Entrons donc en matière. Çà, dites-moi, dois-je ajouter foi, ma chère Araminte, au singulier bruit qui se répand de vous dans le monde?

ARAMINTE. Comment?

LE BARON. Etes-vous décidée absolument à marier votre fille, sans m'en donner le moindre avis, à un certain marquis, un extravagant, un fou sans mérite?

ARAMINTE. Doucement, baron.

LISIDOR, *à Araminte, à demi-voix.* Vous voyez, madame, que je ne suis pas le seul...

ARAMINTE. Oui, je sens que vous triomphez... Vous pourriez être mal informé, baron.

LE BARON. Je ne le sais que trop bien. Croyez-moi, les gens de mon état et de mon âge ne se compromettent jamais et n'avancent rien sans en avoir des preuves.

ARAMINTE. Quelles que soient les vôtres, je vous conjure...

LE BARON. Je vous conjure à mon tour de croire que ce mariage ne se fera point. Je viens tout exprès ici vous proposer un autre parti pour Lucile.

LISIDOR. Qu'entends-je?

ARAMINTE. Et quel est-il?

LE BARON. C'est moi.

ARAMINTE. Quoi! vous-même, baron?

LE BARON. Oui, moi-même; que trouvez-vous donc là de si surprenant? Je suis las de vivre seul au sein d'une maison que ma fortune rend honnête; mais où mon âge n'appelle plus les plaisirs, je m'ennuie de n'être entouré que de valets qui me volent, ou de neveux qui traitent provisionnellement de ma succession avec des usuriers, et puis, je ne sais, je me sens un certain vide dans l'âme; enfin je veux me marier. J'épouserai quelque personne honnête qui m'aimera, qui en aura l'air du moins; je tâcherai d'en avoir bien vite une couple d'enfants, dont l'éducation sera l'amusement, la consolation de mes vieux jours; en formant leur cœur je jouirai du mien; cela m'animera, m'occupera; car il faut s'occuper: j'en ai plus besoin qu'un autre, et je ne conçois pas qu'un homme oisif puisse être vertueux.

LISIDOR. C'est un peu trop vous défier de vos forces, monsieur, et j'aurais cru qu'une âme aussi bien placée que la vôtre pouvait regarder la liberté comme le premier bonheur de la vie.

LE BARON. Elle le serait, sans doute, pour qui n'en abuserait pas. Mais le pouvons-nous au milieu des séductions qui nous environnent? Les plaisirs honnêtes ennuient bientôt un homme qui peut se livrer à tous; l'esprit s'y habitue; les sens s'émoussent, le cœur se blase, le goût s'endort, et ce n'est plus alors que les excès qui le réveillent; du moins je pense ainsi, et voilà ce qui me détermine.

LISIDOR. Je ne m'attendais pas à ce nouveau concurrent.

ARAMINTE. Votre proposition me flatte en même temps qu'elle m'étonne; songez-vous bien, baron, que Lucile est si jeune...

LE BARON. Vraiment, j'avais d'abord jeté les yeux sur vous. Je vous estime, je vous honore et même, vu votre âge et d'autres considérations, peut-être nous conviendrions-nous beaucoup mieux; mais vous vivez dans le monde, vous l'aimez, il faudrait y renoncer, et je m'apprécie; je n'en vaux pas le sacrifice. C'est à la main de Lucile que j'aspire: elle a été élevée en province; elle est jeune, assez naïve, il lui en coûtera moins pour se faire à ma façon de penser; car je vous déclare que j'ai dessein de vivre dans mes terres.

ARAMINTE. Voilà une résolution bien sévère.

LE BARON. Vous le croyez, vous autres que le tourbillon du monde entraîne, vous ne concevez pas le plaisir qu'il y a de vivre loin du tumulte et chez soi: une maison simple et bien disposée, où l'agréable s'unit sans faste à l'utile, un ciel serein, un air pur, des aliments salubres, des vêtements commodes, une société peu nombreuse, mais choisie, des plaisirs vrais que ne suit jamais le repentir, et qui servent à la santé loin de la détruire; c'est là, c'est du sein de son château qu'un bon gentilhomme voit se fertiliser sous ses yeux la terre qu'il a souvent aidé à défricher lui-même. Les arbres qu'il a plantés s'élèvent sous sa vue et sa joie s'accroît avec eux. Entouré de paysans qui le chérissent en père; il les anime au travail le moins estimé, mais le plus noble; il les encourage, il les récompense. Ces gens-là ne le louent pas, mais ils le bénissent, et cela vaut mieux. Il connaît ses prérogatives, il n'y déroge pas; mais il rougirait d'en abuser: il sait qu'il commande à des hommes, et c'est

en les rendant heureux qu'il s'assure le droit de l'être lui-même.

ARAMINTE. Je ne puis m'y refuser, baron, il y a bien du vrai dans ce que vous dites. Quant à ma fille, j'en suis au désespoir; mais les engagements que j'ai pris sont d'une nature à ne se pouvoir rompre, et si j'osais manquer aux égards que je dois au marquis, voici monsieur qui depuis longtemps se propose.

LE BARON. Quoi! Lisidor aussi prétend à Lucile?

LISIDOR. Je l'ai vue, c'est une excuse pour l'aimer, un titre pour lui vouloir plaire. S'il m'eût été possible de vous prévenir sur mes sentiments...

LE BARON. Il me suffit. Vous savez ce que je pense de vous, et je ne veux pas qu'il soit dit que j'aie jamais fait obstacle au bonheur d'un galant homme.

ARAMINTE. Sans doute vous nous demeurez? On pourra s'amuser; j'ai du monde.

LE BARON. Raison de plus pour que je vous quitte.

ARAMINTE. Au moins revenez souper; j'ai quelques projets à vous communiquer à mon tour.

LE BARON. J'ai, de ma part, aussi bien des choses à vous dire. Je reviendrai; mais à condition que nous ne serons pas plus de huit à table, et que les valets sortiront dès qu'ils auront servi.

ARAMINTE. On fera tout ce qui pourra vous plaire.

LE BARON. En ce cas, à ce soir. (*A Lisidor.*) Vous m'intéressez, tenez ferme; et s'il en est besoin, je vous promets mon secours. Au revoir, ma charmante Araminte. (*Il sort.*)

ARAMINTE. Quoique le baron se plaise à paraître extraordinaire, on ne peut lui refuser un fond de bon sens et de probité.

LISIDOR. Il serait à souhaiter que tous les hommes lui ressemblassent.

SCÈNE VI.

DAMON, ARAMINTE, LISIDOR.

ARAMINTE. Vous voilà, monsieur Damon : que font nos dames?

DAMON. Elles vont se rendre ici, et si cela peut vous plaire, madame, je n'attendrai plus que vos ordres et leur présence pour commencer la lecture de ma tragédie. Vous m'avez paru la désirer?

ARAMINTE. Oui, j'en serai charmée, cela vient à miracle, je reste chez moi; et, tenez, voilà monsieur (*en montrant Lisidor*), qui pourra vous donner d'excellents avis : c'est un connaisseur.

DAMON. Je n'en doute pas... Cependant, pour des avis, je les écouterai, sans doute.... mais.... ma pièce est finie, madame; et je crois avoir à peu près tout prévu; ainsi il ne reste plus...

LISIDOR, *en souriant.* Que des éloges à en faire.

DAMON. Je l'espère au moins : le choix du sujet a généralement paru très-heureux, les situations frappantes, les incidents bien ménagés... Pour la versification, c'est un médiocre avantage, j'en conviens : mais encore en est-ce un; et parmi les auteurs naissants, je n'en aperçois pas qui s'avise de me le disputer.

ARAMINTE. Pour moi, j'ai la plus haute idée de votre ouvrage. Votre mérite a déjà percé.

DAMON. Il est vrai, madame; *j'avais à peine mes dix-neuf ans que je faisais déjà parler mon cœur.*

ARAMINTE. Il faudra me faire avertir : quoique j'aie renoncé aux tragédies, je violerai pour vous mon serment... Nous aurons des loges?

DAMON. N'en doutez pas : j'ai toujours compté sur votre bienveillance; et, en vérité, pour nous soutenir dans la carrière des arts, nous avons besoin que les personnes de votre rang daignent semer quelques roses sur les épines dont elle est remplie.

ARAMINTE, *à Lisidor.* Comme il parle! (*A Damon.*) Vous pouvez compter sur moi; j'y mènerai vingt femmes. Je vous le répète, j'en augure beaucoup. Je juge de votre tragédie par la jolie chanson que vous m'avez adressée le jour de ma fête... Je veux vous la montrer, Lisidor : vous en serez séduit; elle est toute âme.

SCÈNE VII.

LISETTE, LISIDOR, LUCILE, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE, ISMÈNE, L'ABBÉ.

(Les portes s'ouvrent; les deux femmes entrent d'abord. Ismène s'appuie sur les bras de l'abbé. Lisidor va au-devant de Lucile, qui suit avec Lisette [1].)

ARAMINTE, *allant au-devant.* Eh! venez donc, mes charmantes... Vous savez notre aventure?

CIDALISE. Lisette nous l'a racontée.

ISMÈNE. Cela est incroyable; cette petite Céliante a la fureur de se montrer partout.

ARAMINTE. Il s'agit bien de cela vraiment! c'est le baron; il sort d'ici : il est venu tout exprès pour me demander Lucile.

CIDALISE. La bonne folie! Mais c'était sur toi que nous avons toutes cru qu'il avait des vues.

ARAMINTE. Je le soupçonnais sans m'en occuper.

ISMÈNE, *à Lucile.* Je vous en fais mon compliment, mademoiselle; le nombre de vos amants s'augmente avec vos charmes. On dirait que tous les aspirants se sont donné rendez-vous aujourd'hui. Le baron vient de sortir, monsieur Lisidor est ici, et le marquis ne peut tarder d'y paraître.

ARAMINTE, *à Ismène.* Ah! j'espère être bientôt délivrée de toutes ces tracasseries. (*Les domestiques préparent des siéges.*) Voulons-nous nous asseoir? monsieur Damon nous doit gratifier d'une lecture.

ISMÈNE, *à l'abbé.* Ah! ciel! soupçonnez-vous ce que ce peut être?

L'ABBÉ. Je m'en doute. Quelque tragédie de sa façon.

ISMÈNE, *à part.* Je suis déjà morte. (*Haut.*) Monsieur, nous la lirez-vous tout entière?

DAMON. Mais... comme il vous plaira, mesdames.

ISMÈNE. C'est qu'une tragédie, je crois, est bien longue; cela pourrait vous fatiguer.

DAMON. Oh! point du tout, mesdames : on oublie aisément ses peines quand on réussit à vous amuser. Je vais commencer... (*On s'assied.*)

ARAMINTE, *à Ismène.* Vous n'avez donc rien gagné sur notre cher abbé?

ISMÈNE. Je le vais bouder pour la vie; il est d'une maussaderie insoutenable.

L'ABBÉ. Mais... c'est vous, mesdames, qui êtes de la dernière barbarie. Est-ce jamais après le dîner que l'on chante? J'ai la poitrine si cruellement fatiguée!... A peine puis-je parler!... (*Il tousse.*) Vous voyez... J'ai passé la moitié de la nuit chez une jeune duchesse où l'on m'a fait impitoyablement chanter un acte de l'Opéra et six romances... Il y a des gens qu'on n'ose refuser.

ARAMINTE. C'est-à-dire que vous nous rangez dans la classe de ceux que l'on peut refuser sans crainte.

L'ABBÉ. Point du tout; mais au défaut de la harpe, au moins, pour chanter, faudrait-il une guitare. (Lisette sort.)

CIDALISE. C'est malice toute pure : les gens de son état sont accoutumés qu'on les cajole...

ISMÈNE. Ce sont de petits mortels assez heureux.

DAMON. Le sujet de ma tragédie...

L'ABBÉ. Il est vrai que l'on nous accueille. Sans

[1] J'ai, selon mon usage, noté la pantomime de cette pièce, dont, sans cette précaution, beaucoup d'endroits seraient inintelligibles.

devenir la terreur des maris, nous faisons quelquefois l'amusement des dames.

ISMÈNE. Ce n'est point en ce moment; ou votre complaisance...

LISIDOR. Ne vous fatiguez pas, mesdames; je connais monsieur l'abbé : il ne chantera point; vous l'en priez trop.

ARAMINTE. J'entends quelqu'un; serait-ce déjà le marquis?

SCÈNE VIII.

LISETTE, LISIDOR, LUCILE, DAMON, CIDALISE, LE MÉDECIN, ARAMINTE, ISMÈNE, LISETTE.

LISETTE. C'est votre médecin, madame.

ARAMINTE. Qu'il entre; j'en suis ravie; qu'il entre. Venez, je vous sais bon gré de ne pas m'abandonner. Ismène, je vous demande votre confiance pour monsieur... Un fauteuil, Lisette... Ce cher docteur, c'est qu'il est bien moins mon médecin que mon ami. C'est par attachement qu'il me traite, et dans ma dernière migraine, il ne m'a pas quittée d'une minute.

LE MÉDECIN. Que voulez-vous? Quoique vous nous fassiez mourir, il faut bien songer à vous faire vivre... Toutes vos santés, mesdames, me paraissent assez belles?

ARAMINTE. Oh! point du tout.

DAMON, *à part*. Me voilà perdu.

L'ABBÉ, *à Ismène*. Vous croyez aux médecins, madame?

ISMÈNE. Comme aux abbés.

L'ABBÉ. Toujours méchante.

LE MÉDECIN. Comment donc! Quelles sont ces indociles maladies que notre sagacité ne peut réduire? Oh! nous en viendrons à bout, madame... Voyons... Justement... L'estomac délabré.... et l'appétit?

ARAMINTE. Est-ce qu'on mange?

LE MÉDECIN. Crachez-vous?

ARAMINTE. Je crois que oui.

LE MÉDECIN. Tant mieux. Poursuivons... Nous avons des nuages devant les yeux, des disparates dans la tête?

ARAMINTE. Précisément.

LE MÉDECIN. Je l'aurais gagé... Allons, allons : il faut prendre un parti sérieux : il faut du régime, se mettre à l'eau de poulet. Je vous jure qu'avec des bols de savon nous parviendrons à atténuer ces humeurs errantes.

LISIDOR. Des bols de savon!

LE MÉDECIN. Oui, monsieur : c'est un spécifique divin que, depuis deux ans, je réussis à mettre à la mode. Les anciennes drogues, dont nos ancêtres faisaient usage, pouvaient convenir à leurs santés robustes et grossières; mais aujourd'hui tout doit être soumis aux lois de notre délicatesse et de nos grâces. Voudriez-vous, par exemple, que je déchirasse l'estomac d'une jolie malade avec du miel aérien, qui ne purge que par indigestion?

L'ABBÉ. Oserais-je vous demander, monsieur, ce que c'est que du miel aérien?

LE MÉDECIN. C'est de la manne, monsieur l'abbé; c'est de la manne. Non-seulement nous avons renoncé aux drogues antiques; mais nous avons encore changé leurs dénominations vulgaires.

ARAMINTE. Il est charmant.

DAMON, *à part*. Oh! des gens aussi superficiels ne sentiront jamais les beautés mâles de ma tragédie.

LE MÉDECIN, *à Ismène*. Et vous, madame, pour lier connaissance, n'avez-vous pas quelque confidence à me faire?

ISMÈNE. Mais vraiment oui.

L'ABBÉ. Vous allez aussi consulter?

ISMÈNE. Sans doute; ne me connaissez-vous pas de la langueur, des tiraillements?

L'ABBÉ, *à part*. Je n'y tiens plus.

(L'abbé se lève, se promène, ouvre des livres de musique, prend une guitare.)

LE MÉDECIN. Doucement, s'il vous plaît, madame; doucement. De la pesanteur, dites-vous; des dégoûts... M'y voici... Quelques éblouissements... Des impatiences de fibres... Vapeurs que tout cela, vapeurs... Le fluide nerveux que la chaleur électrise... Des nerfs qui se crispent... Une sorte de spasme... Vous portez sur vous des eaux de Cologne, de fleurs d'orange?

ISMÈNE. Toujours.

LE MÉDECIN. C'est bon. Il faut conserver cet usage-là. J'irai demain matin vous faire ma cour; je serai bien aise de vous voir un peu assiduement, afin de mieux étudier les causes de votre état.

LISIDOR, *à Lucile*. Le ridicule personnage!

CIDALISE. Plus je l'écoute, plus il m'enchante.

DAMON, *en se levant*. Comme les moments s'écoulent! Si vous vouliez permettre, mesdames...

ARAMINTE. Ah! de grâce, monsieur Damon, quartier. Laissez-nous jouir du cher docteur.

DAMON, *à part*. J'enrage : où me suis-je fourré?

LE MÉDECIN. Et vous, belle Cidalise?

CIDALISE. Je ne suis guère mieux.

LE MÉDECIN. Je le crois. C'est contre mon avis que vous avez fait éventer la veine. Mais voilà comme vous êtes, mesdames : depuis que votre petit chirurgien s'est donné le renom d'un joli saigneur, il vous fait tourner la cervelle... Je devrais, pour vous punir, vous abandonner à sa lancette inhumaine, vous laisser épuiser jusqu'au blanc; mais vous êtes si intéressante! Voyons ce pouls; il est fréquent, mais égal : l'appétit, je parie, modeste, mais franc; et le sommeil rare, mais doré. Je ne vous conseille pourtant pas de vous tranquilliser sur ce prétendu bien-être : il faut du régime, de l'exercice et de la petite diète... A vous, mon aimable demoiselle.

LUCILE. Oh! monsieur, je me porte très-bien.

LE MÉDECIN. Je n'en crois pas un mot.

LUCILE. Mais j'en suis bien sûre, moi.

ARAMINTE. Eh bien! n'allez-vous pas faire ici la ridicule, quand monsieur le docteur a pour vous des complaisances?

LE MÉDECIN. Il suffit : ne chagrinons point ce cher enfant; ne contraignons personne. La vivacité de ses yeux cependant me fait soupçonner dans son sang une sorte d'effervescence dont je croirais prudent de prévenir les effets par de petits calmants, par quelque préparation d'aconit ou de ciguë, que nous lui proposerons dans une crême aux pistaches.

LISIDOR. En vérité, monsieur, j'ai cru jusqu'à ce moment qu'un habile médecin ne devait consacrer ses lumières qu'à soulager, ou du moins consoler la faible humanité; mais vos savants discours ne tendent qu'à l'épouvanter. De grâce, laissez-nous attendre les maux; nous n'aurons que trop tôt recours aux remèdes.

LE MÉDECIN. Voilà précisément ce que pense un peuple de médecins qui ne songent qu'à guérir. Mais moi, monsieur, mais moi, j'étudie le caractère, la tournure d'esprit de mes malades; je prévois les accidents, et j'aime mieux préparer, et même, dans l'occasion, prolonger une maladie, que de trancher dans le vif, et vous rendre en huit jours une santé grossière dont on ne jouit dans le monde que pour en abuser.

LISIDOR. Voilà certainement une étrange politique!

L'ABBÉ, *préludant*. La, la, la, la, la.

CIDALISE. Chut, taisons-nous.

DAMON, *lisant*. Tant mieux... Scène première...

HIDASPE.

Du centre des déserts de l'inculte Arménie.

CIDALISE, *l'interrompant.* Paix donc : l'abbé ne se doute pas qu'on l'écoute.

L'ABBÉ.

AIR.

Serait-il vrai, jeune bergère,
Que mes soins n'ont pu vous charmer?
Que d'efforts il faut pour vous plaire!
Il n'en faut pas pour vous aimer.

LE MÉDECIN. Voilà du délicieux.

ARAMINTE. Personne ne chante mieux que lui.

LISIDOR. Surtout quand on ne l'en prie pas.

L'ABBÉ. Comment! est-ce que j'ai chanté?

ISMÈNE. Oui, par distraction, ou par contradiction plutôt. Mais on vous le pardonne ; la bizarrerie est l'apanage du talent.

L'ABBÉ.

Quand j'osai découvrir ma flamme,
J'attendais un sort plus heureux.
Tout le feu qui brûle mon âme
Ne peut-il qu'animer vos yeux?
Amour, dans ses bras tu reposes;
De son teint tu peins la blancheur.
Je t'ai vu sur son sein de roses;
Je te cherche encor dans son cœur [1].

ISMÈNE. L'air est charmant.

LE MÉDECIN. Expressif.

L'ABBÉ. Le trouvez-vous? Ce n'est en vérité que l'ouvrage d'une matinée.

ARAMINTE. Il est de vous?

L'ABBÉ. Oui, mesdames.

DAMON. Les paroles...

L'ABBÉ. Eh bien! là, sincèrement, qu'en pensez-vous?

DAMON. Ma foi, je les trouve assez médiocres.

L'ABBÉ. Tout le monde, monsieur, n'est pas de votre avis ; et quand je les ai composées...

ARAMINTE. Comment! elles sont aussi de vous? Mais il est universel, notre cher abbé.

L'ABBÉ. Monsieur n'a pas daigné saisir l'union intime, le tour de chant, la phrase musicale... Je vais recommencer.

LE MÉDECIN, *se levant.* Je suis pénétré de ne pouvoir vous entendre.

ARAMINTE. Vous nous demeurez à souper?

LE MÉDECIN. Est-ce que cela m'est possible? Je cours au Marais; les insomnies y sont fort à la mode : de là au faubourg Saint-Germain, où règnent les petites fièvres. J'ai vingt santés à consulter. En vérité, quand je songe à toutes mes courses, le sort de mes chevaux me fait pitié. J'ai condamné la vieille Orphise.

ARAMINTE. Décidément?

LE MÉDECIN. Oui; cela est fini. Elle s'est entêtée d'un certain empyrique... Je vous conterai quelque jour son aventure. Adieu, mesdames. (*A Araminte.*) Du régime, je vous en prie. (*A Ismène.*) Je serai demain à vos pieds. (*A Cidalise.*) De grâce, congédiez-moi votre petit chirurgien. (*A Lucile.*) Bon jour, ma belle poulette. (*Aux hommes.*) Messieurs, je vous salue. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LISIDOR, LUCILE, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE, ISMÈNE, L'ABBÉ.

DAMON. Je puis espérer qu'à présent...

ARAMINTE. Oui, cela est juste. Commencez, monsieur Damon.

L'ABBÉ, *à part.* On ne s'occupe plus de nous, sorlons. (*Haut.*) Mesdames, vous m'excuserez.

ISMÈNE. Comment!

L'ABBÉ. Je n'ai pas l'honneur de me connaître en tragédie. D'ailleurs, mon suffrage importe peu à monsieur. Nos goûts diffèrent ; les paroles que j'ai chantées lui ont déplu.

ARAMINTE. Liberté tout entière, mon cher abbé : mais si vous vouliez être tout-à-fait charmant, vous auriez la complaisance d'accompagner ma fille à son clavecin. Je ne la crois pas curieuse de grands poëmes. Le baron qui ne peut tarder à revenir, serait charmé de vous entendre, et Lucile apprendrait de vous quelque jolie romance.

(L'abbé salue Araminte, baise la main d'Ismène, et présente la sienne à Lucile après avoir dit :)

L'ABBÉ. Il suffit que cela vous plaise, madame : il n'est rien que je ne vous sacrifie. Je vous suis, mademoiselle.

LISIDOR, *à Lucile.* Que ne puis-je vous accompagner! (*Lucile sort avec l'abbé: Lisette les suit.*)

SCÈNE X.

LISIDOR, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE, ISMÈNE, ensuite LISETTE.

ISMÈNE. Eh bien! ai-je tort de protéger l'abbé? Est-il rempli de complaisance?

ARAMINTE. J'aimerais bien qu'il en manquât chez moi! Ah! çà, rien ne nous occupe. A vous, monsieur Damon.

DAMON, *prenant la main de Lisidor qui est distrait.* Suivez-moi, monsieur, s'il vous plaît ; le titre de ma tragédie est CYRUS, fils de Cambise. Vous savez, mesdames, que le tyran Astyages...

ISMÈNE. Mais, puisque monsieur veut nous lire ; ma toute bonne, si nous demandions des cartes.

DAMON. Comment!

ARAMINTE. N'est-ce pas à vous à commander chez moi? Lisette, allons, vite, une table.

(Lisette arrive, et fait apporter une table.)

ISMÈNE. Lisidor, je crois, n'est pas joueur. Il écoutera mieux et nous ferons un tri, nous autres, pendant que monsieur Damon lira sa tragédie.

DAMON, *à part.* Ah ciel! je n'en puis revenir.

(On dispose la table.)

CIDALISE. C'est on ne peut mieux imaginé. Tu sais, ma chère, que je ne puis vivre un moment dans l'inaction.

LISETTE. Voilà tout préparé.

DAMON. Quoi! mesdames, est-ce bien sérieusement?

ISMÈNE. Oui... vous allez voir... Cela ne dérange rien : au contraire. Tirons d'abord les places. Bon. Araminte, Cidalise et moi... Vous, allez vous mettre ici... (*Elle dispose une chaise qu'elle place au coin de la table qui doit être au côté gauche du théâtre.*) Oui, là. Vous nous tournerez le dos, afin d'être moins distrait.

LISIDOR, *à part.* Voilà des auditeurs bien attentifs!

DAMON, *à part.* Non, je ne sais où j'en suis. Pauvres talents, comme on vous humilie! Oh! qu'il est cruel d'avoir besoin de certaines gens! N'importe... (*Il remet son cahier dans sa poche.*) Adieu, mesdames, c'est moi qui craindrais de vous distraire de vos grandes occupations.... J'en aurais du regret.... Et... je suis votre serviteur. (*Il sort.*)

SCENE XI.

LISIDOR, ISMÈNE, ARAMINTE, CIDALISE, jouant.

CIDALISE. Je crois tout de bon qu'il s'en va.

ARAMINTE. J'en suis extasiée. Mais que dites-vous donc de ce petit auteur?

ISMÈNE. Qu'il est impertinent. Ne faut-il pas tout quitter pour écouter la tragédie de monsieur?

[1] Cette chanson est, ainsi que la romance du *Sorcier*, l'imitation d'un sonnet du chevalier Zappi.

CIDALISE. Je la crois détestable.

ARAMINTE. Cela ressemble à tout, ou n'a pas le sens commun.

LISIDOR. Le trouvez-vous bien récompensé des soins qu'il prend pour vous plaire, et de la jolie chanson qu'il vous a jadis adressée?

ARAMINTE. Comment! vous approuvez sa conduite?

LISIDOR. Oh! point du tout, madame; je suis chez vous, je pense qu'il a tort.

ARAMINTE. Allons, venez me conseiller... Le cœur n'est-il pas la surfavorite?

SCÈNE XII.

ISMÈNE, ARAMINTE, CIDALISE, jouant; LISIDOR, tantôt derrière le fauteuil d'Araminte, tantôt se promenant; LE MARQUIS, qui se place à la droite d'Ismène... La table est à la gauche du théâtre.

LE MARQUIS, *dans la coulisse*. Oui, oui; j'arrangerai tout cela. Je verrai, j'irai, je parlerai.

CIDALISE. C'est le marquis.

ISMÈNE. C'est lui-même.

LISIDOR. Je vais donc voir ce dangereux rival.

(Le marquis entre.)

CIDALISE. L'étourdi! pourquoi venir si tard? Voilà notre partie arrangée. Nous aurions fait un reversis.

LE MARQUIS. Ma foi, mesdames, on arrive quand on peut. Il est pourtant réel que, pour tarder moins, je n'ai pas dormi quatre heures. Aussi, suis-je anéanti... (*A Lisidor.*) Monsieur, je vous salue. Mais vous êtes bien seules, mesdames. Oh! voilà qui est décidé : je termine dès demain ma satyre contre les bals. En honneur c'est un attentat contre la vie des citoyens.

ARAMINTE. Pourquoi les suivre tous? Pourquoi déranger sa santé?

LE MARQUIS. Comment voulez-vous qu'on fasse? Faut-il se résoudre à passer pour un anachorète, un ridicule, un sage? Vraiment la santé se délabre; il y a près de dix ans que je ne puis accoutumer la mienne à se soumettre à mes fantaisies. Mais, après tout, si on avait une santé, pourrait-on soutenir une campagne, vivre à la cour, s'amuser à Paris?

ISMÈNE. Il a raison... Allons, voyons pourtant; ce sera en pique, le roi de trêfle.

LE MARQUIS. A propos, dites-moi donc; je viens de rencontrer le bel esprit Damon : il m'a paru d'une humeur sanglante. J'ai d'honneur cru que c'était à moi qu'il en voulait.

CIDALISE. Il venait nous lire toute une tragédie.... La préférence.

LE MARQUIS. Ah! ciel!

ARAMINTE. Je te la cède. J'avais pourtant un assez joli médiateur de ce côté.

LISIDOR. Il était sûr.

ISMÈNE. De grâce, point de conseils.

(Pendant ce temps, le marquis regarde le jeu d'Ismène et lui présente du tabac.)

ARAMINTE. Ne crains rien; je suis d'un guignon décidé... Le roi de carreau... Pour revenir au petit Damon, il s'est avisé de prendre de l'humeur, je ne me souviens plus sur quoi, et tout en grondant, il nous a débarrassées de sa personne et de son ouvrage.

LE MARQUIS. Ah! je respire. Le dénoûment n'est pas malheureux. Est-ce qu'on fait de ces espèces-là sa société? Il est des gens de lettres d'un vrai mérite avec qui l'on se fait honneur d'être lié; mais pour ceux-ci, on les reçoit quelquefois le matin, pour leur commander une chanson, ou bavarder pendant qu'on s'habille; ou, le soir, oui le soir, on en rassemble une couple : on les excite, on les irrite l'un contre l'autre; alors ils s'attaquent, ils s'accablent d'épigrammes, s'injurient, se déchirent : cela est plaisant, divin. Tenez, cela ressemble assez aux combats de coqs que l'on donne à Londres ou sur nos navires. C'est un cadeau dont je veux vous régaler. Il est vrai qu'il en résulte le petit désagrément de les saluer le lendemain en public, mais on a ri et cela console.

ARAMINTE. Il est affreux de ne pouvoir jouer une seule fois.

LISIDOR. Madame, à la vérité, n'est pas heureuse.

LE MARQUIS. Aussi, vous ne risquez jamais rien. Il faut savoir brusquer la fortune. Mais vous me ressemblez : vous êtes trop prudente. Ce matin, cependant, j'ai pensé avoir ce qui s'appelle une affaire.

ARAMINTE. Toujours des aventures. Et quelle est celle-ci?... Je passe.

LE MARQUIS. Vous connaissez mon cocher, sa témérité, sa fierté, son bouquet, ses moustaches : c'est un coquin... je l'aime à la folie. Je veux pourtant le gronder. Ce maraud-là me fera quelque jour une scène. Il s'est avisé de couper un triste berlingot, dans le fond duquel s'enterrait je ne sais quel personnage. Mon homme s'est fâché, a baissé sa glace, a prétendu que je devais connaître sa livrée, ses armes. Ma foi, moi, je ne connais guère que celles du roi et les miennes. Je descends de ma voiture; il m'imite; on s'échauffe, les valets se battent, le peuple accourt, et mon hibou tout essoufflé, tout murmurant, est remonté dans sa cage en m'annonçant qu'il s'allait plaindre..

LISIDOR. Mais cette affaire, monsieur, pourrait devenir sérieuse : il serait de la prudence de prévenir...

LE MARQUIS. Oh! parbleu, qu'il se plaigne. Vous verrez qu'on ne pourra plus courir Paris sans avoir le blason dans sa poche.

LISIDOR, *à part*. Je sais à présent à quoi m'en tenir sur le compte de mon rival.

LE MARQUIS. Que vois-je? ce cher métier est encore monté! ce fauteuil n'est point fini? Mais à quoi tuez-vous donc le temps? Oh! cela prouve qu'il y a longtemps que je ne vous ai donné de bons exemples, que je n'ai mis la main à l'ouvrage.

ISMÈNE. Oh! oui : il vous sied bien de parler d'ouvrage! vous êtes cause que ma petite robe n'est point montée. Vous vous donnez les airs de m'emporter un rang de falbala, sous prétexte d'y travailler.

LE MARQUIS. Aussi fais-je : mais peu vous importe, pourvu que vous grondiez, et que vous fassiez aux gens une petite moue, que vous savez bien qui vous rend plus charmante encore... Tenez, vous ne ménagez point vos amis; c'est votre défaut, Ismène. Eh! bien, je vous jure que je n'ai que votre falbal dans la tête, que je m'en occupe sérieusement.

LISIDOR, *à part*. La belle occupation!

LE MARQUIS. Hercule filait pour Omphale. Vous surpassez la maîtresse en beauté, je ne me pique pas d'avoir toute la célébrité de l'amant; mais au moins suis-je jaloux de l'égaler en complaisance comme en courage. Si je vous prouvais que je n'ai cessé ce matin de travailler à votre ouvrage en raisonnant avec mon avocat; que je le porte toujours sur moi...

ISMÈNE. Bonne plaisanterie!... Donnez-moi spadille.

LE MARQUIS. Parbleu! votre petite incrédulité mérite d'être confondue. Tenez, tenez. (*Il tire différentes choses de sa poche, enfin un sac à ouvrage.*) Non, ce n'est pas cela; ce sont les jarretières de Lise, les nœuds de Chloé... Ah! bon, voici votre affaire.

ISMÈNE. Que vois-je? avec le sac! il est charmant. (*Aux femmes.*) Vous permettez? Comment! un étui, des ciseaux, des aiguilles!

LE MARQUIS. Oh! rien ne me manque.

CIDALISE, *jetant son jeu*. Cela est rebutant. En vérité, monsieur le marquis, vous êtes très-aimable;

mais vous pourriez attendre la fin de la partie; on ne peut s'occuper de son jeu et vous écouter.

LE MARQUIS. Bon! de l'humeur! allons, la paix, on se taira. Je vais, pendant que vous finirez, m'amuser à cette tapisserie. Mais, diable! dussiez-vous m'en vouloir encore, j'oubliais précisément ce que je suis venu tout exprès pour vous dire. (*Il enfile une aiguille.*) C'est une chose assez particulière.

ARAMINTE. Comment donc?... C'est à vous à parler, Cidalise.

LE MARQUIS. Vous connaissez bien le comte d'Orvigny?

CIDALISE. Oui, vraiment... Nous en sommes aux tours doubles.

LISIDOR. Quoi! cet ancien militaire, cet homme respectable!

LE MARQUIS. Justement... Eh bien! il est mort.

ISMÈNE. Cela est incroyable... Je demande...

LE MARQUIS. Il s'est avisé d'expirer subitement, hier au soir.

ARAMINTE. Vous me désolez...... Voilà mon roi, deux fiches.

LE MARQUIS. Cela dérange beaucoup le souper qu'il devait nous donner.

LISIDOR. Il était votre intime ami, madame?

ARAMINTE. Vraiment oui : vous m'en voyez pénétrée... C'est à vous à parler, Cidalise.

LE MARQUIS. Il n'a pas eu le temps de mettre le moindre ordre dans ses affaires.

ARAMINTE. Je le jouerai sans prendre... Cela est cruel, marquis... Le coup est assez beau... Sa pauvre veuve... C'est en cœur, mesdames?

ISMÈNE. En favorite! nous voilà ruinées!... Mais que ne fait-elle des démarches?

ARAMINTE. Sans doute... Spadille!... Mon cher comte... manille!... Il m'a rendu de très-grands services... Valet, dame et roi de cœur.

LE MARQUIS. Nous lui avons conseillé de prendre un parti dans cette affaire.

ISMÈNE. C'est tout simple... Doucement, j'ai baste et encore une main.

ARAMINTE. Il laisse de petits enfants... J'aurais gagé pour la volte... Marquis, vous m'avez serré le cœur... Il me revient encore deux fiches.

SCÈNE XIII.

ISMÈNE, ARAMINTE, CIDALISE, LISIDOR, LE MARQUIS, LISETTE.

LISETTE, *accourant*. Ah! madame, votre serin vient de s'échapper.

ARAMINTE. Mon serin privé? Juste ciel! Eh! vite, suivez-moi, Lisette. (*Elle sort avec Lisette.*)

ISMÈNE. Comment! elle nous quitte?... Mais cela est unique! En vérité, ma bonne, notre chère Araminte est d'un ridicule rare, avec sa passion pour les animaux.

LISIDOR. On ne peut douter que cet oiseau ne lui soit cher, puisqu'elle lui sacrifie les suites d'une partie dont la mort d'un de ses amis n'a pu la distraire.

LE MARQUIS. Oh! vous ne la connaissez pas. Si vous l'aviez vue comme moi à table, entourée de chats, de chiens, de singes, de catacouas; elle les baise, les fait impitoyablement baiser à la ronde, partage avec eux son assiette... C'est un charme. Mais aussi est-ce un petit plaisir dont elle ne régale que ses plus intimes amis.

LISIDOR. Il est heureux pour vous, monsieur, d'être de ce nombre. (*A part.*) J'en ai bien assez vu. Quittons ce cercle d'étourdis, et ne songeons qu'à ménager la bonne volonté du baron et le cœur de Lucile.

(Il fait une révérence qu'on lui rend, et sort.)

CIDALISE. Ce petit robin ne te semble-t-il pas un ennuyeux personnage?

ISMÈNE. Passablement.

LE MARQUIS *se lève et va à la table.* On m'a dit qu'il se donnait les airs d'être mon rival : par exemple, voilà de ces choses auxquelles je ne saurais m'accoutumer.

ISMÈNE. Prétends-tu l'enterrer ici jusqu'au souper? Si nous faisions un tour de boulevard?

CIDALISE. Cela n'est guère décent que la nuit; on court les parades, les spectacles.

LE MARQUIS, *ayant pris la place d'Araminte.* Oui, les Fantoccini... Oh, ils sont divins, étonnants : moi, en honneur, c'est le seul spectacle qui m'amuse.

ISMÈNE. Ah çà, nous voilà seuls. De bonne foi, marquis, comment conduisez-vous la grande comtesse?

LE MARQUIS. Quoi! vous n'êtes point au fait?... Je l'ai quittée.

CIDALISE. Sérieusement?

LE MARQUIS. Pouvais-je y tenir? C'est la plus exigeante de toutes les prudes : il faudrait toujours être là, ne la pas quitter d'une minute. Ah! parbleu, je me suis ménagé avec elle la rupture la plus signalée. Vous n'imagineriez jamais quelle était sa folie? Le mariage.

CIDALISE. Vous badinez.

LE MARQUIS. Non, madame a la manie d'être épousée.

ISMÈNE. Mais elle est femme de qualité, d'un âge très-convenable; et il faut que vous aimiez bien éperdument votre petite bourgeoise de Lucile pour la préférer.

LE MARQUIS. Moi, de l'amour, des passions! Ah! parbleu, vous ne me connaissez guère. Prenez garde que Lucile est toute charmante, un vrai bijou; oui, c'est précisément ce qu'il me faut : point d'esprit, peu de figure; cela ne marquera point trop dans le monde, et ses soixante mille livres de rente... Ah! ma chère Ismène, quelle petite maison brillante! que de chevaux, de chiens, de valets! laissez, laissez faire. Oh! je sais bien ce qu'il me faut.

CIDALISE. Vous n'y pensez pas vous-même, si c'est l'intérêt qui vous conduit?

LE MARQUIS. Non pas absolument, vous imaginez bien que je ne calcule guère, moi; mais, en vérité, la vie que je mène m'accable; la multiplicité des aventures m'excède. Savez-vous, mesdames, qu'il faudrait être de fer pour résister aux fatigues de vous faire sa cour? Toujours des assiduités, des soins, des rendez-vous, c'est à ne pas finir. Du moins, quand on est marié, on se tranquillise, on demeure chez soi, on y reçoit ses amis dans sa robe de chambre, on s'y fait soigner par sa femme.

CIDALISE. C'est une raison de plus pour retourner à la comtesse; elle est d'un âge convenable, et, sans vous mésallier, vous jouiriez alors d'une fortune qui surpasse de beaucoup celle de Lucile.

LE MARQUIS. Vous plaisantez : oh! je ne me suis brouillé qu'après avoir pris là-dessus les informations les plus exactes.

ISMÈNE. C'est vous-même qui, je crois, êtes le seul dans Paris à ignorer que, depuis votre rupture, elle est devenue l'unique héritière de son oncle le commandeur.

CIDALISE. Et qu'elle joint à présent à la réputation de jolie femme celle de femme très-opulente. Aussi le petit chevalier lui fait-il assidûment sa cour.

LE MARQUIS. Écoutez donc, mesdames, un moment : ceci mérite toute mon attention. Le petit chevalier

me voudrait ravir la comtesse! Oh! nous allons voir. Ce que vous m'apprenez change beaucoup mes vues; et tout bonnement, je serais tenté de rendre Lucile à son robin. Moi, j'aime à faire des heureux.

ISMÈNE. Cela serait peut-être aussi généreux que sage.

LE MARQUIS. La comtesse me sacrifie à l'instant qu'elle hérite! Oh! parbleu, je lui apprendrai à mieux choisir ses moments. Allons, allons, j'y vais mettre ordre, et vous prouver que je sais soutenir mes droits. Comme vous dites, la comtesse est jolie femme; elle mérite toutes sortes d'égards. Allons, il est de bonne heure, mon équipage m'attend, je vole chez elle. Tâchez d'arranger tout cela avec Araminte. Elle est minutieuse, elle boudera. Ces bourgeoises se formalisent de la plus petite chose : voyez, calmez-la. Lisidor est un galant homme; je ne serai même pas fâché qu'il m'ait quelque obligation. Pardon, mille fois pardon, si je vous quitte. J'en suis honteux, désespéré. Mais vous n'ignorez pas que je suis le premier à plaindre, puisque je vous laisse en partant et tous mes regrets et mon cœur.

CIDALISE. En effet, on appelle cela savoir prendre son parti.

SCÈNE XIV.

ARAMINTE, CIDALISE, ISMÈNE, LE BARON, LISETTE et LISIDOR arrivent un instant après.

ARAMINTE. J'ai retrouvé mon serin; je vous ai quittés bien brusquement, j'en conviens; mais vous connaissez ma sensibilité.

ISMÈNE. Aussi ne songeons-nous qu'à te féliciter.

ARAMINTE. Bon! les malheurs se succèdent : Lisidor et le baron me suivent. Je suis persécutée de tous les côtés... Mais où est donc le marquis?

ISMÈNE. Tu ne le croirais pas? Il est allé reprendre les fers de sa belle comtesse qui vient d'hériter.

ARAMINTE. Comment?

CIDALISE. Nous t'expliquerons cela plus en détail; mais dans ce moment-ci, ce que tu as de mieux à faire est de pourvoir ta fille, et de ne plus penser au plus étourdi et au plus inconséquent de tous les hommes.

SCÈNE XV.

LE BARON, LISIDOR, ARAMINTE, CIDALISE, ISMÈNE.

LE BARON. Oh çà! ma chère Araminte; voici le moment décisif. Je viens vous demander Lucile pour M. Lisidor. Elle l'aime, il le mérite; et je vous déclare que je me brouille à jamais...

ARAMINTE. Vous arrivez très à propos, monsieur; j'avais à vous dire qu'il ne tient plus qu'à vous d'être mon gendre.

LISIDOR. Qu'entens-je? Quel bonheur!

LE BARON. Et votre marquis?...

ARAMINTE. De grâce, mon cher baron, ne m'obligez point à rougir à vos yeux de ma ridicule prévention en sa faveur. Il m'a rendu service en m'apprenant ce que je devais penser de tous les gens de son espèce. Soyez heureux, Lisidor. Vous, mes bonnes amies, obligez-moi de ne parler jamais de cette aventure. Vous, baron, après le souper, je vous demande un moment de conversation. Vous verrez que mes vues peuvent sympathiser avec les vôtres, et que, tout aveuglé que vous croyez mon cœur par le tourbillon du monde, il peut encore être éclairé par les conseils d'un homme estimable.

LE BARON. Je n'en doutai jamais, ma chère Araminte; je crois vous deviner, et j'en suis enchanté! Oui, j'ai aussi mes idées. Assurons le bonheur de votre fille; songeons au nôtre, et terminons, par un arrangement solide et raisonnable, tous ces petits événements, qui sont le vrai tableau d'une Soirée à la Mode.

VAUDEVILLE.

Serait-il vrai, jeune bergère,
Que mes soins n'ont pu vous charmer?
Que d'efforts il faut pour vous plaire!
Il n'en faut pas pour vous aimer.

Quand j'osai découvrir ma flamme,
J'attendais un sort plus heureux.
Tout le feu qui brûle mon âme
Ne peut-il qu'animer vos yeux?

Amour, dans ses bras tu reposes;
De son teint tu peins la blancheur.
Je t'ai vu sur son sein de roses;
Je te cherche encor dans son cœur.

LES DEUX SŒURS RIVALES,

comédie en un acte, mêlée d'ariettes,

PAR LARIBODIÈRE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS PAR LES COMÉDIENS ITALIENS ORDINAIRES DU ROI, LE JEUDI 22 JUILLET 1762.

Personnages.	Acteurs.
LUCAS, fermier	M. DE LA RUETTE.
COLETTE, filles de Lucas	Mlle COLET.
BABET, filles de Lucas	Mlle VILETTE.
DORIMON l'aîné, officiers	M. CLAIRVAL.
DORIMON cadet, officiers	M. LE JEUNE.

La scène est dans un hameau.

SCÈNE I.

LUCAS, COLETTE, BABET.

LUCAS.

Venez çà, coquines,
Venez, toutes deux :
Regardez-moi; j'avons des yeux,
Si vous êtes fines,
J'avons des yeux, j'avons des yeux.

BABET.

Comment donc, mon père?

COLETTE.

Comment donc, mon père?

LUCAS.

Je sis d'une colère...

COLETTE.

Pourquoi?

BABET.

Pourquoi?

TOUTES DEUX.

Pourquoi?

LUCAS.

Par la jarniguoi,
Est-il bien honnête
D'avoir un galant?

COLETTE et BABET.

Un galant!

LUCAS.

Oui, vraiment.

COLETTE et BABET.

Un galant!
Mais... mais...

LUCAS.

Suis-je une bête?
Non, vraiment,

COLETTE et BABET.

Non, vraiment.

LUCAS.

Non, vraiment, non, vraiment.

Vous croyez apparemment qu'on ne sait pas de vos nouvelles? Est-ce là la manière dont je vous ai élevée? Votre défunte mère me l'avait bien dit: Prends garde, Lucas, prends garde à tes filles, me disait-elle; je te laisse là une rude charge; car elles sont de complexion amoureuse, et puis les v'là qui devenont en âge. Or, écoutez, je veux que vous fassiez mentir votre mère; et je ne veux point d'âge, je vous en avertis.

COLETTE et BABET.

DUO.

Hélas! j'ignore,
J'ignore encore
L'amour et ses douceurs.
Est-ce un plaisir? est-ce une pene?
On vante ses faveurs;
On dit que sous sa chaîne
On éprouve mille rigueurs.
Hélas, etc.

LUCAS. Avec leur air doucereux, qu'est-ce qui croirait qu'elles y touchent? Eh! dites-moi un peu comment s'appelle M. Dorimon; est-ce un galant que sti-là? Je ne sais pas comme il fait l'amour, et vous le savez peut-être mieux que moi; mais, tatigué, il écrit ben toujours, et je le sais peut-être mieux que vous. Ecoutez, vous êtes gentilles, et je suis riche, ça est vrai, et si vous êtes sages et bien avisées, je peux vous marier honnêtement. Mais est-ce qu'il convient que vous écoutiez un officier qui vous dit des sornettes? Dans leurs garnisons, ces messieurs-là ne songeont qu'à s'amuser; et morgué, ils n'épouseront pas les demoiselles de la ville; comment voulez-vous qu'ils épousiont des filles de campagne?

COLETTE. En vérité, mon père, je ne sais ce que vous voulez dire.

BABET. Que parlez-vous d'amour et de Dorimon?

LUCAS. Ça me ferait enrager; j'ai pièce en main, afin que vous le sachiez. Faut que vous soyez bien bêtes pour donner dans de pareils panneaux; voyez comme il se moque de vous, puisqu'il vous écrit en même temps à toutes deux.

BABET. Il écrit à Colette?

COLETTE. Dorimon écrit à Babet.

LUCAS, *tirant deux lettres de sa poche.*

AIR.

Voyez ceci, voyez cela;
Colette, Babet, Babet et Colette,
Voyez ici, voyez par là.
Dorimon!

COLETTE et BABET, *à part.*

Dorimon! Je reste muette.

LUCAS.

Morgué, si j'apprends
Qu'il vienne céans,
Je ferai tapage;
Car je prétends
Qu'on soit sauvage
Avec les galants.

COLETTE et BABET.

Qu'on soit sauvage!

LUCAS.

Qu'on soit sauvage
Avec les galants.

(Il sort.)

SCÈNE II.

COLETTE et BABET.

COLETTE. Quelle est ma surprise! et d'où connaissez-vous Dorimon?

BABET. Je vous assure, ma sœur, que je ne suis pas moins surprise que vous pouvez l'être; car enfin, comment est-il possible que Dorimon vous écrive une lettre d'amour après les serments qu'il m'a faits?

BABET.

Ma chère sœur,
Quelle est votre erreur?
C'est moi qu'on aime
D'une ardeur extrême;
Dorimon m'a donné son cœur.

COLETTE.

Ma chère sœur,
Quelle est votre erreur?
C'est moi qu'on aime
D'une ardeur extrême;
Dorimon m'a donné son cœur.

BABET.

Vous, vous!

COLETTE.

Je sais ce qu'il m'écrit,

BABET.

Je sais ce qu'il m'a dit.
Il soupire,
Il désire
De m'obtenir.

COLETTE et BABET.

Ma chère sœur,
Quelle est votre erreur?
C'est moi qu'on aime.

BABET.	COLETTE.
Je le fais languir,	Je fais son martyre,
Pécore!	Il m'adore.
Ne voyez-vous pas	Comme vous, ma chère,
Qu'on a des appas?	On a de quoi plaire.

ENSEMBLE.

Ma chère sœur,
Quelle est votre erreur!
C'est moi qu'on aime.

BABET. Si Dorimon m'avait fait cet outrage, je ne le verrais de ma vie.

COLETTE. Oh! pour moi, je l'étranglerais.

BABET. Vous l'aimez donc, ma sœur?

COLETTE. Oui, sans doute, et j'en fais gloire; car il le mérite.

BABET. Nous voilà donc rivales.

COLETTE. Comment, vous avez la hardiesse de l'aimer aussi?

BABET. Oui, ma sœur, il est si tendre, si respectueux.

COLETTE. Dites donc qu'il est vif, agréable, amusant.

BABET. Eh! non, ma sœur, il est quelquefois si triste, si pénétré de son amour, qu'il m'attendrit jusqu'aux larmes.

COLETTE. Mais vous m'étonnez, je ne reconnais point Dorimon à ce portrait; voyons, dépeignez-moi

un peu votre amant, comment en avez-vous fait la connaissance?

BABET.

Au bord d'un ruisseau
M'étant assise,
Je voyais couler l'eau.
Que je fus surprise
Quand Dorimon m'aborda !
Que n'étiez-vous là ?
Son regard timide,
Rempli de langueur,
N'annonçait point un cœur
Volage ni perfide.
Il n'osait nommer son vainqueur.
Son amoureuse ardeur,
Sincère et discrète,
N'avait pour interprète
Que ses yeux.
De ses feux
La violence,
Malgré son silence,
Ne s'exprimait que mieux.
L'amour est redoutable
Quand il cache ses traits;
Respectueux, qu'il est aimable !
La crainte assure ses succès.

COLETTE. Embrassons-nous, ma chère sœur; ce n'est pas assurément Dorimon que vous aimez, il ne ressemble en rien au portrait que vous m'en faites : et d'ailleurs nous cesserions d'être rivales; car je ne voudrais point d'un amant comme celui-là. Voici quel est mon Dorimon à moi.

J'étais sur l'herbette,
Seulette,
Folâtrant
Et chantant,
Il vint : « Belle Colette,
Vous me charmez;
Mon ardeur parfaite,
Si vous m'aimez,
Sera satisfaite.»
Son feu charmant,
Plein d'enjouement,
Brillait,
Pétillait :
La saillie,
Une aimable folie
A la vivacité
Joignait la gaieté.
L'amour a des charmes
S'il règne avec les jeux;
Mais quand il fait verser des larmes,
Son empire est affreux.

BABET. Ah! vous me rassurez, ma sœur; aimez Dorimon tant qu'il vous plaira; je n'en serai point jalouse; un amant d'un pareil caractère ne me plairait point du tout. Eh! fi donc, c'est un petit-maître!

COLETTE. Mais c'est à cause de cela que je l'aime: ce sont les jeunes gens les plus brillants que les petits-maîtres.

BABET. Oh! pour moi, sur ce qu'on m'en a dit, je les déteste.

COLETTE. Nous voilà donc d'accord, vous n'y prétendez plus?

BABET. S'il est tel que vous venez de le dire, je vous le cède et d'un grand cœur.

COLETTE. Mais je fais une réflexion. Dorimon voyant la différence de nos caractères aurait-il su se déguiser assez pour nous tromper toutes les deux en jouant avec chacune un rôle différent? oh! sûrement, il se sera moqué de vous; car il est gai naturellement.

BABET. Il se sera contrefait pour vous éprouver.

COLETTE.

AIR

Eh bien ! on verra
Qui l'emportera.

BABET.

C'est moi, Colette.

COLETTE.

Ma cadette
A cette audace-là ! (*bis.*)

BABET.

Et l'emportera;
En fait d'amour, c'est la jeunesse
Qui doit décider.

COLETTE.

Entre deux sœurs, au droit d'aînesse,
Il faut céder.

BABET.

Je suis votre servante.

COLETTE.

Vous êtes bien plaisante.

BABET.

Et vous bien méchante.

COLETTE.

Petite insolente !

ENSEMBLE.

Dorimon parlera,
Il nous jugera;
Eh bien ! on verra
Qui l'emportera.

(Colette sort.)

SCÈNE III.

BABET, seule.

L'amant que je croyais si tendre
N'est-il donc qu'un trompeur?
Ai-je pu me défendre
De lui laisser surprendre
Le secret de mon cœur ?
L'amant, etc.

SCÈNE IV.

BABET, DORIMON cadet.

BABET. Approchez, Dorimon, et venez rougir de votre perfidie. Qui vous engageait à me tromper? Ne m'avez-vous, par tant de serments, juré un amour éternel que pour me jouer après plus cruellement? Depuis que votre régiment est en garnison dans ce pays, je me flattais d'être la seule qui eût fait quelque impression sur votre cœur, vous me l'aviez fait croire, je m'en applaudissais, et cependant j'apprends qu'au mépris du plus tendre amour votre volage cœur...

DORIMON *cadet*. Ma chère Babet, quels discours, et qui peut m'avoir noirci de la sorte auprès de vous? Avez-vous cru que cela fût possible? Avez-vous si peu d'opinion de vous-même, que vous croyez qu'une autre puisse un instant vous effacer de mon souvenir?

DORIMON.

Un cœur que sous vos lois
L'amour engage
Peut-il jamais être volage?
Il doit chérir son choix,
Et préférer son esclavage
Au destin des dieux et des rois.
Un, etc.

BABET. Prenez garde, Dorimon, ne joignez point l'artifice au parjure : vous pouvez cesser de m'aimer, on n'est pas quelquefois maître de son cœur : vous pouvez être contraint de céder à des charmes que vous croyez plus puissants que les miens; mais je ne mérite pas d'être trompée, à moins que vous ne vous fassiez un jeu cruel de ma tendresse.

BABET.

Hélas ! si je suis innocente,
Pourquoi, pourquoi m'abuser ?
Si ma sœur vous paraît charmante,
Pourquoi, pourquoi m'abuser ?
Mon cœur en vain se tourmente
Pour vous excuser.
Ma raison est la plus puissante
A vous accuser.

DORIMON *cadet*. Qui peut vous avoir fait un conte aussi ridicule? moi j'aime votre sœur?

BABET. Vous lui avez écrit, mon père a votre lettre qu'il a interceptée.

DORIMON. C'est à vous que j'ai écrit; vous m'avez recommandé d'employer tout le secret imaginable; vous m'avez ordonné d'éviter votre sœur; je vous ai si bien obéi, que je ne la connais seulement pas.

BABET. C'est pourtant d'elle que je tiens que vous l'aimez; elle m'en a fait l'aveu, vous lui avez écrit aussi bien qu'à moi, j'ai vu la lettre; qu'avez-vous à répondre à cela?

DORIMON. Je réponds qu'il y a là-dessous un mystère que je ne comprends pas: peut-être vous serez-vous trahie vous-même, et votre sœur, ayant pénétré votre secret, aura tramé ce complot pour me détruire dans votre esprit; mais au nom de l'amour, belle Babet, croyez en mon cœur, il vous aime, vous adorera toujours, je vous le jure; la suite vous apprendra si j'étais capable de vous trahir, je n'aspire qu'au bonheur de munir avec vous.

BABET. Ah! Dorimon, si vous êtes coupable, comment se défendront ceux qui ne le sont pas?

DORIMON. Ma chère Babet!

BABET. J'aime mieux me croire heureuse et risquer de me tromper que de détruire mon bonheur par des soupçons qui peuvent être faux.

DORIMON.

AIR.

Livrez-vous au plaisir d'aimer;
Que ma tendresse,
Babet, sans cesse
Puisse vous enflammer!
Plus de jalousie,
Comptons sur nos cœurs,
Les soupçons ou les aigreurs
Empoisonnent la vie.
Qu'Amour des mêmes nœuds
Enchaîne mon âme et la vôtre;
Soyons sûrs l'un de l'autre,
Et nous serons heureux.

DUO.

Qu'Amour, etc.

BABET. J'entends du bruit, on vient; Dorimon, sauvez-vous, c'est peut-être mon père, s'il vous surprenait, je serais perdue. (*Dorimon sort.*)

SCÈNE V.

LUCAS, COLETTE, BABET.

Vraiment, je vous y prends,
Petite friponne!
Quoi! quand je vous défends
De hanter les galants,
Malgré ce que j'ordonne,
Je vous y prends.
Morgué, tous ces amants
Sont autant de brigands
Pour l'honneur d'un ménage.
Je retiens mon courage,
Car je ferais tapage;
Même sur ton visage,
Par cinq ou six soufflets
J'apaiserais ma rage.
Que dira-t-on dans le village
Quand on saura les faits?
(A part.)
Jarni, qu'une fille, à son âge,
Veut qu'on la garde de bien près!

BABET.

Point tant de colère,
Calmez ce transport.
Écoutez moi, mon père,
Vous m'accusez à tort.
C'est un bon mariage
Que Dorimon m'offre aujourd'hui,
Et quoique ma sœur en enrage,
Je suis sûre de lui.

LUCAS.

C'est ainsi qu'on attrape
Les filles et leur bien;
L'amant promet tout parle bien;
S'il est heureux, zeste, il s'chappe,
Et ne tient plus rien.

BABET. Mais je vous dis, mon père...

LUCAS. Mais je vous dis, ma fille, que vous êtes une sotte, et que je ne veux point voir cela davantage. Prends garde que je ne t'y prenne une autre fois; car jarni, je t'enferme entre quatre murailles. Oh! nous verrons, pour ce coup-là, si je suis ton père. (*A Colette.*) Ecoute, toi, t'es bien gentille de m'avoir averti; mais ne va pas pour ça faire comme ta sœur, et donner des rendez-vous; car je ne t'épargnerai pas plus qu'elle, je t'en avertis.

COLETTE. Oui, moi, vous pouvez croire...

LUCAS. Baille t'en garde.

BABET, *à part*. Ma sœur, vous me le payerez.

LUCAS, *à Babet*. Qu'est-ce que tu marmottes-là? Allons, qu'on marche devant moi. Ah! je t'apprendrai à être amoureuse. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

COLETTE, seule.

Ah! qu'il est doux de me venger
D'un inconstant et d'un volage!
Quel plaisir de voir enrager
Une rivale qui m'outrage!
Perdre un amant est un malheur
Qui d'une femme intéresse la gloire;
Mais quel tourment souffre son cœur
Quand un autre sur elle emporte la victoire.
Ah! etc.

SCÈNE VII.

COLETTE, DORIMON l'aîné.

COLETTE.

AIR.

Ah! vous voilà! J'en suis ravie;
C'est pour railler, je croi.

DORIMON.

Pourquoi?

COLETTE.

C'est pour railler, je croi.

DORIMON.

Je ne raille point, sur ma vie!

COLETTE.

C'est pour railler, je croi.

DORIMON.

Non, sur ma vie.

COLETTE.

J'en suis ravie.
La lettre...

DORIMON.

Était pour vous.

COLETTE.

Pour moi?

DORIMON.

Oui, sur ma vie.

COLETTE.

Mais à ma sœur...

DORIMON.

Quelle folie!

COLETTE.

Vous la trouvez jolie?

DORIMON.

Non, par ma foi.

COLETTE.

Vous allez me mettre en furie;
Dans l'instant vous n'étiez pas là?

DORIMON.

Là?

COLETTE.

Là?

DORIMON.
Quelle folie !
COLETTE.
Ah ! je vous prie,
Point de ces discours-là.
DORIMON.
Là ?
COLETTE.
Là ?
DORIMON.
Quelle folie !
COLETTE.
Vous allez me mettre en furie.
DORIMON.
Tout ce qu'il vous plaira ;
Mais je n'étais point là.
COLETTE.
Quoi, vous n'étiez point là ?
DORIMON.
Non, je n'étais point là,
Et vous avez rêvé cela.
COLETTE.
Peut-on mentir comme cela !
Je vous ai vu.
DORIMON.
Quelle folie !
Mais vous avez rêvé cela.
COLETTE.
Peut-on mentir comme cela !
DORIMON.
Peut-on mentir comme cela !
COLETTE.
Vous allez me mettre en furie.
Ensemble.
Ah ! je vous prie,
Point de ces discours-là.
DORIMON.
AIR.
Trop de vivacité
Souvent produit l'offense.
On juge avec légèreté,
On condamne sans connaissance,
On fait du fracas,
On parle par éclats,
On ne s'entend pas.
On parle, on ne s'entend pas,
On fait un bruit du diable.
Mais si, mais non,
Moi j'ai raison.
Moi j'ai raison ;
Loin d'être plus traitable,
L'on crie encor plus fort ;
Et celui qui s'est cru d'abord
Le plus raisonnable,
Se trouve avoir tort.
COLETTE.
Pour me prouver vos feux,
Il faut qu'à mes yeux
Vous confondiez ma rivale.
DORIMON.
Ah ! Colette.
COLETTE.
Je le veux.
Non, rien pour moi n'égale
Un plaisir si délicieux ;
Que mon triomphe éclate ;
Dites-lui bien qu'elle se flatte
Qu'à ses faibles attraits
Votre cœur jamais
N'a rendu les armes ;
Mais que de moi seule enchanté,
Vous soupirez pour ma beauté,
Ah ! quel triomphe pour mes charmes,
Si vous pouviez faire couler ses larmes.

DORIMON *l'aîné.* Mais écoutez, Colette, un peu plus de douceur : que diable, si cette pauvre petite m'aime, je ne saurais la mortifier si cruellement ; c'est votre sœur enfin, et je suis galant homme. On sait ce que l'on doit au sexe.

COLETTE. Il le faut pourtant, ou je romps pour jamais avec vous : avez-vous envie de me perdre ?

DORIMON. Ah ! pour prévenir ce malheur, il n'est rien que je ne fasse ; mais cependant qu'exigez-vous de moi ?

SCÈNE VIII.

LUCAS, COLETTE, BABET, DORIMON l'aîné.

BABET *à Lucas.*
AIR.
Tenez, voyez si j'ai menti.
COLETTE ET DORIMON.
Quelle surprise !
BABET, *à part.*
Quelle méprise !
LUCAS.
Je suis anéanti.
COLETTE.
Quelle surprise !
BABET.
Quelle méprise !
LUCAS.
Je suis anéanti.
BABET, *à part.*
Ce n'est point Dorimon qu'elle aime.
COLETTE, *à Lucas.*
C'est monsieur Dorimon qui m'aime.
LUCAS, *à Colette.*
C'est monsieur Dorimon qui t'aime ?
DORIMON.
Oui, oui, c'est Colette que j'aime.
LUCAS, *à Babet.*
Mais quelle audace extrême,
Tandis que c'est toi-même
Qu'il aime.
BABET.
Ce n'est pas lui.
COLETTE.
Ce n'est pas lui.
LUCAS.
Ce n'est pas lui.
DORIMON.
Mais c'est moi-même
Qui l'aime.
LUCAS.
Je suis anéanti.
BABET.
Non, vous dis-je, ce n'est pas lui.
COLETTE.
C'est Dorimon lui-même
Qui m'aime.
BABET.
Mais Dorimon n'est point son nom.
LUCAS.
Quoi ! Dorimon
N'est pas son nom ?
DORIMON.
Mais Dorimon
Est bien mon nom.
Ensemble.
BABET.
Ce n'est point Dorimon qu'elle aime.
LUCAS.
C'est monsieur Dorimon qu'elle aime.
COLETTE.
C'est monsieur Dorimon qui m'aime.
DORIMON.
Oui, je suis Dorimon qui l'aime.

LUCAS. Oh ça ! entendons-nous un peu ; car pour moi je ne comprends rien à tout ça ; dites-moi, monsieur, vous appelez-vous Dorimon ?

DORIMON *l'aîné.* Oui, monsieur.

LUCAS. C'est-il bien vrai ? car les amoureux sont sujets à caution.

DORIMON *l'aîné.* J'ose vous le protester.

LUCAS. Laquelle aimez-vous des deux ? Car encore faut-il que je le sache.

DORIMON *l'aîné.* C'est Colette,

COLETTE. Là, ma sœur.

LUCAS. Qu'on se taise quand je parle. Ah ça, puisque c'est Colette que vous aimez, pourquoi donc écrivez-vous à Babet.

DORIMON *l'aîné.* Moi, je n'ai point écrit à Babet.

LUCAS. Ah! pargué, c'est bien mentir; car j'ai votre lettre dans ma poche.

DORIMON *l'aîné.* Vous en pouvez avoir une que j'écrivais à Colette?

LUCAS. Eh! oui, oui voirement pour Colette; mais j'en tiens aussi une pour Babet, toutes deux signées de vous; il est vrai que vous avez usé de stratagème en contrefaisant l'écriture; mais vous avez oublié de changer de nom.

DORIMON *l'aîné.* Quoi, monsieur, vous avez deux lettres signées Dorimon.

LUCAS. Les voilà: oh! quoique je ne sois qu'un fermier de campagne, on ne me trompe pas si facilement. (*A Babet.*) Mais toi, te v'là comme une statue; est-ce celui-ci qui t'aime, et que j'ai vu tantôt qui s'enfuyait?

BABET. Non, mon père.

LUCAS. Celui-là ne s'appelle donc pas Dorimon?

BABET. Pardonnez-moi, mon père.

LUCAS. Oh! pour le coup, je n'y comprends rien, et je le donne à deviner au plus fin.

DORIMON *l'aîné.* Attendez, je commence à comprendre ce que ce peut être.

SCÈNE IX.

DORIMON cadet, DORIMON l'aîné, LUCAS, COLETTE, BABET.

DORIMON *cadet.*

AIR.

Mais quel objet s'offre à ma vue?
Que veut dire cela?

DORIMON *l'aîné.*

Mais quel objet s'offre à ma vue?
Que veut dire cela?

LUCAS.

Mais quel objet s'offre à ma vue?
Que veut dire cela?

BABET.

Mais quel objet s'offre à ma vue?
Que veut dire cela?

LUCAS.

Que mon âme est émue!
Ai-je donc la berlue?

DORIMON *cadet.*

Que mon âme est émue!

DORIMON *l'aîné.*

Que mon âme est émue!

LUCAS.

Ai-je donc la berlue?

COLETTE.

Que mon âme est émue!

LUCAS.

Que veut dire cela?
Qui de vous est Dorimon?

COLETTE ET BABET, *montrant chacun le leur.*

Le voilà.

LUCAS.

Je n'entends rien à ce mystère.

DORIMON *l'aîné.*

Eh! c'est mon frère.

DORIMON *cadet.*

Eh! c'est mon frère.

LUCAS.

C'est votre frère,
J'entends à présent ce mystère.

BABET ET COLETTE.

Quoi, c'est son frère.

DORIMON *cadet* ET DORIMON *l'aîné.*

Oui, c'est mon frère.

LUCAS.

J'entends à présent ce mystère.

BABET *et* COLETTE. Ah! mon père, ils sont deux frères.

DORIMON *l'aîné,* DORIMON *cadet.* Oui, monsieur, nous sommes deux frères.

LUCAS. Eh! j'entends bien que vous êtes deux frères; mais qu'eu diantre de manigance?

DORIMON *l'aîné.* L'amour et le mystère ont conduit tout ceci; nous nous sommes cachés l'un de l'autre, nous aimons tous deux vos filles; je vous conjure de m'accorder la charmante Colette, sa main est le seul bien où j'aspire.

COLETTE. Ah! mon père, acceptez un si bon parti.

DORIMON *cadet.* Pour moi, monsieur, je fais tout mon bonheur de plaire à l'aimable Babet; mais ce n'est que de vous seul que je veux l'obtenir.

BABET. Ah! mon père, ne le refusez pas.

LES DEUX DORIMON.

DUO.

Monsieur Lucas, c'est en vous que j'espère.
Couronnez nos tendres ardeurs,
Notre flamme est sincère.

L'AINÉ.

J'aime Colette.

LE CADET.

J'aime Babet.

BABET.

Hélas! mon père.

COLETTE.

Couronnez nos tendres ardeurs.

LES DEUX DORIMON.

Unissez nos deux cœurs.

TOUS QUATRE.

Unissez nos deux cœurs,
Notre flamme est sincère.

DORIMON *l'aîné.* Eh! quoi, monsieur, vous hésitez.

COLETTE. Ah! mon père, prononcez.

DORIMON *cadet.* Faites notre bonheur.

BABET. Assurez notre félicité.

LUCAS. Mais, dites-moi, aurez-vous des égards pour le beau-père.

LES DEUX DORIMON. En pouvez-vous douter?

LES DEUX SOEURS *le caressent.* Nous vous chérirons.

LES DEUX DORIMON. Nous vous respecterons.

LUCAS. Du respect! Allons donc, j'aime mieux vous les donner que de risquer qu'elles se donnent elles-mêmes.

LES DEUX DORIMON. Ah! monsieur.

LES DEUX SOEURS. Quelle joie!

LUCAS. Je n'aurais jamais cru si bien m'engendrer.

CHOEUR.

Amour, si tu donnes des lois
A toute la nature,
C'est au village que ta voix
Inspire une flamme plus pure.

COLETTE *seule.*

Sous de rustiques toits,
On n'est volage ni parjure,
Sous de rustiques toits,
On n'est volage ni parjure.
Amour, etc.

FIN DU TOME TROISIÈME.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24. Batignolles.

[illegible]